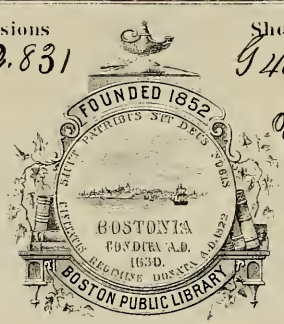
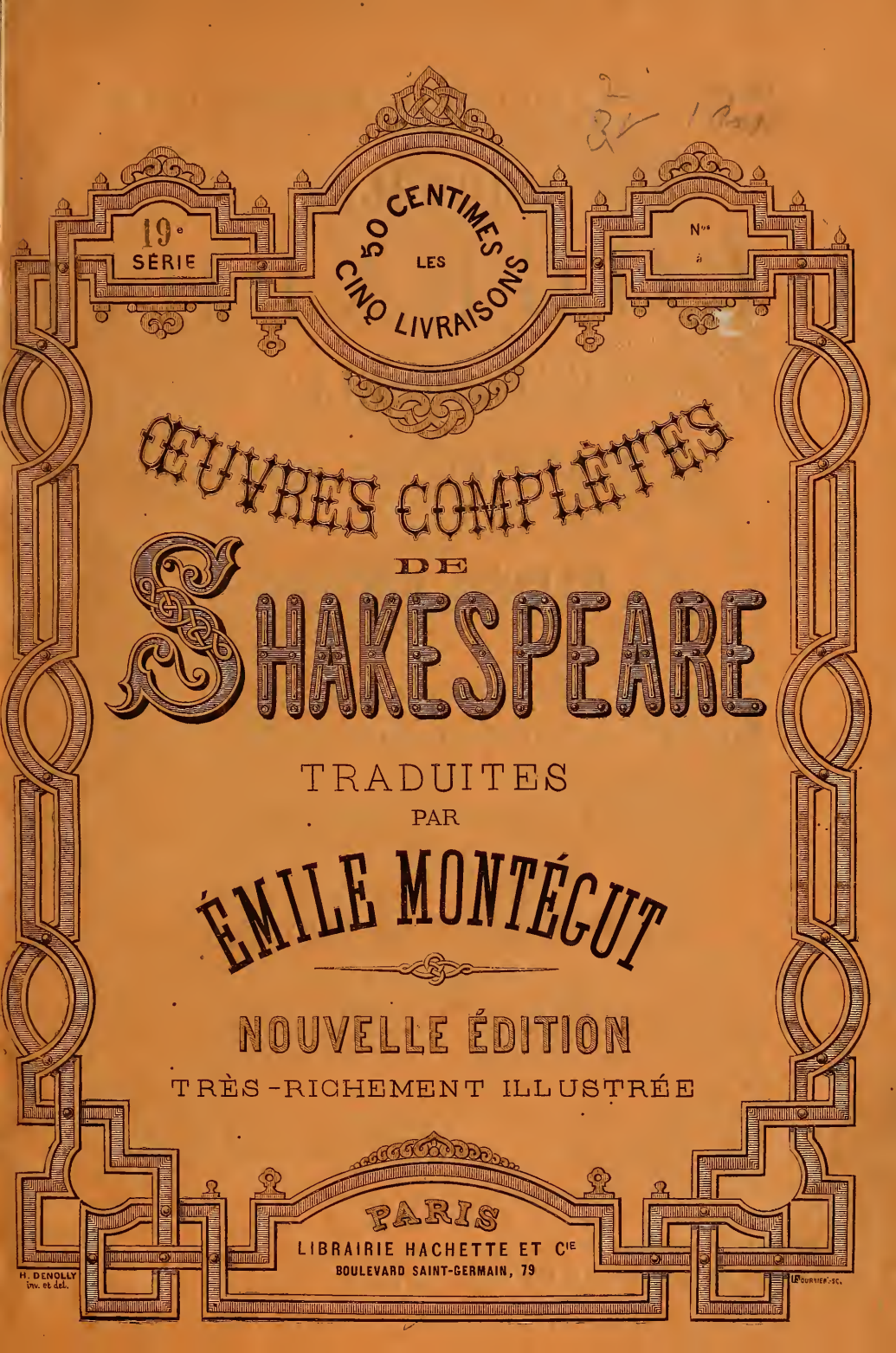
Accessions
202.831

Shelf No.
G4057.2
Vol 2



Received Sept. 12, 1876


19e SÉRIE
50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS
Nos
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
H. DENOLLY inv. et del.
LE COURTIER sc.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

CET OUVRAGE CONTIENDRA

ENVIRON 2,000 CARTES INTERCALÉES DANS LE TEXTE

OU TIRÉES A PART

ET PLUS DE 600 GRAVURES SUR BOIS

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

La publication d'une Géographie universelle peut sembler une entreprise téméraire, mais elle est justifiée par les progrès considérables qui se sont accomplis récemment et qui ne cessent de s'accomplir dans la conquête scientifique de la planète. Les contrées qui sont depuis longtemps le domaine de l'homme civilisé ont laissé pénétrer une grande partie de leurs mystères; de vastes régions, que l'Européen n'avait pas encore visitées, ont été rattachées au monde connu, et les lois mêmes auxquelles obéissent tous les phénomènes terrestres ont été scrutées avec une précision plus rigoureuse. Les acquisitions de la science sont en trop grand nombre et trop importantes pour qu'il soit possible d'en introduire le résu dans quelque ouvrage ancien, fût-il même de la pl haute valeur, comme l'est celui de l'illustre Malte-Br A une période nouvelle, il faut des livres nouveaux.

Ma grande ambition serait de pouvoir décrire tou les contrées de la terre et les faire apparaître aux yeu du lecteur comme s'il m'avait été donné de les pa courir moi-même et de les contempler sous leurs di vers aspects; mais, relativement à l'homme isolé, a Terre est presque sans limites, et c'est par l'intermédiai des voyageurs que j'ai dû faire surgir l'infinie successi des paysages terrestres. Toutefois j'ai tâché de ne po

Le Roi Jean
R S MARRIOTT Sc

C 202,831
Sept. 12, 76

PERSONNAGES DU DRAME.

JEAN, roi d'Angleterre.
Le prince HENRI, son fils, par la suite HENRI III.
ARTHUR, duc de Bretagne, fils de GEOFFROY, le feu duc de Bretagne, et le frère aîné du roi JEAN.
WILLIAM MARESHALL, comte de PEMBROKE.
GEFFREY FITZ PETER, comte D'ESSEX, grand juge d'Angleterre.
WILLIAM LONGSWORD, comte de SALISBURY.
ROBERT BIGOT, comte de NORFOLK.
HUBERT DE BURGH, chambellan du roi.
ROBERT FAULCONBRIDGE, fils de Sir ROBERT FAULCONBRIDGE.
PHILIPPE FAULCONBRIDGE, son demi-frère, fils bâtard du roi RICHARD COEUR DE LION.
JAMES GURNEY, serviteur de Lady FAULCONBRIDGE.
PIERRE DE POMFRET, prophète.

PHILIPPE AUGUSTE, roi de France.
LOUIS, le Dauphin, par la suite LOUIS VIII.
L'ARCHIDUC D'AUTRICHE.
PANDOLPHE, légat du Pape.
MELUN, seigneur français.
CHÂTILLON, ambassadeur de France auprès du roi JEAN.

ÉLÉONORE, veuve D'HENRI II et mère du roi JEAN.
CONSTANCE, mère D'ARTHUR.
BLANCHE, fille D'ALPHONSE, roi de Castille, et nièce du roi JEAN.
Lady FAULCONBRIDGE, mère de PHILIPPE et de ROBERT FAULCONBRIDGE.

Lords, Ladies, Shériff, Hérauts, Citoyens, Officiers, Soldats et Messagers.

Scène. — Tantôt en Angleterre, tantôt en France.

LE

ROI JEAN.

ACTE PREMIER.

SCÈNE UNIQUE.

Northampton. — Une salle d'État dans le palais.

Entrent LE ROI JEAN, LA REINE-MÈRE ÉLÉONORE, PEMBROKE, ESSEX, SALISBURY *et d'autres Seigneurs avec* CHÂTILLON.

LE ROI JEAN. — Maintenant, parlez, Châtillon, que nous veut France?

CHÂTILLON. — Voici comment, après les félicitations d'usage, parle par ma personne le roi de France à la majesté, à la majesté d'emprunt d'Angleterre, ici présente.

ÉLÉONORE. — Singulier début; majesté d'emprunt!

LE ROI JEAN. — Silence, ma bonne mère; écoutons l'ambassade.

CHÂTILLON. — Philippe de France, comme vrai et légal représentant d'Arthur Plantagenet, fils de Geoffroy, ton frère défunt, élève une très-légitime réclamation sur cette belle île et ses territoires, sur l'Irlande, Poitiers, l'Anjou, la Touraine et le Maine : il désire que tu déposes l'épée qui impose, par l'usurpation, ces titres divers, et que tu la places dans la main du jeune Arthur, ton neveu et ton très-légitime souverain.

LE ROI JEAN. — Et qu'arrivera-t-il si nous lui refusons ce qu'il demande?

CHÂTILLON. — L'impérieuse contrainte d'une guerre farouche et sanglante pour rétablir par la force ces droits si violemment usurpés.

LE ROI JEAN. — Ici nous répondons à la guerre par la guerre, au sang par le sang, et à la contrainte par la contrainte : porte cette réponse au roi de France.

CHÂTILLON. — Alors reçois de ma bouche le défi de mon roi, lequel défi marque l'extrême limite de mon ambassade.

LE ROI JEAN. — Porte-lui le mien, et là-dessus pars en paix. Fais l'office d'éclair aux yeux de France, car avant que tu aies pu rapporter que j'y viendrai, le tonnerre de mes canons s'y sera fait entendre. Maintenant pars! sois la trompette de notre colère et le lugubre présage de votre propre ruine. Qu'on lui fasse une honorable conduite : Pembroke, veillez-y Adieu, Châtillon. (*Sortent Châtillon et Pembroke.*)

ÉLÉONORE. — Eh bien! mon fils, ne vous avais-je pas toujours dit que cette ambitieuse Constance n'aurait de cesse qu'elle n'eût enflammé la France et le monde entier pour les droits et le parti de son fils? Quelques très-faciles arguments d'amitié auraient pu prévenir cette affaire et lui enlever tout danger, tandis qu'il faut maintenant qu'elle reçoive de la joûte de deux royaumes une conclusion terrible et sanglante.

LE ROI JEAN. — Nous avons pour nous notre solide possession et notre droit.

ÉLÉONORE. — Votre solide possession plutôt que votre droit, sans quoi les choses tourneront mal et pour vous et pour moi. Voilà ce que ma

conscience me chuchotte à l'oreille, et ce que nul n'entendra si ce n'est le ciel, vous et moi.

Entre le Shériff *du Northamptonshire, qui parle à voix basse à* ESSEX.

Essex. — Mon Suzerain, il arrive ici de la province pour être jugé par vous, le plus étrange différend dont j'aie jamais entendu parler ; introduirai-je les personnes?

Le roi Jean. — Qu'elles approchent. (*Sort le Shériff.*) Nos abbayes et nos prieurés paieront les frais de cette expédition.

Rentre le Shériff *avec* ROBERT FAULCONBRIDGE *et* PHILIPPE *son frère bâtard.*

Le roi Jean. — Quels gens êtes-vous?

Le bâtard. — Je suis, moi, votre fidèle sujet, un gentilhomme né dans le Northamptonshire, et le fils aîné, je le suppose de Robert Faulconbridge, un soldat, créé chevalier sur le champ de bataille, par la main puissante à conférer l'honneur de Cœur de Lion.

Le roi Jean. — Qui es-tu, toi?

Robert Faulconbridge. — Le fils et l'héritier de ce même Faulconbridge.

Le roi Jean. — Celui-là est l'aîné, et toi tu es l'héritier? alors vous ne sortez pas de la même mère, paraît-il?

Le bâtard. — Nous sortons très-certainement de la même mère, puissant roi, et autant que je puisse croire, d'un même père ; mais pour la connaissance certaine de la vérité, je vous adresse au ciel et à ma mère ; car j'ai des doutes à l'égard de ce fait comme peuvent en avoir tous les enfants des hommes.

Éléonore. — Honte sur toi, homme grossier! tu outrages ta mère et tu blesses son honneur par cette défiance.

Le bâtard. — Moi, Madame? non, je n'ai aucune raison pour cela ; c'est là l'argument de mon frère et non le mien, argument qui, s'il peut le démontrer, me dépouille net de cinq cents belles livres de rente au moins. Plaise donc au ciel de protéger l'honneur de ma mère et ma terre !

Le roi Jean. — Un bon garçon bien franc du collier. Pourquoi, puisqu'il est le plus jeune, élève-t-il des prétentions à ton héritage?

Le bâtard. — Je n'en sais rien, si ce n'est pas pour s'emparer de la terre. Une fois il m'a jeté l'insulte de bâtardise : quant à cette question de savoir si j'ai été ou non aussi légitimement engendré que lui, j'en rejette la responsabilité sur la tête de ma mère ; mais quant à savoir si j'ai été aussi bien engendré que lui, — que reposent en paix les os qui se donnèrent pour moi cette peine! — comparez nos visages et soyez juge vous-même. Si le vieux Sir Robert nous engendra tous deux, s'il fut notre père et si ce fils lui ressemble, oh! alors, vieux Sir Robert, père, je remercie à genoux le ciel de ne pas te ressembler!

Le roi Jean. — Ah! quelle tête à l'envers le ciel nous a envoyée là!

Eléonore. — Il a quelque chose du visage de Cœur de Lion; le son de sa voix rappelle la sienne : ne lisez-vous pas quelques-uns des dons de mon fils dans la puissante structure de cet homme?

Le roi Jean. — Mon œil a bien examiné ses formes, et les trouve exactement celles de Richard. Parlez, maraud ; qu'est-ce qui vous pousse à réclamer la terre de votre frère?

Le bâtard. — Parce qu'il a, comme mon père, une moitié de visage, avec cette moitié de visage il voudrait avoir toute ma terre. Une pièce de de quatre sous à moitié d'effigie, prétendre à valoir cinq cents livres de rente!

Robert Faulconbridge. — Mon gracieux Souverain, lorsque notre père dont nous parlons vivait, votre frère l'employa beaucoup....

Le bâtard. — Bon, Monsieur, ce n'est pas une raison qui vous donne droit sur ma terre ; ce que vous devez raconter, c'est comment le roi employa ma mère.

Robert Faulconrbridge. — Et il le dépêcha une fois en ambassade, auprès de l'empereur, pour traiter d'affaires importantes à cette époque. Le roi prit avantage de cette absence, et tout le temps qu'elle dura séjourna chez mon père. Comment il triompha, j'ai honte de le répéter ; mais la vérité est la vérité. De vastes espaces de terres et de mers séparaient mon père de ma mère (ainsi que je l'ai entendu dire à mon père lui-même), lorsque ce robuste gentilhomme fut engendré. A son lit de mort, il me légua ses terres par testament, et jura sur sa parole de mourant, que celui-ci, le fils de ma mère, n'était en rien le sien, et que s'il l'était, il était venu au monde quatorze semaines pleines avant terme. Ainsi donc, mon bon Suzerain, faites que je possède ce qui est à moi, la terre de mon père, ainsi que cela était la volonté de mon père.

Le roi Jean. Agenouille-toi, Philippe; mais relève-toi plus grand, relève-toi Sir Richard et Plantagenet.
(Acte I, sc. I.)

Le roi Jean. — Maraud, votre frère est légitime; la femme de votre père le lui a donné après mariage : si elle a triché au jeu, la faute lui en revient à elle, et cette faute, tous les hommes qui prennent femme en courent les risques. Réponds-moi un peu à ceci : si mon frère, qui, dites-vous, a pris la peine d'engendrer cet homme, l'avait réclamé comme son fils à votre père, en bonne vérité, votre père n'aurait-il pas pu retenir, malgré le monde entier, ce veau né de sa vache, mon bon ami? En bonne vérité, il l'aurait pu : quoiqu'il fût de mon frère, mon frère n'aurait pu le réclamer; par conséquent votre père ne pouvait le refuser quoiqu'il ne lui fût rien. Voici ma conclusion : le fils de ma mère engendra l'héritier de votre père; l'héritier de votre père doit posséder la terre de votre père.

Robert Faulconbridge. — La volonté de mon père n'aura-t-elle donc aucune force pour déposséder cet enfant qui n'est pas le sien?

Le bâtard. — Sa volonté n'aura pas plus de force pour me déposséder, qu'il n'en eut, je crois, pour m'engendrer.

Éléonore. — Qu'aimerais-tu mieux : être un Faulconbridge, et comme ton frère posséder ta terre, ou être le fils reconnu de Cœur de Lion, seigneur de ta seule personne, sans aucun autre bien que celui-là?

Le bâtard. — Madame, si mon frère avait ma figure et moi si j'avais la sienne, si j'avais comme lui les traits de Sir Robert, si j'avais pour jambes deux pareils manches de fouets, et pour bras deux pareilles peaux d'anguilles empaillées; si j'avais le visage si mince que je redoutasse d'attacher une rose à mon oreille de peur d'entendre les gens dire : « Voyez donc la pièce de trois liards

à la rose qui passe ! » quand bien même je joindrais à cette figure-là la propriété de tout ce pays, je veux bien ne plus bouger de cette place, si je ne donnais pas jusqu'au dernier pouce de mes terres pour avoir ma figure ; je ne voudrais être Sir Rob en aucune façon.

Éléonore. — Tu me plais beaucoup. Veux-tu faire abandon de ta fortune, céder ta terre à ton frère et me suivre? je suis un chef d'armée, et je m'apprête à faire route par la France.

Le bâtard. — Frère, prenez ma terre, moi je prendrai ma chance; votre figure vous a valu cinq cents livres de rente, cependant elle sera chèrement payée si vous pouvez la vendre cinq pence. Madame, je vous suivrai jusqu'à la mort.

Éléonore. — Ma foi, j'aimerais mieux que vous m'y précédassiez.

Le bâtard. — Notre politesse rustique cède le pas à nos supérieurs.

Le roi Jean. — Quel est ton nom?

Le bâtard. — Philippe, mon Suzerain ; c'est là le commencement de mon nom; Philippe, fils aîné de la femme du bon vieux Sir Robert.

Le roi Jean. — Porte désormais le nom de celui dont tu portes la figure ; agenouille-toi Philippe; mais relève-toi plus grand, relève-toi Sir Richard et Plantagenet.

Le bâtard. — Frère par ma mère, donnez-moi votre main; mon père me donna l'honneur, le vôtre vous donna la terre; maintenant, bénie soit l'heure, soit de jour, soit de nuit, où je fus engendré, Sir Robert étant absent!

Éléonore. — L'âme même des Plantagenets! je suis ta grand'mère, Richard; donne-moi ce nom?

Le bâtard. — Oui, Madame, par le fait du hasard, mais non par le cours vrai des choses; mais qu'importe! J'ai passé quelque peu de travers, par la fenêtre, ou, pour mieux dire, par la lucarne : qui n'ose pas remuer de jour doit sortir de nuit; avoir c'est avoir, de quelque manière qu'on s'y soit pris; de près ou de loin, bien touché est toujours bien tiré, et je suis *moi*, de quelque manière que j'aie été engendré.

Le roi Jean. — Va, Faulconbridge : tu as maintenant l'objet de tes désirs; un chevalier sans terre t'a fait propriétaire terrien. Venez, Madame, et vous aussi, Richard ; en route pour la France, car il y a plus qu'urgence.

Le bâtard. — Adieu, frère : je te souhaite heureuse fortune, car tu fus engendré honnêtement. (*Tous sortent excepté le bâtard.*) Je suis plus grand d'un pied d'honneur, mais je suis plus petit de beaucoup, beaucoup de pieds de terre. Bon, maintenant je puis faire une dame de n'importe quelle Jeanneton. — « Bonjour, sir Richard. — Dieu te bénisse, mon garçon ; » — si son nom est George, je l'appellerai Pierre, car la dignité de nouvelle date oublie les noms des gens; cette fidélité de mémoire et cette politesse s'accorderaient trop mal avec votre changement de condition. Et votre voyageur ! ils sont là à la table de ma seigneurie, lui et son curedents, et lorsque mon estomac de chevalier est satisfait, alors je me lèche les dents, et j'interroge mon homme distingué des pays étrangers: « Mon cher Monsieur, » — c'est ainsi que je commence en m'appuyant sur mon coude. — « Je vous conjure, » voilà la question, et la réponse suit incontinent comme celle d'un A B C : « Oh Monsieur, dit la réponse, tout à vos ordres, tout à votre disposition, à votre service, Monsieur. » « Non, Monsieur, dit la question, non, mon aimable Monsieur, c'est moi qui suis à vos ordres », et là-dessus, avant que la réponse se soit donné le temps d'entendre ce que lui veut la question, coupant court au dialogue des compliments, elle se met à parler des Alpes et des Apennins, des Pyrénées et de la rivière du Pô, et vous pousse ainsi jusqu'à l'heure du souper. Voilà ce qu'est la société noble, et c'est celle qui convient à une âme ambitieuse comme la mienne: car il n'est qu'un bâtard de son époque, celui qui ne trahit pas un fumet d'expérience (et bâtard je suis, que j'aie ou non ce fumet) non-seulement par ses habitudes et sa tournure d'esprit, sa façon d'être extérieure et son habillement, mais par son adresse intime à faire accepter le poison, le doux poison aux lèvres du siècle. Cette adresse, je veux l'acquérir, non pour apprendre à tromper, mais pour éviter d'être trompé, car je rencontrerai ce poison à chacun des pas de mon avancement. — Mais qui donc vient en telle hâte, en robe de cheval? Qu'est ce que c'est que cette femme courrier? n'a-t-elle donc pas de mari qui puisse prendre la peine de la précéder en sonnant de la corne ? Oh ! vertu de ma vie ! c'est ma mère.

Entrent LADY FAULCONBRIDGE *et* JAMES GURNEY.

Le bâtard. — Eh bien! bonne Madame, qu'est-ce qui vous amène à la cour en telle hâte?

Lady Faulconbridge. — Où est-il, ce manant,

ton frère? où est-il, cet homme qui donne la chasse à mon honneur par monts et par vaux?

Le bâtard. — Mon frère Robert? le fils du vieux Sir Robert? Colbrand le géant, cet homme si robuste? Est-ce le fils de Sir Robert que vous cherchez?

Lady Faulconbridge. — Le fils de Sir Robert! oui, enfant irrévérencieux, le fils de Sir Robert: pourquoi méprises-tu Sir Robert? Il est le fils de Sir Robert, et c'est ce que tu es aussi.

Le bâtard. — James Gurney, veux-tu nous donner la permission de rester seuls un instant?

James Gurney. — Pleine permission, mon bon Philippe.

Le bâtard. — *Philippe!* c'est le nom d'un moineau! James, il y a des babioles en l'air; tantôt je t'en dirai davantage. (*Sort Gurney.*) Madame, le vieux Sir Robert n'était pas mon père; Sir Robert aurait pu manger toute la part qu'il a prise à ma confection, un jour de vendredi saint, sans pour cela rompre son jeûne. Sir Robert pouvait bien travailler; mais morbleu, avouez-le, pouvait-il me faire? Sir Robert ne pouvait pas faire cela; nous connaissons sa main-d'œuvre. Donc, ma bonne mère, dites-moi à qui je suis redevable de ces membres; Sir Robert n'a jamais aidé à faire cette jambe.

Lady Faulconbridge. — As-tu donc toi aussi fait complot avec ton frère, toi qui dans ton propre intérêt devrais défendre mon honneur? Que signifie ce mépris, drôle rebelle?

Le bâtard. — Drôle! non, chevalier, chevalier, ma bonne mère, absolument comme Basilisco. Et parbleu oui, j'ai l'accolade, j'ai mon titre de chevalier sur l'épaule. Mais, ma mère, je ne suis plus le fils de Sir Robert; j'ai renoncé à Sir Robert et à ma terre; légitimité, nom, j'ai tout congédié: donc, ma bonne mère, faites-moi connaître mon père; c'était quelque bel homme, j'espère; quel était-il, ma mère?

Lady Faulconbridge. — T'es-tu donc renié comme Faulconbridge?

Le bâtard. — Aussi loyalement que je renie le diable.

Lady Faulconbridge. — Le roi Richard Cœur de Lion fut ton père; séduite par une longue et véhémente sollicitation, je fus amenée à lui donner place dans le lit de mon mari: puisse le ciel ne pas mettre ma transgression à ma charge! Tu es le fruit de mon cher péché, d'un péché trop fortement sollicité pour que ma résistance pût me sauver.

Le bâtard. — Par cette lumière, Madame, si j'étais à refaire, je ne souhaiterais pas un meilleur père. Certains péchés ont un privilége sur la terre, il en est ainsi du vôtre: votre faute ne peut être imputée à votre folie; il fallait bien que vous accordassiez votre cœur comme un tribut de soumission à cet amant impérieux dont le lion intrépide ne put soutenir la furie et l'incomparable force, contre la main duquel il ne put préserver son cœur royal. Celui qui dérobe les lions de leurs cœurs peut aisément vaincre un cœur de femme. Oui, ma mère, je te remercie de tout mon cœur de m'avoir donné un tel père! Que qui que ce soit ose dire que tu fis mal lorsque je fus engendré, j'enverrai son âme en enfer. Viens, Madame, je vais te montrer à mes parents, et ils diront que lorsque Richard m'engendra, si tu lui avais dit non, cela aurait été péché. Quiconque dit que ce fut péché en a menti; je dis que ce ne fut pas péché.

(*Ils sortent.*)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

En France. — Devant les murs d'Angers.

Entrent d'un côté PHILIPPE, roi de France, *avec ses troupes*, le dauphin LOUIS, CONSTANCE, ARTHUR et les gens de leur suite; *de l'autre*, l'archiduc D'AUTRICHE *avec ses troupes.*

Le roi Philippe. — Soyez le bienvenu devant Angers, brave duc d'Autriche. Arthur, le grand homme de ta race qui t'a précédé, ce Richard qui déroba le lion de son cœur et combattit les guerres saintes en Palestine, descendit prématurément dans la tombe par le fait de ce brave duc. A notre sollicitation et pour faire réparation à sa postérité, il est venu ici dans l'intention de déployer ses étendards en ta faveur, enfant, et de châtier l'usurpation de ton oncle dénaturé, Jean l'Anglais : embrasse-le, aime-le, souhaite-lui la bienvenue.

Arthur. — Dieu vous pardonnera la mort de Cœur de Lion, d'autant plus volontiers que vous donnez la vie à sa postérité en abritant ses droits sous vos étendards de guerre : je vous souhaite la bienvenue avec une main sans puissance, mais avec un cœur rempli d'une affection sans mélange; soyez le bienvenu devant les portes d'Angers, duc.

Le roi Philippe — Noble enfant ! qui ne voudrait te faire droit?

L'archiduc d'Autriche. — Je dépose sur ta joue ce baiser de dévouement comme sceau de cette assurance de mon affection, que je ne retournerai pas dans mes États avant qu'Angers et les droits que tu possèdes en France te soient reconnus, ainsi que ce rivage pâle, à la face blanche, dont le pied repousse les marées rugissantes de l'Océan et sépare ses insulaires des autres nations. Oui, jusqu'à ce que l'Angleterre, dont la mer est la ceinture, jusqu'à ce que ce boulevard dont les remparts sont d'eau, et qui se croit avec confiance pour toujours à l'abri des desseins de l'étranger, jusqu'à ce que cet extrême coin de l'Occident te salue comme son roi, jusqu'alors, bel enfant, je ne penserai pas au retour, et je resterai sous les armes.

Constance. — Oh ! recevez les remercîments d'une mère, les remercîments d'une veuve, en attendant que votre main puissante lui donne la force de reconnaître plus dignement votre affection.

L'archiduc d'Autriche. — La paix du ciel est avec ceux qui tirent leurs épées dans une guerre aussi légitime et charitable que celle-là.

Le roi Philippe. — Eh bien, alors, à l'œuvre; notre canon sera pointé contre le front de cette ville rebelle. Qu'on appelle nos plus renommés stratégistes pour décider les tactiques les plus avantageuses : nous déposerons devant cette ville nos os de roi, nous traverserons un fleuve de sang français pour arriver à son centre, mais nous la soumettrons à cet enfant.

Constance. — Attendez la réponse que vous portera votre ambassade, de crainte de tacher imprudemment vos épées de sang : peut-être Monseigneur Châtillon nous rapportera d'Angleterre, obtenu par la paix, ce droit que nous réclamons ici par la guerre, et alors nous nous repentirions de chaque goutte de sang que cette trop ardente précipitation aurait fait répandre.

Entre CHÂTILLON.

Le roi Philippe. — Miracle, Dame ! sur l'énonciation de ton souhait, notre messager Châtillon est arrivé. Que répond Angleterre, dis-nous-le brièvement, aimable Seigneur; nous faisons silence pour t'écouter; parle, Châtillon.

Châtillon. — Eh bien, retirez vos forces de ce siège insignifiant, et disposez-les pour une tâche plus importante. Angleterre, courroucé de vos justes demandes, s'est mis sous les armes; les vents contraires dont j'ai dû attendre le bon plaisir, lui ont donné le temps de débarquer ses troupes aussi vite que moi. Il se dirige à marches forcées vers cette ville, ses forces sont puissantes et ses soldats confiants. Avec lui sont venus la reine-mère, une Até qui l'excite au sang et à la lutte, la nièce de la reine, Madame Blanche d'Espagne et un bâtard du défunt roi. Toutes les têtes

Le roi Philippe. Miracle, Dame. Vois, sur l'énonciation de tes vœux, notre messager Châtillon est arrivé.
(Acte II, sc. I.)

brûlées du royaume, volontaires ardents, audacieux, étourdis, avec des figures de dames et des passions de féroces dragons, ont vendu leurs patrimoines aux lieux de leurs naissances, et portant orgueilleusement leurs héritages sur leurs dos, sont venus tenter ici le hasard d'une nouvelle fortune. Bref, jamais plus brave élite de courages indomptables ne navigua sur les flots orageux pour porter l'offense et l'injure dans la Chrétienté, que celle que viennent de débarquer les vaisseaux anglais. (*Les tambours battent*) L'interruption de leurs tambours mal appris me dispense de plus amples détails : ils approchent pour parlementer ou pour combattre; par conséquent préparez-vous.

Le roi Philippe. — Comme cette expédition était peu prévue !

L'archiduc d'Autriche. — Plus elle nous surprend à l'improviste, et plus nous devons appeler notre énergie à la résistance; car le courage doit se proportionner aux circonstances; qu'ils soient donc les bienvenus; nous sommes préparés.

Entrent le roi JEAN, ÉLÉONORE, BLANCHE, LE BÂTARD, PEMBROKE, *et les troupes anglaises.*

Le roi Jean. — Paix à la France, si la France nous permet d'effectuer en paix notre entrée dans ce qui nous appartient par droit légitime et héréditaire; sinon que la France saigne et que la paix remonte au ciel ! et nous, agents de la colère de Dieu, nous corrigerons l'orgueilleux mépris de ceux qui renvoient la paix au ciel.

Le roi Philippe. — Paix à l'Angleterre si cette armée de guerre consent à retourner de France en Angleterre pour y vivre en paix ! Nous aimons l'An-

gleterre et c'est par souci de l'Angleterre que nous sommes ici à suer sous le fardeau de notre armure. Le travail que nous faisons ici devrait être ton ouvrage, à toi; mais tu es si loin d'aimer l'Angleterre que tu as supplanté son roi légitime, rompu l'ordre de succession, effrontément outragé les droits d'un enfant et commis violence sur la vertu virginale de la couronne. Contemple ici la face de ton frère Geoffroy; ces yeux, ce front furent moulés sur les siens; ce petit abrégé contient le grand ouvrage qui mourut en Geoffroy, et la main du temps étendra ce résumé et lui donnera le même volume. Ce Geoffroy était né ton frère aîné, et cet enfant est son fils; l'Angleterre était le droit de Geoffroy, et elle est le droit de cet enfant : au nom de Dieu, comment se fait-il, s'il en est ainsi, que tu sois appelé roi, alors qu'un sang vivant bat dans ces tempes auxquelles est due la couronne que tu portes en maître?

Le roi Jean. — France, de qui tiens-tu cette grande commission d'exiger que je réponde à tes questions?

Le roi Philippe. — De ce juge suprême qui inspire aux âmes investies d'une puissante autorité la bonne pensée de prêter attention aux violences et aux taches qu'on fait au droit. Ce juge m'a fait le tuteur de cet enfant! c'est sur son autorisation que j'accuse ton injustice, et c'est par son secours que je prétends la châtier.

Le roi Jean. — Allons donc, tu usurpes l'autorité.

Le roi Philippe. — Pardon, j'abats l'usurpateur.

Éléonore. — Qui donc appelles-tu usurpateur, France?

Constance. — Laissez-moi faire la réponse; l'usurpateur, c'est ton fils.

Éléonore. — Arrière, insolente! il faut que ton bâtard soit roi, afin que tu sois reine et que tu puisses faire le monde mat.

Constance. — Mon lit fut toujours aussi fidèle à ton fils que le tien le fut à ton époux, et cet enfant ressemble plus par le visage à son père Geoffroy que toi et Jean ne lui ressemblez par les manières, car il lui ressemble comme la pluie ressemble à l'eau ou le diable à sa mère Mon enfant un bâtard! Par mon âme, je crois que son père ne fut jamais aussi loyalement engendré; cela était impossible, puisque tu étais sa mère.

Éléonore. — Voilà une bonne mère, enfant, qui salit ton père.

Constance. — Voilà une bonne grand'mère, enfant, qui voudrait te salir.

L'archiduc d'Autriche. — Paix!

Le bâtard. — Écoutez l'huissier crieur!

L'archiduc d'Autriche. — Qui diable es-tu?

Le bâtard. — Quelqu'un qui jouera le personnage du diable avec vous, Messire, s'il peut vous attaquer seuls, vous et votre peau de lion. Vous êtes le lièvre dont parle le proverbe; votre valeur tire les lions morts par la barbe. J'enfumerai votre habit de peau, si je puis vous attraper en bon lieu; maraud, songez-y : sur ma foi, je l'enfumerai; oui, sur ma foi.

Blanche. — Oh! cette robe du lion convient à merveille à celui qui a dérobé le lion de cette robe.

Le bâtard. — Elle fait aussi bien sur son dos que la peau de lion du grand Alcide sur le dos d'un âne : mais, âne, je vous enlèverai cette charge du dos, ou bien je lui en donnerai une autre qui fera craquer vos épaules.

L'archiduc d'Autriche. — Qu'est-ce que c'est que ce vantard qui assourdit nos oreilles avec cette abondance de paroles superflues? Roi Philippe, décidez ce que nous devons faire immédiatement.

Le roi Philippe. — Femmes et fous, terminez cette conférence. Roi Jean, voici en résumé ce que je te demande : je te réclame, au nom des droits d'Arthur, l'Angleterre et l'Irlande, l'Anjou, la Touraine et le Maine : veux-tu me les remettre et déposer les armes?

Le roi Jean. — Je te remettrais plutôt ma vie. France, je te délie. Arthur de Bretagne, remets-toi entre mes mains, et tu recevras de ma tendre affection plus que ne pourrait jamais t'en conquérir la lâche main de France : soumets-toi, garçon.

Éléonore. — Viens vers ta grand'mère, enfant.

Constance. — Vas, enfant, vas vers grand'maman à toi, enfant; donne à grand'maman un royaume, et grand'maman à toi te donnera une prune, une cerise et une figue : c'est une bonne grand'maman.

Arthur. — Paix, ma bonne mère! Je voudrais être étendu tout de mon long dans ma tombe; je ne suis pas digne de tout le tapage que l'on fait pour moi.

Éléonore. — Pauvre enfant! sa mère lui fait tellement honte, qu'il en pleure.

Constance. — Honte sur vous, qu'elle lui fasse honte ou non ! Ce sont les injustices de sa grand'-mère et non les hontes de sa mère qui tirent de ses pauvres yeux ces perles faites pour émouvoir le ciel, et que le ciel acceptera comme paiement de ce qui lui est dû ; oui, le ciel sera séduit par les grains de ce chapelet de cristal, et poussé à lui faire justice et à se venger de vous.

Éléonore. — O toi, monstrueuse calomniatrice du ciel et de la terre !

Constance. — O toi, monstrueuse insulteuse du ciel et de la terre ! Ne m'appelle pas calomniatrice : toi et ton fils usurpez les domaines, les souverainetés et les droits de cet enfant opprimé. C'est le fils de ton fils aîné, et son seul malheur est de t'avoir pour grand'mère : tes péchés sont visités sur ce pauvre enfant, et l'arrêt de la loi le frappe, bien qu'il ne soit éloigné de tes entrailles, où fut conçu le péché, que de la seconde génération.

Le roi Jean. — Cesse, Bedlam.

Constance. — Je n'ai que ceci à dire ; il n'est pas seulement malheureux à cause des conséquences naturelles de son péché : mais Dieu a fait de sa personne même l'instrument chargé de venger son propre péché sur la personne de ce descendant châtié à cause d'elle et châtié par elle Son péché à elle est l'offense qu'elle fait à cet enfant, et cette offense est à son tour la verge de son péché. Tout est puni dans la personne de cet enfant, et tout cela pour elle ; malédiction sur elle.

Éléonore. — Mégère malavisée, je puis produire un acte de dernière volonté qui annule le titre de ton fils.

Constance. — Oui, qui donc en doute ? Une volonté ! une volonté perverse, une volonté de femme, la volonté d'une grand'mère corrompue.

Le roi Philippe. — Paix, Madame ! arrêtez-vous ou soyez plus modérée : il convient mal à notre présence d'encourager ces récriminations malsonnantes. Une trompette appelle à venir sur les remparts les gens d'Angers ; écoutons-les nous dire duquel, d'Arthur ou de Jean, ils admettent les droits.

(*Une trompette sonne. Des citoyens se présentent au haut des remparts.*)

Premier citoyen. — Qui donc nous avertit de venir aux remparts ?

Le roi Philippe. — France au nom d'Angleterre.

Le roi Jean. — Angleterre en son propre nom : vous, citoyens d'Angers et mes fidèles sujets....

Le roi Philippe. — Vous, fidèles citoyens d'Angers, les sujets d'Arthur, c'est notre trompette qui vous a appelés à cette cordiale conférence. ..

Le roi Jean. — Pour notre propre avantage à nous ; par conséquent écoutez-nous les premiers. Ces étendards de France qui sont déployés en vue et en face de votre ville, sont venus ici pour votre ruine. Les canons ont leurs ventres pleins de colère et sont montés tout prêts à cracher contre vos murailles leur indignation de fer. Tous les préparatifs pris par les Français pour un siége sanglant et une guerre impitoyable sont là visibles sous les yeux de votre ville, en face de vos portes closes, et sans notre approche, les pierres endormies qui vous entourent comme une ceinture, auraient été à cette heure chassées de leur solide lit de mortier par la contrainte de leur artillerie, et une large brèche aurait été ouverte à la force sanglante pour envahir votre paix. Mais à la vue de notre personne, nous, votre roi légitime, qui péniblement, par une marche d'une extrême diligence, avons amené devant vos portes un contrepoids à leur furie, voyez, les Français frappés de surprise demandent une entrevue, et maintenant au lieu des boulets enveloppés de feu destinés à faire trembler vos murailles, ils ne vous envoient plus que de calmes paroles enveloppées dans la fumée, destinées à faire pénétrer dans vos oreilles un mensonge déloyal ; accordez à ces paroles la confiance qu'elles méritent et laissez-nous entrer. Votre roi, dont les forces sont fatiguées, épuisées par cette marche rapide, sollicite un asile dans l'enceinte de vos murs.

Le roi Philippe. — Lorsque j'aurai parlé, vous nous répondrez à tous deux à la fois. Voyez, à ma main droite dont la protection s'est très-religieusement dévouée à la défense du droit de celui que tient cette main, voici le jeune Plantagenet, fils du frère aîné de cet homme, son roi, et le roi de tout ce qu'il possède. C'est pour l'équité ainsi foulée aux pieds que nous foulons sous les pas de notre marche guerrière ces vertes campagnes qui s'étendent en face de votre ville, n'étant votre ennemi qu'autant que nous y sommes religieusement obligés par la contrainte de notre zèle hospitalier pour la défense de cet enfant opprimé. Qu'il vous plaise donc de payer l'hommage que vous devez loyalement à celui qui y a droit, c'est-à-dire à ce jeune prince, et alors nos armes, pareilles à un ours muselé, n'auront plus rien d'offensif que leur aspect ; la malice de nos canons

s'exercera futilement contre les invulnérables nuages du ciel, et heureux d'une retraite qui ne nous laissera aucun dépit, avec nos épées sans entailles et nos heaumes non bosselés, nous rapporterons dans nos foyers ce sang vaillant que nous étions venus avec l'intention de verser devant votre ville, et nous vous laisserons en paix, vos enfants, vos femmes et vous. Mais si fullement vous rejetez les propositions que nous vous faisons, ce n'est pas l'enceinte de vos vieux murs qui pourra vous cacher à nos messagers de guerre, quand bien même tous ces Anglais avec leurs moyens de défense seraient abrités dans leur forte circonférence. En conséquence dites-nous si votre cité nous appellera maître au nom de celui dont nous avons pris la cause en main, ou si nous devrons donner le signal à notre colère, et entrer à travers le sang dans la possession de notre droit?

Premier citoyen. — En résumé, nous sommes les sujets du roi d'Angleterre; c'est pour lui et au nom de ses droits que nous tenons cette ville.

Le roi Jean. — Alors reconnaissez le roi et laissez-moi entrer.

Premier citoyen. — Cela, nous ne le pouvons pas : mais à celui qui prouvera qu'il est le roi nous prouverons notre fidélité; jusqu'alors, nos portes resteront barricadées contre le monde entier.

Le roi Jean. — Est-ce que la couronne d'Angleterre ne prouve pas quel est le roi? si cela ne suffit pas, je vous amènerai des témoins, deux fois quinze mille cœurs de race anglaise.

Le bâtard. — Bâtards et autres.

Le roi Jean. — Pour sceller de leur sang la légitimité de nos titres.

Le roi Philippe. — Autant de braves aussi bien nés que ceux-là....

Le bâtard. — Avec quelques bâtards aussi dans le nombre.

Le roi Philippe. — Sont là lui faisant face pour contredire ses prétentions.

Premier citoyen. — Jusqu'à ce que vous ayez établi quel est celui dont le droit est le plus légitime, nous retirons notre fidélité à tous les deux pour la réserver au plus légitime.

Le roi Jean. — Alors Dieu pardonne les péchés de toutes les âmes qui avant que soit tombée la rosée de ce soir se seront enfuies vers leur résidence éternelle, par suite de cette terrible épreuve entreprise pour décider quel est le roi de notre royaume.

Le roi Philippe. — Amen, amen! en selle, chevaliers! aux armes!

Le bâtard. — O saint Georges, qui fouettas le Dragon et qui depuis te tiens assis sur son dos à la porte de mon hôtesse, enseigne-nous quelque bon moyen de défense! (*A l'archiduc d'Autriche.*) Maraud, si j'étais chez vous, dans votre antre, en compagnie de votre lionne, j'ajouterais une tête de bœuf à votre peau de lion et je ferais de vous un monstre.

L'archiduc d'Autriche. — Paix! assez.

Le bâtard. — O tremblez, car vous entendez le lion rugir!

Le roi Jean. — Plus haut, plus haut dans la plaine; là nous assignerons à tous nos régiments les meilleurs postes de combat.

Le bâtard. — Alors dépêchons-nous afin de prendre l'avantage du terrain.

Le roi Philippe, *au dauphin Louis.* — Cela sera ainsi, et commandez au reste des troupes de se tenir sur l'autre colline. — Dieu et notre droit! (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Devant Angers.

Alarmes et sorties, puis retraite. Un hérault français *avec des trompettes se présente aux portes de la ville.*

Le hérault français. — Hommes d'Angers, ouvrez toutes larges vos portes et laissez entrer le jeune Arthur, duc de Bretagne, qui par la main de la France a taillé aujourd'hui une besogne qui fera couler les larmes de bien des mères anglaises dont les fils gisent épars sur la terre sanglante. Les époux de bien des veuves gisent rampants dans la poussière et embrassent froidement la terre décolorée, et la victoire achetée par des pertes minimes, joue sur les bannières joyeusement agitées des Français, qui déployés en ordre triomphal sont ici proche, prêts à entrer en conquérants et à proclamer Arthur de Bretagne, roi d'Angleterre et le vôtre.

Entre un hérault anglais *avec des trompettes.*

Le hérault anglais. — Réjouissez-vous, hommes d'Angers, faites sonner vos cloches; le roi Jean votre roi et celui de l'Angleterre s'approche, maître de cette chaude et meurtrière journée. Les armures de nos soldats qui étaient brillantes comme de l'argent à notre départ, s'en reviennent

Le roi Jean. Angleterre en son propre nom : vous, citoyens d'Angers et mes fidèles sujets.... (Acte II, scène I.)

toutes dorées de sang français; pas une plume d'un cimier anglais n'a été abattue par une lance française; nos étendards reviennent portés par les mêmes mains qui les déployèrent au moment de nous mettre en marche, et pareils à une joyeuse troupe de chasseurs, nos vigoureux Anglais s'avancent, tous avec des mains empourprées, teintes dans le massacre de leurs ennemis : ouvrez vos portes et donnez accès aux vainqueurs.

Premier citoyen. — Hérauts, du haut de nos tours nous avons pu contempler, du commencement à la fin, la sortie et la retraite de vos deux armées dont nos meilleurs yeux n'ont pu mettre en doute l'égalité. Le sang a payé le sang, les coups ont répondu aux coups; la force a tenu tête à la force, la puissance s'est mesurée avec la puissance; les deux adversaires sont égaux et nous les aimons tous deux également. Il faut qu'il y en ait un qui prouve qu'il est le plus fort; tant qu'ils pèseront d'un poids égal, nous tiendrons notre ville pour tous les deux et pour aucun des deux en même temps.

Entrent d'un côté LE ROI JEAN *avec ses forces*, ÉLÉONORE, BLANCHE *et le* BATARD; *de l'autre*, LE ROI PHILIPPE, LOUIS, L'ARCHIDUC D'AUTRICHE *avec leurs forces.*

Le roi Jean. — France, as-tu encore du sang à prodiguer? Dis-nous, laisseras-tu couler librement le fleuve de notre droit? empêché dans son cours par tes obstacles, faudra-t-il qu'il sorte de son lit natal et qu'il répande ses flots contrariés jusque sur tes rivages voisins; ou bien, laisseras-tu ses eaux d'argent poursuivre pacifiquement leur voyage vers l'Océan?

Le roi Philippe. — Angleterre, tu n'as pas dépensé dans cette chaude affaire une goutte de sang de moins que nous, Français; tu en as même perdu davantage; et je le jure par cette main qui gouverne le pays que domine cette portion du ciel, avant que nous déposions nos armes saisies pour une juste cause, nous t'aurons abattu, toi contre qui nous avons pris ces armes, ou bien nous aurons ajouté un chiffre royal au nombre des morts, honorant le parchemin qui dira les pertes de cette guerre, d'une mention de carnage associée à des noms de rois.

Le bâtard. — Ah majesté! comme ta gloire s'élève haut lorsque le riche sang des rois s'enflamme! Maintenant le trépas garnit d'acier ses mâchoires vides; les épées des soldats sont ses dents et ses crocs, et il festoie, mâchant la chair d'homme, grâces à ces querelles royales en suspens. Pourquoi ces têtes royales portent-elles ainsi sur leurs physionomies l'abattement de l'incertitude? Rois, criez *carnage!* Retournez aux champs ensanglantés, rivaux égaux en puissance, vaillants enflammés de colère! Que la confusion d'un des deux partis scelle la paix de l'autre; jusque-là, des coups, du sang, la mort!

Le roi Jean. — Lequel des deux partis admettent les habitants de la ville?

Le roi Philippe. — Parlez pour Angleterre, citoyens; quel est votre roi?

Premier citoyen. — Le roi d'Angleterre dès que nous le connaîtrons.

Le roi Philippe. — Reconnaissez-le en nous qui soutenons ici son droit.

Le roi Jean. — Reconnaissez-le en nous qui sommes notre propre grand lieutenant à nous-mêmes et qui apportons ici notre personne même, en nous, Seigneur de notre présence, Seigneur d'Angers et le vôtre.

Premier citoyen. — Un plus grand pouvoir que le nôtre nie tout cela; jusqu'à ce que nos doutes n'existent plus, nous continuerons à garder sous clef nos premiers scrupules derrière nos portes solidement verrouillées; nous aurons pour rois nos craintes, jusqu'à ce que nos craintes n'aient plus de raison d'être, étant dissipées et déposées par quelque roi certain.

Le bâtard. — Par le ciel, ces galeux d'Angers se moquent de vous, rois; ils se tiennent là en sécurité sur leurs remparts comme sur un théâtre, d'où ils s'amusent à regarder et à se montrer du doigt les scènes et les actes de mort où vous vous épuisez. Que vos personnes royales se laissent diriger par moi : faites comme les révoltés de Jérusalem, soyez amis pour un temps et dirigez de concert contre cette ville vos plus terribles actions de vengeance. Qu'à l'est et à l'ouest, France et Angleterre ne cessent pas de pointer leurs canons chargés jusqu'à la gueule, avant que leurs clameurs effroyables n'aient fait écrouler avec fracas les côtes de pierre de cette dédaigneuse cité; je tirerais sans relâche sur ces rosses jusqu'à ce que la destruction les ait laissées sans abri et nues comme l'air. Cela fait, séparez de nouveau vos forces unies et vos couleurs mêlées, tournez-vous face à face, et pointe sanglante contre pointe sanglante; alors, en un instant, la fortune choisira sur un des côtés l'heureux mignon auquel

elle veut accorder le triomphe et lui donnera le baiser d'une glorieuse victoire. Comment goûtez-vous ce conseil imprévu, puissants souverains? Ne sent-il pas quelque peu sa politique?

Le roi Jean. — Par ce ciel qui s'étend au-dessus de nos têtes, je le goûte fort. France, unissons-nous nos forces? jetons-nous cet Angers par terre, et combattons-nous ensuite pour savoir à qui sera roi?

Le bâtard. — Puisque tu es outragé aussi bien que nous-même par cette ville têtue, si tu as le cœur d'un roi, tourne les bouches de ton artillerie, comme nous les nôtres, contre ces murailles impertinentes, et lorsque nous les aurons jetées par terre, travaillons alors pêle-mêle entre nous, pour le ciel ou pour l'enfer?

Le roi Philippe. — Soit. Voyons, de quel côté donnerez-vous l'assaut?

Le roi Jean. — Nous, nous enverrons la destruction dans le sein de cette ville par le côté de l'ouest.

L'archiduc d'Autriche. — Moi, par le côté du nord.

Le roi Philippe. — Nos tonnerres feront pleuvoir du sud leur grêle de boulets sur cette ville.

Le bâtard, *à part*. — O les prudents arrangements! du nord et du sud, France et Autriche vont se bombarder l'un l'autre. Je vais les encourager à prendre cette mesure. — Allons, en avant, en avant!

Premier citoyen. — Écoutez-nous, grands rois : accordez-nous un sursis et je vais vous montrer la paix et la plus belle des ligues. Conquérez cette cité sans coups ni blessures, permettez à tous ces hommes vivants, holocaustes destinés aux champs de bataille, qui sont venus ici, de mourir dans leurs lits. Ne persévérez pas dans votre projet, mais écoutez-moi, puissants rois.

Le roi Jean. — Parlez avec confiance : nous sommes disposés à écouter.

Premier citoyen. — Cette fille d'Espagne ici présente, Madame Blanche, est proche parente d'Angleterre : considérez l'âge du Dauphin Louis et celui de cette aimable fille. Si l'amour des sens se met en quête de la beauté, où trouvera-t-il une beauté plus grande que celle de Blanche? Si l'amour de l'âme se met à la recherche de la vertu, où trouvera-t-il une vertu plus pure que celle de Blanche? Si l'amour ambitieux cherche à faire un mariage de naissance, dans quelles veines coule un sang plus riche que dans celles de Madame Blanche? Le jeune Dauphin est aussi complet qu'elle-même en beauté, en vertu, en naissance, et s'il est incomplet en quelque chose, c'est parce qu'il n'est pas elle : elle, de son côté, ne manque de rien de ce qu'on peut appeler qualité désirable, à moins que ce qui lui manque, ce soit de n'être pas lui; il est la moitié d'un homme fortuné destiné à être complété par une telle femme, et elle est une belle perfection divisée dont la plénitude suprême est en lui. O deux tels fleuves d'argent, lorsqu'ils s'unissent, glorifient les rives entre lesquelles ils coulent, et vous serez, ô rois! les rives de ces deux courants réunis en un seul, vous serez les limites qui contiendront les deux princes si vous les mariez. Cette union fera plus que la canonnade pour ouvrir nos portes solidement verrouillées, car ce mariage une fois conclu, avec un empressement plus grand que celui auquel pourrait nous contraindre la poudre, nous ouvrirons tout grand le passage et nous vous donnerons entrée; mais sans ce mariage, sachez-le, la mer en fureur n'est pas plus sourde, les lions ne sont pas plus résolus, les montagnes et les rochers ne sont pas plus immuables, non, le trépas lui-même n'est pas de moitié aussi inflexible dans sa rage à donner la mort, que nous ne serons obstinés pour garder cette ville.

Le bâtard. — Eh bien, voilà un incident qui vous secoue hors de ses guenilles la carcasse pourrie du vieux trépas : voilà, ma foi, une large bouche! elle vous crache la mort et les montagnes, les rochers et les mers, et vous parle aussi familièrement des lions rugissants, que les filles de treize ans des petits chiens! Quel est le canonnier qui a engendré ce sang bouillant? ses paroles sont des canons tout simplement, feu, fumée et vacarme; il donne la bastonnade avec sa langue : nos oreilles ont reçu leur volée; il n'y a pas un de ses mots qui ne soufflète mieux qu'un poing de France! Tonnerre! je ne fus jamais aussi assommé de paroles depuis l'époque où pour la première fois j'appelai *papa* le père de mon frère.

Éléonore. — Mon fils, prêtez-vous à ce rapprochement, faites ce mariage; donnez votre nièce avec un douaire suffisant, car par ce nœud vous attachez si solidement la couronne aujourd'hui mal assurée sur votre tête, que cet enfant tout frais éclos qui est là-bas n'aura plus assez de soleil pour faire mûrir la fleur qui promet le fruit de la puissance. Je lis le consentement dans les regards de France : voyez comme ils chuchottent;

poussez-les pendant que leurs âmes sont influencées par l'ambition, de crainte que leur zèle maintenant fondu ne vienne à se raffermir et à se condenser de nouveau sous le souffle puissant des douces prières, de la pitié et du remords.

Premier citoyen. — Pourquoi les deux Majestés ne répondent-elles pas à cette amicale proposition de notre ville menacée?

Le roi Philippe. — Qu'Angleterre parle le premier puisqu'il a été le premier à parler à cette ville. Que dites-vous?

Le roi Jean. — Si le Dauphin ici présent, le prince ton fils, peut lire « j'aime » sur ce livre de beauté, le douaire de ma nièce pèsera celui d'une reine, car l'Anjou, la belle Touraine, le Maine, Poitiers, et, sauf cette ville maintenant assiégée par nous, toutes les possessions qui de ce côté de la mer relèvent de notre couronne et de notre dignité doreront son lit nuptial, et ainsi enrichie la feront marcher de pair pour les titres, les honneurs et les dignités, avec n'importe quelle princesse du monde, comme elle marche déjà de pair avec n'importe quelle princesse pour la beauté, l'éducation et la naissance.

Le roi Philippe. — Qu'en dis-tu, enfant? Regarde cette dame.

Louis. — C'est que je fais, Monseigneur, et dans son œil je découvre une merveille, un étonnant miracle; j'aperçois dans son œil le reflet de ma personne, et ce reflet, bien qu'il ne soit que l'ombre de votre fils, y devient un soleil et réduit votre fils à l'état d'ombre : je proteste que je ne me suis jamais aimé autant que depuis que je contemple mon propre portrait tiré sur la toile flatteuse de son œil. (*Il chuchotte avec Blanche.*)

Le bâtard, *à part*. — *Tiré* sur la toile flatteuse de son œil! et sans doute aussi pendu à la ride que fait le froncement de son sourcil et écartelé dans son cœur! Il se dénonce lui-même comme un traître envers l'amour. C'est vraiment pitié qu'il puisse y avoir dans une aussi belle personne un si vil imbécile, pendu, tiré et écartelé.

Blanche. — La volonté de mon oncle, à cet égard, est la mienne. S'il voit en vous quelque chose qui lui plaise, ce quelque chose qu'il voit et qui lui plaît, ma volonté peut aisément l'adopter, ou si vous aimez mieux, pour parler plus exactement, je puis aisément l'imposer à mon cœur. Monseigneur, je ne vous flatterai pas au point de vous dire que tout ce que je vois en vous est digne d'amour, mais je vous dirai que je ne vois rien en vous, même en vous donnant pour juges les pensées les plus malveillantes, qui me semble mériter l'aversion.

Le roi Jean. — Que disent ces jeunes gens? que dites-vous, ma nièce?

Blanche. — Votre nièce dit que son honneur l'oblige à faire toujours ce que décidera votre sagesse.

Le roi Jean. — Parlez en ce cas, prince Dauphin; pouvez-vous aimer cette Dame?

Louis. — Demandez-moi plutôt si je puis me retenir de l'aimer; car je l'aime en toute sincérité.

Le roi Jean. — Alors je te donne en même temps que sa personne les cinq provinces du Vexin, de la Touraine, du Maine, de Poitiers et de l'Anjou; j'y ajoute encore trente mille marcs pleins de monnaie anglaise. Philippe de France, si ces arrangements t'agréent, commande à ton fils et à ta fille d'unir leurs mains.

Le roi Philippe. — Ils nous agréent tout-à-fait. Jeunes princes, unissez vos mains.

L'archiduc d'Autriche. — Et vos lèvres aussi, car j'ai l'assurance que je fis ainsi la première fois qu'on me donna assurance de mes fiançailles.

Le roi Philippe. — Maintenant, citoyens d'Angers, ouvrez vos portes, et laissez entrer cette alliance que vous avez faite, car les cérémonies du mariage seront célébrées immédiatement à la chapelle de Sainte Marie. Est-ce que Madame Constance n'est pas dans notre société? Je vois bien qu'elle n'y est pas, car sa présence aurait mis beaucoup d'obstacles à l'arrangement de ce mariage maintenant conclu. Où sont-ils, elle et son fils? qui le sait, dites-moi?

Louis. — Elle est sous la tente de Votre Altesse, triste et en proie à l'irritation.

Le roi Philippe. — Et sur ma foi, l'alliance que nous venons de contracter donnera peu de soulagement à sa tristesse. Frère d'Angleterre, comment pouvons-nous contenter cette Dame veuve? nous sommes venus au nom de ses droits, et Dieu sait si notre intention a changé de route à notre avantage!

Le roi Jean. — Nous guérirons tout cela, car nous créerons le jeune Arthur duc de Bretagne et comte de Richmond, et nous le ferons seigneur de cette riche et belle ville. Appelez Madame Constance; que quelque messager rapide lui ordonne de venir assister à notre solennité : j'ai confiance que nous pouvons, sinon contenter entièrement sa

ÉLÉONORE. Mon fils, prêtez-vous à ce rapprochement, faites ce mariage.

(Acte II, scène II.)

volonté, au moins lui donner satisfaction dans une telle mesure, que nous couperons court à ses récriminations. Allons, aussi convenablement que nous le permettra notre hâte, accomplir cette cérémonie imprévue et sans préparatifs. (*Tous sortent excepté le bâtard. Les citoyens se retirent des remparts.*)

LE BÂTARD. — Monde insensé! rois insensés! transaction insensée! Jean, pour anéantir complétement les titres d'Arthur, en a volontairement abandonné une partie, et France qui, sur les conseils de la conscience, avait endossé son armure, que la vertu et la charité avaient conduit sur le champ de bataille, comme le soldat de Dieu, s'est laissé chuchotter à l'oreille par ce diable rusé qui fait changer les résolutions, par cet entremetteur qui perpétuellement assomme la bonne foi, par ce briseur quotidien de promesses, par celui qui friponne tout le monde, rois, mendiants, vieillards, jeunes gens, filles, qui vole les pauvres filles de ce nom de fille, le seul bien saisissable qu'elles aient à perdre, par ce monsieur au doux visage, l'intérêt au chatouillement séducteur, l'intérêt, cette déviation du monde. Le monde par lui-même, est en bon équilibre, fait pour courir sur un terrain bien aplani, si l'intérêt, ce vil et irrésistible penchant, ce maître tyrannique de nos mouvements, ne le faisait changer de front illogiquement et ne le détournait de sa direction, de son but, de son cours, de son dessein. C'est ce même obstacle, cet intérêt, ce filou, cet entremetteur, ce mot qui change toutes choses, qui, s'étant mis à scintiller devant les yeux du versatile roi de France, lui a fait retirer l'appui qu'il était décidé à donner, et d'une guerre résolue avec honneur l'a rejeté dans une paix vile et bassement conclue. Et moi-même, pourquoi est-ce que je me

raille de cet intérêt, si ce n'est parce qu'il ne m'a pas encore courtisé? Ce n'est pas parce que j'aurais le pouvoir de fermer mon poing, si les beaux écus à l'ange venaient saluer la paume de ma main, mais parce que ma main n'a pas été encore tentée, que semblable à un pauvre mendiant je raille le riche. Bon! tant que je serai un mendiant, je raillerai et je dirai: il n'y a pas d'autre péché que la richesse; et lorsque je serai riche, ma vertu consistera à dire : il n'y a pas d'autre vice que la pauvreté. Puisque les rois brisent leur parole par intérêt, gain, sois mon Seigneur! car je t'adorerai.

(*Il sort.*)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

France. — La tente du roi de France.

Entrent CONSTANCE, ARTHUR *et* SALISBURY.

Constance. — Partis pour se marier! partis pour se jurer la paix! un sang meuteur uni à un sang menteur! partis pour être amis! Louis doit-il avoir Blanche, et Blanche ces provinces? cela n'est pas; tu as mal entendu, tu racontes mal; sache mieux ce que tu affirmes, recommence une fois encore ton récit: cela ne peut être; tu dis seulement qu'il en est ainsi : j'ai la confiance que je ne dois pas me fier à toi, car ta parole n'est que le vain souffle d'un homme ordinaire. Crois-moi, homme, je ne te crois pas; le serment d'un roi m'assure du contraire. Tu seras puni pour m'avoir ainsi effrayée, car je suis malade et capable de terreurs, accablée de malheurs et par conséquent remplie de craintes; une veuve, privée de l'appui de son mari, est soumise aux craintes; une femme est naturellement, par naissance, portée aux craintes; tu aurais beau m'avouer maintenant que tu ne faisais que plaisanter, je ne pourrais plus établir de trève avec mes esprits troublés; ils vont m'agiter et me faire trembler tout aujourd'hui. Que veut dire ce hochement de ta tête? Pourquoi regardes-tu si tristement mon fils? Que signifie cette main posée sur ton cœur? Pourquoi tes yeux sont-ils pleins de ces larmes de pitié, semblables à une rivière orgueilleuse qui déborde de ses rives? Est-ce que ces tristes signes ont pour but de confirmer tes paroles? En ce cas, parle encore, non pour recommencer ton récit, mais pour me dire par un seul mot si ton récit est vrai.

Salisbury. — Aussi vrai que vous regardez comme menteurs, je crois, ceux qui vous donnent cause de découvrir que je dis vrai.

Constance. — Oh! si tu dois m'apprendre à croire à cette douleur, apprends aussi à cette douleur à me tuer; que cette certitude et ma vie se heurtent dans un choc aussi furieux que celui de deux hommes exaspérés qui, dans la violence de leur rencontre, tombent et meurent. Louis épouse Blanche! Où es-tu en ce cas, mon enfant! France l'ami d'Angleterre! que va-t-il advenir de moi? Va-t'en, l'ami, je ne peux souffrir ta vue; les nouvelles que tu m'a portées ont fait de toi un homme hideux à mes yeux.

Salisbury. — Quel autre mal vous ai-je fait, bonne Madame, que de vous rapporter le mal fait par d'autres?

Constance. — Et ce mal est par lui-même si haïssable qu'il rend malfaisants tous ceux qui en parlent.

Arthur. — Je vous en conjure, Madame, résignez-vous.

Constance. — Si toi qui me demandes de me résigner, tu étais vilain et laid, un sujet de calomnie pour le ventre de ta mère, plein de taches déplaisantes et de marques désagréables à voir, boiteux, idiot, contrefait, noiraud, monstrueux, le visage couturé de verrues odieuses et de signes offensants pour l'œil, je n'aurais aucun souci et je me résignerais, car alors je ne t'aimerais pas, et toi

tu ne serais pas digne de ta grande naissance et tu ne mériterais pas une couronne. Mais tu es beau, et à ta naissance, mon cher enfant, la nature et la fortune se réunirent pour te faire grand. Des dons de la nature, tu peux t'en vanter avec les lys et les roses à demi-épanouies; mais quant à la Fortune, hélas! elle est corrompue, elle a changé, elle a été séduite pour se détourner de toi; elle commet adultère en ce moment avec ton oncle Jean, et de sa main pleine d'or, elle a déterminé le roi de France à fouler aux pieds le beau respect qui est dû à la souveraineté, et a fait de sa majesté l'entremetteuse de leurs amours. France est l'entremetteur de la Fortune et du roi Jean, de cette catin de Fortune, de cet usurpateur de Jean! Dis-moi, l'ami, France n'est-il pas parjure? Salis-le de paroles, ou bien va-t'en et laisse à leur solitude, ces douleurs sous le fardeau desquelles je suis seule contrainte de gémir.

Salisbury. — Pardonnez-moi, Madame, je ne puis aller, sans vous, retrouver les rois.

Constance. — Tu le peux, tu iras, je n'irai pas avec toi; je vais apprendre la fierté à mes douleurs, car le malheur est orgueilleux et rend puissant celui qu'il atteint. Que les rois viennent devant moi et devant la majesté de ma grande douleur, car mon chagrin est si grand, que rien, si ce n'est la vaste et solide terre, ne peut lui servir de piédestal; nous nous asseyons ici, moi et mes douleurs; voici mon trône, ordonne aux rois de venir se courber devant lui. (*Elle s'assied à terre avec une véhémence douloureuse.*)

Entrent LE ROI JEAN, LOUIS, L'ARCHIDUC D'AUTRICHE, ÉLÉONORE, BLANCHE, LE BÂTARD, *et les gens de leur suite.*

Le roi Philippe. — Cela est vrai, ma belle brue, et cet heureux jour sera à jamais un jour de fête pour la France : pour solenniser ce jour, le glorieux soleil s'arrête dans sa course, et faisant métier d'alchimiste, change par la splendeur de son œil précieux la maigre et fangeuse terre en or brillant. l'année, en ramenant cette journée dans son cours, ne la verra jamais que comme un jour de fête.

Constance. — Un jour maudit et non un jour béni! (*Elle se lève.*) Qu'a mérité ce jour? Qu'a-t-il fait pour être inscrit en lettres d'or dans le calendrier parmi les mémorables journées? Ah! retranchez plutôt ce jour de la semaine, ce jour de honte, d'oppression, de parjure, ou bien, s'il doit y rester encore, que les femmes grosses prient de ne pas être délivrées de leurs fardeaux ce jour-là, de crainte que leurs espérances ne soient monstrueusement trompées! Que les marins ne craignent de naufrages que pour ce jour-là! Qu'il n'y ait d'affaires manquées que celles qui se feront ce jour-là! Que toutes les choses commencées ce jour-là viennent à mauvaise fin, ou que la bonne foi elle-même se change en ce jour en creuse fausseté!

Le roi Philippe. — Par le ciel, Madame, vous n'aurez aucune raison de maudire les heureux résultats de ce jour : ne vous ai-je pas engagé ma majesté?

Constance. — Vous m'avez trompée par une contrefaçon de majesté, ressemblante en apparence, mais qui, touchée et éprouvée, s'est démontrée sans valeur. Vous êtes parjure, parjure; vous êtes venu en armes pour faire couler le sang de mes ennemis, et maintenant toujours armé, vous fortifiez ce sang en y mêlant le vôtre. Cette vigueur d'attaque, cet ardent courroux de guerre se sont refroidis en une alliance et une paix fardée, et c'est notre oppression qui paye cette ligue. Armez-vous, armez-vous, ô cieux, contre ces rois parjures! Une veuve pleure, servez-moi d'époux, ô cieux! Ne laissez pas les heures de ce jour impie lui permettre de s'achever dans la paix; mais avant le coucher du soleil établissez la discorde armée entre ces rois parjures! Entendez-moi, ô entendez-moi!

L'archiduc d'Autriche. — Paix, Madame Constance!

Constance. — La guerre, la guerre, pas de paix! la paix est pour moi une guerre. O Limoges! O Autriche! tu déshonores la dépouille sanglante que tu portes! Esclave, misérable, lâche! être petit en vaillance, mais grand en scélératesse! toi qui es toujours fort du côté du plus fort, champion de la fortune, qui ne combats jamais que lorsque sa fantasque seigneurie est à tes côtés pour t'enseigner où est la sécurité, tu es un parjure aussi, un parasite de la puissance. Quelle espèce de sot es-tu? un sot braillard, qui jurais et frappais du pied, et faisais force protestations en faveur de ma cause! Esclave à sang-froid, est-ce que tu ne parlais pas en faveur de mes droits comme un tonnerre? N'as-tu pas juré que tu étais mon soldat? Ne m'as-tu pas engagée à compter sur ton étoile, ta fortune et ta force? Et maintenant ne t'es-tu pas enrôlé dans le nombre de mes en-

nemis? Toi porter une peau de lion! dépouille-la par pudeur et jette une peau de veau sur tes lâches épaules!

L'archiduc d'Autriche. — Oh! si un homme osait me dire de telles paroles!

Le bâtard. — Et jette une peau de veau sur tes lâches épaules.

L'archiduc d'Autriche. — Tu n'oserais pas me parler ainsi, manant, sans répondre sur ta vie de tes paroles.

Le bâtard. — Et jette une peau de veau sur tes lâches épaules.

Le roi Jean. — Nous n'aimons pas cela; tu t'oublies.

Le roi Philippe. — Voici venir le saint légat du pape.

Entre PANDOLPHE.

Pandolphe. — Salut, ministres oints du ciel! C'est toi, roi Jean, que mon saint message concerne. Moi, Pandolphe, cardinal de la belle Milan, et légat en ces lieux du pape Innocent, nous venons religieusement te demander en son nom pourquoi tu te révoltes avec une telle opiniâtreté contre l'Église, notre sainte mère, et pourquoi tu tiens de force Stephen Langton, archevêque élu de Canterbury, éloigné de ce siége épiscopal? Voilà ce que je te demande au nom déjà prononcé par moi de notre saint-père, le pape Innocent.

Le roi Jean. — Quel est donc sur terre le pouvoir qui a le droit de soumettre à un interrogatoire la libre parole d'un roi sacré? Cardinal, tu ne peux imaginer pour me contraindre à une réponse un pouvoir aussi puéril, aussi indigne, aussi ridicule que celui du pape. Rapporte-lui ces paroles, et ajoute encore ceci comme venant de la bouche du roi d'Angleterre, que nul prêtre italien ne lèvera dîme ou tribut dans nos États, mais qu'étant après Dieu leur chef suprême, nous seul prétendons exercer sous son autorité cette grande suprématie là où nous règnons, sans l'assistance d'aucune main humaine : rapporte au pape cette réponse, sans plus de respect pour sa personne et son autorité usurpée.

Le roi Philippe. — Frère d'Angleterre, en ceci vous blasphémez.

Le roi Jean. — Quoique vous et tous les rois de la chrétienté vous vous laissiez grossièrement mener par ce prêtre intrigant, par terreur de l'anathème que l'argent peut détourner de vos têtes, et que vous achetiez par le mérite d'un or vil, boue, poussière, le pardon corrompu d'un homme qui dans ce marché vend le pardon de ses propres péchés; quoique vous et tous les autres, grossièrement trompés comme vous, vous entreteniez les frais de cette sorcellerie de jongleur, cependant moi, moi seul, je m'opposerai au pape et je tiendrai ses amis pour mes ennemis.

Pandolphe. — Alors, en vertu du pouvoir légitime que je possède, tu seras maudit et excommunié. Béni sera celui qui refusera son obéissance à un hérétique; méritoire, canonisé et honoré celui dont la main, par quelque secret moyen, t'arrachera ta vie haïssable.

Constance — Oh! qu'il soit légitime que j'aie pour un moment permission de maudire avec Rome! Bon père cardinal, crie *Amen* à mes âpres malédictions; car, sans mes griefs, il n'est pas de langue au monde qui ait le pouvoir de le maudire comme il le mérite.

Pandolphe. — J'ai droit et pouvoir reconnus pour le maudire, Madame.

Constance. — Et moi aussi; car lorsque le droit ne peut faire aucune justice, il est légitime qu'il n'empêche aucune violence; le droit ne peut rendre à mon enfant son royaume, car celui qui détient son royaume détient aussi le droit : si le droit est parfaite injustice lui-même, comment aurait-il le pouvoir d'empêcher ma langue de maudire?

Pandolphe. — Philippe de France, sous peine de malédiction, abandonne la main de cet hérétique, et menace sa tête du pouvoir de la France, à moins qu'il ne se soumette à Rome.

Éléonore. — Est-ce que tu pâlis, France? ne retire pas ta main.

Constance. — Veille bien, démon, de crainte que France ne se repente, et en retirant sa main ne fasse perdre une âme à l'enfer.

L'archiduc d'Autriche. — Roi Philippe, écoutez le cardinal.

Le bâtard. — Et jetez une peau de veau sur ses lâches épaules.

L'archiduc d'Autriche. — C'est bon, scélérat; il me faut empocher ces outrages, parce que...,

Le bâtard. — Parce que vos culottes peuvent parfaitement les contenir.

Le roi Jean. — Philippe, que dis-tu au cardinal?

Constance. — Comment pourrait-il dire autre chose que le cardinal?

Louis. — Réfléchissez, mon père; votre choix

CONSTANCE. Nous nous asseyons ici, moi et mes douleurs ; voici mon trône, ordonne aux rois de venir se courber devant lui. (Acte III, scène 1.)

est entre ces deux alternatives : ou la pesante malédiction de Rome, ou la perte légère de l'amitié d'Angleterre; choisissez la moins dangereuse.

Blanche. — C'est la malédiction de Rome.

Constance. — O Louis, tiens bon! le diable te tente ici sous la forme d'une fiancée en habits de noces.

Blanche. — Madame Constance ne parle pas selon sa bonne foi, mais d'après les nécessités de sa situation.

Constance. — Oh! si tu reconnais les nécessités de ma situation qui n'ont d'autre principe d'existence que la mort de la bonne foi, tu dois accorder aussi que ces nécessités impliquent nécessairement cette conséquence, que la bonne foi revivrait par la mort de ces nécessités. Oh! foulez aux pieds mes nécessités, et la bonne foi se relève; prolongez mes nécessités, et la bonne foi est foulée aux pieds.

Le roi Jean. — Le roi est ému et ne répond pas.

Constance. — Oh! éloigne-toi de lui et fais une bonne réponse.

L'archiduc d'Autriche. — Répondez, roi Philippe; ne restez pas plus longtemps suspendu dans le doute.

Le bâtard. — Ne suspendez rien qu'une peau de veau, très-aimable butor.

Le roi Philippe. — Je suis perplexe et je ne sais que dire.

Pandolphe. — Que peux-tu dire qui ne t'expose à plus de perplexités encore, si tu es excommunié et maudit?

Le roi Philippe. — Bon révérend père, mettez-vous à ma place et dites-moi comment vous vous conduiriez. Sa main royale et la mienne se sont mutuellement étreintes, et nos âmes amies, unies par une alliance, se sont associées et enchaînées l'une à l'autre, par toute la force religieuse des serments sacrés. Les derniers souffles d'air qui aient rendu le son de nos paroles, disaient bonne foi solennellement jurée, paix, amitié, loyale affection entre nos royaumes et nos royales personnes : cette trève est toute récente encore, car c'est à peine si pour conclure cette pacifique alliance nous avons attendu plus que le temps nécessaire pour laver nos mains, tout fraîchement souillées et ensanglantées par les couleurs du carnage, et Dieu sait à quel point la vengeance avait peint sur elles la terrible hostilité de deux rois irrités; et ces mains si récemment purifiées de haine, si récemment unies par l'amour, si puissantes pour la haine et l'amour, faudra-t-il qu'elles dénouent leur étreinte et qu'elles renoncent à leurs pressions de tendresse? Nous faut-il jouer sur parole avec la bonne foi et lui mentir ensuite? plaisanter ainsi avec le ciel, et nous conduire comme des enfants inconstants en retirant capricieusement nos mains l'une de l'autre? Nous faut-il renier la foi jurée, faire marcher une armée sur le lit nuptial de la paix souriante, et assombrir de discordes le front aimable de la loyale sincérité? Oh! pieux Messire, révérend père, ne permettez pas que cela soit! Que votre grâce imagine, ordonne, impose quelque ordre aimable, et alors nous serons heureux de faire votre volonté et de continuer à être amis.

Pandolphe. — Tout pacte est anarchie, tout ordre est désordre, s'ils ne sont pas hostiles à l'alliance d'Angleterre. Aux armes, donc! Soyez le champion de notre Église; sinon que l'Église, notre mère, souffle sa malédiction, la malédiction d'une mère, sur son fils révolté! France, tu pourrais avec plus de sécurité, saisir un serpent par la langue, un lion irrité par sa patte meurtrière, un tigre à jeun par la mâchoire, que continuer à serrer en signe de paix, la main que tu tiens.

Le roi Philippe. — Je puis retirer ma main, mais non ma foi.

Pandolphe. — Ainsi tu fais de ta foi un ennemi de la foi, et comme en guerre civile avec toi-même tu mets aux prises un serment contre un serment, et ta langue contre ta langue. Oh! que le serment que tu adressas le premier au ciel, soit le premier tenu envers le ciel, je veux dire le serment d'être le champion de notre église : ce que depuis tu as juré, tu l'as juré contre toi-même, et cela ne peut être accompli par toi-même, car ce que tu as juré d'accomplir à tort, c'est un tort de l'accomplir loyalement, et c'est agir avec la plus parfaite rectitude que de ne pas agir lorsque l'acte à accomplir tend à une mauvaise fin. Ce qu'il y a de mieux à faire dans les desseins où l'on s'est trompé, c'est de les tromper en ne les exécutant pas; quoique la déviation soit un chemin indirect, elle devient cependant par là une ligne droite, et le mensonge guérit le mensonge, comme le feu refroidit le feu dans les veines brûlées de quelqu'un nouvellement cicatrisé. C'est la religion qui oblige à tenir les serments; mais tu as juré contre la religion en jurant ce que tu as juré contre la chose que tu avais

juré précédemment, et tu fais un serment pour servir de garantie à ta loyauté contre un serment que tu avais déjà fait. La vérité dont tu n'es pas certain, t'oblige seulement à jurer que tu ne seras pas parjure, autrement quelle dérision ce serait que de jurer! mais en jurant comme tu l'as fait, tu jures simplement afin d'être parjure, et tu seras d'autant plus parjure que tu tiendras ce que tu as juré. Donc tes derniers serments opposés aux premiers constituent une rébellion de toi-même contre toi-même, et tu ne peux faire de plus belle conquête qu'en armant les parties les plus constantes et les plus nobles de toi-même contre ces suggestions versatiles et complaisantes. Nos prières, si tu les désires, t'aideront à accomplir cette meilleure résolution; mais si tu les refuses, sache que le danger de nos malédictions s'abattra sur toi si pesamment, que tu ne pourras pas les secouer, mais que tu mourras en désespéré sous leur noir fardeau.

L'Archiduc d'Autriche. — Rébellion, pure rébellion!

Le bâtard. — Comment, il ne se taira pas? Est-ce qu'une peau de veau ne va pas fermer ta bouche?

Louis. — Père, aux armes!

Blanche. — Quoi, le jour de ton mariage? contre le sang auquel tu t'es allié? Comment, la fête de nos noces serait célébrée par un massacre d'hommes? Comment, les trompettes criardes, et les tambours à la voix haute et brutale, clameurs d'enfer, seront les concerts de nos solemnités! O mon époux, écoute-moi! Hélas! comme ce nom d'époux est nouveau dans ma bouche! Eh bien, par ce nom même que jusqu'à ce moment ma bouche n'avait jamais prononcé, je t'en supplie à genoux, ne prends pas les armes contre mon oncle.

Constance. — Oh! sur mes genoux endurcis à force de supplier, je t'en prie, vertueux Dauphin, ne mets pas opposition au jugement arrêté par le ciel!

Blanche. — Je vais maintenant savoir l'amour que tu me portes. Quel mobile serait plus puissant auprès de toi que le nom de ton épouse?

Constance. — Ce qui élève celui qui t'élève, c'est-à-dire son honneur. O ton honneur, Louis, ton honneur!

Louis. — Je m'étonne que Votre Majesté semble si froide, lorsque de si profonds intérêts vous poussent en avant.

Pandolphe. — Je laisserai tomber ma malédiction sur sa tête.

Le roi Philippe. — Tu n'en auras pas besoin. Angleterre, je me sépare de toi.

Constance. — O noble retour d'une majesté bannie!

Éléonore. — O ignoble trahison de l'inconstance française!

Le roi Jean. — France, tu te repentiras de cette heure dans le courant même de cette heure.

Le bâtard. — Le vieux Temps, ce régulateur d'horloges, le Temps, ce sacristain chauve, se prête-t-il à ses désirs? En ce cas, France se repentira.

Blanche. — Le soleil s'éclipse sous un voile de sang. Adieu, beau jour! De quel côté me rangerai-je? Je suis avec les deux partis; chaque armée tient une de mes mains, et dans leur rage elle me traînent chacune de leur côté et me démembrent, moi qui suis liée à toutes les deux. Époux, je ne puis prier que tu gagnes; oncle, il me faut nécessairement prier que tu perdes; père, je ne puis désirer que la fortune te favorise; grand-mère, je ne puis désirer que tes vœux soient exaucés; quel que soit le vainqueur, je perdrai à sa victoire, j'ai perdu avec certitude avant que la partie soit jouée.

Louis. — Dame, viens avec moi; ta fortune est là où je suis.

Blanche. — Et là où vit ma fortune, là meurt ma vie.

Le roi Jean. — Cousin, va rassembler nos forces. (*Sort le bâtard.*) France, je suis enflammé d'un courroux brûlant, d'une rage dont l'ardeur a cette particularité, que rien ne peut l'apaiser, si ce n'est le sang, le sang, et ce sang français, tenu pour le plus précieux.

Le roi Philippe. — Ta rage te consumera, et tu retourneras en cendres, avant que notre sang éteigne ces feux-là. Veille sur toi-même, tu es en danger.

Le roi Jean. — Pas plus que celui qui menace. Aux armes, dépêchons-nous! (*Ils sortent*).

SCÈNE II.

En France. Une plaine devant Angers.

Alarmes et combats. Entre le BÂTARD *avec la tête de* L'ARCHIDUC D'AUTRICHE.

Le bâtard. — Sur ma vie, cette journée devient étonnamment chaude; il y a quelque démon de

l'air qui plane dans le ciel et qui verse ici la destruction. Tête d'Autriche, repose ici, tandis que Philippe va souffler un moment.

Entrent LE ROI JEAN, ARTHUR *et* HUBERT.

Le roi Jean. — Hubert, garde cet enfant. Philippe, de l'ardeur : ma mère est assiégée dans sa tente et prise, je le crains.

Le bâtard. — Monseigneur, je l'ai délivrée; son altesse est en sûreté; ne craignez rien : mais, en avant, mon Suzerain! car il ne faut que peu de peines pour amener cette lutte à une heureuse fin. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Même endroit.

Alarmes, combats, retraite. Entrent LE ROI JEAN, ÉLÉONORE, ARTHUR, LE BÂTARD, HUBERT, *Seigneurs*, etc.

Le roi Jean, *à Éléonore.* — Il en sera ainsi; Votre Majesté se tiendra en arrière sous cette forte garde. (*A Arthur.*) Neveu, n'aie pas l'air triste; ta grand'mère t'aime, et ton oncle veut être pour toi aussi tendre que l'était ton père.

Arthur. — Oh! cela fera mourir ma mère de chagrin!

Le roi Jean, *au bâtard.* — Cousin, vite en Angleterre; précédez-nous en toute hâte, et avant notre arrivée, voyez à secouer les sacs des abbés thésauriseurs; mettez en liberté les écus à l'ange emprisonnés; il faut que les grasses panses pacifiques nourrissent maintenant les affamés; exécutez nos ordres avec la dernière rigueur.

Le bâtard — Ni cloche, ni livre, ni cierge d'excommunication ne me feront reculer lorsque l'or et l'argent me feront signe d'avancer. Je laisse Votre Altesse. Grand'mère, si je puis jamais me rappeler d'être saint, je prierai pour votre heureux salut; là-dessus je vous baise les mains.

Éléonore. — Adieu, gentil cousin.

Le roi Jean. — Cousin, adieu. (*Sort le bâtard.*)

Éléonore. — Viens ici, mon mignon petit-fils; écoute, un mot. (*Elle prend Arthur à part.*)

Le roi Jean. — Viens ici, Hubert. O mon aimable Hubert, nous te devons beaucoup; entre ces murailles de chair vit une âme qui te regarde comme son créancier et qui entend payer ton affection avec usure : mon excellent ami, le serment que tu m'as volontairement fait, vit, tendrement caressé dans ce cœur-ci. Donne-moi ta main. J'avais une chose à dire, mais elle sera mieux placée à un autre moment. Par le ciel, Hubert, j'ai presque honte de te dire en quelle estime je te tiens.

Hubert. — Je suis extrêmement obligé à Votre Majesté.

Le roi Jean. — Mon bon ami, tu n'as encore aucune raison de parler ainsi, mais cette raison viendra, car le temps ne se traînera jamais assez lentement pour qu'il n'amène pas une heure où je pourrai te faire du bien. Le soleil brille aux cieux, et le jour orgueilleux, escorté de tous les plaisirs du monde, est trop folâtre et trop plein de frivolités pour m'accorder audience. Ah! si la cloche de minuit, de sa langue de fer et de sa bouche de bronze, avait sonné une heure à l'oreille assoupie de la nuit; si la place où nous sommes était un cimetière, et si tu étais possédé du ressentiment de mille injures; ou bien, si cet esprit morose, la mélancolie, avait pétri ton sang et l'avait alourdi, épaissi, ce sang qui dans un tout autre état d'âme court de haut en bas dans les veines en les chatouillant, et donne permission à cet idiot, le rire, de faire clignoter les yeux des gens et de plisser leurs joues d'une joie imbécile, état d'âme ennemi de mes projets; ou bien encore, si tu pouvais me voir sans yeux, m'entendre sans oreilles et me répondre sans langue, en te servant de la seule pensée, sans le secours des yeux, des oreilles et du son dangereux des paroles, en dépit de la vigilance du jour qui nous espionne de sa clarté, je verserais mes pensées dans ton sein : mais hélas, je ne le ferai pas. Cependant, je t'aime bien et je crois, sur mon âme, que tu m'aimes beaucoup.

Hubert. — Tant, que quelque chose que vous m'ordonniez d'entreprendre, quand bien même ma mort serait attachée à cette action, par le ciel, je la ferais!

Le roi Jean. — Ne sais-je pas que tu la ferais? Mon bon Hubert, Hubert, Hubert, tourne ton œil sur ce jeune garçon là-bas : je vais te dire, mon bon ami, c'est un véritable serpent sur mon chemin, et partout où mon pied se pose, je le rencontre devant moi : me comprends-tu? Tu es son gardien.

Hubert. — Et je devrai le garder de manière ce qu'il ne puisse pas nuire à Votre Majesté?

Le roi Jean. — La mort.

Hubert. — Monseigneur!

Le roi Jean. — Une tombe.

Le bâtard. Sur ma vie, cette journée devient étonnamment chaude.

(Acte III, sc. II)

Hubert. — Il ne vivra pas.

Le roi Jean. — Assez. Je pourrais être joyeux maintenant : Hubert, je t'aime. Bon, je ne veux pas dire ce que je te réserve : rappelle-toi. — Madame, bonne santé : j'enverrai ces pouvoirs à Votre Majesté.

Éléonore. — Ma bénédiction aille avec toi!

Le roi Jean. — En route pour l'Angleterre; partons, neveu. Hubert vous servira et aura soin de vous en toute loyale obéissance. En route pour Calais, holà! (*Ils sortent*).

SCÈNE IV.

En France. — La tente du roi de France.

Entrent LE ROI PHILIPPE, LOUIS, PANDOLPHE *et les gens de leur suite.*

Le roi Philippe. — Voilà donc que sur mer une tempête furieuse a dispersé et empêché de se rejoindre une flotte entière de vaisseaux condamnés à la destruction.

Pandolphe. — Courage et espoir! Tout ira bien encore.

Le roi Philippe. — Comment cela peut-il bien aller, lorsque nous avons eu si mauvaise chance? Ne sommes-nous pas battus? Angers n'est-elle pas perdue? Arthur n'est-il pas prisonnier? Divers amis bien chers n'ont-ils pas été tués? Et le sanglant Angleterre n'est-il pas retourné en Angleterre, surmontant tout obstacle, en dépit de France?

Louis. — Et il a fortifié ce qu'il a conquis : une si ardente promptitude servie par une telle prudence; un ordre si régulier dans une affaire si précipitée sont sans exemple; qui a jamais lu ou entendu le récit d'une action pareille à celle-là?

Le roi Philippe. — Je pourrais supporter

qu'Angleterre obtînt cette louange, si nous y pouvions trouver quelque reproche pour notre honte.

Entre CONSTANCE.

Le roi Philippe. — Regardez celle qui vient ici! Un sépulcre où est une âme! un sépulcre qui retient contre sa volonté un esprit immortel dans la vile prison d'un sein affligé. — Je t'en prie, Dame, viens avec moi.

Constance. — Hélas! voyez, voyez maintenant la conséquence de votre paix!

Le roi Philippe. — Patience, bonne Dame! espoir, noble Constance!

Constance. — Non, je refuse tout conseil, toute réparation, tout, excepté celle qui met fin à tous conseils, excepté la vraie réparation, la mort, la mort! Oh charmant et aimable trépas! puanteur odoriférante! putréfaction saine! toi la haine et la terreur des heureux, lève-toi de ta couche d'éternelle nuit et je baiserai tes os détestables, et je placerai mes yeux dans tes orbites creux, et je donnerai pour anneaux à mes doigts tes vers familiers, et je fermerai l'issue de ce souffle avec ta dégoutante poussière, et je serai comme toi une charogne monstrueuse. Viens, grimace en me regardant, et je penserai que tu souris, et je t'embrasserai comme ton épouse! Bien-aimé du malheur, oh, viens à moi!

Le roi Philippe. — O noble affliction, silence!

Constance. — Non, non, pas de silence, tant que j'aurai un souffle pour crier. Oh! pourquoi ma langue n'est-elle pas dans la bouche du tonnerre! j'ébranlerais alors le monde d'un éclat de mes douleurs, et je réveillerais de son sommeil ce cruel squelette qui ne peut entendre la faible voix d'une dame, et qui méprise une invocation toute simple.

Pandolphe. — Madame, c'est la folie et non le chagrin qui s'exprime par votre bouche.

Constance. — Tu es un impie en me calomniant ainsi. Je ne suis pas folle : ces cheveux que j'arrache, ce sont les miens; mon nom est Constance, j'étais l'épouse de Geoffroy; le jeune Arthur est mon fils et il est perdu. Je ne suis pas folle; plût au ciel que je le fusse! car alors il est probable que je m'oublierais moi-même. Oh! si je le pouvais, quel chagrin j'oublierais en même temps! Prêche-moi quelque philosophie qui puisse me rendre folle, et tu seras canonisé pour ce fait, cardinal : car n'étant pas folle, mais étant sensible au chagrin, la partie raisonnable de moi-même me fait voir les moyens qui pourraient me délivrer de mes malheurs, et me conseille de me tuer ou de me pendre; si j'étais folle, au contraire, je pourrais oublier mon fils ou penser follement que c'est un enfant de paysans : je ne suis pas folle, je ne ressens que trop bien, trop bien, la douleur différente de chacune de mes calamités.

Le roi Philippe. — Renouez ces tresses. Oh! quel amour je remarque dans la belle multitude de ces cheveux! là, où par hasard est tombé sur eux une larme argentée, dix mille amis déliés comme la soie, se collent ensemble au moyen de cette larme, se réunissent dans une douleur sociable, comme de vrais, de fidèles, d'inséparables amoureux, qui se pressent les uns contre les autres dans l'adversité.

Constance. — En Angleterre, si vous voulez!

Le roi Philippe. — Renouez vos cheveux.

Constance. — Oui, cela je le ferai. Et voici pourquoi je le ferai. En les arrachant de leurs liens, j'avais crié à haute voix : « Oh! si ces mains pouvaient racheter mon fils, comme elles ont rendu à ces cheveux leur liberté! » mais maintenant, j'envie leur liberté, et je vais les replacer dans leurs liens, parce que mon pauvre enfant est prisonnier. Père cardinal, je vous ai entendu dire que nous verrions et reconnaîtrions dans le ciel ceux que nous avions aimé; si cela est, je reverrai mon fils; car depuis la naissance de Caïn, le premier enfant mâle, jusqu'à la naissance de celui qui hier a respiré pour la première fois, il n'est pas né une aussi gracieuse créature. Mais maintenant le ver du chagrin va ronger mon bouton et chasser de sa joue sa beauté native, et alors il aura les regards d'un spectre, il sera maigre et livide comme la fièvre; et il mourra et ressuscitera avec cette physionomie-là, en sorte que, lorsque je le rencontrerai dans la cour du ciel, je ne le reconnaîtrai pas : jamais, jamais plus, je ne contemplerai donc mon gentil Arthur.

Pandolphe. — Vous rendez au chagrin un respect trop excessif.

Constance. — Celui qui me parle n'eut jamais un fils.

Le roi Philippe. — Vous aimez aussi passionnément le chagrin que votre fils.

Constance. — Le chagrin rempli la chambre de mon fils absent, dort dans son lit, monte et descend avec moi, emprunte ses gentils regards, répète ses paroles, me rappelle toutes ses gracieuses

qualités, habille de son corps ses vêtements vides; j'ai donc bien raison d'aimer le chagrin. Adieu; si vous aviez éprouvé une perte aussi grande que la mienne, je pourrais vous donner de meilleures consolations que vous ne m'en donnez. (*Elle arrache sa coiffure.*) Je ne veux pas que l'ordre règne sur ma tête, lorsqu'il y a dans mon esprit un tel désordre. O mon Dieu! mon garçon, mon Arthur, mon bel enfant! ma vie, ma joie, ma nourriture, mon tout au monde! la consolation de mon veuvage, et le remède de ma douleur! (*Elle sort.*)

Le roi Philippe. — Je crains qu'elle ne se fasse violence, et je vais la suivre. (*Il sort.*)

Louis. — Il n'y a rien en ce monde qui puisse me donner joie : la vie est aussi ennuyeuse qu'un conte deux fois répété, dont est tourmenté l'oreille assourdie d'un homme qui s'endort, et la honte amère a tellement altéré le goût des douceurs du monde, que le monde ne rend autre chose qu'amertume et honte.

Pandolphe. — Avant la guérison d'une forte maladie, c'est au moment de la convalescence et du retour à la santé, que l'accès est le plus violent; les maux qui prennent congé, montrent surtout leur malice au moment du départ. Qu'avez-vous perdu par la perte de cette journée?

Louis. — Tous mes jours de gloire, de joie et de bonheur.

Pandolphe. — Vous les auriez perdus certainement, si vous aviez gagné cette journée-ci. Non, non; c'est lorsque la fortune s'apprête à faire le plus de bien aux hommes, qu'elle les regarde d'un œil menaçant. Il est extraordinaire de penser combien le roi Jean a perdu par ce qu'il regarde comme une victoire si claire. N'êtes-vous pas affligé qu'Arthur soit son prisonnier?

Louis. — Aussi profondément qu'il est heureux de le tenir.

Pandolphe. — Votre intelligence est aussi jeune que votre sang. Écoutez-moi parler maintenant avec un esprit prophétique, car le souffle seul des paroles que j'ai à vous dire, chassera tout grain de poussière, tout fétu de paille, tout petit obstacle du sentier qui conduira vos pieds directement au trône d'Angleterre; écoutez donc avec attention. Jean s'est emparé d'Arthur et il ne se peut pas, tant que la chaude vie jouera dans les veines de l'enfant, que Jean l'usurpateur ait une heure, une minute de repos, bien mieux, qu'il respire une seule fois avec le calme de la paix. La main qui s'empare d'un sceptre par la violence, doit, pour le garder, dépenser autant de violence que pour le saisir; celui qui se trouve placé à une place glissante, ne fera pas le délicat à l'endroit des supports qui peuvent l'empêcher de tomber; pour que Jean puisse se maintenir, il faut nécessairement qu'Arthur tombe; il en sera ainsi, car il ne peut en être autrement.

Louis. — Mais que gagnerai-je par la mort du jeune Arthur?

Pandolphe. — Au nom des droits de Madame Blanche, votre femme, vous pourrez réclamer alors tout ce que réclamait Arthur.

Louis. — Oui, et comme Arthur, le perdre avec la vie et tout....

Pandolphe. — Comme vous êtes naïf et jeune dans ce vieux monde! Jean vous prépare les voies; le temps conspire avec vous; car celui qui pose les bases de sa sécurité dans l'effusion du sang loyal, ne trouvera qu'une sécurité sanglante et déloyale. Cette action si vilainement commise, refroidira les cœurs de tous ses sujets et abattra si bien leur dévouement, qu'ils en viendront à chérir le plus petit événement de nature à mettre obstacle à son règne. Il n'y aura pas dans le ciel d'exhalation naturelle, pas de phénomène naturel, pas de jour mauvais, pas de vent d'espèce ordinaire, pas d'événement habituel dont ils ne rejetteront l'explication naturelle pour les appeler météores, prodiges, signes, monstres, présages, langues du ciel dénonçant clairement la vengeance de Dieu sur Jean.

Louis. — Peut-être ne touchera-t-il pas à la vie d'Arthur, et se tiendra-t-il pour garanti par son emprisonnement.

Pandolphe. — O Seigneur, lorsqu'il apprendra votre approche, si le jeune Arthur n'est pas déjà mort, il mourra au moment même de cette nouvelle; alors, les cœurs de tous les sujets de Jean se révolteront contre lui, ils aspireront à baiser les lèvres d'un changement inconnu, et dans le sang qui découlera des doigts de Jean ils trouveront un ample sujet de révolte et de colère. Il me semble que je vois tout ce vacarme en train : mais comme les choses se préparent pour vous mieux encore que je ne l'ai dit! Le bâtard de Faulconbridge est maintenant en Angleterre, rançonnant l'église, offensant la charité. Si douze Français seulement y paraissaient en armes, cela serait un appel suffisant pour que dix mille Anglais vinssent se placer de leur côté; absolument comme une petite balle de neige qui, en roulant devient bientôt une montagne. O noble dauphin, venez avec moi

trouver le roi. C'est extraordinaire, ce qu'on peut tirer de leur mécontentement, maintenant que leurs âmes ont éprouvé l'excès de l'offense. Partez pour l'Angleterre, je vais échauffer le roi.

LOUIS. — Les motifs puissants engendrent les actions extraordinaires. Partons; si vous dites oui, le roi ne dira pas non.

(*Ils sortent.*)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Northampton. — Un appartement dans le château.

Entrent HUBERT *et* DEUX HOMMES DE SERVICE.

HUBERT. — Chauffez-moi ces fers à blanc et ayez soin de vous tenir derrière la tapisserie : lorsque je frapperai du pied le sein de la terre, sortez bien vite et attachez solidement à la chaise l'enfant que vous trouverez avec moi. Soyez vigilants, partez, et attention.

PREMIER HOMME DE SERVICE. — J'espère que votre garantie nous couvrira contre cette action.

HUBERT. — Scrupules déplacés ! Ne craignez rien et ayez soin de faire ce que je dis. (*Sortent les hommes de service.*) Jeune enfant, avancez, j'ai à vous parler.

Entre ARTHUR.

ARTHUR. — Bonjour, Hubert.

HUBERT. — Bonjour, petit prince.

ARTHUR. — Aussi petit prince que possible, ayant de si grands titres pour être plus grand prince. Vous êtes triste.

HUBERT. — Oui, ma foi, j'ai été plus gai que je ne le suis tout à l'heure.

ARTHUR. — Miséricorde ! il me semble que personne ne devrait être triste que moi : cependant, je me rappelle que lorsque j'étais en France, il y avait de jeunes gentilshommes qui étaient tristes comme la nuit, simplement par fantaisie. Sur mon baptême, si j'étais hors de prison et si je gardais des moutons, je serais aussi joyeux que le jour est long, et je le serais même ici si je ne soupçonnais que mon oncle médite de me faire encore plus de mal. Il a peur de moi et moi j'ai peur de lui ; est-ce ma faute si je suis le fils de Geoffroy ? Non vraiment, ce n'est pas ma faute. Plût au ciel que je fusse votre fils, car alors, vous m'aimeriez, vous, Hubert.

HUBERT, *à part.* — Si je lui parle, avec son babil innocent il va réveiller ma pitié qui maintenant est morte : aussi vais-je brusquer les choses et vite en finir.

ARTHUR. — Êtes-vous malade, Hubert? Vous êtes pâle aujourd'hui : ma foi, je voudrais que vous fussiez un peu malade, afin que je pusse passer toute la nuit près de vous et vous veiller : je vous assure que je vous aime plus que vous ne m'aimez.

HUBERT, *à part.* — Ses paroles me prennent le cœur. (*Il présente un papier à Arthur.*) Lisez ceci jeune Arthur. (*A part.*) Eh bien, qu'est-ce à dire, sot attendrissement? Vas-tu mettre à la porte l'impitoyable fermeté ? Je vais faire promptement de crainte que la résolution ne s'échappe hors de mes yeux, sous la forme de larmes féminines. Est-ce que vous ne pouvez pas lire ce papier? Est-ce qu'il n'est pas d'une belle écriture?

ARTHUR. — Trop belle, Hubert, pour un ordre si laid : devez-vous donc brûler mes yeux avec des fers rouges?

HUBERT. — Oui, jeune enfant, je le dois.

ARTHUR. — Et vous le ferez?

HUBERT. — Et je le ferai.

ARTHUR. — En aurez-vous le cœur? Lorsque vous avez eu seulement ce mal de tête, j'ai noué mon mouchoir autour de votre front (mon plus beau mouchoir, une princesse me l'avait donné), et je ne vous l'ai jamais redemandé. A minuit j'ai soutenu votre tête de ma main, et vigilant auprès de vous comme les minutes sont vigilantes auprès de l'heure, à chaque instant je vous allégeais le

Le roi Jean. Mon bon Hubert, Hubert, Hubert, tourne ton œil sur ce jeune garçon, là-bas.

(Acte III, sc. III.)

poids du temps, en vous disant : « De quoi avez-vous besoin ? » ou bien, « Où est-le siége de votre mal ? » ou bien, « Quel bon service puis-je vous rendre ? » Plus d'un fils de pauvre homme aurait dormi tranquille et ne vous aurait jamais adressé une parole affectueuse; mais vous avez eu un prince pour garde-malade. Vous pouvez croire à la vérité que mon affection était simulée et l'appeler ruse : croyez-le, si vous le voulez. Si le ciel veut permettre que vous me fassiez du mal, eh bien, vous le pouvez. Voulez-vous m'enlever les yeux, ces yeux qui ne vous ont jamais regardé et ne vous regarderont jamais avec courroux?

Hubert. — J'ai juré de le faire et je dois les brûler avec des fers rouges.

Arthur. — Oh! personne n'aurait voulu faire cela, si nous n'étions pas dans l'âge de fer où nous sommes! Le fer lui-même, quoique chauffé au rouge, en approchant de mes yeux boirait mes larmes et éteindrait le feu de sa colère, rien que dans la substance de mon innocence ; puis ensuite il se consumerait dans la rouille, pour se punir de renfermer du feu capable d'offenser mes yeux. Êtes-vous donc plus dur et plus opiniâtre que le fer forgé? Si un ange était venu vers moi et m'avait dit qu'Hubert m'arracherait les yeux, je ne l'aurais pu croire; nulle autre langue que celle d'Hubert n'aurait pu m'en convaincre.

Hubert, *frappant du pied.* — Avancez.

Rentrent les hommes de service, *avec une corde, des fers rouges, etc.*

Hubert. — Faites comme je vous ai ordonné.

Arthur. — Oh! sauvez-moi, Hubert, sauvez-moi! mes yeux sont crevés rien que par les regards féroces de ces hommes sanguinaires.

Hubert. — Donnez-moi le fer, vous dis-je, et attachez-le ici.

Arthur. — Hélas! quel besoin avez-vous d'être si méchants et si menaçants? Je ne lutterai pas, je serai immobile comme la pierre. Au nom du ciel, Hubert, ne me faites pas lier! Écoutez-moi, Hubert! Renvoyez ces hommes et je serai tranquille comme un agneau ; je ne bougerai pas, je ne ferai pas un mouvement de crainte, je ne dirai pas un mot, je ne regarderai pas non plus le fer avec colère ; renvoyez seulement ces hommes et je vous pardonnerai, quel que soit le tourment que vous m'imposiez.

Hubert. — Allez, tenez-vous là-dedans, laissez-moi seul avec lui.

Premier homme de service. — Je suis fort heureux de n'avoir pas à prendre part à une telle action. (*Sortent les hommes de service.*)

Arthur. — Hélas! Voilà qu'il se trouve que par mes gronderies j'ai chassé mon ami; il a le regard farouche, mais le cœur bon: rappelez-le afin que sa compassion puisse engendrer la vôtre.

Hubert. — Allons, enfant, préparez-vous.

Arthur. — N'y a-t-il pas de remède ?

Hubert. — Aucun, si ce n'est de perdre vos yeux.

Arthur. — O ciel! Que n'y a-t-il dans les vôtres un fêtu, que n'avez-vous un atome, un grain de poussière, un moucheron, un cheveu égaré, une incommodité quelconque dans ce sens précieux! Alors, en sentant combien les petites choses y occasionnent de souffrance, votre méchant projet vous paraîtrait nécessairement horrible.

Hubert. — Est-ce là la promesse que vous m'aviez faite ? Allons, retenez votre langue.

Arthur. — Hubert, l'éloquence d'une paire de langues ne serait pas de trop pour plaider la cause de deux yeux. Ne me dites pas de retenir ma langue, Hubert, ne me dites pas cela; ou bien, coupez ma langue, si vous le voulez, Hubert, pourvu que je garde mes yeux. Oh! épargnez mes yeux quand bien même il ne devraient me servir qu'à vous regarder! Vrai, sur ma foi, le fer est froid et ne me ferait aucun mal.

Hubert. — Je puis le chauffer, enfant.

Arthur. — Non, en bonne vérité, le feu est mort de chagrin en se voyant employé à des violences imméritées, lui qui n'a été créé que pour donner la joie : voyez plutôt vous-même; il n'y a pas de malice dans ce charbon brûlant; le souffle du ciel a éteint son âme et répandu sur sa tête des larmes de repentir.

Hubert. — Mais avec mon souffle je puis le faire revivre, enfant.

Arthur. — Si vous le faites, cela ne servira qu'à le faire rougir et resplendir de honte devant votre action, Hubert; peut-être même vous lancera-t-il quelque étincelle aux yeux, comme le chien qu'on force à combattre mord le maître qui l'excite à l'attaque. Toutes les choses que vous pourriez employer pour me faire mal, refusent leur service: vous seul manquez de cette pitié qui s'étend jusqu'au feu et au fer cruels, choses connues pour les impitoyables offices auxquels on les emploie.

Hubert. — Eh bien, vis; je ne toucherais pas à tes yeux pour tous les trésors que ton oncle pos-

sède : cependant j'ai juré, et j'avais bien l'intention, enfant, de te les crever avec le fer que voilà.

Arthur. — Oh! maintenant voilà que vous avez repris la physionomie d'Hubert! Pendant tout ce temps-là vous vous êtes déguisé.

Hubert. — Paix, plus un mot. Adieu. Votre oncle doit croire que vous êtes mort : je vais charger ces maudits espions de faux rapports, et, gentil enfant, dors tranquille et sois sûr qu'Hubert ne voudrait pas t'offenser au prix de toutes les richesses du monde.

Arthur. — O ciel! Je vous remercie, Hubert.

Hubert. — Silence! plus un mot; venez sans bruit avec moi. Je m'expose pour toi à un grand danger. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Northampton. — Une salle d'état dans le palais.

Entrent LE ROI JEAN, *couronne en tête;* PEMBROKE, SALISBURY ET AUTRES LORDS. LE ROI *s'assied sur son trône.*

Le roi Jean. — Une seconde fois nous voilà assis sur ce trône, une seconde fois couronné, et, nous l'espérons, contemplé par des regards joyeux.

Pembroke. — « Cette seconde fois » n'était que la chose a plu à Votre Altesse, était vraiment superflue. Vous aviez déjà été couronné, et cette haute royauté ne vous avait jamais été arrachée; la révolte n'avait jamais taché la fidélité de vos sujets, et le royaume n'était pas troublé de l'attente d'un changement longtemps désiré ou d'un état meilleur.

Salisbury. — En conséquence, s'entourer d'une double pompe, orner un titre déjà somptueux, dorer l'or rafiné, peindre le lys, répandre des parfums sur la violette, refroidir la glace, ou ajouter encore une couleur à l'arc-en-ciel, ou chercher avec la lumière d'un flambeau à illuminer le bel œil du ciel, c'est là ce qu'on peut appeler un excès coûteux et ridicule.

Pembroke. — N'était que votre bon plaisir royal doit être exécuté, cette action serait comme un conte répété qui, dans un second récit, devient ennuyeux, parce qu'il nous est dit hors de propos.

Salisbury. — Par cette action, la physionomie antique et bien connue de nos bonnes vieilles formes est fort défigurée, et comme un vent qui change fait changer la direction d'un navire, elle fait errer de çà et de là le cours des pensées, elle surprend et alarme le jugement, elle rend malade l'opinion bien portante et jette ses soupçons sur la vérité en l'affublant d'une robe de mode si nouvelle.

Pembroke. — Lorsque des ouvriers ont envie de faire mieux que bien, leur ambition nuit à leur habileté : souvent, en voulant éviter une faute, on rend cette faute pire par l'excuse, de même que des rapiéçages placés sur un petit accroc font plus mauvais effet en voulant le cacher, que ne le faisait cet accroc avant d'être ainsi raccommodé.

Salisbury. — C'est pour cela qu'avant ce nouveau couronnement nous vous avons donné nos avis; mais il a plu à Votre Altesse de n'en pas tenir compte, et nous en sommes tous satisfaits, puisque nos volontés doivent, en tout et en partie, s'arrêter devant celles de Votre Altesse.

Le roi Jean. — Je vous ai donné quelques-unes des raisons de ce double couronnement, et je crois qu'elles sont puissantes; je vous en confierai de plus puissantes, plus puissantes encore, lorsque mes craintes seront moins grandes. En attendant, contentez-vous de dire les abus que vous voudriez voir réformer, et vous verrez combien volontiers je suis prêt à écouter vos requêtes et à les exaucer.

Pembroke. — En ce cas, moi, comme l'organe de ceux que voici, et ayant qualité pour exprimer les dispositions de leurs cœurs à tous, pour moi et pour eux, mais avant tout pour votre salut, qui fait à eux et à moi l'objet de nos meilleures préoccupations, je vous demande avec la plus cordiale instance l'affranchissement d'Arthur, dont la captivité pousse les lèvres murmurantes du mécontentement à exprimer ce dangereux raisonnement : Si vous possédez en droit ce que vous possédez en fait, pourquoi donc vos craintes — les craintes, disent-ils, accompagent toujours l'injustice — vous poussent-elles à emprisonner votre jeune neveu et à refuser à sa jeunesse le précieux avantage d'une bonne éducation? Afin, que vos ennemis actuels n'aient pas ce prétexte pour justifier les occasions de révolte qui peuvent se présenter, accordez-nous le droit de pouvoir dire que vous nous avez ordonné de demander sa liberté; ce n'est pas pour nos intérêts seulement que nous vous le demandons, mais parce que nos intérêts,

qui sont attachés aux vôtres, considèrent comme votre intérêt de le mettre en liberté.

Le roi Jean. — Soit : je remets sa jeunesse à votre direction.

Entre HUBERT.

Le roi Jean. — Hubert, quelles nouvelles? (*Il lui parle en particulier.*)

Pembroke. — C'est là l'homme qui devait commettre l'acte sanglant : il a montré sa commission à un de mes amis. L'image d'un crime odieux se trahit dans ses yeux; son aspect mystérieux révèle l'état d'une âme singulièrement troublée, et je crains terriblement qu'elle ne soit accomplie, l'action dont nous redoutions qu'il n'eût reçu l'ordre.

Salisbury. — Sur le visage du roi, les couleurs changent alternativement, selon qu'elles y sont appelées par les émotions du crime résolu ou les émotions de sa conscience, pareilles à deux hérauts entre deux armées redoutables : son agitation est tellement forte, qu'il faut nécessairement qu'elle crève.

Pembroke. — Et lorsqu'elle crèvera, je crains bien qu'il n'en sorte cette hideuse corruption, la mort d'un aimable enfant.

Le roi Jean. — Nous ne pouvons arrêter la puissante main du trépas. Mes bons Seigneurs, quoique ma volonté à vous accorder ce que vous me demandez soit bien vivante, votre requête, à vous, est morte et hors de ce monde. Il nous apprend qu'Arthur est décédé cette nuit.

Salisbury. — En vérité nous redoutions que sa maladie ne fût sans remède.

Pembroke. — En vérité, avant que l'enfant lui-même sentît qu'il était malade, nous avons appris combien il était près de sa mort. Il faudra répondre de cela, ici ou ailleurs.

Le roi Jean. — Pourquoi me regardez-vous d'un air si solennel? Pensez-vous que je porte les ciseaux de la destinée? que je puisse commander au pouls de la vie?

Salisbury. — Un vilain jeu est ici de toute évidence, et il est honteux que ce soit la grandeur qui le tienne si brutalement. Eh bien, bonne chance à votre jeu! et là-dessus, adieu.

Pembroke. — Arrête encore un instant, Lord Salisbury, et j'irai avec toi à la recherche de l'héritage de ce pauvre enfant, de ce petit royaume d'une tombe dans laquelle on l'a fait entrer de force. Trois pieds de la terre de cette île contiennent celui qui avait droit à l'île entière! Un vilain monde que celui d'aujourd'hui! Cela ne peut être supporté, cela amènera la révolte, à notre grand chagrin, et avant longtemps, je le crains. (*Sortent les Lords.*)

Le roi Jean. — Ils brûlent d'indignation. Je me repens; il n'est pas de fondement solide s'il est jeté dans le sang, pas de vie assurée si elle est achetée par la mort des autres.

Entre UN MESSAGER.

Le roi Jean. — Tu as des yeux pleins de frayeur : où est ce sang que j'ai vu habiter tes joues? Un ciel si ténébreux ne s'éclaircit pas sans une tempête : verse ton orage. Comment tout marche-t-il en France?

Le messager. — Tout marche de France en Angleterre. Jamais une telle force pour une expédition à l'étranger n'a été levée au sein d'un pays. Ils ont appris à copier votre diligence, car au moment où je dois vous dire qu'ils se préparent, arrivent les nouvelles qu'ils ont tous débarqué.

Le roi Jean. — Mais où donc nos agents se sont-ils enivrés? où se sont-ils endormis? De quoi s'occupe donc ma mère, puisqu'une pareille armée peut être levée en France sans qu'elle en ait entendu parler?

Le messager. — Mon Suzerain, la poussière bouche ses oreilles : le premier d'avril, votre noble mère est morte, et à ce que j'apprends, Monseigneur, Madame Constance était morte trois jours auparavant dans un accès de frénésie : mais cette nouvelle, je l'ai apprise vaguement de la rumeur; si elle est vraie ou fausse, je n'en sais rien.

Le roi Jean. — Modère ta rapidité, redoutable divinité de l'occasion! Oh! fais une ligue avec moi, jusqu'à ce que j'aie satisfait mes pairs mécontents! Quoi, ma mère morte! Dans quel désordre doivent se trouver alors mes possessions en France! Sous la conduite de quel chef viennent les troupes dont tu me donnes le débarquement comme une vérité?

Le messager. — Sous la conduite du Dauphin.

Le roi Jean. — Tu m'as rempli de vertiges avec ces mauvaises nouvelles.

Entrent LE BÂTARD *et* PIERRE DE POMFRET.

Le roi Jean. — Eh bien, que dit le monde de vos mesures? Ne cherchez pas encore à me faire

ARTHUR. Écoutez-moi, Hubert! Renvoyez ces hommes et je serai tranquille comme un agneau. (Acte IV, sc. I.)

entrer dans la tête d'autres mauvaises nouvelles, car elle en est déjà pleine.

Le bâtard. — Mais si vous craignez d'entendre le pire, eh bien, que le pire retombe sur votre tête sans que vous l'appreniez.

Le roi Jean. — Soyez patient avec moi, cousin, car j'étais étourdi sous le flot; mais maintenant je respire de nouveau au-dessus de la vague, et je puis donner audience à toute voix sans exception, peu importe ce qu'elle ait à me dire.

Le bâtard. — Comment j'ai mené les choses avec le clergé, les sommes que j'ai rassemblées vous le diront : mais comme je revenais ici, en traversant le pays j'ai trouvé le peuple dans un étrange état d'esprit, inquiété de rumeurs, plein de rêves absurdes, ne sachant pas ce qu'il craint, mais rempli de craintes; et voici un prophète que j'ai ramené avec moi des rues de Pomfret où je l'ai trouvé traînant à ses talons des milliers d'hommes auxquels il chantait dans des rimes grossières et discordantes, qu'avant midi, le jour de la prochaine Ascension, Votre Altesse aurait rendu sa couronne.

Le roi Jean. — Absurde rêveur, pourquoi as-tu fait cela?

Pierre de Pomfret. — Parce que je sais d'avance que cette vérité s'accomplira.

Le roi Jean. — Hubert, emmène-le, mets-le en prison, et, à midi, le jour où il dit que je rendrai ma couronne, fais-le pendre. Remets-le en lieu sûr et reviens, car j'ai besoin de toi. (*Sort Hubert avec Pierre.*) Oh! mon gentil cousin, connais-tu les nouvelles qui courent; sais-tu qui est arrivé?

Le bâtard. — Les Français, Monseigneur; tous les gens en ont la bouche pleine : en outre, j'ai rencontré Lord Bigot et Lord Salisbury avec des yeux aussi rouges qu'un feu nouvellement allumé, et d'autres encore qui allaient à la recherche de la tombe d'Arthur, qui, disent-ils, a été tué cette nuit à votre instigation.

Le roi Jean. — Gentil parent, va et mêle-toi dans leurs groupes; j'ai un moyen de reconquérir leur affection : ramène-les devant moi.

Le bâtard. — Je vais à leur recherche.

Le roi Jean. — Oui, mais dépêche-toi; mets ton meilleur pied le premier. Oh! ne me laisse pas avoir des sujets pour ennemis, lorsque des ennemis étrangers effrayent mes villes de la pompe formidable d'une puissante invasion! Sois Mercure, mets des plumes à tes talons, et reviens d'eux à moi, rapide comme la pensée.

Le bâtard. — L'esprit de ce temps-ci m'enseignera la promptitude.

Le roi Jean. — C'est parler comme un vif et noble gentilhomme. (*Sort le bâtard.*) Suis-le, car peut-être aura-t-il besoin de quelque messager entre moi et mes pairs; sois ce messager.

Le messager. — De tout mon cœur, mon Suzerain. (*Il sort.*)

Le roi Jean. — Ma mère morte!

Rentre HUBERT.

Hubert. — Monseigneur, on raconte qu'on a vu cette nuit cinq lunes, quatre fixes et la cinquième qui tourne autour des quatre autres avec une rapidité merveilleuse.

Le roi Jean. — Cinq lunes!

Hubert. — Les vieillards et les commères prophétisent là-dessus dans les rues d'une manière dangereuse. La mort du jeune Arthur se trouve fréquemment dans leurs bouches, et, lorsqu'ils parlent de lui, ils secouent la tête et se chuchottent les uns les autres aux oreilles. Celui qui parle prend son auditeur par le poignet, tandis que cet auditeur fait de son côté une pantomime pleine d'effroi, en fronçant les sourcils, en faisant des signes de tête, en roulant les yeux. J'ai vu un forgeron qui se tenait ainsi avec son marteau, avalant, la bouche ouverte, les nouvelles que lui donnait un tailleur, pendant que le fer refroidissait sur son enclume; et le tailleur, ses ciseaux et son aune en main, chaussé de pantouffles que dans sa vive précipitation il avait mises de travers, lui parlait de plusieurs milliers de guerriers français qui étaient rangés et prêts à la bataille dans le Kent: un autre artisan maigre et mal lavé est venu interrompre son récit et leur a parlé de la mort d'Arthur.

Le roi Jean. — Pourquoi cherches-tu à m'obséder de ces frayeurs? Pourquoi insister si souvent sur la mort d'Arthur? ta main l'a assassiné : j'avais une raison puissante de désirer sa mort, mais tu n'en avais aucune de le tuer.

Hubert. — Je n'en avais aucune, Monseigneur! comment, ne m'y avez-vous pas provoqué?

Le roi Jean. — C'est la malédiction des rois d'être entourés d'esclaves qui prennent leurs mouvements de colère pour un ordre de violer le domicile de sang de la vie; qui, dans un clignement d'yeux de l'autorité, lisent une loi, et s'imaginent connaître la pensée de la redoutable souveraineté alors peut-être qu'elle a froncé le sourcil plutôt par humeur que par réflexion.

Hubert. — Voici l'ordre de ce que j'ai fait écrit de votre main et scellé de votre sceau.

Le roi Jean. — Oh ! lorsque nous aurons à rendre au ciel nos derniers comptes de la terre, cette main et ce sceau seront les témoins qui nous mèneront à la damnation. Que de fois il suffit, pour faire de mauvaises actions, de voir les instruments qui peuvent les commettre ! Si tu n'avais pas été là près de moi, toi compère marqué, noté, désigné par la main de la nature pour l'accomplissement d'actes honteux, le meurtre ne me serait pas venu à l'esprit ; mais remarquant ton aspect abhorré, te découvrant capable d'une scélératesse sanguinaire, bon à être employé dans des actes dangereux et tout prêt à les entreprendre, je te parlais à voix basse de la mort d'Arthur, et toi, pour conquérir l'affection d'un roi, tu n'as pas hésité à tuer un prince.

Hubert. — Monseigneur....

Le roi Jean. — Si tu avais seulement secoué la tête, ou fait une pause pendant que je te découvrais mes projets en termes voilés, ou tourné sur mon visage un œil interrogateur comme pour m'ordonner de m'exprimer en termes précis, une honte profonde m'aurait frappé de mutisme, m'aurait fait couper court à mes confidences, et les craintes que tu m'aurais montrées auraient engendré en moi d'autres craintes : mais tu m'as compris par mes signes, et par des signes à ton tour tu as parlementé avec le crime. Oui, sans hésitation, tu as laissé ton cœur accepter et par suite ta main brutale accomplir l'exécution de l'acte que nos deux bouches ont horreur de nommer. Hors de mes yeux et que je ne te voie jamais plus ! Mes nobles m'abandonnent et mon pouvoir est bravé, à mes portes même, par les forces de puissances étrangères ; bien plus, à l'intérieur de ce pays de chair qui est moi, au sein de ce royaume de ma personne, où circulent l'âme et la vie, la guerre et la discorde civile règnent entre ma conscience et la mort de mon neveu.

Hubert. — Armez-vous contre vos autres ennemis, je ferai la paix entre votre âme et vous. Le jeune Arthur est vivant : cette main que voilà est une main encore vierge et innocente qui n'a pas été peinte des taches rouges du sang ; dans mon cœur n'est jamais entré encore la tragique émotion d'une pensée meurtrière, et vous avez calomnié la nature humaine en calomniant ma personne physique, qui, quelque farouche qu'elle soit extérieurement, est cependant l'enveloppe d'une âme digne d'un meilleur emploi que d'être la meurtrière d'un enfant innocent.

Le roi Jean. — Arthur vit-il ? Oh ! vas en toute hâte trouver les pairs, jette cette nouvelle sur leur colère maintenant enflammée et ramène-les à l'obéissance ! Pardonne le commentaire que mon désespoir m'a fait faire de ta personne, car ma colère était aveugle, et l'illusion horrible d'un sang imaginaire te faisait paraître plus hideux que tu n'es. Oh ! ne me réponds pas, mais amène les Lords irrités devant moi aussi rapidement qu'il te sera possible ! ma prière elle-même n'est que trop lente encore, cours plus vite qu'elle. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Northampton. — Devant le château.

Entre ARTHUR, *au haut des murailles.*

Arthur. — Le mur est haut, et cependant je sauterai en bas : bonne terre, aie pitié de moi et ne me fais pas de mal. Presque personne, ou personne ne me connaît, et, pour ceux qui me connaîtraient, ce costume de mousse me déguisera tout à fait. J'ai peur, et cependant je tenterai l'aventure. Si je puis toucher en bas sans me rompre les membres, je trouverai mille moyens de fuir ; autant vaut mourir et partir que mourir et rester. (*Il saute.*) Oh ! miséricorde ! l'esprit de mon oncle est dans ces pierres : que le ciel reçoive mon âme et que l'Angleterre garde mes os. (*Il meurt.*)

Entrent PEMBROKE, SALISBURY *et* BIGOT.

Salisbury. — Seigneurs, je le rejoindrai à Saint Edmunsbury ; c'est notre salut et nous devons accepter l'offre gracieuse de cette occasion que nous fait le temps dangereux où nous sommes.

Pembroke. — Qui a porté cette lettre du cardinal ?

Salisbury. — Le comte Melun, un noble Seigneur français, qui m'en a dit beaucoup plus long sur le bon vouloir du Dauphin, en conversation particulière, que n'en disent ces lignes.

Bigot. — En ce cas, allons le rejoindre demain matin.

Salisbury. — Ou pour mieux dire, mettons-nous en route demain matin, car il nous faut deux longues journées de voyage avant de le rejoindre, Seigneurs.

Entre LE BÂTARD.

Le bâtard. — Heureusement rencontrés une fois encore aujourd'hui, Messeigneurs les mécontents ! Le roi vous fait requérir par moi d'aller le trouver immédiatement.

Salisbury. — Le roi s'est dépossédé lui-même de nos personnes; nous ne voulons pas border de nos honneurs intacts son mince manteau taché, ni accompagner le pied qui laisse l'empreinte du sang partout où il passe. Retournez-vous-en et rapportez-lui ces paroles; nous savons le pire de tout.

Le bâtard. — Quoique vous pensiez, je crois que de bonnes paroles seraient ce qu'il y a de mieux.

Salisbury. — Ce sont nos douleurs et non nos manières qui raisonnent pour l'heure.

Pembroke. — Monsieur, Monsieur, l'impatience a ses priviléges.

Le bâtard. — C'est vrai, le privilége de blesser qui s'y laisse emporter, aucun d'autre.

Salisbury. — Voici la prison : qui est là, couché par terre ? (*Il aperçoit Arthur.*)

Pembroke. — O mort qui peux t'enorgueillir d'une pure et princière beauté ! La terre n'a pas eu un trou pour cacher ce crime.

Salisbury. — Le meurtre, comme s'il détestait ce qu'il a fait, se dénonce lui-même pour exciter à la vengeance.

Bigot. — Ou bien, peut-être, lorsqu'il eut condamné cette beauté, la tombe, la trouve-t-elle trop précieuse et trop princière pour une tombe.

Salisbury. — Qu'en pensez-vous, Sir Richard ? Avez-vous jamais contemplé, lu, ou entendu chose pareille ? Auriez-vous pu le croire ? Et quoique vous le voyiez, pouvez-vous parvenir à croire que vous le voyez? La pensée, sans ce spectacle, pourrait-elle imaginer rien de pareil ? C'est vraiment le faîte, le sommet, le cimier, le cimier des cimiers des armoiries du meurtre; c'est la honte la plus sanglante, la barbarie la plus sauvage, le coup le plus lâche, que la colère aux yeux de pierre et la rage hagarde aient jamais présentés aux larmes de la douce pitié.

Pembroke. — Tous les meurtres passés sont excusés par celui-là, et celui-là est si unique, il défie tellement toute comparaison, qu'il donnera de la pureté et de la piété aux crimes encore à naître de l'avenir, et montrera par le spectacle de cet odieux précédent, que la plus mortelle effusion de sang n'est qu'une plaisanterie.

Le bâtard. — C'est là une œuvre maudite et sanglante ; c'est l'action détestable d'une main méchante, si cependant c'est l'œuvre d'une main humaine.

Salisbury. — Si c'est l'œuvre d'une main humaine? Nous avions d'avance quelque lumière de ce qui allait arriver: c'est là l'œuvre honteuse de la main d'Hubert, exécutant le plan et le projet du roi : à ce roi, je défends à mon âme de rendre aucune obéissance, et m'agenouillant devant cette ruine d'une vie charmante et en face de sa perfection inanimée, j'exhale l'encens de ce vœu, vœu sacré, de ne jamais goûter les plaisirs du monde, de n'être jamais séduit par la volupté, de n'avoir jamais commerce avec le loisir et le repos, jusqu'à ce que j'aie sanctifié cette main en la consacrant au culte de la vengeance.

Bigot *et* Pembroke *ensemble.* — Nos âmes confirment religieusement tes paroles.

Entre HUBERT.

Hubert. — Seigneurs, je suis tout essoufflé de la diligence que j'ai mise à vous chercher: Arthur vit, le roi vous envoie mander.

Salisbury. — Oh ! il est effronté et ne rougit pas devant la mort. Arrière, détestable scélérat, va-t'en !

Hubert. — Je ne suis pas un scélérat.

Salisbury, *tirant son épée.* — Est-ce que je puis voler la justice ?

Le bâtard. — Votre épée est propre, Monseigneur, rengaînez-la.

Salisbury. — Non pas avant que je ne lui aie donnée pour fourreau la peau d'un meurtrier.

Hubert. — Reculez, Lord Salisbury, reculez, vous dis-je; par le ciel, je pense que mon épée est aussi perçante que la vôtre: je ne voudrais pas, Monseigneur, que vous vous oubliassiez, ni que vous vous exposassiez au danger de ma légitime défense, de crainte que le spectacle de votre colère ne me fît oublier votre dignité, votre grandeur et votre noblesse.

Bigot. — Arrière, fumier ! oses-tu braver un noble?

Hubert. — Non, sur mes jours, mais j'oserais défendre ma vie innocente contre un empereur.

Salisbury. — Tu es un meurtrier.

Hubert. — Ne me forcez pas à le devenir; je ne le suis pas encore. Qui que ce soit dont la

PEMBROKE. O mort qui peux t'enorgueillir d'une pure et princière beauté!

(Acte IV, sc. III.)

langue parle faussement, ne parle pas véridiquement; qui ne parle pas selon la vérité, ment.

PEMBROKE. — Mettez-le en pièces.

LE BÂTARD. — Tenez-vous en paix, vous dis-je.

SALISBURY. — Ne vous en mêlez pas ou je vous rosse, Faulconbridge.

LE BÂTARD. — Tu ferais mieux de rosser d'abord le diable, Salisbury: si tu me regardes seulement de travers, si tu remues le pied, ou si tu permets à ton humeur trop emportée de me faire insulte, je te tue raide. Remets bien vite ton épée au fourreau, sinon je m'en vais vous moudre, toi et ta broche, de façon à vous faire croire que le diable lui-même est venu de l'enfer.

BIGOT. — Que prétends tu faire, illustre Faulconbridge? seconder un scélérat et un meurtrier?

HUBERT. — Lord Bigot, je ne suis ni un meurtrier ni un scélérat.

BIGOT. — Qui a tué ce prince?

HUBERT. — Il n'y a pas une heure que je l'ai laissé en bonne santé : je l'honorais, je l'aimais, et aussi longtemps que je vivrai je pleurerai la perte de sa douce personne.

SALISBURY. — Ne vous fiez pas à cette eau hypocrite de ses yeux, car la scélératesse n'est pas sans de pareils larmoiements, et lui, qui s'y est depuis longtemps exercé, sait les faire prendre pour les larmes de la pitié et de l'innocence. Venez avec moi vous tous dont les âmes abhorrent les fétides odeurs des charniers: car je suis suffoqué par ces exhalaisons de crimes.

BIGOT. — En route pour Bury où est le Dauphin!

PEMBROKE. — Dites au roi que c'est là qu'il peut nous faire demander. (*Sortent les Lords.*)

LE BÂTARD. — Voilà un joli monde! — Aviez-vous connaissance de ce beau chef-d'œuvre? Si

c'est toi qui a commis cet acte de mort, tu es damné, Hubert, sans recours possible au pardon de l'infinie et inépuisable clémence divine.

Hubert. — Écoutez-moi seulement, Monseigneur.

Le bâtard. — Va, je vais te dire une chose: tu es un damné aussi noir.... non, rien n'est aussi noir que toi Tu es plus profondément damné que le prince Lucifer; il n'y a pas un démon d'enfer aussi hideux que le damné que tu seras, si tu as tué cet enfant.

Hubert. — Sur mon âme....

Le bâtard. — Si tu as consenti seulement à cet acte très-cruel, n'espère que dans le seul désespoir; si tu as besoin d'une corde, le plus petit fil qu'araignée tira jamais de son ventre servira pour t'étrangler; un roseau deviendra une poutre pour te pendre, et si tu veux te noyer, tu n'auras qu'à mettre un peu d'eau dans une cuillère et ce peu d'eau sera tout un seau, et il y en aura assez pour étouffer un scélérat pareil à toi. Je te soupçonne très-fortement.

Hubert. — Si par acte, par consentement ou pensée criminelle, je suis coupable d'avoir dérobé le doux souffle qui était enfermé dans cette belle argile, puisse l'enfer n'avoir pas assez de souffrances pour me torturer! Je l'ai laissé bien portant.

Le bâtard. — Va, emporte-le dans tes bras. — Je suis, ma foi, abasourdi et je perds mon chemin au milieu des buissons et des dangers de ce monde. Avec quelle facilité tu emportes avec toi toute l'Angleterre! Avec ce bribonion de royauté défunte, tout ce que ce royaume possédait de vie, de droit et de vérité s'est enfui vers le ciel, et maintenant voilà l'Angleterre qui va se tirailler et se disputer et mordre à belles dents le droit sans héritier de la puissance orgueilleuse. Maintenant, pour cet os décharné de la majesté, la guerre canine hérisse ses poils courroucés et grogne au visage aimable de la paix : maintenant, les forces étrangères et les mécontentements nationaux se réunissent en une même entente et comme un corbeau suspendu au-dessus d'une bête morte, l'énorme anarchie attend la décadence imminente de la pompe usurpée. Heureux maintenant ceux dont le manteau et la ceinture pourront résister à cette tempête. — Emportez cet enfant et suivez-moi promptement : je vais me rendre auprès du roi; nous allons avoir mille affaires sur les bras et le ciel lui même regarde ce pays avec courroux. (*Ils sortent.*)

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Northampton. — Un appartement dans le palais du roi.

Entrent LE ROI JEAN, PANDOLPHE *avec la couronne, et des gens de leur suite.*

Le roi Jean. — Ainsi j'ai mis entre vos mains cet orbe de ma gloire.

Pandolphe, *donnant la couronne au roi Jean.*— Reprenez-le de ma main comme tenant du pape votre grandeur souveraine et votre autorité.

Le roi Jean. — Tenez maintenant votre parole sacrée : allez trouver les Français et employez tous les pouvoirs que vous tenez de Sa Sainteté pour arrêter leur marche avant que nous soyons en conflagration. Notre noblesse mécontente se révolte; notre peuple nous marchande l'obéissance et jure allégeance et dévouement à un sang étranger, à une royauté étrangère. Vous seul pouvez apaiser cette inondation de mécontentement; ne vous arrêtez donc pas, car l'heure actuelle est si malade qu'un remède immédiat doit être appliqué, sinon une ruine incurable s'ensuivra.

Pandolphe. — C'est mon souffle qui a soulevé cette tempête à cause de l'opiniâtreté de votre conduite envers le pape; mais puisque vous voilà soumis et converti, ma voix apaisera cette tempête guerrière et rétablira le beau temps dans

votre royaume soulevé; en ce jour de l'Ascension, rappelez-vous-le bien, sur votre serment de servir le pape, je vais faire déposer les armes aux Français. (*Il sort.*)

Le roi Jean.— Est-ce aujourd'hui l'Ascension? le prophète n'avait-il pas dit que je rendrais ma couronne avant midi le jour de l'Ascension? Je l'ai rendue en effet : j'imaginais que ce serait par contrainte, mais le ciel en soit loué, c'est volontairement.

Entre LE BÂTARD.

Le bâtard. — Tout le Kent a cédé ; le château de Douvres seul y tient encore : Londres a reçu comme un hôte bienvenu le Dauphin et ses forces: vos nobles ne veulent pas vous entendre et sont partis pour offrir leurs services à votre ennemi, et une étrange incertitude tire de çà et de là le petit nombre de vos douteux amis.

Le roi Jean. — Comment, mes nobles n'ont pas voulu revenir en apprenant que le jeune Arthur était vivant?

Le bâtard.— Ils l'ont trouvé mort et jeté dans la rue, cassette vide dont une main maudite avait arraché et volé le joyau.

Le roi Jean.— Ce scélérat d'Hubert m'avait dit qu'il vivait.

Le bâtard. — Sur mon âme, il n'a dit que ce qu'il croyait. Mais pourquoi baissez-vous la tête? pourquoi gardez-vous l'air triste? Soyez grand en action comme vous avez été grand en intention ; que le monde ne voie pas la peur et la triste méfiance gouverner les expressions d'un regard royal. Ayez le bouillonnement de l heure présente ; soyez feu avec le feu ; menacez celui qui menace, et soutenez le regard de la fanfaronne horreur : alors les inférieurs qui calquent leur conduite sur celle des grands, deviendront grands par votre exemple et s'armeront d un indomptable esprit de résolution. En avant! et brillez comme le dieu de la guerre, lorsqu'il se dispose à descendre sur le champ de bataille. Montrez de la hardiesse et une confiance pleine d'espoir. Comment? viendront-ils chercher le lion dans son asile pour l'y effrayer? l'y feront ils trembler? Oh! qu'on ne dise pas une pareille chose! En chasse, courez chercher la révolte plus loin que vos portes et mesurez-vous avec elle avant qu'elle ne vous approche de si près.

Le roi Jean. — Le légat du pape était avec moi il n'y a qu'un instant; j'ai fait avec lui une paix heureuse, et il m'a promis de renvoyer les forces conduites par le Dauphin.

Le bâtard.— O ligue sans gloire! Quoi, quand notre sol est foulé, nous enverrons des propositions pacifiques, nous userons de compromis, d'insinuations, nous parlementerons, nous ferons une vile trêve avec l'armée envahissante? Quoi, un garçon imberbe, un beau-fils élevé dans la soie viendra braver nos campagnes, faire le noviciat de son courage sur un sol guerrier, se moquer de l'air que nous respirons en y déployant ses drapeaux à son aise, et il ne trouvera pas d'opposition? Courons aux armes, mon Suzerain : peut-être le cardinal ne pourra-t-il pas faire votre paix, et s'il la fait, qu'on dise au moins que l'ennemi a vu que nous avions l'intention de nous défendre.

Le roi Jean. — Charge-toi de diriger cette situation actuelle.

Le bâtard. — En avant donc et bon courage! Je suis sûr que notre parti peut affronter encore un plus fier ennemi. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Une plaine près de Saint-Edmundsbury.

Entrent en armes LOUIS, MELUN, SALISBURY, PEMBROKE, BIGOT *et leurs soldats.*

Louis. — Monseigneur Melun, faites faire une copie de ce traité, mettez-la en lieu sûr pour que nous la tenions en mémoire, et rendez l'original à ces Seigneurs, afin que nos arrangements étant dûment écrits, eux et nous à la fois, en relisant ces papiers, nous nous rappelions pourquoi nous avons fait ce serment et que nous gardions inviolablement et fermement nos promesses.

Salisbury. — Elles ne seront jamais rompues de notre côté. Cependant, noble Dauphin, bien que nous jurions un zèle sans contrainte et une fidélité volontaire à vos desseins, croyez-moi, prince, je ne me réjouis pas qu'il faille chercher dans la révolte maudite l'emplâtre au mal de l'heure actuelle et guérir l'ulcère invétérée d'une blessure en en faisant un grand nombre. Oh ! cela attriste mon âme d'être forcé de tirer ce fer de mon côté pour qu'il fasse des veuves, hélas ! et cela dans ce pays, où quiconque a besoin d'un secours honorable et d'une défense, crie à haute voix le nom de Salisbury. Mais telle est la pestilence de cette époque, que pour panser et guérir notre droit, nous devons avoir recours à l'action de la dure injustice et de l'anarchie

mauvaise. Oh! n'est-ce pas pitié, mes amis désolés, que nous, les fils et les enfants de cette île, nous soyons nés pour voir une heure aussi triste que celle-là, une heure où nous sommes contraints de marcher à la suite d'un étranger, de fouler le noble sein de la patrie, de grossir les rangs de ses ennemis, d'accueillir la noblesse d'un pays lointain et de suivre un drapeau qui n'est pas le nôtre? Oh! cela me donne envie de me retirer à l'écart et de pleurer sur la tache de la conduite à laquelle nous sommes contraints. Quoi, ici même! O ma nation, si tu pouvais être emportée plus loin! Pourquoi les bras de Neptune qui te font une ceinture ne peuvent-ils t'arracher au sentiment de toi-même et t'emporter sur un rivage voisin où ces deux armées chrétiennes combineraient dans une même veine d'amitié leur sang irrité, au lieu de le dépenser ici en si mauvais voisins.

Louis. — Tu montres en ceci un noble caractère, et les grands sentiments qui luttent dans ton cœur font une éruption de noblesse. Oh! quel noble combat s'est engagé en toi entre la nécessité et le loyal patriotisme! Permets-moi d'essuyer cette rosée d'honneur qui parcourt, argentée, ton visage. Mon cœur s'est fondu devant des larmes de femme, et ce n'est là cependant qu'une averse ordinaire de sensibilité, mais l'effusion de ces larmes viriles, cette ondée soulevée par la tempête de l'âme, frappe mes yeux d'étonnement et me laisse plongé dans une admiration plus grande que si j'avais vu la voûte du ciel se dessiner toute entière à la lumière de brûlants météores. Relève ton front, noble Salisbury, et que ton grand cœur chasse cette tempête; laisse les larmes à ces yeux enfantins qui n'ont jamais contemplé le monde géant dans sa colère, et qui n'ont pas rencontré la fortune ailleurs qu'à des fêtes chaudes d'humeur animale, brillantes de gaieté et de causeries vives. Viens, viens, car tu plongeras ta main dans la bourse de la riche prospérité aussi profondément que Louis lui-même : ainsi ferez-vous tous, vous nobles, qui unissez à ma force les nerfs des vôtres. Et je crois vraiment qu'un ange vient de parler; voyez le saint légat qui s'approche pour nous donner la garantie de la main du ciel et attacher à nos actions le nom du droit, par une parole sainte.

Entre PANDOLPHE *avec sa suite.*

Pandolphe. — Salut, noble prince de France! Voici ce que j'ai à dire : le roi Jean s'est réconcilié avec Rome; son âme s'est rendue, elle qui s'était tant élevée contre la sainte Église, la grande métropole et le siége de Rome : en conséquence replie maintenant tes étendards menaçants et dompte le courage furieux de la guerre sauvage, afin que pareille à un lion nourri à la main, elle se couche doucement aux pieds de la paix et n'ait plus de terreur que l'apparence.

Louis. — Votre Grâce me pardonnera, je ne rebrousserai pas chemin; je suis de trop haute naissance pour être gouverné par une volonté étrangère, pour être un subalterne soumis à contrôle, un serviteur utile ou un instrument pour n'importe quel état souverain dans le monde. C'est votre souffle qui, à l'origine, alluma les charbons éteints de la guerre entre ma personne et ce royaume châtié; c'est vous qui avez apporté la matière qui devait nourrir le feu, et maintenant l'incendie est beaucoup trop vaste pour être éteint par le même faible souffle qui a suffi pour l'allumer. Vous m'avez appris où était le droit véritable, vous m'avez instruit des intérêts que j'avais dans ce royaume; oui, vous m'avez mis cette entreprise au cœur, et maintenant vous venez me dire que Jean a fait sa paix avec Rome? Que me fait cette paix? Par le privilége de mon mariage, je réclame après le jeune Arthur cette terre comme mienne, et maintenant qu'elle est à demi conquise, je dois m'en retourner parce que Jean a fait sa paix avec Rome? Est-ce que je suis l'esclave de Rome? Quel argent a donné Rome, quels hommes a-t-elle fournis, quelles munitions a-t-elle envoyées pour soutenir cette entreprise? N'est-ce pas moi qui en supporte la charge? En est-il d'autres que moi et ceux qui sont soumis à mon obéissance qui suent pour cette affaire et soutiennent cette guerre? N'ai-je pas entendu les insulaires crier *Vive le roi!* à mesure que je côtoyais leurs villes? N'ai-je pas les meilleures cartes pour gagner la partie engagée pour une couronne? Et maintenant j'abandonnerais mon enjeu? Non, non, sur mon âme, on ne dira jamais rien de pareil.

Pandolphe. — Vous ne considérez que l'aspect extérieur de cette affaire.

Louis. — Extérieur ou intérieur, je ne m'en retournerai pas tant que je n'aurai pas retiré de mon entreprise autant de gloire qu'il en fut promis à ma grande espérance, avant que j'eusse rassemblé cette brave armée et choisi dans le monde ces vaillants courages pour marcher à la conquête et gagner le renom jusque dans les mâchoires du danger et de la mort. (*Une trompette sonne.*)

Le roi Jean. C'est ainsi que j'ai remis entre vos mains cet orbe de ma gloire.
(Acte V, sc. 1.)

Quelle est la vigoureuse trompette qui nous appelle ainsi?

Entre LE BÂTARD *avec sa suite.*

Le bâtard. — Conformément aux usages de la loyauté, je vous demande audience : je suis envoyé pour vous parler. Mon pieux Seigneur de Milan, je viens de la part du roi afin de savoir comment vous avez traité pour lui, et selon votre réponse, je saurai quelle mesure et quelle étendue je devrai donner à mes paroles.

Pandolphe. — Le Dauphin fait une opposition trop opiniâtre et ne veut accorder aucune trêve, sur mes instances ; il dit nettement qu'il ne déposera pas les armes.

Le bâtard. — Par tout le sang qu'a jamais soufflé la fureur, ce jeune homme parle bien. Maintenant écoutez notre roi d'Angleterre, car c'est sa royauté même qui vous parle en moi. Il est prêt, et c'est raison qu'il le soit : il sourit devant la singerie et l'insolence de cette invasion, devant cette mascarade harnachée, cette orgie malavisée, cette impertinence d'un imberbe et ces troupes d'enfants, et il est bien disposé à fouetter hors du cercle de ses territoires cette guerre de nains et ces régiments de Pygmées. Cette main qui à vos propres portes même a eu la force de vous bâtonner et de vous faire sauter par la fenêtre, cette main qui vous a fait vous cacher comme des seaux dans des puits creux, vous blottir sous la litière de vos étables, vous renfermer comme des pions dans des échiquiers et des boîtes, qui vous a fait entretenir fraternité avec les cochons et chercher votre doux salut dans des caves et des prisons, qui vous a fait tressaillir et trembler au seul cri de votre coq national en vous faisant prendre sa voix pour celle d'un Anglais en armes, cette main victorieuse qui vous a donné le fouet dans vos propres logis, pensez-vous donc qu'elle se soit affaiblie ici? Non! Sachez que le brave monarque est sous les armes et que pareil à un aigle au-dessus de son aire, il est suspendu sur vous pour faire fondre le péril sur quiconque viendra trop près de son nid. Et vous, hommes dégénérés, vous ingrats révoltés, vous sanguinaires Nérons qui déchirez le ventre de votre chère mère Angleterre, rougissez de honte, car vos propres femmes et vos filles au visage blême, pareilles à des Amazones, trottinant derrière nos tambours, ont échangé leurs dés contre des gantelets de fer, leurs aiguilles contre des lances et les douces inclinations de leurs cœurs contre des dispositions martiales et sanguinaires.

Louis. — Finis ici ta bravade et retourne-t'en en paix. Nous t'accordons que tu peux nous battre à coups d'injures, porte-toi bien; nous regardons notre temps comme trop précieux pour le dépenser avec un braillard tel que toi.

Pandolphe. — Permettez-moi de parler.

Le bâtard. — Non, c'est moi qui parlerai.

Louis. — Nous ne voulons écouter ni l'un ni l'autre. Résonnez, tambours, et que la voix de la guerre plaide pour nos droits et notre présence en ce pays.

Le bâtard. — Oui, par ma foi, vos tambours lorsqu'ils seront battus crieront, et ainsi ferez-vous quand vous serez battus. Réveille seulement un écho avec le son de ton tambour, et aussitôt, un tambour qui est déjà tout prêt, va retentir aussi haut que le tien ; fais-en sonner un second, et un autre va tout aussi fortement déchirer l'oreille du ciel et railler le tonnerre à la voix profonde, car le vaillant roi Jean, qui ne s'est pas fié à ce légat temporisateur dont il s'est servi comme de jouet plutôt que comme d'auxiliaire, est préparé, et sur son front siége la mort décharnée, dont l'office est aujourd'hui de festoyer sur des milliers de Français.

Louis.— Battez, tambours, afin que nous allions chercher ce danger-là.

Le bâtard. — Et tu le trouveras, Dauphin, n'en doute pas. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Près de Saint-Edmundsbury. — Un champ de bataille.

Alarmes. — Entrent le ROI JEAN *et* HUBERT.

Le roi Jean. — Comment va la journée pour nous? Oh! dis le-moi, Hubert.

Hubert. — Mal, je le crains. Comment se trouve Votre Majesté?

Le roi Jean. — Cette fièvre qui m'a si longtemps fatigué, m'accable. Oh! mon cœur est malade.

Entre UN MESSAGER.

Le messager. — Monseigneur, votre valeureux parent, Faulconbridge, désire que Votre Majesté abandonne le champ de bataille et lui fasse savoir par moi de quel côté vous vous dirigerez.

Le roi Jean. — Dis-lui, du côté de Swinstead, à l'abbaye qui s'y trouve.

Le messager. — Ayez bon espoir, car le grand renfort qui était attendu par le Dauphin a fait naufrage il y a trois nuits sur les sables de Goodwin. La nouvelle vient d'en être apportée à Richard, à l'instant même. Les Français combattent froidement et font mine de se retirer.

Le roi Jean. — Hélas, cette fièvre despotique me brûle et ne me permet pas de souhaiter la bienvenue à ces bonnes nouvelles. Partons pour Swinstead : à ma litière, tout droit ; la faiblesse me tient tout entier, et je suis sur le point de m'évanouir. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Une autre partie du champ de bataille.

Entrent SALISBURY, PEMBROKE, BIGOT *et* AUTRES.

Salisbury. — Je ne croyais pas que le roi fût si bien fourni d'amis.

Pembroke. — En avant encore une fois! réveillez l'ardeur des Français, s'ils sont battus, nous sommes battus aussi.

Salisbury. — Ce diable de bâtard, Faulconbridge, en dépit de tout, tient seul le champ de bataille.

Pembroke. — On dit que le roi Jean, très-malade, a quitté le champ de bataille.

Entre MELUN *blessé, conduit par des soldats.*

Melun. — Conduisez-moi près des révoltés d'Angleterre.

Salisbury. — Lorsque nous étions heureux, nous portions d'autres noms.

Pembroke. — C'est le comte Melun.

Salisbury. — Blessé à mort.

Melun. — Fuyez, nobles Anglais, vous êtes trahis et perdus ; dégagez-vous de cette impasse de la rébellion, et rappelez à vous la fidélité que vous avez rejetée. Cherchez le roi Jean et tombez à ses pieds ; car si les Français restent les maîtres de ce jour de vacarme, ils ont l'intention de vous récompenser des peines que vous prenez en coupant vos têtes : ainsi l'a juré le Dauphin, et moi avec lui, et beaucoup d'autres avec moi, devant l'autel de saint Edmundsbury, ce même autel devant lequel nous vous avons juré une tendre amitié et une éternelle affection.

Salisbury. — Cela est-il possible? cela peut-il être vrai?

Melun. — N'ai-je pas la hideuse mort devant les yeux, moi qui n'ai plus qu'un reste de vie qui s'écoule avec mon sang, comme une figure de cire voit sa forme se dissoudre quand elle est placée près du feu? Quelle chose au monde pourrait me porter à vous tromper maintenant, puisque je vais perdre l'avantage de toute fourberie? Pourquoi donc serais-je faux, puisqu'il est vrai que je vais mourir ici et que je ne vivrai ailleurs que par la vérité? Je vous répète que si Louis est victorieux aujourd'hui, il se parjurera s'il laisse vos yeux contempler encore le lever du soleil à l'orient. Cette nuit même, cette nuit dont l'haleine noire et contagieuse fume déjà autour du cimier enflammé du soleil affaibli, vieilli, épuisé de sa journée, cette nuit exécrable même vous verra rendre votre souffle et payer ainsi l'amende inévitable de la trahison par le prix de vos existences à tous, si Louis reste maître de ce jour. Rappelez-moi au souvenir d'un certain Hubert qui est avec votre roi ; mon affection pour lui, et cette autre considération encore, que mon grand-père était un Anglais, ont stimulé ma conscience à vous révéler tout ceci. En récompense, je vous en prie, emportez-moi d'ici, hors du bruit et des rumeurs du champ de bataille, et déposez-moi en quelque endroit où je puisse recueillir en paix le reste de mes pensées et séparer mon âme de ce corps dans la contemplation et les pieux désirs.

Salisbury. — Nous te croyons. Maudite soit mon âme si je ne chéris pas l'apparition et le caractère de cette très-heureuse occasion qui nous servira de guide pour abandonner le sentier de la coupable désertion. Imitons le flot quand il décroît et se retire, laissons-là notre débordement et notre cours irréguliers, redescendons vers les rives que nous avons franchies, et coulons avec calme et obéissance, vers notre océan, notre grand roi Jean. Mon bras va te donner son appui pour t'emporter d'ici, car je vois dans tes yeux que les cruelles souffrances de la mort approchent. En avant, amis! Une nouvelle désertion sera l'heureuse nouveauté qui rétablira le vieux droit! (*Ils sortent en soutenant Melun.*)

SCÈNE V.

Le camp français.

Entrent LOUIS *et sa suite.*

Louis. — Il me semblait que le soleil avait honte de se coucher, mais qu'il s'arrêtait et for-

PEMBROKE. C'est le comte Melun.
SALISBURY. Blessé à mort. (Acte V, sc. IV.)

çait le ciel d'occident à rougir, tandis que les Anglais mesuraient à reculons la propre terre de leur patrie, dans une retraite hésitante. Oh! nous avons brillamment clos la journée lorsqu'après tant de sanglantes fatigues, nous leur avons souhaité la bonne nuit avec une inutile volée de notre mousqueterie, et lorsque restés les derniers sur le champ de bataille, et presque maîtres du terrain, nous avons replié glorieusement nos drapeaux déchirés.

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER. — Où est mon prince, le Dauphin?

LOUIS. — Le voici, quelles nouvelles?

LE MESSAGER. — Le comte Melun est tué; les Lords anglais, sur ses conseils, ont déserté de nouveau, et les renforts que vous désiriez depuis si longtemps ont fait naufrage et ont péri sur les sables de Goodwin.

LOUIS. — Oh! les exécrables, détestables nouvelles! Maudit sois-tu! Je ne croyais pas être cette nuit aussi triste que m'ont fait ces nouvelles. Qui avait dit que le roi Jean s'était enfui une ou deux heures avant que l'arrivée de la nuit eût séparé nos armées fatiguées?

LE MESSAGER. — Quel que soit celui qui a dit cela, il a dit la vérité, Monseigneur.

LOUIS. — Bien; choisissez de bons campements et prenez bien vos précautions pour cette nuit: le jour ne sera pas aussitôt levé que je le serai pour tenter l'heureuse chance de demain.

(*Ils sortent.*)

LE PRINCE HENRI. Son corps doit être enterré à Worcester, car c'est le vœu qu'il a exprimé.
LE BATARD. Qu'il y soit donc enterré. (Acte V, sc. VII.)

SCÈNE VI.

Un endroit découvert dans le voisinage de l'abbaye de Swinstead.

Entrent, en se rencontrant, HUBERT *et le* BÂTARD.

HUBERT. — Qui va là ? parlez, oh! parlez vite ou je tire.

LE BÂTARD. — Ami. Qui es-tu ?

HUBERT. — Un homme du parti d'Angleterre.

LE BÂTARD. — Où vas-tu ?

HUBERT. — Qu'est ce que cela te fait ? Pourquoi ne te demanderais-je pas tes affaires aussi bien que toi les miennes ?

LE BÂTARD. — Hubert, je crois ?

HUBERT. — Tu as trouvé juste ; je veux croire à tout hasard que tu es mon ami, toi qui connais si bien ma voix. Qui es-tu ?

LE BÂTARD. — Qui tu voudras ; mais si cela te plait, tu peux pousser l'amitié pour moi jusqu'à penser que je suis sorti, d'une certaine façon, des Plantagenets.

HUBERT. — Ah ! méchante mémoire ! toi et la nuit aveugle vous m'avez couvert de confusion. Brave soldat, pardonne à mon oreille de n'avoir pas reconnu ta voix dès sa première intonation.

LE BÂTARD. — Allons, allons, sans compliments, quelles nouvelles court-il ?

HUBERT. — Mais justement j'étais en train d'aller à travers les ténèbres à votre rencontre.

LE BÂTARD. — Sois bref alors, quelles nouvelles ?

HUBERT. — O mon noble Seigneur, des nou-

velles parfaitement assorties à cette nuit, noires, terribles, désolantes, horribles.

Le bâtard. — Montre-moi la plaie de ces mauvaises nouvelles : je ne suis pas une femme, je ne m'évanouirai pas devant elle.

Hubert. — Le roi, je le crains, a été empoisonné par un moine; je l'ai laissé presque sans parole et je me suis échappé pour vous informer de ce danger, afin que vous puissiez mieux prendre vos dispositions pour cette catastrophe imminente que vous ne l'auriez pu si vous aviez appris tardivement l'état des choses.

Le bâtard. — Comment a-t-il pris ce poison? Qui a goûté les mets avant lui?

Hubert. — Un moine, vous dis-je, un scélérat résolu, dont les entrailles ont immédiatement éclaté. Le roi parle encore et peut-être pourra-t-il se rétablir.

Le bâtard. — Qui as-tu laissé pour soigner Sa Majesté?

Hubert. — Comment! ne savez-vous pas? Les Lords sont tous revenus et ont amené avec eux le prince Henri; à la requête du prince, le roi leur a pardonné et ils sont tous autour de Sa Majesté.

Le bâtard. — Ciel puissant, retiens ton indignation et ne nous tente pas à porter plus que notre charge! Je dois te dire, Hubert, que cette nuit, la moitié de mes troupes, en traversant les sables ont été surprises par la marée, et que ces plages du Lincoln les ont dévorées : moi-même, quoique bien monté, j'ai pu échapper à peine. En route, marchons! conduis-moi auprès du roi; j'ai peur qu'il ne soit mort avant que je n'arrive. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

Le verger de l'abbaye de Swinstead.

Entrent le prince HENRI, SALISBURY *et* BIGOT.

Le prince Henri. — Il est trop tard; son sang entier est infecté, et son cerveau même, que quelques uns regardent comme la fragile habitation de l'âme, par les vaines réflexions qu'il laisse échapper, fait présager la fin de la vie mortelle.

Entre PEMBROKE.

Pembroke. — Son Altesse parle encore, et elle est persuadée que si on l'apportait au grand air, cela apaiserait l'incendie du cruel poison qui la dévore.

Le prince Henri. — Qu'on l'apporte ici, dans le jardin. (*Sort Bigot.*) Est-il toujours furieux?

Pembroke. — Il est plus patient que lorsque vous l'avez laissé; même, tout à l'heure, il chantait.

Le prince Henri. — Oh! vanité de la maladie! Les sensations extrêmes, lorsqu'elles se prolongent, finissent par ne plus être senties. La mort, après avoir fait la conquête des membres extérieurs, les laisse insensibles, et, maintenant, elle dirige son siége contre l'âme qu'elle assaille et blesse de légions innombrables d'étranges fantômes qui, dans leur foule et leur empressement pour ce dernier assaut, se confondent pêle-mêle Il est étrange que la mort puisse chanter. Hélas! je suis l'oiseau né de ce cygne pâle et défaillant qui entonne un hymne lugubre à sa propre mort et qui, de son organe fragile, tire le chant qui berce pour l'éternel repos son âme et son corps.

Salisbury. — Ayez bon espoir, prince, car vous êtes né pour rétablir l'ordre dans ce chaos qu'il laisse après lui si informe et si barbare.

Rentre BIGOT *avec des gens de la suite portant* LE ROI JEAN *sur un fauteuil.*

Le roi Jean. — Oui, parbleu! maintenant mon âme a ses coudées franches; elle n'a pas besoin, pour sortir, de portes ni de fenêtres. Il y a dans ma poitrine un été si chaud que toutes mes entrailles s'émiettent en poussière. Je suis un dessin fait à la plume sur un parchemin et je me raccornis sous l'action de ce feu.

Le prince Henri. — Comment se porte Votre Majesté?

Le roi Jean. — Mal; empoisonné, mort, abandonné, perdu! Nul de vous ne voudra donc ordonner à l'hiver de venir et de mettre ses doigts glacés dans ma gorge, ou faire couler les rivières de mon royaume à travers ma poitrine brûlante, ou commander au nord de baiser de ses vents âpres mes lèvres desséchées afin de me soulager par le froid; je ne vous demande pas beaucoup, je ne vous demande qu'un froid soulagement et vous êtes assez avares et assez ingrats pour me le refuser.

Le prince Henri. — Oh! s'il y avait dans mes larmes quelque vertu qui pût vous soulager!

Le roi Jean. — Le sel qui est en elles est chaud. J'ai en moi un enfer, et le poison y est comme un

démon placé pour tyranniser une vie condamnée sans rémission.

Entre LE BÂTARD.

Le bâtard. — Oh! je suis hors d'haleine de la violence de ma course et de mon désir empressé de voir Votre Majesté.

Le roi Jean. — Oh! cousin, tu es venu pour fermer mes yeux : le câble de mon cœur est rompu et brûlé, et toutes les voiles par lesquelles ma vie naviguait sont réduites à un fil, à un tout petit cheveu; mon cœur ne tient plus qu'à une pauvre corde qui ne résistera que juste le temps de te laisser dire les nouvelles que tu apportes, et puis tout ce que tu vois ne sera plus qu'une motte d'argile, la matière de l'ébauche d'un roi détruit.

Le bâtard. — Le Dauphin arrive en toute hâte ici, où Dieu sait comment nous ferons pour lui résister; car en une seule nuit, la meilleure partie de mon armée, comme je me retirais avec l'avantage des armes, a été, sans qu'on pût s'y attendre, dévorée dans les sables par une marée imprévue. (*Le roi meurt*)

Salisbury. — Vous racontez ces nouvelles de mort à une oreille toute aussi morte. — Mon Seigneur! mon Suzerain! — Tout à l'heure un roi, maintenant cela.

Le prince Henri. — Telle sera ma carrière et telle ma fin. Quelle sécurité y a-t-il dans le monde, quel espoir, quel appui, lorsque nous voyons celui qui était tout à l'heure un roi n'être plus qu'un morceau d'argile?

Le bâtard. — Es-tu donc parti? Je ne resterai derrière toi que pour faire pour toi l'office de vengeur, et puis mon âme ira te servir au ciel, comme elle t'a servi sur la terre. Et maintenant, maintenant, vous astres seigneuriaux qui rentrez dans vos légitimes sphères, où sont vos forces? Allons, montrez que votre retour à la loyauté est sincère et venez immédiatement avec moi chasser hors des portes chancelantes de notre patrie agonisante la ruine et une honte éternelle. Attaquons vite, ou nous allons être attaqués sur le champ; le Dauphin brûle à nos talons.

Salisbury. — Il semble alors que vous n'an savez pas autant que nous. Le cardinal Pendolphe, qui se repose ici dans l'intérieur de cet abbaye, est arrivé il y a une demi-heure, et de la part du Dauphin nous a porté des offres de paix que nous pouvons accepter avec honneur et avec avantage; le Dauphin propose d'abandonner cette guerre.

Le bâtard. — Il l'abandonnera bien plus vite lorsqu'il verra que nous sommes décidés à nous défendre énergiquement.

Salisbury. — Mais c'est déjà fait jusqu'à un certain point, car il a dépêché de nombreux fourgons sur le bord de la mer, et il a remis sa cause et ses querelles à l'arbitrage du cardinal, avec lequel nous partirons ce soir, si vous le jugez convenable, vous-même, moi et les autres Lords pour consommer heureusement cette affaire.

Le bâtard. — Et vous, mon noble prince, vous ainsi que les autres Seigneurs dont l'absence n'est pas nécessaire, vous suivrez les funérailles de votre père.

Le prince Henri. — Son corps doit être enterré à Worcester, car c'est le vœu qu'il a exprimé.

Le bâtard. — Qu'il y soit donc enterré, et puisse votre douce personne soutenir heureusement l'éclat de sa lignée et la gloire du royaume! Devant elle je m'agenouille en toute soumission et je lui fais don pour toujours de mes fidèles services et de mon obéissance.

Salisbury. — Et nous vous offrons de même notre affection qui demeurera à jamais sans tache.

Le prince Henri. — J'ai une âme sensible qui voudrait vous remercier et ne sait comment le faire autrement que par mes larmes.

Le bâtard. — Oh! ne payons au temps que la douleur nécessaire, puisque nous sommes avec lui en avance de chagrins. Cette Angleterre ne fut jamais, et ne sera jamais foulée aux pieds d'un conquérant, à moins qu'elle n'aide d'abord à se blesser elle-même. Maintenant que ses Seigneurs sont rentrés dans leurs foyers, que les quatre coins du monde nous assaillent et nous soutiendrons leur choc : nulle ruine ne peut nous atteindre, si l'Angleterre se reste seulement fidèle à elle-même. (*Ils sortent.*)

Le Roi Richard II

PERSONNAGES DU DRAME.

LE ROI RICHARD II.
EDMOND DE LANGLEY, duc d'York, } oncles du roi.
JEAN DE GAND, duc de Lancastre, }
HENRI, surnommé BOLINGBROKE, duc de Hereford, fils de JEAN DE GAND, par la suite le roi HENRI IV.
LE DUC D'AUMERLE, fils du duc d'York.
THOMAS MOWBRAY, duc de Norfolk.
LE DUC DE SURREY.
LE COMTE DE SALISBURY.
LE COMTE DE BERKELEY.
LE COMTE DE NORTHUMBERLAND
HENRI PERCY, son fils.
LORD ROSS.
LORD WILLOUGHBY.
LORD FITZWATER.
LE LORD MARÉCHAL ET D'AUTRES LORDS.
L'ÉVÊQUE DE CARLISLE.
L'ABBÉ DE WESTMINSTER.
SIR PIERCE D'EXTON.
SIR STEPHEN SCROOP.
BUSHY, }
BAGOT, } créatures du roi RICHARD.
GREEN, }
UN CAPITAINE D'UNE BANDE DE GALLOIS.

LA REINE, femme de RICHARD II.
LA DUCHESSE DE GLOCESTER.
LA DUCHESSE D'YORK.
UNE DAME DE LA SUITE DE LA REINE.

LORDS, HÉRAUTS, OFFICIERS, SOLDATS, DEUX JARDINIERS, UN GEOLIER, UN MESSAGER, UN VALET et autres comparses.

SCÈNE. — En divers lieux de l'Angleterre et du pays de Galles.

LE

ROI RICHARD II.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Londres. — Un appartement dans le palais.

Entrent LE ROI RICHARD *et sa suite*, JEAN DE GAND *et d'autres nobles.*

Le roi Richard. — Vieux Jean de Gand, vénérable Lancastre, as-tu, conformément à ta promesse et à ton serment, conduit ici Henri de Hereford, ton fils audacieux, pour prouver la vérité de cette bruyante accusation qu'il éleva dernièrement contre le duc de Norfolk, Thomas Mowbray, et que nous n'eûmes pas alors le loisir d'écouter?

Jean de Gand. — Oui, mon Suzerain.

Le roi Richard. — Dis-moi encore, l'as-tu sondé pour savoir s'il l'accuse en vertu de quelque ancien ressentiment, ou s'il l'accuse honorablement, comme c'est le devoir de tout bon sujet, sur quelque preuve certaine de trahison?

Jean de Gand. — Autant que j'ai pu le pénétrer, il l'accuse sur quelque dangereuse intention dirigée contre Votre Altesse et qu'il a découverte en lui, nullement par malice invétérée.

Le roi Richard. — Alors appelez-les en notre présence : nous entendrons l'accusateur et l'accusé parler librement face contre face, front menaçant contre front menaçant (*Sortent des gens de l'escorte.*) Ils sont tous deux très-hautains et pleins de courroux, sourds comme la mer et prompts comme le feu dans leur colère.

Rentrent les gens de l'escorte *avec* BOLINGBROKE *et* NORFOLK.

Bolingbroke. — Puissent de nombreuses années de jours heureux échoir à mon gracieux Souverain, mon très-affectueux Suzerain!

Norfolk. — Puisse chacun de vos jours ajouter au bonheur du jour précédent, jusqu'à ce que le ciel envieux de l'heureux privilége de la terre ajoute un titre immortel à votre couronne!

Le roi Richard. — Nous vous remercions tous deux : cependant il y en a un de vous deux qui se contente de nous flatter, ainsi qu'il ressort du motif qui vous amène devant nous, c'est-à-dire votre accusation réciproque de haute trahison. Cousin de Hereford, qu'est-ce que tu as à dire contre le duc de Norfolk, Thomas Mowbray?

Bolingbroke. — D'abord (que le ciel enregistre mes paroles!), je viens ici, devant cette présence princière, en qualité d'appelant, dans toute la ferveur de fidélité d'un sujet, par souci de la précieuse sécurité de mon prince et libre de tout autre motif illégitime de haine. Maintenant, Thomas Mowbray, je me tourne vers toi et remarque bien les compliments par lesquels je t'aborde; car ce que je dis, mon corps le soutiendra sur cette terre et mon âme divine en répondra dans le ciel. Tu es un traître et un mécréant, de trop bonne extraction pour ce que tu es et d'âme trop méchante pour mériter de vivre; car plus beau et plus clair est le ciel, plus hideux paraissent les

nuages qui coûrent sur sa surface. Une fois encore, pour aggraver ton signalement, je t'enfonce dans la gorge le nom d'affreux traître, et je désire, si mon souverain y consent, qu'avant de sortir d'ici mon épée justement tirée prouve ce qu'exprime ma langue.

Norfolk. — Que les froides paroles que je vais prononcer n'accusent pas mon zèle. Ce n'est pas par les procédés des disputes de femmes, par les amères clameurs de deux langues passionnées que peut être jugée la cause qui nous divise : il est bouillant le sang qui veut être refroidi pour cette affaire. Cependant je ne peux me vanter d'avoir une patience assez disciplinée pour garder le silence et ne rien dire du tout. En premier lieu, le respect profond que j'ai pour Votre Altesse me retient de lâcher les rênes et de donner de l'éperon à mon libre discours, qui sans cela courrait à toute bride jusqu'à ce qu'il eût fait rentrer dans sa gorge ces mots de trahison augmentés du double. J'oublie sa haute naissance, son extraction royale; j'oublie qu'il est parent de mon Suzerain, et je le défie, et je crache sur lui, et je l'appelle scélérat et lâche calomniateur. Pour soutenir ces paroles, je suis prêt à le combattre, en lui accordant tous les avantages de la lutte, dussé-je pour le rencontrer escalader à pied, même les crêtes glacées des Alpes ou tout autre terrain inhabitable où jamais Anglais n'osa poser son pied. En attendant, que cette déclaration défende ma loyauté : par tout ce que j'espère, il a très-faussement menti.

Bolingbroke. — Lâche pâle et tremblant, je te jette ici mon gage de combat en me dépouillant de ma qualité de parent du roi et en mettant de côté ma haute extraction royale, dont tu fais un empêchement non par respect, mais par peur. Si l'effroi de ta culpabilité t'a laissé assez de force pour relever le gage de mon honneur, baisse-toi et ramasse-le; par ce gage et par toutes les autres coutumes de la chevalerie, je soutiendrai contre toi, arme contre arme, ce que j'ai avancé et ce que tu pourras encore inventer de pire.

Norfolk. — Je le relève et je jure par cette épée qui gentement me frappa chevalier sur l'épaule, que je te répondrai par tout loyal combat et en toute noble épreuve de jugement chevaleresque : et quand je serai à cheval, puissé-je n'en pas descendre vivant, si je suis un traître ou si je combats pour une cause injuste!

Le roi Richard. — Qu'est-ce que notre cousin met à la charge de Mowbray? Il faudra que l'accusation soit bien grave pour parvenir à nous donner sur lui un simple soupçon.

Bolingbroke. — Écoutez, ce que je dis, je le prouverai sur ma vie, et je dis que Mowbray a reçu à titre de solde pour les soldats de Votre Altesse huit mille *nobles* qu'il a retenus pour des usages criminels, comme un traître déloyal et un scandaleux scélérat. En outre, je dis, et je le prouverai en combat ou ici ou ailleurs, jusqu'aux lieux les plus éloignés que l'œil d'un Anglais ait jamais contemplés, que toutes les trahisons qui ont été complotées et qui ont éclaté dans le royaume durant ces dix-huit dernières années, tiraient de Mowbray le déloyal leur source et leur première impulsion. En outre, je dis, et je prouverai plus amplement sur sa vie détestable la vérité de ce que j'avance, qu'il a comploté la mort du duc de Glocester, qu'il a inspiré les soupçons de ses ennemis à la prompte crédulité, et que, par suite, comme un lâche traître, il a fait écouler son âme innocente avec les flots de son sang : et ce sang, semblable à celui d'Abel quand il fut sacrifié, crie vers moi, même des cavernes muettes de la terre pour demander justice et rigoureux châtiment, et par la glorieuse noblesse de ma descendance, ce bras-ci le vengera ou ma vie y restera!

Le roi Richard. — A quelle hauteur monte sa résolution! Thomas de Norfolk, que réponds-tu à ceci?

Norfolk. — Oh! que mon souverain détourne son visage et ordonne à ses oreilles d'être sourdes un peu de temps, jusqu'à ce j'aie prouvé à cet opprobre de sa race, à quel point Dieu et les gens de bien détestent un si infâme menteur!

Le roi Richard. — Mowbray, nos yeux et nos oreilles sont sans partialité : fût-il mon frère, bien plus, l'héritier de mon royaume au lieu d'être simplement le fils du frère de mon père, j'en fais le serment sur le respect dû à mon sceptre, une si proche parenté de notre sang sacré ne lui constituerait aucun privilége, et ne ferait incliner en rien l'inflexible fermeté de mon âme droite. Il est notre sujet, Mowbray, et tu l'es aussi; je t'autorise à parler librement et sans crainte.

Norfolk. — Alors, Bolinbroke, tu mens par l'hypocrite canal de ta gorge, tu mens aussi bassement que ton cœur est bas! Les trois quarts de la somme que j'avais reçus pour Calais, je les ai fidèlement distribués aux soldats de Son Altesse; la dernière partie, je l'ai gardée sur consentement

Le roi Richard. Gentilshommes qu'enflamme la colère, laissez-vous diriger par moi....

(Acte I, sc. I.)

du roi, car mon souverain Seigneur était alors mon débiteur pour reliquat d'un compte considérable qui datait de l'époque où j'allai en France chercher sa reine. Avale-donc ce démenti. Quant à la mort de Glocester, je ne l'ai pas tué; mais j'avoue à ma propre honte, que dans cette occasion, j'ai négligé d'exécuter le devoir auquel je m'étais engagé. Quant à vous, mon noble Lord de Lancastre, honorable père de mon ennemi, j'ai une fois dressé une embûche contre votre vie, et c'est un péché qui torture mon âme repentante; mais je m'en confessai avant de recevoir ma dernière communion, et j'ai scrupuleusement demandé le pardon de Votre Grâce, qui, je l'espère, me l'a accordé. Voilà ma faute; quant aux autres accusations, elles proviennent de la rancune d'un scélérat, d'un traître très-dégénéré, et je m'en défendrai hardiment en personne. Je rejette donc en échange du sien, mon gage aux pieds de ce traître outrecuidant et je lui prouverai que je suis un loyal gentilhomme par le meilleur sang que contienne sa poitrine, ce dont j'ai si hâte, que je prie de tout mon cœur Votre Altesse de nous assigner le jour de notre épreuve judiciaire.

Le roi Richard. — Gentilshommes qu'enflamme la colère, laissez-vous diriger par moi : purgeons cette colère sans avoir recours à la saignée : voilà ce que nous prescrivons sans être médecin. Une malignité profonde fait une trop profonde incision : oubliez, pardonnez; mettez fin à votre querelle et faites la paix; nos docteurs disent que le mois où nous sommes n'est pas bon pour la saignée. Mon bon oncle, que cette querelle finisse au lieu où elle a commencé; nous calmerons le duc de Norfolk; vous, calmez votre fils.

Jean de Gand. — Le rôle de pacificateur con-

vient à mon âge : mon fils, rejette son gage au duc de Norfolk.

Le roi Richard. — Et toi, Norfolk, rejette-lui le sien.

Jean de Gand. — Eh bien, Harry, eh bien? l'obéissance te commande de ne ne pas m'obliger à te commander une seconde fois.

Le roi Richard. — Norfolk, rejette-lui son gage, nous te l'ordonnons; il n'y a pas à résister.

Norfolk. — C'est moi-même qui me jette à tes pieds, mon redouté Souverain. Tu peux me demander ma vie, mais non ma honte : mon devoir te doit ma vie; mais ma bonne renommée qui, en dépit de la mort, vivra sur mon tombeau, tu ne voudras pas la livrer en proie au noir déshonneur. Je suis ici honni, accusé, insulté, percé jusqu'au fond de l'âme par la lance envenimée de la calomnie qu'aucun baume ne peut guérir, sauf le sang de celui d'où s'exhala ce poison.

Le roi Richard. — Cette rage doit connaître le frein; donne-moi son gage, les lions domptent les léopards.

Norfolk. — Oui, mais ils n'effacent pas les taches de sa fourrure : prenez seulement ma honte et je rends son gage. Mon cher, cher Seigneur, le plus pur trésor que procure cette vie mortelle, est une réputation sans tache : cela détruit, les hommes ne sont que du limon doré et de l'argile peinte. Un courage hardi dans une poitrine loyale est un joyau dix fois verrouillé dans une cassette. Mon honneur est ma vie; tous deux ne font qu'une seule et même chose : enlevez-moi mon honneur et ma vie est finie. Ainsi, mon cher Suzerain, permettez-moi de prouver mon honneur; c'est par lui que je vis, et pour lui je consens à mourir.

Le roi Richard. — Cousin, rejetez le gage que vous avez reçu : commencez.

Bolingbroke. — O Dieu! défendez mon âme d'un si hideux péché! Dois-je paraître, cimier à bas, devant mon père? ou bien avec la tremblante timidité d'un mendiant, vais-je m'accuser de ma fierté devant cet effronté poltron? Avant que ma langue consente à blesser mon honneur par une telle offensante faiblesse, ou à sonner une si basse fanfare pour une telle réconciliation, mes dents couperont le servile instrument de cette palinodie craintive et le cracheront saignant, au grand déshonneur de cet homme, là où la honte a établi son domicile, c'est-à dire au visage de Mowbray. (*Sort Jean de Gand.*)

Le roi Richard. — Nous ne sommes pas nés pour prier, mais pour commander : puisque nous ne pouvons vous rendre amis, soyez prêts, sous peine d'en répondre sur vos vies, à comparaître à Coventry le jour de Saint-Lambert : là vos lances et vos épées décideront le gros procès de votre haine obstinée : puisque nous ne pouvons vous réconcilier, nous verrons la justice de Dieu désigner le vrai chevalier par la victoire. — Lord maréchal, commandez à nos officiers militaires de se préparer à prendre leurs mesures pour ce combat particulier. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Londres. — Un appartement dans le palais du duc de Lancastre.

Entrent JEAN DE GAND *et la* DUCHESSE DE GLOCESTER.

Jean de Gand. — Hélas! les liens du sang qui m'unissaient à Glocester me sollicitent plus encore que vos clameurs à poursuivre les bouchers de sa vie; mais puisque le pouvoir de réparation réside dans les mains mêmes qui ont commis le crime que nous ne pouvons réparer, remettons notre querelle à la volonté du ciel qui, lorsqu'il verra que les temps sont mûrs sur la terre, fera pleuvoir le feu de sa vengeance sur les têtes des offenseurs.

La duchesse de Glocester. — Quoi! l'amour fraternel ne trouve pas en toi un plus vif éperon? L'affection n'a-t-elle pas de feu vivant dans ton vieux sang? Les sept fils d'Édouard, dont tu es un toi-même, étaient comme sept vases remplis de son sang sacré, ou comme sept belles branches issues d'un même tronc; quelques-uns de ces sept vases ont été desséchés par le cours de la nature; quelques-unes de ces branches ont été coupées par les destins : mais Thomas, mon cher Seigneur, ma vie, mon Glocester, ce vase plein du sang sacré d'Édouard, cette branche florissante de sa très-royale racine, la main de l'envie l'a brisé et toute la précieuse liqueur a été répandue; le fer tranchant du meurtre l'a coupé et toutes les feuilles de son été se sont flétries. Ah! Gand, son sang était le tien; le même lit, le même ventre, la même ardeur, le même moule qui t'ont créé, l'avaient fait homme, et quoique tu vives et que tu respires, tu es cependant assassiné

en lui. C'est, à beaucoup d'égards, consentir à la mort de ton père que de voir froidement la mort de ton malheureux frère, qui était la copie même de ton père. N'appelle pas cela résignation, Gand, c'est désespoir : en souffrant que ton frère soit ainsi assassiné, tu montres tout ouvert le chemin qui conduit à ta vie et tu apprends au meurtre atroce à t'égorger : ce que nous appelons résignation chez les gens de basse classe est pâle et froide lâcheté chez les cœurs nobles. Que dirai-je? pour sauvegarder ta propre vie, le meilleur moyen est de venger la mort de mon Glocester.

Jean de Gand. — La querelle appartient à Dieu; car c'est le substitut de Dieu, son lieutenant oint sous ses yeux mêmes qui est l'auteur de la mort de Glocester : si cette mort est injuste, que le ciel la venge, car jamais je ne lèverai contre son ministre un bras courroucé.

La duchesse de Glocester. — A qui donc, hélas! pourrai-je adresser mes plaintes?

Jean de Gand. — A Dieu, le champion et le défenseur de la veuve.

La duchesse de Glocester. — Eh bien alors, je le ferai. Adieu, vieux Gand. Tu vas à Coventry pour assister au combat de notre cousin de Hereford et du sanguinaire Mowbray? O puissent les trahisons faites à mon mari guider la lance de Hereford, afin qu'elle perce la poitrine du boucher Mowbray! Ou si la mauvaise fortune veut qu'il manque la première carrière, que les péchés de Mowbray pèsent d'un poids si lourd dans son sein que, brisant les reins de son coursier fumant, ils fassent précipiter le cavalier dans l'arène, tête première, et le livrent, le misérable lâche, à mon cousin Hereford! Adieu, vieux Gand; celle qui fut naguères la femme de ton frère, doit finir sa vie avec sa compagne, la douleur.

Jean de Gand. — Sœur, adieu; il faut que j'aille à Coventry : aie à ton logis le même bonheur que je désire pour mon voyage!

La duchesse de Glocester. — Un mot encore, cependant; la douleur rebondit là où elle tombe, non par l'effet de sa légèreté, mais de son poids. Je prends mon congé avant d'avoir commencé à parler, car le chagrin ne finit pas quand il semble avoir achevé. Recommande-moi à mon frère, Edmond York. Las! c'est tout. Voyons, ne pars pas ainsi : quoique ce soit tout ce que j'ai à dire, ne t'en vas pas si vite : je me rappellerai autre chose. Recommande-lui, — ô quoi? — recommande-lui de venir en toute hâte me visiter à Plashy. Hélas! et qu'est-ce que le bon vieux York y verra, sinon des chambres vides, des murailles dégarnies, des offices dépeuplés de serviteurs, des pavés qu'on ne foule plus? et pour toute bienvenue, qu'entendra-t-il, sinon mes gémissements? Par conséquent, contente-toi de me recommander à lui : qu'il ne vienne pas chez moi chercher le chagrin; le chagrin habite en tous lieux. Désolée, désolée, je vais partir, et désolée, mourir; ce dernier congé que je prends de toi arrache les larmes de mes yeux. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Goslort Green, près de Coventry.

Entrent LE LORD MARÉCHAL *et* AUMERLE.

Le lord maréchal. — Monseigneur Aumerle, Henri Hereford est-il armé?

Aumerle. — Oui, complétement, et il brûle d'entrer en lice.

Le lord maréchal. — Le duc de Norfolk, plein d'entrain et d'ardeur, n'attend que la sommation de la trompette de l'appelant.

Aumerle. — Eh bien, en ce cas, les champions sont tout prêts et n'attendent plus que l'arrivée de Sa Majesté.

(*Fanfares de trompettes. Entrent* LE ROI RICHARD *qui s'assied sur un trône,* JEAN DE GAND, BUSHY, BAGOT, GREEN *et autres qui prennent leurs places respectives. Une trompette sonne et d'autres trompettes lui répondent de l'intérieur du théâtre. Alors entre* NORFOLK, *sous son armure, précédé par un* HÉRAUT.)

Le roi Richard. — Maréchal, demandez à ce champion là-bas pourquoi il est venu ici en armes : demandez-lui son nom, et procédez régulièrement à lui faire affirmer par serment la justice de sa cause.

Le lord maréchal. — Au nom de Dieu et du roi, dis nous qui tu es et pourquoi tu viens ici sous une armure de chevalier; contre quel homme te présentes-tu et quelle est ta querelle? parle véridiquement au nom de ton titre de chevalier et au nom de ton serment, et qu'ensuite le ciel et ta valeur te défendent!

Norfolk. — Mon nom est Thomas Mowbray, duc de Norfolk; je viens ici engagé par mon ser-

ment (que le ciel préserve un chevalier de violer jamais!), afin de défendre à la fois ma loyauté et ma véracité envers Dieu, mon roi et sa postérité, contre le duc de Hereford qui m'appelle, et par la grâce de Dieu et de ce mien bras, afin de lui prouver, en défendant ma personne, qu'il est un traître envers Dieu, mon roi et moi, et que le ciel me défende comme je combats pour la vérité! (*Il prend son siége.*)

(*Une trompette sonne. Entre* BOLINGBROKE, *sous son armure, précédé par un* HÉRAUT.

Le roi Richard. — Maréchal, demandez à ce chevalier qui est là-bas en armes, quel il est et pourquoi il vient ici, ainsi revêtu des habillements de la guerre, et conformément à notre loi, faites-lui régulièrement attester sous serment la justice de sa cause.

Le lord maréchal. — Quel est ton nom et pourquoi viens-tu ici devant le roi Richard, dans sa lice royale? Contre qui viens-tu? Quelle est ta querelle? Parle comme un véridique chevalier et puisse le ciel te défendre!

Bolingbroke. — Je suis Henri de Hereford, de Lancastre et de Derby, et je me présente ici en armes pour prouver, par la grâce de Dieu et la valeur de mon bras, sur la personne de Thomas Mowbray, duc de Norfolk, qu'il est un traître, infâme et dangereux envers le Dieu du ciel, le roi Richard et moi, et puisse le ciel me défendre comme je combats loyalement!

Le lord maréchal. — Sous peine de mort, que personne ne soit assez audacieux ou assez effrontément téméraire pour approcher des barrières, sauf le maréchal et les officiers chargés de régler ces loyales épreuves.

Bolingbroke. — Lord Maréchal, laissez-moi baiser la main de mon souverain et courber le genou devant Sa Majesté, car Mowbray et moi nous sommes pareils à deux hommes qui font vœu d'un long et pénible pèlerinage; permettez-nous donc de dire un affectueux adieu à nos divers amis et de prendre congé d'eux selon toutes les formes.

Le lord maréchal. — L'appelant présente à Votre Altesse tous ses devoirs et implore la faveur de baiser votre main et de prendre congé de vous.

Le roi Richard. — Nous descendrons et nous le serrerons dans nos bras. Cousin de Hereford, si ta cause est juste, que la fortune soit avec toi dans ce combat royal! Adieu, mon sang; si aujourd'hui tu es répandu, nous pourrons te pleurer, mais non te venger.

Bolingbroke. — Oh! que nul œil noble ne profane pour moi une larme si la lance de Mowbray fait couler mon sang; je marche à ce combat contre Mowbray, avec la confiance du faucon quand il fond sur un oiseau. Mon affectueux Seigneur (*au Lord maréchal*), je prends congé de vous, de vous aussi, mon noble cousin, Lord Aumerle. Je prends congé sans être malade, bien que j'aie affaire avec la mort, mais jeune, vigoureux et respirant avec joie. Allons, comme aux festins d'Angleterre, je goûte au meilleur mets le dernier, afin de rendre plus douce la fin du repas. (*A Jean de Gand.*) O toi, terrestre auteur de ma vie, toi dont le courage juvénile, en moi rajeuni, me soulève d'une double vigueur pour me faire atteindre à la hauteur où est placée la victoire, augmente par tes prières la solidité de mon armure et aiguise par tes bénédictions la pointe de ma lance afin qu'elle pénètre comme cire la cotte de mailles de Mowbray et que le nom de Jean de Gand reluise d'un nouvel éclat par la vaillante conduite de son fils.

Jean de Gand. — Que Dieu te fasse triomphant dans ta bonne cause! Sois prompt comme l'éclair dans la lutte; que tes coups doublés et redoublés tombent comme un tonnerre étourdissant sur le casque de ton méchant et perfide ennemi; réveille ta jeune ardeur; sois vaillant et vis.

Bolingbroke. — Que mon innocence et Saint Georges me donnent la victoire. (*Il prend son siége.*)

Norfolk, *se levant.* — Quel que soit le lot que me réserve Dieu ou ma fortune, ici doit vivre ou mourir, fidèle au trône du roi Richard, un gentilhomme loyal, juste et sans tache. Jamais captif ne rejeta d'un cœur plus libre, les chaînes de son esclavage et n'embrassa le trésor de son affranchissement sans contrôle avec plus de joie que mon âme bondissante n'en éprouve à célébrer la fête de ce combat avec mon adversaire. Très-puissant Suzerain, et vous pairs, mes compagnons, recevez de ma bouche un souhait d'heureuses années. Je vais au combat alerte et joyeux comme au plaisir: la loyauté porte un cœur tranquille.

Le roi Richard. — Adieu, Milord: je reconnais dans tes yeux, de manière à ne pas m'y tromper, la vertu alliée à la valeur. Ordonnez le combat, maréchal et commencez. (*Le roi et les Lords retournent à leurs sièges.*)

Le lord maréchal. — Henri de Hereford, de

suivre mes guides en aveugle, et je me suis efforcé par d'incessantes lectures de contrôler les descriptions et les récits. Avant de reproduire les paroles, j'ai toujours attendu de m'en être rendu un compte exact; j'ai fait revivre la nature autour de moi.

Mais cette nature elle-même change constamment avec les hommes qu'elle nourrit. Les mouvements intérieurs dressent ou rabaissent les montagnes, les eaux courantes déblayent le sol et l'entraînent vers la mer, les courants sapent les falaises et reconstruisent les archipels, la vie fourmille dans les flots et renouvelle sans fin la surface de la Terre, enfin les peuples changent par l'agriculture, l'industrie, les voies commerciales, l'aspect et les conditions premières des continents qui les portent et ne cessent de se modifier eux-mêmes par les migrations et les croisements. La mobilité de tout ce qui nous entoure est infinie, et pourtant il faut essayer d'en donner une idée, dépeindre à la fois le milieu primitif et le milieu changeant. Déjà dans le livre *la Terre*, qui est en quelque sorte la préface de l'ouvrage actuel, j'ai tenté de décrire tous les mouvements généraux qui se produisent à la surface du globe; maintenant il s'agit de les suivre dans leurs détails à travers les continents et les mers. Pareille œuvre, je le sens, est bien difficile à mener à bonne fin, mais je trouve l'excuse de ma hardiesse dans la grandeur même de la tâche et j'y dévoue sincèrement les heures rapides de ma vie. La goutte de vapeur qui brille un instant dans l'espace reflète sur sa molécule presque imperceptible l'univers qui l'entoure de son immensité : c'est ainsi que j'essaye de réfléchir le monde environnant.

La géographie conventionnelle qui consiste à citer les ongitudes et les latitudes, à énumérer les villes, les villages, les divisions politiques et administratives, ne prend qu'une place secondaire dans mon travail ; les atlas, dictionnaires, les documents officiels fournissent sur e partie de la science géographique tous les renseiements désirables. Je ne voudrais pas, en me donnant facile besogne d'intercaler en grand nombre des taux de noms et de chiffres, accroître inutilement les nsions d'un ouvrage qui sera déjà fort étendu, et je ndrais d'empiéter sur un domaine qui est celui de la tographie et de la statistique pure. En ajoutant à on livre de nombreuses cartes, je n'ai point eu non plus l'ambition de composer une sorte d'atlas et de dispenser ainsi le lecteur d'avoir recours aux ouvrages spéciaux. Tandis que les cartes générales ont pour but de donner à ceux qui les étudient tous les renseignements, sans exception, qui se rapportent à la configuration du sol et à la position des mers, les planches et les figures de la *Nouvelle Géographie universelle* sont destinées uniquement à mettre en relief les phénomènes dont il est question dans le texte; tout en restant dans les conditions obligatoires d'exactitude et de précision, elles négligeront les détails secondaires. Loin de remplacer un atlas, mes cartes ne font, pour ainsi dire, que le commenter, en expliquer le sens intime relativement aux phénomènes de la nature et aux événements de l'histoire.

Dans mon long voyage à travers le monde, des rivages de la Grèce, où commence notre civilisation européenne, aux formidables monts de glace qui défendent à l'homme les abords des terres Antarctiques, je ne m'astreindrai point à un ordre absolument rigoureux. La nature étant elle-même fort diverse dans ses aspects et n'obéissant à aucun régime de régularité conventionnelle, il n'y aurait qu'un ordre tout extérieur à suivre toujours la même routine dans la description des pays. Il me semble plus vrai de me laisser diriger dans mon travail par l'importance relative des phénomènes qu'il s'agit de décrire et par les caractères distinctifs et l'état de culture des peuples qui se succéderont dans mes tableaux.

En commençant un travail d'une aussi grande étendue, mon devoir est de m'engager envers le lecteur à une extrême sobriété de langage. J'ai trop à dire pour ne pas me garder de toute parole inutile ; je serai donc aussi bref qu'il me sera possible de l'être sans nuire à la clarté de l'exposition. La Terre est assez grande et les quatorze cents millions d'hommes qui l'habitent présentent assez de diversités et de contrastes pour que l'on puisse en parler sans se livrer à des répétitions inutiles.

Malheureusement mon ouvrage, avec quelque soin que je l'aie préparé et que je le rédige, ne sera point exempt de nombreuses erreurs. Celles qui auront pour cause les transformations incessantes de la nature et de l'humanité ne sauraient être évitées et je n'ai pas besoin de m'en excuser, car je ne puis avoir la prétention de devancer le temps. Mais je prévois aussi bien des

erreurs qui proviendront, soit de l'ignorance des travaux de mes devanciers, soit, chose plus grave, de quelque préjugé dont je ne serais pas encore parvenu à me défaire. D'avance je prie mes lecteurs de me pardonner. Du moins, puis-je leur promettre le scrupule dans le travail, la droiture dans les jugements, le respect continu de la vérité. C'est là ce qui me permet de m'adresser à eux plein de confiance, en les invitant à étudier avec moi cette « Terre Bienfaisante » qui nous porte tous et sur laquelle il serait si bon de vivre en frères !

ÉLISÉE RECLUS.

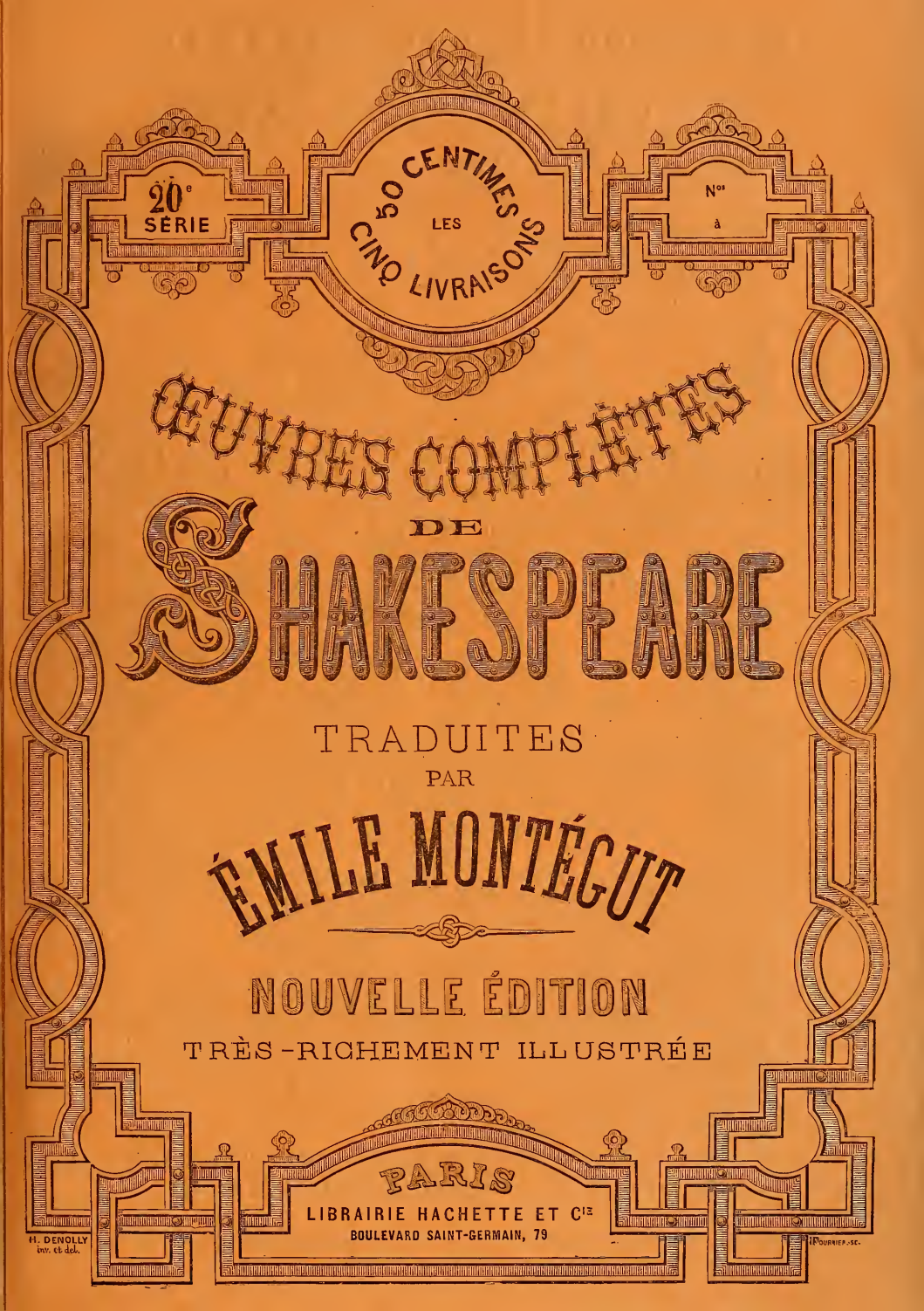
CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

La *Nouvelle Géographie universelle* de M. Élisée Reclus se composera d'environ cinq cents livraisons, soit dix à douze beaux volumes grand in-8. Chaque volume, comprenant la description d'une ou de plusieurs contrées, formera pour ainsi dire un ensemble complet et se vendra séparément. Ainsi le premier volume embrassera l'Europe méditerranéenne (la Grèce, la Turquie, la Roumanie, la Serbie, l'Italie et la presqu'île des Pyrénées); le second, la France, l'Alsace-Lorraine et la Belgique; le troisième, la Suisse, l'Austro-Hongrie, l'Allemagne et la Hollande, etc. Nos souscripteurs, selon leurs ressources ou leurs études, pourront donc se procurer isolément les parties de ce grand ouvrage dont ils auront besoin, sans s'exposer au regret de ne posséder que des volumes dépareillés.

Chaque livraison, composée de 16 pages et d'une couverture, et contenant au moins une gravure ou une carte tirée en couleurs, et généralement plusieurs cartes insérées dans le texte, se vend 50 centimes.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 8 mai 1875.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.


20e SÉRIE
50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS
Nos à
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
H. DENOLLY inv. et del.
H. OURNIER sc.

NOUVELLE PUBLICATION

OUVRAGE INÉDIT

HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'EN 1789

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR

M. GUIZOT

Ouvrage illustré d'environ 200 gravures sur bois

D'APRÈS LES DESSINS D'A. DE NEUVILLE

Tous les esprits sérieux reconnaissent aujourd'hui qu'un des moyens les plus sûrs de contribuer à la grandeur et à la tranquillité de notre pays est de répandre largement l'instruction. Notre gouvernement, nos chambres le sentent bien : de nouvelles lois sont faites, d'autres sont préparées, des conférences sont ouvertes et encouragées. Les particuliers s'associent à ce mouvement, ils fondent des bibliothèques, ils achètent des livres utiles et les mettent en quelque sorte sous la main des lecteurs. Enfin les publications destinées à la jeunesse et à ceux que l'instruction n'atteignait pas autrefois se multiplient, et chaque année voit paraître, dans ce genre, des ouvrages excellents, quelques-uns même d'un grand mérite. Cependant on peut encore regretter que, chez nous, les hommes qui occupent les situations éclatantes dans les sciences et dans les lettres ne daignent pas tou consacrer quelques-uns de leurs travaux à l'enseignemen du peuple et de la jeunesse.

Un noble exemple va leur être donné par l'un des plu illustres d'entre eux : M. Guizot commencera très-prochai nement sous le titre « L'Histoire de France racontée mes petits enfants » la publication d'un ouvrage écrit sur tout pour ces jeunes générations qui entreront bientôt e possession des destinées de la France.

Quelles circonstances ont fait naître l'idée de cet ouvrage Dans quel esprit a-t-il été composé ?

Nous sommes heureux de pouvoir répondre à ces ques

Le lord maréchal. Sonnez, trompettes, et vous, combattants, avancez.
Arrêtez, le roi a jeté son bâton.

(Acte I, sc. III)

Lancastre et de Derby, reçois ta lance et que Dieu protége le droit !

Bolingbroke, *se levant.* — Fort comme une tour dans mon espérance, je réponds *Amen.*

Le lord maréchal, *à un officier.* — Allez porter cette lance à Thomas, duc de Norfolk.

Premier héraut. — Henri de Hereford, de Lancastre et de Derby, se présente ici aux noms de Dieu, de son Souverain et de lui-même, pour prouver, sous peine d'être reconnu menteur et félon, que le duc de Norfolk, Thomas Mowbray, est traître envers Dieu, son Souverain et lui-même, et il ose le défier au combat.

Second héraut. — Ici est présent Thomas Mowbray, duc de Norfolk, pour se défendre et prouver, sous peine d'être reconnu menteur et félon, que Henri de Hereford, de Lancastre et de Derby, est déloyal envers Dieu, son Souverain et lui-même, et courageusement et avec un ardent désir, il n'attend pour commencer que le signal de la trompette.

Le lord maréchal. — Sonnez, trompettes, et vous combattants, avancez. (*On sonne une charge.*) Arrêtez, le roi a jeté son bâton.

Le roi Richard. — Que tous déposent leurs heaumes et leurs lances et retournent à leurs siéges. (*Aux Lords.*) Venez conférer avec nous. Que les trompettes sonnent pendant que nous allons annoncer à ces ducs ce que nous avons décidé. (*Longue fanfare. — Aux combattants.*) Avancez, et écoutez ce que nous avons décidé avec notre conseil. Comme la terre de notre royaume ne doit pas être souillée de ce sang précieux qu'elle a nourri; comme nos yeux détestent l'aspect des plaies civiles creusées par le tranchant d'épées concitoyennes; comme dans notre opinion, ce sont l'orgueil au vol d'aigle, aux pensées ambitieuses dont l'essor tente l'escalade du ciel, et la haine d'une envieuse rivalité qui vous poussent à réveiller notre paix sommeillante dans ce berceau de notre contrée avec la douce respiration d'un enfant; comme ce tintamarre des tambours aux rauques clameurs, ce redoutable charivari des trompettes aux aigres fanfares, et ce cliquetis sonore des armes de fer entrechoquées pourraient faire fuir d'effroi la paix hors de nos frontières, et nous forcer à marcher dans le sang même de nos parents, nous vous bannissons de nos territoires : vous, cousin Hereford, sous peine de la vie, jusqu'à ce que deux fois cinq étés aient enrichi nos champs, vous ne saluerez pas nos beaux domaines, mais vous foulerez sur la terre étrangère les sentiers de l'exil.

Bolingbroke. — Votre volonté sera faite. Ma consolation, c'est que ce soleil qui vous échauffe ici brillera aussi sur moi, et que ces rayons d'or qu'il vous prête ici, tomberont aussi sur moi et doreront mon exil.

Le roi Richard. — Pour toi, Norfolk, un arrêt plus rigoureux et que je prononce quelque peu à contre cœur t'est réservé. Les heures à la marche invisiblement lente ne détermineront pas le terme indéfini de ton dur exil. Je prononce contre toi, sous peine de ta vie, cette parole sans espoir : « Ne reviens jamais. »

Norfolk. — Une dure sentence, mon tout-puissant Suzerain, et fort inattendue de la bouche de Votre Altesse. J'avais mérité de recevoir des mains de Votre Altesse une meilleure récompense que ce coup qui me rejette errant dans l'espace. Le langage que j'ai appris ces quarante dernières années, mon anglais natal, il me faut l'oublier maintenant : maintenant ma langue ne m'est pas d'une plus grande utilité qu'une viole ou une harpe sans cordes; elle doit être maintenant comme un bon instrument fermé dans son étui, ou qui, s'il en est tiré, est mis entre des mains qui ne connaissent pas la touche et le ton de l'harmonie. Vous avez emprisonné ma langue au dedans de ma bouche derrière les doubles grilles de mes dents et de mes lèvres, et le geôlier qui doit prendre soin de moi, c'est la stupide, insensible, stérile ignorance. Je suis trop vieux maintenant pour cajoler une nourrice, trop avancé en âge pour devenir un écolier : qu'est-ce donc que ta sentence, sinon une mort muette qui vole à ma bouche les paroles qu'elle exhalait avec son souffle depuis ma naissance?

Le roi Richard. — Il ne te sert en rien d'en appeler à notre compassion ; après notre sentence les plaintes viennent trop tard.

Norfolk. — Ainsi donc, je me retire de la lumière de mon pays pour habiter les ombres solennelles de la nuit éternelle. (*Il fait un mouvement pour se retirer.*)

Le roi Richard. — Reviens ici et emporte avec toi ce serment que tu vas prononcer. Posez sur notre épée royale vos mains proscrites et jurez sur le service que vous devez à Dieu (celui que vous nous devez nous l'exilons avec vous), de tenir le serment que nous vous déférons. Jurez, — et que la loyauté et Dieu vous aident à tenir cette pro-

messe, — de ne jamais chercher dans l'exil l'affection l'un de l'autre, de ne jamais vous regarder en face l'un l'autre, de ne jamais vous écrire ni vous saluer, de ne jamais changer en accalmie la tempête hautaine de votre haine soulevée dans votre pays, de ne jamais vous rencontrer par dessein prémédité, pour conspirer, intriguer ou machiner quelque mal contre nous, notre pouvoir, nos sujets et notre royaume.

Bolingbroke. — Je jure.

Norfolk. — Et moi je jure d'observer toutes ces conditions.

Bolingbroke. — Norfolk, je veux te parler, autant qu'il m'est permis de parler à mon ennemi: en ce moment, si le roi nous avait laissé faire, une de nos âmes serait errante dans les airs, bannie de ce fragile sépulcre de notre chair, comme notre chair est maintenant bannie de ce pays. Confesse tes trahisons avant de fuir ce royaume; puisque tu as loin à aller, n'emporte pas avec toi le lourd fardeau d'une âme coupable.

Norfolk. — Non, Bolingbroke, si jamais je fus traître, puisse mon nom être effacé du livre de vie et puissé-je être banni du ciel, comme je suis banni d'ici! mais ce que tu es, nous le savons Dieu, toi et moi, et le roi, je le crains, n'aura que trop tôt à se repentir. Adieu, mon Suzerain; désormais je ne puis m'égarer, le monde entier est ma route, sauf pour revenir en Angleterre (*Il sort.*)

Le roi Richard. — Oncle, je vois l'affliction de ton cœur dans le miroir de tes yeux; l'expression de ta tristesse a retranché quatre années de son exil. (*A Bolingbroke.*) Lorsque six hivers glacés se seront écoulés, reviens de ton exil le bienvenu dans ta patrie.

Bolingbroke. — Quel long laps de temps peut tenir dans une petite parole! Quatre traînants hivers et quatre folâtres printemps s'envolent avec un seul mot; telle est la puissance de la parole des rois.

Jean de Gand. — Je remercie mon Suzerain, puisque, à ma considération, il abrége de quatre années l'exil de mon fils; mais je retirerai de cela peu d'avantages, car avant que les six années qu'il doit passer en exil aient eu le temps de changer leurs lunes et de ramener leurs saisons, ma lampe vide d'huile et ma flamme épuisée par l'âge seront éteintes par la vieillesse et la nuit éternelle: ce pouce de flambeau sera brûlé et consumé et la mort aveugle ne me permettra pas de revoir mon fils.

Le roi Richard. — Allons donc, oncle, tu as encore bien des années à vivre.

Jean de Gand. — Mais pas une seule minute que tu puisses me donner, roi: tu peux abréger mes jours par le chagrin morose et me retirer des nuits, mais tu ne peux me prêter un matin; tu peux aider le temps à labourer mon visage des sillons de l'âge, mais tu ne peux arrêter les progrès d'une seule ride. Ta parole peut concourir à ma mort avec le temps; mais une fois mort, ton royaume ne pourrait racheter ma vie.

Le roi Richard. — Ton fils a été banni après mûre délibération, et ta bouche a eu part au verdict. Pourquoi donc, alors, as-tu semblé approuver notre justice?

Jean de Gand. — Les choses douces au goût sont souvent d'aigre digestion. Vous m'avez pressé d'être juge; mais j'aurais préféré que vous m'eussiez ordonné de plaider comme un père. Oh! s'il avait été un étranger et non mon enfant, j'aurais été plus doux pour excuser sa faute: j'ai cherché à éviter le reproche de partialité et j'ai détruit ma propre vie par cette sentence. Hélas! j'attendais que quelques-uns d'entre vous me dissent que j'étais trop sévère, de me défaire ainsi de mon enfant; mais vous avez donné permission à ma langue récalcitrante de me faire ce tort contre ma volonté.

Le roi Richard. — Adieu, cousin. Oncle, ordonne-lui de tenir sa promesse. Nous le bannissons pour six ans et il partira. (*Sortent le roi Richard et sa suite. Fanfares.*)

Aumerle. — Adieu, cousin, que des lieux où vous habiterez vos lettres nous apprennent ce que votre personne ne pourra plus nous faire savoir.

Le lord maréchal. — Monseigneur, je ne prends pas congé de vous, car je chevaucherai à vos côtés jusqu'à ce que nous soyons au bout de ce royaume.

Jean de Gand. — Oh! pourquoi donc économises-tu tes paroles et ne réponds-tu pas aux adieux de tes amis?

Bolingbroke. — J'ai trop peu de paroles pour prendre congé de vous, et cependant ma langue devrait au contraire se montrer prodigue de ses fonctions pour exhaler l'abondante douleur de mon cœur.

Jean de Gand. — Le sujet de ton chagrin n'est qu'une absence temporaire.

Bolingbroke. — Quand la joie est absente, le chagrin est présent tout le temps.

Jean de Gand. — Que sont six hivers? ils sont bien vite écoulés.

Bolingbroke. — Oui, pour les hommes qui sont dans la joie; mais le chagrin fait dix heures d'une seule.

Jean de Gand. — Appelle cet exil un voyage que tu fais par plaisir.

Bolingbroke. — Mon cœur qui sent trop que c'est un pèlerinage forcé soupirera lorsqu'il lui donnera ce nom qui n'est pas le sien.

Jean de Gand. — Regarde le cercle morose que parcourront tes pas fatigués comme une monture où tu devras placer le précieux joyau de ton retour.

Bolingbroke. — Oh plutôt, chacune des ennuyeuses enjambées que je ferai me rappellera par quelle distance je serai séparé des joyaux que j'aime. Il me faudra faire le long apprentissage des routes de l'étranger, et lorsque enfin j'aurai ma liberté, de quoi pourrai-je me vanter, sinon d'avoir été un homme de peine au service de la douleur?

Jean de Gand. — Toutes les places que visite l'œil du ciel sont pour un homme sage des ports et des havres heureux. Apprends à la nécessité que tu subis à considérer qu'il n'est pas de vertu supérieure à la nécessité. Persuade-toi que c'est toi qui as banni le roi et non pas que c'est le roi qui t'a banni : le malheur pèse d'un poids d'autant plus lourd qu'il s'aperçoit qu'il est plus faiblement supporté. Vas, dis-toi que c'est moi qui t'ai envoyé conquérir l'honneur, et non pas que le roi t'a exilé; ou bien suppose qu'une peste dévorante flotte dans notre air et que tu fuis vers un climat plus pur. Écoute, que tout ce que ton âme tient pour précieux, ton imagination sache l'attribuer aux lieux où tu vas et non pas aux lieux d'où tu viens. Suppose que les oiseaux chanteurs sont des musiciens, que le gazon que tu fouleras est la chambre royale ornée de nattes, que les fleurs sont de belles dames et que tes pas ne sont qu'une mesure voluptueuse ou une danse; car le hargneux chagrin a moins de pouvoir pour mordre l'homme qui le raille et le porte légèrement.

Bolingbroke. — Oh! qui donc peut tenir du feu dans sa main et se croire sur le Caucase glacé? Qui peut émousser le tranchant aigu de l'appétit par la simple imagination d'un festin? ou se rouler tout nu dans la neige de décembre en pensant à la chaleur d'un été imaginaire? Oh! non, la connaissance du bien ne fait que plus fortement sentir le mal : la dent du cruel chagrin n'est jamais plus venimeuse que lorsqu'elle mord sans faire saigner la blessure.

Jean de Gand. — Viens, viens, mon fils, je vais te mettre sur ton chemin : si j'avais ta jeunesse et ta cause, je ne voudrais pas rester.

Bolingbroke. — Eh bien, adieu, sol d'Angleterre; adieu, douce terre, ma mère, ma nourrice qui me portes encore; en quelque lieu que je sois errant, je pourrai me vanter d'être, quoique banni, un véritable Anglais. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Un appartement dans le palais du roi.

Entrent LE ROI RICHARD, BAGOT *et* GREEN. AUMERLE *entre après eux.*

Le roi Richard. — Nous l'avons remarqué. — Cousin Aumerle, avez-vous conduit sur sa route le hautain Hereford?

Aumerle. — J'ai conduit le hautain Hereford, puisque vous l'appelez ainsi, jusqu'à la première grande route seulement et je l'ai quitté là.

Le roi Richard. — Et, dites-moi, a-t-il été versé au départ abondance de larmes?

Aumerle. — Ma foi, pas une seule de ma part, si ce n'est que le vent du nord-est, qui nous soufflait alors aigrement au visage, a réveillé le flux lacrymal endormi et a ainsi attendri d'une larme nos secs adieux.

Le roi Richard. — Qu'a dit notre cousin lorsqu'il s'est séparé de vous?

Aumerle. — « Adieu, » mais comme mon cœur refusait à ma langue le droit de profaner un tel mot, cela m'a fourni le moyen de contrefaire l'accablement d'un si grand chagrin que les paroles semblaient ensevelies dans le tombeau de ma douleur. Ma foi, si ce mot *adieu* avait pu allonger les heures et ajouter des années à son court exil, il aurait eu un volume *d'adieux;* mais comme cela ne se pouvait pas, il n'en a eu aucun de moi.

Le roi Richard. — Il est notre cousin, cousin; mais il est douteux que lorsque le temps le rappellera de l'exil dans ses foyers, notre parent revienne voir ses amis. Nous-même, Bushy, Bagot et Green ici présents, nous avons observé sa courtoisie envers le bas peuple : nous avons remarqué l'humble et familière politesse par laquelle il semblait vouloir pénétrer dans son cœur; nous avons

JEAN DE GAND. Le roi viendra-t-il, afin que je puisse exhaler mon dernier souffle en conseils salutaires pour sa jeunesse légère ? (Acte II, sc. I.)

vu la déférence qu'il jetait en pâture aux manants, faisant la cour à de pauvres artisans par l'artifice de ses sourires et la tenue de sa résignation dans la mauvaise fortune, comme s'il avait voulu mener en exil leur affection avec lui. Il a tiré son bonnet à une marchande d'huîtres, et deux charretiers qui lui avaient souhaité la protection de Dieu pour son exil, ont obtenu le tribut de son souple genou, avec des « je vous remercie, mes compatriotes, mes affectueux amis, » tout comme si l'Angleterre était son héritage et qu'il fût au premier degré l'espérance de nos sujets.

GREEN. — Bon, il est parti ; que ces pensées s'en aillent avec lui. Maintenant, mon Suzerain, il faut promptement agir avec les rebelles qui se sont levés en Irlande, avant qu'un plus long sursis ne leur fournisse de plus grands moyens pour leur succès et la ruine de Votre Majesté.

LE ROI RICHARD. — Nous irons en personne à cette guerre, et comme nos coffres, par suite d'une trop grande magnificence et de trop libérales largesses sont devenus quelque peu légers, nous sommes obligés d'affermer notre domaine royal. Le revenu de cette ferme nous fournira les moyens de faire face aux affaires qui nous sont survenues. Si cela ne suffit pas, nos lieutenants, à l'intérieur, obtiendront des blancs seings par lesquels ils pourront taxer à de fortes sommes d'or ceux qu'ils connaîtront pour riches, et ils nous enverront ces sommes pour faire face à nos besoins ; car nous allons partir pour l'Irlande immédiatement.

Entre BUSHY.

LE ROI RICHARD. — Quelles nouvelles, Bushy?

BUSHY. — Le vieux Jean de Gand est dange-

reusement malade, Monseigneur; il a été attaqué subitement et il a envoyé en toute hâte pour supplier Votre Majesté d'aller le voir.

Le roi Richard. — Où est-il ?

Bushy. — Au palais d'Ely.

Le roi Richard. — Grand Dieu, mettez maintenant dans la tête de ses médecins la pensée de le conduire immédiatement à sa tombe! La garniture de ses coffres nous fera des habits pour nos soldats dans ces guerres d'Irlande. Venez, Messieurs, allons tous le visiter : prions Dieu qu'en faisant toute diligence nous arrivions encore trop tard !

Tous ensemble. — *Amen.* (*Ils sortent.*)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Londres. — Un appartement dans le palais d'Ely.

JEAN DE GAND *sur une couche;* LE DUC D'YORK *et autres autour de lui.*

Jean de Gand. — Le roi viendra-t-il, afin que je puisse exhaler mon dernier souffle en conseils salutaires pour sa jeunesse légère?

Le duc d'York. — Ne vous tourmentez pas et ne fatiguez pas votre souffle, car c'est en vain qu'on adresse des conseils à son oreille.

Jean de Gand. — Oh ! oui, mais on dit que les voix des mourants forcent l'attentiun comme une profonde harmonie : lorsque les paroles sont rares, elles sont rarement dépensées en vain; car ils exhalent la vérité ceux qui exhalent leurs paroles dans la souffrance. Celui qui bientôt ne pourra plus rien dire est plus écouté que ceux qui sont poussés à bavarder par la jeunesse et le bonheur; on remarque plus les morts des hommes que leurs vies; de même que le dernier goût des mets est le plus doux, ainsi le coucher du soleil, les derniers accents de la musique s'impriment plus fortement dans le souvenir que les choses depuis longtemps passées, et quoique Richard n'eût pas voulu écouter les conseils de ma vie, l'austère discours de mon agonie pourra peut-être ouvrir ses oreilles sourdes.

Le duc d'York. — Non, elles sont remplies par d'autres sons plus flatteurs, par exemple les compliments sur son gouvernement : puis il y a les chansons lascives dont l'oreille de la jeunesse écoute toujours le son empoisonné; puis le récit des modes courantes dans la fière Italie dont notre nation tardivement singeresse suit les manières clopin clopant par basse imitation. Quelle est la vanité qu'enfante n'importe quel coin du monde, aussi vile qu'elle soit, pourvu qu'elle soit nouvelle, qui ne soit chuchotée bien vite à son oreille? Là où la volonté est en lutte avec le bon sens, les conseils arrivent trop tard pour être écoutés : n'essayez pas de diriger celui qui prétend choisir son chemin lui-même. Tu manques de souffle et tu veux perdre celui qui te reste?

Jean de Gand. — Il me semble que je suis un prophète nouvellement inspiré, et voici en expirant ce que je prédis de lui. La flamme fougueuse et précipitée de ses désordres ne peut durer longtemps, car les feux violents se consument vite; les petites pluies durent longtemps, mais les tempêtes soudaines sont courtes; il s'essouffle bien vite, celui qui trop chaudement éperonne; la nourriture avalée avec trop d'empressement étrangle le mangeur; la vanité légère, cormoran insatiable, lorsqu'elle a consumé toutes ses ressources, fait proie d'elle-même. Ce trône royal de rois, cette île porte-sceptre, cette terre de majesté, ce siége de Mars, cet autre Eden, ce demi-paradis, cette forteresse que la nature s'est bâtie à elle-même contre l'invasion et la violence de la guerre, cette florissante pépinière d'hommes, ce petit univers, cette pierre précieuse enchâssée dans la mer d'argent qui lui rend le service d'un rempart ou celui d'un fossé de défense autour d'un château, contre l'envie de pays moins heureux; ce coin

béni, cette terre, ce royaume, cette Angleterre, cette matrice féconde de rois souverains, redoutés pour leur race, fameux par leur naissance, renommés par les exploits que, pour le service de la foi chrétienne et de la vraie chevalerie, ils ont portés loin de leur patrie, jusqu'aux lieux où dans l'opiniâtre Judée s'élève le sépulcre, rançon du monde, du fils de la bienheureuse Marie ; le pays de ces chères âmes, ce cher, cher pays, cher pour sa réputation à travers le monde, est maintenant affermé (ah ! prononcer de telles paroles me tue !) comme un petit fief ou une misérable ferme : cette Angleterre entourée par la mer triomphante et dont les rivages de rochers repoussent les assauts jaloux de l'humide Neptune, est maintenant enchaînée honteusement par des liens de parchemins pourris et tachés d'encre; cette Angleterre qui avait coutume de conquérir les autres peuples a fait une honteuse conquête d'elle-même. Oh ! si ce scandale pouvait finir avec ma vie, combien heureuse serait ma mort prochaine !

Entrent LE ROI RICHARD, LA REINE, AUMERLE, BUSHY, GREEN, BAGOT, ROSS *et* WILLOUGHBY.

Le duc d'York. — Le roi est arrivé : agissez doucement avec sa jeunesse, car les jeunes et chauds étalons, quand on les irrite, n'en sont que plus rétifs.

La reine. — Comment se porte Lancastre, notre noble oncle?

Le roi Richard. — Eh bien, comment cela va-t-il, mon homme? Comment se porte le vieux Gand?

Jean de Gand. — Oh ! comme ce nom convient bien à mon état ! Je suis un vieux gant, en vérité, je n'ai plus que la peau à force d'être vieux : le chagrin a gardé en moi un jeûne fatigant, et qui peut s'abstenir de manger sans se réduire à n'être qu'une peau? J'ai longtemps veillé sur l'Angleterre endormie: les veilles engendrent la maigreur et la maigreur n'est que peau : le bonheur dont certains pères se repaissent, je veux dire les regards de mes enfants, j'en ai strictement jeûné, et c'est par ce jeûne que tu m'as réduit à l'état de gant; je suis un parchemin bon pour la tombe, sec comme la tombe, dont le ventre creux n'hérite de rien que d'os.

Le roi Richard. — Des malades peuvent-ils donc jouer si spirituellement sur leurs noms?

Jean de Gand. — Non, mais la misère se plaît à se moquer d'elle-même : puisque tu cherches à tuer mon nom en moi, je me raille de mon nom pour te flatter, grand roi.

Le roi Richard. — Est ce que les mourants flattent ceux qui doivent vivre?

Jean de Gand. — Non, non, ce sont les vivants qui flattent ceux qui meurent.

Le roi Richard. — Et cependant toi qui es en train de mourir, tu dis que tu me flattes.

Jean de Gand. — Oh ! non, c'est toi qui meurs, quoique je sois le plus malade.

Le roi Richard. — Je suis en santé, je respire et je te vois malade.

Jean de Gand. — Celui qui m'a créé sait combien je te vois malade; je te vois avec la vue d'un malade et je te vois malade. Ton lit de mort n'est rien moins que le pays où est couchée malade ta réputation, et toi, trop insoucieux patient que tu es, tu remets ton corps sacré aux soins de ces médecins qui les premiers te blessèrent. Dans le cercle de ta couronne qui n'est pas plus large que ta tête, mille flatteurs trouvent moyen de se mouvoir, et cependant le mal qui se commet dans ce petit espace n'embrasse pas moins que tout le pays. Oh ! si ton grand-père, d'un œil prophétique, avait vu comment le fils de son fils ruinerait ses fils, il aurait mis ta honte hors de ta portée, en te déposant avant que tu possédasses le trône que tu es possédé maintenant de déposer. Oh ! neveu, quand tu serais régent du monde, ce serait une honte d'affermer ce pays ; mais quand tout ton univers consiste dans ce pays, n'est-ce pas une action plus que honteuse de l'humilier ainsi ? Tu es maintenant le propriétaire exploiteur de l'Angleterre, tu n'en es pas le roi : ton pouvoir qui crée la loi s'est rendu l'esclave de la loi, et toi....

Le roi Richard. — Et toi, lunatique à l'esprit affaibli, qui te prévaux du privilége de la maladie, as-tu l'audace de permettre à tes admonitions glacées de faire pâlir nos joues et d'exciter la fureur à chasser notre sang royal de sa résidence native? Vraiment, par la très-royale majesté de mon trône, si tu n'étais pas le frère du fils du grand Édouard, cette langue qui roule si rondement au dedans de ta tête ferait rouler ta tête de tes insolentes épaules.

Jean de Gand. — O fils de mon frère Édouard, ne m'épargne pas sous ce prétexte que j'étais le fils de son père Edouard ; semblable au pélican, tu as déjà soutiré de ce sang et tu t'en es soûlé

dans tes orgies. Mon frère Glocester, âme honnête et d'intentions droites, — puisse-t-il être au ciel parmi les âmes bienheureuses ! — peut prouver et témoigner qu'il t'en coûte peu de répandre le sang d'Édouard : unis-toi à la maladie qui m'accable en ce moment, et que ta cruauté, tranchante comme la faux de la vieillesse, abatte d'un seul coup une fleur depuis trop longtemps desséchée. Vis dans ta honte, mais puisse ta honte ne pas mourir avec toi ! Que ces mots soient à jamais tes bourreaux ! Portez-moi à mon lit et de là à ma tombe. Qu'ils chérissent la vie ceux qui y possèdent affection et honneur ! (*Il sort porté par ses gens.*)

Le roi Richard. — Et que ceux-là meurent qui possèdent la vieillesse et le radotage ; tu possèdes les deux et tu appartiens deux fois à la tombe.

Le duc d'York. — Je conjure Votre Majesté d'imputer ses paroles au délire de la maladie et de la vieillesse : il vous aime, sur ma vie, et vous tient pour aussi cher que vous tiendrait pour cher, Harry, duc de Hereford, s'il était ici.

Le roi Richard. — C'est juste, vous dites vrai : telle l'affection de Hereford, telle aussi la sienne, et la mienne répond à la leur ; que les choses soient ce qu'elles sont.

Entre NORTHUMBERLAND.

Northumberland. — Mon Suzerain, le vieux Gand se recommande à Votre Majesté.

Le roi Richard. — Que dit-il ?

Northumberland. — Rien, vraiment, tout est dit : sa langue est maintenant un instrument sans cordes ; paroles, vie et tout, le vieux Lancastre a tout épuisé.

Le duc d'York. — Puisse York être le premier qui fasse ainsi banqueroute ! quoique la mort soit pauvre, elle met fin à la misère mortelle.

Le roi Richard. — Le fruit le plus mûr est celui qui tombe le premier, et ainsi fait-il, lui. Son temps est fini ; nous, il nous faut continuer notre pèlerinage : mais, assez là-dessus. Maintenant, à nos guerres d'Irlande : il nous faut vaincre ces barbares Kernes à la chevelure ébouriffée, les seuls êtres venimeux qui vivent dans un pays où rien de venimeux n'a le privilége de vivre, et comme ces grandes affaires entraînent des charges, nous nous saisissons pour nos besoins, de l'argenterie, de la monnaie, des revenus et des meubles qui étaient en la possession de notre oncle Jean de Gand.

Le duc d'York. — Combien de temps garderai-je patience ? Combien de temps l'affectueux dévouement me forcera-t-il à souffrir l'injustice ? Ni la mort de Glocester, ni le bannissement de Hereford, ni les affronts faits à Gand, ni les maux particuliers de l'Angleterre, ni les empêchements opposés au mariage du pauvre Bolingbroke, ni ma propre disgrâce, n'ont jamais donné une expression de ressentiment à mon visage calme, ni ridé mon front d'un seul pli de mécontentement devant mon Souverain. Je suis le dernier des fils du noble Édouard, dont ton père, le prince de Galles, était l'aîné. Jamais lion ne fut plus impétueux dans la guerre, jamais gentil agneau ne fut plus doux dans la paix que ce jeune et princier gentilhomme. Tu as son visage, car tel il était lorsqu'il comptait le nombre de tes heures ; mais lorsqu'il fronçait le sourcil, c'était contre les Français et non contre ses amis ; sa noble main avait conquis ce qu'elle dépensait et ne dépensait pas ce qu'avait conquis la main triomphante de son père : ses mains étaient rouges du sang de ses ennemis, mais étaient pures du sang de ses parents. O Richard ! York a été emporté trop loin par la douleur ; sans cela il n'aurait jamais voulu vous comparer.

Le roi Richard. — Qu'est-ce, mon oncle, qu'y a-t-il ?

Le duc d'York. — Oh ! mon Suzerain, pardonnez-moi, s'il vous plaît ; sinon, prenant mon parti de n'être pas pardonné, je me tiens pour satisfait. Cherchez-vous donc à saisir et à accaparer entre vos mains les titres et les droits du banni Hereford ? Est-ce que Gand n'est pas mort ? Est-ce que Hereford n'est pas vivant ? Est-ce que Gand n'était pas un homme juste ? Est-ce que Harry n'est pas loyal ? Est-ce que le premier ne méritait pas d'avoir un héritier, et son héritier n'est il pas un fils bien méritant ? Enlève à Hereford ses droits et au temps ses priviléges et ses titres traditionnels ; fais que demain ne succède pas à aujourd'hui ; renonce à être ce que tu es, car comment es tu roi si ce n'est par légitime hérédité et par succession ? Maintenant, devant Dieu, — et Dieu défende que je dise vrai ! — si vous saisissez injustement les droits de Hereford, si vous révoquez les lettres patentes qui lui donnent droit de revendiquer son héritage par l'entremise de ses mandataires, et si vous lui niez l'hommage qu'il

Le roi Richard. Si tu n'étais pas le fils du frère du grand Édouard, cette langue qui roule si rondement au dedans de ta tête, ferait rouler ta tête de tes insolentes épaules.

(Acte II, sc. I.)

vous a rendu, vous amassez mille dangers sur votre tête, vous perdez un nombre infini de cœurs bien disposés, et vous aiguillonnez mon affectueuse patience à des pensées auxquelles l'honneur et l'allégeance ne voudraient pas donner accès.

Le roi Richard. — Pensez ce que vous voudrez : nous nous saisissons de son argenterie, de ses biens, de sa monnaie et de ses terres.

Le duc d'York. — Je ne resterai pas ici pour être témoin de cela. Adieu, mon Suzerain ; ce qui résultera d'une telle chose, nul ne peut le dire ; mais on peut comprendre que de mauvaises mesures il ne peut sortir de bons résultats. (*Il sort.*)

Le roi Richard. — Va, Bushy, va tout droit trouver le comte de Wiltshire ; ordonne-lui de venir nous rejoindre au palais d'Ely pour expédier cette affaire. Dès demain matin, nous partirons pour l'Irlande ; et il n'est que temps, je crois. En notre absence, nous créons Lord gouverneur d'Angleterre, notre oncle York ; car il est juste et nous a toujours beaucoup aimé. Venez, notre reine : demain, il nous faudra nous séparer ; soyons gais, car le temps qu'il nous reste à passer ensemble est court. (*Fanfares. Sortent le roi, la reine, Aumerle, Bushy, Green et Bagot.*)

Northumberland. — Eh bien, Messeigneurs, le duc de Lancastre est mort ?

Ross. — Et vivant aussi, car maintenant son fils est duc.

Willoughby. — Simplement par le titre, mais non par le revenu.

Northumberland. — Il le serait opulemment des deux façons, si la justice avait ses droits.

Ross. — Mon cœur est gros, mais il se brisera à force de silence, avant qu'il ne se soulage par les libertés de ma langue.

Northumberland. — Voyons, exprime ta pensée, et qu'il perde à jamais la parole celui qui répétera tes paroles pour te nuire.

Willoughby. — Ce que tu avais à dire a-t-il rapport au duc de Hereford ? S'il en est ainsi, parle hardiment, ami ; mon oreille a soif d'entendre parler de lui pour son bien.

Ross. — Je ne puis rien du tout pour son bien, à moins que vous n'appeliez un bien l'action de le plaindre d'être ainsi dépouillé et châtré de son patrimoine.

Northumberland. — Par le nom de Dieu, c'est une honte que de telles injustices lui soient faites, à lui, un prince royal, et à beaucoup d'autres de sang noble, dans ce pays en décadence. Le roi ne s'appartient pas à lui-même, mais il est bassement mené par ses flatteurs, et ce dont ils accuseront n'importe lequel de nous par pure haine, le roi le poursuivra successivement contre chacun de nous, contre nos vies, nos enfants et nos héritiers.

Ross. — Il a pillé les Communes par des taxes énormes, et il a presque perdu leur affection : il a imposé des amendes aux nobles pour d'anciennes querelles, et il a presque perdu leur affection.

Willoughby. — Et chaque jour de nouvelles exactions sont inventées, telles que blancs seings, dons de bienveillance, et je ne sais quoi encore ; mais, au nom de Dieu, où tout cela passe-t-il ?

Northumberland. — Ce ne sont pas les guerres qui l'ont dévoré, car au lieu de faire la guerre, il a bassement cédé par compromis ce que ses nobles ancêtres avaient acquis par la lutte. Il a dépensé dans la paix plus qu'eux dans la guerre.

Ross. — Le comte de Wiltshire tient le royaume à ferme.

Willoughby. — Le roi est en banqueroute comme un homme ruiné.

Northumberland. — L'opprobre et la ruine sont suspendus au-dessus de sa tête.

Ross. — Et cependant, malgré ses lourdes taxes, il n'a d'argent pour ces guerres irlandaises que par le vol du duc banni.

Northumberland. — Son noble parent. O roi très-dégénéré ! Mais, Lords, nous entendons siffler cette terrible tempête, et cependant nous ne cherchons pas d'asile pour éviter l'ouragan ; nous voyons le vent enfler nos voiles d'une manière menaçante, et cependant nous ne luttons pas et nous nous laissons tranquillement sombrer.

Ross. — Nous voyons le naufrage même où nous devons périr, et pour avoir laissé naître les causes de ce naufrage, le danger est maintenant devenu inévitable.

Northumberland. — Non pas : j'aperçois la vie qui regarde, même au travers des orbites creux de la mort ; mais je n'oserais dire à quelle distance sont de nous les nouvelles qui doivent nous apporter espoir.

Willoughby. — Voyons, fais-nous part de tes pensées, comme nous te faisons part des nôtres.

Ross. — Parle avec confiance, Northumberland : nous trois ne faisons qu'un avec toi ; en parlant ouvertement, tes paroles restent à l'état de pures pensées : par conséquent, parle hardiment.

NORTHUMBERLAND. — Voici donc les choses. De Port Le Blanc, une baie de Bretagne, j'ai reçu avis que Harry, duc de Hereford, Reignold, lord Cobham, le fils de Richard comte d'Arundel, qui s'est échappé dernièrement de la surveillance du duc d'Exeter, son frère, le ci-devant archevêque de Cantorbéry, sir Thomas Erpingham, sir John Ramston, sir John Norbery, sir Robert Waterton et Francis Quoint, tous bien équipés par le duc de Bretagne, avec huit grands vaisseaux et trois mille hommes de guerre, se rendent ici en toute diligence et comptent toucher prochainement nos rivages du Nord. Peut-être y seraient-ils déjà, s'ils n'avaient pas attendu le départ du roi pour l'Irlande. Si donc nous voulons secouer le joug de notre esclavage, remplumer l'aile meurtrie de notre patrie languissante, racheter de l'usure notre couronne ternie, nettoyer la poussière qui cache l'or de notre sceptre et rendre à la majesté souveraine son aspect naturel, en poste avec moi pour Ravenspurg : mais si vous n'osez pas, retenus par la crainte, restez et gardez le silence; moi j'irai.

ROSS. — A cheval! à cheval! parle de tes doutes à ceux qui ont peur.

WILLOUGHBY. — Que mon cheval tienne bon et je serai là-bas le premier. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Londres. — Un appartement dans le palais.

Entrent La REINE, BUSHY *et* BAGOT.

BUSHY. — Madame, Votre Majesté est beaucoup trop triste; vous avez promis, lorsque vous vous êtes séparée du roi, de vous éloigner de cette mélancolie qui attriste la vie et d'ouvrir votre cœur aux dispositions joyeuses.

LA REINE. — Je l'ai promis pour plaire au roi; mais si je veux me plaire à moi-même, je ne puis tenir ma promesse; pourtant je ne me connais aucune raison de souhaiter la bienvenue à un hôte comme le chagrin, si ce n'est l'adieu qu'il m'a fallu adresser à un aussi cher hôte que mon cher Richard. Et cependant il me semble que quelque douleur non encore née, mais déjà toute formée dans le sein de la fortune, se prépare à venir me trouver; au dedans de moi, mon âme tremble de je ne sais quoi; elle s'afflige de ce quelque chose plus encore que de sa séparation d'avec Monseigneur le roi.

BUSHY. — La substance de tout chagrin a vingt reflets qui ressemblent au chagrin lui-même, mais qui ne sont pas lui; car l'œil du chagrin égaré dans sa faculté de vision par les larmes aveuglantes, divise une même chose entre divers objets, pareil à ces peintures qui regardées en face ne présentent rien que confusion, mais qui regardées de côté laissent distinguer des formes séparées : c'est ainsi que Votre Majesté, considérant de côté le départ de votre Seigneur, découvre dans ce départ mille motifs de gémir, outre l'absence de sa personne; mais ces motifs, considérés dans leur réalité, ne sont que des ombres de ce qui n'est pas. Ainsi, trois fois gracieuse reine, ne pleurez pas pour autre chose que pour le départ de votre Seigneur, car il n'existe pas pour vous d'autre chagrin; ou s'il en existe, c'est par le fait de l'illusion trompeuse de votre œil en larmes qui pleure sur des choses imaginaires comme sur des choses réelles.

LA REINE. — Il se peut qu'il en soit ainsi; cependant mon âme me persuade au dedans de moi qu'il en est autrement; quoi qu'il en soit, je ne puis être que triste, si mortellement triste, que bien que ma pensée ne s'arrête sur rien de précis lorsque je pense, je sens mon cœur faillir et se déchirer sous ce rien douloureux.

BUSHY. — Ce n'est rien que crainte chimérique, ma gracieuse reine.

LA REINE. — Nullement : les craintes chimériques dérivent toujours de quelque chagrin antérieur; il n'en est pas ainsi du mien, car, ou bien le néant a engendré mon chagrin indéterminé, ou bien ce néant qui m'afflige correspond à quelque réalité; c'est par anticipation que je possède ce chagrin, mais quel est-il? Cela ne m'est pas encore connu; je ne puis lui donner de nom; c'est un chagrin sans nom, je crois.

Entre GREEN.

GREEN. — Dieu sauve Votre Majesté! Heureusement rencontrés, Messieurs; j'espère que le roi n'est pas encore embarqué pour l'Irlande.

LA REINE. — Pourquoi espères-tu qu'il ne l'est pas? il vaut mieux espérer qu'il l'est; car ses projets réclament de la diligence, et la diligence exige un bon espoir : pourquoi donc espères-tu qu'il n'est pas embarqué?

GREEN. — Parce que lui, notre espoir, aurait pu alors faire revenir ses troupes et changer en désespoir l'espérance d'un ennemi qui a posé solidement le pied en ce pays. Le banni Boling-

broke, s'est rappelé lui-même de l'exil, et les armes à la main, il est arrivé heureusement à Ravenspurg.

La reine. — Le Dieu du ciel le défende!

Green. — Oh! Madame, ce n'est que trop vrai: et ce qui est pis, le Lord Northumberland, son fils, le jeune Harry Percy, les Lords de Ross, de Beaumond et de Willoughby se sont enfuis avec tous leurs puissants amis pour aller le rejoindre.

Bushy. — Pourquoi n'avez-vous pas proclamé traîtres Northumberland et tous les autres factieux révoltés?

Green. — C'est ce que nous avons fait: là dessus le comte de Worcester a brisé son bâton, résigné sa charge de grand intendant et tous les serviteurs de la maison du roi se sont enfuis avec lui pour aller rejoindre Bolingbroke.

La reine. — Ah! Green, tu es la sage-femme qui m'as accouchée du chagrin que je portais en moi, et Bolingbroke est l'héritier funeste que ma douleur enfantait: maintenant mon âme a mis au monde son monstre, et moi mère à peine délivrée, je halète sous le poids du malheur uni au malheur, du chagrin joint au chagrin.

Bushy. — Ne désespérez pas, Madame.

La reine. — Qui pourrait m'en empêcher? Je veux désespérer et entrer en inimitié avec l'espoir trompeur; c'est un flatteur, un parasite; il repousse en arrière la mort qui doucement délierait les liens de cette vie sans ce faux espoir qui en prolonge l'agonie.

Green. — Voici venir le duc d'York.

La reine. — Avec des signes de guerre sur son vieux visage: oh! sa physionomie est pleine d'inquiétudes pressantes!

Entre LE DUC D'YORK.

La reine. — Oncle, au nom de Dieu, dites-nous quelques paroles consolantes.

Le duc d'York. — Si je faisais cela, je mentirais à ma pensée: les consolations sont dans le ciel, et nous, nous sommes sur la terre, où rien n'existe que des croix, des soucis et des chagrins. Votre époux est parti pour gagner un lointain enjeu, tandis que d'autres venaient pour lui faire perdre ici sa partie. Il m'a laissé pour soutenir son royaume, moi qui faible par l'âge ne puis me soutenir moi-même; maintenant arrive l'heure de maladie que ses excès ont amenée; maintenant il va savoir à quoi s'en tenir sur les amis qui le flattaient.

Entre UN SERVITEUR.

Le serviteur. — Monseigneur, votre fils était parti avant mon arrivée.

Le duc d'York. — Il était parti! bien, alors! que tout aille comme cela voudra! Les nobles se sont enfuis, les Communes sont froides et se révolteront, je le crains, en faveur de Hereford. Maraud, rends-toi à Plashy, chez ma sœur de Glocester; avertis-la de m'envoyer immédiatement mille livres: tiens, prends mon anneau.

Le serviteur. — Monseigneur, j'avais oublié de le dire à Votre Seigneurie; je me suis arrêté à Plashy aujourd'hui, comme je revenais; mais je vous affligerai en vous rapportant le reste.

Le duc d'York. — Qu'y a-t-il, drôle?

Le serviteur. — Une heure avant mon arrivée, la duchesse était morte.

Le duc d'York. — Dieu ait pitié de nous! quels torrents de maux se précipitent à la fois sur ce malheureux pays! Je ne sais quoi faire: plût au ciel (pourvu qu'il n'y eût pas été provoqué par ma déloyauté), que le roi eût fait tomber ma tête avec celle de mon frère. Quoi, est-ce qu'on n'a pas dépêché des courriers pour l'Irlande? Comment trouverons-nous l'argent nécessaire pour ces guerres? Venez, sœur; nièce, aurais-je dû dire: pardonnez-moi, je vous prie. (*Au serviteur.*) Va, camarade, rends-toi à la maison, procure-toi quelques chariots et rapporte-moi l'armure qui s'y trouve. (*Sort le serviteur.*) Messieurs, voulez-vous venir rassembler des hommes? Si je sais comment et par quels moyens mettre en ordre ces affaires que le désordre a jetées entre mes mains, ne me croyez jamais plus. Tous deux sont mes parents; l'un est mon souverain que mon devoir et mon serment m'obligent à défendre; l'autre est aussi mon parent, mon parent que le roi a outragé et à qui ma conscience et ma parenté m'ordonnent de faire droit. Bon, il nous faut faire quelque chose. Venez, nièce, je vous placerai en lieu sûr. Messieurs, allez rassembler vos hommes et venez me trouver immédiatement au château de Berkeley. Je devrais aller aussi à Plashy; mais le temps ne me le permettra pas: tout va de travers; tout est laissé au hasard. (*Sortent le duc d'York et la reine.*)

Bushy. — Le vent est bon pour porter des nouvelles en Irlande, mais aucune n'en revient. Pour ce qui est de nous, lever des forces proportionnelles à celles de l'ennemi est tout à fait impossible.

La reine. Oncle, au nom de Dieu, dites-nous quelques paroles consolantes.
Le duc d'York. Si je faisais cela, je mentirais à ma pensée. (Acte II, sc. II.)

Green. — D'ailleurs notre affection cordiale pour le roi nous fait cordialement haïr de ceux qui n'aiment pas le roi.

Bagot. — Et puis les Communes chancellent: car elles portent leur dévouement dans leurs bourses, et quiconque y puise, remplit leurs cœurs d'une haine mortelle en proportion du vide qu'il y fait.

Bushy. — Il s'ensuit que le roi est généralement condamné.

Bagot. — Si elles ont du jugement, nous sommes condamnés en même temps, car nous avons été toujours près du roi.

Green. — Eh bien, je vais immédiatement chercher un refuge au château de Bristol; le comte de Wiltshire y est déjà.

Bushy. — J'irai avec vous, car les Communes nous rendront peu de services, à moins que ce ne soit comme des mâtins pour nous mettre tous en pièces. Voulez-vous venir avec nous?

Bagot. — Non, j'irai en Irlande auprès de Sa Majesté. Adieu: si les présages du cœur ne sont pas vains, nous trois, nous nous séparons ici pour ne pas nous revoir.

Bushy. — Cela dépend du succès des efforts d'York pour repousser Bolingbroke.

Green. — Hélas! pauvre duc! la tâche qu'il entreprend est aussi difficile que de compter des grains de sable et de dessécher des océans: pour un qui combattra de son côté, mille déserteront. Adieu, donc, pour aujourd'hui et pour toujours.

Bushy. — Bah! nous pouvons encore nous retrouver.

Bagot. — Jamais, je le crains.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Les Landes du Glocestershire.

Entrent BOLINGBROKE *et* NORTHUMBERLAND *avec leurs forces.*

BOLINGBROKE. — A quelle distance sommes-nous maintenant de Berkeley, Milord?

NORTHUMBERLAND. — Vous pouvez m'en croire, noble lord, je suis un étranger ici dans le Glocestershire. Ces hautes collines sauvages, ces chemins raboteux et inégaux allongent les lieues et augmentent la fatigue, et cependant vos beaux discours ont été comme du sucre et ont rendu ce dur voyage doux et délectable. Mais j'y pense, quelle route fatigante entre Ravenspurg et Cotswold auront Ross et Willoughby, eux qui seront privés de votre compagnie qui, je le répète, a beaucoup trompé l'ennui et la longueur de mon voyage : il est vrai que le leur est adouci par l'espoir de trouver le plaisir que je possède présentement, et l'espérance du bonheur contient presque autant de bonheur que cette espérance réalisée; elle fera trouver courte leur route à ces Lords fatigués, courte comme la mienne l'a été par la présence de ce que je possède, votre noble compagnie.

BOLINGBROKE. — Ma compagnie est d'une valeur très-inférieure à vos bonnes paroles. Mais qui vient ici?

NORTHUMBERLAND. — C'est mon fils, le jeune Harry Percy, envoyé, d'où qu'il vienne, par mon frère Worcester.

Entre HARRY PERCY.

NORTHUMBERLAND. — Harry, comment se porte votre oncle?

PERCY. — Je croyais, Milord, que j'aurais appris par vous de ses nouvelles.

NORTHUMBERLAND. — Comment, est-ce qu'il n'est pas avec la reine?

PERCY. — Non, mon bon Lord; il a quitté la cour, brisé le bâton de sa charge et dispersé la maison du roi.

NORTHUMBERLAND. — Quelle raison a-t-il eue? il n'était pas dans ces résolutions lorsque nous avons causé ensemble pour la dernière fois.

PERCY. — C'est parce que Votre Seigneurie a été proclamé traître. Mais, Milord, il est allé à Ravenspurg pour offrir ses services au duc de Hereford, et il m'a fait passer par Berkeley pour reconnaître l'étendue des forces que le duc d'York y avait levées, en me donnant avis d'avoir à me rendre ensuite à Ravenspurg.

NORTHUMBERLAND. — Avez-vous oublié le duc de Hereford, enfant?

PERCY. — Non, mon bon Lord; car je ne puis avoir oublié ce que je ne me rappelle pas : à ma connaissance, je ne l'ai vu de ma vie.

NORTHUMBERLAND. — Alors, apprenez à le connaître maintenant; voici le duc.

PERCY. — Mon gracieux Lord, je vous offre mes services, tel que je suis, faible, novice et jeune; mais j'espère que je mûrirai d'année en année et que je me rendrai digne de services plus méritoires et plus importants.

BOLINGBROKE. — Je te remercie, gentil Percy, et sois sûr que je ne me regarde jamais comme aussi heureux que lorsque je puis me rappeler mes bons amis; si ma fortune croît en même temps que ton affection, elle sera la récompense de ta loyale fidélité : mon cœur fait cette promesse et ma main la scelle ainsi.

NORTHUMBERLAND. — Combien y a-t-il d'ici à Berkeley, et quelle attitude y fait le bon vieux York avec ses hommes de guerre?

PERCY. — Voici là-bas le château, derrière ce bouquet d'arbres; il est défendu par trois cents hommes, à ce qu'on me dit : il renferme les Lords d'York, de Berkeley et de Seymour; aucun autre de nom et de noble renommée.

NORTHUMBERLAND. — Voici venir les Lords de Ross et de Willoughby, couverts de sang à force d'avoir éperonné, la face cramoisie de la diligence qu'ils ont faite.

Entrent ROSS *et* WILLOUGHBY.

BOLINGBROKE. — Salut, Milords, je sais que vous avez mis votre affection à la poursuite d'un banni : tout mon trésor ne se compose encore que d'impalpables remercîments, mais lorsqu'il sera plus riche, il sera la récompense de votre affection et de vos efforts.

ROSS. — Votre présence suffit à nous faire riches, très-noble Lord.

WILLOUGHBY. — Et surpasse de beaucoup les fatigues que nous avons prises pour arriver en face d'elle.

Bolingbroke. — Encore des remerciments, cette caisse du pauvre; jusqu'à ce que ma fortune enfant devienne majeure, ils doivent servir de garantie à ma libéralité. Mais qui vient ici?

Northumberland. — C'est Milord de Berkeley, si je ne me trompe.

Entre BERKELEY.

Berkeley. — Milord de Hereford, mon message vous concerne.

Bolingbroke. — Milord, ma réponse est à Lancastre : je suis venu pour chercher ce nom en Angleterre, et je dois trouver ce titre dans les paroles qui sortent de votre bouche avant de répondre à aucune d'elles.

Berkeley. — Ne vous méprenez pas, Milord; ce n'est pas mon intention de supprimer aucun des titres de Votre Honneur. Je viens à vous, Milord (Lord de ce que vous voudrez), de la part du très-gracieux régent de ce royaume, le duc d'York, pour savoir ce qui vous a poussé à profiter de l'absence du roi pour troubler, par cette prise d'armes, notre paix nationale?

Bolingbroke. — Je n'aurai pas besoin de faire transporter par vous mes paroles; voici venir Sa Grâce en personne.

Entre YORK *avec sa suite.*

Bolingbroke, *s'agenouillant.* — Mon noble oncle!

Le duc d'York. — Montre-moi l'humilité de ton cœur et non celle de ton genou dont l'hommage est faux et trompeur.

Bolingbroke. — Mon gracieux oncle!

Le duc d'York. — Ta, ta! ne me donne pas de la grâce, ne me donne pas de l'oncle; je ne suis pas l'oncle d'un traître, et ce mot de grâce n'est qu'un sacrilége dans une bouche déloyale. Pourquoi ces pieds de proscrit et de banni ont-ils osé toucher un atome de terre anglaise? Et il y a bien d'autres pourquoi. Pourquoi ces pieds ont-ils osé faire tant de miles sur le sein paisible de l'Angleterre, en effrayant ses villages pâles de crainte, par la guerre et le déploiement d'armements détestables? Viens-tu ici parce que le roi consacré est absent? Mais fol enfant, le roi est resté en partant, et son pouvoir repose dans mon sein loyal. Si j'étais encore le possesseur de cette chaude jeunesse que j'avais lorsque le brave Gand, ton père, et moi, nous arrachâmes le prince Noir, ce jeune Mars parmi les hommes, du milieu des rangs de milliers de Français, oh! comme ce bras, maintenant prisonnier de la paralysie, châtierait et administrerait à ta faute la correction qu'elle mérite!

Bolingbroke. — Mon gracieux oncle, faites-moi connaître ma faute; quelle est sa gravité et en quoi consiste-t-elle?

Le duc d'York. — Elle consiste dans ce qu'il y a de plus grave, dans une rébellion énorme et une trahison détestée : tu es un banni et tu es venu ici, avant l'expiration de ton exil, braver ton souverain en prenant les armes contre lui.

Bolingbroke. — Quand je fus banni, je fus banni Hereford : mais maintenant que je reviens, je reviens pour le titre de Lancastre. Mon noble oncle, j'en conjure Votre Grâce, considérez mes griefs avec un œil impartial. Vous êtes mon père, car il me semble qu'en vous je vois le vieux Gand vivant. Eh bien, mon père, pouvez-vous permettre que je sois condamné à errer en vagabond, que mes droits et mes titres soient arrachés par force de mes armes et soient donnés à des prodigues parvenus? Pourquoi suis-je né? Si mon cousin le roi est roi d'Angleterre, on doit m'accorder que je suis duc de Lancastre. Vous avez un fils, Aumerle, mon noble parent; si vous étiez mort avant mon père, et qu'Aumerle eût été foulé aux pieds comme moi, il aurait trouvé dans son oncle Gand un père pour faire lever ses griefs et leur donner une chasse à mort. On me refuse le pouvoir de revendiquer mon héritage et cependant mes lettres patentes m'en donnent le droit. Tous les biens de mon père sont saisis et vendus, et consacrés à un mauvais usage. Que voudriez-vous que je fisse? Je suis un sujet et j'en appelle à la loi : on me refuse des mandataires; alors il me faut bien revendiquer en personne mes droits à l'héritage légitime de mes ancêtres.

Northumberland. — Le noble duc a été beaucoup trop outragé.

Ross. — Il dépend de Votre Grâce de lui faire droit.

Willougby. — Des hommes bas ont été enrichis de ses dépouilles.

Le duc d'York. — Milords d'Angleterre, laissez-moi vous dire ceci : j'ai vessenti les torts faits à mon neveu, et j'ai employé tous mes efforts pour lui faire faire réparation : mais venir

ainsi, en agression armée, être son propre vengeur et se faire réparation à soi-même, se faire droit par la révolte illégale, cela ne peut être; et vous qui le soutenez dans cette manière d'agir, vous favorisez la rébellion et vous êtes tous des rebelles.

NORTHUMBERLAND. — Le noble duc a juré qu'il n'était venu que pour réclamer ce qui lui appartenait, et pour cette revendication légitime, nous avons tous juré de lui donner appui; que celui qui brisera ce serment ne connaisse plus la joie.

LE DUC D'YORK. — Bien, bien, je vois le but de tous ces armements; je ne puis m'y opposer, je suis obligé de le confesser, parce que notre pouvoir est faible et que tout est laissé à la dérive: mais si je le pouvais, par celui qui me donna la vie, je vous ferais tous arrêter et je vous ferais vous incliner devant la souveraine clémence du roi; mais puisque je ne le peux pas, sachez que je resterai neutre. Ainsi, portez-vous bien, à moins qu'il ne vous plaise d'entrer dans le château et de vous y reposer pour cette nuit.

BOLINGBROKE. — Nous acceptons votre offre, mon oncle; mais il nous faut décider Votre Grâce à venir avec nous au château de Bristol, qui, dit-on, est occupé par Bushy, Bagot et leurs complices, ces chenilles de l'État que j'ai juré de sarcler et d'écraser.

LE DUC D'YORK. — Il se peut que j'aille avec vous: mais cependant je réfléchirai; car j'ai conscience de violer les lois de notre pays. Vous n'êtes pour moi ni amis, ni ennemis, mais vous êtes les bienvenus. Les choses qui sont hors de toute réparation me laissent hors de tout souci.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Un camp dans le pays de Galles.

Entrent SALISBURY *et* UN CAPITAINE.

LE CAPITAINE. — Milord de Salisbury, nous avons attendu dix jours, c'est à grand'peine que nous avons retenu nos compatriotes, et cependant nous n'avons reçu aucunes nouvelles du roi; par conséquent, nous allons nous disperser: adieu.

SALISBURY. — Attends encore un autre jour, fidèle Gallois : le roi a reposé toute sa confiance en toi.

LE CAPITAINE. — On croit que le roi est mort; nous ne resterons pas davantage. Les lauriers se sont tous desséchés dans notre pays; les météores font se cacher d'effroi les étoiles fixes du ciel; la lune à la face pâle jette des regards sanglants sur la terre; des prophètes au maigre visage chuchottent des changements terribles; les gens riches ont la mine sombre et les coquins sautent et dansent, les premiers parce qu'ils craignent de perdre ce qu'ils possèdent, et les autres parce qu'ils espèrent dans l'anarchie et la guerre. Ces signes-là présagent la mort ou la chute des rois. Adieu; nos compatriotes sont partis et se sont enfuis, bien assurés que Richard, leur roi, est mort. (*Il sort.*)

SALISBURY. — Richard, je vois avec les regards d'une âme accablée de tristesse, ta gloire tomber du firmament jusqu'à la vile terre! Ton soleil se couche en pleurant à l'occident, prophétisant les tempêtes à venir, le malheur et la tourmente; tes amis sont partis pour assister tes ennemis, et toutes choses marchent contrairement à ta fortune.

(*Il sort.*)

BOLINGBROKE. Mais qui vient ici.
NORTHUMBERLAND. C'est mon fils, le jeune Harry Percy, envoyé par mon frère Worcester. (Acte II, sc. III.)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le camp de Bolingbroke à Bristol.

Entrent BOLINGBROKE, LE DUC D'YORK, NORTHUMBERLAND, PERCY, WILLOUGBY, ROSS; DES OFFICIERS *marchent derrière eux amenant* BUSHY *et* GREEN, *prisonniers.*

BOLINGBROKE. — Faites avancer ces hommes. Bushy et Green, je ne torturerai pas vos âmes, puisqu'elles doivent dans quelques instants se séparer de vos corps, en vous reprochant trop fortement vos existences pernicieuses, car ce serait contraire à la charité : cependant, pour laver nos mains de votre sang, je dois ici publiquement dévoiler quelques-unes des causes de votre mort. Vous avez égaré un prince, un roi héréditaire, un gentilhomme d'un sang illustre et d'un noble visage, par vous complétement dénaturé et défiguré. Vous avez, jusqu'à un certain point, par vos nocturnes orgies, établi un divorce entre sa reine et lui, interrompu la possession d'un lit royal et flétri la beauté des joues d'une belle reine par les larmes qu'arrachaient à ses yeux vos ignobles désordres. Moi-même, prince par la fortune de mon berceau, proche du roi par le sang, proche dans son affection, jusqu'au moment où vous l'avez amené à me mal juger, j'ai dû courber le cou sous vos insultes, j'ai dû exhaler le souffle anglais de mes soupirs vers des nuages étrangers, j'ai dû manger le pain amer de l'exil, pendant que vous vous engraissiez de mes richesses, que vous dévastiez mes parcs, abattiez mes forêts, arrachiez mes armoiries de mes propres fenêtres, effaciez mes devises, pendant enfin que vous ne me laissiez d'autres signes pour montrer au monde que j'étais gentilhomme, que l'opinion des hommes et mon propre sang. Cela et beaucoup plus que tout cela, beaucoup plus que le double de tout cela, vous condamne à la mort. — Voyez à les remettre à l'exécuteur et à la main de la mort.

BUSHY. — Le coup de la mort est pour moi mieux venu que Bolingbroke ne l'est pour l'Angleterre. Milords, adieu.

GREEN. — Ma consolation, c'est que le ciel recevra nos âmes et punira l'injustice des peines de l'enfer.

BOLINGBROKE. — Milord Northumberland, voyez à les faire exécuter. (*Sortent Northumberland et autres avec les prisonniers.*) Oncle, vous dites que la reine est à votre demeure; au nom du ciel, veillez à ce qu'elle y soit bien traitée. Dites-lui que je lui envoie mes plus affectueuses salutations; prenez soin tout spécialement de lui faire transmettre mes compliments.

LE DUC D'YORK. — J'ai dépêché un de mes gentilshommes avec des lettres où je lui parle au long de votre affection pour elle.

BOLINGBROKE. — Merci, mon aimable oncle. — Venez, Milords, en route pour combattre Glendower et ses complices. Un peu de labeurs encore, et puis ensuite le repos. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

La côte du pays de Galles. — Un château en vue.

Fanfares : tambours et trompettes. Entrent LE ROI RICHARD, L'ÉVÊQUE DE CARLISLE, AUMERLE *et* DES SOLDATS.

LE ROI RICHARD. — Ce château tout proche, est celui qu'on appelle le château de Barkloughly?

AUMERLE. — Oui, Monseigneur. Comment Votre Grâce se trouve-t-elle de respirer cet air après avoir été ballottée sur les mers en courroux?

LE ROI RICHARD. — Nécessairement je dois m'en bien trouver : je pleure de joie de me retrouver une fois encore dans mon royaume. Chère terre, ma main te salue, quoique des rebelles te blessent des sabots de leurs chevaux : comme une mère longtemps séparée de son cher enfant, déborde lorsqu'elle le retrouve, en pleurs et en sourires, ainsi moi, pleurant, souriant, je te salue, ma terre, et je te caresse de mes royales mains. Ne nourris pas l'ennemi de ton Souverain, mon aimable terre; ne réjouis pas de tes douceurs ses sens de bête de proie : mais que tes araignées qui suçent tes humeurs venimeuses et que tes crapauds à la

lente démarche encombrent son chemin et nuisent aux traîtres pieds qui te foulent de leurs pas usurpateurs. Lâche tes guêpes au piquant aiguillon contre mes ennemis, et lorsqu'ils cueilleront une fleur sur ton sein, aie soin je t'en prie, qu'elle contienne un serpent caché, qui d'un coup mortel de sa double langue puisse insinuer la mort dans les veines des ennemis de ton Souverain. Ne vous moquez pas comme d'un acte insensé de cette adjuration, Milords: cette terre se trouvera douée de sentiment, et ces pierres se transformeront en soldats armés avant que son Souverain légitime succombe sous les armes d'une ignoble rébellion.

L'évêque de Carlisle. — Ne craignez pas, Monseigneur: ce pouvoir qui vous fit roi a le pouvoir de vous conserver roi en dépit de tous. Les ressources que nous offre le ciel doivent être acceptées et non refusées: lorsque le ciel veut, et que nous ne voulons pas ce qu'il veut, en refusant l'offre du ciel, nous refusons les moyens de secours et de réparation.

Aumerle. — Il veut dire, Monseigneur, que nous sommes trop lents, pendant que Bolingbroke, grâce à notre confiance, grandit et se fortifie en puissance et en partisans.

Le roi Richard. — Décourageant cousin! ne sais-tu pas que lorsque l'œil investigateur du ciel est caché derrière le globe qui éclaire le monde inférieur, les voleurs et les larrons devenus audacieux, sèment invisibles le meurtre et l'outrage; mais lorsque sortant de nouveau de dessous cette sphère terrestre, il enflamme les cîmes hautaines des pins orientaux, et darde sa lumière dans tout antre de crime, alors les meurtres, les trahisons, les crimes détestés, dépouillés du manteau que leur prêtait la nuit, apparaissent nus, tremblants devant eux-mêmes? Ainsi lorsque ce voleur, ce traître, Bolingbroke, qui a fait son sabbat dans la nuit pendant que nous étions aux Antipodes, nous verra nous lever de notre trône, notre Orient, ses trahisons apparaîtront rougissantes sur son visage, et incapable de soutenir la lumière du jour, effrayé de lui-même, il tremblera devant son crime. Toute l'eau de la mer orageuse et mugissante ne peut effacer l'huile sainte sur le front d'un roi consacré; le souffle des hommes qui ne sont qu'enfants du monde ne peut renverser le député élu par le Seigneur. A chaque homme que Bolingbroke a contraint de lever un acier malfaisant contre notre couronne d'or, Dieu oppose en faveur de son Richard un des anges glorieux qu'il tient à sa solde céleste: si les anges combattent, de faibles mortels doivent succomber, car le ciel protége toujours le droit.

Entre SALISBURY.

Le roi Richard. — Soyez le bienvenu, Milord: à quelle distance sont vos forces?

Salisbury. — Ni plus près ni plus loin, mon gracieux Seigneur, que ce faible bras-ci: le découragement guide ma langue et m'ordonne de ne parler que de désespoir. Un jour de retard de trop, mon noble Seigneur, aura, je le crains, assombri tous tes heureux jours sur la terre. Oh! rappelle le jour d'hier, ordonne au temps de revenir et tu auras douze mille soldats! Aujourd'hui, aujourd'hui, jour malheureux, il est trop tard; ce jour renverse tes joies, tes amis, ta fortune, ton pouvoir; car tous les Gallois entendant raconter que tu étais mort sont allés rejoindre Bolingbroke, se sont dispersés et ont fui.

Aumerle. — Ayez confiance, mon Suzerain: pourquoi le visage de Votre Grâce est-il si pâle?

Le roi Richard. — Il n'y a qu'un instant, le sang de vingt mille hommes triomphait sur ma face; maintenant ils se sont enfuis, et jusqu'à ce qu'il me revienne autant de sang, n'aurai-je pas raison de paraître pâle et comme mort? Tous ceux qui cherchent leur sûreté abandonnent mon parti; car le temps a mis une tache sur mon orgueil.

Aumerle. — Confiance, mon Suzerain: rappelez-vous qui vous êtes.

Le roi Richard. — Je m'étais oublié moi-même: ne suis-je pas roi? Réveille-toi, majesté poltronne! tu sommeilles. Le nom de roi ne vaut-il pas vingt mille noms? Arme-toi, arme-toi, mon nom! un sujet chétif frappe ta gloire souveraine. Ne baissez pas vos yeux vers la terre, vous favoris d'un roi. Ne sommes-nous pas hauts en puissance? que hautes soient aussi nos pensées: je sais que mon oncle York a d'assez grandes forces pour nous tirer d'embarras. Mais qui vient ici?

Entre sir STEPHEN SCROOP.

Scroop. — Puisse mon souverain avoir plus de santé et de bonheur que ne peut lui en apporter ma voix montée au ton de la tristesse.

Le roi Richard. — Mon oreille est ouverte et mon cœur préparé. Ce que tu peux m'annoncer de pire n'est qu'une perte des choses de ce monde.

M'annonces-tu que mon royaume est perdu? Eh bien, c'était mon souci, et quelle perte est-ce là d'être délivré du souci? Bolingbroke s'efforce-t-il d'être aussi grand que nous? il ne sera pas plus grand; s'il sert Dieu, nous le servirons aussi et nous serons ainsi son égal. Nos sujets se révoltent-ils? nous ne pouvons remédier à cela; ils rompent leur foi envers Dieu, aussi bien qu'envers nous: crie-moi malheur, destruction, ruine, perte, décadence! la mort est ce qu'il y a de pire et la mort aura nécessairement son jour.

Scroop. — Je suis heureux que Votre Altesse soit si bien armée pour supporter les nouvelles de la calamité. Pareille à un jour d'orage hors de saison qui force les fleuves d'argent à noyer leurs rivages, comme si le monde s'était tout entier dissous en larmes, telle déborde au-delà de toute limite la colère de Bolingbroke, couvrant votre royaume effrayé d'acier dur et brillant et de cœurs plus durs que l'acier. Les barbes blanches ont armé du casque leurs chefs maigres et chauves contre Ta Majesté, et les enfants aux voix de femmes s'efforcent de contrefaire la voix virile et revêtent leurs membres féminins de raides et lourdes armures; tes propres chapelains apprennent à bander contre ta couronne l'if deux fois fatal de leurs arcs; il n'est pas jusqu'aux fileuses qui ne brandissent des hallebardes rouillées contre ton pouvoir : jeunes et vieux se révoltent à la fois contre ton trône et tout va plus mal que je n'ai le pouvoir de le dire.

Le roi Richard. — Tu n'as que trop bien, trop bien rapporté de si mauvaises nouvelles. Où est le comte de Wiltshire? où est Bagot? qu'est devenu Bushy? où est Green? comment ont-ils fait pour laisser le dangereux ennemi prendre la mesure de nos états par une marche si tranquille? Si nous l'emportons, leurs têtes payeront pour cela : je suis sûr qu'ils ont fait leur paix avec Bolingbroke.

Scroop. — Ils ont en effet fait leur paix avec lui, Monseigneur.

Le roi Richard. — O scélérats, vipères, damnés sans rémission! chiens tout disposés à caresser le premier venu! serpents échauffés du sang de mon cœur et qui piquez mon cœur! tous trois Judas et chacun trois fois pire que Judas! Ils ont pu faire la paix! Que pour cette offense, le terrible enfer fasse la guerre à leurs âmes souillées!

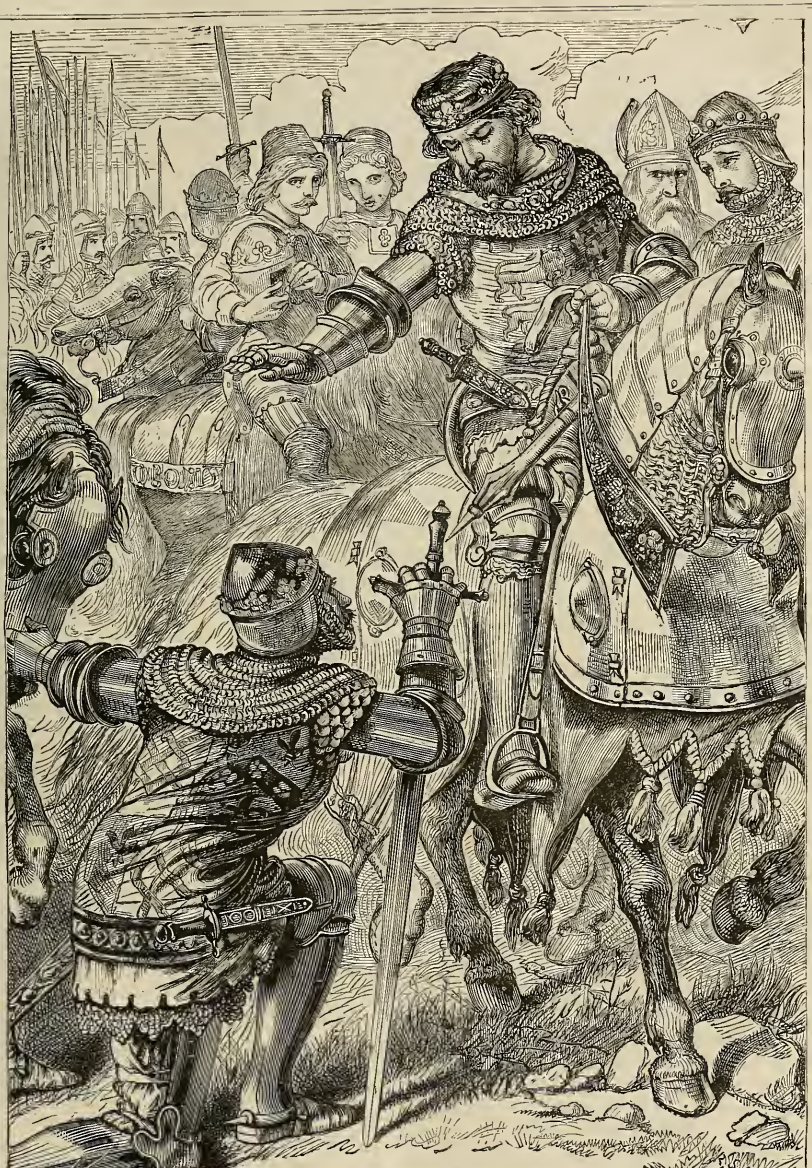
Scroop. — Le doux amour, je le vois, changeant ses qualités, peut se transformer dans la plus acre et la plus mortelle haine: rappelez la malédiction que vous avez prononcée sur leurs âmes; ils ont fait leur paix avec leurs têtes et non avec leurs mains : ceux que vous maudissez ont reçu le coup suprême de la main destructive de la mort et gisent tout de leur long, étendus dans la fosse creuse.

Aumerle. — Est-ce que Bushy, Green et le comte de Wiltshire sont morts?

Scroop. — Oui, tous trois ont été décapités à Bristol.

Aumerle. — Où est le duc, mon père, avec ses forces?

Le roi Richard. — Qu'il soit où il voudra, peu importe. Que personne ne parle de consolation : parlons de tombeaux, de vers et d'épitaphes; faisons de la poussière notre papier et avec la pluie de nos yeux écrivons *chagrin* sur le sein de la terre. Choisissons les exécuteurs de nos volontés et parlons de testaments; et cependant, non, pas de cela non plus, car que pouvons-nous léguer à la terre sinon les corps que nous y déposons? Nos terres, nos vies et tout, appartiennent à Bolingbroke; il n'y a que la mort que nous puissions appeler nôtre, et cette petite statuette de terre stérile qui sert de pâte et de vêtement à nos os. Au nom de Dieu, asseyons-nous à terre, et racontons de tristes histoires de morts royales; disons comment les uns ont été déposés, les autres tués dans la guerre, certains hantés par les fantômes de ceux qu'ils ont déposés, ceux-ci empoisonnés par leurs femmes, ceux-là tués dans leur sommeil, tous assassinés. La mort en effet tient sa cour dans le cercle de la couronne qui entoure les tempes mortelles d'un roi; là, trône la macabre raillant son pouvoir et faisant la grimace à sa pompe; elle lui accorde un souffle, une courte scène pour jouer au monarque, se faire craindre et tuer par ses regards; elle le remplit d'une vaine suffisance personnelle, comme si cette chair qui sert de rempart à notre vie était un imprenable airain; et après s'être bien amusée, elle vient à la fin avec une petite épingle percer le mur de ce château, et adieu le roi. Couvrez-vous et ne moquez pas par un respect solennel l'être de chair et de sang que je suis; mettez de côté le respect, la tradition, les formes, la politesse d'étiquette, car vous n'avez fait tout ce temps que vous méprendre sur moi : je vis de pain comme vous, comme vous je sens le besoin, j'éprouve le chagrin, j'ai besoin d'amis : lorsque je suis ainsi le sujet de ces nécessités, comment pouvez-vous me dire que je suis un roi?



Le roi Richard. Soyez le bienvenu, Milord : à quelle distance sont vos forces?

Salisbury. Ni plus près, ni plus loin, mon gracieux Seigneur, que ce faible bras-ci. (Acte III, sc. II.)

L'évêque de Carlisle. — Monseigneur, les hommes sages ne s'arrêtent pas inertes à gémir sur leurs malheurs; mais ils préviennent immédiatement les accidents qui les feraient gémir. Craindre votre ennemi c'est donner par votre faiblesse — car la crainte paralyse la force — force à votre ennemi, et vos folies combattent ainsi contre vous-même. Craindre et être tué! que peut-il vous arriver de pire en combattant? combattre et mourir, c'est détruire la mort par la mort, tandis que craindre et mourir, c'est payer à la mort un servile hommage.

Aumerle. — Mon père a des forces; informez-vous de lui, et apprenez à vous faire un corps d'un seul membre.

Le roi Richard. — Tu me grondes justement. Orgueilleux Bolingbroke, je viens échanger des coups avec toi dans cette journée qui doit être celle de notre jugement. Cet accès de crainte est dissipé; c'est une tâche aisée de conquérir notre propre bien. Dis-moi, Scroop, où se trouve mon oncle avec ses forces? parle avec douceur, ami, en dépit de l'aigreur de tes regards.

Scroop. — Les hommes jugent par la physionomie du ciel de l'état du temps et de la disposition de la journée; de même pouvez-vous juger par mes regards sombres et douloureux, que ma langue doit vous faire un rapport plus douloureux encore. Je joue au bourreau, en retardant, de détail en détail, la pire nouvelle que j'aie à vous annoncer. Votre oncle York s'est joint à Bolingbroke; tous vos châteaux du Nord se sont rendus et tous vos gentilshommes du Sud ont pris les armes pour son parti.

Le roi Richard. — Tu en as dit assez. (*A Aumerle.*) Maudit sois-tu, cousin, toi qui m'as fait sortir du doux état de résignation où j'étais plongé pour me jeter dans le désespoir. Que dites-vous maintenant? Quel espoir avons-nous maintenant? Par le ciel, je le haïrai éternellement celui qui me conseillera d'avoir encore espoir. Allons à Flint-Castle; là, je me consumerai en languissant; un roi, esclave du malheur, obéira royalement au malheur. Licenciez les forces qui me restent et qu'elles aillent cultiver le champ qui offre quelque espérance de moisson, car pour moi, d'espérance il ne m'en reste aucune. Que personne ne parle pour modifier cette résolution; car le conseil ne serait que vain.

Aumerle. — Mon Suzerain, un mot.

Le roi Richard. — Il me fait un double tort celui qui me blesse par les flatteries de sa langue. Licenciez mes soldats, qu'ils s'éloignent de la nuit de Richard et aillent vers le jour radieux de Bolingbroke. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Le pays de Galles. — Une plaine devant Flint-Castle.

Entrent avec tambours et drapeaux, BOLINGBROKE *avec ses forces*, YORK, NORTHUMBERLAND *et autres.*

Bolingbroke. — Ainsi, par ce rapport, nous apprenons que les Gallois se sont dispersés et que Salisbury est allé trouver le roi, qui a récemment débarqué sur cette côte avec quelques amis particuliers.

Northumberland. — Les nouvelles sont heureuses et excellentes, Monseigneur; Richard a caché sa tête non loin d'ici.

Le duc d'York. — Il conviendrait au Lord Northumberland de dire le roi Richard. Hélas! quel malheureux jour que celui où un roi consacré doit cacher sa tête.

Northumberland. — Votre Grâce se méprend, c'est seulement pour être bref que j'ai omis son titre.

Le duc d'York. — Il a été un temps où si vous aviez été aussi bref avec lui, il aurait été bref en vous raccourcissant de toute la longueur de votre tête, pour vous permettre de prendre ainsi la tête sur lui.

Bolingbroke. — Ne vous méprenez pas plus qu'il ne faut, mon oncle.

Le duc d'York. — Et vous, mon bon neveu, ne *prenez* pas plus que vous ne devez, de crainte de vous *méprendre*. Le ciel est au-dessus de nos têtes.

Bolingbroke. — Je le sais, mon oncle, et je ne m'oppose pas à leur volonté. Mais qui vient ici?

Entre PERCY.

Bolingbroke. — Sois le bienvenu, Harry. Comment, est-ce que ce château ne veut pas se rendre?

Percy. — Monseigneur, le château est royalement défendu contre ton entrée.

Bolingbroke. — Royalement! Comment, elle ne contient pas de roi?

Percy. — Si, mon bon Seigneur, elle contient un roi; le roi Richard est enfermé à l'intérieur de ces remparts de chaux et de pierre, et avec lui se trouvent Lord Aumerle, Lord Salisbury, Sir

Stephen Scroop, plus un ecclésiastique de haute dignité, mais lequel, je n'ai pas pu l'apprendre.

NORTHUMBERLAND. — Oh, c'est probablement l'évêque de Carlisle.

BOLINGBROKE, *à Northumberland.* — Noble Seigneur, marchez vers la grossière carcasse de cet ancien château, et par la voix de la trompette de cuivre, envoyez à ses sourds échos les paroles de parlementation ainsi conçues : Henri Bolingbroke embrasse à genoux la main du roi Richard, et envoie à sa très-royale personne son obéissance et l'expression sincère de la loyauté de son cœur; dites que je suis venu ici pour déposer à ses pieds mes armes et mes forces, pourvu qu'on m'accorde que mon bannissement sera rapporté et que mes terres me seront rendues; sinon, je ferai usage de tous les avantages de mes forces, et j'abattrai la poussière de l'été sous les averses de sang qui pleuvront des blessures d'Anglais massacrés. A quel point l'âme de Bolingbroke est loin d'avoir le désir de faire pleuvoir cette tempête rouge sur le sein frais et vert du beau royaume du roi Richard, mon hommage offert à genoux le lui révélera. Allez, annoncez cela, pendant que nous marchons ici sur le tapis de gazon de cette plaine.

NORTHUMBERLAND *s'avance vers le château avec une trompette.*

BOLINGBROKE. — Marchons sans faire retentir le menaçant tambour, afin que des remparts ébréchés de ce château nos loyales propositions puissent être bien entendues. Il me semble que le roi Richard et moi nous ne devrions pas nous rencontrer avec moins de terreur que les éléments de feu et de l'eau, lorsqu'en se heurtant, leur choc tonnant déchire le visage nuageux du ciel. Qu'il soit le feu, moi je serai l'eau qui cède; qu'à lui soit la colère, tandis que je ferai pleuvoir mes eaux sur la terre, — sur la terre et non sur lui. Marchons et voyons la contenance du roi Richard.

Une trompette sonne pour demander un pourparler et une autre trompette lui répond de l'intérieur du château. Fanfares. Paraissent sur les remparts LE ROI RICHARD, L'ÉVÊQUE DE CARLISLE, AUMERLE, SCROOP *et* SALISBURY.

LE DUC D'YORK. — Voyez, voyez, le roi Richard apparaît, comme le soleil mécontent sort en rougissant du portail enflammé de l'Orient, lorsqu'il s'aperçoit que les envieux nuages sont disposés à obscurcir sa gloire et à ternir la trace radieuse de son voyage vers l'Occident. Il a cependant toujours l'air d'un roi : voyez, son œil aussi brillant que celui de l'aigle lance la majesté impérieuse! Hélas! hélas! malheur, si quelque offense tachait tant d'éclat !

LE ROI RICHARD, *à Northumberland.* — Nous sommes étonné; nous avons attendu tout ce temps que tu fléchirais un genou respectueux, car nous pensions être ton roi légitime. Si nous le sommes, comment tes genoux ont-ils pu oublier de rendre à notre présence leur devoir d'obéissance? Si nous ne le sommes pas, montre-nous la main de Dieu qui nous a démis de notre lieutenance, car nous savons qu'aucune main de chair et de sang ne peut se saisir de notre sceptre sacré, à moins qu'elle ne le profane, ne le vole et ne l'usurpe; or, quoique vous pensiez que tous, suivant votre exemple, ont damné leurs âmes en se séparant de nous, et que nous sommes seul et privé d'amis, sachez-le cependant, mon maître, le Dieu tout puissant, rassemble dans les nuages pour nous secourir des armées de fléaux, et ces fléaux frapperont vos enfants encore à naître et à engendrer, à vous qui osez lever contre ma tête vos mains vassales et menacer la gloire de ma précieuse couronne. Dites à Bolingbroke (car il me semble qu'il est là-bas), que chacun des pas qu'il fait dans mon royaume est une trahison dangereuse. Il est venu pour ouvrir le rouge testament de la guerre sanglante; mais avant que la couronne qu'il convoite soit portée en paix, les *couronnes* sanglantes de dix mille fils de la femme enlaidiront la face en fleurs de l'Angleterre, changeront le tempérament de sa paix à la pâleur de vierge en celui d'une indignation empourprée, et arroseront l'herbe de ses pâturages de fidèle sang anglais.

NORTHUMBERLAND. — Le roi du ciel défende que Notre Seigneur le roi soit ainsi assailli par des armes à la fois citoyennes et ennemies! Ton trois fois noble cousin, Henri Bolingbroke, embrasse humblement ta main et jure par la tombe honorée qui recouvre les os de votre royal grand-père, par les vertus royales de vos deux sangs, — courants qui sortent d'une même gracieuse source, — et par la main du belliqueux Gand, maintenant enseveli, et par sa propre dignité et son propre honneur à lui-même, serment qui renferme tout ce qui peut être dit ou juré, que son arrivée ici n'a pas d'autre but que de revendiquer ses titres héréditaires et de solliciter à genoux une immédiate

libération; cela une fois accordé par ta royale puissance, il abandonnera ses armes brillantes à la rouille, remettra à leurs étables ses chevaux bardés et rapportera son cœur au service loyal de Votre Majesté. Cela, il jure sur sa foi de prince que c'est juste, et moi, sur ma foi de gentilhomme, je le crois.

Le roi Richard. — Northumberland, rapporte que le roi fait cette réponse. Son noble cousin est ici le très-bien venu, et toutes ses nobles demandes seront exaucées sans contradiction; avec toute la gracieuse éloquence que tu possèdes, rapporte à ses aimables oreilles mes plus tendres compliments. (*Northumberland retourne vers Bolingbroke. Le roi continue en s'adressant à Aumerle.*) Nous nous abaissons, cousin, n'est-il pas vrai, par une si humble attitude et de si gracieuses paroles? Rappelons-nous Northumberland, pour envoyer un défi au traître et puis mourir?

Aumerle. — Non, mon bon Seigneur; combattons avec des paroles courtoises, jusqu'à ce que le temps nous envoie des amis et que les amis nous prêtent le secours de leurs épées.

Le roi Richard. — O Dieu! ô Dieu! faut-il que ma langue qui prononça la sentence de bannissement contre cet homme orgueilleux qui est là-bas, soit obligée de la rapporter avec des paroles doucereuses! Oh, si je pouvais être aussi grand que mon chagrin, ou plus petit que mon nom! Oh, si je pouvais oublier ce que j'ai été, ou ne pas me rappeler ce qu'il faut que je sois maintenant! Te gonfles-tu, cœur orgueilleux? Je te donnerai libre champ pour battre, puisque des ennemis ont libre champ pour nous battre, toi et moi.

Aumerle. — Northumberland revient de la part de Bolingbroke.

Le roi Richard. — Que faut-il que le roi fasse maintenant? Doit-il se soumettre? le roi se soumettra. Doit-il être déposé? Le roi en sera satisfait. Doit-il perdre le nom de roi? Au nom de Dieu, qu'il le perde. Je donnerai mes joyaux pour un chapelet, j'échangerai mon palais somptueux contre un ermitage, mon gai costume contre la robe d'un mendiant, mes gobelets ciselés contre un plat de bois, mon sceptre contre un bâton de pèlerin, mes sujets contre un couple de saints sculptés, et mon grand royaume contre un petit tombeau, un petit, un petit tombeau, un obscur tombeau : ou bien, qu'on m'enterre sur le grand chemin du roi, sur quelque route ordinaire, où les pieds des sujets puissent à toute heure marcher sur la tête de leur souverain; ils marchent bien sur mon cœur, maintenant que je vis; une fois enseveli, pourquoi ne marcheraient-ils pas sur ma tête? Aumerle, tu pleures, mon cousin au tendre cœur! Nous engendrerons le mauvais temps par nos larmes méprisées; nos larmes et nos soupirs noieront la moisson d'été et feront la disette dans cette terre révoltée. Ou bien nous ferons les petits fous avec nos malheurs, et nous prendons nos larmes pour sujet de quelque jolie gageure; par exemple, nous les laisserons toujours couler à la même place, jusqu'à ce qu'elles nous aient creusé dans la terre une paire de tombeaux, et lorsque nous y serons couchés, on inscrira sur nos pierres : *Ici reposent deux parents qui creusèrent leurs fosses avec les larmes de leurs yeux.* Est-ce que ce malheur n'aurait pas bon air? Bon, bon, je vois que je ne dis que des sornettes et que vous vous moquez de moi. Très-puissant prince, Monseigneur Northumberland, que dit le roi Bolingbroke? Sa Majesté donnera-t-elle à Richard permission de vivre jusqu'à ce qu'il meure naturellement? Vous n'avez qu'à faire une révérence et Bolingbroke dira oui.

Northumberland. — Monseigneur, il attend dans la basse cour du château pour conférer avec vous. Vous plairait-il de descendre?

Le roi Richard. — Descendre! je descends, pareil à un Phaéton à l'éclat trompeur qui n'a pas le pouvoir de conduire ses coursiers révoltés. (*Northumberland retourne auprès de Bolingbroke.*) Dans la basse cour! Basses cours en effet celles où les rois sont assez bas pour descendre à l'appel des traîtres et leur y faire grâce. Dans la basse cour? Descendre? A bas, cour! A bas, roi! car les hiboux nocturnes font entendre leurs cris là où les alouettes dans leurs ascensions devraient faire entendre leurs chants. (*Ils se retirent des remparts.*)

Bolingbroke. — Que dit Sa Majesté?

Northumberland. — La douleur et l'angoisse du cœur le font parler follement comme un homme en frénésie : cependant il est venu.

Entrent LE ROI RICHARD *et les personnes de sa suite au bas du château.*

Bolingbroke. — Écartez-vous tous et montrez à Sa Majesté un loyal respect. Mon gracieux Seigneur. (*Il s'avance et s'agenouille.*)

Le roi Richard. — Mon beau cousin, vous avi-

Le duc d'York. Voyez, voyez, le roi Richard apparaît en personne.

(Acte III, sc. III.)

lissez votre genou princier en donnant à la vile terre l'orgueil de le baiser; mon cœur aimerait à sentir votre affection plus que mon œil blessé n'aime à voir votre courtoisie. Debout, mon cousin, debout; votre cœur est haut, je le sais, aussi haut au moins que ceci (*montrant sa tête*), quoique votre genou soit abaissé.

Bolingbroke. — Mon gracieux Seigneur, je viens seulement pour réclamer mon bien.

Le roi Richard. — Votre bien est à vous, et je suis à vous, et tout est à vous.

Bolingbroke. — Soyez à moi, mon très-redouté Souverain, autant que mes loyaux services mériteront votre affection.

Le roi Richard. — Vous méritez beaucoup; ceux-là méritent bien de posséder qui connaissent le plus solide et le plus sûr moyen pour acquérir. Oncle, donnez-moi votre main : allons, séchez vos larmes; les larmes montrent l'amour que vous avez pour moi, mais elles n'ont pas pouvoir de remède. Cousin, je suis trop jeune pour être votre père, quoique vous soyez assez vieux pour être mon héritier. Ce que vous désirez, je vous le donnerai, et bien volontiers encore; car nous devons faire ce que la force veut que nous fassions. Marchons vers Londres : cela vous convient-il, cousin?

Bolingbroke. — Oui, mon bon Seigneur.

Le roi Richard. — Alors je ne dois pas dire non. (*Fanfares. — Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Langley. — Le jardin du duc d'York.

Entrent LA REINE *et* deux dames.

La reine. — Quel passe-temps inventerons-

nous ici, dans ce jardin, pour chasser la pesante pensée du souci?

Première dame. — Madame, nous jouerons aux boules.

La reine. — Cela me fera penser que le monde est plein d'aspérités, et que ma fortune court hors de sa voie.

Première dame. — Madame, nous danserons.

La reine. — Mes jambes ne peuvent garder la mesure avec plaisir, lorsque mon pauvre cœur déborde de chagrin sans mesure. Donc, pas de danse, mon enfant; quelque autre passe-temps.

Première dame. — Madame, nous dirons des contes.

La reine. — Joyeux ou tristes?

Première dame. — De l'un ou l'autre genre, Madame.

La reine. — D'aucun des deux, mon enfant; car s'ils sont joyeux, la joie me manquant entièrement, ils ne m'en rappelleront que plus vivement mon chagrin, et s'ils sont tristes, comme je suis déjà pleine de tristesse, ils ajouteront une douleur nouvelle à mon absence de joie : ce que j'ai, je n'ai pas besoin de le doubler, et ce qui me manque, il ne sert à rien de le regretter.

Première dame. — Madame, je chanterai.

La reine. — C'est bien si tu as un motif pour cela; mais tu me plairais davantage si tu pleurais.

Première dame. — Je pleurerais, Madame, si cela devait vous faire du bien.

La reine. — Et moi aussi je pleurerais si les pleurs pouvaient me faire du bien, et je n'aurais jamais besoin de t'emprunter aucune larme. Mais arrête, voici venir les jardiniers : enfonçons-nous sous l'ombre de ces arbres. Je parie ma misère contre un paquet d'épingles qu'ils vont parler des affaires de l'État, car c'est ce que fait un chacun lorsqu'une révolution est sous vent : le malheur est l'avant-coureur du malheur. (*La reine et les Dames se retirent à l'écart.*)

Entrent un jardinier *et* deux domestiques.

Le jardinier. — Allons, lie-moi ces abricots qui pendillent là-bas et qui, pareils à des enfants indisciplinés, font courber leur branche mère sous l'oppression de leur poids prodigue; donne un peu d'appui à ces rameaux qui se courbent. Va, toi, et comme un exécuteur, coupe les têtes de ces brindilles qui poussent trop vite et qui s'élèvent trop haut dans notre république; tout doit être de niveau dans notre gouvernement. Pendant que vous serez occupés à ces soins, je vais aller arracher les mauvaises herbes qui sucent sans profit les sucs du sol et les enlèvent aux fleurs salubres.

Premier domestique. — Pourquoi chercherions-nous, dans l'enceinte d'une palissade, à mettre toutes choses en ordre, en forme, en dues proportions, et à montrer un modèle d'État bien ordonné, lorsque notre jardin aux murailles d'eau, notre terre entière est pleine d'herbes, que ses plus belles fleurs sont étouffées, que ses arbres à fruit ne sont pas émondés, que ses haies sont ruinées, que ses allées sont en désordre, et que toutes ses herbes salubres fourmillent de chenilles?

Le jardinier. — Garde le silence : celui qui a souffert ce printemps désordonné est arrivé maintenant à la chute des feuilles: les herbes que protégeaient ses feuilles toutes larges étendues, et qui tout en le rongeant avaient l'air de le soutenir, sont arrachées, racines et tout, par Bolingbroke; je veux dire le comte de Wiltshire, Bushy et Green.

Premier domestique. — Quoi! sont-ils morts?

Le jardinier. — Ils sont morts et Bolingbroke s'est emparé du roi prodigue. Oh! quelle pitié cela est qu'il n'ait pas orné et décoré son royaume comme nous faisons de ce jardin! Nous, en saison voulue, nous saignons l'écorce, la peau de nos arbres fruitiers, de crainte qu'enorgueillis de séve et de sang, ils ne se perdent par trop de richesses : s'il eût agi ainsi avec les grands et les ambitieux, ils auraient pu vivre, eux pour porter des fruits d'obéissance et lui pour les goûter. Nous émondons les branches superflues afin que les rameaux fertiles puissent vivre; s'il eût agi ainsi, il aurait gardé cette couronne que lui a presque enlevée la prodigalité des heures frivoles.

Premier domestique. — Comment! vous croyez donc que le roi sera déposé?

Le jardinier. — Abaissé, il l'est déjà, et déposé, il le sera probablement; il est arrivé la nuit dernière des lettres qui disent des nouvelles sinistres à un ami du bon duc d'York.

La reine. — Oh! je suis étouffée jusqu'à en mourir par le besoin de parler! (*Elle s'avance avec ses Dames.*) Portrait du vieil Adam, préposé aux soins de ce jardin, comment ta langue grossière ose-t-elle exprimer ces nouvelles déplaisantes? Quelle Ève, quel serpent t'a suggéré de faire une seconde représentation de la chûte de l'homme maudit? Pourquoi dis-tu que le roi Richard est déposé? Oses-tu, toi qui vaux à peine mieux que

la terre, prophétiser sa chûte? Dis, où, quand, comment, as-tu appris ces mauvaises nouvelles? Parle, misérable!

Le jardinier. — Pardonnez-moi, Madame; j'éprouve peu de joie à répéter ces nouvelles: cependant, ce que je dis est vrai. Le roi Richard est sous la main puissante de Bolingbroke; leurs fortunes à tous deux ont été pesées; dans le plateau de Votre Seigneur il n'y a rien que lui-même, plus quelques vanités qui le font léger; mais dans le plateau du grand Bolingbroke, outre sa personne, se trouvent tous les pairs anglais, et avec ce poids il l'emporte sur le roi Richard. Dépêchez à Londres, et vous verrez que ces nouvelles sont vraies; je ne dis que ce que chacun sait.

La reine. — Malheur agile, toi dont les pieds sont si légers, est-ce que ce n'était pas à moi que revenait ton message, et je suis la dernière à le recevoir? Oh! tu as voulu me servir la dernière, afin que je pusse garder plus longtemps ta douleur dans ma poitrine. Venez, mes Dames, allons retrouver à Londres le roi de Londres dans le deuil. Comment! étais-je donc née pour orner de mes regards affligés les triomphes du grand Bolingbroke? Jardinier, pour m'avoir appris ces nouvelles de malheurs, je prie Dieu que les plantes que tu greffes puissent ne jamais croître. (*Sortent la reine et les Dames.*)

Le jardinier. — Pauvre reine! si ton état devait s'en bien trouver, je souhaiterais que mon habileté de jardinier fût soumise à ta malédiction. Elle a laissé tomber là une larme; à cette place, je planterai une plate-bande de rue, la triste herbe de grâce. La rue, qui veut dire la même chose que compassion, sera prochainement vue ici, en souvenir d'une reine en pleurs. (*Ils sortent.*)

ACTE IV.

SCÈNE UNIQUE.

Londres. — Westminster-Hall.

Entrent BOLINGBROKE, AUMERLE, SURREY, NORTHUMBERLAND, PERCY, FITZWATER, un autre lord, L'ÉVÊQUE DE CARLISLE, L'ABBÉ DE WESTMINSTER *et des gens de leurs suites. Des* officiers *viennent derrière eux amenant* BAGOT.

Bolingbroke. — Faites avancer Bagot. Maintenant, Bagot, décharge franchement ton âme; que sais-tu de la mort du noble Glocester? qui la complota avec le roi et qui se chargea de l'office sanglant de mettre fin à ses jours avant leur terme?

Bagot. — En ce cas, mettez en face de moi le Lord Aumerle.

Bolingbroke. — Avancez, mon cousin, et regardez cet homme.

Bagot. — Monseigneur Aumerle, je sais que votre langue audacieuse dédaigne de nier ce qu'elle a dit une fois. A cette époque maudite où la mort de Glocester fut complotée, je vous ai entendu dire: « Mon bras n'est-il pas assez long pour atteindre, de la tranquille cour d'Angleterre à Calais, la tête de mon oncle? » A cette même époque, parmi beaucoup d'autres propos, je vous ai entendu dire que vous refuseriez l'offre de cent mille couronnes, si en retour Bolingbroke devait revenir en Angleterre, et vous ajoutiez en outre que ce pays serait bien heureux si votre cousin mourait.

Aumerle. — Princes et nobles Lords, quelle réponse ferai-je à cet homme vil? dois-je déshonorer mes heureuses étoiles en me mettant sur le pied d'égalité avec lui pour le châtier? Je dois le faire, ou bien il faut que mon honneur soit souillé par l'accusation de ses lèvres calomnieuses. Voici mon gage, le sceau de mort délivré de ma main qui te marque pour l'enfer. Je dis que tu mens, et je maintiendrai que ce que tu as dit est faux dans le sang de ton cœur, quoiqu'il soit bien trop vil pour teindre la lame de mon épée de chevalier.

Bolingbroke. — Bagot, arrête; tu ne relèveras pas ce gage.

Aumerle. — Un seul excepté, je voudrais que ce fût le plus grand de cette assemblée qui m'eût ainsi outragé.

Fitzwater. — Si ta valeur a besoin d'égalité, voici mon gage, Aumerle, en échange du tien. Par ce beau soleil qui nous montre la place où tu te trouves, je t'ai entendu dire, et tu le disais en t'en vantant, que tu étais l'auteur de la mort du noble Glocester. Tu mens vingt fois si tu nies ce propos, et je ferai rentrer avec la pointe de ma rapière ta fausseté, là où elle fut engendrée, c'est-à-dire dans ton cœur.

Aumerle. — Tu n'oserais pas vivre pour voir ce jour-là, lâche.

Fitzwater. — Sur mon âme, je voudrais que ce fût à l'instant même.

Aumerle. — Tu es damné en enfer pour tes paroles, Fitzwater.

Percy. — Aumerle, tu mens; Son Honneur est aussi loyal dans cette provocation que tu es toi déloyal; et en témoignage de ce que je dis, je jette ici mon gage, pour prouver sur toi la vérité de mes paroles jusqu'à extinction de souffle: relève-le, si tu l'oses.

Aumerle. — Et si je ne le relève pas, puissent mes mains se pourrir et ne plus jamais brandir un acier vengeur au-dessus du heaume brillant de mon ennemi!

Un lord. — Parjure Aumerle, je jette mon gage à terre pour le même motif, et je te lance d'un seul coup autant de démentis qu'on en peut crier dans ton oreille de traître entre un soleil et un autre: voici le gage de mon honneur; sers-t'en pour une épreuve, si tu l'oses.

Aumerle. — Qui me provoque encore? Par le ciel, je répondrai à tous: j'ai mille courages dans un seul cœur pour répondre à vingt mille comme vous.

Surrey. — Milord Fitzwater, je me rappelle parfaitement le jour où vous causiez, vous et Aumerle.

Fitzwater. — C'est très-vrai; vous étiez présent alors et vous pouvez témoigner avec moi que ce que je dis est vrai.

Surrey. — C'est aussi faux, par le ciel, que le ciel lui-même est véridique.

Fitzwater. — Tu mens, Surrey.

Surrey. — Malhonnête bambin! ce démenti donnera à mon épée un tel amour de la vérité qu'elle poursuivra réparation et vengeance jusqu'à ce que toi, le donneur de démentis et ton démenti, soyez couchés en terre aussi paisiblement que le crâne de ton père. Comme preuve de ce que je dis, voici le gage de mon honneur; sers-t'en pour une épreuve, si tu l'oses.

Fitzwater. — Comme tu éperonnes sottement un cheval lancé à toute bride! Si je suis capable d'oser boire, manger, respirer et vivre, je suis capable de rencontrer Surrey dans un lieu écarté et de cracher sur lui, pendant que je lui dirai qu'il ment, qu'il ment, et qu'il ment: voici le gage de ma bonne foi qui t'oblige à subir ma vigoureuse correction. Aussi vrai que j'espère prospérer dans ce monde où je fais mon entrée, Aumerle est coupable de ce dont je l'accuse véridiquement: en outre, j'ai entendu le proscrit Norfolk dire que toi, Aumerle, tu avais envoyé deux de tes hommes à Calais pour assassiner le noble duc.

Aumerle. — Que quelque honnête chrétien me confie un gage: je jette celui-ci comme témoignage que Norfolk ment, s'il peut être rappelé de l'exil pour défendre son honneur.

Bolingbroke. — Ces querelles resteront suspendues jusqu'à ce que Norfolk soit rappelé: il sera rappelé, et quoique mon ennemi, il sera rétabli dans toutes ses terres et seigneuries: lorsqu'il sera revenu, nous obligerons Aumerle à soutenir l'épreuve.

L'évêque de Carlisle. — On ne verra jamais ce jour d'honneur. Longtemps le proscrit Norfolk a combattu pour Jésus-Christ dans les glorieuses batailles chrétiennes et déployé l'étendard de la croix chrétienne, contre les noirs païens, Turcs et Sarrazins: fatigué des œuvres de la guerre, il s'était retiré en Italie, et là, à Venise, il a rendu son corps à la terre de ce charmant pays et son âme pure à son capitaine Christ sous les couleurs duquel il avait si longtemps combattu.

Bolingbroke. — Quoi, évêque, Norfolk est-il mort?

L'évêque de Carlisle. — Aussi sûrement que je vis, Monseigneur.

Bolingbroke. — Que la douce paix conduise sa douce âme dans le sein du bon vieux Abraham! —Lords appelants, vos différends resteront suspendus jusqu'à ce que nous vous assignions vos jours d'épreuves.

Entre LE DUC D'YORK *avec sa suite.*

Le duc d'York. — Grand duc de Lancastre, je

Première dame. Madame, je chanterai.

La reine. C'est bien, si tu as un motif pour cela; mais tu me plairais davantage si tu pleurais. (Acte III, sc. IV.)

viens à toi de la part de Richard au panache abattu; il consent de sa pleine volonté à t'adopter pour héritier et il cède son sceptre puissant à la possession de ta main royale. Monte sur son trône dont il descend aujourd'hui, et vive longtemps Henri, quatrième du nom!

Bolingbroke. — Au nom de Dieu, je monterai les marches du trône royal.

L'évêque de Carlisle. — Vraiment, qu'à Dieu ne plaise! Il est possible que mes paroles les meilleures sonnent mal devant cette royale présence, cependant il m'appartient de dire la vérité. Plût à Dieu que quelqu'un dans cette noble assemblée fût assez noble pour être le juge loyal du noble Richard! alors celui-là serait averti par une réelle noblesse de s'abstenir d'une si odieuse faute. Quel sujet a pouvoir de prononcer sentence sur son roi, et quels sont ceux qui siégent ici qui ne sont pas les sujets de Richard? Les voleurs ne sont pas jugés sans qu'on les entende, quelque évidence que présentent leurs crimes; et la figure de la majesté de Dieu, son capitaine, son lieutenant, son député élu, le roi oint, couronné, établi depuis des années sera jugé par la bouche d'un sujet et d'un inférieur sans que lui-même soit présent? O Dieu, défendez que dans un pays chrétien, des âmes civilisées commettent un acte si noir, si détestable, si infâme! Je parle à des sujets et je parle comme un sujet éperonné par le ciel à prendre hardiment ainsi le parti de son roi. Milord de Hereford ici présent que vous appelez roi est un traître indigne envers le roi du hautain Hereford. Si vous le couronnez, écoutez ma prophétie : le sang des Anglais engraissera la terre et les siècles futurs gémiront pour cet acte indigne; la paix ira sommeiller chez les Turcs et les infidèles, et dans ce royaume, séjour de la paix, les guerres tumultueuses mettront aux prises alliés contre alliés et parents contre parents; le désordre, l'horreur, la terreur, la révolte habiteront ici et cette terre sera nommée le champ du Golgotha et des crânes des morts. Oh! si vous élevez cette maison-ci contre cette maison-là, cet acte engendrera la plus malheureuse division qui tomba jamais sur cette terre frappée de malédiction! Prévenez cela, résistez à cela, que cela ne soit pas, de crainte que vos enfants et les enfants de vos enfants ne crient contre vous malheur!

Northumberland. — Vous avez bien raisonné, Messire; et pour vos peines, nous vous arrêtons ici pour crime de haute trahison. Milord de Westminster, chargez-vous de le tenir en sûreté jusqu'au jour de son jugement. — Vous plairait-il, Milords, d'accéder à la demande des Communes?

Bolingbroke. — Amenez ici Richard, afin qu'il puisse abdiquer en vue de tout le monde; en procédant ainsi, nous ne donnerons pas lieu au soupçon.

Le duc d'York. — Je serai son introducteur.

(*Il sort.*)

Bolingbroke. — Milords qui êtes ici sous notre arrêt, donnez vos garanties que vous vous présenterez au jour fixé. (*A l'évêque de Carlisle.*) Nous sommes peu redevables à votre affection et nous comptions peu sur votre concours.

Rentre YORK *avec le* ROI RICHARD *et des* OFFICIERS *portant la couronne.*

Le roi Richard. — Hélas! pourquoi suis-je appelé devant un roi avant d'avoir secoué les pensées royales par lesquelles je régnais? C'est à peine si je commence à savoir insinuer, flatter, m'incliner, fléchir mes membres. Donnez le temps au chagrin de me dresser à cette soumission. Cependant je me rappelle bien les traits de ces hommes : n'étaient-ils pas à moi? Ne m'ont-ils pas maintes fois crié, profond salut? Ainsi fit Judas pour le Christ : mais lui, sur douze hommes, il n'en trouva qu'un seul de faux; moi, sur douze mille, je n'en ai pas trouvé un seul de vrai. Dieu sauve le roi! Personne ne dira-t-il, *Amen?* Dois-je être à la fois le prêtre et le clerc? Eh bien, alors, *Amen!* Dieu sauve le roi, quoique je ne sois pas le roi, et cependant, *Amen*, si le ciel pense que ce soit moi. Pour quel service m'envoie-t-on chercher?

Le duc d'York. — Pour accomplir de ton plein gré ce que les fatigues de la majesté t'ont fait offrir : la résignation de ton pouvoir et de ta couronne à Henri Bolingbroke.

Le roi Richard. — Donnez-moi la couronne. Ici, cousin, prenez la couronne; de ce côté ma main, de cet autre côté la vôtre. Maintenant cette couronne d'or ressemble à un puits profond dans lequel deux seaux se remplissent alternativement; en haut, dansant toujours dans l'air celui qui est vide, et l'autre en bas, invisible et plein d'eau; je suis le seau qui est en bas plein de larmes, je baigne dans mes douleurs, pendant que vous montez en haut.

Bolingbroke. — Je croyais que vous aviez résigné volontairement la couronne.

Le roi Richard. — Oui, ma couronne, mais

mes douleurs sont toujours miennes; vous pouvez me déposer de mon pouvoir et de mes dignités, mais non de mes douleurs; j'en suis toujours roi.

Bolingbroke. — Vous me donnez avec votre couronne une partie de vos soucis.

Le roi Richard. — Vos soucis en grandissant ne diminuent pas mes soucis à moi. Mon souci c'est la perte du souci opérée par mon vieux souci; votre souci, c'est le gain du souci gagné par un nouveau souci : les soucis que je donne, je les ai, quoique je les donne; ils suivent la couronne et, cependant, ils restent avec moi.

Bolingbroke. — Êtes-vous content de résigner la couronne?

Le roi Richard. — Oui, non; non, oui; car je ne dois plus rien être; et cependant, non, non; car c'est à toi que je la résigne. Regarde maintenant comme je me détruis moi-même : je retire de ma tête ce poids pesant, de ma main ce sceptre incommode, de mon cœur cet orgueil royal; je lave l'huile qui m'a consacré avec mes propres larmes, je donne ma couronne avec mes propres mains, je nie mon pouvoir sacré avec ma propre langue, je souffle avec ma propre haleine sur tous les serments d'obéissance; j'abandonne mes châteaux, mes rentes, mes revenus; je nie mes actes, mes décrets, mes statuts. Dieu pardonne toutes les violations de serments qu'on fait envers moi! Dieu garde entiers tous les serments qu'on te prête! Que moi qui n'ai plus rien, il ne m'afflige en rien, et que toi qui as tout acquis, il te donne joie en tout! Dieu protége le roi Henri et lui envoie de nombreuses années pleines de beaux jours! voilà ce que dit Richard tombé de sa royauté. Que reste-t-il encore?

Northumberland, *lui présentant un papier*. — Rien, si ce n'est de lire ces accusations et ces graves attentats commis par votre personne et par vos compagnons contre l'État et l'intérêt du royaume, afin que les consciences puissent juger, par la confession que vous ferez, que vous êtes justement déposé.

Le roi Richard. — Me faut-il faire cela? Me faut-il effiler la trame de mes folies passées? Noble Northumberland, si tes fautes étaient écrites, cela ne te couvrirait-il pas de confusion de les lire dans une si belle assemblée? Si tu étais obligé à telle chose, tu trouverais dans ce registre de tes fautes un article détestable, celui qui contient la déposition d'un roi et la lacération d'un serment fortement engagé, article marqué d'une tache et condamné dans le livre du ciel : oui, et vous qui êtes là et qui me regardez me débattre avec ma misère, quoiqu'il y en ait quelques-uns qui, comme Pilate, se lavent les mains et me montrent un semblant de pitié, oui vous, Pilates, vous m'avez livré ici à ma croix de douleur, et l'eau ne peut laver votre péché.

Northumberland. — Monseigneur, dépêchez, lisez ces articles.

Le roi Richard. — Mes yeux sont pleins de larmes, je ne puis voir : cependant l'eau salée ne les aveugle pas tellement que je ne puisse voir ici une bande de traîtres. Oui, et si je tourne les regards sur moi-même, je découvre que je ne suis pas moins traître que les autres; car j'ai donné ici le consentement de mon âme pour dépouiller de sa pompe le corps d'un roi; car j'ai rendu la gloire basse, j'ai fait de la souveraineté une serve, de l'orgueilleuse majesté une sujette, et du pouvoir un paysan.

Northumberland. — Monseigneur....

Le roi Richard. — Je ne suis pas ton Seigneur, homme insolent et hautain, ni le Seigneur de personne; je n'ai pas de nom, de titre; non, il n'est pas jusqu'à ce nom qui me fut donné au baptême qui ne soit usurpé. Hélas! quel malheur! faut-il que j'aie traversé tant d'hivers pour ne pas savoir maintenant de quel nom me nommer? Oh! que ne suis-je un dérisoire roi de neige, pour me fondre en gouttes d'eau, exposé comme je le suis au soleil de Bolingbroke! Bon roi, grand roi, qui n'es cependant pas grandement bon, si ma parole a encore quelque valeur en Angleterre, commande qu'un miroir soit apporté immédiatement pour qu'il me montre quelle face j'ai, maintenant que mon visage est dépouillé de sa majesté.

Bolingbroke. — Que quelqu'un d'entre vous aille chercher un miroir. (*Sort un assistant.*)

Northumberland. — Lisez ce papier en attendant qu'on apporte le miroir.

Le roi Richard. — Démon! tu me tourmentes avant que je n'aille en enfer.

Bolingbroke. — Ne le pressez pas davantage, Milord Northumberland.

Northumberland. — En ce cas, les Communes n'auront pas satisfaction.

Le roi Richard. — Elles seront satisfaites; j'en lirai assez quand je contemplerai le livre même où mes péchés sont écrits, et ce livre, c'est moi-même. (*Entre l'assistant avec un miroir.*) Donnez-moi ce

miroir, je vais vous lire ce livre. Comment, mes rides ne sont pas plus profondes? Comment, la douleur a frappé des coups si nombreux sur mon visage et ne m'a pas fait des blessures plus profondes? O miroir flatteur! tu me trompes, pareil aux compagnons de ma prospérité. Ce visage est-il le visage de celui qui chaque jour entretenait dix mille hommes sous son toit domestique? Ce visage est-il celui qui, pareil au soleil, forçait à cligner des yeux ceux qui le regardaient? Est-ce là la face qui vit tant de folies en face, et qui à la fin a été *effacée* par Bolingbroke? Une gloire fragile brille sur ce visage, et aussi fragile que cette gloire est ce visage; (*il brise le verre contre terre*) car il est là, brisé en mille morceaux. Roi silencieux, remarque la morale de ce jeu; vois comme ma douleur a eu vite détruit mon visage.

Bolingbroke. — L'ombre de votre douleur a détruit l'ombre de votre visage.

Le roi Richard. — Répète cela. L'ombre de ma douleur? Ah! voyons : c'est vrai, mon chagrin est tout intérieur, et ces formes extérieures de la douleur sont simplement des ombres du chagrin invisible, dont se gonfle en silence l'âme torturée. C'est là qu'est la substance de mon chagrin, et je te remercie, ô roi, pour ta grande générosité qui ne s'est pas contentée de me donner une cause de gémir, mais qui a voulu encore m'enseigner la manière de déplorer cette cause. Je vais vous demander une faveur, puis je partirai et je ne vous importunerai plus. L'obtiendrai-je?

Bolingbroke. — Nommez-la, beau cousin.

Le roi Richard. — Beau cousin! je suis plus grand qu'un roi, car lorsque j'étais roi, mes flatteurs n'étaient que des sujets; maintenant que je suis un sujet, j'ai un roi ici pour flatteur. Puisque je suis si grand, je n'ai plus besoin de mendier.

Bolingbroke. — Demandez, cependant.

Le roi Richard. — Et obtiendrai-je?

Bolingbroke. — Vous obtiendrez.

Le roi Richard. — Alors accordez-moi la permission de m'en aller.

Bolingbroke. — Où?

Le roi Richard. — Où vous voudrez, pourvu que je sois en dehors de vos yeux.

Bolingbroke. — Allez, que quelqu'un de vous le conduise à la Tour.

Le roi Richard. — Oh, voilà qui est bon! *me conduire!* Vous êtes tous en effet gens de conduite, vous qui si lestement avez su vous élever sur la chute d'un roi légitime.

(*Sortent le roi Richard, quelques Seigneurs et une garde.*)

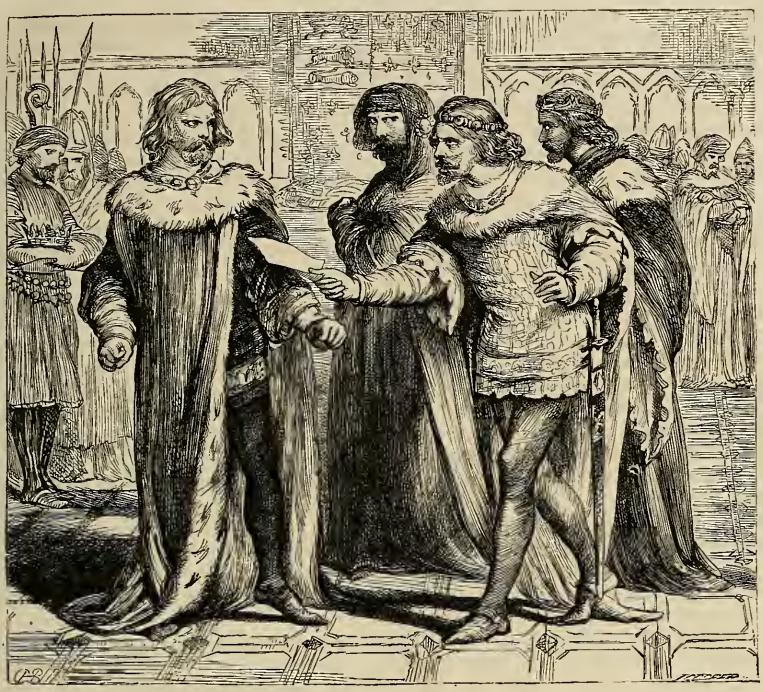
Bolingbroke. — Nous fixons solennellement à mercredi prochain notre couronnement : préparez-vous, Milords. (*Tous sortent, sauf l'évêque de Carlisle, l'abbé de Westminster et Aumerle.*)

L'abbé de Westminster. — Nous avons contemplé ici un malheureux spectacle.

L'évêque de Carlisle. — Le malheur est à venir; les enfants encore à naître sentiront ce jour-ci les blesser comme des épines.

Aumerle. — Saints ecclésiastiques, n'y a-t-il pas un moyen de débarrasser le royaume de cette tache pernicieuse?

L'abbé de Westminster. — Monseigneur, avant que je vous ouvre librement ma pensée, non-seulement vous recevrez le sacrement comme garantie que vous garderez mon secret, mais vous promettrez d'accomplir tout le plan que je vous exposerai. Je vois vos fronts pleins de mécontentement, vos cœurs pleins de chagrins et vos yeux pleins de larmes. Venez souper avec moi; je vous exposerai un plan qui nous montrera à tous un heureux avenir. (*Ils sortent.*)



NORTHUMBERLAND. Lisez ce papier en attendant qu'on apporte le miroir.
LE ROI RICHARD. Démon, tu me tourmentes.

(Acte IV.)

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Londres. — Une rue conduisant à la Tour.

Entrent LA REINE *et* SES DAMES.

LA REINE. — Le roi va venir de ce côté; c'est le chemin qui mène à cette fatale tour de Jules César, dont les flancs de pierre doivent servir de prison à mon Seigneur déchu, sur l'arrêt de l'orgueilleux Bolingbroke. Reposons-nous ici, si toutefois cette terre rebelle garde quelque place de repos pour la femme de son roi légitime. — Mais doucement, regardez, ou plutôt ne regardez pas, se flétrir ma belle rose: cependant, levez les yeux, contemplez-la, afin que la pitié vous dissolve en rosée, et que vous lui rendiez sa fraîcheur par les larmes d'une sincère affection.

Entre LE ROI RICHARD *sous escorte.*

LA REINE. — O toi, image de la place où fut l'antique Troie; effigie de l'honneur, tombe du roi Richard, et non plus le roi Richard; ô toi, très-belle hôtellerie, pourquoi faut-il que le chagrin

au triste visage soit logé en toi, alors que le triomphe est devenu un convive de taverne?

Le roi Richard. — Ne t'unis pas avec le chagrin, ma belle épouse, ne t'unis pas avec lui, si tu ne veux pas que ma mort soit trop brusque : apprends, chère âme, à regarder notre première condition comme un heureux rêve dont nous nous sommes éveillés et qui nous laisse avec notre réelle condition que voici : je suis, ma douce amie, le frère inséparable de la dure fatalité; et elle et moi nous tiendrons compagnie jusqu'à la mort. Va-t'en en France; cloître-toi dans quelque maison religieuse. Il nous faut par nos existences saintes conquérir la couronne d'un nouveau monde, puisque nos heures profanes nous ont enlevé la couronne de ce monde-ci.

La reine. — Quoi! mon Richard est-il à la fois transformé de corps et affaibli d'esprit? Bolingbroke a-t-il déposé ton intelligence? est-il entré dans ton cœur? Le lion mourant allonge sa patte, et s'il ne peut blesser autre chose, il blesse au moins la terre, dans sa colère d'être vaincu, et toi qui es un lion et un roi des animaux, vas-tu comme un écolier prendre avec douceur ta correction, baiser la verge et caresser la rage avec une basse humilité?

Le roi Richard. — Oui, roi des animaux, en vérité; si je n'avais gouverné que des bêtes, je régnerais encore heureusement sur des hommes. Amie, naguères encore reine, prépare-toi à partir de suite pour la France : pense que je suis mort, et que tu reçois ici de moi, comme à mon lit de mort, mon dernier adieu en ce monde. Dans les ennuyeuses soirées d'hiver, assieds-toi près du feu, avec de vieilles bonnes gens, fais-toi raconter par eux les récits des âges de malheur depuis longtemps écoulés, et avant de leur souhaiter bonne nuit, pour leur rendre le plaisir douloureux qu'ils t'auront donné, raconte-leur mon histoire lamentable, et renvoie tes visiteurs pleurant à leurs lits. Car, vois-tu, les tisons insensibles sympathiseront eux-mêmes avec les douloureux accents de ta langue et trouveront des larmes pour éteindre le feu par compassion : quelques-uns se couvriront de cendres et d'autres se revêtiront de charbon comme signe de deuil pour la déposition d'un roi légitime.

Entre NORTHUMBERLAND *avec* sa suite.

Northumberland. — Monseigneur, Bolingbroke a changé d'avis; c'est à Pomfret et non à la Tour que vous devez aller. Quant à vous, Madame, on a pris des mesures pour que vous vous dirigiez en toute hâte sur la France.

Le roi Richard. — Northumberland, échelle par laquelle le grandissant Bolingbroke monte à mon trône, le temps ne sera pas vieilli de bien nombreuses heures, avant que ton ignoble crime, arrivant à maturité, ne se répande en humeur purulente. Tu en viendras à penser que, quand bien même il diviserait le royaume et t'en donnerait la moitié, ce serait trop peu pour l'avoir aidé à conquérir le tout : lui, de son côté, pensera que toi qui sais le moyen de planter des rois illégitimes, tu découvriras, sans qu'on aie besoin de beaucoup t'aider pour cela, un autre moyen pour le précipiter de son trône usurpé. L'affection des amis scélérats se convertit en crainte, cette crainte en haine, et la haine pousse l'un d'eux ou les pousse tous deux à un péril qui leur est dû et à une mort méritée.

Northumberland. — Mon péché retombera sur ma tête et voilà tout. Prenez congé et séparez-vous; car vous devez vous séparer sans délai.

Le roi Richard. — Doublement divorcé! Méchantes gens, vous violez un double mariage; le mariage entre ma couronne et moi et le mariage entre moi et mon épouse. Laisse-moi effacer par un baiser le serment qui nous a unis, toi et moi, et cependant non, car c'est avec un baiser que fut fait ce serment. Sépare-nous, Northumberland, et dirige-nous, moi sur le nord où le pays languit sous le froid pénétrant et la maladie, ma femme sur la France d'où elle vint ornée comme le doux mai et où elle retourne pareille à la Toussaint ou au plus court des jours de l'année.

La reine. — Devons-nous être séparés? devons-nous nous quitter?

Le roi Richard. — Oui, mon amour, ta main doit se séparer de ma main, ton cœur doit se séparer de mon cœur.

La reine. — Bannissez-nous tous deux, et envoyez le roi avec moi.

Northumberland. — Ce serait charitable, mais peu politique.

La reine. — Alors, laissez-moi aller là où il va.

Le roi Richard. — C'est ainsi que nous deux, pleurant ensemble, nous faisons une même harmonie de douleur. Pleure pour moi en France, je pleurerai pour toi ici. Mieux vaut être loin que d'être près l'un de l'autre sans être près

d'un mutuel bonheur. Va, compte ta route par tes soupirs, je compterai la mienne par mes gémissements.

La reine. — Alors celui qui aura la plus longue route est celui qui gémira le plus.

Le roi Richard. — Comme la route est courte, je pousserai deux soupirs pour chaque pas et je ralentirai le voyage par le poids des chagrins de mon cœur. Allons, allons, que notre cour au chagrin soit rapide, puisqu'en l'épousant il doit si longtemps rester avec nous. Un baiser fermera nos lèvres et nous nous séparerons en silence. C'est ainsi que je te donne mon cœur et que je prends le tien. (*Ils s'embrassent.*)

La reine. — Rends-moi le mien; ce serait une triste action que de prendre ton cœur et de le tuer. (*Ils s'embrassent de nouveau.*) Maintenant que j'ai repris le mien, pars, je vais essayer de le tuer avec un soupir.

Le roi Richard. — Nous égayons le malheur par les retards de ces caresses. Une fois encore, adieu; que notre douleur dise le reste. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Londres. — Un appartement dans le palais du duc d'York.

Entrent LE DUC *et* LA DUCHESSE D'YORK.

La duchesse d'York. — Monseigneur, lorsque les pleurs interrompirent votre récit, vous m'aviez dit que vous achèveriez de me raconter l'arrivée de nos deux cousins à Londres.

Le duc d'York. — Où en suis-je resté?

La duchesse d'York. — A ce triste incident, Monseigneur, de mains grossières et rebelles qui du haut des fenêtres jetaient de la poussière et des ordures sur la tête du roi Richard.

Le duc d'York. — Eh bien, comme je vous le disais, le duc, le grand Bolingbroke, monté sur un coursier ardent et impétueux que semblait bien connaître son ambitieux cavalier, et dont il modérait l'allure, s'avançait d'un pas lent mais majestueux, pendant que toutes les bouches criaient: « Dieu te protége, Bolingbroke! » Vous auriez cru que les fenêtres elles-mêmes parlaient, tant il y avait de têtes jeunes et vieilles qui s'entassaient avec empressement aux ouvertures, désireuses de voir son visage, et que toutes les murailles avec les images peintes des tapisseries dont elles étaient recouvertes, disaient toutes à la fois : « Jésus te protége! sois le bienvenu, Bolingbroke! » Lui, pendant ce temps-là, tête nue, et incliné plus bas que le cou de son cheval, se tournant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, leur disait: « Je vous remercie, mes compatriotes, » et ce faisant il poursuivait sa marche.

La duchesse d'York. — Hélas, pauvre Richard! quelle figure faisait-il alors?

Le duc d'York. — De même que dans un théâtre, après qu'un acteur aimé a quitté la scène, les spectateurs fixent leurs yeux avec indifférence sur l'acteur qui entre ensuite et trouvent son bavardage ennuyeux, de même et avec plus de mépris encore, les yeux de la foule se sont fixés insolemment sur Richard: personne n'a crié: Dieu le protége! nulle bouche joyeuse ne lui a souhaité la bienvenue, mais de la poussière a été jetée sur sa tête sacrée qu'il secouait avec un si noble chagrin et dont le visage était tellement partagé entre les sourires et les larmes, signes de sa douleur et de sa résignation, que si Dieu, pour quelque puissant motif caché, n'avait pas recouvert d'acier les cœurs des hommes, ces cœurs auraient forcément éclaté devant un tel spectacle et que la barbarie elle-même aurait eu pitié de lui. Mais le ciel a la main dans ces événements et nous devons nous soumettre à sa puissante volonté. Nous sommes maintenant par serment les sujets de Bolingbroke, dont je reconnais pour toujours le pouvoir et l'honneur.

La duchesse d'York. — Voici venir mon fils Aumerle.

Le duc d'York. — Celui qui était Aumerle, mais qui s'est perdu pour être l'ami du roi Richard; Madame, vous devez maintenant l'appeler Rutland. J'ai dans le parlement engagé pour lui ma parole que son obéissance et que sa loyale soumission envers le nouveau roi seraient inaltérables.

Entre AUMERLE.

La duchesse d'York. — Sois le bienvenu, mon fils! Quelles sont les violettes qui émaillent le sein verdoyant de ce nouveau printemps?

Aumerle. — Madame, je ne le sais pas et je ne m'en soucie guères. Dieu sait que j'aime autant ne pas faire partie de ce printemps que d'être une de ses fleurs.

Le duc d'York. — Bon, mon fils; tâchez de vous bien comporter dans ce nouveau prin-

LE DUC D'YORK. Trahison! ignoble trahison! Scélérat! traître! manant!
LA DUCHESSE D'YORK. Qu'y a-t-il, Monseigneur?

(Acte V, sc. II.)

Le duc d'York. Parcours l'écrit que voilà, et tu connaîtras la trahison que mon essoufflement m'empêche de raconter.
Aumerle. Rappelle-toi, en le lisant, ta promesse précédente.

(Acte V, sc. III.)

temps, si vous ne voulez pas être cueilli avant l'heure. Quelles nouvelles d'Oxford? les joûtes et les triomphes continuent-ils?

Aumerle. — Autant que je sache, Monseigneur, ils continuent.

Le duc d'York. — Vous irez, j'en suis sûr.

Aumerle. — J'en ai l'intention, si Dieu ne s'y oppose pas.

Le duc d'York. — Qu'est-ce que c'est que ce sceau qui sort de ta poitrine? Comment, tu pâlis! laisse-moi voir cet écrit.

Aumerle. — Monseigneur, ce n'est rien.

Le duc d'York. — Peu importe alors qui le lise : je veux être satisfait; laisse-moi voir cet écrit.

Aumerle. — Je supplie Votre Grâce de me pardonner; c'est une affaire de peu d'importance que, pour certaines raisons, je ne voudrais pas laisser voir.

Le duc d'York. — Et que moi, pour d'autres raisons, je prétends voir, Monsieur. Je crains, je crains....

La duchesse d'York. — Que pouvez-vous craindre? ce n'est rien que quelque engagement qu'il aura contracté pour un gai costume qu'il destine au jour du triomphe.

Le duc d'York. — Alors c'est un engagement qu'il s'est souscrit à lui-même! Comment a-t-il sur lui l'engagement qu'il a souscrit à un autre? Femme, tu es une sotte. Enfant, laisse-moi voir cet écrit.

Aumerle. — Pardonnez-moi, je vous en conjure; je ne puis pas le montrer.

Le duc d'York. — Je veux être satisfait; montre-le-moi, te dis-je. (*Il enlève le papier et le lit.*) Trahison! ignoble trahison! Scélérat! traître! manant!

La duchesse d'York. — Qu'y a-t-il, Monseigneur?

Le duc d'York. — Holà! y a-t-il quelqu'un ici?

Entre un valet.

Le duc d'York. — Sellez mon cheval. Dieu ait pitié de nous! quelle trahison!

La duchesse d'York. — Eh bien, qu'y a-t-il, Monseigneur?

Le duc d'York. — Donnez-moi mes bottes, dis-je; sellez mon cheval. Sur mon honneur, sur ma vie, sur ma foi, je vais dénoncer le scélérat! (*Sort le valet.*)

La duchesse d'York. — Qu'y a-t-il, Monseigneur?

Le duc d'York. — Taisez-vous, sotte femme.

La duchesse d'York. — Je ne veux pas me taire; qu'y a-t-il, mon fils?

Aumerle. — Soyez tranquille, ma bonne mère; il n'y en a pas là plus que je ne peux en payer avec ma pauvre vie.

La duchesse d'York. — En payer avec ta vie!

Le duc d'York. — Apportez-moi mes bottes : je vais aller trouver le roi.

Rentre le valet *avec les bottes.*

La duchesse d'York. — Frappe-le, Aumerle. Pauvre enfant, tu es tout interdit. (*Au valet.*) Hors d'ici, vilain! ne te montre jamais plus à mes yeux!

Le duc d'York. — Donnez-moi mes bottes, dis-je.

La duchesse d'York. — Qu'est-ce donc, York, que vas-tu faire? Est-ce que tu ne dois pas cacher la faute de ton sang? Avons-nous d'autres fils? sommes-nous capables d'en avoir d'autres? Est-ce que le temps n'a pas tari ma fécondité? et tu veux arracher à ma vieillesse mon bel enfant et me voler mon nom sacré de mère? Ne te ressemble-t-il pas? n'est-il pas tien?

Le duc d'York. — Folle et sotte femme, est-ce que tu veux laisser caché ce noir complot? Ils sont une douzaine qui ont fait serment et se sont réciproquement engagé par l'étreinte de leurs mains à tuer le roi à Oxford.

La duchesse d'York. — Il n'en sera pas; nous le garderons ici : et alors en quoi cela le regarde-t-il!

Le duc d'York. — Arrière, folle femme! je le dénoncerai, fût-il vingt fois mon fils.

La duchesse d'York. — S'il t'avait coûté les mêmes gémissements qu'à moi, tu serais plus compatissant. Mais je vois ta pensée, maintenant; tu soupçonnes que j'ai été déloyale à ton lit et que c'est un bâtard et non ton fils. Mon doux York, mon doux mari, n'aie pas cette pensée; il te ressemble autant qu'homme peut te ressembler; il ne me ressemble pas à moi, ni à personne de mon sang, et pourtant je l'aime.

Le duc d'York. — Laisse-moi passer, femme indocile! (*Il sort.*)

La duchesse d'York. — Cours après lui, Aumerle! Monte sur son cheval, donne de l'éperon, cours en toute hâte, arrive devant le roi et sollicite ton pardon avant qu'il ne t'accuse. Je ne resterai pas longtemps en arrière : quoique je sois vieille, je suis sûre que je pourrai courir aussi vite que York et je ne me relèverai pas de terre avant que Bolingbroke ne t'ait pardonné. En route, partons! (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Windsor. — Un appartement dans le château.

Entrent BOLINGBROKE roi, PERCY *et* d'autres lords.

Bolingbroke. — Personne ne peut-il me donner des nouvelles de mon libertin de fils? Il y a maintenant trois mois pleins que je ne l'ai pas vu : si quelque malheur nous menace, c'est lui. Plaise à Dieu, Milords, qu'on puisse le trouver. Cherchez à Londres, parmi les tavernes, car on dit qu'il les fréquente journellement avec des compagnons sans frein ni mœurs, appartenant à ces gens qui s'embusquent dans des allées étroites, battent notre guet et volent les passants; et lui, jeune gars frivole et efféminé, il se fait un point d'honneur de soutenir une bande si dissolue.

Percy. — Monseigneur, j'ai vu le prince il y a deux jours et je l'ai informé des fêtes tenues à Oxford.

Bolingbroke. — Et qu'a dit le galant?

Percy. — Il a répondu qu'il irait au bordel, qu'il prendrait un gant à une des créatures les plus publiques, qu'il le porterait comme un gage d'amour, et qu'avec ce trophée il se faisait fort de désarçonner le plus robuste jouteur.

Bolingbroke. — Aussi dissolu qu'effronté : cependant à travers son effronterie et sa corruption, j'aperçois certaines lueurs qui me donnent

de meilleures espérances que ses années plus mûres pourront peut-être réaliser. Mais qui vient ici?

Entre AUMERLE *avec précipitation.*

AUMERLE. — Où est le roi?

BOLINGBROKE. — Qu'a donc notre cousin pour être en tel émoi et rouler des yeux si effrayés?

AUMERLE. — Dieu protége Votre Grâce! Je conjure Votre Majesté de m'accorder un instant d'entretien seul avec elle.

BOLINGBROKE. — Retirez-vous et laissez-nous seuls ici. (*Sortent Percy et les Lords.*) Qu'y a-t-il, maintenant, notre cousin?

AUMERLE, *s'agenouillant.*— Puissent mes genoux prendre racine en terre, puisse ma langue s'attacher à mon palais, à moins que je ne sois pardonné avant de me lever ou de parler.

BOLINGBROKE. — Cette faute a-t-elle été commise, ou bien en est-elle restée à l'intention? Si elle rentre dans la seconde de ces conditions, quelque odieuse qu'elle puisse être, je te la pardonne pour conquérir ta future affection.

AUMERLE. — Alors donnez-moi la permission de tourner la clef, afin que personne n'entre jusqu'à ce que mon récit soit fini.

BOLINGBROKE. — Fais selon ton désir. (*Aumerle ferme la porte.*)

LE DUC D'YORK, *de l'extérieur.* — Mon Suzerain, prends garde; fais attention à toi; tu as un traître en ta présence.

BOLINGBROKE. — Scélérat, je vais me garantir contre toi.

AUMERLE. — Retiens ta main vengeresse; tu n'as aucune raison de craindre.

LE DUC D'YORK, *de l'extérieur.*—Ouvre la porte, roi confiant, follement courageux! Vas-tu forcer mon affection à prendre le ton de la révolte? Ouvre la porte ou je vais la briser. (*Bolingbroke ouvre la porte.*)

Entre LE DUC D'YORK.

BOLINGBROKE. — Qu'y a-t-il, mon oncle? parlez: reprenez haleine; dites-nous à quelle distance le danger est de notre personne, afin que nous puissions nous armer pour marcher à sa rencontre.

LE DUC D'YORK. — Parcours l'écrit que voilà et tu connaîtras la trahison que mon essoufflement m'empêche de raconter.

AUMERLE. — Rappelle-toi, en le lisant, ta promesse précédente: je me repens; consens à n'y pas lire mon nom; mon cœur n'est pas complice de ma main.

LE DUC D'YORK. — Oui, cela était vrai avant que ta main eût apposé ton nom ici, scélérat! Roi, j'ai enlevé ce papier de la poitrine du traître; c'est la crainte et non l'affection qui dicte son repentir: oublie d'avoir pitié de lui, de peur que ta pitié ne se tranforme en un serpent qui te piquera au cœur.

BOLINGBROKE. — Oh l'odieuse, la dangereuse, l'audacieuse conspiration! O père loyal d'un fils traître! source aux eaux pures, immaculées, blanches comme l'argent, d'où a pris naissance ce ruisseau qui s'est sali en traversant des terrains de boue, ton excès de bien se convertit en mal, mais l'abondance de tes vertus fera pardonner cette tache mortelle de ton coupable fils.

LE DUC D'YORK. — En sorte que ma vertu sera l'entremetteuse de ses vices et que sa honte dépensera mon honneur, comme les fils prodigues dépensent l'or de leurs pères économes. Mon honneur vit si son déshonneur meurt, ou bien son déshonneur forcera ma vie à s'écouler dans la honte. Tu me tues en lui permettant de vivre; si tu lui laisses le souffle, c'est le traître qui vit et l'honnête homme qui est mis à mort.

LA DUCHESSE D'YORK, *de l'extérieur.* — Holà, mon Suzerain! au nom du ciel laissez-moi entrer.

BOLINGBROKE. — Quelle est la suppliante à la voix perçante qui pousse ce cri désespéré?

LA DUCHESSE D'YORK.— C'est une femme et ta tante, grand roi; c'est moi. Consens à parler avec moi, aie pitié de moi, ouvre la porte; celle qui te mendie est une mendiante qui n'a jamais mendié auparavant.

BOLINGBROKE. — Notre scène change; d'une pièce sérieuse nous passons à la comédie de *La Mendiante et le Roi.* Mon dangereux cousin, faites entrer votre mère; je sais qu'elle vient supplier pour votre odieux péché. (*Aumerle va ouvrir la porte.*)

LE DUC D'YORK. — Quelle que soit la personne qui te supplie, si tu pardonnes, cette clémence fera prospérer de nouveaux crimes. Ce membre corrompu une fois retranché, les autres membres restent sains; épargné, celui-là corrompra tous les autres.

Entre LA DUCHESSE D'YORK.

LA DUCHESSE. — O roi, ne crois pas cet homme

au cœur dur! celui qui ne s'aime pas lui-même ne peut aimer personne.

Le duc d'York. — Femme frénétique, que viens-tu faire ici? ton vieux sein veut-il une fois encore nourrir un traître?

La duchesse d'York. — Mon doux York, sois patient. (*Elle s'agenouille.*) Écoutez-moi, mon noble Suzerain.

Bolingbroke. — Relevez-vous, ma bonne tante.

La duchesse d'York. — Non, pas encore, je t'en conjure; car je marcherai sur mes genoux et je n'aurai aucun jour heureux, jusqu'à ce que tu me donnes le bonheur en pardonnant à Rutland, mon enfant coupable.

Aumerle, *s'agenouillant.* — Je joins mes génuflexions aux supplications de ma mère.

Le duc d'York, *s'agenouillant.* — J'oppose à leurs supplications, à tous deux, mes génuflexions loyales. Puisses-tu mal prospérer, si tu fais grâce!

La duchesse d'York. — Parle-t-il sérieusement? regardez son visage; ses yeux ne versent pas de larmes; ses paroles viennent de sa bouche seule, mais les nôtres viennent du cœur. Il ne prie que faiblement et son désir serait d'être refusé; nous, nous vous prions du cœur, de l'âme et de tout: il serait heureux, j'en suis sûre de relever ses vieux membres; nos genoux à nous resteront courbés jusqu'à ce qu'ils prennent racine en terre: ses prières sont pleines de menteuse hypocrisie; les nôtres sont pleines de zèle sincère et de profonde intégrité. Nos prières dépassent la valeur des siennes; accordez-leur donc cette clémence que les vraies prières doivent obtenir.

Bolingbroke. — Relevez-vous, ma bonne tante.

La duchesse d'York. — Non, ne dites pas « relevez-vous, » mais dites d'abord « je pardonne », et ensuite, « relevez-vous. » Oh! si j'étais ta nourrice, si j'étais chargée de t'apprendre à parler, « pardon » serait le premier mot qui sortirait de tes lèvres. Je n'ai jamais su, jusqu'à ce moment, ce qu'était le désir d'entendre une parole: Roi, dis: « je pardonne; » que la pitié t'enseigne à le dire: le mot est court, mais il est encore plus doux que court; nul mot ne convient autant aux lèvres des rois que celui de pardon.

Le duc d'York. — Roi, prononcez le mot en français; dites: *pardonnez-moi.*

La duchesse d'York. — Enseignes-tu au pardon à détruire le pardon? O mon âcre mari, mon Seigneur au cœur dur, tu mets le mot en guerre avec le mot! Prononce ce mot pardon avec le sens qu'il a dans notre pays, nous ne comprenons pas ce français à double sens. Ton œil commence à parler déjà, que ta langue continue; ou bien encore fais descendre ton oreille dans ton cœur compatissant, afin qu'entendant comme nos plaintes et nos prières le pénètrent, la pitié puisse te pousser à répéter ce mot « pardon. »

Bolingbroke. — Ma bonne tante, relevez-vous.

La duchesse d'York. — Je ne demande pas à me relever; le pardon est toute la requête que je présente.

Bolingbroke. — Je lui pardonne, comme je désire que Dieu me pardonne.

La duchesse d'York. — O gain heureux d'une génuflexion! cependant je tremble encore de crainte: répète-le; dire deux fois, je pardonne, n'est pas pardonner deux fois, mais rendre un seul pardon plus fort.

Bolingbroke. — De tout mon cœur, je lui pardonne.

La duchesse d'York. — Tu es un dieu sur la terre.

Bolingbroke. — Mais quant à notre digne beau-frère, à l'abbé, et aux autres membres de cette bande de conspirateurs, la mort va immédiatement leur donner la chasse. Mon bon oncle, faites envoyer quelques détachements à Oxford ou en n'importe quel endroit que se trouvent ces traîtres: ils ne vivront pas en ce monde, je le jure, et je mettrai la main sur eux, si je puis découvrir où ils sont. Oncle, adieu, et vous cousin, adieu aussi: votre mère a bien prié; montrez-vous loyal.

La duchesse d'York. — Viens, mon ancien fils; je prie Dieu qu'il fasse de toi un nouvel homme.

SCÈNE IV.

Windsor. — Un autre appartement dans le château.

Entrent sir PIERCE D'EXTON *et* un valet.

Exton. — N'as-tu pas remarqué les paroles que le roi a prononcées? « N'ai-je pas d'ami, a-t-il dit, qui puisse me délivrer de cette crainte vivante? » Est-ce que ce ne sont pas ses paroles?

Le valet. — Oui, ses paroles mêmes.

Exton. — « N'ai-je pas d'ami? » a-t-il dit: il a

ions en reproduisant ici une lettre que M. Guizot nous a ait l'honneur de nous adresser :

« Vous avez entendu dire, messieurs, que, depuis plu-ieurs années, je me donne le paternel plaisir de raconter 'histoire de France à mes petits-enfants, et vous me de-nandez si je n'ai pas dessein de publier ces études de fa-nille sur la grande vie de notre patrie. Telle n'avait pas té d'abord ma pensée; c'était de mes petits-enfants, et 'eux seuls, que je me préoccupais. J'avais à cœur de leur ire vraiment comprendre notre histoire et de les y inté-esser en satisfaisant à la fois leur intelligence et leur ima-ination, en la leur montrant à la fois claire et vivante. 'oute histoire, celle de la France surtout, est un vaste et ng drame où les événements s'enchaînent selon des lois éterminées, et dont les acteurs jouent des rôles qu'ils n'ont as reçus tout faits ni appris par cœur, et qui sont les ré-ultats, non-seulement de leur situation native, mais de ur propre pensée et de leur propre volonté. Il y a, dans histoire des peuples, deux séries de causes à la fois essen-ellement diverses et intimement unies; les causes natu-elles, qui président au cours général des événements, et s causes libres, qui viennent y prendre place. Les hom-ies ne font pas toute l'histoire : elle a des lois qui lui vien-ent de plus haut; mais les hommes sont, dans l'histoire, es êtres actifs et libres qui y produisent des résultats et y ercent une influence dont ils sont responsables. Les cau-s fatales et les causes libres, les lois déterminées des évé-ements et les actes spontanés de la liberté humaine, c'est l'histoire tout entière. C'est dans la reproduction fidèle e ces deux éléments que consistent la vérité et la moralité e ces récits.

« Je n'ai jamais été plus frappé de ce double caractère de istoire qu'en la racontant à mes petits-enfants. Quand ai commencé avec eux ces leçons, ils y prenaient d'avance n vif intérêt, et ils m'écoutaient avec un bon vouloir sé-eux; mais quand ils ne saisissaient pas bien le lien pro-ngé des événements, ou quand les personnages historiques e devenaient pas, pour eux, des êtres réels et libres, di-ies de sympathie ou de réprobation, quand le drame ne développait pas devant eux clair et animé, je voyais leur tention inquiète ou languissante; ils avaient besoin à la is de lumière et de vie; ils voulaient être éclairés et émus, struits et amusés.

« En même temps que la difficulté de satisfaire à ce double désir se faisait vivement sentir à moi, j'y découvrais plus de moyens et plus de chances de succès que je ne l'a-vais prévu d'abord pour faire comprendre à mes jeunes au-diteurs l'histoire de France dans sa complication et sa gran-deur. Quand Corneille a dit :

.... aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années,

il a dit vrai pour l'intelligence comme pour la valeur. Quand une fois ils sont bien éveillés et donnent vraiment leur at-tention, les jeunes esprits sont plus sérieux et plus capables qu'on ne le croit de tout comprendre. Pour bien expliquer à mes petits-enfants le lien des événements et l'influence des personnages historiques, j'ai été conduit quelquefois à des considérations très-grandes et à des études de caractères assez approfondies. J'ai presque toujours été, en pareil cas, non-seulement bien compris, mais vivement goûté. J'en ai fait l'épreuve dans le tableau du règne et le portrait du caractère de Charlemagne; les deux grands desseins de ce grand homme, qui a réussi dans l'un et échoué dans l'au-tre, ont été, de la part de mes jeunes auditeurs, l'objet d'une attention très-soutenue et d'une compréhension très-nette. Les jeunes esprits ont plus de portée qu'on n'est en-clin à le présumer, et peut-être les hommes feraient-ils bien quelquefois d'être aussi sérieux dans leur vie que les enfants le sont dans leurs études.

« Pour atteindre le but que je me proposais, j'ai tou-jours pris soin de rattacher mes récits ou mes réflexions aux grands événements ou aux grands personnages de l'his-toire. Quand on veut étudier et décrire scientifiquement un pays, on le parcourt dans toutes ses parties et en tout sens; on visite les plaines comme les montagnes, les villages comme les cités, les recoins obscurs comme les lieux célè-bres; ainsi procèdent un géologue, un botaniste, un archéo-logue, un statisticien, un érudit. Mais quand on veut sur-tout connaître les principaux traits d'une contrée, ses contours fixes, ses formes générales, ses aspects spéciaux, ses grands chemins, on monte sur les hauteurs; on se place aux points d'où l'on saisit le mieux l'ensemble et la phy-sionomie du pays. Ainsi il faut procéder dans l'histoire, quand on ne veut ni la réduire au squelette d'un abrégé ni l'étendre aux longues dimensions d'un travail d'érudition.

Les grands événements et les grands hommes sont les points fixes et les sommets de l'histoire; c'est de là qu'on peut la considérer dans son ensemble et la suivre dans ses grandes voies. En la racontant à mes petits-enfants, je me suis quelquefois attardé dans quelque anecdote particulière où je trouvais le moyen de mettre en vive lumière l'esprit dominant du temps ou les mœurs caractéristiques des populations; mais, sauf ces rares exceptions, c'est toujours dans les grands faits et les grands personnages historiques que je me suis établi pour en faire, dans mes récits, ce qu'ils ont été dans la réalité, le centre et le foyer de la vie de la France.

« Je n'avais pris d'abord, en donnant ces leçons, que de courtes notes de dates et de noms propres. Quand on m'a donné lieu de croire qu'elles pouvaient avoir pour d'autres enfants que les miens, et même, m'a-t-on dit, pour d'autres que des enfants, quelque utilité et quelque intérêt, j'ai entrepris de les rédiger telles que je les avais développées à mes jeunes auditeurs. Je vous enverrai, messieurs, quelques portions de ce travail, et si, en effet, il vous paraît opportun d'étendre le cercle auquel il a été d'abord destiné, je vous confierai très-volontiers le soin de sa publication.

« Recevez, messieurs, l'assurance de mes sentiments les plus distingués,

GUIZOT.

« Val-Richer, décembre 1870. »

Quel admirable enseignement pour la jeunesse que « *la grande vie de notre patrie* » racontée dans cette langue claire, ferme et imagée, avec cette sûreté de méthode, cette justesse d'appréciation, cette attention scrupuleuse à ne rien laisser qui ne puisse être facilement compris!

Ce sont là des qualités précieuses pour les lecteurs de tout âge; aussi l'auteur prévoit-il que ses leçons auront quelque utilité « *même pour d'autres que pour des enfants.* Les femmes, les gens du monde, les érudits eux-même tiendront à lire un livre où ils retrouveront, au milieu d'u récit exact et vivant, la science profonde et la hauteur d vues de l'historien de *la Civilisation en Europe et en France* de l'homme d'État auquel, durant bien des années, nu dans notre pays n'a contesté le premier rang.

Nous nous sommes donc empressés d'accepter l'honneu d'éditer une œuvre utile à des lecteurs si divers et appelé à répandre tant d'idées justes et fécondes, et nous tiendron à ce qu'elle soit publiée avec tout le soin qu'elle mérite.

CONDITIONS

ET MODE DE PUBLICATION.

L'Histoire de France racontée à mes petits-enfants former trois volumes grand in-8, imprimés par M. Raçon, dont l goût et l'habileté sont bien connus, et illustrés de plus d cent gravures d'après de magnifiques dessins dans lesquel M. A. de Neuville a montré sous un nouvel aspect son taler aussi correct que dramatique. Ces gravures représenteron des scènes et des personnages historiques, des portraits, de costumes, des monuments; les éléments en seront puisé aux meilleures sources.

Les trois volumes se composeront de 80 à 100 livraisons chaque livraison, illustrée d'au moins une grande gravure contient 16 pages et est protégée par une couverture.

Le prix de la livraison est de 50 centimes.

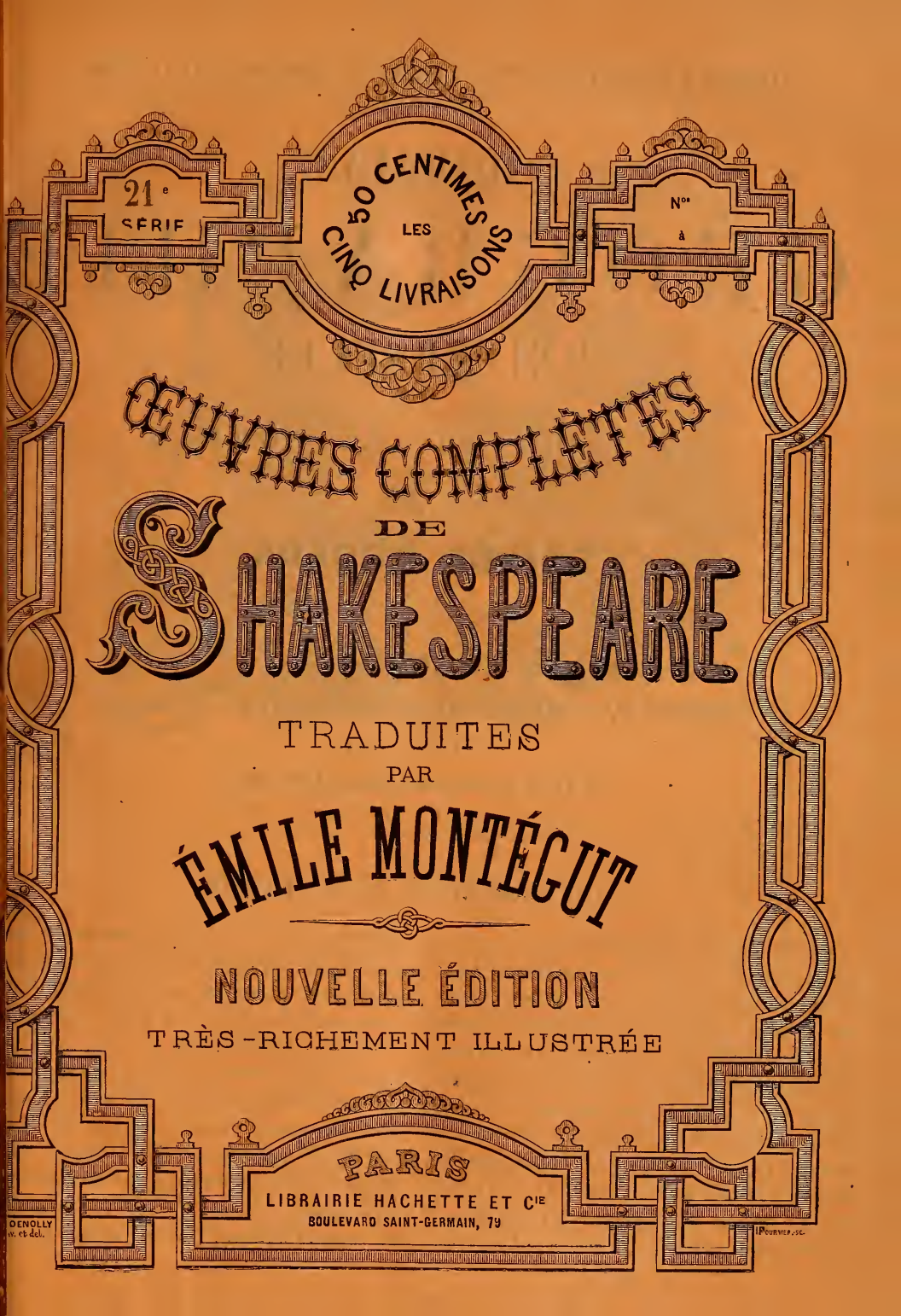
Il paraît une livraison par semaine.

Les tomes I et II sont en vente.

Chaque volume se vend séparément, broché, 18 fr. — Ri chement relié, avec fers spéciaux, dos en maroquin, plat en toile, tranches dorées, 25 fr.

HACHETTE ET Cie

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris


21e SÉRIE
50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS
Nos à
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
DENOLLY
POURVIER SC.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

CET OUVRAGE CONTIENDRA

ENVIRON 2,000 CARTES INTERCALÉES DANS LE TEXTE

OU TIRÉES A PART

ET PLUS DE 600 GRAVURES SUR BOIS

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

La publication d'une Géographie universelle peut sembler une entreprise téméraire, mais elle est justifiée par les progrès considérables qui se sont accomplis récemment et qui ne cessent de s'accomplir dans la conquête scientifique de la planète. Les contrées qui sont depuis longtemps le domaine de l'homme civilisé ont laissé pénétrer une grande partie de leurs mystères; de vastes régions, que l'Européen n'avait pas encore visitées, ont été rattachées au monde connu, et les lois mêmes auxquelles obéissent tous les phénomènes terrestres ont été scrutées avec une précision plus rigoureuse. Les acquisitions de la science sont en trop grand nombre et trop importantes pour qu'il soit possible d'en introduire le rés dans quelque ouvrage ancien, fût-il même de la haute valeur, comme l'est celui de l'illustre Malte-B A une période nouvelle, il faut des livres nouveau

Ma grande ambition serait de pouvoir décrire t les contrées de la terre et les faire apparaître aux du lecteur comme s'il m'avait été donné de les courir moi-même et de les contempler sous leur vers aspects; mais, relativement à l'homme isol Terre est presque sans limites, et c'est par l'intermé des voyageurs que j'ai dû faire surgir l'infinie succe des paysages terrestres. Toutefois j'ai tâché de ne

EXTON. Aussi plein de valeur que de sang royal! j'ai éteint les deux.

(Acte V, sc. v.)

répété cela deux fois. Il a insisté deux fois là-dessus, n'est-ce pas?

LE VALET. — Oui.

EXTON. — Et en parlant ainsi, il me regardait d'une manière interrogative, comme s'il eût voulu dire: Je voudrais que tu fusses l'homme qui me délivrât de cette terreur de mon cœur; sous-entendant le roi qui est à Pomfret. Viens, partons: je suis l'ami du roi et je le débarrasserai de son ennemi. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Pomfret. — Le donjon du château.

Entre LE ROI RICHARD.

LE ROI RICHARD. — Je me suis ingénié à chercher comment je pourrais comparer cette prison avec le monde; mais comme le monde est peuplé et qu'il n'y a ici d'autres créatures que moi, je n'ai pu y réussir; cependant, je vais tâcher de trouver. Je comparerai ma cervelle à la femelle de mon esprit et mon esprit au mâle de ma cervelle; à eux deux, ils procréent une génération de pensées qui, à leur tour, en engendrent d'autres, et ces pensées peuplent ce petit monde qui est moi; ces pensées ressemblent vraiment aux gens qui peuplent le monde, car aucune n'est contente. Les meilleures, les pensées des choses divines, sont entremêlées de scrupules et mettent aux prises les mots avec les mots, comme celles-ci, par exemple: « Laissez venir à moi les petits; » et encore: « Il est plus difficile d'entrer qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille » Les pensées qui ont l'ambition pour objet complotent d'impossibles miracles; comment, par exemple, ces vaines et

faibles ongles pourraient s'y prendre pour s'ouvrir un passage à travers la cuirasse de pierre de ce dur monde, c'est-à-dire les vieilles murailles de ma prison; et comme elles ne peuvent pas y aboutir, elles meurent dans leur propre orgueil. Les pensées qui recommandent la résignation, nous consolent en nous disant que nous ne sommes pas le premier des captifs de la fortune et que nous ne serons pas le dernier, comme ces sots mendiants qui, mis au carcan, donnent à leur honte ce refuge, que d'autres y ont été et y seront mis, et qui dans cette pensée trouvent une manière de consolation à placer leur propre infortune sur le dos de ceux qui ont enduré le même traitement. C'est ainsi qu'en une seule personne, je joue le rôle de plusieurs acteurs, dont aucun n'est content. Quelquefois je suis roi; alors la trahison me fait souhaiter d'être un mendiant, et c'est ce que je suis. Puis l'écrasante pénurie me persuade que j'étais plus heureux lorsque j'étais roi, et alors je redeviens roi: mais peu à peu j'arrive à réfléchir que je suis détrôné par Bolingbroke, et immédiatement je ne suis plus rien. Mais quelque personnage que je sois, ni pour moi, ni pour aucune autre créature humaine, il ne saurait y avoir de satisfaction en rien, avant de rencontrer la satisfaction de n'être rien. (*Musique.*) Est-ce de la musique que j'entends? Ah! ah! gardez vos temps; combien est désagréable la douce musique, lorsque les temps ne sont pas gardés et qu'on n'observe pas la mesure! Il en est de même dans la musique de la vie humaine. Ici, j'ai l'oreille assez délicate pour surprendre le temps interrompu sur une corde mal accordée, mais je n'ai pas eu d'oreille pour observer que mon temps était interrompu dans l'harmonie qui devait régner entre mon pouvoir et le temps. J'ai abusé du temps, et maintenant le temps abuse de moi; car maintenant le temps m'a pris pour l'horloge qui marque ses divisions: mes pensées sont les minutes et mes soupirs sont le tic-tac qui marque l'heure sur mes yeux, cadran visible, où mon doigt, pareil à l'aiguille d'un cadran, se dirige toujours pour essuyer mes larmes. Maintenant, Monsieur, les sons qui indiquent l'heure qu'il est, sont les gémissements de douleur qui frappent sur mon cœur, qui est la cloche; c'est ainsi que les soupirs, les larmes et les gémissements marquent les minutes, les secondes, les heures; mais mon temps court en poste auprès de la joie orgueilleuse de Bolingbroke, tandis que je suis ici faisant l'office insensé du Jacquemart de son horloge. Cette musique me rend fou; qu'elle ne joue plus; car bien que la musique ait souvent rétabli des fous dans leur bon sens, il me semble, par ce que je sens, qu'elle pourrait rendre fous les hommes sages. Cependant, béni soit le cœur de celui qui me la donne! car c'est un signe d'affection, et l'affection pour Richard est un joyau d'un prix singulier dans ce monde qui tout entier le hait.

Entre UN VALET D'ÉCURIE.

LE VALET. — Salut, prince royal!

LE ROI RICHARD. — Merci, noble pair! le meilleur marché de nous deux est de dix *groats* trop cher. Qui es-tu? et comment viens-tu ici, où personne ne vient jamais, excepté le morose chien de garde qui m'apporte ma nourriture pour permettre à mon infortune de vivre?

LE VALET. — J'étais un pauvre valet de tes écuries, roi, lorsque tu régnais; et faisant route pour York, après beaucoup de difficultés, j'ai enfin obtenu la permission de pouvoir contempler le visage de celui qui fut mon royal maître. Oh! comme mon cœur saignait lorsque je contemplais, le jour du couronnement, Bolingbroke monté sur le rouan Barbary! ce cheval que tu as si souvent monté toi-même, ce cheval que j'ai si soigneusement élevé!

LE ROI RICHARD. — Il montait Barbary? Dis-moi, gentil ami, quel air avait sous lui ce cheval?

LE VALET. — Un air si fier, qu'on eût dit que la terre ne pouvait pas le porter.

LE ROI RICHARD. — Tellement fier il était d'avoir Bolingbroke sur son dos! Cette rosse avait mangé du pain de ma main royale; c'est cette main qui par ses caresses lui a donné cette fierté. Ne pouvait-il faire de faux pas? ne pouvait-il s'abattre (puisque l'orgueil doit tomber), et briser le cou de l'homme orgueilleux qui usurpait son dos? Pardon, mon cheval! pourquoi te faire des reproches, puisque créé pour être dominé par l'homme, tu es né pour porter? Je n'avais pas été créé cheval et, cependant, je porte un fardeau comme un âne surmené et épuisé par le manége de Bolingbroke.

Entre UN GARDIEN *avec un plat.*

LE GARDIEN, *au valet.* — Camarade, quitte la place; on ne peut rester plus longtemps ici.

LE ROI RICHARD. — Si tu m'aimes, pars, il en est temps.

Le valet. — Ce que ma langue n'ose pas dire, mon cœur le dira. (*Il sort.*)

Le gardien. — Monseigneur, vous plairait-il de manger?

Le roi Richard. — Goûte d'abord de ces mets, comme c'est ta coutume.

Le gardien. — Monseigneur, je n'ose pas. Sir Pierce d'Exton, qui est venu tout récemment de la part du roi, ordonne le contraire.

Le roi Richard. — Le diable emporte Henri de Lancastre et toi? La patience est une rosse et j'en suis las. (*Il frappe le gardien.*)

Le gardien. — Au secours, au secours, au secours!

Entrent SIR PIERCE D'EXTON *et des serviteurs armés.*

Le roi Richard. — Qu'est-ce maintenant? Que veut la mort avec cette attaque brutale. Scélérat, ta main brandit l'instrument de ta propre mort. (*Il arrache une arme à l'un des hommes et le tue.*) Va, toi, et remplis une autre chambre de l'enfer. (*Il en tue un second; alors Exton le frappe.*) Cette main qui poignarde ainsi ma personne brûlera dans le feu qui ne s'éteint jamais. Exton, ta main cruelle a taché la terre du roi du propre sang du roi. Monte, monte, mon âme, dont le trône est en haut, tandis que ma chair grossière s'affaisse ici pour mourir. (*Il meurt.*)

Exton. — Aussi plein de valeur que de sang royal! j'ai éteint les deux. Oh, plût au ciel que ce fût une action juste! car maintenant le diable qui me disait que c'était une bonne action, me dit qu'elle est enregistrée dans l'enfer. Je vais porter ce roi mort au roi vivant : qu'on enlève les autres et qu'on leur donne ici la sépulture. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

Windsor. — Un appartement dans le château.

Fanfares. Entrent BOLINGBROKE *en costume royal*, LE DUC D'YORK, *des* seigneurs *et des gens de la suite.*

Bolingbroke. — Mon cher oncle York, les dernières nouvelles que j'apprends portent que les rebelles ont consumé par le feu notre ville de Chichester dans le Gloucestershire; mais s'ils sont pris ou massacrés, on ne nous le dit pas.

Entre NORTHUMBERLAND.

Bolingbroke. — Salut, Milord; quelles nouvelles?

Northumberland. — D'abord je souhaite à ton pouvoir sacré toute la fortune possible. La nouvelle la plus récente est que j'ai envoyé à Londres les têtes de Salisbury, de Spencer, de Blunt et de Kent; la manière dont ils ont été pris vous sera minutieusement expliquée dans ce papier. (*Il lui présente un papier.*)

Bolingbroke. — Nous te remercions pour tes peines, gentil Percy : nous récompenserons ton mérite à sa juste valeur.

Entre FITZWATER.

Fitzwater. — Monseigneur, j'ai envoyé d'Oxfort à Londres les têtes de Brocas et de sir Bennet Seely, deux de ces traîtres dangereusement associés qui avaient comploté à Oxford ta ruine funeste.

Bolingbroke. — Je n'oublierai pas tes peines, Fitzwater; très-noble est ton mérite, je le reconnais avec joie.

Entre PERCY *avec* L'EVÊQUE DE CARLISLE.

Percy. — Le grand conspirateur, l'abbé de Westminster, accablé du fardeau de sa conscience et d'une noire mélancolie, a cédé son corps à la tombe; mais l'évêque de Carlisle est ici vivant pour attendre ton jugement royal et la condamnation de son orgueil.

Bolingbroke. — Carlisle, voici votre sentence. choisis quelque lieu écarté, quelque pieuse retraite autre que celles que tu possèdes et jouis-y de la vie; pourvu que tu vives en paix, meurs libre de toute persécution : car quoique tu aies été toujours mon ennemi, j'ai aperçu en toi de nobles éclairs d'honneur.

Entre sir PIERCE D'EXTON *avec une escorte portant un cercueil.*

Exton. — Grand roi, dans ce cercueil je te présente tes craintes ensevelies : ici repose inanimé le plus puissant et le plus grand de tes ennemis, Richard de Bordeaux, par moi apporté en ces lieux.

Bolingbroke. — Exton, je ne te remercie pas; car tu as de ta main fatale commis un acte qui retombera en scandale sur ma tête et sur ce glorieux pays.

Exton. — C'est sur un mot de votre bouche que j'ai commis cet acte, Monseigneur.

Bolingbroke. — Ceux qui ont besoin du poison, n'aiment pas pour cela le poison et je ne t'aime pas; bien que je le désirasse mort, je hais le meurtrier et j'aime l'homme assassiné. Reçois pour récompense les remords de ta conscience; mais tu n'auras jamais de moi une bonne parole ni une faveur. Vas errer avec Caïn à travers les ombres de la nuit, et ne montre jamais ta tête au jour et à la lumière. Lords, je proteste que mon âme est navrée de douleur qu'il ait fallu m'arroser de sang pour me faire grandir: venez, pleurez avec moi sur celui que je regrette, et mettez-vous immédiatement en deuil; je ferai un voyage en Terre Sainte pour laver de ce sang ma main coupable : marchez avec recueillement à ma suite et honorez mon deuil par vos pleurs en suivant cette bière prématurée.

(*Ils sortent.*)

LE ROI
HENRI IV
1ere Partie

PERSONNAGES DU DRAME.

LE ROI HENRI IV.
HENRI, PRINCE DE GALLES, } fils du roi.
JEAN, PRINCE DE LANCASTRE, }
RALPH NEVILLE, COMTE DE WESTMORELAND.
SIR WALTER BLUNT.
THOMAS PERCY, COMTE DE WORCESTER.
HENRI PERCY, COMTE DE NORTHUMBERLAND.
HENRI PERCY, surnommé HOTSPUR, son fils.
EDMOND MORTIMER, COMTE DE MARCH.
SCROOP, archevêque d'York.
ARCHIBALD, COMTE DE DOUGLAS.
SIR MICHAEL, ami de l'archevêque d'York.
OWEN GLENDOWER, chef des Gallois.
SIR RICHARD VERNON.
SIR JOHN FALSTAFF.
POINS, }
GADSHILL, } compagnons de FALSTAFF.
PETO, }
BARDOLPH, }

LADY PERCY, femme d'HOTSPUR et sœur de MORTIMER.
LADY MORTIMER, femme de MORTIMER et fille de GLENDOWER.
MISTRESS QUICKLY, hôtesse de la taverne de la TÊTE D'OURS, dans Eastcheap.

LORDS, OFFICIERS, UN SHÉRIFF, UN CABARETIER, UN CHAMBRIER, GARÇONS DE TAVERNE, DEUX VOITURIERS, DES VOYAGEURS et des gens de service.

SCÈNE. — Angleterre.

LE

ROI HENRI IV.

(PREMIÈRE PARTIE.)

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Londres. — Un appartement dans le palais du roi.

Entrent LE ROI HENRI, WESTMORELAND, SIR WALTER BLUNT *et autres.*

Le roi Henri. — Tout moulu que nous sommes, tout blême de soucis que nous sommes, trouvons un moment pour permettre à la paix effrayée de revenir à elle, et de nous annoncer de sa voix essoufflée les nouvelles luttes que nous devons commencer sur des plages lointaines. Pas plus longtemps la bouche altérée de cette terre ne teindra ses lèvres du sang de ses propres enfants; pas plus longtemps la guerre ne creusera ses champs de ses tranchées et n'écrasera ses fleurs sous les sabots ferrés des coursiers de guerre. Ces yeux irrités qui, semblables aux météores d'un ciel troublé, tous de même race et de même sang, se rencontraient récemment dans le choc des luttes intestines et dans la furieuse étreinte des massacres entre citoyens, maintenant confondus dans les mêmes rangs fraternels, regarderont tous le même horizon, et n'auront plus de menaces pour leurs amis, leurs parents et leurs alliés. Le tranchant de la guerre, comme une épée mal engaînée, ne coupera plus son maître. En conséquence, amis, c'est au lointain sépulcre du Christ, dont nous sommes maintenant le soldat, et sous la bienheureuse croix duquel nous nous sommes engagé à combattre, que nous allons conduire une armée de ces Anglais, dont les membres robustes furent créés dans le sein de leur mère pour donner la chasse aux païens sur les champs sacrés, que foulèrent les pieds bénis qui, il y a quatorze cents ans, furent cloués pour notre salut sur la dure croix. Mais ce projet est déjà vieux d'une année, et il est inutile de vous dire que nous voulons partir; ce n'est donc pas pour vous avertir que nous sommes assemblés ici. En conséquence, vous, mon gentil cousin Westmoreland, faites-moi connaître ce que notre conseil a décidé hier pour cette chère expédition.

Westmoreland. — Mon Suzerain, ce prochain départ était chaudement discuté hier soir, et plusieurs états de dépense étaient déjà arrêtés, lorsque, tout à la traverse, est arrivé un courrier du pays de Galles, chargé de tristes nouvelles, dont la pire était que le noble Mortimer, en conduisant au combat les hommes du Herefordshire contre le sauvage et aventureux Glendower, est tombé dans les mains barbares de ce Gallois, qu'un millier de ses gens ont été massacrés, et qu'il a été accompli sur les cadavres, par les femmes

galloises, de tels outrages, des mutilations si bestiales et si indignes, qu'on ne peut sans rougir les répéter ni les nommer.

Le roi Henri. — Il parait alors que les nouvelles de cette affaire ont interrompu la discussion de notre expédition de Terre-Sainte?

Westmoreland. — Oui, mon gracieux Seigneur, ces nouvelles accompagnées par d'autres; car il en est venu du nord de plus mauvaises et de plus désagréables, et en voici la substance : le jour de la Sainte-Croix, le vaillant Hotspur, le jeune Henri Percy et le brave Archibald, cet Ecossais si courageux et si renommé, se sont rencontrés à Holmedon, et y ont passé selon toute apparence une heure triste et sanglante, à en juger par ce que les nouvelles nous apprennent du bruit de leur artillerie; car celui qui les a portées était monté à cheval au moment où la lutte était dans tout son feu et dans toute sa rage, et ne savait aucunement quelle en était l'issue.

Le roi Henri. — Nous avons ici un ami très-cher et d'une loyale diligence, Sir Walter Blunt, qui vient de descendre de cheval, tout poudreux des différentes poussières des terrains qui séparent Holmedon du lieu où nous sommes, et il nous apporte de bonnes et consolantes nouvelles. Le comte de Douglas a été mis en déroute, et Sir Walter a vu sur les plaines d'Holmedon dix mille hardis Écossais et vingt-deux chevaliers nageant dans leur sang; Hotspur a fait prisonnier Mordake, comte de Fife et fils aîné du vaincu Douglas, et les comtes d'Athol, de Murray, d'Angus et de Monteith. N'est-ce pas là un glorieux butin, une galante prise, mon cousin? Eh?

Westmoreland. — Sur ma foi! c'est une conquête dont un prince peut se vanter.

Le roi Henri. — Oui, et par cette réflexion, tu me rends triste et tu me fais connaître le péché d'envie contre Milord Northumberland, qui a le bonheur d'être le père d'un fils si remarquable, d'un fils qui est le thème des louanges de quiconque connaît l'honneur, d'un fils qui est comme la tige la plus glorieuse d'un bosquet, le favori et l'orgueil de la douce fortune; tandis que moi, témoin de sa gloire, il me faut voir la débauche et le déshonneur souiller le front de mon jeune Henri. Oh! s'il pouvait être prouvé que quelque fée rôdant de nuit a échangé nos enfants dans les langes où ils dormaient, et nommé le mien Percy, le sien Plantagenet! J'aurais alors son Henri et lui le mien; mais chassons-le de nos pensées. Que pensez-vous, cousin, de l'orgueil de ce jeune Percy? Il garde pour son propre compte les prisonniers qu'il a surpris dans cette aventure, et m'envoie dire que je n'en aurai pas d'autre que Mordake, comte de Fife?

Westmoreland. — C'est là le fruit des leçons de son oncle, de Worcester, qui vous est hostile sur tous les points, et qui lui apprend à hérisser ses plumes et à dresser la crête de sa jeunesse contre Votre Majesté.

Le roi Henri. — Mais je l'ai fait mander pour répondre de ses paroles; pour cette cause, nous devons négliger un peu de temps notre saint projet sur Jérusalem. Cousin, le prochain mercredi, nous tiendrons notre conseil à Windsor; informez-en les Lords, mais revenez promptement auprès de moi, car j'en ai plus à dire et à faire, que la colère ne me permet d'en expliquer.

Westmoreland. — Je vous obéirai, mon Suzerain. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Londres. — Un appartement dans la maison du prince Henri.

Entrent LE PRINCE HENRI *et* FALSTAFF.

Falstaff. — Eh bien! Hal, quel moment du jour est-il, mon garçon?

Le prince Henri. — Ton esprit est devenu si épais à force de boire du vieux Xérès, de te déboutonner après souper et de dormir sur les bancs après midi, que tu as oublié de demander la chose que tu désires réellement savoir. Que diable as-tu à faire avec le moment du jour? A moins que les heures ne soient des verres de Xérès, les minutes des chapons, les horloges des langues de maquerelles, les cadrans les enseignes de maisons publiques, et le glorieux soleil lui-même une belle fille bien chaude, en taffetas couleur de flammes, je ne vois pas de raison pour que tu prennes la peine inutile de demander le moment du jour qu'il est.

Falstaff. — Vrai, vous vous rapprochez de mon opinion, Hal; car nous qui prenons les bourses, nous marchons à la clarté de la lune et des sept étoiles et non à la clarté de Phébus, ce *chevalier errant si blond.* Et je t'en prie, mon aimable plaisant, lorsque tu seras roi,... que Dieu protége Ta Grâce,... je devrais dire Ta Majesté, car de grâce tu n'en auras aucune....

Le prince Henri. — Comment! aucune?

Falstaff. — Non, sur ma foi, pas même autant

Le prince Henri. Eh bien, alors, une fois dans ma vie, je veux bien être un fou.
Falstaff. Pardi, voilà qui est bien dit. (Acte I, sc. II.)

de *grâces* qu'il en faut pour servir de prologue à un déjeuner composé d'un œuf et d'une simple tartine de beurre.

Le prince Henri. — Eh bien, et puis? achève, voyons! rondement, rondement!

Falstaff. — Eh bien alors, lorsque tu seras roi, aimable plaisant, ne permets pas que nous qui sommes les gardes du corps de la nuit, on nous appelle voleurs des trésors de la beauté du jour : fais en sorte qu'on nous appelle *forestiers de Diane*, *gentilshommes de l'ombre*, *mignons de la lune*, et que les gens disent que nous sommes des hommes de bon gouvernement, étant gouvernés comme la mer par notre noble et chaste maîtresse, la lune, sous la protection de laquelle.... nous volons.

Le prince Henri. — Tu parles bien, et ce que tu dis est très-logique, car notre fortune, à nous lunatiques, a son flux et son reflux comme la mer, étant gouvernée comme la mer par la lune. Voici un exemple : une bourse d'or très-*résolument* escroquée le lundi soir et très-*dissolument* dépensée le mardi matin, enlevée avec le cri de *Holà*, *déposez!* et dépensée avec le cri de *Holà*, *apportez!* voilà l'image de notre fortune; tantôt aussi basse que le pied de l'échelle, tantôt aussi haute que la cime de la potence.

Falstaff. — Par le Seigneur, tu dis vrai, mon garçon. Et mon hôtesse de la taverne n'est-elle pas une très-douce fille?

Le prince Henri. — Douce comme le miel de l'Hybla, mon vieux détrousseur de grandes routes. Et une casaque en peau de buffle n'est-ce pas aussi un très-doux vêtement de gendarme?

Falstaff. — Qu'est-ce à dire? qu'est-ce à dire, mauvais plaisant? qu'est-ce que ces pointes et ces

subtilités? Eh, nom d'une peste! qu'ai-je à démêler avec une casaque de buffle?

Le prince Henri. — Eh, nom d'une vérole! qu'ai-je à démêler avec mon hôtesse de la taverne?

Falstaff. — Bon, tu l'as appelée pour faire les comptes mille et une fois.

Le prince Henri. — T'ai je jamais appelé pour payer ta part?

Falstaff. — Non, je te rends justice, tu as tout payé ici.

Le prince Henri. — Oui, et ailleurs, tant que ma bourse pouvait y suffire, et lorsqu'elle ne l'a pu, j'ai usé de mon crédit.

Falstaff. — Oui certes, et tellement usé, que s'il n'était pas apparent que tu es héritier apparent.... Mais je t'en prie, mon aimable plaisant, est-ce qu'il se dressera encore des potences en Angleterre lorsque tu seras roi, et les gens de résolution seront-ils toujours refrénés, comme maintenant, par le mors rouillé de cette vieille grotesque, la mère loi? Lorsque tu seras roi, ne pends pas un voleur.

Le prince Henri. — Non, c'est toi qui pendras.

Falstaff. — Je les pendrai? O exquis! par le ciel, je ferai un brave juge.

Le prince Henri. — Tu juges faux déjà ; j'entends que tu auras la pendaison des voleurs et qu'ainsi tu deviendras un rare homme de potence.

Falstaff. — Bien, Hal, bien, et cela jusqu'à un certain point conviendrait aussi bien à mon humeur que de solliciter à la cour, je puis le dire.

Le prince Henri. — Solliciter? pour te faire nipper d'un emploi?

Falstaff. — Oui, pour me faire nipper, car le bourreau n'a pas une mince garde-robe. Mordieu, je suis aussi mélancolique qu'un gros minet, ou un ours mené à la chaîne.

Le prince Henri. — Ou un vieux lion, ou un luth d'amoureux.

Falstaff. — Oui, ou le ronflement d'une cornemuse du Lincolnshire.

Le prince Henri. — Que dis-tu d'un lièvre ou de la mélancolie du fossé de Moor?

Falstaff. — Tu as les comparaisons les plus offensantes et tu es bien, ma foi, le plus métaphorique, le plus canaille, le plus aimable jeune prince.... Mais, Hal, je t'en prie, ne me tourmente plus de ces vanités. Plût à Dieu que toi et moi nous connussions un endroit où on pût acheter une provision de bonne renommée : un vieux Lord du conseil m'a tancé dans la rue à votre sujet, l'autre jour, Monsieur ; mais je n'ai pas fait attention à lui : et cependant il parlait très-sagement, mais je n'ai pas fait attention à lui : et cependant il parlait très-sagement, et dans la rue encore.

Le prince Henri. — Tu as bien fait, car la sagesse crie dans les rues et personne n'y fait attention.

Falstaff. — Oh! tu répètes mes mots d'une manière damnable, et tu es en vérité capable de faire damner un saint. Tu m'as fait beaucoup de mal, Hal ; Dieu te le pardonne! Avant de te connaître, Hal, je ne connaissais rien, et maintenant, si j'ose dire la vérité, je vaux à peine mieux qu'un des damnés. Je dois renoncer à cette vie et j'y renoncerai; par le Seigneur, si je n'y renonce pas, je suis un scélérat; je ne voudrais pas me damner pour tous les fils de roi de la chrétienté.

Le prince Henri. — Où prendrons-nous une bourse demain, Jack ?

Falstaff. — Pardi, où tu voudras, mon garçon ; je ferai partie de l'affaire ; si je refuse, appelle-moi scélérat et vilipende-moi.

Le prince Henri. — Je vois en toi un bon amendement de conduite; tu passes de la prière à l'escamotage des bourses.

Entre POINS *à quelque distance.*

Falstaff. — Eh Hal, c'est ma vocation, Hal; ce n'est pas péché à un homme de travailler selon sa vocation. Poins! — Nous allons savoir si Gadshill a pu jeter un filet. Oh! si les hommes étaient sauvés par leur mérite, quel trou dans l'enfer serait assez chaud pour lui? C'est le plus omnipotent coquin qui ait jamais crié *arrête* à un honnête homme.

Le prince Henri. — Bonjour, Ned.

Poins. — Bonjour, mon doux Hal. Que dit M. Remords? Que dit Sir John vin sucré? Jack, comment vous arrangez-vous, le diable et toi, à propos de ton âme que tu lui as vendu, le dernier vendredi saint pour un verre de Madère et une cuisse de chapon froid?

Le prince Henri. — Sir John s'en tient à sa parole, le diable aura son affaire; car il n'a jamais fait mentir les proverbes et par conséquent *le diable aura son dû.*

Poins. — Alors tu es damné parce que tu gardes parole au diable.

Le prince Henri. — Sans cela, il aurait été damné pour avoir dupé le diable.

Poins. — Mais ça, mes gars, mes gars, soyez demain matin, à quatre heures, à Gadshill : il y a des pèlerins qui se rendent à Canterbury avec de riches offrandes, et des marchands qui se rendent à Londres avec des bourses grasses : j'ai des masques pour vous tous ; de votre côté, vous avez vos chevaux. Gadshill couche cette nuit à Rochester, et j'ai commandé un souper pour demain soir à Eastcheap. Il nous sera aussi facile de faire la chose que de dormir un somme. Si vous voulez venir, je bourrerai vos bourses de *couronnes ;* sinon, restez au logis et soyez pendus.

Falstaff. — Ecoutez, *Eduard;* si je reste au logis et si je n'y vais pas, je vous pendrai pour y être allé.

Poins. — Vraiment, amas de viande?

Falstaff. — Hal, feras-tu partie de la bande?

Le prince Henri. — Qui, moi, dérober? moi un voleur? non, sur ma foi.

Falstaff. — Il n'y a ni honnêteté, ni virilité, ni bonne camaraderie en toi, et tu ne sors pas d'un sang royal, si tu n'oses pas arrêter pour dix shillings.

Le prince Henri. — Eh bien, alors, une fois dans ma vie, je veux bien être un fou.

Falstaff. — Pardi, voilà qui est bien dit.

Le prince Henri. — Bah, arrive que pourra, je resterai au logis.

Falstaff. — Par le Seigneur, alors, je serai un traître quand tu seras roi.

Le prince Henri. — Je n'en ai souci.

Poins. — Sir John, je t'en prie, laisse-nous seuls, le prince et moi; je lui donnerai de si bonnes raisons pour cette aventure qu'il viendra.

Falstaff. — Bien! Dieu vous donne à toi l'esprit de persuasion et à lui des oreilles capables de comprendre, afin que ce que tu dis puisse le décider et qu'il puisse croire ce qu'il entendra, en sorte que le vrai prince consente pour rire à être un faux voleur; car les pauvres abus de notre temps ont grand besoin d'être protégés. Adieu : vous me trouverez dans Eastcheap.

Le prince Henri. — Adieu, printemps de novembre! adieu, été de la Toussaint! (*Sort Falstaff.*)

Poins. — Maintenant, mon bon doux Seigneur de miel, montez à cheval demain avec nous; j'ai à exécuter un tour que je ne puis mener à fin tout seul. Falstaff, Bardolph, Peto et Gadshill voleront les gens auxquels nous avons déjà dressé un guet-apens; vous et moi nous aurons soin de n'y pas être et lorsqu'ils auront le butin, si nous ne les volons pas vous et moi, coupez cette tête de mes épaules.

Le prince Henri. — Mais comment ferons-nous pour nous séparer d'eux en partant?

Poins. — Parbleu, nous partirons avant ou après eux, et nous leur indiquerons un lieu de rendez-vous où nous serons libres de ne pas nous trouver; alors ils accompliront l'exploit eux-mêmes et ils ne l'auront pas plus tôt accompli que nous tomberons sur eux.

Le prince Henri. — Oui, mais il est probable qu'ils reconnaîtront qui nous sommes à nos chevaux, à nos habits ou à toute autre marque.

Poins. — Bah! ils ne verront pas nos chevaux; nous les attacherons dans le bois: nous changerons nos masques lorsque nous les aurons quittés, et maraud, j'ai pour cette occasion des fourreaux de bougran qui cacheront nos habits qu'ils connaissent.

Le prince Henri. — Mais je crains qu'ils ne soient trop forts pour nous.

Poins. — Bah, il y en a deux que je connais pour des lâches aussi fieffés qu'aucuns de ceux qui aient jamais tourné le dos, et quant au troisième, s'il se défend plus longtemps que de raison, je veux bien renier les armes. Le sel de cette plaisanterie consistera dans les mensonges incomparables que ce dernier gras coquin nous racontera lorsque nous serons réunis à souper : comment il a combattu contre trente personnes au moins ; quelles parades, quels coups, quelles attaques il lui a fallu soutenir, et la plaisanterie consistera dans le démenti que nous lui donnerons.

Le prince Henri. — Bon, j'irai avec toi : fournis-toi de toutes les choses qui nous seront nécessaires et viens me retrouver demain soir dans Eastcheap ; j'y souperai. Adieu.

Poins. — Adieu, Monseigneur. (*Il sort.*)

Le prince Henri. — Je vous connais tous, et je veux bien pour un temps protéger les caprices sans frein de votre paresse. Par cette conduite, j'imiterai le soleil qui permet aux vils et contagieux nuages de voiler sa beauté au monde, afin que lorsqu'il lui plaira de redevenir lui-même et qu'on aura besoin de lui, il se fasse admirer davantage en perçant à travers les impures et laides vapeurs des brouillards qui semblaient l'é-

touffer. Si toute l'année se composait de jours de fête, s'amuser serait aussi ennuyeux que travailler; mais quand ils viennent rarement, ils viennent désirés, et rien ne plaît, si ce n'est les choses rares et accidentelles. C'est ainsi que lorsque je quitterai cette conduite déréglée, et que je payerai la dette que je n'aurai jamais promise, je dépasserai d'autant plus l'attente des hommes que je donnerai plus que je ne m'y étais engagé; pareille à un métal brillant sur un fonds terne, ma réformation étincelant sur mes fautes paraîtra plus méritoire et attirera plus les regards qu'une réputation qui n'a aucune tache pour la faire ressortir. Je donnerai scandale, pour me faire du scandale une arme d'habile défense, réparant le temps perdu alors que les hommes y penseront le moins. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

Londres. — Un appartement dans le palais.

Entrent LE ROI HENRI, WORCESTER, HOTSPUR, SIR WALTER BLUNT *et autres.*

Le roi Henri. — Mon sang a été trop froid et trop calme, il ne s'est pas révolté devant ces indignités et comme vous avez découvert ma bonté naturelle, vous avez en conséquence foulé ma patience aux pieds : mais soyez sûrs que je veux dorénavant être ce que je dois être, redoutable et imposant, et non plus obéir à mon caractère qui s'est montré coulant comme l'huile, doux comme un tendre duvet, et qui en conséquence m'a fait perdre mes titres à ce respect que les âmes hautaines n'accordent jamais qu'aux hautains.

Worcester. — Notre maison, mon Suzerain lige, mérite peu que le fouet de la grandeur s'abatte sur elle, surtout le fouet de cette grandeur que nos propres mains ont aidées à faire si puissante.

Northumberland. — Monseigneur....

Le roi Henri. — Worcester, va-t'en; car je lis dans tes yeux la menace et la désobéissance. O Monsieur, votre attitude est trop hardie et trop tranchante, et la majesté n'a pu jamais permettre les défis insolents lancés par les regards d'un serviteur. Vous avez libre permission de nous quitter; lorsque nous aurons besoin de vos services et de vos conseils, nous vous enverrons chercher. (*Sort Worcester — A Northumberland*) Vous étiez en train de parler?

Northumberland. — Oui, mon bon Seigneur. Ces prisonniers qu'Harry Percy ici présent a faits à Holmedon et qu'on réclame au nom de Votre Majesté, n'ont pas été, dit-il, refusés avec autant de violence qu'on l'a rapporté à Votre Majesté; c'est donc l'envie ou quelque méprise qui est coupable de cette faute, et non pas mon fils.

Hotspur. — Mon Suzerain, je n'ai pas refusé de prisonniers ; mais il me souvient que lorsque le combat fut fini, que je n'en pouvais plus de fureur et de fatigue, que j'étais essoufflé et épuisé, appuyé sur mon épée, il est venu un certain Seigneur, propret, coquettement mis, frais comme un jeune marié, dont le menton nouvellement rasé ressemblait à une terre en chaume au temps de la moisson : il était parfumé comme un coiffeur et tenait entre son pouce et son index une petite cassolette qu'il portait et éloignait de son nez, lequel nez finit enfin par se fâcher et répondit à ces offrandes de parfum par un éternument : il ne cessait de sourire et de bavarder; et comme les soldats passaient près de lui portant des cadavres, il les appela des coquins mal appris et sans savoir vivre, d'oser placer entre le vent et sa noblesse une sale et vilaine charogne. Il me questionna avec mille termes fleuris de petite maîtresse, et parmi d'autres choses, il me demanda mes prisonniers au nom de Votre Majesté. Moi, qui étais alors en proie à de vives souffrances, mes blessures s'étant refroidies, ennuyé de ce mannequin, dans ma douleur et mon impatience, je lui répondis je ne sais trop quoi, qu'il les aurait ou qu'il ne les aurait pas; car cela m'enrageait de le voir parader avec tant de coquetterie, sentir si bon et parler, comme une dame de compagnie, de canons, de tambours et de blessures, Dieu me pardonne! et de l'entendre me dire que le remède le plus souverain qui fût au monde contre une blessure interne était le spermaceti, et que c'était grande pitié, oui vraiment, que ce scélérat de salpêtre qui a si lâchement détruit tant de braves et vigoureux gaillards eût été tiré des entrailles de la terre; sans ces vils canons il aurait lui-même été soldat. A ce verbiage stérile et sans suite, j'ai répondu vaguement, ainsi que je vous l'ai dit, Monseigneur; et je vous en conjure, ne permettez pas que son rapport acquière la valeur d'une accusation et s'interpose entre mon affection et Votre Majesté souveraine.

Blunt. — Les circonstances bien considérées,

HOTSPUR. Mon Suzerain, je n'ai pas refusé de prisonniers.

(Acte I, sc. II.)

mon bon Seigneur, il est raisonnable de laisser tomber ce que Harry Percy peut avoir répondu à une telle personne, dans un tel lieu, à un tel moment, ainsi que tout le reste du rapport, et de ne jamais le relever pour lui faire tort ou l'accuser de ce qu'il a dit alors, puisqu'il le justifie maintenant.

Le roi Henri. — Cependant il refuse encore les prisonniers, à moins que nous n'acceptions de payer immédiatement à nos dépens la rançon de son beau-frère, l'imbécile Mortimer qui, sur mon âme, a volontairement livré les existences de ceux qu'il menait au combat contre ce grand magicien, ce damné Glendower, dont la fille, à ce que nous apprenons, a récemment épousé le comte de March. Nos coffres doivent-ils donc être épuisés pour ramener un traître dans ses foyers? Devons-nous payer la trahison? Avons-nous besoin de transiger avec des hommes dangereux lorsqu'ils se sont perdus et trahis eux-mêmes? Non, qu'il crève de faim dans les montagnes stériles; car je ne tiendrai jamais pour mon ami l'homme dont la bouche me demandera de dépenser un *penny* pour ramener à son logis le rebelle Mortimer.

Hotspur. — Le rebelle Mortimer! il n'a jamais connu d'autres trahisons, mon Souverain lige, que celles de la guerre. Pour prouver que cela est vrai, il suffit de laisser parler une seule de ces blessures, de ces blessures éloquentes qu'il reçut vaillamment, lorsque sur la rive couverte de roseaux de la belle Severne, il passa près d'une heure à faire échange de courage, dans une lutte corps à corps avec le grand Glendower : trois fois ils reprirent haleine et trois fois ils burent d'un mutuel consentement aux flots rapides de la Severne, qui, effrayée des regards farouches qu'ils lançaient alors, courut de peur vers les roseaux tremblants et cacha sa chevelure ondée dans le creux de la rive tachée du sang de ces vaillants lutteurs. Jamais une politique basse et corrompue n'a dissimulé ses manœuvres sous de telles mortelles blessures, et n'a consenti volontairement à en recevoir autant. Ne le calomniez donc plus avec cette accusation de révolte.

Le roi Henri. — Tu le représentes faussement, Percy, tu le représentes faussement; il ne s'est jamais battu avec Glendower; je te le déclare, il aurait mieux aimé se battre en duel avec le diable que d'avoir Owen Glendower pour adversaire. N'es-tu pas honteux? Mais, maraud, qu'à l'avenir je ne vous entende plus parler de Mortimer. Envoyez-moi vos prisonniers le plus rapidement possible, ou vous entendrez parler de moi d'une façon qui vous déplaira. Milord Northumberland, nous vous autorisons à partir avec votre fils. Envoyez-nous vos prisonniers, ou vous entendrez parler de nous. (*Sortent le roi Henri, Blunt et sa suite.*)

Hotspur. — Quand le diable viendrait et rugirait pour les demander, je ne les enverrai pas. Je vais courir après lui et le lui dire, car je veux soulager mon cœur, fût-ce au risque de ma tête.

Northumberland. — Quoi! ivre de colère? arrêtez et apaisez-vous un peu; voici venir votre oncle.

Rentre WORCESTER.

Hotspur. — Ne plus parler de Mortimer! mordieu, j'en parlerai, et que mon âme n'obtienne pas miséricorde si je ne me joins à lui! Oui, pour sa défense, j'épuiserai toutes mes veines et je répandrai goutte par goutte sur la poussière ce sang qui m'est cher, mais j'élèverai ce Mortimer qu'on foule aux pieds aussi haut au-dessus de terre que ce roi oublieux, que cet ingrat et corrompu Bolingbroke.

Northumberland, *à Worcester.* — Frère, le roi a rendu fou votre neveu.

Worcester. — Qui donc a allumé ce courroux depuis mon départ?

Hotspur. — Il voulait, parbleu, avoir tous mes prisonniers, et lorsque je l'ai pressé de nouveau de payer la rançon du frère de ma femme, alors sa joue est devenue pâle, et tremblant au seul nom de Mortimer, il a tourné sur mon visage un regard de mort.

Worcester. — Je ne puis le blâmer : Mortimer n'avait-il pas été proclamé par Richard qui est mort, le premier de son sang?

Northumberland. — Oui, j'ai entendu cette proclamation : c'était lorsque le malheureux roi, dont Dieu nous pardonne les infortunes, partit pour son expédition d'Irlande, d'où il fut obligé de revenir pour être déposé et peu après assassiné.

Worcester. — Mort pour laquelle la grande voix du vaste monde ne cesse de nous accuser et de parler de nous en vils termes.

Hotspur. — Mais, doucement, je vous prie; le roi Richard avait-il proclamé mon frère Edmund Mortimer héritier de la couronne?

Northumberland. — Oui, je l'ai entendu en personne.

HOTSPUR. — Alors, je ne peux plus blâmer son cousin le roi d'avoir exprimé le désir de le voir crever de faim dans les montagnes stériles. Mais sera-t-il dit que vous, qui avez placé la couronne sur la tête de cet homme ingrat, et qui portez à cause de lui la tâche détestable d'une complicité de meurtre, sera-t-il dit que vous subirez un monde de malédictions en passant pour ses agents, pour ses vils auxiliaires de second ordre, pour ses cordes, son échelle ou plutôt son bourreau? Oh! pardonnez-moi, si je descends à des expressions si basses pour vous montrer la condition et la catégorie dans lesquelles vous vous rangez sous ce roi artificieux. Aurez-vous la honte qu'on dise de nos jours ou qu'on rapporte dans les chroniques des temps à venir que des hommes de votre noblesse et de votre pouvoir se sont engagés tous deux dans une affaire injuste, — comme tous deux vous l'avez fait, Dieu vous le pardonne! — en détrônant Richard, cette douce et aimable rose, pour planter cette épine, cette chenille, Bolingbroke? Et supporterez-vous la honte plus grande encore que l'on dise que vous êtes bafoués, dupés et mis à l'écart par celui pour lequel toutes ces hontes sont tombées sur vous? Non, il est temps encore de racheter vos honneurs ternis et de vous replacer dans la bonne opinion du monde; vengez-vous du mépris outrageant et injurieux de ce roi orgueilleux qui, jour et nuit, s'étudie à s'acquitter de tout ce qu'il vous doit en vous en payant sanguinairement par la mort; je dis donc....

WORCESTER. — Paix! neveu, ne dis rien de plus : maintenant, je vais ouvrir un livre secret et découvrir devant vos mécontentements, à la prompte intelligence, une chose profonde et dangereuse, aussi pleine de périls, et demandant un esprit aussi aventureux que de traverser un courant à la voix mugissante sur le pont peu solide du manche d'une lance.

HOTSPUR. — Si on tombe, bonne nuit! Il s'agit de s'enfoncer ou de nager. Déchaînez le danger de l'est à l'ouest, pourvu que l'honneur lui fasse face du nord au sud, et puis laissez-les combattre. Oh! le sang bouillonne davantage à réveiller un lion qu'à surprendre un lièvre.

NORTHUMBERLAND. — L'imagination de quelque grand exploit le pousse hors des bornes de la modération.

HOTSPUR. — Par le ciel, il me semble que ce serait un saut aisé, que d'aller enlever l'honneur brillant jusqu'à la lune à la face pâle, ou qu'il serait facile de plonger dans les profondeurs du gouffre là où la sonde n'a jamais atteint, et d'en retirer par les cheveux l'honneur noyé, de manière à permettre à celui qui l'en retirerait de jouir sans rival de toutes ses dignités; mais à bas ces demi-mariages avec l'honneur!

WORCESTER. — Le voilà qui embrasse un monde de fantômes, mais nullement la réalité qu'il devrait poursuivre. Mon bon neveu, accordez-moi quelques instants d'audience.

HOTSPUR. — Je vous demande pardon.

WORCESTER. — Ces mêmes nobles Écossais qui sont vos prisonniers....

HOTSPUR. — Je les garderai tous; par le ciel, il n'aura pas un seul de ces Écossais; non, quand bien même un Écossais suffirait à sauver son âme, il ne l'aurait pas : par cette main, je les garderai.

WORCESTER. — Vous vous égarez et vous ne prêtez pas l'oreille à mes desseins. Ces prisonniers que vous garderez....

HOTSPUR. — Certes, je les garderai; voilà qui est net. Il a dit qu'il ne voulait pas racheter Mortimer; il m'a défendu de parler de Mortimer; mais j'irai le trouver lorsqu'il dormira, et je crierai de toutes mes forces à son oreille, *Mortimer!* Bien mieux, j'aurai un sansonnet à qui j'apprendrai à parler, et qui ne dira rien que *Mortimer*, et je le lui donnerai pour tenir sa colère en mouvement.

WORCESTER. — Écoutez-moi, neveu! un mot.

HOTSPUR. — Je renonce ici solennellement à toute autre étude qu'à celle de faire enrager et d'irriter ce Bolingbroke. Et quant à ce soudard de prince de Galles, n'était que son père ne l'aime pas, je crois, et serait heureux qu'il lui arrivât quelque malheur, je le ferais empoisonner dans un pot d'ale.

WORCESTER. — Adieu, neveu! je vous parlerai lorsque vous serez plus disposé à écouter.

NORTHUMBERLAND. — Ah çà, quelle mouche te pique et quelle sotte impatience t'aiguillonne à jacasser ainsi comme une femme, sans prêter d'attention à d'autre voix que la tienne?

HOTSPUR. — Ah! voyez-vous, je suis fouetté et sanglé de verges, je me sens mordu par toute une fourmilière, lorsque j'entends parler de ce vil politique, Bolingbroke. Au temps de Richard..., comment appelez-vous cet endroit? Malédiction sur lui! c'est dans le Glocestershire, là où demeurait son fou d'oncle, le duc, son oncle d'York, — alors que, pour la première fois, je courbai le

genou devant ce roi des sourires, ce Bolingbroke, lorsque lui et vous, vous reveniez de Ravenspurg.

NORTHUMBERLAND. — Au château de Berkeley.

HOTSPUR. — Vous dites vrai. Oh! quelle masse de courtoisies confites me furent alors offertes par ce chien couchant! Vous rappelez-vous? « lorsque sa fortune enfant aurait grandie » et « mon noble Harry Percy », et « mon cher cousin ». Oh! que le diable enlève les dupeurs de cette espèce! Le ciel me pardonne! Mon oncle, dites votre affaire; car j'ai fini.

WORCESTER. — Mais si vous n'avez pas fini, continuez; nous attendrons votre loisir.

HOTSPUR. — J'ai fini, sur ma foi.

WORCESTER. — En ce cas, revenons à vos prisonniers écossais. Mettez-les immédiatement en liberté sans rançon, et faites du fils de Douglas votre unique agent pour lever des troupes en Ecosse, lesquelles, pour diverses raisons que je vous enverrai écrites, seront aisément accordées, soyez-en sûrs. Vous, Milord, pendant que votre fils sera ainsi occupé en Ecosse, insinuez-vous dans le cœur de ce noble prélat, qui est tant aimé, l'archevêque....

NORTHUMBERLAND. — D'York, n'est-ce pas?

WORCESTER.—Lui-même; il supporte avec amertume la mort de son frère, lord Scroop, à Bristol. Je ne parle pas par conjecture, comme d'une chose qui serait possible, je parle d'une chose que je sais être ruminée, complotée, arrangée, et qui n'attend plus que l'apparition de l'occasion qui la fera réussir.

HOTSPUR. — Je flaire la chose; sur mon âme, cela marchera bien.

NORTHUMBERLAND. — Tu lâches toujours les chiens avant que le gibier soit découvert.

HOTSPUR. — Parbleu! il ne se peut pas que ce ne soit un noble projet : et puis les forces de l'Ecosse et d'York jointes à celles de Mortimer, eh?

WORCESTER. — Elles se réuniront.

HOTSPUR. — Ma foi, c'est un projet excessivement bien combiné.

WORCESTER. — Et puis ce ne sont pas de minces raisons que celles qui nous ordonnent de nous hâter de sauver nos têtes en rassemblant nos forces; car quelle que soit notre conduite, le roi se regardera toujours comme notre débiteur, et pensera que nous nous regardons comme mécontents jusqu'à ce qu'il ait trouvé moyen de nous rembourser. Et voyez déjà comme il commence à nous rendre étrangers les regards de son affection.

HOTSPUR. — Oui, c'est ce qu'il fait, c'est ce qu'il fait, nous nous vengerons de lui.

WORCESTER. — Adieu, neveu; n'allez pas plus loin dans ce projet, jusqu'à ce que je vous trace par lettres votre plan de conduite. Lorsque le temps sera mur, et ce sera incessamment, j'irai secrètement trouver Glendower et Lord Mortimer; alors, d'après les mesures que je prendrai, vous, Douglas, et toutes nos forces ensemble, nous nous trouverons heureusement réunis pour rétablir entre nos propres mains, redevenues fortes, notre fortune, que nous maintenons aujourd'hui avec tant d'incertitude.

NORTHUMBERLAND — Adieu, noble frère : nous réussirons, j'en ai confiance.

HOTSPUR. — Oncle, adieu : oh! qu'elles soient courtes les heures qui nous séparent du moment où le tumulte des champs de bataille, le fracas des coups échangés et les gémissements seront les applaudissements de notre joûte! (*Ils sortent.*)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Rochester. — La cour d'une auberge.

Entre UN VOITURIER *avec une lanterne à la main.*

PREMIER VOITURIER. — Holà! hé! s'il n'est pas quatre heures du matin, je veux être pendu : le chariot du berger est au-dessus de la cheminée neuve, et cependant notre cheval n'est pas encore chargé. Hé, hôtelier!

L'HÔTELIER, *de l'intérieur.* — On y va, on y va.

GAISHILL. Je t'en prie, prête-moi ta lanterne.

Acte II, sc. I)

PREMIER VOITURIER. — Je t'en prie, Tom, bats la selle de Courtaud et mets un peu de laine sous les bords; la pauvre rosse est écorchée au garrot plus que de raison.

Entre un autre VOITURIER.

SECOND VOITURIER. — Les pois et les fèves sont ici aussi humides qu'un chien mouillé, et c'est juste le bon moyen de donner des vers aux pauvres roussins; cette maison est sens dessus dessous depuis la mort de l'hôtelier Robin.

PREMIER VOITURIER. — Pauvre garçon! il n'a plus eu un seul bon moment depuis que le prix des avoines a monté; ça a été sa mort.

SECOND VOITURIER. — Je crois que c'est la plus mauvaise maison de toute la route de Londres pour les puces : je suis aussi criblé de marques qu'une tanche.

PREMIER VOITURIER. — Qu'une tanche? par la messe, il n'y a jamais eu un roi dans la chrétienté qui ait été mieux mordu que je l'ai été depuis le premier chant du coq.

SECOND VOITURIER. — Parbleu! ils ne nous donnent jamais de pot de chambre, ce qui fait que nous sommes obligés de pisser dans la cheminée, et alors votre pisse vous engendre des puces comme un étang.

PREMIER VOITURIER. — Hé, hôtelier! arrive et va te faire pendre! arrive!

SECOND VOITURIER. — J'ai là un chargement de lard et deux balles de gingembre qu'il me faut conduire jusqu'à Charing-cross.

PREMIER VOITURIER. — Corps de Dieu! les dindons qui sont dans ma pannière sont presque morts de faim. — Hé, hôtelier! Peste soit de toi! Est-ce que tu n'as jamais d'yeux dans la tête?

Est-ce que tu ne peux pas entendre? Je veux bien être un scélérat si te casser la caboche n'était pas faire une aussi bonne action que de boire un coup. Arrive et vas te faire pendre. Tu n'as donc pas de conscience?

Entre GADSHILL.

GADSHILL. — Bonjour, voituriers. Quelle heure est-il?

PREMIER VOITURIER. — Je crois qu'il est deux heures.

GADSHILL. — Je t'en prie, prête-moi ta lanterne pour aller voir mon cheval à l'écurie.

PREMIER VOITURIER. — Non, doucement, je vous prie; je sais une farce qui, sur ma foi, en vaut deux comme celle-là.

GADSHILL. — Je t'en prie, toi, prête-moi la tienne.

DEUXIÈME VOITURIER. — Oui, quand cela, pouvez-vous me le dire? *Prête-moi ta lanterne*, dit-il: parbleu, je te verrai pendre avant.

GADSHILL. — Marauds de voituriers, à quelle heure pensez-vous être à Londres?

DEUXIÈME VOITURIER. — D'assez bonne heure pour aller au lit avec une chandelle, je te le garantis. Venez, voisin Mugs, nous allons appeler les Messieurs; ils veulent voyager de compagnie, car ils ont beaucoup de bagages. (*Sortent les voituriers.*)

GADSHILL. — Holà, hé, chambrier!

LE CHAMBRIER, *de l'intérieur.* — Tout prêt, répondit le filou.

GADSHILL. — C'est aussi bien répondu que si tu disais: *tout prêt, répondit le chambrier;* car tu ne diffères pas plus d'un filou que celui qui avertit ne diffère de celui qui fait le coup; c'est toi qui indiques les moyens.

Entre LE CHAMBRIER.

LE CHAMBRIER. — Bonjour, Monsieur Gadshill. Ce que je vous ai dit hier soir se trouve parfaitement exact. Il y a un propriétaire des landes du Kent qui a apporté avec lui trois cents mares d'or: je le lui ai entendu dire hier soir, à souper, à quelqu'un de sa société, une manière d'employé; un homme qui a aussi abondance de bagages, Dieu sait ce que c'est. Ils sont déjà levés et demandent des œufs et du beurre; ils vont partir à la minute.

GADSHILL. — Maraud, s'ils ne se rencontrent pas en route avec les clercs de saint Nicolas, je veux bien te donner mon cou à couper.

LE CHAMBRIER. — Non, je ne veux pas de cela; je t'en prie, réserve cela pour le bourreau; car je sais qu'il adore Saint Nicolas aussi dévotement que peut le faire un homme sans foi.

GADSHILL. — Que me parles-tu du bourreau? si je suis pendu, je ferai la moitié d'une paire de grasses potences; car si je suis pendu, le vieux Sir John le sera avec moi, et tu sais qu'il n'est pas étique. Bah! il y a d'autres Troyens dont tu ne te doutes pas, qui par plaisir sont fort contents de donner du lustre à notre profession, et qui, si l'on regardait de trop près à nos affaires, arrangeraient le tout par considération pour leur crédit. Ce n'est pas à ces va-nu-pieds de grand chemin, à ces porteurs de gourdin qui vous assomment pour trois pences, à ces absurdes chenilles de cabaret, aux moustaches imbibées de bière, que je suis associé; mais avec de la noblesse et des gens bien posés, des bourgmestres et de grands propriétaires, gens qui savent se conduire, qui sont capables de frapper plutôt que de parler, de parler plutôt que de boire, et de boire plutôt que de prier: et cependant je mens, morbleu! car ils font continuellement leurs dévotions à leur saint qui est la bourse du public, ou plutôt ils ne lui font pas leurs dévotions, mais ils s'en servent à leur dévotion, car ils la déchirent du haut en bas et en font la peau de leurs bottes.

LE CHAMBRIER. — Comment; ils prennent la bourse du public pour leurs bottes? Et, résisteront-t-elles à l'eau dans les mauvais chemins?

GADSHILL. — Certes, certes; c'est la justice elle-même qui les a graissées. Nous volons comme chez nous, en sécurité parfaite; nous avons la recette de la graine de fougère, nous sommes invisibles.

LE CHAMBRIER. — Oh! sur ma foi, je crois que vous êtes plus redevables à la nuit qu'à la graine de fougère pour votre invisibilité.

GADSHILL. — Donne-moi ta main, tu auras la part de l'affaire, aussi vrai que je suis un homme loyal.

LE CHAMBRIER. — Non, assurez-la-moi plutôt sur votre foi de voleur fourbe.

GADSHILL. — Va; *homo* est un nom commun à tous les hommes. Ordonne à l'hôtelier de faire sortir mon genêt de l'étable. Adieu, sale drôle. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

La route près de Gadshill.

Entrent LE PRINCE HENRI, POINS, BARDOLPH *et* PETO.

POINS. — Allons, cachons-nous, cachons-nous : j'ai éloigné le cheval de Falstaff, et il fait autant de *frous frous* que du velours gommé.

LE PRINCE HENRI. — Tiens-toi à l'écart. (*Ils se retirent.*)

Entre FALSTAFF.

FALSTAFF. — Poins! Poins, sois pendu! Poins!

LE PRINCE HENRI *s'avançant.* — Silence, gros rognon que tu es! quel braillement fais-tu là ?

FALSTAFF. — Où est Poins, Hal?

LE PRINCE HENRI. — Il est monté tout en haut de la colline : je vais aller le chercher. (*Il fait semblant de chercher Poins et se retire.*)

FALSTAFF. — Je suis maudit de voler dans la compagnie de ce filou; la canaille a emmené mon cheval et l'a attaché je ne sais où. Si je suis obligé de faire encore à pied vingt pas de plus, je serai complétement essoufflé. Bon, après tout je ne doute pas que je ne meure d'une honnête mort, si je parviens à éviter la potence pour avoir tué ce coquin-là. Depuis ces vingt-deux ans, il n'y a pas d'heure où je n'aie juré de renoncer à sa compagnie, et cependant je suis ensorcelé dans la société de ce drôle. Si la canaille ne m'a pas donné des drogues pour se faire aimer de moi, je veux être pendu; cela ne peut être autrement; j'ai bu des drogues. Poins! Hal! peste de vous deux! Bardolph ! Peto! je veux bien crever de faim, si je vais voler à un pas plus loin. S'il n'est pas vrai que devenir honnête homme et planter là ces drôles serait une aussi bonne action que de boire, je veux bien être le plus franc vaurien qui ait jamais mâché avec une dent. Huit toises d'un terrain inégal, cela équivaut pour moi à faire soixante et dix miles à pied et les scélérats au cœur de pierre le savent parfaitement. C'est une malédiction quand les voleurs ne savent pas être loyaux les uns envers les autres! (*Ils sifflent.*) *Tssss!* La peste de vous tous! donnez-moi mon cheval, coquins, donnez-moi mon cheval, et allez vous faire pendre.

LE PRINCE HENRI, *revenant.* — Paix, grosse panse! couche-toi, applique ton oreille contre terre et écoute si tu n'entends pas la marche des voyageurs.

FALSTAFF. — Avez-vous des leviers pour me relever quand je serai par terre? Sang de Dieu! je ne porterais pas ma chair aussi loin à pied une seconde fois pour tout le trésor de ton père. Que diable avez-vous à me monter ainsi sur le dos?

LE PRINCE HENRI. — Tu mens; tu n'es pas monté, tu es démonté.

FALSTAFF. — Je t'en prie, mon bon prince Hal, aide-moi à retrouver mon cheval, bon fils de roi.

LE PRINCE HENRI. — A bas, coquin! dois-je vous servir d'hôtelier?

FALSTAFF. — Vas donc et pends-toi avec tes jarretières d'héritier présomptif. Si je suis pris, je vous accuserai pour cela. Si je ne fais pas faire sur vous des ballades qu'on chantera sur des airs ignobles, je veux bien qu'un verre de vin me serve de poison. Lorsque une plaisanterie va si loin et à pied encore, je l'exècre.

Entre GADSHILL.

GADSHILL. — Arrêtez!

FALSTAFF. — C'est ce que je fais contre ma volonté.

Entrent POINS, PETO, *et* BARDOLPH.

POINS. — Oh! c'est notre chien d'arrêt: je reconnais sa voix.

BARDOLPH. — Quelles nouvelles?

GADSHILL. — Encapuchonnez-vous, encapuchonnez-vous; mettez vos masques: il y a de l'argent du roi qui descend la colline; il se rend au coffre-fort du roi.

FALSTAFF. — Vous mentez, vous, coquin; il se rend à la taverne du roi.

GADSHILL. — Il y a assez d'argent pour nous munir tous.

FALSTAFF. — D'une potence.

LE PRINCE HENRI. — Messieurs, vous quatre vous les attendrez dans l'étroite avenue; Ned Poins et moi, nous irons plus bas : s'ils échappent à votre attaque, ils tomberont dans notre embuscade.

PETO. — Combien sont-ils ?

GADSHILL. — Quelque chose comme huit ou dix.

FALSTAFF. — Malepeste! est-ce que ce n'est pas eux qui nous voleront?

LE PRINCE HENRI. — Comment, Sir Jean de la Panse serait un lâche?

FALSTAFF — Ma foi, je ne suis pas Jean de Gand,

votre grand père ; mais cependant je ne suis pas un lâche, Hal.

Le prince Henri. — Bien, nous mettrons ce courage à l'épreuve.

Poins. — Maraud de Jack, ton cheval est derrière la haie : lorsque tu en auras besoin, tu l'y trouveras. Adieu et tiens ferme.

Falstaff. — Maintenant, dût-on me pendre, je ne pourrais pas le battre.

Le prince Henri, *à part, à Poins.* — Ned, où sont nos déguisements?

Poins. — Ici, tout près: éloignons-nous. (*Sortent le prince Henri et Poins.*)

Falstaff. — Maintenant, mes maîtres, je vous dis, heureuse chance: que chacun soit à son affaire.

Entrent les voyageurs.

Premier voyageur. — Venez, voisin; le garçon fera descendre la colline à nos chevaux; nous, nous la descendrons à pied pendant ce temps là et nous nous dégourdirons les jambes.

Les voleurs *tous ensemble.* — Arrêtez !

Les voyageurs. — Jésus nous protége !

Falstaff. — Frappez ! jetez-les à terre ! coupez leur la gorge à ces scélérats ! Ah ! chenilles voraces ! coquins gras à lard ! ils nous détestent nous, jeunes gens : renversez-les ! enlevez-leur leur laine !

Les voyageurs. — Oh ! nous sommes perdus pour toujours, nous et les nôtres !

Falstaff. — Pendus soyez-vous, coquins pansus ! êtes-vous perdus ? Non, gras coquins ; je voudrais que tous vos trésors fussent ici ! Marchez, pans de lard, marchez ! Comment, coquins ! ne faut-il pas que les jeunes gens vivent?... Vous êtes grands jurés, n'est-ce pas? nous allons vous faire jurer, ma foi. (*Les voleurs sortent, poussant devant eux les voyageurs.*)

Le prince Henri. — Les voleurs ont lié les honnêtes gens ; si toi et moi nous pouvions voler les voleurs et nous en retourner gaiement à Londres, nous aurions là un thème de conversation pour toute une semaine, un sujet de rire pour tout un mois et un souvenir plaisant pour toute la vie.

Poins. — Tenons nous à l'écart, je les entends qui viennent. (*Ils se retirent.*)

Rentrent les voleurs.

Falstaff. — Venez, mes maîtres, partageons, et puis à cheval avant qu'il soit jour. Si le prince et Poins ne sont pas deux couards fieffés, il n'y a pas d'équité au monde : il n'y pas plus de valeur dans ce Poins que dans un canard sauvage.

Le prince Henri. — Votre argent !

Poins. — Scélérats ! (*Ils se précipitent sur les voleurs. Ceux-ci s'enfuient, et Falstaff, après une estocade ou deux, s'enfuit aussi, laissant le butin derrière eux.*)

Le prince Henri. — Enlevé avec grande facilité. Maintenant, montons gaiement à cheval. Les voleurs sont dispersés et saisis d'une crainte si grande, qu'ils n'osent pas s'approcher l'un de l'autre : chacun prend son camarade pour un sergent. En route, mon bon Ned. Falstaff sue à mort et engraisse la maigre terre à mesure qu'il marche. Si cela n'était pour rire, il me ferait pitié.

Poins. — Comme le coquin rugissait !

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Warkworth. — Un appartement dans le château.

Entre HOTSPUR *lisant une lettre.*

Hotspur. — « Mais pour ma part, Milord, je serais heureux d'être là, en raison de l'affection que je porte à votre maison. » *Il serait heureux!* Pourquoi ne l'est-il pas alors? Quant à l'affection qu'il porte à notre maison, il la montre en ceci qu'il aime mieux sa propre grange que notre maison. Voyons encore quelques phrases : « L'entreprise dans laquelle vous vous lancez est dangereuse.... » Parbleu, cela est certain ; il est dangereux de prendre froid, de dormir, de boire ; mais je vous dis, moi, Milord le sot, que c'est dans ce buisson, le danger, que nous cueillons cette fleur, la sécurité. « L'entreprise dans laquelle vous vous lancez est dangereuse ; les amis que vous avez nommés sont incertains ; le moment lui-même est mal choisi, et votre plan tout entier est trop léger pour pouvoir faire équilibre à une aussi grande opposition » C'est votre avis? c'est votre avis? Eh bien, je vous répète que vous êtes un rustre lâche et sans cervelle et que vous mentez. Qu'est-ce que c'est que cet imbécile ! Par le Seigneur, notre plan est aussi bon que plan qui fut jamais formé ; nos amis sont sincères et déterminés ; c'est un bon plan, ce sont de bons amis, et tout cela est plein d'espérance : un plan excellent, de très-bons amis. Quel coquin au cœur gelé cela fait! Comment !

Le prince Henri. Votre argent!
Poins. Scélérats! (Acte II, sc. II.)

Milord d'York approuve le projet et le plan général d'action. Mordieu! si j'étais tout à l'heure près de cette canaille, je lui casserais la tête avec l'éventail de sa femme. N'y a-t-il pas dans cette affaire mon père, mon oncle et moi? n'y a-t-il pas Lord Edmond Mortimer, Milord d'York et Owen Glendower? N'y a-t-il pas en outre les Douglas? N'ai-je pas toutes leurs lettres, par lesquelles ils me promettent de me rejoindre en armes le neuf du mois prochain? et n'y a-t-il pas quelques-uns d'entre eux qui sont en marche déjà? Quelle canaille de païen, quel infidèle cela fait! Eh! vous allez voir maintenant que, dans la sincérité de sa frayeur et de son cœur tremblant, il ira trouver le roi et lui découvrira tous nos projets. Oh! je voudrais pouvoir me dédoubler et me donner des soufflets pour avoir proposé à ce pot de lait écrémé une aussi honorable action! Pendu soit-il! Qu'il aille prévenir le roi : nous sommes prêts. Je partirai ce soir.

Entre LADY PERCY.

HOTSPUR. — Eh bien, Kate, il faut que je vous quitte d'ici à deux heures.

LADY PERCY. — Oh! mon bon Seigneur, pourquoi restez-vous ainsi tout seul? Pour quelle offense ai-je été toute cette quinzaine une femme bannie du lit de mon Harry? Dis-moi, mon doux Seigneur, qu'est-ce qui t'enlève l'appétit, la gaieté et le précieux sommeil? Pourquoi baisses-tu tes yeux vers la terre et tressailles-tu si souvent lorsque tu es seul? Pourquoi tes joues ont-elles perdu leur fraîcheur, et pourquoi donnes-tu mon trésor et mon bien légitime à la rêverie aux yeux vagues et à la maudite mélancolie? J'ai veillé près de toi pendant tes sommeils légers, et je t'ai entendu murmurer des histoires de guerres farouches, parler en termes de manége à ton coursier bondissant, crier « courage! en avant! » Puis tu as parlé de sorties et de retraites, de tranchées, de tentes, de palissades, de forteresses, de parapets, de basilics, de canons, de couleuvrines, de rançon de prisonniers, de soldats tués et de tous les épisodes ordinaires d'un combat à outrance. Ton âme était tellement en guerre au dedans de toi et tu étais secoué si fortement pendant ton sommeil, que de ton front découlaient des chapelets de gouttes de sueur, comme des bulles apparaissent à la surface d'une eau nouvellement troublée, et sur ton visage passaient d'étranges mouvements pareils à ceux qui passent sur le visage d'un homme qui retient son souffle sous la nécessité de quelque grande hâte soudaine. Oh! quels présages sont ceux-là? Quelque grave affaire préoccupe mon Seigneur; il faut que je la connaisse, ou bien il ne m'aime pas.

HOTSPUR. — Holà!

Entre UN VALET.

HOTSPUR. — Gilliams est-il parti avec le paquet?

LE VALET. — Oui, Milord, il y a une heure.

HOTSPUR. — Butler a-t-il amené ces chevaux de chez le shériff?

LE VALET. — Il vient d'amener un cheval à l'instant, Milord.

HOTSPUR. — Quel cheval? un cheval rouan, essorillé, n'est-ce pas?

LE VALET. — Oui, Monseigneur.

HOTSPUR. — Ce rouan sera mon trône. Je vais le monter immédiatement. *O espérance*[1]! ordonne à Butler de le mener dans l'écurie. (*Sort le valet.*)

LADY PERCY. — Mais entendez-vous, Milord?

HOTSPUR. — Que dis-tu, Milady?

LADY PERCY. — Qu'est-ce qui vous emporte d'ici?

HOTSPUR. — C'est mon cheval, ma chérie, mon cheval.

LADY PERCY. — Chut, singe à tête folle! une belette n'a pas une plus grande inquiétude que celle qui vous agite. Sur ma foi, je veux savoir votre affaire, Harry, je veux la savoir. J'ai peur que mon frère Mortimer ne s'agite pour ses droits et ne vous ait fait dire de vous joindre à son entreprise: mais si vous allez....

HOTSPUR. — Si loin à pied, je serai las, ma chérie.

LADY PERCY. — Allons, allons, petit perroquet, répondez directement à la question que je vous adresse. Ma foi, je vais te briser le petit doigt, Harry, si tu ne veux pas me dire toute la vérité.

HOTSPUR. — A bas, à bas, petite joueuse! Si je t'aime? je ne t'aime pas, je ne m'inquiète pas de toi, Kate; ce n'est pas un monde à jouer aux poupées et à faire des tournois avec les lèvres; nous allons avoir des nez ensanglantés, des têtes cassées et en rendre autant de notre côté. Mordieu, mon cheval! Que dis-tu, Kate? que me voulais-tu?

LADY PERCY. — Vous ne m'aimez pas? est-ce bien vrai? Bon, ne faites pas cela, car si vous ne

1. En français dans l'original. C'était la devise des Percy.

m'aimez pas, je ne m'aimerai pas moi-même. Vous ne m'aimez pas? Voyons, dites-moi si vous plaisantez ou non.

HOTSPUR. — Allons, veux-tu me voir partir? Lorsque je serai à cheval, je jurerai que je t'aime à l'excès. Mais écoutez-moi, Kate; je ne veux pas que vous m'interrogiez davantage pour savoir où je vais, ou que vous me fassiez des remontrances là-dessus: je vais là où je vais, et, pour conclure, il faut que je vous quitte ce soir même, gentille Kate. Je sais que vous êtes sage; mais cependant toute votre sagesse ne va pas plus loin que celle de la femme d'Henri Percy: je sais que vous êtes constante; mais, cependant, vous êtes une femme: et quant à votre discrétion, elle n'est pas plus étroite que celle d'une Dame; mais je crois fermement que tu ne raconteras pas ce que tu ne sauras pas, et voilà jusqu'où ira ma confiance en toi, gentille Kate.

LADY PERCY. — Comment! aussi loin que cela!

HOTSPUR. — Pas un pouce plus loin. Mais écoutez-moi, Kate, là où je vais, vous irez aussi; aujourd'hui, c'est moi qui pars; demain, ce sera vous. Cela vous satisfait-il, Kate?

LADY PERCY. — Il le faut bien, par force.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Eastcheap. — Une chambre dans la taverne de la Tête d'ours.

Entrent LE PRINCE HENRI *et* POINS.

LE PRINCE HENRI. — Ned, je t'en prie, sors de cette chambre graisseuse et viens m'aider à rire un peu.

POINS. — Où es-tu allé, Hal?

LE PRINCE HENRI. — Avec trois ou quatre lourdauds, au milieu de soixante ou quatre-vingts tonneaux. J'ai joué sur la corde la plus basse de l'humilité. Marand, je suis le frère juré d'une meute de garçons de cabaret, et je puis les appeler tous par leurs noms de baptême, comme Tom, Dick et Francis. Ils déclarent déjà sur leur salut que, bien que je ne sois que prince de Galles, je suis cependant le roi de la courtoisie, et ils me disent nettement que je ne suis pas un Jack orgueilleux, comme Falstaff; mais un Corinthien, un garçon de cœur, un bon enfant, et que lorsque je serai roi d'Angleterre, je pourrai commander tous les bons garçons d'Eastcheap. Ils appellent boire sec, *se teindre en rouge*, et lorsque vous respirez en vous arrosant le gosier, ils crient *Hem!* et vous disent de gober tout d'un seul trait. Pour conclure, j'ai fait de tels progrès en un quart d'heure, que je puis boire désormais pendant toute ma vie avec n'importe quel chaudronnier, en parlant son propre langage. Je te déclare, Ned, que tu as perdu beaucoup d'honneur, pour n'avoir pas été avec moi pendant cette séance. Mais, mon doux Ned.... Pour adoucir ce nom de Ned, je te donne ces deux sous de sucre, qui m'ont été mis dans la main tout à l'heure par un garçon de cave, un homme qui, de sa vie, n'a prononcé d'autres phrases anglaises que celles-ci : *Huit shillings et six pences*, et *vous êtes le bienvenu!* avec cette addition criarde : « *Voilà, voilà, Messieurs. Mesurez une demi-pinte de bastard pour la Demi-Lune,* » ou autres choses semblables. Mais, Ned, pour passer le temps jusqu'à ce que Falstaff soit venu, tiens-toi dans quelque chambre à côté, pendant que je vais interroger mon nigaud de garçon pour savoir dans quel but il m'a donné ce morceau de sucre, et ne discontinue pas de crier, *Francis!* pendant tout ce temps-là, afin que sa conversation se réduise à dire, *voilà, voilà!* Dirige-toi de ce côté, et je vais t'apprendre la manière.

POINS, *s'en allant.* — Francis!

LE PRINCE HENRI. — Tu es parfait.

POINS, *s'en allant.* — Francis! (*Sort Poins.*)

Entre FRANCIS.

FRANCIS. — Voilà, voilà, Monsieur. Vas voir un peu dans la chambre des Grenades, Ralph.

LE PRINCE HENRI. — Viens ici, Francis.

FRANCIS. — Monseigneur?

LE PRINCE HENRI. — Combien de temps as-tu à servir, Francis?

FRANCIS. — Cinq ans, ma foi, et encore autant à....

POINS, *de l'intérieur.* — Francis!

FRANCIS. — Voilà, voilà, Monsieur.

LE PRINCE HENRI. — Cinq ans! par Notre Dame, c'est un long bail pour faire sonner l'étain. Mais, Francis, pourrais-tu être assez vaillant pour jouer le lâche avec ton engagement, lui montrer une belle paire de talons et t'enfuir loin de lui?

FRANCIS. — O Dieu! Monseigneur, je jurerais sur tous les livres d'Angleterre que je pourrais me trouver le cœur....

POINS, *de l'intérieur.* — Francis!

FRANCIS. — Voilà, voilà, Monsieur.

LE PRINCE HENRI. — Quel âge as-tu, Francis?

Francis. — Voyons, vers la Saint-Michel prochaine, j'aurai....

Poins, *de l'intérieur.*— Francis!

Francis. — Voilà, Monsieur. Je vous en prie, Monseigneur, attendez un peu.

Le prince Henri. — Oui, mais écoute un peu, Francis : le sucre que tu m'as donné, il valait bien un *penny*, n'est-ce pas?

Francis. — O Dieu, Monseigneur, je voudrais qu'il en eût valu deux.

Le prince Henri. — Je te donnerai pour ce morceau de sucre mille livres: demande-les moi quand tu voudras et tu les auras.

Poins, *de l'intérieur.*—Francis!

Francis. — Tout à l'heure, tout à l'heure.

Le prince Henri. — Tout à l'heure, Francis? Non, Francis; mais demain, Francis, ou jeudi, Francis, ou, ma foi, quand tu voudras, Francis. Mais, Francis....

Francis. — Monseigneur?

Le prince Henri. — Voudras-tu voler cette casaque de cuir à boutons de cristal, cette tête rase, cette main à anneau d'agate, ces jambes en bas puce et en jarretières de cadis, cette langue mielleuse, cette panse espagnole....

Francis. — O Dieu, Monseigneur, que voulez-vous dire?

Le prince Henri. — Ah bien, alors, le *bâtard* rouge est le seul vin; car, voyez-vous, Francis, votre veste de toile blanche se salira : en Barbarie, Monsieur, cela ne revient pas aussi cher.

Francis. — Quoi, Monseigneur?

Poins, *de l'intérieur.* — Francis!

Le prince Henri. — Vas donc, coquin, n'entends-tu pas qu'ils t'appellent? (*Ici Poins et le prince Henri l'appellent tous deux à la fois; le garçon s'arrête étourdi, ne sachant de quel côté aller.*)

Entre le cabaretier.

Le cabaretier. — Comment, tu entends appeler de la sorte et tu ne bouges pas? Vas voir ce que veulent les pratiques là-dedans. (*Sort Francis.*) Monseigneur, le vieux Sir John avec une douzaine d'autres est à la porte; les laisserai-je entrer?

Le prince Henri. — Fais-les attendre un moment et puis tu leur ouvriras la porte. (*Sort le cabaretier.*) Poins!

Rentre POINS.

Poins. — Voilà, voilà, Monsieur.

Le prince Henri. — Maraud, Falstaff et les autres voleurs sont à la porte: allons-nous être gais?

Poins. — Gais comme des *cris-cris*, mon gars. Mais, dites-moi, quelle intention de farce aviez-vous avec cette plaisanterie du garçon de cave? Voyons, quel en a été le résultat?

Le prince Henri. — Je suis maintenant capable de faire toutes les farces qui ont pu s'appeler farces depuis les anciens jours du bonhomme Adam, jusqu'à la récente enfance du présent jour dont minuit vient d'accoucher. (*Rentre Francis avec du vin.*) Quelle heure est-il, Francis?

Francis. — Voilà, voilà, Monsieur? (*Il sort.*)

Le prince Henri. — Dire que ce garçon sait moins de mots qu'un perroquet et qu'il est cependant né de la femme! Toute son industrie est de monter et de descendre des escaliers; toute son éloquence, le total d'une carte à payer. Je ne suis pas encore de l'humeur de Percy, l'Hotspur du nord, qui vous tue quelques six ou sept douzaines d'Écossais avant son déjeuner, se lave les mains et dit à sa femme : « Fi de cette vie tranquille; j'ai besoin d'action. — O mon doux Harry, répond-elle, combien en as-tu tué aujourd'hui? — Donnez à boire à mon cheval rouan » dit-il, et il répond une heure après : « quelque chose comme quatorze, une bagatelle, une bagatelle. » Je t'en prie, fais entrer Falstaff: je jouerai le rôle de Percy, et ce damné cochon jouera celui de Dame Mortimer, sa femme. *A votre santé*, dit l'ivrogne. Appelle cet abdomen, fais entrer ce suif.

Entrent FALSTAFF, GADSHILL, BARDOLPH *et* PETO.

Poins. — Salut, Jack, où es-tu allé?

Falstaff. — Peste soit de tous les couards et vengeance sur eux tous, aussi! voilà ce que je dis et *amen*, morbleu. Donne-moi un verre de Xérès, garçon. Plutôt que de mener cette vie-là longtemps, j'aimerais mieux coudre des chaussettes, les rapiécer et les ressemeler aussi. Peste de tous les couards! donne-moi un verre de Xérès, coquin. N'y a-t-il pas de vertu en ce monde? (*Il boit.*)

Le prince Henri. — As-tu jamais vu Phœbus embrasser une boule de beurre, et le beurre au cœur sensible se fondre sous les doux propos du

Lady Percy. Sur ma foi, je vais te briser le petit doigt, Harry, si tu ne me dis pas toute la vérité. (Acte II, sc. III.)

soleil? Si tu l'as vu, contemple-moi ce phénomène-ci!

Falstaff. — Coquin que vous êtes, il y a aussi de la chaux dans ce vin : dans un méchant homme il n'y a rien à trouver que de la coquinerie; cependant un lâche est pire qu'un verre de vin avec de la chaux, un vilain lâche. Vas ton chemin, vieux Jack, meurs quand tu voudras; si l'énergie, la bonne énergie virile n'est pas chose oubliée maintenant sur la surface de la terre, je veux passer pour maigre comme un hareng saur. Il n'y a pas en Angleterre trois hommes braves qui aient encore évité la potence; et l'un d'eux est gros et se fait vieux Dieu nous protége, c'est un mauvais monde que le nôtre, dis-je! Je voudrais être un tisserand; je chanterais des psaumes ou n'importe quoi. Peste de tous les lâches, dis-je encore!

Le prince Henri. — Qu'est-ce à dire, sac de laine! que murmurez-vous?

Falstaff. — Un fils de roi! si je ne te chasse pas de ton royaume avec un poignard de bois et si je ne pousse pas tous tes sujets devant moi comme un troupeau d'oies sauvages, je veux bien ne plus jamais porter de poils sur mon visage. Vous, prince de Galles!

Le prince Henri. — Qu'est-ce à dire, fils de putain, grosse toupie humaine! qu'y a t-il?

Falstaff. — N'êtes-vous pas un couard? répondez-moi là-dessus; et Poins que voilà?

Poins. — Mordieu, grosse panse, si vous m'appelez couard, par le Seigneur, je t'égorge.

Falstaff. — Moi, t'appeler couard! Je te verrai damné avant de t'appeler couard, seulement je donnerais bien mille livres pour pouvoir courir aussi vite que toi. Vous êtes passablement droit des épaules, aussi vous ne vous souciez pas de ceux qui peuvent voir votre derrière : appelez-vous cela, assurer les derrières de vos amis? Peste d'une telle assistance! donnez-moi plutôt des gens qui me regarderont en face. Donnez-moi un verre de Xérès : je suis un coquin, si j'ai bu d'aujourd'hui..

Le prince Henri. — Oh scélérat! c'est à peine si tes lèvres sont essuyées de ta dernière rasade.

Falstaff. — Cela ne fait rien. (*Il boit.*) Peste de tous les couards, dis-je encore!

Le prince Henri. — Qu'y a-t-il?

Falstaff. — Qu'y a-t-il? il y a que quatre de nous ont pris mille livres ce matin.

Le prince Henri. — Où est cet argent, Jack? où est-il?

Falstaff. — Où il est? il nous a été enlevé. Cent hommes sont tombés sur nos quatre pauvres individus.

Le prince Henri. — Quoi, l'ami, cent hommes?

Falstaff. — Je suis un coquin, si je n'ai pas ferraillé pendant deux heures avec une douzaine d'entre eux. J'ai échappé par miracle. J'ai reçu huit bottes dans mon pourpoint, quatre dans mon haut de chausses; mon bouclier est traversé de part en part: mon épée est dentelée comme une scie à main : *ecce signum!* Jamais je ne me suis mieux conduit depuis que je suis homme: tout a été inutile. Peste soit de tous les couards! Qu'ils parlent : s'ils disent plus ou moins que la vérité, ce sont des scélérats et des fils de ténèbres.

Le prince Henri. — Parlez, Messieurs; comment les choses se sont-elles passées?

Gadsuill. — Nous quatre nous sommes tombés sur une douzaine d'individus.

Falstaff. — Seize au moins, Monseigneur.

Gadshill. — Et nous les avons liés.

Peto. — Non, non, nous ne les avons pas liés.

Falstaff. — Coquin, nous les avons liés, tous sans exception, ou bien je veux être un Juif, un Juif Hébreu.

Gadshill. — Et comme nous étions en train de partager, six ou sept nouveaux venus sont tombés sur nous.

Falstaff. — Et ils ont détaché les autres qui se sont alors joints à ceux-là.

Le prince Henri. — Et avez-vous combattu contre eux tous?

Falstaff. — Je ne sais pas ce que vous pouvez appeler tous; mais si je n'ai pas combattu avec cinquante, je suis une botte de radis : s'il n'y en a pas eu cinquante-deux ou trois après le pauvre Jack, je ne suis pas une créature à deux jambes.

Le prince Henri. — Priez Dieu de ne pas en avoir tué quelqu'un.

Falstaff. — Parbleu, il n'est plus temps de prier maintenant: j'en ai poivré deux; je suis sûr d'avoir donné leur dû à deux, deux coquins en manteau de bougran. Je te dis ce qui en est, Hal; si je te dis un mensonge, crache-moi au visage et appelle-moi cheval. Tu connais ma vieille défense; je me suis posé comme je suis là et j'ai dirigé ma pointe comme cela. Quatre coquins en bougran fondent sur moi.

Le prince Henri. — Comment, quatre! tu ne disais que deux tout à l'heure.

Falstaff. — Quatre, Hal, je t'ai dit quatre.

Poins. — Oui, oui, il a dit quatre.

Falstaff. — Ces quatre-là sont venus tous de front et se sont attaqués principalement à moi. Je n'ai nullement été déconcerté, et j'ai reçu leur sept pointes dans mon bouclier, comme ça.

Le prince Henri. — Sept? comment donc, ils n'étaient que quatre tout à l'heure.

Falstaff. — En bougran?

Poins. — Oui, quatre en manteaux de bougran.

Falstaff. — Sept, par cette poignée d'épée, ou je suis un scélérat.

Le prince Henri. — Laisse-le continuer, je t'en prie; nous en aurons davantage tout à l'heure.

Falstaff. — M'entends-tu, Hal?

Le prince Henri. — Oui, Jack, et je te vois aussi.

Falstaff. — Tu fais bien, car cela vaut la peine d'être entendu. Les neuf individus en bougran dont je te parlais....

Le prince Henri. — Bon, déjà deux de plus.

Falstaff. — Leurs pointes étant brisées....

Poins. — Leurs culottes sont tombées.

Falstaff. — Ils ont commencé à me céder le terrain; mais je les serrais de près, alors je les ai attrapés, et en un clin d'œil, j'ai donné leur dû à sept des onze.

Le prince Henri. — Oh prodige! deux individus en bougran qui en ont produit onze!

Falstaff. — Mais comme si le diable s'en était mêlé, voilà que trois manants de coquins en habit de drap vert de Kendal sont venus par derrière et sont tombés sur moi; car il faisait si noir, Hal, que tu n'aurais pas pu voir tes mains.

Le prince Henri. — Ces mensonges ressemblent au père qui les a engendrés; ils sont gros comme une montagne, évidents, palpables. Comment, amas de tripes à cervelle de boue, sot à cerveau noué, fils de putain, obscène animal, graisseuse boule de suif!...

Falstaff. — Comment! es-tu fou? es-tu fou? est-ce que la vérité n'est pas la vérité?

Le prince Henri. — Morbleu, comment as-tu pu reconnaître que ces individus étaient en habit vert de drap de Kendal, puisqu'il faisait si noir que tu ne pouvais pas voir ta main? Voyons, donne-nous tes explications : que réponds-tu?

Poins. — Voyons, votre explication, Jack; votre explication.

Falstaff. — Comment, de la violence! non, fussé-je sur l'estrapade et sur tous les chevalets du monde, je ne vous dirais rien par violence. Vous donner des explications par violence! quand bien même les preuves seraient aussi abondantes que les mûres sur les haies, personne ne pourrait me forcer à lui en donner une seule par violence.

Le prince Henri. — Je ne veux pas commettre ce péché plus longtemps. Ce couard effronté, ce casseur de lits, cet éreinteur de chevaux, cette énorme montagne de chair....

Falstaff. — A bas, étique individu, peau d'anguille, langue de bœuf fumée, nerf de taureau, sardine sèche! Oh! si le souffle ne me manquait pour te dire à quoi tu ressembles! aune de tailleur, fourreau de sabre, étui de flèches, méchant petit fleuret debout!...

Le prince Henri. — Bon, respire un peu et puis recommence; et lorsque tu seras fatigué de basses comparaisons, écoute un peu ce que je vais te dire.

Poins. — Ecoute-bien, Jack.

Le prince Henri. — Nous deux, nous vous avons vu tous quatre vous jeter sur quatre hommes; vous les avez liés et vous vous êtes rendus maîtres de leur argent. Observez maintenant le démenti que va vous donner un récit tout simple : nous deux alors, nous sommes tombés sur vous quatre : d'un mot, nous vous avons fait lâcher votre butin et nous le tenons; oui, et nous pouvons vous le montrer ici, dans cette maison : et vous, Falstaff, vous avez lestement et avec une agile dextérité, emporté vos tripes, et vous avez mugi pour demander grâce, et vous couriez et vous mugissiez, comme je n'ai jamais entendu taureau mugir. Quel manant es-tu donc d'ébrécher ton épée comme tu l'as fait, et puis de dire que c'était en combattant? Quelle invention, quelle blague, quelle échappatoire peux-tu trouver maintenant pour te soustraire à cette honte ouverte et apparente?

Poins. — Voyons, nous écoutons, Jack; quelle blague as-tu à nous raconter?

Falstaff. — Par le Seigneur! je vous ai reconnus aussi bien que celui qui vous a faits. Çà, écoutez, mes maîtres; est-ce qu'il eût été bien à moi de tuer l'héritier présomptif? devais-je me tourner contre le prince légitime? Parbleu! tu sais que je

suis vaillant comme Hercule : mais observez l'instinct; jamais un lion ne touchera à un vrai prince. L'instinct est une grande chose; j'ai été couard par instinct. Je n'en penserai que mieux de moi et de toi, ma vie durant; de moi comme d'un lion vaillant, de toi comme d'un vrai prince. Mais, mes gars, par le Seigneur, je suis heureux que vous ayez l'argent. (*A l'hôtesse dans l'intérieur.*) Hôtesse, fermez les portes : veillez cette nuit, faites vos prières demain. Galants! gars! enfants! cœurs d'or! que tous les titres de la bonne camaraderie vous soient donnés! Voyons, nous sommes en train de rire; jouons-nous immédiatement quelque bonne pièce?

Le prince Henri. — Çà va, et le sujet de la pièce ce sera ta fuite.

Falstaff. — Ah! si tu m'aimes, Hal, ne parlons plus de cela.

Entre L'HÔTESSE.

L'hôtesse. — Oh Jésus! Monseigneur le prince!

Le prince Henri. — Qu'y a-t-il, Madame l'hôtesse? qu'as-tu à me dire?

L'hôtesse. — Pardi, Monseigneur, il y a à la porte un noble de la cour qui voudrait vous parler : il dit qu'il vient de la part de votre père.

Le prince Henri. — Un *noble*, donnez-lui de quoi le compléter pour en faire un écu *royal* et renvoyez-le à ma mère.

Falstaff. — Quelle manière d'homme est-ce que cela est?

L'hôtesse. — Un vieillard.

Falstaff. — Que fait la gravité hors de son lit à minuit? Irai-je lui donner sa réponse?

Le prince Henri. — Oui, vas, je t'en prie, Jack.

Falstaff. — Oui, ma foi, et je vais lui donner son paquet. (*Il sort.*)

Le prince Henri. — A vous maintenant, Messieurs. Par Notre-Dame! vous vous êtes bien battus; vous vous êtes bien battu, Peto; vous vous êtes bien battu, Bardolph; vous aussi vous êtes des lions; vous vous êtes sauvés par instinct, vous n'auriez pas voulu toucher à un vrai prince; non, ô fi!

Bardolph. — Sur ma foi, je me suis sauvé lorsque j'ai vu les autres courir.

Le prince Henri. — Réponds-moi, maintenant, en toute vérité; comment se fait-il que l'épée de Falstaff soit si ébréchée?

Peto — Parbleu! il l'a ébréchée avec son poignard; il a dit, qu'il chasserait la vérité d'Angleterre ou qu'il réussirait à vous faire croire que son épée s'était ébréchée dans le combat, et il nous a conseillés d'en faire autant.

Bardolph. — Oui, et puis de nous frotter le nez avec des herbes qui égratignent pour le faire saigner, de barbouiller nos vêtements avec ce sang et de jurer que c'était le sang de vrais hommes. J'ai fait ce que je n'avais pas fait, il y a un temps infini. J'ai rougi en écoutant ses monstrueux stratagèmes.

Le prince Henri. — Oh, coquin! tu as volé un verre de vin il y a dix-huit ans, tu as été pris sur le fait, et depuis lors, tu as toujours rougi subitement. Tu avais fer et feu avec toi, et cependant tu t'es enfui; quel est l'instinct qui te poussait?

Bardolph, *montrant son visage.* — Monseigneur, voyez-vous ces météores? Contemplez-vous ces feux?

Le prince Henri. — Oui.

Bardolph. — Que pensez-vous que cela indique?

Le prince Henri. — Un foie chaud et une bourse froide.

Bardolph. — La colère, Monseigneur, si on sait bien comprendre.

Le prince Henri. — Non, c'est la corde, si on sait bien comprendre. Voici venir le maigre Jack, voici venir l'os sans viande.

Rentre FALSTAFF.

Le prince Henri. — Eh bien, ma douce créature bourrée d'étoupes? combien y a-t-il de temps que tu n'as vu ton genou, Jack?

Falstaff. — Mon genou! lorsque je n'avais que ton âge, Hal, je n'avais pas la taille plus grosse qu'une patte d'aigle, j'aurais passé par la bague d'un alderman : peste soit du chagrin et du malheur! cela vous gonfle un homme comme une vessie. Il y a en l'air de mauvaises nouvelles. Sir John Bracy était venu de la part de votre père; il vous faut vous rendre demain à la cour. Ce fou du nord, Percy, et celui des Galles, celui qui a donné la bastonnade à Amaimon, qui a fait Lucifer cocu, et qui a fait jurer au diable d'être son vassal sur la croix d'une pertuisane galloise, comment, nom d'une peste, l'appelez-vous?

Poins. — Ah! Glendower?

Falstaff. — Owen, Owen, c'est celui-là même, et son beau-fils Mortimer, et le vieux Northumberland, et cet Ecossais, le plus leste des Ecossais, Douglas, qui escalade à cheval une colline toute raide.

FALSTAFF. Tu connais ma vieille défense : je me suis posé comme je suis là et j'ai dirigé ainsi ma pointe. Quatre coquins en bougran fondent sur moi. (Acte II, sc. IV.)

LE PRINCE HENRI. — Celui qui, en courant au grand galop, tue un moineau au vol avec son pistolet?

FALSTAFF. — Vous l'avez touché droit.

LE PRINCE HENRI. — Plus droit qu'il n'a jamais touché moineau.

FALSTAFF. — Oh! la canaille a du courage, il ne se sauvera pas.

LE PRINCE HENRI. — Mais, en ce cas, quelle canaille es-tu donc de le louer pour si bien courir?

FALSTAFF. — A cheval, coucou! mais à pied, il ne bougera pas d'une semelle.

LE PRINCE HENRI. — Oui, Jack, par instinct.

FALSTAFF. — Par instinct, je te l'accorde. Bon, il en est aussi, ainsi qu'un certain Mordake et mille autres bonnets bleus; Worcester s'est esquivé cette nuit; la barbe de ton père est devenue blanche lorsqu'il a appris ces nouvelles, et on peut maintenant acheter de la terre à aussi bon marché que du maquereau qui sent.

LE PRINCE HENRI. — Eh bien, ma foi! c'est égal; si nous avons un mois de juin chaud et si ces gourmades civiles durent, nous achèterons les pucelages comme on achète les gros clous, au boisseau.

FALSTAFF. — Par la messe, tu dis vrai, mon gars! il est probable que nous aurons un commerce facile, de ce côté-là. Mais, dis-moi, Hal, est-ce que tu n'as pas horriblement peur? Toi l'héritier présomptif, pouvais-tu trouver au monde trois ennemis comparables au démon Douglas, au lutin Percy et au diable Glendower? N'as-tu pas horriblement peur? Est-ce que ton sang ne se glace pas?

LE PRINCE HENRI. — Pas du tout, ma foi; je manque un peu de ton instinct.

Falstaff. — Bon, tu vas être horriblement grondé demain, lorsque tu seras en présence de ton père. Si tu m'aimes, cherche une raison qui puisse t'excuser.

Le prince Henri. — Eh bien, fais le rôle de mon père, et examine-moi sur les actions de ma vie.

Falstaff. — Faut-il? Soit, je veux bien. Cette chaise sera mon trône, cette rapière mon sceptre et ce coussin ma couronne.

Le prince Henri. — On prend ton trône pour un escabeau, ton sceptre d'or pour une rapière de plomb et ta riche et précieuse couronne pour la pitoyable couronne d'un crâne chauve!

Falstaff. — Bon! Si le feu de la grâce n'est pas complétement éteint en toi, tu vas être ému tout à l'heure. Donnez-moi un verre de Xérès pour rendre mes yeux rouges, afin qu'on puisse croire que j'ai pleuré, car je dois parler avec passion, et je vais le faire dans le style du *roi Cambyse*.

Le prince Henri. — Bon, voilà ma génuflexion.

Falstaff. — Et voici mon discours. Reculez-vous, nobles Seigneurs!

L'hôtesse. — O Jésus! c'est une bonne farce, sur ma foi!

Falstaff. — Ne pleurez pas, douce reine, car les averses de larmes sont inutiles.

L'hôtesse. — O le père! comme il garde son sérieux!

Falstaff. — Pour l'amour de Dieu, Seigneurs, emmenez ma triste reine; car les larmes obstruent les écluses de ses yeux.

L'hôtesse. — O Jésus! il joue cela aussi bien qu'aucun de ces putassiers de comédiens que j'aie jamais vu.

Falstaff. — Paix, ma bonne pinte; paix, ma bonne chatouille-cerveau. — Harry, non-seulement je m'étonne des lieux que tu choisis pour perdre ton temps, mais encore des compagnons que tu te donnes; car si la camomille croît d'autant plus épaisse qu'on la foule davantage, la jeunesse en revanche s'use d'autant plus vite qu'on la dépense davantage. Pour croire que tu es mon fils, j'ai d'une part la parole de ta mère et d'autre part ma propre conviction; mais j'ai surtout pour m'en donner la certitude, une certaine coquine de manière de clignoter des yeux et une certaine manière idiote de laisser pendre ta lèvre inférieure. Donc, si tu es mon fils, voici le point grave : pourquoi, étant mon fils, te fais-tu ainsi montrer au doigt? Le bienheureux soleil du ciel doit-il être un vagabond et se nourrir de mûres? C'est une question qu'on n'a pas besoin de poser. Le fils du roi d'Angleterre doit-il être voleur et prendre des bourses? C'est une question qu'on n'a pas besoin de poser. Il y a une chose, Harry, dont tu as souvent entendu parler et qui est connue de beaucoup dans notre pays sous le nom de poix : cette poix salit, ainsi que le rapportent les anciens écrivains: il en est ainsi de la compagnie que tu fréquentes; car, Harry, je ne te parle pas à présent dans l'ivresse, mais bien dans les larmes; je ne parle pas dans la joie, mais dans la tristesse; je ne parle pas seulement en paroles, mais aussi en gémissements; et, cependant, il y a un homme vertueux que j'ai souvent remarqué dans ta compagnie; mais je ne le connais pas.

Le prince Henri. — Quelle espèce d'homme, s'il plaît à Votre Majesté?

Falstaff. — Un homme de très-bonne apparence, ma foi, et corpulent; d'une joyeuse mine, d'un œil agréable et d'un très-noble maintien; qui, si je juge bien, doit être âgé de cinquante ans ou même, par Notre-Dame, incliner vers la soixantaine. Maintenant, je me rappelle que son nom est Falstaff; si cet homme était adonné au libertinage, il me tromperait bien; car, Harry, je vois la vertu dans ses regards. Si donc l'arbre doit être reconnu à son fruit comme le fruit l'est à l'arbre, je te le dis péremptoirement, il y a de la vertu dans ce Falstaff; garde celui-là, bannis les autres. Et dis-moi, maintenant, méchant valet, dis-moi, où as-tu passé tout ce mois-ci?

Le prince Henri. — Est-ce que tu parles comme un roi? Fais mon personnage, et je jouerai le rôle de mon père?

Falstaff. — Me déposer? Si tu joues seulement ce rôle en paroles et en action avec la moitié de la gravité et de la majesté que j'ai su y mettre, je veux bien être pendu par les pieds comme un lapereau ou un lièvre chez un marchand de volailles.

Le prince Henri. — Bon, me voici sur mon trône.

Falstaff. — Et moi, me voici debout : jugez, mes maîtres.

Le prince Henri. — Eh bien, Harry, d'où venez-vous?

Falstaff. — Mon noble Seigneur, d'Eastcheap.

Le prince Henri. — Les plaintes qu'on me fait de vous sont graves.

Falstaff. — Mordieu! Monseigneur, elles sont

fausses. Ah! sur ma foi! je vais, parbleu! vous représenter au vif un jeune prince.

Le prince Henri. — Est-ce que tu jures, méchant garçon? A l'avenir, ne lève plus les yeux sur moi. Tu es violemment emporté loin de l'honneur; il y a un diable qui te hante sous la figure d'un vieux gros homme, un homme tonneau, qui est ton compagnon. Pourquoi converses-tu avec ce coffre d'humeurs, cette huche de bestialité, ce paquet gonflé d'hydropisie, cet énorme muids de Xérès, ce sac de viandes de rebut, ce bœuf rôti de Manningtree, au ventre farci de pudding, ce vice à l'âge respectable, cette iniquité en cheveux gris, ce paternel ruffian, cette vanité vieillie? A quoi est-il bon, si ce n'est à goûter le Xérès et à le boire? En quoi a-t-il de la propreté et de la tenue, sauf quand il découpe un chapon et qu'il le mange? En quoi est-il habile, si ce n'est dans la ruse? En quoi est-il rusé, si ce n'est pour les coquineries? En quoi est-il coquin? en toutes choses; et en quoi est-il homme de bien? en rien.

Falstaff. — Je voudrais que Votre Grâce me permît de la comprendre. Qui Votre Grâce veut-elle désigner?

Le prince Henri. — Ce scélérat, cet abominable corrupteur de la jeunesse, ce vieux Satan à barbe blanche, Falstaff.

Falstaff. — Monseigneur, je connais l'homme.

Le prince Henri. — Je sais que tu le connais.

Falstaff. — Mais dire que je connais en lui plus de mal qu'en moi-même, serait en dire plus que je n'en sais. Qu'il soit vieux (et il n'en est que plus à plaindre), ses cheveux blancs en témoignent; mais qu'il soit (sauf votre respect) un maquereau, cela, je le nie entièrement. Si le vin de Xérès sucré est un défaut, que Dieu protège le misérable! Si être vieux et d'humeur gaie est un péché, alors plus d'un vieux compère que je connais est damné : si être gras est être haïssable, alors les vaches maigres de Pharaon sont aimables. Non, mon bon Seigneur; bannissez Peto, bannissez Bardolph, bannissez Poins; mais quant au doux Jack Falstaff, au cher Jack Falstaff, au véridique Jack Falstaff, au vaillant Jack Falstaff, qui est d'autant plus vaillant qu'il est le vieux Jack Falstaff, ne le bannis pas de la compagnie de ton Henri : bannir le gros Jack, c'est bannir pour moi le monde entier.

Le prince Henri. — Je le veux, je l'ordonne! (*Ici, on frappe à la porte. Sortent l'hôtesse, Francis et Bardolph. Bardolph rentre aussitôt en courant.*)

Bardolph. — Oh! Monseigneur! Monseigneur! le shériff est à la porte avec la plus énorme escorte.

Falstaff. — A bas, coquin! Finissons la farce; j'ai beaucoup à dire en faveur de ce Falstaff.

Rentre L'HÔTESSE *en toute hâte.*

L'hôtesse. — O Jésus! Monseigneur! Monseigneur!

Falstaff. — Houp! houp! voilà le diable qui chevauche sur un archet de violon. Qu'y a-t-il?

L'hôtesse. — Le shériff et toute sa garde sont à la porte : ils sont venus pour fouiller la maison. Les laisserai-je entrer?

Falstaff. — Entends-tu, Hal? N'appelle jamais une véritable pièce d'or une pièce fausse : tu es essentiellement foû sans que tu en aies l'air.

Le prince Henri. — Et toi, tu es naturellement un couard sans en avoir l'instinct.

Falstaff. — Je démens votre *major*; si vous voulez démentir le shériff, soit; sinon laissez-le entrer : si je ne fais pas sur la charrette aussi bonne figure qu'un autre homme, la peste soit de mon éducation! J'espère être étranglé avec une corde tout aussi vite qu'un autre.

Le prince Henri. — Va, cache-toi derrière la tapisserie; que les autres montent en haut. Maintenant, mes maîtres, ayez bonne contenance et bonne conscience.

Falstaff. — J'ai eu l'une et l'autre; mais leur temps est passé, et c'est pourquoi je vais me cacher. (*Tous sortent, excepté le prince et Poins.*)

Le prince Henri. — Faites entrer le shériff.

Entrent le shériff *et* un voiturier.

Le prince Henri. — Maintenant, Monsieur le shériff, que me voulez-vous?

Le shériff. — Veuillez d'abord me pardonner, Monseigneur. La clameur publique a poursuivi certains hommes jusque dans cette maison.

Le prince Henri. — Quels hommes?

Le shériff. — L'un d'eux est bien connu, mon gracieux Seigneur, un gros homme gras.

Le voiturier. — Aussi gras que beurre.

Le prince Henri. — L'homme, je vous assure, n'est pas ici, car je l'ai en ce moment chargé d'une commission. Shériff, je t'engage ma parole, que demain, à l'heure du dîner, je te l'enverrai, lui ou tout autre, pour te faire réponse sur n'importe quelle chose dont il pourra être accusé; et

là-dessus, permettez-moi de vous prier de quitter la maison.

Le shériff. — C'est ce que je vais faire, Monseigneur. Il y a deux Messieurs qui, dans ce vol, ont perdu trois cents marcs.

Le prince Henri. — C'est possible; s'il a volé ces hommes, il sera responsable; et là-dessus, adieu.

Le shériff. — Bonne nuit, mon noble Seigneur.

Le prince Henri. — Je pense qu'il faudrait dire plutôt bon matin, n'est-ce pas?

Le shériff. — En vérité, Monseigneur, je pense qu'il est deux heures. (*Sortent le shériff et le voiturier.*)

Le prince Henri. — Cette canaille huileuse est aussi connue que l'église de Saint-Paul. Va, fais-le sortir.

Poins. — Falstaff! — Complétement endormi derrière la tapisserie et ronflant comme un cheval!

Le prince Henri. — Écoute avec quel effort il respire. Fouille ses poches. (*Poins fouille Falstaff.*) Qu'as tu trouvé?

Poins. — Rien que des papiers, Monseigneur.

Le prince Henri. — Voyons ce que sont ces papiers; lis-les.

Poins. *lisant.* — *Item*, un chapon, 2 sch 2 den.
item, sauce, 0 sch 4 den.
item, Xérès, deux gallons, 5 sch 8 den.
item, anchois et Xérès après souper, 2 sch 6 den.
item, pain, 1 sou.

Le prince Henri. — O monstrueux! rien qu'un sou de pain pour cette épouvantable quantité de Xérès! Garde les autres, nous les lirons plus à loisir : laissons-le dormir jusqu'au jour. J'irai à la cour, dans la matinée. Nous devons tous aller à la guerre et ta place y sera honorable. Je procurerai à ce gros coquin une charge dans l'infanterie; et je suis sûr qu'une marche de deux cent cinquante toises sera sa mort. L'argent sera rendu avec intérêt. Viens me rejoindre de bon matin, et là-dessus, bonjour, Poins.

Poins. — Bonjour, mon bon Seigneur.

(*Ils sortent.*)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Bangor, dans le pays de Galles. Un appartement dans la maison de l'archidiacre.

Entrent HOTSPUR, WORCESTER, MORTIMER *et* GLENDOWER.

Mortimer. — Les choses donnent de belles espérances, nos partisans sont sûrs et notre entrée en campagne est pleine d'heureuses promesses.

Hotspur. — Lord Mortimer et vous, mon cousin Glendower, voulez vous vous asseoir? et vous aussi, mon oncle Worcester : — du diable soit! j'ai oublié la carte.

Glendower. — Non, la voici là. Asseyez-vous, cousin Percy; asseyez-vous, mon bon cousin Hotspur; car toutes les fois que Lancastre parle de vous en vous donnant ce nom, ses joues deviennent pâles, et, en exhalant un soupir, il vous souhaite au ciel.

Hotspur. — Et vous en enfer, toutes les fois qu'il entend parler d'Owen Glendower.

Glendower. — Je ne puis le blâmer : à ma nativité, le front du ciel était plein de fantômes de feu et de petites croix enflammées, et à l'heure de ma naissance, la terre trembla comme un lâche dans sa masse et dans ses vastes fondements.

Hotspur. — Parbleu! c'est ce qui serait arrivé à ce même moment, si la chatte de votre mère avait mis bas, quand bien même vous ne seriez jamais né.

Glendower. — Je dis que la terre trembla lorsque je naquis.

Hotspur. — Et moi je dis que la terre n'était

Le prince Henri. Est-ce que tu jures, méchant garçon? A l'avenir, ne lève plus les yeux sur moi.

(Acte II, sc. IV.)

pas de mon sentiment, si vous supposez qu'elle trembla parce qu'elle vous craignait.

Glendower. — Les cieux étaient entièrement en feu, la terre trembla.

Hotspur — Oh! en ce cas, la terre trembla de voir les cieux en feu, et non par crainte de votre naissance. La nature malade éclate souvent en étranges éruptions; souvent la terre, aux fertiles entrailles, est tourmentée et travaillée par une espèce de colique provenant de l'emprisonnement d'un vent indiscipliné dans son ventre, lequel vent, s'efforçant de sortir, secoue la vieille dame terre et jette à bas les clochers et les tours vertes de mousse. A votre naissance, notre grand'mère la terre était travaillée par ce malaise-là et tressaillit de douleurs.

Glendower. — Cousin, il est peu de gens à qui je permette de me contredire ainsi. Permettez-moi de vous dire encore une fois qu'à ma naissance le front du ciel était plein de fantômes de feu. Les boucs s'enfuirent des montagnes et les troupeaux poussèrent d'étranges clameurs dans les campagnes alarmées. Ces signes m'ont désigné comme un personnage extraordinaire, et tout, dans le cours de ma vie, montre que je ne suis pas de la pâte des hommes vulgaires. Où est l'homme vivant au dedans de la ceinture de mer qui entoure en grondant les rives de l'Angleterre, de l'Ecosse, du pays de Galles, qui puisse m'appeler son élève et se vanter de m'avoir instruit? Et découvrez-moi l'être vivant qui, n'étant que fils de la femme, peut me suivre dans les difficiles sentiers de l'art et soutenir la concurrence avec moi dans la recherche des profonds secrets de la nature?

Hotspur. — Je pense que personne ne parle mieux gallois : je veux dîner.

Mortimer. — Paix! cousin Percy; vous allez le rendre fou.

Glendower. — Je peux appeler les esprits du fond du vaste abîme.

Hotspur. — Parbleu! je le peux aussi et tout homme le peut; mais viendront-ils lorsque vous les appellerez?

Glendower. — Comment, mon cousin, je peux t'enseigner à commander au diable

Hotspur. — Et moi, cousin, je peux t'enseigner à faire honte au diable en disant la vérité. « Dites la vérité et couvrez le diable de honte. » Si tu as le pouvoir de l'évoquer, amène-le ici, et je te jure que j'aurai le pouvoir de le renvoyer couvert de honte. Oh! tant que vous vivrez, « dites la vérité et faites honte au diable. »

Mortimer. — Allons, allons, ne poussons pas plus loin ce bavardage oiseux.

Glendower. — Trois fois Henri Bolingbroke s'est attaqué à ma puissance, et trois fois je l'ai renvoyé chez lui, des rives de la Wye et de la Severne au lit de sable, sans bottes et le dos entièrement nu.

Hotspur. — Sans bottes et le dos nu! Comment alors, au nom du diable, a-t-il fait pour éviter les fièvres?

Glendower. — Allons, voici la carte; diviserons-nous notre légitime domaine selon notre convention tripartite?

Mortimer. — L'archidiacre l'a divisé très-également en trois parties. L'Angleterre, depuis la Trent et la Severne jusqu'à l'endroit où nous sommes, au sud et à l'est, est la part qui m'est assignée; tout l'ouest de l'Angleterre, les Galles au delà des rives de la Severne et toute la fertile terre qui est enfermée dans ces limites, appartiennent à Owen Glendower, et à vous, mon cher cousin, revient ce qui reste au nord au delà de la Trent. L'acte de notre convention tripartite est dressé, et une fois qu'il aura été irrévocablement signé, affaire qui peut s'exécuter dès cette nuit, mon cousin Percy, vous, moi et le bon Milord Worcester, nous partirons pour rejoindre, ainsi que nous en sommes convenus, votre père et les forces écossaises, à Shrewsbury. Mon père Glendower n'est pas encore prêt, et nous n'aurons pas besoin de son aide dans les quatorze jours qui vont suivre. (*A Glendower.*) Dans ce laps de temps, vous aurez pu rassembler vos tenants, vos amis et les gentilshommes voisins.

Glendower. — Il me suffira de moins de temps pour vous rejoindre, Milords, et je vous conduirai vos dames, auxquelles il vous faut vous dérober aujourd'hui sans prendre de congé, car sans cela il y aura un déluge d'eau répandu à votre séparation d'avec vos femmes.

Hotspur. — Il me semble que ma moitié, au nord, de Burton jusqu'ici, n'égale pas la moitié de chacun de vos lots; voyez comme cette rivière échancre mon domaine en zigzag et m'enlève du meilleur de mes terres une énorme demi-lune, un monstrueux morceau. Je ferai barrer le courant à cet endroit, et la coquette Trent, aux eaux argentées, coulera ici dans un nouveau lit, égal et beau; je ne lui permettrai pas de décrire en

serpentant une si vaste courbe pour me dérober d'un si riche domaine.

Glendower. — Comment, elle ne serpentera plus? Elle serpentera, c'est ce qu'elle doit faire; vous voyez qu'elle le fait.

Mortimer. — Oui, mais remarquez comme elle continue son cours en revenant sur moi, me châtrant de ma portion autant qu'elle vous prend de la vôtre.

Worcester. — Oui, mais avec peu de frais vous pouvez la couper ici et regagner cette pointe de terre, là, au nord, et alors elle coule droite et unie.

Hotspur. — Je veux qu'elle coule ainsi; peu de frais y suffiront.

Glendower. — Je ne veux pas que son cours soit changé.

Hotspur. — Vous ne voulez pas?

Glendower. — Non, et vous ne le ferez pas.

Hotspur. — Pourquoi me dites-vous non?

Glendower. — Parce que cela me plait ainsi.

Hotspur. — Alors, faites que je ne vous comprenne pas : dites cela en gallois.

Glendower. — Je puis parler anglais aussi bien que vous, Milord; car j'ai été élevé à la cour d'Angleterre, où, lorsque je n'étais qu'un tout jeune homme, je composai fort agréablement plus d'une chanson anglaise sur la harpe, et où je sus donner au langage le soutien de l'ornement poétique, talent qu'on n'a jamais vu chez vous.

Hotspur. — Parbleu! et je m'en réjouis de tout mon cœur; j'aimerais autant être un chat et crier *miaou*, que d'être un de ces faiseurs de ballades en vers. J'aimerais autant entendre frotter un chandelier de cuivre, ou crier une rone sèche sur son essieu, et cela ne me ferait pas plus grincer les dents que votre mièvre poésie; cela ressemble au galop forcé d'un poulain qu'on dresse.

Glendower. — Allons, on vous permettra de détourner la Trent.

Hotspur.—Cela m'est égal; je donnerais autant que cela à tout ami qui aurait bien mérité de moi; mais en affaires, faites-y bien attention, je chicanerais sur la neuvième partie d'un cheveu. Les conventions sont-elles dressées? Allons-nous partir?

Glendower. — La lune est belle, vous pourrez partir cette nuit : je vais presser l'écrivain, et puis ensuite j'informerai vos femmes de votre départ; j'ai peur que ma fille ne devienne folle, tant elle est éprise de son Mortimer. (*Il sort.*)

Mortimer. — Fi, cousin Percy! comme vous contrariez mon père !

Hotspur.—C'est plus fort que moi : quelquefois il me met en colère en me racontant les histoires de la taupe et de la fourmi, du rêveur Merlin, et de ses prophéties, en me parlant d'un dragon et d'un poisson sans nageoires, d'un griffon dont les ailes sont rognées et d'un corbeau qui change de plumage, d'un lion qui se couche et d'un chat qui rampe, et de tant d'autres fariboles, qu'il me force à sortir de ma ferme envie de le croire. Je vous le dis, la nuit dernière il m'a tenu neuf heures à m'énumérer les noms des divers diables qui lui servaient de laquais : je lui répondais par des *hem* et des *bien, continuez*, mais je n'écoutais pas un mot. Oh! il est aussi ennuyeux qu'un cheval fatigué, qu'une femme railleuse, et il est pire qu'une maison qui fume. J'aimerais mieux vivre de fromage et d'ail dans un moulin à vent, bien loin, que de me nourrir de gâteaux dans n'importe quelle ville de la chrétienté et d'être obligé de l'y écouter.

Mortimer. — Sur ma foi, c'est un digne gentilhomme; extrêmement instruit et possesseur de singuliers secrets; vaillant comme un lion et merveilleusement affable, et aussi généreux que les mines de l'Inde. Vous le dirai-je? cousin, il tient votre caractère en grande estime, et consent à faire fléchir sa hauteur naturelle, lorsque vous contrariez son humeur. Oui, sur ma vie! c'est ce qu'il fait; je vous le garantis, il n'y a pas un homme vivant qui aurait pu le mettre à l'épreuve comme vous l'avez fait, sans risques ni périls : mais n'y revenez pas souvent, permettez-moi de vous en avertir.

Worcester.— Sur ma foi, Milord, vous êtes à blâmer pour votre entêtement, et depuis votre arrivée vous en avez fait assez pour lui faire perdre patience. Il vous faut apprendre, Milord, à vous corriger de ce défaut : quoi qu'il soit souvent une marque de grandeur, de courage, de naissance,—et c'est là le plus précieux service qu'il vous rende, — cependant, le plus souvent, il dénote une violence grossière, le manque de manières, l'absence de contrainte sur soi-même, l'orgueil, la hauteur, la présomption, le dédain, défauts dont le plus petit, quand il se rencontre chez un gentilhomme, lui fait perdre l'affection des hommes, et laissant une tache sur toutes ses belles qualités, leur enlève la louange à laquelle elles auraient droit.

Hotspur. — Bon, j'ai reçu ma leçon : que les

bonnes manières vous portent bonheur! voici venir nos femmes; prenons congé d'elles.

Rentre GLENDOWER, *avec* LADY MORTIMER *et* LADY PERCY.

MORTIMER. — Une intolérable vexation et qui me fait enrager, c'est que ma femme ne sait pas parler l'anglais et que je ne sais pas parler le gallois.

GLENDOWER. — Ma fille pleure; elle ne veut pas se séparer de vous; elle veut être un soldat, elle aussi, elle veut aller à la guerre.

MORTIMER. — Mon bon père, dites-lui qu'elle, et ma tante Percy, nous rejoindront bientôt sous votre conduite. (*Glendower parle à sa fille en gallois; elle lui répond dans la même langue.*)

GLENDOWER. — Elle est à se lamenter; c'est une coquine opiniâtre et entêtée sur laquelle la persuasion ne peut mordre. (*Lady Mortimer parle à Mortimer en gallois.*)

MORTIMER.—Je comprends tes regards; ce gentil langage gallois, que tu laisses tomber ainsi de tes yeux gros de larmes, je le connais trop bien, et n'était la honte qui me retient, je te répondrais dans un pareil langage. (*Lady Mortimer lui parle encore.*) Je comprends tes baisers et tu comprends les miens, et cela fait une conversation sensible; mais, chérie, je ne ferai pas le paresseux, jusqu'à ce que j'aie appris ton langage; car ta langue rend le gallois aussi doux que les plus belles chansons chantées par une belle reine, sur son luth, avec de ravissantes variations, dans un bosquet d'été.

GLENDOWER. — Ah! si tu t'attendris, elle va devenir folle. (*Lady Mortimer parle encore.*)

MORTIMER. — Oh! je suis en cela l'ignorance même.

GLENDOWER. — Elle vous demande de vous coucher sur les molles nattes et de reposer votre jolie tête sur son sein, et dit qu'elle vous chantera alors le chant qui vous plaît et couronnera sur vos paupières le dieu du sommeil en enchantant votre être dans un délicieux assoupissement, qui établira entre la veille et le sommeil la même différence qui existe entre le jour et la nuit, une heure avant que le char céleste ne commence son brillant voyage dans l'Orient.

MORTIMER. — Je vais m'asseoir et l'écouter chanter de tout mon cœur : pendant ce temps, je présume que notre convention sera rédigée.

GLENDOWER. — Faites cela : les musiciens qui doivent jouer pour vous, sont dans l'air à mille lieues d'ici; cependant ils vont être arrivés à la minute : asseyez-vous et écoutez.

HOTSPUR. — Viens, Kate, tu t'entends à merveille à te coucher: viens, vite, vite; que je puisse reposer ma tête sur ton sein.

LADY PERCY. — Allez donc, oison sans cervelle.

(*Glendower dit quelques mots en Gallois et alors la musique joue.*)

HOTSPUR. — Maintenant je m'aperçois que le diable comprend le gallois; il n'est pas étonnant qu'il soit si original : par Notre Dame, il est bon musicien.

LADY PERCY. — En ce cas vous devriez, vous, être tout musique; car vous êtes entièrement composé d'originalités. Couchez-vous tranquillement, petit larron, et écoutez la Lady chanter en gallois.

HOTSPUR. — J'aimerais autant entendre *Lady*, ma chienne, aboyer en irlandais.

LADY PERCY. — Veux-tu te faire casser la tête?

HOTSPUR. — Non.

LADY PERCY. — Alors, reste tranquille.

HOTSPUR. — Je ne veux pas davantage; c'est un défaut de femme.

LADY PERCY. — Alors, Dieu te conduise!

HOTSPUR. — Au lit de la dame galloise?

LADY PERCY. — Qu'est-ce que tu dis?

HOTSPUR. — Paix! elle chante.

(*Lady Mortimer chante un air gallois.*)

HOTSPUR.—Allons, Kate, je veux entendre aussi votre chanson.

LADY PERCY. — Non, pas la mienne, sur ma bonne foi!

HOTSPUR. — Non, pas la vôtre, sur ma bonne foi! Mon cœur, vous jurez comme la femme d'un confiseur! Avec tes « sur ma bonne foi », « aussi vrai que je vis », « le ciel me châtie », « aussi sûr qu'il est jour », tu habilles tes serments d'une étoffe de phrases qui ferait croire que tu n'es jamais allée plus loin que Finsbury. Jure-moi comme une dame que tu es, Kate, par un bon serment qui remplisse bien la bouche, et laisse-moi tes « en bonne foi » et autres serments de poivre et de gingembre, aux robes galonnées de velours et aux bourgeoises qui s'amusent le dimanche. Allons, chante!

LADY PERCY. — Je ne veux pas chanter.

HOTSPUR. — C'est cependant le meilleur moyen pour devenir tailleur et éducateur de rouges-gorges. Si les conventions sont rédigées je partirai

HOTSPUR. Il me semble que ma moitié, au nord, de Burtou jusqu'ici, n'égale pas la moitié de chacun de vos lots.
(Acte III, sc. I.)

d'ici à deux heures; et maintenant, venez quand il vous plaira. (*Il sort.*)

GLENDOWER. — Allons, allons, Lord Mortimer, autant Lord Percy bout de partir, autant vous êtes peu pressé à cette heure; notre convention doit être rédigée; nous n'avons qu'à la sceller, et puis à cheval immédiatement.

MORTIMER. — De tout mon cœur.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Londres. — Un appartement dans le palais.

Entrent LE ROI HENRI, LE PRINCE HENRI *et* DES LORDS.

LE ROI HENRI. — Lords, veuillez nous laisser; le prince de Galles et moi, nous devons avoir une conférence particulière : mais tenez-vous près d'ici; car nous allons avoir besoin de vous à l'instant. (*Les Lords se retirent.*) Je ne sais pas si Dieu, pour quelqu'un de nos actes qui l'aura fâché, a voulu, par sentence secrète, que mon propre sang engendrât sa vengeance et le fouet de ma punition; mais tu me fais croire, par ta manière de te conduire, que tu as seulement été marqué pour être l'instrument de sa colère vengeresse, la verge du ciel chargée de punir mes péchés. Sans cela, dis-moi, est-ce que des désirs aussi bas et aussi déréglés, des escapades aussi misérables, aussi corrompues, aussi sottes, aussi viles, des plaisirs aussi grossiers, une société aussi crapuleuse que celle à laquelle tu t'es accouplé et agraffé, pourraient accompagner la grandeur de ta naissance et trouver l'accès de ton cœur de prince?

Le prince Henri. — Plaise à Votre Majesté, je voudrais pouvoir m'excuser aussi complétement de toutes mes fautes, que je suis sûr de pouvoir me laver indubitablement de bien des péchés dont on m'accuse; cependant, permettez-moi d'espérer, comme compensation aux nombreux contes fabriqués par ces souriants flagorneurs et ces vils colporteurs de nouvelles que l'oreille de la grandeur est souvent forcée d'écouter, que ma soumission sincère m'obtiendra pardon pour les quelques faits dont ma jeunesse irrégulière et vagabonde s'est rendue coupable.

Le roi Henri. — Dieu te pardonne! permets-moi cependant, Harry, de m'étonner de tes sentiments qui prennent un vol si opposé à celui de tous tes ancêtres. Tu as perdu par ta brutalité ta place au conseil où ton frère cadet la remplit maintenant; tu t'es presque aliéné les cœurs de toute ma cour et des princes de mon sang; tu as détruit tout ce qu'on attendait et tout ce qu'on espérait de toi, et l'opinion d'un chacun prophétiquement prédit ta ruine. Si j'avais été aussi prodigue de ma personne, si je m'étais autant prostitué aux regards des hommes, si j'avais entretenu un commerce aussi banal et aussi familier avec des compagnies vulgaires, l'opinion qui m'aida à saisir la couronne serait restée fidèle au souverain légitime et m'aurait laissé dans un obscur exil, comme un homme indigne d'être remarqué et pris en considération. Au contraire, comme on me voyait rarement, je ne pouvais pas remuer sans qu'on me regardât avec curiosité, comme une comète; les gens disaient alors à leurs enfants : « c'est lui; » les autres disaient : « où est-il? quel est celui qui est Bolingbroke? » Alors, faisant remonter au ciel tout ce que j'étais, je me drapais dans une telle modestie que j'arrachais à tous les cœurs l'obéissance, à toutes les bouches les saluts et les acclamations retentissantes même en présence du roi couronné. C'est ainsi que je sus conserver à ma personne sa fraîcheur et sa nouveauté, et que ma présence, pareille à une robe pontificale, n'était jamais remarquée sans exciter l'admiration : de même, mes réceptions rares, mais somptueuses, étaient de véritables fêtes et acquéraient par leur rareté ce caractère de solennité. Le roi frivole, au contraire, sautillait d'ici et de là avec de plats bouffons et des gens d'esprit légers comme des paquets de paille, aussi vite éteints qu'allumés; il rendit son pouvoir banal, il mêla sa royauté avec de sots faiseurs de bons mots, il laissa profaner son grand nom par leurs mépris, et permit, contrairement à sa dignité, que des enfants railleurs se moquassent de lui et que le premier imberbe venu le prît pour thème de ses calembours absurdes. Il devint familier avec le peuple des rues, s'inféoda à la populace, en sorte qu'étant chaque jour dévoré par les yeux de ses sujets, ils se dégoûtèrent de ce miel et commencèrent à détester le goût de cette douceur, dont un peu et moins qu'un peu, est encore beaucoup trop. Aussi, lorsqu'il avait occasion de se montrer, il était comme le coucou en juin, regardé, non écouté; il était regardé par des yeux malades et blasés par l'habitude, et n'attirait pas ces regards qui se fixent sur la majesté pareille au soleil, lorsqu'elle brille rarement à la vue de ses admirateurs : ses sujets le regardaient d'un œil assoupi, en laissant tomber leurs paupières, dormaient pour ainsi dire à sa face, et gorgés, saturés, excédés de sa présence, lui présentaient cette physionomie que les hommes contrariés ont coutume de montrer à leurs adversaires. C'est la même ligne de conduite que tu tiens, Harry, car tu as perdu ton privilége de prince par tes viles camaraderies; il n'est pas un œil qui ne soit fatigué de te voir, sauf le mien qui a désiré te voir encore, et qui maintenant, contre ma volonté, se sent obscurci par les larmes d'une folle tendresse.

Le prince Henri. — Désormais, mon trois fois gracieux Seigneur, je serai davantage ce que je dois être.

Le roi Henri. — Pour tout le monde, tu es à cette heure ce qu'était Richard, lorsque revenant de France, je posai le pied à Ravenspurg; ce que j'étais alors, c'est Percy qui l'est maintenant. Vraiment, sur mon sceptre et le salut de mon âme, il a plus de véritables intérêts dans l'État que toi qui es l'ombre de mon successeur; car sans droits, ni couleur de droits, il remplit de soldats les campagnes de ce royaume, il se retourne contre le lion à la redoutable mâchoire, et sans avoir sur vous l'avantage des années, il mène de vieux Lords et de respectables évêques aux batailles sanglantes et aux mêlées meurtrières. Quel honneur impérissable ne s'est-il pas acquis par sa victoire sur l'illustre Douglas, à qui ses grands exploits, ses hardies incursions et sa grande renommée militaire, ont valu la première place parmi les soldats, et le titre du plus remarquable capitaine existant dans tous les royaumes qui reconnaissent le Christ! Trois fois, cet Hotspur, ce Mars au maillot, ce

guerrier enfant a détruit les entreprises du grand Douglas : il l'a pris une fois, l'a mis en liberté et s'en est fait un ami, afin de pouvoir lancer le grand défi et d'ébranler la paix et la sécurité de notre trône. Et que dites-vous de ceci? Percy, Northumberland, sa grâce l'archevêque d'York, Douglas, Mortimer, se liguent contre nous et sont debout. Mais pourquoi est-ce que je te donne ces nouvelles? Pourquoi te parler de mes ennemis, à toi, Harry, qui es mon plus proche et mon plus cher ennemi? tu es capable, sous l'impulsion d'une peur vassale, et d'une basse inclination, sous le coup de l'émotion, de combattre contre moi à la solde de Percy, de marcher sur ses talons, de répondre à ses regards courroucés par d'humbles politesses, afin de montrer combien tu es dégénéré.

Le prince Henri. — Ne pensez pas cela; vous ne découvrirez en moi rien de pareil, et que Dieu pardonne à ceux qui m'ont à ce point aliéné la bonne opinion de Votre Majesté! Je me rachèterai de tout cela sur la tête de Percy, et sur le soir de quelque glorieuse journée, j'aurai la hardiesse de me proclamer votre fils, en votre présence; ce jour-là je porterai un vêtement ensanglanté, et mon visage sera taché d'un masque de sang qui, une fois lavé, emportera avec lui ma honte. Ce jour, ce sera celui, à quelque distance que nous en soyons, où ce même enfant de l'honneur et de la renommée, ce vaillant Hotspur, ce chevalier loué de tous, et votre Henri auquel nul ne songe, se seront rencontrés. Ah! plût au ciel que les honneurs qui se sont abattus sur son cimier fussent en multitude, et que les hontes qui se sont abattues sur ma tête fussent doubles! car le jour viendra où je forcerai cet enfant du Nord à échanger ses glorieuses actions contre mes indignités. Percy, mon bon Seigneur n'est que le facteur chargé de multiplier les actions glorieuses pour mon compte, et je lui ferai rendre un compte si strict qu'il sera obligé de me remettre chacune de ses gloires, jusqu'à la plus légère des louanges qu'il aura reçues, ou bien j'arracherai de son cœur le total de ce compte. Voilà ce que je promets ici au nom de Dieu; et s'il lui plaît que je m'acquitte de cette promesse, je conjure Votre Majesté de considérer son accomplissement comme le baume chargé de guérir les plaies anciennes de mon inconduite; sinon, la fin de la vie nous délivre de tous liens, et je mourrai cent mille fois plutôt que manquer de la plus petite syllabe au vœu que je forme.

Le roi Henri. — Ce vœu est la mort de cent mille rebelles. Tu auras un commandement et ma plus entière confiance.

Entre sir WALTER BLUNT.

Le roi Henri. — Qu'est-ce donc, mon bon Blunt? tes regards sont ceux d'un homme bien pressé.

Blunt. — Pressée aussi est l'affaire dont je viens vous parler. Lord Mortimer d'Écosse nous a fait avertir que Douglas et les rebelles anglais se sont rencontrés, le onze de ce mois, à Shrewsbury. Si tous les alliés tiennent leurs promesses, leurs forces seront aussi considérables et aussi redoutables qu'aucune armée qui ait jamais menacé la paix d'un Etat.

Le roi Henri. — Le comte de Westmoreland est parti aujourd'hui, et avec lui, mon fils, Jean de Lancastre, car cet avis a déjà cinq jours de date : mercredi prochain, Harry, vous vous mettrez en marche; notre lieu de rendez-vous est Bridgenorth : vous, Harry, vous marcherez par le Gloucestershire, et toutes circonstances bien calculées, toutes nos forces devront se trouver réunies à Bridgenorth d'ici à douze jours. Nous avons les mains pleines d'affaires : partons; lorsqu'on diffère, l'ennemi s'engraisse. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Eastcheap. — Une chambre dans la taverne de la Tête d'Ours.

Entrent FALSTAFF *et* BARDOLPH.

Falstaff. — Bardolph, est-ce que je ne suis pas indignement maigri depuis cette dernière action? Est-ce que je ne déchois pas? est-ce que je ne diminue pas? Parbleu, ma peau pend sur moi comme la robe de chambre d'une vieille dame; je suis desséché comme une vieille poire Messire-Jean. Bon, je me repentirai, et cela tout de suite, pendant que j'en ai l'envie; je n'en aurai plus le cœur bientôt, et alors je n'aurai pas de force pour me repentir. Si je n'ai pas oublié de quoi est fait l'intérieur d'une église, je veux bien être un grain de poivre, un cheval de brasseur. L'intérieur d'une église! Ma société, ma mauvaise société a été ma ruine.

Bardolph. — Sir John, vous vous faites tant

de chagrins que vous ne pouvez pas vivre longtemps.

Falstaff. — Parbleu! c'est cela; allons, chante-moi une chanson égrillarde; rends-moi gai. J'étais aussi vertueusement doué qu'un gentilhomme a besoin de l'être; j'avais toutes les vertus qu'il me fallait; je jurais peu; je ne jouais pas aux dés plus de sept fois par semaine; je n'allais pas au bordel plus d'une fois par quart d'heure; j'avais payé trois ou quatre fois l'argent que j'empruntais; je vivais bien et en bonne mesure; et maintenant je vis hors de toute loi et de toute mesure.

Bardolph. — Parbleu! vous êtes si gras que vous êtes nécessairement en dehors de toute mesure, Sir John; en dehors de toute mesure raisonnable, Sir John.

Falstaff. — Amende ta face, toi, et j'amenderai ma vie. Tu es notre amiral, tu portes la lanterne à la poupe, c'est-à-dire à ton nez; tu es le chevalier de la lampe ardente.

Bardolph. — Parbleu! Sir John, ma figure ne vous fait aucun mal.

Falstaff. — Non, je le jure; j'en fais un aussi bon usage que certaines gens font d'une tête de mort ou d'un *memento mori;* je ne vois jamais ta figure sans penser au feu de l'enfer et au riche habillé de pourpre; car il est là, dans ses robes de flamme, qui brûle, qui brûle. Si tu étais adonné à la vertu d'une manière quelconque, je jurerais par ton visage; mon serment serait, *Par ce feu qui est l'ange de Dieu;* mais tu es en dehors de toute vertu, et n'était la lumière de ton visage, tu serais un fils des ténèbres extérieures. Quand tu grimpas la nuit au haut de Gadshill pour attraper mon cheval, je veux bien que l'argent ne serve plus à rien acheter, si je n'ai pas cru que tu étais un *ignis fatuus* ou une boule de feu endiablée. O, tu es une perpétuelle apothéose, un perpétuel feu de joie! Tu m'as épargné mille marcs en lampions et en torches lorsque je me suis promené avec toi, pendant la nuit, de taverne en taverne; mais le Xérès que tu m'as bu m'aurait facilement acheté une bonne provision de lumières chez le marchand de chandelles le plus cher de l'Europe. J'ai entretenu de feu la salamandre que vous êtes depuis trente-deux ans; Dieu me récompense de cette action!

Bardolph. — Mordieu, je voudrais que mon visage fût dans votre ventre!

Falstaff. — Merci de Dieu! je serais bien sûr alors d'avoir le cœur enflammé!

Entre L'HÔTESSE.

Falstaff. — Eh bien, dame Pertelotte, la poule, avez-vous cherché à savoir qui avait volé mes poches?

L'hôtesse. — Qu'est-ce à dire, Sir John? A quoi pensez-vous, Sir John? Croyez-vous que je garde des voleurs dans ma maison? J'ai cherché, je me suis informée, et mon mari en a fait autant, homme par homme, garçon par garçon, domestique par domestique; jusqu'à présent il ne s'est jamais perdu dans ma maison le dixième d'un cheveu.

Falstaff. — Vous mentez, hôtesse; Bardolph s'y est fait raser et il y a perdu plus d'un poil; et je jure que mes poches ont été dévalisées; allez, vous êtes une femme, allez.

L'hôtesse. — Qui! moi? Non, je te défie! Lumière de Dieu! on ne m'a jamais appelée ainsi dans ma propre maison.

Falstaff. — Allez, je ne vous connais que trop bien.

L'hôtesse. — Non, Sir John, vous ne me connaissez pas, Sir John; mais je vous connais, moi, Sir John; vous me devez de l'argent, Sir John, et maintenant vous me cherchez une querelle pour ne pas me le rendre; je vous ai acheté une douzaine de chemises pour votre derrière.

Falstaff. — De la grosse toile de Doullens, de mauvaise toile de Doullens; je les ai données à des femmes de boulangers et elles en ont fait des tamis.

L'hôtesse. — Aussi vrai que je suis une femme véridique, c'était de la toile de Hollande à huit shillings l'aune. Vous me devez en outre de l'argent, Sir John, pour votre nourriture et votre vin d'extra, et encore vingt-quatre livres d'argent prêté.

Falstaff. — Bardolph en a eu sa part, qu'il paye.

L'hôtesse. — Lui! hélas! il est pauvre, il n'a rien.

Falstaff. — Comment! pauvre? regardez son visage; qui appelez-vous riche, alors? Qu'on monnoie son nez, qu'on monnoie ses joues : je ne payerai pas un denier. Comment, vous voulez faire de moi une dupe novice? Est-ce que je ne pourrai plus prendre mes aises à mon auberge sans m'exposer à avoir mes poches dévalisées? J'ai perdu une bague à cachet de mon grand-père qui valait quarante marcs.

L'hôtesse. — O Jésus! j'ai entendu le prince

suivre mes guides en aveugle, et je me suis efforcé par d'incessantes lectures de contrôler les descriptions et les récits. Avant de reproduire les paroles, j'ai toujours attendu de m'en être rendu un compte exact; j'ai fait revivre la nature autour de moi.

Mais cette nature elle-même change constamment avec les hommes qu'elle nourrit. Les mouvements intérieurs dressent ou rabaissent les montagnes, les eaux courantes déblayent le sol et l'entraînent vers la mer, les courants sapent les falaises et reconstruisent les archipels, la vie fourmille dans les flots et renouvelle sans fin la surface de la Terre, enfin les peuples changent par l'agriculture, l'industrie, les voies commerciales, l'aspect et les conditions premières des continents qui les portent et ne cessent de se modifier eux-mêmes par les migrations et les croisements. La mobilité de tout ce qui nous entoure est infinie, et pourtant il faut essayer d'en donner une idée, dépeindre à la fois le milieu primitif et le milieu changeant. Déjà dans le livre *la Terre*, qui est en quelque sorte la préface de l'ouvrage actuel, j'ai tenté de décrire tous les mouvements généraux qui se produisent à la surface du globe; maintenant il s'agit de les suivre dans leurs détails à travers les continents et les mers. Pareille œuvre, je le sens, est bien difficile à mener à bonne fin, mais je trouve l'excuse de ma hardiesse dans la grandeur même de la tâche et j'y dévoue sincèrement les heures rapides de ma vie. La goutte de vapeur qui brille un instant dans l'espace reflète sur sa molécule presque imperceptible l'univers qui l'entoure de son immensité: c'est ainsi que j'essaye de réfléchir le monde environnant.

La géographie conventionnelle qui consiste à citer les longitudes et les latitudes, à énumérer les villes, les villages, les divisions politiques et administratives, ne prendra qu'une place secondaire dans mon travail; les atlas, les dictionnaires, les documents officiels fournissent sur cette partie de la science géographique tous les renseignements désirables. Je ne voudrais pas, en me donnant la facile besogne d'intercaler en grand nombre des tableaux de noms et de chiffres, accroître inutilement les dimensions d'un ouvrage qui sera déjà fort étendu, et je craindrais d'empiéter sur un domaine qui est celui de la cartographie et de la statistique pure. En ajoutant à mon livre de nombreuses cartes, je n'ai point eu non plus l'ambition de composer une sorte d'atlas et de dispenser ainsi le lecteur d'avoir recours aux ouvrages spéciaux. Tandis que les cartes générales ont pour but de donner à ceux qui les étudient tous les renseignements, sans exception, qui se rapportent à la configuration du sol et à la position des mers, les planches et les figures de la *Nouvelle Géographie universelle* sont destinées uniquement à mettre en relief les phénomènes dont il est question dans le texte; tout en restant dans les conditions obligatoires d'exactitude et de précision, elles négligeront les détails secondaires. Loin de remplacer un atlas, mes cartes ne font, pour ainsi dire, que le commenter, en expliquer le sens intime relativement aux phénomènes de la nature et aux événements de l'histoire.

Dans mon long voyage à travers le monde, des rivages de la Grèce, où commence notre civilisation européenne, aux formidables monts de glace qui défendent à l'homme les abords des terres Antarctiques, je ne m'astreindrai point à un ordre absolument rigoureux. La nature étant elle-même fort diverse dans ses aspects et n'obéissant à aucun régime de régularité conventionnelle, il n'y aurait qu'un ordre tout extérieur à suivre toujours la même routine dans la description des pays. Il me semble plus vrai de me laisser diriger dans mon travail par l'importance relative des phénomènes qu'il s'agit de décrire et par les caractères distinctifs et l'état de culture des peuples qui se succéderont dans mes tableaux.

En commençant un travail d'une aussi grande étendue, mon devoir est de m'engager envers le lecteur à une extrême sobriété de langage. J'ai trop à dire pour ne pas me garder de toute parole inutile; je serai donc aussi bref qu'il me sera possible de l'être sans nuire à la clarté de l'exposition. La Terre est assez grande et les quatorze cents millions d'hommes qui l'habitent présentent assez de diversités et de contrastes pour que l'on puisse en parler sans se livrer à des répétitions inutiles.

Malheureusement mon ouvrage, avec quelque soin que je l'aie préparé et que je le rédige, ne sera point exempt de nombreuses erreurs. Celles qui auront pour cause les transformations incessantes de la nature et de l'humanité ne sauraient être évitées et je n'ai pas besoin de m'en excuser, car je ne puis avoir la prétention de devancer le temps. Mais je prévois aussi bien des

erreurs qui proviendront, soit de l'ignorance des travaux de mes devanciers, soit, chose plus grave, de quelque préjugé dont je ne serais pas encore parvenu à me défaire. D'avance je prie mes lecteurs de me pardonner. Du moins, puis-je leur promettre le scrupule dans le travail, la droiture dans les jugements, le respect continu de la vérité. C'est là ce qui me permet de m'adresser à eux plein de confiance, en les invitant à étudier avec moi cette « Terre Bienfaisante » qui nous porte tous et sur laquelle il serait si bon de vivre en frères !

ÉLISÉE RECLUS.

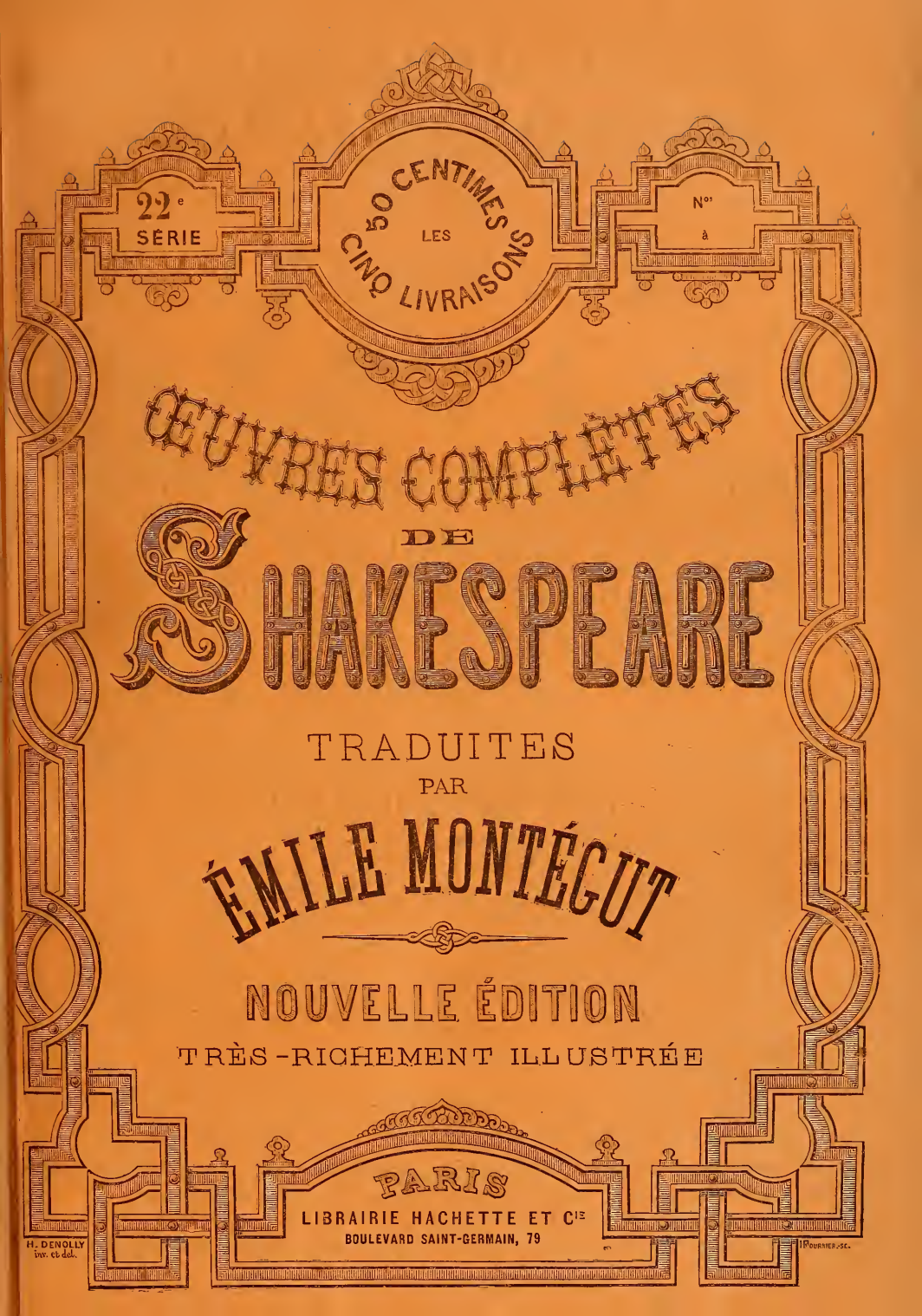
CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

La *Nouvelle Géographie universelle* de M. Élisée Reclus se composera d'environ cinq cents livraisons, soit dix à douze beaux volumes grand in-8. Chaque volume, comprenant la description d'une ou de plusieurs contrées, formera pour ainsi dire un ensemble complet et se vendra séparément. Ainsi le premier volume embrassera l'Europe méditerranéenne (la Grèce, la Turquie, la Roumanie, la Serbie, l'Italie et la presqu'île des Pyrénées); le second, la France, l'Alsace-Lorraine et la Belgique; le troisième, la Suisse, l'Austro-Hongrie, l'Allemagne et la Hollande, etc. Nos souscripteurs, selon leurs ressources ou leurs études, pourront donc se procurer isolément les parties de ce grand ouvrage dont ils auront besoin, sans s'exposer au regret de ne posséder que des volumes dépareillés.

Chaque livraison, composée de 16 pages et d'une couverture, et contenant au moins une gravure ou une carte tirée en couleurs, et généralement plusieurs cartes insérées dans le texte, se vend 50 centimes.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 8 mai 1875.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.


22e SÉRIE
50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS
Nos
à
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
H. DENOLLY inv. et del.
H. FOURNIER sc.

NOUVELLE PUBLICATION

OUVRAGE INÉDIT

HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'EN 1789

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR

M. GUIZOT

Ouvrage illustré d'environ 200 gravures sur bois

D'APRÈS LES DESSINS D'A. DE NEUVILLE

Tous les esprits sérieux reconnaissent aujourd'hui qu'un des moyens les plus sûrs de contribuer à la grandeur et à la tranquillité de notre pays est de répandre largement l'instruction. Notre gouvernement, nos chambres le sentent bien : de nouvelles lois sont faites, d'autres sont préparées, des conférences sont ouvertes et encouragées. Les particuliers s'associent à ce mouvement, ils fondent des bibliothèques, ils achètent des livres utiles et les mettent en quelque sorte sous la main des lecteurs. Enfin les publications destinées à la jeunesse et à ceux que l'instruction n'atteignait pas autrefois se multiplient, et chaque année voit paraître, dans ce genre, des ouvrages excellents, quelques-uns même d'un grand mérite. Cependant on peut encore regretter que, chez nous, les hommes qui occupent les situations éclatantes dans les sciences et dans les lettres ne daignent pas t consacrer quelques-uns de leurs travaux à l'enseignem du peuple et de la jeunesse.

Un noble exemple va leur être donné par l'un des p illustres d'entre eux : M. Guizot commencera très-proc nement sous le titre « L'Histoire de France raconté mes petits enfants » la publication d'un ouvrage écrit tout pour ces jeunes générations qui entreront bientôt possession des destinées de la France.

Quelles circonstances ont fait naître l'idée de cet ouvr Dans quel esprit a-t-il été composé ?

Nous sommes heureux de pouvoir répondre à ces q

Le prince Henri. Je mourrai cent mille fois plutôt que de manquer de la plus petite syllabe au vœu que je forme.

Le roi Henri. Ce vœu est la mort de cent mille rebelles. Tu auras un commandement et ma plus entière confiance. (Acte III sc. II.)

dire je ne sais combien de fois que cette bague était en cuivre.

FALSTAFF. — Comment! Le prince est un Jacquot, un pisse-froid. Mordieu! s'il était ici et qu'il parlât de la sorte, je le bâtonnerais comme un chien.

Entrent LE PRINCE HENRI *et* POINS *battant le pas de charge*. FALSTAFF *marche au devant du prince qui joue du fifre sur son épée.*

FALSTAFF. — Qu'est-ce à dire, mon garçon? Le vent souffle-t-il donc de ce côté? Devons-nous tous marcher?

BARDOLPH. — Oui, deux par deux, à la façon de Newgate.

L'HÔTESSE. — Monseigneur, écoutez-moi, je vous en prie.

LE PRINCE HENRI. — Que dis-tu, Mistress Quickly? Comment se porte ton mari? Je l'aime beaucoup; c'est un honnête homme.

L'HÔTESSE. — Mon bon Seigneur, écoutez-moi.

FALSTAFF. — Ne fais pas attention à elle, je t'en prie, et écoute-moi.

LE PRINCE HENRI. — Que dis-tu, Jack?

FALSTAFF. — L'autre nuit je me suis endormi derrière la tapisserie et j'y ai eu mes poches volées. Cette maison est devenue infâme, on y vole les poches.

LE PRINCE HENRI. — Qu'est ce que tu as perdu, Jack?

FALSTAFF. — Voudras-tu me croire, Hal? trois ou quatre billets de quarante livres chacun et une bague à cachet de mon grand-père.

LE PRINCE HENRI. — Une bagatelle, quelque chose de la valeur de quatre pences.

L'HÔTESSE. — C'est ce que je lui ai dit, Monseigneur, et je lui disais que j'avais entendu Votre Grâce parler ainsi; et, Monseigneur, il parle très-vilainement de vous, comme un homme mal embouché qu'il est, et il a dit qu'il vous bâtonnerait.

LE PRINCE HENRI. — Comment! il n'a pas dit cela?

L'HÔTESSE. — Si, Monseigneur, ou bien je n'ai ni foi, ni véracité, ni sexe féminin.

FALSTAFF. — Il n'y a pas plus de foi en toi que dans une prune cuite; il n'y a pas plus de véracité en toi que dans un renard traqué; et quant au sexe, la pucelle Marianne pourrait servir de femme à celui qui serait chargé de te garder. Allez, bahut, allez.

L'HÔTESSE. — Bahut! quel bahut, dites? quel bahut?

FALSTAFF. — Quel bahut parbleu! un bahut sur lequel on peut remercier Dieu.

L'HÔTESSE. — Je ne suis pas un bahut sur lequel on peut remercier Dieu, je veux que tu le saches bien; je suis la femme d'un honnête homme, et en mettant à l'écart ta chevalerie, tu es un drôle de m'appeler ainsi.

FALSTAFF. — Et toi, ton sexe féminin mis à part, tu es une bête de dire autrement.

L'HÔTESSE. — Dis, quelle bête, drôle, dis?

FALSTAFF. — Quelle bête? Parbleu, une loutre.

LE PRINCE HENRI. — Une loutre, Sir John, pourquoi une loutre?

FALSTAFF. — Parbleu, elle n'est ni chair ni poisson; un homme ne saurait par où la reconnaître.

L'HÔTESSE. — Tu es un homme injuste de dire cela; toi ou tout autre homme, vous savez fort bien par où me reconnaître, drôle que tu es!

LE PRINCE HENRI. — Tu dis vrai, hôtesse, et il te calomnie très-grossièrement.

L'HÔTESSE. — C'est ce qu'il fait, Monseigneur, et il disait l'autre jour que vous lui deviez mille livres.

LE PRINCE HENRI. — Maraud, est-ce que je vous dois mille livres?

FALSTAFF. — Mille livres, Hal? un million : ton affection vaut un million; tu me dois ton affection.

L'HÔTESSE. — Bien plus, Monseigneur, il vous a appelé Jacquot, et il a dit qu'il vous bâtonnerait.

FALSTAFF. — Ai-je dit cela, Bardolph?

BARDOLPH. — En vérité, Sir John, vous l'avez dit.

FALSTAFF. — Certes, il avait dit que mon anneau était du cuivre.

LE PRINCE HENRI. — Je dis que c'est du cuivre : oseras-tu soutenir ta parole maintenant?

FALSTAFF. — Parbleu, Hal, tu sais : j'oserais la soutenir, si tu n'étais qu'un homme; mais comme tu es prince, je te crains comme je crains le rugissement du petit du lion.

LE PRINCE HENRI. — Et pourquoi pas comme le lion?

FALSTAFF. — C'est le roi lui-même qu'on doit craindre comme le lion. Crois-tu que je vais te craindre comme je crains ton père? ma foi, si cela m'arrive, que Dieu fasse éclater ma ceinture!

LE PRINCE HENRI. — Oh! si cela arrivait, comme

tes tripes tomberaient sur tes genoux! Mais, maraud, il n'y a pas place pour la foi, la vérité et l'honnêteté dans ton ventre; il est tout rempli par les tripes et les boyaux. Accuser une honnête femme de voler tes poches! Mais, fils de putain, canaille impudente et boursoufflée, s'il y avait dans tes poches autre chose que des notes de tavernes, des mémorandums de bordels et pour deux pauvres sous de sucre destinés à te faire l'haleine longue, si tes poches étaient riches d'autres choses à voler que celles-là, je suis un scélérat. Et cependant vous soutiendrez votre dire, vous ne voudrez pas empocher vos mensonges. N'as-tu pas honte?

Falstaff. — Entends-tu, Hal? Tu sais bien qu'Adam tomba dans l'état d'innocence; et que pourrait faire, dis-moi, le pauvre Jack Falstaff dans ces temps d'immoralité? Tu le vois, j'ai plus de chair qu'un autre homme et conséquemment plus de fragilité. Vous confessez alors que vous avez vidé mes poches?

Le prince Henri.— C'est ce qui semble d'après l'histoire.

Falstaff. — Hôtesse, je te pardonne. Va, prépare le déjeuner, aime ton mari, veille à tes serviteurs, traite bien tes hôtes; tu me trouveras accessible à toute honnête raison. Tu vois que je suis toujours pacifique. Allons, je t'en prie, va-t'en. (*Sort l'hôtesse.*) Maintenant, Hal, aux nouvelles de la cour. L'affaire du vol, mon garçon, comment cela est-il pris?

Le prince Henri. — O mon doux bœuf, je suis encore ton bon ange : l'argent est restitué.

Falstaff.— Oh! je n'aime pas cette restitution-là, c'est double travail.

Le prince Henri. — Je suis en bons termes avec mon père et je puis faire tout ce que je veux.

Falstaff. — Vole-moi le trésor la première fois que tu pourras, et fais cela sans prendre la peine de te laver les mains encore.

Bardolph. — Faites cela, Monseigneur.

Le prince Henri. — Jack, je t'ai procuré une charge d'infanterie.

Falstaff. — Je l'aurais mieux aimé de cavalerie. Où trouverai-je quelqu'un qui pourrait bien voler? Oh! qui me procurera un beau voleur de vingt-deux ans ou environ? Je suis affreusement dénué. Bien, Dieu soit loué pour ces rebelles, ils n'offensent que les gens vertueux; je les applaudis, je les loue.

Le prince Henri. — Bardolph!

Bardolph. — Monseigneur!

Le prince Henri. — Va porter cette lettre à Lord Jean de Lancastre, à mon frère Jean; cette autre à Milord de Westmoreland. Allons, Poins, à cheval, à cheval; car nous avons, toi et moi, à faire trente miles avant l'heure du dîner. Jack, viens me retrouver demain à deux heures de l'après-midi dans la salle du Temple; là tu connaîtras ta charge et tu recevras de l'argent et des ordres pour la fourniture de tes soldats. Le pays est en feu, Percy est au faîte, et eux ou nous, nous devons couler bas. (*Sortent le prince, Poins et Bardolph.*)

Falstaff.—De rares paroles! Un brave monde! Hôtesse, mon déjeuner, allons. Oh! comme je voudrais que cette taverne fût mon tambour!

(*Il sort.*)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le camp des rebelles près de Shrewsbury.

Entrent HOTSPUR, WORCESTER *et* DOUGLAS.

Hotspur. — Bien dit, mon noble Ecossais : si dire la vérité n'était pas dans ce joli siècle tenu pour une flatterie, la renommée de Douglas serait plus universelle que celle d'aucun autre soldat de ce temps-ci. Par Dieu, je ne sais pas flatter; je déteste les discours des flagorneurs; mais personne n'a dans mon cœur une plus belle place que vous. Allons, prenez-moi au mot; mettez-moi à l'épreuve, Milord.

DOUGLAS. — Tu es le roi de l'honneur. Il n'est pas sur la terre d'homme si puissant auquel je ne puisse tenir tête.

HOTSPUR. — Faites ce que vous dites et tout ira bien.

Entre UN MESSAGER *avec des lettres.*

HOTSPUR.— Quelles lettres as-tu là? (*à Douglas*) Je ne puis que vous remercier.

LE MESSAGER. — Ces lettres viennent de votre père.

HOTSPUR.— Des lettres de mon père! pourquoi ne vient-il pas lui-même?

LE MESSAGER.—Il ne peut venir, Monseigneur; il est gravement malade.

HOTSPUR. — Mordieu! Comment a-t-il le loisir d'être malade dans un moment si critique? Qui conduit ses troupes? sous quel commandement marchent-elles?

LE MESSAGER.— Ses lettres vous informeront de ses pensées, Monseigneur, mais non pas moi.

WORCESTER.—Dis-moi, je t'en prie, est-ce qu'il garde le lit?

LE MESSAGER. — Il s'était mis au lit, Monseigneur, quatre jours avant mon départ, et au moment de me mettre en route, ses médecins craignaient beaucoup pour sa vie.

WORCESTER. — J'aurais bien désiré que nos affaires fussent en bonne santé avant qu'il fût visité par la maladie; jamais sa santé n'a été plus précieuse qu'en ce moment.

HOTSPUR. — Être malade maintenant! s'abattre maintenant! Cette maladie empoisonne la vie même de notre entreprise; l'infection en arrive jusques ici, même dans notre camp. Il m'informe dans ces lettres que sa maladie est intérieure, que ses amis ne pourraient être assez vite réunis par message et qu'il n'a pas jugé convenable de confier une charge si dangereuse et si délicate à personne autre qu'à lui-même. Cependant il nous donne hardiment le conseil d'essayer avec nos petites forces alliées les dispositions de la fortune à notre égard, car, écrit-il, il n'y a pas à reculer maintenant, attendu que le roi est certainement informé de tous nos projets. Que dites-vous à cela?

WORCESTER.—La maladie de votre père est une véritable mutilation pour nous.

HOTSPUR. — C'est une blessure dangereuse, une véritable amputation d'un membre, et cependant non; sur ma foi, le besoin que nous avons de lui nous semble plus grand qu'il ne le sera en réalité. Serait-il bon de placer sur un seul coup de dés la somme entière de toutes nos forces? d'exposer un si riche enjeu sur les chances délicates d'une heure incertaine? cela ne serait pas bon, car, en le faisant, nous toucherions le fond même, l'être même de nos espérances; nous atteindrions la frontière même, l'extrême limite de notre fortune.

DOUGLAS. — Oui, ma foi, c'est ce qui nous arriverait, tandis que maintenant nous avons l'espoir d'un heureux retour des choses; nous pouvons hardiment dépenser dans l'espérance de ce qui est à venir; dans la situation présente nous gardons la consolation de ressources futures.

HOTSPUR. — D'une retraite, d'un lieu où fuir si le diable et la mauvaise chance regardent d'un mauvais œil le pucelage de nos entreprises.

WORCESTER. — Toutefois j'aurais voulu que votre père fût ici. La nature et le caractère de notre entreprise ne souffrent pas de division : beaucoup qui ne connaîtront pas la raison de l'absence du comte, penseront que si le comte est retenu loin d'ici, c'est par prudence, par loyauté, et parce qu'il condamne notre entreprise; et jugez combien une pareille supposition peut changer le cours d'une rébellion timide et mettre en question notre cause; car, vous le savez parfaitement, nous qui sommes le parti agresseur, nous devons nous protéger contre un trop strict examen, nous devons boucher toute lucarne, toute meurtrière par où l'œil de la raison peut nous espionner : cette absence de votre père tire un rideau qui découvre à l'ignorant un fantôme de crainte dont il n'avait pas rêvé auparavant.

HOSTPUR. — Vous allez trop loin. Voici plutôt le résultat que, selon moi, produira son absence; notre entreprise en recevra plus de lustre, on en aura une plus grande opinion, elle inspirera plus de courage que si le comte était ici : car les gens penseront que si, privés de son appui, nous avons pu réunir une armée capable de donner une bonne poussée au royaume, avec son secours nous pourrons le mettre sens dessus dessous. Tout marche bien encore; tous nos membres sont encore entiers.

DOUGLAS. — Autant que le cœur peut le souhaiter; on ne connaît pas en Ecosse de mot pareil à ce terme de crainte.

Rentre SIR RICHARD VERNON.

HOTSPUR. — Mon cousin Vernon! Sur mon âme! vous êtes le bienvenu.

LE PRINCE HENRI. Maraud, est-ce que je vous dois mille livres?
FALSTAFF. Mille livres, Hal? un million : ton affection vaut un million; tu me dois ton affection. (Acte III, sc. III.)

VERNON. — Priez le ciel que les nouvelles que j'apporte vaillent une bienvenue, Milord. Le comte de Westmoreland se dirige ici à la tête de sept mille hommes; avec lui est le prince Jean.

HOTSPUR. — Il n'y a pas de mal; quoi encore?

VERNON. — Et j'ai appris, en outre, que le roi en personne est parti, ou qu'il se dispose en toute diligence à faire de vigoureux et énergiques préparatifs pour venir ici.

HOTSPUR. — Il sera le bienvenu aussi. Où est son fils, le fou de prince de Galles aux pieds agiles, et ses camarades, qui repoussaient le monde avec dédain et lui ordonnaient de passer son chemin?

VERNON. — Tous équipés, tous sous les armes, tous emplumés comme des autruches, et leurs plumes, abaissées par le vent, leur donnent l'air d'aigles qui viennent de se baigner; tous brillants comme des images sous leurs armures dorées; tous aussi pleins de séve que le mois de mai et aussi splendides que le soleil de la Saint-Jean, tous folâtres comme de jeunes boucs, impétueux comme de jeunes taureaux. J'ai vu le jeune Henri, casque en tête, cuissards aux jambes, s'enlever de terre comme un Mercure emplumé, et il se tenait sur sa monture avec une telle aisance, qu'on eût dit qu'un ange était tombé des nuages pour dresser et manier quelque ardent Pégase et enchanter le monde par le spectacle d'une noble équitation.

HOTSPUR. — Assez, assez; ces louanges engendrent plus de fièvres que le soleil de mars. Qu'ils viennent; sous leurs beaux atours, ils s'avancent comme des victimes destinées au sacrifice, et ces victimes, nous les offrirons toutes chaudes et sai-

gnantes à la vierge aux yeux de flamme de la guerre fumante : Mars, revêtu de son armure, s'asseoira sur son autel dans le sang jusqu'aux oreilles. Je me sens tout en feu, en apprenant que cette riche proie est si près et n'est pas encore à nous. Allons, laissez-moi monter mon cheval qui doit me porter comme un coup de tonnerre contre le sein du prince de Galles. Nous nous rencontrerons, Harry contre Harry, cheval fougueux contre cheval fougueux, et nous ne nous séparerons que lorsque l'un de nous deux sera tombé corps mort. Oh ! si Glendower était venu !

Vernon. — Il y a encore d'autres nouvelles; comme je traversais Worcester, j'ai appris dans cette ville qu'il ne pouvait pas réunir ses forces avant quatorze jours.

Douglas. — Ce sont les plus mauvaises nouvelles que j'aie encore entendues.

Worcester. — Oui, sur ma foi ! celle-là rend un son sinistre qui donne froid.

Hotspur. — A combien toutes les forces du roi peuvent-elles monter?

Vernon. — A trente mille hommes.

Hotspur. — Qu'elles montent à quarante mille ! Puisque mon père et Glendower sont absents, ce sont nos forces seules qui doivent suffire à une si grande journée. Allons, passons une revue rapidement : le jour du jugement est proche; mourons tous, mourons gaiement !

Douglas. — Ne parlez pas de mourir; je suis hors de la crainte de la mort et de l'atteinte de la mort, pour les six mois qui courent.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Une grande route près de Coventry.

Entrent FALSTAFF *et* BARDOLPH.

Falstaff. — Bardolph, va devant à Coventry : remplis-moi une bouteille de Xérès; nos soldats traverseront la ville; nous devons être ce soir à Sutton-Cop-Hill.

Bardolph. — Voulez-vous me donner de l'argent, capitaine?

Falstaff. — Avance-le, avance-le.

Bardolph. — Cette bouteille fait un *ange*.

Falstaff. — Si elle fait un ange, prends-le pour ta peine; si elle en fait vingt, prends-les tous; je répondrai du monnayage. Ordonne à mon lieutenant Peto de me rejoindre au bout de la ville.

Bardolph. — C'est ce que je vais faire, capitaine : adieu. (*Il sort.*)

Falstaff. — Si mes soldats ne me font pas honte, je veux bien être un rouget mariné. J'ai abusé de la presse du roi d'une manière damnable. J'ai empoché trois cents et tant de livres pour le remplacement de cent cinquante soldats. Je n'ai pressé absolument que de bons tenanciers, des fils de *yeomen;* je me suis informé des garçons qui étaient fiancés, de ceux dont les bans avaient été criés deux fois, de ce tas de manants bien lotis qui aimeraient autant entendre le diable qu'un tambour et qui craignent plus la détonation d'un mousquet qu'une volaille estropiée ou qu'un canard sauvage blessé. Je ne vous ai pressé d'abord rien que de ces mangeurs de bonnes tartines au beurre, qui n'ont pas dans le ventre des cœurs plus gros que des têtes d'épingle, et ils se sont rachetés du service; aussi maintenant ma compagnie ne se compose plus que de porte-drapeaux, de lieutenants, caporaux, officiers de compagnies, manants aussi déguenillés que le Lazare qu'on voit sur les tapisseries, où le chien du glouton lèche ses plaies : j'ai pris ensuite des gens qui ne furent jamais soldats, tels que serviteurs fripons congédiés, fils cadets de frères cadets, garçons de taverne qui ont pris la fuite, aubergistes en état de banqueroute, tous chancres nés d'un monde calme et d'une longue paix, gens dix fois plus pitoyablement déguenillés qu'un vieux drapeau. Voilà les gens que j'ai pris pour tenir la place de ceux qui se sont rachetés du service, si bien que vous jureriez que j'ai choisi cent cinquante enfants prodigues déguenillés, récemment revenus de garder les pourceaux et de se nourrir de glands et d'eau de vaisselle. Un plaisant qui m'a rencontré en route m'a dit que j'avais débarrassé tous les gibets et que j'avais pressé des corps morts. Jamais on n'a vu pareils épouvantails pour les oiseaux. Je ne traverserai pas Coventry avec eux, j'en réponds; les drôles marchent les jambes écartées comme s'ils y avaient des entraves; car, en vérité, les prisons m'ont fourni la plupart d'entre eux. Il n'y a qu'une chemise et demie dans toute ma compagnie, et cette demi-chemise se compose de deux serviettes cousues ensemble et jetées sur les épaules, comme l'habit sans manches d'un héraut; et quant à la chemise entière, s'il faut dire la vérité, elle a été volée à mon hôte de Saint-Albans

ou à l'hôtelier au nez rouge de Daventry. Mais cela ne fait rien, ils trouveront assez de linge sur toutes les haies.

Entrent LE PRINCE HENRI *et* WESTMORELAND.

LE PRINCE HENRI. — Eh bien, ballon de Jack! comment ça va, gros matelas?

FALSTAFF. — Comment, Hal! te voilà, jeune insensé? Que fais-tu donc dans le Warwickshire? Mon bon lord de Westmoreland, je vous demande pardon; je croyais que Votre Honneur était déjà à Shrewsbury?

WESTMORELAND. — Ma foi, Sir John, il serait grand temps que j'y fusse et vous aussi; mais mes forces y sont déjà. Le roi, je puis vous le dire, compte sur nous tous : nous devons marcher toute la nuit.

FALSTAFF. — Bah! n'ayez pas peur pour ce qui me concerne; je suis aussi vigilant qu'un chat l'est pour voler de la crème.

LE PRINCE HENRI. — Pour voler de la crème, c'est la vérité; car tes vols t'ont déjà fait tout de beurre. Mais, dis-moi, Jack; qu'est-ce que ces compagnons qui viennent à ta suite?

FALSTAFF. — Ce sont mes soldats, Hal, mes soldats.

LE PRINCE HENRI. — Je n'ai jamais vu de plus pitoyables drôles.

FALSTAFF. — Bah, bah, c'est assez bon pour être hachés; chair à canon, chair à canon; ils rempliront un fossé aussi bien que de meilleurs: bah, camarade, hommes mortels, hommes mortels.

WESTMORELAND. — Oui; mais, Sir John, ils me semble qu'ils sont pauvres et maigres à l'excès, trop déguenillés.

FALSTAFF. — Ma foi, pour ce qui est de leur pauvreté, je ne sais pas où ils l'ont prise, et quant à leur maigreur, je suis sûr que je ne leur ai enseigné rien de pareil.

LE PRINCE HENRI. — Non, je le jure, à moins que vous n'appeliez maigreur, trois doigts de graisse sur les côtes. Mais, maraud, dépêchez-vous: Percy est déjà sur le champ de bataille.

FALSTAFF. — Quoi! le roi est déjà campé?

WESTMORELAND. — Il l'est, Sir John : je crains que ne nous soyons trop en retard.

FALSTAFF. — Bon, la fin dernière d'une bataille et le commencement d'un festin arrangent parfaitement un soldat qui n'a pas faim de se battre et un dîneur de bon appétit. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Le camp des rebelles près de Shrewsbury.

Entrent HOTSPUR, WORCESTER, DOUGLAS *et* VERNON.

HOTSPUR. — Nous combattrons avec lui cette nuit.

WORCESTER. — Cela ne se peut pas.

DOUGLAS. — En ce cas, vous lui cédez l'avantage.

VERNON. — Pas le moins du monde.

HOTSPUR. — Pourquoi dites-vous cela? Est-ce qu'il n'attend pas des renforts?

VERNON. — Et nous aussi.

HOTSPUR. — Les siens sont certains, les nôtres sont douteux.

WORCESTER. — Mon bon neveu, laissez-vous conseiller; ne bougez pas cette nuit.

VERNON. — Ne bougez pas, Milord.

DOUGLAS. — Votre conseil est mauvais : c'est la crainte et la poltronnerie qui vous font parler.

VERNON. — Ne me calomniez pas, Douglas; sur ma vie, — et ma vie je l'engage à prouver ce que je dis, — lorsque l'honneur bien entendu me conseille d'aller de l'avant, je prends aussi peu conseil de la crainte pusillanime que vous, Milord, ou tout autre Écossais qui soit au monde : nous verrons demain dans la bataille qui de nous a peur.

DOUGLAS. — Oui, ou ce soir.

VERNON. — Soit.

HOTSPUR. — Ce soir, dis-je.

VERNON. — Allons, allons, cela ne se peut. Je m'étonne beaucoup que des hommes ayant une aussi grande habitude du commandement que vous, ne prévoient pas les obstacles qui doivent retarder notre engagement. Certaine troupe de cavalerie de mon cousin Vernon n'est pas encore arrivée; les cavaliers de votre oncle Worcester sont arrivés aujourd'hui seulement; leur ardeur et leur entrain sont maintenant assoupis, et la fatigue a si bien dompté et garrotté leur courage qu'il n'est pas un seul cavalier qui soit la moitié de lui-même.

HOTSPUR. — C'est ce que sont aussi en général les cavaliers de l'ennemi, fatigués du voyage et complétement abattus. La meilleure partie de nos troupes est entièrement reposée.

WORCESTER. — Les forces du roi dépassent les

nôtres. Au nom du ciel, cousin, arrêtez jusqu'à ce qu'ils soient tous venus. (*Un trompette sonne pour demander un pour-parler.*)

Entre SIR WALTER BLUNT.

BLUNT. — Je viens avec de gracieuses offres du roi, si vous voulez me prêter attention et respect.

HOTSPUR. — Soyez le bienvenu, sir Walter Blunt, et plût au ciel que vous fissiez partie de notre entreprise ! Quelques-uns d'entre nous vous aiment beaucoup et ceux-là vous envient vos grands mérites et votre bonne renommée, puisque vous n'êtes pas de notre opinion et que vous vous présentez comme notre ennemi.

BLUNT. — Et le ciel défende que je me présente comme votre ami, aussi longtemps que vous resterez opposé à Sa Majesté ointe, en dehors de toute raison et de tout loyal devoir ! Mais à mon message; le roi m'a envoyé connaître la nature de vos griefs, et pourquoi faisant surgir du sein de la paix civile cette téméraire hostilité, vous enseignez à son royaume obéissant une criminelle audace. Si le roi a oublié en quelque manière vos bons services, qui sont nombreux, il le reconnaît, il vous ordonne de nommer vos griefs, et sans retard aucun, vos désirs seront remplis avec usure et vous obtiendrez un absolu pardon pour vous et pour ceux qui ont été égarés par vos suggestions.

HOTSPUR. — Le roi est bon, et nous savons fort bien que le roi sait quand il faut promettre et quand il doit payer. Mon père, mon oncle et moi, nous lui avons donné ce titre royal qu'il porte. Lorsqu'il n'avait pas vingt-six hommes à sa suite, qu'il était malade dans l'estime du monde, misérable, déchu, qu'il était un pauvre proscrit dont on ne tenait compte et qui se faufilait dans son pays, mon père osa lui souhaiter la bienvenue sur le rivage; et lorsqu'il l'entendit jurer et protester devant Dieu avec des larmes d'innocence et des accents de sincérité qu'il ne venait que pour être duc de Lancastre, pour réclamer ses droits et solliciter son pardon, mon père, touché de pitié, par bon mouvement du cœur, lui jura assistance, et la lui prêta. Alors quand les Lords et les barons du royaume virent que Northumberland penchait vers lui, grands et petits arrivèrent le saluer du chapeau et du genou, s'attroupèrent autour de lui dans les bourgs, les villes et les villages, l'escortèrent sur les ponts, l'attendirent au coin des allées, lui présentèrent des dons, lui prêtèrent des serments, lui donnèrent leurs héritiers pour pages, marchèrent derrière ses talons en multitudes amies. Lui immédiatement, sentant sa grandeur croître, il va un peu plus loin que la promesse qu'il avait jurée à mon père, alors qu'il était à se morfondre sur le rivage de Ravenspurg, et il prend sur lui en conséquence de réformer certains édits et certains décrets oppressifs qui pesaient trop lourdement sur l'État; il s'élève contre les abus, fait semblant de pleurer sur les griefs de son pays, et par ces grimaces, par ce masque de justice, il gagna tous les cœurs qu'il lui plut de pêcher. Il alla plus loin ; il fit couper les têtes de tous les favoris que le roi absent avait laissés derrière lui comme ses délégués lorsqu'il était en personne à la guerre d'Irlande.

BLUNT.—Bon, je ne suis pas venu pour entendre tout cela.

HOTSPUR.—J'arrive à la question. Peu de temps après, il déposa le roi, et bientôt il le priva de la vie; puis une fois en selle, il écrasa l'état de taxes ; pour aggraver cet état de choses, il souffrit que son parent March (qui serait son roi vraiment, si chacun était à sa place légitime), restât prisonnier dans le pays de Galles, sans espoir de rançon. Il essaya de diminuer le fruit de mes victoires heureuses, chercha à me prendre au piége de ses espionnages, chassa mon oncle de la chambre du conseil, renvoya avec fureur mon père de la cour, brisa serment sur serment, commit outrage sur outrage, et pour conclusion, nous contraignit à chercher notre sécurité dans le rassemblement de cette armée et à examiner de près son titre que nous découvrons trop illégitime pour qu'il puisse le garder longtemps.

BLUNT. — Rapporterai-je cette réponse au roi ?

HOTSPUR.— Non, pas celle-là, Sir Walter, nous allons conférer encore un peu. Retournez auprès du roi ; qu'il nous donne quelque gage de sécurité pour le retour, et demain matin de bonne heure, mon oncle ira lui porter nos propositions : là-dessus, adieu.

BLUNT. — Je souhaiterais que vous acceptassiez ces offres toutes gracieuses et bienveillantes.

HOTSPUR. — Et peut-être les accepterons-nous.

BLUNT. — Je prie Dieu qu'il en soit ainsi !

(*Ils sortent.*)

Blunt. Je viens avec de gracieuses offres du roi, si vous voulez me prêter attention et respect.

Hotspur. Soyez le bienvenu, Sir Walter Blunt. (Acte IV, sc. III.)

SCÈNE IV.

York. — Un appartement dans le palais de l'Archevêque.

Entrent L'ARCHEVÊQUE D'YORK *et* SIR MICHAEL.

L'ARCHEVÊQUE. — Allez, mon bon Sir Michael; portez avec une diligence ailée ce bref scellé au Lord maréchal, celui-là à mon cousin Scroop, et tous les autres à ceux à qui ils sont adressés; si vous saviez quelle est leur importance, vous feriez toute hâte.

SIR MICHAEL. — Mon bon Lord, je devine leur teneur.

L'ARCHEVÊQUE. — Cela vous est assez facile. Demain, mon bon Sir Michael, est un jour où la fortune de dix mille hommes doit être soumise à une épreuve décisive; car, Messire, ainsi qu'on me le donne à comprendre avec vérité, le roi, à la tête de forces puissantes, et qu'il a rapidement levées, doit se mesurer à Shrewsbury avec lord Harry, et je crains, Sir Michael, que par suite, d'un côté, de la maladie de Northumberland, dont le corps de troupes était le plus considérable, et d'un autre côté, par suite de l'absence de Glendower, qui était aussi un des nerfs de l'entreprise, sur lequel on comptait beaucoup, et qui ne vient pas, influencé qu'il est par des prophéties, je crains, dis-je, que le pouvoir de Percy ne soit trop faible pour soutenir un engagement immédiat avec le roi.

SIR MICHAEL. — Comment donc, mon bon Lord, vous n'avez aucun sujet de crainte; il y a là Douglas et lord Mortimer.

L'ARCHEVÊQUE. — Non, Mortimer n'y est pas.

SIR MICHAEL. — Mais il y a Mordake, Vernon, Lord Harry Percy, et il y a Milord de Worcester, et toute une élite de braves guerriers, de nobles gentilshommes.

L'ARCHEVÊQUE. — Oui, cela est : mais le roi a rassemblé les principales têtes de tout le pays; le prince de Galles, Lord Jean de Lancastre, le noble Westmoreland, le guerrier Blunt, et encore beaucoup d'autres hommes éminents de grande estime et de grande expérience comme militaires, les rivaux de ceux que vous avez nommés.

SIR MICHAEL. — Ne doutez pas, Milord, qu'ils ne rencontrent bonne résistance.

L'ARCHEVÊQUE. — Je l'espère bien; cependant il est bon de craindre, et pour prévenir le pire, faites hâte, Sir Michael, car si Lord Percy ne réussit pas, le roi, avant de congédier ses troupes, a l'intention de nous visiter, car il a entendu parler de notre ligue, et il n'est que sage de nous fortifier contre lui : donc, faites diligence; il faut que j'écrive encore à d'autres amis; et maintenant, adieu, Sir Michael. (*Ils sortent.*)

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le camp du roi près de Shrewsbury.

Entrent LE ROI HENRI, LE PRINCE HENRI, LE PRINCE JEAN DE LANCASTRE, SIR WALTER BLUNT *et* SIR JOHN FALSTAFF.

LE ROI HENRI. — Comme le soleil commence à percer sanglant là-bas, au-dessus de cette colline boisée! Le jour semble pâlir en voyant le soleil malade.

LE PRINCE HENRI. — Le vent du sud joue de la trompette pour certifier les prophéties de ce soleil; par son sourd sifflement à travers les feuilles, il prédit une tempête et un jour orageux.

LE ROI HENRI. — Alors qu'il sympathise avec ceux qui perdront, car pour ceux qui gagnent nul temps ne semble mauvais. (*Une trompette sonne.*)

Entrent WORCESTER *et* VERNON.

LE ROI HENRI. — Eh bien! Milord de Worcester, il est mauvais que vous et moi nous nous rencon-

trions dans des conditions pareilles à celles où nous nous rencontrons maintenant. Vous avez trompé notre confiance et vous nous avez forcé à dépouiller nos vêtements de paix où nous étions à l'aise pour mettre à la torture nos vieux membres sous l'incommode acier : ce n'est pas bien, Milord, ce n'est pas bien. Que dites-vous à cela? Voulez-vous consentir à dénouer le nœud brutalement lié de cette guerre abhorrée de tous? Voulez-vous recommencer à vous mouvoir dans l'orbe de cette obéissance où vous jetiez une belle et naturelle lumière, et renoncer à être une vapeur météorique, un prodige de terreur et un présage de malheurs déjà visibles pour les temps à venir?

Worcester. — Écoutez-moi, mon Suzerain : pour ma part je serais très-content de laisser la fin de ma vie s'écouler dans des heures paisibles; car je proteste que je n'ai pas cherché le jour de cette querelle.

Le roi Henri. — Vous ne l'avez pas cherché! Comment est-il arrivé alors?

Falstaff. — La rébellion se trouvait sur son chemin et il l'a rencontrée.

Le prince Henri. — Silence, geai! silence!

Worcester. — Il plut à Votre Majesté de détourner les regards de votre faveur, et de moi, et de tous ceux de notre maison; et cependant, Monseigneur, je dois vous rappeler que nous fûmes les premiers et les meilleurs de vos amis. Pour vous, je brisai mon bâton de commandement au temps de Richard; je courus en poste de jour et de nuit pour vous rencontrer sur la route et baiser votre main, alors que vous n'étiez, comme position et fortune, ni si puissant, ni si riche que moi. Ce fut moi, mon frère et son fils, qui vous réinstallâmes dans votre patrie et qui affrontâmes hardiment les dangers des circonstances. Vous nous prêtâtes des serments, et en particulier celui-ci que vous jurâtes à Doncaster, de n'entreprendre rien contre l'Etat et de ne réclamer autre chose que les droits qui venaient de vous incomber, la résidence de Gand, le duché de Lancastre ; nous jurâmes de vous aider en cela. Mais peu de temps après, la fortune se mit à pleuvoir par ondées sur votre tête, et il tomba sur vous un tel déluge de grandeur (déluge formé en partie par notre aide, en partie par l'absence du roi, en partie par les abus d'un règne étourdi, les souffrances apparentes que vous aviez supportées, l'obstination des vents contraires qui retinrent le roi si longtemps dans les malheureuses guerres d'Irlande que tout le monde le croyait mort en Angleterre), que vous prîtes occasion de ce tourbillon de circonstances heureuses pour vous faire vivement solliciter à saisir dans votre main le gouvernement de la nation. Vous oubliâtes le serment que vous nous aviez prêté à Doncaster, et vous qui aviez été nourri par nous, vous nous traitâtes comme ce dupeur indélicat, le jeune coucou, traite le moineau; vous opprimâtes notre nid, et grâce à la nourriture que nous vous avions donnée, vous prîtes un si énorme volume, que malgré notre affection elle-même, nous n'osâmes plus approcher de votre présence, de crainte d'être avalés, et que nous fûmes, au contraire, forcés par prudence de fuir d'une aile agile loin de vos yeux et de lever nos forces présentes. Nous vous résistons donc par les moyens mêmes que vous avez forgés vous-même contre vous-même, par vos durs traitements, votre dangereuse attitude, votre violation de tous les engagements et de tous les serments que vous nous aviez jurés lors de l'entreprise de votre jeunesse.

Le roi Henri. — Vous avez en effet articulé toutes ces choses, vous les avez proclamées aux carrefours des marchés, vous les avez lues dans les églises, afin de teindre le manteau de la rébellion de quelque agréable couleur qui pût plaire aux yeux de ces inconstants versatiles et de ces pauvres mécontents qui, bouche ouverte et se frottant le coude, écoutent les nouvelles du tohu-bohu de l'innovation. Jamais, jusqu'à ce jour, insurrection ne manqua de telles jolies couleurs pour peindre sa cause, ni de fantasque canaille soupirant après un temps de pêle-mêle, de ruine et de confusion.

Le prince Henri. — Dans nos deux armées, il y a plus d'une âme qui payera cher pour cette entrevue, si une fois elles en viennent aux mains. Dites à votre neveu que le prince de Galles joint ses louanges à celles que tout le monde donne à Henri Percy. Sur mes espérances, si on retire de son compte la présente entreprise, je ne crois pas qu'il existe aujourd'hui un plus brave gentilhomme, d'une activité plus vaillante ou d'une plus vaillante jeunesse, plus audacieux ou plus courageux, et qui soit mieux fait pour décorer l'époque où nous sommes de nobles actions. Pour ma part, je puis le dire à ma honte, j'ai été infidèle à la chevalerie, et je sais que c'est l'opinion qu'il a de moi; cependant, je le dis devant la majesté de mon père, je serais heureux s'il voulait jouer

contre moi sa grande renommée et l'estime dont il jouit, et pour épargner le sang des deux côtés j'essayerais volontiers ma chance contre lui en combat singulier.

Le roi Henri. — Et nous oserons exposer ta vie en cette aventure, prince de Galles, quoique nous eussions, pour nous y opposer, des considérations à l'infini. — Non, bon Worcester, non; nous aimons beaucoup nos sujets, nous aimons même ceux qui se sont égarés à la suite de votre neveu, et s'ils veulent accepter les offres de notre grâce, lui, eux, vous, tout le monde en un mot, redeviendrez mes amis et je serai le vôtre. dites cela à votre neveu et apportez-moi réponse sur ce que vous aurez résolu; mais s'il ne veut pas céder, le châtiment et une redoutable correction n'attendent que notre ordre et feront leur office. Là-dessus, partez; nous ne voulons pas pour l'instant être ennuyés d'une réponse; nous vous faisons loyalement ces offres; réfléchissez-y avec soin.

(*Sortent Worcester et Vernon.*)

Le prince Henri. — Ces offres ne seront pas acceptées, sur ma vie : le Douglas et l'Hotspur, tous deux ensemble, défieraient l'univers en armes.

Le roi Henri. — Donc, hors d'ici, chaque commandant à sa charge; car, sur leur réponse, nous engagerons le combat : et que Dieu nous soit ami autant que notre cause est juste!

(*Sortent le roi, Blunt et le prince Jean.*)

Falstaff. — Hal, si tu me vois abattu dans la bataille, enjambe-moi comme cela; c'est un point de chevalerie.

Le prince Henri. — Il n'y a qu'un colosse qui puisse te rendre ce service amical. Dis tes prières et adieu.

Falstaff. — Je voudrais qu'il fût temps d'aller au lit, Hal, et que tout marchât bien.

Le prince Henri. — Parbleu, tu dois à Dieu une mort! (*Il sort.*)

Falstaff. — Elle n'est pas due encore et il me répugnerait de la payer avant son jour. Qu'ai-je besoin de me tant presser avec quelqu'un qui ne m'appelle pas? Bon, cela ne fait rien, l'honneur m'aiguillonne en avant. Oui, mais quoi, si l'honneur m'aiguillonne en arrière lorsque j'avancerai? Est-ce que l'honneur peut remettre une jambe? non. Ou un bras? non. Ou enlever la douleur d'une blessure? non. L'honneur n'a donc aucune habileté en chirurgie? non. Qu'est-ce que l'honneur? un mot. Qu'est-ce que ce mot honneur? de l'air. Un joli bien, ma foi! Qui est-ce qui le possède? Celui qui mourut mercredi? Le sent-il? non. L'entend-il? non. C'est donc une chose insensible? oui, aux morts. Mais ne pourrait-il pas vivre avec les vivants? non. Pourquoi? le dénigrement ne le souffrirait pas. Par conséquent, je n'en veux pas; l'honneur est un simple écusson, et ainsi finit mon catéchisme. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

Le camp des rebelles.

Entrent WORCESTER *et* VERNON.

Worcester. — Oh! non, Sir Richard, il n'est pas nécessaire d'informer mon neveu des offres affectueuses et libérales du roi.

Vernon. — Il vaudrait mieux l'en informer.

Worcester. — Alors nous sommes tous perdus. Il ne se peut pas, il n'est pas possible que le roi tienne sa parole de nous aimer. Il nous soupçonnera toujours et trouvera une occasion de punir cette offense dans d'autres fautes. Toute notre vie, ce soupçon fixera sur nous ses milliers d'yeux, car on se confie à la trahison comme on se confie au renard qui, quelque apprivoisé, caressé et casematé qu'il soit, n'en conservera pas moins toujours quelque chose de la ruse sauvage de ses ancêtres. Quelle que soit notre physionomie, ou triste ou joyeuse, nos regards seront interprétés à mal, et nous serons nourris comme ces bœufs à l'étable, qui sont d'autant plus soignés qu'ils sont plus près de la mort. Le délit de mon neveu pourra bien être oublié, il a l'excuse de la jeunesse et de la chaleur du sang, il a le privilége du surnom adopté, Hotspur au cerveau de lièvre, gouverné par la fantaisie de son humeur. Toutes ses offenses reposent sur ma tête et celle de son père; c'est nous qui l'avons élevé; et comme c'est de nous qu'il a pris sa corruption, nous payerons pour tout comme étant la source de tout. Par conséquent, mon bon cousin, il ne faut pas qu'Harry connaisse en aucune circonstance l'offre du roi.

Vernon. — Racontez-lui ce que vous voudrez, je dirai que cela est vrai. Voici venir votre neveu.

Entrent HOTSPUR *et* DOUGLAS; *des* officiers *et des* soldats *les suivent.*

Hotspur. — Mon oncle est revenu : mettez en liberté Milord de Westmoreland. Mon oncle, quelles nouvelles?

L'archevêque d'York. Allez, mon bon Sir Michael; portez avec une diligence ailée ce bref scellé au Lord maréchal.
(Acte IV, sc. IV.)

Worcester. — Le roi vous appelle au combat sur-le-champ.

Douglas. — Faites-lui envoyer le défi par le Lord de Westmoreland.

Hotspur. — Lord Douglas, allez vous-même et dites-le lui.

Douglas. — Parbleu oui, j'irai, et bien volontiers. (*Il sort.*)

Worcester. — Il n'y a pas d'apparence de clémence chez le roi.

Hotspur. — Lui avez-vous mendié rien de semblable? Plaise à Dieu que non!

Worcester. — Je lui ai parlé doucement de nos griefs et de la violation de ses serments, fait qu'il a réparé, en niant par un nouveau parjure qu'il ait jamais été parjure. Il nous appelle traîtres, rebelles, et veut châtier sur nos personnes ce nom odieux par le moyen de ses armes hautaines.

Rentre DOUGLAS.

Douglas. — Aux armes, gentilshommes! aux armes! car je viens de lancer un brave défi aux dents du roi Henri, et Westmoreland, qui était ici en otage, le lui porte; ce défi ne peut manquer de faire vivement engager la lutte.

Worcester. — Le prince de Galles s'est avancé devant le roi, neveu, et lui a proposé de vous provoquer en combat singulier.

Hotspur. — Oh! plût au ciel que la querelle reposât sur nos deux têtes, et que personne aujourd'hui ne dût avoir l'haleine courte que moi et Henri Monmouth! Dites-moi, dites-moi, de quel air a-t-il fait son défi? Lui a-t-il donné une tournure de mépris?

Vernon. — Non, sur mon âme; jamais de ma vie je n'ai entendu porter plus modestement un

défi, à moins que ce ne fût celui d'un frère provoquant un frère aux nobles exercices et aux épreuves des armes. Il vous a rendu tous les hommages qu'on doit à un homme, il a brodé vos louanges avec une éloquence princière, il a parlé de vos mérites comme une chronique, vous élevant toujours au-dessus de son éloge et dépréciant son éloge comme trop faible pour vous apprécier : et ce qui est vraiment digne d'un prince, il a fait humblement mention de lui-même et a gourmandé sa jeunesse vagabonde avec une telle grâce, qu'on aurait dit qu'il était au même instant doué d'une double faculté, celle d'apprendre et d'enseigner à la fois. Il s'est arrêté là-dessus, mais, je le déclare au monde, s'il survit aux périls de cette journée, l'Angleterre n'aura jamais possédé d'espérance aussi belle, et plus mal appréciée grâce aux folies de sa jeunesse.

Hotspur. — Cousin, je crois que tu es enamouré de ses folies; je n'ai jamais, pour moi, entendu parler d'un prince si effréné dans sa licence. Mais qu'il soit comme il voudra, aujourd'hui, avant la nuit, je l'embrasserai si fortement entre mes bras de soldat qu'il étouffera sous ma courtoisie. Aux armes, aux armes, rapidement! et vous, compagnons, soldats, amis, considérez vous-mêmes ce que vous avez à faire; vous pouvez mieux vous exhorter à être braves que je ne pourrais le faire par mes paroles, moi qui ai peu le don d'éloquence.

Entre un messager.

Le messager. — Milord, voici des lettres pour vous.

Hotspur. — Je ne puis les lire maintenant. O gentilshommes, le temps de la vie est court; dépensé bassement, ce court laps de temps serait trop long encore, quand bien même la vie, voyageant au galop sur l'aiguille d'une horloge, finirait son voyage en arrivant à la première heure. Si nous vivons, nous vivrons pour fouler aux pieds des rois; si nous mourons, eh bien, c'est une belle mort celle qu'on partage avec des princes! Quant à ce qui regarde nos consciences, il est noble de prendre les armes lorsque la raison pour laquelle on les prend est juste.

Entre un autre messager.

Le messager. — Milord, préparez-vous; le roi s'avance à grands pas.

Hotspur. — Je le remercie de couper court à ma harangue, car je ne fais pas profession de parler. Je vous dis seulement : que chacun fasse de son mieux; et ici je tire une épée dont je compte teindre la lame avec le meilleur sang que je pourrai rencontrer dans les hasards de ce jour périlleux. Maintenant, *Espérance! Percy!* et en avant! Faites résonner tous les bruyants instruments de guerre et embrassons-nous tous au son de cette musique, car il y a grandement à parier que plusieurs d'entre nous ne se feront pas une seconde fois une telle courtoisie. (*Fanfares de trompettes. Ils s'embrassent et sortent.*)

SCÈNE III.

Une plaine près de Shrewsbury.

Signal de la bataille. Mouvements de troupes et escarmouches. Entrent en se rencontrant DOUGLAS *et* BLUNT.

Blunt. — Quel est ton nom, toi qui m'arrêtes ainsi dans la bataille? Quel honneur cherches-tu à conquérir sur ma tête?

Douglas. — Sache que mon nom est Douglas, et je te poursuis ainsi dans la bataille, parce qu'on me dit que tu es un roi.

Blunt. — On t'a dit vrai.

Douglas. — Le Lord de Stafford a payé cher aujourd'hui sa ressemblance avec toi, car cette épée a mis fin à ses jours, au lieu de mettre fin aux tiens, roi Henri : c'est ce qu'elle va faire, à moins que tu ne te rendes à moi comme prisonnier.

Blunt. — Je ne suis pas de naissance un de ceux qui se rendent, orgueilleux Écossais, et tu vas trouver un roi qui vengera la mort de Lord Stafford. (*Ils combattent et Blunt est tué.*)

Entre HOTSPUR.

Hotspur. — O Douglas! si tu avais combattu ainsi à Holmedon, je n'aurais jamais triomphé d'un seul Ecossais.

Douglas. — Tout est fini, la victoire est complète; là gît le roi inanimé.

Hotspur. — Où?

Douglas. — Ici.

Hotspur. — Celui-ci, Douglas? non; je connais parfaitement bien son visage : c'était un vaillant chevalier, son nom était Blunt; il était équipé absolument comme le roi.

Douglas. — Qu'un sot aille avec ton âme, en quelque lieu qu'elle aille! tu as acheté trop cher

un titre emprunté. Pourquoi me disais-tu que tu étais un roi?

HOTSPUR. — Il y en a beaucoup qui combattent avec l'équipement même du roi.

DOUGLAS. — Eh bien, sur mon épée! je tuerai tous ses équipements; je massacrerai toute sa garde-robe pièce à pièce, jusqu'à ce que je rencontre le roi.

HOTSPUR. — En avant et continuons; nos soldats poursuivent bravement la victoire.

(*Ils sortent.*)

Autres alarmes. — Entre FALSTAFF.

FALSTAFF. — Je savais bien à Londres comment échapper au *coup de feu* de la dette, mais ici, je crains les coups de feu; ils n'ont d'autres manières de compter que sur votre caboche.— Doucement! Qui es-tu? Sir Walter Blunt! voilà de l'honneur pour vous! et un honneur qui n'est pas une vanité! — Je suis aussi bouillant et aussi pesant que du plomb fondu. Dieu détourne de moi le plomb! je n'ai pas besoin de peser plus que mes tripes J'ai conduit mes marouffles à un endroit où ils ont été poivrés; sur mes cent cinquante, il n'y en a que trois qui soient en vie, et ceux-là sont destinés à mendier, pour le reste de leur vie, au bout de la ville. Mais qui vient ici?

Entre LE PRINCE HENRI.

LE PRINCE HENRI. — Comment! tu restes là à ne rien faire! Prête-moi ton épée : bien des gentilshommes, dont la mort n'est pas vengée, gisent froids et roides sous les sabots des chevaux de l'ennemi, ivre de son triomphe. Je t'en prie, prête-moi ton épée.

FALSTAFF. — Oh! Hal! je t'en prie, donne-moi la permission de respirer un peu. Ce Turc de Grégoire n'a jamais accompli de faits d'armes pareils à ceux que j'ai exécutés aujourd'hui. J'ai payé son dû à Percy; je l'ai mis en lieu sûr.

LE PRINCE HENRI. — Il est en lieu sûr, en effet, et assez vivant pour te tuer. Je t'en prie; prête-moi ton épée.

FALSTAFF. — Sur ma vie! si Percy est vivant, tu ne peux avoir mon épée, Hal; mais prends mon pistolet, si tu veux.

LE PRINCE HENRI. — Donne-le moi; comment! est-ce qu'il est dans son étui?

FALSTAFF. — Oui, Hal; il est chaud, il est chaud; il y a là de quoi saccager une ville. (*Le prince tire de l'étui une bouteille de Xérès.*)

LE PRINCE HENRI. — Comment, est-ce que c'est le moment de plaisanter et de badiner?

(*Il lui rejette la bouteille et sort.*)

FALSTAFF. — Bon, si Percy vit, je le mettrai en *perce*. S'il se trouve sur ma route, bon; mais s'il ne s'y trouve pas, je veux bien qu'il fasse de moi une charbonnade, si je vais le chercher volontairement. Je n'aime pas un honneur qui fait une grimace comme celui que possède Sir Walter. Donnez-moi la vie : si je peux la sauver, bon; sinon, l'honneur vous arrive sans qu'on l'aie fait demander, et c'est la fin de tout. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

Une autre partie du champ de bataille.

Alarmes. Excursions. — Entrent LE ROI HENRI, LE PRINCE HENRI, LE PRINCE JEAN *et* WESTMORELAND.

LE ROI HENRI — Je t'en prie, Harry, retire-toi, tu saignes beaucoup trop. Lord Jean de Lancastre, allez avec lui.

LE PRINCE JEAN. — Non, pas moi, Monseigneur, à moins qu'il ne m'arrive de saigner aussi.

LE PRINCE HENRI. — Je conjure Votre Majesté de se retirer, de crainte que votre absence ne jette l'alarme parmi vos amis.

LE ROI HENRI. — C'est ce que je vais faire. Milord de Westmoreland, conduisez-le à sa tente.

WESTMORELAND. — Venez, Monseigneur, je vais vous conduire à votre tente.

LE PRINCE HENRI. — Me conduire, Milord? Je n'ai pas besoin de votre aide. Dieu défende qu'une aussi faible égratignure éloigne le prince de Galles d'un champ de bataille comme celui-ci, où la noblesse ensanglantée gît foulée aux pieds et où les armes des rebelles triomphent dans le carnage!

LE PRINCE JEAN. — Nous parlons trop longtemps · venez, cousin Westmoreland, notre devoir nous appelle de ce côté : au nom de Dieu, venez! (*Sortent le prince Jean et Westmoreland.*)

LE PRINCE HENRI. — Par le ciel! tu m'as trompé, Lancastre : je ne te croyais pas possesseur d'un tel courage : auparavant, je t'aimais comme mon frère, Jean; mais, maintenant, je te respecte comme mon âme!

LE ROI HENRI. — Je l'ai vu tenir Percy au bout de son épée avec une plus vigoureuse résistance que je ne l'aurais attendu d'un si jeune guerrier.

Le prince Henri. — Oh! cet enfant nous donne du cœur à tous! (*Il sort.*)

Alarmes. — Entre DOUGLAS.

Douglas. — Encore un autre roi! ils repoussent comme les têtes de l'Hydre. Je suis ce Douglas qui est fatal à tous ceux qui portent tes couleurs. Qui es-tu, toi qui contrefais la personne d'un roi?

Le roi Henri. — Le roi lui-même, qui regrette de tout son cœur, Douglas, que tu aies rencontré tant de ses ombres sans rencontrer sa réalité royale même. J'ai deux fils qui vous cherchent sur le champ de bataille, toi et Percy; mais puisqu'un heureux hasard te conduit à moi, je m'en vais t'attaquer; ainsi défends-toi.

Douglas. — Je crains que tu ne sois encore une contrefaçon, et cependant, sur ma foi, ton attitude est celle d'un roi; mais qui que tu sois, je suis sûr que tu es à moi et voilà comment je vais te vaincre. (*Ils combattent; le roi est en danger.*)

Rentre le PRINCE HENRI.

Le prince Henri.—Relève la tête, vil Écossais, ou tu cours risque de ne la relever jamais plus! Les âmes des vaillants Shirley, Stafford et Blunt ont passé dans mes armes : celui qui te menace est le prince de Galles qui ne promit jamais que ce qu'il voulait payer. (*Ils combattent. Douglas fuit.*) Courage, Monseigneur, comment se trouve Votre Grâce? Sir Nicholas Gawsey a envoyé chercher des secours, et Clifton aussi; je vais de ce pas rejoindre Clifton.

Le roi Henri. — Arrête et respire un peu : tu t'es racheté de l'opinion que j'avais récemment de toi, et par ce vaillant secours que tu m'as porté, tu as montré que tu avais quelque souci de ma vie.

Le prince Henri. — O Dieu, ils m'ont fait une trop grande injure ceux qui ont prétendu que je soupirais après votre mort. S'il en était ainsi, j'aurais laissé s'abattre sur vous, sans l'arrêter, la main insultante de Douglas, qui aurait amené votre fin aussi rapidement que pourraient le faire toutes les potions empoisonnées du monde et aurait épargné à votre fils la peine de vous tuer par trahison.

Le roi Henri. — Rends-toi auprès de Clifton : je vais retrouver Sir Nicholas Gawsey.

(*Il sort.*)

Entre HOTSPUR.

Hotspur.—Si je ne me trompe pas, tu es Harry Monmouth.

Le prince Henri.—Tu parles comme si je voulais nier mon nom.

Hotspur. — Mon nom est Harry Percy.

Le prince Henri. — Eh bien alors, je vois un bien vaillant rebelle de ce nom. Je suis le prince de Galles; et ne crois pas, Percy, partager plus longtemps la gloire avec moi : deux étoiles ne peuvent se mouvoir dans une même sphère; l'Angleterre ne peut davantage contenir le double règne d'Harry Percy et du prince de Galles.

Hotspur. — Non, et cela ne sera pas, Harry, car l'heure qui doit mettre fin à l'un de nous deux est sonnée. Plût à Dieu que ton renom dans les armes fût maintenant aussi grand que le mien!

Le prince Henri. — Je l'aurai rendu plus grand avant de me séparer de toi, et tous les honneurs qui ont fleuri sur ton cimier, je les couperai pour en faire une guirlande à ma tête

Hotspur. — Je ne peux tolérer plus longtemps tes vanteries. (*Ils combattent.*)

Entre FALSTAFF.

Falstaff. — Bien dit, Hal! Sus à lui, Hal! vrai, vous n'allez pas trouver là un jeu d'enfant, je peux vous le dire.

Entre DOUGLAS; *il combat avec* FALSTAFF *qui tombe comme s'il était mort.* DOUGLAS *sort.* HOTSPUR *est blessé et tombe.*

Hotspur. — O Harry, tu m'as volé de ma jeunesse! Je supporte mieux la perte de cette fragile existence que celle de ces titres d'orgueil que tu m'as enlevés; leur perte blesse plus cruellement mes pensées que ton épée ne blesse ma chair: mais la pensée est l'esclave de la vie, et la vie est le fou du temps, et le temps qui domine le monde entier doit lui-même s'arrêter. Oh! n'était que la froide et terrestre main de la mort pèse sur ma langue, je pourrais prophétiser: non, Percy, tu es poussière et pâture pour.... (*Il meurt*).

Le prince Henri. —Pour les vers, brave Percy. Porte-toi bien, grand cœur! Ambition mal tissue, comme te voilà déchirée! Lorsque ce corps contenait une âme, un royaume n'était pas un espace assez grand pour lui; mais maintenant

HOTSPUR. Maintenant, *Espérance! Percy!* et en avant! Faites résonner tous les bruyants instruments de guerre. (Acte V, sc. II.)

deux pieds de la plus vile terre sont une mesure suffisante. Cette terre qui te supporte mort ne porte pas parmi les vivants un aussi vaillant gentilhomme. Si tu pouvais être sensible à ma courtoisie, je ne montrerais pas un tel empressement d'affection; mais maintenant je veux cacher sous mes couleurs ta face mutilée (*Il recouvre Hotspur de son écharpe*), et je me serai reconnaissant pour avoir rempli en ton honneur ces beaux rites de l'affection chevaleresque. Adieu, et emporte avec toi au ciel les louanges que je te donne! que ton ignominie sommeille avec toi dans la tombe et ne soit pas rappelée sur ton épitaphe! (*Il aperçoit Falstaff à terre.*) Eh quoi! ma vieille connaissance! est-ce que toute cette chair ne pourrait pas conserver un peu de vie? Pauvre Jack, adieu! Je me serais passé plus facilement d'un plus honnête homme que de toi. Oh! je sentirais cruellement ta perte, si j'étais pour le quart d'heure épris de sottises! La mort n'a pas frappé aujourd'hui un daim plus gras, quoique dans cette mêlée sanglante, elle en ait frappé beaucoup de plus précieux. Je verrai à te faire embaumer dans quelques heures; jusque-là repose dans le sang à côté du noble Percy. (*Il sort.*)

Falstaff, *se levant.* — Embaumé! si tu m'embaumes aujourd'hui, je vous donne permission de me saler et de me manger aussi demain. Mordieu! il était temps pour moi de contrefaire le mort, ou bien ce frénétique de *Scot* m'aurait payé mon écot et mon lot aussi. Contrefaire? je suis couché, je ne contrefais rien; ce qui est contrefaire, c'est de mourir; car celui qui est mort est une contrefaçon d'homme qui n'a pas en lui la vie d'un homme: mais celui qui contrefait le mort lorsqu'il vit, ne fait pas une contrefaçon, car il est la véritable et parfaite image de la vie elle-même. La meilleure partie de la valeur est la discrétion; et grâce à cette meilleure partie, j'ai sauvé ma vie. Mordieu! j'ai peur de ce baril de poudre de Percy, quoiqu'il soit mort. S'il contrefaisait aussi le mort et s'il allait se lever? Eh! sur ma foi, je crois que c'est lui qui montrerait quel est de nous deux celui qui sait le mieux contrefaire. Aussi je vais prendre mes sûretés contre lui; oui, et je jurerai que je l'ai tué. Pourquoi n'aurait-il pas pu se relever aussi bien que moi? Rien ne peut prouver le contraire qu'un témoin et personne ne me voit. Par conséquent, maraud (*Il lui donne un coup de poignard*), venez avec moi avec cette nouvelle blessure à la cuisse. (*Il charge Hotspur sur son dos.*)

Rentrent LE PRINCE HENRI *et* LE PRINCE JEAN.

Le prince Henri. — Viens, frère Jean; tu as bravement dépucelé ton épée vierge.

Le prince Jean. — Mais doucement! qui avons nous ici? Ne me disiez-vous pas que ce gros homme était mort?

Le prince Henri. — Oui; je l'ai vu à terre, mort, inanimé et saignant. Vis-tu, ou est-ce une illusion qui joue devant mes yeux? Je t'en prie, parle; nous ne nous confierons pas à nos yeux, si nos oreilles ne nous confirment leur témoignage: tu n'es pas ce que tu sembles.

Falstaff. — Non, c'est certain: je ne suis pas un homme double; mais si je ne suis pas Jack Falstaff, alors je ne suis qu'un Jacquot. Voici Percy. (*Il jette le cadavre à terre*): si votre père veut me conférer quelque honneur, bien; sinon, qu'il tue lui-même le prochain Percy qui se présentera. Je m'attends à être comte ou duc, je puis vous l'assurer.

Le prince Henri. — Comment donc? Mais j'ai tué moi-même Percy et je t'ai vu mort.

Falstaff. — Vraiment? Seigneur, Seigneur, comme ce monde est la proie de l'erreur! Je vous accorde que j'étais à terre et hors d'haleine, et c'est aussi ce qu'il était; mais nous nous sommes relevés tous deux au même instant et nous avons combattu une grande heure de l'horloge de Shrewsbury. Si on consent à me croire, bon; sinon, que ceux qui ont pouvoir de récompenser la valeur portent le péché sur leurs têtes. Je veux mourir si je ne lui ai pas fait cette blessure à la cuisse: si l'homme vivait et qu'il me démentît, mordieu, je lui ferais manger un morceau de mon épée.

Le prince Jean. — C'est la plus étrange histoire que j'aie jamais entendue.

Le prince Henri. — Ce qu'il y a d'étrange, c'est le camarade, frère Jean. Allons, emportez votre charge noblement sur votre dos: pour ma part, si un mensonge peut te faire honneur, j'aurai soin de dorer le tien des plus belles paroles qui soient en mon pouvoir. (*On sonne la retraite.*) La trompette sonne la retraite; la journée nous appartient. Allons, frère, marchons jusqu'au plus haut du champ de bataille pour voir quels amis sont vivants, quels sont morts. (*Sortent le prince Henri et le prince Jean.*)

Falstaff. — Je vais suivre, comme on dit, pour aller chercher ma récompense. Celui qui me

LE PRINCE HENRI. Si tu pouvais être sensible à ma courtoisie, je ne montrerais pas un tel empressement d'affection; mais maintenant je veux que mes couleurs cachent ta face mutilée.... (Acte V, sc. IV.)

récompense, que Dieu le récompense! Si je deviens plus grand, je deviendrai moins gros; car je me purgerai, je laisserai là le Xérès et je vivrai proprement comme un noble devrait le faire.

(*Il sort emportant le cadavre.*)

SCÈNE V.

Une autre partie du champ de bataille.

Les trompettes sonnent. Entrent LE ROI HENRI, LE PRINCE HENRI, LE PRINCE JEAN, WESTMORELAND *et autres avec* WORCESTER *et* VERNON, *prisonniers.*

LE ROI HENRI. — C'est ainsi que la rébellion trouve toujours son châtiment. O Worcester le mal inspiré! Ne vous avions-nous pas envoyé à oust notre grâce, notre pardon et nos offres affectueuses? Et tu as osé présenter nos offres en sens contraire? abuser de la confiance de ton parent? Trois chevaliers de notre parti, un noble comte et bien des êtres humains sont morts aujourd'hui qui vivraient à cette heure, si comme un chrétien tu avais transmis entre nos armées de fidèles messages.

WORCESTER. — Ce que j'ai fait, ma sécurité m'obligeait à le faire, et j'embrasse patiemment mon sort, puisqu'il tombe sur moi sans que je puisse l'éviter.

LE ROI HENRI. — Conduisez Worcester à la mort, et Vernon aussi. Nous attendrons pour prononcer sur les autres coupables. (*Sortent Worcester et Vernon sous garde.*) Quel est l'état du champ de bataille?

LE PRINCE HENRI. — Le noble Écossais, Lord Douglas, dès qu'il a vu la fortune de la journée s'éloigner

de lui, le noble Percy tué, et tous ses hommes saisis de crainte, s'est enfui avec le reste des ennemis, et en tombant d'une colline, il s'est tellement meurtri que ceux qui le poursuivaient l'ont pris. Douglas est sous ma tente et je conjure Votre Grâce de me permettre de disposer de lui.

Le roi Henri.—De tout mon cœur.

Le prince Henri.—Alors, frère Jean de Lancastre, c'est à vous qu'appartiendra cet acte de générosité : rendez-vous auprès de Douglas et remettez-le à la disposition de lui-même, libre et sans rançon : sa valeur que nos cimiers ont éprouvée aujourd'hui, nous a enseigné comment il nous faut honorer de si grands exploits même quand ils sont dus au courage de nos adversaires.

Le prince Jean.—Je remercie Votre Grâce de me charger de cet acte de haute courtoisie dont je vais m'acquitter immédiatement.

Le roi Henri. — Maintenant voici ce qui nous reste à faire. Nous devons diviser nos troupes. Vous, mon fils Jean et vous mon cousin Westmoreland, vous vous dirigerez en toute diligence sur York pour arrêter Northumberland et le prélat Scroop qui, à ce que nous apprenons, s'arment avec activité ; moi-même, et vous mon fils Harry, nous marcherons vers le pays de Galles pour combattre Glendower et le comte de March. La rébellion aura perdu tout son pouvoir dans ce royaume, lorsqu'elle aura subi un échec pareil à celui de cette journée-ci. Et, puisque cette affaire a si bien commencé, ne l'abandonnons pas sans avoir reconquis tout notre bien. (*Ils sortent.*)

LE ROI
HENRI IV
2e Partie
F. WENTWORTH. Sc

PERSONNAGES DU DRAME.

LE ROI HENRI IV.
HENRI, PRINCE DE GALLES, par la suite HENRI V,
THOMAS, DUC DE CLARENCE,
JEAN, PRINCE DE LANCASTRE,
HUMPHROY, PRINCE DE GLOUCESTER, } fils du roi.
LE COMTE DE WARWICK,
LE COMTE DE WESTMORELAND,
LE COMTE DE SURREY,
GOWER,
HARCOURT, } partisans du roi.
SIR WILLIAM GASCOIGNE, LORD GRAND JUGE DU BANC DU ROI.
UN GENTILHOMME, assistant du GRAND JUGE.
LE COMTE DE NORTHUMBERLAND,
SCROOP, ARCHEVÊQUE D'YORK,
LORD MOWBRAY,
LORD HASTINGS,
LORD BARDOLPH,
SIR JOHN COLEVILLE,
TRAVERS,
MORTON, } adversaires du roi.
SIR JOHN FALSTAFF.
BARDOLPH.
PISTOL.
POINS.
PETO.
LE PAGE DE FALSTAFF.
SHALLOW, } juges de paix.
SILENCE,
DAVY, serviteur de SHALLOW.
MOISI (*Mouldy*),
OMBRE (*Shadow*),
VERRUE (*Wart*),
FAIBLE (*Feeble*),
TAUREAU (*Bullcalf*), } recrues.
LECROC (*Fang*),
TRÉBUCHET (*Snare*), } officiers de police.
LA RUMEUR, personnage du Prologue.
UN DANSEUR, personnage de l'Épilogue.
UN PORTIER.

LADY NORTHUMBERLAND.
LADY PERCY.
MISTRESS QUICKLY, hôtesse d'une taverne dans Eastcheap.
DOLL TEARSHEET.

LORDS et gens de leur suite; OFFICIERS, SOLDATS, MESSAGERS, GARÇONS DE TAVERNE, VALETS, etc.

SCÈNE. — Angleterre.

LE

ROI HENRI IV.

(DEUXIÈME PARTIE.)

PROLOGUE.

Warkworth. — Devant le château de Northumberland.

Entre LA RUMEUR, *représentée couverte de langues.*

LA RUMEUR. — Ouvrez vos oreilles, car lequel d'entre vous, lorsque la bruyante Rumeur parle, pourrait empêcher de laisser pénétrer dans son ouïe le vent de mes paroles? C'est moi qui de l'orient au pâle occident, prenant les vents pour mes chevaux de poste, dévoile perpétuellement les actes commencés sur cette sphère de la terre : de mes langues s'échappent de continuels commérages que j'exprime dans tous les idiomes et dont je me sers pour bourrer de faux rapports les oreilles des hommes. Je parle de paix, tandis qu'une hostilité cachée blesse le monde sous le couvert d'une sécurité souriante. Et qui, si ce n'est la Rumeur, qui, si ce n'est moi seule, fait hâter par épouvante les rassemblements de soldats et les préparatifs de défense, alors que l'année, qu'on croit grosse du redoutable et tyrannique Dieu de la guerre, est grosse d'une toute autre calamité? La Rumeur est une flûte où soufflent les soupçons, les jalousies, les conjectures, et dont il est si simple et si aisé de jouer que ce monstre sans art, aux têtes innombrables, la multitude éternellement discordante, flottante, peut le faire résonner. Mais quel besoin ai-je de décrire ainsi ma personne bien connue devant mon peuple même? Pourquoi la Rumeur est-elle ici? Parce que j'ai devancé la victoire du roi Henri qui, dans un combat sanglant, près de Shrewsbury, a battu le jeune Hotspur et ses troupes, et éteint la flamme de l'audacieuse rébellion dans le sang même des rebelles. Mais qu'ai-je besoin de dire autant la vérité tout d'abord? Mon office est de répandre le bruit que Harry Monmouth est tombé sous la colère de l'épée du noble Hotspur, et que le roi, devant la rage de Douglas, a courbé aussi bas que la mort sa tête ointe. J'ai répandu ce bruit dans toutes les localités comprises entre le royal champ de bataille de Shrewsbury et ce repaire vermoulu de pierres rongées du temps, où le père d'Hotspur, le vieux Northumberland, contrefait le malade. Les courriers arrivent à perte d'haleine et il n'en est aucun qui porte d'autres nouvelles que celles qu'il tient de moi. Ils apportent avec eux, empruntées aux langues de la Rumeur, les douces consolations du mensonge, pires que les malheurs réels. (*Elle sort.*)

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Warkworth. — Devant le château de Northumberland.

Entre LORD BARDOLPH.

LORD BARDOLPH. — Qui garde la porte ici, holà?

LE PORTIER *se présente.*

LORD BARDOLF. — Où est le comte?

LE PORTIER. — Qui annoncerai je?

LORD BARDOLPH. — Dis au comte que Lord Bardolph attend ici son bon plaisir.

LE PORTIER. — Sa Seigneurie est à se promener dans le jardin; s'il plaît à Votre Honneur de frapper seulement à la porte, le comte vous répondra lui-même.

LORD BARDOLPH. — Voici venir le comte. (*Le portier se retire.*)

Entre NORTHUMBERLAND.

NORTHUMBERLAND. — Quelles nouvelles, Lord Bardolph? Chaque minute, à ce moment-ci, doit être la mère de quelque événement. L'heure présente est orageuse; la discorde, pareille à un cheval échauffé par une nourriture trop ardente, a follement pris le mors aux dents et jette tout à bas devant elle.

LORD BARDOLPH. — Noble comte, je vous apporte des nouvelles certaines de Shrewsbury.

NORTHUMBERLAND. — Plaise à Dieu qu'elles soient bonnes!

LORD BARDOLPH. — Aussi bonnes que le cœur peut les désirer: le roi est presque blessé à mort; par le fait de l'heureuse fortune de Milord votre fils, le prince Henri est fendu de part en part; les deux Blunt sont morts de la main de Douglas; le jeune prince Jean, Westmoreland et Stafford ont fui le champ de bataille, et le cochon d'Harry Monmouth, cette carcasse de Sir John, est prisonnier de votre fils. Oh! une telle journée, si bien défendue, si bien conduite, si complétement gagnée, n'a jamais honoré aucun siècle depuis les triomphes de César!

NORTHUMBERLAND. — Quelle est la source de cette nouvelle? Avez-vous vu le champ de bataille? Venez-vous de Shrewsbury?

LORD BARDOLPH. — J'ai parlé avec quelqu'un qui en venait, Milord, un gentilhomme de bonne éducation et de bonne renommée, qui m'a donné de lui-même ces nouvelles pour vraies.

NORTHUMBERLAND. — Voici venir mon serviteur Travers que j'ai dépêché mardi dernier pour apprendre des nouvelles.

LORD BARDOLPH. — Milord, je l'ai devancé sur la route, et il ne sait rien de plus certain que ce qu'il peut avoir appris de moi.

Entre TRAVERS.

NORTHUMBERLAND. — Eh bien, Travers, quelles heureuses nouvelles apportez-vous?

TRAVERS. — Milord, Sir John Umfreville m'avait fait rebrousser chemin par les joyeuses nouvelles qu'il m'avait données, et comme il était mieux monté que moi, il m'eût bientôt dépassé. Après lui, est venu un gentilhomme qui piquait dur de l'éperon et qui, presque hors d'haleine à force de courir, s'est arrêté près de moi pour faire souffler son cheval ensanglanté. Il m'a demandé la route de Chester, et moi je lui ai demandé quelles nouvelles il apportait de Shrewsbury; il m'a répondu que la rébellion avait eu mauvaise chance et que l'éperon du jeune Harry Percy était refroidi. Là-dessus, il a rendu la tête à son bon cheval et, se penchant sur la selle, il a enfoncé jusqu'à la mollette ses éperons dans les flancs palpitants du pauvre animal, et il est parti, sans attendre d'autres questions, d'un tel galop qu'il semblait dévorer le chemin.

NORTHUMBERLAND. — Ah! répète un peu. Il a dit que l'éperon du jeune Harry Percy était refroidi? qu'*Éperon chaud* était devenu *éperon froid?* que la rébellion avait eu mauvaise chance?

LORD BARDOLPH. — Milord, je vais vous dire ce qui en est; si mon jeune Lord, votre fils, n'a pas remporté la victoire, sur mon honneur, je veux bien donner ma baronnie pour un nœud de soie: ne parlons plus de cela.

NORTHUMBERLAND. — Pourquoi donc alors ce

Lord Bardolph. Noble comte, je vous apporte des nouvelles certaines de Shrewsbury.
Northumberland. Plaise à Dieu qu'elles soient bonnes! (Acte I, sc. I.)

gentilhomme qui a ralenti son cheval près de Travers a-t-il annoncé de tels revers?

Lord Bardolph. — Qui, cet homme-là? C'était quelque pauvre diable qui avait volé le cheval qu'il montait, et, sur ma vie, il parlait au hasard. Voyez, nous voici venir d'autres nouvelles.

Northumberland. — Oui, le front de cet homme, pareil à la page d'un titre, annonce la nature d'un volume tragique. Semblable est l'aspect de la plage sur laquelle le flot impérieux a laissé le témoignage de son usurpation.

Entre MORTON.

Northumberland. — Dis-moi, Morton, viens-tu de Shrewsbury?

Morton. — Je me suis enfui de Shrewsbury, mon noble Lord, de Shrewsbury où la mort a pris son masque le plus hideux pour effrayer notre parti.

Northumberland. — Comment vont mon fils et mon frère? Tu trembles, et la pâleur de ta joue est plus apte que ta langue à rapporter ton message. Ce fut un homme tel que toi, aussi chancelant, aussi abattu, aussi affaissé, aussi hagard, d'un regard aussi éteint, d'une physionomie aussi bouleversée par la douleur, qui tira les rideaux de Priam, au milieu de la nuit, avec la bonne volonté de lui dire que sa ville de Troie était brûlée à moitié; mais Priam devina l'incendie avant que lui n'eût retrouvé sa langue, et moi je devine la mort de mon Percy avant que tu ne me la rapportes. Voici comment tu voudrais t'y prendre : « Votre fils a fait ceci et cela, votre frère cela; ainsi a combattu le noble Douglas; » en arrêtant mon oreille avide à écouter leurs hardis exploits: mais à la fin, et cette fois pour arrêter tout à fait mon oreille, tu laisserais échapper un soupir qui dissiperait toutes

ces louanges, et tu terminerais ainsi : « Frère, fils, et tous sont morts. »

Morton. — Douglas est vivant et votre frère vit encore; mais quant à Milord votre fils....

Northumberland. — Il est mort, parbleu! Voyez comme le soupçon a la parole prompte! Celui qui redoute seulement la chose qu'il ne voudrait pas savoir, par instinct reconnaît dans les yeux des autres que ce qu'il craignait est arrivé. Parle, cependant, Morton; dis à ton comte que sa divination a menti, et je prendrai la chose comme un aimable outrage et je te ferai riche pour m'avoir fait une telle insulte.

Morton. — Vous êtes trop grand pour être démenti par moi : votre pressentiment n'est que trop justifié, vos craintes ne sont que trop certaines.

Northumberland. — Cependant, malgré tout cela, ne dis pas que Percy est mort. Je lis une étrange confession dans ton œil; tu secoues la tête et tu regardes comme un danger ou une faute de dire la vérité. S'il a été tué, dis-le moi; la langue qui rapporte sa mort ne donne pas d'offense : il pèche celui qui dément une mort certaine, mais non pas celui qui dit que les morts ne sont pas vivants. Cependant celui qui porte le premier de mauvaises nouvelles n'a qu'un office ingrat, et sa voix résonne toujours par la suite dans notre âme comme une cloche sourde qui nous rappelle le glas d'un ami défunt.

Lord Bardolph. — Je ne puis croire, Milord, que votre fils soit mort.

Morton. — Je suis désolé de vous forcer à croire ce que plût au ciel que je n'eusse pas vu; mais mes yeux l'ont vu, tout ensanglanté, rendant de faibles coups, épuisé et hors de souffle, en face d'Harry Monmouth dont la colère agile a précipité ce Percy qui n'eut jamais peur sur la terre d'où il ne s'est plus relevé vivant. Bref, la mort de celui dont l'ardeur prêtait une étincelle au plus lourd paysan de son armée, une fois ébruitée, a enlevé tout feu et toute chaleur à celles de ses troupes dont le courage était le mieux trempé: car c'était au métal de son âme que son parti empruntait l'acier de sa résistance, et ce métal une fois ébréché, tous les autres ont tourné sur eux-mêmes et sont tombés comme un plomb lourd et pesant. Et de même que la chose qui est pesante par elle-même est celle qui, lorsqu'elle est poussée, court avec la plus grande rapidité, ainsi nos hommes, devenus pesants par la perte d'Hotspur, ont prêté par leurs craintes une telle vélocité à ce poids, que les flèches ne volent pas vers leur but avec plus de vitesse que nos soldats, visant à leur sécurité, ne se sont enfuis du champ de bataille. Alors le noble Worcester n'a été que trop tôt fait prisonnier; et ce furieux Écossais, le sanglant Douglas, dont l'épée vaillamment laborieuse avait tué trois fois le fantôme du roi, a commencé à manquer de cœur et a fourni une excuse à la honte de ceux qui avaient tourné le dos : dans sa fuite, il a trébuché de frayeur et a été pris. Le résumé de tout cela, c'est que le roi est victorieux et qu'il a envoyé en toute hâte pour vous assaillir, Milord, des forces sous la conduite du jeune Lancastre et de Westmoreland. Voilà exactement les nouvelles.

Northumberland. — J'aurai assez de temps pour pleurer ces malheurs. Le poison contient son remède, et ces nouvelles qui, si elles avaient été heureuses, m'auraient rendu malade, étant mauvaises m'ont jusqu'à un certain point rendu à la santé : et de même que l'invalide dont les articulations affaiblies par la fièvre fléchissent sous le poids de la vie comme des gonds déracinés, dans l'impatience de son mal, s'échappe pareil à une flamme des bras de son gardien, ainsi mes membres à moi, affaiblis par le chagrin, mais maintenant exaspérés par la douleur, ont trois fois leur force ordinaire. Donc à bas béquille complaisante; c'est un gantelet écailleux avec un poignet de fer qui doit maintenant ganter cette main : à bas, bonnet de malade, tu es un préservatif trop futile pour une tête que des princes, soûlés de triomphe, se disposent à viser. Ceignez maintenant mon front de fer et vienne l'heure la plus tragique que le temps et le malheur puissent amener pour regarder avec menaces Northumberland le désespéré! Que le ciel vienne baiser la terre! Que la main de la nature ne retienne plus dans leurs limites les flots impétueux! Que tout ordre expire! Que le monde ne soit pas plus longtemps un théâtre où la discorde se traîne dans une action languissante, mais que l'âme de Caïn le premier né règne dans toutes les poitrines, en sorte que tous les cœurs étant poussés à des actions sanglantes, cette brutale tragédie puisse finir et la nuit rester seule pour ensevelir les morts!

Travers. — Cette excessive colère vous fait mal, Milord.

Lord Bardolph. — Aimable comte, que votre honneur ne fasse pas divorce avec la sagesse.

Morton. — Les existences de tous vos affectionnés complices ont pour appui votre santé, qui

doit nécessairement succomber si vous l'abandonnez aux orages de la colère. Avant de dire : *Soulevons-nous*, vous vous étiez sans doute, mon noble Lord, soumis d'avance à l'issue de la guerre, et vous aviez sans doute calculé toutes les chances possibles. Vous saviez d'avance que dans le hazard des coups, votre fils pouvait succomber; vous saviez qu'il allait au devant des périls sur un pont étroit d'où il était plus probable qu'il tomberait qu'il n'était probable qu'il le traverserait; vous saviez que sa chair était capable de recevoir des blessures et des balafres, et que son esprit impétueux le conduirait là où il y avait le plus de dangers à courir; cependant, vous avez dit : *En avant!* et nulle de ces possibilités, quelque fortement redoutée qu'elle fût, n'a pu vous détourner de cette action inébranlablement résolue. Qu'est-il donc arrivé, et qu'est-ce que cette audacieuse entreprise a produit, sinon ce qu'il était possible qu'elle produisît?

Lord Bardolph. — Nous tous qui sommes engagés dans ce naufrage, nous savions que nous nous exposions sur des mers si dangereuses qu'il y avait dix chances contre une que nous n'en tirerions pas notre vie: et cependant nous nous sommes exposés; car le gain que nous avions en vue étouffait en nous la considération du péril probable que nous redoutions. Puisque nous sommes renversés, hasardons-nous une seconde fois. Allons, nous allons tout exposer, corps et biens.

Morton. — Il est plus que temps : et mon très-noble Lord, je sais de source certaine, et je vous dis la vérité, que le noble archevêque d'York s'est levé avec des troupes bien équipées. C'est un homme qui tient ses partisans par une double chaîne. Milord votre fils n'avait avec lui que les corps, les ombres, les apparences des hommes; car ce mot même de rébellion séparait l'action de leurs corps de l'adhésion de leurs âmes, et ils combattaient avec répugnance, par contrainte, comme on boit une potion, si bien que leurs armes seules semblaient être de notre côté; mais quand à leurs esprits et à leurs âmes, ce mot de rébellion les avait gelés comme des poissons dans un étang. Mais aujourd'hui l'évêque donne à l'insurrection un caractère religieux : comme on suppose que ses pensées sont pieuses et sincères, les âmes le suivent aussi bien que les corps; il donne un plus grand caractère à son insurrection en montrant le sang du beau roi Richard, gratté sur les pierres de Pomfret; il fait descendre du ciel sa querelle et sa cause, dit à ses hommes qu'il vient relever son pays saignant, haletant à mort sous le puissant Bolingbroke, et petits et grands s'attroupent pour le suivre.

Northumberland. — Je connaissais déjà ces nouvelles; mais, pour dire la vérité, le présent chagrin les avait effacées de mon esprit. Venez avec moi, et que chacun donne son avis sur les meilleurs moyens de sécurité et de vengeance. Expédions des courriers et des lettres, et faisons-nous vite des amis; jamais nous n'en eûmes si peu et jamais nous n'eûmes tant besoin d'en avoir. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Londres. — Une rue.

Entre sir JOHN FALSTAFF *avec son* page *portant son épée et son bouclier.*

Falstaff. — Eh bien, maraud, colosse, que dit le docteur de mon urine?

Le page. — Il a dit, Monsieur, que l'urine était par elle-même une bonne et saine urine, mais que quant à la personne dont elle sortait, elle avait plus de maladies qu'elle ne s'en doutait.

Falstaff. — Les gens de toute sorte prennent plaisir à se moquer de moi. La cervelle de cette folle créature, l'homme, n'est pas capable d'inventer quelque chose de plaisant qui ne soit inventé par moi ou inventé sur moi : je ne suis pas seulement spirituel par moi-même, je suis encore la cause d'où sort l'esprit des autres. Je marche là devant toi comme une truie qui a étouffé toute sa portée, moins un seul petit. Si le prince t'a mis à mon service pour d'autre raison que celle de me servir de contraste, je n'ai parbleu aucun jugement. Petite libertine de mandragore, tu ferais bien meilleure figure placée à mon chapeau que tu ne fais à mes talons en me servant d'escorte. Je n'ai pas encore été servi par une figurine d'agate; cependant je ne vous enchâsserai ni dans l'or, ni dans l'argent, mais dans une vile monture, et je vous renverrai comme un bijou à votre maître, à ce jouvenceau, le prince votre maître, dont le menton n'est pas encore emplumé. J'aurai plus tôt une barbe dans le creux de ma main qu'il n'en aura une à la joue; et cependant il n'hésitera pas à dire que sa face est une face royale. Dieu pourra la terminer quand il voudra, elle n'a pas encore un poil à dire : il peut la garder éternellement

comme une effigie royale, car un barbier ne gagnera jamais *six pence* avec elle; et cependant il veut faire *cocorico* comme s'il était homme depuis le temps que son père était encore garçon. Il peut garder sa propre grâce, mais il a presque perdu la mienne, je le lui déclare. Qu'a dit M. Dombledon au sujet du satin pour mon manteau court et mes culottes larges?

Le page. — Il a dit, Monsieur, qu'il vous fallait lui donner une meilleure garantie que Bardolph : il ne veut pas accepter son billet ni le vôtre; il ne goûte pas cette sûreté.

Falstaff. — Qu'il soit damné comme le glouton, et plaise à Dieu que la langue lui brûle encore davantage! Un Achitophel fils de putain, une canaille de coquin de cette sorte, tenir un gentilhomme le bec dans l'eau et puis venir réclamer des sûretés! Ces canailles à tête lisse vous portent maintenant des talons hauts et des trousseaux de clefs à leurs ceintures; et si un homme y va rondement avec eux pour demander honnêtement crédit, ils vous réclament des sûretés! J'aimerais autant qu'ils m'emplissent la bouche avec de la mort aux rats que de me la fermer avec ce mot *sûreté!* Je comptais qu'il m'enverrait vingt-deux aunes de satin, aussi vrai que je suis un vrai chevalier, et il m'envoie.... une demande de *sûreté!* Bon, il peut dormir en sûreté, car il a la corne d'abondance, et la légèreté de sa femme transparaît au travers; et cependant il n'y voit pas clair, quoiqu'il ait sa lanterne pour l'éclairer. Où est Bardolph?

Le page. — Il est allé à Smithfield pour acheter un cheval à Votre Honneur.

Falstaff. — Je l'ai acheté à Saint-Paul lui, et il s'en va m'acheter un cheval à Smithfield; si je puis m'acheter une femme au bordel, je serai servi, monté et marié à l'avenant.

Le page. — Monsieur, voici venir le gentilhomme qui a fait mettre le prince en prison pour l'avoir frappé à propos de Bardolph.

Falstaff. — Suis-moi bien vite; je ne veux pas le voir.

Entrent le lord GRAND JUGE *et un* assistant.

Le grand juge. — Quel est l'homme qui s'en va d'ici?

L'assistant. — Falstaff, s'il plaît à Votre Seigneurie.

Le grand juge. — Celui qui était accusé de ce vol?

L'assistant. — Lui-même, Milord; mais il a depuis rendu de bons services à Shrewsbury, et si ce que j'apprends est vrai, il part maintenant avec un emploi sous Lord Jean de Lancastre.

Le grand juge. — Comment il part pour York? Rappelez-le.

L'assistant. — Sir John Falstaff!

Falstaff. — Enfant, dis-lui que je suis sourd.

Le page. — Il vous faut parler plus haut; mon maître est sourd.

Le grand juge. — Je suis sûr qu'il l'est en effet pour entendre toute bonne chose. Allez, tirez-le par le coude; j'ai besoin de lui parler.

L'assistant. — Sir John!

Falstaff. — Comment! un drôle tout jeune et qui mendie? N'y a-t-il pas des guerres? N'y a-t-il pas de l'emploi? Est-ce que le roi n'a pas besoin de ses sujets? Est-ce que les rebelles n'ont pas besoin de soldats? Bien qu'il n'y ait d'honneur que dans un seul des deux partis, il est cependant plus honteux de mendier que de se ranger du pire côté, fût-il pire que ne pourrait jamais l'exprimer le nom de rébellion.

L'assistant. — Vous vous méprenez sur mon compte, Monsieur.

Falstaff. — Comment, Monsieur, est-ce que je vous ai dit que vous étiez un honnête homme? Mettant de côté mes titres de chevalier et de soldat, j'en aurais menti par la gorge, si j'avais dit cela.

L'assistant. — Je vous en prie, Monsieur, mettez alors de côté vos titres de chevalier et de soldat, et permettez-moi de vous dire que vous mentez par la gorge, si vous dites que je suis autre chose qu'un honnête homme.

Falstaff. — Moi te donner la permission de me parler ainsi? moi renoncer à ce qui est inséparable de ma personne? Si tu obtiens de moi une permission de ce genre, tu peux me pendre, et si tu la prends, mieux vaudrait que tu fusses pendu. Hors d'ici, limier de prison! Décampe.

L'assistant. — Monsieur, Milord voudrait vous parler.

Le grand juge. — Sir John Falstaff, un mot?

Falstaff. — Mon bon Lord! — Dieu donne à Votre Seigneurie une bonne journée! Je suis heureux de voir Votre Seigneurie dehors : j'avais entendu dire que Votre Seigneurie était malade; j'espère que Votre Seigneurie est sortie sur le conseil de son médecin. Quoique Votre Seigneurie n'aie pas encore dépassé la jeunesse, vous vous sentez cependant quelque peu de l'âge, vous avez

Le page. Il vous faut parler plus haut; mon maître est sourd.

Le grand juge. Je suis sûr qu'il l'est en effet pour entendre toute bonne chose. Allez, tirez-le par le coude; j'ai besoin de lui parler.

L'Assistant. Sir John! (Acte I, sc. II.)

quelque avant-goût de l'amertume de la maturité, et je supplie humblement Votre Seigneurie de prendre de votre santé un soin scrupuleux.

Le grand juge. — Sir John, je vous avais fait mander avant votre expédition de Shrewsbury.

Falstaff. — N'en déplaise à Votre Seigneurie, j'apprends que Sa Majesté est revenue du pays de Galles quelque peu mécontente.

Le grand juge. — Je ne parle pas de Sa Majesté. Vous n'êtes pas venu lorsque je vous ai envoyé chercher.

Falstaff. — Et j'apprends en outre que Son Altesse a eu un nouvel accès de cette bougresse d'apoplexie.

Le grand juge. — Bon, le ciel le rétablisse! Je vous en prie, laissez-moi vous parler.

Falstaff. — Cette apoplexie est, à mon avis, une manière de léthargie, n'en déplaise à Votre Seigneurie, une sorte de sommeil du sang, un bougre de tintement d'oreilles.

Le grand juge. — Que me racontez-vous là? Cette maladie est ce qu'elle est.

Falstaff. — Elle a son origine dans les grands chagrins, l'excès de travail et la perturbation du cerveau. J'ai lu la cause de ses effets dans Galien; c'est une manière de surdité.

Le grand juge. — Je présume que vous êtes tombé dans cette maladie, car vous n'entendez pas ce que je vous dis.

Falstaff. — Très-bien, Milord, très-bien : la maladie dont je suis affligé, c'est plutôt, ne vous en déplaise, la maladie de ne pas écouter, le mal de l'inattention.

Le grand juge. — Vous punir par les talons serait le moyen de donner de l'attention à vos oreilles, et je n'aurais aucun chagrin si je devenais votre médecin.

Falstaff. — Je suis aussi pauvre que Job, Milord, mais je ne suis pas aussi patient: Votre Seigneurie peut bien, à cause de ma pauvreté, m'administrer la potion de l'emprisonnement; mais jusqu'à quel point je serais votre *patient* pour suivre vos prescriptions, c'est un point sur lequel les savants pourraient avoir un brin de scrupule, voire un scrupule tout entier.

Le grand juge. — Je vous avais fait mander pour venir me répondre sur des accusations qui n'atteignaient rien moins que votre vie.

Falstaff. — Et je ne suis pas venu, sur l'avis qui me fut alors donné par mon conseil, homme très-versé dans les lois du service militaire de ce pays.

Le grand juge. — Bon, la vérité, Sir John, est que vous vivez dans une grande infamie.

Falstaff. — Celui qui se boucle dans ma ceinture ne peut vivre dans une plus petite.

Le grand juge. — Vos ressources sont très-minces et votre dépense est grande.

Falstaff. — Je voudrais que ce fût le contraire; je voudrais que mes ressources fussent plus grandes et ma *panse* plus mince.

Le grand juge. — Vous avez égaré le jeune prince.

Falstaff. — C'est le jeune prince qui m'a égaré; je suis le compère au gros ventre et lui le chien qui me conduit.

Le grand juge. — Bon, je ne voudrais pas rouvrir une blessure récemment fermée; votre service de jour à Shrewsbury a quelque peu doré votre exploit nocturne à Gadshill; vous pouvez remercier les troubles de ce moment-ci de vous avoir permis d'échapper sans *trouble* à cette action.

Falstaff. — Milord!

Le grand juge. — Mais puisque tout est bien, laissez les choses en cet état : ne réveillez pas le loup qui dort.

Falstaff. — Réveiller un loup est aussi mauvais que sentir un renard.

Le grand juge. — Vous êtes, parbleu, comme une chandelle; la meilleure partie en est brûlée.

Falstaff. — Un cierge, Milord, et tout suif: quand j'aurais dit de *cire*, cela n'aurait pas mal convenu à mon embonpoint de monarque.

Le grand juge. — Il n'y a pas un des poils blancs de votre face qui ne dût vous rappeler au sentiment de la gravité.

Falstaff. — Au sentiment de l'obésité, de l'obésité, de l'obésité.

Le grand juge. — Vous suivez le jeune prince par monts et par vaux comme son mauvais ange.

Falstaff. — Non pas, Milord, un mauvais *ange* est léger; mais j'espère que quiconque jettera les yeux sur moi pourra me prendre sans avoir besoin de me peser, et cependant, à quelques égards, je l'avoue, je ne peux passer pour bon poids, ni sonner pour bonne monnaie. La vertu est si peu estimée par ce temps de marchands de pommes cuites que le vrai courage s'est fait montreur d'ours : le génie s'est fait garçon de cabaret et dépense son vif esprit à dresser des comptes; tous les autres dons qui appartiennent à l'homme, étant donnée la manière dont la malice de ce siècle les accommode, ne valent pas une groseille à ma-

quereau. Vous qui êtes vieux, vous ne comprenez pas les capacités de nous qui sommes jeunes; vous voulez apprécier la chaleur de notre foie par l'amertume de votre bile, mais nous qui sommes dans le printemps de notre jeunesse, nous sommes fous parfois, je dois le confesser.

Le grand juge. — Osez-vous inscrire votre nom sur les registres de la jeunesse, vous sur qui le temps, par tous ses caractères, a écrit : vieillesse? N'avez-vous pas l'œil chassieux? la main sèche? la joue jaunâtre? la barbe blanche? la jambe fléchissante? le ventre croissant? Votre voix n'est-elle pas altérée? votre haleine courte? votre menton double? votre esprit simple? chaque partie de vous-même n'est-elle pas flétrie d'antiquité? et vous voulez encore vous appeler jeune? Fi, fi, fi, Sir John!

Falstaff. — Milord, je suis né vers trois heures de l'après-midi avec une tête blanche et un ventre quelque peu rond. Quant à ma voix, je l'ai perdue à pousser des acclamations et à chanter des antiennes. Je ne veux pas m'amuser à vous prouver davantage ma jeunesse : la vérité est que je ne suis vieux que de jugement et d'intelligence; que celui qui voudra parier avec moi mille marcs à qui fera les meilleures cabrioles, me prête l'argent et il verra bien ensuite. Quand au soufflet que le prince vous a donné, il l'a donné comme un prince brutal et vous l'avez reçu comme un Lord sensible. Je l'ai réprimandé pour cela, et le jeune lion s'en repent, non pas sous le sac et les cendres, parbleu, mais sous de la soie neuve et avec du vieux Xérès.

Le grand juge. — Bon, Dieu envoie au prince un meilleur compagnon!

Falstaff. — Dieu envoie au compagnon un meilleur prince! Je ne peux pas parvenir à m'en débarrasser.

Le grand juge. — Bon, le roi vous a séparés, vous et le prince Henri : j'apprends que vous marchez avec Lord Jean de Lancastre contre l'archevêque et le comte de Northumberland.

Falstaff. — Oui, certes, je remercie de cette information votre gentil et délicieux esprit. Mais voyez-vous, vous tous qui baisez Milady la Paix ici, au logis, priez que nos armées n'en viennent pas aux mains par une chaude journée; car, par le Seigneur, je ne prends que deux chemises avec moi et je n'ai pas l'intention de suer d'une manière extraordinaire : qu'il fasse par hasard une chaude journée, et je veux bien ne plus cracher blanc de ma vie si je brandis autre chose que ma bouteille. Pas un engagement dangereux ne peut montrer le bout de son nez sans que j'y sois fourré; bon, je ne peux cependant pas durer éternellement; mais ça été toujours la manie de notre nation anglaise, quand elle a une bonne chose, de la vulgariser. Si vous voulez absolument que je sois vieux, vous devriez bien me donner le repos. Plût à Dieu que mon nom ne fût pas si terrible à l'ennemi. J'aimerais mieux être rongé à mort par la rouille que d'être réduit à rien par le récurage du mouvement perpétuel.

Le grand juge. — Bien, soyez honnête, soyez honnête, et que Dieu bénisse votre expédition.

Falstaff. — Votre Seigneurie voudrait-elle me prêter mille livres pour m'équiper?

Le grand juge. — Pas un *penny*, pas un *penny*; vous êtes trop impatient pour porter des *croix*. Portez-vous bien. Recommandez-moi au souvenir de mon cousin Westmoreland. (*Il sort avec son assistant.*)

Falstaff. — Si je le fais, je veux bien être caressé à grands coups de maillet. On ne peut pas plus séparer la vieillesse de l'avarice que la jeunesse de la paillardise; mais la goutte embête l'une et la vérole pince l'autre, ce qui fait que ces deux âges m'épargnent la peine de les maudire. — Petit?

Le page. — Monsieur?

Falstaff. — Combien ai-je dans ma bourse?

Le page. — Sept groats et deux pence.

Falstaff. — Je ne puis trouver de remède contre cette consomption de la bourse. Emprunter ne fait que prolonger, prolonger un peu son existence, mais le mal est incurable. Va porter cette lettre à Milord de Lancastre, celle-ci au prince, celle-là au comte de Westmoreland, et cette autre à la vieille Mistress Ursule que j'ai juré d'épouser une fois toutes les semaines depuis le jour où j'ai aperçu le premier poil blanc à mon menton. En route, vous savez où me retrouver. (*Sort le page.*) La vérole soit de cette goutte, ou la goutte soit de cette vérole! car c'est l'une ou l'autre qui fait la coquine dans mon gros doigt de pied. Après tout, peu importe que je boite : j'ai mon service militaire pour colorer la chose et ma pension n'en semblera que plus raisonnable. Un bon esprit doit faire usage de tout : je ferai tourner mes infirmités à profit.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

Un appartement dans le palais de l'archevêque d'York.

Entrent L'ARCHEVÊQUE D'YORK, *les* LORDS MOWBRAY, HASTINGS *et* BARDOLPH.

L'ARCHEVÊQUE D'YORK. — Maintenant vous avez entendu notre cause et vous connaissez nos ressources; je vous en prie, mes très-nobles amis, exprimez tous franchement votre opinion sur nos chances de succès : vous d'abord, Lord maréchal, qu'en dites-vous?

MOWBRAY. — Je conviens parfaitement de la légitimité de notre prise d'armes; mais je serais beaucoup plus heureux de savoir comment, avec nos ressources, nous pouvons présenter aux forces et à la puissance du roi un front de bataille suffisamment solide et étendu.

HASTINGS. — Nos troupes actuellement rassemblées présentent un total de vingt-cinq mille hommes de choix, et pour nos renforts nous comptons fermement sur le puissant Northumberland dont le cœur brûle du feu qu'y ont allumé les outrages.

LORD BARDOLPH. — En ce cas, Lord Hastings, la question se pose ainsi : pouvons-nous résister avec nos vingt-cinq mille hommes actuels sans le secours de Northumberland?

HASTINGS. — Avec lui nous pouvons résister.

LORD BARDOLPH. — Oui, parbleu, c'est là le point délicat; mais si nous nous jugeons trop faibles sans lui, mon opinion est que nous ne devons pas nous avancer trop loin avant d'avoir son assistance sous la main; car dans une affaire qui présente un aspect aussi terrible que celle-là, on ne peut admettre la possibilité, l'espérance, l'attente problématique de secours incertains.

L'ARCHEVÊQUE D'YORK. — C'est très-vrai, Lord Bardolph; car ce fut là, en vérité, le cas du jeune Hotspur à Shrewsbury.

LORD BARDOLPH. — Oui, Milord; il s'appuya sur l'espérance, vécut d'air sur la promesse de secours, se berça du mirage d'une force qui se trouva beaucoup plus petite que la plus petite de ses pensées, et c'est ainsi qu'avec cette grande imagination qui est propre aux fous, il conduisit ses troupes à la mort et sauta les yeux fermés dans l'abîme.

HASTINGS. — Mais, avec votre permission, cela n'a jamais fait de mal de calculer les probabilités et les motifs d'espérance.

LORD BARDOLPH. — Si, dans une guerre de la nature de celle qui est actuellement engagée, dans une action comme l'action présente. L'espérance d'une cause qui en est à son début ressemble à celle qu'un printemps précoce peut inspirer par ses bourgeons naissants; l'espérance ne donne pas plus de raisons de compter que ces bourgeons deviendront des fruits, que le non-espoir ne donne de raisons de craindre que les gelées les flétriront. Lorsque nous avons l'intention de bâtir, nous examinons d'abord l'emplacement, puis nous dessinons le plan, et lorsque nous voyons la figure de la maison, alors nous évaluons le coût de l'érection : et si nous trouvons qu'elle dépasse nos moyens, que faisons nous alors? nous reprenons notre projet sur un plan moins large ou nous renonçons tout à fait à bâtir. Combien il est plus nécessaire encore dans cette grande entreprise qui consiste presque à déraciner une royauté pour en élever une autre, d'étudier notre terrain et notre plan. Il nous faut convenir d'une base sûre, consulter des experts, faire le compte de nos propres ressources pour savoir si l'action dans laquelle nous nous engageons pourra tenir contre l'action opposée; sans cela nous composons des troupes sur le papier et en chiffres, et nous employons le mot d'hommes au lieu de la réalité d'hommes; nous ressemblons à celui qui dresse le plan d'une maison qu'il n'a pas le moyen de bâtir, et qui, l'abandonnant à demi faite, laisse la partie qu'il a élevée à grands frais comme une esclave nue destinée à recevoir les pleurs des nuages, comme une proie destinée à subir la tyrannie du brutal hiver.

HASTINGS. — Accordons que nos espérances, qui, cependant, promettent bien dès leur naissance, soient mortes-nées et que nous possédions déjà tout ce que nous pouvons attendre, jusqu'au dernier homme : je crois que tels que nous sommes, nous composons une force assez puissante pour faire équilibre à celle du roi.

LORD BARDOLPH. — Comment! est-ce que le roi n'a que vingt-cinq mille hommes?

HASTINGS. — Il n'en a pas davantage à nous opposer, à nous; il n'en a même pas autant, Lord Bardolph; car ses forces, pour faire face aux périls présents, ont dû être divisées en trois corps d'armée : un de ces corps d'armée contre les Français, un autre contre Glendower, et le troi-

L'ARCHEVÊQUE. Maintenant vous avez entendu notre cause et vous connaissez nos moyens.

(Acte I, sc. III.)

sième nécessairement contre nous : ainsi ce roi chancelant est coupé en trois et ses coffres sonnent creux de vide et de pauvreté.

L'ARCHEVÊQUE D'YORK. — Nous n'avons pas à craindre qu'il réunisse ses divisions séparées et qu'il vienne contre nous avec toutes ses forces.

HASTINGS. — S'il faisait cela, il laisserait ses derrières sans protection, et il aurait, aboyant à ses talons, les Français et les Gallois; ne craignez rien de pareil.

LORD BARDOLPH. — Quels sont les chefs vraisemblables des forces envoyées ici?

HASTINGS. — Le duc de Lancastre et Westmoreland; contre les Gallois, le roi lui-même et Harry Monmouth; mais quel lieutenant est envoyé contre les Français, je n'en ai aucun avis certain.

L'ARCHEVÊQUE D'YORK. — Levons-nous et proclamons les motifs de notre prise d'armes. La nation est fatiguée du choix qu'elle a fait; l'appétit d'affection qu'elle ressentait pour lui est rassasié : celui qui bâtit sur le cœur du vulgaire n'a qu'une habitation chancelante et incertaine. O folle multitude! de quels bruyants applaudissements tu frappais le ciel en bénissant Bolingbroke avant qu'il fût ce que tu voulais qu'il fût! et maintenant que te voilà satisfaite dans tes désirs, tu es tellement soûle de lui, gloutonne bestiale, que tu te provoques à le vomir. C'est ainsi, c'est ainsi, chien de vulgaire, que tu dégorgeas ton cœur vorace du royal Richard, et maintenant tu voudrais remanger le mort que tu as vomi et tu hurles pour retrouver ton vomissement. Comment se fier à des temps pareils? Ceux qui, lorsque Richard vivait, souhaitaient qu'il fût mort, se sont maintenant enamourés de sa tombe; et toi, multitude, qui jetais de la poussière sur sa tête bé-

nie, lorsqu'il traversa Londres en soupirant, derrière les talons de l'admiré Bolingbroke, tu cries maintenant : « O terre, rends-nous ce roi et prends celui-là ! » O pensées des hommes maudits! Les choses passées et futures semblent les meilleures, les choses présentes les pires.

MOWBRAY. — Allons-nous réunir nos forces et nous mettre en mouvement?

HASTINGS. — Nous sommes les sujets du temps et le temps nous ordonne de partir.

(*Ils sortent.*)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Londres. — Une rue.

Entrent L'HÔTESSE QUICKLY, LECROC *et son* AIDE; TRÉBUCHET *vient par derrière eux.*

L'HÔTESSE. — M. Lecroc, avez-vous dressé ma plainte?

LECROC. — Elle est dressée.

L'HÔTESSE. — Où est votre *yeoman?* Est-ce un vigoureux *yeoman?* Sera-t-il capable de résister?

LECROC. — Maraud, où est Trébuchet?

L'HÔTESSE. — O Seigneur, oui, celui-là, ce bon M. Trébuchet.

TRÉBUCHET. — Voilà, voilà.

LECROC. — Trébuchet, il nous faut arrêter Sir John Falstaff.

L'HÔTESSE. — Oui, mon bon M. Trébuchet; j'ai porté plainte, et voilà.

TRÉBUCHET. — Cela pourra coûter la vie à quelques-uns d'entre nous, car il donnera des coups de rapière.

L'HÔTESSE. — Hélas! prenez bien garde à lui; il m'a porté des coups de rapière dans ma propre maison, et cela très-vilainement : en bonne foi, il ne s'inquiète pas du mal qu'il peut faire quand il met flamberge au vent; il va se fendre comme un diable et ne vous respectera ni homme, ni femme, ni enfant.

LECROC. — Si je puis le prendre à bras le corps, je ne m'inquiète pas de son escrime.

L'HÔTESSE. — Non, ni moi non plus; je me tiendrai tout contre vous.

LECROC. — Si je puis seulement l'empoigner une fois, si je le tiens seulement une fois sous ma griffe...

L'HÔTESSE. — Je suis ruinée par son départ, et, je vous l'assure, il tient sur mon livre de comptes une place qui n'en finit plus. Mon bon M. Lecroc, tenez-le solidement; mon bon M. Trébuchet, ne le laissez pas échapper. Il vient continuellement à *Pie-Corner*, sauf votre respect, pour acheter une selle, et il est invité à dîner à l'hôtel du *Léopard*, dans la rue des *Lumbards*, avec M. Smooth, le marchand de soieries. Je vous en prie, puisque mon *assion* est intentée et que mon cas est ouvertement connu de tout le monde, qu'on l'oblige à donner caution. Cent marcs, c'est une grosse somme pour qu'une pauvre femme seule au monde les perde, et j'en ai perdu, et perdu, et perdu, et j'ai été attrapée, et attrapée, et attrapée, depuis le commencement jusques à aujourd'hui, que c'est une honte à le penser. Il n'y a pas d'honnêteté dans de telles manières d'agir, à moins qu'une femme ne soit un âne et une bête, chargée de porter les torts de tous les coquins. Le voici là-bas qui vient avec ce fieffé drôle au nez de Malvoisie, Bardolph. Faites votre devoir, faites votre office, M. Lecroc et M. Trébuchet; faites-moi, faites-moi, faites-moi votre devoir.

Entrent FALSTAFF, *son* PAGE *et* BARDOLPH.

FALSTAFF. — Eh bien, qu'y a-t-il? Qui a perdu sa jument ici? Qu'y a-t-il?

LECROC. — Sir John, je vous arrête à la requête de mistress Quickly.

FALSTAFF. — Arrière, valets! dégaine Bardolph; coupe-moi la tête du scélérat; jette-moi la coquine dans le ruisseau.

L'HÔTESSE. — Me jeter dans le ruisseau! C'est

moi qui te jetterai dans le ruisseau! M'y jetteras-tu, m'y jetteras-tu, coquin de bâtard que tu es? Au meurtre! au meurtre! Ah! scélérat de *honnicide!* Est-ce que tu oseras tuer les officiers de Dieu et du roi? Ah! coquin de graine d'*honnicide!* tu es une graine d'*honnicide*, un tueur d'hommes, un tueur de femmes!

FALSTAFF. — Tiens-les à distance, Bardolph.

LECROC. — A la rescousse, à la rescousse!

L'HÔTESSE. — Bonnes gens, amenez une ou deux personnes de renfort. Veux-tu, dis? Tu ne veux pas, dis? Veux-tu? Tu ne veux pas? Vas, vas, coquin! Vas, cravate de chanvre!

FALSTAFF. — Arrière, marmitonne! arrière, herbe tenace! arrière, puant porteur de gourdin! je vais vous chatouiller le fondement.

Entre le GRAND JUGE *avec sa suite.*

LE GRAND JUGE. — Qu'y a-t-il? Holà, qu'on maintienne ici la paix!

L'HÔTESSE. — Mon bon Milord, soyez bon pour moi! Je vous en conjure, prenez ma défense!

LE GRAND JUGE. — Qu'y a-t-il, Sir John? Comment est-ce que vous êtes là à vous disputer? Est-ce que cela convient à votre situation, au moment où vous êtes, et à votre charge? Vous devriez être déjà en route pour York. Lâche-le, l'ami; pourquoi t'accroches-tu à lui?

L'HÔTESSE. — O mon très-vénérable Lord, n'en déplaise à Votre Grâce, je suis une pauvre veuve d'Eastcheap, et il est arrêté à ma requête.

LE GRAND JUGE. — Pour quelle somme?

L'HÔTESSE. — C'est pour plus qu'une somme, Milord, c'est pour tout, tout ce que j'ai. Il a dévoré ma maison et mon commerce en entier; il a mis toute ma substance dans sa grasse panse : mais j'en retirerai quelque chose ou je te chevaucherai toutes les nuits comme une bête du cauchemar.

FALSTAFF. — Je crois que c'est plutôt moi qui chevaucherai la bête, si je puis gagner l'avantage du terrain.

LE GRAND JUGE. — Qu'est-ce que cela veut dire, Sir John? Fi! quel homme de cœur voudrait supporter cette tempête de récriminations? N'avez-vous pas honte de forcer une pauvre veuve à recourir à des moyens si violents pour rentrer dans son dû?

FALSTAFF. — Quelle si grosse somme est ce que je vous dois?

L'HÔTESSE. — Pardi, si tu étais un honnête homme, tu me devrais ta personne et l'argent aussi. Tu m'as juré sur un gobelet à ciselures dorées, dans ma chambre du Dauphin, assis à la table ronde, devant un feu de charbon de terre, un mercredi de la semaine de la Pentecôte, le jour où le prince te cassa la tête pour avoir comparé son père à un homme qui chante dans Windsor, tu m'as juré alors, pendant que je lavais ta blessure, que tu m'épouserais et que tu ferais de moi Milady ta femme. Peux-tu nier cela? Est-ce que la bonne femme Keech, la femme du boucher, n'est pas venue alors et ne m'a pas appelée commère Quickly? Elle était venue pour nous emprunter quelques gouttes de vinaigre, et elle nous dit qu'elle avait un bon plat de crevettes; là-dessus tu exprimas le désir d'en manger quelques-unes, et je te fis l'observation que c'était mauvais pour une blessure fraîche. Et lorsqu'elle eut redescendu l'escalier, est-ce que tu ne m'exprimas pas le désir de me voir moins familière avec de tels pauvres gens, en me disant qu'avant longtemps ils m'appelleraient Madame? Et ne m'embrassas-tu pas? Et ne me dis-tu pas d'aller te chercher trente shillings? Je t'appelle à en prêter serment : nie cela, si tu peux.

FALSTAFF. — Milord, c'est une pauvre âme folle : elle va disant, à droite et à gauche, dans la ville, que son fils aîné vous ressemble; elle a été dans une bonne situation, et la vérité est que la pauvreté l'a rendue folle. Mais quant à ces sots d'officiers, je vous conjure de me permettre d'en obtenir réparation.

LE GRAND JUGE. — Sir John, Sir John, j'ai bonne connaissance de la manière dont vous vous entendez à donner à la vérité une entorse qui la fait ressembler au mensonge. Ni votre front d'airain, ni la foule de paroles qui s'échappent de vos lèvres avec une impertinence plus qu'impudente ne peuvent me faire dévier d'une impartiale justice : vous avez, à ce qu'il me paraît, abusé de l'esprit crédule et confiant de cette femme, et vous avez fait servir à votre profit à la fois sa personne et sa bourse.

L'HÔTESSE. — Oui, en vérité, Milord.

LE GRAND JUGE. — Paix, je t'en prie. Payez-lui la dette que vous lui devez et indemnisez-la de la vilenie que vous avez fait avec elle : vous pouvez faire l'une de ces choses avec de la bonne monnaie, et l'autre avec la monnaie du repentir d'usage.

FALSTAFF. — Milord, je ne peux pas laisser passer une telle imputation sans répondre. Vous appelez impertinence impudente une honorable

hardiesse; si un homme fait la révérence et ne dit rien, c'est un homme vertueux. Non, Milord, mes humbles devoirs envers vous une fois tenus en mémoire, je me refuse à être votre courtisan. Je vous dis que je désire être délivré de ces officiers, étant singulièrement pressé pour les affaires du roi.

Le grand juge. — Vous parlez comme un homme qui a qualité pour faire le mal; mais tâchez de réparer le tort que vous faites à votre réputation et de satisfaire cette pauvre femme.

Falstaff. — Hôtesse, venez ici. (*Il la prend à part.*)

Entre GOWER.

Le grand juge. — Eh bien, maître Gower, quelles nouvelles?

Gower. — Le roi, Milord, et Henri, prince de Galles, sont tout près d'ici : ce papier vous dira le reste.

Falstaff. — Aussi vrai que je suis un gentilhomme....

L'hôtesse. — Parbleu, vous avez dit cela déjà.

Falstaff. — Aussi vrai que je suis un gentilhomme; allons, n'en parlons plus.

L'hôtesse. — Par cette terre de Dieu que je foule, je serai obligée de mettre en gage mon argenterie et les tapisseries de mes salles à manger.

Falstaff. — Des gobelets en verre, des gobelets en verre, c'est tout ce qu'il faut pour boire, et pour tes murailles, quelque gentille petite drôlerie, ou l'histoire de l'Enfant Prodigue, ou une chasse allemande peinte à la détrempe, valent un millier de ces tentures de lit et de ces tapisseries rongées des papillons. Que ce soit dix livres, si tu peux. Allons, sauf ton mauvais caractère, il n'y a pas une meilleure fille en Angleterre. Allons, essuie tes joues et retire ta plainte. Voyons, il ne faut pas avoir cette mauvaise humeur à mon endroit. Est-ce que tu ne me connais pas? Allons, allons, je sais qu'on t'a poussée à cette action.

L'hôtesse. — Je t'en prie, Sir John, que ce soit seulement vingt nobles; sur ma foi, j'ai honte d'engager mon argenterie, sérieusement, là.

Falstaff. — N'en parlons plus; je verrai à trouver ailleurs. Vous serez toujours une sotte

L'hôtesse. — Bon, vous aurez cet argent quand bien même je devrais engager ma robe. J'espère que vous viendrez souper. Me payerez-vous tout ensemble?

Falstaff. — Veux-je vivre? (*A Bardolph.*) Vas avec elle, avec elle; harponne, harponne.

L'hôtesse. — Voulez-vous que Doll Tearsheet vienne vous trouver à souper?

Falstaff. — Assez parlé; envoie-nous-la. (*Sortent l'hôtesse, Bardolph, les exempts et le valet.*)

Le grand juge. — J'ai appris plus d'une fois de meilleures nouvelles que celles-là.

Falstaff. — Quelles sont les nouvelles, mon bon Lord?

Le grand juge. — Où a couché le roi la nuit dernière?

Gower. — A Basingstoke, Milord.

Falstaff. — J'espère, Milord, que tout va bien : quelles sont les nouvelles, Milord?

Le grand juge. — Est-ce que toutes ses forces reviennent?

Gower. — Non, quinze cents hommes d'infanterie et cinq cents hommes de cavalerie sont envoyés à Milord de Lancastre contre Northumberland et l'archevêque.

Falstaff. — Est-ce que le roi revient du pays de Galles, mon noble Lord?

Le grand juge. — Je vais vous remettre des lettres à l'instant; allons, venez avec moi, mon bon maître Gower.

Falstaff. — Milord!

Le grand juge. — Qu'y a-t-il?

Falstaff. — Maître Gower, vous inviterai-je à dîner avec moi?

Gower. — Il me faut suivre mon bon Lord ici présent; je vous remercie, mon bon Sir John.

Le grand juge. — Sir John, vous traînez ici trop longtemps, ayant, comme vous le savez, à ramasser des soldats dans les comtés à mesure que vous ferez route.

Falstaff. — Voulez-vous souper avec moi, maître Gower?

Le grand juge. — Quel est le sot maître qui vous a enseigné ces manières, Sir John?

Falstaff. — Maître Gower, si ces manières ne me conviennent pas, celui qui me les a enseignées était un sot. Voilà la vraie grâce de l'escrime, Milord; coup pour coup, et partant quittes.

Le grand juge. — Que le Seigneur t'éclaire! tu es un grand fou. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Londres. — Une autre rue.

Entrent LE PRINCE HENRI *et* POINS.

Le prince Henri. — Je t'assure que je suis extrêmement fatigué.

FALSTAFF. Allons, essuie tes joues et retire ta plainte. Voyons, il ne faut pas avoir cette mauvaise humeur à mon endroit.

(Acte II, sc. I.)

POINS. — En sommes-nous là? J'aurais pensé que la fatigue n'aurait pas osé s'attaquer à quelqu'un de si haute naissance.

LE PRINCE HENRI. — Ma foi oui, elle s'attaque à moi, quoique un tel aveu n'embellisse pas la figure de ma grandeur. N'est-il pas aussi quelque peu vil à moi d'avoir envie de petite bière?

POINS. — Certes, un prince ne devrait pas avoir des habitudes assez vulgaires pour se rappeler un aussi médiocre breuvage.

LE PRINCE HENRI. — Probablement, en ce cas, mon appétit n'aura pas été princièrement engendré, car, sur ma foi, je me rappelle pour l'instant cette pauvre créature, la petite bière. Mais, en vérité, ces humbles attachements-là me brouillent avec ma grandeur. Quelle honte ce sera pour moi de me rappeler ton nom, d'être obligé de reconnaître demain ton visage, de tenir note du nombre de paires de bas de soie que tu possèdes, c'est-à-dire, ceux que voici, et les autres qui étaient ta paire couleur de pêche, ou de dresser l'inventaire de tes chemises, qui se composent de deux, l'une pour le superflu et l'autre pour le nécessaire? Mais cela, le garde du jeu de paume le sait mieux que moi, car lorsque tu n'y tiens pas la raquette, c'est que ton linge est bien bas; et tu n'y a pas joué depuis longtemps par suite du stratagème tramé par tes Pays-Bas pour dévorer ta Hollande. Dieu sait si les petits êtres qui grouillent sous les ruines de ton linge hériteront du royaume des cieux, mais les sages-femmes disent que ce n'est pas la faute des enfants, et c'est ainsi que le monde s'accroît et que les familles se fortifient considérablement.

POINS. — Comme ces propos si vides de sens sont mal à leur place après vos durs travaux!

Dites-moi s'il est beaucoup de jeunes princes, ayant leur père aussi malade que le vôtre l'est maintenant, qui agiraient ainsi?

Le prince Henri. — Te dirai-je une chose, Poins?

Poins. — Oui, et que ce soit une excellemment bonne chose.

Le prince Henri. — Elle est assez bonne pour des esprits qui n'ont pas une plus haute culture que la tienne.

Poins. — Allez; je suis prêt à soutenir le choc de la chose que vous avez à me dire.

Le prince Henri. — Parbleu, je te dirai qu'il n'est pas convenable que je sois triste, maintenant que mon père est malade, bien que je puisse te confesser (comme à un homme que, faute d'un meilleur, il me plaît d'appeler mon ami), que j'aurais sujet d'être triste et trop triste en vérité.

Poins. — Pour ce motif-là? très-difficilement.

Le prince Henri. — Par cette main, tu me crois autant que Falstaff et toi dans les papiers du diable pour l'endurcissement et l'impénitence : c'est la fin qui juge l'homme. Mais je te le dis, mon cœur saigne intérieurement de voir mon père malade; seulement, puisque je vis en aussi vile compagnie que la tienne, je dois, par raison, mettre de côté toute ostentation de chagrin.

Poins. — La raison?

Le prince Henri. — Que penserais-tu de moi si je pleurais?

Poins. — Je penserais que tu es un très-princier hypocrite.

Le prince Henri. — Ce serait la pensée d'un chacun et tu es un camarade fait pour penser comme tout le monde. Il n'y a pas d'homme au monde dont la pensée suive mieux la grande route que la tienne : chacun me regarderait comme un hypocrite, en effet. Et comment votre très-estimable intelligence s'est-elle ingérée de penser cela?

Poins. — Parbleu, vous avez été tellement dissolu, tellement greffé à Falstaff.

Le prince Henri. — Et à toi.

Poins. — Par cette lumière, on parle bien de moi, je puis l'entendre de mes propres oreilles; le pis qu'on puisse en dire, c'est que je suis un cadet de famille et que je suis un garçon adroit de mes mains : ces deux choses-là, je les confesse et je n'y puis rien. Voyez, voyez, voici venir Bardolph.

Le prince Henri. — Avec le gamin que j'ai donné à Falstaff : il l'a reçu chrétien de mes mains et vois si le gras scélérat ne l'a pas transformé en singe.

Entrent BARDOLPH *et* le page.

Bardolph. — Dieu protége Votre Grâce!

Le prince Henri. — Et la vôtre, très-noble Bardolph!

Bardolph, *au Page*. — Venez, vous, âne vertueux, sot timide, allez-vous rougir par hasard? Pourquoi rougissez-vous maintenant? Quelle pucelle d'hommes d'armes vous faites! Est-ce une si grande affaire de prendre le pucelage d'un broc?

Le page. — Tout à l'heure, Monseigneur, il m'a appelé par une jalousie peinte en rouge, et je n'ai pu distinguer aucune partie de son visage de la fenêtre; à la fin j'ai aperçu ses yeux, et il m'a semblé qu'il avait fait deux trous dans le nouveau jupon de la cabaretière et qu'il regardait au travers.

Le prince Henri. — L'enfant n'a-t-il pas fait des progrès?

Bardolph. — Arrière, jeune lapin issu de vraie race de putain, arrière!

Le page. — Arrière, crapuleux rêve d'Althée, arrière!

Le prince Henri. — Instruis-nous, enfant; qu'est-ce que c'est que ce rêve, enfant?

Le page. — Pardi, Monseigneur, Althée rêva qu'elle accouchait d'un tison ardent, et c'est pourquoi je l'appelle rêve d'Althée.

Le prince Henri. — Voici une bonne interprétation qui vaut une couronne de récompense. La voici, mon enfant. (*Il lui donne de l'argent.*)

Poins. — Oh, si cette belle fleur pouvait être préservée des vers! Tiens, voilà six pence pour t'en préserver.

Bardolph. — Si, à vous tous, vous n'arrivez pas à le faire pendre, les potences auront tort.

Le prince Henri. — Et comment va ton maître, Bardolph?

Bardolph. — Bien, mon bon Seigneur. Il a appris l'arrivée de Votre Grâce en ville : voici une lettre pour vous.

Poins. — Remise avec un respect convenable. Et comment va cet été de la Saint-Martin, votre maître?

Bardolph. — Bien, comme santé du corps, Monsieur.

Poins. — Pardi! la partie immortelle a besoin d'un médecin; mais cela ne l'émeut pas : cette partie peut être malade, mais elle ne meurt pas.

Le prince Henri. — Je permets à cet abcès d'être aussi familier avec moi que mon chien, et

il tient bien sa place, car voyez comment il m'écrit.

Poins, *lisant.* — « John Falstaff, chevalier. » Il ne manque jamais d'apprendre cela à tout le monde, aussitôt qu'il s'en présente une occasion. C'est tout à fait comme ceux qui sont parents du roi; car ils ne se piquent jamais le doigt qu'ils ne disent : « Voilà un peu du sang du roi de répandu. » « Comment cela? » dit quelqu'un qui fait semblant de ne pas comprendre. Alors la réponse vous tombe net comme le bonnet d'un emprunteur : « Je suis le pauvre cousin du roi, Monsieur. »

Le prince Henri. — Parbleu, ils nous seront parents dussent-ils aller chercher leur parenté jusqu'à Japhet. Mais arrive à la lettre.

Poins, *lisant.* — « Sir John Falstaff, chevalier, présente ses compliments au fils du roi et le plus proche héritier de son père, Harry, prince de Galles. » Bon, voilà un certificat.

Le prince Henri. — Paix!

Poins, *lisant.* — « J'imiterai les honorables Romains en brièveté. » A coup sûr, il entend brièveté d'haleine, manque de souffle. « Je me recommande à toi, je te recommande à toi, et je te laisse à toi. Ne sois pas trop familier avec Poins, car il abuse tant de tes faveurs qu'il jure que tu dois épouser sa sœur Nell. Fais pénitence à tes temps de loisir du mieux qu'il te sera possible, et là-dessus, adieu. A toi, par oui et par non, — ce qui équivaut à dire selon que tu le traiteras, — Jack Falstaff avec mes familiers, John avec mes frères et sœurs, et Sir John avec toute l'Europe. » Monseigneur, je vais faire tremper cette lettre dans du Xérès et je la lui ferai manger.

Le prince Henri. — Cela équivaudra à lui faire manger vingt de ses mots. Mais me traitez-vous comme il le dit, Ned? Dois-je épouser votre sœur?

Poins. — Puisse le ciel ne pas envoyer de pire fortune à la fillette! Mais je n'ai jamais dit cela.

Le prince Henri. — Bon, c'est ainsi que nous jouons les fous avec le temps, et les âmes des sages planent dans les nuées et se moquent de nous. — Votre maître est-il ici, dans Londres?

Bardolph. — Oui, Monseigneur.

Le prince Henri. — Où soupe-t-il? Le vieux cochon se nourrit-il toujours à l'ancienne bauge?

Bardolph. — A l'ancien endroit, Monseigneur, dans Eastcheap.

Le prince Henri. — En quelle compagnie?

Le Page. — Avec des Éphésiens, Monseigneur, des gens de la vieille Église.

Le prince Henri. — Quelques femmes soupent-elles avec lui?

Le page. — Aucune, Monseigneur, si ce n'est la vieille Mistress Quickly et Mistress Doll Tearsheet.

Le prince Henri. — Quelle païenne cela peut-il être?

Le page. — Une Dame très-convenable, Monsieur, et une parente de mon maître.

Le prince Henri. — Oui, parente à peu près comme les génisses de la commune le sont au taureau-étalon du village. Allons-nous les surprendre à souper, Ned.

Poins. — Je suis votre ombre, Monseigneur; je vous suivrai.

Le prince Henri. — Petit maraud, et vous, Bardolph, pas un mot à votre maître de mon arrivée dans cette ville : voici pour votre silence.

Bardolph. — Je n'ai pas de langue, Monseigneur.

Le page. — Et quant à la mienne, Monseigneur, je la gouvernerai.

Le prince Henri. — Portez-vous bien; allez. (*Sortent Bardolph et le page.*) Cette Doll Tearsheet doit être quelque grande route.

Poins. — Je vous le garantis, et aussi commune que la route entre Saint-Albans et Londres.

Le prince Henri. — Comment pourrions-nous faire pour voir Falstaff se révéler à nous sous sa vraie figure sans être aperçus de lui?

Poins. — Mettons-nous tous deux des jaquettes de cuir, des tabliers, et servons-le à table comme des garçons.

Le prince Henri. — Descendre d'un dieu à un taureau? c'est une horrible chute! Ce fut là le cas de Jupiter. Descendre d'un prince à un valet? c'est une basse transformation! Ce sera la mienne, car, en toute chose, l'exécution du projet doit être en rapport avec la folie de sa conception. Suis-moi, Ned. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Warkworth. — Devant le château.

Entrent NORTHUMBERLAND, LADY NORTHUMBERLAND *et* LADY PERCY.

Northumberland. — Je vous en prie, mon affectueuse femme et mon aimable fille, faites un chemin aisé devant mes difficiles affaires : ne donnez pas à votre visage la physionomie des jours

que nous traversons et ne soyez pas comme eux fâcheuses à Percy.

Lady Northumberland. — J'ai cédé, je ne parlerai pas davantage; faites ce que vous voudrez; que votre sagesse soit votre guide.

Northumberland. — Hélas! ma douce femme, mon honneur est en otage, et rien, si ce n'est mon départ, ne peut acquitter sa rançon.

Lady Percy. — Oh! cependant, au nom de Dieu, n'allez pas à ces guerres! Il fut un jour où vous brisâtes votre parole, et ce jour-là, il vous était bien plus précieux de la tenir que maintenant; alors votre Percy, mon bien-aimé Harry, tourna bien souvent ses regards vers le Nord pour voir si son père amenait ses troupes; mais il regarda en vain. Qui vous persuada alors de rester au logis? Il y eut alors deux honneurs perdus, le vôtre et celui de votre fils. Pour le vôtre, puisse le Dieu du ciel le faire resplendir! Quant au sien, il lui était attaché comme le soleil est attaché à la blanche voûte du ciel : à sa lumière, toute la chevalerie d'Angleterre se mouvait pour accomplir de vaillants exploits; il était vraiment le miroir devant lequel la jeunesse noble se façonnait. Il n'avait pas de jambes, celui-là qui n'imitait pas sa démarche; cette rapidité de parole, dont la nature avait fait son défaut, devint la façon de parler des vaillants, car ceux qui pouvaient parler bas et lentement échangeaient leur perfection contre un défaut, afin de paraître lui ressembler; en sorte que par le discours, par la démarche, par la façon de vivre, par les plaisirs préférés, par les habitudes militaires, par les particularités de nature, il était le modèle et le miroir, le manuscrit et le livre qui servaient aux autres à se former. Et c'est lui, cet être merveilleux, ce miracle des hommes, lui qui n'était second à personne et qui ne fut pas secondé par vous, que vous avez laissé face à face dans une situation désavantageuse avec le Dieu hideux de la guerre; c'est lui que vous avez laissé tenir un champ de bataille où il n'avait d'autre défense que le son du nom d'Hotspur, c'est lui que vous avez ainsi abandonné! Oh, ne faites jamais, jamais, à son fantôme l'injure d'obliger votre honneur à plus de précision et de délicatesse avec d'autres que vous ne l'avez obligé à en avoir avec lui! Laissez-les agir seuls : le maréchal et l'archevêque sont puissants; si mon doux Harry avait eu seulement la moitié de leurs forces, aujourd'hui, suspendue au cou d'Hotspur, j'aurais pu parler du tombeau de Monmouth.

Northumberland. — Malédiction sur mon cœur! Ma belle-fille, vous m'enlevez tout mon courage par ces nouvelles lamentations sur d'anciennes catastrophes. Mais il faut que je parte et que j'aille là-bas à la rencontre du danger, sans quoi il viendra me chercher dans une autre place où il me trouvera moins bien préparé.

Lady Northumberland. — Oh! fuyez en Écosse, jusqu'à ce que les nobles et les communes armées aient pu faire quelque essai de leur puissance.

Lady Percy. — S'ils gagnent terrain et avantage sur le roi, joignez-vous alors à eux, comme une armure d'acier, pour ajouter de la force à la force; mais au nom de toute notre affection, laissez-les d'abord essayer. Votre fils fit ainsi, on le laissa faire ainsi; c'est ainsi que je devins veuve, et je n'aurai jamais assez de toute ma vie pour arroser de mes larmes ce souvenir, afin qu'il croisse et s'élève aussi haut que le ciel, en mémoire de mon noble époux.

Northumberland. — Allons, allons, rentrez avec moi. Il en est de mon esprit comme de la marée lorsqu'elle s'est élevée à sa plus grande hauteur : elle se tient immobile et ne court d'aucun côté. J'irais volontiers rejoindre l'archevêque, mais mille raisons me retiennent. Je me déciderai pour l'Écosse; là je resterai jusqu'à ce que l'heure et le succès réclament ici ma compagnie. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Londres. — Un appartement de la taverne de la Tête-d'Ours, dans Eastcheap.

Entrent deux garçons de taverne.

Premier garçon. — Que diable as-tu apporté là? Des poires de Messire Jean? Tu sais bien que Sir John ne peut souffrir un Messire Jean.

Second garçon. — Par la messe, tu dis vrai. Le prince mit une fois un plat de Messire Jean devant lui et lui dit que cela faisait cinq autres *Sir Jean*, et alors ôtant son chapeau, il dit : « Je vais maintenant prendre congé de ces six vieux, desséchés, pansus, ridés chevaliers. » Cela le mit en colère de tout son cœur : mais il l'a oublié.

Premier garçon. — Eh bien, alors, enlève-les et mets le couvert, et vois si tu peux découvrir la bande de Sneak; Mistress Tearsheet aimerait à entendre un peu de musique. Dépêche-toi. La chambre où ils ont soupé est trop chaude; ils vont venir tout de suite.

Second garçon. — Camarade, le prince et

tions en reproduisant ici une lettre que M. Guizot nous a fait l'honneur de nous adresser :

« Vous avez entendu dire, messieurs, que, depuis plusieurs années, je me donne le paternel plaisir de raconter l'histoire de France à mes petits-enfants, et vous me demandez si je n'ai pas dessein de publier ces études de famille sur la grande vie de notre patrie. Telle n'avait pas été d'abord ma pensée; c'était de mes petits-enfants, et d'eux seuls, que je me préoccupais. J'avais à cœur de leur faire vraiment comprendre notre histoire et de les y intéresser en satisfaisant à la fois leur intelligence et leur imagination, en la leur montrant à la fois claire et vivante. Toute histoire, celle de la France surtout, est un vaste et long drame où les événements s'enchaînent selon des lois déterminées, et dont les acteurs jouent des rôles qu'ils n'ont pas reçus tout faits ni appris par cœur, et qui sont les résultats, non-seulement de leur situation native, mais de leur propre pensée et de leur propre volonté. Il y a, dans l'histoire des peuples, deux séries de causes à la fois essentiellement diverses et intimement unies; les causes naturelles, qui président au cours général des événements, et les causes libres, qui viennent y prendre place. Les hommes ne font pas toute l'histoire : elle a des lois qui lui viennent de plus haut; mais les hommes sont, dans l'histoire, des êtres actifs et libres qui y produisent des résultats et y exercent une influence dont ils sont responsables. Les causes fatales et les causes libres, les lois déterminées des événements et les actes spontanés de la liberté humaine, c'est là l'histoire tout entière. C'est dans la reproduction fidèle de ces deux éléments que consistent la vérité et la moralité de ces récits.

« Je n'ai jamais été plus frappé de ce double caractère de l'histoire qu'en la racontant à mes petits-enfants. Quand j'ai commencé avec eux ces leçons, ils y prenaient d'avance un vif intérêt, et ils m'écoutaient avec un bon vouloir sérieux; mais quand ils ne saisissaient pas bien le lien prolongé des événements, ou quand les personnages historiques ne devenaient pas, pour eux, des êtres réels et libres, dignes de sympathie ou de réprobation, quand le drame ne se développait pas devant eux clair et animé, je voyais leur attention inquiète ou languissante; ils avaient besoin à la fois de lumière et de vie; ils voulaient être éclairés et émus, instruits et amusés

« En même temps que la difficulté de satisfaire à ce double désir se faisait vivement sentir à moi, j'y découvrais plus de moyens et plus de chances de succès que je ne l'avais prévu d'abord pour faire comprendre à mes jeunes auditeurs l'histoire de France dans sa complication et sa grandeur. Quand Corneille a dit :

.... aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années,

il a dit vrai pour l'intelligence comme pour la valeur. Quand une fois ils sont bien éveillés et donnent vraiment leur attention, les jeunes esprits sont plus sérieux et plus capables qu'on ne le croit de tout comprendre. Pour bien expliquer à mes petits-enfants le lien des événements et l'influence des personnages historiques, j'ai été conduit quelquefois à des considérations très-grandes et à des études de caractères assez approfondies. J'ai presque toujours été, en pareil cas, non-seulement bien compris, mais vivement goûté. J'en ai fait l'épreuve dans le tableau du règne et le portrait du caractère de Charlemagne; les deux grands desseins de ce grand homme, qui a réussi dans l'un et échoué dans l'autre, ont été, de la part de mes jeunes auditeurs, l'objet d'une attention très-soutenue et d'une compréhension très-nette. Les jeunes esprits ont plus de portée qu'on n'est enclin à le présumer, et peut-être les hommes feraient-ils bien quelquefois d'être aussi sérieux dans leur vie que les enfants le sont dans leurs études.

« Pour atteindre le but que je me proposais, j'ai toujours pris soin de rattacher mes récits ou mes réflexions aux grands événements ou aux grands personnages de l'histoire. Quand on veut étudier et décrire scientifiquement un pays, on le parcourt dans toutes ses parties et en tout sens; on visite les plaines comme les montagnes, les villages comme les cités, les recoins obscurs comme les lieux célèbres; ainsi procèdent un géologue, un botaniste, un archéologue, un statisticien, un érudit. Mais quand on veut surtout connaître les principaux traits d'une contrée, ses contours fixes, ses formes générales, ses aspects spéciaux, ses grands chemins, on monte sur les hauteurs; on se place aux points d'où l'on saisit le mieux l'ensemble et la physionomie du pays. Ainsi il faut procéder dans l'histoire, quand on ne veut ni la réduire au squelette d'un abrégé ni l'étendre aux longues dimensions d'un travail d'érudition.

Les grands événements et les grands hommes sont les points fixes et les sommets de l'histoire; c'est de là qu'on peut la considérer dans son ensemble et la suivre dans ses grandes voies. En la racontant à mes petits-enfants, je me suis quelquefois attardé dans quelque anecdote particulière où je trouvais le moyen de mettre en vive lumière l'esprit dominant du temps ou les mœurs caractéristiques des populations; mais, sauf ces rares exceptions, c'est toujours dans les grands faits et les grands personnages historiques que je me suis établi pour en faire, dans mes récits, ce qu'ils ont été dans la réalité, le centre et le foyer de la vie de la France.

« Je n'avais pris d'abord, en donnant ces leçons, que de courtes notes de dates et de noms propres. Quand on m'a donné lieu de croire qu'elles pouvaient avoir pour d'autres enfants que les miens, et même, m'a-t-on dit, pour d'autres que des enfants, quelque utilité et quelque intérêt, j'ai entrepris de les rédiger telles que je les avais développées à mes jeunes auditeurs. Je vous enverrai, messieurs, quelques portions de ce travail, et si, en effet, il vous paraît opportun d'étendre le cercle auquel il a été d'abord destiné, je vous confierai très-volontiers le soin de sa publication.

« Recevez, messieurs, l'assurance de mes sentiments les plus distingués,

GUIZOT.

« Val-Richer, décembre 1870. »

Quel admirable enseignement pour la jeunesse que « *la grande vie de notre patrie* » racontée dans cette langue claire, ferme et imagée, avec cette sûreté de méthode, cette justesse d'appréciation, cette attention scrupuleuse à ne rien laisser qui ne puisse être facilement compris!

Ce sont là des qualités précieuses pour les lecteurs de tout âge; aussi l'auteur prévoit-il que ses leçons auront quelque utilité « *même pour d'autres que pour des enfants.* » Les femmes, les gens du monde, les érudits eux-mêmes tiendront à lire un livre où ils retrouveront, au milieu d'un récit exact et vivant, la science profonde et la hauteur de vues de l'historien de *la Civilisation en Europe et en France*, de l'homme d'État auquel, durant bien des années, nul dans notre pays n'a contesté le premier rang.

Nous nous sommes donc empressés d'accepter l'honneur d'éditer une œuvre utile à des lecteurs si divers et appelée à répandre tant d'idées justes et fécondes, et nous tiendrons à ce qu'elle soit publiée avec tout le soin qu'elle mérite.

CONDITIONS

ET MODE DE PUBLICATION.

L'Histoire de France racontée à mes petits-enfants formera trois volumes grand in-8, imprimés par M. Raçon, dont le goût et l'habileté sont bien connus, et illustrés de plus de cent gravures d'après de magnifiques dessins dans lesquels M. A. de Neuville a montré sous un nouvel aspect son talent aussi correct que dramatique. Ces gravures représenteront des scènes et des personnages historiques, des portraits, des costumes, des monuments; les éléments en seront puisés aux meilleures sources.

Les trois volumes se composeront de 80 à 100 livraisons; chaque livraison, illustrée d'au moins une grande gravure, contient 16 pages et est protégée par une couverture.

Le prix de la livraison est de 50 centimes.

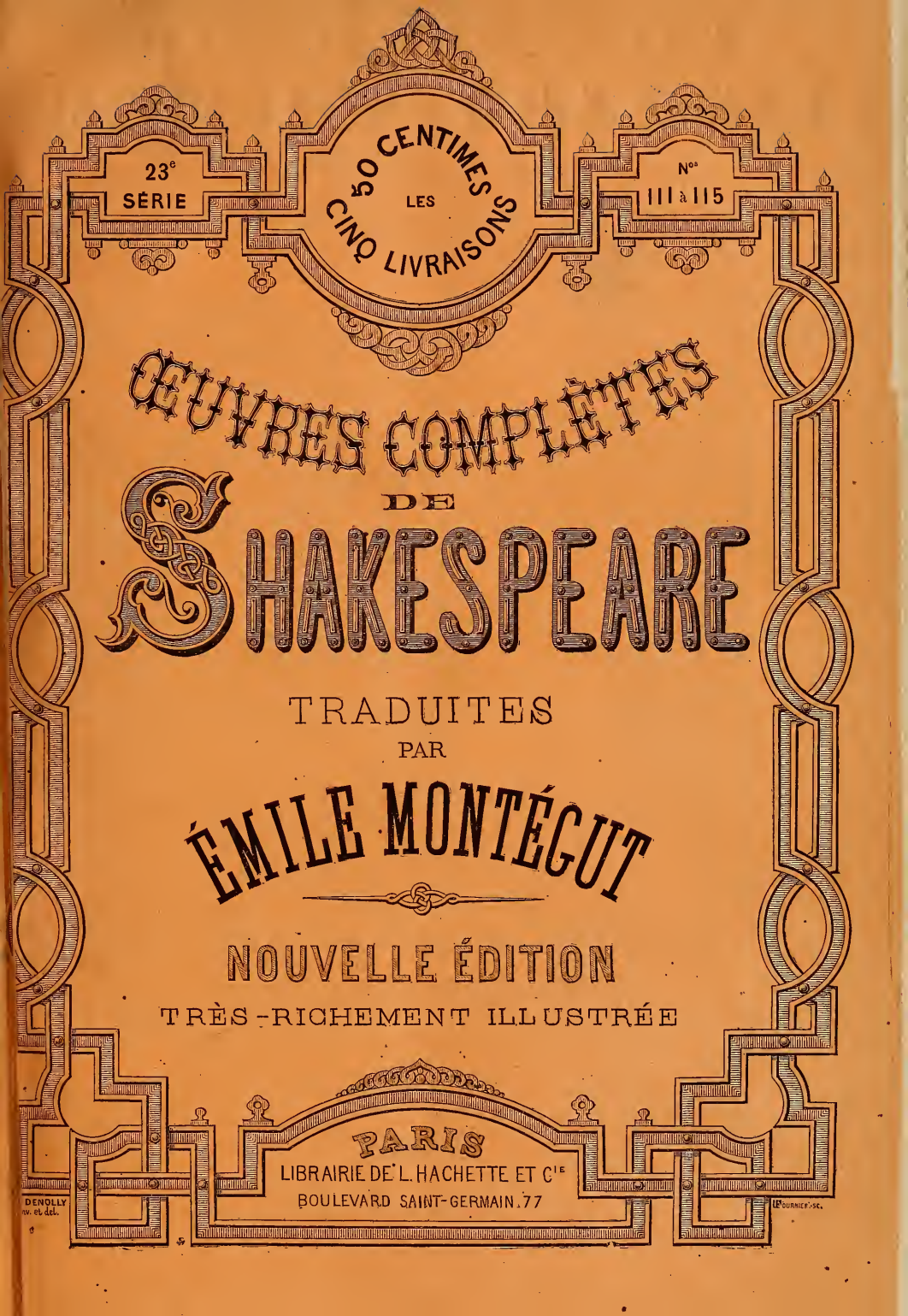
Il paraît une livraison par semaine.

Les tomes I et II sont en vente.

Chaque volume se vend séparément, broché, 18 fr. — Richement relié, avec fers spéciaux, dos en maroquin, plat en toile, tranches dorées, 25 fr.

HACHETTE ET Cie

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.


23e SÉRIE
50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS
Nos 111 à 115
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77
DENOLLY inv. et del.
LFOURNIER sc.

LES PHÉNOMÈNES DE LA PHYSIQUE

PAR A. GUILLEMIN

Auteur du *Ciel*

UN MAGNIFIQUE VOLUME ILLUSTRÉ DE 450 GRAVURES SUR BOIS ET DE 11 PLANCHES TIRÉES EN COULEUR

Broché, 20 fr. — Relié, dos en chagrin, plats en toile, tranches dorées, 25 fr.

Voici le moment de l'année où la science se fait coquette. L'honnête et sévère dame veut plaire, non plus seulement à ses servants habituels, mais à tout le monde. Elle se fleurit et se pomponne, et sourit aux passants à travers les vitraux des libraires. Est-ce un tort? Non, assurément : il n'est pas défendu d'être aimable quand on reste honnête et sincère. Et c'est même la nature de la vraie science, que de pouvoir se plier à tous les goûts et de se faire accepter par toutes les intelligences. Il n'est pas une science — j'entends une science naturelle — qui n'ouvre des champs sans limites à l'imagination, à la rêverie du poëte et du penseur. Ainsi, dans le beau livre de M. Amédée Guillemin, *le Ciel*, en regardant ces chromolithographies si douces à l'œil, où l'horizon de Paris, avec toutes ses étoiles, se dessine, pâle et bleu, au-dessus des monuments, on se prend à songer, comme en face du paysage d'un maître. Puis, quand on a contemplé tous ces astres, chacun dans sa dimension relative, quand on a été ébloui de toute cette splendeur céleste, on veut savoir le nom de ces points errants dans le ciel, et de l'image on va au texte. C'est le premier pas dans la voie de la science, et avec un guide comme M. Guillemin on peut être assuré que ce premier pas ne sera pas le dernier.

Cette année, le même écrivain vient encore, dans les *Phénomènes de la physique*, d'embrasser la nature dans ses plus générales manifestations et de faire de la haute science, en restant simple et clair. Les travaux d'Ampère, d'Arago, de Faraday sont résumés et présentés par M. Guillemin avec ordre et méthode.

Je parlais tantôt de la poésie qui se trouve dans la science, et non sans raison; car je ne sais rien qui parle plus à l'imagination que cette admirable découverte de l'analyse spectrale, qui a permis de trouver quatre métaux nouveaux et d'étudier la composition chimique du soleil, des étoiles et des nébuleuses. Connaître la constitution chimique d'une nébuleuse! quel étonnement et quelle gloire pour l'homme, et qu'en penserait Képler lui-même, s'il lui était donné d'assister à une telle chose! Voilà les vrais miracles, et ceux-là, ce ne sont ni des prophètes, ni des illuminés qui les ont accomplis, mais d'humbles savants qui ont cherché là où l'on trouve, dans l'observation et dans l'analyse.

(*Avenir National*, du 31 décembre. — Désonnaz.)

L'auteur du *Ciel*, M. A. Guillemin, nous donne, cette année, sous le titre de *les Phénomènes de la physique*, un livre édité avec un grand luxe de figures et de planches, auquel le succès très-mérité du *Ciel* présage de nombreux lecteurs. Nous laissons M. Guillemin indiquer lui-même le plan de cet ouvrage et l'esprit qui a présidé à sa rédaction. « Pesanteur, son, chaleur, électricité, lumière, telles sont les catégories dans lesquelles viennent se ranger les phénomènes dont la description fait l'objet de cet ouvrage. Nous ne nous sommes point borné, du reste, à un simple exposé des faits, nous avons essayé d'en faire saisir les rapports intimes, en d'autres termes, les lois, tâche un peu ardue peut-être quand on n'appelle pas à son secours le langage si clair et si simple des mathématiques. Nous avons conçu et rédigé ce nouveau travail dans le même esprit que notre ouvrage d'astronomie intitulé *le Ciel* : c'est assez dire que nous n'avons pas eu la pensée ni la prétention d'écrire un cours de physique ; nous avons tenté d'aplanir la voie à ceux qui veulent pousser plus loin leurs études, tout en donnant aux gens du monde une idée suffisamment claire et juste de la science. » Le public, dont les sympathies sont depuis longtemps acquises à l'auteur du *Ciel*, montrera cette fois encore à M. Guillemin, nous en sommes certain, que son plan est bon, et qu'il l'a heureusement suivi.

(*Temps*, du 31 décembre. — L. Grandeau.)

Dans un sujet plus technique, M. Amédée Guillemin, l'auteur du *Ciel*, a su rester attrayant et clair. Ses *Phénomènes de la Physique* initient l'ignorant aux lois de la pesanteur et du son, de l'électricité et de la lumière. Ce n'était pas une tâche facile que d'exposer ces raisons de choses, *rerum causas*, dont la physique est la logique naturelle, sans recourir au grimoire des chiffres et à la langue des mathématiques. M. Amédée Guillemin étude cette difficulté par une clarté de démonstration que n'altèrent pas les problèmes les plus compliqués, et la clarté n'est chez lui que la transparence de la profondeur.

(*Presse*, du 30 décembre. — Paul de St-Victor.)

La maison Hachette se fait toujours remarquer par le nombre et la beauté de ses publications ; elle nous offre cette année :

Les *Phénomènes de la physique*, superbe livre d'étrennes, grand in-8 de 780 pages, illustré de 11 planches imprimées en couleur et de 450 figures, est dû à la plume de M. Guillemin, l'auteur du *Ciel*. M. Guillemin est un de nos savants vulgarisateurs des plus justement estimés. Dans ce remarquable ouvrage, tout à la fois sérieux et à la portée des gens du monde, on s'initie sans peine aux phénomènes les plus grandioses et aux applications les plus utiles qui sont du ressort de la physique. Pesanteur, son, chaleur, électricité, lumière, telles sont les catégories sous lesquelles viennent se ranger les sujets traités dans ce fécond ouvrage. M. Guillemin ne s'est point borné à un simple exposé des faits : il a essayé d'en faire saisir les rapports intimes, les lois; tâche ardue quand on n'appelle pas à son secours le langage si clair et si simple des mathématiques, mais dans laquelle l'élégant vulgarisateur a parfaitement réussi. (*Gazette de France*, du 31 décembre. — Rambosson.)

M. Amédée Guillemin, l'auteur du *Ciel* vient de donner un pendant à ce beau livre en publiant *les Phénomènes de la Physique*, magnifique volume de près de 800 pages, illustré de 450 figures et de 11 planches imprimées en couleur.

Il sera bien difficile de ne pas aimer la physique avec un pareil interprète. On l'apprendra en se jouant. Les gravures sont si nombreuses et flattent tant le regard que, malgré soi, il faut remonter du dessin au texte, quand le texte par lui-même n'excite pas la curiosité. Le nouveau livre n'a pas la sécheresse d'un traité de physique et il est néanmoins presque aussi complet; il peut avantageusement être mis dans les mains des jeunes étudiants.

C'est un cours très-lucide où les expériences du professeur sont remplacées par des illustrations qui font toucher du doigt les phénomènes et leur interprétation; en outre, les découvertes les plus récentes y sont relatées avec leurs démonstrations à l'appui, ce qui manque à plus d'un traité didactique.

Il nous faut citer parmi les planches hors texte la bulle de savon, phénomène d'interférence et anneaux colorés, la lumière électrique dans les tubes de Gessler, l'arc-en-ciel, l'aurore boréale. Ces gravures coloriées sont d'un merveilleux effet. Il sera bien difficile de faire maintenant plus beau que le livre de M. Guillemin.

(*Constitutionnel*, du 30 décembre. — De Parville.)

Quant à M. Amédée Guillemin, depuis longtemps on le connaît, on l'apprécie et on l'aime; aussi le succès des *Phénomènes de la physique* sera-t-il au moins aussi grand que celui qu'obtint jadis *le Ciel*, et c'est justice.

M. Guillemin s'est bien gardé de suivre les errements de ses devanciers; dédaignant la partie anecdotique de la science, il cherche à intéresser les lecteurs, non en leur montrant en détail les applications pratiques des découvertes des physiciens, mais en leur expliquant dans un langage toujours clair, précis, noble, les mystérieux phénomènes qu'on jusqu'ici on n'avait jamais cherché à faire comprendre sans l'aide des mathématiques.

« Il ne faut point chercher dans l'étude des phénomènes physiques, dit-il, faite au point de la science pure, le charme des descriptions poétiques ou pittoresques; en revanche, une telle étude est éminemment

LADY PERCY. Oh! cependant, au nom de Dieu, n'allez pas à ces guerres!
(Acte II, sc. III.)

M. Poins vont venir tout à l'heure : ils mettront deux de nos jaquettes et de nos tabliers, et Sir John ne doit pas le savoir : Bardolph est venu prévenir de la chose.

Premier garçon. — Par la messe, nous allons voir une drôle de farce ; ce sera un excellent stratagème.

Second garçon. — Je vais voir si je puis trouver Sneak. (*Il sort.*)

Entrent L'HÔTESSE *et* DOLL TEARSHEET.

L'hôtesse. — Vrai, mon cher cœur, il me semble que vous êtes maintenant dans un excellemment bon état; votre petit pouls bat aussi extraordinairement que le cœur peut le souhaiter, et quant à vos joues, je vous garantis qu'elles sont aussi rouges que n'importe quelle rose, là, en bonne vérité! Mais, sur ma foi, vous avez bu trop de vin des Canaries; c'est un vin merveilleusement empoignant et qui vous parfume le sang avant qu'on puisse dire : « qu'ai-je donc? » Comment allez-vous maintenant?

Doll. — Mieux que tout à l'heure! Hem!

L'hôtesse. — Pardi, voilà qui est bien dit; un bon cœur vaut de l'or. Voyez, voici Sir John.

Entre FALSTAFF.

Falstaff, *chantant.*— « Lorsque Arthur tint d'abord sa cour. » Videz le pot de chambre. « Et c'était un digne roi. » (*Sort le garcon.*) Comment vous trouvez-vous maintenant, Mistress Doll?

L'hôtesse. — Malade d'un éblouissement, oui, en vérité.

Falstaff. — Ainsi sont toutes ses pareilles; dès qu'elles ont des éblouissements, elles sont malades.

Doll. — Crapuleuse canaille, c'est là toutes les consolations que vous me donnez?

Falstaff. — Vous les faites grasses, vos canailles, Mistress Doll.

Doll. — Je les fais! c'est la gourmandise et les maladies qui les font; je ne les fais pas, moi.

Falstaff. — Si le cuisinier aide à faire la gourmandise, vous aidez à faire les maladies, Doll : nous attrapons cela de vous, nous attrapons cela de vous, Doll; accordez-moi cela, ma petite vertu, accordez-moi cela.

Doll. — Oui, pardi! vous attrapez nos chaînes et nos bijoux.

Falstaff. — « Vos broches, vos perles et vos chatons : » car pour servir bravement, vous savez, il faut s'avancer sans traîner, traverser la brèche avec la pique bravement tendue, et aller bravement chez le chirurgien; il faut se lancer bravement sur les pièces chargées.

Doll. — Allez vous pendre, congre boueux, allez vous pendre!

L'hôtesse. — Allons, voilà encore vos anciennes habitudes; vous ne pouvez pas vous rencontrer sans avoir quelque dispute : vous êtes tous deux, en bonne vérité, aussi mauvais que des rôties sèches; vous ne pouvez pas supporter les *confirmités* l'un de l'autre. Eh, jour de Dieu! il faut qu'il y en ait un qui supporte l'autre, et ce doit être vous : (*à Doll*) vous êtes le plus faible vase comme on dit, le vase le plus vide.

Doll. — Est-ce qu'un faible vase vide peut supporter un si large tonneau plein? Il y a en lui toute la cargaison d'un marchand de vins de Bordeaux; vous n'avez jamais vu un bâtiment dont la cale soit mieux remplie. Allons, je veux être amie avec toi, Jack. Tu pars pour les guerres, et si je dois te revoir ou non, personne ne s'en soucie.

Rentre le garçon de taverne.

Le garçon. — Monsieur, l'enseigne Pistol est en bas et désirerait vous parler.

Doll. — Pendu soit-il, cette canaille de querelleur! Ne le laissez pas venir; c'est le drôle le plus mal embouché d'Angleterre.

L'hôtesse. — Si c'est un querelleur, qu'il ne vienne pas ici : non, sur ma foi; il faut que je vive avec mes voisins, je ne veux pas de querelleurs : j'ai bonne renommée et bon crédit parmi les plus honnêtes gens. Fermez la porte; il n'entre point de querelleurs ici! je n'ai pas vécu jusqu'à présent pour avoir maintenant des querelles; fermez la porte, je vous en prie.

Falstaff. — Entends-tu, Hôtesse?

L'hôtesse.—Je vous en prie, tranquillisez-vous, Sir John; il n'entrera pas de tapageurs ici.

Falstaff. — Entends-tu? c'est mon enseigne.

L'hôtesse. — Trou la la, Sir John, ne m'en parlez pas; votre enseigne de querelleur n'est pas faite pour ma porte. J'étais l'autre jour devant M. Maigret, le député, et comme il me disait, — c'était pas plus tard que mercredi dernier, — « Voisine Quickly, » me disait-il,— notre ministre, M. Motus était présent, — « Voisine Quickly, me dit-il, ne recevez que les gens civils, vous avez une mauvaise réputation.... » Je sais bien pour-

quoi il disait cela et je pourrais le dire — « car, dit-il, vous êtes une honnête femme et qu'on estime : par conséquent faites attention aux hôtes que vous recevez ; ne recevez pas, dit-il, de ces compagnons querelleurs. » Il n'en vient pas ici : cela vous ravirait l'âme d'entendre ce qu'il disait; non, je ne veux pas de querelleurs.

Falstaff. — Ce n'est pas un querelleur, hôtesse; c'est un petit chevalier d'industrie bien doux, sur ma foi; vous pouvez le tapoter aussi gentiment qu'une petite levrette; il n'oserait pas se quereller avec une poule de Barbarie, s'il lui voyait seulement hérisser ses plumes en signe de résistance. Faites-le venir, garçon. (*Sort le garçon.*)

L'hôtesse. — Vous l'appelez chevalier de l'industrie? Je ne fermerai jamais ma porte à un honnête homme et à un chevalier de l'industrie : mais je n'aime pas les querelles; sur ma foi, je me sens toute mal à l'aise lorsqu'on prononce ce mot de querelles : sentez comme je tremble, mes maîtres; voyez-vous; ah, je vous en réponds que je tremble!

Doll. — Vous tremblez, en effet, hôtesse.

L'hôtesse. — N'est-ce pas que je tremble? Ah! oui, en bonne vérité, je tremble comme si j'étais une feuille de tremble: je ne peux pas souffrir les querelleurs.

Entrent PISTOL, BARDOLPH *et* LE PAGE.

Pistol. — Dieu vous garde, Sir John.

Falstaff. — Vous êtes le bienvenu, enseigne Pistol. Ici, Pistol; je vous charge avec un coup de Xérès; déchargez-vous sur mon hôtesse.

Pistol. — Je déchargerai sur elle, Sir John, avec un pistolet à deux balles.

Falstaff. — Elle est à l'épreuve du pistolet, Monsieur; à peine si vous la blesseriez.

L'hôtesse. — Voyons, je ne veux pas boire d'épreuves, ni de boulet; je ne veux pas boire au delà de ce qui peut me faire du bien, pour faire plaisir à qui que ce soit, moi.

Pistol. — A vous alors, Mistress Dorothée : je vais vous charger.

Doll. — Me charger? je vous méprise, misérable compagnon. Comment vous, un pauvre hère sans chemises, une vile canaille, un escroc! Joli galant, ma foi! Arrière, coquin ranci, arrière! Je suis de la viande pour votre maître.

Pistol. — Je vous connais, Mistress Dorothée.

Doll. — Arrière, canaille de coupe-bourse! arrière, sale douzil! Par ce vin, je vais vous fourrer mon couteau dans vos mâchoires pourries, si vous faites le sabreur malhonnête avec moi. Arrière, canaille d'ivrogne! arrière, traîneur fourbu de grand sabre! Depuis quand ces manières, s'il vous plaît, Monsieur? Quoi! pour deux aiguillettes que vous avez à l'épaule? voilà-t-il pas?

Pistol. Je tuerai votre collerette pour ce que vous dites.

Falstaff. — Assez, Pistol; je ne voudrais pas que vous vous oubliassiez ici : débarrassez notre compagnie de votre personne, Pistol.

L'hôtesse. — Non, mon bon capitaine Pistol; pas ici, mon doux capitaine.

Doll. — Capitaine! abominable filou damné, n'as-tu pas honte de t'entendre appeler capitaine? Si les capitaines étaient de mon avis, ils vous sabreraient pour prendre leurs titres sans les avoir gagnés. Capitaine, vous manant! et pourquoi? pour avoir déchiré la collerette d'une pauvre putain dans un bordel? Lui capitaine! pendu soit-il le coquin! Il vit de prunes cuites moisies et de brioches sèches. Capitaine! Lumière de Dieu! ces scélérats feront du mot capitaine un mot aussi odieux que le mot *occuper*, qui était un mot parfaitement honnête avant les mauvaises acceptions qu'on lui a données : aussi les capitaines feront bien d'y faire attention.

Bardolph. — Je t'en prie, redescends, mon bon enseigne.

Falstaff. — Écoute ici, Mistress Doll.

Pistol. — Moi, non : je te le déclare, caporal Bardolph, je serais capable de la mettre en pièces; je me vengerai d'elle.

Le page. — Je t'en prie, redescends.

Pistol. — Par cette main, avant de descendre, je la verrai d'abord damnée dans le lac damné de Pluton, au plus profond du gouffre infernal, avec l'Erèbe et les plus vilains tourments. Tendez l'hameçon et la ligne, vous dis-je. A bas! à bas chiens! à bas truands! N'avons-nous pas Irène ici?

L'hôtesse. — Mon bon capitaine *Pissoles*, soyez calme; il est très-tard, sur ma foi: je vous en *supplicie*, *immodérez* votre colère.

Pistol, *déclamant d'une voix théâtrale.* —

Voilà, ma foi, de bonnes prétentions! Est-ce que des chevaux de carriole
Et de mauvaises rosses d'Asie, trop engraissées,
Qui ne peuvent pas faire plus de trente miles en un jour,

Vont se comparer aux Césars, aux *Cannibales*,
Et aux Grecs troyens? non, damnez-les plutôt
Avec le roi Cerbère et que le ciel en rugisse!
Allons-nous, pour des sottises, en venir à de vilaines choses?

L'HÔTESSE. — Sur ma foi, capitaine, ce sont là de très-méchantes paroles.

BARDOLPH. — Pars, mon bon enseigne : cela va tout à l'heure aboutir à une querelle.

PISTOL. — Meurent les hommes comme des chiens! Donnez les écus comme des épingles! n'avons-nous pas Irène ici?

L'HÔTESSE. — Sur ma parole, capitaine, nous n'avons ici personne de ce nom. Eh mordieu! croyez-vous que je la cacherais? Au nom de Dieu, tenez-vous tranquille.

PISTOL. — En ce cas, mange et engraisse-toi, ma belle Callipolis. Allons, donnez-nous du Xérès.

Se fortuna me tormenta, la speranza me contenta.

Est-ce que nous craignons les bordées? non, que le démon fasse feu : donnez-moi du Xérès, et toi, ma bien-aimée, repose ici. (*Il dépose son épée.*) Allons-nous mettre le point définitif ici, et les *et cetera* ne comptent-ils plus?

FALSTAFF. — Pistol, je voudrais être tranquille.

PISTOL. — Mon doux chevalier, je baise ta patte. Comment donc! nous avons vu les sept étoiles.

DOLL. — Au nom de Dieu, jetez-le en bas des escaliers; je ne puis supporter une telle braillarde canaille.

PISTOL. — Me jeter en bas des escaliers? Est-ce que nous ne connaissons pas les juments de Galloway?

FALSTAFF. — Bardolph, fiche-le moi en bas comme un palet de jeu de bouchon. Parbleu, s'il ne fait rien que dire des riens, il sera ici à l'état de rien.

BARDOLPH. — Allons, redescendez.

PISTOL. — Comment? allons-nous avoir une incision? allons nous nous faire une saignée? (*Il saisit son épée.*) En ce cas, que la mort me perce et abrége mes jours lamentables! Alors, que les trois sœurs dévident des blessures mortelles, effrayantes, béantes! Viens, dis-je, Atropos!

L'HÔTESSE. — Voilà de jolies affaires en train!

FALSTAFF. — Donne-moi ma rapière, petit.

DOLL. — Je t'en prie, Jack, je t'en prie, ne dégaîne pas.

FALSTAFF. — Redescendez les escaliers. (*Il dégaîne.*)

L'HÔTESSE. — Voilà un beau tapage! Ah! je cesserais de tenir maison plutôt que d'avoir ces *tarreurs* et ces alarmes-là. On va se tuer, j'en suis sûre. Hélas! hélas! rengainez vos épées, rengainez vos épées! (*Sortent Pistol et Bardolph.*)

DOLL — Je t'en prie, Jack, sois calme. Le drôle est parti. Ah, vaillant petit coquin de putassier que vous êtes!

L'HÔTESSE. — N'êtes-vous pas blessé à l'aine? Il m'avait semblé qu'il vous avait porté un mauvais coup dans le ventre.

Rentre BARDOLPH.

FALSTAFF. — L'avez-vous flanqué à la porte?

BARDOLPH. — Oui, Monsieur. La canaille est ivre; vous l'avez blessé à l'épaule, Monsieur.

FALSTAFF. — Cette canaille! me braver!

DOLL. — Ah! aimable petit coquin! hélas, pauvre singe, comme tu sues? Allons, laisse-moi essuyer ta face; venez ici, mauvais garnement! Ah coquin, sur ma foi, je t'aime. Tu es aussi valeureux qu'Hector de Troie, tu vaux cinq Agamemnons et tu vaux dix fois plus que les neuf preux. Ah, scélérat!

FALSTAFF. — Quel drôle que ce manant! je ferai sauter le coquin sur la couverture.

DOLL. — Fais-le, si tu t'en sens le cœur; si tu le fais, je te ferai trémousser entre deux draps, moi.

LE PAGE. — La musique est venue, Monsieur.

Entrent des MUSICIENS.

FALSTAFF. — Qu'ils jouent! Jouez, Messieurs. — Assieds-toi sur mes genoux, Doll. Une canaille de manant vantard comme cela! Le drôle m'a fui aussi vite que du vif-argent.

DOLL. — Oui, ma foi, et toi tu l'as poursuivi du pas d'une église. Ah, gros petit marcassin de la foire de Saint-Barthélemy, quand cesseras-tu de te battre le jour, et de t'escrimer la nuit, et commenceras-tu à rapiécer ton vieux corps pour le ciel?

Entrent par derrière LE PRINCE HENRI *et* POINS *déguisés en garçons de taverne.*

FALSTAFF. — Paix, ma bonne Doll; ne parle pas comme une tête de mort : ne m'engage pas à me rappeler ma fin.

DOLL. — Maraud, quel est le caractère du prince?

DOLL TEARSHEET. Je t'en prie, Jack, je t'en prie, ne dégaine pas.

(Acte II, sc. IV.)

FALSTAFF. — Un bon jeune garçon sans cervelle : il aurait fait un bon panetier, il aurait bien coupé le pain.

DOLL. — On dit que Poins a beaucoup d'esprit.

FALSTAFF. — Lui, beaucoup d'esprit? pendu soit-il le babouin! Son esprit est aussi épais que la moutarde de Tewkesbury ; il n'y a pas plus de pensée en lui que dans un maillet.

DOLL. — Pourquoi donc alors le prince l'aime-t-il tant?

FALSTAFF.— Parce que leurs jambes sont de la même grosseur, qu'il joue bien au palet, qu'il mange du congre au fenouil et qu'il avale les bouts de chandelles allumés dans l'eau-de-vie, et qu'il monte les chevaux de bois avec les enfants, et qu'il saute à pieds joints sur les escabeaux, et qu'il jure avec bonne grâce, et qu'il porte des bottes bien collantes qui ont tout à fait l'air d'enseignes de bottiers, et qu'il n'engendre pas de querelles en racontant des histoires secrètes : c'est pour ces qualités de paillasse et d'autres encore, qui montrent un faible esprit et un corps robuste, que le prince l'admet ; car le prince est lui-même un autre Poins; le poids d'un cheveu égaliserait leurs valeurs.

LE PRINCE HENRI. — Est-ce que ce moulin à paroles ne mériterait pas qu'on lui coupât les oreilles?

POINS. — Rossons-le devant sa catin.

LE PRINCE HENRI. — Regarde-moi ce vieux ridé qui se fait gratter la nuque comme un perroquet.

POINS. — N'est-il pas étrange que le désir survive de tant d'années à la puissance.

FALSTAFF. — Baise-moi, Doll.

LE PRINCE HENRI. — Saturne et Vénus en con-

jonction cette année : est-ce que l'Almanach prédisait rien de semblable ?

Poins. — Et voyez un peu si son Trigon enflammé de valet n'est pas en train de dire un mot de douceur aux vieilles tablettes de son maître, à son livre de compte, à son *agenda*.

Falstaff. — C'est par complaisance que tu me caresses ?

Doll. — Non vraiment, je t'embrasse de bien bon cœur.

Falstaff. — Je suis vieux, je suis vieux.

Doll. — Je t'aime bien mieux que je n'aime n'importe lequel de ces mauvais jeunes gens.

Falstaff. — De quelle étoffe veux-tu avoir une pélerine? Je recevrai de l'argent jeudi; tu auras un bonnet demain. Allons, une chanson joyeuse; il se fait tard, nous allons nous mettre au lit. Tu m'oublieras lorsque je serai parti.

Doll. — Sur ma foi, tu vas me faire pleurer si tu parles ainsi; tâche de savoir si je m'habillerai de beaux habits jusqu'à ton retour. — Bon, écoutons la fin de la chanson.

Falstaff. — Du Xérès, Francis.

Le prince Henri *et* Poins, *s'avançant*. — Voilà, voilà, Monsieur.

Falstaff. — Ah! un fils bâtard du roi? et toi, n'es-tu pas Poins, son frère?

Le prince Henri. — Eh bien! mappemonde de continents pleins de péchés, quelle vie mènes-tu?

Falstaff. — Une meilleure vie que toi : je suis un gentilhomme, tu es un garçon tireur de vin.

Le prince Henri. — C'est très vrai, Monsieur, et je suis venu pour vous tirer les oreilles.

L'hôtesse. — Ah! le Seigneur protége ta bonne grâce! sois le bienvenu à Londres. Le ciel bénisse ta jolie figure! Mais quoi! vous êtes donc revenus du pays de Galles?

Falstaff. — Folle et crapuleuse engeance de majesté, (*posant la main sur Doll*) par cette chair légère et ce sang corrompu, tu es le bienvenu.

Doll. — Qu'est-ce à dire? gros sot, je vous méprise.

Poins. — Monseigneur, si vous ne le prenez pas avec colère, il va vous frustrer de votre vengeance et tourner toute la chose en plaisanterie.

Le prince Henri. — Infecte mine de chandelles, avec quels termes bas ne parliez-vous pas de moi il n'y a qu'un instant, devant cette honnête, civile, vertueuse dame?

L'hôtesse. — Béni soit votre bon cœur! elle est ce que vous dites, sur ma foi.

Falstaff. — Est-ce que tu m'as entendu?

Le prince Henri. — Oui, et vous me saviez près de vous comme vous le saviez lorsque vous vous êtes enfui à Gadshill : vous saviez que j'étais à vos talons et vous avez parlé exprès pour mettre ma patience à l'épreuve,

Falstaff. — Non, non, non, il n'en est pas ainsi; je ne pensais pas que tu fusses à portée de ma voix.

Le prince Henri. — En ce cas, je vous forcerai à confesser votre insulte gratuite, et je sais comment vous arranger.

Falstaff. — Il n'y a pas d'insulte, Hal; sur mon honneur, il n'y a pas d'insulte.

Le prince Henri. — Comment, ce n'est pas une insulte de me déprécier, de m'appeler panetier, taille-pain et je ne sais quoi encore?

Falstaff. — Il n'y a pas d'insulte, Hal.

Poins. — Pas d'insulte!

Falstaff. — Pas la moindre insulte, Ned; pas d'insulte, honnête Ned. Je l'ai déprécié devant les méchants afin que les méchants ne pussent pas se prendre d'affection pour lui; en ce faisant, je remplis le rôle d'un ami plein de sollicitude et d'un loyal sujet, et ton père me doit des remerciements pour cela. Il n'y a pas d'insulte, Hal; pas d'insulte, pas d'insulte, Ned; non, mes enfants, il n'y en a aucune.

Le prince Henri. — Vois un peu, comme pour faire ta paix avec nous, tu outrages maintenant cette vertueuse Dame, par pure crainte et entière couardise! Est-ce qu'elle est du nombre des méchants? Est-ce que ton hôtesse est du nombre des méchants? Ton page est-il un méchant? Et l'honnête Bardolph, dont le nez brûle de zèle, est-il un méchant?

Poins. — Réponds, orme mort, réponds.

Falstaff. — Le démon a inscrit irrémissiblement Bardolph sur ses listes; sa figure est la cuisine particulière de Lucifer, là où il ne fait rien que rôtir des *soiffeurs*. Quant au page, il y a un bon ange auprès de lui; mais le diable lui fait signe aussi.

Le prince Henri. — Et les femmes!

Falstaff. — L'une d'elles est déjà en enfer et elle brûle, la pauvre âme! Quant à l'autre, je lui dois de l'argent, et si elle est damnée pour cela, je n'en sais rien.

L'hôtesse. — Non, je vous le garantis.

Falstaff. — Non, je crois en effet que tu ne l'es pas; je crois que tu es excusée pour cela :

mais pardi, il y a un autre chef d'accusation contre toi; la liberté que tu laisses de manger de la chair dans ta maison, contrairement à la loi, délit pour lequel je crois que tu burleras.

L'HÔTESSE. — Tous les aubergistes font de même: qu'est-ce que c'est qu'un gigot de mouton ou deux dans tout un carême?

LE PRINCE HENRI. — Vous, Madame....

DOLL. — Que dit votre Grâce?

FALSTAFF. — Sa Grâce dit des choses qui font révolter sa chair. (*On frappe à l'intérieur.*)

L'HÔTESSE. — Qui frappe si haut à la porte? regardez ici, à la porte, Francis.

Entre PETO.

LE PRINCE HENRI. — Peto! Eh bien, quelles nouvelles?

PETO. — Le roi, votre père, est à Westminster: il est arrivé du Nord vingt courriers éreintés et n'en pouvant plus; et comme je venais, j'ai rencontré sur mon chemin une douzaine de capitaines, nu-tête, suants, frappant aux tavernes, et demandant à tout le monde où était Sir John Falstaff.

LE PRINCE HENRI. — Par le ciel, Poins, je me sens très à blâmer de profaner un temps précieux en dissipations, alors que la tempête du bouleversement, pareille au vent du sud chargé d'un noir nuage, commence à fondre et à pleuvoir sur nos têtes nues et désarmées. Donne-moi mon épée et mon manteau. Bonne nuit, Falstaff. (*Sortent le prince Henri, Poins, Peto et Bardolph.*)

FALSTAFF. — Voilà qu'arrivait le plus exquis morceau de la nuit, et il nous faut partir sans y mordre. (*On frappe de nouveau.*) Comment, on frappe encore!

Rentre BARDOLPH.

FALSTAFF. — Eh bien, qu'y a-t-il?

BARDOLPH. — Il vous faut partir immédiatement pour la cour, Monsieur; une douzaine de capitaines vous attendent à la porte.

FALSTAFF, *au Page.* — Paie les musiciens, maraud. Adieu, hôtesse; adieu, Doll. Vous voyez, mes bonnes filles, comme on recherche les hommes de mérite; les propres à rien peuvent dormir, tandis que l'homme d'action est appelé. Adieu, mes bonnes filles; si je ne reçois pas l'ordre de marcher sur l'heure, je vous verrai avant mon départ.

DOLL. — Je ne puis parler. Ah! si mon cœur n'est pas près d'éclater!... Allons, mon doux Jack, prends bien soin de toi.

FALSTAFF. — Adieu, adieu. (*Sortent Falstaff et Bardolph.*)

L'HÔTESSE. — Allons, porte-toi bien; vienne la saison des petits pois, il y aura vingt-neuf ans que je te connais; mais d'homme plus honnête et d'un cœur plus loyal.... Allons, porte-toi bien.

BARDOLPH, *de l'extérieur.* — Mistress Tearsheet!

L'HÔTESSE. — Qu'y a-t-il?

BARDOLPH. — Dites à Mistress Tearsheet de venir parler à mon maître.

L'HÔTESSE. — Oh! courez, Doll, courez; courez, ma bonne Doll. (*Elles sortent.*)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Westminster. — Un appartement dans le palais.

Entre LE ROI HENRI *dans sa robe de chambre avec un* PAGE.

LE ROI HENRI. — Allez, mandez ici les comtes de Surrey et de Warwick; mais avant qu'ils n'arrivent, recommandez-leur de lire attentivement ces lettres et de les bien méditer: faites bonne diligence. (*Sort le Page.*) Combien de milliers de mes plus pauvres sujets sommeillent à cette heure! O sommeil, aimable sommeil, doux réparateur de la nature, comme il faut que je t'aie effrayé pour que tu ne veuilles plus venir peser sur mes paupières et engourdir mes sens dans l'oubli? Pour-

quoi, sommeil, couches-tu dans des cabanes enfumées, où tu n'as pour t'étendre que de dures paillasses et pour t'inviter au repos que le bourdonnement des mouches de nuit, plus volontiers que dans les chambres parfumées des grands, sous les dais de couches somptueuses, où tu serais bercé par les sons des plus douces mélodies? O Dieu stupide, pourquoi dors-tu avec les gens bas dans des lits infects, et laisses-tu la couche royale devenir une guérite de vigilance et une tour de tocsin d'alarme. Quoi! tu peux fermer les yeux du mousse au sommet du mât où prend le vertige, tu peux bercer son cerveau avec le mouvement de la vague brutale et impérieuse, pendant la visite même des vents qui, saisissant par le faîte les lames implacables, frisent leurs têtes monstrueuses et les suspendent aux nuages qui passent avec une si assourdissante clameur que la mort elle-même s'éveille dans ce tapage! tu peux, partial sommeil, donner le repos au mousse trempé d'eau dans une heure si rude, et tu le refuses dans la nuit la plus calme et la plus tranquille, à un roi possesseur de tous les moyens, de toutes les ressources qui peuvent te solliciter. Alors, dormez, humbles heureux! Mal à l'aise repose la tête qui porte une couronne.

Entrent WARWICK, SURREY *et* SIR JOHN BLUNT.

WARWICK. — Mille bonjours à votre Majesté!

LE ROI HENRI. — Est-il l'heure du bonjour, Lords?

WARWICK. — Il est une heure, et passée.

LE ROI HENRI. — En ce cas, bonjour à vous tous, Milords. Avez-vous lu les lettres que je vous ai envoyées?

WARWICK. — Nous les avons lues, mon Suzerain.

LE ROI HENRI. — Alors, vous voyez combien le corps de notre royaume est impur, quelles maladies vigoureuses y croissent, et à quel point le danger est près du cœur.

WARWICK. — Il n'est encore qu'à l'état de malaise, et peut être rétabli dans sa force première avec de bons conseils et quelques remèdes. Milord Northumberland sera bientôt refroidi.

LE ROI HENRI. — O ciel! si on pouvait lire le livre du destin et voir les révolutions des temps, tantôt aplanir les montagnes et dissoudre dans la mer le continent fatigué de sa solide fermeté, et tantôt rendre trop large, pour les reins de Neptune, la ceinture de falaises de l'océan; si on pouvait voir comment les circonstances se raillent de nous, et de quelles liqueurs différentes les vicissitudes des choses remplissent la coupe de la mobile fortune, le plus heureux jeune homme, en découvrant le voyage qu'il lui faut faire, ses périls passés, ses épreuves à venir, voudrait fermer le livre, s'asseoir et mourir. Il n'y a pas dix ans que Richard et Northumberland étaient de grands amis et festoyaient ensemble, et deux ans plus tard, ils étaient en guerre. Il n'y a que huit ans que ce Percy était l'homme le plus près de mon âme, qu'il travaillait à mes affaires comme un frère et qu'il mettait à mes pieds son affection et sa vie; oui, et que par amour pour moi, il défiait Richard, en face même. Mais lequel de vous était présent, (*à Warwick*) — vous y étiez, vous, cousin Nevil, si je me rappelle bien, — lorsque Richard, les yeux trempés d'une pluie de larmes, accusé, insulté par Northumberland, prononça ces paroles qui se sont prouvées prophétiques: « Northumberland, échelle par laquelle mon cousin Bolingbroke monte à mon trône » (et cependant, Dieu le sait, je n'avais pas alors d'intention pareille, n'eût été la nécessité qui courba l'état de telle sorte, que nous fûmes obligés de nous embrasser moi et la grandeur) « le temps viendra, » — c'est ainsi qu'il s'exprima — « le temps viendra où cet impur péché, ramassant toutes ses forces, éclatera en corruption comme un ulcère » — et il continua sur ce ton, prédisant la situation présente et la rupture de notre amitié.

WARWICK. — La vie de tous les hommes constitue une histoire qui représente la nature des temps qui ne sont plus, et par l'observation de cette histoire, un homme peut prophétiser, presque à coup sûr, les choses probables qui sont encore à naître et qui reposent enveloppées dans leurs semences et leurs faibles origines. Ces choses, le temps les couve et les fait éclore, et par la forme fatale des événements d'alors, le roi Richard put deviner, avec une clarté parfaite, que le grand Northumberland, alors traître envers lui, ferait sortir de cette semence de trahison une trahison plus grande qui ne trouverait de terre pour s'enraciner et croître que vous-même.

LE ROI HENRI. — Ces choses-là sont-elles donc des nécessités? En ce cas prenons-les comme des nécessités. Nécessité! c'est ce mot précisément qui nous appelle à l'heure présente. On dit que l'évêque et Northumberland sont forts de cinquante mille hommes.

WARWICK. Mille bonjours à Votre Majesté.
LE ROI HENRI. Est-ce bonjour qu'il faut dire, Lords?
WARWICK. Il est une heure, et passée. (Acte III, sc. II.)

WARWICK. — Cela ne peut être, mon Suzerain. La Rumeur, comme la voix suivie de l'écho, double le nombre de ceux qu'on redoute. Qu'il plaise à votre Grâce d'aller au lit. Sur mon âme, Monseigneur, les forces que vous avez déjà envoyées emporteront très-aisément cette rébellion. Pour vous rassurer davantage, j'ai reçu la nouvelle positive que Glendower est mort. Votre Majesté a été malade cette quinzaine et ces veilles prolongées doivent forcément ajouter à votre maladie.

LE ROI HENRI. — Je vais suivre votre conseil. Si ces guerres intérieures étaient une fois terminées, nous partirions, mes chers Lords, pour la Terre Sainte. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Une cour devant la maison du juge de paix Shallow, dans le Gloucestershire.

SHALLOW *et* SILENCE *entrent en se rencontrant:* MOISI, OMBRE, VERRUE, FAIBLE, TAUREAU *et des* SERVITEURS *suivent par derrière.*

SHALLOW. — Venez, venez, venez: donnez-moi votre main, Monsieur; donnez-moi votre main, Monsieur; par le crucifix, vous êtes un homme matinal. Et comment va mon bon cousin Silence?

SILENCE. — Bonjour, mon bon cousin Shallow.

SHALLOW. — Et comment va ma cousine, votre camarade de lit? et votre très-belle demoiselle qui est aussi la mienne, ma filleule Ellen?

SILENCE. — Hélas! c'est un simple merle noir, cousin Shallow.

SHALLOW. — A tout hasard, Monsieur, j'oserais affirmer que mon cousin William est devenu un bon écolier: il est encore à Oxford, n'est-ce pas?

SILENCE. — Vraiment oui; Monsieur, il m'y coûte gros.

SHALLOW. — Il faudra qu'il aille bientôt aux écoles de droit. J'étais autrefois de celle de Saint-Clément, où je suppose qu'on parle encore de ce fou de Shallow.

SILENCE. — On vous appelait alors le gaillard Shallow, cousin.

SHALLOW. — Par la messe, on m'appelait de toutes sortes de noms, et j'aurais fait, vraiment, toutes sortes de choses, et rondement encore. J'étais là avec le petit John Doit, de Staffordshire, avec le noir Georges Bare, Francis Pickbone et William Squele, un garçon qui était de Cotswold et digne d'en être; vous n'aviez pas dans toutes les écoles de droit quatre ferrailleurs pareils; et je puis vous le dire, nous savions où étaient les *bona robas* et nous avions les meilleures à notre commandement. Il y avait Jack Falstaff, maintenant Sir John, qui était tout enfant et page de Thomas Mowbray duc de Norfolk.

SILENCE. — Est-ce ce Sir John qui va venir ici tout à l'heure pour des soldats? cousin.

SHALLOW. — Le même Sir John, exactement le même. Je l'ai vu casser la tête à Skogan, à la porte de la cour, lorsqu'il n'était qu'un gamin, pas plus haut que cela: et le même jour il se battit avec un certain Sampson Stockfish, un fruitier, derrière l'école de Gray. O les joyeuses journées que j'ai passées là! et quand on voit combien de mes vieilles connaissances ne sont plus!

SILENCE. — Nous les suivrons tous, cousin.

SHALLOW. — C'est certain, c'est certain; très-sûr, très-sûr: la mort, comme dit le Psalmiste, est certaine pour tous; tous mourront. Combien valait une bonne paire de taureaux à la foire de Stamford?

SILENCE. — Ma foi, cousin, je n'y étais pas.

SHALLOW. — La mort est certaine pour tous. Le vieux Double de votre localité vit-il encore?

SILENCE. — Il est mort, Monsieur.

SHALLOW. — Mort! Jésus, Jésus, voyez un peu! lui qui était si bon archer, il est mort! Il avait un si beau coup! Jean de Gand l'aimait beaucoup et aurait parié de fortes sommes sur sa tête. Il vous aurait touché la mouche à deux cent quarante pas et il vous aurait envoyé une flèche de première grosseur à deux cent quatre-vingts et même à deux cent quatre-vingt-dix pas, que cela vous aurait fait plaisir à voir. A quel prix la vingtaine de brebis, maintenant?

SILENCE. — C'est selon ce qu'elles sont: une vingtaine de bonnes brebis peut valoir dix livres.

SHALLOW. — Et ainsi le vieux Double est mort?

SILENCE. — Voici venir deux des gens de Sir John Falstaff, à ce que je crois.

Entre BARDOLPH *avec un homme.*

BARDOLPH. — Bonjour, honnêtes Messieurs: je vous en prie, lequel de vous deux est le juge Shallow?

SHALLOW. — Je suis Robert Shallow, Monsieur, un pauvre *squire* de ce comté et l'un des juges de paix du roi: que désirez-vous de moi, s'il vous plaît?

BARDOLPH. — Mon capitaine, Monsieur, se recommande à vous; mon capitaine, Sir John Falstaff, un robuste gentilhomme, par le ciel, et un très-vaillant militaire.

SHALLOW. — Ses compliments sont les bienvenus, Monsieur. Je l'ai connu excellent bretteur. Comment va le bon chevalier? et puis-je demander comment va Milady, son épouse?

BARDOLPH. — Pardon, Monsieur, mais un soldat est mieux accommodé d'autre chose que d'une femme.

SHALLOW. — C'est bien dit, Monsieur, ma foi; et vraiment, c'est bien dit. *Est mieux accommodé!* c'est excellent; oui vraiment, c'est excellent; les bonnes phrases sont assurément et furent toujours très recommandables. *Accommodé!* cela vient de *accommodo :* excellent! très-bonne phrase!

BARDOLPH. — Pardon, Monsieur; j'ai entendu dire le mot. Vous appelez cela *phrase?* Par cette lumière, je ne sais pas ce que c'est que *phrase;* mais je maintiendrai avec mon épée que ce mot est un mot qui va bien à un soldat et un mot de très-bon commandement. Accommodé, c'est-à-dire, quand un homme est, comme on dit, accommodé; ou quand un homme étant ce qu'il est, il peut passer pour accommodé; ce qui est une excellente chose.

SHALLOW. — C'est très-juste. Regardez, voici venir le bon Sir John.

Entre FALSTAFF.

SHALLOW. — Donnez-moi votre bonne main, donnez-moi la bonne main de Votre Honneur; sur ma foi, vous avez l'air d'aller bien et vous portez fort bien vos années : heureux de vous voir, mon bon Sir John.

FALSTAFF. — Je suis enchanté de vous voir bien portant, mon bon maître Robert Shallow. — M. Surecard, je pense?

SHALLOW. — Non, Sir John, c'est mon cousin Silence qui est de commission avec moi.

FALSTAFF. — Mon bon M. Silence, il vous convient très-bien d'être un homme de paix.

SILENCE. — Votre excellent Honneur est le bienvenu.

FALSTAFF. — Ouf! qu'il fait chaud! Messieurs, m'avez-vous recruté ici une demi-douzaine d'hommes, propres au service?

SHALLOW. — Pardi, certainement, Monsieur. Voulez-vous vous asseoir?

FALSTAFF. — Faites-les-moi voir, je vous prie.

SHALLOW. — Où est la liste? où est la liste? où est la liste? Voyons un peu, voyons, voyons un peu. Là, là, là, là; nous y voilà, oui, pardi, Monsieur. Ralph Moisi! Qu'ils paraissent à mesure que je les appellerai : qu'ils fassent ainsi; qu'ils fassent ainsi. Voyons; où est Moisi?

MOISI, *s'avançant.* — Me voici, s'il vous plaît.

SHALLOW. — Qu'en pensez-vous, Sir John? c'est un garçon bien membré, jeune, fort et de bonne famille.

FALSTAFF. — Ton nom est Moisi?

MOISI. — Oui, ne vous en déplaise.

FALSTAFF. — Alors il n'est que temps de vite t'employer.

SHALLOW. — Ha! ha! ha! très-excellent sur ma foi! Les choses qui sont moisies ont besoin d'être vite employées. Très-singulièrement bon! bien dit, Sir John, très-bien dit.

FALSTAFF, *à Shallow.* — Pincez-le-moi.

MOISI. — J'étais déjà bien assez pincé, si vous aviez voulu me laisser tranquille : ma vieille mère va maintenant ne savoir comment trouver quelqu'un qui lui fasse son labourage et sa grosse besogne. Vous n'aviez pas besoin de me pincer: il y en a d'autres qui peuvent mieux partir que moi.

FALSTAFF. — Allons, paix, Moisi; vous partirez. Moisi, il est temps que vous soyez consommé.

MOISI. — Consommé!

SHALLOW. — Paix, camarade, paix; reculez-vous; savez-vous où vous êtes? Pour le suivant, Sir John,... voyons un peu;... Simon Ombre!

FALSTAFF. — Parbleu, donnez-le-moi pour m'asseoir dessous : cela fera probablement un soldat froid.

SHALLOW. — Où est Ombre?

OMBRE. — Ici, Monsieur.

FALSTAFF. — Ombre, de qui es-tu fils?

OMBRE. — Fils de ma mère, Monsieur.

FALSTAFF. — Fils de ta mère! c'est probable, et ombre de ton père : ainsi le fils de la femelle est l'ombre du mâle : c'est souvent ainsi vraiment; car il n'y a pas toujours beaucoup de la substance du père.

SHALLOW. — Vous convient-il, Sir John?

FALSTAFF. — Piquez-le. Ombre servira pour l'été; d'ailleurs pour remplir les registres de nos cadres, nous avons déjà tant d'ombres de soldats.

SHALLOW. — Thomas Verrue!

FALSTAFF. — Où est-il?

VERRUE. — Ici, Monsieur.

FALSTAFF. — Ton nom est Verrue?

VERRUE. — Oui, Monsieur.

FALSTAFF. — Tu es une verrue très-fendillée.

SHALLOW. — Le piquerai-je, Sir John?

FALSTAFF. — Ce serait superflu, car son habillement est construit sur son dos et toute la charpente de son costume tient avec des épingles; ne le piquez pas plus qu'il ne l'est.

SHALLOW. — Ha! ha! ha! vous avez le mot pour rire, Monsieur: vous avez le mot pour rire; je vous fais bien mes compliments. Francis Faible!

FAIBLE. — Voilà, Monsieur.

FALSTAFF. — Quel est ton état, Faible?

FAIBLE. — Tailleur pour femmes, Monsieur.

SHALLOW. — Le piquerai-je, Monsieur?

FALSTAFF. — Vous le pouvez; mais s'il avait été tailleur pour hommes, c'est lui qui vous aurait piqué. — Feras-tu autant de trous dans un bataillon ennemi que tu en as fait dans un jupon de femmes?

FAIBLE. — Je ferai tout ce que je pourrai, Monsieur; vous ne pouvez exiger davantage.

FALSTAFF. — Bien dit, bon tailleur pour femmes! Bien dit, courageux Faible! Tu seras aussi vaillant que la colombe en colère ou la plus magnanime souris. Piquez bien le tailleur pour femmes, maître Shallow, piquez à fond, maître Shallow.

FAIBLE. — J'aurais voulu que Verrue partît, Monsieur.

FALSTAFF. — Et moi j'aurais voulu que tu fusses un tailleur pour hommes, afin de le raccommoder et de le mettre en état de partir. Je ne puis faire un simple soldat d'un homme qui commande à tant de *grenadiers*. Que cela te suffise, impétueux Faible.

FAIBLE. — Cela suffira, Monsieur.

FALSTAFF. — Je te suis obligé, respectable Faible. Quel est le suivant?

SHALLOW. — Pierre Taureau du pré!

FALSTAFF. — Oui, parbleu; voyons Taureau.

TAUREAU. — Voilà, Monsieur.

FALSTAFF. — Parbleu, un garçon tout à fait propre au service! Allons, piquez-moi Taureau jusqu'à ce qu'il mugisse.

TAUREAU. — Oh Dieu! mon bon Seigneur capitaine....

FALSTAFF. — Comment! tu mugis avant d'être piqué?

TAUREAU — Oh Dieu, Monsieur, je suis un homme infirme.

FALSTAFF. — Quelle infirmité as-tu?

TAUREAU. — Une bougresse de toux, Monsieur, un rhume que j'ai attrapé en sonnant pour les affaires du roi, le jour du couronnement, Monsieur.

FALSTAFF. — Allons, tu iras à la guerre en robe de chambre; nous ferons passer ton rhume, et je prendrai des mesures pour que tes amis sonnent pour toi. — Ont-ils été tous appelés?

SHALLOW. — Il y en a deux d'appelés de plus que le nombre voulu; vous ne devez en prendre que quatre ici, Monsieur, et maintenant je vous prie de venir dîner avec moi.

FALSTAFF. — Allons, j'irai boire un coup avec vous, mais je ne puis attendre jusqu'au dîner. Je suis heureux de vous voir, sur ma foi, maître Shallow.

SHALLOW. — Ah, Sir John, vous rappelez-vous quand nous avons passé toute une nuit dans le moulin à vent des champs de Saint Georges?

FALSTAFF. — Ne parlons plus de cela, mon bon maître Shallow, ne parlons plus de cela.

SHALLOW. — Ah! ce fut une joyeuse nuit. Et Jane Nightwork vit-elle toujours?

FALSTAFF. — Elle vit toujours, maître Shallow.

SHALLOW. — Elle n'avait jamais pu me voir.

FALSTAFF. — Jamais, jamais; elle disait toujours qu'elle ne pouvait pas souffrir maître Shallow.

SHALLOW. — Par la messe, je pouvais la faire mettre en colère de bon cœur. C'était alors une *bona roba*. Est-elle bien conservée?

FALSTAFF. — Elle est vieille, vieille, maître Shallow.

SHALLOW. — Parbleu, oui, elle doit être vieille: elle ne peut pas ne pas être vieille; certainement elle est vieille: elle avait eu Robin Nightwork du vieux Nightwork, avant que je ne fusse étudiant à Saint-Clément.

SILENCE. — Il y a cinquante-cinq ans de cela.

SHALLOW. — Ah, cousin Silence, si tu avais vu ce que le chevalier et moi nous avons vu. Ah, Sir John, ai-je bien parlé?

FALSTAFF. — Nous avons entendu les carillons à minuit, maître Shallow.

SHALLOW. — Nous les avons entendus, nous les avons entendus, nous les avons entendus; oui, ma foi, Sir John, nous les avons entendus; notre mot de passe était: *Hem lurons!* Venez, allons dîner; venez, allons dîner. Oh les jours que nous avons

SHALLOW. Voyons; où est Moisi?
MOISI, *s'avançant.* Me voici, s'il vous plaît.
SHALLOW. Qu'en pensez-vous, Sir John? c'est un garçon bien membré. (Acte III, sc. II.)

vus! Venez, venez. (*Sortent Falstaff, Shallow et Silence.*)

TAUREAU. — Mon bon Monsieur le *corporal* Bardolph, soyez mon ami : voici quatre *Henri* de dix shillings en monnaie française pour vous. En bonne vérité, Monsieur, j'aimerais autant être pendu que de partir, Monsieur; et cependant, Monsieur, pour ma part, cela m'est bien égal, mais c'est plutôt parce que je ne voudrais pas, et que, pour ma part, j'ai le désir de rester avec mes amis; autrement, Monsieur, pour ce qui est de moi, cela ne m'inquiète pas plus que cela.

BARDOLPH. — Allons, tenez-vous à l'écart.

MOISI. — Et mon bon Monsieur le *corporal* capitaine, par considération pour ma vieille mère, soyez mon ami; elle n'a personne pour faire quoi que ce soit chez elle, quand je serai parti, et elle est vieille et ne peut s'aider; vous aurez quarante shillings, Monsieur.

BARDOLPH. — Allons, tenez-vous à l'écart.

FAIBLE. — Sur ma foi, cela m'est égal; un homme ne peut mourir qu'une fois; nous devons à Dieu une mort. Je n'aurai jamais une âme lâche; si c'est ma destinée, soit: sinon, soit encore. Nul homme n'est trop bon pour servir son prince, et qu'il suive le chemin qu'il voudra, celui qui mourra cette année en sera quitte pour la prochaine.

BARDOLPH. — Bien dit; tu es un brave garçon.

FAIBLE. — Sur ma foi, je n'aurai jamais une âme lâche.

Rentrent FALSTAFF, SHALLOW *et* SILENCE.

FALSTAFF. — Voyons, Monsieur, quels hommes prendrai-je?

Shallow. — Choisissez les quatre qui vous plairont.

Bardolph, *à part à Falstaff.* — Monsieur, un mot. J'ai trois livres pour affranchir Moisi et Taureau.

Falstaff, *à part à Bardolph.* — C'est bon; marche.

Shallow. — Allons, Sir John, quels sont les quatre que vous prenez?

Falstaff. — Choisissez pour moi.

Shallow. — Pardi, alors je choisis Moisi, Taureau, Faible et Ombre.

Falstaff. — Avancez ici, Moisi et Taureau : pour vous, Moisi, restez au logis jusqu'à ce que vous ne soyez plus propre au service, et quant à vous, Taureau, grandissez jusqu'à ce que vous soyez assez fort pour le service; je ne veux d'aucun de vous deux.

Shallow. — Sir John, Sir John, ne vous portez pas préjudice; ce sont vos hommes les plus aptes au service et je voudrais vous voir servi par les meilleurs.

Falstaff. — Est-ce que vous voulez m'apprendre, maître Shallow, à choisir un homme? Est-ce que je m'inquiète des membres, de la musculature, de la taille, de la prestance et du large total de tout ce qui fait un homme? L'esprit, maître Shallow, voilà ce que je demande. Voici Verrue; vous voyez quel monceau de loques cela paraît : eh bien, il va vous charger et vous décharger avec la rapidité d'un marteau d'étameur; il va reculer et avancer plus vite que l'homme qui emplit et vide les seaux d'un brasseur. Et ce camarade qui n'a qu'une moitié de visage, Ombre, donnez-moi cet homme là; il ne présente pas de point de mire à l'adversaire; l'ennemi pourrait tout aussi aisément viser le fil d'un couteau : et pour la retraite, comme ce tailleur pour femmes, ce Faible, saura courir rapidement! O donnez-moi des hommes de rebut et épargnez-moi les beaux hommes. — Mettez-moi une carabine entre les mains de Verrue, Bardolph.

Bardolph. — Allons, Verrue, prenez et en joue, comme ça, comme ça, comme ça.

Falstaff. — Allons, manœuvrez-moi votre carabine. Comme ça : très-bien — allez, très-bien, excessivement bien. — Oh! donnez-moi toujours pour fusiliers de ces petits hommes, maigres, vieux, ridés, pelés. Parfaitement exécuté, Verrue; tu es un excellent gueux : tiens, voici un teston pour toi.

Shallow. — Il n'est pas encore maître de son arme; il n'exécute pas bien les mouvements. Je me rappelle que sur la pelouse de Mile End, lorsque j'étais à l'école de Saint-Clément (je faisais alors Sir Dagonet dans la farce d'Arthur), il y avait un déluré de petit bonhomme qui vous manœuvrait comme ça son arme; il vous tournait comme ça, et comme ça, et vous avançait comme ça, et comme ça : *ra, ta, ta,* faisait-il; *boum,* faisait-il : et il repartait, et il revenait : je ne reverrai jamais un pareil gaillard.

Falstaff. — Ces camarades marcheront très-bien, maître Shallow. Adieu, maître Silence, je n'userai pas beaucoup de paroles avec vous. Portez-vous bien tous les deux, Messieurs : je vous remercie; il faut que je fasse une douzaine de miles avant la nuit. Bardolph, donnez des habits aux soldats.

Shallow. — Sir John, le Seigneur vous bénisse et fasse prospérer vos affaires! Dieu nous envoie la paix! A votre retour visitez ma maison; renouvelons notre vieille connaissance : peut-être, irai-je bien avec vous à la cour.

Falstaff. — Je voudrais que vous eussiez cette pensée, maître Shallow.

Shallow. — Allons, je dis tout en un seul mot : bonne santé. (*Sortent Shallow et Silence.*)

Falstaff. — Portez-vous bien, aimables Messieurs. En avant, Bardolph : conduisez ces hommes. (*Sortent Bardolph et les recrues.*) A mon retour, j'exploiterai ces juges de paix : je vois le fonds du juge Shallow. Seigneur! Seigneur! comme nous autres vieillards, nous sommes sujets à ce vice du mensonge! Ce même meurt de faim de juge n'a rien fait que me parler des farces de sa jeunesse et des exploits qu'il a accomplis aux environs de *Turnbull Street,* et sur trois paroles qu'il prononçait il y avait un mensonge, et il payait ce tribut de mensonges à son auditeur plus strictement que le tribut dû au grand Turc. Je me le rappelle à l'école de Saint-Clément, comme un homme qui faisait sa collation avec quelques miettes de fromage : lorsqu'il était nu, il ressemblait à un radis fendu sur lequel on aurait fixé une tête fantastiquement sculptée avec un couteau : il était tellement étique qu'il était invisible à toute vue qui n'était pas excellente; c'était le génie même de la famine. Cependant il était paillard comme un singe et les putains l'appelaient mandragore : il était toujours en arrière sur la mode; il chantait à ses catins fouettées publiquement, les chansons qu'il enten-

dait siffler aux charretiers, et il jurait que c'étaient ses *fantaisies* ou ses *inspirations nocturnes*. Et maintenant ce bâton de Polichinelle est devenu un *squire* et il vous parle aussi familièrement de Jean de Gand que s'il avait été son frère juré : et j'affirmerais sous serment qu'il ne l'a jamais vu qu'une seule fois, dans l'arène des joutes, où Jean de Gand lui cassa la tête pour s'être allé fourrer parmi les hommes du maréchal. Je le vis et je dis à Jean de Gand qu'il rossait son propre nom, car vous auriez pu le faire entrer, lui et tous ses habits, dans une peau d'anguille : l'étui d'une clarinette eût été pour lui un château, un palais, et maintenant il vous a des terres et des bestiaux. Bon, je referai connaissance avec lui, si je reviens, et cela ira bien mal si je ne trouve pas chez lui deux pierres philosophales pour une. Si le jeune goujon peut être une amorce pour le vieux brochet, je ne vois pas de raison, selon la loi de nature, pour que je ne l'attrape pas. Que le temps me présente une occasion et c'est chose faite. (*Il sort.*)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une forêt dans le Yorkshire.

Entrent L'ARCHEVÊQUE D'YORK, MOWBRAY, HASTINGS *et autres.*

L'ARCHEVÊQUE D'YORK. — Comment cette forêt est-elle appelée?

HASTINGS.—La forêt de Gaultree, n'en déplaise à Votre Grâce.

L'ARCHEVÊQUE.— Arrêtons-nous ici, Milords, et envoyons des éclaireurs pour connaître le chiffre de nos ennemis.

HASTINGS. — Nous en avons déjà envoyé.

L'ARCHEVÊQUE. — C'est fort bien fait. Mes frères et amis en cette grande entreprise, je dois vous informer que j'ai reçu des lettres de Northumberland, d'une date récente, dont voici le sens, la teneur et la substance dans toute leur froideur. Il souhaiterait que sa personne fût ici avec des forces qui correspondissent dignement à sa qualité; ces forces, il n'a pu les lever; aussi s'est-il retiré en Écosse pour y attendre le retour de sa fortune, et il conclut en souhaitant de tout son cœur que votre entreprise puisse l'emporter sur les chances du sort et la rencontre formidable de votre adversaire.

MOWBRAY. — Ainsi les espérances que nous avions mises en lui tombent à terre et se brisent en pièces.

Entre un MESSAGER.

HASTINGS. — Eh bien, quelles nouvelles?

LE MESSAGER. — A l'ouest de cette forêt, à un mile à peine, les ennemis s'avancent en bon ordre : par l'espace qu'ils recouvrent, je juge que leur nombre est, ou doit être à peu près, de trente mille.

MOWBRAY. — Juste le chiffre auquel nous les avions fixés. Marchons et présentons-leur la bataille.

L'ARCHEVÊQUE.— Quel est ce chef armé de toutes pièces qui vient à notre rencontre?

MOWBRAY. — Je crois que c'est Milord de Westmoreland.

Entre WESTMORELAND.

WESTMORELAND.—Vœux de santé et compliments de la part de notre général, le prince Lord Jean, duc de Lancastre.

L'ARCHEVÊQUE. — Dites-nous paisiblement ce qui motive votre visite auprès de nous, Milord de Westmoreland.

WESTMORELAND. — En ce cas, Milord, c'est à Votre Grâce que j'adresserai particulièrement la substance de mon message. Si cette rébellion était

née d'elle-même, parmi des multitudes basses et abjectes, si elle était conduite par des jeunes gens sanguinaires, recrutée parmi des porteurs de guenilles et soutenue par des enfants et des mendiants, si, dis-je, cette damnée commotion s'était montrée sous sa forme vraie, native, sous celle qui lui convient réellement, vous, mon révérend père, ainsi que ces nobles Lords, en ne vous eût pas vus ici décorant de vos nobles dignités la forme hideuse d'une vile et sanglante insurrection. Vous, Lord archevêque, dont le siége épiscopal est fondé sur la paix sociale, dont la barbe blanche porte la marque de l'attouchement de la main d'argent de la paix, à qui la science et les bonnes lettres ont enseigné la paix, dont les vêtements blancs sont le symbole de l'innocence, de la colombe et du très-saint Esprit de paix, pourquoi traduisez-vous si mal ces caractères de votre personne, du langage de paix qui est empreint d'une telle grâce dans l'âpre et bruyant langage de la guerre? Pourquoi changez-vous vos livres de cuir en jambières de cuir, votre encre en sang, vos plumes en lances, et faites-vous de votre langue de prêtre une trompette bruyante et un clairon de guerre?

L'archevêque. — Pourquoi je fais cela? c'est en effet la question. Voici pourquoi en quelques mots. Nous sommes tous malades, et par suite de nos heures d'excès et de folies, nous nous sommes attiré une fièvre brûlante qui réclame une saignée: de cette maladie, notre dernier roi, Richard, fut infecté et mourut. Mais, mon très-noble Lord de Westmoreland, je ne me présente pas ici comme un médecin; je ne viens pas davantage me joindre aux colonnes des soldats en qualité d'ennemi de la paix; si je montre un instant le visage terrible de la guerre, c'est plutôt pour mettre au régime les âmes impures, malades par excès de plaisir, et purger les humeurs qui commencent à obstruer dans nos veines le libre cours de la vie. Entendez-moi mieux encore: j'ai pesé avec équité dans une égale balance les maux que nos armes peuvent faire et les maux dont nous souffrons, et j'ai trouvé que nos griefs étaient plus lourds que nos offenses. Nous voyons dans quelle direction marche le courant de l'époque, et nous sommes forcé de sortir de notre paisible repos par la violence torrentueuse des circonstances. Nous avons rédigé en articles le résumé de nos griefs, et lorsque le temps en sera venu, nous pourrons le montrer; ce résumé, nous avons voulu le présenter au roi longtemps avant ces événements et nous n'avons pu obtenir audience, malgré toutes nos instances. Lorsque nous sommes lésé et que nous voulons exposer nos griefs, l'accès de sa personne nous est refusé par les hommes mêmes qui nous ont lésé. Les malheurs d'un passé tout récent, dont le souvenir est écrit sur le sol en caractères de sang encore visibles, et les faits que chaque minute engendre, aujourd'hui même, nous ont forcé à prendre ces armes en apparence rebelles, non pour briser la paix en aucune façon, mais pour établir une paix qui soit vraiment la paix, de réalité comme de nom.

Westmoreland. — Quand donc a-t-on refusé d'écouter votre appel? Quand donc le roi vous a-t-il humilié? Quel pair a-t-on excité à vous fermer la porte, pour que vous ayez consenti à sceller d'un sceau divin le livre anarchique et sanglant d'une rébellion machinée froidement et à consacrer l'épée cruelle de la guerre civile?

L'archevêque. — Pour mon compte, ce sont les griefs de mes concitoyens, mes frères en général, aussi bien que la violence faite à mon frère de naissance, dont je fais l'objet de ma querelle.

Westmoreland. — Il n'est pas besoin de telles méthodes de redressement; ou s'il en était besoin, ce ne serait pas à vous qu'il appartiendrait de les prendre.

Mowbray. — Pourquoi pas à lui pour sa part, comme à nous tous qui sentons les meurtrissures des jours passés et qui souffrons sous la main lourde et inique que la tyrannie du présent fait peser sur nos honneurs?

Westmoreland. — Oh! mon bon Lord Mowbray, comprenez les nécessités de votre époque, et vous verrez que c'est votre époque et non le roi qui vous fait injure. Cependant, pour ce qui vous concerne, il ne me semble pas que ni le roi, ni le temps présent vous aient donné le plus petit terrain d'offense; n'avez-vous pas été restauré dans toutes les seigneuries du duc de Norfolk, votre noble père de si bonne mémoire?

Mowbray. — Quel genre d'honneur avait donc perdu mon père, pour qu'il fût nécessaire de lui redonner en moi âme et souffle? Le roi qui l'aimait, fut, quoiqu'il lui en coûtât, contraint de le bannir, par suite des exigences où le gouvernement était alors: mais lorsque mon père et Henri Bolingbroke, tous deux en selle et le pied dans l'étrier, s'avançaient l'un contre l'autre, leurs coursiers hennis-

HASTINGS. Eh bien, quelles nouvelles?
LE MESSAGER. A l'ouest de cette forêt, à un mille à peine; l'ennemi s'avance en bon ordre.

(Acte IV, sc. I.)

sants, animés par l'éperon, leurs lances en arrêt, leurs visières baissées, leurs yeux lançant des flammes à travers les trous de l'acier, alors, alors, au moment où rien n'empêchait que mon père atteignît la poitrine de Bolingbroke, le roi jeta son bâton, — ce bâton auquel était attachée sa propre vie, — et en le jetant, il jeta en même temps sa royauté et les existences de tous ceux qui depuis ont péri sous Bolingbroke par jugement ou par le tranchant de l'épée.

Westmoreland. — Lord Mowbray, vous parlez pour l'heure de ce que vous ne savez pas. Le comte d'Hereford était alors réputé le plus vaillant gentilhomme d'Angleterre. Qui sait auquel des deux champions la fortune aurait souri ce jour-là? Mais si votre père avait été vainqueur, il n'aurait jamais emporté sa victoire hors de Coventry : car tout le pays d'une voix unanime criait haine contre lui, et les prières et l'affection de tous se portaient sur Hereford dont tous raffolaient, et qu'ils bénissaient et honoraient vraiment plus que le roi. Mais c'est là une digression qui m'éloigne de mon but. Je viens de la part du prince, notre général, pour connaître vos griefs; pour vous dire, de la part de Sa Grâce, qu'il consent à vous accorder audience : si alors il lui paraît que vos demandes sont justes, elles seront exaucées, et l'on effacera tout ce qui a pu autoriser à vous croire ennemis.

Mowbray. — Mais il nous a forcés à lui arracher cette offre; elle vient de politique, non d'amitié.

Westmoreland. — Vous êtes bien présomptueux de prendre la chose ainsi, Mowbray : cette offre vient de clémence et non de crainte; car voyez, notre armée, qui est à portée de l'œil, est beaucoup trop confiante en sa force, sur mon honneur, pour permettre à une pensée de crainte d'avoir accès en elle. Notre armée est plus remplie de grands noms que la vôtre, nos hommes sont plus habiles au maniement des armes que les vôtres, nos armures sont aussi fortes que les vôtres et notre cause est la meilleure; cela étant, la raison veut que nos courages vaillent les vôtres : ne dites donc pas que notre offre est arrachée par contrainte.

Mowbray. — Bon, si l'on m'en croit, nous n'admettrons pas de pourparlers.

Westmoreland. — Cela prouve seulement combien votre offense est honteuse : un coffret pourri ne supporte pas d'être manié.

Hastings. — Le prince Jean a-t-il des pleins pouvoirs, des pouvoirs aussi souverains que la souveraineté même de son père pour nous entendre et pour décider d'une manière absolue les conditions qui nous seront faites?

Westmoreland. — Cela est impliqué dans le nom du général; je m'étonne que vous fassiez une question si légère.

L'archevêque. — En ce cas, Milord de Westmoreland, prenez cette cédule, car elle contient l'exposé général de nos griefs : que chacun de ces griefs soit redressé; que tous les membres de notre cause, présents et absents, qui ont été mêlés à cette affaire, soient sauvegardés par une loyale et authentique amnistie; que l'exécution immédiate de nos volontés nous soit garantie en tout ce qui concerne nos personnes et nos intentions, et nous rentrerons dans l'ordre légal et nous remettrons nos soldats aux embrassements de la paix.

Westmoreland. — Je vais montrer cela au général. Vous plairait-il, Milords, que nous nous rencontrassions en vue de nos deux armées; et puisse chacune s'en retourner ensuite avec une paix dont Dieu nous fasse la faveur! Sinon, tirons sur le terrain même de notre dispute les épées qui doivent la décider.

L'archevêque. — C'est ce que nous ferons, Milord. (*Sort Westmoreland*).

Mowbray. — Quelque chose me dit en mon âme, qu'aucune des conditions de notre paix ne pourra tenir.

Hastings. — Ne craignez pas cela : si nous pouvons faire notre paix sur des termes aussi larges et aussi absolus que ceux que réclament nos conditions, notre paix sera aussi solide que les rochers.

Mowbray. — Oui, mais l'opinion qu'on aura de nous sera telle, que sur le prétexte le plus futile et le moins fondé, que sur la raison la plus vaine, la plus mince, la plus chimérique, le roi se ressouviendra de cette entreprise, si bien que fussions-nous martyrs de notre dévouement pour lui, nos actions seront vannées à un vent si violent, que notre grain lui-même semblera aussi léger que notre paille et que le bon ne pourra jamais en nous être séparé du mauvais.

L'archevêque. — Non, non, Milord. Notez ceci, le roi est fatigué de ces querelles délicates et de ces petites dissensions, car il a découvert que se débarrasser d'une personne douteuse par la mort, c'est en faire revivre deux parmi celles qui succèdent : par conséquent il voudra nettoyer

entièrement ses tablettes et refusera de garder dans sa mémoire aucun souvenir pouvant transmettre l'histoire de ses revers et la conserver vivante dans la postérité; car il sait parfaitement qu'il ne peut sarcler ce pays aussi radicalement qu'il le voudrait et qu'il ne peut satisfaire ses soupçons en toute occasion. Ses amis ont avec ses ennemis des racines si bien liées et si communes, que lorsqu'il s'efforce de déraciner un ennemi, en l'arrachant du sol il ébranle un ami. En sorte que ce pays, pareil à une épouse qui l'a exaspéré jusqu'à le pousser à la battre, au moment où il veut frapper, lui présente son enfant, et paralyse le châtiment auquel il était décidé dans le bras qui se levait pour l'infliger.

Hastings. — En outre, le roi a dépensé toutes ses verges sur ses récents offenseurs, en sorte qu'il manque aujourd'hui des instruments même du châtiment, et que son pouvoir, comme un lion sans griffes, peut menacer mais non exécuter ses menaces.

L'archevêque. — C'est très-vrai, et par conséquent soyez assuré, mon bon Lord maréchal, que si nous opérons bien aujourd'hui notre réconciliation, notre paix, pareille à un membre brisé qui a été rejoint, n'en deviendra que plus forte par la fracture actuelle.

Mowbray. — Qu'il en soit donc ainsi. Voici Milord de Westmoreland qui revient.

Rentre WESTMORELAND.

Westmoreland. — Le prince est tout proche : plairait-il à Votre Seigneurie, de rencontrer Sa Grâce a une égale distance de nos deux armées ?

Mowbray. — Au nom de Dieu, que Votre Grâce D'York veuille bien avancer le premier, alors.

L'archevêque. — Précédez-moi et présentez mes compliments à Sa Grâce. — Milord, nous partons. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Une autre partie de la forêt.

Entrent d'un côté, MOWBRAY, L'ARCHEVÊQUE, HASTINGS *et autres; de l'autre*, LE PRINCE JEAN DE LANCASTRE, WESTMORELAND *et autres.*

Le prince Jean. — Heureux de vous rencontrer ici, mon cousin Mowbray. Bonjour à vous, noble Lord Archevêque, et à vous aussi, Lord Hastings, et à vous tous. Milord D'York, vous faisiez meilleure figure, lorsque votre troupeau, assemblé par la cloche, se pressait autour de vous, pour entendre avec respect votre exposition du texte sacré, que vous ne faites ici sous une armure de fer, animant de votre tambour une cohue de rebelles, changeant la parole en épée et la vie en mort. Si l'homme qui est très-cher au cœur d'un monarque et qui prospère au soleil de sa faveur, veut abuser de la protection du roi, quels malheurs, hélas, ne peut-il pas déterminer, à l'ombre d'une telle grandeur! C'est ce que vous avez fait, Lord évêque. Qui n'a entendu dire combien profonde est votre science dans les livres de Dieu? Pour nous, vous étiez l'orateur de son parlement, nous nous figurions votre voix comme la voix de Dieu lui-même; vous étiez l'interprète, le négociateur entre la grâce, les saintes-œuvres du ciel et nos ténébreuses œuvres de la terre. Oh! qui voudrait croire que vous abusez du caractère sacré de vos fonctions, que vous employez la protection et la grâce du ciel, comme un favori trompeur emploie le nom de son prince, pour commettre des actes déshonnêtes? Sous le couvert d'un zèle feint pour Dieu, vous avez appelé aux armes les sujets du lieutenant de Dieu, mon père, et vous les avez attroupés ici contre la paix de Dieu et du roi.

L'archevêque. — Mon bon Lord de Lancastre, je ne suis pas ici contre la paix de votre père; mais, ainsi que je l'ai dit à Milord de Westmoreland, c'est l'époque de désordre où nous sommes, qui nous a contraints par bon sens, à nous attrouper et à nous unir sous cette forme monstrueuse, pour assurer notre sécurité. J'ai envoyé à Votre Grâce l'exposé détaillé, un par un, de nos griefs, exposé qui a été avec mépris repoussé de la cour : de là est née l'hydre de cette guerre, hydre dont les yeux dangereux peuvent être endormis par sortilége en donnant satisfaction à nos très-justes et très-légitimes demandes; puis la loyale obéissance, guérie de cet accès, se couchera avec soumission aux pieds de la majesté royale.

Mowbray. — Sinon, nous sommes prêts à recourir aux chances de notre fortune jusqu'à notre dernier homme.

Hastings. — Et si nous sommes battus ici, nous avons des alliés pour continuer notre entreprise; s'ils échouent aussi, leurs amis continueront leur œuvre, et ainsi s'établira une hérédité de

désastres, et la querelle sera soutenue de père en fils, tant qu'il restera en Angleterre une génération.

Le Prince Jean. — Vous êtes trop un homme de surface, Hastings, trop un homme de surface, pour pouvoir sonder le fond de l'avenir.

Westmoreland. — Plairait-il à Votre Grâce de leur apprendre directement jusqu'à quel point vous acceptez leurs articles?

Le prince Jean. — Je les accepte tous et je les leur accorde de bon cœur : je le jure ici sur l'honneur de ma race, les desseins de mon père ont été mal jugés, et quelques-uns de ceux qui l'entourent ont trop légèrement abusé de son autorité et faussé ses intentions. Milord, ces griefs seront bien vite redressés; sur mon âme, ils le seront. Si cela vous agrée, renvoyez vos soldats dans leurs divers comtés et ainsi ferons nous des nôtres : puis ici, buvons amicalement et embrassons-nous entre nos deux armées, afin que tous voient ces gages du rétablissement de notre amitié et de notre concorde, et s'en retournent en emportant l'impression de ce spectacle.

L'archevêque. — J'ai votre parole de prince pour le redressement de ces griefs.

Le Prince Jean. — Je vous la donne et je la tiendrai : là dessus je bois à Votre Grâce.

Hastings, *à un officier*. — Allez, Capitaine, et portez à l'armée ces nouvelles de paix : qu'on leur donne leur solde et qu'ils partent ; je sais qu'ils en seront charmés. Dépêchez-vous, Capitaine. (*Sort un officier.*)

L'archevêque. — Je bois à votre santé, mon noble Lord de Westmoreland.

Westmoreland. — Je le rends à Votre Grâce, et si vous saviez quelles peines je me suis données pour amener la paix actuelle, vous boiriez de bon cœur; mais je vous prouverai mieux par la suite mon affection.

L'archevêque. — Je ne doute pas de vous.

Westmoreland. — J'en suis heureux. A votre santé, Milord Mowbray, mon gentil cousin.

Mowbray. — Vous me souhaitez la santé en très-bon temps; car je viens, tout à coup, de me sentir tant soit peu malade.

L'archevêque. — Les hommes sont toujours joyeux lorsque le malheur va fondre sur eux; mais la tristesse précède les heureux événements.

Westmoreland. — Soyez donc joyeux, cousin, puisqu'une tristesse soudaine nous permet de dire, — il se prépare quelque chose d'heureux pour demain.

L'archevêque. — Pour moi, je me sens l'âme gaie, je vous assure.

Mowbray. — C'est tant pis, si votre proverbe dit vrai. (*Acclamations au dehors.*)

Le prince Jean. — Le mot de paix vient d'être prononcé ; écoutez comme ils applaudissent!

Mowbray. — Voilà des cris qui auraient fait plaisir à entendre après la victoire.

L'archevêque. — Une paix est de la nature d'une conquête; car alors les deux partis sont noblement subjugués et aucun des deux n'est le perdant.

Le prince Jean. — Allez, Milord, et faites aussi licencier notre armée. (*Sort Westmoreland.*) Si c'est votre bon plaisir, mon bon Lord, nous ferons défiler nos troupes devant nous, afin que nous puissions juger des hommes avec lesquels nous aurions eu à lutter.

L'archevêque. — Allez, mon bon Lord Hastings, et avant de les licencier, faites-les défiler devant nous. (*Sort Hastings.*)

Le prince Jean. — J'ai confiance, Milords, que nous dormirons cette nuit sous le même toit.

Rentre WESTMORELAND.

Le prince Jean. — Eh bien, cousin, pourquoi notre armée ne bouge-t-elle pas?

Westmoreland. — Les commandants qui ont reçu de vous charge de rester à leurs postes, ne veulent pas se retirer avant de vous avoir entendu leur en donner l'ordre.

Le prince Jean. — Ils connaissent leur devoir.

Rentre HASTINGS.

Hastings. — Milord, notre armée est déjà dispersée : comme de jeunes taureaux délivrés du joug, ils prennent leur course à l'est, à l'ouest, au nord, au sud; ou comme des écoliers à la sortie d'une école, chacun prend son galop vers sa maison ou le lieu de ses plaisirs.

Westmoreland. — Bonnes nouvelles, Milord Hastings, et pour ces nouvelles, je t'arrête comme coupable de haute trahison, traître. Vous, Lord archevêque, et vous, Lord Mowbray, je vous décrète tous les deux de haute trahison.

Mowbray. — Est-ce que cette conduite est juste et honorable?

WESTMORELAND. Bonnes nouvelles, Milord Hastings, et pour ces nouvelles, je t'arrête comme coupable de haute trahison, traître.

(Acte IV, sc. II.)

WESTMORELAND. — Et votre assemblée l'est-elle?

L'ARCHEVÊQUE. — Est-ce ainsi que vous violez votre parole?

LE PRINCE JEAN. — Je ne t'en ai engagé aucune. Je vous ai promis que les griefs dont vous vous plaignez seraient redressés, et sur mon honneur, je tiendrai ma promesse avec un très-chrétien scrupule; mais quant à vous, rebelles, apprêtez-vous à tâter de la récompense qui est due à la trahison et aux actes pareils aux vôtres. Vous avez rassemblé cette armée avec la plus extrême légèreté, vous l'avez conduite ici étourdiment et vous l'avez follement congédiée. Qu'on batte nos tambours, et qu'on poursuive les bandes dispersées; c'est le ciel, et non pas nous, qui a combattu aujourd'hui avec ce succès sans danger. Que quelques hommes gardent ces traîtres réservés au bloc du supplice, lit véritable de la trahison, celui où elle vient rendre son dernier soupir.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Une autre partie de la forêt.

Alarmes. Escarmouches. Entrent en se rencontrant FALSTAFF *et* COLEVILE.

FALSTAFF. — Votre nom, Monsieur? Quelle est votre condition et de quel endroit êtes-vous?

COLEVILE. — Je suis chevalier, Monsieur, et mon nom est Colevile de La Vallée.

FALSTAFF. — Fort bien; Colevile est votre nom, chevalier est votre titre et la vallée est votre résidence : eh bien, Colevile restera votre nom, traître sera votre titre, et le cachot sera votre résidence, une résidence suffisamment profonde; en sorte que vous continuerez à être Colevile de la vallée.

COLEVILE. — N'êtes-vous pas Sir John Falstaff?

FALSTAFF. — Je le vaux, Monsieur, qui que je sois. Vous rendez-vous, Monsieur, ou me faudra-t-il suer pour vous? Si je sue, les gouttes seront les larmes de tes amis et elles pleureront ta mort : par conséquent, réveille en toi la crainte et le tremblement, et remets-toi avec déférence à ma clémence.

COLEVILLE. — Je crois que vous êtes Sir John Falstaff, et dans cette croyance je me rends.

FALSTAFF. — J'ai dans ma panse toute une école de langues, et il n'y en a pas une qui prononce un autre mot que mon nom. Si j'avais une panse à peu près ordinaire, je serais tout simplement le gaillard le plus actif de l'Europe : mais mon ventre, mon ventre, mon ventre, me porte tort. Voici venir notre général.

Entrent LE PRINCE JEAN DE LANCASTRE, WESTMORELAND *et autres.*

LE PRINCE JEAN. — Le plus chaud moment de l'affaire est passé; ne poursuivez pas davantage maintenant : rappelez les troupes, mon bon cousin Westmoreland. (*Sort Westmoreland.*) Eh bien, Falstaff, ou avez-vous été tout ce temps? C'est maintenant que vous arrivez, alors que tout est fini! sur ma vie, vos farces de traînard vous feront, un jour ou l'autre, rompre le dos de quelque potence!

FALSTAFF. — Je serais désolé, Milord, qu'il en fût ainsi : je n'avais jamais su jusqu'à présent que les réprimandes et les gourmades fassent la récompense de la valeur. Croyez-vous que je sois une hirondelle, une flèche ou un boulet de canon? Est-ce que mes pauvres vieilles jambes peuvent avoir la vitesse de la pensée? Et je suis accouru ici avec la plus extrême rapidité; j'ai crevé plus de cent quatre-vingts chevaux, et, tout souillé de la poussière du voyage, comme me voilà, j'ai par ma pure et immaculée valeur pris Sir John Colevile de La Vallée, un très-furieux chevalier et un valeureux ennemi. Mais qu'importait? Il m'a vu et il s'est rendu, en sorte que je puis dire avec le gaillard au nez d'épervier de Rome : « je suis venu, j'ai vu et j'ai vaincu. »

LE PRINCE JEAN. — Cette capture fait plus d'honneur à sa courtoisie qu'à votre mérite.

FALSTAFF. — Je ne sais pas; le voici et je vous le donne : et j'en conjure Votre Grâce, que cette action soit signalée avec les autres hauts faits de ce jour, ou par le Seigneur, je la ferai raconter dans une ballade particulière, qui portera mon portrait en tête, avec Colevile baisant mon pied. Forcez-moi à ce parti, et si tous vous paraissez à côté de moi autre chose que des pièces neuves de deux pence, si dans le ciel clair de la gloire je ne vous éclipse pas tous aussi complétement que la pleine lune éclipse les étincelles du cendrier du firmament, lesquelles ressemblent à côté d'elle à des têtes d'épingle, ne croyez plus à la parole d'un noble : par conséquent faites-moi droit et laissez monter le mérite.

Le prince Jean. — Ton mérite est trop pesant pour monter.

Falstaff. — Laissez-le briller, alors.

Le prince Jean. — Il est trop opaque pour briller.

Falstaff. — Laissez-le faire quelque chose qui puisse me faire du bien, mon bon Lord, et appelez ce quelque chose comme vous voudrez.

Le prince Jean. — Ton nom est Colevile?

Colevile. — Oui, Milord.

Le prince Jean. — Tu es un fameux rebelle, Colevile.

Falstaff. — Et c'est un fameusement fidèle sujet que celui qui l'a pris.

Colevile. — Je ne suis, Milord, que ce que sont mes supérieurs qui m'ont conduit ici : s'ils avaient été dirigés par moi, vous auriez acheté la victoire plus chèrement que vous n'avez fait.

Falstaff. — Je ne sais pas combien ils se vendent eux, mais quant à toi tu t'es donné gratis, comme un brave garçon, et je te remercie du don de ta personne.

Rentre WESTMORELAND.

Le prince Jean. — Eh bien, avez-vous arrêté les poursuites?

Westmoreland. — On a fait retraite et suspendu l'exécution.

Le prince Jean. — Envoyez Colevile avec ses complices à York, pour y être immédiatement exécutés. Blunt, conduisez-le hors d'ici et ayez soin de le garder sûrement. (*Sort Colevile sous escorte.*) Et maintenant dirigeons-nous vers la cour, Milords. J'apprends que le roi, mon père, est gravement malade : il faut que nos nouvelles arrivent avant nous à Sa Majesté; c'est vous, cousin, qui les lui porterez; cela le soulagera : quant à nous, nous vous suivrons avec une diligence modérée.

Falstaff. — Milord, je vous en conjure, donnez-moi la permission de passer par le Gloucestershire, et lorsque vous serez à la cour, mon bon Lord, veuillez parler de moi en bien dans vos bons rapports.

Le prince Jean. — Portez-vous bien, Falstaff, j'userai de mon autorité pour mieux parler de vous que vous ne le méritez. (*Tous sortent excepté Falstaff.*)

Falstaff. — Je vous souhaiterais seulement de l'esprit; cela vaudrait mieux que votre duché. En bonne foi, ce jeune homme à sang froid ne m'aime pas; personne ne peut le faire rire; mais ce n'est pas étonnant, il ne boit pas de vin. Jamais aucun de ces garçons si sages n'arrive à rien, car leur breuvage insipide, joint à leurs repas de poisson, leur refroidit tellement le sang qu'ils en contractent des manières de fleurs blanches masculines; lorsqu'ils se marient, ils engendrent des filles, et ils sont généralement des sots et des lâches, ce que seraient aussi quelques-uns de nous, n'était l'échauffement. Une bonne bouteille de Xérès vous a une double opération; cela vous descend dans le cerveau, vous y sèche toutes les sottes, lourdes et âcres vapeurs qui l'enveloppent, vous le fait ouvert, prompt, inventif, plein de conceptions légères, ardentes et délectables, qui, communiquées à la voix, à la langue qui leur donne forme, sortent en saillies excellentes. La seconde propriété de votre excellent Xérès est d'échauffer le sang, qui, étant auparavant froid et lent, laissait le foie blanc et pâle, ce qui est signe de pusillanimité et de lâcheté : mais le Xérès l'échauffe et le fait courir du centre aux extrémités. Il illumine le visage, qui, pareil à un phare, ordonne à tout le reste de ce petit royaume, l'homme, d'avoir à s'armer, et alors toute la bourgeoisie des esprits vitaux et les autres petits esprits intérieurs se rassemblent autour de leur capitaine le cœur, qui, puissant et enflé de son armée, accomplit n'importe quel acte de courage; et cette valeur vient du Xérès. Il s'ensuit que l'habileté dans les armes n'est rien sans le Xérès; car c'est lui qui la met en œuvre et le savoir n'est qu'un simple monceau d'or gardé par un diable, jusqu'à ce que le Xérès s'en empare et lui donne vie et emploi. De là vient que le prince Harry est vaillant; car ce sang-froid dont il a naturellement hérité de son père, il l'a, comme on fait d'une terre maigre, stérile et nue, labouré, cultivé et ensemencé par l'excellent travail du boire sec et par un bon engrais de fertile Xérès; en sorte qu'il est devenu très-chaud et très-vaillant. Si j'avais mille fils, le premier principe humain que je leur enseignerais serait d'abjurer tout breuvage insipide et de s'adonner au Xérès.

Entre BARDOLPH.

Falstaff. — Eh bien, Bardolph, quelles nouvelles?

Bardolph. — L'armée est licenciée tout entière et partie.

Falstaff. — Qu'ils s'en aillent. Je vais passer

par le Gloucestershire, et là je rendrai visite à maître Robert Shallow *esquire :* c'est une cire que j'ai déjà pétrie entre mon index et mon pouce, et sous peu je lui donnerai mon sceau. Partons. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Un appartement dans le palais.

Entrent LE ROI HENRI, CLARENCE, LE PRINCE HUMPHROY, WARWICK *et autres.*

Le Roi Henri. — Maintenant, Lords, si Dieu donne une fin heureuse à cette querelle qui saigne à nos portes, nous conduirons nos jeunes gens vers des champs de bataille plus nobles et nous ne tirerons plus d'autres épées que sanctifiées. Notre marine est prête, nos troupes rassemblées, nos lieutenants dûment investis de pouvoirs pour tenir notre place. Toutes choses enfin sont préparées selon nos vœux : seulement nous manquons un peu de force personnelle ; aussi nous reposons-nous jusqu'à ce que ces rebelles maintenant sur pied, soient replacés sous le joug de notre gouvernement.

Warwick. — Nous ne doutons pas que Votre Majesté n'obtienne bientôt cette double joie.

Le roi Henri. — Humphroy, mon fils de Glocester, où est le prince, votre frère?

Le prince Humphroy. — Je crois qu'il est allé chasser à Windsor, Monseigneur.

Le roi Henri. — Son frère, Thomas de Clarence, n'est-il pas avec lui?

Le prince Humphroy. — Non, mon bon Seigneur, il est ici, en votre présence.

Clarence. — Que me veut mon Seigneur et mon père?

Le roi Henri. — Rien que du bien, Thomas de Clarence. Comment se fait-il que tu ne sois pas avec le prince, ton frère? Il t'aime et tu le négliges, Thomas ; tu as dans son affection une plus grande place que tous tes frères : conserve-la, mon enfant, et lorsque je serai mort, tu pourras accomplir de nobles offices de médiation entre Sa Grandeur et tes autres frères. En conséquence, ne le néglige pas ; n'émousse pas son affection, ne vas pas perdre le grand avantage de sa faveur par ta froideur apparente ou ton indifférence à son bon vouloir ; car il est affable, quand on le traite comme on le doit ; il a une larme pour la pitié et une main aussi largement ouverte que le jour pour la compatissante charité : néanmoins, quand il est irrité, il est de pierre, aussi bourru que l'hiver et aussi soudain que le froid de la brise à l'aurore du jour. Il faut donc bien prendre garde à son caractère ; réprimandez-le pour ses fautes, mais avec respect, lorsque vous verrez qu'il est en veine de gaieté ; mais lorsqu'il sera de mauvaise humeur, donnez champ et carrière à sa colère, jusqu'à ce que ses passions, pareilles à la baleine amenée à terre, se soient épuisées dans leurs soubresauts. Retiens cette leçon, Thomas, et tu deviendras un bouclier pour tes amis ; tu seras le cercle d'or qui unira tes frères et qui empêchera ce vase commun de leur sang de se briser sous l'action du poison des insinuations calomnieuses que le temps y versera nécessairement, ce poison fût-il aussi violent que l'aconit ou la poudre impétueuse.

Clarence. — Je le cultiverai avec tout le soin et toute la tendresse possible.

Le roi Henri. — Pourquoi n'es-tu pas avec lui à Windsor, Thomas?

Clarence. — Il n'y est pas aujourd'hui, il dîne à Londres.

Le roi Henri. — Et en quelle compagnie? Peux-tu me le dire?

Clarence. — Avec Poins et ses autres compagnons habituels.

Le roi Henri. — Le sol le plus riche est le plus sujet aux mauvaises herbes, et lui qui est la noble image de ma jeunesse, il en est surchargé : aussi mon anxiété s'étend-elle au delà de l'heure de ma mort. Mon cœur saigne lorsque mon imagination se représente les jours d'égarement et les temps de corruption que vous verrez lorsque je sommeillerai parmi mes ancêtres ; car lorsque son débordement obstiné n'aura plus d'obstacle, lorsque la colère et la violence seront ses conseillères, lorsque ses goûts de prodigalité auront les moyens de se satisfaire, oh ! de quelles ailes ses passions l'emporteront vers le péril hostile et la chûte ennemie !

Warwick. — Mon gracieux Seigneur, vous allez trop loin dans votre jugement à son égard : le prince étudie simplement ses compagnons comme une langue étrangère ; pour devenir maître d'une langue, il est nécessaire de lire et de retenir les mots les plus immodestes, et ce but une fois atteint, Votre Altesse le sait, tout ce qu'on fait de ces mots, c'est de les connaître et de les détester. C'est ainsi, que le temps venu, le

FALSTAFF. Je suis venu, j'ai vu et j'ai vaincu.
LE PRINCE JEAN. Cette capture fait plus d'honneur à sa courtoisie qu'à votre mérite. (Acte IV, sc. III.)

prince rejettera ses compagnons comme on rejette les mots grossiers ; leur souvenir servira à Sa Grâce de patron et de mesure pour juger les mœurs des autres hommes, et c'est ainsi que le mal passé se changera en utilité présente.

LE ROI HENRI. — Il est bien rare que l'abeille dépose son rayon de miel dans une charogne morte. Qui vient ici? Westmoreland?

Entre WESTMORELAND.

WESTMORELAND. — Bonne santé à mon Souverain et qu'un nouveau bonheur s'ajoute à celui que je vais lui apprendre ! Le prince Jean, votre fils, baise la main de Votre Grâce : Mowbray, l'évêque Scroop, Hastings, et tous les autres, ont subi les rigueurs de vos lois. Il n'y a plus maintenant une épée rebelle hors du fourreau, et la paix promène de toutes parts ses branches d'olivier. Votre Altesse pourra lire ici plus à loisir la manière dont cette action a été conduite, ainsi que chacun des épisodes de cette affaire en particulier.

LE ROI HENRI. — O Westmoreland, tu es un oiseau d'été qui, perché sur l'épaule de l'hiver, ne cesse de chanter que les jours grandissent. — Voyez, voici d'autres nouvelles.

Entre HARCOURT.

HARCOURT. — Le ciel garde Votre Majesté d'ennemis, et lorsqu'il s'en élèvera contre vous, puissent-ils tomber comme ceux dont je viens vous parler ! Le comte de Northumberland et le Lord Bardolph, avec de nombreuses forces d'Anglais et d'Écossais, ont été défaits par le shériff du Yorkshire : ce paquet-ci, plaise à Votre Altesse, contient avec amples détails l'ordre exact du combat et la manière dont il s'est passé.

Le roi Henri. — Et pourquoi ces bonnes nouvelles me rendraient-elles malade? La fortune ne viendra-t-elle donc jamais avec ses deux mains pleines, sans écrire ses plus belles paroles en lettres détestables? Ou bien elle vous donne un estomac et pas de nourriture, et c'est le cas des pauvres qui sont en santé; ou bien elle vous donne un festin et vous enlève l'estomac, et c'est le cas des riches qui ont l'abondance et qui ne peuvent en jouir. En ce moment où ces heureuses nouvelles devraient me donner joie, voilà que ma vue m'abandonne et que mon cerveau est pris de vertige. Hélas de moi! Venez près de moi, voilà que je suis très-malade. (*Il s'évanouit.*)

Le prince Humphroy. — Que Votre Altesse reprenne courage!

Clarence. — O mon royal père!

Westmoreland. — Mon souverain Seigneur, revenez à vous, rouvrez les yeux!

Warwick. — Prenez patience, princes : vous savez que ces accès sont très-fréquents chez Son Altesse. Éloignez-vous de lui, donnez-lui de l'air, il va revenir à lui tout de suite.

Clarence. — Non, non, il ne pourra longtemps supporter ces souffrances; les soucis incessants et les labeurs de son âme ont rendu si mince le mur qui devrait tenir enfermée sa vie, qu'elle regarde au travers et le brisera.

Le prince Humpuroy. — Les propos du peuple m'alarment : car on a remarqué qu'il est né des enfants sans père, et des monstres, jeux détestables de la nature : les saisons ont changé de caractère, comme si l'année avait trouvé quelques mois endormis et avait sauté pardessus.

Clarence. — La rivière a éprouvé trois flux, sans qu'il y ait eu aucun reflux dans l'intervalle, et les vieillards, chroniques babillardes du temps, disent qu'il en fut ainsi un peu avant que notre arrière-grand-père, Édouard, tombât malade et mourût.

Warwick. — Parlez plus bas, princes, car le roi revient à lui.

Le prince Humphroy. — Cette apoplexie sera certainement sa fin.

Le roi Henri. — Je vous en prie, soulevez-moi et emportez-moi dans quelque autre chambre : doucement, je vous prie. (*Ils emportent le roi dans une partie intérieure de la chambre et le placent sur un lit.*) Qu'on ne fasse pas de bruit, mes aimables amis, à moins que quelque main discrète et amicale ne berce mon esprit fatigué d'un léger murmure de musique.

Warwick. — Faites venir des musiciens dans la chambre voisine.

Le roi Henri. — Placez la couronne ici, sous mon oreiller.

Clarence. — Son œil est creux et il change beaucoup.

Warwick. — Moins de bruit, moins de bruit!

Entre LE PRINCE HENRI.

Le prince Henri. — Qui a vu le duc de Clarence?

Clarence. — Je suis ici, frère, accablé de tristesse.

Le prince Henri. — Qu'y a-t-il donc? il pleut au dedans et il ne pleut pas au dehors! Comment va le roi?

Le prince Humphroy. — Extrêmement mal.

Le prince Henri. — A-t-il appris déjà les bonnes nouvelles? Dites-les-lui.

Le prince Humphroy. — C'est en les apprenant que son état s'est si fort aggravé.

Le prince Henri. — S'il est malade de joie, il se rétablira sans médecine.

Warwick. — Pas tant de bruit, Messeigneurs : mon doux prince, parlez bas; le roi votre père est disposé à dormir.

Clarence. — Retirons-nous dans l'autre chambre.

Warwick. — Plairait-il à Votre Grâce de venir avec nous?

Le prince Henri. — Non, je vais m'asseoir ici, et veiller le roi. (*Tous sortent excepté le Prince Henri.*) Pourquoi la couronne, qui est une compagne si importune, se trouve-t-elle sous son oreiller? O brillante inquiétude! Souci doré, qui tiens ouvertes toutes grandes les portes du sommeil pendant bien des nuits anxieuses! il dort tout à l'heure avec toi, mais non pas cependant d'un sommeil aussi profond et de moitié aussi doux que celui dont le front ceint d'un bonnet grossier ronfle toute la nuit durant. O Majesté! lorsque tu pèses sur celui qui te porte, il te ressent comme on ressent une riche armure portée dans la chaleur du jour et qui brûle en même temps qu'elle protége. Près de l'ouverture par où passe son souffle, se trouve un brin de plume qui ne bouge pas : s'il soupirait, ce duvet léger et impondérable s'agiterait nécessairement. Mon gracieux Seigneur! mon père! Ce sommeil est pro-

fond, en vérité : c'est ce même sommeil qui a séparé de ce cercle d'or tant de rois Anglais. Ce que je te dois, ce sont les larmes et les douloureuses afflictions des affections du sang, et cela la nature, l'amour, la tendresse filiale te le payeront abondamment, mon cher père : ce que tu me dois, c'est cette couronne impériale, qui me revient comme à l'héritier immédiat de ton rang et de ton sang. (*Il place la couronne sur sa tête.*) Là, l'y voilà placée, cette couronne que Dieu veuille protéger, et quand bien même toute la force du monde serait concentrée dans le bras d'un géant, elle ne m'arracherait pas cet insigne héréditaire que je laisserai aux miens comme il m'est laissé à moi. (*Il sort.*)

Le roi Henri. — Warwick! Glocester! Clarence!

Rentrent WARWICK *et* LES PRINCES.

Clarence. — Est-ce que le roi appelle?

Warwick. — Que veut Votre Majesté? Comment se porte Votre Grâce?

Le roi Henri. — Pourquoi me laissez-vous seul ici, Milords?

Clarence. — Mon Suzerain, nous avons laissé ici le prince mon frère, qui s'est chargé de rester et de veiller sur vous.

Le roi Henri. — Le prince de Galles! Où est-il? laissez-moi le voir : il n'est pas ici.

Warwick. — Cette porte est ouverte; il est sorti par là.

Le prince Humphroy. — Il n'a pas traversé la chambre où nous étions.

Le roi Henri. — Où est la couronne? Qui l'a prise sous mon oreiller?

Warwick. — Lorsque nous nous sommes retirés, nous l'y avons laissée, mon Suzerain.

Le roi Henri. — C'est le prince qui l'a enlevée : allez, cherchez-le. Est-il donc si pressé, qu'il prend mon sommeil pour ma mort? Trouvez-le, Milord de Warwick, et poussez-le ici à grand renfort de réprimandes. (*Sort Warwick.*) L'action qu'il vient de commettre se joint à ma maladie et l'aide à m'achever. Voyez, mes fils, quels êtres vous êtes! Comme la nature tombe promptement dans la révolte lorsque l'or devient le but de ses désirs! C'est pour en arriver là que les sots de pères, remplis de soucis, ont laissé l'inquiétude chasser leur sommeil, la préoccupation briser leur cerveau et le travail fatiguer leurs os! C'est pour en arriver là qu'ils ont accumulé et empilé les amas corrupteurs d'un or difficilement conquis, qu'ils ont été soucieux de munir leurs fils des armes que donnent les arts et les exercices guerriers! Lorsque, comme l'abeille qui prélève sur chaque fleur la dîme des plus doux aromes, nous rapportons à la ruche nos cuisses chargées de cire, notre bouche chargée de miel, pour récompense de nos peines, nous sommes tués comme l'abeille. Voilà le goût amer que laissent au père mourant les labeurs économes de sa vie.

Rentre WARWICK.

Le roi Henri. — Eh bien! où est-il celui qui ne peut attendre que son amie la maladie ait décidé de moi?

Warwick. — Monseigneur, j'ai trouvé le prince dans la chambre voisine, lavant ses nobles joues de larmes de tendresse, et dans une telle prostration de profond chagrin, qu'en le contemplant, la tyrannie qui ne s'est jamais désaltérée que de sang, aurait lavé son poignard dans les nobles larmes de ses yeux. Il va venir.

Le roi Henri. — Mais pourquoi a-t-il emporté la couronne? Ah! le voici qui vient.

Rentre LE PRINCE HENRI.

Le roi Henri. — Viens ici, près de moi, Harry. Sortez de cette chambre, laissez-nous seuls ensemble. (*Tous sortent, excepté le roi et le prince Henri.*)

Le prince Henri. — Je ne croyais pas vous entendre jamais plus parler.

Le roi Henri. — Ton désir, Henri, était le père de cette pensée : je reste trop longtemps avec toi, je t'ennuie. Es-tu donc si pressé de voir mon trône vide, qu'il te faut t'investir de mes insignes avant que ton heure soit venue? O sot enfant! Tu cherches la grandeur qui t'écrasera. Attends seulement un peu, car le vent qui empêche de tomber le nuage de ma dignité est si faible que cette dignité devra bientôt défaillir : ma journée touche à son crépuscule. Tu as dérobé l'objet qui dans quelques heures devait être tien sans offense, et tu as confirmé à mon agonie tout ce que j'attendais de toi. Tu as montré par ta vie que tu ne m'aimais pas, et tu as voulu que je mourusse avec cette certitude. Tu as caché dans tes pensées mille poignards que tu as aiguisés contre ton cœur de pierre pour m'assassiner à la dernière demi-heure de ma vie. Comment! tu ne peux pas m'accorder une demi-heure? Eh bien alors, sors, et creuse toi-même ma tombe, et ordonne aux clo-

ches joyeuses de carillonner à ton oreille, non que je suis mort, mais que tu es couronné. Que toutes les larmes qui devraient arroser mon drap funèbre se changent en gouttes de baume pour oindre ta tête : prends seulement la peine de me confondre avec une poussière oubliée, donne aux vers ce qui te donna la vie. Destitue mes officiers, casse mes décrets, car le jour est venu maintenant de se moquer de la légalité. Henri V est couronné! Alerte, vanité! A bas, dignité royale! Hors d'ici, vous tous, sages conseillers! Venez de toutes les régions pour vous rassembler à la cour d'Angleterre, singes du libertinage! Pays voisins, voici l'heure de vous purger de votre écume! Avez-vous un ruffian qui jure, boive, danse, passe les nuits en orgie, vole, assassine, et connaisse l'art de commettre les plus vieux crimes d'une façon nouvelle? soyez heureux, celui-là ne vous inquiétera plus : l'Angleterre dorera doublement sa triple infamie; l'Angleterre lui donnera emploi, honneur, puissance, car le cinquième Henri va enlever à la licence réprimée la muselière de la contrainte, et le chien enragé pourra enfoncer ses dents dans la chair de tout innocent. O mon pauvre royaume malade des coups de la guerre civile! toi que toute ma vigilance n'a pu arracher au désordre, que feras-tu maintenant que le désordre sera chargé de te veiller? Oh! tu deviendras un désert sauvage, peuplé de loups, tes anciens habitants!

Le prince Henri, *s'agenouillant.* — Oh! pardonnez-moi, mon Suzerain! n'eussent été mes larmes, humides obstacles de ma langue, j'aurais arrêté cette chère et profonde réprimande, avant que la douleur vous eût emporté et que j'eusse été obligé de la suivre si loin. Voici votre couronne, et que celui qui porte la couronne immortelle puisse longtemps vous conserver celle que voilà! Si je l'aime autrement que comme emblème de votre honneur et de votre renom, puissé-je ne plus me relever de cette posture d'obédience, de cette attitude extérieure de soumission, que mon très-loyal et très-profond respect me commande de prendre. Dieu sait comme mon cœur s'est glacé lorsque je suis entré et que je n'ai pas aperçu de souffle chez Votre Majesté! Si je mens, puissé-je mourir au milieu de ma présente dissipation, sans avoir le temps de présenter au monde incrédule le noble changement que j'ai médité! M'approchant de vous et vous croyant mort (et vraiment, mon Suzerain, on pouvait vous croire presque mort), j'ai parlé à la couronne, comme si elle avait été douée de sentiment, et je l'ai réprimandée ainsi : « Les soucis qui proviennent de toi se sont engraissés du corps de mon père, et c'est pourquoi, toi qui es le meilleur des ors, tu en es le pire. Un autre or, d'un moins beau carat, est plus précieux que toi, car il conserve la vie sous forme de médecine potable; mais toi qui es très-beau, très-honoré, très-renommé, tu as dévoré celui qui te porte. » C'est ainsi, mon très-royal Suzerain, que tout en l'accusant, je l'ai posée sur ma tête, pour engager avec elle, comme avec une ennemie qui sous mes yeux mêmes avait assassiné mon père, la querelle d'un loyal héritier. Mais si jamais elle a empoisonné mon âme d'un mouvement de joie, si jamais elle a gonflé mes pensées d'un souffle d'orgueil, si jamais le moindre esprit de rebellion et de vanité m'a poussé aussi peu que ce soit à adresser à sa puissance un sourire de bienvenue, que Dieu l'enlève pour toujours à ma tête et me fasse l'égal du plus pauvre vassal qui ne s'agenouille devant elle qu'avec respect et terreur!

Le roi Henri. — O mon fils, c'est le ciel qui t'a mis dans l'esprit de l'emporter, afin que tu pusses plus facilement conquérir l'affection de ton père, en plaidant si sagement pour t'excuser de cette faute! Viens ici, Harry, assieds-toi près de mon lit et écoute le tout à fait dernier conseil que je te donnerai jamais. Le ciel sait, mon fils, par quels sentiers de traverse et par quels chemins indirects et obliques, j'ai rencontré cette couronne, et moi, je ne sais que trop quels soucis se sont avec elle abattus sur ma tête : elle descendra sur la tienne, plus paisible, plus respectée, mieux acceptée; car toute la poussière soulevée pour l'acquérir va disparaître avec moi dans la terre. En moi, elle ne semblait qu'un honneur arraché par une main violente, et ils étaient nombreux ceux qui autour de moi me reprochaient l'assistance qu'ils m'avaient donnée pour la conquérir, reproches qui, grandissant de jour en jour, aboutirent à des luttes, à l'effusion du sang, et blessèrent une paix illusoire : tous ces dangers extrêmes, tu vois avec quel péril j'ai dû les affronter, car tout mon règne n'a été que la représentation de cette scène là : mais aujourd'hui, ma mort change les choses; car ce qui n'était en moi qu'un bien conquis par la lutte t'échoit de plus heureuse manière; la couronne te revient par droit de succession. Cependant, quoique tu sois plus en sécurité que je ne l'ai été, tu n'es pas

Le prince Henri, *s'agenouillant.* Oh! pardonnez-moi, mon Suzerain! n'eussent été mes larmes, humides obstacles de ma langue, j'aurais arrêté cette chère et profonde réprimande.

(Acte IV, sc. iv.)

encore assez ferme, car les ressentiments sont de fraîche date. Ce n'est que tout récemment que les dents et l'aiguillon ont été arrachés à tous mes amis qu'il te faut rendre tes partisans sincères. Leur dangereuse assistance fit à l'origine mon élévation, et leur puissance était bien faite pour me faire craindre qu'ils ne me renversassent comme ils m'avaient élevé : aussi, pour éviter ce danger je les ai décapités, et j'avais le dessein maintenant de conduire beaucoup d'entre eux en Terre Sainte, de crainte que le repos et la tranquillité ne leur donnassent l'envie de scruter de trop près mon gouvernement. C'est pourquoi, mon Harry, fais consister ta politique à occuper de querelles étrangères les esprits inquiets ; l'activité rejetée au dehors dissipera le souvenir des jours récents. J'en dirais davantage, mais mes poumons sont tellement épuisés, que la nature me refuse absolument la force nécessaire pour parler. Oh ! que Dieu me pardonne la manière dont j'ai acquis cette couronne, et qu'il t'accorde de vivre véritablement en paix avec elle !

Le prince Henri. — Mon gracieux Suzerain, vous l'avez conquise, portée, gardée, vous me la donnez ; mon droit à sa possession est donc clair et légitime, et je saurai le maintenir justement contre le monde entier, avec une énergie plus qu'ordinaire.

Le roi Henri. — Vois, vois, voici venir mon Jean de Lancastre.

Entrent LE PRINCE JEAN, WARWICK, LORDS *et autres.*

Le prince Jean. — Santé, paix, et bonheur à mon royal père !

Le roi Henri — Tu m'apportes la paix et le bonheur, mon fils Jean ; mais quant à la santé, hélas ! elle a fui sur les ailes de la jeunesse, loin de ce vieux tronc desséché : tes yeux le voient, ma tâche terrestre touche à sa fin. Où est Milord de Warwick ?

Le prince Henri. — Milord de Warwick !

Le roi Henri. — L'appartement où je me suis évanoui tout à l'heure, porte-t-il quelque nom particulier ?

Warwick. — Il s'appelle *Jérusalem*, mon noble Seigneur.

Le roi Henri. — Gloire à Dieu ! C'est là que ma vie doit finir. Il m'a été prophétisé, il y a bien des années, que je ne mourrais que dans Jérusalem, et alors, je supposai légèrement que cela signifiait la Terre Sainte : mais portez-moi dans cette chambre ; c'est dans cette Jérusalem qu'Harry mourra.

(*Ils sortent.*)

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Dans le Gloucestershire. — Une chambre dans la maison de Shallow.

Entrent SHALLOW, FALSTAFF, BARDOPH *et* LE PAGE.

Shallow. — Nom d'un coq et d'une pie, Monsieur, vous ne partirez pas ce soir. Eh, Davy, dis-je !

Falstaff. — Il vous faut m'excuser, maître Robert Shallow.

Shallow. — Je ne vous excuserai pas ; vous ne serez pas excusé ; les excuses ne seront pas admises ; il n'y a pas d'excuse qui puisse être acceptée ; vous ne serez pas excusé. Hé, Davy !

Entre DAVY.

Davy. — Voilà, Monsieur.

Shallow. — Davy, Davy, Davy, Davy, voyons Davy ; voyons, Davy ; voyons un peu : ah oui parbleu, c'est cela, dites au cuisinier William de venir ici. Sir John, vous ne serez pas excusé.

Davy. — Pardi, Monsieur, voici ce qui en

est; les arrêts que vous avez rendus ne peuvent être exécutés: et je vous le demande de nouveau, Monsieur, ensemencerons-nous de froment la grande terre?

SHALLOW. — De froment rouge, Davy. Mais revenons au cuisinier William; n'y a-t-il pas de jeunes pigeons?

DAVY. — Oui, Monsieur. Voici maintenant la note du forgeron pour des fers à cheval et des fers de charrue.

SHALLOW. — Qu'on vérifie le compte et qu'on paye. Sir John, vous ne serez pas excusé.

DAVY. — Et puis, Monsieur, il faut absolument faire mettre une anse neuve au baquet, et Monsieur, dites-moi, avez-vous l'intention de retenir quelque chose sur ses gages à William, pour le sac qu'il a perdu l'autre jour à la foire d'Hinckley?

SHALLOW. — Il en répondra. — Des pigeons, Davy, une paire de poulardes pattues, un gigot de mouton et quelques gentilles petites friandises délicates, dites cela au cuisinier William.

DAVY. — Est-ce que le militaire passera ici toute la nuit, Monsieur?

SHALLOW. — Oui, Davy. Je veux le bien traiter : un ami en cour vaut mieux qu'un *penny* en bourse. Traitez bien ses hommes, Davy; car ce sont des coquins effrontés et ils pourraient nous prendre la laine sur le dos.

DAVY. — Pas plus qu'on ne la leur a prise à eux-mêmes, Monsieur, car ils ont du linge étonnamment sale.

SHALLOW. — Bien joué sur le mot, Davy. Maintenant à ton affaire, Davy.

DAVY. — Je vous supplie, Monsieur, de soutenir William Visor de Wincot contre Clément Perkes de la colline.

SHALLOW. — Il y a des plaintes nombreuses contre ce Visor, Davy; ce Visor est à ma connaissance un fieffé drôle.

DAVY. — J'accorde à Votre Honneur que cet homme est un drôle, Monsieur; mais à Dieu ne plaise cependant qu'un drôle ne puisse obtenir protection à la requête d'un ami, Monsieur. Un honnête homme, Monsieur, est en état de parler pour lui-même, mais un coquin non. J'ai servi fidèlement Votre Honneur pendant ces huit années, Monsieur, et si une fois ou deux par trimestre, je ne puis faire protéger un coquin contre un honnête homme, je jouis vraiment d'un bien mince crédit auprès de Votre Honneur. Ce drôle est pour moi un honnête ami, Monsieur; c'est pourquoi je conjure Votre Honneur de le protéger.

SHALLOW. — Tu peux aller, il ne lui arrivera aucun mal, je te le promets. Vas à ton service, Davy. (*Sort Davy.*) Où êtes-vous, Sir John? Venez, venez, venez, débarrassez-vous de vos bottes. Donnez-moi votre main, maître Bardolph.

BARDOLPH. — Je suis heureux de voir Votre Honneur!

SHALLOW. — Je te remercie de tout mon cœur, mon excellent maître Bardolph, (*au Page*) et sois le bienvenu, mon grand garçon. — Venez, Sir John. (*Sort Shallow.*)

FALSTAFF. — Je vous suis, mon bon maître Robert Shallow. Bardolph, veille à nos chevaux. (*Sortent Bardolph et le page.*) Si j'étais fendu en morceaux, je ferais quatre douzaines de bâtons d'hermite barbu comme ce maître Shallow. C'est une chose merveilleuse de voir la parfaite similitude qui existe entre l'esprit de ses gens et le sien : à force de l'observer ils en sont arrivés à se comporter comme de sots juges de paix; lui, à force de converser avec eux est devenu une manière de domestique juge de paix; leurs esprits se sont si bien mariés par suite d'une société habituelle, qu'ils volent tous de la même aile comme des oies sauvages. Si j'avais affaire à maître Shallow, je caresserais ses gens, dans la certitude qu'ils détermineraient la conduite de leur maître; si j'avais affaire à ses gens, je m'insinuerais auprès du Maître Shallow dans la certitude que personne ne peut mieux commander à ses domestiques. Il est certain que les hommes attrapent, en se frottant les uns aux autres, une sage tenue ou une ignorante conduite, comme on attrape les maladies; par conséquent les hommes doivent bien faire attention à la compagnie qu'ils fréquentent. Je tirerai de ce Shallow assez de matière pour tenir le prince Henri en bonne humeur continuelle pendant la durée de six modes nouvelles, ce qui équivaut au temps de quatre procédures ou de deux actions en justice, et il rira sans *intervallums*. Ah! c'est étonnant l'effet que peut produire un mensonge, appuyé d'un léger juron, ou une plaisanterie faite d'un air grave, sur un garçon qui n'a encore jamais eu de douleurs aux épaules! Oh! vous le verrez rire, jusqu'à ce que son visage ressemble à un manteau mouillé mis de travers.

SHALLOW, *de l'intérieur*. — Sir John!

FALSTAFF. — J'y vais, maître Shallow; j'y vais, maître Shallow. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

Westminster. — Un appartement dans le palais.

Entrent WARWICK *et* LE LORD GRAND JUGE.

WARWICK. — Eh bien, Milord grand juge, où allez-vous?

LE GRAND JUGE. — Comment va le roi?

WARWICK. — Extrêmement bien; tous ses soucis ont maintenant pris fin.

LE GRAND JUGE. — Il n'est pas mort, j'espère?

WARWICK. — Il est sorti des chemins de la nature; pour nous, il ne vit plus.

LE GRAND JUGE. — Je voudrais que Sa Majesté m'eût emmenée avec elle : les loyaux services que je lui ai rendus durant sa vie me laissent exposé à toutes les vengeances.

WARWICK. — En effet, je crois que le jeune roi ne vous aime pas.

LE GRAND JUGE. — Je sais qu'il ne m'aime pas, et je suis en train de m'armer pour faire bonne contenance en face de ces circonstances nouvelles; elles ne peuvent me menacer d'une manière plus terrible que mon imagination ne se le représente.

WARWICK. — Voici venir les rejetons affligés du défunt Harry : ah! si le vivant Harry avait le caractère du pire de ces trois princes, combien de nobles conserveraient leurs places, qui vont être obligés de replier leurs voiles devant des âmes de basse sorte!

LE GRAND JUGE. — Hélas! je crains que tout ne soit bouleversé!

Entrent LE PRINCE JEAN, LE PRINCE HUMPHROY, CLARENCE, WESTMORELAND *et autres.*

LE PRINCE JEAN. — Bonjour, cousin Warwick, bonjour.

LE PRINCE HUMPHROY *et* CLARENCE *ensemble.* — Bonjour, cousin.

LE PRINCE JEAN. — Nous nous abordons comme des gens qui ont perdu la parole.

WARWICK. — Nous la conservons cependant, mais le sujet qui nous occupe est trop douloureux pour admettre de longues conversations.

LE PRINCE JEAN. — Allons, que la paix soit avec celui qui nous donne cette tristesse!

LE GRAND JUGE. — Paix soit aussi avec nous, de crainte que nous n'ayons sujet d'être plus tristes encore.

LE PRINCE HUMPHROY. — O mon bon Milord, vous avez perdu en effet un véritable ami; j'oserais jurer que le chagrin qui apparaît sur votre visage n'est pas emprunté; assurément il vous appartient bien.

LE PRINCE JEAN. — Quoique personne ne soit sûr de la faveur qu'il pourra trouver, vos espérances à vous sont fort minces : je n'en suis que plus affligé; je voudrais qu'il en fût autrement.

CLARENCE. — Bon, il vous faudra maintenant parler respectueusement à Sir John Falstaff, ce qui jure avec le pli de votre caractère.

LE GRAND JUGE. — Mes aimables princes, ce que j'ai fait, je l'ai fait par honneur, guidé par la règle impartiale de ma conscience, et vous ne me verrez jamais mendier un pardon honteux et incertain. Si la vérité et une loyale innocence sont impuissantes à me soutenir, j'irai trouver le roi mon maître qui est mort et je lui dirai qui m'a envoyé auprès de lui.

Entre LE ROI HENRI V.

WARWICK. — Voici venir le prince.

LE GRAND JUGE. — Salut, et que Dieu protége Votre Majesté.

LE ROI HENRI V. — Ce nouveau et splendide costume, la majesté, ne me revêt pas aussi commodément que vous le pensez. Frères, vous mêlez un peu de crainte à votre tristesse : c'est ici la cour d'Angleterre et non la cour de Turquie; ce n'est pas un Amurat qui succède à un Amurat, mais un Harry qui succède à un Harry. Cependant soyez tristes, mes bons frères, car pour dire la vérité, la tristesse vous va fort bien; le chagrin se montre en vous avec une si royale apparence, que je veux en adopter religieusement la mode et la faire porter à mon cœur. Soyez donc tristes; cependant ne traitez la tristesse, mes bons frères, que comme un fardeau qui nous est également imposé à tous. Pour moi, par le ciel, je veux que vous soyez certains que je serai votre père et votre frère à la fois; laissez-moi seulement porter votre affection, moi je porterai vos soucis. Pleurez cependant l'Harry qui est mort, je le pleurerai avec vous; mais il vit un Harry qui vous comptera une heure de bonheur pour chacune de vos larmes.

LES PRINCES. — Nous n'espérons pas moins de Votre Majesté.

SHALLOW. Nom d'un coq et d'une pie, Monsieur, vous ne partirez pas ce soir.

(Acte V, sc. 1.)

LE ROI HENRI V. — Vous me regardez tous d'une manière étrange, et vous (*au grand juge*), plus que tous les autres : vous êtes sûr, j'imagine, que je ne vous aime pas.

LE GRAND JUGE — Ce dont je suis sûr, c'est que si je suis droitement jugé, Votre Majesté n'a aucune juste cause de me haïr.

LE ROI HENRI V. — Non ! Comment un prince porteur de si grandes espérances aurait-il pu oublier les indignités énormes que vous m'avez fait subir? Comment! réprimander, gourmander, envoyer en prison l'héritier immédiat du trône d'Angleterre ! était-ce là une légère offense? cela peut-il être plongé dans le Lethé et être oublié?

LE GRAND JUGE. — Je représentais alors la personne de votre père, j'étais alors l'image de son pouvoir, et pendant que j'étais occupé à rendre la justice, pendant que je m'employais au service de la société, il plut à Votre Altesse d'oublier ma place, la majesté et la puissance de la loi et de la justice, l'image du roi que je représentais, et vous me frappâtes sur mon siége même de juge ; alors, je fis pleinement usage de mon autorité, et je vous fis arrêter, comme offenseur envers votre père. Si cet acte fut coupable, alors tenez pour un bonheur, maintenant que vous portez la couronne, d'espérer un fils qui mettra vos décrets à néant, qui arrachera la justice de votre banc vénérable, qui arrêtera le cours de la loi et émoussera le glaive gardien de la paix et de la sûreté de votre personne, un fils qui, pis encore, méprisera votre très-royale image et moquera vos œuvres dans celui qui est comme votre seconde personne. Interrogez vos royales pensées, supposez que ce cas soit le vôtre ; soyez maintenant le père et supposez-vous un fils; entendez dire que Votre Majesté

a été si fortement profanée, voyez vos lois les plus redoutables traitées avec cette légèreté, contemplez vous dédaigné par un fils, et puis imaginez-moi tenant votre personnage et investi de votre pouvoir, laissant passer doucement sous silence les actes de votre fils. Quand vous aurez froidement examiné ce cas, jugez-moi, et puisque vous êtes roi, dites, au nom de votre autorité, si ce que j'ai fait ne convenait pas à ma place, à ma personne et à la souveraineté de mon Suzerain.

Le roi Henri V. — Vous avez raison, juge, et vous pesez bien la chose : aussi continuez à porter la balance et l'épée : je souhaite que vos honneurs puissent s'accroître et votre vie se prolonger jusqu'au jour où vous pourrez voir un de mes fils vous offenser et vous obéir comme je le fis. Et moi puissé-je vivre pour répéter ce jour-là les paroles de mon père : « heureux je suis d'avoir un homme assez énergique pour exercer la justice sur mon propre fils, et non moins heureux d'avoir un fils qui peut consentir à remettre ainsi sa grandeur entre les mains de la justice. » Vous me mîtes en prison, et c'est pourquoi je mets en vos mains le glaive sans tache que vous aviez l'habitude de porter, en vous priant d'en user avec le même énergique, juste et impartial courage que vous avez montré contre moi. Voici ma main; vous serez comme un père pour ma jeunesse; ma voix parlera selon que vous conseillerez mon oreille, et je saurai soumettre humblement mes volontés à votre direction sage et expérimentée. Et maintenant, princes, vous tous, croyez-moi, je vous en conjure; mon père est descendu dans la tombe possesseur de ma folie, car tout ce qui était moi est enfermé dans son sépulcre, et je survis possesseur en échange de son sérieux esprit par lequel je me propose de bafouer l'attente du monde, de démentir les prophéties et de détruire la mauvaise opinion qui m'a jugé sur l'apparence. Le cours de mon sang a été jusqu'à présent celui d'une fougueuse vanité; maintenant, ce cours va changer, et se porter vers sa mer véritable, où il se mêlera avec les grands conseils des flots pour couler désormais avec une majesté sérieuse. Nous mandons aujourd'hui notre haute cour du parlement, et nous voulons choisir de tels membres de noble conseil que le grand corps de notre État pourra marcher de pair avec les nations les mieux gouvernées, et que la paix ou la guerre, ou toutes deux à la fois, seront pour nous choses faciles et d'expérience familière, (*au grand juge*) et dans ces affaires, vous, mon père, vous aurez la plus haute main. Notre couronnement terminé, nous manderons comme je l'ai dit, tout notre État, et si Dieu veut exaucer mes bonnes intentions, ni prince ni pair n'aura juste cause de dire : « puisse le ciel abréger d'un jour l'heureuse vie d'Harry. »

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Le Gloucestershire. — Le jardin de la maison de Shallow.

Entrent FALSTAFF, SHALLOW, SILENCE, BARDOLPH, le page *et* DAVY.

Shallow. — Allons, vous verrez mon verger, et là, sous un berceau, nous mangerons une reinette de l'an dernier de ma propre greffe, avec quelques anis et autres choses de ce genre; venez, cousin Silence; et puis, après cela, au lit.

Falstaff. — Par Dieu, vous avez ici une belle et riche habitation.

Shallow. — Pauvre, pauvre, pauvre; tous misérables, tous misérables, Sir John. L'air est bon, voilà. Mets la nappe, Davy; mets la nappe, Davy : fort bien, Davy.

Falstaff. — Ce Davy vous rend de bons services; il est à la fois votre domestique et votre valet de ferme.

Shallow. — Un bon valet, un bon valet, un très-bon valet, Sir John. Par la messe, j'ai bu trop de Xérès à souper : — un bon valet. Allons, asseyez-vous; allons, asseyez-vous : venez, cousin.

Silence. — Ah maraud, comme on dit, nous ne ferons (*Il chante.*)

Rien que manger et faire bonne chère
Et louer le ciel pour la joyeuse année;
Quand la viande est bon marché et que les femelles
sont chères,
Alors les garçons gaillards errent d'ici, de là,
Si gaiement,
Et toujours si gaiement.

Falstaff. — Voilà un cœur joyeux! Mon bon, bon maître Silence, je vous porterai tout à l'heure une santé pour cela.

Shallow. — Donnez du vin à M. Bardolph, Davy.

Davy, *à Bardolph en le faisant asseoir à une autre table.* — Mon aimable Monsieur, asseyez-

vous; je suis à vous tout à l'heure : très-aimable Monsieur, asseyez-vous. Monsieur le page, mon bon Monsieur le page, asseyez-vous : grand bien vous fasse ! Ce que nous ne vous donnerons pas en victuailles, nous le remplacerons en boissons : mais il vous faut nous excuser; le cœur y est et cela suffit. (*Il sort.*)

SHALLOW. — Soyez gai, M. Bardolph, et vous aussi, mon petit soldat, soyez gai.

SILENCE, *chantant:*

Soyez gai, soyez gai, ma femme est comme toutes les autres ;
Car les femmes sont des mégères, qu'elles soient courtes ou longues ;
Il fait joyeux dans la salle quand toutes les barbes s'y remuent,
Et fêtent le joyeux mardi gras.
Soyez gai, soyez gai.

FALSTAFF.—Je ne pensais pas que M. Silence fût un homme de cet entrain-là.

SILENCE. — Qui, moi ! j'ai été gai comme cela deux fois et une avant aujourd'hui.

Rentre DAVY.

DAVY, *à Bardolph.* —Voici un plat de pommes Rambourg pour vous. (*Il pose le plat devant Bardolph.*)

SHALLOW. — Davy!

DAVY. — Votre Honneur? je suis à vous à l'instant. (*à Bardolph.*) Un verre de vin, Monsieur?

SILENCE, *chantant :*

Un verre de vin pétillant et clair
Pour que je boive à la santé de ma maîtresse;
Un cœur joyeux vit longtemps.

FALSTAFF. — Bien dit, M. Silence.

SILENCE. — Et nous serons joyeux, nous aussi; voici venir le bon moment de la soirée.

FALSTAFF. — A vous, santé et longs jours, maître Silence!

SILENCE, *chantant :*

Remplissez le verre et passez-le-moi.
Je vous ferai raison à un mile de profondeur.

SHALLOW. — Honnête Bardolph, sois le bienvenu : si tu as besoin de quelque chose et que tu ne le demandes pas, va-t'en au diable. Tu es le bienvenu, toi aussi, mon gentil petit filou, vraiment le bienvenu. Je vais boire à M. Bardolph et à tous les *cavaleros* de Londres.

DAVY. — J'espère voir Londres une fois avant de mourir.

BARDOLPH. — Si je pouvais vous y voir, Davy....

SHALLOW. — Par la messe, vous casseriez le cou à une bouteille ensemble, eh ! n'est-ce pas, M. Bardolph?

BARDOLPH. — Oui, Monsieur, et dans un grand verre.

SHALLOW. — Je te remercie. Le drôle s'accrochera à toi, je t'en réponds; il ne *renardera* pas, il est bien dressé.

BARDOLPH. — Et je le serrerai de près, Monsieur.

SHALLOW. — Parbleu, c'est parler comme un roi. Ne vous laissez manquer de rien; soyez gai. (*On frappe à la porte.*) Voyez qui est là à la porte; eh ! qui frappe? (*Sort Davy.*)

FALSTAFF, *à Silence qui vient de vider un verre.* —Parbleu, maintenant vous m'avez fait droit.

SILENCE, *chantant:*

Faites-moi droit,
Et nommez-moi chevalier.
Samingo.

N'est-ce pas comme cela ?

FALSTAFF. — C'est comme cela.

SILENCE.— Est ce comme cela ? Eh bien, dites au moins qu'un vieillard peut faire quelque chose.

Rentre DAVY.

DAVY. — Plaise à Votre Honneur, il y a là un certain Pistol qui vient de la cour avec des nouvelles.

FALSTAFF. — De la cour? faites-le entrer.

Entre PISTOL.

Eh bien ! Pistol, qu'y a-t-il?

PISTOL. — Sir John, Dieu vous bénisse !

FALSTAFF. — Quel vent vous mène ici, Pistol?

PISTOL. — Ce n'est pas le mauvais vent, qui ne mène personne au bien. Mon doux chevalier, tu es maintenant un des plus considérables personnages du royaume.

SILENCE. — Par Notre-Dame, je crois qu'il en est un des plus considérables, si l'on excepte le bonhomme Puff de Barson.

Le roi Henri v. Voici ma main ; vous serez comme un père pour ma jeunesse.
(Acte V, sc. II.)

PISTOL. Sir John, Dieu vous bénisse!
FALSTAFF. Quel vent vous mène ici, Pistol? Acte V, sc. III)

PISTOL. — Pouf? pouf toi-même, lâche et vil renégat! Sir John, je suis ton Pistol et ton ami, et j'ai couru après toi, à bride abattue, et je t'apporte des nouvelles, de joyeuses chances, des espérances dorées, et d'heureuses et précieuses assurances.

FALSTAFF. — Je t'en prie alors, apprends-les-moi dans le langage d'un homme de ce monde.

PISTOL. — Foutra pour le monde et les vils mondains! je parle de l'Afrique et des félicités dorées.

FALSTAFF. — Ô vil chevalier Assyrien, quelles sont ces nouvelles? Laisse le roi Cophetua apprendre ce qu'elles ont de vrai.

SILENCE, *chantant*. — Et Robin Hood, Ecarlate et Jean....

PISTOL. — Est-ce que des chiens de fumiers vont affronter les Hélicons? Est-ce que les bonnes nouvelles seront ainsi raillées? En ce cas, Pistol, pose ta tête sur le sein des Furies.

SHALLOW. — Honnête Monsieur, votre éducation m'est inconnue.

PISTOL. — Alors vous n'en êtes que plus à plaindre.

SHALLOW. — Veuillez me pardonner, Monsieur; si vous venez avec des nouvelles de la cour, Monsieur, vous n'avez que deux méthodes à suivre, ou bien nous les dire, ou bien les taire. Je suis, Monsieur, fonctionnaire du roi et j'ai quelque autorité.

PISTOL. — De quel roi? meurt-de-faim. Parle, ou meurs.

SHALLOW. — Du roi Harry.

PISTOL. — Harry le quatrième ou le cinquième?

SHALLOW. — Harry le quatrième.

PISTOL. — Un foutra pour tes fonctions! Sir John, ton tendre agnelet est maintenant roi. Henri V est l'homme. Je dis la vérité. Quand Pistol mentira, fais moi comme cela, fais-moi la figue comme au vantard espagnol.

FALSTAFF. — Comment! le vieux roi est mort?

PISTOL. — Comme un clou dans une porte : les choses que je dis sont exactes.

FALSTAFF. — En avant, Bardolph : selle mon cheval. Maître Robert Shallow, choisis l'office que tu voudras dans le royaume, il est à toi. Pistol, je t'accablerai sous une double charge de dignités.

BARDOLPH. — O jour heureux! je ne voudrais pas échanger ma fortune contre un titre de chevalier.

PISTOL. — Eh bien! ai-je porté de bonnes nouvelles?

FALSTAFF. — Portez M. Silence au lit. Maître Shallow, Mylord Shallow, sois ce qu'il te plaira, je suis l'intendant de la fortune. Mets tes bottes, nous galoperons toute la nuit. O mon doux Pistol! — En avant, Bardoph. (*Sort Bardoph.*) Allons, Pistol, raconte-m'en plus long, et cherche quelque chose qui pourrait te faire plaisir. — Suffit, suffit, maître Shallow : je sais que le jeune roi soupire après moi. Prenons les chevaux de n'importe qui; les lois de l'Angleterre sont à mon commandement. Heureux ceux qui ont été mes amis, et malheur à Mylord le grand juge!

PISTOL. — Que de vils vautours s'abattent aussi sur ses poumons! « Où est la vie qu'autrefois je menais? » disent-ils : eh bien, la voilà. Salut à ces heureux jours! (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Londres. — Une rue.

Entrent des SERGENTS DE POLICE *traînant l'*HÔTESSE QUICKLY *et* DOLL TEARSHEET.

L'HÔTESSE. — Non, fieffé drôle; je consentirais à mourir si je pouvais te voir pendu; tu m'as démonté l'épaule.

PREMIER SERGENT. — Les constables l'ont remise entre mes mains et elle aura sa régalade de coups de fouet, bonne mesure, je le lui promets; il y a eu un homme ou deux de tués récemment chez elle.

DOLL. — Argousin, argousin, vous mentez. Avance un peu; je vais te dire ton fait, à toi, damné coquin à figure de tripes. Si l'enfant dont je suis enceinte maintenant vient avant terme, il vaudrait mieux que tu eusses frappé ta mère, scélérat à figure de papier mâché!

L'HÔTESSE. — O Seigneur, si Sir John était venu! il y a quelqu'un qui aurait passé une mauvaise journée! Mais je prie Dieu que le fruit de ses entrailles en vienne avant terme!

PREMIER SERGENT. — Si cela arrive, vous compléterez votre douzaine de coussins, vous n'en avez encore que onze. Allons, je vous ordonne de venir toutes deux avec moi; car l'homme que vous avez battu, vous et Pistol, est mort.

DOLL. — Je vais te dire ton fait, petit bout d'homme, découpure de chaufferette; je voudrais que vous fussiez solidement fouetté pour cela, coquin de mouchard à habit bleu, ignoble meurt-de-faim de valet de bourreau! Si vous n'êtes pas fouetté, puissé-je ne plus porter de pèlerine.

PREMIER SERGENT. — Marchons, marchons, chevalière errante; marchons.

L'HÔTESSE. — Oh! dire que le droit peut ainsi opprimer la puissance! Bon, de souffrance sort aisance.

DOLL. — Marchons, coquins, marchons; conduisez-moi devant un juge.

L'HÔTESSE. — Oui, marchons, meurt-de-faim de limier!

DOLL. — Bonhomme à tête de mort! bonhomme squelette!

L'HÔTESSE. — Brin de poussière que tu es, va!

DOLL. — Marchons, bout d'homme! marchons, canaille!

PREMIER SERGENT. — Très-bien. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Une place publique près de l'abbaye de Westminster.

Entrent DEUX VALETS *qui étendent des nattes.*

PREMIER VALET. — Encore des nattes, encore des nattes.

DEUXIÈME VALET. — Les trompettes ont sonné deux fois.

PREMIER VALET. — Il sera deux heures avant qu'ils reviennent du couronnement : dépêchons, dépêchons. (*Ils sortent.*)

Entrent FALSTAFF, SHALLOW, PISTOL, BARDOLPH *et* LE PAGE.

FALSTAFF. — Tenez-vous près de moi, maître

Robert Shallow; je vais vous mettre en faveur auprès du roi : je vais lui cligner de l'œil quand il passera, et remarquez seulement la mine qu'il me fera.

Pistol. — Dieu bénisse tes poumons, bon chevalier!

Falstaff. — Viens ici, Pistol; tiens-toi derrière moi. (*A Shallow.*) Oh! si j'avais eu le temps de faire faire des livrées neuves, j'y aurais employé les mille livres que je vous ai empruntées. Mais peu importe; ce pauvre équipement vaut mieux; cela montre l'empressement que j'avais de le voir.

Shallow. — Oui, vraiment.

Falstaff. — Cela montre le sérieux de mon affection.

Shallow. — Oui, vraiment.

Falstaff. — Mon dévouement.

Shallow. — Oui, vraiment, oui, vraiment, oui, vraiment.

Falstaff. — Cela fait voir que j'ai chevauché nuit et jour, sans délibérer, sans penser à rien d'autre, sans me donner le temps de changer de chemise.

Shallow. — C'est très-certain.

Falstaff. — Et que si je suis tout sali du voyage, tout en sueur du désir de le voir, c'est que je n'ai pensé à rien d'autre, que j'ai mis toutes mes autres affaires en oubli, comme s'il n'y avait rien d'autre à faire qu'à le voir.

Pistol. — C'est *semper idem*, car *absque hoc nihil est*. C'est parfait sur tous les points.

Shallow. — Oui, vraiment, c'est parfait.

Pistol. — Mon chevalier, je vais enflammer ton noble cœur et allumer ta rage. Ta Doll, l'Hélène de tes nobles pensées, est dans une vile captivité et une contagieuse prison; une main mercenaire et sale l'y a traînée : réveille la vengeance dans son antre d'ébène avec le cruel serpent d'Alecto, car Doll est enfermée; Pistol ne dit que la vérité.

Falstaff. — Je la délivrerai. (*Applaudissements à l'extérieur; les trompettes sonnent.*)

Pistol. — Voici que la mer rugit et que les fanfares de la trompette retentissent.

Entre LE ROI HENRI V *avec sa suite dont* LE GRAND JUGE *fait partie.*

Falstaff. — Dieu protége ta grâce, roi Hal! mon royal Hal!

Pistol. — Les cieux te gardent et te protégent, très-royal garnement de renom!

Falstaff. — Dieu te protége, mon doux enfant!

Le roi Henri v. — Milord grand juge, parlez à ce vaniteux individu.

Le grand juge. — Avez-vous votre bon sens? savez-vous à qui vous parlez?

Falstaff. — Mon roi! mon Jupiter! c'est à toi que je parle, mon cœur!

Le roi Henri v. — Je ne te connais pas, vieillard: va dire tes prières; comme des cheveux blancs conviennent mal à un bouffon et à un farceur! J'ai longtemps rêvé d'une espèce d'homme comme toi, aussi gonflé de graisse, aussi vieux, aussi libertin; mais maintenant je suis réveillé et je méprise mon rêve. Désormais traite moins bien ton ventre et un peu mieux ton honneur; laisse-là la gourmandise; sache que la tombe s'ouvre pour toi trois fois plus large que pour les autres hommes; ne me réplique pas par une plaisanterie de bouffon né; ne présume pas que je sois la personne que j'étais : car Dieu sait, et le monde verra, que j'ai donné congé à mon premier moi, et ainsi ferai-je pour ceux qui m'ont tenu compagnie. Lorsque tu entendras dire que je suis redevenu ce que j'étais, viens me trouver et tu redeviendras ce que tu étais, le précepteur et le père nourricier de mes désordres: jusqu'à ce jour, je te bannis, sous peine de mort, à dix miles de notre personne, ainsi que je l'ai fait pour mes autres mauvais conseillers. Je vous fournirai des moyens de vivre, afin que le manque de ressources ne vous entraîne pas au mal; et lorsque nous apprendrons que vous vous réformez, nous vous donnerons de l'avancement en proportion de votre capacité et de votre mérite. (*Au grand juge.*) Chargez-vous, Milord, de faire réaliser la teneur de mes paroles. Marchons. (*Sortent le roi et sa suite.*)

Falstaff. — Maître Shallow, je vous dois mille livres.

Shallow. — Oui pardi, Sir John, et je vous prie de me les laisser emporter à mon logis.

Falstaff. — Cela ne se peut guères, maître Shallow. Ne portez pas peine de ce qui vient de se passer; on m'enverra chercher pour l'entretenir en particulier: voyez-vous, il faut qu'il paraisse ainsi devant le monde. Ne craignez pas pour votre avancement; je serai encore l'homme qui vous fera puissant.

Shallow. — Je ne vois pas comment, à moins que ce ne soit en me donnant votre pourpoint et en me bourrant de paille. Je vous en supplie, mon

bon Sir John, donnez-moi cinq cents livres sur mes mille livres.

FALSTAFF. — Monsieur, je serai aussi bon que ma parole : ce que vous avez entendu n'était qu'une couleur.

SHALLOW. — Une couleur qui sera votre teinture à jamais, j'en ai peur, Sir John.

FALSTAFF. — Ne craignez pas les couleurs; venez dîner avec moi. Viens, lieutenant Pistol; viens, Bardolph : on m'enverra bientôt chercher ce soir.

Entrent LE PRINCE JEAN, LE GRAND JUGE, *des* OFFICIERS, *etc.*

LE GRAND JUGE. — Allons, emmenez Sir John Falstaff à la Flotte; conduisez-y sa société avec lui.

FALSTAFF. — Milord, Milord....

LE GRAND JUGE. — Je ne puis parler maintenant, je vous écouterai bientôt. — Emmenez-les.

PISTOL. — *Si fortuna me tormenta, la speranza me contenta.*

(*Sortent Falstaff, Shallow, Pistol, Bardolph et le page, conduits par des officiers.*)

LE PRINCE JEAN. — J'aime beaucoup cette délicate mesure du roi : il entend que ses compagnons habituels soient tous bien pourvus, mais il les bannit tous jusqu'à ce qu'ils aient donné à leur langage plus de sagesse et de modestie.

LE GRAND JUGE. — Et bannis sont-ils.

LE PRINCE JEAN. — Le roi a convoqué son parlement, Milord.

LE GRAND JUGE. — Il l'a convoqué.

LE PRINCE JEAN. — Je parierais qu'avant que l'année soit expirée, nous porterons les épées de nos guerres civiles et l'humeur native de notre tempérament batailleur jusqu'en France : j'ai entendu chanter cela par un oiseau dont la musique, je le crois, a fait plaisir au roi. Allons, voulez-vous venir? (*Ils sortent.*)

ÉPILOGUE

PAR UN DANSEUR.

D'abord mes craintes, puis ma courtoisie, enfin ma harangue. L'objet de mes craintes est votre déplaisir, l'objet de ma courtoisie est de vous présenter mes devoirs, l'objet de ma harangue est de solliciter vos pardons. Si vous vous attendez à un bon discours, maintenant, vous me ruinez; car ce que j'ai à vous dire est de ma propre façon, et ce que je vais vous dire, tournera, j'en ai peur, à mon détriment. Mais venons au fait et lançons-nous à nos risques et périls. Sachez (et vous le savez fort bien), que j'ai paru ici récemment à la fin d'un drame déplaisant pour implorer votre indulgence à son égard et vous en promettre un meilleur. J'avais, en vérité, l'intention de vous payer avec celui-là; s'il échoue à la manière d'une spéculation malheureuse, je fais faillite et vous mes créanciers, vous perdez tout. Je vous avais promis de paraître ici, et ici me voilà livrant ma personne à votre merci : faites-moi quelque diminution et je vous paierai une partie de votre créance, et puis comme c'est l'usage de la plupart des débiteurs, je vous ferai des promesses à l'infini.

Si ma langue ne peut vous décider à m'acquitter, me commanderez-vous d'employer mes jambes? et cependant ce serait vous payer légèrement que de vous payer ma dette en dansant. Mais une bonne conscience veut donner toute satisfaction possible, et ainsi ferai-je. Toutes les Dames qui sont ici m'ont pardonné ; si les Messieurs ne me pardonnent pas, alors les Messieurs ne s'accordent pas avec les Dames, ce qui ne s'est encore jamais vu dans une telle assemblée.

Permettez-moi encore un mot, je vous en supplie. Si vous n'êtes pas encore trop rassasié de grasse chère, mon humble auteur continuera son histoire, avec Sir John pour personnage, et vous amusera avec la belle Catherine de France. Dans cette pièce, si je suis bien informé, Falstaff mourra d'une sueur, à moins qu'il ne soit déjà tué par votre mauvaise opinion; car Oldcastle mourut martyr, et ce n'est pas lui qui est notre héros. Ma langue est fatiguée; lorsque mes jambes le seront aussi, je vous souhaiterai bonne nuit : là-dessus je m'agenouille devant vous; mais à la vérité, c'est afin de prier pour la reine.

propre à satisfaire l'invincible tendance de notre esprit, qui nous pousse à connaître la raison des choses, cette fatalité qui vous domine, et qu'il vous est impossible de faire servir à la libre et légitime satisfaction de vos facultés. » Cette phrase résume tout le livre mieux qu'une longue analyse : *les Phénomènes de la physique* ne nous parlent pas industrie, ils nous donnent la solution des mille problèmes que sans cesse se pose notre esprit inquiet et ignorant; ils nous montrent, par exemple, selon quelles lois nous voyons se produire les jeux de lumière les plus splendides au travers de nos paupières presque closes, ou d'imperceptibles fentes dans un écran; ils nous font saisir les corrélations qui joignent les uns aux autres, la lumière, la chaleur, le son, l'électricité, modes perceptibles du mouvement... Tout cela complété par des vignettes innombrables et de magnifiques planches.

C'est la première fois qu'on ose ainsi traiter pour les gens du monde et les jeunes gens un sujet savant.

M. Guillemin a foi en ses lecteurs, il les croit capables de prendre plaisir aux choses sérieuses; ceux-ci sauront lui prouver qu'il ne s'est pas trompé.

(*Corsaire*, du 25 décembre. — A. Ladrin.)

Qui peut dire où s'arrêtera le luxe de ces publications devenues plus nombreuses d'année en année pour répondre au goût chaque jour plus vif que prend le public aux choses exactes et à la vraie Vérité? la Vérité scientifique qui fournit encore les engins aux guerres des vieilles passions, mais qui du moins dans l'avenir n'allumera jamais la discorde et ne fera jamais répandre en son nom une goutte de sang. Nous avons sous les yeux quatre magnifiques ouvrages conçus dans cet esprit de paix et de lumière; chacun mériterait qu'on en parlât longuement. Trois sont signés de noms connus: Amédée Guillemin, Blanchard, Hœfer.

Commençons par notre collaborateur et ami. *Le Ciel* d'Amédée Guillemin est aujourd'hui dans toutes les bibliothèques; plusieurs éditions ont été épuisées. Ce n'est pas s'avancer beaucoup que de promettre le même succès aux *Phénomènes de la physique*, puisque les mêmes qualités s'y retrouvent : intérêt du sujet, clarté de la forme, élévation de l'idée. Le plan est celui-ci : nous vivons au milieu d'un tourbillon de phénomènes multiples que la moindre attention découvre, phénomènes de lumière, d'acoustique, d'électricité, de pesanteur, de chaleur, phénomènes produits entre nos mains par un acte réfléchi de la volonté comme les sons de la musique, phénomènes du temps comme la foudre, l'arc-en-ciel, la grêle; l'étude, ou plutôt la connaissance de tous ces phénomènes en ce qu'elle a d'attachant, tel est le livre que notre cordiale affection pour l'auteur nous empêche un peu de louer comme nous le voudrions. Point de formules dans ces pages qui veulent intéresser autant qu'instruire. Mais ce dont nous félicitons surtout Amédée Guillemin, c'est d'avoir banni de son œuvre toutes ces applications à l'industrie, dont le Champ de Mars nous a saturés : l'électricité est longuement étudiée et non le télégraphe; les grands effets de la chaleur et du froid sont racontés, il n'est pas question des machines à vapeur et des machines à faire la glace; mais les beaux phénomènes du contraste des couleurs, de l'électricité et de l'aimantation, les illusions d'optique, le mirage, le tonnerre, la neige, les aurores boréales, tout cela est traité de main de maître, élucidé et rendu plus clair encore par de magnifiques dessins en couleur. Il suffit de dire que Desgoffe lui-même en a donné quelques-uns, entre autres la bulle de savon avec ses anneaux de mille nuances qui permirent à Newton de calculer l'épaisseur de la fragile sphère. Comme *le Ciel*, *les Phénomènes de la physique* ont paru à la librairie Hachette.

(*Avenir National*, du 25 décembre. — Georges Pouchet).

Nous connaissons depuis longtemps M. Amédée Guillemin; c'est un véritable savant, mais un savant modeste, qui ne fait point parade de son érudition. Il pourrait, comme tant d'autres, prétendre aux succès académiques; il se contente d'écrire de bons ouvrages de science vulgarisée, et nous l'en félicitons. Son livre intitulé *le Ciel*, notions d'astronomie à l'usage des gens du monde et de la jeunesse, est une œuvre sérieuse, bien conçue, bien écrite, et, — ce qui n'est pas à dédaigner, — richement illustrée; elle en est à sa troisième édition. — Le nouveau volume qu'il vient de publier, à la librairie Hachette, sous le titre de : *les Phénomènes de la physique*, est appelé au même succès.

Pesanteur, son, lumière, chaleur, magnétisme, électricité, telles sont les six catégories sous lesquelles viennent se ranger les phénomènes dont la description fait l'objet de cet ouvrage. L'auteur ne s'est pas contenté de décrire les expériences qu'on trouve dans tous les livres de physique; il ne s'est pas borné à un simple exposé des faits, il a cherché à mettre en évidence leurs rapports intimes, à montrer comment s'enchaînent les lois qu'on en déduit. Il a su rester clair, sans emprunter aux mathématiques leur langage concis et sans rien sacrifier de la précision que comportent les données scientifiques. Un chapitre intéressant sur les météores atmosphériques termine ce livre, dans lequel les applications de la physique, si belles et si nombreuses, ont été à dessin laissées de côté, ces applications devant faire le sujet d'un second volume que prépare M. Guillemin.

« Notre travail, dit l'auteur, a été rédigé dans le même esprit que notre ouvrage d'astronomie intitulé *le Ciel*. C'est assez dire que nous n'avons pas eu la pensée ni la prétention d'écrire un cours de physique; nous avons tenté d'aplanir la voie à ceux qui veulent pousser plus loin leurs études, tout en donnant aux gens du monde une idée suffisamment claire et juste de la science. »

La tâche était difficile, mais M. Guillemin a eu le mérite de la mener à bonne fin. *Les Phénomènes de la physique* forment un très-beau livre, que tout le monde lira avec intérêt; il est attrayant par la forme, attrayant par les belles gravures qu'il renferme, imprimé avec luxe et destiné à prendre place dans toutes les bibliothèques.

(*Journal d'Agriculture pratique*, du 26 décembre. — De Cérus.)

M. Amédée Guillemin, l'auteur du *Ciel*, vient de publier à la librairie Hachette, pour les étrennes de 1868, un magnifique volume dont le succès aura certainement le même retentissement et la même durée que celui de son premier ouvrage. Ce succès, il le devra tout à la fois au talent consciencieux avec lequel il s'est acquitté de la tâche qu'il s'était imposée, à l'heureux choix de son sujet, au nombre et à la perfection des illustrations destinées à expliquer d'ailleurs par sa clarté. *Les Phénomènes de la physique*, tel est le titre de ce beau volume. M. Amédée Guillemin passe successivement en revue : la pesanteur, le son, la lumière, la chaleur, le magnétisme, l'électricité et les météores atmosphériques. Quelles études plus intéressantes pourraient se proposer la jeunesse et les gens du monde auxquels il s'adresse spécialement, afin de leur donner, dit-il, une idée suffisamment claire et juste de la science? Mais que les vrais savants ne s'y trompent point. *Les phénomènes de la physique* sont aussi écrits pour eux, quoique M. Amédée Guillemin ait la modestie de ne pas l'avouer.

Ils y trouveront, en effet, une exposition complète et raisonnée de toutes les découvertes et de toutes les théories les plus récentes. Les plus instruits d'entre eux liront à coup sûr ce beau volume avec autant d'intérêt que de profit.

Ainsi dans le livre II, consacré au Son, M. Amédée Guillemin a décrit : les nouvelles méthodes graphiques qui permettent de constater et de mesurer les vibrations sonores; l'habile procédé à l'aide duquel M. Lissajous a réduit à l'examen de certaines courbes lumineuses la comparaison des intervalles musicaux; les flammes manométriques de M. Kœnig et la théorie du timbre par M. Helmholtz.

Dans le livre de la Lumière, outre l'analyse spectrale, qui a permis aux astronomes de nous apprendre s'il y avait du fer, de l'étain, de l'hydrogène, de l'oxygène, du magnésium, du sodium, etc., dans le soleil ou dans les étoiles les plus éloignées, nous signalerons les curieuses recherches de M. E. Becquerel sur la phosphorescence des corps, les phénomènes si intéressants de la diffraction de la lumière, de la double réfraction, de la polarisation, qui démontrent sans réplique que la lumière est un simple mouvement, comme le son, un mouvement vibratoire dont on a pu mesurer la vitesse, en arrivant à cette étonnante conséquence que, dans le court intervalle d'une seconde, une molécule d'éther va et vient plus de 500 *trillions* de fois!

Dans le livre de la Chaleur, M. A. Guillemin démontre, avec la science moderne, que la chaleur est aussi un mode de mouvement et que les ondes calorifiques ne diffèrent probablement des ondes lumineuses que par leur vitesse moindre. Dans le livre de l'Électricité, il étudie les remarquables phénomènes de l'électro-magnétisme, la magnifique théorie d'Ampère, qui réduit le magnétisme à l'électricité; puis, les phénomènes d'induction découverts par le grand physicien Michel Faraday; la bobine de Ruhmkorff, les expériences de lumière électrique qu'elle permet de faire dans les gaz raréfiés et que reproduit, d'après nature, une des planches en couleur.

Les Phénomènes de la physique contiennent, en effet, onze belles planches imprimées en couleur et *quatre cent cinquante* gravures sur bois intercalées dans le texte, qu'elles complètent, en rendant parfaitement claires, pour tous les esprits, les explications scientifiques les plus difficiles et les plans compliqués. De pareils livres n'honorent pas moins, comme on le voit par ces chiffres, les éditeurs que l'auteur. La librairie Hachette aura bien mérité cette année de la science et du public. Car, outre *les Phénomènes de la physique* de M. Guillemin, et *l'Univers* de M. Pouchet, elle publie aussi *la Terre*, par M. Élisée Reclus, dont nous parlerons dans un prochain numéro.

(*Illustration*, du 7 décembre. — A. Joanne.)

On ne s'est certainement jamais préoccupé autant qu'aujourd'hui de vulgariser les notions scientifiques. Les savants en ont bien appelé, depuis l'époque où l'on pouvait les accuser de parler un langage toujours hérissé de termes incompréhensibles pour le vulgaire, et entremêlé de formules capables de faire fuir ceux qui auraient eu d'abord quelque envie de pénétrer les secrets de la science, sans une initiation préalable. Au contraire, il n'est pas de moyen qu'on ne cherche maintenant à réunir pour attirer et captiver l'attention de ceux que les savants appellent les gens du monde, autour des phénomènes que la science a produits ou expliqués. Cours publics ou conférences, ouvrages écrits avec la forme la plus littéraire ou avec les plus splendides illustrations, je n entreprendrai pas d'énumérer toutes les séductions qu'on a mises en œuvre : je n'arriverais jamais à les citer toutes.

C'est une tentative de ce genre, et certainement une des plus heureuses, que vient de faire M. Amédée Guillemin. Son livre des *Phénomènes de la physique* est un des plus beaux qu'on ait faits dans ce genre; il m'a paru aussi être un de ceux qui sont le plus réellement au courant des résultats récents. L'auteur n'a pas eu, il le dit lui-même, la prétention d'écrire un Cours de physique, mais de donner aux gens du monde quelques idées suffisamment claires et justes, et d'aplanir la voie, pour les premiers pas, à ceux qui voudraient ensuite pousser plus loin le voyage à la découverte. Ajoutons qu'il a rendu les premières étapes de ce voyage assez attrayantes pour qu'on puisse être tenté de les parcourir avec lui de nouveau, lors même qu'on les a déjà faites d'une manière plus sévère.

M. Guillemin expose successivement les phénomènes qui se rapportent à la Pesanteur, à la Chaleur, à la Lumière, au Son, à l'Électricité et au Magnétisme, et dans chacun de ces grands ordres de phénomènes, il a placé, après l'énumération des expériences ou des observations qui sont dues aux physiciens qui nous ont précédés, celles qui ont été faites par les physiciens modernes et qui caractérisent plus spécialement l'état actuel de nos connaissances physiques.

C'est ainsi que dans le second livre, qui est consacré à l'Acoustique, après les recherches faites à la fin du siècle dernier et au commencement du siècle actuel, sur la production et la propagation du son, sur les lois des vibrations sonores dans les cordes et dans les tuyaux, viennent l'étude optique des sons et celle du timbre des sons musicaux, qui datent l'une et l'autre de quelques années à peine.

C'est ainsi que dans le troisième livre, qui traite de l'Optique, à la suite d'un exposé des résultats acquis depuis plusieurs siècles sur la propagation, la réflection, la réfraction et la décomposition de la lumière, se trouve un exposé non moins étendu des magnifiques découvertes qui nous sont contemporaines, sur l'origine du spectre solaire, sur l'analyse spectrale, sur la phosphorescence, et même sur ces phénomènes dont la théorie se rattache aux parties les plus élevées de la science et qui se rapportent à la polarisation et à l'interférence.

C'est ainsi encore que dans le sixième livre, consacré à l'Électricité, après avoir décrit la machine électrique, la bouteille de Leyde, la pile, et les expériences les plus remarquables que ces instruments permettent de réaliser, l'auteur consacre la fin de ce livre à l'électromagnétisme, à l'induction, à la lumière électrique, dont quelques applications récentes sont maintenant connues de tous et semblent presque au moment de pénétrer dans la vie usuelle.

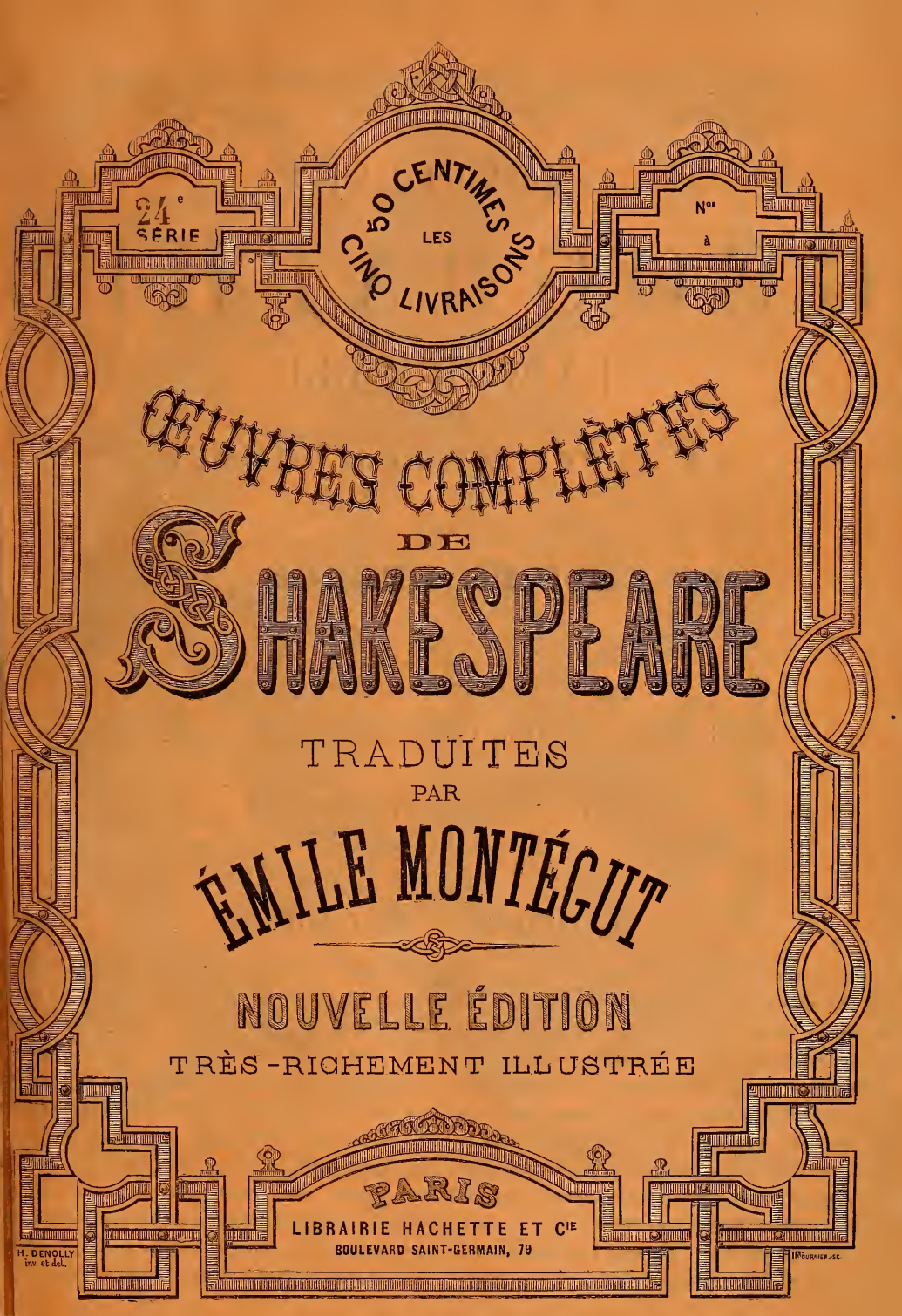
J'ai voulu seulement citer ici quelques exemples des parties traitées dans l'ouvrage, et non pas en faire une énumération complète. Ce que je n'ai pas signalé chemin faisant, parce qu'il aurait fallu le faire à chaque pas, c'est la beauté des planches qui servent à rendre le texte intelligible, sans la vue des phénomènes eux-mêmes. La planche consacrée à la lumière électrique dans les gaz raréfiés, celles qui reproduisent deux des cercles ou des gammes de couleurs de M. Chevreul, celles qui représentent les phénomènes produits par les réseaux, me paraissent extrêmement remarquables au point de vue de la richesse de l'exécution et de la réalité de l'effet. C'est un progrès pour lequel on doit de grands éloges à l'éditeur et aux habiles artistes qui ont obtenu ces résultats.

(*Revue de l'instruction publique*, 19 décembre. — Fernet.)

Il était impossible à l'homme, entouré comme il l'est de corps dont les modifications sont continuelles, de ne pas chercher à reconnaître les lois et la cause des actions qu'ils produisent. L'homme est poussé par le besoin d'aller toujours en avant, par le besoin de savoir, et il devait obéir à ce besoin. Ses connaissances furent longtemps imparfaites, les moyens faciles et certains d'investigation lui manquaient, et il fallait que le temps les lui apportât. Pendant longtemps il donna dans de erreurs, et de grandes erreurs, dont il lui était impossibl de se garanti malgré les progrès de la civilisation. Cela prouvait au moins sa bonn volonté et son désir d'arriver au vrai. Avec le temps, beaucoup d'erreur qui eurent longtemps cours comme des vérités ont été rectifiées, beau coup de notions inexactes ont acquis de la précision, la lumière s'es faite sur une multitude de points qui sont devenus clairs, palpables évidents. Avec les investigations poussées ardemment, des faits nouveau ont été découverts et sont venus déverser leur clarté sur des faits voisin et attenant à eux. Des données certaines sont venues servir de bases au théories et conduire à la connaissance des causes, autant du moin qu'il est possible d'y atteindre; car, malgré sa science et son intelli gence, l'homme n'arrivera jamais à savoir les raisons intimes de beau coup de phénomènes dont Dieu, qui est le premier auteur de tout ce qu se passe dans le monde, s'est réservé le secret. C'est le cas de se souve nir de la parole de Pascal : L'homme ne sait le tout de rien et ne le saur jamais; malgré ses recherches, son travail, sa perfectibilité comme l'o dit si bien, il y aura toujours certaines barrières devant lesquelles sera forcé de reculer, un dernier pourquoi dont il ne saura jamais rend raison. L'histoire des sciences nous montre l'étendue de l'esprit humai et nous pouvons nous rendre compte des immenses progrès qu'il a fai depuis deux cents ans. On peut voir aussi, en suivant cette histoire, l'in fluence de certaines époques et de certains hommes sur les connai sances humaines. Le siècle dernier et le siècle dans lequel nous vivo ont été féconds en beaux résultats. Plusieurs des hommes qui, dan notre siècle, ont fait faire à la science un pas immense, vivent encor et, aux yeux de la postérité, leurs noms seront, sinon plus célèbres, moins aussi célèbres que ceux des savants qui ont illustré le seizième le dix-septième siècle. Nos connaissances physiques furent d'abord re serrées dans des limites si étroites, que ceux qui les cultivaient pure aisément les embrasser toutes à la fois; mais avec le temps et l'accroi sement des connaissances le cadre s'est tellement élargi qu'il a fallu l isoler, les partager, parce qu'un même homme se trouvait dans l'in possibilité d'en posséder également bien toutes les parties. C'est dans variété des corps et dans la diversité des aspects sous lesquels on pe les envisager, que l'on a trouvé des caractères propres à justifier grandes divisions dont se compose aujourd'hui l'étude de la physiqu La première division est l'astronomie, dont M. Guillemin nous a don l'an dernier un admirable traité; cette année il nous donne égaleme un beau livre des *Phénomènes de la physique* proprement dite. Il n'e brasse pas dans son livre tout ce que renferment les traités de physiq ordinaires; les parties qu'il étudie sont : la pesanteur, le son, la l mière, la chaleur, le magnétisme, l'électricité et les météores atm sphériques, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus intéressant, de plus frappa et de plus propre à captiver l'esprit et à satisfaire le besoin qu'a l'hom de se rendre compte d'une multitude de phénomènes dont il est chaq jour le témoin. L'auteur ne s'est pas borné à un simple exposé des fai il a essayé d'en mettre les lois en lumière; c'est certainement une tâc un peu aride, quand on n'appelle pas à son secours le langage si sim et si clair des mathématiques. M Guillemin le dit très-haut, il n'a ni la pensée ni la prétention d'écrire un traité de physique, il a te d'aplanir seulement la voie à ceux qui veulent pousser plus loin le études, et, sous ce rapport, nous trouvons qu'il a parfaitement réussi a travaillé à donner aux gens du monde une idée claire et juste de science physique; son langage est très-clair, parfaitement compréh sible et de nature à atteindre toutes les intelligences, pourvu qu'e aient été un peu cultivées. Son livre satisfait éminemment l'invinci tendance de notre esprit qui nous pousse à connaître la raison choses. 450 figures parfaitement dessinées et 11 planches imprimées couleur sont de nature à satisfaire les plus difficiles et à aider gran ment à l'intelligence de ce beau livre qui se lit sans fatigue. L'ouvr de M. Guillemin, redisons-le afin qu'on ne s'y trompe pas, est écrit p ceux qui n'ont ni la volonté ni le temps de devenir des physiciens, p la jeunesse et pour les gens du monde. Il a voulu, comme il l'a fait p l'astronomie, rendre son livre accessible à tous en mettant de côté t la partie mathématique, celle qui fait l'élément essentiel des traités thodiques de physique; mais, en revanche, il a consigné les détails plus intéressants sur les parties traitées, les observations et les déc vertes les plus nouvelles. Son livre est composé de telle façon que c qui, désireux de connaître un peu de science, en feront l'acquisiti n'auront pas à s'en repentir.

(*Revue du Monde catholique*, janvier. — L'abbé Vaillan

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.


24e SÉRIE
50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS
Nos à
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
H. DENOLLY inv. et del.
POURRIER sc.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

CET OUVRAGE CONTIENDRA

ENVIRON 2,000 CARTES INTERCALÉES DANS LE TEXTE

OU TIRÉES A PART

ET PLUS DE 600 GRAVURES SUR BOIS

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

La publication d'une Géographie universelle peut sembler une entreprise téméraire, mais elle est justifiée par les progrès considérables qui se sont accomplis récemment et qui ne cessent de s'accomplir dans la conquête scientifique de la planète. Les contrées qui sont depuis longtemps le domaine de l'homme civilisé ont laissé pénétrer une grande partie de leurs mystères; de vastes régions, que l'Européen n'avait pas encore visitées, ont été rattachées au monde connu, et les lois mêmes auxquelles obéissent tous les phénomènes terrestres ont été scrutées avec une précision plus rigoureuse. Les acquisitions de la science sont en trop grand nombre et trop importantes pour qu'il soit possible d'en introduire le résu dans quelque ouvrage ancien, fût-il même de la pl haute valeur, comme l'est celui de l'illustre Malte-Br A une période nouvelle, il faut des livres nouveaux

Ma grande ambition serait de pouvoir décrire tou les contrées de la terre et les faire apparaître aux y du lecteur comme s'il m'avait été donné de les p courir moi-même et de les contempler sous leurs di vers aspects; mais, relativement à l'homme isolé Terre est presque sans limites, et c'est par l'intermédi des voyageurs que j'ai dû faire surgir l'infinie succes des paysages terrestres. Toutefois j'ai tâché de ne p

HENRI V
WILLIS

PERSONNAGES DU DRAME.

LE ROI HENRI V.
LE DUC DE GLOCESTER, } frères du roi.
LE DUC DE BEDFORD, }
LE DUC D'EXETER, oncle du roi.
LE DUC D'YORK, cousin du roi.
LE COMTE DE SALISBURY.
LE COMTE DE WESTMORELAND.
LE COMTE DE WARWICK.
L'ARCHEVÊQUE DE CANTERBURY.
L'ÉVÊQUE D'ÉLY.
LE COMTE DE CAMBRIDGE, }
LORD SCROOP, } conspirateurs contre le roi
SIR THOMAS GREY, }
SIR THOMAS ERPINGHAM, }
GOWER, }
FLUELLEN, } officiers dans l'armée du roi.
MACMORRIS, }
JAMY, }
BATES, }
COURT, } soldats.
WILLIAMS, }
PISTOL.
NYM.
BARDOLPH.
LE PAGE.
UN HÉRAUT.
UN PERSONNAGE FAISANT OFFICE DU CHOEUR.

CHARLES VI, ROI DE FRANCE.
LOUIS, DAUPHIN.
LE DUC DE BOURGOGNE.
LE DUC D'ORLÉANS.
LE DUC DE BOURBON.
LE CONNÉTABLE DE FRANCE.
RAMBURES, } SEIGNEURS FRANÇAIS.
GRANDPRE, }
MONTJOIE, HÉRAUT FRANÇAIS.
LE GOUVERNEUR D'HARFLEUR.
AMBASSADEURS FRANÇAIS auprès du roi d'Angleterre.

ISABELLE, REINE DE FRANCE.
CATHERINE, fille de CHARLES et d'ISABELLE.
ALICE, dame de compagnie de CATHERINE.
MISTRESS QUICKLY, femme de PISTOL, tavernière.

LORDS et LADIES, OFFICIERS, SOLDATS ANGLAIS et FRANÇAIS, MESSAGERS et SUIVANTS.

SCÈNE.—En Angleterre, pendant la première partie du drame; puis en France.

LE

ROI HENRI V.

ACTE PREMIER.

Entre LE CHOEUR.

Le choeur. — Oh ! que n'ai-je une muse de feu pour escalader le ciel le plus resplendissant de l'invention ! que n'ai-je un royaume pour théâtre, des princes pour acteurs et des monarques pour spectateurs de la scène sublime ! Alors, apparaissant sous ses traits véritables, le belliqueux Harry se présenterait avec la démarche de Mars, et l'on verrait, accouplés comme des limiers, la famine, la guerre et l'incendie se coucher à ses pieds pour obtenir de l'emploi. Mais vous tous, nobles spectateurs, pardonnez au génie sans flamme qui a osé porter sur ces indignes tréteaux un si grand sujet. Cette arène de combats de coqs peut-elle contenir les vastes champs de la France! Pourrions-nous faire entrer dans ce cirque de bois, seulement les casques qui épouvantèrent le ciel à Azincourt? Oh! pardon, puisqu'une figure réduite doit vous représenter un million dans un si petit espace, et permettez que, chiffre multiplicateur de ce grand nombre, nous comptions sur les forces de votre imagination mise en mouvement. Supposez qu'au-dedans de cette ceinture de murailles, sont renfermées deux puissantes monarchies dont le périlleux et étroit océan sépare les fronts qui se menacent et se disposent à se heurter. Que vos pensées suppléent à notre impuissance; multipliez un homme en mille et créez une armée imaginaire. Lorsque nous vous parlerons de chevaux, supposez que vous les voyez imprimant leurs sabots impérieux sur la molle terre; car ce sont vos imaginations qui doivent aujourd'hui habiller nos rois, les transporter ici et là, enjamber les époques, entasser dans une heure les événements de nombreuses années, dont je vous prie de m'accepter comme le remplaçant en cette histoire, moi le chœur, qui viens ici en manière de prologue, solliciter votre aimable patience et vous demander d'écouter gracieusement et de juger indulgemment notre drame. (*Sort le chœur.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

Londres. — Un appartement dans le palais du roi.

Entrent L'ARCHEVÊQUE DE CANTERBURY *et* L'ÉVÊQUE D'ÉLY.

L'archevêque de Canterbury. — Milord, je vous l'affirme; ce même bill qui, dans la onzième année du règne du dernier roi, fut sur le point de passer à notre détriment, et aurait en effet passé si les troubles et les inquiétudes de cette époque ne l'avaient enlevé à la discussion, est de nouveau remis sur le tapis.

L'évêque d'Ely. — Mais, Milord, comment lui résisterons nous maintenant?

L'archevêque de Canterbury. — Il faut y réfléchir. Si ce bill passe contre nous, nous perdons la meilleure moitié de nos possessions, car il nous enlèverait toutes les terres temporelles que des

hommes pieux ont, par testament, données à l'Église. En effet, la taxe peut être évaluée ainsi : charge d'entretenir pour le service du roi, quinze comtes, quinze cents chevaliers, six mille deux cents bons écuyers ; charge d'entretenir cent maisons de charité bien fournies, pour le soulagement des pauvres, des vieillards, des infirmes et des indigents incapables de travail corporel ; en outre, pour les coffres du roi, un subside de mille livres par an : telle est la substance du bill.

L'évêque d'Ély. — Voilà une bonne lampée.

L'archevêque de Canterbury. — Une lampée qui avalerait la coupe avec son contenu.

L'évêque d'Ély. — Mais quel moyen d'empêcher cela ?

L'archevêque de Canterbury. — Le roi est plein de bienveillance et de nobles ménagements.

L'évêque d'Ély. — Et c'est un sincère ami de la sainte Église.

L'archevêque de Canterbury. — Ce n'est pas là ce que promettaient les errements de sa jeunesse. Son père n'eut pas plus tôt rendu le souffle, que sa folie, comme touchée de la mort, sembla mourir aussi : oui, à cet instant même, la circonspection apparut pareille à un ange, chassa hors de lui l'Adam pécheur, et laissa son corps comme un paradis fait pour servir de séjour et d'enveloppe à de célestes esprits. Jamais il ne se vit un sage aussi soudainement créé ; jamais réforme ne vint d'un flot si subit et d'un cours si direct, nettoyer les vices ; jamais la dépravation aux têtes d'hydre ne fut plus vite et d'un coup plus net chassée de sa demeure que chez ce jeune roi.

L'évêque d'Ély. — Nous sommes bienheureux de ce changement.

L'archevêque de Canterbury. — Entendez-le raisonner de théologie, et, transporté d'admiration, vous sentirez au plus profond du cœur le regret que le jeune prince ne soit pas prélat ; écoutez-le discuter les affaires de l'Etat, vous direz que cela a fait l'objet de ses continuelles études ; écoutez-le discourir de guerre, c'est une bataille terrible qui vous est rendue en musique ; mettez-le sur n'importe quel chapitre de la politique, il vous en dénouera le nœud gordien aussi facilement que sa jarretière : si bien que, lorsqu'il parle, l'air, comme contenu dans sa liberté, cesse de s'agiter, et qu'une muette admiration se met en embuscade dans les oreilles de ses auditeurs afin de dérober ses sentences aussi douces que le miel. Il semblerait que le principe de ces connaissances théoriques dût être cherché dans la pratique active de la vie, mais alors on se demande avec étonnement où Sa Grâce a pu les recueillir, puisque ses penchants le portaient vers de vains amusements, que ses compagnons étaient illettrés, grossiers et vides, que ses heures étaient remplies par des débauches, des banquets et des divertissements, et qu'on ne le vit jamais étudier, jamais se renfermer, ni discontinuer de fréquenter les lieux publics et les compagnies populaires.

L'évêque d'Ély. — La fraise croît sous l'ortie, et les fruits les plus savoureux croissent et mûrissent mieux dans le voisinage des fruits de plus basse espèce : c'est ainsi que le prince a caché sous le voile de l'étourderie sa faculté de réfléchir qui, sans doute, a cru à la manière du gazon d'été, lequel pousse plus rapidement pendant la nuit, d'une manière invisible, mais par le fait d'une puissance latente de croissance.

L'archevêque de Canterbury. — Cela doit être ainsi : car l'âge des miracles est passé et nous sommes obligés d'admettre que c'est par leurs propres moyens que les choses se perfectionnent.

L'évêque d'Ély. — Mais, mon bon Lord, que pouvons-nous faire pour mitiger ce bill que les Communes sont en train de passer? Sa Majesté penche-t-elle ou non en sa faveur ?

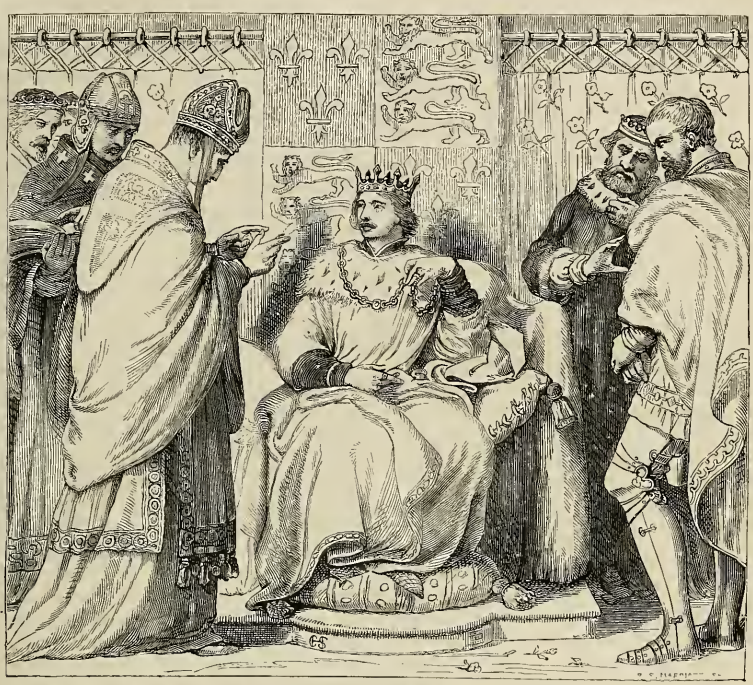
L'archevêque de Canterbury. — Il semble indifférent, ou plutôt il incline plus de notre côté qu'il ne caresse ceux qui font ces démonstrations contre nous ; car j'ai fait à Sa Majesté, au nom de notre convocation ecclésiastique, et en raison des affaires actuellement pendantes, relativement à la France, — affaires sur lesquelles je me suis ouvert amplement à Sa Grâce, — l'offre de lui donner une plus grande somme que n'en donna jamais à aucune époque le clergé à ses prédécesseurs.

L'évêque d'Ély. — Et comment a-t-il paru recevoir cette offre, Milord ?

L'archevêque de Canterbury. — Sa Majesté a paru favorablement l'accepter, sauf que je n'ai pas eu assez de temps pour lui exposer (car je me suis aperçu que Sa Grâce était pressée de terminer l'entretien) l'évidence de ses titres d'héritier réel sur certains duchés en particulier, et sur la couronne de France en général, titres qui lui viennent d'Édouard, son arrière-grand-père.

L'évêque d'Ély. — Quel est l'incident fâcheux qui est venu rompre votre entretien?

L'archevêque de Canterbury. — L'ambassadeur de France, à ce moment même, sollicitait



Le roi Henri. Puis-je, en droit et en conscience, faire cette réclamation?
L'archevêque de Canterbury. Oui, ou que le péché en retombe sur ma tête, mon redouté Souverain! (Acte I, sc. II.)

audience; et voici l'heure, je crois, fixée pour sa réception. Est-il quatre heures?

L'évêque d'Ely. — Oui.

L'archevêque de Canterbury. — Alors rentrons pour connaître le sujet de son ambassade, que je pourrais énoncer avant que le Français en ait dit un mot, tant je la devine bien.

L'évêque d'Ely. — Je vous accompagnerai; je brûle de la connaître. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Londres. — Un appartement dans le palais du roi.

Entrent LE ROI HENRI, GLOCESTER, BEDFORD, EXETER, WARWICK, WESTMORELAND *et les gens de leur suite.*

Le roi Henri. — Où est mon gracieux Lord de Canterbury?

Exeter. — Il n'est pas en présence de Votre Majesté.

Le roi Henri. — Envoyez-le chercher, mon bon oncle.

Westmoreland. — Introduirons-nous l'ambassadeur, mon Suzerain?

Le roi Henri. — Pas encore, mon cousin; avant de l'entendre, nous voudrions être éclairés sur plusieurs points d'importance, concernant notre personne et la France, lesquels tourmentent nos pensées.

Entrent L'ARCHEVÊQUE DE CANTERBURY *et* L'ÉVÊQUE D'ÉLY.

L'archevêque de Canterbury. — Que Dieu et ses anges gardent votre trône sacré et vous permettent de l'occuper longtemps.

Le roi Henri. — Nous vous remercions sincèrement. Mon savant Lord, nous vous prions de

nous expliquer justement et religieusement, si cette loi salique qu'ils ont en France nous exclut on non de nos prétentions. A Dieu ne plaise, mon cher et fidèle Lord, que vous arrangiez, torturiez, faussiez votre érudition, ni que vous imposiez à votre conscience une indélicate opération de sophiste pour nous découvrir des titres douteux, dont la légitimité ne porterait pas historiquement la couleur de la vérité ; car Dieu sait combien de gens maintenant en santé auront à répandre leur sang pour maintenir la justice de l'entreprise à laquelle Votre Révérence va nous décider. Ainsi faites bien attention à la manière dont vous allez engager notre personne, à la manière dont vous allez réveiller la guerre sommeillante : nous vous en supplions, au nom de Dieu, prenez garde ; car jamais deux tels royaumes n'ont lutté sans une grande effusion de sang, sang dont chaque goutte est un soupir, une plainte cruelle contre celui dont les torts ont aiguisé les glaives qui font si rapidement une telle moisson d'existences. Parlez, Milord, sous l'influence de cette adjuration, car nous recevrons, accepterons et croirons du plus profond de notre cœur que ce que vous direz sort aussi pur de votre conscience que l'âme sort pure de péché du baptême.

L'Archevêque de Canterbury. — Alors, écoutez-moi, mon gracieux Souverain, ainsi que vous, pairs, qui devez à ce trône impérial vos existences, votre fidélité et vos services. Il n'y a d'autre exclusion contre les prétentions de Votre Altesse sur la France, que celle-ci, qu'ils attribuent à Pharamond : *in terram salicam mulieres ne succedant;* nulle femme n'héritera dans la terre salique. Cette terre salique, les Français prétendent faussement qu'elle est le royaume de France, et non moins faussement ils attribuent à Pharamond cette loi et cette exclusion des femmes. Pourtant leurs propres auteurs affirment loyalement que la terre salique se trouve en Allemagne, entre les fleuves de l'Elbe et de la Sala, où Charles le Grand, après avoir subjugué les Saxons, laissa derrière lui une colonie de Français qui, tenant en dédain les femmes de Germanie, pour certaines mœurs déshonnêtes, établirent cette loi, c'est-à-dire, décrétèrent qu'aucune femme n'hériterait sur la terre salique; terre salique, dis-je, qui est entre l'Elbe et la Sala, et qu'aujourd'hui en Allemagne on appelle Misnie. Il est donc de toute évidence que la loi salique ne fut jamais rédigée pour le royaume de France; et que les Français ne possédèrent la loi salique que quatre cent vingt ans après le décès du roi Pharamond, faussement supposé l'auteur de cette loi, lequel Pharamond mourut en l'an quatre cent vingt-six de notre Rédemption, et ce fut en l'an huit cent cinq que Charles le Grand subjugua les Saxons, et établit les Français au delà du fleuve de la Sala. En outre, leurs écrivains nous disent que le roi Pépin, qui déposa Childéric, prétendit à l'héritage de la couronne de France par les droits qu'il tenait de sa descendance de Blithilde, fille du roi Clotaire. Semblablement, Hugues Capet, qui usurpa la couronne sur Charles, duc de Lorraine, seul héritier mâle de la ligne directe et de la souche de Charles le Grand, afin de dorer son titre de quelque apparence de vérité (quoique en réalité pure ce titre fût nul et faux), se présenta comme l'héritier de Madame Lingare, fille de Carloman, qui était fils de l'empereur Louis, lequel Louis était le fils de Charles le Grand. Egalement le roi Louis X, qui était l'unique héritier de l'usurpateur Capet, ne put porter la couronne de France sans inquiétudes de conscience, avant d'avoir bien établi que la belle reine Isabelle, sa grand'mère, descendait en ligne directe de Madame Ermengare, fille de Charles, le susdit duc de Lorraine, dont le mariage avait réuni la ligne de Charles le Grand à la couronne de France. En sorte qu'il est clair, comme est clair le soleil d'été, que le titre du roi Pépin, la réclamation d'Hugues Capet, la satisfaction de conscience du roi Louis, tirent des femmes leurs droits et leur origine. C'est là le cas de tous les rois de France jusqu'à ce jour, bien qu'ils mettent en avant cette loi salique pour nier les droits que Votre Altesse tient des femmes, et qu'ils préfèrent s'embrouiller dans un filet plutôt que d'exposer les titres faux qu'ils ont usurpés sur vous et vos progéniteurs.

Le roi Henri. — Puis-je, en droit et en conscience, faire cette réclamation?

L'Archevêque de Canterbury. — Oui, ou que le péché en retombe sur ma tête, mon redouté Souverain ! car il est écrit dans le livre des Nombres : « Lorsque le fils meurt, que l'héritage descende à la fille. » Gracieux Seigneur, tenez-vous ferme à vos droits; déployez votre étendard sanglant; retournez votre tête vers vos nobles ancêtres; allez, mon redouté Souverain, à la tombe de votre bisaïeul qui vous a transmis ses droits; invoquez son âme guerrière et celle de votre grand oncle, Edouard le prince Noir, qui, sur la terre

française, donna cette scène tragique où il défit les forces entières de la France, tandis que son très-puissant père, du haut d'une colline, souriait en regardant son lionceau étanchant sa soif dans le sang de la noblesse française. O nobles Anglais! ils pouvaient, avec une moitié de leurs forces, tenir tête à tout ce qui faisait l'orgueil de la France, tandis que l'autre moitié restait en riant à l'écart, inerte et sans prendre part à l'action.

L'évêque d'Ély. — Réveillez la mémoire de ces morts vaillants et que votre bras puissant renouvelle leurs exploits : vous êtes leur héritier, vous êtes assis sur leur trône; le sang et le courage qui les renommaient coulent dans vos veines, et mon trois fois puissant Suzerain est, dans le premier mai de sa jeunesse, mûr déjà pour les exploits et les grandes entreprises.

Exeter. — Les rois vos frères, monarques de la terre, attendent tous que vous vous élanciez comme ont fait les premiers lions de votre race.

Westmoreland. — Ils savent que Votre Grâce a bon droit, ressources et puissance, et en effet, Votre Altesse a tout cela; jamais roi d'Angleterre n'eut des nobles plus riches et de plus loyaux sujets, car leurs cœurs devançant leurs corps qu'ils ont laissés ici, en Angleterre, ont déjà dressé pavillon dans les campagnes de France.

L'archevêque de Canterbury. — Oh! que leurs corps suivent leurs cœurs, mon cher Suzerain, pour faire triompher votre droit par le fer, le glaive et le feu: pour venir en aide à cette entreprise, nous, hommes de l'église, nous fournirons à Votre Altesse une somme si considérable que le clergé, à aucune époque, n'en a présenté une pareille à aucun de vos prédécesseurs.

Le roi Henri. — Nous ne devons pas seulement nous armer pour envahir les Français, mais prendre nos mesures pour nous défendre contre les Écossais qui viendront fondre sur nous avec tout avantage.

L'archevêque de Canterbury. — Les habitants des Marches, mon gracieux Souverain, seront un rempart suffisant pour défendre l'intérieur de notre pays contre les pillards de la frontière.

Le roi Henri. — Nous ne voulons pas parler seulement des coureurs de pillage, nous avons en pensée les sentiments fonciers des Écossais eux-mêmes qui ont toujours été pour nous d'embarrassants voisins; car nous lisons que mon arrière-grand-père ne se rendait jamais avec toutes ses forces en France, sans que les Écossais ne se précipitassent sur son royaume laissé sans défense, comme la marée se précipite par la brèche d'une digue avec sa force la plus irrésistible et la plus torrentueuse, éprouvant les campagnes sans défense par de chaudes attaques, entourant de siéges désastreux les châteaux et les villes, en sorte que l'Angleterre, quand elle a été dégarnie de défense, a tressailli et tremblé, grâce à ce mauvais voisinage.

L'archevêque de Canterbury. — Elle a eu plus de peur que de mal, mon Suzerain; car écoutez-la seulement se raconter elle-même : lorsque toute sa chevalerie était en France, qu'elle était une veuve en deuil de sa noblesse, non-seulement elle se défendit elle-même fort bien, mais elle prit et lia comme une bête fauve le roi des Écossais qu'elle envoya en France afin de parer de rois prisonniers la gloire du roi Edouard, et de rendre nos chroniques aussi riches en exploits que le fond limoneux de la mer est riche en vaisseaux naufragés et en sommes incalculables.

Westmoreland. — Cependant il y a un vieux dicton très-vrai :

« Si tu veux la France conquérir,
Avec l'Écosse il faut d'abord finir. »

Car pendant que l'aigle anglais est sorti pour chercher sa proie, la belette écossaise glisse vers son nid laissé sans garde et suce les œufs royaux, jouant le rôle de la souris en l'absence du chat et gaspillant et détruisant plus qu'elle ne mange.

Exeter. — Il s'ensuit donc que le chat doit rester au logis? ce n'est cependant guère nécessaire, puisque nous avons des serrures pour garantir nos nippes et de petites trappes pour prendre les petits voleurs. Tandis que la main armée combat au dehors, la tête se défend au logis; car le gouvernement, quoique divisé en parties, les unes hautes, les autres basses, les autres plus basses, forme un tout qui s'harmonise dans un ensemble étroit et naturel, comme la musique.

L'archevêque de Canterbury. — C'est pourquoi le ciel divise le gouvernement de l'homme entre diverses fonctions, mettant son activité en un perpétuel mouvement, à laquelle activité l'obéissance est fixée comme but et fin : car ainsi travaillent les abeilles, créatures qui, par une loi de leur nature, enseignent aux populations des royaumes les règles de l'ordre. Elles ont un roi et des officiers de divers grades; les unes, comme des magistrats, punissent à l'intérieur; d'autres, comme des marchands, s'aventurent à faire commerce à l'extérieur; d'au

tres, armées de leurs aiguillons, comme des soldats, pillent les trésors des fleurs veloutées de l'été, et avec une marche joyeuse rapportent leur butin à la tente royale de leur empereur, qui, tout affairé dans sa majesté, surveille les maçons harmonieux qui bâtissent des toits d'or, les citoyens sérieux qui pétrissent leur miel, les pauvres artisans portefaix qui entassent leurs pesants fardeaux devant l'étroite porte, et le juge au regard sévère qui, avec son bourdonnement morose, livre aux pâles exécuteurs le retardataire paresseux et somnolent. Je conclus de là que lorsque plusieurs choses ont un rapport direct avec un même point central, chacune peut l'atteindre par des voies toutes contraires : ainsi plusieurs flèches lancées de diverses directions vont au même but ; ainsi se rejoignent dans une même ville de nombreuses rues; ainsi plusieurs frais courants se rencontrent dans une même mer salée; ainsi plusieurs lignes se rencontrent au centre d'un cadran ; ainsi mille actions une fois sur pied peuvent aboutir à une même fin, et être poussées toutes de front sans se nuire mutuellement. En France donc, mon Suzerain. Divisez en quatre parties votre heureuse Angleterre, emmenez-en un quart avec vous en France, et vous ferez trembler tout le pays des Gaules. Si nous, à l'intérieur, avec trois fois le même nombre, nous ne pouvons défendre nos portes du chien qui les assiége, puissions-nous être écrasés et notre nation perdre son renom d'énergie et de politique.

Le roi Henri. — Appelez les messagers envoyés par le Dauphin. (*Sort une personne de l'assistance.*) Maintenant, nous sommes pleinement résolu, et par le secours de Dieu et le vôtre à vous, nobles nerfs de notre puissance, puisque la France est à nous, nous la courberons sous notre obéissance ou nous la briserons en pièces. Ou bien nous trônerons, les gouvernant dans un large et vaste empire, sur la France et la plus grande partie de ses duchés royaux, ou bien nous déposerons ces os dans une urne indigne, sans sépulcre, sans monument qui rappelle notre souvenir : ou bien notre histoire parlera à pleine voix de nos actes, ou bien notre tombeau, pareil à un muet Turc, restera sans langue et ne sera pas même honoré d'une épitaphe de cire.

Entrent les ambassadeurs de France.

Maintenant nous sommes tout prêt à connaître le bon plaisir de notre beau cousin le Dauphin ; car nous apprenons que cette ambassade vient de sa part et non de celle du roi.

Premier ambassadeur. — Plairait-il à Votre Majesté de nous donner permission de rapporter ce dont nous sommes chargés, ou bien, épargnant nos paroles, vous montrerons-nous immédiatement la pensée du Dauphin et le but de notre ambassade?

Le roi Henri. — Nous ne sommes pas un tyran, mais un roi chrétien, dont le maître, le Christ, lie les passions aussi étroitement que nos malfaiteurs sont liés dans nos prisons : par conséquent dites-nous avec une simplicité franche et sans détours les intentions du Dauphin.

Premier ambassadeur. — Voici, en peu de mots, quelles elles sont. Votre Altesse a récemment envoyé en France pour réclamer certains duchés en vertu des titres de votre grand prédécesseur, le roi Édouard III; en réponse à cette réclamation, le prince notre maître dit que vous êtes encore trop jeune, et vous invite à réfléchir qu'il n'y a pas en France de territoire qu'on puisse conquérir en dansant lestement une gaillarde : vous ne sauriez faire vos galas dans ces duchés. Il vous envoie donc comme un cadeau plus conforme à vos inclinations, le trésor contenu dans ce tonnelet, et en retour il désire que vous ne lui parliez plus des duchés que vous réclamez. Telles sont les paroles du Dauphin.

Le roi Henri. — Quel est ce trésor, mon oncle?

Exeter. — Des balles de paume, mon Suzerain.

Le roi Henri. — Nous sommes charmé que le Dauphin soit si plaisant avec nous ; nous vous remercions pour son présent et pour vos peines : lorsque nous aurons marié nos raquettes à ces balles, nous jouerons en France une partie qui, avec la grâce de Dieu, gagnera l'enjeu de la couronne de son père. Dites-lui qu'il a engagé partie avec un tel joueur que toutes les cours de France seront troublées de ses chasses. Nous comprenons fort bien le reproche qu'il nous adresse sur notre jeunesse passée dans les folies et sans mesurer l'usage que nous en faisions. Nous n'avons jamais apprécié ce pauvre trône d'Angleterre; aussi, vivant éloigné de lui, nous nous sommes adonné à une licence barbare, car il est ordinaire que les hommes soient d'autant plus joyeux qu'ils sont plus loin de chez eux. Mais dites au Dauphin que je saurai tenir mon rang,

Le roi Henri. Et il en est qui sont encore à engendrer et à naître qui auront sujet de maudire le mépris du dauphin.

(Acte I, sc. IV.)

paraître en roi et donner pleines voiles à ma grandeur lorsque je monterai sur mon trône de France : c'est pour cela que j'ai mis de côté ma majesté et que j'ai travaillé ici comme un pauvre journalier; mais je m'élèverai là-bas avec une si pleine lumière, que j'éblouirai les yeux de toute la France, et que le Dauphin, en nous contemplant, en sera aveuglé. Et dites aussi à ce prince plaisant, que sa moquerie a changé ses balles en boulets de pierre, et que son âme restera chargée douloureusement de la vengeance terrible qui volera en leur compagnie; car sa moquerie moquera bien des veuves de leurs chers maris, bien des mères de leurs fils, bien des châteaux de leurs remparts, et il en est qui sont encore à engendrer et à naître qui auront sujet de maudire le mépris du Dauphin. Mais tout cela est remis à la volonté de Dieu, auquel j'en appelle, et au nom duquel, informez-en le Dauphin, je vais me mettre en marche, pour me venger comme je pourrai, et pour lever mon bras armé du bon droit en faveur d'une cause sacrée. Là-dessus, partez en paix et dites au Dauphin que sa plaisanterie paraîtra d'un goût bien fade lorsqu'elle fera pleurer des milliers d'hommes plus qu'elle ne les aura fait rire. Conduisez-les sous sûre escorte. — Portez-vous bien. (*Sortent les ambassadeurs.*)

Exeter. — Voilà un gai message.

Le roi Henri. — Nous espérons en faire rougir de honte celui qui l'a envoyé. Ainsi, Milords, ne perdons pas un seul des heureux moments qui peuvent hâter notre expédition, car toutes nos pensées, sauf celles qui appartiennent à Dieu, lesquelles passent avant nos affaires, sont maintenant pour la France. Par conséquent, que toutes nos mesures pour ces guerres soient bien vite prises, et qu'on pense à toutes les choses qui peuvent, avec une raisonnable diligence, ajouter des plumes à nos ailes ; car nous le déclarons devant Dieu, nous fouetterons le Dauphin à la porte de son père. Que chacun emploie donc tous ses efforts pour que cette noble entreprise soit mise en train. (*Ils sortent.*)

ACTE II.

Entre LE CHOEUR.

Le choeur. — Maintenant toute la jeunesse d'Angleterre est en feu, et les habits de soie des fêtes sont déposés dans la garde-robe; maintenant les armuriers font fortune et le sentiment de l'honneur règne seul dans le cœur de tout homme. Chacun vend son pâturage pour acheter un cheval; tous suivent avec des talons ailés, comme autant de Mercures anglais, ce miroir de tous les rois chrétiens; car maintenant l'Espérance est dans l'air tenant une épée chargée, de la poignée à la pointe, des couronnes impériales, des couronnes de ducs et de barons qui sont promises à Harry et à ses compagnons. Les Français, avertis par des informations certaines de ces terribles préparatifs, tremblent de crainte et cherchent par les moyens d'une pâle politique à faire échouer les projets anglais. O Angleterre, dont le territoire est le modèle de ta grandeur intime, toi pareille à un petit corps porteur d'un cœur puissant, quelles choses tu pourrais faire, quel honneur serait le tien, si tous tes enfants avaient pour toi tendresse et piété filiale! Mais vois ton crime! La France a trouvé en toi une nichée de cœurs creux qu'elle remplit des écus de la trahison : trois hommes corrompus, le premier, Richard, comte de Cambridge; le second, Henri, lord Scroop de Masham; le troisième, Sir Thomas Grey, chevalier de Northumberland, ont, pour un *salaire* d'or français, — *ô sale or* en vérité, — tramé une conspiration avec la France tremblante, et par leurs mains (si l'enfer et la trahison tiennent leurs promesses), ce modèle des rois doit mourir à Southampton, avant de s'embarquer pour la France. Allongez votre patience, et nous abrégerons la liberté que nous prenons avec la distance pour faire marcher notre action. La somme est payée; les traîtres se sont concertés; le roi est parti de Londres et la scène, Messieurs,

est maintenant transportée à Southampton. C'est là qu'est à cette heure notre théâtre, et c'est là que vous êtes; de là, nous vous transporterons en France et nous vous en ramènerons en toute sécurité, en ayant soin d'apaiser par un charme l'étroit canal pour qu'il vous donne un agréable voyage; car autant qu'il sera en notre pouvoir, nous ne voulons pas que notre drame donne le mal de mer à un seul estomac. Mais c'est seulement lorsque le roi y sera arrivé, et pas avant, que nous transporterons notre scène à Southampton. (*Sort le chœur.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

Londres. — Devant la taverne de la Tête-d'Ours, dans Eastcheap.

Entrent, en se rencontrant, NYM *et* BARDOLPH.

BARDOLPH. — Heureuse rencontre, caporal Nym.

NYM. — Bonjour, lieutenant Bardolph.

BARDOLPH. — Êtes-vous encore amis, l'enseigne Pistol et vous?

NYM. — Pour ma part, je ne m'en soucie pas: je parle peu, mais quand l'occasion s'en présentera, on échangera des sourires; mais il en sera ce qui pourra. Je n'aime pas à me battre, mais je saurai ouvrir l'œil et tenir mon épée : c'est une épée toute simple, mais qu'est-ce que cela fait? elle peut embrocher un fromage et garder le froid aussi bien que l'épée d'un autre : et voilà tout.

BARDOLPH. — Je vous donnerai un déjeuner pour vous faire faire votre paix et nous serons trois frères jurés dans la campagne de France : consentez à cela, mon bon caporal Nym.

NYM. — Sur ma foi, je vivrai aussi longtemps que je pourrai, voilà qui est certain, et lorsque je ne pourrai plus vivre, je ferai de mon mieux : voilà ma résolution, voilà le chemin que je suivrai.

BARDOLPH. — Il est certain, caporal, qu'il est marié à Nell Quickly, et certainement elle vous a fait tort, car vous lui étiez fiancé.

NYM. — Je ne puis rien dire; les choses peuvent être comme il leur plaît : les gens peuvent dormir et garder leur cou avec eux pendant ce temps-là, et il y en a qui disent que les couteaux coupent. Cela peut être comme cela veut : quoique la patience soit une jument fatiguée, elle peut cependant ouvrir sa tranchée. Cela peut avoir des conclusions; mais bon, je ne saurais en rien dire.

BARDOLPH. — Voici venir l'enseigne Pistol et sa femme : mon bon caporal, soyez patient.

Entrent PISTOL *et* L'HOTESSE.

BARDOLPH. — Eh bien, comment va mon hôte Pistol?

PISTOL. — M'appelles-tu hôte, vil chien? par cette main, je jure que je méprise maintenant cette qualification, et ma Nell ne tiendra plus d'auberge à l'avenir.

L'HÔTESSE. — Non, sur ma foi, je n'en tiendrai pas davantage; car nous ne pouvons loger et nourrir douze ou quatorze dames vivant honnêtement à la pointe de leurs aiguilles, sans qu'on aille dire sur-le-champ que nous tenons un bordel. (*Nym tire son épée.*) Merci de nous, notre Dame! est-ce qu'il ne tire pas son épée? maintenant nous allons voir commettre un *adaltère* volontaire et un meurtre.

BARDOLPH. — Mon bon lieutenant, mon bon caporal, pas de querelle ici.

NYM. — Pouah!

PISTOL. — Pouah pour toi, chien d'Islande! roquet d'Islande aux oreilles pointues!

L'HÔTESSE. — Mon bon caporal Nym, montre ta valeur et rengaîne ton épée.

NYM. — Voulez-vous que nous allions à deux pas? je voudrais vous avoir *solus*. (*Il rengaîne son épée.*)

PISTOL. — *Solus*, parfait chien! ô vile vipère! je te jette ton *solus* à ta face très-merveilleuse, je te fais rentrer ton *solus* dans tes dents et ta gorge, et dans tes maudits poumons, et dans ton ventre, pardi, et qui plus est, dans ta sale bouche! je te fais rentrer ton *solus* dans tes boyaux, car la colère me monte, et la crête de Pistol se dresse, et la fusillade va s'ensuivre.

NYM. — Je ne suis pas Barbason; vous ne pouvez pas m'exorciser. J'ai une démangeaison de vous rosser convenablement bien. Si vous parlez gras avec moi, Pistol, je saurai vous récurer avec ma rapière, de la belle manière. Si vous vouliez venir à l'écart, je vous chatouillerais la bedaine, de la bonne manière, comme je sais le faire, et voilà la *façon* de la chose.

PISTOL. — O vil vautard et damné furieux individu! la tombe bâille et la mort délirante s'approche : expire donc. (*Pistol et Nym dégaînent.*)

Bardolph. — Écoutez, écoutez ce que je dis : à celui qui frappe le premier coup, je lui enfonce mon épée jusqu'à la garde, aussi vrai que je suis un soldat. (*Il dégaine.*)

Pistol. — Voilà un serment d'une grande valeur ; devant lui la fureur doit s'abattre. Donne-moi ta menotte, donne-moi ta patte de devant : ton courage est très-considérable.

Nym. — Je te couperai la gorge une fois ou l'autre d'une belle manière : voilà la *façon* de la chose.

Pistol. — *Coupe le gorge!* est-ce là le mot? Je te défie derechef. O chien de Crète, penses-tu me prendre ma femme? Non, va à l'hôpital, et retire-moi du compartiment des malades infâmes ta connaissance mendiante de la famille de Cressida, qui s'appelle Doll Tearsheet, et épouse-la : j'ai et je garderai la *quondam* Quickly, car elle est unique au monde, et *pauca*. C'est assez. Va.

Entre le page.

Le page. — Mon hôte Pistol, il vous faut venir près de mon maître, et vous aussi, hôtesse ; il est très-malade et voudrait se coucher. Mon bon Bardolph, mets ton nez entre ses draps, et fais-lui l'office d'une bassinoire. Sur ma foi, il est très-malade.

Bardolph. — Arrière, coquin !

L'hôtesse. — Sur ma foi, il donnera aux corbeaux un *pudding* quelqu'un de ces jours : le roi lui a brisé le cœur. Mon bon époux, venez immédiatement au logis. (*Sortent l'Hôtesse et le Page.*)

Bardolph. — Allons, vais-je faire de vous deux amis ? Nous devons partir ensemble pour la France : pourquoi serions-nous les uns les autres à couteaux tirés?

Pistol. — Que les flots débordent et que les démons hurlent après leur proie !

Nym. — Vous me paierez les huit shillings que je vous ai gagnés sur pari ?

Pistol. — Bas est l'esclave qui paie.

Nym. — Je veux cet argent maintenant ; voilà la *façon* de la chose.

Pistol. — Il en sera ce que la vaillance décidera : pousse ta botte. (*Pistol et Nym dégainent.*)

Bardolph. — Par cette épée, celui qui fait la première passe, je le tuerai ; par cette épée, je le tuerai.

Pistol. — Une épée vaut un serment, et les serments doivent être respectés.

Bardolph. — Caporal Nym, si tu veux faire la paix, fais la paix ; si tu ne veux pas, alors sois aussi en guerre avec moi. Je t'en prie, rengaine.

Nym. — Aurai-je mes huit shillings que je vous ai gagnés sur pari ?

Pistol. — Tu auras un *noble* et payé immédiatement ; et je te donnerai également à boire, et nous serons unis par l'amitié et la fraternité. Je vivrai pour Nym et Nym vivra pour moi ; n'est-ce pas là de la justice? car je serai cantinier à l'armée, et les profits abonderont. Donne-moi ta main.

Nym. — Aurai-je mon *noble?*

Pistol. — En bon argent comptant.

Nym. — Bon, alors, c'est la *façon* de la chose.

Rentre L'HOTESSE.

L'hôtesse. — Si jamais vous êtes né des femmes, venez vivement voir Sir John. O le pauvre cœur ! il tremble tellement d'une fièvre *tierce quarte* que c'est très-lamentable à contempler. Mes doux amis, venez le voir.

Nym. — Le roi a éprouvé le chevalier de vilaine *façon ;* voilà le fin mot de la chose.

Pistol. — Nym, tu as dit vrai ; son cœur est fracturé et *corroyé*.

Nym. — Le roi est un bon roi ; mais il en est ce qu'il en est ; il dépasse un peu trop les *façons* et les bornes.

Pistol. — Plaignons le chevalier, car, mes petits agneaux, nous ferons fortune. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Southampton. — La chambre du conseil royal.

Entrent EXETER, BEDFORD *et* WESTMORELAND.

Bedford. — Sur le saint nom de Dieu, Sa Grâce est hardie de se confier à ces traîtres.

Exeter. — Ils seront arrêtés sous peu.

Westmoreland. — Avec quel calme et quelle égalité d'âme ils se conduisent ! on jurerait que dans leurs cœurs trône l'obéissance couronnée par la fidélité et la constante loyauté.

Bedford. — Le roi a connaissance de toutes leurs démarches par des moyens d'interception dont ils ne se doutent pas.

Exeter. — Oui, mais l'homme qui était son compagnon de lit, celui qu'il avait accablé, rassa-

PISTOL. En bon argent comptant.
NYM. Bon, alors, c'est la *façon* de la chose. (Acte II, sc. I.)

sié de gracieuses faveurs, dire que pour une bourse étrangère, il a pu vendre ainsi la vie de son souverain à la mort et à la trahison !

Les trompettes sonnent. Entrent LE ROI HENRI, SCROOP, CAMBRIDGE, GREY, LORDS *et gens de la suite.*

LE ROI HENRI. — Le vent est bon maintenant, et nous allons nous embarquer. Milord de Cambridge, et vous, mon cher Lord de Masham, et vous, mon gentil chevalier, donnez-nous vos avis : ne pensez-vous pas que les troupes que nous emmenons avec nous s'ouvriront passage à travers les forces de la France, exécutant et remplissant ainsi le but pour lequel nous les avons assemblées ?

SCROOP. — N'en doutez pas, mon Suzerain, si chacun fait de son mieux.

LE ROI HENRI. — Je ne doute pas de ce dernier point, car nous sommes bien persuadés que nous n'emmenons pas d'ici un seul homme dont le cœur ne batte en bel unisson avec le nôtre, et que nous n'en laissons pas un seul derrière nous qui ne souhaite que le succès et la conquête marchent à nos côtés.

CAMBRIDGE. — Jamais monarque ne fut plus craint et aimé que Votre Majesté : il n'est pas, je crois, un seul sujet qui se repose avec un cœur mécontent ou inquiet sous la douce ombre de votre gouvernement.

GREY. — C'est bien vrai : ceux qui étaient les ennemis de votre père ont changé leur fiel en miel et vous servent avec des cœurs faits de dévouement et de zèle.

LE ROI HENRI. — Aussi avons-nous grande cause d'être reconnaissant et oublierions-nous plutôt l'usage de notre main que nous ne voudrions ou-

blier de nous acquitter envers le mérite et les services, selon leur valeur et leur importance.

Scroop. — Aussi le zèle travaillera-t-il avec des nerfs d'acier, et le labeur cherchera-t-il la réparation de ses forces dans l'espérance, afin de rendre à Votre Grâce de continuels services.

Le roi Henri. — Nous n'attendons pas moins. Oncle d'Exeter, élargissez l'homme qu'on a mis en prison hier pour avoir raillé notre personne : nous réfléchissons qu'il avait été poussé à cette offense par l'excès du vin ; à présent qu'il est revenu à lui, nous lui pardonnons.

Scroop. — C'est là de la clémence, mais c'est trop de confiance ; faites-le punir, mon Souverain, de crainte que par suite de cette tolérance, son exemple n'engendre d'autres offenseurs de sa sorte.

Le roi Henri. — Oh ! soyons cependant miséricordieux.

Cambridge. — Votre Altesse peut se montrer miséricordieuse et punir néanmoins.

Grey. — Sire, vous lui montrez assez de clémence, si vous lui laissez la vie après lui avoir fait tâter d'une solide correction.

Le roi Henri. — Hélas ! votre trop d'amour et de souci pour moi est une terrible prière contre ce pauvre misérable. Si nous ne fermons pas les yeux devant de petites fautes résultant d'intempérance, avec quelle largeur ne nous faudra-t-il pas les ouvrir, lorsque apparaîtront devant nous des crimes capitaux, bien et dûment mâchés, avalés et digérés ? Cependant nous ferons élargir cet homme, quoique Cambridge, Scroop et Grey, dans leur affectueux souci et leur tendre sollicitude pour notre personne, eussent voulu qu'il fût puni. Et maintenant, à nos affaires françaises : quels sont les commissaires récemment nommés ?

Cambridge. — Je suis un d'eux, Monseigneur ; Votre Altesse m'a donné l'ordre de venir demander ma commission aujourd'hui.

Scroop. — C'est ce que vous m'avez ordonné aussi, mon Suzerain.

Grey. — Et à moi aussi, mon royal Souverain.

Le roi Henri. — Alors, voici la vôtre, Richard, comte de Cambridge ; voici la vôtre, lord Scroop de Masham, et celle-là est la vôtre, Sire chevalier Grey de Northumberland : lisez-les, et soyez bien persuadés que je connais votre mérite. Milord de Westmoreland, et vous, mon oncle Exeter, nous nous embarquerons ce soir. Eh bien ! qu'est-ce à dire, Messieurs ? Que lisez-vous dans ces papiers, pour que vos visages perdent à ce point leur couleur ? Voyez, vous autres, comme ils changent ! leurs joues sont comme du papier blanc. Eh bien ! que lisez-vous là pour que votre sang se soit si vite effrayé et se soit à ce point enfui de vos joues ?

Cambridge. — Je confesse ma faute, et je me remets à la clémence de Votre Altesse.

Grey *et* Scroop *ensemble*. — A laquelle nous faisons tous appel.

Le roi Henri. — La clémence, qui était vivante en nous, il n'y a qu'un instant, est maintenant, par vos propres conseils, étouffée et tuée : vous ne devriez pas par pudeur parler de clémence, car vos propres réflexions de tout à l'heure se retournent contre vous, comme des chiens contre leur maître, pour vous déchirer. Mes princes et mes nobles pairs, contemplez ces monstres anglais ! Milord de Cambridge, ici présent, — vous savez combien notre affection était prompte à le combler de toutes les dignités qui s'accordaient avec son rang ; et cet homme, pour quelques méchants écus français, a méchamment conspiré avec la France, et il est entré dans ses trames au point de jurer de nous tuer ici, à Southampton, serment qu'a fait aussi ce chevalier, qui ne nous était pas moins obligé que Cambridge. Mais que dirai-je de toi, Lord Scroop, créature cruelle, ingrate, sauvage et inhumaine ! tu tenais la clef de tous mes secrets, tu connaissais le fond même de mon âme, tu aurais presque pu me monnayer en pièces d'or, si tu avais voulu m'utiliser à ton profit sous cette forme. Est-il possible qu'un salaire étranger ait pu tirer de toi une étincelle de malice assez vive pour m'échauder seulement le doigt ? Cela est si étrange que quoique la vérité de cette chose soit aussi facile à distinguer que le blanc est facile à distinguer du noir, mon œil peut à peine y croire. La trahison et le meurtre ont toujours marché de compagnie, comme deux diables attelés au même joug pour un même dessein, et l'œuvre qu'ils poursuivent criminellement leur est si naturelle qu'elle n'excite aucune exclamation de surprise : mais toi, il t'était exceptionnellement réservé de soulever l'étonnement devant la trahison et le meurtre. Quel que soit le rusé démon qui a si bien opéré en toi, il doit avoir gagné dans l'enfer la réputation d'excellence. Les autres démons qui suggèrent la trahison, rapetassent et ravaudent la perdition, avec des pièces, des morceaux, des chiffons de couleur, qui ont au moins un semblant d'honnêteté ; mais celui qui

t'a manœuvré, t'a ordonné de te lever, ne t'a donné aucune raison pour te prouver qu'il était de ton devoir d'être traître, sauf l'honneur de te décorer de ce nom de traître. Si ce même démon qui t'a ainsi trompé parcourait le monde entier avec son allure de lion, il pourrait retourner ensuite au sein du vaste Tartare et dire : « Je n'ai jamais conquis une âme aussi aisément que celle de cet Anglais. » Oh ! de quels soupçons tu as empoisonné la douceur de la confiance ! Les hommes se montrent-ils dévoués ? c'est ce que tu paraissais. Semblent-ils graves et éclairés ? c'est ce que tu paraissais. Sortent-ils d'une noble famille ? c'est d'une telle racine que tu sortais. Semblent-ils religieux ? c'est ce que tu paraissais. Semblent-ils d'habitudes frugales, exempts de passions grossières, de folle joie ou de colère, rassis de caractère et ne se laissant pas aller aux mouvements du sang, remplis et ornés de perfections rehaussées par la modestie, ne se servant de leurs yeux qu'en se servant en même temps de leurs oreilles, et ne se confiant aux uns et aux autres qu'après mûr jugement? toi aussi, tu semblais un tel homme et aussi noblement partagé. Aussi ta chûte laissera-t-elle une sorte de souillure qui entachera d'un certain soupçon l'homme le plus complet et le mieux doué. Je te donnerai mes larmes, car ta révolte me fait l'effet d'une seconde chûte de l'homme. Leurs crimes sont évidents : arrêtez-les pour qu'ils en répondent devant la loi, et que Dieu leur pardonne leurs machinations !

Exeter. — Je t'arrête comme coupable de haute trahison, toi qui réponds au nom de Richard, comte de Cambridge. Je t'arrête comme coupable de haute trahison, toi qui réponds au nom de Henri, Lord Scroop de Masham. Je t'arrête comme coupable de haute trahison, toi qui réponds au nom de Thomas Grey, chevalier de Northumberland.

Scroop. — C'est justement que Dieu a découvert nos desseins, et je regrette plus ma faute que ma mort, ma faute que je supplie Votre Altesse de me pardonner, quoique mon corps en paie le prix.

Cambridge. — Pour moi, ce n'est pas l'or de la France qui m'a séduit, quoique je l'aie accepté comme une occasion d'accomplir plus vite ce que je méditais : mais Dieu soit béni pour m'avoir prévenu, ce dont je me réjouirai de tout mon cœur, au milieu des souffrances, en suppliant Dieu et vous de me pardonner.

Grey. — Jamais fidèle sujet ne se réjouit davantage à la découverte d'une très-dangereuse trahison, que je ne me réjouis à cette heure d'avoir été empêché dans une entreprise damnée. Pardonnez à ma faute, non à ma vie, mon Souverain.

Le roi Henri. — Dieu vous acquitte dans sa clémence ! Écoutez votre sentence. Vous avez conspiré contre notre personne royale, vous vous êtes alliés avec un ennemi déclaré, et vous avez reçu de ses coffres l'or, salaire de notre mort; par ce fait, vous auriez voulu condamner votre roi au meurtre, ses princes et ses pairs à la servitude, ses sujets à l'oppression et au mépris, et son royaume entier à la désolation. Pour ce qui regarde notre personne, nous ne cherchons point de vengeance; mais quant à notre royaume, dont vous avez cherché la ruine, notre devoir est de veiller à sa sûreté, et c'est pourquoi nous vous livrons à ses lois. Partez donc d'ici, pauvres misérables criminels, pour aller à la mort : que Dieu, dans sa clémence, vous donne la patience de supporter l'agonie de cette mort et en même temps qu'il vous inspire le sincère repentir de toutes vos criminelles offenses. Emmenez-les d'ici. (*Sortent les conspirateurs sous garde.*) Maintenant, Lords, partons pour la France; cette entreprise sera glorieuse, et pour vous, et pour nous. Nous ne doutons pas que cette guerre ne soit belle et heureuse, puisque Dieu a si gracieusement révélé cette dangereuse trahison, qui rampait sur notre chemin pour nous arrêter à nos débuts. Nous ne doutons pas maintenant que tous les obstacles ne soient aplanis sur notre chemin : donc, en avant, mes chers compatriotes; remettons notre puissance entre les mains de Dieu, et mettons-nous immédiatement en route pour notre expédition. En mer, et joyeusement; avancez les étendards de guerre : il n'y a plus de roi d'Angleterre s'il n'est en même temps roi de France. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Londres. — La taverne de la Tête-d'Ours dans Eastcheap.

Entre PISTOL, L'HOTESSE, NYM, BARDOLPH *et* LE PAGE.

L'hôtesse. — Je t'en prie, mon doux miel d'époux, laisse-moi te conduire jusqu'à Staines.

Pistol. — Non, car mon cœur viril se déchire.

Bardolph, de l'entrain; Nym, réveille ta verve vantarde; page, hérisse ton courage; car Falstaff est mort, et, par conséquent, nous devons gémir.

Bardolph. — Que ne suis-je où il est, où qu'il soit, dans le ciel ou bien dans l'enfer!

L'hôtesse. — Non, à coup sûr, il n'est pas dans l'enfer; il est dans le sein d'Arthur, si jamais homme alla dans le sein d'Arthur. Il a fait une belle fin et il est parti comme partirait un enfant dans sa robe baptismale; il est parti juste entre midi et une heure, juste au moment où la marée commençait à descendre: car, lorsque je le vis remuer ses draps, jouer avec des fleurs et sourire à ses bouts de doigt, je compris qu'il n'y avait plus qu'une route pour lui; car son nez était aussi effilé qu'une plume, et il bavardait de campagnes vertes. « Allons, Sir John, lui dis-je, allons, mon homme, ayez bon courage. » Là-dessus, il cria tout haut: « Dieu, Dieu, Dieu! » trois ou quatre fois. Alors, moi, pour le rassurer, je lui conseillai de ne pas penser à Dieu; j'espérais qu'il n'y avait pas encore nécessité de le troubler de ces pensées-là. Alors il m'ordonna de mettre d'autres couvertures sur ses pieds: je mis ma main dans le lit et je les touchai; ils étaient aussi froids qu'une pierre: alors je touchai ses genoux, et puis je touchai plus haut, et puis plus haut, et tout était aussi froid qu'une pierre.

Nym. — On dit qu'il demanda du Xérès.

L'hôtesse. — Oui, cela il le fit.

Bardolph. — Et des femmes.

L'hôtesse. — Non, cela il ne le fit pas.

Le page. — Si, il le fit, et il dit qu'elles étaient des diables incarnés.

L'hôtesse. — Il n'avait jamais pu souffrir la *carnation;* c'est une couleur qu'il n'aimait pas.

Le page. — Il disait une fois que le diable l'emporterait à cause des femmes.

L'hôtesse. — En effet, il lui est arrivé de quelque peu malmener les femmes; mais alors il souffrait de ses rhumatismes, et il parlait de la prostituée de Babylone.

Le page. — Ne vous rappelez-vous pas qu'il vit une mouche collée sur le nez de Bardolph, et qu'il dit que c'était une âme noire qui brûlait dans l'enfer?

Bardolph. — Bon, le bois qui entretenait ce feu est parti: ce sont là toutes les richesses que j'ai amassées à son service.

Nym. — Filons-nous? le roi sera parti de Southampton.

Pistol. — Allons, partons. Mon amour, donne-moi tes lèvres. Veille à mes bijoux et à mes meubles: prends la prudence pour guide; que ta devise soit: « consommez et payez; » ne te fie à personne, car les serments sont un feu de paille, la bonne foi des hommes est une feuille d'hostie, et le vrai chien de garde, ma bonne poulette, s'appelle *serre à double clef;* par conséquent, prends *caveto* pour ton conseiller. Allons, essuie les globes de tes yeux. Compagnons d'armes, en France; et là, mes enfants, comme des sangsues, suçons, suçons, suçons jusqu'au sang!

Le page. — C'est une mauvaise nourriture, à ce qu'on dit.

Pistol. — Touchez sa douce bouche, et puis partons.

Bardolph, *embrassant l'hôtesse.* — Adieu, hôtesse.

Nym. — Je ne puis t'embrasser, voilà la *façon* de la chose; mais adieu.

Pistol. — Montre ton talent de ménagère; tiens tout bien serré, je te le recommande.

L'hôtesse. — Porte-toi bien; adieu.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

En France. — Un appartement dans le palais du roi de France.

Fanfares. Entrent LE ROI CHARLES *avec sa suite,* LE DAUPHIN, LE DUC DE BOURGOGNE, LE CONNÉTABLE *et autres.*

Le roi Charles. — Ainsi les Anglais arrivent sur nous avec tout ce qu'ils ont de forces, et il est plus qu'important que nous leur répondions royalement par notre défense: par conséquent, les ducs de Bretagne et de Berry, de Brabant et d'Orléans partiront en toute diligence, et vous les accompagnerez, prince Dauphin, pour remplir nos places de guerre d'hommes courageux, et les renforcer de nouveaux moyens de défense; car Angleterre s'avance sur nous avec une rapidité aussi terrible que la rapidité des eaux à l'appel d'un gouffre. Il nous convient d'être aussi prévoyants que nous autorise à l'être la crainte puisée dans les leçons que l'Anglais fatal et trop dédaigné a récemment laissées dans nos campagnes.

Le dauphin. — Mon très-redouté père, il est en effet très-convenable que nous armions contre l'ennemi, car même lorsque la guerre n'est pas

Le roi Henri. Leurs crimes sont évidents : arrêtez-les pour qu'ils en répondent devant la loi, et que Dieu leur pardonne leurs machinations !

(Acte II, sc. II.)

menaçante, et qu'il n'y a aucune querelle connue en question, un royaume ne doit jamais se laisser assez émousser par la paix, pour se dispenser de maintenir ses défenses, d'assembler ses milices, de prendre toutes ses précautions, et d'agir enfin comme si la guerre était sous le vent. Je dis donc qu'il est convenable que nous allions tous visiter les parties faibles et malades de la France, mais nous pouvons faire cela sans montrer plus de crainte que si nous entendions dire que l'Angleterre est occupée à danser une mauresque de la Pentecôte : car, mon bon Suzerain, elle est gouvernée par un roi si léger, son sceptre est tenu d'une façon si fantasque par un jeune homme si vain, si extravagant, si frivole, si capricieux qu'elle ne peut inspirer la crainte.

Le connétable. — Oh ! chut, prince Dauphin ! vous vous méprenez beaucoup sur ce roi : que Votre Grâce questionne les ambassadeurs qui lui ont été récemment envoyés, et ils vous diront avec quel grand air il a écouté leur ambassade, comme il est bien fourni de nobles conseillers, comme il est modéré dans la discussion, et en même temps quelle constance terrible il montre une fois ses résolutions prises, et vous reconnaîtrez alors que ses extravagances passées n'étaient que le masque du Romain Brutus couvrant la discrétion d'un manteau de folie, comme les jardiniers cachent sous des ordures ces plantes même qui pousseront les premières et qui seront les plus délicates.

Le dauphin. — Bon, il n'en est pas comme vous le dites, Monseigneur le grand connétable ; mais quelque chose que nous pensions, peu importe : en cas de défense, il vaut mieux supposer l'ennemi plus fort qu'il ne paraît ; de cette façon on prend mieux tous ses moyens de défense, car une prévoyance trop légère et trop indolente vous fait ressembler à un avare qui gâte son habit pour épargner un peu de drap.

Le roi Charles. — Croyons que le roi Harry est fort, et vous, princes, armez-vous solidement pour lui résister. Ses pères se sont engraissés à nos dépens, et il descend de cette race sanglante qui nous a poursuivis dans nos sentiers familiers : témoin notre trop mémorable honte, lorsque la bataille de Crécy fut fatalement livrée et que tous nos princes furent capturés par les mains de cet homme au nom sinistre, Édouard, le noir prince de Galles, tandis que son père le montagnard, debout sur une colline, tout droit, la tête couronnée par le soleil d'or, contemplait son héroïque rejeton, et souriait de le voir mutiler l'œuvre de la nature et effacer les effigies qui avaient été frappées depuis vingt ans par Dieu et des pères français. Celui-là est un rejeton de cette race victorieuse : craignons sa grandeur native et la destinée de sa famille.

Entre un messager.

Le messager. — Des ambassadeurs d'Harry, roi d'Angleterre, sollicitent leur admission auprès de Votre Majesté.

Le roi Charles. — Nous leur accorderons une audience immédiate. Allez et amenez-les. (*Sortent le messager et quelques Seigneurs.*) Vous voyez, mes amis, que cette chasse est chaudement poursuivie.

Le dauphin. — Retournez la tête et arrêtez la poursuite ; car les chiens poltrons prodiguent d'autant plus leurs aboiements qu'ils voient courir plus vite devant eux ce qu'ils ont l'air de menacer. Mon bon Souverain, arrêtez court les Anglais, et montrez-leur de quelle monarchie vous êtes le chef : l'estime de soi, mon Suzerain, n'est pas un si vil péché que la dépréciation de soi.

Rentrent les seigneurs *avec* EXETER *et sa suite.*

Le roi Charles. — Vous venez de la part de notre frère d'Angleterre?

Exeter. — De sa part, et voici les compliments qu'il fait présenter à Votre Majesté. Il vous ordonne, au nom du Dieu tout-puissant, de vous dépouiller et de faire abandon de ces gloires empruntées qui, de par le don du ciel et la loi de la nature et des nations, appartiennent à lui et à ses héritiers, c'est-à-dire de la couronne et de toutes ces nombreuses et puissantes dignités que la coutume et le temps ont attachées à cette couronne de France. Pour que vous sachiez bien que sa réclamation n'est ni équivoque, ni mal fondée, ni tirée des paperasses vermoulues des jours depuis longtemps évanouis, ni ramassées dans la poussière de l'ancien oubli, il vous envoie cette mémorable généalogie, vraiment démonstrative dans toutes ses branches. (*Il lui remet un papier.*) Il désire que vous parcouriez cet arbre généalogique, et lorsque vous aurez reconnu qu'il descend directement du plus renommé de ses fameux ancêtres, Édouard III, il vous ordonne de résigner votre couronne et votre royaume, illégalement usurpé sur lui, qui en est le véritable possesseur par droit de naissance.

Le roi Charles. — Ou autrement, qu'adviendra-t-il?

Exeter. — Une contrainte sanglante; car, quand bien même vous cacheriez la couronne dans vos cœurs, il irait l'en arracher : aussi vient-il au milieu d'une furieuse tempête, escorté du tonnerre et du tremblement de terre, comme un Jupiter, afin de vous contraindre, si vous n'accordez pas satisfaction à sa demande. Il vous ordonne, par les saintes entrailles du Seigneur, de rendre la couronne et d'avoir pitié des pauvres âmes pour lesquelles cette guerre affamée ouvre déjà ses vastes mâchoires, et il fait retomber sur votre tête la responsabilité des larmes des veuves, des cris des orphelins, du sang des morts, des gémissements des filles qui pleureront les maris, les pères et les fiancés qui seront engloutis dans cette querelle. Voilà sa réclamation, sa menace et tout mon message, à moins cependant que le Dauphin, que je suis expressément chargé de complimenter aussi, ne soit présent.

Le roi Charles. — Pour ce qui est de nous, nous considérerons plus à loisir sa réclamation : demain vous porterez à notre frère d'Angleterre notre réponse définitive.

Le dauphin. — Pour ce qui est du Dauphin, c'est moi qui tiens ici sa place : que lui envoie Angleterre?

Exeter. — Dédain et défi; il ne vous juge digne que de mince estime, de mépris, ou de tel autre sentiment par lequel peut, sans s'abaisser, vous apprécier le puissant prince qui vous envoie ce message. Ainsi parle mon roi; et si Son Altesse, votre père, n'adoucit pas par l'octroi général de toutes ses demandes l'amertume de la raillerie que vous lui avez adressée, il vous appellera à lui en donner une si chaude réparation que les caves et les voûtes souterraines de la France, gronderont votre faute et vous retourneront votre moquerie avec l'écho de ses canons.

Le dauphin. — Dites-lui que si mon père lui rend une réponse favorable, c'est contre ma volonté, car je ne désire qu'une querelle avec Angleterre; c'est à cette fin que je lui ai envoyé ces balles de Paris comme un cadeau assorti à sa jeunesse et à sa frivolité.

Exeter. — Il fera trembler en punition de cette insulte votre Louvre parisien, fût-il la maîtresse cour de la puissante Europe; et soyez assurés que vous trouverez une différence, — la même que nous, ses sujets, nous avons découverte avec admiration, — entre les promesses de ses vertes années et les qualités dont il fait preuve aujourd'hui : maintenant il pèse le temps jusqu'à la plus petite seconde, et cela, vos propres pertes vous l'apprendront, s'il reste en France.

Le roi Charles. — Demain vous connaîtrez à fond nos intentions.

Exeter. — Dépêchez-nous avec toute rapidité, de crainte que notre roi ne vienne s'informer en personne de la cause de notre retard; car il est déjà débarqué dans ce pays.

Le roi Charles. — Vous serez bientôt dépêché avec de belles conditions; une nuit, c'est un petit répit et un bien court délai pour répondre à des matières de cette importance. (*Fanfares. Ils sortent.*)

ACTE III.

Entre LE CHOEUR.

Le chœur. — C'est ainsi que sur l'aile de l'imagination notre scène rapide court avec une célérité qui n'est pas moindre que celle de la pensée. Supposez que vous avez vu le roi accompagné de ses forces embarquer sa royauté sur la jetée de Southampton, et les étendards de soie de sa noble flotte faire office d'éventails pour le jeune Phœbus. Faites appel à vos imaginations, et voyez par leur secours les mousses grimpant aux cordages de chanvre; entendez le sifflet aigu qui commande à des sons confus; contemplez les voiles de toile gonflées par le vent qui se colle invisible sur elles, poussant les vastes navires, à travers la mer sillonnée, au devant des lames menaçantes qu'ils étreignent. O tâchez de penser que vous êtes sur le rivage et que vous contemplez une ville dansant sur les

vagues inconstantes; car tel est le spectacle que présente cette flotte majestueuse dirigeant sa course vers Harfleur. Suivez-la, suivez la! accrochez vos esprits aux timons de ces navires, et laissez là votre Angleterre, silencieuse comme la nuit tranquille, gardée par des grands-pères, des enfants et des vieilles femmes, des êtres humains qui ont dépassé ou qui n'ont pas encore atteint l'âge de la séve et de la puissance; car quel est celui dont le menton vient de s'enrichir de son premier poil qui n'ait pas voulu suivre en France cette fleur, ce choix de cavaliers? Faites travailler, faites travailler vos pensées, et contemplez un siége : voyez les canons sur leurs affûts, ouvrant leurs bouches fatales devant Harfleur ceint de remparts. Supposez que l'ambassadeur des Français est revenu et a dit à Henri que le roi lui offre sa fille Catherine, et avec elle, comme douaire, quelques misérables et insignifiants duchés. L'offre n'est pas agréée, et l'agile canonnier touche maintenant de sa mèche les diaboliques canons (*Alarmes. Décharges d'artillerie.*) et tout croule devant eux. Continuez d'être complaisants et complétez notre drame par la pensée.

(*Sort le chœur.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

En France. — Devant Harfleur.

Entrent LE ROI HENRI, EXETER, BEDFORD, GLOCESTER *et* DES SOLDATS *avec des échelles pour l'escalade.*

LE ROI HENRI. — Une fois encore, une fois encore à la brèche, mes chers amis, ou bien tapissons jusqu'à leur faîte les remparts de nos morts anglais! Dans la paix, rien ne convient à l'homme autant que la modestie tranquille et l'humilité; mais lorsque la tempête de la guerre souffle à nos oreilles, il nous faut alors imiter l'action du tigre; roidir nos nerfs, faire appel à notre sang, déguiser la belle nature sous un masque de rage aux traits cruels : donc, prêtez à vos yeux un terrible regard, qu'ils guettent à travers les sabords de la tête comme des canons d'airain; que les sourcils les dominent aussi terriblement qu'un rocher miné domine et surplombe sa base rongée que lave l'océan sauvage et dévastateur. Allons, montrez les dents et ouvrez les narines toutes grandes; retenez votre souffle et bandez tous vos esprits à leur plus grande puissance! En avant, en avant, très-nobles Anglais qui avez dans vos veines le sang de pères qui ont fait leur preuve dans la guerre, de pères qui, pareils à autant d'Alexandres, ont combattu dans ces régions depuis le matin jusqu'au soir, et n'ont rengainé leurs épées que lorsqu'ils n'avaient plus à les employer! Ne déshonorez pas vos mères; attestez que ce sont bien ceux que vous appeliez pères, qui vous ont engendrés! Servez de modèles aujourd'hui aux hommes d'un sang moins noble, et apprenez-leur comment on se bat! Et vous, braves *Yeomen*, dont les membres furent fabriqués en Angleterre, montrez-nous ici la vigueur des contrées qui vous nourrissent; forcez-nous à jurer que vous êtes dignes de votre race, ce dont je ne doute pas, car il n'est pas un seul de vous, si vil et si bas soit il, dont les yeux n'étincellent d'une noble flamme. Je vous vois dans l'attitude des lévriers tenus en laisse, frémissants au moment d'être lâchés. Le gibier est lancé : écoutez votre courage, et, dans cet assaut, que votre cri soit : « Dieu pour Harry! Angleterre et saint Georges! » (*Ils sortent. Alarmes; le canon tonne.*)

SCÈNE II.

Devant Harfleur.

Des troupes passent sur le théâtre; puis entrent NYM, BARDOLPH, PISTOL *et* LE PAGE.

BARDOLPH. — Sus, sus, sus, sus, sus! à la brèche, à la brèche!

NYM. — Je t'en prie, caporal, arrête; les gourmades sont trop chaudes, et, pour ma part, je n'ai pas une vie de rechange : la *façon* de cette affaire est trop chaude, et voilà la vraie chanson de la chose.

PISTOL. — La chanson est des plus justes, car les affaires abondent :

Les coups vont et viennent;
Les vassaux de Dieu s'affaissent et meurent;
Et l'épée et le bouclier,
Dans les champs sanglants,
Conquièrent une renommée immortelle.

LE PAGE. — Que ne suis-je dans un cabaret de Londres! je donnerais toute ma renommée pour un pot d'*ale* et ma sécurité.

PISTOL. — Et pour ce qui est de moi :

Si mes vœux pouvaient être exaucés,
Je ne manquerais pas d'accomplir mon projet,
Et là-bas je volerais.

PISTOL. Car Falstaff est mort, et par conséquent nous devons gémir.
BARDOLPH. Que ne suis-je où il est, où qu'il soit...! (Acte II, sc. III.)

LE PAGE. —
Aussi certainement, mais non aussi honnêtement,
Que l'oiseau qui chante sur le buisson.

Entre FLUELLEN.

FLUELLEN. — Sang de *Dieu!* A la *prêche,* chiens! filez vite, couyons. (*Il les chasse devant lui.*)

PISTOL. — Sois compatissant, grand capitaine, pour des hommes faits d'argile! modère ta rage, modère ta rage héroïque! Modère ta rage, grand capitaine! Mon beau coq, modère ta rage! Emploie la mansuétude, mon doux poulet!

NYM. — Voilà de bonnes *façons* de paroles, mais les *façons* de paroles dont Votre Honneur se sert sont mauvaises, elles. (*Sortent Nym, Pistol et Bardolph, suivis par Fluellen.*)

LE PAGE. — Tout jeune que je suis, j'ai observé ces trois fanfarons; je ne suis qu'un enfant pour eux trois, mais quand bien même tous les trois me serviraient, je ne réussirais pas à tirer des trois mon domestique, car, en vérité, trois pareils grotesques ne font pas la somme d'un homme. Pour Bardolph, il a le cœur blanc et la face rouge, ce qui fait qu'il a l'aspect terrible, mais qu'il ne se bat pas. Quant à Pistol, il a une langue homicide et une épée paisible, ce qui fait qu'il tue des paroles et qu'il conserve ses armes intactes. Pour ce qui est de Nym, il a entendu dire que les hommes qui parlent peu sont les meilleurs, en sorte qu'il dédaigne de dire ses prières, de peur qu'on ne le prenne pour un lâche; mais ses rares mauvaises paroles vont de compagnie avec d'aussi rares bonnes actions, car il n'a jamais brisé d'autre tête que la sienne, et cela c'était contre un poteau, un jour qu'il était ivre. Ils volent n'importe quoi et appellent cela commerce. Bardolph a volé un étui

de luth, l'a porté douze lieues et l'a vendu pour trois demi-pence. Nym et Bardolph sont frères jurés en filouterie; à Calais, ils ont volé une pelle à feu, et j'ai bien reconnu, au vol de cet ustensile de ménage, qu'ils étaient hommes à supporter le feu des affronts. Ils auraient voulu que je devinsse aussi familier avec les poches des gens que le sont leurs gants ou leurs mouchoirs; mais cela serait tout à fait contraire à ma dignité d'homme, si je prenais dans une autre poche pour mettre dans la mienne; car c'est tout simplement empocher des méfaits. Il faut que je les laisse et que je cherche un meilleur service; leur vilenie est trop lourde pour mon faible estomac, et il faut absolument que je la vomisse. (*Il sort.*)

Rentre FLUELLEN, *suivi par* GOWER.

GOWER. — Capitaine Fluellen, il vous faut venir immédiatement aux mines : le duc de Glocester voudrait vous parler.

FLUELLEN. — Aux mines! dites au duc qu'il n'est pas si *pon* que cela d'aller aux mines; car, voyez-vous, les mines ne sont pas selon les règles de la guerre; les concavités ne sont pas suffisantes; car, voyez-vous, l'*aversaire* (vous pouvez soutenir cela devant le duc, voyez-vous) a *greusé* pour son compte quatre mètres de contre-mines en dessous: par *Chésus*, je crois qu'il va nous faire *zauter* tous si on ne *tonne* pas de meilleurs ordres.

GOWER. — Le duc de Glocester, à qui la direction du siége a été remise, est entièrement dirigé par un Irlandais, un très-vaillant gentilhomme, ma foi.

FLUELLEN. — C'est le capitaine Macmorris, n'est-ce pas?

GOWER. — Je crois que c'est son nom.

FLUELLEN. — Par *Chésus*, c'est un âne s'il en est un au monde; je le lui prouverai à sa barbe : il n'a pas plus de connaissances de la vraie stratégie de la guerre, voyez-vous, de la stratégie romaine, qu'un chien caniche.

GOWER. — Le voici qui vient, et, avec lui, le capitaine écossais, le capitaine Jamy.

FLUELLEN. — Le gentilhomme Jamy est un gentilhomme merveilleusement *faleureux*, c'est certain, et que je puis déclarer, d'après la connaissance que j'ai de sa manœuvre, très-actif et très-instruit des anciennes guerres ; il vous soutiendra ses opinions aussi bien que militaire qui soit au monde sur les disciplines des anciennes guerres des Romains, par *Chésus!*

Entrent MACMORRIS *et* JAMY.

JAMY. — Je vous dis *bunjur*, capitaine Fluellen.

FLUELLEN. — Bonjour à Votre Honneur, mon *pon* capitaine Jamy.

GOWER. — Eh bien, capitaine Macmorris, avez-vous quitté les mines? les pionniers ont-ils abandonné leur ouvrage?

MACMORRIS. — *Z'est* mal fait, par le *Christ*, là : l'ouvrage *z'est* abandonné : la trompette sonne la retraite. Sur ma main et l'âme de mon père, l'ouvrage *z'est* mal fait : *z'il* est abandonné. Le *Christ* me sauve! j'aurais voulu faire sauter la ville en une heure, là. O *z'est* mal fait, *z'est* mal fait; sur ma main, *z'est* mal fait!

FLUELLEN. — Capitaine Macmorris, je vous *conchure* maintenant de *m'accorter* quelques discussions avec vous portant et roulant en partie sur les stratégies de la guerre, des guerres romaines, voyez-vous, en matière de thèse et de communication amicale, voyez-vous; en partie pour confirmer mon opinion, et en partie pour la satisfaction de mon esprit, touchant la direction de la stratégie militaire, voyez-vous; voilà la chose.

JAMY. — Cela *sara vrament bun*, en *bunne foué*, mes *buns* capitaines, puis je vous ferai mes objections, si j'en trouve l'occasion, avec votre *bunne* permission; oui, pardi, je le *farai*.

MACMORRIS. — Ce n'est pas le moment de discourir; *Christ* me sauve! La journée est chaude, le temps est chaud, l'affaire est chaude, et les rois et les ducs sont bouillants; ce n'est pas le moment de discourir. La ville *z'est* assiégée, et la trompette nous appelle à la brèche, et nous sommes là à parler et à ne rien faire, par le *Christ!* *Z'est* une honte pour nous tous; Dieu me sauve, *z'est* une honte de rester là tranquille; *z'est* une honte, sur ma main. *Z'il* y a des gorges à couper et de l'ouvrage à faire, et *z'il* n'y a rien de fait : *Christ* me sauve, là.

JAMY. — Par la messe, avant que ces yeux de moi se laissent aller au *summeil*, je ferai un *bun* service ou je *restarai* sur le carreau; ou je mourrai et je payerai de ma *parsonne* aussi *valorosement* que je pourrai; voilà le *brief* et le long de l'affaire. Pardi, j'aurais *bian voluntiers* entendu un peu de discussion entre vous *deusse*.

FLUELLEN. — Capitaine Macmorris, je pense,

voyez vous, sauf votre correction, qu'il n'y en a pas beaucoup de votre nation....

MACMORRIS. — De ma nation! qu'est-ce que *z'est* que ça, ma nation? qu'est ce que ça, ma nation? Qui parle de ma nation? *Z'est*-il un scélérat, et un bâtard, et un drôle, et une canaille?

FLUELLEN. — Voyez-vous, si vous prenez les choses autrement qu'on ne les entend, capitaine Macmorris, par aventure, je penserai que vous n'usez pas avec moi de l'affabilité qu'en bonne discrétion, voyez-vous, vous devriez avoir envers un homme qui vous vaut, et par son expérience de la guerre, et par sa descendance de famille, et par d'autres particularités.

MACMORRIS. — Je ne sache pas que vous me valiez en rien : aussi, *Christ* me sauve! je vais vous faire sauter la tête.

GOWER. — Messieurs, vous vous méprenez tous deux.

JAMY. — Aoh! c'est un vilain malentendu. (*On sonne un pourparler.*)

GOWER. — La ville demande un pourparler.

FLUELLEN. — Capitaine Macmorris, lorsque nous aurons un meilleur moment, voyez-vous, j'aurai *l'hardiesse* de vous dire que je connais les stratégies de la guerre; et voilà tout. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Devant les portes d'Harfleur.

LE GOUVERNEUR D'HARFLEUR *et quelques* CITOYENS *paraissent sur les remparts; au pied sont les troupes anglaises. Entre* LE ROI HENRI *avec sa suite.*

LE ROI HENRI. — Que décide à cette heure le gouverneur de la ville? Voici le dernier pourparler que nous accorderons : par conséquent, rendez-vous à notre merci, ou bien, comme des hommes qui sont fiers de leur propre destruction, défiez nos pires rigueurs : car, aussi vrai que je suis un soldat, le nom qui, dans mon opinion, me convient le mieux, si je recommence la canonnade, je ne laisserai pas Harfleur, à demi démolie déjà, avant qu'elle ne soit ensevelie sous les cendres. Je fermerai toutes les portes de la clémence, et le soldat, ivre de carnage, au cœur dur et sans pitié, aura pour massacrer une liberté, une latitude de conscience large comme l'enfer, et fauchera comme le gazon vos belles et fraîches vierges et vos enfants en fleur. Que m'importe donc, si la guerre impie, habillée de flammes, comme le prince des démons, au teint noir de poudre, accomplit tous les actes cruels de la ruine et de la désolation? Que m'importe, à moi, si vous-mêmes êtes cause que vos jeunes filles tombent sous les mains du viol ardent et brutal? Quelles rênes peuvent retenir la licence scélérate, lorsqu'elle descend la pente de sa course effrénée? nous pourrions aussi inutilement prodiguer nos vains commandements aux soldats acharnés au pillage, qu'envoyer à Léviathan l'ordre de venir à terre. C'est pourquoi, gens d'Harfleur, prenez pitié de votre ville et de votre peuple pendant que mes soldats obéissent encore à mes ordres, pendant que le vent frais et modéré de la clémence détourne encore les nuages impurs et contagieux du meurtre acharné, du pillage et de l'infamie. Si vous refusez, eh bien! attendez-vous à voir dans un moment le soldat, aveugle et sanglant, saisir d'une main brutale les chevelures de vos filles qui jetteront des cris perçants; à voir vos pères pris par leurs barbes blanches, et leurs têtes respectables brisées contre les murailles; à voir vos enfants nus embrochés dans des piques, tandis que les mères folles briseront les nuages de leurs hurlements confus, comme firent les femmes de la Judée, devant les sanglants chasseurs de massacre d'Hérode. Que répondez-vous? Voulez-vous céder et éviter ces extrémités, ou bien, vous rendant coupables de vous défendre, vous laisser ainsi détruire?

LE GOUVERNEUR. — Nos espérances ont pris fin aujourd'hui : le Dauphin, dont nous avions imploré le secours, nous fait répondre que ses forces ne sont pas encore prêtes pour faire lever un si formidable siége. Par conséquent, grand roi, nous remettons à ta douce clémence notre ville et nos existences : entre par nos portes, et dispose de nous et des nôtres; car nous ne pouvons nous défendre plus longtemps.

LE ROI HENRI. — Ouvrez vos portes. Venez, mon oncle Exeter : allez et entrez dans Harfleur; restez-y et fortifiez-la solidement contre les Français; usez de clémence avec tous les habitants. Quant à nous, mon cher oncle, l'hiver s'approchant et les maladies augmentant parmi nos soldats, nous nous retirerons à Calais. Cette nuit nous serons votre hôte dans Harfleur; demain nous nous mettrons en marche. (*Fanfares. Le roi entre dans la ville.*)

SCÈNE IV.

Rouen. — Un appartement dans le palais.

Entrent CATHERINE *et* ALICE[1].

CATHERINE. — *Alice, tu as été en Angleterre, et tu parles bien le langage.*

ALICE. — *Un peu, Madame.*

CATHERINE. — *Je te prie de m'enseigner; il faut que j'apprenne à parler. Comment appelez-vous la main en anglais?*

ALICE. — *La main! elle est appelée* de hand.

CATHERINE. — De hand. *Et les doigts?*

ALICE. — *Les doigts? ma foi, j'oublie les doigts; mais je me souviendrai. Les doigts, je pense qu'ils sont appelés* de fingres; *oui,* de fingres.

CATHERINE. — *La main,* de hand; *les doigts,* de fingres. *Je pense que je suis le bon écolier. J'ai gagné deux mots d'anglais vitement. Comment appelez-vous les ongles?*

ALICE. — *Les ongles? les appelons* de nails.

CATHERINE. — De nails. *Écoutez; dites-moi si je parle bien;* de hand, de fingres *et* de nails.

ALICE. — *C'est bien dit, Madame; il est fort bon anglais.*

CATHERINE. — *Dites-moi l'anglais pour le bras.*

ALICE. —De arm, *Madame.*

CATHERINE. — *Et le coude?*

ALICE. — De elbow.

CATHERINE. — De elbow. *Je m'en fais la répétition de tous les mots que vous m'avez appris dès à présent.*

ALICE. — *Il est trop difficile, Madame, comme je pense.*

CATHERINE. — *Excusez-moi, Alice, écoutez:* de hand, de fingres, de nails, de arm *et* de bilbow.

ALICE. — De elbow, *madame.*

CATHERINE. — *O Seigneur Dieu, je m'en oublie,* de elbow. *Comment appelez-vous le col?*

ALICE. — De neck, *Madame.*

CATHERINE. — De nick. *Et le menton?*

ALICE. — De chin.

CATHERINE. — De sin. *Le col,* de nick, *le menton,* de sin.

ALICE. — *Oui. Sauf votre honneur, en vérité, vous prononcez les mots aussi droit que les natifs d'Angleterre.*

CATHERINE. — *Je ne doute point d'apprendre par la grâce de Dieu, et en peu de temps.*

ALICE. — *N'avez-vous pas déjà oublié ce que je vous ai enseigné?*

CATHERINE. — *Non, je réciterai à vous promptement.* De hand, de fingres, de nails.

ALICE. — De nails, *madame.*

CATHERINE. — De nails, de arm, de ilbow.

ALICE. — *Sauf Votre Honneur,* de elbow.

CATHERINE. — *Ainsi, dis-je;* de elbow, de nick *et* de sin. *Comment appelez-vous le pied et la robe?*

ALICE. — De foot, *Madame,* et de coun.

CATHERINE. — De foot *et* de coun! *O Seigneur Dieu! ces sont mots de son mauvais, corruptible, gros et impudique, et non pour les dames d'honneur d'user: je ne voudrais prononcer ces mots devant les seigneurs de France pour tout le monde. Il faut* de foot *et* de coun, *néanmoins. Je réciterai une autre fois ma leçon ensemble:* de hand, de fingres, de nails, de arm, de elbow, de nick, de sin, de foot, de coun.

ALICE. — *Excellent, Madame!*

CATHERINE. — *C'est assez pour une fois; allons-nous à dîner.* (*Elles sortent.*)

SCÈNE V.

Rouen. — Un autre appartement dans le palais.

Entrent LE ROI CHARLES, LE DAUPHIN, LE DUC DE BOURBON, LE CONNÉTABLE, *et autres.*

LE ROI CHARLES. — Il est certain qu'il a passé la rivière de la Somme.

LE CONNÉTABLE. — Et si nous ne le combattons pas, Monseigneur, renonçons à vivre en France; partons tous et cédons nos vignobles à un peuple barbare.

LE DAUPHIN. — *O Dieu vivant!* quelques boutures sorties de nous, superflu de la richesse de nos pères, nos propres rejetons, posés sur un tronc stérile et sauvage vont-ils donc s'élancer si soudainement jusqu'aux nuages et dominer de la tête ceux qui les ont greffés?

LE DUC DE BOURBON. — Des Normands, tout simplement des bâtards normands, des bâtards normands! *Mort de ma vie!* s'ils continuent leur marche sans être combattus, je vendrai mon duché pour acheter un marécage et une ferme boueuse dans cette île d'Albion, reléguée dans un coin du monde.

LE CONNÉTABLE. — *Dieu des batailles!* où ont-

1. Toute cette scène est en mauvais français dans l'original.

FLUELLEN. A la *prêche*, chiens! filez vite, couyons!

(Acte III, sc. II.)

ils pris cette vaillance? Leur climat n'est-il pas brumeux, âpre et sombre, et le soleil pâle qui l'éclaire comme par dépit ne tue-t-il pas leurs fruits par ses regards de mauvaise humeur? Est-ce que leur jus d'herbes, tisane bonne pour des rosses éreintées, leur breuvage d'orge, peut infuser à leur sang froid une aussi vaillante chaleur? Et notre sang si vif, à nous, émoustillé par le vin, va-t-il paraître gelé! Oh! pour l'honneur de notre terre, ne restons pas là à pendre, comme des guirlandes de glaçons autour des toits de nos maisons, tandis qu'un peuple plus gelé sue à flots une vaillante jeunesse sur nos riches campagnes que nous pouvons dire pauvres seulement par leurs maîtres naturels.

LE DAUPHIN. — Par la foi et l'honneur, nos Dames se moquent de nous et nous disent nettement que notre vaillance est sur les dents, et qu'elles offriront leurs corps à l'ardeur des jeunes Anglais pour repeupler la France avec de vaillants bâtards.

LE DUC DE BOURBON. — Elles nous renvoient aux écoles de danse d'Angleterre pour y apprendre les voltes aux grands sauts et les courantes rapides, en disant que toute notre grâce est dans nos seuls talons et que nous sommes de très-lestes fuyards.

LE ROI CHARLES. — Où est Montjoie, le héraut? faites-le partir d'ici en toute hâte et qu'il aille présenter à Angleterre notre défi tranchant. Debout, princes! et marchez au combat avec un sentiment d'honneur mieux aiguisé encore que vos épées. Charles d'Albret, grand connétable de France; vous, ducs d'Orléans, de Bourbon et de Berry, d'Alençon, de Brabant, de Bar et de Bourgogne; Jacques Châtillon, Rambures, Vau-

démont, Beaumont, Roussi, Grandpré et Fauconberg, Foix, Lestrales, Bouciquault et Charolois, grands ducs, puissants princes, barons, seigneurs et chevaliers, vous qui êtes grands par vos titres, épargnez-vous aujourd'hui de grandes hontes. Arrêtez Harry d'Angleterre qui balaye notre pays avec des pennons teints dans le sang d'Harfleur : précipitez-vous sur son armée comme fait la neige fondue dans la vallée, lorsque les Alpes crachent et déchargent leurs humeurs sur ses profondeurs vassales : tombez sur lui, vos forces vous le permettent, et amenez-nous-le prisonnier à Rouen sur un char de captivité.

Le connétable. — Voilà le langage de la grandeur. Je suis désolé que ses forces soient si peu nombreuses, ses soldats malades et affamés dans leur marche ; car je suis sûr que, lorsqu'il verra notre armée, il laissera tomber son cœur dans l'abîme de la crainte, et que, pour tout exploit, il nous offrira sa rançon.

Le roi Charles. — En conséquence, Seigneur connétable, dépêchez en toute hâte Montjoie ; qu'il dise à Angleterre que nous lui envoyons demander quelle rançon il consent à donner. Prince Dauphin, vous resterez avec nous à Rouen.

Le dauphin. — Non, j'en conjure Votre Majesté.

Le roi Charles. — Résignez-vous, car vous resterez avec nous. Maintenant, en avant, Seigneur connétable, et vous tous, princes, et rapportez-nous bien vite la nouvelle de la défaite d'Angleterre. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

Le camp anglais en Picardie.

Entrent de divers côtés GOWER *et* FLUELLEN.

Gower. — Quelles nouvelles, capitaine Fluellen? venez-vous du pont?

Fluellen. — Je vous assure qu'il se *commet* de très-fameux services au *bont*.

Gower. — Le duc d'Exeter est-il en sécurité?

Fluellen. — Le duc d'Exeter est aussi magnanime qu'Agamemnon, et c'est un homme que j'aime et honore de toute mon âme, de tout mon cœur, de tout mon devoir, de toutes mes forces, de toutes mes ressources et de tout ce qui est moi enfin ; il n'est pas *plessé* le moins du monde, *Tieu* en soit loué et *péni* ; mais il garde le *bont* très-vaillamment, et avec une excellente discipline. Il y a là, au *bont*, un enseigne que, sur ma conscience, je regarde comme aussi vaillant que Marc-Antoine, et c'est un homme qui n'a aucune réputation au monde ; mais je l'ai vu faire un vaillant service.

Gower. — Comment l'appelez-vous?

Fluellen. — On l'appelle l'enseigne Pistol.

Gower. — Je ne le connais pas.

Fluellen. — Voici l'homme.

Entre PISTOL.

Pistol. — Capitaine, je te conjure de me faire une faveur. Le duc d'Exeter t'aime beaucoup.

Fluellen. — Oui, j'en *pénis Tieu*, et j'ai mérité quelque affection de sa part.

Pistol. — Bardolph, un soldat, ferme et solide de cœur, et d'une vigoureuse vaillance, a, par le pouvoir de la cruelle destinée et de la roue furieusement inconstante de la capricieuse Fortune, cette déesse aveugle qui se tient debout sur la meule tournant sans repos....

Fluellen. — *Afec* votre permission, enseigne Pistol : la Fortune est peinte *afeugle*, avec un bandeau devant les yeux pour vous signifier que la Fortune est *afeugle*, et elle est peinte aussi avec une roue, pour vous signifier, ce qui est la morale de la chose, qu'elle est changeante et inconstante, qu'elle n'est que versatilité et variation ; et son pied, voyez vous, est fixé sur une pierre sphérique qui roule, et roule, et roule ; en bonne vérité, le poëte en fait une excellente description. la Fortune, voyez-vous, est une excellente morale.

Pistol. — La fortune est l'ennemie de Bardolph et fronce le sourcil contre lui ; car il a volé une patène ou *pax*, et doit être pendu pour ce fait. Une mort maudite! Faites que la potence soit dressée pour des chiens, que notre homme s'en aille libre, et qu'aucune cravate de chanvre ne suffoque la flûte de son gosier ; Exeter a rendu vraiment la sentence de mort pour une *pax* de peu de prix. En conséquence, va lui parler ; le duc écoutera ta voix ; ne laisse pas couper la trame vitale de Bardolph par le tranchant d'une corde d'un sou et de l'opprobre vil ; parle pour sa vie, capitaine, et je t'en serai reconnaissant.

Fluellen. — Enseigne Pistol, je comprends en partie votre pensée.

Pistol. — Eh bien, alors, réjouis-t'en.

Fluellen. — Certainement, enseigne, ce n'est pas là une chose à s'en réjouir : car, voyez-vous, s'il était mon *frère*, je désirerais que le duc usât

de son *pon* plaisir et le fit exécuter ; car la discipline doit être observée.

PISTOL. — Meurs et sois damné ! je fais la figue à ton amitié !

FLUELLEN. — C'est *pien*.

PISTOL. — La figue d'Espagne !

FLUELLEN. — *Barfait.* (*Sort Pistol.*)

GOWER. — Parbleu, c'est un effronté et fieffé drôle ; je me le rappelle parfaitement maintenant, c'est un maquereau, un coupe-bourse.

FLUELLEN. — Je vous assure qu'il proférait au *bont* les plus *praves* paroles que vous puissiez voir dans vos plus *peaux* jours. Mais c'est très-*pien ;* ce qu'il m'a dit, c'est *pien*, je vous le garantis, quand une occasion s'en présentera.

GOWER. — Parbleu, c'est un filou, un sot, un coquin, qui va et vient maintenant dans nos guerres, pour se donner des airs, à son retour à Londres, sous ses habits de soldat. Et des gaillards pareils vous sont très-instruits des noms des officiers supérieurs, et ils vous apprennent par cœur les endroits où les affaires se sont passées ; c'était à tel ou tel rempart, à telle brèche, à tel convoi ; ils savent quels sont ceux qui se sont tirés bravement d'affaire, quels furent tués, quels déshonorés, comment l'ennemi était posté, et tout cela ils vous le débitent en perfection dans le langage même de la guerre qu'ils ornent de serments de nouvelle fabrique. L'effet que peuvent produire parmi des pots écumants et des esprits qui fermentent d'ale, une barbe coupée à l'imitation de celle du général, et un vieil uniforme rapporté du camp, est étonnant à penser. Il vous faut apprendre à reconnaître ces scandales de notre temps, ou bien vous courriez risque de grandement vous méprendre.

FLUELLEN. — Je vais vous dire ma pensée, capitaine Gower. Je m'aperçois qu'il n'est pas l'homme qu'il voudrait faire croire qu'il est : si je découvre un trou dans son habit, je lui dirai mon opinion. (*Le tambour bat.*) Écoutez, le roi vient, et je dois lui parler des affaires du *bont*.

Entrent LE ROI HENRI, GLOCESTER *et des soldats.*

FLUELLEN. — *Tieu pénisse* Votre Majesté !

LE ROI HENRI. — Quelles nouvelles, Fluellen ? viens-tu du pont ?

FLUELLEN. — Oui, plaise à Votre Majesté. Le duc d'Exeter a très-vaillamment défendu le *bont :* le Français est parti, voyez-vous, et nous avons un heureux et *prave* passage : pardi, *l'atversaire* était en possession du *bont*, mais il a été forcé de se retirer, et le duc d'Exeter est maître du *bont :* je puis dire à Votre Majesté que le duc est un homme *prave*.

LE ROI HENRI. — Combien d'hommes avez-vous perdus, Fluellen ?

FLUELLEN. — La *perdition* de *l'atversaire* a été très-grande, raisonnablement grande : pardi, pour ma part, je crois que le duc n'a pas perdu un homme, sauf un seul qui doit être exécuté pour avoir volé dans une église, un certain Bardolph, si Votre Majesté connaît l'homme : sa figure est toute bubons, pustules, boutons et flammes de feu, et ses lèvres font l'office de soufflet à son nez qui est comme un charbon de feu, quelquefois *pleu* et quelquefois rouge ; mais son nez est exécuté et son feu est éteint.

LE ROI HENRI. — Nous voudrions que tous les délinquants de son espèce fussent pendus, et nous donnons ordre exprès que, dans nos marches à travers le pays, on n'enlève rien par violence des villages, qu'on ne prenne rien sans le payer, qu'aucun Français ne soit insulté ou maltraité par un langage dédaigneux ; car lorsque la douceur et la cruauté jouent ensemble la partie d'un royaume, c'est le plus doux des joueurs qui est le plus prompt gagnant.

Fanfare de trompette. Entre MONTJOIE.

MONTJOIE. — Vous reconnaissez qui je suis à mon habit ?

LE ROI HENRI. — Eh bien, je reconnais qui tu es : que dois-je apprendre de toi ?

MONTJOIE. — La résolution de mon maître.

LE ROI HENRI. — Expose-la.

MONTJOIE. — Voici comment parle mon roi. Dis à Henri d'Angleterre que tout mort que nous paraissions, nous ne faisions que sommeiller ; la prudence est un meilleur soldat que la témérité. Dis-lui que nous aurions pu le repousser d'Harfleur, mais que nous n'avons pas jugé bon de châtier une offense avant qu'elle ne fût au comble : maintenant c'est à notre tour de parler et notre voix est celle de l'autorité. Angleterre se repentira de sa folie, découvrira sa faiblesse et admirera notre patience. Ordonne-lui, en conséquence, de songer à sa rançon, rançon sous laquelle fléchirait son infimité, s'il nous fallait la proportionner aux pertes que nous avons supportées, aux sujets qui nous ont été enlevés et aux affronts qu'il nous a fallu avaler.

Pour compenser nos pertes, son trésor est trop pauvre ; tout son royaume réuni ne compenserait pas ce qui a été répandu de notre sang, et pour ce qui est de l'affront qui nous est fait, sa propre personne, s'agenouillant à nos pieds, ne nous offrirait qu'une faible et indigne satisfaction. A ces paroles, ajoute notre défi, et dis-lui, pour conclusion, qu'il a trahi ses compagnons dont la condamnation est prononcée. Ici s'arrêtent les paroles de mon roi et maître et finit mon message.

Le roi Henri. — Quel est ton nom? je connaîs ta qualité.

Montjoie. — Montjoie.

Le roi Henri. — Tu remplis fort bien ton office. Retourne-t'en et dis à ton roi que je ne le cherche pas maintenant, mais que je désirerais marcher sur Calais sans obstacles; car, pour dire la vérité (quoiqu'il ne soit pas sage d'en avouer si long à un ennemi qui a pour lui la ruse et l'avantage de l'occasion), mes hommes sont très-affaiblis par la maladie; mon armée a diminué, et le petit nombre de soldats que je possède ne vaut presque pas mieux que le nombre équivalent de Français, et cependant, lorsqu'ils étaient en santé, je te le dis, héraut, je croyais voir marcher trois Français sur une seule paire de jambes anglaises. Cependant, pardonnez-moi, mon Dieu, de me vanter ainsi! c'est cet air de votre France qui a soufflé en moi ce vice; je dois m'en repentir. Vas donc et dis à ton maître que je suis ici; ma rançon est ce corps frêle et sans valeur; mon armée n'est qu'une garde faible et minée par la maladie, et cependant, je le jure par Dieu, dis-lui que nous marcherons, quand bien même France lui-même et tout autre voisin de la même force que lui, nous barreraient la route. Voici pour ta peine, Montjoie. Vas, ordonne à ton maître de bien réfléchir; si on nous laisse passer, nous passerons; si on nous fait obstacle, nous changerons la couleur brune de votre terre par le rouge de votre sang, et là-dessus, Montjoie, portez-vous bien. Le résumé de notre réponse consiste simplement en ceci : nous ne voudrions pas chercher une bataille dans l'état où nous sommes; mais même dans l'état où nous sommes, nous vous le disons, nous ne l'éviterons pas : dites cela à votre maître.

Montjoie. — Je lui rapporterai ces paroles. Mes remercîments à Votre Altesse. (*Il sort.*)

Glocester. — J'espère qu'ils ne tomberont pas sur nous maintenant.

Le roi Henri. — Nous sommes dans les mains de Dieu, frère, et non dans les leurs. Marchons vers le pont; la nuit commence à tomber; nous camperons au delà de la rivière, et demain nous ordonnerons la marche en avant. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

Le camp français près d'Azincourt.

Entrent LE CONNÉTABLE DE FRANCE, RAMBURES, LE DUC D'ORLÉANS, LE DAUPHIN *et autres.*

Le connétable. — Bah! j'ai la meilleure armure du monde! Je voudrais qu'il fût jour!

Le duc d'Orléans. — Vous avez une excellente armure, mais payez à mon cheval la louange qui lui est due.

Le connétable.— C'est le meilleur cheval qu'il y ait en Europe.

Le duc d'Orléans — Est-ce que le matin ne viendra jamais?

Le dauphin. — Monseigneur d'Orléans et Monseigneur le grand connétable, vous parlez de cheval et d'armure ...

Le duc d'Orléans. — Vous êtes aussi bien partagé en ces deux choses que prince au monde.

Le dauphin. — Que cette nuit est longue! — Je ne changerais mon cheval contre aucun autre ne marchant que sur quatre pieds. *Ça ha! le cheval volant*, le Pégase, *qui a les narines de feu*, il bondit de terre comme si ses flancs étaient une balle de cuir! Lorsque je le monte, je plane, je suis un faucon; il trotte dans l'air; la terre chante lorsqu'il la touche; la vile corne de son sabot est plus musicale que la flûte d'Hermès.

Le duc d'Orléans. — Il est de la couleur de la muscade.

Le dauphin. — Et il a la chaleur du gingembre. C'est une monture pour Persée : il n'est qu'air et feu, et les lourds éléments de la terre et de l'eau ne se montrent en lui que dans la tranquillité patiente avec laquelle il se laisse monter par son cavalier; celui-là est vraiment un cheval, et toutes les autres rosses peuvent être appelées des bêtes.

Le connétable. — C'est vrai, Monseigneur; c'est un cheval excellent et parfait de tous points.

Le dauphin. — C'est le prince des palefrois; son hennissement est comme le commandement d'un monarque, et son allure arrache l'hommage.

Le duc d'Orléans. — Assez, cousin.

Le dauphin. — Parbleu, il n'aurait pas d'es-

CATHERINE. *Dites-moi en anglais le bras.*
ALICE. De arm, *Madame.* (Acte III, sc. IV.)

prit, celui qui ne pourrait, depuis le lever de l'alouette jusqu'au coucher de l'agneau, chanter toutes sortes de louanges variées sur mon cheval. C'est un sujet inépuisable comme la mer ; changez tous les grains de sable du rivage en autant de langues éloquentes, et mon cheval sera pour elles toutes un thème suffisant : c'est un sujet digne d'occuper les raisonnements d'un souverain, et d'être monté par le souverain d'un souverain, digne que tous les peuples du monde, connus et inconnus, mettent de côté leurs occupations particulières pour l'admirer. J'ai une fois écrit un sonnet à sa louange qui commençait ainsi : « *Merveille de la nature....* »

Le duc d'Orléans. — J'ai entendu un sonnet en l'honneur de la maîtresse de quelqu'un qui commençait ainsi.

Le dauphin. — Alors ses auteurs avaient imité celui que j'avais composé pour mon coursier ; car mon cheval est ma maîtresse.

Le duc d'Orléans. — Alors votre maîtresse porte bien.

Le dauphin. — Moi seul, oui ; ce qui est le mérite particulier et la perfection reconnue d'une bonne maîtresse.

Le connétable. — Certes, car il m'a semblé qu'hier votre maîtresse vous secouait joliment le dos.

Le dauphin. — C'est peut-être ce qu'a fait aussi la vôtre.

Le connétable. — La mienne n'était pas bridée.

Le dauphin. — Oh bien alors, elle était sans doute vieille et douce, et vous galopiez comme un Kerne d'Irlande sans haut de chausses et en caleçons collants.

Le connétable. — Vous avez un bon jugement en équitation.

Le dauphin. — En ce cas, laissez-vous instruire par moi : ceux qui chevauchent ainsi et qui ne se tiennent pas adroitement, tombent dans de sales fondrières ; j'aime mieux mon cheval pour maîtresse.

Le connétable. — J'aimerais autant avoir ma maîtresse pour jument.

Le dauphin. — Je te dis, connétable, que ma maîtresse porte ses propres crins.

Le connétable. — Je pourrais aussi exactement me vanter de cela, si j'avais une truie pour maîtresse.

Le dauphin. — *Le chien est retourné à son propre vomissement et la truie lavée au bourbier :* tu te sers de tout.

Le connétable. — Cependant je ne me sers pas de mon cheval pour maîtresse, ni d'aucun proverbe du genre du vôtre, et aussi mal à propos.

Rambures. — Monseigneur le connétable, sont-ce des étoiles ou des soleils qui sont sur l'armure que j'ai vue ce soir sous votre tente ?

Le connétable. — Des étoiles, Monseigneur.

Le dauphin. — Quelques-unes d'entre elles tomberont demain, je l'espère.

Le connétable. — Et cependant mon ciel n'en aura aucune qui lui manque.

Le dauphin — C'est possible, car vous en portez beaucoup de superflues, et il serait plus honorable que quelques-unes en fussent retranchées.

Le connétable. — Absolument comme votre cheval porte vos louanges ; il trotterait aussi bien si quelques-unes de vos exagérations étaient démontées.

Le dauphin. — Que ne suis-je capable de le charger de ce qu'il mérite ! — Il ne sera donc jamais jour ? Je trotterai demain un mille, et mon chemin sera pavé de têtes anglaises.

Le connétable. — Je n'en dirai pas autant, de crainte d'être obligé de tourner la tête à mon chemin : mais je voudrais qu'il fût jour, car je désirerais vivement frotter les oreilles aux Anglais.

Rambures. — Qui veut se hasarder à parier avec moi pour vingt prisonniers ?

Le connétable. — Il faut d'abord vous hasarder vous-même avant de les avoir.

Le dauphin. — Il est minuit, je vais aller m'armer. (*Il sort.*)

Le duc d'Orléans. — Le Dauphin soupire après le matin.

Rambures. — Il aspire à manger de l'Anglais.

Le connétable. — Je crois bien qu'il pourra manger tous ceux qu'il tuera.

Le duc d'Orléans. — Par la blanche main de ma Dame, c'est un vaillant prince.

Le connétable. — Jurez par son pied, afin qu'elle puisse écraser le serment.

Le duc d'Orléans — Il est tout simplement le plus actif gentilhomme de France.

Le connétable. — L'agitation est de l'activité, et il est toujours à s'agiter.

Le duc d'Orléans. — Je n'ai jamais entendu dire qu'il ait fait de mal.

Le connétable. — Et il n'en fera aucun demain ; il continuera à conserver cette bonne réputation.

Le duc d'Orléans. — Je le connais pour vaillant.

Le connétable. — C'est ce que m'a dit quelqu'un qui le connaît mieux que vous ne le connaissez.

Le duc d'Orléans. — Quel est ce quelqu'un ?

Le connétable. — Parbleu, c'est lui-même qui me l'a dit, et il ajoutait qu'il s'inquiétait peu qu'on le sût.

Le duc d'Orléans. — Il n'a pas besoin de s'en inquiéter en effet ; ce n'est pas chez lui une vertu cachée.

Le connétable. — Si, par ma foi, Monsieur : jamais personne ne la vit que son laquais : c'est une vertu encapuchonnée, et lorsqu'elle se montre, c'est pour s'enfuir à tire-d'ailes.

Le duc d'Orléans. — « Mauvais vouloir ne parla jamais bien. »

Le connétable. — Je compléterai ce proverbe par celui-ci : « Il y a de la flatterie dans l'amitié. »

Le duc d'Orléans. — Et je corrigerai celui-là par cet autre : « Donnez au diable son dû. »

Le connétable. — Très-bien appliqué : votre ami tient la place du diable. Je vise à l'œil même de votre proverbe par un « Peste soit du diable ! »

Le duc d'Orléans. — Vous êtes le plus fort de nous en proverbes, et vous vérifiez étonnamment celui-ci : « la flèche du sot est vite lancée. »

Le connétable. — Votre trait a passé par-dessus ma tête.

Le duc d'Orléans. — Ce n'est pas la première fois qu'on vous passe par-dessus la tête.

Entre un messager.

Le messager. — Monseigneur le grand connétable, les Anglais sont à quinze cents pas de vos tentes.

Le connétable. — Qui a mesuré la distance ?

Le messager. — Monseigneur Grandpré.

Le connétable. — Un vaillant et expert gentilhomme. Que n'est-il jour ! Hélas, pauvre Harry d'Angleterre ! il ne soupire pas après le jour autant que nous.

Le duc d'Orléans. — Quel absurde et téméraire garçon est ce roi d'Angleterre de venir s'égarer à ce point avec ses compagnons à cervelle obtuse dans des lieux qu'il ne connaît pas ?

Le connétable. — Si les Anglais avaient la moindre finesse, ils s'enfuiraient.

Le duc d'Orléans. — Mais ils en manquent ; car si leur tête avait la moindre armure d'intelligence, ils ne porteraient jamais des casques aussi pesants.

Ramburès. — Cette île d'Angleterre nourrit de très-vaillantes créatures : leurs dogues sont d'un courage incomparable.

Le duc d'Orléans. — Sots mâtins qui viennent se jeter en aveugles dans la gueule d'un ours russe pour se faire broyer comme des pommes pourries ! Vous pourriez tout aussi bien dire : c'est une vaillante puce qui ose prendre son déjeuner sur la lèvre d'un lion.

Le connétable. — Juste, juste ; ces hommes tiennent des dogues par leur attaque robuste et brutale et ils laissent leur esprit à leurs femmes ; donnez-leur de grandes tranches de bœuf, du fer et de l'acier, ils vont manger comme des loups et se battre comme des diables.

Le duc d'Orléans. — Oui, mais ces Anglais-ci sont singulièrement à court de bœuf.

Le connétable. — En ce cas, nous verrons demain qu'ils auraient du cœur pour manger, mais qu'ils n'en auront pas pour se battre. Maintenant, il est temps de nous armer ; voyons, quelle heure est-il ?

Le duc d'Orléans. — Il est maintenant deux heures : eh bien ! voyez-vous, à dix heures, chacun de nous sera maître de cent Anglais. (*Ils sortent.*)

ACTE IV.

Entre LE CHOEUR.

Le choeur. — Maintenant, figurez-vous cette heure où les murmures discrètement errants et les ténèbres épaisses remplissent le large vaisseau de l'univers. D'un camp à l'autre, à travers le sein de brouillard de la nuit, résonne si distinctement le bourdonnement de chaque armée, que les sentinelles à leurs postes entendent presque les secrets chuchotements qui s'échangent entre leurs gardes respectives. Les feux répondent aux feux, et à travers leurs pâles flammes, chaque armée distingue l'ombre de l'autre. Les coursiers défient les coursiers par les sonores et audacieux hennissements dont ils percent l'oreille sourde de la nuit, et dans les tentes, les armuriers achevant la toilette d'acier des chevaliers, donnent un avertissement terrible des préparatifs qui se font, par le bruit de leurs marteaux actifs qui ferment les charnières des armures. Les coqs chantent dans la campagne, l'horloge sonne et nomme la troisième heure du matin endormi. Fiers de leur nombre, et sûrs d'eux-mêmes, les Français, confiants et joyeux à l'excès, jouent aux dés les Anglais qu'ils tiennent à bas prix, et gourmandent cette impotente nuit à la marche tardive, qui, pareille à une hideuse et sale sorcière, se traîne ennuyeusement d'un pas boîteux. Les pauvres Anglais condamnés, pareils à des victimes destinées au sacrifice, sont assis avec résignation autour de leurs feux de garde et ruminent intérieurement le danger que le matin va découvrir. Leur triste pantomime, bien d'accord avec leurs longues joues maigres et leurs uniformes usés, les font apparaître au clair de la lune comme autant d'horribles fantômes. Oh! que celui qui contemple maintenant le royal capitaine de cette bande ruinée, allant de poste en poste, de tente en tente, crie : louange et gloire à lui! car il parcourt les rangs et visite toute son armée, donne le bonjour à ses soldats avec un modeste sourire, et les appelle frères, amis et compatriotes. On dirait à voir sa face royale qu'il ignore quelle redoutable armée l'environne; et cette face ne s'est pas davantage laissée pâlir par les fatigues et la veille prolongée toute cette nuit, car il a le teint frais et il domine la lassitude par une apparence de joie et une majesté pleine de douceur; aussi chacun de ces pauvres diables, auparavant pâle et souffrant, puise le courage dans ses yeux. Son œil libéral comme le soleil, fait largesse à tous de sa lumière qui fond le froid de la crainte. Nobles et bourgeois, contemplez cette petite esquisse, dessinée avec le talent dont nous sommes capables, d'Harry pendant cette nuit: puis notre scène volera au champ de bataille, où nous courrons grand risque (ô quel dommage!) de fort mal honorer le nom d'Azincourt, avec nos quatre ou cinq mauvais fleurets ébréchés, maladroitement engagés dans un combat ridicule. Cependant, asseyez-vous et regardez en vous figurant la réalité des choses d'après la parodie de leur représentation. (*Sort le Chœur.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

En France. — Le camp anglais à Azincourt.

Entrent LE ROI HENRI, BEDFORD *et* GLOCESTER.

Le roi Henri. — Glocester, il est vrai que nous sommes en grand danger; plus grand, en conséquence, doit être notre courage. Bonjour, mon frère Bedford. Il y a dans les choses mauvaises une âme du bien, si les hommes étaient assez observateurs pour savoir l'en tirer; en effet, nos mauvais voisins nous font lever de bonne heure, ce qui est à la fois d'un bon régime et d'une bonne conduite : en outre, ils sont nos consciences extérieures et nos prédicateurs à nous tous, et nous avertissent de nous préparer de bonne grâce à notre fin. C'est ainsi que nous pouvons tirer du miel de mauvaises herbes, et arracher une morale au diable lui-même.

Entre ERPINGHAM.

Le roi Henri. — Bonjour, mon bon vieux Sir

Les pauvres Anglais condamnés, pareils à des victimes destinées au sacrifice, sont assis avec résignation autour de leurs feux de garde et ruminent intérieurement le danger que le matin va découvrir. (Acte IV. — Le chœur.)

Thomas Erpingham : un bon doux oreiller vaudrait mieux pour cette bonne tête blanche qu'une dure motte de ce gazon de France.

Erpingham. — Non pas, mon Suzerain : ce logement me plaît bien davantage, puisqu'il me permet de dire : Je suis couché comme un roi.

Le roi Henri. — Il est bon pour les hommes d'aimer leurs peines présentes; un tel spectacle donne à l'âme contentement, et lorsque l'âme est une fois ranimée, il est inévitable que les organes, quelque morts et défunts qu'ils fussent auparavant, ne parviennent à secouer leur sommeil léthargique, et n'agissent avec une peau nouvelle et une nouvelle légèreté. Prête-moi ton manteau, Sir Thomas. Mes deux frères, recommandez-moi aux princes dans notre camp, souhaitez-leur le bonjour de ma part, et exprimez-leur mon désir de les voir dans quelques instants venir me retrouver à mon pavillon.

Glocester. — Nous ferons votre commission, mon Suzerain. (*Sortent Glocester et Bedford.*)

Erpingham. — Accompagnerai-je Votre Grâce?

Le roi Henri. — Non, mon bon chevalier; allez avec mes frères auprès de Milords d'Angleterre; j'ai besoin de m'entretenir avec mon âme et par conséquent je ne voudrais pas d'autre compagnie.

Erpingham. — Le Dieu du ciel te bénisse, noble Harry! (*Il sort.*)

Le roi Henri. — Merci, vieux cœur! tes paroles donnent joie.

Entre PISTOL.

Pistol. — *Qui va là?*

Le roi Henri. — Un ami.

Pistol. — Explique-toi; es-tu un officier? ou bien es-tu un homme bas, populaire et inconnu?

Le roi Henri. — Je suis un gentilhomme d'une compagnie.

Pistol. — Brandis-tu la puissante pique?

Le roi Henri. — Précisément. Qui êtes-vous?

Pistol. — Un aussi bon gentilhomme que l'empereur.

Le roi Henri. — Alors vous valez mieux que le roi.

Pistol. — Le roi est un bon enfant, un cœur d'or, un bon vivant, un fils de la gloire; il est de bons parents, très-vaillant du poignet : j'embrasse son soulier boueux, et j'aime l'aimable Sacripant de toutes les fibres de mon cœur. Quel est ton nom?

Le roi Henri. — Harry *Le roy.*

Pistol. — *Le Roy!* un nom de Cornouailles; es-tu du régiment de Cornouailles?

Le roi Henri. — Non, je suis un Gallois.

Pistol. — Connais-tu Fluellen?

Le roi Henri. — Oui.

Pistol. — Dis-lui que je lui casserai son poireau sur la tête, le jour de la Saint-David.

Le roi Henri. — Prenez garde, ce jour-là, de ne pas porter votre poignard au chapeau, de crainte qu'il ne le casse sur votre tête, à vous.

Pistol. — Es-tu son ami?

Le roi Henri. — Oui, et son parent aussi.

Pistol. — Figue pour toi, alors!

Le roi Henri. — Je vous remercie : Dieu soit avec vous!

Pistol. — Mon nom est Pistol. (*Il sort.*)

Le roi Henri. — Il s'accorde à merveille avec votre ardeur martiale. (*Il se retire à l'écart.*)

Entrent de côtés opposés FLUELLEN *et* GOWER.

Gower. — Capitaine Fluellen!

Fluellen. — Là! au nom de *Cheshu*-Christ, parlez plus bas. C'est le plus grand étonnement dans le monde universel, lorsque les vraies et anciennes *prérogatives* et lois de la guerre ne sont pas observées : si vous voulez prendre seulement la peine d'examiner les guerres de Pompée le Grand, vous découvrirez, je vous le déclare, qu'il n'y avait pas de bavardage ni d'enfantillage dans le camp de Pompée : je vous déclare que vous verrez que les cérémonies de la guerre, et les précautions de la guerre, et les formes de la guerre, et le régime de la guerre, et la discrétion de la guerre étaient tout autrement.

Gower. — Parbleu, l'ennemi parle assez haut; vous l'entendez toute la nuit.

Fluellen. — Si l'ennemi est un âne, et un sot, et un fat bavard, pensez-vous qu'il convienne pour cela, voyez-vous, que nous soyons des ânes, des sots et des fats bavards; le pensez-vous, en conscience?

Gower. — Je parlerai plus bas.

Fluellen. — Faites cela, je vous en prie et je en vous *conchure.* (*Sortent Gower et Fluellen.*)

Le roi Henri. — Quoiqu'il paraisse un peu de l'ancienne école, il y a beaucoup de prudence et de valeur chez ce Gallois.

Entrent BATES, COURT *et* WILLIAMS.

COURT. — Frère John Bates, n'est-ce pas le matin qui pointe là-bas?

BATES. — Je crois que oui; mais nous n'avons pas grande cause de désirer l'approche du jour.

WILLIAMS. — Nous voyons là-bas le commencement du jour, mais je crois bien que nous n'en verrons pas la fin. Qui va là?

LE ROI HENRI. — Un ami.

WILLIAMS. — Sous quel capitaine servez vous?

LE ROI HENRI. — Sous Sir Thomas Erpingham.

WILLIAMS. — Un bon vieux commandant et un très-humain gentilhomme : dites-moi, je vous prie, que pense-t-il de notre situation?

LE ROI HENRI. — Il nous regarde comme des gens qui sont ensablés et qui s'attendent à être remportés par la prochaine marée.

BATES. — Il n'a pas déclaré son opinion au roi?

LE ROI HENRI. — Non, et il n'était pas convenable qu'il la lui eût déclarée. En effet, je vous le dis, je crois que le roi n'est qu'un homme comme moi; la violette sent bon pour lui, et ainsi fait-elle pour moi; la lumière l'éclaire et ainsi fait-elle de moi; tous ses sens obéissent à des conditions qui ne sont qu'humaines; toute son étiquette une fois dépouillée, dans sa nudité, il n'est qu'un homme, et quoique ses sentiments soient plus haut montés que les nôtres, lorsqu'ils descendent, ils descendent de la même aile; par conséquent, lorsqu'il voit comme nous une raison de craindre, ses craintes ont incontestablement la même nature que les nôtres : cependant, en bonne raison, personne ne doit lui montrer la moindre apparence de crainte, de peur que lui, à son tour, en laissant voir ses craintes, ne décourage son armée.

BATES. — Il peut montrer au dehors tout le courage qu'il voudra, mais je crois, qu'aussi vrai que voilà une froide nuit, il voudrait bien être dans la Tamise jusqu'au cou; et je voudrais qu'il y fût, et moi avec lui, à tout hasard, pourvu que nous fussions partis d'ici.

LE ROI HENRI. — Par ma foi, je vous dirai mon opinion intime sur le roi; je crois qu'il ne désirerait pas être ailleurs que là où il est.

BATES. — Alors je voudrais qu'il fût ici tout seul; car il serait bien sûr d'être racheté, et la vie de plus d'un pauvre homme serait épargnée.

LE ROI HENRI. — J'ose dire que vous ne l'aimez pas assez peu pour souhaiter qu'il fût seul ici; vous dites sans doute cela pour éprouver les sentiments des autres : il me semble que je ne mourrais nulle part avec plus de joie que dans la compagnie du roi, car sa cause est juste et sa querelle honorable.

WILLIAMS. — C'est plus que nous n'en savons.

BATES. — Oui, et plus que nous ne devons chercher à en savoir; car nous en savons assez si nous savons que nous sommes les sujets du roi : si sa cause est mauvaise, l'obéissance que nous devons au roi nous absout de tout crime.

WILLIAMS. — Mais si sa cause n'est pas bonne, le roi aura lui-même un terrible compte à rendre, lorsque ces jambes, ces bras, ces têtes, enlevés dans la bataille, se remettront en place au jour du jugement et crieront tous : « Nous mourûmes en un tel lieu, quelques-uns en jurant, d'autres en appelant un chirurgien, d'autres en pleurant sur leurs femmes laissées pauvres derrière eux; ceux-ci en se lamentant sur les dettes qu'ils laissent, ceux-là sur leurs enfants abandonnés sans appui. Je crains qu'il n'y en ait peu de ceux qui meurent dans une bataille qui meurent bien; car comment pourraient-ils prendre la moindre disposition selon la charité, lorsqu'ils ne pensent qu'au sang? et alors si ces hommes ne meurent pas bien, ce sera une terrible affaire pour le roi qui les aura conduits à la mort; car désobéir au roi serait contre tous les devoirs de la soumission.

LE ROI HENRI. — Ainsi donc, si un fils, qui est envoyé par son père pour faire le commerce à l'étranger, se conduit criminellement sur mer, sa scélératesse, d'après votre raisonnement, devrait être imputée à son père : ou bien, si un serviteur, transportant sur l'ordre de son maître une somme d'argent, est assailli par des voleurs et meurt chargé d'iniquités qu'il n'a pas purgées, vous appelleriez l'affaire du maître la cause de la perdition du serviteur. Mais il n'en est pas ainsi, le roi ne peut répondre de l'état particulier dans lequel meurent ses soldats, pas plus que le père et le maître ne sont responsables de l'état dans lequel meurent son fils et son serviteur; car ils ne demandent pas leur mort, ils demandent leurs services. En outre, il n'est pas de roi, quelque sans tache que soit sa cause, qui, s'il en vient à l'arbitrage des épées, puisse la faire décider par des soldats qui soient tous sans tache; quelques-uns sont par aventure coupables de meurtre prémédité et effectué; d'autres d'avoir trompé des vierges en brisant leurs serments; d'autres d'a-

voir pris la guerre pour refuge, après avoir ensanglanté le noble sein de la paix par le pillage et le vol. Maintenant, si ces gens ont l'art de narguer la loi et de se soustraire à la punition qui leur était due, quoiqu'ils aient pu s'échapper des mains des hommes, ils n'ont pas d'ailes pour fuir la vengeance de Dieu: la guerre est son sergent, la guerre est sa vengeance; de telle sorte que ces hommes se trouvent punis par la querelle du roi des infractions qu'ils avaient commises auparavant contre les lois du roi; ils ont sauvé leur vie là où ils croyaient la perdre, et ils périssent là où ils se croyaient en sûreté. Donc, s'ils meurent sans préparation, le roi n'est pas plus coupable de leur damnation qu'il n'était coupable auparavant des crimes pour lesquels ils sont alors visités par la justice divine. L'obéissance de tout sujet appartient au roi, mais tout sujet est maître de sa propre âme. Par conséquent, tout soldat dans la guerre doit faire ce que fait tout malade dans son lit, laver sa conscience de toute souillure : s'il meurt dans ces conditions, la mort est pour lui un avantage, et s'il ne meurt pas, le temps perdu à cette préparation sera un temps béni; et pour celui qui échappera, ce ne sera pas un péché de penser que c'est l'offre volontaire qu'il a faite à Dieu de sa personne qui lui a permis de survivre à ce jour pour reconnaître sa grandeur et pour enseigner aux autres comment ils doivent se préparer.

Williams. — Il est certain que les péchés de tout homme qui meurt mal doivent retomber sur sa tête et que le roi n'a pas à en répondre.

Bates. — Je ne désire pas qu'il réponde pour moi, et cependant je me propose de combattre vigoureusement pour lui.

Le roi Henri. — J'ai moi-même entendu le roi dire qu'il ne voudrait pas être racheté.

Williams. — Oui, il a dit cela pour nous faire combattre de bon cœur; mais lorsque nous aurons la gorge coupée, il sera racheté, lui, et nous n'en vaudrons pas mieux.

Le roi Henri. — Si je vis assez pour voir cela, je ne me fierai jamais plus dans la suite à sa parole.

Williams. — Par la messe, voilà qui s'appelle le bien punir! le pauvre déplaisir d'un pauvre particulier est quelque chose d'aussi périlleux contre un monarque que la décharge d'un vieux fusil! vous pourriez aussi bien essayer de changer le soleil en glace en éventant sa face avec une plume de paon. *Vous ne vous fierez plus ensuite à sa parole!* allons, c'est vraiment une sotte parole.

Le roi Henri. — Votre reproche est un peu trop sans façons : je serais irrité contre vous, si le moment était plus propice.

Williams. — Que ce soit une querelle entre nous, si vous survivez.

Le roi Henri. — Je l'accepte.

Williams. — Comment te reconnaîtrai-je?

Le roi Henri. — Donne-moi un gage, et je le porterai à mon bonnet; plus tard, si tu as l'audace de le reconnaître, j'en ferai ma querelle.

Williams. — Voici mon gant; donne-moi un des tiens.

Le roi Henri. — Voilà.

Williams. — Je porterai moi aussi celui-là à mon chapeau; demain, une fois passé, s'il t'arrive jamais de t'approcher de moi et de me dire, *c'est mon gant*, par cette main, je t'appliquerai un soufflet sur la joue.

Le roi Henri. — Si je vis assez pour voir pareille chose, je t'en demanderai raison.

Williams. — Tu aimerais autant être pendu que de m'en demander raison.

Le roi Henri. — C'est bon, je le ferai, quand bien même je te trouverais dans la compagnie du roi.

Williams. — Tiens ta parole, porte-toi bien.

Bates. — Soyez amis, imbéciles d'Anglais, soyez amis; nous avons bien assez de nos querelles françaises, si vous pouvez dire comment nous nous en tirerons.

Le roi Henri. — En vérité, les Français peuvent parier vingt écus français contre un qu'ils nous battront, car ils portent les *écus* sur les épaules; mais rogner des écus français n'est pas une trahison pour un Anglais, et demain le roi lui-même se fera rogner de cette monnaie-là. (*Sortent les soldats.*) *Que cela retombe sur le roi!* nos existences, nos âmes, nos dettes, nos femmes en larmes, nos enfants, nos péchés, que le roi soit responsable de tout cela! Il faut que *Nous* répondions de tout. O dure condition, sœur jumelle de la grandeur! Il faut être soumis aux propos de tout imbécile dont la capacité de sentir ne va pas au delà du sentiment de ses propres souffrances! De quelle paix infinie, jouissance des simples particuliers, les rois ne sont-ils pas privés? et que possèdent les rois, que ne possèdent aussi les simples particuliers, si ce n'est le cérémonial, le perpétuel cérémonial? Et qu'es-tu, idole du cérémonial? quelle sorte de Dieu es-tu, toi qui souffres plus des douleurs mortelles que

PISTOL. Connais-tu Fluellen?
LE ROI HENRI. Oui.
PISTOL. Dis-lui que je lui casserai son poireau sur la tête le jour de la Saint-David. (Acte IV, sc. I.)

n'en souffrent tes adorateurs? où sont tes revenus? où sont tes profits? O cérémonial, montre-moi seulement ta valeur véritable! qu'est-ce que tu as qui te rende digne d'adoration? Y a-t-il en toi autre chose qu'une situation, une condition, une forme, qui créent chez les autres hommes le respect et la crainte? Tu apportes moins de bonheur, puisque tu engendres la crainte, que n'en possèdent ceux qui craignent. Que bois-tu trop souvent, en place du doux hommage, si ce n'est la flatterie empoisonnée? O puissante grandeur, sois malade, et puis ordonne à ton cérémonial de te guérir! Penses-tu que la fièvre brûlante s'en ira sous le vent de titres soufflés par l'adulation? Cédera-t-elle la place devant les génuflexions et les profondes révérences? Pourrais-tu, en même temps que tu commandes au genou du mendiant, commander aussi à sa santé? Non, ô rêve orgueilleux, qui joues si subtilement avec le repos des rois, je suis un roi qui te connais bien, et je sais que ni le chrême de l'onction, ni le sceptre, ni le globe, ni l'épée, ni la masse, ni la couronne impériale, ni la robe tissue d'or et de perles, ni la politesse bourrée de titres par laquelle on s'adresse au roi, ni le trône sur lequel il s'assied, ni ces flots de splendeurs qui baignent les hauts rivages de ce monde: je sais, dis-je, ô trois fois pompeux cérémonial, que rien de tout cela, déposé dans la couche d'un roi, ne peut le faire dormir aussi profondément que le misérable esclave qui, le corps rempli et l'âme vide, s'en va prendre son repos, rassasié du pain gagné par sa misère. Jamais celui-là ne contemple l'horrible nuit, enfant de l'enfer; mais depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, il sue comme un esclave sous l'œil de Phœbus, et puis sommeille toute la nuit

dans les Champs-Élysées; quand le jour vient à la suite de l'aurore, il se lève et aide Hypérion à atteler son coursier, et ainsi fait-il chaque jour tout le long de l'année, et ainsi se dirige-t-il avec un travail profitable vers son tombeau : sauf le cérémonial, un tel pauvre diable, qui consacre ses journées au travail et passe ses nuits dans le sommeil, a certes l'avantage et la supériorité sur un roi. Le serf, membre d'une société en paix, jouit de cette paix ; mais son opaque cervelle se doute peu des veilles qu'il en a coûté au roi pour maintenir cette paix dont il goûte mieux que le roi, lui paysan, les douces heures.

Entre ERPINGHAM.

Erpingham. — Monseigneur, vos nobles, jaloux de votre absence, vous cherchent à travers votre camp.

Le roi Henri. — Mon bon vieux chevalier, rassemble-les tous dans ma tente; j'y serai avant toi.

Erpingham. — Je vais le faire, Monseigneur. (*Il sort.*)

Le roi Henri. — O Dieu des batailles! fais d'acier les cœurs de mes soldats; écarte d'eux la crainte; enlève-leur en ce moment la faculté de compter, si le nombre de leurs ennemis doit leur faire perdre courage. O Seigneur, ne te souviens pas aujourd'hui, — oh non, pas aujourd'hui, — de la faute que fit mon père en usurpant la couronne! J'ai fait enterrer de nouveau le corps de Richard, et j'ai versé sur lui plus de larmes de contrition que la violence n'en fit sortir de gouttes de sang. J'entretiens toute l'année cinq cents pauvres pour que deux fois par jour ils lèvent vers le ciel leurs vieilles mains afin d'implorer le pardon du sang versé, et j'ai bâti deux chapelles, où des prêtres solennels et graves chantent perpétuellement pour l'âme de Richard. Je ferai davantage, quoique tout ce que je puis faire ne soit d'aucune valeur, puisqu'il faut que ma pénitence s'ajoute à tout cela pour implorer le pardon.

Entre GLOCESTER.

Glocester. — Mon Suzerain!

Le roi Henri. — La voix de mon frère Glocester? — Oui, je connais l'objet de ton message : je pars avec toi. Le jour, mes amis, et toutes choses m'appellent.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Le camp français.

Entrent LE DUC D'ORLÉANS, RAMBURES *et autres.*

Le duc d'Orléans. — Voilà le soleil qui dore nos armures; debout, Messeigneurs!

Le Dauphin. — *Montez à cheval!* Mon cheval! *Varlet, lacquay*, hé!

Le duc d'Orléans. — O vaillant courage!

Le Dauphin. — *Via, les eaux et la terre.*

Le duc d'Orléans. — *Rien puis? l'air et le feu.*

Le Dauphin. — *Ciel!* cousin d'Orléans.

Entre LE CONNÉTABLE.

Le Dauphin. — Eh bien, Monseigneur le Connétable!

Le Connétable. — Écoutez, comme nos coursiers hennissent, réclamant leur service immédiat!

Le Dauphin. — Montez-les et faites-leur aux flancs de fortes incisions pour que leur sang bouillant vole aux yeux des Anglais et les aveugle du trop plein de leur courage. Ah!

Rambures. — Comment! vous voulez qu'ils pleurent le sang de nos chevaux? Comment alors reconnaîtrons nous leurs larmes naturelles?

Entre UN MESSAGER.

Le Messager. — Pairs de France, les Anglais sont rangés en bataille.

Le Connétable. — A cheval, vaillants princes! à cheval immédiatement! jetez seulement les yeux sur leur pauvre bande affamée là-bas, et le rayonnement de votre apparition suffira pour pomper leurs âmes, et pour ne laisser d'eux que des ecorces et des cosses d'hommes. Il n'y a pas là assez d'ouvrage pour tous nos bras; leurs veines épuisées contiennent à peine assez de sang pour faire une tache sur l'acier de tous les poignards que nos braves Français dégaîneront aujourd'hui et seront forcés de rengaîner faute de proie. Soufflons seulement sur eux et la vapeur de notre vaillance va les renverser. Il est positif, de toute façon, Messeigneurs, que le superflu de nos valets et de nos manants qui fourmille avec une inutile agitation autour de nos bataillons, suffirait pour purger cette plaine d'un aussi méprisable ennemi, quand bien même nous resterions oisifs à bavarder au pied de cette montagne : mais cela notre honneur ne le

permet pas. Que vous dirai-je? Faisons un tout petit, tout petit mouvement et tout est fini. Que la trompette sonne donc la charge et que retentisse la fanfare, car notre approche va répandre une telle terreur sur le champ de bataille que les Anglais vont se coucher de crainte et se rendre.

Entre GRANDPRÉ.

Grandpré. — Pourquoi attendez-vous si longtemps, Messeigneurs de France? Ces charognes insulaires qui n'ont plus que les os, sont là-bas faisant le plus vilain effet sur cette plaine et sous cette clarté du matin. Leurs étendards déchirés sont piteusement déployés, et notre air en passant les agite avec mépris. Le robuste Mars semble avoir fait banqueroute dans leur armée affamée, et ose à peine hasarder un regard à travers un casque rouillé. Leurs cavaliers ressemblent à des figures de candélabres qui portent des torchères : leurs pauvres rosses dont la peau et les flancs tombent, dont les yeux pâles et éteints suintent la chassie, dont les bouches pâles mâchent lourdement leur double mors sali de l'herbe qu'elles ont broyée, restent inertes et sans mouvement, et leurs exécuteurs, ces coquins de corbeaux, volent au-dessus d'eux, impatients de leur heure. Aucune description ne pourrait trouver de mots pour exprimer la vie propre à cette armée, tant cette vie ressemble à l'absence de vie.

Le Connétable. — Ils ont dit leurs prières et ils attendent la mort.

Le Dauphin. — Leur envoyons-nous des vivres et des uniformes neufs, et des fourrages pour leurs chevaux à jeun, avant de les combattre?

Le Connétable. — Je n'attends plus que mon guidon; mais en avant, au combat! je vais prendre la bannière d'un trompette pour ne pas attendre. Allons, allons, en avant! Le soleil est déjà haut et nous perdons nos heures. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Le camp anglais.

Entrent l'armée anglaise, GLOCESTER, BEDFORD, EXETER, SALISBURY *et* WESTMORELAND.

Glocester. — Où est le roi?

Bedford — Le roi est monté à cheval en personne pour se rendre compte de leur armée.

Westmoreland. — Ils ont bien soixante mille soldats au moins.

Exeter. — C'est cinq contre un; en outre, ils sont tout frais.

Salisbury. — Que le bras de Dieu combatte avec nous! c'est une terrible inégalité. Dieu soit avec vous tous, princes! je m'en vais à mon poste. Si nous ne devons plus nous rencontrer que dans le ciel, eh bien! mon noble Lord de Bedford, mon cher Lord de Glocester, mon bon Lord d'Exeter, et vous, mon bien aimé parent, je vous dis gaiement adieu, à vous tous, guerriers!

Bedford. — Adieu, mon bon Salisbury, et bonne chance!

Exeter. — Adieu, mon cher Lord; combats vaillamment aujourd'hui; et cependant je te fais tort en t'adressant cette recommandation, car tu es pétri de la plus loyale fermeté du courage. (*Sort Salisbury.*)

Bedford. — Il est aussi plein de valeur que de bonté; il est princier dans ces deux choses.

Westmoreland. — Oh! si nous avions tout à l'heure ici seulement dix mille de ces Anglais qui chôment aujourd'hui!

Entre LE ROI HENRI.

Le roi Henri. — Qui donc exprime ce vœu? mon cousin Westmoreland? Non, mon beau cousin : si nous sommes marqués pour mourir, notre pays n'a pas besoin de perdre plus d'hommes que nous ne sommes; et si nous devons vivre, moins nous serons, plus grande sera pour chacun notre part d'honneur. Volonté de Dieu! Ne souhaite pas un homme de plus, je t'en prie. Par Jupiter, je ne suis pas affamé d'or, et je m'inquiète peu qu'on vive à mes dépens; je regrette peu que d'autres usent mes vêtements; ces choses extérieures ne font pas partie de mes désirs; mais si convoiter l'honneur est un péché, je suis l'âme la plus pécheresse qui existe. Non ma foi, mon cousin, ne souhaitez pas un Anglais de plus. Paix de Dieu! je ne voudrais pas, pour la meilleure de mes espérances, m'exposer à perdre un si grand honneur, qu'un homme de plus pourrait peut-être partager avec moi. Oh! ne souhaite pas un homme de plus! Proclame plutôt à travers mon armée, Westmoreland, que celui-là peut partir qui ne porte pas de cœur au combat; on lui donnera son passeport et on mettra dans sa bourse des écus pour son voyage; nous ne voudrions pas mourir dans la compagnie d'un homme qui

craindrait de mourir en notre compagnie. Ce jour est appelé le jour de la Saint-Crépin; celui qui survivra à ce jour et retournera sain et sauf dans ses foyers, se dressera sur ses orteils lorsque ce jour sera nommé, et se sentira soulevé au-dessus de lui-même à ce nom de Saint-Crépin. Celui qui survivra à ce jour et arrivera à la vieillesse, chaque année, à la veille de cette fête, invitera ses amis et leur dira : demain est la Saint-Crépin. Alors il retroussera sa manche, montrera ses blessures et dira : j'ai reçu ces blessures le jour de la Saint-Crépin. Les vieillards oublient; cependant celui-là aura tout oublié, qu'il se rappellera encore avec bonheur les exploits qu'il accomplit ce jour-là. Et alors nos noms seront familiers dans leurs bouches, comme les noms de leurs familles : le roi Harry, Bedford et Exeter, Warwick et Talbot, Salisbury et Glocester, seront ressuscités par leur vivant souvenir et salués à coupes débordantes. Le brave homme apprendra cette histoire à son fils, et de ce jour jusqu'à la fin du monde, la fête des Saints Crépin et Crépinien ne reviendra jamais, sans qu'avec lui notre souvenir ne soit rappelé, le souvenir de notre petite armée, de notre heureuse petite armée, de notre bande de frères; car celui qui répand aujourd'hui son sang avec moi, sera mon frère; quelque vil qu'il soit, cette journée ennoblira sa condition, et les gentilshommes qui sont maintenant au lit en Angleterre se regarderont comme maudits de n'avoir pas été ici, et tiendront leur noblesse à bon marché, lorsqu'ils entendront parler un de ceux qui auront combattu avec nous le jour de Saint-Crépin.

Rentre SALISBURY.

Salisbury. — Mon souverain Seigneur, préparez-vous bien vite; les Français sont rangés en bel ordre de bataille et vont nous charger sans délai.

Le roi Henri. — Tout est prêt, si nos cœurs sont prêts aussi.

Westmoreland. — Périsse l'homme dont le cœur recule maintenant!

Le roi Henri. — Tu ne désires plus de nouveaux renforts d'Angleterre, cousin?

Westmoreland. — Volonté de Dieu! mon Suzerain, je voudrais que vous et moi nous fussions seuls, sans plus de forces, pour combattre cette royale bataille!

Le roi Henri. — Parbleu! tu viens de retrancher cinq mille hommes des dix mille que tu souhaitais, ce qui me plaît mieux que de t'entendre nous en souhaiter un seul. Vous connaissez vos postes : Dieu soit avec vous tous!

Fanfares. Entre MONTJOIE.

Montjoie. — Une fois encore, je viens pour savoir de toi, roi Harry, si tu consens à cette heure à composer pour ta rançon, avant ta défaite très-sûre; car tu es si certainement près du gouffre, que tu ne peux manquer d'être englouti. En outre, dans sa pitié, le connétable désire que tu rappelles tes compagnons à la pénitence afin que leurs âmes puissent s'échapper avec paix et douceur de ces plaines, où leurs pauvres corps, à eux misérables, doivent tomber et pourrir.

Le roi Henri. — Qui t'envoie maintenant?

Montjoie. — Le connétable de France.

Le roi Henri. — Rapporte-leur, je t'en prie, ma première réponse : recommande-leur de m'achever, et puis de vendre mes os. Bon Dieu! pourquoi se moquent-ils ainsi de pauvres diables? L'homme qui autrefois vendit la peau du lion pendant que la bête vivait, fut tué en la chassant. Beaucoup des nôtres, je n'en doute pas, trouveront des tombeaux dans leurs pays, et sur ces tombeaux des témoignages de bronze immortaliseront leur ouvrage de ce jour. Quant à ceux qui laisseront leurs os vaillants en France, mourant comme des hommes, ils auront aussi leur renommée, quoique ensevelis dans vos charniers; car le soleil viendra leur y faire fête, et emportera leur gloire au ciel en vapeurs, en laissant leurs parties terrestres pour infecter votre climat et pour y engendrer la peste par leurs exhalaisons. Voyez quelle puissante valeur il y a chez nos Anglais, puisque après leur mort, pareille au ricochet d'un boulet, elle peut faire une seconde œuvre de destruction et tuer par un rebondissement mortel. Permettez-moi de parler avec orgueil : dites au connétable que nous ne sommes que des guerriers pour les jours de travail; les couleurs et les dorures de nos uniformes se sont toutes ternies pendant nos marches pénibles sous la pluie, à travers ces campagnes; il n'y a pas dans toute notre armée un seul brin de plume, bonne preuve, je l'espère, que nous ne nous enfuirons pas; le temps nous a fait une toilette déguenillée, mais par la messe, nos cœurs sont en belle tenue, et mes pauvres soldats me disent qu'avant la nuit ils auront de plus frais habits, ou bien qu'ils déchireront les gais vête-

suivre mes guides en aveugle, et je me suis efforcé par d'incessantes lectures de contrôler les descriptions et les récits. Avant de reproduire les paroles, j'ai toujours attendu de m'en être rendu un compte exact; j'ai fait revivre la nature autour de moi.

Mais cette nature elle-même change constamment avec les hommes qu'elle nourrit. Les mouvements intérieurs dressent ou rabaissent les montagnes, les eaux courantes déblayent le sol et l'entraînent vers la mer, les courants sapent les falaises et reconstruisent les archipels, la vie fourmille dans les flots et renouvelle sans cesse la surface de la Terre, enfin les peuples changent par l'agriculture, l'industrie, les voies commerciales, l'aspect et les conditions premières des continents qui en portent et ne cessent de se modifier eux-mêmes par les migrations et les croisements. La mobilité de tout ce qui nous entoure est infinie, et pourtant il faut essayer d'en donner une idée, dépeindre à la fois le milieu primitif et le milieu changeant. Déjà dans le livre *la Terre*, qui est en quelque sorte la préface de l'ouvrage actuel, j'ai tenté de décrire tous les mouvements généraux qui se produisent à la surface du globe; maintenant il s'agit de les suivre dans leurs détails à travers les continents et les mers. Pareille œuvre, je le sens, est bien difficile à mener à bonne fin, mais je trouve excuse de ma hardiesse dans la grandeur même de la tâche et j'y dévoue sincèrement les heures rapides de ma vie. La goutte de vapeur qui brille un instant dans l'espace reflète sur sa molécule presque imperceptible l'univers qui l'entoure de son immensité: c'est ainsi que j'essaye de réfléchir le monde environnant.

La géographie conventionnelle qui consiste à citer les longitudes et les latitudes, à énumérer les villes, les villages, les divisions politiques et administratives, ne prendra qu'une place secondaire dans mon travail; les atlas, les dictionnaires, les documents officiels fournissent sur cette partie de la science géographique tous les renseignements désirables. Je ne voudrais pas, en me donnant la facile besogne d'intercaler en grand nombre des tableaux de noms et de chiffres, accroître inutilement les dimensions d'un ouvrage qui sera déjà fort étendu, et je craindrais d'empiéter sur un domaine qui est celui de la cartographie et de la statistique pure. En ajoutant à mon livre de nombreuses cartes, je n'ai point eu non plus l'ambition de composer une sorte d'atlas et de dispenser ainsi le lecteur d'avoir recours aux ouvrages spéciaux. Tandis que les cartes générales ont pour but de donner à ceux qui les étudient tous les renseignements, sans exception, qui se rapportent à la configuration du sol et à la position des mers, les planches et les figures de la *Nouvelle Géographie universelle* sont destinées uniquement à mettre en relief les phénomènes dont il est question dans le texte; tout en restant dans les conditions obligatoires d'exactitude et de précision, elles négligeront les détails secondaires. Loin de remplacer un atlas, mes cartes ne font, pour ainsi dire, que le commenter, en expliquer le sens intime relativement aux phénomènes de la nature et aux événements de l'histoire.

Dans mon long voyage à travers le monde, des rivages de la Grèce, où commence notre civilisation européenne, aux formidables monts de glace qui défendent à l'homme les abords des terres Antarctiques, je ne m'astreindrai point à un ordre absolument rigoureux. La nature étant elle-même fort diverse dans ses aspects et n'obéissant à aucun régime de régularité conventionnelle, il n'y aurait qu'un ordre tout extérieur à suivre toujours la même routine dans la description des pays. Il me semble plus vrai de me laisser diriger dans mon travail par l'importance relative des phénomènes qu'il s'agit de décrire et par les caractères distinctifs et l'état de culture des peuples qui se succéderont dans mes tableaux.

En commençant un travail d'une aussi grande étendue, mon devoir est de m'engager envers le lecteur à une extrême sobriété de langage. J'ai trop à dire pour ne pas me garder de toute parole inutile; je serai donc aussi bref qu'il me sera possible de l'être sans nuire à la clarté de l'exposition. La Terre est assez grande et les quatorze cents millions d'hommes qui l'habitent présentent assez de diversités et de contrastes pour que l'on puisse en parler sans se livrer à des répétitions inutiles.

Malheureusement mon ouvrage, avec quelque soin que je l'aie préparé et que je le rédige, ne sera point exempt de nombreuses erreurs. Celles qui auront pour cause les transformations incessantes de la nature et de l'humanité ne sauraient être évitées et je n'ai pas besoin de m'en excuser, car je ne puis avoir la prétention de devancer le temps. Mais je prévois aussi bien des

erreurs qui proviendront, soit de l'ignorance des travaux de mes devanciers, soit, chose plus grave, de quelque préjugé dont je ne serais pas encore parvenu à me défaire. D'avance je prie mes lecteurs de me pardonner. Du moins, puis-je leur promettre le scrupule dans le travail, la droiture dans les jugements, le respect continu de la vérité. C'est là ce qui m permet de m'adresser à eux plein de confiance, e les invitant à étudier avec moi cette « Terre Bienfa sante » qui nous porte tous et sur laquelle il sera si bon de vivre en frères !

ÉLISÉE RECLUS.

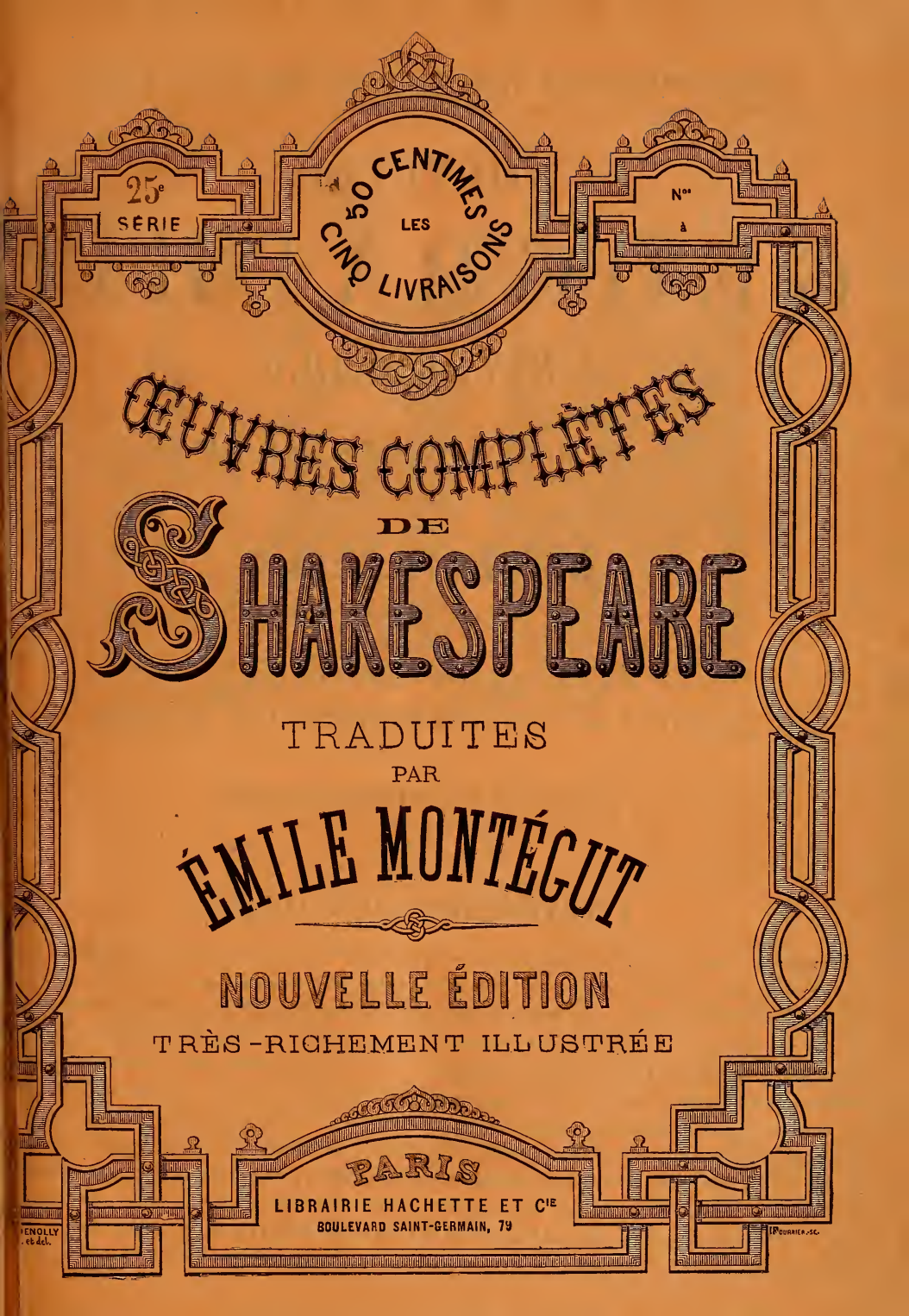
CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

La *Nouvelle Géographie universelle* de M. Élisée Reclus se composera d'environ cinq cents livraisons, soit dix à douze beaux volumes grand in-8. Chaque volume, comprenant la description d'une ou de plusieurs contrées, formera pour ainsi dire un ensemble complet et se vendra séparément. Ainsi le premier volume embrassera l'Europe méditerranéenne (la Grèce, la Turquie, la Roumanie, la Serbie, l'Italie et la presqu'île des Pyrénées); le second, la France, l'Alsace-Lorraine et la Belgique; le troisième, la Suisse, l'Austro-Hongrie, l'Allemagne et la Hollande, etc. Nos souscripteurs, selon leurs ressources ou leurs études, pourront donc se procurer isolément l parties de ce grand ouvrage dont ils auront besoin, sa s'exposer au regret de ne posséder que des volumes d pareillés.

Chaque livraison, composée de 16 pages et d'une co verture, et contenant au moins une gravure ou une car tirée en couleurs, et généralement plusieurs cartes ins rées dans le texte, se vend 50 centimes.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine d puis le 8 mai 1875.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.


25e SÉRIE
50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS
Nos à
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

CET OUVRAGE CONTIENDRA

ENVIRON 2,000 CARTES INTERCALÉES DANS LE TEXTE

OU TIRÉES A PART

ET PLUS DE 600 GRAVURES SUR BOIS

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

La publication d'une Géographie universelle peut sembler une entreprise téméraire, mais elle est justifiée par les progrès considérables qui se sont accomplis récemment et qui ne cessent de s'accomplir dans la conquête scientifique de la planète. Les contrées qui sont depuis longtemps le domaine de l'homme civilisé ont laissé pénétrer une grande partie de leurs mystères; de vastes régions, que l'Européen n'avait pas encore visitées, ont été rattachées au monde connu, et les lois mêmes auxquelles obéissent tous les phénomènes terrestres ont été scrutées avec une précision plus rigoureuse. Les acquisitions de la science sont en trop grand nombre et trop importantes pour qu'il soit possible d'en introduire le r dans quelque ouvrage ancien, fût-il même de la haute valeur, comme l'est celui de l'illustre Malte-r A une période nouvelle, il faut des livres nouvea

Ma grande ambition serait de pouvoir décrire les contrées de la terre et les faire apparaître au du lecteur comme s'il m'avait été donné de les p courir moi-même et de les contempler sous lev vers aspects; mais, relativement à l'homme isc Terre est presque sans limites, et c'est par l'interm des voyageurs que j'ai dû faire surgir l'infinie succ des paysages terrestres. Toutefois j'ai tâché de m

WILLIAMS. Voici mon gant; donne-moi un des tiens.
LE ROI HENRI. Voilà. (Acte IV, sc. I.)

ments neufs sur les échines des Français, et les mettront hors d'état de servir. S'ils font cela, et ils le feront, s'il plaît à Dieu, ma rançon sera bientôt levée. Héraut, épargne-toi tes peines; ne viens plus m'entretenir de rançon, gentil héraut; ils n'en auront point d'autre que mon propre corps, et s'ils l'ont dans l'état où je compte le leur laisser, il leur servira à peu de chose; dis cela au connétable.

MONTJOIE. — Je le lui dirai, roi Henri. Là-dessus, adieu : tu n'entendras jamais plus un héraut te parler. (*Il sort.*)

LE ROI HENRI. — Je crains que tu ne viennes une fois encore m'entretenir de rançon.

Entre LE DUC D'YORK.

LE DUC D'YORK. — Monseigneur, je vous supplie très-humblement à genoux de me donner le commandement de l'avant-garde.

LE ROI HENRI. — Prends-le, brave York. Maintenant, soldats, en avant, et toi, mon Dieu, dispose de ce jour à ta volonté! (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Le champ de bataille.

Alarmes; escarmouches. Entrent PISTOL, UN SOLDAT FRANÇAIS *et* LE PAGE.

PISTOL. — Rends-toi, chien!

LE SOLDAT FRANÇAIS. — *Je pense que vous êtes le gentilhomme de bonne qualité*[1].

1. Toute la partie du dialogue que nous soulignons est en mauvais français dans l'original.

Pistol. — *Qualité! calité;* explique-moi ça; es-tu un gentilhomme? Quel est ton nom? Parle!

Le soldat français. — *O Seigneur Dieu!*

Pistol. — O *signieur Dew* doit être un gentilhomme. Fais bien attention à mes paroles, *O signieur Dew*, et tiens-les en mémoire. O *signieur Dew*, tu meurs de la pointe de ma colichemarde, à moins, *O signieur*, que tu ne me donnes une belle rançon.

Le soldat français. — *Oh! prenez miséricorde! ayez pitié de moy!*

Pistol. — Un *moy* d'or n'est pas assez; je veux quarante *moys*, ou je tirerai ta rançon de ta gorge en gouttes de sang rouge.

Le soldat français. — *Est-il impossible d'échapper la force de ton bras?*

Pistol. — *Brass*, du cuivre, chien! damné bouc libertin des montagnes, tu m'offres du cuivre?

Le soldat français. — *O pardonnez-moy!*

Pistol. — Que me dis-tu là? est-ce que cela vaut une *tonne de moys?* Viens ici, enfant; demande en français à cet esclave quel est son nom.

Le page. — *Escoutez: comment êtes-vous appelé?*

Le soldat français. — *Monsieur Lefer.*

Le page. — Il dit que son nom est M. Fer.

Pistol. — M. Fer! je le ferrerai, je le ferraillerai, et je le frotterai; dis-lui ça en français.

Le page. — Je ne sais pas les mots français pour dire ferrer, ferrailler et frotter.

Pistol. — Ordonne-lui de se préparer; car je vais lui couper la gorge.

Le soldat français. — *Que dit-il, Monsieur?*

Le page. — *Il me commande de vous dire que vous faites vous prest; car ce soldat icy est disposé tout à cette heure de couper votre gorge.*

Pistol. — *Oui, coupe le gorge, par ma foi, pesant*, à moins que tu ne me donnes des écus, de beaux écus, tu vas être mutilé par cette mienne épée.

Le soldat français. — *Oh, je vous supplie, pour l'amour de Dieu, me pardonner! Je suis le gentilhomme de bonne maison: gardez ma vie, et je vous donnerai deux cents écus.*

Pistol. — Quelles sont ses paroles?

Le page. — Il vous prie d'épargner sa vie : il est gentilhomme de bonne maison, et, pour sa rançon il vous donnera deux cents écus.

Pistol. — Dis-lui que ma furie s'abattra, et que je prendrai les écus.

Le soldat français. — *Petit Monsieur, que dit-il?*

Le page. — *Encore qu'il est contre son jurement de pardonner aucun prisonnier; néanmoins pour les écus que vous l'avez promis, il est content de vous donner la liberté, le franchisement.*

Le soldat français. — *Sur mes genoux, je vous donne mille remercîments; et je m'estime heureux que je suis tombé entre les mains d'un chevalier, je pense, le plus brave, vaillant et très-distingué Seigneur d'Angleterre.*

Pistol. — Traduis-moi cela, enfant.

Le page. — Il vous présente à genoux mille remercîments, et il s'estime heureux d'être tombé entre les mains d'un homme qui, pense-t-il, est le plus brave, le plus valeureux et le plus digne Seigneur d'Angleterre.

Pistol. — Quoique je sois un buveur de sang, je veux montrer quelque clémence. Suis-moi. (*Il sort.*)

Le page. — *Suivez vous le grand capitaine.* (*Sort le soldat français.*) Je n'ai jamais vu une aussi forte voix sortir d'une poitrine aussi vide de courage : mais le proverbe est vrai : « le vase vide est le plus sonore. » Bardolph et Nym avaient dix fois plus de courage que ce diable hurleur de la vieille comédie dont chacun peut rogner les ongles avec un poignard de bois, et ils sont tous deux pendus, et celui-là le serait s'il avait le courage de commettre un vol sans prendre ses précautions. Il faut que je reste avec les laquais, avec le bagage de notre camp : les Français pourraient faire un fameux butin à nos dépens s'ils savaient l'état des choses, car il n'y a que des enfants pour garder nos bagages. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

Une autre partie du champ de bataille.

Alarmes. Entrent LE CONNÉTABLE, LE DUC D'ORLÉANS, LE DUC DE BOURBON, LE DAUPHIN, RAMBURES *et autres.*

Le connétable. — *Oh diable!*

Le duc d'Orléans. — *O Seigneur, le jour est perdu! tout est perdu!*

Le dauphin. — *Mort de ma vie!* tout est perdu, tout! L'opprobre et la honte éternelle s'abattent en ricanant sur nos panaches. *O meschante fortune!* (*Courte alarme.*) Ne fuyez pas.

Le connétable. — Parbleu, tous nos rangs sont rompus.

Le dauphin. — O honte éternelle! poignardons-nous. Sont-ce là les misérables que nous avons joués aux dés?

Le duc d'Orléans. — Est-ce là le roi à qui nous avons envoyé demander rançon?

Le duc de Bourbon. — Honte, éternelle honte, rien que honte! Mourons avec honneur en revenant une fois encore à la charge, et que celui qui refuse de suivre maintenant Bourbon, parte d'ici et aille, comme un vil maquereau, garder chapeau en main, la porte de la chambre, pendant que sa plus belle fille sera souillée par un manant aussi peu noble que mon chien!

Le connétable. — Le désordre qui nous a ruinés, nous favorise maintenant; allons en masse offrir nos vies à ces Anglais, ou bien mourons avec gloire!

Le duc d'Orléans. — Nous sommes encore assez d'hommes sur ce champ de bataille pour étouffer les Anglais, entre nos rangs, s'il était possible d'espérer un peu d'ordre.

Le duc de Bourbon. — Que le diable emporte l'ordre à cette heure! je me jette au plus épais de la bataille; faisons notre vie courte, sans cela la honte sera trop longue! (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

Une autre partie du champ de bataille.

Alarmes. Entrent LE ROI HENRI *avec des troupes*, EXETER *et autres.*

Le roi Henri. — Nous avons bien travaillé, mes trois fois vaillants compatriotes; mais tout n'est pas fini, les Français tiennent encore le champ de bataille.

Exeter. — Le duc d'York se recommande à Votre Majesté.

Le roi Henri. — Vit-il, mon bon oncle? Trois fois, dans la durée de cette heure, je l'ai vu tomber, et trois fois se relever pour revenir au combat; du casque à l'éperon, il était tout sanglant.

Exeter. — C'est dans cette même parure qu'il est maintenant couché, engraissant la plaine, le brave soldat, et à son côté sanglant le noble comte de Suffolk, son camarade en blessures d'honneur, est aussi couché. Suffolk est mort le premier, et York, tout tailladé, vient à lui à la place où il gisait, baigné dans son sang, et lui caresse la barbe; il embrasse les blessures qui ouvraient leurs bouches sanglantes sur son visage et crie tout haut: « Attends, mon cher cousin Suffolk! mon âme tiendra compagnie à la tienne dans le ciel; attends, douce âme, attends que la mienne prenne son vol; nous partirons ensemble comme nous avons ensemble gardé notre chevalerie sur ce champ glorieux et bien disputé! » Sur ces mots, je me suis approché et j'ai essayé de ranimer son courage: il m'a regardé en souriant, m'a tendu la main, et, avec une faible étreinte, il m'a dit: « Cher Milord, recommandez mes services à mon Souverain. » Là-dessus, il s'est retourné, a jeté son bras blessé sur le cou de Suffolk et a baisé ses lèvres, et, ainsi marié à la mort, il a scellé de son sang le testament d'une affection noblement finissante. La gentille et douce manière de cette action m'a fait monter ces eaux que j'aurais voulu retenir, mais je n'ai pas eu pour cela assez de l'homme en moi, et toute ma mère est venue dans mes yeux et m'a livré aux larmes.

Le roi Henri. — Je ne vous blâme pas, car en vous écoutant je suis obligé de lutter avec le brouillard qui s'étend sur mes yeux; sans cela il éclaterait. (*Alarme.*) Mais écoutez, qu'est-ce que c'est que cette alarme? les Français ont rallié leurs hommes épars: en ce cas, que tout soldat tue son prisonnier; donnez cet ordre dans toute l'armée. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

Une autre partie du champ de bataille.

Alarmes. — Entrent FLUELLEN *et* GOWER.

Fluellen. — Tuer les pages et le *pagage!* c'est expressément contre la loi des armes: c'est le fait de la plus fieffée scélératesse qui se *buisse* rencontrer; en votre conscience, n'êtes-vous pas de cet avis?

Gower. — Il est certain qu'il n'y a pas un seul page de vivant, et ceux qui ont commis ce massacre sont les lâches gredins qui avaient fui le champ de bataille: en outre, ils ont brûlé et emporté tout ce qui se trouvait dans la tente du roi; c'est pourquoi le roi a très-justement ordonné que chaque soldat coupât la gorge à son prisonnier. Oh! c'est un brave roi!

Fluellen. — Oui, il est né à Monmouth, ca-

Le duc d'York. Monseigneur, je vous supplie très-humblement à genoux de me donner le commandement de l'avant-garde.
Le roi Henri Prends-le, brave York. (Acte IV, sc. III)

PISTOL. Quelles sont ses paroles?
LE PAGE. Il vous prie d'épargner sa vie. (Acte IV, sc. IV.)

pitaine Gower: comment appelez-vous la ville où naquit Alexandre le Gros?

GOWER. — Alexandre le Grand.

FLUELLEN. — Parbleu, je vous prie de me dire si gros n'est pas la même chose que grand. Le gros, ou le grand, ou le puissant, ou le gigantesque, ou le magnanime, tout cela revient absolument au même, sauf qu'il y a dans la phrase quelques légères variations.

GOWER. — Je crois qu'Alexandre le Grand était né en Macédoine; son père était appelé Philippe de Macédoine, s'il m'en souvient bien.

FLUELLEN. — Je crois en effet que c'est en Macédoine qu'Alexandre est né. Je vous dis, capitaine, que si vous regardez dans les cartes du monde, vous trouverez, je vous l'assure, en comparant la Macédoine et Monmouth, que les situations, voyez-vous, sont absolument semblables. Il y a une rivière en Macédoine, et il y a aussi une rivière à Monmouth; on l'appelle Wye à Monmouth; mais le nom de l'autre rivière m'est sorti de la *tzervelle :* mais cela ne fait rien, cela se ressemble comme un de mes doigts ressemble à l'autre, et il y a des saumons dans toutes les deux. Si vous observez bien la vie d'Alexandre, vous trouverez que la vie d'Harry de Monmouth s'accorde passablement bien avec elle, car il y a des ressemblances en toutes choses. Alexandre, *Tieu* le sait et vous le savez, dans ses rages, et ses furies, et ses emportements, et ses colères, et ses humeurs, et ses déplaisirs, et ses indignations, et aussi parce que sa *tzervelle* était un peu brouillée, eh bien, voyez-vous, dans son ivresse et son courroux, il tua le plus *ger* de ses amis, Clytus.

GOWER. — Notre roi ne lui ressemble pas en cela; il n'a jamais tué aucun de ses amis.

Fluellen. — Cela n'est pas bien, faites-y attention, de m'arrêter les mots dans la bouche, avant que j'aie fini et complété ce que j'avais à dire. Je ne parle que par similitudes et comparaisons : de même qu'Alexandre tua son ami Clytus étant ivre et sans connaissance, ainsi Harry Monmouth étant de sang-froid et en pleine raison, congédia le gros chevalier à la grosse bedaine : il était plein de plaisanteries, de facéties, de drôleries et de moqueries ; j'ai oublié son nom.

Gower. — Sir John Falstaff.

Fluellen. — C'est lui-même ; je vous dis qu'il est né à Monmouth de *praves* hommes.

Gower. — Voici venir Sa Majesté.

Alarme. — Entrent LE ROI HENRI *avec une partie de ses forces ;* WARWICK, GLOCESTER, EXETER *et autres.*

Le roi Henri. — Je n'avais pas été en colère depuis mon arrivée en France, jusqu'à ce moment. Héraut, prends une trompette ; galope jusqu'à ces cavaliers qui sont là-bas sur cette colline ; ordonne-leur de descendre s'ils veulent combattre avec nous, ou bien de vider les lieux ; ils offensent notre vue. S'ils ne veulent faire ni l'une ni l'autre chose, nous irons les trouver et nous les ferons décamper plus rapides que les cailloux lancés par les anciennes frondes assyriennes : en outre, nous égorgerons ceux que nous tenons, et pas un de ceux que nous prendrons n'éprouvera notre clémence : va, et dis-leur cela.

Exeter. — Voici venir le hérant de France, mon Suzerain.

Glocester. — Son regard est plus humble qu'il ne l'était d'habitude.

Entre MONTJOIE.

Le roi Henri. — Eh bien, héraut, qu'est-ce que cela signifie ? Ne sais-tu pas que j'ai engagé mes os pour ma rançon ? Viens-tu encore me demander rançon ?

Montjoie. — Non, grand roi : je viens vers toi solliciter de ta charité la permission de parcourir ce champ de carnage pour reconnaître nos morts afin de les ensevelir, pour trier nos nobles d'entre nos simples soldats ; car beaucoup de nos princes, — ô malheureux jour ! — sont trempés et noyés dans un sang mercenaire, tandis que de leur côté nos morts vulgaires baignent leurs membres de paysans dans du sang de princes ; leurs coursiers blessés s'agitent ayant du sang jusqu'au fanon, et frappant de leurs sabots ferrés contre leurs maîtres morts, avec une rage sauvage, les tuent ainsi deux fois. O grand roi, donnez-nous permission de parcourir ce champ en toute sécurité et de disposer de leurs cadavres.

Le roi Henri. — Je te le dis sincèrement, héraut, je ne sais pas si la journée est ou n'est pas à nous ; car de nombreux détachements de vos cavaliers se montrent et galopent encore sur le champ de bataille.

Montjoie. — La journée vous appartient.

Le roi Henri. — Dieu en soit loué et non notre force ! Comment s'appelle ce château qui s'élève ici près ?

Montjoie. — On l'appelle Azincourt.

Le roi Henri. — Alors nous appellerons cette bataille, la bataille d'Azincourt, livrée le jour des Saints Crépin et Crépinien.

Fluellen. — Votre grand-père de fameuse mémoire, plaise à Votre Majesté, ainsi que votre grand oncle Édouard, le noir prince de Galles, ainsi que je l'ai lu dans les chroniques, livrèrent une *prave pataille*, ici, en France.

Le roi Henri. — Oui, Fluellen.

Fluellen. — Votre Majesté dit très-vrai : si Votre Majesté se le rappelle, les Gallois firent un *pon* service dans un jardin où poussaient des poireaux, en portant des poireaux à leurs chapeaux de Monmouth, ce qui, Votre Majesté le sait, est aujourd'hui un signe d'honorable service : et je crois que Votre Majesté ne dédaigne pas de porter un poireau le jour de la Saint-*Tavid*.

Le roi Henri. — Je le porte comme un souvenir d'honneur ; car je suis Gallois, vous savez, mon bon compatriote.

Fluellen. — Toute l'eau de la Wye ne suffirait pas à laver de votre corps le sang gallois de Votre Majesté, je puis vous dire cela : *Tieu* le *pénisse* et le préserve aussi longtemps qu'il plaira à sa grâce et à sa majesté aussi !

Le roi Henri. — Merci, mon bon compatriote.

Fluellen. — Je suis le compatriote de Votre Majesté ; le sache qui voudra, peu m'importe par *Chesu :* je le confesserai au monde entier. Je n'ai pas à craindre d'être honteux de Votre Majesté, louanges en soit à *Tieu*, tant que Votre Majesté restera honnête homme.

Le roi Henri. — Dieu me conserve tel ! — Nos hérauts, allez avec lui, et rapportez-nous le compte exact des morts des deux côtés. (*Sortent*

Montjoie et d'autres.) Appelez ce camarade qui est là-bas. (*Il désigne Williams.*)

Exeter. — Soldat, il vous faut venir devant le roi.

Le roi Henri. — Soldat, pourquoi portes-tu ce gant à ton chapeau?

Williams. — N'en déplaise à Votre Majesté, c'est le gage d'un homme avec lequel je dois me battre, s'il est vivant.

Le roi Henri. — Un Anglais?

Williams. — N'en déplaise à Votre Majesté, un gredin qui m'a querellé la nuit dernière; s'il est vivant et qu'il ose reconnaître ce gant, j'ai juré de lui donner une giffle sur l'oreille; ou bien si je puis voir mon gant à son chapeau (qu'il a juré, sur son honneur de soldat, de porter, s'il était vivant), je le lui enlèverai rondement.

Le roi Henri. — Qu'en pensez-vous, capitaine Fluellen? Est-il convenable que ce soldat tienne son serment?

Fluellen. — S'il ne le fait pas, sur ma conscience, c'est un couard et un coquin, n'en déplaise à Votre Majesté.

Le roi Henri. — Il se peut que son ennemi soit un gentilhomme de haut rang, qui ne puisse pas lui faire raison.

Fluellen. — Quand il serait un aussi bon gentilhomme que le *Tiable*, que Lucifer et *Pelzebuth*, il est nécessaire, voyez-vous, Majesté, qu'il garde son vœu et son serment. S'il se parjurait, voyez-vous bien, sa réputation serait celle du plus fieffé coquin et du plus grand goujat qui ait jamais posé son soulier noir sur la terre et les terrains de *Tieu*, en conscience, là.

Le roi Henri. — Alors, maraud, garde ton serment lorsque tu rencontreras le camarade.

Williams. — Ainsi ferai-je, mon Suzerain, si je vis.

Le roi Henri. — Sous qui sers-tu?

Williams. — Sous le capitaine Gower, mon Suzerain.

Fluellen. — Gower est un *pon* capitaine, est *pien* érudit et *pien* lettré dans les choses de la guerre.

Le roi Henri. — Dis-lui de venir me trouver, soldat.

Williams. — J'y vais, mon Suzerain. (*Il sort.*)

Le roi Henri. — Avance ici, Fluellen; attache cette faveur à ton chapeau, et porte-la pour moi: lorsque nous sommes tombés, Alençon et moi, j'ai enlevé ce gant de son heaume : si quelqu'un le reconnaît, c'est un ami d'Alençon et un ennemi de notre personne : si tu rencontres un tel individu, arrête-le, si tu m'aimes.

Fluellen. — Votre Grâce me fait un aussi grand honneur qu'en puissent désirer les cœurs de ses sujets. Je voudrais *pien* voir l'homme n'ayant que deux jambes qui se trouvera offensé de ce gant, voilà tout : mais je voudrais le voir une fois; plaise à *Tieu* dans sa grâce que je le voie.

Le roi Henri. — Connais-tu Gower?

Fluellen. — C'est mon cher ami, ne vous en déplaise.

Le roi Henri. — Je t'en prie, cherche-le et amène-le sous ma tente.

Fluellen. — Je vais aller le chercher. (*Il sort.*)

Le roi Henri. — Milord de Warwick, et vous, mon frère Glocester, serrez de près Fluellen aux talons : le gant que je lui ai donné comme une faveur, pourrait bien lui valoir une giffle sur l'oreille; c'est celui du soldat ; je devrais, pour être fidèle à ma promesse, le porter moi-même. Suivez-le, cousin Warwick : si le soldat le frappait (et je juge, d'après son air résolu, qu'il est capable de tenir sa parole), il peut en résulter quelque malheur subit; car je connais Fluellen pour vaillant, vif comme la poudre lorsqu'il est pris de colère, et capable de rendre rapidement l'injure qui lui serait faite : suivez-le et veillez à ce qu'il n'arrive entre eux aucun accident. Venez avec moi, mon oncle d'Exeter. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

Devant le pavillon du roi Henri.

Entrent GOWER *et* WILLIAMS.

Williams. — Je vous garantis que c'est pour vous faire chevalier, capitaine.

Entre FLUELLEN.

Fluellen. — Par la volonté de *Tieu* et son *pon* plaisir, capitaine, je vous prie de *pien* vite courir maintenant auprès du roi : il y a peut-être plus de *pien* pour vous dans l'air que vous ne sauriez en rêver.

Williams. — Monsieur, connaissez-vous ce gant?

Fluellen. — Si je connais ce gant? je sais que ce gant est un gant.

Williams. — Je le connais moi, et voilà comment je le réclame. (*Il le frappe.*)

Fluellen. — Sangdieu! voilà un traître fieffé, s'il en est dans le monde universel, ou en France, ou en Angleterre!

Gower. — Qu'est-ce à dire, Monsieur? scélérat que vous êtes!

Williams. — Pensez-vous que je veuille me parjurer?

Fluellen. — Reculez-vous, capitaine Gower; je vais payer sa trahison en coups, je vous en réponds.

Williams. — Je ne suis pas un traître.

Fluellen. — Tu en as menti par la gorge. Je vous l'ordonne au nom de Sa Majesté, arrêtez-le; c'est un ami du duc d'Alençon.

Entrent WARWICK *et* GLOCESTER.

Warwick. — Eh bien! eh bien! qu'y a-t il?

Fluellen. — Milord de Warwick, voici mise en lumière, voyez-vous, et *Tieu* en soit loué, la plus contagieuse trahison que vous puissiez voir dans votre vie. Voici Sa Majesté.

Entrent LE ROI HENRI *et* EXETER.

Le roi Henri. — Eh bien! qu'y a-t-il?

Fluellen. — Mon Suzerain, c'est un scélérat et un traître, qui, voyez-vous, Majesté, a frappé le gant que Votre Altesse avait enlevé du heaume d'Alençon.

Williams. — Mon Suzerain, c'était mon gant; voici le pareil, et celui avec qui j'ai fait échange m'avait promis de le porter à son chapeau, et moi j'avais promis de le frapper s'il le faisait : j'ai rencontré cet homme avec mon gant à son chapeau, et j'ai été aussi bon que ma parole.

Fluellen. — Votre Majesté entend à cette heure (sauf le respect dû à Votre Majesté), quel fieffée canaille de drôle mendiant et pouilleux cela fait. Votre Majesté, je l'espère, me sera *breuve*, témoin et attestation, que c'est bien là le gant d'Alençon que Votre Majesté m'a donné tout à l'heure, en bonne conscience.

Le roi Henri. — Donne-moi ton gant, soldat; regarde, voici le pareil. C'est moi, en vérité, que tu avais promis de frapper, et tu m'as adressé de très-cruelles injures.

Fluellen. — Plaise à Votre Majesté, son cou doit répondre de cela, s'il existe au monde une loi martiale.

Le roi Henri. — De quelle manière peux-tu me donner satisfaction?

Williams. — Toutes les offenses viennent du cœur, mon Suzerain; et il n'est jamais rien sorti du mien qui ait pu offenser Votre Majesté.

Le roi Henri. — C'est notre personne même que tu as injuriée.

Williams. — Votre Majesté ne s'est pas présentée comme elle-même : vous m'avez paru un homme ordinaire; la faute en est à la nuit, à vos vêtements et à votre familiarité; ce que Votre Altesse a pu souffrir sous cette forme, je vous prie de le considérer comme votre faute et non comme la mienne; car si vous aviez été ce que je vous croyais, il n'y aurait pas eu offense. Par conséquent, je conjure Votre Altesse de me pardonner.

Le roi Henri. — Allons, mon oncle Exeter, remplissez ce gant d'écus et donnez-le à ce camarade. Prends-le, camarade, et porte-le à ton chapeau en signe d'honneur. Donnez-lui les écus: quant à vous, capitaine, il vous faut faire la paix avec lui.

Fluellen. — Par ce jour et cette lumière, le camarade a passablement de cœur au ventre. Tenez, voici douze *pence* pour vous et je vous prie de servir *Tieu* et de vous tenir hors des querelles, et des bagarres, et des bisbilles, et des dissensions, et je vous le déclare, c'est le meilleur pour vous.

Williams. — Je ne veux pas de votre argent.

Fluellen. — C'est de bon cœur; je vous le dis, cela vous servira pour faire raccommoder vos souliers. Voyons, pourquoi faites-vous tant le fier? vos souliers ne sont déjà pas si *pons* : c'est un *pon* shilling, je vous le déclare; s'il ne l'est pas, je vous le changerai.

Entre UN HÉRAUT ANGLAIS.

Le roi Henri. — Eh bien, héraut, les morts sont-ils comptés?

Le héraut. — Voici le chiffre des Français tués. (*Il remet un papier au roi.*)

Le roi Henri. — Quels sont nos prisonniers de marque, mon oncle?

Exeter. — Charles, duc d'Orléans, neveu du roi; Jean, duc de Bourbon, et le Seigneur de Boucicault; plus un chiffre rond de quinze cents autres seigneurs, barons, chevaliers et écuyers, sans compter les prisonniers vulgaires.

Le roi Henri. — Cette note me parle de dix mille Français qui sont couchés sur le champ de

Le roi Henri. Eh bien, héraut, les morts sont-ils comptés?
Le héraut. Voici le chiffre des Français tués.

(Acte IV, sc. VIII.)

bataille. Dans ce nombre de morts se trouvent cent vingt-six princes et nobles portant bannière; il faut ajouter à cette liste, huit mille quatre cents chevaliers, écuyers et vaillants gentilshommes, dont cinq cents avaient été faits chevaliers hier seulement : si bien que, sur les dix mille qu'ils ont perdus, il n'y a que seize cents mercenaires; le reste se compose de princes, de barons, de seigneurs, de chevaliers, d'écuyers et de gentilshommes de sang et de qualité. Voici les noms de ceux de leurs nobles qui sont morts : Charles d'Albret, grand connétable de France; Jacques de Châtillon, amiral de France; le chef des arbalétriers, le Seigneur de Rambures; le grand maître de France, le brave Sire Guichard Dauphin; Jean, duc d'Alençon; Antoine, duc de Brabant, frère du duc de Bourgogne; Édouard, duc de Bar : parmi les vaillants comtes, Grandpré et Roussi, Fauconberg et Foix, Beaumont et Marle, Vaudemont et Lestrales. Voici une royale assemblée de morts! Où est le chiffre de nos morts anglais? (*Le héraut lui présente un autre papier.*) Édouard, duc d'York, le comte de Suffolk, Sir Richard Ketly, David Gam, écuyer : nul autre de nom; pour tout le reste, un chiffre de vingt-cinq seulement. O Dieu, ton bras combattait ici; c'est à ton bras seul, et non à nous, que nous devons tout attribuer. Quand donc, sans stratagème aucun, par le fait du simple choc et du jeu naturel du combat, a-t-on jamais vu perte si grande d'un côté et si petite de l'autre? Prends-en la gloire, ô mon Dieu, car elle n'appartient pas à d'autre qu'à toi!

Exeter. — C'est merveilleux!

Le roi Henri. — Allons, marchons en procession vers le village, et qu'on fasse proclamer à travers notre armée, qu'il y a peine de mort pour quiconque se vantera de cette victoire, et cherchera à retirer à Dieu une gloire qui n'appartient qu'à lui seul.

Fluellen. — Plaise à Votre Majesté, ne serait-il pas légitime de donner le chiffre des morts?

Le roi Henri. — Oui, capitaine, mais en reconnaissant que Dieu a combattu pour nous.

Fluellen. — Oui, sur ma conscience, il nous a fait grand *pien*.

Le roi Henri. — Accomplissons toutes les cérémonies saintes; qu'on fasse chanter un *Non nobis* et un *Te Deum;* que les morts soient charitablement mis en terre; puis à Calais, et de là en Angleterre, où n'arrivèrent jamais de France gens plus heureux.

(*Ils sortent.*)

ACTE V.

Entre LE CHOEUR.

Le chœur. — Que ceux qui n'ont pas lu l'histoire me permettent de les en instruire; et quant à ceux qui l'ont lue, je les prie humblement d'excuser cet abrégé du temps, des chiffres et de la succession historique des événements qui ne peuvent être ici présentés dans leur vaste et vivante réalité. Maintenant nous transportons le roi à Calais; accordez qu'il y est arrivé; contemplez-l'y, puis prenez-le sur vos pensées ailées, et faites-lui traverser la mer. Regardez, la plage anglaise borde les flots d'une palissade d'hommes, de femmes, d'enfants, dont les applaudissements et les acclamations étouffent la profonde voix de la mer, qui, comme une trompette gigantesque, précède le roi et semble lui préparer le chemin. Faisons-le débarquer et regardons-le solennellement installé à Londres. La pensée va d'un pas si rapide, que cela à peine dit, vous pouvez l'imaginer à Blackheath, où ses Lords ont désiré qu'on fît porter son heaume fendu et son épée tordue devant lui, pendant son passage à travers les rues de la ville : il s'y est opposé, étant exempt de vanité et de glorieux orgueil personnel, donnant à Dieu tous ses trophées, tous ses triomphes, toutes ses gloires. Maintenant, dans la forge active et l'atelier de votre pensée, regardez comme Londres verse à

flots ses citoyens; le maire et tous ses confrères, dans leur plus solennel costume, pareils aux sénateurs de l'antique Rome, avec les plébéiens grouillant à leurs talons, sortent et vont chercher leur César pour le recevoir. Ainsi, pour choisir un exemple moins haut, mais qui nous touche au cœur, serait reçu aujourd'hui (et le jour peut venir où il le sera), le général de notre gracieuse souveraine revenant d'Irlande et apportant la rébellion embrochée dans son épée. Combien d'hommes quitteraient la cité paisible pour lui souhaiter la bienvenue! Or, plus grande encore, — plus grand étant le sujet de joie, — est cette foule qui se porte au-devant d'Harry. Maintenant, après l'avoir installé à Londres, où l'accablement douloureux des Français lui permet de rester, l'empereur intervenant d'ailleurs par amitié pour France, afin d'établir la paix entre eux, omettons tous les faits de quelque nature qu'ils soient qui se passent jusqu'au retour d'Harry en France. C'est là que nous le ramenons, et moi j'ai représenté l'intérim en vous rappelant ce qui s'est passé. Pardonnez cet abrégé, et que vos yeux, suivant la direction de vos pensées, regardent immédiatement vers la France. (*Sort le chœur.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

En France. — Un corps-de-garde anglais.

Entrent FLUELLEN *et* GOWER.

Gower. — Parbleu, c'est juste; mais pourquoi portez-vous votre poireau aujourd'hui? le jour de la Saint-David est passé.

Fluellen. — Il y a en toutes choses des occasions et des causes de pourquoi et de parce que. Je veux vous le dire, comme à mon ami, capitaine Gower; ce drôle, cette canaille, ce galeux, ce mendiant, ce pouilleux de Pistol, que vous, et moi, et tout le monde, connaissons pour n'être qu'un garçon sans aucun mérite, voyez-vous, il est venu hier à moi, m'apportant du pain et du sel, voyez-vous, et me commandant de manger mon poireau : c'était dans un endroit où je ne pouvais pas engager de dispute; mais j'aurai *l'hardiesse* de le porter à mon chapeau jusqu'à ce que je le revoie encore une fois, et alors je lui dirai quelque chose de mes intentions.

Gower. — Parbleu, le voici qui vient en faisant la roue comme un dindon.

Fluellen. — Je m'inquiète peu de ses roues et de ses dindons.

Entre PISTOL.

Fluellen. — *Tieu* vous *pénisse*, enseigne Pistol! drôle pouilleux, teigneux, *Tieu* vous *pénisse!*

Pistol. — Ah! es-tu un habitant de Bedlam? as-tu soif de me voir déployer la toile fatale de la Parque, vil Troyen? Arrière; l'odeur du poireau me fait trouver mal.

Fluellen. — Je désire de tout mon cœur, drôle teigneux, pouilleux, qu'à ma prière, à ma demande, à ma requête, vous mangiez ce poireau, voyez-vous; c'est précisément, voyez-vous, parce que vous ne l'aimez pas, et que votre goût, votre appétit et votre digestion ne s'accordent pas avec lui, que je désire que vous le mangiez.

Pistol. — Pas pour Cadwallader et tous ses boucs.

Fluellen. — Voici un bouc pour vous. (*Il le frappe.*) Voulez-vous être assez *pon* pour manger cela, drôle galeux?

Pistol. — Vil Troyen, tu mourras.

Fluellen. — Vous dites très-vrai, drôle galeux, je mourrai quand il plaira à *Tieu*. En attendant, je désire que vous viviez pour manger vos victuailles; tenez, voilà de la sauce pour elles. Vous m'avez appelé hier un *squire* de montagnes; mais je m'en vais vous faire aujourd'hui *squire* des plates terres. (*Il le frappe.*) Je vous en prie, mordez-y; si vous pouvez vous moquer d'un poireau, vous pouvez bien manger un poireau.

Gower. — Assez, capitaine, vous l'avez abasourdi.

Fluellen. — Je dis que je lui ferai manger une partie de mon poireau, ou bien je calotterai sa caboche pendant quatre jours. Mordez, je vous *brie;* c'est très-*pon* pour vos fraîches blessures et pour votre figure écarlate de faquin.

Pistol. — Mordrai je?

Fluellen. — Oui, certainement, et incontestablement, et hors de question et d'ambiguités aussi.

Pistol. — Par ce poireau, je me vengerai très-horriblement; je mange, je mange, mais je jure....

Fluellen. — Mangez, je vous *brie:* voulez-vous un peu plus de sauce à votre poireau? le poireau n'est pas assez long pour jurer dessus.

Pistol. — Fais taire ton bâton; tu vois que je mange.

PISTOL. Fais taire ton bâton, tu vois que je mange.

(Acte V, sc. I.)

FLUELLEN. — Grand *pien* vous fasse, je vous adresse ce vœu de tout cœur, drôle galeux. Mais, je vous en prie, n'en jetez rien; la peau est *ponne* pour votre caboche bâtonnée. Quand vous aurez par la suite l'occasion de voir des poireaux, moquez-vous d'eux; voilà tout.

PISTOL. — Bon.

FLUELLEN. — Oui, les poireaux sont *pons :* tenez, voici un *groat* pour guérir votre caboche.

PISTOL. — A moi, un *groat!*

FLUELLEN. — Oui, vraiment, et en vérité vous le prendrez, ou je tirerai de ma poche un autre poireau que vous mangerez.

PISTOL. — Je prends ton *groat* avec l'espoir de me venger.

FLUELLEN. — Si je vous dois quelque chose, je vous le paierai en bâtons; vous deviendrez marchand de fagots, et vous n'achèterez de moi que des bâtons. *Tieu* soit avec vous, et vous garde, et guérisse votre caboche! (*Il sort.*)

PISTOL. — Tout l'enfer retentira de cela.

GOWER. — Allons donc, vous êtes un lâche coquin de faux brave. Osez-vous vous moquer d'une ancienne tradition, qui a pris son origine dans une action d'honneur et qui a été continuée comme trophée d'une valeur passée, vous qui n'osez soutenir aucune de vos paroles par vos actes? Je vous ai vu railler et gouailler ce gentilhomme deux ou trois fois. Vous vous imaginiez que parce qu'il ne savait pas parler l'anglais avec sa prononciation native, il ne pourrait manier un gourdin anglais : vous avez appris qu'il en était autrement; que désormais donc une correction galloise vous enseigne de bonnes manières anglaises. Portez-vous bien. (*Il sort.*)

PISTOL. — Est-ce que la fortune veut me faire

Le roi Henri. Belle et très-belle Catherine, voudriez-vous faire à un soldat la grâce de lui enseigner des paroles qui soient dignes de pénétrer dans l'oreille d'une dame et de plaider auprès de son gentil cœur la cause de son amour. (Acte V, sc. II.)

maintenant mauvaise mine? J'ai reçu la nouvelle que ma Nell est morte à l'hôpital de la maladie de la France, et voilà maintenant mon refuge tout à fait fermé de ce côté-là. Je deviens vieux, et l'honneur a été tiré à coups de bâton de mes membres fatigués. Bon, je me ferai maquereau et m'exercerai quelque peu à couper les bourses d'une main adroite. Je vais *m'envoler* en Angleterre, et là je *volerai :* je mettrai des emplâtres sur ces cicatrices, et je jurerai que je les ai gagnées dans les guerres de France. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

Troyes en Champagne. — Un appartement dans le palais du roi de France.

Entrent d'un côté LE ROI HENRI, BEDFORD, GLOCESTER, EXETER, WARWICK, WESTMORELAND *et autres* LORDS ; *de l'autre côté*, LE ROI CHARLES, LA REINE ISABELLE, LA PRINCESSE CATHERINE, LE DUC DE BOURGOGNE *et sa suite*, DES SEIGNEURS, DES DAMES, *etc.*

LE ROI HENRI. — Paix à cette réunion, puisque c'est pour la paix que nous nous sommes réunis! Salut et bonheur à notre frère et à notre sœur de France : joie et réalisation des meilleurs vœux pour notre très-belle et royale cousine, Catherine; nous vous saluons aussi, vous, duc de Bourgogne, comme une branche et un membre de cette royauté par qui cette grande assemblée est réunie, et vous, princes et pairs de France, santé à vous tous !

LE ROI CHARLES. — Nous sommes très-joyeux de contempler votre visage, notre très-digne frère d'Angleterre; vous êtes le très-bienvenu; bienvenus aussi, vous tous, princes anglais.

LA REINE ISABELLE. — Frère d'Angleterre, que l'issue de cette bonne journée et de cette gracieuse réunion soit aussi heureuse que nous sommes maintenant joyeuse de contempler vos yeux, vos yeux qui ont lancé contre les Français qui les ont rencontrés dans leur courroux, les mortels projectiles des meurtriers basilics : nous sommes heureuse d'espérer que le poison de ces regards a perdu sa vertu, et que cette journée changera en sentiments affectueux tous griefs et querelles.

LE ROI HENRI. — C'est pour répondre *Amen* à ces vœux que nous sommes ici.

LA REINE ISABELLE. — Je vous salue tous, princes anglais.

LE DUC DE BOURGOGNE. — Mes devoirs à tous deux, grands rois de France et d'Angleterre, avec une égale affection! Vos Altesses me sont, toutes les deux, les meilleurs témoins que, pour amener cette conférence et cette royale entrevue entre vos majestés souveraines, je n'ai épargné ni les ressources de mon esprit, ni mes peines, ni mes plus grands efforts. Puisque mon entreprise a si bien réussi, que vous voilà réunis face contre face, les yeux sur les yeux, ne me rebutez pas si j'ose demander, devant cette royale assemblée, quels sont l'obstacle et l'empêchement qui s'opposent à ce que la paix, chère nourrice des arts, de l'abondance et des joyeuses naissances, aujourd'hui nue, pauvre et mutilée, relève son aimable visage dans notre fertile France, le plus beau jardin du monde? Hélas! voilà trop longtemps qu'elle est chassée de notre France et que tous ses instruments de richesse gisent entassés, laissant pourrir avec eux sa propre fertilité. Sa vigne, cette gaie consolatrice du cœur, meurt sans être taillée: ses haies, autrefois bien tressées, pareilles à des prisonniers dont la chevelure a crû dans un désordre sauvage, poussent maintenant des brindilles entremêlées; dans ses champs laissés en jachère poussent l'ivraie, la ciguë et la tenace fumeterre, tandis que se rouillent les socs qui auraient dû déraciner toutes ces mauvaises herbes: la prairie à surface plane où poussaient si joliment la primevère tachetée, la pimprenelle et le trèfle vert, la faulx manquant, devient fertile à rebours, enfante avec stérilité et ne foisonne plus que d'odieuses rhubarbes, de chardons épineux, de ciguë, de glouterons, perdant ainsi à la fois sa beauté et son utilité. Et de même que nos vignobles, nos champs, nos prairies et nos haies, retournent à l'état sauvage par suite de l'abandon où ils sont tombés, ainsi nos familles, nous-mêmes et nos enfants, nous avons désappris, ou, faute de temps, nous n'apprenons plus les sciences qui seraient profitables à notre pays; mais, — ainsi qu'il arrive aux soldats qui ne pensent qu'au carnage, — comme des sauvages, nous contractons toutes sortes d'habitudes monstrueuses, blasphèmes, regards farouches, costume débraillé. C'est pour nous ramener à notre état premier que vous êtes assemblés, et mon discours a pour but de vous prier de me dire quel obstacle s'oppose à ce que l'aimable paix expulse ces acci-

dents nuisibles et nous ramène la bénédiction de ses faveurs antérieures.

Le roi Henri. — Duc de Bourgogne, si vous désirez la paix, dont l'absence donne force aux vices que vous avez cités, vous pouvez l'acheter, cette paix, en accordant complète satisfaction à toutes nos justes demandes dont vous avez entre les mains, brièvement rédigées, et la teneur générale et les conditions particulières.

Le duc de Bourgogne. — Le roi les a entendues, et il n'y a pas encore répondu.

Le roi Henri. — Eh bien donc, la paix que vous réclamez avec tant d'insistance, dépend de vous.

Le roi Charles. — Je n'ai encore fait que parcourir ces articles d'un œil rapide : s'il plaît à Votre Grâce de désigner quelques-uns des membres de votre conseil pour conférer une fois encore avec nous, nous les examinerons de nouveau avec plus de soin, et nous vous donnerons immédiatement notre agrément et notre réponse définitive.

Le roi Henri. — Nous y consentons, mon frère. Allez, mon oncle Exeter, et vous, mon frère Clarence, et vous, mon frère Glocester, et vous, Warwick, et Huntington, allez avec le roi; nous vous donnons libre pouvoir de ratifier, d'expliquer ou de modifier, selon que vos sagesses le jugeront avantageux pour notre dignité, toutes les conditions comprises ou non dans nos demandes, et nous souscrirons à vos décisions. Ma très-belle sœur, voulez-vous aller avec les princes ou rester ici avec nous?

La reine Isabelle. — Notre gracieux frère, j'irai avec eux : peut-être la voix d'une femme rendra-t-elle quelque service, dans le cas où l'on appuierait avec trop d'insistance sur certains articles.

Le roi Henri. — Laissez cependant notre cousine Catherine, ici, avec nous : elle est notre principale demande, et la première en tête de toutes.

La reine Isabelle. — Elle en a pleine permission. (*Tous sortent, excepté le roi Henri, Catherine et Alice.*)

Le roi Henri. — Belle et très-belle Catherine, voudriez-vous faire à un soldat la grâce de lui enseigner des paroles qui soient dignes de pénétrer dans l'oreille d'une dame et de plaider auprès de son gentil cœur la cause de son amour?

Catherine. — Votre Majesté se moquera de moi; je ne sais pas parler votre anglais.

Le roi Henri. — O belle Catherine, si vous voulez m'aimer solidement avec votre cœur français, je serai heureux de vous entendre confesser votre amour en langue anglaise incorrecte. *Do you like me*, Catherine?

Catherine. — *Pardonnez-moy*, je ne puis dire ce que c'est que *like me*.

Le roi Henri. — Un ange est *like* vous, Catherine, c'est-à-dire que vous êtes comme un ange.

Catherine. — *Que dit-il? que je suis semblable à les anges?*

Alice. — *Ouy, vraiment, sauf Votre Grâce, ainsi dit-il.*

Le roi Henri. — Je l'ai dit, chère Catherine, et je ne rougis pas de l'affirmer.

Catherine. — *Oh, bon Dieu! les langues des hommes sont pleines de tromperies.*

Le roi Henri. — Que dit-elle, belle demoiselle? que les langues des hommes sont pleines de tromperies?

Alice. — *Ouy;* que les langues *de* hommes *est être* pleines de tromperies; c'est *cela de* la princesse.

Le roi Henri. — La princesse est celle qui parle le mieux anglais de vous deux. Sur ma foi, Catherine, ma galanterie est juste d'accord avec ton intelligence de notre langue. Je suis heureux que tu ne saches pas mieux parler l'anglais, car si tu l'entendais mieux, tu trouverais en moi un roi si simple que tu penserais que j'ai vendu ma ferme pour acheter ma couronne. Je ne sais pas me faufiler en amour par quatre chemins, et toute ma science consiste à vous dire directement, je vous aime : si vous insistez dans vos réponses plus loin qu'un *est-ce bien vrai?* vous me mettez au pied du mur. Donnez-moi votre réponse; faites cela, ma foi; là-dessus, frappons-nous dans la main et concluons l'affaire. Qu'en dites-vous, Dame?

Catherine. — *Sauf votre honneur*, moi entendre bien.

Le roi Henri. — Parbleu, si vous exigiez que je fisse des vers ou que je dansasse pour vous plaire, Catherine, vous me désarçonneriez; car pour une de ces deux choses, je n'ai ni les mots ni la mesure, et pour l'autre, je n'ai ni mesure, ni force, et cependant j'ai une force d'une raisonnable mesure. Si je pouvais conquérir une dame au cheval fondu, ou en sautant en selle avec mon armure sur le dos, je puis dire, sans courir risque d'être taxé d'une grande vanterie, que j'aurais bientôt at-

trapé une femme : ou bien s'il me fallait boxer pour ma bien-aimée, ou faire caracoler mon cheval pour obtenir son amour, je pourrais m'acquitter de la première de ces conditions comme un boucher, ou me tenir en selle comme un saltimbanque, sans broncher. Mais, Catherine, je ne sais pas faire les yeux doux, ni me répandre en éloquence, et je ne mets aucune adresse dans mes protestations; je ne connais que de bons serments, bien francs, que je ne fais que lorsque nécessité il y a, et que la nécessité ne peut me contraindre à violer. Si tu peux goûter un compagnon de ce caractère-là, Catherine, un compagnon dont la face ne vaut plus la peine d'être brûlée du soleil, qui ne regarde jamais dans son miroir pour l'amour de quoi que ce soit qu'il y puisse voir, eh bien alors, que ton œil soit ton cuisinier. Je te parle en franc soldat : si tu peux m'aimer pour cette qualité, prends-moi; sinon, si je te dis que je mourrai, je te dirai vrai, mais d'amour pour toi, non par le Seigneur; et cependant je t'aime vraiment. Tant que tu vivras, chère Catherine, choisis un époux d'une constance simple, d'une constance à l'état de lingot et qui ne soit pas monnayée; car il remplira forcément ses devoirs envers toi, précisément parce qu'il n'aura pas le moyen de faire sa cour ailleurs : quant à ces compères aux langages infiniment variés qui s'insinuent par la rime dans les faveurs des dames, ils s'en font bientôt chasser par la raison. Parbleu, un parleur n'est qu'un babillard, une pièce de vers n'est qu'une ballade. Une bonne jambe se fatiguera ; un dos robuste se courbera ; une barbe noire deviendra blanche ; une tête bouclée deviendra chauve; un œil saillant deviendra creux; mais un bon cœur, Catherine, est le soleil et la lune; ou plutôt le soleil et non la lune; car sa lumière est rayonnante, et il ne change jamais, et garde son cours invariable. Si tu veux un tel homme, prends-moi : en me prenant, prends un soldat; en prenant un soldat, prends un roi. Eh bien, que réponds-tu à mon amour? Parle, ma belle, et donne-moi, je t'en prie, une bonne réponse.

Catherine. — Est-il possible que je puisse aimer *le* ennemi de la France?

Le roi Henri. — Non, il n'est pas possible que vous aimiez l'ennemi de la France, Catherine : mais si vous m'aimiez, vous aimeriez l'ami de la France; car j'aime tant la France que je ne veux pas perdre un seul de ses villages; je la veux toute à moi : et lorsque la France sera mienne, Catherine, et que je serai vôtre, alors la France sera vôtre, et vous serez mienne.

Catherine. — Je ne puis dire ce que *cela est.*

Le roi Henri. — Non, Catherine? je vais te le dire en français, ce qui fera que les mots, j'en suis sûr, vont me rester suspendus à la langue comme une nouvelle mariée se suspend au cou de son mari, c'est-à-dire de manière à pouvoir à peine s'en détacher. *Quand j'ai la possession de France et que vous avez la possession de moi...*, voyons un peu, comment dire maintenant? Saint Denys, venez-moi en aide! *donc vostre est France et vous êtes mienne.* Il me serait aussi facile de conquérir le royaume que de parler davantage en français : je ne te procurerai jamais aucune émotion en français, si ce n'est celle de te faire rire.

Catherine. — *Sauf votre honneur, le français que vous parlez est meilleur que l'Anglais, lequel je parle.*

Le roi Henri. — Non, ma foi, il ne l'est pas, Catherine; mais il faut avouer que la manière dont tu parles ma langue et celle dont je parle la tienne peuvent marcher de pair pour leur très-sincère fausseté. Mais, Catherine, comprends-tu assez d'anglais pour entendre cette phrase : peux-tu m'aimer?

Catherine. — Je ne puis le dire.

Le roi Henri. — Quelqu'une des personnes de votre voisinage, peut-il le dire, Catherine? je le leur demanderai. Allons, je sais que tu m'aimes, et ce soir, lorsque vous vous retirerez dans votre cabinet de toilette, vous questionnerez cette demoiselle sur ma personne, et je sais, Catherine, que vous dénigrerez devant elle celles de ces qualités que vous aimez en moi ; mais, ma bonne Catherine, moquez-vous de moi sans pitié, d'autant mieux, gentille princesse, que je vous aime cruellement. Si jamais tu es à moi, Catherine, comme j'ai en moi la foi parfaite que tu le seras, je t'aurai conquise par la guerre et tu ne pourras par conséquent manquer de devenir une nourrice de bons soldats. Ne pourrions-nous, toi et moi, entre saint Denys et saint Georges, faire un enfant, à moitié français, à moitié anglais, qui s'en ira à Constantinople et prendra le Turc par la barbe? ne pourrions-nous le faire? qu'en dis-tu, ma belle fleur de lys?

Catherine. — Je ne sais pas cela.

Le roi Henri. — Non, c'est plus tard que tu le sauras, maintenant il suffit de promettre. Promettez donc maintenant, Catherine, que vous

Le roi Henri. Ce jour-là je prêterai serment à Catherine, et vous me prêterez serment à moi, et puissent ces serments être bien tenus et prospères des deux parts!

(Acte V, sc. II.)

mettrez tous vos efforts à faire la moitié française d'un pareil enfant; pour ce qui est de ma moitié anglaise, acceptez la parole d'un roi et d'un garçon. *Que répondez-vous, la plus belle Catherine du monde, mon très-chère et divine déesse?*

Catherine. — *Votre Majesté have fausse* français assez, pour tromper la plus *sage demoiselle* qui soit *en France.*

Le roi Henri. — Oh! fi maintenant de mon mauvais français! Sur mon honneur, en bon anglais, je t'aime, Catherine. Je n'oserais engager ce même honneur pour assurer que tu m'aimes, cependant mon sang commence à me flatter de cette assurance, malgré le pauvre effet de mon peu tentant visage. Malédiction sur l'ambition de mon père! il pensait à la guerre civile lorsqu'il m'engendra; aussi fus-je créé avec cet extérieur peu avenant, avec cet aspect de fer, si bien que lorsque j'en viens à faire la cour aux dames, je les effraye. Mais sur ma foi, Catherine, plus je deviendrai vieux, plus je paraîtrai à mon avantage: ma consolation est que le vieil âge, ce méchant démolisseur de la beauté, fera peu de ravages sur mon visage. Si tu m'épouses, tu m'épouses au pire moment; mais si tu dois te faire à moi, tu t'y feras de mieux en mieux: ainsi réponds-moi, ma très-belle Catherine, veux-tu de moi? Chassez vos rougeurs de vierge, avouez les pensées de votre cœur avec les regards d'une impératrice, prenez-moi par la main et dites: Harry d'Angleterre, je suis à toi: et tu n'auras pas plus tôt béni mon oreille de ce mot que je te répondrai tout haut: l'Angleterre est tienne, l'Irlande est tienne, la France est tienne, et Henri Plantagenet est tien, et quoique je lui dise cela en face, à cet Henri, s'il n'est pas l'égal des meilleurs rois, tu trouveras en lui le meilleur roi des bons garçons. Allons, répondez-moi en musique désaccordée, car ta voix est musique et ton anglais est en désaccord; par conséquent, Catherine, reine des reines, ouvre-moi ton âme en anglais désaccordé; veux-tu de moi?

Catherine. — Il en sera comme il plaira au *roi mon père.*

Le roi Henri. — Parbleu! cela lui plaira parfaitement, Catherine; cela lui plaira, Catherine.

Catherine. — Alors, cela me contentera aussi.

Le roi Henri. — Là-dessus, je baise votre main et je vous appelle ma reine.

Catherine. — *Laissez, mon Seigneur, laissez, laissez; je ne veux point que vous abaissiez votre grandeur en baisant la main d'une votre indigne serviteur: excusez-moi, je vous supplie, mon très-puissant Seigneur.*

Le roi Henri. — Alors je vais baiser vos lèvres, Catherine.

Catherine. — *Les Dames et Demoiselles pour être baisées devant leurs nôces, il n'est pas la coutume de France.*

Le roi Henri. — Madame, mon interprète, que dit-elle?

Alice. — Que ce n'est pas la coutume *pour les Ladies* de France; je ne sais pas comment se dit *baiser* en anglais.

Le roi Henri. — *To kiss.*

Alice. — Votre Majesté *entendre* mieux *que moy.*

Le roi Henri. — Ce n'est pas la coutume des demoiselles de France d'être baisées avant d'être mariées, a-t-elle voulu dire.

Alice. — *Ouy, vraiment.*

Le roi Henri. — O Catherine, les coutumes scrupuleuses ont la courtoisie de céder aux grands rois. Chère Catherine, nous ne pouvons nous renfermer dans les étroites limites de la mode d'un pays: c'est nous qui faisons les manières, Catherine, et la liberté qui suit nécessairement nos conditions ferme la bouche à tous les censeurs, comme je m'en vais fermer la vôtre pour m'avoir refusé un baiser, en m'opposant la prude coutume de votre pays: donc résignez-vous et cédez. (*Il l'embrasse.*) Vous avez de la sorcellerie dans vos lèvres, Catherine; il y a plus d'éloquence dans un de leurs attouchements sucrés que dans toutes les langues réunies du conseil de France, et elles persuaderaient Harry d'Angleterre plus vite qu'une pétition générale de tous les monarques. Voici venir votre père.

Rentrent LE ROI *et* LA REINE DE FRANCE, LE DUC DE BOURGOGNE, BEDFORD, GLOCESTER, EXETER, WARWICK, WESTMORELAND *et autres.*

Le duc de Bourgogne. — Dieu protége Votre Majesté! Mon royal cousin, apprenez-vous l'anglais à notre princesse?

Le roi Henri. — J'aurais voulu lui apprendre, mon beau cousin, combien mon amour pour elle est parfait, et cela est du bon anglais.

Le duc de Bourgogne. — Est-ce qu'elle n'a pas de dispositions?

Le roi Henri. — Notre langue est rude, cou-

siu, et mon caractère n'est pas doucereux, si bien que n'ayant pour moi ni la voix, ni le cœur de ceux qui savent flatter, je ne puis réussir à si bien conjurer en elle l'esprit de l'amour qu'il consente à se montrer sous ses traits véritables.

Le duc de Bourgogne.—Pardonnez-moi la franchise de ma gaieté dans la réponse que je vais vous donner. Si vous voulez faire sur elle des conjurations, il vous faut faire un cercle; si vous évoquez l'amour sous sa vraie figure, il apparaîtra nu et aveugle. Pouvez-vous la blâmer, elle, une fille dont les joues sont encore rosées du vermillon virginal de la pudeur, si elle refuse qu'on évoque un enfant nu et aveugle hors d'elle-même mise à nu et y voyant clair? Ce serait là, Monseigneur, une condition à laquelle une vierge trouverait dur de souscrire.

Le roi Henri. — Cependant elles ferment les yeux et cèdent, quand l'amour est aveugle et pousse ferme.

Le duc de Bourgogne. — Elles sont alors excusables, Monseigneur, car elles ne voient pas ce qu'elles font.

Le roi Henri. — Alors, mon bon Seigneur, apprenez à votre cousine à consentir en fermant les yeux.

Le duc de Bourgogne. — Je fermerai les yeux pour l'inviter à consentir, Monseigneur, si vous voulez lui enseigner à comprendre ma pensée; car les filles, quand elles sont dans leur été et qu'elles ont chaud, sont comme les mouches à l'époque de la Saint-Barthélemy, aveugles quoiqu'elles aient leurs yeux, et alors elles souffrent qu'on les pelotte, ce dont auparavant elles ne pouvaient supporter la pensée.

Le roi Henri. — Le sens de cela c'est que je dois attendre le temps et la chaleur de l'été; et alors, je finirai par attraper la mouche, c'est-à-dire votre cousine, et elle devra être aveugle aussi.

Le duc de Bourgogne. — Comme l'est l'amour devant ce qu'il aime, Monseigneur.

Le roi Henri. — C'est vrai, et quelques-uns d'entre vous peuvent remercier l'amour pour mon aveuglement, qui m'empêche de voir plus d'une belle ville française à cause d'une belle vierge française qui se trouve devant mon chemin.

Le roi Charles. — Si, Monseigneur, vous les voyez en perspective; ce sont des cités bien représentées par une fille; car elles sont toutes entourées de murailles vierges que la guerre n'a jamais entamées.

Le roi Henri. — Catherine sera-t-elle ma femme?

Le roi Charles. — Oui, si cela vous plaît.

Le roi Henri. — J'en suis content, pourvu que les villes vierges dont vous parlez l'accompagnent: en sorte que la vierge qui se trouvait sur le chemin de mon désir, sera la route qui me mènera à l'accomplissement de ma volonté.

Le roi Charles. — Nous avons consenti à toutes les propositions raisonnables.

Le roi Henri. — En est-il ainsi, Milords d'Angleterre?

Westmoreland. — Le roi a concédé tous les articles; d'abord sa fille, puis tout le reste dans toute la rigueur des termes.

Exeter. — Seulement il n'a pas encore souscrit à l'article où vous demandez que le roi de France, lorsqu'il aura occasion d'écrire pour octroi d'office, nomme Votre Altesse sous cette forme et avec cette addition en langue française: *Notre très-cher fils, Henri, roi d'Angleterre, héritier de France*, ou bien, ainsi, en latin, *Præclarissimus filius noster, Henricus, rex Angliæ et hæres Franciæ.*

Le roi Charles. — Et je n'ai pas non plus refusé cet article, frère, mais à votre requête, je l'accorderai.

Le roi Henri. — Alors je vous prie, au nom de l'amour et d'une chère alliance, de laisser cet article aller rejoindre les autres, et pour conclure, donnez-moi votre fille.

Le roi Charles. — Prenez-la, mon beau fils, et engendrez-moi de son sang une postérité, afin que les royaumes rivaux de France et d'Angleterre, dont les rivages même sont pâles de l'envie qu'ils portent au bonheur l'un de l'autre, puissent voir cesser leur haine, et puisse cette chère union implanter si bien dans leurs cœurs adoucis des sentiments de bon voisinage et de foi chrétienne que la guerre ne puisse jamais tirer son épée sanglante entre l'Angleterre et la belle France.

Tous *ensemble*. — *Amen!*

Le roi Henri. — Maintenant, soyez la bienvenue, Catherine; et vous tous, soyez-moi témoins que je l'embrasse ici comme ma reine souveraine. (*Fanfares.*)

La reine Isabelle. — Que Dieu, le meilleur arrangeur des mariages, fonde vos cœurs en un

seul, vos royaumes en un seul ! Que, de même que l'homme et la femme ne font qu'un par l'amour, il y ait entre vos royaumes un tel mariage que les mauvais offices et les cruelles jalousies, qui souvent troublent le lit des heureuses unions, ne puissent jamais se glisser dans le pacte que concluent les deux pays pour rompre le lien de leur alliance intime ; puissent les Anglais recevoir les Français comme des Anglais, les Français recevoir les Anglais comme des Français, et que Dieu réponde *amen* à ce vœu !

Tous *ensemble*. — *Amen !*

Le roi Henri. — Préparons-nous pour notre mariage, auquel jour, Monseigneur de Bourgogne, nous prendrons votre serment et celui de tous les pairs pour la sûreté de nos alliances. Ce jour-là je prêterai serment à Catherine, et vous me prêterez serment à moi, et puissent ces serments être bien et heureusement gardés des deux parts ! (*Ils sortent.*)

Entre LE CHOEUR.

Le chœur. — C'est jusqu'à ce point que d'une plume grossière et bien inhabile, notre auteur a péniblement conduit cette histoire, confinant dans un petit espace des hommes puissants, mutilant par ses bonds la pleine carrière de leur gloire. C'est une petite période, mais dans cette petite période brilla grandement cette étoile de l'Angleterre : la Fortune fit son épée ; par cette épée, le plus beau jardin du monde fut conquis, et il en laissa son fils maître souverain. Henri le Sixième, couronné dans ses langes d'enfant roi de France et d'Angleterre, succéda à ce roi ; sous lui tant de mains s'employèrent au gouvernement qu'elles perdirent la France et firent saigner l'Angleterre ; spectacle que notre théâtre vous a souvent montré : en reconnaissance de ces peintures, permettez à vos indulgentes imaginations d'agréer celle-là. (*Sort le chœur.*)

LE ROI
HENRI VI
1re Partie
LINTON

PERSONNAGES DU DRAME.

LE ROI HENRI VI.
Le duc de GLOCESTER, oncle du roi et protecteur du royaume.
Le duc de BEDFORD, oncle du roi et régent de France.
THOMAS BEAUFORT, duc d'Exeter, grand oncle du roi.
HENRI, BEAUFORT, évêque de Winchester, par la suite cardinal, grand-oncle du roi.
JOHN BEAUFORT, comte, par la suite duc de Somerset.
RICHARD PLANTAGENET, fils aîné de RICHARD, le feu comte de Cambringe, par la suite duc d'York.
Le comte de WARWICK.
Le comte de SALISBURY.
Le comte de SUFFOLK.
LORD TALBOT, par la suite comte de Shrewsbury.
JOHN TALBOT, son fils.
EDMUND MORTIMER, comte des Marches.
SIR JOHN FALSTOFFE.
SIR WILLIAM LUCY.
SIR WILLIAM GLANSDALE.
SIR THOMAS GARGRAVE.
Le lord maire de Londres.
WOODVILLE, lieutenant de la Tour.
VERNON, de la Rose blanche ou faction d'York.
BASSET, de la Rose rouge ou faction de Lancastre.
Un légiste.
Les gardiens de Mortimer.

CHARLES, dauphin, et par la suite roi de France.
RENÉ, duc d'Anjou, roi titulaire de Naples.
Le duc de BOURGOGNE.
Le duc d'ALENÇON.
LE BATARD D'ORLÉANS.
Le gouverneur de Paris.
Un maître canonnier d'Orléans.
Son fils.
Le général des troupes françaises a Bordeaux.
Un sergent français.
Un portier.
Un vieux berger, père de JEANNE LA PUCELLE.
Démons aux ordres de LA PUCELLE.

MARGUERITE, fille de RENÉ, mariée par la suite au roi HENRI VI.
La comtesse d'AUVERGNE.
JEANNE LA PUCELLE, communément appelée JEANNE DARC.

Lords, Gardes de la Tour, Hérauts, Officiers, Soldats, Messagers et comparses français et anglais.

Scène. — En partie en Angleterre, en partie en France.

LE

ROI HENRI VI.

(PREMIÈRE PARTIE.)

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'abbaye de Westminster.

Marche funèbre. Le corps du ROI HENRI V *est exposé à découvert sur un cutafalque, entouré par les* DUCS DE BEDFORD, DE GLOCESTER *et* D'EXETER, *par* LE COMTE DE WARWICK, L'ÉVÊQUE DE WINCHESTER, *des* HÉRAUTS, *etc.*

BEDFORD. — Que les cieux se tendent de noir, que le jour cède à la nuit! Comètes, qui annoncez les changements des temps et des États, brandissez dans le ciel vos tresses de cristal, et servez-vous d'elles pour flageller les méchantes étoiles révoltées qui ont consenti à la mort d'Henri, d'Henri le Cinquième, trop glorieux pour vivre longtemps! L'Angleterre ne perdit jamais un roi d'une telle valeur.

GLOCESTER. — L'Angleterre, jusqu'à lui, n'eut jamais un vrai roi. Il avait cette vertu à laquelle est dû le commandement; son épée, lorsqu'il la brandissait, aveuglait les hommes de ses éclairs; ses bras, quand ils s'ouvraient, mesuraient plus d'espace que les ailes d'un dragon; ses yeux étincelants, brûlant du feu de la colère, éblouissaient et faisaient reculer ses ennemis plus sûrement que le soleil de midi frappant d'aplomb sur leurs visages. Que dirai-je? ses actes sont au-dessus de tout discours: il ne leva jamais la main sans conquérir.

EXETER. — Nous portons le deuil en noir; pourquoi ne le portons-nous pas en sang? Henri est mort et ne revivra plus; nous entourons un cercueil de bois, et nous glorifions par nos présences princières la déshonnête victoire de la mort, comme des captifs liés à un char de triomphe. Que croire? devons-nous maudire les planètes de malheur qui ont ainsi comploté la chute de notre gloire? ou bien devons-nous penser que les Français à l'esprit subtil, nécromanciens et sorciers, par suite de la crainte dont il les remplissait, ont amené sa fin par des vers magiques?

L'ÉVÊQUE DE WINCHESTER. — C'était un roi béni du roi des rois. Le terrible jour du jugement ne sera pas si terrible aux Français que sa vue leur était terrible. Il combattit les batailles du Dieu des armées: ce sont les prières de l'Église qui le firent si prospère.

GLOCESTER. — L'Église! où est-elle? si les gens d'Église n'avaient pas prié, la trame de sa vie ne se serait pas si vite rompue. Tous tant que vous êtes, le prince que vous aimez, c'est le prince efféminé que vous pouvez dominer comme un écolier.

L'évêque de Winchester. — Glocester, quel que soit ce que nous aimons, tu es protecteur et tu vises à commander au prince et au royaume. Ta femme est orgueilleuse, et elle te tient en respect plus que ne le peuvent Dieu ou les pieux ministres de la religion.

Glocester. — Ne parle pas de religion, car tu aimes la chair, et dans tout le cours de l'année, tu ne vas jamais à l'église, à moins que ce ne soit pour prier contre tes ennemis.

Bedford. — Cessez, cessez ces querelles et tenez vos esprits en paix! Marchons à l'autel : hérauts, accompagnez-nous ; pour offrande, en place d'or, présentons nos armes, puisque les armes ne nous sont d'aucune utilité, maintenant que Henri est mort. Postérité, attends-toi à des années malheureuses, à des années où les enfants à la mamelle tetteront des pleurs aux yeux humides de leurs mères, où notre île sera un marais de larmes salées, et où il ne restera que les femmes pour pleurer les morts. Henri le Cinquième! j'invoque ton ombre; fais prospérer ce royaume; préserve-le des guerres civiles! combats contre nos planètes ennemies, dans le ciel où ton âme fera une bien plus glorieuse étoile que Jules César ou le brillant....

Entre un messager.

Le messager. — Mes honorables Lords, santé à vous tous! Je vous apporte de France de tristes nouvelles, des nouvelles de ruine, de massacre, de défaite : la Guyenne, la Champagne, Reims, Orléans, Paris, Gisors, Poitiers sont à peu près perdus.

Bedford. — Que dis-tu là, l'ami, devant le corps inanimé d'Henri? Parle doucement, ou bien la perte de ces grandes villes va lui faire secouer la mort et briser le plomb de son cercueil.

Glocester. — Paris est-il perdu? Rouen s'est-il rendu? Si Henri était rappelé à la vie, ces nouvelles lui feraient rendre l'âme une seconde fois.

Exeter. — Comment ces villes ont-elles été perdues? Quelle trahison s'y est employée?

Le messager. — Il n'y a pas eu trahison, mais bien manque d'hommes et d'argent. Il se murmure parmi les soldats que vous êtes divisés ici en plusieurs coteries, et qu'alors que vous devriez ordonner et livrer une bataille, vous êtes à disputer sur vos généraux. L'un voudrait une guerre d'escarmouches qui coûterait peu; un autre voudrait fuir bien vite, mais manque d'ailes pour cela; un troisième croit que, sans aucune dépense, la paix pourrait être obtenue par de belles paroles dorées. Réveillez-vous, réveillez-vous, nobles d'Angleterre! ne permettez pas à la lenteur de ternir les gloires que vous avez récemment acquises; les fleurs de lys sont moissonnées sur vos armes; la moitié du blason d'Angleterre est coupée.

Exeter. — Si les larmes nous avaient manqué pour ces funérailles, ces nouvelles les auraient appelées à flots.

Bedford. — C'est moi que ces nouvelles concernent; je suis régent de France. Donnez-moi ma cotte d'acier! je vais combattre pour reprendre la France. Arrière ces honteux vêtements de deuil! Je ferai aux Français des blessures par où, mieux que par leurs yeux, ils pourront pleurer leurs malheurs un instant suspendus.

Entre un second messager.

Second messager. — Lords, parcourez ces lettres pleines de mauvaises nouvelles. La France est presque tout entière révoltée contre les Anglais, sauf quelques petites villes sans importance: le dauphin Charles est couronné roi à Reims; le bâtard d'Orléans s'est joint à lui; René, duc d'Anjou, prend son parti; le duc d'Alençon épouse sa cause.

Exeter. — Le Dauphin couronné roi! Tous courent vers lui! Et nous, où courrons-nous pour éviter cette honte?

Glocester. — Nous ne courrons nulle part qu'à la gorge de nos ennemis. Bedford, si tu hésites, j'irai combattre.

Bedford. — Glocester, pourquoi doutes-tu de ma résolution? J'ai en pensée rassemblé une armée dont la France est déjà inondée.

Entre un troisième messager.

Le troisième messager. — Mes gracieux Seigneurs, pour augmenter les larmes dont vous mouillez à cette heure le catafalque du roi Henri, il me faut vous informer d'un sinistre combat entre le vaillant Lord Talbot et les Français.

L'évêque de Wincuester. — Comment! un combat où Talbot a vaincu, n'est-ce pas?

Le troisième messager. — Oh non; un combat où Lord Talbot a été vaincu et dont je vais vous donner le récit détaillé. Le dix d'août dernier, ce redouté Lord, en se retirant du siége d'Orléans avec six mille hommes de troupes à peine, s'est trouvé surpris et enveloppé par vingt-trois mille

TROISIÈME MESSAGER Mes gracieux Seigneurs, pour augmenter les larmes dont vous mouillez à cette heure le catafalque du roi Henri, il me faut vous informer d'un sinistre combat entre le vaillant Lord Talbot et les Français.

(Acte I, sc. I.)

Français. Il n'eut pas le loisir de ranger ses hommes en ordre de bataille; il manquait de piques pour les mettre devant ses archers, et en place il fallut se contenter de pieux pointus arrachés des haies et fichés en terre en toute hâte pour empêcher les cavaliers de briser ses rangs. Le combat a duré plus de trois heures : Talbot, vaillant au-dessus de tout ce qu'on peut penser, a fait des merveilles avec son épée et sa lance : il a envoyé des centaines d'hommes à l'enfer, et personne n'osait tenir devant lui : ici, là, partout, il tuait dans le courroux dont il était plein. Les Français criaient que le diable avait pris les armes, et toute l'armée le regardait faire avec étonnement : ses soldats, en voyant son courage indomptable, se sont mis à crier tout d'une voix : *Talbot! Talbot!* et se sont précipités au cœur de la bataille. A ce moment, la victoire aurait été pleinement remportée, si Sir John Falstoffe n'avait pas joué le rôle d'un lâche; il était dans le corps de réserve, placé derrière afin de suivre et de soutenir les premiers rangs, mais il a fui lâchement sans donner un seul coup d'épée. Alors il s'en est suivi un désastre général et un massacre; nos soldats furent enveloppés par leurs ennemis; un vil Wallon, pour gagner les bonnes grâces du Dauphin, frappa d'une lance dans le dos ce Talbot que toute la France, avec toutes ses forces réunies, n'osa pas regarder une seule fois en face.

Bedford. — Talbot est-il tué? Si cela est, je vais me tuer moi-même, pour être ici à vivre paresseusement dans la pompe et l'aisance, pendant qu'un si digne chef, manquant de secours, est livré à ses lâches ennemis.

Troisième messager. — Oh! non, il vit; mais il est fait prisonnier et avec lui ont été pris Lord Scales et Lord Hungerford : la plupart des autres ont été également pris ou massacrés.

Bedford. — Personne autre que moi ne paiera sa rançon. Je précipiterai le Dauphin de son trône et sa couronne sera la rançon de mon ami : j'échangerai quatre de leurs Seigneurs contre un des nôtres. Adieu, Milords; je cours à ma tâche : je vais de ce pas allumer en France des feux de joie pour fêter notre grand saint Georges. Je prendrai avec moi dix mille soldats dont les exploits sanglants feront trembler toute l'Europe.

Troisième messager. — Vous en aurez besoin, car Orléans est assiégé; l'armée anglaise a diminué et s'est affaiblie : le comte de Salisbury réclame des renforts, et parvient à peine à empêcher ses soldats de se révolter, parce qu'ils sont trop peu pour garder de telles multitudes.

Exeter. — Rappelez-vous, Lords, les serments que vous avez prêtés à Henri : vous avez promis ou bien d'étouffer entièrement le Dauphin, ou bien de l'amener obéissant à subir votre joug.

Bedford. — Je me le rappelle, moi, et je prends ici congé pour aller faire mes préparatifs. (*Il sort.*)

Glocester. — Je m'en vais à la Tour avec toute la diligence qui me sera possible pour inspecter l'artillerie et les munitions, et puis je proclamerai roi le jeune Henri. (*Il sort.*)

Exeter. — Je m'en vais à Eltham, où se trouve le jeune roi dont je suis nommé le gouverneur particulier, et là je prendrai les meilleures mesures que je pourrai pour sa sécurité. (*Il sort.*)

L'évêque de Winchester. — Chacun a sa place et ses fonctions à remplir : moi je suis laissé de côté; pour moi, il ne reste rien : mais je ne serai pas longtemps hors d'emploi; j'entends faire partir le roi d'Eltham et m'asseoir principal pilote au gouvernail de l'État. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

En France. — Devant Orléans.

Entrent CHARLES, LE DUC D'ALENÇON, RENÉ D'ANJOU *et autres, avec les troupes françaises.*

Charles. — Le véritable mouvement de Mars n'est pas plus connu sur la terre qu'il ne l'est dans le ciel; dernièrement il brillait du côté des Anglais; maintenant c'est nous qui sommes les vainqueurs, c'est sur nous qu'il sourit. Quelles sont les villes de quelque importance que nous ne possédions pas? Nous séjournons ici paisiblement près d'Orléans, tandis que les Anglais affamés, comme de pâles fantômes, nous assiégent mollement une heure par mois.

Le duc d'Alençon. — Ils soupirent après leur soupe et leurs grasses tranches de bœuf; il faut qu'ils soient nourris comme des mulets, et qu'ils portent leur provende pendue au cou, sinon ils vous ont un air piteux comme des souris noyées.

René d'Anjou. — Faisons lever le siége : pourquoi restons-nous ici à ne rien faire? ce Talbot, qui faisait l'objet de nos craintes habituelles, il est pris : il ne reste que Salisbury à la cervelle détraquée, et il peut dépenser sa bile en agitations

tant qu'il voudra; il n'a ni hommes ni argent pour faire la guerre.

CHARLES. — Sonnez, sonnez la charge! nous allons les attaquer. Relevons aujourd'hui l'honneur des Français humiliés! Je lui pardonne ma mort, à celui qui me tuera lorsqu'il me verra reculer d'un pas et fuir. (*Ils sortent.*)

Alarmes. Sorties, puis retraite. Rentrent CHARLES, LE DUC D'ALENÇON, RENÉ D'ANJOU, *et autres.*

CHARLES. — Qui vit jamais rien de semblable? Quels hommes est-ce que j'ai avec moi! chiens! lâches! poltrons! Je n'aurais jamais fui s'ils ne m'avaient pas laissé au milieu de mes ennemis.

RENÉ D'ANJOU. — Salisbury tue en désespéré; il a combattu comme un homme fatigué de la vie. Les autres Lords, pareils à des lions qui manquent de pâture, se précipitent sur nous comme sur une proie dont ils ont faim.

LE DUC D'ALENÇON. — Froissart, un de nos compatriotes, rapporte que sous le règne d'Édouard III, l'Angleterre n'enfantait que des Rolands et des Oliviers. Ce dire est plus justement vérifié par ce qui vient de se passer, car l'Angleterre n'a envoyé à ce dernier combat que des Samsons et des Goliaths. Un contre dix! de maigres canailles qui n'ont que les os! Qui aurait jamais supposé qu'ils eussent un tel courage et une telle audace?

CHARLES. — Laissons cette ville, car ces manants sont des fous furieux, et la faim ne les rendra que plus forcenés; je les connais depuis longtemps; ils démoliront les murailles avec les dents plutôt que d'abandonner le siége.

RENÉ D'ANJOU. — Je crois vraiment que leurs armes sont disposées de manière à frapper d'elles-mêmes, comme des horloges, par le moyen de quelques rouages singuliers ou de quelque invention; sans cela, ils ne pourraient jamais tenir autant qu'ils font. Mon avis est que nous devons les laisser tranquilles.

LE DUC D'ALENÇON. — Soit.

Entre LE BÂTARD D'ORLÉANS.

LE BÂTARD. — Où est le prince Dauphin? J'ai des nouvelles pour lui.

CHARLES. — Bâtard d'Orléans, vous êtes trois fois le bienvenu parmi nous.

LE BÂTARD. — Il me semble que vos physionomies sont tristes et vos attitudes celles de l'effroi: est-ce le dernier échec qui vous a jetés dans ce désespoir? Ne vous désespérez pas, car j'ai un secours tout prêt: j'amène avec moi une sainte fille qui, par une vision qui lui a été envoyée du ciel, est ordonnée pour faire lever ce siége insupportable et pour chasser les Anglais hors des frontières de France. Elle a en elle un profond esprit de prophétie qui dépasse celui des neuf Sibylles de l'ancienne Rome: elle peut révéler le passé et l'avenir. Répondez, l'introduirai-je? Croyez-en mes paroles, car elles sont certaines et infaillibles.

CHARLES. — Allez, appelez-la. (*Sort le bâtard.*) Mais auparavant, pour éprouver son génie, René, joue à ma place le rôle de Dauphin: questionne-la avec hauteur; donne à tes regards un caractère sévère; par ce moyen, nous découvrirons quelle est l'étendue de son génie. (*Il se retire à l'écart.*)

Rentre LE BÂTARD D'ORLÉANS *avec* LA PUCELLE.

RENÉ D'ANJOU. — Belle fille, est-ce toi qui accomplis ces choses merveilleuses?

LA PUCELLE. — René, est-ce toi qui penses me tromper? où est le Dauphin? Sors, sors de là où tu es: je te connais bien, quoique je ne t'aie jamais vu avant cette heure. Ne sois pas étonné, rien ne m'est caché. Je veux te parler en particulier. Reculez-vous, Messeigneurs, et laissez-nous un instant ensemble.

RENÉ D'ANJOU. — Elle va bien dès le premier coup.

LA PUCELLE. — Dauphin, je suis par naissance la fille d'un berger; mon esprit n'a été cultivé par aucune espèce d'art. Il a plu au ciel et à notre gracieuse Vierge de jeter leurs regards sur mon état misérable. Voici! pendant que je gardais mes tendres agneaux et que je livrais mes joues à la brûlante chaleur du soleil, la mère de Dieu a daigné m'apparaître, et, dans une vision pleine de majesté, m'a commandé de laisser mes basses occupations et de délivrer mon pays de ses calamités. Elle me promit son aide, m'assura du succès, se révéla elle-même au sein d'une gloire complète, et grâce à la lumière de ses clairs rayons qu'elle fit pénétrer en moi, elle me donna cette beauté dont je suis bénie et que vous pouvez voir, moi qui étais auparavant noire et hâlée. Adresse-moi telle question que tu voudras, et j'y répondrai spontanément; fais par le combat l'épreuve de mon courage, si tu l'oses, et tu

découvriras que je suis au-dessus de mon sexe. Tiens-toi pour bien certain de ceci, c'est que tu seras heureux, si tu m'acceptes pour ta compagne de guerre.

Charles. — Tu m'as étonné par tes paroles hautaines. Je ne veux soumettre ta valeur qu'à cette seule épreuve; tu lutteras avec moi en combat singulier; si tu triomphes, tes paroles sont véridiques; autrement je perds toute confiance.

La pucelle. — Je suis prête; voici mon épée au tranchant affilé, ornée de cinq fleurs de lys de chaque côté, que j'ai choisie dans le cimetière de Sainte-Catherine, en Touraine, dans un énorme tas de vieilles ferrailles.

Charles. — Alors, par le nom de Dieu, viens; je ne crains aucune femme.

La pucelle. — Et moi, tant que je vivrai, je ne fuirai pas devant un homme. (*Ils combattent.*)

Charles. — Arrête, retiens tes mains! Tu es une Amazone et tu combats avec l'épée de Déborah.

La pucelle. — La mère du Christ me soutient, sans cela, je serais trop faible.

Charles. — Quel que soit celui qui t'aide, c'est toi qui dois m'aider. Je brûle du désir impatient de t'avoir; tu as à la fois subjugué mon cœur et mes mains. Excellente Pucelle, si tel est ton nom, je veux être ton serviteur et non ton souverain; c'est le Dauphin de France qui t'adresse cette requête.

La pucelle. — Je ne dois consentir à aucun des rites de l'amour, car ma vocation sacrée me vient d'en haut : lorsque j'aurai chassé d'ici tous tes ennemis, alors je penserai à une récompense.

Charles. — En attendant, jette un gracieux regard sur ton esclave prosterné.

René d'Anjou. — Il me semble que Monseigneur cause bien longtemps.

Le duc d'Alençon. — Sans doute il confesse cette femme jusqu'au cotillon; sans cela il ne prolongerait pas si longtemps l'entretien.

René d'Anjou. — L'interrompons nous, puisqu'il n'a plus l'air de penser à rien?

Le duc d'Alençon. — Peut-être pense-t-il à plus de choses que nous ne le croyons, nous, pauvres gens : ces femmes sont de rusées tentatrices avec leurs langues.

René d'Anjou. — Monseigneur, en quel pays êtes-vous donc maintenant? Que décidez-vous? abandonnons-nous Orléans, ou non?

La pucelle. — Pardi, je vous dis non, moi, poltrons défiants! Combattez jusqu'au dernier souffle, je serai votre sauvegarde.

Charles. — Ce qu'elle dit, je le confirme; nous livrerons combat.

La pucelle. — Je suis marquée pour être le fléau des Anglais Cette nuit, je ferai sûrement lever le siége. Puisque j'entreprends de me mêler de cette guerre, espérez un été de la Saint-Martin, des jours d'alcyon. La gloire est pareille à un cercle fait sur l'eau qui ne cesse de s'élargir jusqu'à ce qu'il disparaisse à force de s'étendre. Le cercle de l'Angleterre a fini avec la mort d'Henri, et les gloires qu'il contenait dans sa circonférence se sont dispersées : maintenant je suis pareille à ce navire altier et insultant qui portait à la fois César et sa fortune.

Charles. — Si Mahomet fut inspiré par une colombe, tu es, toi, inspirée par un aigle. Ni Hélène, la mère du grand Constantin, ni les filles de saint Philippe ne t'égalaient. Brillante étoile de Vénus, tombée sur la terre, comment ferai-je pour t'adorer avec un respect suffisant?

Le duc d'Alençon. — Ne mettons aucun retard et faisons lever le siége.

René d'Anjou. — Femme, fais ce que tu pourras pour sauver nos honneurs. Chasse-les d'Orléans, et sois immortalisée.

Charles. — Nous allons tenter l'épreuve immédiatement; allons, marchons à cette entreprise : je ne croirai jamais à aucun prophète, s'il se trouve qu'elle ment. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Londres. — Tower Hill.

Entrent aux portes LE DUC DE GLOCESTER *avec ses gens en livrée bleue.*

Glocester. — Je viens aujourd'hui pour inspecter la Tour; je crains qu'il n'y ait là depuis la mort d'Henri, une administration peu sûre. Où sont ces gardiens qui ne se tiennent pas ici à leur poste? Ouvrez les portes, c'est Glocester qui appelle. (*Les serviteurs frappent.*)

Premier gardien, *de l'intérieur.* — Qui donc frappe ici si impérieusement?

Premier serviteur. — C'est le noble duc de Glocester.

Second gardien, *de l'intérieur.* — Qu'il soit ce qu'il voudra, vous ne pouvez pas entrer.

La Pucelle. Je te connais bien, quoique je ne t'aie jamais vu avant cette heure.

(Acte I, sc. II.)

Premier serviteur. — Scélérats, c'est ainsi que vous répondez au Lord protecteur?

Premier gardien, *de l'intérieur.* — Le Lord Dieu le protége! Voilà comment nous lui répondons. Nous ne pouvons faire autrement qu'il ne nous est ordonné.

Glocester. — Qui vous a donné des ordres? et quelle est la volonté qui passe avant la mienne? Il n'y a d'autre protecteur du royaume que moi. Brisez ces portes, je vous y autorise : allons-nous nous laisser railler par des valets et des gens de rien?

Les gens de GLOCESTER *se précipitent sur les portes de la Tour;* WOODVILLE, *le lieutenant de la Tour, parle de l'intérieur.*

Woodville, *de l'intérieur.* — Quel est ce bruit? Quels traîtres avons-nous ici?

Glocester. — Lieutenant, est-ce vous dont j'entends la voix? Ouvrez les portes; c'est Glocester qui voudrait entrer.

Woodville, *de l'intérieur.* — Prenez patience, noble duc, je ne dois pas ouvrir; le cardinal de Winchester le défend. J'ai de lui exprès commandement de ne laisser entrer ni vous ni aucun des vôtres.

Glocester. — Cœur tremblant de Woodville, est-ce que tu places plus haut que moi l'arrogant Winchester, cet altier prélat que Henri, notre feu Souverain, ne put jamais souffrir? Tu n'es l'ami ni de Dieu ni du roi; ouvre les portes, ou je vais te mettre dehors promptement.

Les serviteurs. — Ouvrez les portes au Lord protecteur, ou nous allons les briser si vous n'obéissez pas promptement.

Les serviteurs de GLOCESTER *se précipitent de nouveau sur les portes de la tour. Entre* L'ÉVÊQUE DE WINCHESTER *avec ses* SERVITEURS *en livrée brune.*

L'ÉVÊQUE DE WINCHESTER. — Qu'est-ce donc, ambitieux Humphroy? que veut dire cela?

GLOCESTER. — Tonsuré de prêtre, est-ce toi qui ordonnes de me fermer les portes?

L'ÉVÊQUE DE WINCHESTER. — Oui, c'est moi, abusif *trahisseur*, et non protecteur du roi et du royaume.

GLOCESTER. — Arrière, conspirateur manifeste, toi qui as comploté pour assassiner notre défunt Souverain; toi qui donnes des indulgences aux catins pour pécher : je m'en vais te faire berner sous ton chapeau de cardinal, si tu persistes dans ton insolence.

L'ÉVÊQUE DE WINCHESTER. — Non, recule, toi; je ne bougerai pas d'un pouce : que ce point de terre soit Damas, et toi, sois Caïn le maudit. Tu peux tuer ton frère Abel, si tu le veux.

GLOCESTER. — Je ne te tuerai pas, mais je te chasserai, et je me servirai pour t'emporter d'ici, de ta robe écarlate, comme on se sert de langes pour emporter un enfant.

L'ÉVÊQUE DE WINCHESTER. — Fais, si tu l'oses, je te défie en face!

GLOCESTER. — Comment, je suis bravé et défié en face! Dégainez, amis, pour savoir à qui appartiendra cette place privilégiée : habits bleus contre habits bruns. Prêtre, prenez garde à votre barbe; je vous la tirerai, et je vous soufletterai solidement : je foulerai sous mes pieds ton chapeau de cardinal; en dépit du pape et des dignités de l'Église, je te traînerai ici, de long en large, par les oreilles.

L'ÉVÊQUE DE WINCHESTER. — Glocester, tu auras à répondre de cela devant le pape.

GLOCESTER. — Oie de Winchester! Je crie, moi, une corde, une corde! Allons, chassez-les d'ici; pourquoi les y laissez-vous? Je vais te chasser d'ici, loup revêtu de la peau de l'agneau. Arrière, habits bruns! Arrière, hypocrite en robe écarlate!

Ici GLOCESTER *et ses serviteurs attaquent l'autre parti. Au milieu du tohu-bohu, entrent* LE LORD MAIRE DE LONDRES *et* SES OFFICIERS.

LE LORD MAIRE. — Fi, Milords, osez-vous, vous qui êtes les magistrats suprêmes, troubler outrageusement ainsi la paix publique!

GLOCESTER. — Paix, maire! tu connais peu les affronts que j'ai reçus : voici Beaufort qui n'a d'égards ni pour Dieu, ni pour le roi, et qui a détourné la Tour de son usage pour son profit particulier.

L'ÉVÊQUE DE WINCHESTER. — Et voilà Glocester, l'ennemi des citoyens, l'homme qui perpétuellement pousse à la guerre et jamais à la paix, qui impose vos bourses indépendantes de taxes énormes, qui cherche à renverser la religion, parce qu'il est protecteur du royaume; il voudrait retirer les armes de la Tour pour se couronner roi et supprimer le prince.

GLOCESTER. — Je te répondrai, non par des mots, mais par des coups. (*Nouvelle rixe.*)

LE LORD MAIRE. — Il ne me reste plus, dans cette lutte tumultueuse, qu'à faire une proclamation publique : avance, officier, et parle aussi haut que tu pourras.

L'OFFICIER, *lisant.* — « Nous commandons et ordonnons, au nom de Son Altesse, à tous hommes ici assemblés en armes aujourd'hui contre la paix de Dieu et du roi, de se rendre à leurs logis respectifs, et de ne porter, employer, ou manier désormais d'épée, d'arme, ou de poignard, sous peine de mort. »

GLOCESTER. — Cardinal, je ne veux pas être un violateur de la loi : mais nous nous retrouverons et nous nous ouvrirons amplement nos âmes.

L'ÉVÊQUE DE WINCHESTER. — Glocester, nous nous retrouverons; à tes dépens, sois-en sûr. J'aurai le sang de ton cœur pour l'affaire d'aujourd'hui.

LE LORD MAIRE. — Je vais faire crier : *aux bâtons!* si vous ne vous en allez pas. Ce cardinal est plus altier que le diable.

GLOCESTER. — Maire, adieu; tu ne fais que ton devoir.

L'ÉVÊQUE DE WINCHESTER. — Abominable Glocester! garde bien ta tête; car je prétends l'avoir avant longtemps. (*Sortent, chacun de son côté, Glocester et l'évêque de Winchester avec leurs serviteurs.*)

LE LORD MAIRE. — Veillez à faire évacuer la place, et puis nous partirons. Bon Dieu, quel orgueil vous ont ces nobles! moi, je ne me bats pas une fois en quarante ans. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

En France. — Devant Orléans.

Entrent sur les remparts LE MAITRE CANONNIER *et* SON FILS.

LE MAÎTRE CANONNIER. — Maraud, tu sais comment Orléans est assiégé et comment les Anglais ont emporté les faubourgs.

LE FILS. — Je le sais, père, et j'ai souvent tiré sur eux, quoique malheureusement mes coups aient manqué leur but.

LE MAÎTRE CANONNIER. — Mais maintenant ils ne le manqueront pas. Laisse-toi diriger par moi : je suis maître canonnier de cette ville ; il me faut faire quelque chose qui me procure honneur. Les espions du prince m'ont informé que les Anglais, fortement retranchés dans les faubourgs, ont l'habitude d'aller par une porte secrète grillée de fer, à la tour là-bas, d'où ils dominent la cité, et que de là ils découvrent les points par où leurs canonnades et leurs assauts peuvent le mieux nous nuire. Pour détruire cet inconvénient, j'ai pointé contre la tour une pièce d'artillerie, et ces trois derniers jours pleins, j'ai veillé pour savoir si je les découvrirais. Veille maintenant, toi, car je ne peux rester plus longtemps. Si tu aperçois quelqu'un, cours vite m'en informer ; tu me trouveras chez le gouverneur. (*Il sort.*)

LE FILS. — Je vous le promets, père ; ne prenez pas souci, je n'aurai pas besoin de vous importuner si je puis les apercevoir.

Entre dans l'appartement supérieur d'une tour LES LORDS SALISBURY *et* TALBOT, SIR WILLIAM GLANSDALE, SIR THOMAS GARGRAVE *et autres.*

SALISBURY. — Talbot, ma vie, ma joie est de retour ! Comment as-tu été traité pendant que tu étais prisonnier ? Et par quels moyens as-tu retrouvé ta liberté ? Apprends-le-moi, je t'en prie, sur le sommet de cette tour.

TALBOT. — Le duc de Bedford avait un prisonnier appelé le brave Seigneur Ponton de Saintrailles : j'ai été échangé et racheté contre lui. Mais auparavant, par mépris, ils avaient voulu m'échanger avec un homme d'armes de beaucoup inférieur à celui-là, proposition que j'ai refusée avec dédain, en demandant la mort plutôt que d'être si bassement estimé. Enfin, j'ai été racheté aux conditions que je désirais. Mais que ce traître de Falstoffe fait saigner mon cœur ! je l'exécuterais de mes propres mains, si je l'avais en mon pouvoir.

SALISBURY. — Tu ne me dis pas toutefois comment tu as été traité.

TALBOT. — Par des railleries, des mépris, d'outrageants brocards. Ils m'ont exposé en pleine place de marché, pour être un spectacle public : Voilà, disaient-ils, la terreur des Français, le mannequin qui fait si peur à nos enfants. Alors je m'échappai des mains des officiers qui me conduisaient, et, avec mes ongles, j'arrachai des pierres dans la terre, pour les jeter aux spectateurs de ma honte. Mon aspect terrible fit fuir ces gens ; nul n'osa s'approcher de moi par crainte d'une mort soudaine. Ils ne jugèrent pas que des murailles grillées fussent assez sûres pour me retenir ; car la crainte que mon nom avait répandue parmi eux était si grande, qu'ils supposaient que je pouvais briser des barres de fer et mettre en pièces des poteaux de diamant. Aussi m'avaient-ils entouré d'une garde d'hommes choisis qui était à mes côtés à toute minute, et si je faisais mine seulement de sortir du lit, ils étaient prêts à me fusiller au cœur.

SALISBURY. — Je suis affligé d'apprendre les tourments que tu as endurés ; mais nous serons suffisamment vengés. C'est maintenant l'heure du souper dans Orléans : ici, par cette grille, je puis compter jusqu'au dernier homme et voir comment les Français se fortifient. Regardons ; c'est un spectacle qui t'amusera beaucoup. Sir Thomas Gargrave et Sir William Glansdale, donnez-moi vos opinions les plus franches : quel est le point sur lequel il vaudra mieux entreprendre notre prochaine attaque.

GARGRAVE. — La porte du Nord, je crois ; car là se tiennent les Seigneurs.

GLANSDALE. — Et moi, je crois que c'est ici, sur le boulevard du pont.

TALBOT. — Si je vois bien, cette ville peut être affamée, ou bien affaiblie par de légères escarmouches. (*Une canonnade part de la ville. Salisbury et Sir Thomas Gargrave tombent.*)

SALISBURY. — O Seigneur, ayez pitié de nous, misérables pécheurs !

GARGRAVE. — O Seigneur, ayez pitié de moi, malheureux !

Talbot. — Quel est donc cet accident qui est venu subitement nous faire obstacle? Parle, Salisbury, si toutefois tu peux parler? A quel point te sens-tu blessé, miroir de tous les hommes de guerre? Un de tes yeux et une de tes joues enlevés! Maudite soit cette tour! maudite soit la main fatale qui a exécuté cette douloureuse tragédie! Salisbury vainquit dans treize batailles; ce fut lui qui, le premier, dressa à la guerre Henri le Cinquième : tant qu'une trompette sonnait ou qu'un tambour battait, son épée ne cessait de frapper dans le combat. Vis-tu encore, Salisbury? Quoique la parole te manque, il te reste un œil pour chercher au ciel la miséricorde : avec un seul œil le soleil embrasse le monde entier. Ciel, ne sois miséricordieux pour aucun des vivants, si Salisbury ne peut obtenir de toi miséricorde! Emportez d'ici son corps; j'aiderai à l'ensevelir. Sir Thomas Gargrave, vis-tu encore? Parle à Talbot; allons, lève sur lui tes yeux. Salisbury, console ton âme avec cette pensée; tu ne mourras pas, tant que..., il me fait signe de la main et me sourit comme pour me dire : « Quand je serai mort et parti, souviens-toi de me venger sur les Français. » Je le ferai, Plantagenet, et pareil à toi, Néron, je jouerai du luth en regardant brûler les villes. Rien que mon nom sera le malheur de la France. (*On entend le tonnerre, puis immédiatement après une alarme.*) Quel est ce remue-ménage? Quel est ce tonnerre dans les cieux? D'où viennent cette alarme et ce bruit?

Entre un messager.

Le messager. — Milord, Milord, les Français ont rassemblé leurs troupes! le Dauphin, accompagné d'une Jeanne la Pucelle, une sainte prophétesse nouvellement révélée, est venu avec de grandes forces pour faire lever le siége. (*Salisbury se relève et gémit.*)

Talbot. — Écoutez, écoutez comme gémit en mourant Salisbury! Cela déchire son cœur de ne pouvoir être vengé. Français, je serai pour vous un autre Salisbury. Pucelle ou puce, dauphin ou marsouin, je foulerai vos cœurs sous les sabots de mon cheval et je ferai une marmelade de vos cervelles écrasées. Conduisez-moi sous la tente de Salisbury, et alors nous chercherons à savoir quelle est la mesure du courage de ces poltrons de Français. (*Ils sortent, enlevant les corps.*)

SCÈNE V.

Orléans. — Devant une des portes de la ville.

Alarmes. Escarmouches. Entre TALBOT *poursuivant* LE DAUPHIN. *Il le pousse dans la ville et sort. Alors entre* JEANNE LA PUCELLE *chassant les Anglais devant elle. Elle sort en les poursuivant; puis rentre* TALBOT.

Talbot. — Où sont ma vigueur, ma valeur, ma force? Nos troupes anglaises se retirent, je ne puis les arrêter; une femme revêtue d'une armure les chasse! La voici, la voici qui vient.

Entre LA PUCELLE.

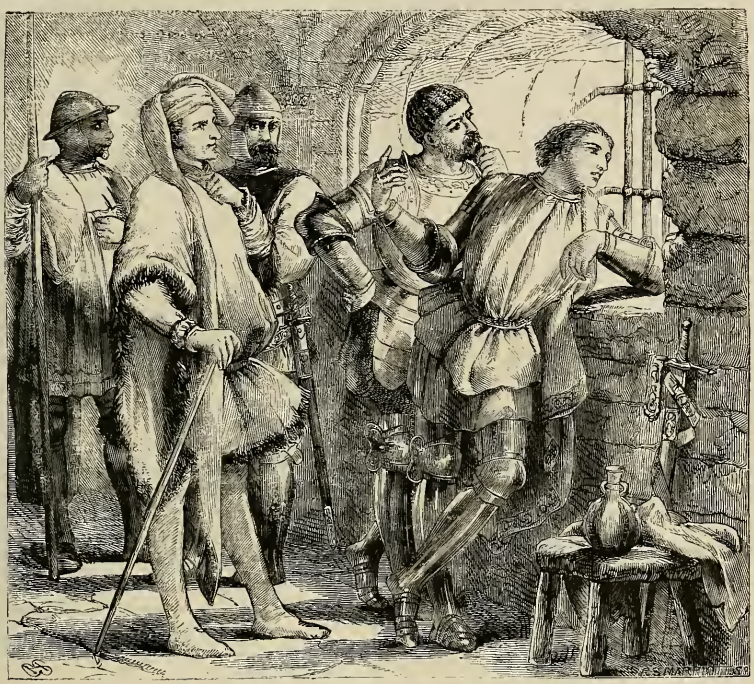
Talbot. — Je veux avoir un bout de combat avec toi. Diable ou femelle du diable, je t'exorcise: je veux te tirer du sang; tu es une sorcière, rapporte sur-le-champ ton âme à celui que tu sers.

La Pucelle. — Viens, viens, c'est moi seule qui dois te déshonorer. (*Ils combattent.*)

Talbot. — Cieux, pouvez-vous souffrir que l'enfer prévale ainsi? Je ferai rompre ma poitrine dans mon effort pour rassembler mon courage, et je briserai mon armure par le milieu sur mes épaules, mais je châtierai cette hautaine catin. (*Ils combattent de nouveau.*)

La Pucelle, *se retirant.* — Adieu, Talbot; ton heure n'est pas encore venue : il faut que j'aille ravitailler Orléans. Surprends-moi, si tu peux; je méprise ta force. Va, va relever le courage de tes gens affamés; aide Salisbury à faire son testament: cette journée est à nous, comme le seront bien d'autres. (*La Pucelle entre dans la ville avec des soldats.*)

Talbot. — Mes pensées tourbillonnent comme une roue de potier. Je ne sais ni où je suis, ni ce que je fais : une sorcière peut, comme Annibal, repousser nos troupes par la crainte, non par la force, et vaincre comme il lui plaît. C'est ainsi que les abeilles sont chassées de leurs ruches par la fumée, et les colombes de leurs nids par les mauvaises odeurs. Ils nous ont appelés chiens anglais à cause de notre opiniâtreté; en effet, nous nous sauvons maintenant en criant comme des caniches. (*Courte alarme.*) Écoutez-moi, compatriotes! ou bien renouvelez le combat, ou bien arrachez les lions du manteau de l'Angleterre. Renoncez à votre patrie; prenez pour armes un mouton à la place d'un lion : le mouton ne fuit pas avec moitié autant de timi-



SALISBURY. Ici, par cette grille, je puis compter jusqu'au dernier homme et voir comment les Français se fortifient. Regardons, c'est un spectacle qui t'amusera beaucoup. (Acte I, sc. IV.)

dité devant le loup, ni le cheval ou le bœuf devant le léopard, que vous ne fuyez devant vos esclaves si souvent subjugués par vous. (*Alarme. Une autre escarmouche.*) Cela ne sera pas. Retirez-vous dans vos tranchées : vous avez tous consenti à la mort de Salisbury, car nul de vous ne veut frapper un coup pour le venger. La Pucelle est entrée dans Orléans, en dépit de nous et de tout ce que nous pourrions faire. Oh! que je voudrais mourir avec Salisbury! La honte de ce jour me forcera à cacher ma tête. (*Alarme. Retraite. Sortent Talbot et ses forces.*)

SCÈNE VI.

Même décor.

Fanfares. Entrent sur les murailles LA PUCELLE, CHARLES, RENÉ D'ANJOU, LE DUC D'ALENÇON *et des soldats.*

LA PUCELLE. — Faites avancer sur les murailles vos étendards flottants; Orléans est délivré des loups anglais : c'est ainsi que Jeanne la Pucelle a tenu sa parole.

CHARLES. — Très-divine créature, fille brillante d'Astrée, comment t'honorerai-je pour ce succès? Tes promesses sont comme les jardins d'Adonis, qui un jour étaient en fleurs et le lendemain donnaient des fruits. France, triomphe dans ta glorieuse prophétesse! La ville d'Orléans est délivrée : un plus heureux succès n'échut jamais à notre État.

RENÉ D'ANJOU. — Pourquoi les cloches ne sonnent-elles pas à toutes volées dans la ville? Dauphin, commande aux citoyens de faire des feux de joie, et de festoyer et de banqueter en pleine rue, pour célébrer le succès que Dieu nous a donné.

LE DUC D'ALENÇON. — Toute la France sera transportée de bonheur et de joie, lorsqu'on apprendra quels hommes nous nous sommes montrés.

Charles. — C'est par Jeanne, et non pas par nous, que cette journée a été gagnée. Pour ce succès, je partagerai ma couronne avec elle, et tous les prêtres et moines de mon royaume chanteront en procession ses louanges sans fin. Je lui élèverai une pyramide plus belle que ne le fut jamais celle de Rhodope de Memphis. En mémoire d'elle, lorsqu'elle sera morte, ses cendres, renfermées dans une urne plus précieuse que le coffre aux riches joailleries de Darius, seront portées, aux grandes fêtes, devant les rois et les reines de France. Nous ne combattrons pas plus longtemps au cri de *Saint-Denys*, c'est Jeanne la Pucelle qui sera désormais la Sainte de la France. Entrons et allons banqueter royalement après cet heureux jour de victoire. (*Ils sortent. Fanfares.*)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Devant Orléans.

Entrent près des portes un sergent français *et* deux sentinelles.

Le sergent. — Messieurs, prenez vos postes et soyez vigilants : si vous entendez quelque bruit ou si vous apercevez quelque soldat près des remparts, faites-nous-en parvenir avis au corps de garde par quelque signal clair.

Première sentinelle. — Vous en serez averti, sergent. (*Sort le sergent.*) Voilà comment, tandis que les autres dorment tranquillement dans leur lit, nous sommes contraints, nous autres pauvres serviteurs, de veiller, sous le froid et la pluie, dans les ténèbres.

Entrent TALBOT, BEDFORD, LE DUC DE BOURGOGNE *et leurs forces, avec des échelles d'escalade. Leurs tambours battent une marche funèbre.*

Talbot. — Lord régent, et vous, duc redouté de Bourgogne, par l'alliance de qui les régions de l'Artois, de la Picardie et du pays Wallon nous sont amies, en cette heureuse nuit les Français sont endormis dans la sécurité après avoir toute cette journée trinqué et banqueté. Saisissons donc cette occasion, la meilleure que nous puissions trouver, pour leur rendre leur fraude, exécutée par l'artifice et la noire sorcellerie?

Bedford. — Lâche France! comme il fait injure à sa renommée en désespérant de la force de son bras au point de s'unir à des sorcières et d'employer le secours de l'enfer.

Le duc de Bourgogne. — Les traîtres n'ont jamais d'autre compagnie. Mais qu'est-ce que cette Pucelle qu'ils prétendent si pure?

Talbot. — Une vierge, à ce qu'ils disent.

Bedford. — Une vierge! et si martiale que cela!

Le duc de Bourgogne. — Prions Dieu qu'elle ne passe pas homme avant longtemps, si elle continue à porter l'armure sous l'étendard des Français, comme elle a commencé.

Talbot. — Bon, laissons-les entretenir commerce et conversation avec les démons : Dieu est notre forteresse à nous; en son nom qui donne la victoire, prenons la résolution d'escalader leurs remparts de pierre.

Bedford. — Monte, brave Talbot; nous te suivrons.

Talbot. — Pas tous ensemble; il vaut mieux, je crois, que nous fassions notre entrée de divers côtés, afin que s'il arrive que l'un de nous succombe, un autre puisse se dresser cependant contre leur force.

Bedford. — Accordé; je passerai par ce coin-ci.

Le duc de Bourgogne. — Et moi par celui-là.

Talbot. — Et Talbot montera par ce point-ci, où il y trouvera son tombeau. Salisbury, cette nuit va montrer combien je suis fidèle à la fois et à ton souvenir et au droit d'Henri d'Angleterre. (*Les*

Anglais escaladent les remparts, en criant Saint-Georges! Talbot! et tous entrent dans la ville.)

La sentinelle. — Aux armes! aux armes! l'ennemi donne l'assaut.

Les Français sautent en chemises sur les remparts. Entrent de divers côtés LE BATARD D'ORLÉANS, LE DUC D'ALENÇON *et* RENÉ D'ANJOU *à demi équipés.*

Le duc d'Alençon. — Eh bien! qu'est-ce là, Messeigneurs! quoi, comme ça, sans être habillés?

Le batard d'Orléans. — Sans être habillés! oui, et heureux de l'avoir échappé si belle.

René d'Anjou. — Il n'était que temps, je crois, de nous éveiller et de quitter nos lits, lorsque nous avons entendu ces cris d'alarmes à nos portes.

Le duc d'Alençon. — De tous les faits d'armes que j'ai vus, depuis mes débuts militaires, je n'en ai jamais vu d'aussi aventureux et d'aussi désespéré que celui-là.

Le batard d'Orléans. — Je crois que ce Talbot est un diable d'enfer.

René d'Anjou. — S'il ne vient pas de l'enfer, les cieux, à coup sûr, le favorisent.

Le duc d'Alençon. — Voici venir Charles; je m'émerveille de sa promptitude.

Le batard d'Orléans. — Bah! la sainte Jeanne était sa sentinelle.

Entrent CHARLES *et* LA PUCELLE.

Charles. — Est-ce là ta fourberie, Dame trompeuse? as-tu commencé, pour nous amorcer, par nous faire obtenir un petit gain, afin que notre perte pût être dix fois aussi grande?

La Pucelle. — Pourquoi Charles se montre-t il impatient avec son amie? Voulez-vous que mon pouvoir soit le même à toutes les heures? Dois-je toujours vaincre, quand je dors comme quand je veille, ou bien allez-vous me blâmer et rejeter cette faute sur moi? Imprévoyants soldats! si vous aviez fait bonne garde, ce malheur soudain ne serait pas arrivé.

Charles. — Duc d'Alençon, c'est votre faute à vous, qui étant cette nuit capitaine de la garde, n'avez pas mieux rempli cette charge si pleine de responsabilité.

Le duc d'Alençon. — Si tous vos quartiers avaient été aussi sûrement gardés que celui dont j'avais le commandement, nous n'aurions pas été ainsi honteusement surpris.

Le batard. — Le mien était sûr.

René d'Anjou. — Et le mien aussi, Monseigneur.

Charles. — Quant à moi, j'ai employé la plus grande partie de la nuit à passer et à repasser dans son quartier à elle et dans le mien pour faire relever les sentinelles : comment donc et par quelle voie ont-ils pu pénétrer?

La Pucelle. — Messeigneurs, ne vous demandez pas plus longtemps comment et par quelle route ce fait s'est produit : il est sûr qu'ils ont trouvé quelque point faiblement gardé par où ils ont fait brèche. Maintenant il ne nous reste d'autre parti à prendre que de rassembler nos soldats épars et dispersés, et d'arrêter de nouvelles mesures pour leur nuire.

Alarme. Entre un soldat anglais, *criant Talb. t! Talbot! Ils s'enfuient en laissant leurs habits derrière eux.*

Le soldat anglais. — J'aurai le courage de prendre ce qu'ils ont laissé. Le cri de Talbot me vaut une épée, car je me suis fait une charge de nombreuses dépouilles en me servant de son nom pour toute arme. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

Orléans. — Dans l'intérieur de la ville.

Entrent TALBOT, BEDFORD, LE DUC DE BOURGOGNE, un capitaine *et autres.*

Bedford. — Le jour commence à poindre et la nuit, dont le manteau noir comme l'abîme recouvrait la terre, s'est enfuie. Sonnons ici la retraite et cessons notre chaude poursuite. (*La retraite sonne.*)

Talbot. — Apportez le corps du vieux Salisbury et déposez-le sur la place du marché, au beau milieu de cette ville maudite. J'ai maintenant payé mon vœu à son âme; cette nuit, pour chacune des gouttes de sang qui se sont écoulées de son corps, il est mort au moins cinq Français. Pour que les siècles futurs puissent contempler la ruine qui fut accomplie pour le venger, je ferai ériger dans leur principale église une tombe où son cadavre sera enterré. Sur cette tombe, pour que chacun puisse en lisant être informé, je ferai graver la relation du siége d'Orléans, la manière dont la trahison opéra sa mort lamentable, et quelle terreur il avait été pour la France. Mais, Milord, au milieu de tous nos sanglants massacres, je m'étonne

que nous ne nous soyons pas rencontrés avec Sa Grâce le Dauphin, avec son champion nouveau venu, la vertueuse Jeanne d'Arc, ni avec aucun de ses traîtres alliés.

Bedford. — On croit, Lord Talbot, que lorsque le combat a commencé, réveillés subitement de leur épais sommeil, ils ont sauté par-dessus les murailles pour chercher un refuge dans la campagne.

Le duc de Bourgogne. — Moi-même (autant que j'ai pu le discerner au milieu de la fumée et des épaisses vapeurs de la nuit), je suis sûr d'avoir aperçu le Dauphin et sa donzelle courir à toutes jambes, enlacés l'un à l'autre comme un couple de colombes amoureuses qui ne peuvent vivre séparées ni le jour ni la nuit. Lorsque toutes choses seront ici en ordre, nous leur donnerons la chasse avec toutes nos forces.

Entre un messager.

Le messager. — Salut à tous, Messeigneurs. Lequel d'entre cette société princière dois-je appeler le belliqueux Talbot, si fort renommé pour ses actions dans le royaume de France?

Talbot. — Voici Talbot; qui veut lui parler?

Le messager. — La comtesse d'Auvergne, cette vertueuse Dame, pleine d'une humble admiration pour ta renommée, te fait supplier par moi, puissant Lord, de lui accorder la faveur de visiter le pauvre château où elle se trouve, afin qu'elle puisse se vanter d'avoir contemplé l'homme dont la gloire remplit le monde de son bruit.

Le duc de Bourgogne. — En est-il ainsi? En ce cas, je crois que nos guerres vont tourner à une paisible comédie, puisque les Dames demandent à être visitées. Vous ne pouvez pas, Milord, dédaigner ses gentilles avances.

Talbot. — Non, certes, croyez-le bien; car là où l'éloquence de tout un peuple d'hommes n'a pu prévaloir, la douceur d'une femme a su cependant triompher. En conséquence, dis-lui que je lui renvoie de grands remerciements et que j'irai la visiter en toute obéissance. Est-ce que vos Honneurs ne me tiendront pas compagnie?

Bedford. — Non vraiment; ce serait faire plus que n'en ordonne la politesse, et j'ai entendu dire que les hôtes qui ne sont pas invités sont surtout bienvenus quands ils s'en vont.

Talbot. — Eh bien alors, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement, j'irai seul mettre à l'épreuve la courtoisie de cette Dame. Venez ici, capitaine. (*Il parle à l'oreille de ce capitaine.*) Vous comprenez ma pensée?

Le capitaine. — Oui, Milord, et j'agirai en conséquence. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

En Auvergne. — La cour d'un château.

Entrent LA COMTESSE D'AUVERGNE *et son* CONCIERGE.

La comtesse d'Auvergne. — Concierge, souviens-toi des ordres que je t'ai donnés; et lorsque tu les aura exécutés, apporte-moi les clefs.

Le concierge. — Cela sera fait, Madame.

La comtesse d'Auvergne. — Le plan est dressé: si tout marche bien, cet exploit me rendra aussi fameuse que la mort de Cyrus rendit fameuse Thomyris de Scythie. Grande est la renommée de ce terrible chevalier, et celle de ses exploits ne l'est pas moins. Mes yeux voudraient bien être mis à même, après mes oreilles, de donner leur opinion sur cette rare réputation.

Entrent le messager *et* TALBOT.

Le messager. — Madame, selon le désir manifesté par Votre Seigneurie, Lord Talbot est venu, sollicité par votre message.

La comtesse d'Auvergne. — Et il est le bienvenu. Quoi! est-ce là l'homme?

Le messager. — Oui, Madame.

La comtesse d'Auvergne. — Est-ce là le fléau de la France? Est-ce là ce Talbot dont la terreur s'étend si loin que son nom sert aux mères à calmer les cris de leurs enfants? Je vois que cette renommée était fabuleuse et fausse. Je m'attendais à voir un Hercule, un second Hector, par son aspect sévère et la large proportion de ses membres solidement liés. Hélas! c'est un enfant, un nain ridicule! Ce ne peut être ce nabot, faible et rabougri, qui frappe ses ennemis d'une telle terreur!

Talbot. — Madame, j'ai pris la hardiesse de vous importuner; mais puisque Votre Seigneurie n'est pas de loisir, je choisirai un autre moment pour la visiter. (*Il fait quelques pas pour partir.*)

La comtesse d'Auvergne. — Eh bien! qu'est-ce qui lui prend maintenant? Demandez-lui où il va.

Le messager. — Arrêtez, Milord Talbot, car

La sentinelle. Aux armes! aux armes! L'ennemi donne l'assaut.
(Acte II, sc. I.)

Madame désire savoir la cause de votre brusque départ.

TALBOT. — Parbleu! comme elle ne sait que croire, je sors pour lui certifier que c'est Talbot qui est ici.

Rentre LE CONCIERGE *avec des clefs.*

LA COMTESSE D'AUVERGNE. — Si c'est toi, en ce cas tu es prisonnier.

TALBOT. — Prisonnier! de qui?

LA COMTESSE D'AUVERGNE. — De moi, Lord altéré de sang; c'est dans ce but que je t'ai attiré dans ma maison. Longtemps ton ombre a été mon esclave, car ton portrait est pendu dans ma galerie; mais c'est ta réalité qui va subir maintenant le sort de ton image. J'enchaînerai tes jambes et tes bras, à toi, dont la tyrannie, depuis tant d'années, dévaste notre pays, massacre nos citoyens, et envoie nos fils et nos maris en captivité.

TALBOT. — Ah! ah! ah!

LA COMTESSE D'AUVERGNE. — Tu ris, misérable! ta joie se changera en lamentations.

TALBOT. — Je ris de voir que Votre Seigneurie est assez infatuée pour croire qu'elle a en sa possession autre chose sur quoi exercer sa vengeance que l'ombre de Talbot.

LA COMTESSE D'AUVERGNE. — Comment, n'es-tu pas cet homme?

TALBOT. — Lui-même.

LA COMTESSE D'AUVERGNE. — Eh bien alors, j'ai aussi la réalité.

TALBOT. — Non, non, je ne suis que l'ombre de moi-même : vous vous trompez, ma réalité n'est pas ici; ce que vous voyez n'est que la plus petite partie, que la moindre portion de mon humanité: je vous le dis, Madame, si toute ma personne était ici, elle est d'une telle ampleur et d'une telle hauteur que vos appartements ne pourraient pas la contenir.

LA COMTESSE D'AUVERGNE. — C'est un marchand d'énigmes, à coup sûr; il est ici, et cependant il n'est pas ici : comment ces contradictions peuvent-elles s'accorder?

TALBOT. — C'est ce que je vais vous montrer immédiatement. (*Il sonne du cor. Des tambours battent; une décharge d'artillerie retentit. Les portes sont forcées et des soldats entrent.*) Qu'en dites-vous, Madame? Êtes-vous maintenant persuadée que Talbot n'est que l'ombre de lui même? Voici la substance, les muscles, les bras, la force avec lesquels il met sous le joug vos cous rebelles, rase vos cités, bouleverse et plonge, en quelques minutes, vos villes dans la désolation.

LA COMTESSE D'AUVERGNE. — Victorieux Talbot! pardonne ma fourberie : je découvre que tu n'es pas moins grand que le disait la renommée, et que tu es supérieur à ce que ta personne physique ferait croire. Que ma présomption ne provoque pas ta colère, car je suis affligée de ne pas t'avoir reçu avec respect tel que tu es.

TALBOT. — Ne soyez pas effrayée, belle Dame, et ne vous méprenez pas sur l'âme de Talbot, autant que vous vous êtes méprise sur sa personne extérieure. Ce que vous avez fait ne m'a pas offensé; je ne sollicite d'autre satisfaction que d'obtenir de vous la permission de nous laisser goûter à votre vin et de voir quelles provisions vous avez: car les estomacs des soldats sont toujours en bonnes dispositions.

LA COMTESSE D'AUVERGNE. — De tout mon cœur, et croyez-moi honorée de traiter dans ma maison un si grand guerrier. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Londres. — Le jardin du Temple.

Entrent LES COMTES DE SOMERSET, DE SUFFOLK *et* DE WARWICK; RICHARD PLANTAGENET, VERNON *et un* HOMME DE LOI.

RICHARD PLANTAGENET. — Grands Lords et gentilshommes, que signifie ce silence? Est-ce que personne n'ose répondre dans une question de vérité?

SUFFOLK. — Nous faisions trop de bruit dans la salle du Temple; le jardin ici nous convient mieux.

RICHARD PLANTAGENET. — Eh bien! dites une bonne fois si j'ai soutenu la vérité, ou bien si Somerset le disputeur était dans l'erreur?

SUFFOLK. — Sur ma foi, je me suis toujours mal conduit envers la loi, et je n'ai jamais pu encore y soumettre ma volonté; aussi ai-je pris le parti de soumettre la loi à ma volonté.

SOMERSET. — Alors, vous, Milord de Warwick, soyez juge entre nous.

WARWICK. — Jugez entre deux éperviers, celui dont le vol monte le plus haut; jugez entre deux chiens, celui qui a la plus forte voix; jugez entre deux lames, celle qui a la meilleure trempe; jugez entre deux chevaux, celui qui a la plus belle allure; entre deux filles, celle qui a l'œil le plus

éveillé; — j'ai peut-être quelque ombre de jugement; mais dans ces subtilités pointues et alambiquées de la loi, sur ma foi, je n'ai pas plus de sagesse qu'une grue.

RICHARD PLANTAGENET. — Ta, ta, c'est là s'excuser poliment : la vérité apparaît si nue de mon côté, que l'œil du premier aveugle venu la verrait.

SOMERSET. — Et de mon côté elle apparaît si bien habillée, si claire, si brillante, si évidente, qu'elle porterait la lumière dans l'œil d'un aveugle.

RICHARD PLANTAGENET. — Puisque vous avez la langue nouée et que vous avez tant de répugnance à parler, proclamez vos pensées par des signes muets : que celui qui est un gentilhomme vraiment né et qui s'appuie sur l'honneur de sa naissance, s'il suppose que j'ai plaidé la vérité, cueille avec moi une rose blanche sur cette touffe épineuse.

SOMERSET. — Que celui qui n'est ni un lâche, ni un flatteur, mais qui a le courage de soutenir le parti de la vérité, cueille avec moi une rose rouge sur cette tige épineuse.

WARWICK. — Je n'aime pas les couleurs, et sans nulle couleur de basse et insinuante flatterie, je cueille cette rose blanche avec Plantagenet.

SUFFOLK. — Et moi, je cueille cette rose rouge avec le jeune Somerset, et je dis, en outre, que je crois qu'il a soutenu la vérité.

VERNON. — Arrêtez, Lords et gentilshommes, et décidons, avant de continuer, que celui qui aura le moins de roses cueillies de son côté, tiendra pour légitime l'opinion de l'autre.

SOMERSET. — Bon Monsieur Vernon, l'objection est parfaite : si c'est moi qui en ai le moins, je me résigne en silence.

PLANTAGENET. — Et moi aussi.

VERNON. — Alors, en toute vérité et sincérité, je cueille ici ce pâle bouton virginal et je donne mon verdict au parti de la rose blanche.

SOMERSET. — Ne piquez pas votre doigt en l'arrachant, de peur qu'en saignant, vous ne teigniez en rouge la rose blanche, et que vous ne tombiez ainsi de mon côté, malgré votre volonté.

VERNON. — Si je dois saigner pour mon opinion, Milord, cette opinion sera le médecin de ma blessure et me conservera du côté où je continue à me tenir.

SOMERSET. — Bien, bien, continuons : qui encore?

L'HOMME DE LOI *à Somerset.* — A moins que mes études et mes livres ne me trompent, la thèse que vous avez soutenue était fausse; en signe de quoi je cueille, moi aussi, une rose blanche.

PLANTAGENET. — Eh bien, Somerset, où est maintenant votre thèse?

SOMERSET. — Ici, dans mon fourreau, où elle médite comment elle teindra en rouge de sang votre rose blanche.

RICHARD PLANTAGENET. — En attendant, vos joues contrefont nos roses à nous; car elles sont pâles de crainte et témoignent que la vérité est de notre côté.

SOMERSET. — Non, Plantagenet, ce n'est pas de crainte qu'elles sont pâles, c'est de colère, parce que tes joues colorées par la honte toute pure peuvent contrefaire nos roses; et cependant ta bouche ne confessera pas ton erreur.

RICHARD PLANTAGENET. — Est-ce que ta rose n'a pas un ver, Somerset?

SOMERSET. — Est-ce que ta rose n'a pas une épine, Plantagenet?

RICHARD PLANTAGENET. — Oui, une épine aiguë et perçante, pour maintenir la vérité qu'elle représente; tandis que ton ver rongeur se nourrit du mensonge de la tienne.

SOMERSET. — Bien, je trouverai des amis pour porter mes roses sanglantes, des amis qui soutiendront que ce que j'ai dit est vrai, à une heure où le menteur Plantagenet n'osera pas se faire voir.

RICHARD PLANTAGENET. — Par le bouton virginal que je tiens à la main, je te méprise, toi et ta faction, opiniâtre bambin.

SUFFOLK. — Ne tourne pas tes mépris de ce côté, Plantagenet.

RICHARD PLANTAGENET. — Si, orgueilleux Poole, et je vous méprise tous deux, toi et lui.

SUFFOLK. — Je te ferai rentrer dans le gosier la part de mépris que tu me donnes.

SOMERSET. — Laisse donc, laisse donc, mon bon William de la Poole! nous faisons trop d'honneur au bourgeois en conversant avec lui.

WARWICK. — Vraiment, sur la volonté de Dieu, tu lui fais outrage, Somerset; son grand-père était Lionel, duc de Clarence, troisième fils d'Édouard III, roi d'Angleterre : est-ce que les bourgeois sans blason sortent d'une si profonde racine?

RICHARD PLANTAGENET. — Il s'autorise des priviléges du lieu où nous sommes; sans cela il n'ose

rait pas permettre à son lâche cœur de parler ainsi.

Somerset. — Par celui qui me créa, je soutiendrai mes paroles, en n'importe quel lieu de la chrétienté. Est-ce que ton père, Richard, comte de Cambridge, ne fut pas exécuté pour trahison sous le règne du dernier roi, et par le fait de cette trahison, ne te trouves-tu pas dépouillé, déchu et exclu de ton ancienne noblesse? Son crime vit encore dans ton sang, et jusqu'à ce que tu sois rétabli dans tes droits, tu es un bourgeois.

Richard Plantagenet. — Mon père fut accusé, mais non convaincu; il fut condamné pour trahison; mais il ne fut pas un traître, et cela je le prouverai sur de meilleurs que Somerset si le temps amène jamais mes desseins à maturité. Quant à votre partisan Poole, et à vous-même, je vous note tous deux dans le livre d ma mémoire pour vous châtier de cette insulte. Souvenez-vous-en, et dites-vous que vous êtes bien avertis.

Somerset. — Oui, tu nous trouveras toujours prêts à te répondre : et reconnais-nous pour tes ennemis à ces couleurs que mes amis présents ici porteront en dépit de toi.

Richard Plantagenet.— Et moi, sur mon âme, moi et ma faction, nous porterons toujours cette rose pâle et blême de colère, jusqu'à ce qu'elle se flétrisse avec moi dans mon tombeau, ou qu'elle fleurisse sur les hauteurs de la condition qui m'appartient.

Suffolk. — Va donc de l'avant et étrangle-toi avec ton ambition! et là-dessus, adieu, jusqu'à notre prochaine rencontre. (*Il sort.*)

Somerset. — Partons ensemble, Poole. Adieu, ambitieux Richard. (*Il sort.*)

Plantagenet.— Comme je suis bravé, et je suis obligé d'endurer cela!

Warwick. — Cette tache qu'ils reprochent à votre maison, sera essuyée dans le prochain parlement convoqué pour amener une trêve entre l'évêque de Winchester et Glocester, et si tu n'es pas alors créé duc d'York, je consens à ce qu'on ne me compte plus pour un Warwick. En attendant, en signe de mon amour pour toi, je porterai cette rose comme ton partisan contre Somerset et l'orgueilleux William Poole: et je prophétise ici, que cette querelle d'aujourd'hui, qui a grandi jusqu'à la faction dans le jardin du Temple, enverra, tant par la rose rouge que par la rose blanche, des milliers d'âmes à la mort et à la nuit éternelle.

Richard Plantagenet. — Mon bon Monsieur Vernon, je vous suis obligé d'avoir bien voulu cueillir une rose pour ma cause.

Vernon. — Et je la porterai toujours pour votre cause.

L'homme de loi. — Et moi de même.

Richard Plantagenet. — Merci, aimable Monsieur. Venez, allons dîner tous les quatre. J'ose dire que cette querelle s'abreuvera de sang plus tard. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Londres. — Un appartement dans la Tour.

Entre MORTIMER, *porté dans une chaise par* DEUX GARDIENS.

Mortimer. — Affables gardiens de mon âge faible et décrépit, permettez au mourant Mortimer de se reposer ici. Le long emprisonnement a brisé mes membres comme ceux d'un homme qui vient de subir le chevalet, et ces cheveux gris, poursuivants de la mort, vieillis comme Nestor par une vie de soucis, prophétisent la fin d'Edmond Mortimer. Ces yeux, pareils à des lampes dont l'huile est épuisée, s'obscurcissent comme s'ils touchaient à leur fin. Mes faibles épaules sont courbées sous le poids du chagrin; mes bras sans force sont pareils à une vigne flétrie qui penche à terre ses branches sans séve : cependant ces pieds engourdis, incapables de faire tenir debout cette masse d'argile, me semblent avoir des ailes par leur désir de joindre une tombe, comme s'ils savaient que je n'ai pas d'autre espoir. Mais, dis-moi, gardien, mon neveu viendra-t-il?

Premier gardien. — Richard Plantagenet viendra, Milord : nous avons envoyé au Temple, à ses appartements, et on nous a rapporté la réponse qu'il viendrait.

Mortimer. — Assez : mon âme alors sera satisfaite. Pauvre gentilhomme! ses malheurs égalent les miens. Depuis le jour où Harry Monmouth (avant la gloire duquel j'étais grand par les armes) commença son règne, j'ai subi cette odieuse captivité, et depuis cette même époque, Richard a été tenu dans l'obscurité, privé de ses honneurs et de ses droits héréditaires : mais aujourd'hui l'arbitre des désespoirs, le juste trépas, juge clément des misères des hommes, me congédie d'ici par un doux affranchissement; je voudrais que

suivre mes guides en aveugle, et je me suis efforcé par d'incessantes lectures de contrôler les descriptions et les récits. Avant de reproduire les paroles, j'ai toujours attendu de m'en être rendu un compte exact; j'ai fait revivre la nature autour de moi.

Mais cette nature elle-même change constamment avec les hommes qu'elle nourrit. Les mouvements intérieurs dressent ou rabaissent les montagnes, les eaux courantes déblayent le sol et l'entraînent vers la mer, les courants sapent les falaises et reconstruisent les archipels, la vie fourmille dans les flots et renouvelle sans fin la surface de la Terre, enfin les peuples changent par l'agriculture, l'industrie, les voies commerciales, l'aspect et les conditions premières des continents qui les portent et ne cessent de se modifier eux-mêmes par les migrations et les croisements. La mobilité de tout ce qui nous entoure est infinie, et pourtant il faut essayer d'en donner une idée, dépeindre à la fois le milieu primitif et le milieu changeant. Déjà dans le livre *la Terre*, qui est en quelque sorte la préface de l'ouvrage actuel, j'ai tenté de décrire tous les mouvements généraux qui se produisent à la surface du globe; maintenant il s'agit de les suivre dans leurs détails à travers les continents et les mers. Pareille œuvre, je le sens, est bien difficile à mener à bonne fin, mais je trouve l'excuse de ma hardiesse dans la grandeur même de la tâche et j'y dévoue sincèrement les heures rapides de ma vie. La goutte de vapeur qui brille un instant dans l'espace reflète sur sa molécule presque imperceptible l'univers qui l'entoure de son immensité : c'est ainsi que j'essaye de réfléchir le monde environnant.

La géographie conventionnelle qui consiste à citer les longitudes et les latitudes, à énumérer les villes, les villages, les divisions politiques et administratives, ne prendra qu'une place secondaire dans mon travail ; les atlas, les dictionnaires, les documents officiels fournissent sur cette partie de la science géographique tous les renseignements désirables. Je ne voudrais pas, en me donnant la facile besogne d'intercaler en grand nombre des tableaux de noms et de chiffres, accroître inutilement les dimensions d'un ouvrage qui sera déjà fort étendu, et je craindrais d'empiéter sur un domaine qui est celui de la cartographie et de la statistique pure. En ajoutant à mon livre de nombreuses cartes, je n'ai point eu non plus l'ambition de composer une sorte d'atlas et de dispenser ainsi le lecteur d'avoir recours aux ouvrages spéciaux. Tandis que les cartes générales ont pour but de donner à ceux qui les étudient tous les renseignements, sans exception, qui se rapportent à la configuration du sol et à la position des mers, les planches et les figures de la *Nouvelle Géographie universelle* sont destinées uniquement à mettre en relief les phénomènes dont il est question dans le texte; tout en restant dans les conditions obligatoires d'exactitude et de précision, elles négligeront les détails secondaires. Loin de remplacer un atlas, mes cartes ne font, pour ainsi dire, que le commenter, en expliquer le sens intime relativement aux phénomènes de la nature et aux événements de l'histoire.

Dans mon long voyage à travers le monde, des rivages de la Grèce, où commence notre civilisation européenne, aux formidables monts de glace qui défendent à l'homme les abords des terres Antarctiques, je ne m'astreindrai point à un ordre absolument rigoureux. La nature étant elle-même fort diverse dans ses aspects et n'obéissant à aucun régime de régularité conventionnelle, il n'y aurait qu'un ordre tout extérieur à suivre toujours la même routine dans la description des pays. Il me semble plus vrai de me laisser diriger dans mon travail par l'importance relative des phénomènes qu'il s'agit de décrire et par les caractères distinctifs et l'état de culture des peuples qui se succéderont dans mes tableaux.

En commençant un travail d'une aussi grande étendue, mon devoir est de m'engager envers le lecteur à une extrême sobriété de langage. J'ai trop à dire pour ne pas me garder de toute parole inutile; je serai donc aussi bref qu'il me sera possible de l'être sans nuire à la clarté de l'exposition. La Terre est assez grande et les quatorze cents millions d'hommes qui l'habitent présentent assez de diversités et de contrastes pour que l'on puisse en parler sans se livrer à des répétitions inutiles.

Malheureusement mon ouvrage, avec quelque soin que je l'aie préparé et que je le rédige, ne sera point exempt de nombreuses erreurs. Celles qui auront pour cause les transformations incessantes de la nature et de l'humanité ne sauraient être évitées et je n'ai pas besoin de m'en excuser, car je ne puis avoir la prétention de devancer le temps. Mais je prévois aussi bien des

erreurs qui proviendront, soit de l'ignorance des travaux de mes devanciers, soit, chose plus grave, de quelque préjugé dont je ne serais pas encore parvenu à me défaire. D'avance je prie mes lecteurs de me pardonner. Du moins, puis-je leur promettre le scrupule dans le travail, la droiture dans les jugements, le respect continu de la vérité. C'est là ce qui me permet de m'adresser à eux plein de confiance, en les invitant à étudier avec moi cette « Terre Bienfaisante » qui nous porte tous et sur laquelle il serait si bon de vivre en frères !

ÉLISÉE RECLUS.

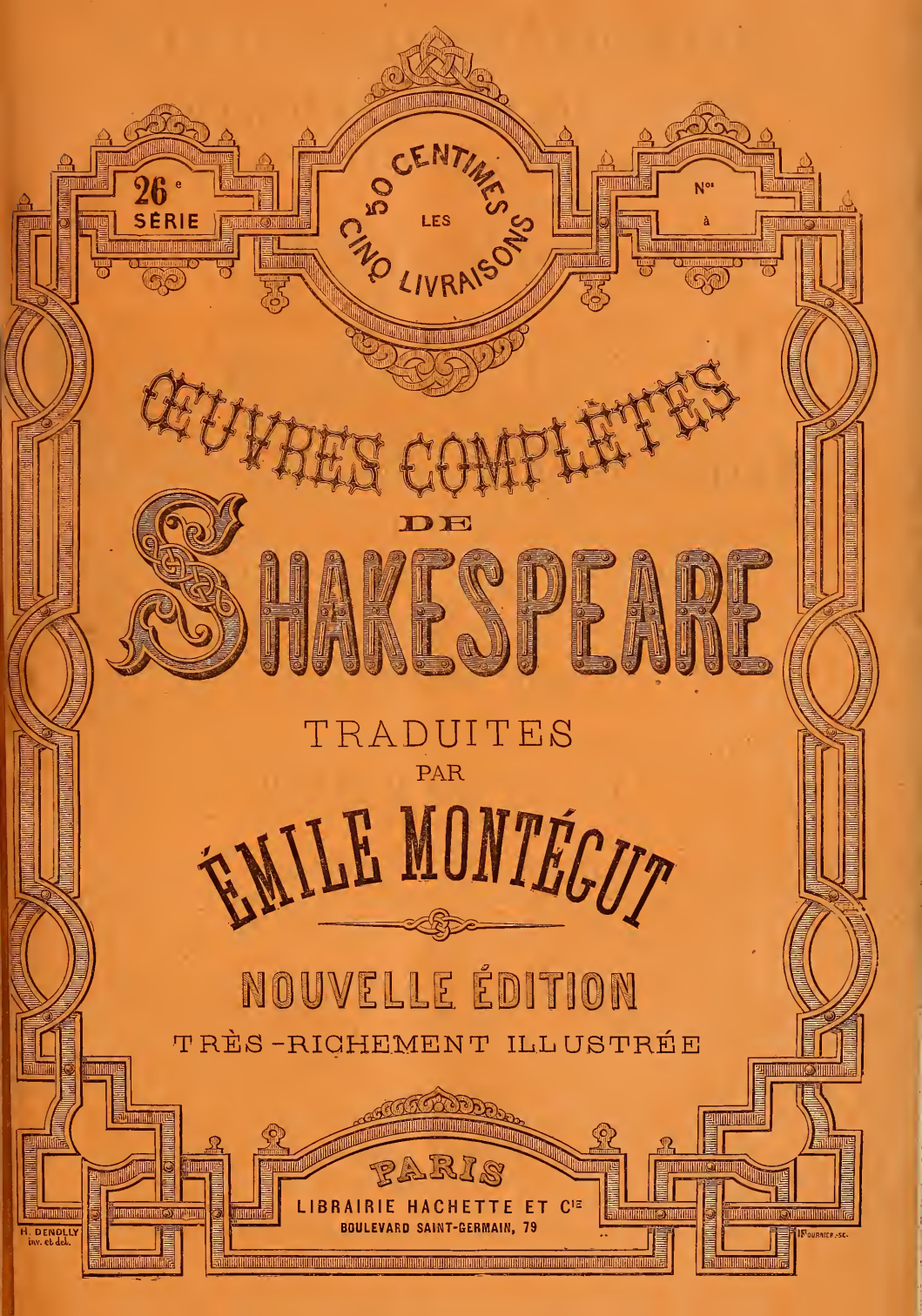
CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

La *Nouvelle Géographie universelle* de M. Élisée Reclus se composera d'environ cinq cents livraisons, soit dix à douze beaux volumes grand in-8. Chaque volume, comprenant la description d'une ou de plusieurs contrées, formera pour ainsi dire un ensemble complet et se vendra séparément. Ainsi le premier volume embrassera l'Europe méditerranéenne (la Grèce, la Turquie, la Roumanie, la Serbie, l'Italie et la presqu'île des Pyrénées); le second, la France, l'Alsace-Lorraine et la Belgique; le troisième, la Suisse, l'Austro-Hongrie, l'Allemagne et la Hollande, etc. Nos souscripteurs, selon leurs ressources ou leurs études, pourront donc se procurer isolément les parties de ce grand ouvrage dont ils auront besoin, sans s'exposer au regret de ne posséder que des volumes dépareillés.

Chaque livraison, composée de 16 pages et d'une couverture, et contenant au moins une gravure ou une carte tirée en couleurs, et généralement plusieurs cartes insérées dans le texte, se vend 50 centimes.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 8 mai 1875.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.


26e SÉRIE
50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS
Nos à
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
H. DENOLLY inv. et del.
H. FOURNIER sc.

NOUVELLE PUBLICATION

OUVRAGE INÉDIT

HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'EN 1789

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR

M. GUIZOT

Ouvrage illustré d'environ 200 gravures sur bois

D'APRÈS LES DESSINS D'A. DE NEUVILLE

Tous les esprits sérieux reconnaissent aujourd'hui qu'un des moyens les plus sûrs de contribuer à la grandeur et à la tranquillité de notre pays est de répandre largement l'instruction. Notre gouvernement, nos chambres le sentent bien : de nouvelles lois sont faites, d'autres sont préparées, des conférences sont ouvertes et encouragées. Les particuliers s'associent à ce mouvement, ils fondent des bibliothèques, ils achètent des livres utiles et les mettent en quelque sorte sous la main des lecteurs. Enfin les publications destinées à la jeunesse et à ceux que l'instruction n'atteignait pas autrefois se multiplient, et chaque année voit paraître, dans ce genre, des ouvrages excellents, quelques-uns même d'un grand mérite. Cependant on peut encore regretter que, chez nous, les hommes qui occupent les situations éclatantes dans les sciences et dans les lettres ne daignent pas t consacrer quelques-uns de leurs travaux à l'enseignem du peuple et de la jeunesse.

Un noble exemple va leur être donné par l'un des p illustres d'entre eux : M. Guizot commencera très-proch nement sous le titre « L'Histoire de France raconté mes petits enfants » la publication d'un ouvrage écrit s tout pour ces jeunes générations qui entreront bientôt possession des destinées de la France.

Quelles circonstances ont fait naître l'idée de cet ouvra Dans quel esprit a-t-il été composé ?

Nous sommes heureux de pouvoir répondre à ces qu

PREMIER GARDIEN. Milord, votre affectueux neveu est arrivé.
MORTIMER. Richard Plantagenet, mon parent, est-il venu? (Acte II, sc. v.)

ses ennuis, à lui, fussent également terminés de façon qu'il pût recouvrer ce qui a été perdu.

Entre RICHARD PLANTAGENET.

PREMIER GARDIEN. — Milord, votre affectueux neveu est arrivé.

MORTIMER. — Richard Plantagenet, mon parent, est-il venu?

RICHARD PLANTAGENET. — Oui, mon noble oncle, qui êtes si ignoblement traité, voici venir votre neveu, Richard, si méprisé récemment.

MORTIMER. — Dirigez mes bras afin que je puisse entourer son cou et rendre mon dernier souffle sur son sein. Oh! avertissez-moi quand mes lèvres toucheront ses joues, afin que je puisse lui donner tendrement un faible baiser. Maintenant, explique-moi, doux rejeton du grand arbre d'York, pourquoi tu m'as dit que tu avais été récemment méprisé?

RICHARD PLANTAGENET. — Incline d'abord sur mon bras ton corps âgé, et quand tu seras ainsi à *l'aise*, je te dirai mon *malaise*. Aujourd'hui, dans la discussion d'une affaire de droit, quelques mots ont été échangés entre Somerset et moi; et dans le cours de la discussion, il lâcha la bride à sa langue et me reprocha la mort de mon père; ce reproche me ferma la bouche, autrement je lui aurais rendu ce qu'il me donnait. Ainsi, mon bon oncle, au nom de mon père, au nom de l'honneur d'un vrai Plantagenet, au nom de notre parenté, dites-moi pour quelle cause mon père, le comte de Cambridge, perdit la tête.

MORTIMER. — La même cause, mon beau neveu, qui m'a fait emprisonner, et qui m'a fait passer tout le temps de ma florissante jeunesse

dans un donjon infect pour y languir, fut l'instrument maudit de sa mort.

Richard Plantagenet. — Expliquez-moi plus clairement quelle fut cette cause, car je l'ignore et je ne puis deviner.

Mortimer. — Je vais le faire, si mon souffle qui s'épuise me le permet, et si la mort ne me saisit pas avant que mon récit soit achevé. Henri le quatrième, grand-père de ce roi-ci, déposa son cousin Richard, fils d'Édouard, le premier né et le légitime héritier du roi Édouard, le troisième de cette ligne de descendance. Durant le règne de Henri, les Percy du Nord, trouvant très-injuste son usurpation, s'efforcèrent de me faire monter au trône : la raison qui poussa à cet acte ces Lords belliqueux, fut (le jeune roi Richard ainsi déposé ne laissant pas d'héritiers engendrés de son sang) que j'étais le premier par ma naissance et ma parenté ; car par ma mère je dérive de Lionel, duc de Clarence, troisième fils du roi Édouard le troisième, tandis que lui, Henri, ne tirait son origine que de Jean de Gand, le quatrième seulement de cette ligne héroïque. Mais vois, en s'efforçant d'établir sur le trône l'héritier légitime, ils perdirent leurs vies, et je perdis, moi, ma liberté, dans cette grande et haute entreprise. Longtemps après, lorsque Henri le cinquième, succédant à son père Bolingbroke, commença son règne, ton père, le comte de Cambridge, qui dérivait de l'illustre Edmond Langley, duc d'York, ayant épousé ma sœur qui fut ta mère, ému à son tour de pitié pour ma dure détresse, leva une armée, pensant me délivrer et m'installer sur le trône; mais le noble comte succomba comme les autres et fut décapité. C'est ainsi que les Mortimers, en qui résidait ce droit, furent supprimés.

Richard Plantagenet. — Desquels Mortimers Votre Honneur est le dernier, Milord.

Mortimer. — C'est vrai, et tu vois que je n'ai pas de postérité, et que ma voix défaillante annonce sûrement ma mort prochaine. Tu es mon héritier, je désire que tu recueilles mes droits ; mais cependant sois circonspect dans ta difficile situation.

Richard Plantagenet. — Tes graves avertissements font impression sur moi ; mais pourtant il me semble que l'exécution de mon père ne fut autre chose que le fait d'une tyrannie sanguinaire.

Mortimer. — Garde le silence par politique, mon neveu : la maison de Lancastre est solidement établie et ne peut pas plus être déracinée qu'une montagne. Maintenant ton oncle est sur le point de quitter ce monde, comme les princes quittent leur cour, lorsqu'ils sont ennuyés de longtemps séjourner dans une même place.

Richard Plantagenet. — O mon oncle, comme je donnerais une partie de mes jeunes années, si je pouvais à ce prix empêcher votre vieillesse de s'écouler aussi vite!

Mortimer. — Tu voudrais donc me faire souffrir, comme le meurtrier qui donne vingt blessures lorsqu'une seule suffirait pour tuer? Ne pleure pas, à moins que ce ne soit de joie pour le bonheur qui m'arrive ; seulement donne des ordres pour mes funérailles, et là-dessus, adieu : que toutes tes espérances réussissent, et puisse ta vie prospérer dans la paix comme dans la guerre! (*Il meurt.*)

Richard Plantagenet. — Que la paix et non la guerre soit le lot de ton âme qui s'envole ! Tu as parcouru ton pèlerinage en prison, et comme un ermite tu y as dépassé le terme de tes jours. Bon, je renfermerai son conseil dans mon sein ; que les choses que je médite y reposent en silence. Gardiens, emportez-le d'ici ; j'aurai soin que ses funérailles soient plus somptueuses que ne l'a été sa vie. (*Sortent les gardiens emportant le corps de Mortimer.*) Ici s'éteint la torche fumeuse de Mortimer, éteinte par l'ambition de gens moins hauts que lui : quant à ces outrages, à ces amères injures que Somerset a adressées à ma maison, je ne doute pas d'en obtenir l'honorable redressement; aussi vais-je me rendre en hâte au parlement, ou bien pour être rétabli dans les dignités de mon sang, ou bien pour faire servir mon malheur à ma fortune. (*Il sort.*)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Londres. — La chambre du Parlement.

Fanfares. Entrent LE ROI HENRI, EXETER, GLOCESTER, WARWICK, SOMERSET, SUFFOLK, L'ÉVÊQUE DE WINCHESTER, RICHARD PLANTAGENET *et autres.* GLOCESTER *se met en devoir de présenter un bill;* L'ÉVÊQUE DE WINCHESTER *le lui arrache et le déchire.*

L'ÉVÊQUE DE WINCHESTER. — Viens-tu donc avec des écrits longuement médités, avec des pamphlets studieusement élaborés, Humphroy de Glocester? Si tu peux m'accuser et si tu as l'intention de mettre quelque chose à ma charge, fais-le sur-le-champ, sans mensonge, comme moi je me déclare prêt à répondre à ce dont tu pourras m'accuser sur-le-champ et sans préparation.

GLOCESTER. — Prêtre présomptueux! le lieu où nous sommes me commande la modération, sans quoi je te ferais voir que tu m'as calomnié. Ne crois pas que si j'ai préféré retracer par écrit tes crimes vils et outrageants, ce soit parce que je les ai forgés ou parce que je ne suis pas capable de répéter *verbatim* ce que ma plume a écrit : non, prélat; tels sont ton audacieuse scélératesse, ton esprit d'anarchie, ta turbulence contagieuse, que les enfants eux-mêmes jasent de ton orgueil. Tu es un très-pernicieux usurier, un homme de nature perverse, un ennemi de la paix, luxurieux, débauché, plus qu'il ne convient à un homme de ta profession et de ton rang. Quant à tes trahisons, qu'y a-t-il de plus manifeste que les embûches que tu dressas pour m'enlever la vie au pont de Londres, aussi bien qu'à la Tour? En outre, je le crains bien, si tes pensées étaient mises à nu, le roi, ton Souverain, ne se trouverait pas tout à fait exempt de l'envieuse malice de ton cœur orgueilleux.

L'ÉVÊQUE DE WINCHESTER. — Glocester, je te défie. Lords, accordez-moi la faveur d'écouter ce que j'ai à lui répondre. Si j'étais cupide, ambitieux et pervers, ainsi qu'il me représente, comment serais-je si pauvre? Comment se fait-il que je ne cherche pas à m'avancer et à me grandir, mais que je reste dans mon ministère accoutumé? Quant à l'esprit de dissension, qui donc plus que moi cherche la paix, à moins que je ne sois provoqué? Non, mes bons Lords, ce n'est pas moi qui donne offense; ce ne sont pas mes offenses qui ont irrité le noble duc : mais c'est qu'il veut que personne ne gouverne sauf lui; personne autre que lui ne doit approcher du roi : voilà ce qui engendre un tonnerre dans sa poitrine et ce qui lui fait rugir ces accusations. Mais il apprendra que je vaux autant....

GLOCESTER. — *Vaux autant!* Qu'est-ce à dire, bâtard de mon grand-père?

L'ÉVÊQUE DE WINCHESTER. — Oui, très-grand Seigneur; car, qui êtes-vous, je vous prie, sinon un homme qui s'assied impérieusement sur le trône d'un autre?

GLOCESTER. — Ne suis-je pas protecteur, prêtre impertinent?

L'ÉVÊQUE DE WINCHESTER. — Et moi, ne suis-je pas un prélat de l'Église?

GLOCESTER. — Oui, tu es dans l'église comme un bandit dans un château dont il se sert pour protéger son brigandage.

L'ÉVÊQUE DE WINCHESTER. — Irrévérent Glocester!

GLOCESTER. — Tu es révérend par tes fonctions spirituelles, mais non par tes mœurs.

L'ÉVÊQUE DE WINCHESTER. — Rome corrigera cela.

WARWICK. — Allez-y alors.

SOMERSET. — Milord, il serait de votre devoir de vous modérer.

WARWICK. — Et vous, faites donc en sorte que l'évêque se modère.

SOMERSET. — Il me semble que Milord devrait être religieux et connaître les fonctions que remplissent de tels hommes.

WARWICK. — Il me semble que Sa Seigneurie

devrait être plus humble; il ne convient pas à un prélat de disputer ainsi.

Somerset. — Si, lorsque sa pieuse condition est touchée de si près.

Warwick. — Condition pie ou impie, qu'est-ce que cela fait? Est-ce que Sa Grâce n'est pas le protecteur du roi?

Richard Plantagenet, *à part*. — Plantagenet, je le vois, doit retenir sa langue, de peur qu'on ne lui dise : « Parlez, maraud, quand vous en aurez le droit : est-ce que vous osez donner votre avis sur un différend entre les Lords? » Sans cela, j'aurais déjà lancé une pierre à Winchester.

Le roi Henri. — Mes oncles de Glocester et de Winchester, gardiens avant tous autres de notre État d'Angleterre, j'exigerais de vous, si mes prières pouvaient exiger, que vous unissiez vos cœurs par l'affection et la concorde. Oh! quel scandale cela est pour notre couronne que ces disputes entre deux nobles pairs tels que vous! Croyez-moi, Lords, mes tendres années peuvent vous dire que la dissension civile est une vipère qui ronge les entrailles de la société.

On entend un bruit à l'extérieur et les cris de : « A bas les habits bruns! »

Le roi Henri. — Quel tumulte est-ce là?

Warwick. — Un tumulte qui, j'oserais l'assurer, a commencé par la malice des hommes de l'évêque.

Nouveau bruit avec les cris de : « Des pierres! des pierres! »

Entre LE LORD MAIRE *de Londres avec sa suite.*

Le lord maire. — O mes bons Lords, et vous, vertueux Henri, ayez pitié de la cité de Londres, ayez pitié de nous! Les gens de l'évêque et ceux du duc de Glocester, à qui on avait récemment défendu de porter des armes, ont rempli leurs poches de cailloux, se sont rangés en partis contraires, et se lancent des pierres à la tête avec une telle rapidité que les folles cervelles de beaucoup sont déjà fracassées : nos fenêtres sont brisées dans toutes les rues et la crainte nous a forcés à fermer nos boutiques.

Entrent en combattant les gens *de* GLOCESTER *et ceux de* WINCHESTER *avec des têtes sanglantes.*

Le roi Henri. — Nous vous commandons par l'obéissance que vous nous devez de retenir vos mains meurtrières et de garder la paix. Mon oncle Glocester, apaisez cette rixe, je vous prie.

Premier serviteur. — Eh bien, si on nous défend les pierres, nous tomberons sur eux avec nos dents.

Second serviteur. — Faites tout ce que votre courage vous dira, nous sommes aussi résolus que vous. (*Ils luttent encore.*)

Glocester. — Gens de ma maison, cessez cette querelle entêtée et laissez là ces rixes qui troublent l'ordre habituel.

Troisième serviteur. — Milord, nous connaissons Votre Grâce pour un homme juste et loyal et qui n'êtes inférieur par votre naissance royale qu'à Sa Majesté seule : avant que nous souffrions qu'un tel prince, un si tendre père du peuple, soit désbonoré par un homme d'écritoire, nous, nos femmes et nos enfants, nous combattrons tous et nous offrirons tous nos corps au fer de tes ennemis.

Premier serviteur. — Oui, et nos ongles fouilleront le champ de bataille pour y creuser des tranchées même quand nous serons morts. (*Ils se battent de nouveau.*)

Glocester. — Arrêtez, arrêtez! vous dis-je Si vous m'aimez comme vous le dites, laissez-moi vous persuader de vous contenir un peu.

Le roi Henri. — O comme cette discorde afflige mon âme! Pouvez-vous contempler mes larmes et mes soupirs, Milord Winchester, et ne pas vous adoucir? Qui sera clément, si vous ne l'êtes pas? Et qui s'efforcera de maintenir la paix, si les saints ecclésiastiques prennent plaisir aux querelles?

Warwick. — Cédez, Milord protecteur; cédez, Winchester; à moins que vous n'ayez l'intention, par vos refus obstinés, de tuer votre Souverain et de détruire le royaume. Vous voyez quel désordre, et aussi quel massacre ont été amenés par votre inimitié; faites donc la paix, à moins que vous ne soyez altérés de sang.

L'évêque de Winchester. — Il se soumettra ou je ne céderai jamais.

Glocester. — Ma compassion pour le roi m'ordonne de m'humilier; sans cela j'arracherais le cœur de ce prêtre avant qu'il m'arrachât à moi cette concession.

Warwick. — Voyez, Milord de Winchester, le duc a donné congé à son maussade et furieux mécontentement; cela se voit à son front rasséréné : pourquoi continuez-vous à garder une mine si farouche et si tragique?

Le roi Henri. Alors, courbe-toi, mets ton genou contre mon pied; et en retour de cet hommage rendu, je te ceins de la vaillante épée d'York.

(Acte III, sc. I.)

Glocester. — Allons, Winchester, je t'offre ma main.

Le roi Henri. — Fi, mon oncle Beaufort! Je vous ai entendu prêcher que la malice était un grand et mortel péché; voulez-vous contredire ce que vous enseignez, et vous montrer coupable au premier chef du même péché?

Warwick. — Doux roi! L'évêque reçoit une leçon parfaitement bien appliquée. Par pudeur, Milord de Winchester, adoucissez-vous! Comment! est-ce qu'un enfant vous apprendra ce que vous avez à faire?

L'évêque de Winchester. — C'est bon, je te céderai, duc de Glocester; je te donne main pour main et affection pour affection.

Glocester, *à part.* — Oui, mais je le crains bien, avec un cœur faux.—Regardez ici, mes amis et affectueux compatriotes; que ce témoignage de réconciliation serve d'étendard de paix entre notre personne même et tous nos partisans, et que Dieu me protége, aussi vrai que je ne dissimule pas.

L'évêque de Winchester, *à part.* — Et que Dieu m'assiste, comme il est vrai que cette paix n'est pas dans mes intentions!

Le roi Henri. — O mon affectueux oncle, bon duc de Glocester, comme cette réconciliation me rend joyeux! Allez-vous-en, Messieurs! ne nous troublez pas davantage, mais réconciliez-vous en bonne amitié, comme l'ont fait vos maîtres.

Premier serviteur. — J'en suis content; je vais aller chez le chirurgien.

Second serviteur. — Et moi aussi.

Troisième serviteur. — Et moi, je vais aller voir quel remède la taverne peut donner. (*Sortent le lord maire, les serviteurs, etc.*)

Warwick. — Très-gracieux Souverain, acceptez ce document que nous présentons à Votre Majesté en faveur des droits de Richard Plantagenet.

Glocester. — Bien demandé, Milord de Warwick; car, mon doux prince, si Votre Grâce a égard à toutes les circonstances, vous avez grande raison de faire droit à Richard, spécialement pour ces motifs que j'ai donnés à Votre Majesté, à Eltham.

Le roi Henri. — Et ces motifs, mon oncle, étaient puissants. En conséquence, mes affectueux Lords, c'est notre bon plaisir que Richard soit rétabli dans les titres de son sang.

Warwick. — Que Richard soit restauré dans les titres de son sang; ainsi seront réparées les injustices faites à son père.

L'évêque de Winchester. — Si tous les autres le veulent, Winchester le veut aussi.

Le roi Henri. — Si Richard promet de se montrer loyal, je lui fais non-seulement cette concession, mais je lui donne tout l'héritage qui revient à la maison d'York, d'où il sort en ligne directe.

Richard Plantagenet. — Votre humble serviteur vous dévoue son obéissance et son humble service jusqu'à la mort.

Le roi Henri. — Alors courbe-toi, mets ton genou contre mon pied, et en retour de cet hommage rendu, je te ceins avec la vaillante épée d'York: relève-toi, Richard, comme un vrai Plantagenet, et relève-toi royalement créé duc d'York.

Richard Plantagenèt. — Et puisse Richard prospérer comme tes ennemis succomber! Puissent en même temps que croître ma fidélité périr ceux qui méditeront une pensée contre Votre Majesté!

Toute l'assemblée. — Salut, grand prince, puissant duc d'York!

Somerset, *à part.* — Péris, bas prince, ignoble duc d'York!

Glocester. — Maintenant il conviendrait avant tout que Votre Majesté traversât les mers et fût couronnée en France. La présence d'un roi engendre l'affection parmi ses sujets et ses loyaux amis, en même temps qu'elle décourage ses ennemis.

Le roi Henri. — Lorsque Glocester parle, le roi Henri marche; car un ami de bon conseil est la mort de nombreux ennemis.

Glocester. — Vos vaisseaux sont déjà prêts. (*Fanfares. Tous sortent, sauf Exeter.*)

Exeter. — Oh oui! nous pouvons nous promener en Angleterre ou aller en France, et nous ne voyons pas ce qui va probablement arriver. Cette dernière dissension qui s'est élevée entre les pairs brûle sous les cendres hypocrites d'une amitié menteuse et éclatera en flammes à la fin. Comme des membres ulcérés se corrompent par degrés jusqu'à ce que tombent les os, et la chair, et les muscles, ainsi ira en s'étendant cette basse et envieuse discorde. Et maintenant je crains cette fatale prophétie qui, au temps de Henri nommé le cinquième, était dans la bouche de tous les enfants à la mamelle: « Henri, né à Monmouth, gagnera tout; Henri, né à Windsor, perdra tout; » prophétie, si évidente aujourd'hui, qu'Exeter souhaite que ses jours finissent avant cette malheureuse époque. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

En France. — Devant Rouen.

Entrent LA PUCELLE *déguisée et des* SOLDATS *vêtus comme des paysans avec des sacs sur leur dos.*

LA PUCELLE. — Voici les portes de la cité, les portes de Rouen, dont il faut que notre adresse nous ouvre l'entrée. Prenez garde, faites attention aux paroles que vous laisserez échapper; parlez comme parle le commun des gens du marché qui viennent échanger leur blé contre de l'argent. Si nous entrons, et j'ai l'espérance que nous entrerons, et si nous ne trouvons qu'une garde faible et endormie, je donnerai par signal avis à nos amis que le Dauphin peut venir les attaquer.

PREMIER SOLDAT. — Nos sacs seront un moyen de mettre la ville à sac, et nous serons les maîtres et seigneurs de Rouen; par conséquent, frappons. (*Il frappe.*)

UN GARDE, *de l'intérieur.* — *Qui est là?*

LA PUCELLE. —*Paysans, pauvres gens de France*, de pauvres gens des marchés, qui viennent vendre leur blé.

LE GARDE, *ouvrant les portes.* — Passez, entrez, la cloche du marché a sonné.

LA PUCELLE.— Maintenant, Rouen, je vais coucher tes remparts à terre. (*La Pucelle et les soldats entrent dans la ville.*)

Entrent CHARLES, LE BÂTARD D'ORLÉANS, LE DUC D'ALENÇON *et des troupes.*

CHARLES. — Que saint Denis bénisse cet heureux stratagème, et une fois encore nous dormirons à Rouen en sécurité.

LE BÂTARD D'ORLÉANS. — La Pucelle et sa bande sont entrées par là; maintenant qu'elle est dans la ville, comment nous indiquera-t-elle où est le meilleur et le plus sûr passage?

LE DUC D'ALENÇON. — En secouant une torche de cette tour qui est là-bas; dès que nous la verrons, nous comprendrons qu'elle veut dire que le point le plus faible est celui par où elle est entrée.

Entre LA PUCELLE *sur un rempart, en secouant une torche allumée.*

LA PUCELLE. — Regardez, c'est la torche de l'heureux mariage qui unit Rouen à ses compatriotes et qui ne brûle fatale que pour les partisans de Talbot!

LE BÂTARD D'ORLÉANS. — Voyez, noble Charles, le signal de notre amie; la torche allumée apparaît dans la petite tour qui est là-bas.

CHARLES. — Puisse-t-elle briller comme une comète vengeresse, prophétique de la chute de tous nos ennemis!

LE DUC D'ALENÇON. — Ne perdez pas de temps, les retards ont des résultats dangereux; entrez immédiatement au cri de : *le Dauphin!* et ensuite égorgez la garde. (*Ils entrent dans la ville.*)

Alarme. Entrent TALBOT *et des soldats anglais.*

TALBOT. — France, tu payeras cette trahison par tes larmes, si Talbot peut survivre à ta fourberie. La Pucelle, cette magicienne, cette maudite sorcière a ourdi si inopinément ce diabolique stratagème que nous avons échappé à grand'peine aux troupes françaises. (*Ils sortent.*)

Alarme. Escarmouches. Entrent BEDFORD *apporté malade sur un fauteuil*, TALBOT, LE DUC DE BOURGOGNE, *et les troupes anglaises. Puis entrent sur les remparts* LA PUCELLE, CHARLES, LE BÂTARD D'ORLÉANS, LE DUC d'ALENÇON *et autres.*

LA PUCELLE. — Bonjour, mes braves! avez-vous besoin de blé pour votre pain? Je crois que le duc de Bourgogne jeûnera avant d'en acheter de nouveau à un tel prix : il était plein de paille; en aimez-vous le goût?

LE DUC DE BOURGOGNE. — Raille, vile diablesse et courtisane effrontée; j'espère avant peu de temps t'étouffer avec ton propre blé et te forcer à maudire la moisson qui l'a porté.

CHARLES. — Votre Grâce mourra peut-être de faim avant ce temps-là.

BEDFORD. — Oh! que ce ne soient pas des mots mais des actes qui vengent cette trahison!

LA PUCELLE. — Que ferez-vous, bonne barbe grise? Briserez-vous une lance et courrez-vous une joûte à mort dans votre fauteuil?

TALBOT. — Hideuse diablesse de France, sorcière qui n'es qu'opprobre, toi qu'entourent tes impudiques amants, te sied-il de railler sa vaillante vieillesse et de taxer de couardise un homme à demi mort? Demoiselle, j'aurai encore une passe avec vous, ou que Talbot périsse avec cette honte.

LA PUCELLE. — Vous êtes si chaud que cela, Monsieur? Tiens-toi en paix cependant, Pucelle;

si Talbot se met seulement à tonner, la pluie va s'ensuivre. (*Talbot et les autres se consultent.*) Dieu bénisse le parlement! quel sera l'orateur?

TALBOT. — Oseriez-vous venir et vous mesurer avec nous en champ clos?

LA PUCELLE. — Sans doute Votre Seigneurie nous croit fous, pour venir nous proposer de décider si ce qui est à nous est nôtre.

TALBOT. — Je ne parle pas à cette railleuse Hécate, mais à toi, Alençon, et aux autres; voulez-vous venir et vous battre avec nous comme des soldats?

LE DUC D'ALENÇON. — Non, *Signor.*

TALBOT. — Va te faire pendre, *Signor!* Bas muletiers de France! ils restent sur leurs remparts comme des paysans valets de pied, et n'osent pas prendre les armes comme des gentilshommes.

LA PUCELLE. — Partons, capitaines! quittons les remparts; car les regards de Talbot ne veulent rien dire de bon. Dieu soit avec vous, Milord! nous n'étions venus que pour vous dire que nous sommes ici. (*La Pucelle et les autres se retirent des remparts.*)

TALBOT. — Et nous y serons, nous aussi, avant qu'il soit longtemps, ou je veux bien que l'opprobre soit toute la renommée de Talbot. Bourgogne, jure sur l'honneur de ta maison blessée par les outrages publics qu'elle a reçus en France, de reprendre cette ville, ou de périr. Et moi, aussi sûrement que vit Henri d'Angleterre et que son père fut ici un conquérant, aussi sûrement que le cœur du grand Cœur de Lion est enseveli dans cette ville récemment trahie, je jure d'enlever la ville ou de mourir.

LE DUC DE BOURGOGNE. — Mes vœux sont en plein accord avec tes vœux.

TALBOT. — Mais avant de partir, donnons nos soins à ce prince mourant, le vaillant duc de Bedford. Venez, Milord, nous vous transporterons à quelque meilleure place, plus convenable pour la maladie et l'âge débile.

BEDFORD. — Lord Talbot, ne me déshonorez pas ainsi : je resterai ici devant les remparts de Rouen pour partager vos succès ou vos revers.

LE DUC DE BOURGOGNE. — Courageux Bedford, laissez-nous vous persuader.

BEDFORD. — Non pas de me laisser transporter d'ici : car j'ai lu autrefois que le vaillant Pendragon, malade, dans sa litière, se fit transporter sur le champ de bataille et vainquit ses ennemis : il me semble que je relèverais les cœurs des soldats, car je les ai toujours trouvés dans des dispositions pareilles aux miennes.

TALBOT. — Ame indomptée dans un corps mourant! Eh bien, qu'il en soit ainsi! que les cieux veillent sur la sécurité du vieux Bedford! Et maintenant, plus de bavardage, brave Bourgogne, mais rassemblons toutes nos forces et lançons-les contre cet ennemi qui s'énorgueillit à nos dépens. (*Sortent Talbot, le duc de Bourgogne et leurs troupes en laissant Bedford et autres.*)

Alarme. Escarmouches. Au milieu d'un de ces combats entrent SIR JOHN FALSTOFFE *et un* CAPITAINE.

LE CAPITAINE. — Où allez-vous, en si grande hâte, Sir John Falstoffe?

FALSTOFFE. — Où je vais? je vais sauver ma vie en fuyant : nous sommes sur le point d'être mis encore en déroute.

LE CAPITAINE. — Comment, vous allez fuir et abandonner Lord Talbot?

FALSTOFFE. — Oui, et tous les Talbots de la terre pour sauver ma vie. (*Il sort.*)

LE CAPITAINE. — Lâche chevalier! que la mauvaise fortune t'accompagne. (*Il sort.*)

Retraite. Escarmouches. Rentrent LA PUCELLE, LE DUC D'ALENÇON, CHARLES *et autres, puis ils s'enfuient.*

BEDFORD. — Maintenant, mon âme, pars paisiblement quand il plaira au ciel, car j'ai vu la déroute de nos ennemis. Combien petite est la force des fous humains, et combien petite doit être leur confiance! Ceux qui tout récemment nous bravaient de leurs mépris sont maintenant presque joyeux de pouvoir se sauver par la fuite. (*Il meurt et est emporté dans son fauteuil.*)

Alarme. Rentrent TALBOT, LE DUC DE BOURGOGNE *et autres.*

TALBOT. — Vaincus et vainqueurs dans le même jour! c'est là un double honneur, Bourgogne : cependant c'est au ciel qu'il faut rapporter la gloire de cette victoire.

LE DUC DE BOURGOGNE. — Martial et guerrier Talbot, Bourgogne t'enchâsse dans son cœur et il y érige tes nobles actes comme des monuments de valeur.

TALBOT. — Je te remercie, gentil duc. Mais où est maintenant la Pucelle? Je suppose que son vieux démon familier est endormi. Où sont main-

La Pucelle. Jette les yeux sur ton pays, jette les yeux sur la fertile France, et vois ses villes et ses cités effacées par les ravages dévastateurs du cruel ennemi. (Acte III, sc. III.)

tenant les bravades du bâtard et les railleries de Charles? Quoi! silence de mort? Rouen baisse la tête de chagrin de ce qu'une aussi vaillante compagnie se soit enfuie. Maintenant nous allons prendre quelques mesures pour cette ville et y placer quelques officiers expérimentés; puis nous irons à Paris rejoindre le roi; car le jeune Henri y est déjà avec ses nobles.

Le duc de Bourgogne. — Ce que veut Lord Talbot plaît à Bourgogne.

Talbot. — Cependant, avant de partir, n'oublions pas le noble duc de Bedford qui vient de décéder, mais veillons à ce que ses obsèques soient célébrées à Rouen : un plus brave soldat ne brandit jamais la lance, un cœur plus doux ne régna amais sur une cour; mais les rois et les plus puissants potentats doivent mourir, car c'est là la fin de la misère humaine. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Les plaines près de Rouen.

Entrent CHARLES, LE BÂTARD D'ORLÉANS, LE DUC D'ALENÇON, LA PUCELLE *et leurs forces.*

La Pucelle. — Princes, ne vous laissez pas abattre par cet accident, et ne vous affligez pas que Rouen ait été ainsi repris : le chagrin, loin d'être un remède, est bien plutôt un corrosif lorsqu'il s'adresse à des choses sur lesquelles on ne peut revenir. Laissez le frénétique Talbot triompher quelque temps et déployer sa queue comme un paon; nous arracherons ses plumes et nous lui enlèverons sa queue, si le Dauphin et les autres veulent seulement se laisser diriger.

Charles. — Nous nous sommes laissé guider par toi jusqu'ici, et nous n'avons pas eu défiance de ton pouvoir. Ce n'est pas une déroute inattendue qui pourra jamais cesser de nous faire croire en toi.

Le bâtard d'Orléans. — Cherche dans ton esprit quelque ingénieux stratagème, et nous te rendrons fameuse dans le monde entier.

Le duc d'Alençon. — Nous élèverons ta statue à quelque place consacrée et nous te révérerons comme une sainte bienheureuse; emploie-toi donc pour notre bien, douce sainte.

La Pucelle. — Alors voilà ce qu'il faut faire; voici ce que Jeanne imagine: par de belles raisons enveloppées dans des paroles mielleuses, nous persuaderons au duc de Bourgogne de laisser Talbot et de suivre notre parti.

Charles. — Oui, parbleu, ma chérie, si nous pouvions faire cela, la France ne serait plus tenable pour les guerriers de Henri; cette nation ne pourrait plus se vanter de nous posséder, mais serait extirpée de nos provinces.

Le duc d'Alençon. — Ils seraient pour toujours expulsés de France et n'y garderaient plus le titre d'un seul comté.

La Pucelle. — Vos Honneurs vont voir comment je vais travailler à mener les choses à cette fin désirée. (*On entend un tambour dans le lointain.*) Écoutez! le son de ce tambour vous permet de reconnaître que leurs troupes marchent vers Paris. (*On entend une marche anglaise. Passe à distance Talbot avec ses troupes.*) Voici Talbot qui marche avec ses étendards déployés et toutes les forces anglaises après lui. (*Une marche française. Entre le duc de Bourgogne avec ses forces.*) Maintenant voici venir à l'arrière-garde le duc et ses troupes; une fortune favorable l'a fait traîner en arrière. Demandez une conférence; nous allons parlementer avec lui. (*Les trompettes sonnent pour demander un pourparler.*)

Charles. — Un pourparler avec le duc de Bourgogne!

Le duc de Bourgogne. — Qui sollicite un pourparler avec le Bourguignon?

La Pucelle. — Le royal Charles de France, ton compatriote.

Le duc de Bourgogne. — Qu'as-tu à dire, Charles? il faut que je parte d'ici.

Charles. — Parle, Pucelle, et enchante-le par tes paroles.

Le Pucelle. — Brave Bourgogne, espoir incontestable de la France! arrête, permets à ton humble servante de te parler.

Le duc de Bourgogne. — Parle; mais ne sois pas trop ennuyeuse.

La Pucelle. — Jette les yeux sur ton pays, jette les yeux sur la fertile France, et vois ses villes et ses cités effacées par les ravages dévastateurs du cruel ennemi! Regarde, regarde la maladie sous laquelle expire la France, comme la mère regarde son pauvre enfant lorsque la mort ferme ses tendres yeux éteints! Regarde ses blessures, ces blessures contre nature que tu as portées toi-même à son malheureux sein! Oh! tourne d'un autre côté la pointe de ton épée! frappe ceux qui nous blessent, et ne blesse pas ceux qui nous secourent! Une goutte de sang tirée du sein de ton pays devrait t'affliger beaucoup plus que des torrents de sang étranger répandu; opère donc ton retour avec un flot de larmes, et sers-toi de ces larmes pour laver les taches de ta patrie!

Le duc de Bourgogne. — Ou bien elle m'a ensorcelé avec ses paroles, ou bien c'est la nature qui cause en moi ce subit attendrissement.

La Pucelle. — En outre tu es l'objet de l'étonnement de tous les Français et du roi de France qui mettent en doute ta naissance et ta légitime procréation. Avec qui as-tu fait alliance, sinon avec une nation impérieuse qui n'aime en toi que le profit qu'elle peut en tirer? Lorsque Talbot aura le pied solidement établi en France et se sera servi de toi pour accomplir ce malheur, qui donc alors sera maître, sinon l'Anglais Henri? quant à toi, tu seras chassé comme un fugitif. Rappelle-toi, et prends comme avertissement le fait que je vais te dire. Est-ce que le duc d'Orléans n'était pas ton ennemi? et n'était-il pas prisonnier en Angleterre? mais lorsqu'ils apprirent qu'il était ton ennemi, ils le mirent en liberté, sans lui faire payer de rançon, et cela malgré Bourgogne et tous ses amis. Considère donc que tu combats contre tes compatriotes et que tu t'allies avec ceux qui seront tes bourreaux. Viens, viens, retourne à nous; retourne à nous, Seigneur égaré; Charles et les autres te serreront dans leurs bras.

Le duc de Bourgogne. — Je suis vaincu; ses fières paroles m'ont ébranlé comme le tonnerre d'un coup de canon et m'ont fait presque tomber à genoux. Pardonnez-moi, patrie, et vous aussi, doux compatriotes! et vous, Seigneurs, acceptez cette affectueuse et cordiale embrassade: mes forces et mon pouvoir sont à vous. Là-dessus,

bonsoir, Talbot; je ne me fierai pas plus longtemps à toi.

La Pucelle. — C'est agir comme un Français; tourne et retourne encore!

Charles. — Sois le bienvenu, brave duc! ton amitié nous rafraîchit l'âme.

Le bâtard. — Et fait naître dans nos cœurs un nouveau courage.

Le duc d'Alençon. — La Pucelle a bravement joué son rôle dans cette affaire et mérite un cimier d'or.

Charles. — Maintenant, partons, Messeigneurs; allons rejoindre nos troupes et cherchons comment nous pourrons nuire à l'ennemi. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Paris. — Un appartement dans le palais.

Entrent LE ROI HENRI, GLOCESTER *et autres* LORDS, VERNON, BASSET. TALBOT *marche à leur rencontre avec quelques-uns de ses* OFFICIERS.

Talbot. — Mon gracieux prince, et vous, honorables pairs, en apprenant votre arrivée dans ce royaume, j'ai mis pour un temps trêve à nos guerres, afin de rendre à mon Souverain l'hommage de ma fidélité : en signe de cette fidélité, ce bras qui a conquis à votre obédience cinquante forteresses, douze cités, sept villes fortifiées, outre cinq cents prisonniers de renom, laisse tomber son épée aux pieds de Votre Altesse, en même temps que mon cœur, avec une soumission loyale, se plaît à attribuer la gloire des conquêtes accomplies, d'abord à mon Dieu, puis à Votre Grâce.

Le roi Henri. — Oncle Glocester, est-ce là le Lord Talbot qui a si longtemps résidé en France?

Glocester. — Oui, mon Souverain, plaise à Votre Majesté.

Le roi Henri. — Soyez le bienvenu, brave capitaine et Lord victorieux! Lorsque j'étais jeune, et je ne suis pas encore bien vieux, il me souvient de la façon dont mon père disait que jamais un plus vigoureux champion n'avait brandi une épée. Depuis longtemps nous connaissons votre fidélité, vos loyaux services, vos exploits guerriers, et cependant vous n'avez reçu de nous aucune récompense, pas même celle de nos remerciements, parce que, jusqu'à ce jour, nous n'avions pu vous voir en face. Donc, relevez-vous; pour vos grands mérites, nous vous créons ici comte de Shrewsbury, et prenez votre place dans la cérémonie de notre couronnement. (*Fanfares. Tous sortent, sauf Vernon et Basset.*)

Vernon. — Maintenant je suis à vous, Monsieur, vous qui, sur mer, mettiez tant d'ardeur à bafouer les couleurs que je porte en honneur de mon noble maître York. Oserais-tu maintenir les paroles que tu as prononcées précédemment?

Basset. — Oui, Monsieur, aussi bien que vous osez maintenir les aboiements envieux de votre langue impertinente contre mon maître, le duc de Somerset.

Vernon. — Maraud, j'honore ton maître pour ce qu'il est.

Basset. — Eh bien, qu'est-il? C'est un homme qui vaut bien York.

Vernon. — Non pas, voyez-vous, et pour preuve attrapez cela. (*Il le frappe.*)

Basset. — Scélérat, tu sais que la loi des armes est telle qu'il y a peine de mort immédiate pour quiconque tire une épée ; sans cela ce coup t'aurait valu l'effusion de ton plus précieux sang. Mais je vais aller trouver Sa Majesté et solliciter la permission de venger cet outrage : tu verras alors que lorsque je te rencontrerai, ce sera à tes dépens.

Vernon. — Bien, mécréant, j'y serai aussitôt que vous et ensuite je vous retrouverai plus tôt que vous ne voudrez. (*Ils sortent.*)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Paris. — Une salle d'apparat.

Entrent LE ROI HENRI, GLOCESTER, EXETER, YORK, SUFFOLK, SOMERSET, L'ÉVÊQUE DE WINCHESTER, WARWICK, TALBOT, LE GOUVERNEUR DE PARIS *et autres.*

GLOCESTER. — Lord évêque, placez la couronne sur sa tête.

L'ÉVÊQUE DE WINCHESTER. — Dieu protége le roi Henri, le sixième de ce nom!

GLOCESTER. — Maintenant, gouverneur de Paris, prêtez le serment (*le gouverneur s'agenouille*) que vous n'élirez pas d'autre roi que lui, que vous n'estimerez pour amis que ceux qui seront ses amis, et que vous n'aurez pour ennemis que ceux qui méditeront des projets malicieux contre son pouvoir. Voilà ce que vous vous engagez à faire et que le juste Dieu vous assiste! (*Sortent le gouverneur et sa suite.*)

Entre SIR JOHN FALSTOFFE.

FALSTOFFE. — Mon gracieux Souverain, comme je venais de Calais, me hâtant pour votre couronnement, une lettre écrite à Votre Grâce par le duc de Bourgogne a été remise entre mes mains.

TALBOT. — Honte sur le duc de Bourgogne et sur toi! J'avais juré, vil chevalier, que la première fois que je te rencontrerais, j'arracherais la jarretière de ta jambe de couard (*il la lui arrache*), ce que je fais, parce que tu as été à tort élevé à cette haute dignité. Pardonnez-moi, royal Henri, pardonnez, vous tous : à la bataille de Patay, alors que je n'avais en tout que six mille hommes et que les Français étaient presque dix contre un, ce lâche avant même que la bataille fût engagée et qu'on eût donné un seul coup, s'est enfui comme un valeureux champion qu'il est : dans cet assaut nous perdîmes douze cents hommes ; et moi-même ainsi que divers gentilshommes, nous fûmes alors surpris et faits prisonniers. Vous pouvez juger, puissants Lords, si j'ai agi à tort et si de tels lâches doivent porter oui ou non cet ornement de la chevalerie.

GLOCESTER. — Pour dire la vérité, ce fait fut infâme, et déshonorerait n'importe quel homme vulgaire; combien plus un chevalier, un capitaine, un commandant.

TALBOT. — Lorsque cet ordre fut établi à l'origine, Milords, les chevaliers de la Jarretière étaient de noble naissance, vaillants et vertueux, pleins d'un altier courage; c'étaient des hommes dont le crédit avait grandi au milieu des guerres, qui ne craignaient pas la mort, ne tremblaient pas devant la détresse, mais restaient résolus dans les situations les plus désespérées. Celui-là donc en qui ne se rencontrent pas ces qualités ne fait qu'usurper le nom sacré de chevalier, profane cet ordre très-honorable, et mérite (si je suis digne d'être juge) d'être dégradé comme un paysan né derrière une haie qui oserait se vanter d'un sang noble.

LE ROI HENRI. — Toi qui es une souillure pour tes compatriotes, tu entends ton jugement! En conséquence pars, toi qui fus un chevalier; nous te bannissons d'ici sous peine de mort. (*Sort Falstoffe.*) Et maintenant, Milord protecteur, lisez cette lettre envoyée par notre oncle le duc de Bourgogne.

GLOCESTER, *lisant l'adresse.* — Que veut dire Sa Grâce, avec ce changement de style? Rien que tout simplement et tout crûment, « *Au roi* »? A-t-il oublié qu'il est son Souverain? ou bien cette grossière suscription annoncerait-elle quelque altération de son bon vouloir? Qu'y a-t-il ici? (*Il lit.*) « Pour des raisons spéciales, touché de compassion pour les maux de ma patrie, en même temps qu'ému par les tristes plaintes de ceux que dévore votre oppression, j'ai abandonné votre pernicieuse faction et je me suis joint à Charles, le légitime roi de France. » O trahison monstrueuse! se peut-il que d'aussi hypocrites et menteuses intentions se cachent sous l'alliance, l'amitié et la foi jurée!

LE ROI HENRI. — Quoi! est-ce que mon oncle de Bourgogne se révolte?

GLOCESTER. — Oui, Monseigneur, et il est devenu votre ennemi.

L'évêque de Winchester. Dieu protége le roi Henri, le sixième de ce nom!
Glocester. Maintenant, gouverneur de Paris, prêtez le serment.
(Acte IV, sc. I.)

Le roi Henri. — Est-ce là ce que sa lettre contient de pire?

Glocester. — C'est non-seulement le pire, c'est le tout de ce qu'il écrit, Milord.

Le roi Henri. — Ah bien, en ce cas, Lord Talbot, ici présent, ira lui parler et le châtiera pour ce méfait. Qu'en dites-vous, Milord? n'en êtes-vous pas content?

Talbot. — Content, mon Suzerain? certes: n'était que vous m'avez prévenu, je vous aurais supplié de m'accorder cette fonction.

Le roi Henri. — Alors rassemblez vos forces et marchez droit contre lui : faites-lui voir comme nous prenons mal sa trahison et quelle offense cela est de se moquer de ses amis.

Talbot. — J'y vais, Monseigneur, et le vœu constant de mon cœur est que vous puissiez contempler la confusion de vos ennemis. (*Il sort.*)

Entrent VERNON *et* BASSET.

Vernon. — Accordez-moi le combat, mon gracieux Souverain!

Basset. — Et à moi aussi, Monseigneur, accordez-moi le combat!

York. — Cet homme est mon serviteur : écoutez-le, noble prince!

Somerset. — Et celui-là est le mien : mon doux Henri, accordez-lui votre faveur!

Le roi Henri. — Lords, prenez patience, et donnez-leur la permission de parler. Dites-moi, Messieurs, pourquoi ces exclamations? Pourquoi demandez-vous le combat, et contre qui le demandez-vous?

Vernon. — Je le demande contre lui, Monseigneur, car il m'a fait outrage.

Basset. — Et moi contre lui, car il m'a fait outrage.

Le roi Henri. — Quel est cet outrage dont vous vous plaignez tous deux? Faites-le-moi d'abord connaître et puis je vous répondrai.

Basset. — Pendant la traversée d'Angleterre en France, ce compère-ci à la langue envieuse et méchante, me railla à propos de la rose que je porte, en me disant que la couleur de sang de ses feuilles représentait la rougeur des joues de mon maître, le jour où il résistait opiniâtrément à la vérité relativement à une certaine question de droit qui s'était élevée entre le duc d'York et lui; il s'est servi encore d'autres expressions viles et ignominieuses; pour punir ce grossier outrage et pour défendre la dignité de mon maître, je sollicite le bénéfice de la loi des armes.

Vernon. — Et je vous fais la même demande, mon noble Seigneur; car bien qu'il affecte, par ses explications subtiles et menteuses, de jeter un vernis sur son audacieuse conduite, sachez, cependant, Monseigneur, que j'ai été provoqué par lui, et c'est lui qui le premier a trouvé à redire au signe que je porte, en déclarant que la pâleur de cette fleur trahissait la lâcheté du cœur de mon maître.

York. — Cette malice durera-t-elle toujours, Somerset?

Somerset. — Votre animosité personnelle percera toujours, Milord d'York, avec quelque adresse que vous l'étouffiez.

Le roi Henri. — Bon Dieu! quelle folie gouverne donc le cerveau malade des hommes, que pour une cause si légère et si frivole de si factieuses rivalités puissent s'élever! Mes bons cousins d'York et de Somerset, apaisez-vous, je vous prie, et tenez-vous en paix.

York. — Que cette querelle soit d'abord vidée par les armes, et puis Votre Altesse pourra nous ordonner la paix.

Somerset. — La querelle ne regarde que nous seuls; laissez-nous la décider entre nous par conséquent.

York. — Voici mon gage; accepte-le, Somerset.

Vernon. — Non, que la querelle reste là où elle a commencé d'abord.

Basset. — Consentez à cela, mon honorable Seigneur!

Glocester. — Consentez à cela! Au diable soit votre querelle! et puissiez-vous crever avec votre audacieux bavardage! Vassaux présomptueux, n'avez-vous pas honte de venir ennuyer et troubler le roi et nous par ces récriminations bruyantes et indécentes? Et vous, Milords, il me semble que vous n'agissez pas bien en leur permettant ces querelles malignes, et moins bien encore, en prenant occasion de leurs injures pour en venir à une dispute entre vous : laissez-moi vous persuader de suivre une meilleure conduite.

Exeter. — Cette affaire chagrine Son Altesse; bons Milords, soyez amis.

Le roi Henri. — Venez ici, vous qui voulez vous battre : je vous commande, si vous tenez à notre faveur, d'oublier tout à fait cette querelle et sa cause. Quant à vous, Milords, rappelez-vous où

vous êtes : vous êtes en France, chez une nation versatile et inconstante : s'ils découvrent la dissension sur vos physionomies, s'ils s'aperçoivent que le désaccord s'est mis parmi nous, comme leurs cœurs pleins de ressentiments vont être provoqués à la désobéissance opiniâtre et à la révolte! Et quelle infamie ce sera, en outre, lorsque les princes étrangers auront la certitude que, pour une bagatelle, une chose de nulle importance, les pairs du roi Henri et les principaux membres de sa noblesse se sont détruits eux-mêmes et ont perdu le royaume de France ! Oh, pensez à la conquête de mon père, pensez à mes tendres années, et n'allons pas pour une futilité perdre ce qui fut gagné avec du sang ! Laissez-moi être l'arbitre de cette équivoque querelle. Je ne vois pas de raison, si je porte cette rose (*il prend une rose rouge*), pour qu'on suppose que j'incline plus du côté de Somerset que du côté d'York; tous deux sont mes parents et je les aime tous deux : vous seriez aussi bien venus à me reprocher ma couronne, en me donnant pour raison que le roi d'Écosse en porte une aussi. Mais vos sagacités vous donneront de meilleurs conseils que tous ceux que je pourrais vous proposer ou vous donner : par conséquent, de même que nous sommes venus ici en paix, continuons à vivre en paix et en bonne amitié. Cousin d'York, nous nommons Votre Grâce, notre régent de ces provinces de France; et vous, mon bon Milord de Somerset, unissez vos troupes de cavaliers à ses bandes de fantassins, et comme de loyaux sujets et de vrais fils de vos pères, marchez joyeusement ensemble et faites passer votre colère furieuse sur nos ennemis. Nous-même, Milord le protecteur, ainsi que les autres, nous retournerons à Calais après quelque temps de répit, et de là nous irons en Angleterre, où j'espère que, grâce à vos victoires, vous nous présenterez bientôt Charles, Alençon et cette bande de traîtres. (*Fanfares. Sortent le roi Henri, Glocester, Somerset, Winchester, Suffolk et Basset.*)

Warwick. — Milord d'York, il me semble que le roi a joliment bien joué à l'orateur.

York. — Oui, en vérité; mais cependant je n'aime pas qu'il porte les couleurs de Somerset.

Warwick. — Bah ! ce n'était qu'une fantaisie, ne le blâmez pas ; j'oserais jurer qu'il ne pensait pas à mal, le doux prince !

York. — Si je croyais qu'il y eût pensé !... mais laissons cela en repos; d'autres affaires nous réclament pour l'instant. (*Sortent York, Warwick et Vernon.*)

Exeter. — Bien as-tu fait, Richard, d'arrêter tes paroles; car si les passions de ton cœur s'étaient fait jour, je crains que nous n'eussions vu à découvert plus de haine rancuneuse, plus de querelles furieuses et violentes qu'on n'en peut imaginer ou supposer. Quoi qu'il en soit, il n'est pas d'homme, aussi simple qu'on veuille le supposer, qui, en voyant ces discordes criardes de la noblesse, ces intrigues des courtisans se prêtant l'épaule les uns aux autres, cette enrégimentation factieuse de leurs favoris, ne puisse présager que cela finira mal. C'est une chose bien grave, lorsque les sceptres se trouvent entre des mains d'enfants ; mais c'est une chose bien plus grave encore, lorsque la haine engendre une discorde dénaturée; alors arrive la ruine, alors commence la confusion. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

Devant Bordeaux.

Entre TALBOT *avec ses forces.*

Talbot. — Allez aux portes de Bordeaux, trompette; mandez leur général au rempart.

Un trompette sonne un pourparler. Entrent sur les remparts, le général des forces françaises *et autres.*

Talbot. — John Talbot, l'Anglais, serviteur sous les armes de Henri, roi d'Angleterre, vous appelle, capitaines, pour vous parler ainsi : Ouvrez les portes de votre ville; soyez humbles envers nous, appelez mon Souverain le vôtre, rendez-lui hommage comme des sujets obéissants, et je me retirerai, moi et mes troupes meurtrières : mais si vous faites fi de la paix que je vous offre ainsi, vous tentez la fureur des trois serviteurs qui me suivent, c'est-à-dire, la maigre famine, l'acier tranchant, le feu à la course rapide, fléaux qui en un instant mettront à ras de terre vos tours superbes et qui bravent le ciel, dans le cas où vous refuseriez l'offre de notre amitié.

Le général. — Hibou sinistre et prophète de mort, terreur et fouet sanglant de notre nation, le terme de ta tyrannie approche. Tu ne peux entrer chez nous que par la mort, car, je le déclare, nous sommes bien fortifiés et nous sommes

assez nombreux pour sortir et livrer combat. Si tu te retires, le Dauphin, qui est bien entouré, t'attend pour t'enlacer dans les piéges de la guerre; des deux côtés, des escadrons sont placés de manière à t'enlever la liberté de la fuite; tu ne peux te retourner d'aucun côté pour obtenir secours; la mort t'oppose de toutes parts une ruine évidente et la pâle destruction te regarde en face. Dix mille Français ont fait le serment de ne décharger leur meurtrière artillerie sur aucune autre âme chrétienne que l'Anglais Talbot. Te voilà encore debout, plein de vie et de vaillance, d'une âme invincible et inconquise! cette louange que je te donne, moi ton ennemi est la dernière que recevra ta gloire; car avant que le sablier qui maintenant commence à s'écouler ait achevé de laisser couler son sable régulateur de l'heure, ces yeux qui te contemplent maintenant avec les couleurs de la vie, te verront flétri, sanglant, pâle et mort. (*Un tambour bat au loin.*) Écoute, écoute, le tambour du Dauphin, glas d'avertissement, fait entendre à ton âme inquiète une sinistre musique et le mien va sonner ton fatal trépas. (*Le général et les autres se retirent des remparts.*)

Talbot. — Il ne ment pas, j'entends l'ennemi; que quelques hommes de la cavalerie légère aillent reconnaître leurs ailes. Oh! quelle discipline négligente et étourdie! Comme nous voilà parqués et renfermés dans une palissade, petit troupeau de timides daims anglais environné par toute une meute aboyante de chiens français! Si nous sommes des daims anglais, soyons au moins de la bonne race, non de cette race efflanquée de daims qu'une chiquenaude renverse, mais de celle de ces cerfs qui, désespérés et fous de rage, décousent les limiers sanglants avec leurs cornes d'acier et forcent les lâches à se tenir à distance. Que chaque homme vende sa vie aussi cher que je vendrai la mienne, et ils s'apercevront, mes amis, que nous sommes des *cerfs* peu faits pour être *serfs*. Dieu, et saint Georges! Talbot et le droit de l'Angleterre! que nos couleurs prospèrent dans ce dangereux combat! (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Des plaines en Gascogne.

Entre YORK *avec ses forces.* Un messager *vient à lui.*

York. — Les éclaireurs agiles qu'on avait lancés à la piste de la puissante armée du Dauphin, ne sont-ils pas de retour?

Le messager. — Ils sont revenus, Milord, et ils rapportent que le Dauphin marche sur Bordeaux avec son armée pour offrir le combat à Talbot. Pendant qu'il poursuivait sa marche, vos espions ont découvert qu'il avait été rejoint par deux autres corps d'armée plus considérables encore que celui qu'il conduisait, et que ces renforts se dirigeaient aussi sur Bordeaux.

York. — La peste soit de ce scélérat de Somerset, qui retarde ainsi le renfort de cavaliers qu'on avait levé pour ce siége, et qui m'avait été promis! L'illustre Talbot attend mon secours, et voilà qu'un scélérat de traître me laisse dans le pétrin, et que je ne puis venir en aide au noble chevalier. Que Dieu l'assiste dans cette extrémité! S'il est vaincu, adieu les guerres en France.

Entre SIR WILLIAM LUCY.

Lucy. — O vous, chef princier de nos forces anglaises, vous ne fûtes jamais aussi nécessaire qu'aujourd'hui sur la terre de France! Marchez en toute hâte à la rescousse du noble Talbot qui est, à l'heure présente, entouré par une ceinture de fer et cerné de tous côtés par une affreuse destruction. A Bordeaux, vaillant duc! à Bordeaux, York! ou bien, adieu à Talbot, à la France et à l'honneur de l'Angleterre!

York. — O Dieu! pourquoi Somerset qui par orgueilleuse jalousie me retient ma cavalerie, n'est-il pas à la place de Talbot! nous sauverions ainsi un vaillant gentilhomme en perdant un traître et un lâche. Oh! je pleure de folle rage et de fureur, en voyant que nous périssons ainsi, tandis que des traîtres s'endorment en sécurité.

Lucy. — Oh! envoyez quelques secours au Lord en détresse!

York. — Il meurt, nous perdons la partie; je manque à ma parole de soldat : nous pleurons, mais la France sourit; nous perdons, mais chaque jour ils gagnent davantage; et tout cela est le fait de ce vil traître Somerset.

Lucy. — Alors Dieu fasse miséricorde à l'âme du brave Talbot et à celle de son jeune fils John que j'ai rencontré, il y a deux heures, faisant route pour rejoindre son vaillant père! Talbot n'avait pas vu son fils de ces sept dernières années, et maintenant ils se rencontrent lorsque leurs vies vont finir.

TALBOT. Saint Georges et victoire! Au combat, soldats, au combat!
(Acte IV, sc. VI.)

York. — Hélas! quelle joie aura le noble Talbot à souhaiter la bienvenue à son jeune fils au bord de sa tombe? Assez! l'irritation me suffoque presque en pensant à ces parents séparés qui se rencontrent à l'heure de la mort. Adieu, Lucy : tout ce que ma fortune peut faire, c'est de maudire la cause qui m'empêche d'aider cet homme. Le Maine, Blois, Tours, Poitiers, nous sont enlevés, et tout cela par la faute de Somerset et de ses retards! (*Il sort avec ses forces.*)

Lucy. — Ainsi, tandis que le vautour de la sédition se nourrit du cœur de ces puissants chefs, l'indolence endormie laisse perdre les conquêtes de notre héros à peine refroidi, de cet homme d'immortelle mémoire, Henri le cinquième. Tandis qu'ils se font obstacle les uns aux autres, existences, honneurs, possessions, courent à une ruine précipitée. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

Autres plaines en Gascogne.

Entre SOMERSET *avec ses forces.* UN OFFICIER *de Talbot est avec lui.*

Somerset. — Il est trop tard; je ne puis les envoyer maintenant : cette expédition a été trop témérairement entreprise par York et Talbot; toutes nos forces pourraient se trouver enveloppées par une sortie de la ville même qui est assiégée : l'intrépide Talbot a terni tout l'éclat de sa gloire précédente par cette aventure étourdie, désespérée, téméraire : c'est York qui l'a poussé à combattre, pour qu'il mourût dans la honte, et qu'une fois Talbot mort, le nom de grand pût revenir à York.

L'officier. — Voici Sir William Lucy, qui a quitté avec moi notre armée trop inégale en forces, pour venir demander des secours.

Entre SIR WILLIAM LUCY.

Somerset. — Eh bien, Sir William! qui vous a envoyé?

Lucy. — Qui, Milord? mais, Talbot le trahi et le trompé, Talbot qui, entouré par un danger écrasant, crie aux nobles York et Somerset de repousser de ses faibles légions les assauts de la mort; et tandis que l'honorable capitaine sue le sang de tous ses membres épuisés par la guerre, et retarde la ruine par les efforts de sa vaillance, afin de donner aux renforts le temps d'arriver, vous deux, en qui il a placé follement son espoir, vous deux à qui l'Angleterre a confié son honneur, vous vous tenez à l'écart, mus par une indigne rivalité. Ne permettez pas que vos discordes privées retiennent les troupes qui pourraient lui donner aide, tandis que lui, le noble et illustre gentilhomme, rend sa vie à un monde de mauvaises chances. Le bâtard d'Orléans, Charles, Bourgogne, Alençon, René, l'entourent de tous côtés, et Talbot périt faute de votre assistance.

Somerset. — York l'a poussé en avant, York aurait dû lui porter assistance.

Lucy. — Et York récrimine avec la même vivacité contre Votre Grâce, jurant que vous retenez le corps de cavalerie qui avait été levé pour cette expédition.

Somerset. — York ment; s'il avait envoyé, il aurait eu la cavalerie. Je lui dois peu de déférence et encore moins d'amitié, et je rougirais de le flatter en envoyant un secours qu'il n'a pas sollicité.

Lucy. — C'est la fraude de l'Angleterre et non la force de la France qui a creusé la trappe où est tombé maintenant le noble Talbot; jamais il ne retournera vivant en Angleterre, mais il meurt ici trahi par votre discorde.

Somerset. — Allons, marchons, je vais dépêcher immédiatement les cavaliers; d'ici à six heures, ils lui porteront secours.

Lucy. — Trop tard vient le secours; il est pris ou tué : car le voulût-il, il ne pourrait fuir, et Talbot ne fuira jamais, quand même il le pourrait

Somerset. — S'il est mort, eh bien, brave Talbot, adieu!

Lucy. — Sa gloire vit dans le monde, sa honte vit en vous. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Le camp anglais près de Bordeaux.

Entrent TALBOT *et* JOHN TALBOT *son fils.*

Talbot. — O jeune John Talbot, je t'avais envoyé chercher pour te dresser aux stratagèmes de la guerre, afin que le nom de Talbot pût revivre en toi, lorsque l'âge sans séve et la faiblesse de mes membres impuissants auraient condamné ton père à rester cloué sur son fauteuil. Mais — ô malignes et funestes étoiles! — voici que tu tombes au milieu d'une fête de la mort, d'un danger terrible et inévitable : par conséquent, mon cher enfant, monte sur mon cheval le plus agile, et je

vais t'enseigner comment tu peux échapper en faisant bonne diligence; allons, ne tarde pas, pars.

JOHN TALBOT. — Mon nom est Talbot, je suis votre fils et je fuirais? Oh! si vous aimez ma mère, ne déshonorez pas son honorable nom en faisant de moi un bâtard et un esclave! Le monde dira : il n'était pas du sang de Talbot, celui qui bassement a fui, alors que restait le noble Talbot.

TALBOT. — Fuis, afin de venger ma mort, si je suis tué.

JOHN TALBOT. — Celui qui fuirait ainsi ne reviendrait certes jamais.

TALBOT. — Si nous restons tous deux, nous sommes tous deux sûrs de mourir.

JOHN TALBOT. — Alors laissez-moi rester; et vous, mon père, fuyez. Grande serait votre perte, grand doit donc être votre soin de vous-même; mon mérite est inconnu, et si je meurs, on ne se sentira d'aucune perte. Les Français tireront peu d'orgueil de ma mort; mais ils en tireront un grand de la vôtre; en vous perdant, nous perdons toutes nos espérances. Une fuite ne peut tacher l'honneur que vous avez gagné, mais elle tacherait le mien à moi qui n'ai encore accompli aucun exploit. Si vous fuyez, chacun jurera que c'est par tactique; moi, si je décampe, on dira que c'est par peur. Il n'y a pas à espérer que je tienne jamais ferme, si à la première heure de mes débuts je recule et je fuis. J'implore la mort ici, à genoux, plutôt que de garder la vie par une infamie.

TALBOT. — Toutes les espérances de ta mère vont-elles donc se trouver couchées dans une tombe?

JOHN TALBOT. — Oui, plutôt que de faire insulte au ventre de ma mère.

TALBOT. — Par ma bénédiction paternelle, je t'ordonne de marcher.

JOHN TALBOT. — Pour combattre, oui; mais non pas pour fuir l'ennemi.

TALBOT. — Tu peux sauver en ta personne une partie de ton père.

JOHN TALBOT. — La partie que j'en sauverais serait un déshonneur pour moi.

TALBOT. — Tu n'eus jamais de renommée et tu ne peux en perdre.

JOHN TALBOT. — Si, j'ai la renommée de votre nom; ma fuite va-t-elle l'insulter?

TALBOT. — L'ordre de ton père te rendra pur de cette tache.

JOHN TALBOT. — Vous ne pourrez me servir de témoin, une fois que je serai mort; si la mort est tellement inévitable, alors fuyons tous deux.

TALBOT. — Et je laisserais ici mes compagnons combattre et mourir? Ma vie ne fut jamais souillée d'une telle honte.

JOHN TALBOT. — Et ma jeunesse serait coupable d'une action si blâmable? Je ne puis pas plus être séparé de vous que vous ne pouvez vous couper vous-même en deux : restez, partez, faites ce que vous voudrez; je ferai ce que vous ferez; car si mon père meurt, je ne vivrai pas.

TALBOT. — Alors, je prends ici congé de toi, mon beau fils, né pour voir ta vie s'éclipser dans cette après-midi. Viens, nous vivrons et nous mourrons ensemble, et nos deux âmes fuiront ensemble de France au ciel. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

Un champ de bataille.

Alarmes. Combats. LE FILS DE TALBOT *est enveloppé*, TALBOT *vient à son secours.*

TALBOT. — Saint Georges et victoire! au combat, soldats, au combat! Le régent a faussé parole à Talbot et nous a laissés à la rage des épées françaises. Où est John Talbot? repose-toi et reprends haleine; c'est moi qui t'ai donné la vie et c'est moi qui t'arrache à la mort.

JOHN TALBOT.—O toi qui es deux fois mon père, je suis deux fois ton fils : la vie que tu m'avais donnée une première fois était perdue et finie, si ta vaillante épée n'était venue en dépit de la destinée donner un nouveau délai à ma fin inévitable,

TALBOT. — Lorsque ton épée a fait jaillir le feu du cimier du Dauphin, le cœur de ton père s'est senti échauffé de l'orgueilleux désir de la victoire au front hautain. Alors ma vieillesse de plomb, revivifiée par une passion juvénile et une rage belliqueuse, a repoussé Alençon, Orléans, Bourgogne, et t'a délivré des menaces de l'orgueil de la Gaule. Ce colérique bâtard d'Orléans, qui t'a tiré du sang, mon garçon, et qui a eu la virginité de ton premier combat, je l'ai bien vite abordé, et après un échange de coups, j'ai fait jaillir quelques gouttes de son sang bâtard; alors, pour l'humilier, je lui ai parlé ainsi : « Je fais couler ton sang souillé, bas, illégitime, faible et misérable compensation pour le sang pur de mes veines que tu as tiré à Talbot, mon brave enfant. » A ce moment je me proposais de détruire le bâtard,

lorsqu'un puissant secours lui arriva. Parle, sollicitude de ton père; n'es-tu pas fatigué, John? Comment te trouves-tu? Ne veux-tu pas consentir à laisser le combat et à fuir, maintenant que tu es un des fils de la chevalerie? Fuis, afin de venger ma mort quand je ne serai plus; le secours d'un bras de plus ou de moins ne peut guère me sauver. Oh c'est une trop grande folie, je le reconnais bien, de hasarder toutes nos existences dans un seul petit bateau! Si je ne meurs pas aujourd'hui de la rage des Français, je mourrai demain d'extrême vieillesse. Ils ne gagnent rien, en me tuant, si je reste; ils ne font que raccourcir ma vie d'un jour: mais avec toi, ta mère meurt, ainsi que l'honneur de notre maison, la vengeance de ma mort, ta jeunesse et le renom de l'Angleterre: voilà ce que nous hasardons, et bien plus encore, si tu restes; mais si tu fuis, tout cela est sauvé.

John Talbot. — L'épée d'Orléans ne m'a pas causé de souffrance, mais vos paroles font jaillir le sang vital de mon cœur: avant que le jeune Talbot fuie des côtés du vieux Talbot pour acheter cet avantage, le salut d'une vie misérable, par une telle honte, le meurtre d'une brillante renommée, que le lâche cheval qui me porte tombe et meure! et que je sois égalé aux enfants des paysans de France pour être un modèle de honte et un objet d'opprobre! Par toute la gloire que vous avez conquise, si je fuis, je ne suis pas le fils de Talbot: ne me parlez donc plus de fuir, cela ne sert à rien; si je suis le fils de Talbot, je dois mourir aux pieds de Talbot.

Talbot. — Eh bien alors, Icare que tu es, suis ton désespéré Crétois de père; ta vie m'est chère: puisque tu veux combattre, combats aux côtés de ton père, et mourons fièrement après avoir bien montré qui nous sommes. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

Une autre partie du champ de bataille.

Alarme. Excursions. Entre TALBOT *blessé, soutenu par* UN SERVITEUR.

Talbot. — Où est mon autre vie? la mienne à moi est éteinte: où est le jeune Talbot? Où est mon vaillant John? O mort triomphante, bien que tu m'aies imposé la grimace de ta captivité, la valeur du jeune Talbot me force à te sourire. Lorsqu'il m'a vu reculer et tomber à genoux, il a brandi au-dessus de moi son épée sanglante, et, pareil à un lion affamé, il a commencé à donner des marques de terrible colère et de farouche impatience; mais lorsque mon gardien courroucé s'est vu seul, n'assistant que ma ruine, n'ayant à faire à nul assaillant, alors les yeux étincelants de fureur et le cœur plein de rage, il s'est arraché subitement à mes côtés et s'est rué au plus épais des bataillons français; c'est dans cette mer de sang que mon enfant a noyé son âme sublime, c'est là que dans tout l'orgueil de sa jeunesse est mort mon Icare, ma fleur.

Le serviteur. — O mon cher Seigneur, voyez, voici qu'on porte votre fils.

Entrent des SOLDATS *portant le corps de* JOHN TALBOT.

Talbot. — O toi, mort grotesque qui nous insultes ici de ton rire, tout à l'heure, deux Talbots enchaînés l'un à l'autre par des liens éternels, fuyant ton outrageante tyrannie, prendront leur vol dans le ciel libre et en dépit de toi échapperont au néant. O toi dont les blessures embellissent la mort aux traits hideux, parle à ton père avant de rendre le souffle! Brave le trépas en me parlant, qu'il le veuille ou non; imagine que c'est un Français et ton ennemi. Pauvre enfant! il sourit, me semble-t-il, comme s'il voulait dire: si le trépas avait été français, le trépas serait mort aujourd'hui. Avancez, avancez, et déposez-le dans les bras de son père; mon âme ne peut plus longtemps supporter ces douleurs. Soldats, adieu: j'ai ce que j'aurais souhaité; maintenant mes vieux bras sont la tombe du jeune Talbot. (*Il meurt.*)

Alarmes. Sortent LES SOLDATS *et* LE SERVITEUR *laissant les deux corps. Entrent* CHARLES, LE DUC DE BOURGOGNE, LE DUC D'ALENÇON, LE BÂTARD D'ORLÉANS, LA PUCELLE *et leurs troupes.*

Charles. — Si York et Somerset avaient amené des renforts, cette journée aurait pu nous coûter cher.

Le bâtard d'Orléans. — Avec quelle rage furieuse, le jeune louveteau de Talbot faisait faire dans le sang français ses débuts à son épée d'enfant!

La Pucelle. — Une fois je l'ai rencontré et je lui ai dit: « O toi, jeune homme vierge, sois vaincu par une vierge: » mais lui avec un mépris hautain et un orgueil majestueux, il m'a répondu: « Le jeune Talbot n'est pas né pour être le trophée

TALBOT. Soldats, adieu : j'ai ce que j'aurais souhaité; maintenant mes vieux bras sont la tombe du jeune Talbot. (*Il meurt.*)
(Acte IV, sc. VII.)

d'une coureuse : » et alors, se précipitant au plus épais des rangs français, il m'a laissée fièrement, comme indigne d'être combattue.

LE DUC DE BOURGOGNE. — Il eût fait incontestablement un noble chevalier : voyez comme il est enseveli dans les bras du très-cruel auteur de sa mort!

LE BATARD D'ORLÉANS. — Coupez-les en pièces! hachez les os de ceux qui vivants étaient la gloire de l'Angleterre et la terreur de la France!

CHARLES — Oh non! je le défends! n'outrageons pas mort celui que nous avons fui vivant.

Entre SIR WILLIAM LUCY *avec une escorte;* UN HÉRAUT FRANÇAIS *le précède.*

LUCY. — Héraut, conduis-moi à la tente du Dauphin pour savoir à qui doit appartenir la gloire de cette journée.

CHARLES. — Quel message de soumission es-tu chargé de nous apporter?

LUCY. — La soumission, Dauphin! c'est un pur mot français; nous, guerriers anglais, nous ignorons ce qu'il veut dire. Je viens pour savoir quels prisonniers tu as faits et pour reconnaître les corps des morts.

CHARLES. — Ce sont des prisonniers que tu me demandes? c'est l'enfer qui est notre prison. Mais dis-moi, qui cherches-tu?

LUCY. — Où est le grand Alcide des champs de bataille, le vaillant Lord Talbot, comte de Shrewsbury, créé pour ses rares succès dans les armes grand comte de Wexford, de Waterford et de Valence, Lord Talbot de Goodrig et Urchinfield, Lord Strange de Blackmere, Lord Verdun d'Alton, Lord Cromwell de Wingfield, Lord Furnival de Sheffield, le trois fois victorieux Lord de Faulcon-

bridge, chevalier du noble ordre de Saint-Georges, l'égal des ordres de Saint-Michel et de la Toison d'or, grand maréchal d'Henri VI pendant toutes ses guerres dans le royaume de France?

La Pucelle. — Voilà ma foi un style bien sottement emphatique! Le grand Turc, qui possède cinquante-deux royaumes, n'écrit pas d'un style aussi ennuyeux que celui-là. Celui que tu glorifies de tous ces titres, gît là à nos pieds, puant et piqué des mouches.

Lucy. — Est-il tué ce Talbot, qui était par excellence le fléau de la France, la terreur et la noire Némésis de votre royaume? Oh! si mes yeux pouvaient se changer en boulets, comme je vous les bombarderais de rage au visage! Oh! si je pouvais rappeler seulement ces morts à la vie! ce serait assez pour effrayer le royaume de France. Si son portrait restait seulement parmi vous, il suffirait pour épouvanter le plus fier de vous tous. Donnez-moi leurs corps, afin que je puisse les emporter, et leur donner la sépulture qui convient à leur dignité.

La Pucelle. — Je crois que ce gueux est le spectre du vieux Talbot, tant il parle avec une âme fière et impérieuse. Au nom de Dieu, donnez-lui les corps; les garder ici ne servirait qu'à nous empuantir et à corrompre l'air.

Charles. — Allons, emportez leurs corps

Lucy. — Je vais les emporter; mais de leurs cendres sortira un phénix qui fera trembler toute la France.

Charles. — Pourvu que nous en soyons débarrassés, fais-en ce que tu voudras. Et maintenant, à Paris, pendant que nous sommes dans cette veine de victoire. Tout sera nôtre, maintenant que le sanguinaire Talbot est tué. (*Ils sortent.*)

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Londres. — Un appartement dans le palais.

Entrent LE ROI HENRI, GLOCESTER *et* EXETER.

Le roi Henri. — Avez-vous parcouru les lettres du pape, de l'empereur et du comte d'Armagnac?

Glocester. — Oui, Monseigneur, et leur teneur consiste à prier humblement Votre Excellence de conclure une heureuse paix entre les royaumes de France et d'Angleterre.

Le roi Henri. — Et dans quelle mesure Votre Grâce approuve-t-elle leur proposition?

Glocester. — Je l'approuve tout à fait, mon bon Seigneur, et je la regarde comme l'unique moyen d'arrêter l'effusion du sang chrétien et d'établir la paix des deux côtés.

Le roi Henri. — Je suis exactement de votre avis, mon oncle, car j'ai toujours pensé qu'il était impie et contre nature, que des luttes aussi barbares et aussi sanglantes régnassent entre les croyants d'une même foi.

Glocester. — En outre, Monseigneur, pour former plus rapidement et pour resserrer plus solidement ce nœud d'amitié, le comte d'Armagnac, proche parent de Charles, homme de grande autorité en France, offre à Votre Grâce sa fille unique en mariage, avec un douaire considérable et somptueux.

Le roi Henri. — Un mariage! Hélas, mon oncle, je suis bien jeune encore! je suis mieux fait pour mes études et mes livres que pour badiner amoureusement avec une fiancée. Cependant, faites entrer les ambassadeurs, et rendez à chacun la réponse qui vous plaira : je serai content de tout choix qui tendra à la gloire de Dieu et au bien de ma patrie.

Entrent un légat *et deux* ambassadeurs *avec* L'ÉVÊQUE DE WINCHESTER, *maintenant* CARDINAL BEAUFORT, *revêtu du costume de sa dignité.*

Exeter, *à part.* — Quoi! voilà Milord de Win-

chester appelé au cardinalat et installé dans sa dignité! Je vois bien alors qu'elle sera vérifiée cette prophétie que faisait quelquefois Henri V: « S'il arrive une fois à être cardinal, il fera de son chapeau l'égal de la couronne. »

Le roi Henri. — Messeigneurs les ambassadeurs, vos diverses propositions ont été examinées et discutées. Elles sont justes et raisonnables, et en conséquence nous sommes fermement résolu à rédiger les conditions d'une paix honorable, lesquelles vous seront sans délai portées en France par Milord de Winchester.

Glocester. — Et pour ce qui est de l'offre de Monseigneur votre maître, j'en ai si pleinement informé Son Altesse, que goûtant fort les vertueuses qualités de la dame, sa beauté, et la valeur de son douaire, il se propose de la faire reine d'Angleterre.

Le roi Henri, *à l'ambassadeur.* — Et comme preuve et assurance de mon agrément, portez-lui ce joyau, gage de mon affection.— Là-dessus, Milord protecteur, voyez à les faire escorter et conduire en sécurité jusqu'à Douvres, où ils s'embarqueront et où vous les remettrez à la fortune de la mer. (*Sortent le roi Henri, Glocester, Exeter et les ambassadeurs.*)

Le cardinal Beaufort. — Arrêtez, Monseigneur le légat; vous devez d'abord recevoir la somme d'argent que j'ai promis de faire remettre à Sa Sainteté pour m'avoir revêtu de ce grave costume.

Le légat. — J'attendrai le loisir de Votre Seigneurie. (*Il sort.*)

Le cardinal Beaufort. — J'espère maintenant que Winchester ne se soumettra plus et ne sera plus inférieur au plus orgueilleux des pairs. Humphroy de Glocester, tu verras bien que l'évêque ne te cède ni en naissance, ni en autorité: je te ferai courber et plier le genou, ou j'abîmerai ce pays dans une révolte. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

En France. — Des plaines en Anjou.

Entrent CHARLES, LE DUC DE BOURGOGNE, LE DUC D'ALENÇON, LA PUCELLE *et leurs forces en marche.*

Charles. — Ces nouvelles, Messeigneurs, sont bien faites pour relever nos courages abattus. On dit que les fiers Parisiens se révoltent et tournent du côté des belliqueux Français.

Le duc d'Alençon. — En ce cas, marchez droit sur Paris, royal Charles de France, et ne laissez pas vos troupes traîner derrière vous à ne rien faire.

La Pucelle. — La paix soit avec eux, s'ils viennent à nous; sinon, que la ruine renverse leurs palais!

Entre un messager.

Le messager. — Succès à notre vaillant général et bonheur à ses alliés!

Charles. — Quelles nouvelles envoient nos éclaireurs? Parle, je t'en prie.

Le messager. — L'armée anglaise qui était divisée en deux corps, est maintenant réunie en un seul, et se propose de vous présenter immédiatement la bataille.

Charles. — Cet avertissement, Messeigneurs, nous arrive un peu trop soudainement; mais nous allons prendre immédiatement nos mesures contre eux.

Le duc de Bourgogne. — Le fantôme de Talbot n'est pas avec eux, je pense; maintenant qu'il n'est plus, Monseigneur, vous n'avez rien à craindre.

La Pucelle. — De toutes les basses passions, la crainte est la plus maudite : commande à la victoire, Charles, et elle t'obéira; que Henri en trépigne et que tout l'univers en pleure!

Charles. — Eh bien donc, en avant, Messeigneurs, et bonheur à la France! (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

France. — Devant Angers.

Alarmes. Combats. Entre LA PUCELLE.

La Pucelle. — Le régent triomphe et les Français fuient. Maintenant venez à mon aide, sortiléges et amulettes; et vous, esprits puissants qui m'avertissez et me donnez les signes des futurs événements (*tonnerre*), vous, auxiliaires agiles qui êtes les lieutenants du souverain monarque du Nord, apparaissez et aidez-moi dans cette entreprise!

Entrent des démons.

Cette prompte et vive apparition est une preuve nouvelle de la diligence avec laquelle vous êtes habitués à venir près de moi. Esprits familiers qui êtes choisis d'entre les puissantes légions souter-

raines, secourez-moi encore aujourd'hui afin que la France obtienne la victoire. (*Les démons marchent à travers la scène sans parler.*) Oh! ne me laissez pas dans ce silence trop prolongé! j'avais coutume de vous nourrir de mon sang, mais aujourd'hui je couperai un de mes membres et je vous le donnerai comme récompense d'un nouveau bienfait; ainsi consentez à venir maintenant à mon aide. (*Ils baissent la tête.*) Pas d'espérance d'obtenir secours? Mon corps sera votre salaire, si vous voulez m'accorder ma demande. (*Ils secouent la tête.*) Mon corps et le sacrifice de mon sang ne peuvent-ils obtenir de vous le secours que vous m'accordiez d'ordinaire? eh bien alors, prenez mon âme, — prenez mon corps, mon âme, et tout, avant que l'Angleterre inflige la défaite aux Français. (*Ils partent.*) Voyez, ils m'abandonnent! Maintenant, le temps est venu où la France doit abaisser son cimier à l'aigrette élevée et laisser tomber sa tête dans le sein de l'Angleterre. Mes anciennes incantations sont trop faibles, et l'enfer est trop puissant pour que je puisse me mesurer avec lui. Maintenant, France, ta gloire tombe en poudre. (*Elle sort.*)

Alarme. Entrent en combattant Anglais et Français. LA PUCELLE *et* YORK *combattent ensemble.* LA PUCELLE *est prise. Les Français fuient.*

YORK. — Je crois que je vous tiens, Damoiselle de France. Déchaînez maintenant vos esprits par vos sortiléges et essayez un peu de voir s'ils pourront vous remettre en liberté. Voilà une précieuse prise et faite pour plaire au diable! Voyez, la hideuse sorcière fronce ses sourcils, comme si, pareille à Circé, elle voulait me métamorphoser!

LA PUCELLE. — Tu ne peux être changé en une pire forme que la tienne.

YORK. — Oh! le Dauphin Charles est un bel homme; sa personne seule peut plaire à votre œil difficile.

LA PUCELLE. — Que la malédiction tombe sur Charles et sur toi! Puissiez-vous être tous deux surpris à l'improviste par des mains meurtrières, lorsque vous dormirez dans vos lits!

YORK. — Féroce sorcière, à la bouche chargée de malédictions, enchanteresse, retiens ta langue!

LA PUCELLE. — Je t'en prie, donne-moi permission de maudire un instant.

YORK. — Maudis, mécréante, lorsque tu marcheras au bûcher. (*Ils sortent.*)

Alarme. Entre SUFFOLK *conduisant* MARGUERITE.

SUFFOLK. — Qui que tu sois, tu es ma prisonnière. (*Il la regarde.*) O beauté incomparable, ne crains point et ne t'enfuis pas! car je ne te toucherai qu'avec des mains respectueuses : j'embrasse mes doigts en signe d'éternelle paix et je les pose doucement sur ta jeune taille. Qui es-tu? dis-le-moi, afin que je puisse t'honorer.

MARGUERITE. — Marguerite est mon nom, et je suis la fille d'un roi, le roi de Naples, quelque personnage que tu sois.

SUFFOLK. — Je suis un comte et on m'appelle Suffolk. Ne sois pas chagrine, miracle de la nature, que ton lot t'ait fait tomber entre mes mains : c'est ainsi que le cygne, pour sauver ses petits au tendre duvet, les tient prisonniers sous ses ailes. Pourtant, si cette captivité t'offense, pars et sois libre, comme amie de Suffolk. (*Elle se détourne et s'apprête à partir.*) Oh, arrête! Je n'ai pas la force de la laisser partir; ma main voudrait la délivrer, mais mon cœur me dit non. Aussi splendide m'apparaît cette beauté qu'est splendide le soleil, lorsque jouant sur l'onde argentée, il y fait étinceler une image de lui-même. Je voudrais bien la courtiser; mais je n'ose pas lui parler : je vais faire demander une plume et de l'encre, et lui écrire mes sentiments. Fi, de La Poole! ne te désapprécie pas toi-même. N'as-tu pas de langue? N'est-elle pas ta prisonnière? Vas-tu être abattu par l'aspect d'une femme? Oui, la majesté de la beauté princière est telle, qu'elle confond la langue et frappe les sens de paralysie.

MARGUERITE. — Dis-moi, comte de Suffolk, puisque c'est là ton nom, quelle rançon dois-je payer avant de partir? Car je m'aperçois que je suis ta prisonnière.

SUFFOLK, *à part.* — Comment peux-tu dire qu'elle rejettera ta requête, avant d'avoir fait l'épreuve de son amour?

MARGUERITE. — Pourquoi ne parles-tu pas? Quelle rançon dois-je payer?

SUFFOLK, *à part.* — Elle est belle, et par conséquent faite pour être courtisée : elle est femme, et par conséquent capable d'être conquise.

MARGUERITE. — Veux-tu accepter rançon, oui ou non?

SUFFOLK, *à part.* — Insensé! rappelle-toi que tu as une femme; et alors comment Marguerite peut-elle être ton amante?

La pucelle. Eh bien, alors, prenez mon âme, prenez mon corps, mon âme, et tout, avant que l'Angleterre inflige la défaite aux Français. Voyez, ils m'abandonnent.
(Acte V, sc. III)

MARGUERITE. — Je ferais mieux de le laisser, car il n'entendra pas.

SUFFOLK, *à part.* — Tout est détruit par là; voilà la mauvaise carte.

MARGUERITE. — Il parle au hasard; à coup sûr l'homme est fou.

SUFFOLK, *à part.* — Et cependant on peut obtenir une dispense.

MARGUERITE. — Et cependant je voudrais bien que tu me répondisses.

SUFFOLK, *à part.* — Je conquerrai cette Dame Marguerite. Mais pour qui? Eh parbleu! pour mon roi. Bah! c'est là un projet de carton.

MARGUERITE, *qui l'a entendu.* — Il parle de carton; c'est quelque tapissier.

SUFFOLK, *à part.* — Cependant, par ce moyen, ma passion pourrait être satisfaite et la paix établie entre ces royaumes. Mais il reste encore une difficulté; car bien que son père soit roi de Naples, et duc d'Anjou et du Maine, il est cependant pauvre, et notre noblesse aura cette alliance en mépris.

MARGUERITE. — M'entendez-vous, capitaine? N'avez-vous pas le loisir de m'écouter?

SUFFOLK, *à part.* — Qu'ils l'aient en mépris tant qu'ils voudront, ce mariage se fera. Henri est jeune, et cédera aisément. — Madame, j'ai un secret à vous révéler.

MARGUERITE, *à part.* — Qu'importe que je sois prisonnière? Il a l'air d'un chevalier, et il ne voudra en aucune façon me déshonorer.

SUFFOLK. — Madame, veuillez écouter ce que j'ai à dire.

MARGUERITE, *à part.* — Peut-être serai-je délivrée par les Français, et alors je n'ai pas besoin de solliciter sa courtoisie.

SUFFOLK. — Douce Madame, veuillez m'écouter pour certaine raison....

MARGUERITE, *à part.* — Bah! d'autres femmes ont été prisonnières avant moi.

SUFFOLK. — Madame, pourquoi parlez-vous ainsi?

MARGUERITE. — Je vous demande pardon, ce n'est qu'un *quid* pour un *quo*.

SUFFOLK. — Dites-moi, charmante princesse, ne trouveriez-vous pas que votre captivité est une chance heureuse, si elle vous rendait reine?

MARGUERITE. — Être une reine dans l'esclavage est une condition plus vile que d'être esclave dans la plus basse servitude; car les princes doivent être libres.

SUFFOLK. — Et libre serez-vous aussi, si le souverain roi de l'heureuse Angleterre est libre.

MARGUERITE. — Comment! Que me fait sa liberté?

SUFFOLK. — J'entreprendrai de te faire la reine de Henri, de placer dans ta main un sceptre d'or, de poser sur ta tête une précieuse couronne, si tu veux condescendre à être ma....

MARGUERITE. — Quoi?

SUFFOLK. — *Sa* bien-aimée.

MARGUERITE. — Je suis indigne d'être l'épouse de Henri.

SUFFOLK. — Non, charmante Madame; c'est moi qui suis indigne de prier une si belle Dame d'être sa femme, sans avoir moi-même aucune part dans ce choix. Qu'en dites-vous, Madame, cela vous plaît-il?

MARGUERITE. — Si cela plaît à mon père, j'y consens.

SUFFOLK. — Alors faites avancer nos capitaines et nos drapeaux! nous allons sonner un pourparler sous les murs du château de votre père, afin de conférer avec lui, Madame. (*Les troupes s'avancent. On sonne un pourparler.*)

RENÉ D'ANJOU *paraît sur les remparts.*

SUFFOLK. — Vois, René, vois, ta fille est prisonnière!

RENÉ D'ANJOU. — De qui?

SUFFOLK. — De moi.

RENÉ D'ANJOU. — Suffolk, quel remède? Je suis un soldat, incapable de pleurer ou de m'exclamer sur l'inconstance de la fortune.

SUFFOLK. — Il y a remède à cela, Monseigneur. Consens (et consens-y pour ta gloire), à donner en mariage à mon roi, ta fille que j'ai décidée et convaincue avec peine, et cette captivité si douce aura valu à ta fille une liberté princière.

RENÉ D'ANJOU. — Est-ce que Suffolk parle comme il pense?

SUFFOLK. — La belle Marguerite sait que Suffolk ne flatte, ne feint, ni ne ment.

RENÉ D'ANJOU. — Sur ta garantie seigneuriale, je descends pour donner réponse à ton équitable demande.

SUFFOLK. — Et je vais attendre ici ton arrivée.

Les trompettes sonnent. RENÉ *paraît au pied des remparts.*

RENÉ D'ANJOU. — Soyez le bienvenu sur nos

territoires, brave comte. Que Votre Honneur commande à Anjou comme il lui plaira.

SUFFOLK. — Merci, René, béni par une si charmante fille faite pour être la compagne d'un roi! Quelle réponse fait Votre Grâce à ma requête?

RENÉ D'ANJOU. — Puisque tu daignes solliciter sa peu digne personne pour en faire la fiancée royale d'un tel Seigneur, ma fille sera à Henri, s'il la veut, sous cette condition que je posséderai tranquillement mon bien, les comtés d'Anjou et du Maine, sans avoir à redouter l'oppression et les coups de la guerre.

SUFFOLK. — Voilà sa rançon. Je la délivre, et je me charge de faire que Votre Grâce jouisse tranquillement de ces deux comtés.

RENÉ D'ANJOU. — Et moi, au nom royal de Henri, je te donne sa main, comme au lieutenant de ce roi gracieux, en signe de la foi jurée.

SUFFOLK. — René de France, je te rends de royaux remercîments, car c'est une affaire pour le compte d'un roi : (*à part*) et cependant, il me semble que je serais très-content d'être dans ce cas-ci mon propre avocat. (*à René*) Je vais partir pour l'Angleterre avec ces nouvelles et faire préparer les solennités de ce mariage. Là-dessus, adieu, René; mets ce diamant en sûreté, dans des palais d'or, comme il lui convient.

RENÉ D'ANJOU. — Je t'embrasse, comme j'embrasserais ce prince chrétien, le roi Henri, s'il était ici.

MARGUERITE. — Adieu, Milord : Suffolk aura toujours de Marguerite, ses bons vœux, ses louanges et ses prières. (*Elle fait un mouvement pour partir.*)

SUFFOLK. — Adieu, douce Madame : mais écoutez, Marguerite, n'avez-vous pas de compliments princiers à faire transmettre à mon roi?

MARGUERITE. — Dites-lui que je lui présente les compliments qui conviennent à une jeune fille, à une vierge, et à sa servante.

SUFFOLK. — Douces paroles, d'un gentil à-propos, et pleines de mesure et de modestie. Mais, Madame, il me faut vous importuner encore. N'avez-vous pas de cadeau d'amour pour Sa Majesté?

MARGUERITE. — Oui, mon bon Lord, j'envoie au roi un cœur pur et sans tache que n'a encore souillé aucun amour.

SUFFOLK. — Et ceci en outre. (*Il l'embrasse.*)

MARGUERITE. — Garde cela pour toi-même : je n'oserais pas envoyer à un roi de si misérables cadeaux. (*Sortent René et Marguerite.*)

SUFFOLK. — Oh! que n'es-tu pour moi-même! Mais arrête, Suffolk; tu ne dois pas t'égarer dans ce labyrinthe; là rôdent les Minotaures et les vilaines trahisons. Pique Henri par les louanges que tu feras de cette merveille; grave dans ta pensée ses vertus supérieures et ces grâces naturelles qui éteignent l'art; évoque souvent leur image sur mer, afin que lorsque tu viendras t'agenouiller aux pieds de Henri, tu puisses le priver de sa raison à force de l'étonner. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

Le camp du duc d'York en Anjou.

Entrent YORK, WARWICK *et autres.*

YORK. — Faites avancer cette sorcière condamnée à être brûlée.

Entre LA PUCELLE *avec une garde et* UN BERGER.

LE BERGER. — Ah! Jeanne, cela fend de part en part le cœur de ton père! Ai-je donc au loin et au près fouillé toutes les campagnes, et maintenant que j'ai eu la chance de te découvrir, me faut-il contempler ta mort cruelle et prématurée? Ah! Jeanne, ma douce fille Jeanne, je mourrai avec toi!

LA PUCELLE. — Gueux décrépit! bas et ignoble malheureux! je suis descendue d'un sang plus noble; tu n'es ni mon père, ni aucun de mes parents.

LE BERGER. — Allons, allons donc! Messeigneurs, ne vous en déplaise, il n'en est pas ainsi. Je l'ai engendrée, toute la paroisse le sait. Sa mère vit encore, et peut témoigner qu'elle fut le premier fruit de ma jeunesse.

WARWICK. — Fille sans honneur! oses-tu nier ta parenté?

YORK. — Cela montre bien le genre de vie misérable et vile qu'elle a mené, et sa mort en est la conclusion naturelle.

LE BERGER. — Fi, Jeanne! peux-tu être si obstinée! Dieu sait que tu es de ma chair, et que pour toi j'ai versé bien des larmes. Ne me renie pas, je t'en prie, ma gentille Jeanne.

LA PUCELLE. — A bas, paysan! — Vous avez suborné cet homme exprès pour ternir l'éclat de ma noble naissance.

Le berger. — C'est vrai; je donnai un noble au prêtre, le matin du jour où je me mariai à sa mère. — Agenouille-toi et reçois ma bénédiction, ma bonne fille. Ne veux-tu pas t'incliner? Eh bien, maudite soit l'heure de ta nativité! Je voudrais que le lait que te donna ta mère, lorsque tu suçais son sein, eût été pour toi du poison! ou bien je voudrais qu'un loup affamé t'eût mangée, lorsque tu gardais mes moutons dans les champs! Oses-tu renier ton père, maudite coureuse? Oh brûlez-la, brûlez-la! la pendaison est trop bonne pour elle. (*Il sort.*)

York. — Emmenez-la; car elle n'a vécu que trop longtemps pour infecter le monde de ses vices.

La Pucelle. — Laissez-moi vous dire auparavant qui vous avez condamné. Je n'ai pas été engendrée par un paysan, mais je suis sortie de la race des rois; vertueuse et sainte, je fus choisie d'en haut, pour accomplir d'étonnants miracles sur la terre par inspiration de la grâce céleste. Je n'ens jamais affaire à des esprits maudits; mais vous qui êtes souillés par vos péchés, tachés du sang pur des innocents, corrompus et salis de mille vices, parce que vous manquez de la grâce que possèdent les autres, vous jugez que c'est une chose impossible que d'accomplir des miracles sans le secours des démons. Non, Jeanne d'Arc, la mal jugée, a été une vierge dès sa tendre enfance, chaste et immaculée dans toutes ses pensées, et son sang virginal si cruellement répandu par vous criera vengeance aux portes du ciel.

York. — Certes, certes; emmenez-la, procédez à son exécution.

Warwick. — Et écoutez, Messieurs, comme c'est une vierge, n'épargnez pas les fagots, mettez en beaucoup : placez des barils de poix sous le fatal bûcher, afin que ses tortures puissent être abrégées.

La Pucelle. — Rien ne peut-il attendrir vos cœurs sans pitié? Eh bien, Jeanne, dévoile alors ton état que la loi garantit d'un privilége. Je suis enceinte, sanguinaires homicides : si vous voulez me traîner à une mort violente, n'assassinez pas au moins le fruit de mes entrailles.

York. — Le ciel le défende! la sainte Pucelle enceinte!

Warwick. — C'est le plus grand miracle que vous ayez jamais fait. Est-ce là que sont venus aboutir tous vos scrupules de vertu?

York. — Elle et le Dauphin ont joué ensemble : je me doutais que ce serait sa dernière ressource.

Warwick. — Bon, allez; nous ne voulons pas laisser vivre de bâtards; surtout si Charles doit en être le père.

La Pucelle. — Vous vous trompez; mon enfant n'est en rien de son fait; c'est Alençon qui a joui de mon amour.

York. — Alençon, ce notoire Machiavel! ton bâtard mourra quand il serait mille fois vivant.

La Pucelle. — Oh! excusez-moi, je vous ai trompés; ce ne fureut ni Charles, ni le duc que j'ai nommé, ce fut René, roi de Naples, qui triompha de moi.

Warwick. — Un homme marié! cela n'en est que plus intolérable.

York. — Eh bien, voilà une fille! je suppose qu'elle est un peu dans l'embarras; elle en a eu tant qu'elle ne sait lequel elle doit accuser.

Warwick. — C'est une preuve qu'elle a été libérale et facile.

York. — Et cependant c'est une vierge pure. Prostituée, tes paroles te condamnent toi et ton marmot; ne supplie pas, car ce serait vain.

La Pucelle. — En ce cas, emmenez-moi d'ici, en votre compagnie, vous à qui je laisse ma malédiction : puisse le glorieux soleil ne jamais refléter ses rayons dans le pays qui est votre séjour! mais que les ténèbres et les ombres épaisses de la mort vous environnent jusqu'à ce que le malheur et le désespoir vous poussent à briser vos cous ou à vous pendre! (*Elle sort sous garde.*)

York. — Va te briser en pièces et te consumer en cendres, infâme et maudite ministre de l'enfer!

Entre LE CARDINAL BEAUFORT *avec sa suite.*

Le cardinal Beaufort. — Lord régent, j'aborde Votre Excellence avec des lettres de commission du roi; car sachez, Milords, que les États de la chrétienté, émus de pitié par ces guerres meurtrières, ont imploré avec insistance une paix générale entre notre nation et les Français vainqueurs; le Dauphin est ici tout proche avec sa suite et vient pour conférer de cette affaire.

York. — Quoi! tous nos travaux vont aboutir à cette conclusion! Après que tant de pairs, de capitaines, de gentilshommes et de soldats, ont été consumés par cette guerre et ont vendu leur corps au profit de leur pays, nous allons conclure une paix efféminée? N'avons-nous pas perdu par trahi-

York. Faites avancer cette sorcière condamnée à être brûlée.
Le berger. Ah! Jeanne, cela fend de part en part le cœur de ton père! (Acte V, sc. IV.)

son, défection et fourberie, la plus grande partie des villes que nos grands ancêtres avaient conquises? O Warwick, Warwick! je prévois avec douleur la perte finale de tout le royaume de France.

Warwick. — Prends patience, York : si nous concluons une paix, les conventions en seront si strictes et si sévères que les Français y gagneront peu.

Entrent CHARLES *avec sa suite*, LE DUC D'ALENÇON, LE BATARD D'ORLÉANS, RENÉ D'ANJOU *et autres.*

Charles. — Lords d'Angleterre, puisqu'il est arrêté qu'une trêve de paix doit être proclamée en France, nous venons pour apprendre de vous-mêmes quelles doivent être les conditions de ce traité.

York. — Parlez, Winchester, car ma colère bouillante arrête ma voix emprisonnée dans le canal de mon gosier, à la vue de ces hommes, nos ennemis invétérés.

Le cardinal Beaufort. — Charles et vous tous, voici ce qui est arrêté; par pure compassion et bonté d'âme, le roi Henri consent à délivrer votre pays des calamités de la guerre et vous permet de jouir des fruits de la paix, mais en retour vous vous montrerez de fidèles sujets envers sa couronne, et toi Charles, à condition que tu jureras de lui payer tribut et de te soumettre, tu exerceras sous lui les fonctions de vice-roi et tu conserveras ta dignité royale.

Le duc d'Alençon. — Ne doit-il donc alors être que l'ombre de lui-même? lui faudra-t-il, en même temps qu'il ceindra ses tempes d'une couronne, ne conserver cependant en réalité et en autorité

que les priviléges d'un simple particulier? Cette proposition est absurde et déraisonnable.

Charles. — Il est bien connu que je possède déjà plus de la moitié des territoires français et que j'y suis respecté comme le roi légitime. Irai-je pour l'appât de ce qui n'est pas encore conquis, diminuer cette prérogative pour n'être appelé que le vice-roi du tout? Non, Lord ambassadeur, j'aime mieux garder ce que j'ai que de risquer de tout perdre pour avoir désiré davantage.

York. — Insolent Charles! Comment! par des moyens secrets tu fais solliciter la paix, et lorsqu'il faut traiter de l'affaire, tu refuses en comparant ce que tu as à ce qu'on t'offre? Ou bien accepte de tenir ce titre que tu usurpes comme un bienfait octroyé par notre roi et non comme un droit qui t'appartient légitimement, ou bien nous te ruinerons par d'incessantes guerres.

René, *à part, à Charles.* — Monseigneur, vous avez tort de vous obstiner à empêcher par vos chicanes ce traité de se conclure : si on laisse perdre cette occasion, je gage dix contre un que nous n'en trouverons pas une pareille.

Alençon, *à part, à Charles.* — Pour dire la vérité, il est de votre politique de sauver vos sujets de ces massacres et de ces exterminations atroces que chaque jour verra, si nous continuons les hostilités : acceptez donc les conditions de cette trêve que vous briserez lorsque votre intérêt le demandera.

Warwick. — Que réponds-tu, Charles? acceptes-tu nos conditions?

Charles. — Je les accepte avec cette seule condition que vous ne réclamerez aucun privilége sur aucune de nos villes de garnison.

York. — Alors jure allégeance à Sa Majesté; jure sur ta foi de chevalier que ni toi, ni tes nobles, vous ne serez ni désobéissants, ni rebelles envers la couronne d'Angleterre. (*Charles et les autres donnent les signes de féauté.*) Maintenant licenciez votre armée quand il vous plaira; repliez vos drapeaux, faites taire vos tambours, car nous célébrons ici une paix solennelle. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Londres. — Un appartement dans le palais.

Entre LE ROI HENRI *en conférence avec* SUFFOLK; GLOCESTER *et* EXETER *viennent après eux.*

Le roi Henri. — Votre rare et merveilleuse description de la belle Marguerite m'a étonné, noble comte. Ses vertus ornées de ses dons extérieurs éveillent dans mon cœur les passions endormies de l'amour : et de même que malgré sa force, le plus puissant navire est poussé contre le courant par la violence des trombes de la tempête, ainsi je me sens poussé, par le vent de sa renommée, ou bien à faire naufrage, ou bien à arriver à un port où je puisse jouir de son amour.

Suffolk. — Bah, mon bon Seigneur, ma description superficielle n'est que la préface de l'apologie qu'elle mérite : les principales des perfections de cette aimable Dame, si j'avais assez d'habileté pour les exprimer, fourniraient un volume de pages enchanteresses, capables de transporter l'imagination la moins vive. Mais ce qui est plus encore, c'est que toute divine qu'elle est, tout ornée à l'excès qu'elle est des perfections les plus rares, son âme est d'une modestie assez humble, pour être heureuse de vous obéir, d'obéir à vos vertueuses et chastes intentions s'entend, c'est-à-dire d'obéir à Henri en l'aimant et en l'honorant comme son Seigneur.

Le roi Henri. — Et Henri n'aura pas d'autres intentions que vertueuses. Donc, Milord protecteur, consentez à ce que Marguerite soit la reine de l'Angleterre.

Glocester. — Je consentirais ainsi à être le complaisant d'une faute. Vous savez, Monseigneur, que Votre Altesse est fiancé à une autre Dame très-estimée : comment pourrons-nous donc nous dédire de cet engagement sans entacher votre honneur d'un reproche?

Suffolk. — Nous agirons comme agit un maître avec les serments illégaux, ou comme agit un homme qui, dans un tournoi, après avoir promis d'essayer sa force, se retire de l'arène, à cause de l'infériorité de son adversaire. La fille d'un pauvre comte est une alliance inégale et qui, par conséquent, peut être rompue sans donner offense.

Glocester. — Comment donc, je vous prie? Est-ce que Marguerite est une alliance plus haute que l'autre? Son père n'est pas au-dessus de la qualité de comte, malgré les titres pompeux dont il se pare.

Suffolk. — Pardon, mon bon Lord, son père est un roi, le roi de Naples et de Jérusalem, et son autorité est si grande en France, que son alliance assure notre paix et tiendra les Français dans l'obéissance.

Glocester. — Celle du comte d'Armagnac peut nous rendre le même service, car il est proche parent de Charles.

Exeter. — En outre, sa fortune nous garantit un douaire opulent, tandis que René recevra plutôt qu'il ne donnera.

Suffolk. — Un douaire, Milord! n'avilissez pas votre roi au point de le rendre assez abject, assez bas, assez misérable, pour prendre une épouse pour l'argent et non pour le pur amour. Henri est à même d'enrichir sa femme et n'en est pas à chercher une femme qui le fasse riche : c'est aux paysans sans noblesse à tirer profit de leurs femmes, comme les gens des marchés tirent profit des bœufs, des moutons et des chevaux. Le mariage est chose de trop grande dignité pour qu'on le traite ainsi comme une affaire : ce n'est pas celle que nous voudrions, mais celle qu'il aime le plus, qui doit être la compagne du lit nuptial de Sa Grâce. Puisque Marguerite est celle qu'il aime le plus, c'est une raison suffisante pour nous déterminer à ce qu'elle soit la préférée. Qu'est-ce qu'un mariage contraint, sinon un enfer, une vie de discorde et de perpétuelles querelles? Au rebours, un mariage d'inclination est béni, et présente un modele de paix céleste. Qui pouvons-nous marier à Henri qui est roi, sinon Marguerite qui est la fille d'un roi? Sa beauté sans égale unie à sa naissance la désignent pour être la compagne d'un roi seul; son vaillant courage et son esprit indomptable, plus grands, qu'on ne les voit d'ordinaire chez les femmes, nous promet un successeur royal, car Henri, fils d'un conquérant, ne peut manquer d'engendrer d'autres conquérants, s'il est uni par l'amour à une Dame de si ferme caractère que la belle Marguerite. Ainsi, cédez, Milords, et concluez avec moi que Marguerite sera reine et qu'elle seule le sera.

Le roi Henri. — Je ne sais si c'est à cause de la force éloquente de votre rapport, mon noble Lord de Suffolk, où si c'est parce que ma tendre jeunesse n'a pas été encore atteinte des flammes de l'amour, mais ce dont je suis sûr, c'est que je sens dans mon cœur de si cruelles batailles, de si terribles combats entre la crainte et l'espérance, que je n'ai plus la force de supporter mes pensées. Embarquez-vous donc en poste pour la France, Milord; arrêtez toutes les conditions, et obtenez que Madame Marguerite consente à passer la mer et à venir en Angleterre, pour y être ointe et couronnée reine et compagne fidèle du roi Henri; pour vos dépenses et pour les frais nécessaires, levez une dîme sur le peuple. Partez, dis-je, car jusqu'à votre retour, je resterai en proie à mille soucis. Quant à vous, mon bon oncle, bannissez toute pensée d'offense : si vous me jugez par ce que vous fûtes et non par ce que vous êtes, je sais que vous excuserez cette exécution précipitée de ma volonté. Maintenant conduisez-moi en quelque endroit, où, loin de toute compagnie, je puisse retourner et ruminer ma tristesse. (*Il sort.*)

Glocester. — Tristesse! oui je crains que ce qui commence par la tristesse ne finisse de même. (*Sortent Glocester et Exeter.*)

Suffolk. — C'est ainsi que Suffolk l'a emporté et c'est ainsi qu'il part, comme autrefois le jeune Pâris pour la Grèce, dans l'espérance de trouver la même fortune en amour, mais d'être plus heureux que ne le fut le Troyen. Marguerite va être reine et gouvernera le roi; et moi je gouvernerai Marguerite, le roi et le royaume.

(*Il sort.*)

LE ROI HENRI VI
2e Partie
THOMAS SC.

PERSONNAGES DU DRAME.

LE ROI HENRI VI.
HUMPHROY, DUC DE GLOCESTER, son oncle.
LE CARDINAL BEAUFORT, ÉVÊQUE DE WINCHESTER, son grand-oncle.
RICHARD PLANTAGENET, DUC D'YORK.
ÉDOUARD, RICHARD, } ses fils.
LE DUC DE SOMERSET, LE DUC DE SUFFOLK, LE DUC DE BUCKINGHAM, LORD CLIFFORD, Le jeune CLIFFORD, son fils, } du parti du roi.
LE COMTE DE SALISBURY, LE COMTE DE WARWICK, } du parti d'York.
LORD SCALES, GOUVERNEUR DE LA TOUR.
SIR HUMPHROY STAFFORD.
WILLIAM STAFFORD, son frère.
SIR JOHN STANLEY.
WALTER WHITMORE.
UN CAPITAINE DE VAISSEAU.
UN MAÎTRE D'ÉQUIPAGE et LE MOUSSE du maître.
VAUX.
MATTHEW GOUGH.
DEUX GENTILSHOMMES, prisonniers avec SUFFOLK.
HUME, SOUTHWELL, } prêtres.
BOLINGBROKE, magicien.
UN ESPRIT évoqué par lui.
THOMAS HORNER, armurier.
PIERRE, son ouvrier.
LE CLERC DE CHATAM.
LE MAIRE DE SAINT-ALBANS.
SIMPCOX, imposteur.
DEUX MEURTRIERS.
JACK CADE, révolté.
GEORGES, JOHN, DICK, MICHEL, SMITH, le tisserand, } compagnons de JACK CADE.
ALEXANDRE IDEN, gentilhomme du Kent.

MARGUERITE, ÉPOUSE D'HENRI VI.
ÉLÉONORE, DUCHESSE DE GLOCESTER.
MARGERY JOURDAIN, sorcière.
LA FEMME DE SIMPCOX.

LORDS, LADIES, GENS DE LA SUITE, PÉTITIONNAIRES, ALDERMEN, UN HÉRAUT, UN HUISSIER, UN SHÉRIFF, OFFICIERS, CITOYENS, APPRENTIS, FAUCONNIERS, GARDES, SOLDATS, MESSAGERS.

SCÈNE. — En diverses localités de l'Angleterre.

LE

ROI HENRI VI.

(DEUXIÈME PARTIE.)

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Londres. — Une salle d'État dans le palais.

Fanfares de trompettes, puis des hautbois jouent. Entrent d'un côté LE ROI HENRI, LE DUC DE GLOCESTER, SALISBURY, WARWICK *et* LE CARDINAL BEAUFORT; *de l'autre,* LA REINE MARGUERITE, *conduite par* SUFFOLK, YORK, SOMERSET, BUCKINGHAM *et autres.*

Suffolk. — Chargé, à mon départ pour la France, par votre haute Majesté Impériale, d'épouser pour le compte de Votre Grâce, en qualité de tenant lieu de votre Excellence, la princesse Marguerite, j'ai donc dans Tours, cette cité ancienne et fameuse, en présence des rois de France et de Sicile, des ducs d'Orléans, de Calâbre, de Bretagne et d'Alençon, de sept comtes, de douze barons et de vingt révérends évêques, accompli mon office et célébré le mariage, et maintenant je viens humblement en courbant le genou, en présence de l'Angleterre et de ses puissants Seigneurs, remettre mon titre d'époux de la reine entre les très-gracieuses mains de Votre Majesté, réalité de la grande ombre que j'ai représentée; c'est le plus heureux cadeau que jamais marquis ait donné, c'est la plus belle reine que jamais roi ait reçue.

Le roi Henri. — Suffolk, lève-toi. Soyez la bienvenue, reine Marguerite : je ne puis donner de signe d'amour plus tendre que ce tendre baiser. O Seigneur, qui me prêtes la vie, donne-moi aussi un cœur plein de reconnaissance! car avec ce beau visage tu as donné à mon âme un monde de bénédictions terrestres, si nos pensées peuvent être unies par la sympathie de l'amour.

La reine Marguerite. — Grand roi d'Angleterre et mon gracieux Seigneur, mon âme a déjà tant conversé avec vous, mon Souverain très-chéri, et de jour, et de nuit, et durant la veille, et dans mes rêves, et en noble compagnie, et pendant mes prières, que je me sens très-enhardie à saluer mon roi, avec les mots sans apprêt que mon esprit me présente, et que la plénitude de joie de mon cœur me permet.

Le roi Henri. — Son aspect me ravit, mais la grâce de son discours, ses paroles revêtues de la majesté de la sagesse, me font passer de l'émerveillement aux pleurs de la joie, si grande est la plénitude de contentement de mon cœur. Lords, que toutes vos voix s'unissent en une même joyeuse acclamation pour saluer mon amour.

Tous, *s'agenouillant.* — Longue vie à la reine Marguerite, bénédiction de l'Angleterre! (*Fanfares.*)

La reine Marguerite. — Nous vous remercions tous.

Suffolk. — Milord protecteur, voici, s'il plaît à Votre Grâce, les articles de la paix conclue, d'un commun accord, pour dix-huit mois, entre notre Souverain et le roi français Charles.

Glocester, *lisant.* — « *Imprimis*, il est convenu entre le roi français Charles et William de la Poole, marquis de Suffolk, ambassadeur de Henri, roi d'Angleterre, que ledit Henri épousera Madame Marguerite, fille de René, roi de Naples, de Sicile et de Jérusalem, et la couronnera reine d'Angleterre avant le trente du mois de mai prochain. *Item*, il est convenu que le duché d'Anjou et le comté du Maine seront abandonnés et remis au roi son père.... »

Le roi Henri. — Eh bien, mon oncle, qu'est-ce donc?

Glocester. — Pardonnez-moi, mon gracieux Seigneur; une défaillance soudaine m'a saisi au cœur, et m'a voilé les yeux de telle sorte que je ne puis lire davantage.

Le roi Henri. — Oncle de Winchester, continuez la lecture, je vous prie.

Le cardinal Beaufort, *lisant.* — « *Item*, il est en outre convenu entre eux que les duchés d'Anjou et du Maine seront abandonnés et remis au roi son père, et qu'elle sera envoyée au roi d'Angleterre, aux propres frais et charges du roi, sans aucun douaire. »

Le roi Henri. — Ces articles nous laissent satisfait. Lord Marquis, agenouille-toi : nous te créons ici premier duc de Suffolk et nous te ceignons de l'épée. Cousin d'York, nous dispensons Votre Grâce, de ses fonctions de régent en France, jusqu'à pleine expiration de ce terme de dix-huit mois. Merci, mon oncle Winchester; Glocester, York, Buckingham, Somerset, Salisbury et Warwick, nous vous remercions tous pour la grande faveur que vous nous avez conférée par l'accueil fait à notre seigneuriale reine. Allons, entrons et faisons en toute hâte nos préparatifs pour son couronnement. (*Sortent le roi, la reine et Suffolk.*)

Glocester. — Braves pairs d'Angleterre, colonnes de l'État, le duc Humphroy doit vous découvrir sa douleur, sa douleur qui est la vôtre, qui est la douleur de tout le pays. Quoi! c'est pour cela que mon frère Henri aura dépensé dans la guerre, sa jeunesse, sa valeur, son argent, ses hommes; qu'il aura si souvent logé à ciel ouvert, sous le froid de l'hiver et la chaleur brûlante de l'été, afin de conquérir la France, son légitime héritage? Quoi, mon frère Bedford aura fait suer son esprit pour conserver par politique ce que Henri avait conquis; quoi, vous tous, Somerset, Buckingham, Salisbury, vous, victorieux Warwick, vous, brave York, vous aurez reçu de profondes blessures en France et en Normandie; quoi, mon oncle Beaufort et moi-même, avec tout le sage conseil du royaume, nous aurons passé notre temps en études, nous serons restés assis dans la chambre du conseil de la première heure du matin jusqu'au soir bien tard, à discuter les moyens de tenir en respect la France et les Français; quoi, Son Altesse aura été couronnée à Paris dans son enfance en dépit de tous ses ennemis, et il faudra perdre tous ces travaux et renoncer à tous ces honneurs? Les conquêtes de Henri, la vigilance de Bedford, vos exploits de guerre, nos fatigues du conseil, tout cela sera perdu? O pairs d'Angleterre, honteuse est cette alliance! fatal ce mariage qui annule votre gloire, efface vos noms des livres de mémoire, détruit les titres de votre renommée, rase les monuments qui racontaient la conquête de la France, et réduit tout à néant, absolument comme si rien n'avait jamais existé!

Le cardinal Beaufort. — Neveu, que signifie ce discours passionné, cette harangue si circonstanciée? La France est à nous, et nous continuerons à la garder.

Glocester. — Oui, mon oncle, nous la garderons si nous pouvons; mais maintenant, il est impossible que nous le puissions. Suffolk, le nouveau duc qui tient la queue de la poêle, a rendu les duchés d'Anjou et du Maine au pauvre roi René, dont les titres pompeux sont mal d'accord avec sa bourse maigre.

Salisbury. — Par la mort de celui qui est mort pour nous tous, ces comtés étaient les clés de la Normandie! Mais pourquoi pleure Warwick, mon vaillant fils?

Warwick. — Je pleure de douleur qu'il soit impossible de les recouvrer; car s'il y avait espoir de les recouvrer, mon épée répandrait du sang chaud, et mes yeux ne répandraient pas de larmes. L'Anjou et le Maine! c'est moi qui les avais conquis tous deux; ces deux provinces, ce sont ces bras qui les avaient soumises, et il faut maintenant que ces cités que j'avais gagnées par

GLOCESTER. Lords, adieu; lorsque je ne serai plus, rappelez-vous que j'ai prophétisé que la France serait perdue avant longtemps! (Acte I, sc. 1)

des blessures, on les rende avec des mots pacifiques. *Mort Dieu!*

YORK. — Quant au duc de Suffolk, puisse-t-il *suffoquer*, lui qui ternit l'honneur de cette île guerrière! La France m'aurait arraché et mangé le cœur avant que j'eusse consenti à cette paix. J'avais toujours lu que les rois d'Angleterre avaient reçu avec leurs femmes des douaires et de grandes sommes d'or, et maintenant voilà notre roi Henri qui donne son bien pour épouser une femme qui ne lui apporte aucun avantage.

GLOCESTER. — Une jolie plaisanterie, et comme on n'en avait jamais connu avant ce jour, que Suffolk demandant l'impôt du quinzième pour les frais et charges de son transport! elle aurait bien pu rester en France et crever de faim en France, avant....

LE CARDINAL BEAUFORT. — Milord de Glucester, maintenant vous allez trop loin : c'était le bon plaisir de Monseigneur le roi.

GLOCESTER. — Milord de Winchester, je connais votre cœur; ce ne sont pas mes discours qui vous déplaisent, c'est ma présence qui vous importune. Ta rancune va crever; sur ton visage je vois ta fureur, orgueilleux prélat : si je reste plus longtemps, nous allons recommencer nos anciennes querelles. Lords, adieu; lorsque je ne serai plus, rappelez-vous que j'ai prophétisé que la France serait perdue avant longtemps. (*Il sort.*)

LE CARDINAL BEAUFORT. — Voilà notre protecteur qui s'en va furieux. Il vous est connu qu'il est mon ennemi, bien plus, qu'il est votre ennemi à tous, et qu'il n'est pas, je le crains, un grand ami du roi. Considérez, Milords, qu'il est son plus proche par le sang et qu'il est héritier présomptif de la couronne d'Angleterre; Henri aurait acquis

par son mariage un empire et tous les opulents royaumes de l'Occident, que Glocester aurait eu ses raisons pour en être encore mécontent. Réfléchissez-y, Lords; que ses paroles flatteuses n'ensorcelent pas vos cœurs; soyez sages et circonspects. Bien qu'il soit aimé du bas peuple, qu'il soit appelé par lui « Humphroy, le bon duc de Glocester, » qu'il entende les applaudissements de leurs mains et leurs voix crier à plein gosier : « Jésus maintienne Votre Royale Excellence! » et « Dieu protége le bon duc Humphroy! » malgré tout cet éclat de popularité flatteuse, je crains bien, Lords, qu'il ne se découvre un dangereux protecteur.

Buckingham. — Pourquoi d'ailleurs protégerait-il notre Souverain, qui est d'âge à se gouverner lui-même? Cousin de Somerset, unissez-vous avec moi, unissons-nous tous ensemble avec le duc de Suffolk, et nous aurons bien vite enlevé le duc Humphroy de son siége.

Le cardinal Beaufort. — Cette importante affaire ne souffrira pas de retard; je me rends immédiatement auprès du duc de Suffolk. (*Il sort.*)

Somerset. — Cousin de Buckingham, quoique l'orgueil d'Humphroy et la grandeur de sa situation nous soient pénibles à supporter, surveillons toutefois ce hautain cardinal : son insolence est plus intolérable que celle de tous les princes du royaume; si Glocester perd sa place, c'est lui qui sera protecteur.

Buckingham. — C'est toi qui seras protecteur, Somerset, ou bien c'est moi qui le serai, en dépit du duc Humphroy ou du cardinal. (*Sortent Buckingham et Somerset.*)

Salisbury. — L'orgueil est sorti le premier, voilà l'ambition qui le suit. Pendant que ces hommes travaillent à leur avancement, il serait bien à nous de travailler pour le royaume. J'ai toujours vu Humphroy, duc de Glocester, se comporter comme un noble gentilhomme; mais souvent j'ai vu le hautain cardinal, plus semblable à un soldat qu'à un homme de l'église, aussi orgueilleux et dominateur que s'il était maître de tout, jurer comme un ruffian et tenir une conduite indigne d'un des gouvernants d'une nation. Warwick, mon fils, consolation de ma vieillesse, tes exploits, ta franchise, ta maison ouverte, t'ont conquis dans la nation une popularité qui n'a d'égale que celle du bon duc Humphroy; et toi, mon frère York, tes actes en Irlande, la manière dont tu as soumis son peuple à la discipline civile, tes récents exploits au centre de la France, alors que tu étais régent au nom de notre Souverain, t'ont fait craindre et honorer dans le peuple : unissons-nous ensemble, pour le bien public, afin de brider et de réduire à néant autant qu'il sera en nous l'orgueil de Suffolk et celui du cardinal, en même temps que l'ambition de Somerset et de Buckingham, et favorisons autant que nous le pourrons les actes du duc Humphroy tant qu'ils tendront au profit du royaume.

Warwick. — Dieu protége Warwick, autant qu'il aime sa patrie et l'avantage général de son pays!

York. — Et York fait le même vœu, car il a pour le faire la plus grande raison.

Salisbury. — Alors faisons hâte, et prenons les choses en main.

Warwick. — En *main!* ô mon père, le *Maine* est perdu, le *Maine* que Warwick avait enlevé de *main* forte, et qu'il aurait conservé aussi longtemps que le souffle lui serait resté! Vous vouliez dire, prendre en *main* l'occasion, mon père, mais moi j'entendais le Maine, et je l'arracherai à la France, ou bien je périrai. (*Sortent Warwick et Salisbury.*)

York. — L'Anjou et le Maine sont donnés aux Français; Paris est perdu; la situation de la Normandie est des plus périlleuses maintenant qu'ils sont partis : Suffolk a conclu ces articles, les pairs y ont accédé, et Henri a été charmé d'échanger deux duchés contre la jolie fille d'un duc. Je ne puis les blâmer tous tant qu'ils sont : qu'est-ce que cela leur fait? c'est ton bien qu'ils donnent et non le leur. Des pirates peuvent prodiguer les fruits de leurs pillages, s'acheter des amis, donner aux courtisanes, et festoyer perpétuellement comme des Lords jusqu'à ce que tout soit dépensé, et cependant l'impuissant propriétaire de ces biens pleure sur eux, et tord ses mains infortunées, et secoue la tête, et se tient tremblant à l'écart, prêt à mourir de faim sans oser toucher à ce qui est sien, pendant que tout est partagé et tout emporté. C'est ainsi que York doit se tenir coi, trépigner, mordre sa langue, tandis que ses propres biens sont marchandés et vendus. Il me semble que les royaumes d'Angleterre, de France et d'Irlande, ont sur ma chair et mon sang les mêmes effets que le fatal tison d'Althée sur le cœur du prince de Calydon qu'il brûlait. L'Anjou et le Maine donnés tous deux aux Français! ce sont là des nouvelles qui me font froid, car j'espérais la

France autant que j'espère le sol fertile de l'Angleterre. Un jour viendra où York réclamera son bien, et c'est pourquoi je vais prendre le parti des Nevils, et montrer une apparence d'affection à l'orgueilleux duc Humphroy; puis, lorsque je verrai un moment opportun, je réclamerai la couronne, car c'est là le point de mire doré que je cherche à toucher. L'orgueilleux Lancastre n'usurpera pas mon droit, il ne tiendra pas le sceptre dans sa main enfantine, il ne portera pas le diadème sur sa tête que disposent mal à ceindre une couronne ses inclinations de dévot. Donc, York, tiens-toi en repos, jusqu'à ce que ton temps arrive; veille et observe, pendant que les autres dorment, afin de pénétrer les secrets de l'État, jusqu'à ce que Henri, enivré des joies de l'amour avec sa jeune épouse, sa reine d'Angleterre si chèrement achetée, Humphroy et les pairs arrivent à se quereller; alors j'élèverai la rose blanche comme lait dont la douce odeur parfumera l'air, et sur mon étendard je placerai les armes d'York pour lutter avec la maison de Lancastre, et de gré ou de force, je ferai céder la couronne à ce roi dont le gouvernement de clerc a fait déchoir la belle Angleterre. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

Londres. — Un appartement dans la demeure du duc de Glocester.

Entrent GLOCESTER *et* LA DUCHESSE DE GLOCESTER.

La duchesse de Glocester. — Pourquoi mon Seigneur s'affaisse-t-il comme le blé trop mûr qui penche la tête sous le riche fardeau de Cérès? Pourquoi le grand duc Humphroy fronce-t-il ses sourcils comme s'il regardait avec courroux les faveurs du monde? Pourquoi tes yeux sont-ils fixés sur la morne terre y contemplant je ne sais quoi qui semble assombrir ta vue? Qu'y vois-tu? est-ce le diadème d'Henri enchâssé dans tous les honneurs du monde? Si c'est cela, continue à regarder, et tiens ton visage prosterné jusqu'à ce que ta tête soit ceinte de cette couronne. Avance ton bras, atteins à cet or glorieux. Quoi! est-ce que ton bras serait trop court? je l'allongerai avec le mien, et quand nous aurons à nous deux soulevé ce diadème, nous élèverons ensemble nos êtes vers le ciel et jamais plus nous n'abaisserons nos yeux assez bas pour accorder un regard à la terre.

Glocester. — O Nell, ma douce Nell, si tu aimes ton Seigneur, arrache de ton âme le ver des pensées ambitieuses; et puisse l'heure où la pensée me viendra de nuire à mon roi et à mon neveu, le vertueux Henri, être la dernière où je respirerai dans ce monde mortel! Ce qui m'a rendu triste, ce sont mes rêves inquiétants de cette nuit.

La duchesse de Glocester. — Qu'a rêvé mon Seigneur? qu'il me le dise, et je l'en récompenserai par le doux récit de mon rêve de ce matin.

Glocester. — Il m'a semblé que ce bâton, insigne de mon office à la cour, était brisé en deux, par qui, je l'ai oublié, mais je crois que c'était par le cardinal; et sur les sommets des deux morceaux de la verge brisée furent placées les têtes d'Edmond, duc de Somerset, et de William de la Poole, premier duc de Suffolk. Voilà quel était mon rêve; ce qu'il présage, Dieu le sait.

La duchesse de Glocester. — Bah! cela n'était rien, si ce n'est la démonstration que quiconque brisera une verge dans le bosquet de Glocester, perdra la tête pour sa présomption. Mais écoute-moi, mon Humphroy, mon doux duc : il me semblait que je m'asseyais sur un siége de majesté, dans l'église cathédrale de Westminster, sur ce siége où les rois et les reines sont couronnés, et que Henri et Madame Marguerite, s'agenouillant devant moi, plaçaient le diadème sur ma tête.

Glocester. — Ah, Éléonore, je vais maintenant me fâcher pour tout de bon. Présomptueuse Dame! Éléonore à l'âme mal disciplinée! N'es-tu pas la seconde femme du royaume? n'es-tu pas l'épouse du protecteur et bien aimée de lui? n'as tu pas à volonté plus des plaisirs du monde que ta pensée ne peut en imaginer et en atteindre? et tu veux malgré cela, en complotant la trahison, précipiter ton époux et toi-même du sommet de l'honneur dans l'abîme de la disgrâce? Éloigne-toi de moi, et que je n'entende plus rien de pareil.

La duchesse de Glocester. — Comment, comment, mon Seigneur! vous vous mettez en telle colère contre Eléonore pour un simple rêve qu'elle vous raconte? Une autre fois, je garderai mes rêves pour moi seule et je ne serai pas grondée.

Glocester. — Allons, ne sois pas fâchée, je redeviens de bonne humeur.

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER. — Milord protecteur, c'est le bon plaisir de Son Altesse, que vous vous prépariez à monter à cheval pour Saint-Albans où le roi et la reine ont l'intention de chasser.

GLOCESTER. — J'y vais. Allons, Nell, veux-tu monter à cheval avec nous?

LA DUCHESSE DE GLOCESTER. — Oui, mon bon Seigneur, je vous suivrai tout à l'heure. (*Sortent Glocester et le messager.*) Suivre, je le dois; car je ne puis passer devant, tant que Glocester aura cette âme humble et basse. Si j'étais un homme, un duc, et le premier du sang royal, j'écarterais ces ennuyeuses souches qui font obstacle et je me frayerais un chemin tout uni sur leurs cous dépourvus de têtes : mais toute femme que je sois, je ne serai pas négligente à jouer mon rôle dans ce drame de la Fortune. — Où êtes-vous par ici, Messire John? voyons, ne crains rien, mon ami, nous sommes seuls; il n'y a ici que toi et moi.

Entre HUME.

HUME. — Jésus conserve Votre Royale Majesté!

LA DUCHESSE DE GLOCESTER. — Que dis-tu là, *Majesté!* je ne suis que *Grâce*.

HUME. — Oui, mais par la grâce de Dieu et les conseils de Hume, les titres de Votre Grâce seront multipliés.

LA DUCHESSE DE GLOCESTER. — Que dis-tu, l'ami? as-tu déjà conféré avec Margery Jourdain, l'habile sorcière, avec Roger Bolingbroke, l'évocateur, et peuvent ils entreprendre de me rendre service?

HUME. — Ils ont promis de montrer à Votre Altesse un esprit évoqué des profondeurs souterraines qui répondra à telles questions qui lui seront posées par Votre Grâce.

LA DUCHESSE DE GLOCESTER. — C'est assez; je penserai à ces questions. Lorsque nous serons revenus de Saint-Albans, nous verrons à exécuter complétement la chose. Tiens, Hume, prends cette récompense; divertis-toi, l'ami, ainsi que tes associés dans cette affaire importante. (*Elle sort.*)

HUME. — Hume doit se divertir avec l'or de la duchesse? c'est pardi ce qu'il fera. Mais attention, Messire John Hume; scellez vos lèvres et ne prononcez d'autres mots que *chut;* l'affaire demande une silencieuse discrétion. Madame Éléonore donne de l'or pour faire venir la sorcière; l'or ne peut manquer son effet, fût-elle un diable. Cependant j'ai d'autres mouches dorées d'une autre région; je n'ose pas dire du côté du riche cardinal et du nouveau et tout-puissant duc de Suffolk; cependant il se trouve qu'il en est ainsi : car pour être clair, ces derniers, connaissant l'humeur ambitieuse de Madame Éléonore, m'ont payé pour miner sourdement la duchesse et pour lui fourrer la pensée de ces évocations magiques dans la tête. C'est un dicton proverbial qu'un habile coquin n'a pas besoin d'intermédiaire, cependant je suis l'intermédiaire de Suffolk et du cardinal. Hume, si vous n'y prenez pas garde, vous êtes bien près de les appeler un couple de rusés coquins. Bon, voilà la situation, et je crains bien qu'à la fin la coquinerie de Hume ne détermine le naufrage de la duchesse, et que sa culpabilité ne soit la chute d'Humphroy; mais que les choses se passent comme elles voudront, j'aurai de l'or de tout le monde. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

Londres. — Un appartement dans le palais.

Entrent PIERRE *et autres avec des pétitions.*

PREMIER PÉTITIONNAIRE. — Mes maîtres, restons ici sans bouger; Milord le protecteur va passer tout à l'heure par ici, et alors nous pourrons lui remettre nos pétitions couchées par écrit.

SECOND PÉTITIONNAIRE. — Morbleu, que le Seigneur le protége, car c'est un brave homme! Jésus le bénisse!

PREMIER PÉTITIONNAIRE. — Le voilà qui vient, je crois, et la reine avec lui : je serai le premier pour sûr.

Entrent SUFFOLK *et* LA REINE MARGUERITE.

SECOND PÉTITIONNAIRE. — Recule-toi, imbécile! c'est le duc de Suffolk et non Milord le protecteur.

SUFFOLK. — Qu'y a-t il, mon ami? Est-ce que tu me veux quelque chose?

PREMIER PÉTITIONNAIRE. — Je vous en prie, pardonnez-moi, Milord! je vous prenais pour Milord le protecteur.

LA REINE MARGUERITE, *lisant la suscription.* — *A Milord le protecteur.* Est ce que vos pétitions sont pour Sa Seigneurie? Laissez-les-moi voir : quelle est la tienne?

PREMIER PÉTITIONNAIRE. — La mienne, plaise à

tions en reproduisant ici une lettre que M. Guizot nous a fait l'honneur de nous adresser :

« Vous avez entendu dire, messieurs, que, depuis plusieurs années, je me donne le paternel plaisir de raconter l'histoire de France à mes petits-enfants, et vous me demandez si je n'ai pas dessein de publier ces études de famille sur la grande vie de notre patrie. Telle n'avait pas été d'abord ma pensée; c'était de mes petits-enfants, et d'eux seuls, que je me préoccupais. J'avais à cœur de leur faire vraiment comprendre notre histoire et de les y intéresser en satisfaisant à la fois leur intelligence et leur imagination, en la leur montrant à la fois claire et vivante. Toute histoire, celle de la France surtout, est un vaste et long drame où les événements s'enchaînent selon des lois déterminées, et dont les acteurs jouent des rôles qu'ils n'ont pas reçus tout faits ni appris par cœur, et qui sont les résultats, non-seulement de leur situation native, mais de leur propre pensée et de leur propre volonté. Il y a, dans l'histoire des peuples, deux séries de causes à la fois essentiellement diverses et intimement unies; les causes naturelles, qui président au cours général des événements, et les causes libres, qui viennent y prendre place. Les hommes ne font pas toute l'histoire : elle a des lois qui lui viennent de plus haut; mais les hommes sont, dans l'histoire, des êtres actifs et libres qui y produisent des résultats et y exercent une influence dont ils sont responsables. Les causes fatales et les causes libres, les lois déterminées des événements et les actes spontanés de la liberté humaine, c'est là l'histoire tout entière. C'est dans la reproduction fidèle de ces deux éléments que consistent la vérité et la moralité de ces récits.

« Je n'ai jamais été plus frappé de ce double caractère de l'histoire qu'en la racontant à mes petits-enfants. Quand j'ai commencé avec eux ces leçons, ils y prenaient d'avance un vif intérêt, et ils m'écoutaient avec un bon vouloir sérieux; mais quand ils ne saisissaient pas bien le lien prolongé des événements, ou quand les personnages historiques ne devenaient pas, pour eux, des êtres réels et libres, dignes de sympathie ou de réprobation, quand le drame ne se développait pas devant eux clair et animé, je voyais leur attention inquiète ou languissante; ils avaient besoin à la fois de lumière et de vie; ils voulaient être éclairés et émus, instruits et amusés

« En même temps que la difficulté de satisfaire à ce double désir se faisait vivement sentir à moi, j'y découvrais plus de moyens et plus de chances de succès que je ne l'avais prévu d'abord pour faire comprendre à mes jeunes auditeurs l'histoire de France dans sa complication et sa grandeur. Quand Corneille a dit :

.... aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années,

il a dit vrai pour l'intelligence comme pour la valeur. Quand une fois ils sont bien éveillés et donnent vraiment leur attention, les jeunes esprits sont plus sérieux et plus capables qu'on ne le croit de tout comprendre. Pour bien expliquer à mes petits-enfants le lien des événements et l'influence des personnages historiques, j'ai été conduit quelquefois à des considérations très-grandes et à des études de caractères assez approfondies. J'ai presque toujours été, en pareil cas, non-seulement bien compris, mais vivement goûté. J'en ai fait l'épreuve dans le tableau du règne et le portrait du caractère de Charlemagne; les deux grands desseins de ce grand homme, qui a réussi dans l'un et échoué dans l'autre, ont été, de la part de mes jeunes auditeurs, l'objet d'une attention très-soutenue et d'une compréhension très-nette. Les jeunes esprits ont plus de portée qu'on n'est enclin à le présumer, et peut-être les hommes feraient-ils bien quelquefois d'être aussi sérieux dans leur vie que les enfants le sont dans leurs études.

« Pour atteindre le but que je me proposais, j'ai toujours pris soin de rattacher mes récits ou mes réflexions aux grands événements ou aux grands personnages de l'histoire. Quand on veut étudier et décrire scientifiquement un pays, on le parcourt dans toutes ses parties et en tout sens; on visite les plaines comme les montagnes, les villages comme les cités, les recoins obscurs comme les lieux célèbres; ainsi procèdent un géologue, un botaniste, un archéologue, un statisticien, un érudit. Mais quand on veut surtout connaître les principaux traits d'une contrée, ses contours fixes, ses formes générales, ses aspects spéciaux, ses grands chemins, on monte sur les hauteurs; on se place aux points d'où l'on saisit le mieux l'ensemble et la physionomie du pays. Ainsi il faut procéder dans l'histoire, quand on ne veut ni la réduire au squelette d'un abrégé ni l'étendre aux longues dimensions d'un travail d'érudition.

Les grands événements et les grands hommes sont les points fixes et les sommets de l'histoire; c'est de là qu'on peut la considérer dans son ensemble et la suivre dans ses grandes voies. En la racontant à mes petits-enfants, je me suis quelquefois attardé dans quelque anecdote particulière où je trouvais le moyen de mettre en vive lumière l'esprit dominant du temps ou les mœurs caractéristiques des populations; mais, sauf ces rares exceptions, c'est toujours dans les grands faits et les grands personnages historiques que je me suis établi pour en faire, dans mes récits, ce qu'ils ont été dans la réalité, le centre et le foyer de la vie de la France.

« Je n'avais pris d'abord, en donnant ces leçons, que de courtes notes de dates et de noms propres. Quand on m'a donné lieu de croire qu'elles pouvaient avoir pour d'autres enfants que les miens, et même, m'a-t-on dit, pour d'autres que des enfants, quelque utilité et quelque intérêt, j'ai entrepris de les rédiger telles que je les avais développées à mes jeunes auditeurs. Je vous enverrai, messieurs, quelques portions de ce travail, et si, en effet, il vous paraît opportun d'étendre le cercle auquel il a été d'abord destiné, je vous confierai très-volontiers le soin de sa publication.

« Recevez, messieurs, l'assurance de mes sentiments les plus distingués,

GUIZOT.

« Val-Richer, décembre 1870. »

Quel admirable enseignement pour la jeunesse que « *la grande vie de notre patrie* » racontée dans cette langue claire, ferme et imagée, avec cette sûreté de méthode, cette justesse d'appréciation, cette attention scrupuleuse à ne rien laisser qui ne puisse être facilement compris!

Ce sont là des qualités précieuses pour les lecteurs de tout âge; aussi l'auteur prévoit-il que ses leçons auront quelque utilité « *même pour d'autres que pour des enfants.* Les femmes, les gens du monde, les érudits eux-même tiendront à lire un livre où ils retrouveront, au milieu d'u récit exact et vivant, la science profonde et la hauteur d vues de l'historien de *la Civilisation en Europe et en France* de l'homme d'État auquel, durant bien des années, nu dans notre pays n'a contesté le premier rang.

Nous nous sommes donc empressés d'accepter l'honneu d'éditer une œuvre utile à des lecteurs si divers et appelé à répandre tant d'idées justes et fécondes, et nous tiendron à ce qu'elle soit publiée avec tout le soin qu'elle mérite.

CONDITIONS

ET MODE DE PUBLICATION.

L'Histoire de France racontée à mes petits-enfants forme trois volumes grand in-8, imprimés par M. Raçon, dont goût et l'habileté sont bien connus, et illustrés de plus cent gravures d'après de magnifiques dessins dans lesqu M. A. de Neuville a montré sous un nouvel aspect son tale aussi correct que dramatique. Ces gravures représentero des scènes et des personnages historiques, des portraits, d costumes, des monuments; les éléments en seront puis aux meilleures sources.

Les trois volumes se composeront de 80 à 100 livraison chaque livraison, illustrée d'au moins une grande gravu contient 16 pages et est protégée par une couverture.

Le prix de la livraison est de 50 centimes.

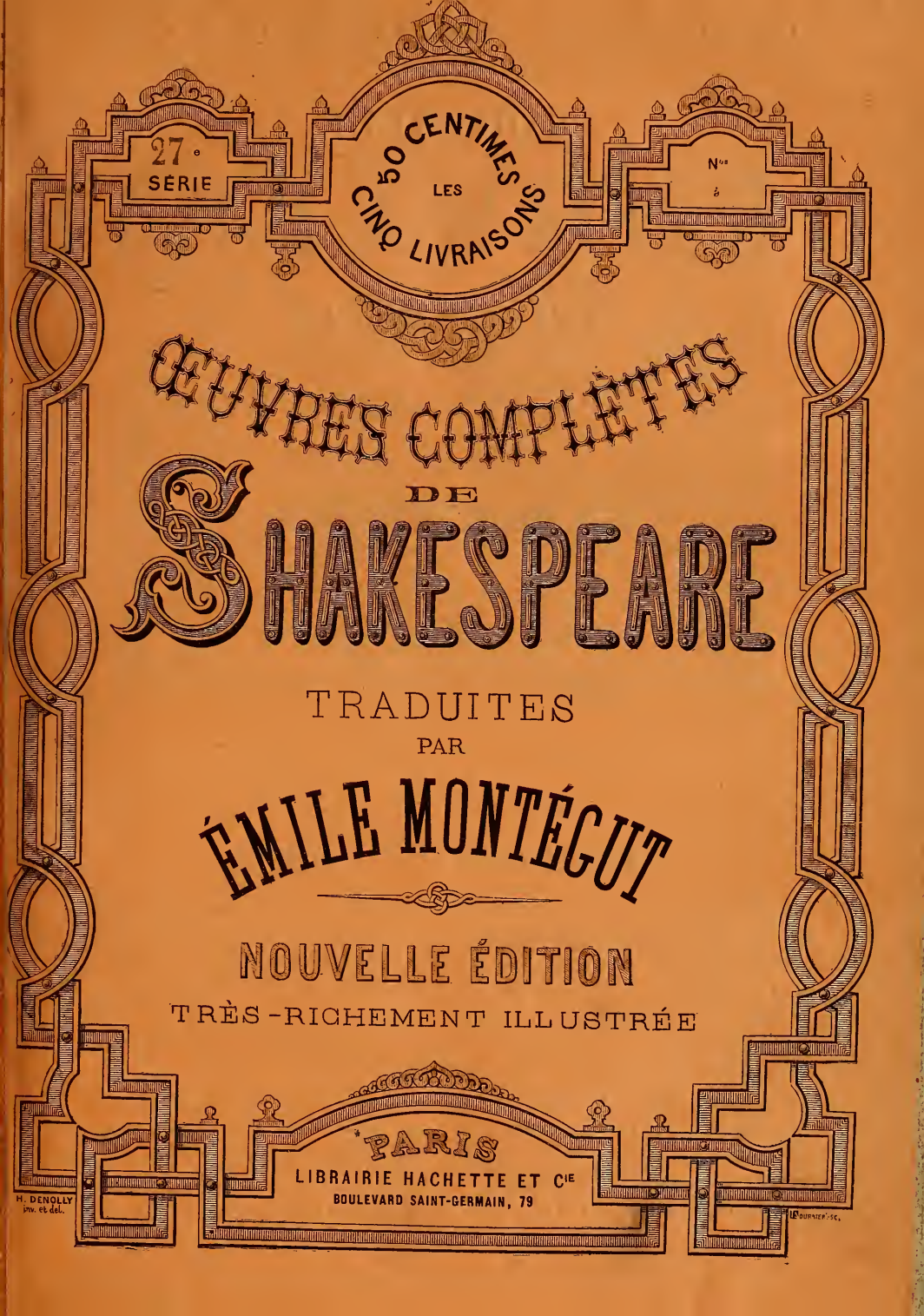
Il paraît une livraison par semaine.

Les tomes I et II sont en vente.

Chaque volume se vend séparément, broché, 18 fr. — I chement relié, avec fers spéciaux, dos en maroquin, pl en toile, tranches dorées, 25 fr.

HACHETTE ET Cie

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris



27e SÉRIE

50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS

Nos

ŒUVRES COMPLÈTES DE SHAKESPEARE

TRADUITES PAR

ÉMILE MONTÉGUT

NOUVELLE ÉDITION

TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

H. DENOLLY inv. et del.

LE BOURNIER sc.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

CET OUVRAGE CONTIENDRA

ENVIRON 2,000 CARTES INTERCALÉES DANS LE TEXTE

OU TIRÉES A PART

ET PLUS DE 600 GRAVURES SUR BOIS

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

La publication d'une Géographie universelle peut sembler une entreprise téméraire, mais elle est justifiée par les progrès considérables qui se sont accomplis récemment et qui ne cessent de s'accomplir dans la conquête scientifique de la planète. Les contrées qui sont depuis longtemps le domaine de l'homme civilisé ont laissé pénétrer une grande partie de leurs mystères; de vastes régions, que l'Européen n'avait pas encore visitées, ont été rattachées au monde connu, et les lois mêmes auxquelles obéissent tous les phénomènes terrestres ont été scrutées avec une précision plus rigoureuse. Les acquisitions de la science sont en trop grand nombre et trop importantes pour qu'il soit possible d'en introduire le résu dans quelque ouvrage ancien, fût-il même de la p haute valeur, comme l'est celui de l'illustre Malte-Br A une période nouvelle, il faut des livres nouveaux.

Ma grande ambition serait de pouvoir décrire tous les contrées de la terre et les faire apparaître aux yeu du lecteur comme s'il m'avait été donné de les pa courir moi-même et de les contempler sous leurs v vers aspects; mais, relativement à l'homme isolé, Terre est presque sans limites, et c'est par l'intermédiai des voyageurs que j'ai dû faire surgir l'infinie successi des paysages terrestres. Toutefois j'ai tâché de ne poi

La reine Marguerite. Arrière, vils gueux! (Acte I, sc. III.)

Votre Grâce, est contre John Goodman, un des gens de Milord le cardinal qui me détient ma maison, mes terres, ma femme et tout.

Suffolk. — Ta femme aussi! c'est vraiment un grief sérieux. — Quelle est votre pétition à vous? — Eh bien, qu'est-ce là! (*Il lit.*) « Contre le duc de Suffolk pour avoir enclos dans ses terres les communaux de Melford. » Qu'est-ce à dire, Monsieur le drôle?

Second pétitionnaire. — Hélas, Milord, je ne suis que le pauvre pétitionnaire qui représente la commune entière.

Pierre, *présentant sa pétition.* — « Contre mon maître, Thomas Horner, pour avoir dit que le duc d'York était l'héritier légitime de la couronne. »

La reine Marguerite. — Que dis-tu? Est-ce que le duc d'York a dit qu'il était le légitime héritier de la couronne?

Pierre. — Que mon maître était l'héritier de la couronne? non; c'est mon maître qui a dit que le duc l'était, et que le roi était un usurpateur.

Suffolk. — Quelqu'un ici, holà! (*Entrent des valets.*) Faites entrer ce garçon et envoyez chercher immédiatement son maître par un des huissiers; nous écouterons plus au long votre affaire devant le roi. (*Sortent les valets avec Pierre.*)

La reine Marguerite. — Et quant à vous qui aimez à être protégé sous les ailes de Sa Grâce, notre protecteur, écrivez une seconde fois vos suppliques et allez pétitionner auprès de lui. (*Elle déchire la pétition.*) Arrière, vils gueux! Suffolk, faites-les sortir.

Tous ensemble. — Allons, partons. (*Sortent les pétitionnaires.*)

La reine Marguerite. — Dites-moi, Milord de Suffolk, est-ce là l'habitude, est-ce là la mode à la cour d'Angleterre? Est-ce là le gouvernement

de l'île de Bretagne? Est-ce là la royauté d'un roi d'Albion? Quoi, le roi Henri sera-t-il toujours un pupille sous la tutelle du morose Glocester? et moi, reine seulement de titre et d'étiquette, serai-je la sujette d'un duc? Je te le dis, Poole, alors que dans la cité de Tours tu courus en l'honneur de mon amour cette joûte où tu enlevas les cœurs des Dames de France, je croyais que le roi Henri te ressemblait par le courage, la courtoisie et la beauté : mais toute son âme est tendue vers la dévotion, tout son temps occupé à égrener des *Ave Maria* sur son chapelet : ses champions sont les prophètes et les apôtres, ses armes les saintes sentences de l'Écriture; l'arène de ses joûtes est son cabinet d'études et les objets de son amour les statues de bronze des saints canonisés. Je voudrais que le collége des cardinaux le choisît pour pape, l'emmenât à Rome et plaçât sur sa tête la triple couronne : ce serait une condition vraiment conforme à sa piété.

Suffolk. — Madame, prenez patience : comme je suis cause que Votre Altesse est venue en Angleterre, je ferai en sorte que Votre Altesse ait sa pleine satisfaction en Angleterre.

La reine Marguerite. — Outre le hautain protecteur, nous avons Beaufort, l'impérieux cardinal, Somerset, Buckingham et ce grommeleur d'York; et le moindre de ceux-là peut faire plus en Angleterre que ne peut faire le roi.

Suffolk. — Et celui de tous ceux-là qui peut faire le plus ne peut faire davantage que les Nevils; Salisbury et Warwick ne sont pas de simples pairs.

La reine Marguerite. — Et cependant tous ces Seigneurs ensemble ne me causent pas la moitié du souci que me donne cette Dame orgueilleuse, la femme du Lord protecteur. Elle balaie la cour entourée de troupes de Dames, plus semblable à une impératrice qu'à la femme du duc Humphroy. Ceux qui sont étrangers à la cour la prennent pour la reine; elle porte le revenu d'un duc sur son dos, et au fond de son cœur méprise notre pauvreté. Ne pourrai-je en ma vie me venger d'elle? Ne se vantait-elle pas l'autre jour parmi ses favoris, la méprisante mégère de basse extraction qu'elle est, que la queue de la plus modeste de ses robes avait une plus grande valeur que toutes les terres de mon père, jusqu'au jour où Suffolk lui avait donné deux duchés en échange de sa fille?

Suffolk. — Madame, j'ai moi-même disposé, pour elle, des gluaux sur un buisson autour duquel j'ai assemblé un chœur d'oiseaux si séduisants, qu'elle ne pourra manquer d'être assez légère pour écouter leurs chants, et qu'elle ne remontera plus pour vous importuner. Ainsi laissez-la faire, et suivez mes conseils, Madame, car je prends la hardiesse de vous conseiller en ces affaires. Malgré notre peu de goût pour le cardinal, nous devons nous unir à lui et aux Lords jusqu'à ce que nous ayons amené la disgrâce du duc Humphroy. Quant au duc d'York, cette plainte qui vient d'être portée est peu faite pour lui faire du bien. Ainsi, un par un, nous les extirperons tous jusqu'au dernier, et vous-même vous dirigerez l'heureux gouvernail.

Entrent LE ROI HENRI, YORK, SOMERSET, LE DUC *et* LA DUCHESSE DE GLOCESTER, LE CARDINAL BEAUFORT, BUCKINGHAM, SALISBURY *et* WARWICK.

Le roi Henri. — Pour ma part, nobles Lords, il m'importe peu de choisir entre vous; ou Somerset, ou York, cela m'est égal.

York. — Si York s'est mal comporté en France, alors que la régence lui soit refusée.

Somerset. — Si Somerset est indigne de cette place, eh bien qu'York soit régent; je lui céderai.

Warwick. — Que Votre Grâce en soit digne ou non, là n'est pas la question : ne niez pas que York est le plus digne.

Le cardinal Beaufort. — Ambitieux Warwick, laisse parler tes supérieurs.

Warwick. — Le cardinal n'est pas mon supérieur sur le champ de bataille.

Buckingham. — Tous ceux qui sont dans cette assemblée sont tes supérieurs, Warwick.

Warwick. — Warwick peut vivre assez pour être le supérieur de tous.

Salisbury. — Paix, mon fils! et vous Buckingham, donnez-nous quelque raison qui prouve que Somerset doit être préféré en cette affaire.

La reine Marguerite. — Parce que le roi veut qu'il en soit ainsi, parbleu.

Glocester. — Madame, le roi est d'âge à donner son opinion lui-même : ce ne sont pas là des affaires de femmes.

La reine Marguerite. — Si le roi est d'âge, où est la nécessité pour que Votre Grâce soit le protecteur de Son Excellence?

Glocester. — Madame, je suis protecteur du

royaume, et je résignerai ma place quand il lui fera plaisir.

SUFFOLK. — Résigne-la alors et mets fin à ton insolence. Depuis que tu es roi (car qui est roi si ce n'est toi), l'État a couru chaque jour à sa ruine. Le Dauphin a prévalu au delà des mers et tous les pairs et les nobles du royaume ont été les esclaves de ta souveraineté.

LE CARDINAL BEAUFORT. — Tu as pressuré les communes, et les bourses du clergé sont flasques et maigres par suite de tes extorsions.

SOMERSET. — Tes bâtiments somptueux et les parures de ta femme ont enlevé une masse d'or au trésor public.

BUCKINGHAM. — Ta cruauté dans l'exécution des délinquants a excédé la loi, et te laisse toi-même à la merci de la loi.

LA REINE MARGUERITE. — Tes ventes d'offices et de villes en France, si elles était aussi nettement connues qu'elles sont fortement soupçonnées te feraient bientôt galoper sans tête. (*Sort Glocester. La reine laisse tomber son éventail.*) Donnez-moi mon éventail. Eh bien, mignonne! est-ce que vous ne le pouvez pas? (*Elle donne à la duchesse de Glocester une tape sur l'oreille.*) Je vous demande pardon, Madame; était-ce vous?

LA DUCHESSE. — Était-ce moi? oui, c'était moi, orgueilleuse Française : si je pouvais approcher de votre beauté avec mes ongles, je vous imprimerais mes dix commandements sur le visage.

LE ROI HENRI. — Ma douce tante, apaisez-vous; c'était contre sa volonté.

LA DUCHESSE DE GLOCESTER. — *Contre sa volonté!* bon roi, prends-y garde à temps; elle t'entortillera et te fera sauter comme un enfant. Quoique dans ce lieu-ci, celui qui est souverain maître ne porte pas culottes; elle ne frappera pas impunément Dame Éléonore. (*Elle sort.*)

BUCKINGHAM. — Lord cardinal, je vais suivre Éléonore, et m'enquérir d'Humphroy pour savoir ce qu'il se dispose à faire. Elle est piquée au vif maintenant; sa colère n'a pas besoin de l'éperon; elle galopera bien assez vite d'elle-même à sa ruine. (*Il sort.*)

Rentre GLOCESTER.

GLOCESTER. — Maintenant, Lords, qu'une promenade dans le quadrangle a dissipé ma colère, je viens pour parler des affaires de l'État. Quant à vos accusations fausses et méchantes, prouvez-les et je suis prêt à me livrer à la loi; mais puisse Dieu agir envers mon âme avec autant de miséricorde que j'ai agi avec loyauté et affection envers mon roi et mon pays! Mais arrivons à l'affaire que nous avions en discussion : je dis, mon Souverain, que York est l'homme qui convient le mieux pour être votre régent dans le royaume de France.

SUFFOLK. — Avant que nous ne fassions l'élection, permettez-moi de vous donner quelques raisons, d'une force suffisante pour vous prouver que York est de tous les hommes celui qui convient le moins.

YORK. — Je vais te dire, Suffolk, pourquoi je ne conviens pas : d'abord, parce que je ne sais pas flatter ton orgueil; ensuite, parce que si je suis nommé à ce poste, Milord de Somerset me laissera sans munitions, sans argent, sans fournitures, jusqu'à ce que la France reconquise soit retombée entre les mains du Dauphin. Dans ma récente régence, il m'a fallu attendre son bon plaisir, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, jusqu'à ce que Paris ait été assiégé, affamé et perdu.

WARWICK. — Je puis témoigner de cela et jamais traître ne commit dans le royaume un acte plus ignoble.

SUFFOLK. — Paix, téméraire Warwick!

WARWICK. — Image de l'orgueil, pourquoi me tairais-je?

Entrent DES SERVITEURS *de* SUFFOLK *introduisant* HORNER *et* PIERRE.

SUFFOLK. — Parce que voici un homme accusé de trahison. Prions Dieu que le duc d'York puisse s'excuser!

YORK. — Quelqu'un accuse-t-il York d'être traître?

LE ROI HENRI. — Que veux-tu dire, Suffolk? Dis-moi, quels sont ces hommes?

SUFFOLK. — Plaise à Votre Majesté, voici un homme qui accuse son maître de haute trahison : ce maître a dit que Richard, duc d'York, était légitime héritier de la couronne d'Angleterre et que Votre Majesté était un usurpateur.

LE ROI HENRI. — Dis-moi, mon ami, est-ce que ce sont là tes paroles?

HORNER. — Plaise à Votre Majesté, je n'ai jamais dit ou pensé rien de pareil. Dieu m'est témoin que je suis faussement accusé par le scélérat.

PIERRE, *élevant ses mains au ciel.* — Par ces dix doigts, Milords, il m'a dit ces paroles, un

soir, dans le grenier, comme nous étions occupés à fourbir l'armure de Milord d'York.

York. — Bas scélérat, fumier d'artisan, j'aurai ta tête pour ce discours de traître. Je supplie Votre Royale Majesté de lui faire appliquer toute la rigueur de la loi.

Horner. — Hélas, Milords, faites-moi pendre si j'ai jamais prononcé ces paroles. Mon accusateur est mon apprenti, et comme je l'avais corrigé l'autre jour pour une faute, il a juré à genoux qu'il me le rendrait; j'ai de bons témoins du fait. Par conséquent, j'en supplie Votre Majesté, ne perdez pas un honnête homme pour l'accusation d'un scélérat.

Le roi Henri. — Mon oncle, quelle mesure légale pouvons-nous prendre en cette affaire?

Glocester. — S'il m'est permis de juger, Monseigneur, voici mon avis : que Somerset soit régent de France, à cause du soupçon que ce fait-ci jette sur York; quant à ces gens, qu'on leur assigne un jour et une place convenable pour un combat singulier, car cet homme a des témoins de la malice de son apprenti : telle est la loi et tel est le jugement du duc Humphroy.

Le roi Henri. — Qu'il en soit ainsi. Milord de Somerset, nous faisons Votre Grâce régent des Français.

Somerset. — Je remercie humblement Votre Majesté Royale.

Horner. — Et j'accepte volontiers le combat.

Pierre. — Hélas! Monseigneur, je ne puis pas me battre! au nom de Dieu, ayez pitié de ma situation! La haine de cet homme prévaut contre moi. O Seigneur, ayez pitié de moi! je ne serai jamais capable de porter un seul coup. O Seigneur, mon cœur!

Glocester. — Maraud, vous vous battrez ou vous serez pendu.

Le roi Henri. — Qu'on les conduise en prison; le jour du combat sera le dernier du prochain mois. — Viens, Somerset, nous allons voir à te faire embarquer. (*Fanfares. Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Londres. — Le jardin du duc de Glocester.

Entrent MARGERY JOURDAIN, HUME, SOUTHWELL *et* BOLINGBROKE.

Hume. — Venez, mes maîtres; la duchesse, je vous le dis, attend l'exécution de vos promesses.

Bolingbroke. — Maître Hume, nous avons pris nos mesures en conséquence: Sa Seigneurie voudra-t-elle contempler et écouter nos exorcismes?

Hume. — Oui, sans cela que demanderait-elle? Ne craignez pas qu'elle manque de courage.

Bolingbroke. — J'ai entendu dire qu'elle était une femme d'une invincible énergie : mais il sera convenable, maître Hume, que vous restiez avec elle en haut, pendant que nous serons occupés en bas; et là-dessus, je vous en prie, allez au nom de Dieu, et laissez-nous. (*Sort Hume.*) Mère Jourdain, prosternez-vous et rampez à terre; vous, John Southwell, lisez les conjurations et mettons-nous à l'œuvre.

Entre LA DUCHESSE *au-dessus du jardin.*

La duchesse de Glocester. — Fort bien, mes maîtres; soyez tous les bienvenus. Pour cette affaire, le plus tôt n'est que le mieux.

Bolingbroke. — Patience, ma bonne Dame; les sorciers connaissent leur heure : la nuit profonde, la nuit noire, la nuit silencieuse, l'heure où Troie fut livrée aux flammes, où les chats-huants crient, où les chiens de garde aboient, où errent les esprits et où les fantômes brisent leurs tombes, c'est l'heure la plus convenable pour l'affaire que nous avons en train. Asseyez-vous, Madame, et soyez sans crainte; l'esprit que nous évoquerons, nous saurons l'enchaîner dans un cercle magique.

(*Ici ils accomplissent les cérémonies nécessaires et tracent un cercle.* BOLINGBROKE *ou* SOUTHWELL *lit* Conjuro te, etc. *Tonnerre et éclairs terribles. Alors* UN ESPRIT *se lève.*)

L'esprit. — *Adsum.*

Margery Jourdain. — *Asmath!* par l'éternel Dieu devant le nom et la puissance duquel tu trembles, réponds à ce que je te demanderai, car jusqu'à ce que tu aies parlé, tu ne sortiras pas d'ici.

L'esprit. — Demande ce que tu voudras. Que n'ai-je répondu déjà et ne suis-je parti!

Bolingbroke, *lisant un papier.* — « D'abord, pour ce qui concerne le roi : qu'adviendra-t-il de lui? »

L'esprit. — Le duc qui déposera Henri, est vivant; il lui survivra, mais il mourra de mort violente. (*A mesure que l'esprit parle, Southwell écrit les réponses.*)

L'ESPRIT. Finissez vite, car je puis à peine en supporter davantage.
BOLINGBROKE. Descends aux ténèbres et au lac brûlant : pars, démon pervers!
(Acte I, sc. IV.)

Bolingbroke. — « Quel destin attend le duc de Suffolk? »

L'esprit. — Il mourra sur l'eau et ainsi prendra fin.

Bolingbroke, *lisant*. — « Qu'adviendra-t-il du duc de Somerset? »

L'esprit. — Qu'il évite les châteaux; il sera plus en sûreté dans les plaines de sable, que là où s'élèvent les châteaux-forts. Finissez vite, car je puis à peine en supporter davantage.

Bolingbroke. — Descends aux ténèbres et au lac brûlant: pars, démon pervers! (*Tonnerre et éclairs. L'esprit descend.*)

Entrent YORK *et* BUCKINGHAM *précipitamment avec leur escorte.*

York. — Saisissez-vous de ces traîtres et de leur attirail. Belle Dame, j'espère que nous vous avons serrée de près. Ah! vous êtes ici, Madame? Le roi et l'État vous sont fort redevables pour les peines que vous prenez; Milord protecteur vous verra bien récompensée, je n'en doute pas, pour ces bonnes actions-là.

La duchesse de Glocester. — Elles ne sont pas de moitié aussi mauvaises que le sont les tiennes à l'égard du roi d'Angleterre, duc insolent qui menaces sans cause.

Buckingham. — C'est vrai, Madame, il n'y a pas de cause du tout : comment appelez-vous cela? (*Il lui montre les papiers qui ont été saisis.*) Qu'on les emmène! qu'on les tienne étroitement serrés, et qu'on les garde séparément. Vous, Madame, vous viendrez avec nous: Stafford, prends-la avec toi. Nous allons révéler tous les badinages que vous faisiez ici. Partez tous! (*La duchesse se retire de sa fenêtre. Sortent sous garde, Hume, Southwell, Bolingbroke, etc.*)

York. — Lord Buckingham, vous l'avez bien épiée, me semble-t-il. Voilà un joli complot! quel excellent terrain pour y bâtir! Maintenant, Milord, voyons je vous en prie l'écriture du Diable. Qu'est-ce? qu'avons-nous ici? (*Il lit.*) « Le duc qui déposera Henri est vivant; il lui survivra, mais il mourra de mort violente. » Parbleu! c'est juste :

Aio te, Æacida, Romanos vincere posse.

Voyons le reste. (*Il lit.*) « Dites-moi quel sort attend le duc de Suffolk? Il mourra sur l'eau et ainsi prendra fin. — Qu'adviendra-t-il du duc de Somerset? Qu'il évite les châteaux; il sera plus en sûreté dans les plaines de sable que là où s'élèvent les châteaux-forts? » Venez, venez, Milords; ces oracles ont été difficilement surpris et difficile en est l'intelligence. Le roi est maintenant en route pour Saint-Albans, et avec lui est l'époux de cette charmante Dame. Qu'on porte à Saint-Albans ces nouvelles avec toute la diligence que peut faire un cheval; ce sera un triste déjeuner pour Milord protecteur.

Buckingham. — Votre Grâce, Milord d'York, voudra bien me donner permission de les porter, dans l'espoir que le courrier en tirera récompense.

York. — A votre plaisir, mon bon Lord. Quelqu'un, holà!

Entre UN VALET.

Invite Milords de Salisbury et de Warwick à souper ce soir avec moi. (*Ils sortent.*)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Saint-Albans.

Entrent LE ROI HENRI, LA REINE MARGUERITE, GLOCESTER, LE CARDINAL BEAUFORT *et* SUFFOLK, *avec des fauconniers rappelant les oiseaux.*

La reine Marguerite. — Croyez-moi, Milords, il y a bien longtemps que je n'ai vu plus belle chasse au gibier d'eau; cependant, avec votre permission, le vent était très-fort, et il y avait dix à parier contre un que *vieux Jean* ne partirait pas.

Le roi Henri. — Mais quelle pointe a faite votre faucon, Milord, et à quelle hauteur il planait au-dessus des autres! Il est merveilleux de considérer l'œuvre de Dieu dans toutes ses créatures. Eh oui, hommes et oiseaux, sont ambitieux de s'élever le plus haut possible.

Suffolk. — Il n'est pas étonnant, n'en déplaise à Votre Majesté, que les faucons de Milord protecteur planent si haut; ils savent que leur maître aime l'élévation et porte ses pensées au-dessus de l'essor de son faucon.

Glocester. — Milord, il n'y a qu'un bas et ignoble esprit qui ne puisse monter plus haut que là où atteint l'essor d'un oiseau.

Le cardinal Beaufort. — J'en pensais autant; il voudrait être au-dessus des nuages.

Glocester. — Certes, Milord cardinal; qu'entendez-vous par là? Ne serait-il pas excellent que Votre Grâce pût s'envoler au ciel?

Le roi Henri. — Le trésor de la joie éternelle!

Le cardinal Beaufort. — Ton ciel à toi est sur la terre; tes yeux et tes pensées couvent une couronne, trésor de ton cœur; pernicieux protecteur, dangereux pair, qui marches à chemin couvert à la conquête du roi et de l'État!

Glocester. — Oh, cardinal! comme votre prêtrise est devenue tranchante! *tantæne animis cœlestibus iræ?* Comment, des gens d'église, être aussi violents! Mon bon oncle, cachez cette malice; vous convient-elle, avec votre caractère sacré?

Suffolk. — Il n'y a pas là plus de malice, Milord, qu'il ne convient d'en mettre dans une si bonne querelle contre un si détestable pair.

Glocester. — Quel est celui-là, Milord?

Suffolk. — Vous, parbleu, Milord; n'en déplaise à Votre Seigneurie protectrice.

Glocester. — Pardieu, Suffolk, l'Angleterre connaît ton insolence.

La reine Marguerite. — Et ton ambition, Glocester.

Le roi Henri. — Paix, je t'en prie, ma bonne reine, n'excite pas ces pairs furieux, car bénis sont sur la terre ceux qui font régner la paix.

Le cardinal Beaufort. — Que je sois béni pour la paix que je vais faire avec mon épée contre cet orgueilleux protecteur.

Glocester, *à part au cardinal.* — Sur ma foi, mon saint oncle, je voudrais que nous en fussions là!

Le cardinal Beaufort, *à part à Glocester.* — Parbleu, ce sera quand tu en auras le courage.

Glocester, *à part au cardinal Beaufort.* — N'amène pas pour cette affaire une foule factieuse; que ta personne seule me réponde de tes outrages.

Le cardinal Beaufort, *à part à Glocester.* — Je t'en répondrai en un lieu où tu n'oseras pas montrer ton nez : mais si tu l'oses, eh bien! ce soir, à l'est de ce bosquet.

Le roi Henri. — Eh bien! qu'y a-t-il, Milords?

Le cardinal Beaufort. — Croyez moi, neveu Glocester, si votre valet n'avait lancé le faucon si soudainement, nous aurions eu une chasse plus complète. (*A part à Glocester.*) Viens avec ton épée à deux mains.

Glocester. — C'est vrai, mon oncle.

Le cardinal Beaufort. — Est-ce aussi votre

avis? (*A part à Glocester:*) Le côté est du bosquet.

Glocester, *à part au cardinal Beaufort.* — Cardinal, je suis votre homme.

Le roi Henri. — Qu'y a-t-il donc, mon oncle Glocester?

Glocester. — Nous parlions de fauconnerie, de rien autre, Monseigneur. (*A part au cardinal Beaufort.*) Maintenant, prêtre, par Notre-Dame, je vous raserai votre couronne, ou j'y perdrai toute ma science d'escrime.

Le cardinal Beaufort, *à part à Glocester.* — *Medice teipsum;* protecteur, veille à te protéger toi-même.

Le roi Henri. — Le vent commence à souffler très-fort; il en est ainsi de vos colères, Milords. Comme c'est là pour mon cœur une musique intolérable! quelle espérance d'harmonie y a-t-il, lorsque de telles cordes détonnent? Je vous en prie, Milords, laissez-moi apaiser cette querelle.

Entre un habitant de Saint-Albans, *criant* miracle!

Glocester. — Que signifie ce bruit? l'ami, quel miracle est-ce que tu proclames?

L'habitant de Saint-Albans. — Un miracle! un miracle!

Suffolk. — Approche du roi et raconte-lui ton miracle.

L'habitant de Saint-Albans. — Eh bien, devant la chasse de Saint-Albans, un aveugle a recouvré la vue, il n'y a pas une demi-heure; un homme qui n'y avait jamais vu de sa vie auparavant.

Le roi Henri. — Dieu soit loué, lui qui aux âmes croyantes donne la lumière dans les ténèbres, la consolation dans le désespoir.

Entrent le maire de Saint-Albans *et* ses confrères; SIMPCOX *porté sur un fauteuil par deux personnes;* sa femme *et une grande multitude le suivent.*

Le cardinal Beaufort. — Voici les habitants de la ville qui viennent en procession présenter cet homme à Votre Altesse.

Le roi Henri. — Grande est sa consolation dans cette vallée terrestre, quoique en recouvrant la vue sa faculté de pécher se soit multipliée.

Glocester. — Reculez vous, mes maîtres; approchez-le du roi; le désir de Son Altesse est de lui parler.

Le roi Henri. — Mon bon ami, raconte-nous ici les circonstances qui doivent nous faire glorifier pour toi le Seigneur. Eh quoi! tu étais aveugle depuis longtemps, et tu es maintenant rendu à la vue?

Simpcox. — Aveugle-né, plaise à Votre Grâce.

La femme de Simpcox. — Oui, en vérité, il l'était.

Suffolk. — Quelle est cette femme?

La femme de Simpcox. — Sa femme, plaise à Votre Honneur.

Glocester. — Si tu avais été sa mère, tu aurais pu parler avec meilleure information.

Le roi Henri. — Où es-tu né?

Simpcox. — A Berwick, dans le nord, plaise à Votre Grâce.

Le roi Henri. — Pauvre âme! La bonté de Dieu a été grande pour toi: ne laisse passer ni jour ni nuit sans prier, mais souviens-toi toujours de ce que le Seigneur a fait.

La reine Marguerite. — Dis-moi, mon bon ami, es-tu venu ici par hasard, ou est-ce la dévotion qui t'a conduit près de cette sainte chasse?

Simpcox. — Dieu sait que c'est la pure dévotion: cent fois, et plus souvent encore, j'ai été appelé dans mon sommeil par le bon saint Albans qui me disait: « Simpcox, viens, présente-toi devant ma chasse, viens et je te soulagerai. »

La femme de Simpcox. — C'est très-vrai, sur ma foi, et souvent, et plus d'une fois, j'ai moi-même entendu une voix qui l'appelait ainsi.

Le cardinal Beaufort. — Comment, est ce que tu es boîteux?

Simpcox. — Oui, que le Dieu tout-puissant me protége!

Suffolk. — D'où cela t'est-il venu?

Simpcox. — Je suis tombé d'un arbre.

La femme de Simpcox. — D'un prunier, Milord.

Glocester. — Combien de temps as-tu été aveugle?

Simpcox. — Oh! je suis né ainsi, Milord.

Glocester. — Comment, et tu voulais grimper à un arbre?

Simpcox. — Cela ne m'est arrivé que cette fois dans ma vie et lorsque j'étais jeune.

La femme de Simpcox. — C'est trop vrai, et il a payé cher d'y avoir grimpé.

Glocester. — Par la messe, il fallait que tu aimasses bien les prunes pour t'aventurer ainsi.

Simpcox. — Hélas, mon bon Lord, ma femme

SALISBURY *et* WARWICK, *ensemble*. Longue vie à notre souverain, Richard, roi d'Angleterre!
YORK. Nous vous remercions, Lords. Mais je ne suis pas votre roi jusqu'à ce que je sois couronné. (Acte II, sc. II.)

désirait quelques prunes de Damas et elle me fit grimper au péril de ma vie.

GLOCESTER. — Un subtil coquin! cependant, cela ne lui servira guère. Laisse-moi voir tes yeux: ferme-les un peu; ouvre-les maintenant: dans mon opinion, tu ne vois pas encore bien.

SIMPCOX. — Pardon, Milord, j'y vois clair comme le jour; j'en remercie Dieu et saint Albans.

GLOCESTER. — C'est là ce que tu me dis? De quelle couleur est ce manteau?

SIMPCOX. — Rouge, Milord, rouge comme le sang.

GLOCESTER. — Bon, c'est bien dit. De quelle couleur est ma robe?

SIMPCOX. — Noire, vraiment, d'un noir foncé comme le jais.

LE ROI HENRI. — Comment donc, tu sais de quelle couleur est le jais?

SUFFOLK. — Et cependant je pense qu'il n'avait pas vu de jais de sa vie, avant ce jour-ci.

GLOCESTER. — Mais si bien des robes et des manteaux, et cela en quantité.

LA FEMME DE SIMPCOX. — Jamais de toute sa vie, avant ce jour-ci.

GLOCESTER. — Dis-moi, maraud, quel est mon nom?

SIMPCOX. — Hélas, Milord, je ne sais pas.

GLOCESTER. — Quel est son nom à celui-ci?

SIMPCOX. — Je ne sais pas.

GLOCESTER. — Tu ne sais pas non plus le nom de celui-là?

SIMPCOX. — Non, en vérité, Milord.

GLOCESTER. — Quel est ton propre nom?

SIMPCOX. — Saunder Simpcox, ne vous en déplaise, Milord.

GLOCESTER. — Eh bien, Saunder, tu peux po-

ser ici pour le drôle le plus menteur de la chrétienté. Si tu avais été un aveugle-né, il t'aurait été aussi facile de nous connaître tous par nos noms que de nommer comme tu viens de le faire les diverses couleurs que nous portons. La vue peut bien distinguer les couleurs, mais les nommer toutes soudainement est chose impossible. Milords, saint Albans a fait ici un miracle, et ne penseriez-vous pas qu'elle serait grande l'habileté qui rétablirait ce boiteux sur ses pieds?

Simpcox. — O Milord, si cela se pouvait!

Glocester. — Messieurs de Saint-Albans, n'avez-vous pas dans votre ville des bedeaux ainsi que de ces choses appelées fouets?

Le maire de Saint-Albans. — Oui, Milord, plaise à Votre Grâce.

Glocester. — Alors, envoyez-en chercher un immédiatement.

Le maire de Saint-Albans. — Va, maraud, fais venir ici le bedeau sans délai. (*Sort un assistant.*)

Glocester. — Maintenant, allez me chercher un escabeau tout de suite. (*On apporte un escabeau.*) Maintenant, maraud, si vous voulez vous éviter la peine d'être fouetté, sautez-moi par-dessus cet escabeau et enfuyez-vous.

Simpcox. — Hélas! Milord, je ne suis pas capable de me tenir debout tout seul; vous allez me torturer en vain.

Rentre l'assistant *avec* le bedeau *armé d'un fouet.*

Glocester. — Bien, Monsieur, nous allons vous faire retrouver vos jambes. Monsieur le bedeau, fouettez-le jusqu'à ce qu'il saute par-dessus cet escabeau.

Le bedeau. — Oui, Milord. Avancez, maraud, enlevez vivement votre juste-au-corps.

Simpcox. — Hélas! Monsieur, que ferai-je? je ne suis pas capable de me tenir debout. (*Après que le bedeau l'a frappé une fois, il saute par-dessus l'escabeau et s'enfuit; le peuple le suit en criant :* un miracle!)

Le roi Henri. — O Dieu! as-tu pu voir cela et le supporter si longtemps?

La reine Marguerite. — J'ai ri de bon cœur en voyant courir le coquin.

Glocester. — Poursuivez le drôle et emmenez cette gourgandine.

La femme de Simpcox. — Hélas! Milord, c'est le besoin seul qui nous a fait faire cela.

Glocester. — Qu'ils soient fouettés dans chaque ville de marché, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à Berwick, d'où ils sont venus. (*Sortent le maire, le bedeau, la femme de Simpcox, etc.*)

Le cardinal Beaufort. — Le duc Humphroy a fait un miracle aujourd'hui.

Suffolk. — C'est vrai; il a forcé le boiteux à sauter et à s'envoler.

Glocester. — Mais vous avez fait, vous, plus de miracles que moi; vous avez fait s'envoler en un jour des villes entières, Milord.

Entre BUCKINGHAM.

Le roi Henri. — Quelles nouvelles apporte notre cousin Buckingham?

Buckingham. — Des nouvelles que mon cœur tremble de révéler. Une bande de détestables personnes, criminellement associées, sous la protection et la complicité de Madame Eléonore, femme du protecteur, tête et chef de toute cette clique, ont comploté dangereusement contre votre pouvoir de concert avec des sorcières et des magiciens; nous les avons surpris sur le fait, faisant sortir de terre des esprits maudits qu'ils questionnaient sur la vie et la mort du roi Henri, ainsi que sur d'autres personnes du conseil privé de Votre Altesse, comme Votre Grâce l'apprendra avec plus amples détails.

Le cardinal Beaufort, *à part à Glocester.* — Eh bien, Milord protecteur, grâce à cette histoire, votre épouse va encore faire dans Londres grande figure. Ces nouvelles, je pense, ont quelque peu émoussé le fil de votre épée, et il est probable, Milord, que vous ne viendrez pas au rendez-vous.

Glocester. — Prêtre ambitieux, laisse s'affliger mon cœur. Le chagrin et la douleur ont abattu toutes mes facultés, et vaincu comme je le suis, je te cède, comme je céderais au plus vil valet.

Le roi Henri. — O Dieu! quels malheurs les méchants s'attirent en appelant la confusion sur leurs propres têtes par leurs méfaits!

La reine Marguerite. — Glocester, vois le déshonneur de ton nid, et tâche toi-même d'être exempt de fautes, je te le conseille.

Glocester. — Madame, pour ce qui est de moi, j'en appelle au ciel pour témoigner de l'amour que j'ai porté à mon roi et à l'État. Pour ce qui est de ma femme, je ne sais ce qui en est : je suis désolé d'apprendre ce que j'ai entendu. Elle est noble; mais si elle a oublié la vertu et l'honneur

et si elle a conversé avec de ces gens qui, pareils à la poix, salissent la noblesse, je la bannis de mon lit et de ma compagnie, et je livre, comme une proie, à la loi et à la honte, celle qui a déshonoré l'honnête nom de Glocester.

Le roi Henri. — Bon, pour cette nuit, nous nous reposerons ici : demain nous nous rendrons à Londres, afin d'examiner cette affaire et d'interroger ces indignes coupables ; nous pèserons leur cause dans les plateaux égaux d'une justice dont le fléau sait garder l'équilibre et qui assure la victoire au droit. (*Fanfares. Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Londres. — Le jardin du duc d'York.

Entrent YORK, SALISBURY *et* WARWICK.

York. — Maintenant que notre modeste souper est fini, mes bons Lords, permettez-moi, en nous promenant dans l'enceinte de ce jardin, de me donner la satisfaction de vous conquérir à l'opinion que mon droit sur la couronne d'Angleterre est incontestable.

Salisbury. — Milord, je brûle de vous entendre l'expliquer.

Warwick. — Commence, mon aimable York, et si tes droits sont fondés, les Nevils sont entièrement à tes ordres.

York. — Voici donc les choses. Édouard III, Milords, eut sept fils : le premier, Édouard, le prince noir, prince de Galles; le second, William de Hatfield ; le troisième, Lionel, duc de Clarence, après lequel venait Jean de Gand, duc de Lancastre; le cinquième était Edmond Langley, duc d'York ; le sixième était Thomas de Woodstock, duc de Glocester ; William de Windsor était le septième et le dernier. Édouard, le prince noir, mourut avant son père, en laissant un fils unique, Richard, qui, après la mort d'Édouard III, régna jusqu'au jour où Henri Bolingbroke, duc de Lancastre, fils aîné et héritier de Jean de Gand, couronné sous le nom de Henri le quatrième, se saisit du royaume, déposa le roi légitime, envoya sa pauvre reine en France d'où elle était venue, et l'envoya, lui, à Pomfret, où, comme vous le savez tous, l'inoffensif Richard fut traîtreusement assassiné.

Warwick. — Père, le duc a dit la vérité ; c'est ainsi que la maison de Lancastre a conquis la couronne.

York. — Laquelle ils détiennent maintenant par force et non par droit; car Richard, l'héritier du premier fils, étant mort, c'est la postérité du fils le plus proche qui aurait dû régner.

Salisbury. — Mais William de Hatfield mourut sans héritier.

York. — Le troisième fils, le duc de Clarence, par le sang duquel je prétends à la couronne, eut un rejeton, une fille, Philippe, qui épousa Edmond Mortimer, comte des Marches. Edmond eut un rejeton, Roger, comte des Marches; Roger eut pour postérité Edmond, Anne et Éléonore.

Salisbury. — Cet Edmond, sous le règne de Bolingbroke, éleva, ainsi que je l'ai lu, des prétentions à la couronne, et il eût été roi sans Owen Glendower, qui le tint en captivité jusqu'à sa mort. Mais voyons la suite.

York. — La sœur aînée d'Edmond, Anne ma mère, héritière de la couronne, épousa Richard, comte de Cambridge, qui était fils d'Edmond Langley, cinquième fils d'Édouard III. Par elle, je réclame le royaume. Elle était héritière de Roger, comte des Marches, qui était fils d'Edmond Mortimer, lequel épousa Philippe, seule héritière de Lionel duc de Clarence, en sorte que si la postérité du fils aîné doit succéder avant celle du cadet, je suis roi.

Warwick. — Qu'y a-t-il de plus clair que cette filiation ? Henri tient la couronne en vertu des droits de Jean de Gand, le quatrième fils; York la réclame en vertu des droits du troisième. La postérité de Jean de Gand ne devrait pas régner avant que celle de Lionel ne fût éteinte ; mais elle n'est pas éteinte encore, elle revit en toi et dans tes fils, belles branches d'un tel tronc. Ainsi, mon père Salisbury, agenouillons-nous tous les deux, et dans ce pacte secret, soyons les premiers à saluer notre souverain légitime de l'hommage qui est dû à ses droits de naissance sur la couronne.

Salisbury *et* Warwick, *ensemble.* — Longue vie à notre souverain, Richard, roi d'Angleterre !

York. — Nous vous remercions, Lords. Mais je ne suis pas votre roi jusqu'à ce que je sois couronné et que mon épée soit teinte du sang du cœur de la maison de Lancastre; or ce n'est pas soudainement que cela peut être accompli, mais par la prudence, le silence et le secret. Conduisez-vous comme moi dans ces jours dangereux : fermez les yeux sur l'insolence de Suf-

folk, l'orgueil de Beaufort, l'ambition de Somerset, sur Buckingham et tout le reste de leur bande, jusqu'à ce qu'ils aient pris au piége le gardien du troupeau, ce vertueux prince, le bon duc Humphroy : c'est ce qu'ils cherchent, et en cherchant cela, ils trouveront la mort, s'il est permis à York de prophétiser.

Salisbury. — Milord, séparons-nous ; nous connaissons à fond votre pensée.

Warwick. — Mon cœur m'assure que le comte de Warwick fera un jour un roi du duc d'York.

York. — Et Nevil, moi je t'assure en personne que Richard vivra pour faire du comte de Warwick l'homme le plus puissant de l'Angleterre après le roi. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Londres. — Une salle de justice.

Les trompettes sonnent. Entrent LE ROI HENRI, LA REINE MARGUERITE, GLOCESTER, YORK, SUFFOLK *et* SALISBURY. *Puis, sous garde*, LA DUCHESSE DE GLOCESTER, MARGERY JOURDAIN, SOUTHWELL, HUME *et* BOLINGBROKE.

Le roi Henri. — Avancez, dame Éléonore Cobham, épouse de Glocester : aux yeux de Dieu et aux nôtres, votre crime est grand ; recevez la sentence de la loi, pour des péchés qui, par le livre de Dieu, sont adjugés à la mort. (*A Margery Jourdain et aux autres.*) Vous quatre, vous allez être reconduits en prison et vous en sortirez pour aller à la place de l'exécution : la sorcière sera brûlée en cendres dans Smithfield, et vous trois vous serez étranglés sur la potence. Quant à vous, Madame, comme vous êtes plus noblement née, dépouillée de vos honneurs pendant votre vie, après trois jours de pénitence publique, vous vivrez bannie de votre pays dans l'île de Man, avec Sir John Stanley.

La duchesse de Glocester. — Bienvenu est cet exil, bienvenue serait ma mort.

Glocester. — Éléonore, la loi, tu le vois, t'a jugée ; je ne puis justifier celle que la loi condamne. (*Sortent la duchesse et les autres prisonniers sous garde.*) Mes yeux sont pleins de larmes, mon cœur est plein de douleur. Ah ! Humphroy, ce déshonneur à ton âge te mènera de douleur au tombeau ! J'en conjure Votre Majesté, donnez-moi permission de partir ; mon chagrin voudrait consolation et mon âge voudrait le repos.

Le roi Henri. — Arrête, Humphroy, duc de Glocester ; avant de partir, remets ton bâton : Henri sera son protecteur à lui-même, et Dieu sera mon espérance, mon soutien, mon guide, la lumière de mes pas. Pars en paix, Humphroy, et non moins aimé que lorsque tu étais protecteur de ton roi.

La reine Marguerite. — Je ne vois pas pourquoi un roi en majorité serait gouverné comme un enfant. Que Dieu et le roi Henri tiennent le gouvernail de l'Angleterre ! Rendez votre bâton, Milord, et remettez au roi son royaume.

Glocester. — Mon bâton ! le voici, mon bâton, noble Henri : je te le remets aussi volontiers que je l'acceptai lorsque ton père Henri me le confia ; je le dépose à tes pieds aussi volontiers que d'autres désireraient s'en saisir par ambition. Adieu, bon roi ; lorsque je serai mort et parti, puisse une honorable paix entourer ton trône ! (*Il sort.*)

La reine Marguerite. — Eh bien, maintenant Henri est roi et Marguerite reine ; quant à Humphroy, duc de Glocester, il n'est plus que l'ombre de lui-même, après une si tranchante amputation ; deux secousses à la fois, sa femme bannie et un membre coupé : quant à ce bâton d'honneur qui lui est enlevé, qu'il soit placé là où il convient le mieux, dans la main de Henri.

Suffolk. — C'est ainsi que tombe ce pin à la haute cime et que pendent ses rameaux ; c'est ainsi que l'orgueil d'Éléonore meurt à son plus bel âge.

York. — Lords, laissez-le partir. Plaise à Votre Majesté, c'est le jour marqué pour le combat ; prêts sont l'appelant et le défendant, l'armurier et son apprenti, à entrer dans l'arène, s'il plaît à Votre Majesté de contempler la lutte.

La reine Marguerite. — Oui, mon bon Lord ; car j'ai quitté exprès la cour pour voir décider cette querelle.

Le roi Henri. — Au nom de Dieu, voyez à faire préparer l'arène et tout ce qui est nécessaire. Qu'ils finissent ici leur querelle et que Dieu défende le droit !

York. — Je n'ai jamais vu garçon en plus piètre état et qui craignît plus de combattre que l'appelant, le serviteur de cet armurier, Milords.

Un serviteur. S'il plaît à Votre Grâce, nous allons l'arracher au shériff.
Glocester. Non, tenez-vous tranquilles, sur votre vie! laissez-la passer.
(Acte II, sc. IV.)

Entrent d'un côté, HORNER *et ses* VOISINS *qui boivent à son succès et lui font boire tant de rasades qu'ils l'enivrent; il se présente portant son bâton avec un sac de sable attaché au bout; il est précédé par un tambour; de l'autre côté, entre* PIERRE *avec un bâton semblable, accompagné par les* APPRENTIS *qui boivent à son succès.*

PREMIER VOISIN. — Ici, voisin Horner, je bois à votre succès dans un verre de Xérès. N'ayez crainte, voisin, vous vous en tirerez bien.

SECOND VOISIN. — Ici, voisin, voici un verre de Charneco.

TROISIÈME VOISIN. — Et voici un pot de bonne double bière, voisin: buvez, et ne craignez pas votre homme.

HORNER. — A la bonne chance, ma foi! et je vous ferai raison à tous, et nargue de Pierre!

PREMIER APPRENTI. — Ici, Pierre, je bois à ton succès; n'aie pas peur.

SECOND APPRENTI. — Allons, Pierre, de l'entrain et ne crains pas ton maître; combats pour l'honneur des apprentis.

PIERRE. — Je vous remercie tous; buvez et priez pour moi, je vous en prie, car je crois bien que j'ai bu mon dernier coup en ce monde. Ici, Robin, si je meurs, je te donne mon tablier; et toi, Will, tu auras mon marteau; et toi, Tom, approche ici, tu prendras tout l'argent que j'ai. O Seigneur, protégez-moi! je vous en prie, mon Dieu; car je ne serai jamais capable de me défendre contre mon maître, il a appris à se battre depuis si longtemps.

SALISBURY. — Voyons, laissez là vos rasades et venez-en aux coups. Maraud, quel est ton nom?

PIERRE. — Pierre, en vérité.

SALISBURY. — Pierre, et quoi plus?

PIERRE. — Pouce.

SALISBURY. — *Pouce!* Alors, tâche de bien *pousser* ton maître.

HORNER. — Maîtres, je viens ici, comme qui dirait, à l'instigation de mon apprenti, pour prouver qu'il est un coquin et que je suis un honnête homme: et en ce qui touche le duc d'York, je veux bien mourir, si je lui ai jamais voulu aucun mal, ainsi qu'au roi et à la reine: par conséquent, Pierre, un bon coup de torchon ensemble!

YORK. — Dépêchez; la langue de ce coquin commence à devenir épaisse. Sonnez, trompettes, donnez le signal aux combattants! (*Fanfare pour le signal. Ils combattent et Pierre abat Horner.*)

HORNER. — Arrête, Pierre, arrête! je confesse, je confesse ma trahison. (*Il meurt.*)

YORK. — Enlevez-lui son arme. Camarade, remercie Dieu, et aussi le bon vin qui s'est trouvé sur la route de ton maître.

PIERRE. — Oh! ai-je pu renverser mes ennemis en telle présence? O Pierre, ton droit l'a emporté!

LE ROI HENRI. — Allez, enlevez ce traître de notre vue, car sa mort nous prouve sa culpabilité, et Dieu nous a révélé par sa justice, la véracité et l'innocence de ce pauvre garçon qu'il avait cru pouvoir criminellement assassiner. Viens, camarade, suis-nous pour venir toucher ta récompense. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Londres. — Une rue.

Entrent GLOCESTER *et* DES SERVITEURS *en habits de deuil.*

GLOCESTER. — C'est ainsi que le plus beau jour se voile souvent d'un nuage, et qu'à l'été succède toujours le stérile hiver au froid cruellement meurtrier: c'est ainsi que selon la succession des saisons, abondent les chagrins et les joies. Messieurs, quelle heure est-il?

UN SERVITEUR. — Dix heures, Milord.

GLOCESTER. — C'est l'heure qu'on m'a assignée pour voir passer ma duchesse châtiée; ses pieds délicats auront bien de la peine à fouler les durs pavés de la rue. Charmante Nell, difficilement ton âme noble supportera de voir le peuple abject qui naguère suivait les roues de ton pompeux carrosse, lorsque tu passais triomphalement dans les rues, te regarder en face, avec des regards haineux et ricanant à ta honte. Mais, silence! je crois qu'elle arrive: je vais préparer mes yeux obscurcis de larmes à contempler ses misères.

Entrent LA DUCHESSE DE GLOCESTER *en chemise blanche, avec un écriteau suspendu aux épaules, pieds nus, et un cierge allumé à la main;* SIR JOHN STANLEY, UN SHÉRIFF *et* DES OFFICIERS.

UN SERVITEUR. — S'il plaît à Votre Grâce, nous allons l'arracher au shériff.

Glocester. — Non, tenez-vous tranquilles, sur votre vie! laissez-la passer.

La duchesse de Glocester. — Êtes-vous venu, Milord, pour voir ma honte publique? tu fais aussi pénitence à cette minute. Vois comme ils regardent! vois comme cette sotte multitude te montre du doigt, et secoue ses têtes, et dirige ses yeux sur toi! Ah! Glocester, dérobe-toi à leurs regards haineux, va dans ton cabinet, et là, portes closes, gémis sur ma honte, et maudis tes ennemis et les miens.

Glocester. — De la patience, ma bonne Nell; oublie ce malheur.

La duchesse de Glocester. — Ah! Glocester, apprends-moi à m'oublier moi-même! car lorsque je songe que je suis ton épouse, et que tu es un prince, le protecteur de ce royaume, il me semble que je ne devrais pas être ainsi traînée, revêtue de honte, avec des affiches sur mon dos, et suivie par la canaille qui se réjouit de voir mes larmes et d'entendre mes profonds gémissements. Les durs cailloux coupent mes pieds délicats, et lorsque je tressaille, ce peuple haineux rit et m'engage à faire attention à la manière dont je marche. Ah! Humphroy, puis-je supporter ce joug honteux? Crois-tu que jamais plus j'oserai lever mes yeux sur le monde, crois-tu que jamais plus je regarderai comme heureux ceux qui jouissent du soleil? Non, les ténèbres seront ma lumière, la nuit sera mon jour; penser à ma pompe sera mon enfer. Quelquefois je dirai, je suis l'épouse du duc Humphroy; c'est un prince et il gouverne le royaume: et cependant il gouvernait si bien, il était si bien prince, qu'il était là, immobile, pendant que moi, sa duchesse abandonnée, j'étais un spectacle et un objet de risée pour toute la canaille oisive qui me suivait. Continue cependant à être endurant, ne rougis pas de ma honte, ne fais aucun mouvement en aucune circonstance, jusqu'à ce que la hache de la mort tombe sur ta tête, comme elle y tombera sous peu; car Suffolk, cet homme qui peut faire tout ce qu'il veut de celle qui te hait et qui nous hait tous, et York, et l'impie Beaufort, ce prêtre hypocrite, ont tous posé leurs gluaux pour prendre tes ailes, et vole comme tu voudras, ils t'attraperont : mais cependant sois sans crainte, jusqu'à ce que ton pied soit pris au piége, et ne cherche jamais à prévenir tes ennemis.

Glocester. — O Nell, arrête! tu vois faussement les choses. Je ne puis être accusé avant d'être coupable, et mes ennemis seraient vingt fois plus nombreux qu'ils ne sont, et ils auraient vingt fois le pouvoir qu'ils ont, que tout cela ne pourrait me créer aucun danger aussi longtemps que je resterai loyal, fidèle et innocent. Est-ce que tu aurais voulu que je t'enlevasse à cette honte? Mais le scandale que tu as donné n'aurait pas été effacé par là, et moi j'aurais été en danger pour violation de la loi. Ton plus grand soutien est le calme, ma charmante Nell; je t'en prie, dresse ton cœur à la patience; ces quelques jours d'extrême douleur seront bien vite passés.

Entre un héraut.

Le héraut. — Je convoque Votre Grâce pour le parlement de Sa Majesté qui doit se tenir à Bury le premier du prochain mois.

Glocester. — Et on n'a pas auparavant demandé mon consentement! Il y a là un jeu secret. — C'est bien, j'y serai. (*Sort le héraut.*) Ma bonne Nell, je prends congé de toi; et vous, Monsieur le shériff, veillez à ce que sa pénitence n'excède pas la commission du roi.

Le shériff. — Plaise à Votre Grâce, ma commission est maintenant remplie, et c'est Sir John Stanley qui est chargé à cette heure de la conduire à l'île de Man pour l'y garder.

Glocester. — Est-ce vous, Sir John, qui devez protéger Milady?

Stanley. — C'est l'ordre que j'ai reçu, plaise à Votre Grâce.

Glocester. — Ne la traitez pas plus mal, parce que c'est moi qui vous prie de la bien traiter. le monde peut me sourire encore et je puis vivre assez pour vous montrer ma reconnaissance, si vous agissez bien envers elle : là-dessus, Sir John, adieu.

La duchesse de Glocester. — Quoi! vous partez, Milord, et vous ne me dites pas adieu.

Glocester. — Contemple mes larmes; elles te disent que je ne puis rester pour te parler. (*Sortent Glocester et ses serviteurs.*)

La duchesse de Glocester. — Te voilà parti, toi aussi! toutes mes consolations s'en vont avec toi, car il ne m'en reste aucune : ma joie est maintenant la mort, la mort dont j'ai si souvent redouté le nom, parce que je souhaitais l'éternité de ce monde. Stanley, partons, je t'en prie; emmène-moi d'ici, peu m'importe où, car je ne demande pas de faveur; emmène-moi seulement là où il t'a été ordonné de me conduire.

Stanley. — Eh bien, Madame, c'est à l'île de Man, où vous devez être traitée selon votre condition.

La duchesse de Glocester. — Alors c'est un dur traitement, car ma condition n'est qu'opprobre. Dois-je donc y être traitée avec opprobre?

Stanley. — Comme il convient à une duchesse et à l'épouse du duc Humphroy; voilà comment vous devez être traitée.

La duchesse de Glocester. — Shériff, adieu, et puisses-tu prospérer plus que moi, bien que tu aies été le conducteur de ma honte!

Le shériff. — C'était ma charge, et veuillez me pardonner, Madame.

La duchesse de Glocester. — Oui, oui, adieu; ton office est achevé. Allons, Stanley, partons-nous?

Stanley. — Madame, maintenant que votre pénitence est faite, dépouillez cette chemise et venez vous habiller pour notre voyage.

La duchesse de Glocester. — Ma honte ne pourra pas être enlevée avec ma chemise : non, elle s'étalera sur mes robes les plus riches, et se laissera voir, quelque costume que je prenne. Allons, ouvrez la marche; il me tarde de voir ma prison. (*Ils sortent.*)

ACTE III.

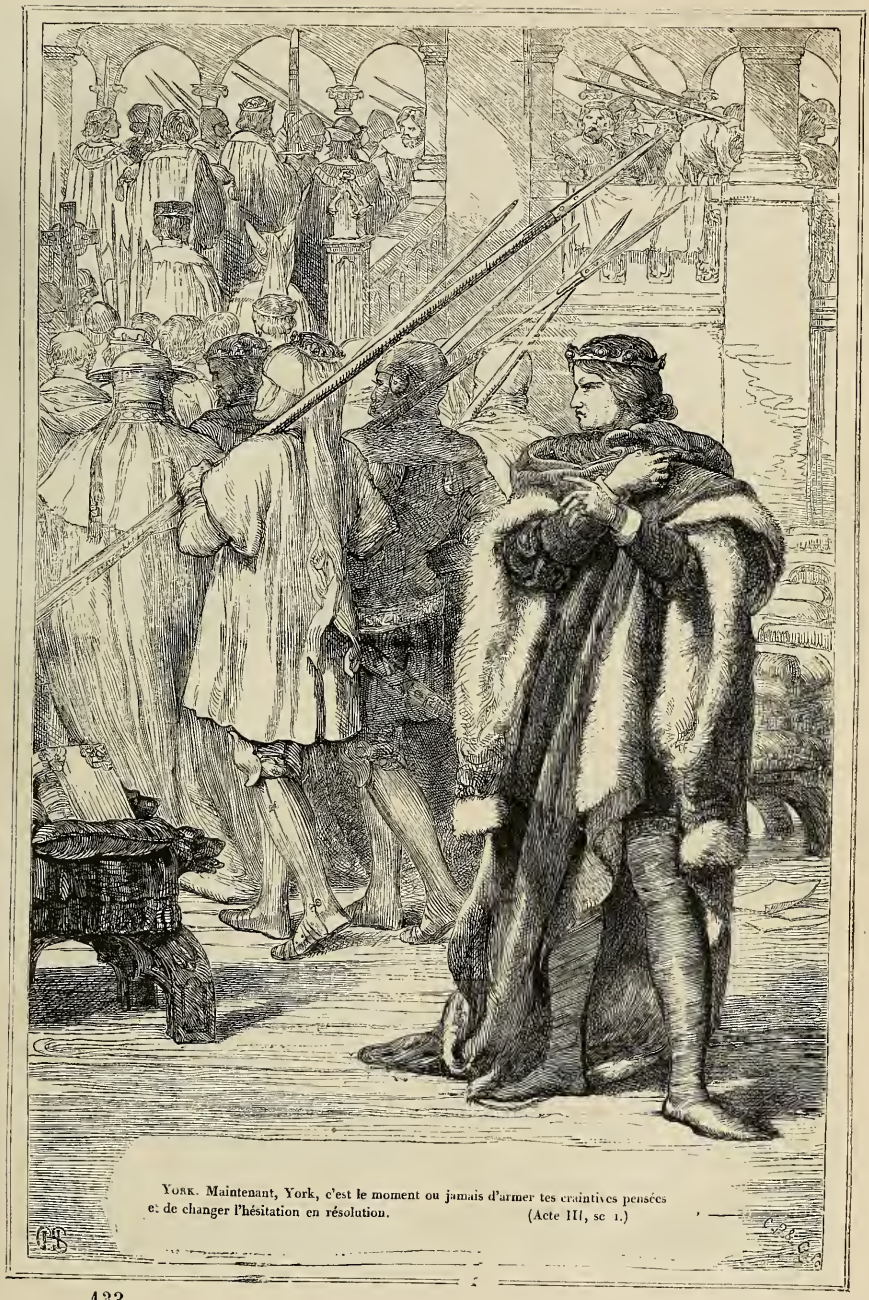
SCÈNE PREMIÈRE.

L'abbaye, à Bury Saint-Edmond.

Fanfares d'arrivée. Entrent au parlement LE ROI HENRI, LA REINE MARGUERITE, SUFFOLK, LE CARDINAL BEAUFORT, YORK, BUCKINGHAM *et autres.*

Le roi Henri. — Je m'étonne que Milord de Glocester ne soit pas arrivé; ce n'est pas sa coutume d'être ainsi le dernier; quelle peut être la circonstance qui le tient maintenant loin de nous?

La reine Marguerite. — Ne voyez-vous pas, ou bien ne voulez-vous pas observer comme sa conduite s'est étrangement modifiée? comme il se comporte majestueusement, comme il est devenu dans ces derniers temps, insolent, orgueilleux, cassant, et différent de lui-même? Nous avons connu un temps où il était doux et affable; où, quand il surprenait de loin un de nos regards, il accourait s'agenouiller avec une telle promptitude que toute la cour l'admirait pour sa soumission. Mais rencontrez-le maintenant, et cela aura beau être au matin, c'est-à-dire au moment où chacun vous fait des souhaits heureux pour la journée, il va froncer le sourcil, lancer un regard irrité, passer roide et sans se courber, dédaignant de nous montrer le respect qui nous est dû. On ne regarde pas les petits chiens quand ils grognent, mais les grands tremblent lorsque le lion rugit, et Humphroy n'est pas un personnage de médiocre importance en Angleterre. Notez d'abord qu'il est le plus proche de vous par le sang, et que si vous tombez, il est le premier qui montera. Il me paraît donc qu'il n'est pas politique, — si l'on tient compte des dispositions rancunières qu'il manifeste et de l'avantage qu'il retirerait de votre mort, de le laisser approcher de votre personne royale, ou de l'admettre au conseil de Votre Altesse. Par ses flatteries, il a gagné le cœur des communes, et le jour où il lui plaira de soulever une insurrection, il est à craindre qu'elles ne le suivent toutes. Nous sommes maintenant au printemps; les herbes n'ont que de faibles racines; mais laissez-leur prendre force, et bientôt elles encombreront le jardin et étoufferont les plantes, faute d'avoir été sarclées. La respectueuse sollicitude que je porte à mon Seigneur, m'a permis de reconnaître chez le duc l'existence de ces dangers. Si c'est là exagération, appelez cela crainte féminine, crainte à laquelle je renoncerai si vous l'abattez par de meilleures raisons auxquelles je suis prête à souscrire, en même temps qu'à dire que j'ai fait injure au duc. Milord de Suffolk, Buc-



York. Maintenant, York, c'est le moment ou jamais d'armer tes craintives pensées et de changer l'hésitation en résolution. (Acte III, sc 1.)

kingham, York, réfutez mes allégations, si vous le pouvez, sinon concluez que mes paroles sont fondées.

Suffolk. — Votre Altesse a parfaitement vu clair dans le jeu du duc, et si j'avais été le premier à exprimer mon opinion, je crois que j'aurais tenu le discours de Votre Grâce. Sur ma vie, c'est à son instigation que la duchesse s'est livrée à ses diaboliques pratiques; et s'il n'avait pas connaissance de ses fautes personnellement, il n'en est pas moins vrai que c'est l'orgueil qu'il tire de sa haute naissance, le fait d'être l'héritier possible du roi, comme premier après lui, et autres fières vanteries de sa noblesse qui ont poussé cette folle, lunatique duchesse à comploter par des moyens pervers la chute de notre Souverain. Lorsque le ruisseau est profond, l'eau coule sans bruit, et c'est ainsi que sous son apparence de simplicité, il cache la trahison. Le renard ne glapit pas lorsqu'il veut voler l'agneau. Non, non, mon Souverain, Glocester est un homme qui n'a pas été encore sondé et qui est plein de profonde duplicité.

Le cardinal Beaufort. — N'a-t-il pas, contrairement aux formes de la loi, inventé des genres de mort singuliers pour la punition de petites offenses?

York. — Et n'a-t-il pas, dans le cours de son protectorat, levé sur le royaume pour la solde de ses soldats en France de grandes sommes d'argent qu'il n'a jamais envoyées? par suite de quoi, les villes se révoltaient chaque jour.

Buckingham. — Bah! ce ne sont là que de misérables peccadilles, comparées aux délits inconnus que le temps fera découvrir chez le doucereux duc Humphroy.

Le roi Henri. — Milords, pour répondre à tous à la fois, le souci que vous avez de faucher les épines qui blesseraient nos pieds, est digne d'éloges : mais vous parlerai-je selon ma conscience? Eh bien, notre parent Glocester est aussi innocent de méditer la trahison contre notre royale personne, qu'un agneau à la mamelle ou une inoffensive colombe. Le duc est vertueux, doux, et il a de trop nobles inclinations pour rêver le mal, ou comploter ma chute.

La reine Marguerite. — Ah! qu'y a-t-il de plus dangereux que cette folle confiance! Semble-t-il une colombe? ses plumes alors sont empruntées, car ses dispositions sont celles de l'odieux corbeau. Semble-t-il un agneau? alors sa peau lui est assurément prêtée, car ses inclinations sont celles du loup vorace. Qui donc ne peut voler une forme extérieure sous laquelle il cache la trahison? Prenez garde, Monseigneur; si vous n'arrêtez pas court cet homme artificieux, il y va de notre bonheur à tous.

Entre SOMERSET.

Somerset. — Santé parfaite à mon gracieux Souverain!

Le roi Henri. — Soyez le bienvenu, Lord Somerset. Quelles nouvelles de France?

Somerset. — Les nouvelles, c'est que votre pouvoir dans ces territoires est entièrement ruiné : tout est perdu.

Le roi Henri. — De mauvaises nouvelles, Lord Somerset: mais que la volonté de Dieu soit faite!

York, *à part*. — Mauvaises nouvelles pour moi, car j'espérais la France aussi fermement que j'espère la fertile Angleterre. Ainsi donc, voilà que mes fleurs se flétrissent en bourgeons, et que les chenilles mangent mes feuilles : mais je réparerai cette affaire avant peu, ou j'échangerai mon titre contre un glorieux tombeau.

Entre GLOCESTER.

Glocester. — Parfait bonheur à Monseigneur le roi! Pardonnez-moi, mon Suzerain, d'être autant en retard.

Suffolk. — Non, Glocester, sache que n'étant pas plus loyal que tu ne l'es, tu es venu encore trop tôt : je t'arrête comme coupable de haute trahison.

Glocester. — Bien, Suffolk, tu ne me verras pas rougir ni changer d'aspect à cause de cette arrestation : un cœur sans tache n'est pas aisément troublé. La source la plus limpide n'est pas plus pure de boue, que mon cœur n'est net de trahison envers mon Souverain. Qui peut m'accuser? en quoi suis-je coupable?

York. — On croit, Milord, que vous vous êtes laissé corrompre par la France, et que pendant votre protectorat, vous avez arrêté la paye des soldats, fait par suite duquel Son Altesse a perdu la France.

Glocester. — N'est-ce que cela que l'on croit? Quels sont ceux qui le croient? Je n'ai jamais volé les soldats de leur paye, et je n'ai jamais reçu de la France un sou de salaire. Dieu m'assiste, comme il est vrai que j'ai passé toutes les nuits, oui, nuit sur nuit, à veiller aux intérêts de l'Angleterre! Que tout denier que j'ai détourné

du trésor de mon roi, que tout *great* que j'ai encaissé à mon usage, servent à m'accuser au jour de mon procès! Non, j'ai au contraire déboursé bien des livres prises sur mon propre bien pour les donner aux garnisons, parce que je craignais de taxer les communes appauvries, et je n'en ai jamais demandé la restitution.

Le cardinal Beaufort. — Il vous est utile de parler ainsi, Milord.

Glocester. — Dieu me protége, comme je dis la vérité!

York. — Pendant votre protectorat vous avez inventé pour les délinquants des tortures singulières, dont on n'avait jamais ouï parler jusqu'alors, si bien que vous avez fait peser sur l'Angleterre la diffamation de tyrannie.

Glocester. — Vraiment, il est bien connu que lorsque j'étais protecteur, la pitié était mon seul défaut; car je me fondais devant les larmes des délinquants, et quelques paroles d'humilité suffisaient pour servir de rançon à leurs fautes. Jamais je n'ai infligé aux coupables le châtiment qu'ils méritaient, à moins qu'ils n'appartinssent à la classe des sanglants meurtriers, ou à celle de ces vils et lâches voleurs qui dévalisent les pauvres voyageurs : le meurtre, il est vrai, ce crime sanglant, je l'ai puni de tortures supérieures à celles dont je punissais le vol ou tout autre crime sans exception

Suffolk. — Milord, vous vous justifiez aisément, rapidement de ces accusations, mais on met à votre charge de plus grands crimes dont il vous est moins facile de vous purger. Je vous arrête au nom de Son Altesse, et je vous remets à Milord le cardinal, qui vous tiendra sous garde jusqu'à l'époque de votre procès.

Le roi Henri. — Milord de Glocester, c'est mon plus ferme espoir que vous vous justifierez de tous ces soupçons : ma conscience me dit que vous êtes innocent.

Glocester. — O mon gracieux Seigneur, les jours que nous traversons sont dangereux! La vertu est étouffée par l'ignoble ambition, la charité chassée par la main de la rancune, l'infâme subornation est prédominante, et l'équité est exilée du royaume de Votre Altesse. Je sais qu'ils ont comploté d'avoir ma vie; si ma mort pouvait faire le bonheur de cette île et marquer le terme de leur tyrannie, je l'embrasserais bien volontiers : mais ma mort n'est que le prologue de leur pièce, car des milliers d'hommes qui ne soupçonnent encore aucun péril, ne termineront pas avec leurs morts la tragédie qu'ils ont complotée. Les yeux étincelants de rouge colère de Beaufort révèlent la malice de son cœur; le front chargé de nuages de Suffolk révèle les tempêtes de sa haine; l'âcre Buckingham laisse sa langue débarrasser son cœur du poids d'envie qui l'oppresse; le morose York, qui veut monter à la lune et dont j'ai fait baisser le bras ambitieux, vise ma vie par ses fausses accusations; et vous, ma Dame Souveraine, de concert avec les autres, vous avez sans motif appelé les disgrâces sur ma tête, et vous avez employé vos meilleurs efforts à exciter mon très-cher Souverain à devenir mon ennemi. Oui, vous tous, vous êtes associés, — j'avais connaissance de vos conciliabules, — pour m'enlever mon innocente existence. Il ne manquera pas de faux témoins pour me condamner, on trouvera tout un magasin de trahisons pour aggraver mon accusation, et le vieux proverbe sera bientôt vérifié : « On trouve vite un bâton pour battre un chien. »

Le cardinal Beaufort. — Mon Suzerain, ses railleries sont intolérables : si ceux qui ont souci de préserver votre royale personne du poignard secret de la trahison et de la rage du traître, sont ainsi calomniés, gourmandés, insultés, si l'on accorde à l'offenseur une telle liberté de parole, cela refroidira le zèle de vos amis pour Votre Grâce.

Suffolk. — N'a-t-il pas lancé sur notre souveraine Dame, ici présente, des censures ignominieuses, quoique habilement exprimées, tout comme si elle avait suborné quelqu'un pour jurer de fausses allégations afin de renverser son pouvoir?

La reine Marguerite. — Oui, mais je donne au perdant permission de gronder.

Glocester. — Vous avez parlé plus vrai que vous ne le vouliez : je perds en vérité, et maudits soient les gagnants, car ils ont joué faux jeu avec moi! Des perdants comme moi doivent avoir permission de parler.

Buckingham. — Voilà qu'il va jouer sur les mots et nous retenir ici tout le jour : Lord cardinal, il est votre prisonnier.

Le cardinal Beaufort. — Messieurs, emmenez le duc et gardez-le avec vigilance.

Glocester. — Ah! c'est donc ainsi que le roi Henri jette sa béquille avant que ses jambes soient assez fermes pour porter son corps! c'est

ainsi que le berger est arraché de tes côtés, pendant que grincent des crocs les loups qui les premiers te mordront. Ah! si mes craintes pouvaient être fausses! ah! si cela pouvait être! car je crains ta ruine, bon roi Henri. (*Sortent les gardes avec Glocester.*)

Le roi Henri. — Milords, faites ou défaites, selon qu'il semblera bon à vos sagesses, absolument comme si nous étions ici.

La reine Marguerite. — Comment! est-ce que Votre Altesse va quitter le parlement?

Le roi Henri. — Oui, Marguerite; mon cœur est noyé dans une douleur dont le flot commence à s'épancher de mes yeux : ma personne est tout entourée de misères, car quel homme est plus misérable que celui qui a perdu le contentement? Ah, mon oncle Humphroy! je vois sur ton visage l'honneur, la fidélité, la loyauté! et elle est encore à venir, bon Humphroy, l'heure où j'aurais pu te trouver faux et suspecter ta fidélité. Quelle étoile niveleuse envie donc maintenant ta grandeur, pour que les puissants Lords et notre reine Marguerite cherchent à perdre ta vie innocente? Tu ne leur as jamais fait de mal, et tu n'as jamais fait de mal à personne : mais de même que le boucher emmène le veau de son étable, lie le pauvre être, et le bat quand il cherche à s'enfuir, pendant qu'il le conduit au sanglant abattoir, de même ils t'ont emmené d'ici, sans pitié. Et de même que la vache beugle par monts et par vaux, regardant la route par où est parti son inoffensif petit, sans pouvoir autre chose que mugir sur la perte de son chéri, de même je gémis sur la situation du bon Glocester avec des larmes qui ne lui sont d'aucun secours; je le regarde s'éloigner avec des yeux obscurcis par mes pleurs, mais je ne puis lui faire aucun bien, si puissants sont ses ennemis jurés. Je pleurerai sa fortune, et après chaque gémissement je dirai : « S'il y a des traîtres, Glocester n'en est pas un. » (*Il sort.*)

La reine Marguerite. — Lords, hommes libres, la froide neige fond sous les chauds rayons du soleil. Henri, mon Seigneur, est froid aux grandes affaires, trop plein d'enfantine compassion, et les dehors de Glocester le trompent, comme le crocodile gémissant trompe par le piége de sa douleur les voyageurs émus de pitié, ou comme le serpent à la peau brillante et bariolée, décrivant ses cercles sur un lit de fleurs, pique un enfant qui sur sa beauté l'avait pris pour une créature inoffensive. Croyez-moi, Lords, si personne n'était plus sage que moi, — et toutefois je regarde mon bon sens comme solide, — Glocester aurait bientôt débarrassé le monde de sa présence, et en ce faisant nous débarrasserait de la crainte que nous avons de lui.

Le cardinal Beaufort. — Qu'il meure, cela est d'une bonne politique; mais cependant il nous faut un prétexte pour sa mort; il est convenable qu'il soit condamné conformément à la loi.

Suffolk. — Mais, dans mon opinion, ce parti ne serait pas politique : le roi s'efforcera toujours de sauver sa vie; les communes se soulèveront peut-être pour lui sauver la vie, et jusqu'à présent nous n'avons pas de meilleur prétexte pour démontrer qu'il mérite la mort, que le prétexte vulgaire de la défiance.

York. — Ainsi, à en croire vos paroles, vous ne voudriez pas qu'il mourût.

Suffolk. — Ah! York, personne ne le désire autant que moi!

York. — C'est York qui a le plus de raisons de désirer sa mort. Mais, Milord cardinal, et vous, Milord de Suffolk, dites-moi votre opinion et parlez dans toute la sincérité de vos âmes; donner Glocester pour protecteur au roi ou placer un aigle affamé parmi des poulets pour les préserver d'un milan vorace, ne serait-ce pas une seule et même chose?

La reine Marguerite. — Les pauvres poulets seraient alors bien sûrs de la mort.

Suffolk. — C'est vrai, Madame, et ne serait-ce pas folie par conséquent de faire du renard le gardien du poulailler, et d'hésiter, tout accusé qu'il est d'être un rusé meurtrier, à poursuivre la punition de son crime, sous le prétexte que son projet n'a pas été exécuté? Non, qu'il meure, avant d'avoir teint ses mâchoires de sang cramoisi, par la seule raison qu'il est un renard, reconnu par le fait seul de sa nature ennemi du troupeau, comme Humphroy est reconnu par le bon sens ennemi de mon Suzerain. Et ne faisons pas les délicats pour décider comment nous devons le tuer; que ce soit par trappes, piéges ou ruses, dans son sommeil ou dans sa veille, peu importe, pourvu qu'il meure; car c'est une honnête tromperie que celle qui devance, en lui faisant échec, la ruse de l'homme qui prétendait tromper le premier.

La reine Marguerite. — Trois fois noble Suffolk, voilà qui est parler avec résolution.

SUFFOLK. Eh bien, Messieurs, avez-vous dépêché cette affaire?
PREMIER ASSASSIN. Oui, mon bon Lord, il est mort. (Acte III, sc. II.)

SUFFOLK. — Les vrais résolus sont ceux qui en font autant qu'ils en annoncent, car on exprime bien souvent ce qu'on a peu l'intention d'exécuter; mais pour vous prouver que mon cœur est d'accord avec ma langue, comme je vois que cet acte est méritoire, comme par là je préserverai mon Souverain de son ennemi, dites seulement un mot et je lui servirai de confesseur.

LE CARDINAL BEAUFORT. — Mais pour ma part, Milord de Suffolk, je voudrais qu'il mourût avant que vous soyez dûment ordonné prêtre; donnez-moi votre consentement, décidez-vous avec netteté, et je me charge de lui trouver un exécuteur, tant m'est chère la sûreté de mon Souverain.

SUFFOLK. — Voici ma main; l'action est légitime.

LA REINE MARGUERITE. — J'en dis autant.

YORK. — Et moi aussi, et maintenant que nous avons prononcé tous trois, celui-là importe assez peu qui voudrait attaquer notre sentence.

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER. — Puissants Lords, je suis venu d'Irlande au grand galop, pour vous avertir que les rebelles se sont soulevés et passent les Anglais au fil de l'épée : envoyez des secours, Lords, et arrêtez à temps leur furie, avant que la blessure ne devienne incurable ; car tant qu'elle saigne franchement, il y a grand espoir de guérison.

LE CARDINAL BEAUFORT. — Voilà une brèche qui demande une prompte réparation! Que décidez-vous dans cette importante occasion?

YORK. — Que Somerset soit envoyé comme régent en Irlande : il est légitime qu'un gouver-

neur qui a la main si heureuse soit employé; témoin la fortune qu'il a eue en France.

Somerset. — Si York avait été régent à ma place, avec toute sa politique tirée par les cheveux, il ne serait pas resté en France aussi longtemps que moi.

York. — Non, je ne serais pas resté aussi longtemps pour perdre tout comme tu l'as fait; j'aurais perdu ma vie prématurément plutôt que de rapporter dans ma patrie une pareille charge de déshonneur, en restant si longtemps à attendre que tout fût perdu. Montre-moi une cicatrice gravée dans ta peau; les hommes dont la chair est si intacte sont rarement vainqueurs.

La reine Marguerite. — Allons, cette étincelle va devenir un feu furieux, si on apporte pour le nourrir, vent et bois: assez, mon bon York; reste tranquille, mon aimable Somerset; ta fortune, York, si tu avais été régent, aurait peut-être été pire que la sienne.

York. — Quoi! pire que le néant! Ah! que la honte alors vous confonde tous!

Somerset. — Et toi avec nous, toi qui nous souhaites la honte!

Le cardinal Beaufort. — Eh bien, Milord d'York, mettez votre fortune à l'épreuve. Les Kernes sauvages d'Irlande sont sous les armes, et mouillent la terre de sang anglais : voulez-vous conduire en Irlande une bande d'hommes soigneusement choisis, pris dans chaque comté par petites fractions, et essayer votre chance contre les Irlandais?

York. — Je le veux bien, Milord, s'il plaît à Sa Majesté.

Suffolk. — Parbleu, notre autorité équivaut à son consentement; ce que nous décidons, il le confirme : ainsi donc, noble York, prends cette tâche en main.

York. — J'en suis satisfait : procurez-moi des soldats, Lords, tandis que je vais mettre ordre à mes propres affaires.

Suffolk. — C'est une charge, Lord York, que j'aurai soin de faire exécuter. Mais revenons maintenant à ce fourbe de duc Humphroy.

Le cardinal Beaufort. — Ne parlons plus de lui, car je prendrai de telles mesures à son égard que désormais il ne nous importunera plus. Là-dessus, séparons-nous; la journée est presque finie : Lord Suffolk, vous et moi, nous avons à parler de cette affaire.

York. — Milord de Suffolk, d'ici à quatorze jours, j'attends mes soldats à Bristol; car là je les embarquerai tous pour l'Irlande.

Suffolk. — Je veillerai à ce que cela soit exactement exécuté, Milord d'York. (*Tous sortent excepté York.*)

York. — Maintenant, York, c'est le moment ou jamais d'armer tes craintives pensées et de changer l'hésitation en résolution. Sois ce que tu espères être, ou bien, abandonne à la mort ce que tu es, — cela ne vaut pas la peine d'être possédé. Laisse la crainte au pâle visage loger chez les gens de basse extraction, et ne lui accorde pas d'asile dans un cœur royal. Les pensées succèdent en moi aux pensées, plus rapidement que ne se succèdent les ondées au printemps, et il n'en est pas une qui n'ait pour sujet la dignité. Mon cerveau, plus actif que la laborieuse araignée, s'épuise à tisser des toiles pour attraper mes ennemis. Bien, nobles, bien, c'est agir politiquement que de m'envoyer en expédition avec une armée de soldats : je crains, pour moi, que vous ayez simplement réchauffé le serpent engourdi, qui caressé sur vos poitrines vous piquera au cœur. C'était d'hommes que je manquais, vous voulez bien me les donner, je les prends avec reconnaissance; mais tenez-vous pour bien assurés que vous venez de mettre des armes dangereuses entre les mains d'un fou. Pendant que je nourrirai en Irlande une bande puissante, je soulèverai en Angleterre quelque noir ouragan qui emportera dix mille âmes au ciel ou en enfer, et cette cruelle tempête ne cessera pas de souffler avant que le cercle d'or posé sur ma tête, faisant l'office des transparents rayons du glorieux soleil, ne calme la fureur de cette trombe insensée. Pour servir d'instrument à mes projets, j'ai séduit un énergique habitant du Kent, John Cade d'Ashford, qui, sous le nom de John Mortimer, doit soulever une rébellion aussi complète qu'il pourra. J'ai vu en Irlande cet opiniâtre Cade, tenir tête tout seul à toute une troupe de Kernes, et combattre si longtemps que ses cuisses bardées de dards ressemblaient au porc-épic aux flèches aiguës; et lorsqu'il fut enfin secouru, je l'ai vu cabrioler en l'air, comme un frénétique danseur de mauresque, en agitant les dards ensanglantés comme le danseur ses clochettes Bien souvent, sous le déguisement d'un Kerne à la chevelure ébouriffée, il conversait avec l'ennemi, et sans avoir été découvert, revenait me trouver pour me donner avis de leurs scélératesses. Ce diable-là sera mon lieutenant, car

par la figure, par la démarche, par le son de la voix, il ressemble à John Mortimer qui est maintenant mort. Cette rébellion me permettra de connaître l'esprit des communes; par-là je saurai quelle affection elles portent à la maison et aux prétentions d'York. Supposons qu'il soit pris, mis au chevalet et torturé, je sais que pas une des souffrances qu'on pourra lui infliger ne sera capable de lui faire avouer que c'est moi qui l'ai poussé à prendre les armes. Supposons au contraire qu'il réussisse, comme cela est très-probable, eh bien, alors, je reviens d'Irlande avec mes forces et je récolte la moisson que ce gredin aura semée; car Humphroy mort, comme il le sera alors, et Henri mis à l'écart, c'est à moi que tout revient. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

Bury. — Un appartement dans le palais.

Entrent des ASSASSINS *en toute hâte.*

PREMIER ASSASSIN. — Courons trouver Milord de Suffolk; informons-le que nous avons expédié le duc comme il nous l'avait commandé.

SECOND ASSASSIN. — Oh! si c'était encore à faire! qu'avons-nous fait? As-tu jamais entendu un homme si repentant?

PREMIER ASSASSIN. — Voici venir Milord.

Entre SUFFOLK.

SUFFOLK. — Eh bien, Messieurs, avez-vous expédié cette affaire?

PREMIER ASSASSIN. — Oui, mon bon Lord, il est mort.

SUFFOLK. — Bon, voilà qui est bien parler. Allez, rendez-vous à ma demeure, je vous récompenserai pour cet acte périlleux. Le roi et tous les pairs sont ici proches : avez-vous bien refait le lit; toutes les choses sont-elles conformes aux ordres que je vous avais donnés?

PREMIER ASSASSIN. — Oui, mon bon Lord.

SUFFOLK. — Partez! disparaissez! (*Sortent les assassins.*)

Les trompettes sonnent. Entrent LE ROI HENRI, LA REINE MARGUERITE, LE CARDINAL BEAUFORT, SOMERSET, LORDS *et autres.*

LE ROI HENRI. — Allez, mandez immédiatement notre oncle en notre présence : dites-lui que notre intention est d'examiner aujourd'hui si Sa Grâce est coupable, comme on le proclame.

SUFFOLK. — Je vais aller le chercher immédiatement, mon noble Seigneur. (*Il sort.*)

LE ROI HENRI. — Lords, prenez vos places; et je vous en prie tous, que vos rigueurs contre notre oncle Glocester soient proportionnées à l'évidence des preuves et à la moralité des témoins qui établiront sa culpabilité.

LA REINE MARGUERITE. — Dieu défende que prévale aucune malice capable de faire condamner un noble innocent! Prions Dieu qu'il puisse s'acquitter de tout soupçon!

LE ROI HENRI. — Je te remercie, Marguerite, ces paroles me font grand plaisir.

Rentre SUFFOLK.

LE ROI HENRI. — Eh bien, qu'est-ce donc? pourquoi es-tu pâle? pourquoi trembles-tu? où est notre oncle? qu'y a-t-il, Suffolk?

SUFFOLK. — Mort dans son lit, Monseigneur; Glocester est mort.

LA REINE MARGUERITE. — Vraiment, plaise à Dieu que non!

LE CARDINAL BEAUFORT. — C'est le secret jugement de Dieu! Je rêvais cette nuit que le duc était muet et ne pouvait pas dire un mot. (*Le roi s'évanouit.*)

LA REINE MARGUERITE. — Comment se trouve Monseigneur? Au secours, Lords! le roi est mort.

SOMERSET. — Soulevez son corps; tirez-le par le nez.

LA REINE MARGUERITE. — Courez, allez; au secours! au secours! Ô Henri, ouvre tes yeux!

SUFFOLK. — Il ressuscite; prenez patience, Madame.

LE ROI HENRI. — O Dieu du ciel!

LA REINE MARGUERITE. — Comment se trouve mon gracieux Seigneur?

SUFFOLK. — Du courage, mon Souverain! gracieux Henri, du courage!

LE ROI HENRI. — Quoi! c'est Milord de Suffolk qui veut me consoler? il est venu tout à l'heure me chanter une note de corbeau, dont le son lugubre m'a privé de mes esprits vitaux, et il croit que le gazouillement d'un roitelet criant courage du fond d'une poitrine vide de sentiment sincère, peut dissiper le retentissement du son premièrement perçu! n'enveloppe pas ton poison dans de tels mots sucrés. Ne pose pas tes mains sur moi;

retiens-les, te dis-je ; leur toucher me fait peur, comme le dard d'un serpent. Messager de malheur, hors de mes yeux! Derrière tes prunelles, j'aperçois la tyrannie meurtrière qui trône dans son affreuse majesté pour effrayer le monde. Ne me regarde pas, car tes yeux blessent : et cependant ne t'en va pas : viens ici, basilic, et tue par ton regard l'innocent qui te contemple; car je trouverai la joie sous l'ombre de la mort, tandis que dans la vie je ne trouverai qu'une double mort, maintenant que Glocester n'est plus.

La reine Marguerite. — Pourquoi traitez-vous ainsi Milord de Suffolk? Quoique le duc fût son ennemi, il déplore cependant très-chrétiennement sa mort. Pour ce qui est de moi, tout ennemi qu'il m'était, si les larmes liquides, ou les gémissements douloureux au cœur, ou les soupirs qui consument le sang, pouvaient le rappeler à la vie, je deviendrais aveugle à force de pleurs, malade à force de gémissements, je pâlirais comme la primevère à force de soupirs altérés de sang, et tout cela pour faire revivre le noble duc. Et ne sais-je pas ce que le monde peut croire de moi? Il est connu que nous étions de froids amis, et on pourra supposer que j'ai fait disparaître le duc : ainsi mon nom sera blessé par la langue de la calomnie, et toutes les cours des princes retentiront des accusations portées contre moi; voilà ce que je gagne à cette mort. Ah! malheureuse que je suis! être reine et se voir couronnée d'infamie!

Le roi Henri. — Ah! malheur sur moi, pour la mort de Glocester, pauvre malheureux que je suis!

La reine Marguerite. — Que le malheur soit pour moi, qui suis plus à plaindre que lui. Quoi! tu te détournes? tu caches ton visage? Je ne suis pas une dégoûtante lépreuse ; regarde-moi. Quoi! es-tu devenu sourd comme l'aspic? alors sois venimeux aussi et tue ta reine délaissée. Tout ton bonheur est-il donc enfermé dans la tombe de Glocester? Ta Dame Marguerite ne te fut donc jamais une joie? Eh bien alors, élève la statue du duc et adore-la, et fais de mon image une simple enseigne de cabaret. C'était sans doute pour cela que je faillis être noyée en mer, et que par deux fois un vent contraire me repoussa du rivage de l'Angleterre et me rejeta dans mon pays natal? Que présageait cela, sinon que le vent aux avertissements salutaires semblait me dire : ne va pas chercher un nid de scorpions, ne pose pas le pied sur ce rivage inhospitalier! Alors, je ne fis autre chose que maudire ces charitables raffales et celui qui les lâchait hors de leurs cavernes de bronze, et les supplier de souffler du côté du rivage béni de l'Angleterre ou de diriger notre poupe contre quelque rocher redoutable. Cependant Éole ne voulut pas être un meurtrier, et c'est à toi qu'il laissa ce détestable office : la gentille mer orageuse refusa de me noyer, sachant que ta dureté me noierait à terre dans des larmes aussi salées que la mer : les rochers, destructeurs de navires, se cachant sous les sables affaissés, refusèrent de me briser contre leurs flancs déchiquetés, parce que ton cœur de pierre, plus dur qu'eux, devait dans ton palais faire périr Marguerite. Lorsque la tempête nous repoussa de ton rivage, je me tins sous les écoutilles, au milieu de l'orage, aussi longtemps que je pus apercevoir tes falaises crayeuses, et lorsque le ciel obscurci commença à dérober la vue de ton royaume à mes yeux acharnés à regarder, je détachai de mon cou un précieux joyau, — c'était un cœur entouré de diamants, — et je le jetai vers ton pays : la mer le reçut, et je souhaitai que ta personne reçût ainsi mon cœur : à ce moment-là, je perdis de vue la belle Angleterre, et j'ordonnai à mes yeux de partir avec mon cœur, et je les appelai aveugles et myopes pour avoir perdu la vue de la côte désirée d'Albion. Combien de fois j'excitai Suffolk, l'agent de ton indigne inconstance, à s'asseoir près de moi, et à m'enchanter de son éloquence, comme le fit Ascagne lorsqu'il déroula aux oreilles de l'affolée Didon les actes de son père, commencés à l'incendie de Troie! Ne suis-je pas affolée comme elle? n'es-tu pas perfide comme lui? Hélas, je n'en puis plus! Meurs, Marguerite! car Henri pleure de ce que tu vis si longtemps.

Bruit au dehors. Entrent WARWICK *et* SALISBURY. *Les gens des communes se pressent à la porte.*

Warwick. — On rapporte, puissant Souverain, que le bon duc Humphroy est traîtreusement assassiné par les trames de Suffolk et du cardinal Beaufort. Les communes, comme une ruche d'abeilles irritées qui sont privées de leur chef, se répandent d'ici et de là et n'ont souci de savoir qui elles piquent dans leur fureur de vengeance. J'ai obtenu qu'elles apaisassent leurs murmures soupçonneux, jusqu'à ce qu'elles fussent informées des détails de sa mort.

Le roi Henri. — Il est trop vrai qu'il est mort,

LA REINE MARGUERITE. Quel est ce bruit?
LE ROI HENRI. Eh bien, qu'est-ce donc, Lords? Quoi, vos épées tirées avec courroux, en notre présence, ici même!
(Acte III, sc. II.)

mon bon Warwick; mais comment il est mort, c'est Dieu qui le sait, non pas Henri. Entrez dans sa chambre, examinez son corps inanimé, et tâchez ainsi de vous expliquer sa mort soudaine.

WARWICK. — C'est ce que je vais faire, mon Suzerain. Salisbury, reste avec la furieuse multitude jusqu'à mon retour. (*Warwick passe dans une chambre de l'intérieur, et Salisbury va rejoindre les gens des communes.*)

LE ROI HENRI. — O toi qui juges toutes choses, retiens mes pensées, mes pensées qui s'efforcent de persuader à mon âme que des mains violentes ont éteint la vie d'Humphroy! Si mes soupçons sont faux, pardonne-moi, mon Dieu, car ce n'est qu'à toi qu'il appartient de juger! Volontiers j'irais échauffer ses pâles lèvres de vingt mille baisers, et noyer son visage d'un océan de larmes salées; volontiers j'irais assurer de mon affection son cadavre muet et sourd, et reconnaître par la sensibilité de mes doigts l'insensibilité de sa main; mais vaines sont toutes ces petites marques de deuil, et contempler son image terrestre et morte, que serait-ce faire, sinon rendre ma douleur plus grande?

Les portes de la chambre intérieure s'ouvrent toutes grandes et GLOCESTER *est découvert mort dans son lit.* WARWICK *et d'autres se tiennent à côté du lit.*

WARWICK. — Venez ici, gracieux Souverain, regardez ce corps.

LE ROI HENRI. — C'est voir combien profonde est creusée ma tombe; car avec son âme se sont enfuies toutes mes consolations en ce monde, car en le voyant, je vois ma vie au sein de la mort.

WARWICK. — Aussi sûrement que mon âme

espère vivre avec ce roi redouté qui prit notre condition pour nous racheter de la malédiction courroucée de son père, je crois que des mains violentes ont éteint la vie de ce duc trois fois renommé!

Suffolk. — Une terrible affirmation, proférée avec une bien solennelle éloquence! Quelle preuve donne Lord Warwick de son affirmation?

Warwick. — Voyez comme le sang est figé sur le visage! J'ai vu bien souvent des corps de personnes mortes de mort naturelle; ils sont couleur de cendre, maigres, pâles, exsangues, le sang étant entièrement descendu au cœur qui l'avait attiré pour s'en aider contre son ennemie, dans les efforts de la lutte qu'il soutient contre la mort: descendu au cœur, le sang s'y refroidit en même temps que lui, et ne revient jamais rendre aux joues l'incarnat et la beauté. Mais, voyez, sa face est noire et infiltrée de sang; ses yeux sortent de leur orbite plus que lorsqu'il était vivant, ils sont fixes et hagards comme ceux d'un homme étranglé; ses cheveux sont dressés tout roides; ses narines se sont ouvertes sous l'effort de la lutte; ses mains sont étendues dans l'espace, comme celles de quelqu'un qui a étreint fortement, qui a disputé sa vie et qui a été vaincu par la force. Regardez les draps, ils sont pleins de cheveux, et sa barbe si bien peignée a été mise en désordre et emmêlée, comme la moisson de l'été quand elle est abattue par la tempête Il ne se peut qu'il n'ait pas été assassiné ici; le moindre de ces signes est une preuve.

Suffolk. — Comment, Warwick? qui aurait pu mettre le duc à mort? Moi et Beaufort nous l'avions sous notre garde, et nous ne sommes pas des meurtriers, j'espère, Milord.

Warwick. — Mais vous étiez tous deux les ennemis jurés du duc Humphroy, et vous aviez en outre le bon duc sous votre garde: il est probable que vous ne vouliez pas le traiter en ami, et il est trop visible qu'il a trouvé un ennemi.

La reine Marguerite. — Ainsi vous soupçonnez évidemment ces nobles personnes d'être coupables de la mort prématurée du duc Humphroy.

Warwick. — Celui qui trouve le veau mort et saignant d'un frais égorgement et qui voit tout près de lui un boucher avec une hache, ne soupçonnera-t-il pas l'auteur du meurtre? Celui qui trouve la perdrix dans le nid du milan, a-t-il peine à s'imaginer comment l'oiseau est mort, quoique le milan plane sans avoir du sang au bec? Cette tragédie est tout aussi facile à deviner.

La reine Marguerite. — Est-ce vous qui êtes le boucher, Suffolk? où est votre coutelas? Est-ce Beaufort qui est le milan? où sont ses serres?

Suffolk. — Je ne porte pas de coutelas pour égorger les hommes endormis; mais je porte une épée vengeresse qui se rouille dans l'oisiveté et qui sera fourbie dans le cœur rancunier qui me déshonore ainsi en me décorant des rouges insignes du meurtre. Orgueilleux maître du Warwickshire, affirme si tu l'oses que je suis coupable de la mort du duc Humphroy. (*Sortent le cardinal, Somerset et autres.*)

Warwick. — A quoi n'est pas prêt Warwick, si le déloyal Suffolk le défie?

La reine Marguerite.—A quoi il n'est pas prêt? c'est à calmer sa véhémence outrageante et à cesser d'être un arrogant accusateur, quand bien même Suffolk le défierait vingt mille fois.

Warwick. — Madame, avec tout le respect que je vous dois, gardez le silence; car chacune des paroles que vous prononcez en sa faveur retombe en scandale sur votre dignité royale.

Suffolk. — Lord à l'esprit grossier, de conduite ignoble! si jamais Dame outragea à ce point son Seigneur, ce fut ta mère qui aura introduit dans son lit quelque paysan rustre et sans éducation; sur un noble tronc fut ainsi greffé un rameau de pommier sauvage; tu es le fruit de ce rameau et tu ne fus jamais de la noble race des Nevils.

Warwick. — N'était que ton crime de meurtre te protége et que je déroberais le bourreau de son dû en t'acquittant par la mort de dix mille hontes; n'était que la présence de mon Souverain m'oblige à la douceur, je te ferais demander pardon à genoux des paroles que tu viens de prononcer, et avouer que c'est de ta mère que tu as voulu parler et que c'est toi qui es né dans la bâtardise, lâche et déloyal meurtrier, et une fois que la terreur t'aurait forcé à me rendre cet hommage, je te donnerais ton salaire et j'enverrais ton âme en enfer, perfide suceur du sang des hommes endormis!

Suffolk. — Mais toi, tu seras éveillé lorsque je répandrai ton sang, si tu oses t'éloigner avec moi de la présence royale.

Warwick. — Sortons tout de suite, ou je te traîne hors d'ici! tout indigne que tu en es, je veux me mesurer avec toi, et payer ainsi un tribut

d'hommages à l'ombre du duc Humphroy. (*Sortent Suffolk et Warwick.*)

Le roi Henri. — Quelle cuirasse plus forte qu'un cœur innocent! Il est armé trois fois, celui dont la querelle est juste, et il est nu, quand bien même il serait revêtu d'acier, celui dont la conscience est corrompue par l'injustice. (*On entend un bruit au dehors.*)

La reine Marguerite. — Quel est ce bruit?

Rentrent SUFFOLK *et* WARWICK, *leurs épée nues à la main.*

Le roi Henri.—Eh bien, qu'est-ce donc, Lords? Quoi, vos épées tirées avec courroux, en notre présence, ici même! osez-vous être si téméraires? Quelle est cette clameur tumultueuse que nous entendons?

Suffolk. — Le traître Warwick, avec les gens de Bury, se sont tous lancés contre moi, puissant Souverain. (*Bruit de la foule à l'extérieur.*)

Rentre SALISBURY.

Salisbury, *aux gens des communes placés en dehors des portes.*—Messieurs, restez ici tranquilles; le roi connaîtra vos sentiments. — (*Il s'avance.*) Redouté Seigneur, les gens des communes m'envoient vous dire que si le déloyal Suffolk n'est pas immédiatement mis à mort, ou banni des territoires de la belle Angleterre, ils l'arracheront par la violence de votre palais, et lui infligeront la torture affreuse d'une mort à petit feu. Ils disent que le bon duc Humphroy a été assassiné par lui, ils disent que sa mort leur fait redouter celle de Votre Altesse, et que s'ils ont la hardiesse d'insister sur le bannissement de Suffolk, c'est par un pur instinct d'amour et de loyauté, exempt de toute pensée de résistance et d'opposition, comme le serait la pensée de contredire vos préférences affectueuses. Ils disent que si Votre Altesse, voulant dormir, avait défendu que personne ne troublât votre sommeil sous peine de votre déplaisir ou de la mort, leur sollicitude pour votre royal individu leur ferait nécessairement un devoir de vous réveiller, en dépit des termes stricts d'un tel édit, s'ils voyaient un serpent à la langue fourchue, se glisser furtivement vers Votre Majesté, de crainte qu'en vous laissant plongé dans ce sommeil dangereux, le reptile homicide ne le transformât en sommeil éternel : ils crient donc, que même si vous le défendez, ils vous protégeront, bon gré, mal gré, contre les cruels serpents comme Suffolk, dont le dard venimeux et fatal a, disent-ils, privé indignement de la vie votre excellent oncle, qui le valait vingt fois.

Les communes, *de l'extérieur.* — Une réponse du roi, Milord de Salisbury.

Suffolk. — Il est naturel que les gens des communes, rustres grossiers et impolis, envoient un pareil message à leur Souverain; mais vous, Milord, vous avez été heureux d'être employé pour montrer quel habile orateur vous êtes : cependant tout l'honneur que Salisbury en aura retiré, sera d'être le Lord ambassadeur d'une cohue de chaudronniers auprès du roi.

Les communes, *de l'extérieur.* — Une réponse du roi, ou nous forçons les portes!

Le roi Henri. —Allez, Salisbury, et dites-leur à tous de ma part que je les remercie pour leur tendre et affectueuse sollicitude; mon projet était de faire ce qu'ils me demandent, quand bien même ils ne m'en auraient pas ainsi pressé; car vraiment, mes pensées me prédisent à toute heure qu'il arrivera malheur à mon pouvoir par le fait de Suffolk : je jure donc par la majesté de celui dont je suis le très-indigne député qu'il ne répandra pas l'infection dans l'air que nous respirons, mais qu'il partira dans un délai de trois jours sous peine de mort. (*Sort Salisbury.*)

La reine Marguerite.—O Henri, permets-moi de plaider pour le noble Suffolk!

Le roi Henri. — Reine sans noblesse qui oses l'appeler le noble Suffolk! assez, dis-je; si tu plaides pour lui, tu ne feras qu'accroître ma colère. J'aurais gardé ma parole, quand bien même je n'aurais exprimé qu'une simple volonté; mais lorsque je fais un serment, les choses sont irrévocables. (*A Suffolk.*) Si d'ici à trois jours, tu es trouvé sur quelqu'un des territoires dont je suis le maître, le monde ne pourrait pas racheter ta vie. Allons, Warwick; allons, mon bon Warwick, viens avec moi; j'ai des choses de grande importance à te communiquer. (*Sortent le roi Henri, Warwick, Lords, etc.*)

La reine Marguerite. — Que le malheur et le chagrin aillent avec vous! Que le désenchantement du cœur et l'aigre affection soient les camarades qui vous tiennent compagnie! Vous voilà deux ensemble, que le diable fasse le troisième, et puisse une triple vengeance accompagner vos pas!

Suffolk. — Cesse tes malédictions, charmante reine, et permets à ton Suffolk de prendre son triste congé de toi.

La reine Marguerite. — Fi, lâche femmelette! scélérat au faible cœur! n'as-tu donc pas d'énergie pour maudire tes ennemis?

Suffolk. — Peste soit d'eux! pourquoi les maudirais-je? Si les malédictions pouvaient tuer, comme les gémissements de la mandragore, j'inventerais des paroles d'une amertume aussi profonde, aussi pleines de fiel, aussi acerbes, aussi horribles à entendre qu'aît jamais pu en inventer dans sa nauséabonde caverne l'Envie à la face pâle, et je les lancerais à travers mes dents serrées avec autant de signes de mortelle haine : ma langue trébucherait, tant serait forte et précipitée la passion que je mettrais à maudire; mes yeux étincelleraient comme étincelle le caillou frappé; mes cheveux se fixeraient tout droits, comme ceux d'un fou; oui, chacun de mes muscles semblerait maudire et proscrire, et à cet instant même, mon cœur oppressé se briserait si je ne les maudissais pas. Que le poison soit leur breuvage! que leur mets le plus délicat soit un fiel pire que le fiel! que leur plus aimable ombrage soit un bosquet de cyprès! que les objets qui tomberont sous leurs yeux soient de meurtriers basilics! que ce qu'ils toucheront de plus doux soit encore coupant comme la dent du lézard! que leur musique soit effrayante comme le sifflement du serpent, et que les chats-huants de sinistre augure complètent le concert! que toutes les odieuses terreurs de l'enfer, siége des ténèbres....

La reine Marguerite. — Assez, cher Suffolk; tu te fais mal toi-même, et la force de ces redoutables malédictions revient contre toi-même, comme la lumière du soleil renvoyée par une glace, ou comme un fusil trop chargé!

Suffolk. — Vous m'avez ordonné de maudire, et maintenant vous m'ordonnez de cesser? Par le pays d'où je suis banni, j'aurais la force de maudire toute une longue nuit d'hiver, quand bien même je serais obligé de me tenir nu sur le sommet d'une montagne où le froid mordant n'aurait jamais permis à un brin d'herbe de croître, et je penserais encore que c'est une seule minute que j'ai passé à jouer.

La reine Marguerite. — Oh! cesse, laisse-moi t'en supplier! Donne-moi ta main, afin que je l'arrose des larmes de ma douleur, et que jamais la pluie du ciel ne mouille cette place pour y effacer le souvenir de mon affliction! (*Elle lui baise la main.*) Oh! pourquoi ce baiser ne peut-il être imprimé sur ta main; tu pourrais, grâce à ce sceau, penser aux lèvres qui l'ont posé et qui s'ouvrent pour laisser exhaler vers toi mille soupirs! Pars, afin que je puisse bien connaître ma douleur; je ne fais que la conjecturer pendant que tu es encore là, de la même façon qu'on se figure la faim lorsqu'on est rassasié. Je te ferai rappeler, ou sois bien assuré que j'oserai me faire bannir moi-même : et bannie je suis déjà, par cela seul que je suis bannie de toi. Pars, ne me parle pas; pars tout de suite. Oh non, ne pars pas encore! Ainsi deux amis condamnés s'embrassent, se baisent et prennent dix mille congés, et auraient moins d'horreur de mourir qu'ils n'ont de peine à se séparer. Adieu cependant à cette heure, et adieu à la vie en même temps qu'à toi!

Suffolk. — Ainsi le pauvre Suffolk est dix fois banni, une fois par le roi et trois fois trois par toi. Ce n'est pas ce pays que je regretterais, si tu en étais partie; un désert serait assez peuplé, si Suffolk y jouissait de ta céleste compagnie : car là où tu es, là est le monde lui-même avec tous les plaisirs du monde, et là où tu n'es pas est la désolation. Je ne puis plus rien : vis pour jouir de ta vie; pour moi, je n'ai plus d'autre joie que de savoir que tu vis.

Entre VAUX.

La reine Marguerite. — Où Vaux va-t-il si vite? quelles nouvelles, je te prie?

Vaux. — Je vais annoncer à Sa Majesté que le cardinal Beaufort touche à sa mort, car un mal grave et subit s'est abattu sur lui, mal qui le fait haleter, tressaillir et battre l'air, en blasphémant Dieu et en maudissant les hommes. Quelquefois il parle comme si le fantôme du duc Humphroy était à ses côtés : d'autres fois, il appelle le roi et chuchotte à son oreiller, comme si c'était le roi, les secrets de son âme bourrelée, et je suis envoyé pour avertir Sa Majesté qu'à l'heure présente même il l'appelle à grands cris.

La reine Marguerite. — Va, porte au roi ce triste message. (*Sort Vaux.*) Hélas! qu'est-ce que ce monde! quelles nouvelles sont celles-là! Mais pourquoi est-ce que je gémis sur une perte qu'une pauvre heure effacera, tandis que j'oublie l'exil de Suffolk, Suffolk, le trésor de mon âme? Pourquoi, Suffolk, est-ce que je ne pleure pas pour toi seul? pourquoi est-ce que je ne rivalise pas de larmes avec les nuages du sud, eux versant leur pluie pour accroître l'abondance de la terre, moi pour

LA REINE MARGUERITE. Oh! cesse, laisse-moi t'en supplier! Donne-moi ta main.
(Acte III, sc. II.)

faire grandir ma douleur? Maintenant, pars: le roi va venir, tu le sais; tu es mort, si on te trouve avec moi.

Suffolk. — Si je te quitte, je ne puis vivre, et mourir sous tes yeux, que serait-ce autre chose que goûter sur ton sein un aimable sommeil? Ici je pourrais exhaler mon âme dans l'air, aussi doucement et aussi gentiment que l'enfant au berceau qui meurt avec le tetin de sa mère entre ses lèvres : tandis que loin de tes yeux, je deviendrai fou de rage, t'appelant à grands cris pour clore mes yeux ou pour fermer ma bouche avec tes lèvres; de la sorte, tu pourrais retenir mon âme prête à s'échapper, ou je pourrais l'exhaler en toi et la faire vivre ainsi dans un doux Élysée. Mourir près de toi, serait une volupté; mourir loin de toi, serait une torture pire que la mort : oh, laisse-moi rester, arrive que pourra!

La reine Marguerite. — Fuis! quoique la séparation soit un corrosif violent, cependant elle est appliquée à une blessure mortelle. En France, mon doux Suffolk : fais moi savoir de tes nouvelles; en quelque lieu du globe que tu sois, j'aurai une Iris qui t'y trouvera.

Suffolk. — Je pars.

La reine Marguerite. — Prends mon cœur avec toi.

Suffolk. — C'est un joyau qui sera enfermé dans la plus lugubre cassette qui ait jamais contenu un objet de prix. Nous nous séparons absolument comme une écorce fendue; je tombe à la mort de ce côté-ci.

La reine Marguerite. — Et moi de celui-là. (*Ils sortent de côtés différents.*)

SCÈNE III.

Londres. — La chambre à coucher du cardinal Beaufort.

Entrent LE ROI HENRI, SALISBURY, WARWICK *et autres.* LE CARDINAL BEAUFORT *est au lit entouré d'assistants.*

Le roi Henri. — Comment se porte Milord? parle à ton Souverain, Beaufort.

Le cardinal Beaufort. — Si tu es la mort, je te donnerai le trésor de l'Angleterre, un trésor suffisant pour acheter une autre île pareille à celle-ci, pourvu que tu me laisses vivre et que je ne ressente pas de souffrance.

Le roi Henri. — Oh! quel signe d'une vie mauvaise cela est, quand l'approche de la mort est si terrible!

Warwick. — Beaufort, c'est ton Souverain qui te parle.

Le cardinal Beaufort. — Faites-moi mon procès quand vous voudrez. N'est-il pas mort dans son lit? où pouvait il mourir? Puis-je faire que les hommes vivent, qu'ils le veuillent ou non? Oh, ne me torturez pas davantage! je confesserai. Vit-il encore? En ce cas, montrez-moi où il est : je donnerai mille livres pour le contempler. — Il n'a pas d'yeux, la poussière les a aveuglés. Rabattez ses cheveux; voyez, voyez! ils se tiennent tout droits : on dirait des gluaux pour prendre mon âme au vol! Donnez-moi à boire, et dites à l'apothicaire de m'apporter le violent poison que je lui ai acheté.

Le roi Henri. — O toi, éternel moteur des cieux, jette un œil compatissant sur ce misérable! Oh! chasse le démon turbulent et enragé qui assiége si violemment l'âme de ce misérable et purge son sein de ce noir désespoir.

Warwick.— Voyez comme les angoisses de la mort le font grimacer!

Salisbury. — Ne le troublez pas, laissez-le partir paisiblement.

Le roi Henri. — Paix à son âme, si c'est le bon plaisir de Dieu! Lord cardinal, si tu penses au bonheur du ciel, étends la main, montre-nous tes espérances par un signe. — Il meurt et il ne fait aucun signe : ô Dieu, pardonnez-lui!

Warwick. — Une si mauvaise mort prouve une vie monstrueuse.

Le roi Henri. — Craignez de juger, car nous sommes tous des pécheurs. Fermez-lui les yeux, tirons les rideaux, et allons tous nous mettre en méditation.

(*Ils sortent.*)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Dans le Kent. — Le rivage de la mer près de Douvres.

On entend une canonnade sur mer. Puis entrent, descendus d'un bateau, UN CAPITAINE DE NAVIRE, UN MAITRE D'ÉQUIPAGE, UN CONTRE-MAITRE, WALTER WHITMORE *et autres; avec eux* SUFFOLK, *déguisé, et d'autres* GENTILSHOMMES, *prisonniers.*

LE CAPITAINE.—Le jour joyeux, babillard, ouvert à la pitié, s'est glissé dans le sein de la mer, et maintenant les loups aux hurlements retentissants réveillent les coursiers qui traînent la nuit tragique et mélancolique, ces coursiers qui de leurs ailes endormies, lentes et sans vigueur, rasent les tombeaux des morts, et de leurs gueules humides exhalent dans l'air des ténèbres contagieuses et impures. Ainsi faites avancer les soldats que nous avons pris, car pendant que notre navire est à l'ancre dans les dunes, ils nous paieront leur rançon sur le sable, ou bien ils teindront de leur sang ce rivage décoloré. Maître, je te donne librement ce prisonnier, et toi qui es son second, fais butin de celui-là; quant à cet autre (*montrant Suffolk*), c'est ta part, Walter Whitmore.

PREMIER GENTILHOMME. — Quel est le taux de ma rançon, maître, apprenez-le-moi.

LE MAITRE D'ÉQUIPAGE.—Mille couronnes, ou bien baissez votre tête.

LE CONTRE-MAITRE. — Et vous en donnerez autant vous, sinon votre tête tombe.

LE CAPITAINE. — Comment trouvez-vous que ce soit beaucoup pour des gens qui ont nom et port de gentilshommes de payer deux mille couronnes? Coupez la gorge à ces deux scélérats : car pour mourir, vous mourrez : les vies de ceux que nous avons perdus dans le combat sont-elles compensées par une aussi petite somme?

PREMIER GENTILHOMME. — Je la donnerai, Monsieur; par conséquent, épargnez ma vie.

SECOND GENTILHOMME. — Je la donnerai, moi aussi, et je vais écrire immédiatement chez moi pour cela.

WHITMORE, *à Suffolk.* — J'ai perdu mon œil en amenant cette prise à bord, et comme vengeance tu mourras, et il en adviendrait autant à ceux-là, si j'étais le maître.

LE CAPITAINE.—Ne sois pas si méchant; accepte rançon, laisse-le vivre.

SUFFOLK. — Regarde mon insigne du *Georges;* je suis un gentilhomme : taxe-moi au taux que tu voudras, tu seras payé.

WHITMORE. — Et moi aussi je suis un gentilhomme; mon nom est Walter Whitmore. Qu'est-ce donc? pourquoi tressailles-tu? est-ce que la mort t'effraye?

SUFFOLK. — C'est ton nom qui m'effraye, car il rend le son de la mort. Un savant homme a fait le calcul de ma nativité et m'a dit que je mourrais par *l'eau*. Cependant que cela ne te rende pas féroce; ton nom correctement prononcé est *Gaultier*.

WHITMORE. — *Gaultier* ou *Walter*, peu m'importe, je ne m'en soucie pas; jamais un bas déshonneur ne tacha notre nom, sans que notre épée n'ait enlevé la tache; par conséquent lorsque je consentirai à vendre ma vengeance comme un marchand, que mon épée soit brisée, que mes armes soient effacées et mises en pièces, et que je sois proclamé lâche à travers le monde entier! (*Il pose la main sur Suffolk.*)

SUFFOLK.— Arrête, Whitmore; car ton prisonnier est un prince, le duc de Suffolk, William de la Poole.

WHITMORE. — Le duc de Suffolk, habillé de guenilles!

SUFFOLK. — Oui, mais ces guenilles ne font pas partie du duc : Jupiter se déguisa parfois; pourquoi n'en ferais-je pas autant?

LE CAPITAINE. — Mais Jupiter ne fut jamais tué comme tu vas l'être.

SUFFOLK. — Obscur et bas paysan, le sang du roi Henri, le sang de l'honorable maison de Lancastre, ne fut jamais fait pour être versé par un valet d'écurie tel que toi. N'as-tu pas baisé ta main en m'approchant, tenu mon étrier? N'as-tu pas res-

pectueusement étendu, tête nue, la housse de ma mule, t'estimant heureux lorsque je te faisais un signe de tête? Combien de fois ne m'as-tu pas servi d'échanson, n'as-tu pas mangé à mon office, ne t'es-tu pas agenouillé devant la table quand je dînais avec la reine Marguerite? Souviens t'en, et que cela te fasse baisser la tête, et que cela abatte ton orgueil avorté. Combien de fois n'es-tu pas resté dans mon vestibule à attendre mon arrivée? Ma main que voici a écrit en ta faveur, elle pourra bien avoir le pouvoir de faire taire ta langue insultante.

Whitmore. — Dites, capitaine, tuerai-je le gredin délaissé?

Le capitaine. — Laisse-moi d'abord le poignarder de mes paroles, comme il m'a poignardé des siennes.

Suffolk. — Vil esclave, tes paroles sont sans puissance comme toi!

Le capitaine. — Emmenez-le d'ici, et faites-lui sauter la tête dans notre chaloupe.

Suffolk. — Tu n'oseras pas, par peur pour la tienne.

Le capitaine. — Si, Poole.

Suffolk. — Poole?

Le capitaine. — Poole! Sir Poole! Lord! oui, ruisseau, marais, cloaque, dont l'ordure et la boue troublent le ruisseau argenté où boit l'Angleterre, je vais tout à l'heure fermer ta bouche qui bâille, pour la punir d'avoir avalé le trésor du royaume. Tes lèvres qui baisaient la reine essuieront la poussière : tu souriais à la mort du bon duc Humphroy, eh bien, tu feras en vain la grimace aux vents insensibles qui te rendront tes grimaces en sifflets de mépris. Puis-ses-tu être marié aux diablesses d'enfer pour avoir osé fiancer un puissant souverain à la fille d'un roi pour rire, qui n'a ni sujets, ni richesses, ni diadème. Tu es devenu grand par politique diabolique, et comme l'ambitieux Sylla, tu t'es gorgé de la chair du cœur saignant de ta mère. Par toi l'Anjou et le Maine ont été vendus à la France; grâce à toi, les Normands, traîtres et rebelles, dédaignent de nous appeler maîtres; grâce à toi, la Picardie a tué ses gouverneurs, surpris nos forts, et renvoyé dans notre pays nos soldats blessés et en guenilles. Le puissant Warwick, et tous les Nevils, dont les épées redoutables ne furent jamais tirées en vain, se lèvent en armes, poussés par la haine qu'ils te portent. A cette heure la maison d'York, exclue de la couronne, par le meurtre honteux d'un roi innocent et par une tyrannie hautaine et effrontément envahissante, brûle du feu de la vengeance, et ses drapeaux d'heureux augure déploient l'image de notre soleil à demi voilé, s'efforçant de briller, sous lequel est écrit : *Invitis nubibus*. Les communes ici dans le Kent sont toutes sous les armes, et pour conclure, l'opprobre et le dénûment se sont glissés dans le palais de notre roi, et tout cela grâce à toi. Allons, qu'on l'emmène!

Suffolk. — Oh, que ne suis-je un Dieu pour lancer le tonnerre sur ces misérables, serviles, abjectes espèces! Comme peu de chose rend orgueilleux les hommes bas! Ce coquin que voilà, parce qu'il est maître d'un petit navire, menace plus que Bargulus, le puissant pirate illyrien. Les frelons ne sucent pas le sang de l'aigle, ils se contentent de voler les ruches d'abeilles. Il est impossible que je périsse par le fait d'un aussi bas vassal que toi. Tes paroles excitent en moi la colère, mais non la peur : je suis chargé d'un message de la reine pour la France; je t'ordonne de me transporter sain et sauf sur l'autre rive du détroit.

Le capitaine. — Walter....

Whitmore. — Viens, Suffolk, je vais te transporter sur la rive de la mort.

Suffolk. — *Gelidus timor occupat artus;* c'est toi que je crains.

Whitmore. — Tu auras sujet de me craindre avant que je te dise adieu. Eh bien êtes-vous dompté, maintenant? allez-vous vous humilier maintenant?

Premier gentilhomme. — Mon gracieux Lord, suppliez-le, parlez-lui en termes polis.

Suffolk. — La langue princière de Suffolk est sévère et inflexible; elle est habituée à commander et n'a pas appris à demander des grâces. Loin de nous la pensée d'honorer de telles gens par d'humbles sollicitations : non, que ma tête s'incline sur le billot plutôt que ces genoux se courbent devant d'autres personnes que le Dieu du ciel et mon roi, et qu'elle danse au-dessus d'un pieu sanglant plutôt que de se découvrir devant un vulgaire valet. La vraie noblesse est exempte de crainte : je puis en plus supporter que vous ne pouvez en oser faire.

Le capitaine. — Traînez-le hors d'ici, et qu'il ne parle pas davantage!

Suffolk. — Venez, soldats, montrez toute la cruauté dont vous êtes capables, afin que ma mort ne soit jamais oubliée! les grands hommes ont

Le capitaine. Traînez-le hors d'ici, et qu'il ne parle pas davantage! (Acte IV, sc. I.)

souvent péri par le fait de vils meurt-de-faim : un coupe-jarrets romain et un bandit esclave massacrèrent l'éloquent Tullius; la main bâtarde de Brutus poignarda Jules César; de sauvages insulaires tuèrent Pompée le Grand, et Suffolk meurt par des pirates. (*Sort Suffolk avec Whitmore et autres.*)

Le capitaine. — Quant à ceux-ci dont nous avons fixé la rançon, c'est notre plaisir que l'un d'eux parte : par conséquent venez avec nous, vous, et que celui-là s'en aille. (*Tous sortent excepté le premier gentilhomme.*)

Rentre WHITMORE *avec le corps de Suffolk.*

Whitmore. — Que sa tête et son cadavre gisent là, jusqu'à ce que la reine, sa maîtresse, les fasse ensevelir. (*Il sort.*)

Premier gentilhomme. — O spectacle barbare et sanglant! Je vais porter son corps au roi; si le roi ne le venge pas, ses amis le vengeront, et ainsi fera la reine qui l'aima pendant qu'il vivait. (*Il sort emportant le cadavre.*)

SCÈNE II.

Blackheath.

Entrent GEORGES BEVIS *et* JOHN HOLLAND.

Georges Bevis. — Viens et procure-toi une arme, quand elle ne serait qu'en bois : ils ont été sur pied ces deux derniers jours.

John Holland. — Alors, ils n'en ont que plus besoin de dormir maintenant.

Georges Bevis. — Je te le dis, Jack Cade le

drapier a l'intention d'habiller l'état, de le retourner, et de le mettre à neuf.

John Holland. — Il a bien raison, car on en voit la corde. Bon, je dis moi qu'il n'y a plus eu de bon temps en Angleterre depuis que les gentilshommes l'ont emporté.

Georges Bevis. — Oh ! quel temps malheureux ! On ne fait aucun cas de la vertu chez les artisans.

John Holland. — Les nobles croient que c'est un déshonneur d'aller en tablier de cuir.

Georges Bevis. — Oui, et il y a bien pis que cela ; les gens du conseil du roi sont de mauvais ouvriers.

John Holland. — C'est vrai, et cependant on a dit : « Travaille dans ta vocation ; » ce qui est tout autant que dire que les magistrats devraient être des travailleurs ; par conséquent c'est nous qui devrions être magistrats.

Georges Bevis. — Tu as touché juste, car il n'y a pas de meilleur signe d'un brave esprit qu'une main calleuse.

John Holland. — Je les vois ! je les vois ! Voici le fils de Best, le tanneur de Wingham....

Georges Bevis. — Il prendra les peaux de nos ennemis pour en faire du cuir de chien.

John Holland. — Et Dick le boucher....

Georges Bevis. — Aussi le crime sera-t-il assommé comme un bœuf et l'iniquité saignée comme un veau.

John Holland. — Et Smith le tisserand....

Georges Bevis. — *Argo*, la corde de leur vie est filée.

John Holland. — Viens, viens, joignons-nous à eux.

Bruit de tambour. Entrent JACK CADE, DICK *le boucher*, SMITH *le tisserand, et autres rebelles en grand nombre.*

Cade. — Nous, John Cade, ainsi nommé du nom de notre père supposé....

Dick, *à part.* — Ou plutôt parce qu'il s'est fait un *cadeau* de harengs-saurs en les volant.

Cade. — Et bien nommé ainsi, car nous serons la *décadence* de nos ennemis, — inspiré par l'esprit qui renverse les rois et les princes.... Commandez le silence.

Dick. — Silence !

Cade. — Mon père était un Mortimer....

Dick, *à part.* — C'était un honnête homme et un bon maçon.

Cade. — Ma mère une Plantagenet.

Dick, *à part.* — Je l'ai connue parfaitement ; elle était sage-femme.

Cade. — Ma femme descendait des Lacy.

Dick, *à part.* — C'était en effet la fille d'un colporteur et elle a vendu bien des *lacets*.

Smith, *à part.* — Mais dans ces derniers temps, n'étant plus capable de voyager avec sa balle en peau de truie, elle fait les lessives ici, dans son canton.

Cade. — Je suis donc d'une honorable maison.

Dick, *à part.* — Oui sur ma foi, la campagne est honorable, et c'est là qu'il est né sous une haie, car son père n'eut jamais d'autre maison que la prison.

Cade. — Je suis vaillant.

Smith, *à part.* — Il le faut bien ; la misère est vaillante.

Cade. — Je suis capable d'endurer beaucoup.

Dick, *à part.* — Cela est hors de doute, car je l'ai vu fouetté pendant trois jours de marché, l'un sur l'autre.

Cade. — Je ne crains ni l'épée, ni le feu.

Smith, *à part.* — Il n'a pas besoin de craindre l'épée, car son habit est à l'épreuve.

Dick, *à part.* — Mais il me semble qu'il devrait un peu craindre le feu, car il a été brûlé à la main pour avoir volé des moutons.

Cade. — Donc, soyez braves, car votre capitaine est brave et jure de tout réformer. Les pains de sept sous seront vendus deux sous en Angleterre ; les brocs de trois mesures en contiendront dix, et je ferai un cas de félonie de boire de la petite bière ; tout sera en commun dans le royaume, et mon cheval ira paître dans Cheapside. Lorsque je serai roi, car je serai roi....

Tous. — Dieu protége Votre Majesté !

Cade. — Je vous remercie tous, braves gens. Lorsque je serai roi, il n'y aura plus de monnaie ; tous mangeront et boiront à mes frais, et je les habillerai tous d'une même livrée afin qu'ils puissent tous s'entendre comme des frères et m'honorer comme leur Seigneur.

Dick. — La première chose que nous avons à faire, c'est de tuer tous les gens de loi.

Cade. — Parbleu ! c'est ce que je me propose de faire. N'est-ce pas une chose lamentable que la peau d'un innocent agneau puisse devenir du parchemin ? que le parchemin une fois rempli d'écriture puisse ruiner un homme ? Quelques-

uns disent que l'abeille pique, moi je dis que c'est la cire de l'abeille ; je n'ai été scelle qu'une fois à une certaine chose et depuis je n'ai plus été mon maître. Qu'est-ce ? qui vient ici ?

Entrent quelques rebelles amenant LE CLERC DE CHATHAM.

SMITH. — Le clerc de Chatham : il sait lire, écrire et compter.

CADE. — Oh, monstrueux !

SMITH. — Nous l'avons pris faisant des modèles d'écriture pour les enfants.

CADE. — Voilà un scélérat !

SMITH. — Il a dans sa poche un livre où il y a des lettres rouges.

CADE. — Eh bien alors c'est un sorcier.

DICK. — De plus il peut écrire des billets d'affaires et des écritures de tribunal.

CADE. — Je suis fâché de la chose : l'homme est un homme convenable, sur mon honneur ; à moins que je ne le trouve coupable, il ne mourra pas. Viens ici, maraud, il faut que je t'examine. Quel est ton nom ?

LE CLERC. — Emmanuel.

DICK. — On a coutume de l'écrire en tête des lettres. Cela se passera mal pour vous.

CADE. — Laissez-moi lui parler seul. Écris-tu ton nom d'habitude, ou bien as-tu une marque pour le signer, comme il convient à un honnête homme sans méchantes intentions ?

LE CLERC. — Monsieur, j'en remercie Dieu, j'ai été si bien élevé que je puis écrire mon nom.

TOUS. — Il a confessé : qu'on l'emmène ! c'est un scélérat et un traître.

CADE. — Qu'on l'emmène, dis-je ! Qu'on le pende avec sa plume et son encrier au cou ! (*Quelques rebelles sortent avec le clerc.*)

Entre MICHAEL.

MICHAEL. — Où est notre général ?

CADE. — Ici, mon *particulier*.

MICHAEL. — Fuyez, fuyez, fuyez ! Sir Humphroy Stafford et son frère sont tout près d'ici, avec les forces du roi.

CADE. — Tiens-toi tranquille, scélérat, tiens-toi tranquille ou je te flanque à terre. Il va avoir à faire à un homme qui le vaut. Ce n'est qu'un chevalier, n'est ce pas ?

MICHAEL. — Oui.

CADE. — Afin de l'égaler, je vais faire de moi sur-le-champ un chevalier. (*Il s'agenouille.*) Relève-toi, Sir John Mortimer. (*Il se relève.*) Maintenant sus à lui !

Entrent SIR HUMPHROY STAFFORD *et* WILLIAM STAFFORD, *son frère, avec troupes et tambours.*

STAFFORD. — Paysans rebelles, boue et écume du Kent, marqués pour les potences, déposez vos armes, retournez a vos chaumières, abandonnez ce valet : le roi veut être miséricordieux, si vous vous soumettez.

WILLIAM STAFFORD. — Mais il sera courroucé, irrité, et disposé à verser le sang, si vous allez plus loin : donc, cédez ou mourez.

CADE. — Pour ce qui est de ces esclaves en habits de soie, je ne leur prête aucune attention ; c'est à vous que je parle, bonnes gens, à vous sur qui j'espère régner dans un temps à venir ; car je suis le légitime héritier de la couronne.

STAFFORD. — Scélérat, ton père était un gâcheur de mortier, et toi-même tu es un tondeur de draps, n'est-ce pas ?

CADE. — Et Adam était un jardinier.

WILLIAM STAFFORD. — Eh bien, que suit-il de là ?

CADE. — Ceci, parbleu ! Edmond Mortimer, comte des Marches, épousa la fille du duc de Clarence, n'est-ce pas ?

STAFFORD. — Oui, Monsieur.

CADE. — Par elle, il eut deux enfants en un seul accouchement.

WILLIAM STAFFORD. — Cela est faux.

CADE. — Oui, voilà la question ; mais je dis, moi, que c'est vrai L'aîné ayant été mis en nourrice, fut volé par une mendiante, et dans l'ignorance où il était de sa naissance et de sa parenté, il devint maçon lorsqu'il fut grand. Je suis son fils ; niez cela si vous pouvez.

DICK. — Parbleu, c'est trop vrai ; par conséquent il sera roi.

SMITH. — Monsieur, il fit une cheminée dans la maison de mon père, et les briques y sont encore aujourd'hui pour en témoigner ; ne niez donc pas cela.

STAFFORD. — Et vous voulez prêter crédit aux paroles de ce vil goujat qui parle sans savoir ce qu'il dit ?

TOUS. — Oui, parbleu, nous le croyons ; par conséquent, allez-vous-en.

William Stafford. — Jack Cade, c'est le duc d'York qui t'a soufflé cela.

Cade, *à part.* — Il ment, car je l'ai inventé moi-même. (*Haut.*) Allez, maraud, et dites au roi, qu'en considération de son père Henri V sous le règne duquel les enfants jouaient au palet avec des écus français, je consentirai à le laisser régner; mais je serai son protecteur.

Dick. — Et en outre, nous voulons avoir la tête de Lord Say, parce qu'il a vendu le duché du Maine.

Cade. — Et ce sera justice, car par là l'Angleterre est estropiée, et elle sera obligée d'aller sur des béquilles, si ma puissance ne la soutient pas. Rois, mes camarades, je vous dis que Lord Say a châtré l'État et en a fait un eunuque; il y a mieux que cela, il sait parler français, c'est donc un traître.

Stafford. — O grossière et misérable ignorance!

Cade. — Allons, répondez, si vous pouvez : les Français sont nos ennemis ; eh bien alors, je vous demande ceci : celui qui parle avec la langue d'un ennemi peut-il être un bon conseiller, oui ou non?

Tous. — Non, non; par conséquent nous aurons sa tête.

William Stafford. — Eh bien, puisque vous voyez que les bonnes paroles ne peuvent prévaloir, attaquez-les avec l'armée du roi.

Stafford. — Partez, héraut, et dans toutes les villes, proclamez traîtres ceux qui marchent avec Cade, afin que ceux qui fuiront avant la fin de la lutte puissent être pendus comme exemple, à leurs propres portes, sous les yeux mêmes de leurs femmes et de leurs enfants : et vous qui êtes les amis du roi, suivez-moi. (*Sortent les deux Stafford avec leurs troupes.*)

Cade. — Et vous qui aimez les communes, suivez-moi. Maintenant, montrez-vous des hommes; vous vous battez pour la liberté. Nous ne laisserons pas un Lord, un seul gentilhomme; n'épargnez que ceux qui portent des souliers ferrés, car ceux-là sont d'honnêtes gens laborieux, et des gens qui, s'ils osaient, prendraient notre parti.

Dick. — Ils sont tous en ordre et marchent sur nous.

Cade. — Mais nous, nous sommes surtout en ordre quand nous sommes le plus en désordre. Allons, en avant! (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Une autre partie de Blackheath.

Alarmes. Les deux partis entrent et combattent, et les deux STAFFORD *sont tués.*

Cade. — Où est Dick, le boucher de Ashford?

Dick. — Ici, Monsieur.

Cade. — Ils sont tombés devant toi comme des moutons et des bœufs, et tu t'es conduit comme si tu avais été dans ton propre abattoir : voici donc comment je te récompenserai; le carême sera une autre fois aussi long qu'il l'est maintenant, et pendant tout ce temps-là, tu auras licence de tuer pour cent personnes, moins une par semaine.

Dick. — Je ne demande pas davantage.

Cade. — Et pour dire la vérité, tu ne mérites pas moins. (*Il revêt une partie de l'armure de Sir Humphroy Stafford.*) Je porterai ce monument de ma victoire, et quant aux corps, ils seront traînés à la queue de mon cheval jusqu'à Londres, où nous ferons porter devant nous l'épée du maire.

Dick. — Si nous voulons prospérer et bien faire, ouvrons les prisons et mettons les prisonniers en liberté.

Cade. — Ne t'inquiète pas, je te garantis que cela sera fait. Allons, marchons sur Londres. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Londres. — Un appartement dans le palais.

Entrent LE ROI HENRI *lisant une supplique,* LE DUC DE BUCKINGHAM *et* LORD SAY; LA REINE MARGUERITE *se tient à distance pleurant sur la tête de Suffolk.*

La reine Marguerite. — J'ai souvent entendu dire que la douleur affaiblit l'âme, la remplit de craintes et la fait dégénérer : cessons donc de pleurer et pensons à la vengeance. Mais qui peut cesser de pleurer en contemplant ce spectacle? Sa tête repose ici contre mon sein qui sanglote, mais où est le corps que je voudrais embrasser?

Buckingham. — Quelle réponse fait Votre Grâce à la supplique des rebelles?

Le roi Henri. — J'enverrai quelque saint évêque pour les exhorter, car Dieu défende que tant d'âmes simples périssent par l'épée! Et j'irai moi-même parlementer avec Jack Cade leur général,

CADE. Mais nous, nous sommes surtout en ordre quand nous sommes le plus en désordre. Allons, en avant! (Acte IV, sc. II.)

plutôt que de consentir à les faire anéantir par la guerre sanglante : mais attendez, je vais la relire encore.

La reine Marguerite. — Ah! barbares scélérats! Eh quoi! cette tête charmante a pu me gouverner comme une planète mouvante, et elle n'a pu attendrir ceux qui étaient indignes de la contempler?

Le roi Henri. — Lord Say, Jack Cade a juré d'avoir ta tête.

Say. — Oui, mais j'espère que Votre Majesté aura la sienne.

Le roi Henri. — Eh bien, qu'est-ce donc, Madame? Vous voilà encore pleurant sur la mort de Suffolk? Je le crains, ma chérie, si j'étais mort, tu n'aurais pas autant pleuré sur moi.

La reine Marguerite. — Non, mon amour, je ne pleurerais pas, mais je mourrais pour toi.

Entre un messager.

Le roi Henri. — Eh bien, qu'y a-t-il? quelles nouvelles? Pourquoi viens-tu en telle hâte?

Le messager. — Les rebelles sont dans Southwark : fuyez, Monseigneur. Jack Cade se proclame Lord Mortimer, se prétend descendu de la maison du duc de Clarence, appelle ouvertement Votre Grâce usurpateur et jure de se faire couronner à Westminster. Son armée se compose d'une multitude déguenillée de rustres et de paysans brutaux et impitoyables. Les morts de Sir Humphroy Stafford et de son frère leur ont donné cœur et audace pour marcher en avant : ils appellent chenilles traîtresses tous les savants, hommes de loi, courtisans, gentilshommes, et se proposent de les mettre à mort.

Le roi Henri. — O les vilains méchants! ils ne savent pas ce qu'ils font.

Buckingham. — Mon gracieux Seigneur, retirez-vous à Kenilworth jusqu'à ce qu'on ait levé des troupes pour les écraser.

La reine Marguerite. — Ah! si le duc de Suffolk vivait à cette heure, ces rebelles du Kent seraient bientôt soumis.

Le roi Henri. — Lord Say, les rebelles te haïssent; par conséquent viens avec nous à Kenilworth.

Say. — La personne de Votre Grâce pourrait, si je faisais cela, se trouver en danger; ma vue est odieuse à leurs yeux; par conséquent je resterai dans cette ville, et je m'y tiendrai caché aussi secrètement que je pourrai.

Entre un second messager.

Second messager. — Jack Cade vient d'atteindre le pont de Londres; les citoyens fuient et abandonnent leurs maisons : la canaille qui a soif de pillage se joint au traître, et tous jurent de concert qu'ils pilleront la ville et votre royale cour.

Buckingham. — En ce cas, ne vous attardez pas, Monseigneur; partez, prenez des chevaux.

Le roi Henri. — Viens, Marguerite; Dieu qui est notre espérance nous défendra.

La reine Marguerite. — Mon espoir s'est envolé, puisque Suffolk est mort.

Le roi Henri, *à Lord Say.* — Adieu, Milord : ne vous fiez pas à ces rebelles du Kent.

Buckingham. — Ne vous fiez à personne de crainte d'être trahi.

Say. — Ma confiance repose dans mon innocence, et c'est pourquoi je reste ferme et résolu. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Londres. — La Tour.

Entrent LORD SCALES *et autres sur les remparts. Puis des* citoyens *apparaissent au pied de la Tour.*

Scales. — Eh bien, Jack Cade est-il tué?

Premier citoyen. — Non, Milord, et il n'est pas probable qu'il le sera; car ils ont emporté le pont en tuant tous ceux qui leur résistaient : le Lord maire supplie Votre Honneur de lui envoyer aide de la Tour pour défendre la cité contre les rebelles.

Scales. — Je mettrai à vos ordres les forces dont je pourrai me passer; mais je suis moi-même ici sur le qui-vive, car les rebelles ont essayé d'emporter la Tour. Mais rendez-vous à Smithfield, réunissez y vos forces, et je vous enverrai là Mathieu Gough : combattez pour votre roi, votre pays et vos existences, et là-dessus adieu; car il faut que je me retire. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

Londres. — Cannon Street.

Entrent JACK CADE *et ses compagnons.* JACK CADE *frappe de son bâton de commandement la pierre de Londres.*

Cade. — Maintenant Mortimer est maître de

cette ville, et ici, assis sur la pierre de Londres, j'ordonne et commande que la fontaine, pendant cette première année de notre règne, ne pisse que du vin clairet, et cela aux frais de la ville. En outre, ce sera désormais un cas de trahison pour tout le monde, de m'appeler autrement que Lord Mortimer.

Entre UN SOLDAT *en courant.*

LE SOLDAT. — Jack Cade ! Jack Cade!

CADE. — Assommez-le ici. (*Les rebelles tuent le soldat.*)

SMITH. — Si ce camarade est sage, il ne vous appellera plus Jack Cade, je crois qu'il a reçu un bon avertissement.

DICK. — Monseigneur, il y a une armée rassemblée dans Smithfield.

CADE. — En ce cas, allons les combattre : mais d'abord allez mettre le feu au pont de Londres, et brûlez aussi la Tour, si vous pouvez. Allons, partons. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

Londres. — Smithfield.

Alarmes. Entrent d'un côté JACK CADE *et ses compagnons ; de l'autre des citoyens et les troupes du roi, commandés par* MATHIEU GOUGH. *Ils combattent ; les citoyens sont mis en déroute et* MATHIEU GOUGH *est tué.*

CADE. — C'est cela, Messieurs. Maintenant que quelques uns aillent mettre à bas le collége de Savoie : que d'autres aillent aux cours de loi; jetez tout cela par terre.

DICK. — J'ai une requête à présenter à Votre Seigneurie.

CADE. — Elle te sera accordée pour ce mot, quand bien même elle aurait pour but une seigneurie.

DICK. — C'est seulement ceci, que les lois d'Angleterre émanent de votre bouche.

JOHN, *à part.* — Par la messe, ce seront alors des lois malades ; car il a reçu à la bouche un coup de lance, et les chairs ne sont pas encore reprises.

SMITH, *à part.* — Certes, Jean, et ce seront aussi des lois puantes ; car son haleine pue le fromage grillé qu'il a mangé.

CADE. — J'y ai pensé, et il en sera ainsi. Allez, brûlez toutes les archives du royaume ; ma bouche sera le Parlement d'Angleterre.

JOHN, *à part.* — En ce cas, nous aurons des lois qui mordront solidement, à moins qu'on ne lui arrache les dents.

CADE. — Et désormais toutes choses seront en commun.

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER. — Monseigneur, une prise, une prise! voici Lord Say qui vendait les villes en France; celui qui nous a fait payer vingt et un quinzièmes, et le shilling par livre, pour le dernier subside.

Entre GEORGES BEVIS *avec* LORD SAY.

CADE. — Bon, il sera décapité pour cela dix fois. Eh bien, te voilà Say, Sayon, Lord de Bougran! maintenant te voilà sur les domaines de notre royale juridiction. Que peux-tu répondre à Ma Majesté pour avoir rendu la Normandie à Monsieur *Basimecu*, le Dauphin de France? Qu'il te soit donc connu, en présence des personnes ici rassemblées, en présence même de Lord Mortimer, que je suis le balai chargé de nettoyer la cour d'ordures telles que toi. Tu as fort traîtreusement corrompu la jeunesse du royaume en érigeant une école de grammaire, et tandis que jusqu'à ce jour, nos ancêtres n'avaient eu d'autres livres que la coche et la taille, tu es cause qu'on a employé l'imprimerie, et contrairement au roi, à sa couronne et à sa dignité, tu as fait construire une manufacture de papier. Il te sera prouvé à ta face que tu as dans ta compagnie des hommes qui parlent habituellement d'un nom et d'un verbe, et autres mots abominables qu'aucune oreille chrétienne ne peut supporter d'entendre. Tu as nommé des juges de paix pour qu'ils citassent devant eux de pauvres gens à propos d'affaires sur lesquelles ils ne pouvaient pas répondre. En outre, tu as fait mettre ces pauvres gens en prison, et parce qu'ils ne savaient pas lire, tu les as fait pendre, tandis que rien que pour cette raison, ils auraient mérité de vivre. Tu vas à cheval sur une housse, n'est-ce pas?

SAY. — Eh bien, qu'importe?

CADE. — Pardi, tu ne devrais pas permettre à ton cheval de porter un manteau, tandis que de plus honnêtes gens que toi vont en manches de chemise et en gilet.

DICK. — Oui, et travaillent aussi en manches

de chemise, comme moi, par exemple, qui suis boucher.

SAY. — Hommes du Kent....

DICK. — Que dis-tu du Kent?

SAY. — Rien que ceci : le Kent est *bona terra, mala gens.*

CADE. — Qu'on l'emmène! qu'on l'emmène! il parle latin.

SAY. — Écoutez-moi parler, et puis vous m'entraînerez où vous voudrez. Le Kent, dans les Commentaires écrits par César, est appelé le district le plus policé de toute cette île. Le pays est agréable, parce qu'il est plein de richesses : le peuple est libéral, vaillant, actif et riche, ce qui me donne l'espérance que vous n'êtes pas dénués de pitié. Je n'ai pas vendu le Maine, je n'ai pas perdu la Normandie, et malgré cela pour recouvrer ces provinces, je consentirais à perdre la vie. J'ai toujours rendu la justice avec clémence; les prières et les larmes ont pu m'émouvoir, jamais les dons. Quand donc ai-je exigé de vous un impôt qui ne fût pas destiné à défendre le roi, le royaume, à vous défendre vous-mêmes? J'ai fait de grandes largesses aux clercs instruits, parce que je devais à ma science l'avancement que le roi m'a donné. Si vous considérez que l'ignorance est la malédiction de Dieu et que la science est l'aile avec laquelle nous volons au ciel, à moins que vous ne soyez possédés par des esprits diaboliques, vous n'oserez pas m'assassiner; cette langue a parlementé avec des rois étrangers pour vos intérêts....

CADE. — Ta, ta! quand donc as-tu frappé un coup sur un champ de bataille?

SAY. — Les hommes puissants ont des mains qui atteignent loin; souvent j'ai frappé ceux que je ne vis jamais et je les frappai à mort.

GEORGES BEVIS. — O le monstrueux lâche! Comment! venir frapper les gens par derrière?

SAY. — Ces joues sont pâles des veilles que je me suis imposées pour vos intérêts!

CADE.— Donnez-lui un soufflet sur l'oreille, ça les fera redevenir rouges.

SAY. — Mes longues séances pour juger les causes des pauvres gens m'ont rempli d'infirmités et de maladies.

CADE. — Eh bien, nous vous donnerons un bon bouillon de chanvre et l'assistance de la hache.

DICK. — Pourquoi trembles-tu, l'ami?

SAY. — C'est la paralysie qui me fait trembler, et non la crainte.

CADE. — Parbleu, il nous fait des signes avec sa tête, comme s'il voulait nous dire : je vous la revaudrai. Je veux voir si sa tête se tiendra, ou non, plus ferme au bout d'un pieu. Emmenez-le et coupez-lui la tête.

SAY. — Dites-moi en quoi je suis coupable? Parlez : est-ce que j'ai aimé l'argent et les honneurs? est-ce que mes coffres sont remplis d'or extorqué? est-ce que mes vêtements sont somptueux à voir? Lequel d'entre vous qui cherchez ma mort ai-je jamais outragé? ces mains sont pures de sang innocent versé : ce cœur ne donna jamais asile à d'ignobles pensées de trahison. O laissez-moi vivre!

CADE, *à part.* — Je sens la compassion qui s'éveille en moi pendant qu'il parle; mais je vais la brider : il mourra, ne fût-ce que pour si bien plaider pour sa vie. Qu'on l'emmène! il a sous sa langue un démon familier, il ne parle pas au nom de Dieu. Allez, emmenez-le, dis-je, et puis entrez dans la maison de son gendre, Sir James Cromer, et coupez-lui la tête, et puis apportez-les-moi toutes deux sur deux perches.

TOUS. — Cela sera fait.

SAY. — Ah! mes compatriotes, si lorsque vous faites vos prières, Dieu se montrait aussi dur envers vous, qu'adviendrait-il de vos âmes après la mort? Ayez donc pitié et épargnez ma vie.

CADE. — Qu'on l'emmène et faites ce que je vous ai commandé. (*Sortent quelques rebelles avec Lord Say.*) Le pair le plus fier du royaume ne conservera pas sa tête sur ses épaules, s'il ne me paye tribut; pas une fille ne se mariera sans qu'elle me donne son pucelage avant qu'on le prenne : les hommes relèveront de moi *in capite*, et quant à leurs femmes, nous ordonnons et exigeons qu'elles soient aussi libres que le cœur peut le souhaiter, ou la langue l'exprimer.

DICK. — Milord, quand irons-nous à Cheapside enlever des marchandises avec nos piques?

CADE — Pardi, immédiatement.

TOUS. — Oh! voilà qui est bon!

Rentrent les REBELLES *avec les têtes de Lord Say et de son gendre.*

CADE. — Mais est-ce que cela n'est pas encore meilleur? Faites-les s'embrasser l'un l'autre, car ils s'aimaient bien quand ils étaient en vie.

suivre mes guides en aveugle, et je me suis efforcé par d'incessantes lectures de contrôler les descriptions et les récits. Avant de reproduire les paroles, j'ai toujours attendu de m'en être rendu un compte exact; j'ai fait revivre la nature autour de moi.

Mais cette nature elle-même change constamment avec les hommes qu'elle nourrit. Les mouvements intérieurs dressent ou rabaissent les montagnes, les eaux courantes déblayent le sol et l'entraînent vers la mer, les courants sapent les falaises et reconstruisent les archipels, la vie fourmille dans les flots et renouvelle sans fin la surface de la Terre, enfin les peuples changent par l'agriculture, l'industrie, les voies commerciales, l'aspect et les conditions premières des continents qui les portent et ne cessent de se modifier eux-mêmes par les migrations et les croisements. La mobilité de tout ce qui nous entoure est infinie, et pourtant il faut essayer d'en donner une idée, dépeindre à la fois le milieu primitif et le milieu changeant. Déjà dans le livre *la Terre*, qui est en quelque sorte la préface de l'ouvrage actuel, j'ai tenté de décrire tous les mouvements généraux qui se produisent à la surface du globe; maintenant il s'agit de les suivre dans leurs détails à travers les continents et les mers. Pareille œuvre, je le sens, est bien difficile à mener à bonne fin, mais je trouve l'excuse de ma hardiesse dans la grandeur même de la tâche et j'y dévoue sincèrement les heures rapides de ma vie. La goutte de vapeur qui brille un instant dans l'espace reflète sur sa molécule presque imperceptible l'univers qui l'entoure de son immensité : c'est ainsi que j'essaye de réfléchir le monde environnant.

La géographie conventionnelle qui consiste à citer les longitudes et les latitudes, à énumérer les villes, les villages, les divisions politiques et administratives, ne prendra qu'une place secondaire dans mon travail ; les atlas, les dictionnaires, les documents officiels fournissent sur cette partie de la science géographique tous les renseignements désirables. Je ne voudrais pas, en me donnant la facile besogne d'intercaler en grand nombre des tableaux de noms et de chiffres, accroître inutilement les dimensions d'un ouvrage qui sera déjà fort étendu, et je craindrais d'empiéter sur un domaine qui est celui de la cartographie et de la statistique pure. En ajoutant à mon livre de nombreuses cartes, je n'ai point eu non plus l'ambition de composer une sorte d'atlas et de dispenser ainsi le lecteur d'avoir recours aux ouvrages spéciaux. Tandis que les cartes générales ont pour but de donner à ceux qui les étudient tous les renseignements, sans exception, qui se rapportent à la configuration du sol et à la position des mers, les planches et les figures de la *Nouvelle Géographie universelle* sont destinées uniquement à mettre en relief les phénomènes dont il est question dans le texte; tout en restant dans les conditions obligatoires d'exactitude et de précision, elles négligeront les détails secondaires. Loin de remplacer un atlas, mes cartes ne font, pour ainsi dire, que le commenter, en expliquer le sens intime relativement aux phénomènes de la nature et aux événements de l'histoire.

Dans mon long voyage à travers le monde, des rivages de la Grèce, où commence notre civilisation européenne, aux formidables monts de glace qui défendent à l'homme les abords des terres Antarctiques, je ne m'astreindrai point à un ordre absolument rigoureux. La nature étant elle-même fort diverse dans ses aspects et n'obéissant à aucun régime de régularité conventionnelle, il n'y aurait qu'un ordre tout extérieur à suivre toujours la même routine dans la description des pays. Il me semble plus vrai de me laisser diriger dans mon travail par l'importance relative des phénomènes qu'il s'agit de décrire et par les caractères distinctifs et l'état de culture des peuples qui se succéderont dans mes tableaux.

En commençant un travail d'une aussi grande étendue, mon devoir est de m'engager envers le lecteur à une extrême sobriété de langage. J'ai trop à dire pour ne pas me garder de toute parole inutile; je serai donc aussi bref qu'il me sera possible de l'être sans nuire à la clarté de l'exposition. La Terre est assez grande et les quatorze cents millions d'hommes qui l'habitent présentent assez de diversités et de contrastes pour que l'on puisse en parler sans se livrer à des répétitions inutiles.

Malheureusement mon ouvrage, avec quelque soin que je l'aie préparé et que je le rédige, ne sera point exempt de nombreuses erreurs. Celles qui auront pour cause les transformations incessantes de la nature et de l'humanité ne sauraient être évitées et je n'ai pas besoin de m'en excuser, car je ne puis avoir la prétention de devancer le temps. Mais je prévois aussi bien des

erreurs qui proviendront, soit de l'ignorance des travaux de mes devanciers, soit, chose plus grave, de quelque préjugé dont je ne serais pas encore parvenu à me défaire. D'avance je prie mes lecteurs de me pardonner. Du moins, puis-je leur promettre le scrupule dans le travail, la droiture dans les jugements, le respect continu de la vérité. C'est là ce qui me permet de m'adresser à eux plein de confiance, en les invitant à étudier avec moi cette « Terre Bienfaisante » qui nous porte tous et sur laquelle il serait si bon de vivre en frères!

ÉLISÉE RECLUS.

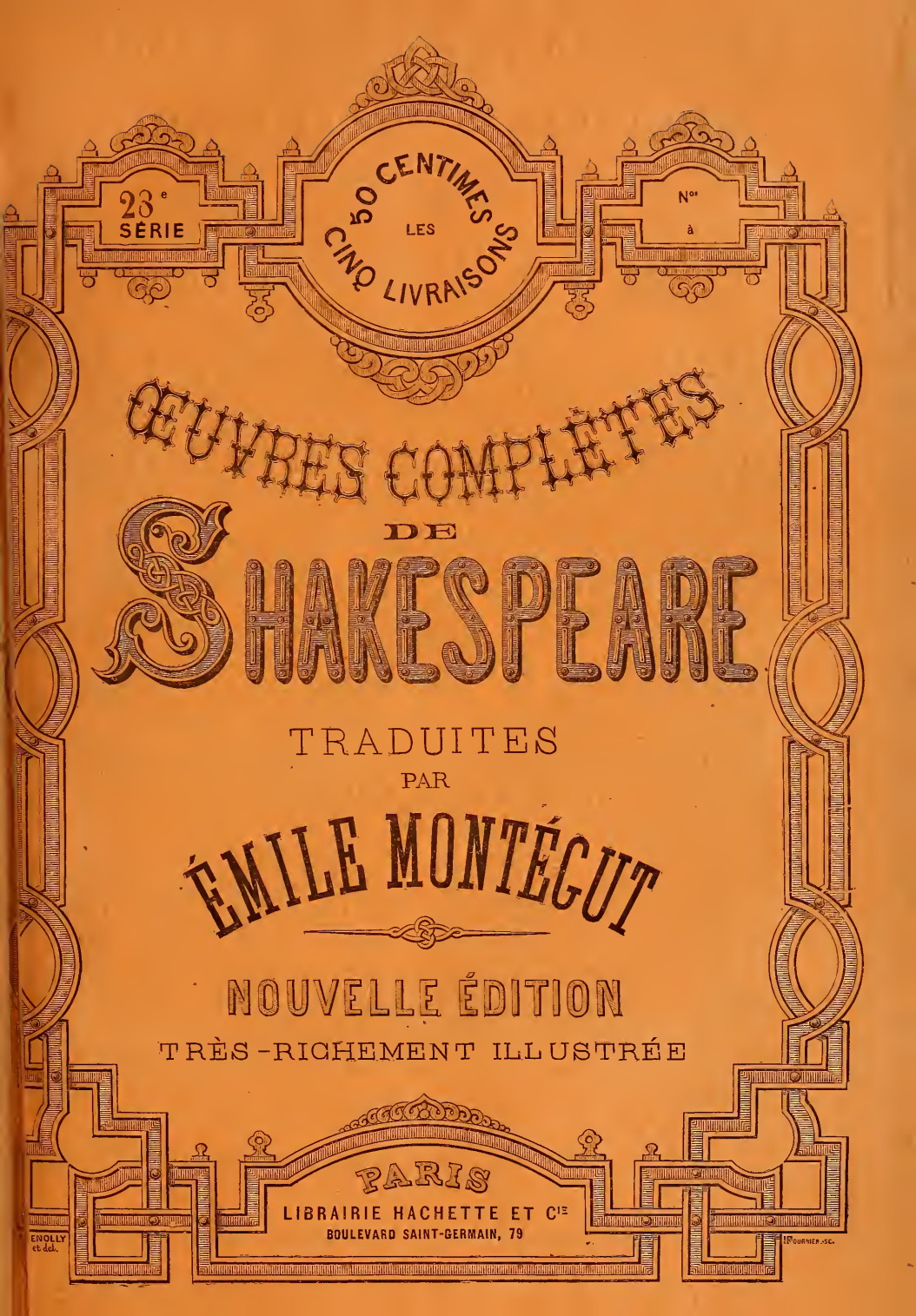
CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

La *Nouvelle Géographie universelle* de M. Élisée Reclus se composera d'environ cinq cents livraisons, soit dix à douze beaux volumes grand in-8. Chaque volume, comprenant la description d'une ou de plusieurs contrées, formera pour ainsi dire un ensemble complet et se vendra séparément. Ainsi le premier volume embrassera l'Europe méditerranéenne (la Grèce, la Turquie, la Roumanie, la Serbie, l'Italie et la presqu'île des Pyrénées); le second, la France, l'Alsace-Lorraine et la Belgique; le troisième, la Suisse, l'Austro-Hongrie, l'Allemagne et la Hollande, etc. Nos souscripteurs, selon leurs ressources ou leurs études, pourront donc se procurer isolément les parties de ce grand ouvrage dont ils auront besoin, sans s'exposer au regret de ne posséder que des volumes dépareillés.

Chaque livraison, composée de 16 pages et d'une couverture, et contenant au moins une gravure ou une carte tirée en couleurs, et généralement plusieurs cartes insérées dans le texte, se vend 50 centimes.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 8 mai 1875.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.



23e SÉRIE

50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS

Nos à

ŒUVRES COMPLÈTES DE SHAKESPEARE

TRADUITES PAR

ÉMILE MONTÉGUT

NOUVELLE ÉDITION

TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

ENOLLY et del.

FOURNIER sc.

NOUVELLE PUBLICATION

OUVRAGE INÉDIT

HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'EN 1789

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR

M. GUIZOT

Ouvrage illustré d'environ 200 gravures sur bois

D'APRÈS LES DESSINS D'A. DE NEUVILLE

Tous les esprits sérieux reconnaissent aujourd'hui qu'un des moyens les plus sûrs de contribuer à la grandeur et à la tranquillité de notre pays est de répandre largement l'instruction. Notre gouvernement, nos chambres le sentent bien : de nouvelles lois sont faites, d'autres sont préparées, des conférences sont ouvertes et encouragées. Les particuliers s'associent à ce mouvement, ils fondent des bibliothèques, ils achètent des livres utiles et les mettent en quelque sorte sous la main des lecteurs. Enfin les publications destinées à la jeunesse et à ceux que l'instruction n'atteignait pas autrefois se multiplient, et chaque année voit paraître, dans ce genre, des ouvrages excellents, quelques-uns même d'un grand mérite. Cependant on peut encore regretter que, chez nous, les hommes qui occupent les situations éclatantes dans les sciences et dans les lettres ne daignent p[illegible] consacrer quelques-uns de leurs travaux à l'enseign[illegible] du peuple et de la jeunesse.

Un noble exemple va leur être donné par l'un d[illegible] illustres d'entre eux : M. Guizot commencera très-p[illegible] nement sous le titre « L'Histoire de France racc[illegible] mes petits enfants » la publication d'un ouvrage éc[illegible] tout pour ces jeunes générations qui entreront bie[illegible] possession des destinées de la France.

Quelles circonstances ont fait naître l'idée de cet o[illegible] Dans quel esprit a-t-il été composé ?

Nous sommes heureux de pouvoir répondre à ce q[illegible]

LORD SAY. Ayez donc pitié, et épargnez ma vie.
CADE. Qu'on l'emmène et faites ce que je vous ai commandé.

(Acte IV, sc. VII.)

Maintenant séparez-les, de peur qu'ils ne se consultent pour rendre encore quelques autres villes à la France. Soldats, retardez le pillage de la cité jusqu'à la nuit · car nous allons faire porter ces têtes devant nous en place de masses, pendant que nous chevaucherons à travers les rues, et à chaque coin de rue nous les ferons se baiser. En avant! (*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

Southwark.

Alarmes. Entre CADE *avec toute sa canaille.*

CADE. — Remontez Fish Street! descendez par le coin de Saint-Magnus! tuez et assommez! jetez-les dans la Tamise! (*On sonne un pourparler, puis une retraite.*) Quel est ce bruit que j'entends? est-ce qu'il y a des gens assez audacieux pour sonner une retraite ou un pourparler, lorsque je leur commande de tuer?

Entrent BUCKINGHAM *et le vieux* CLIFFORD *avec des troupes.*

BUCKINGHAM. — Oui, voici ceux qui osent et veulent te déranger. Sache, Cade, que nous venons comme ambassadeurs du roi auprès des communes que tu as égarées, et ici nous prononçons le pardon pour tous ceux qui consentiront à t'abandonner et à retourner chez eux en paix.

CLIFFORD. — Que dites-vous, mes compatriotes? voulez-vous revenir à de meilleures dispositions et accepter l'indulgence pendant qu'elle vous est offerte, ou bien préférez-vous qu'un rebelle vous mène à la mort? Que quiconque aime le roi et veut accepter son pardon, jette son bonnet en l'air et crie : *Dieu protége Sa Majesté!* Que quiconque le hait et n'aime pas son père, Henri le cinquième qui fit trembler toute la France, brandisse son arme contre nous et passe.

TOUS. — Dieu protége le roi! Dieu protége le roi!

CADE — Quoi! êtes-vous donc si braves, Buckingham et Clifford? Et vous, vils paysans, est-ce que vous le croyez? voulez-vous donc être pendus avec vos pardons au cou? Mon épée s'est-elle ouvert les portes de Londres pour que vous m'abandonniez à White Hart dans Southwark? Je croyais que vous n'auriez jamais rendu ces armes avant d'avoir reconquis votre ancienne liberté, mais vous êtes tous des poltrons et des lâches, et vous êtes heureux de vivre dans l'esclavage de la noblesse. Qu'ils écrasent donc vos échines sous les fardeaux, qu'ils enlèvent vos toits sur vos têtes, qu'ils ravissent vos femmes et vos filles sous vos yeux : quant à moi, j'en connais un que je saurai bien défendre; et là-dessus que la malédiction de Dieu tombe sur vous tous!

TOUS. — Nous suivrons Cade! nous suivrons Cade!

CLIFFORD. — Cade est-il donc le fils de Henri le cinquième pour vous écrier tous que vous le suivrez? vous conduira-t-il à travers le cœur de la France, et fera-t-il les plus humbles de vous comtes et ducs? Hélas, il n'a ni demeure, ni place où se réfugier, et il ne sait comment vivre autrement que par la maraude, autrement qu'en volant vos amis et nous. Ne serait-ce pas une honte, si pendant que vous vivez à l'état de révolte, les timides Français que vous avez récemment vaincus, faisaient un bond par-dessus la mer et venaient vous vaincre? Je les vois paradant en maîtres à travers les rues de Londres et criant *goujat!* à tous ceux qu'ils rencontrent. Mieux vaut que dix mille Cade de basse extraction périssent, que si vous baissiez la tête sous la merci d'un seul Français. En France, en France, et regagnez ce que vous avez perdu! épargnez l'Angleterre, car c'est votre terre natale. Henri a de l'argent, vous êtes forts et virils; Dieu est de notre côté, ne doutez pas de la victoire.

TOUS. — Clifford! Clifford! nous suivrons le roi et Clifford.

CADE, *à part.* — Jamais plume fut-elle soufflée çà et là plus facilement que ne l'est cette multitude? Le nom de Henri V les traîne à cent méfaits, et les fait me laisser désespéré. Je les vois qui se consultent les uns les autres pour me saisir : mon épée va m'ouvrir une route; car il n'y a pas à s'attarder. En dépit des diables et de l'enfer, je passerai au milieu de vous! Les cieux et l'honneur me soient témoins que si je suis obligé de me confier à mes talons, ce n'est pas faute de résolution, mais seulement par suite de la basse et ignominieuse trahison de mes compagnons. (*Il sort.*)

BUCKINGHAM. — Comment, il s'est enfui? Que quelques-uns courent le poursuivre : celui qui portera sa tête au roi recevra en récompense mille couronnes. (*Quelques rebelles sortent.*) Suivez-moi, soldats; nous trouverons un moyen de vous réconcilier tous avec le roi. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IX.

Kenilworth-Castle.

Fanfares de trompettes. Entrent sur la terrasse du château LE ROI HENRI, LA REINE MARGUERITE *et* SOMERSET.

Le roi Henri. — Fut-il jamais roi en possession d'un trône terrestre qui pût aussi peu commander au bonheur que moi? A peine m'eut-on retiré du berceau, que je fus roi, à l'âge de neuf mois. Jamais sujet n'aspira à être roi d'aussi bon cœur que j'aspire à être sujet.

Entrent BUCKINGHAM *et* le vieux CLIFFORD.

Buckingham. — Santé et heureuses nouvelles à Votre Majesté!

Le roi Henri. — Eh bien, Buckingham, le traître Cade est-il pris, ou bien s'est-il retiré pour se fortifier?

Entrent au bas de la terrasse un certain nombre des compagnons de CADE *avec des cordes à leurs cous.*

Clifford. — Il s'est enfui, Monseigneur, et toutes ses forces cèdent; et ceux que voici, dans cette humble attitude, la corde au cou, attendent de Votre Altesse sentence de vie ou de mort.

Le roi Henri. — En ce cas, ciel, ouvre tes portes éternelles pour recevoir mes remercîments et mes louanges! Soldats, aujourd'hui vous avez racheté vos vies, et montré combien vous aimiez votre prince et votre pays : persévérez dans ces bons sentiments, et soyez sûrs que Henri, bien que malheureux, ne sera jamais ingrat; et là-dessus, je vous renvoie tous à vos comtés respectifs avec mes remercîments et mon pardon.

Tous. — Dieu protége le roi! Dieu protége le roi!

Entre un Messager.

Le Messager. — Qu'il plaise à votre grâce d'être avertie que le duc d'York est nouvellement venu d'Irlande, et qu'il arrive ici, en fière ordonnance, avec une puissante et redoutable armée de *Gallowglasses* et de *Kernes* robustes, et il proclame partout à mesure qu'il s'avance, que le seul but de cette levée d'armes est d'éloigner de vous le duc de Somerset qu'il appelle traître.

Le roi Henri. — Ainsi va mon Etat à la dérive entre Cade et York, pareil à un navire qui, après avoir échappé à la tempête, est abordé par un pirate au moment même où le calme s'est fait. Maintenant que Cade est repoussé et que ses hommes sont dispersés, voilà York en armes qui vient le remplacer. Je t'en prie, Buckingham, marche à sa rencontre, et demande-lui quelle est la raison de cet armement. Dis-lui que j'enverrai le duc Edmond à la Tour, et nous t'y confinons, Somerset, jusqu'à ce qu'il soit séparé de son armée.

Somerset. — Monseigneur, pour le bien de mon pays, je puis consentir volontiers à la prison ou à la mort.

Le roi Henri. — Quoi qu'il arrive, évite de te servir de termes trop violents, car il est fier et ne peut supporter un dur langage.

Buckingham. — Vos ordres seront exécutés, Monseigneur; et, n'en doutez pas, j'arrangerai les choses de telle sorte qu'elles tourneront à votre bien.

Le roi Henri. — Viens, ma femme, rentrons, et apprenons à mieux gouverner; car l'Angleterre pourrait bien maudire mon malheureux règne. (*Ils sortent.*)

SCÈNE X.

Le Kent. — Le jardin d'Iden.

Entre CADE.

Cade. — Fi de l'ambition! fi de moi-même qui porte une épée et qui suis prêt à mourir de faim! Voilà cinq jours que je me cache dans ces bois et que je n'ose pas montrer le bout du nez, parce que tous les gens de ces campagnes sont à mes trousses; mais a cette heure, je suis si affamé que quand bien même je devrais faire avec la vie un bail de mille années, je ne pourrais pas y tenir plus longtemps Aussi ai-je sauté par-dessus un mur de briques dans ce jardin, pour voir si je puis manger de l'herbe ou cueillir une salade ici où là, ce qui n'est pas mauvais pour rafraîchir l'estomac par ces grandes chaleurs. Et je crois vraiment que le mot de salade a été inventé pour me porter bonheur, car bien des fois le pot de ma cervelle eût été fendu par une pertuisane sans la *salade* qui me servait de casque; et bien des fois, quand je marchais bravement et que j'étais altéré, une *salade* m'a tenu lieu d'un quart de pot pour boire, et c'est maintenant une salade qui doit me nourrir.

Entre IDEN *avec des valets.*

IDEN. — Seigneur, qui donc, pouvant jouir de promenades aussi paisibles que celles-ci, voudrait vivre ballotté dans le tohu-bohu de la cour? Ce petit héritage que mon père m'a laissé me contente et vaut une monarchie. Je ne cherche pas à grandir par la ruine des autres; je ne me soucie pas d'accumuler des richesses pour qu'on me les envie; il me suffit d'avoir de quoi soutenir mon rang, et de renvoyer de ma porte le pauvre le cœur content.

CADE, *à part.* — Voici le maître du jardin qui vient me saisir comme un vagabond, pour être entré dans sa propriété sans sa permission. (*A Iden.*) Ah! scélérat, tu veux me trahir et gagner du roi mille couronnes en lui portant ma tête! mais je te ferai manger du fer comme une autruche et avaler mon épée comme une grosse épingle, avant que nous nous séparions.

IDEN. — Qu'est-ce à dire, grossier compagnon? qui que tu sois, je ne te connais pas; pourquoi donc alors te trahirais-je? N'est-ce pas assez d'entrer par effraction dans mon jardin et de venir comme un larron voler ma terre, d'escalader mes murailles, malgré moi le propriétaire, sans encore me braver en ces termes insolents?

CADE. — Te braver! oui, par le meilleur sang qui ait jamais été répandu, et te tirer par la barbe aussi! Regarde-moi bien : je n'ai pas mangé depuis cinq jours; viens cependant, toi avec tes cinq hommes, et si je ne vous laisse pas tous morts comme des clous dans une porte, je prie Dieu de ne jamais plus me permettre de manger d'herbe.

IDEN. — Non certes, on ne dira jamais, tant qu'il y aura une Angleterre, qu'Alexandre Iden, un *esquire* du Kent, prit avantage d'une inégalité de forces pour combattre un pauvre homme affamé. Regarde-moi fermement en face : vois un peu si tes regards peuvent me faire baisser les yeux. Compare tes membres aux miens, et tu verras que tu es de beaucoup le plus faible : ta main n'est qu'un doigt comparé à mon poing; ta jambe n'est qu'une baguette comparée à la poutre que voilà; mon pied suffirait à avoir raison de toute ta force, et si je lève le bras en l'air, ta tombe est déjà creusée en terre. Au lieu de mots qui puissent répondre dignement à tes fanfaronnades, je vais charger mon épée de dire ce que ne dira pas ma bouche.

CADE. — Par ma valeur, voilà le plus accompli champion que j'aie jamais entendu. Acier, si tu refuses ton tranchant, et si tu ne coupes pas ce compère colossal en tranches de bœuf, avant d'aller dormir dans ton fourreau, je supplie Dieu à genoux de te faire transformer en clous de fer à cheval. (*Ils combattent. Cade tombe.*) Oh! je suis tué! c'est la famine qui me tue et rien d'autre : que dix mille diables viennent m'assaillir, et si vous me donnez les dix repas que j'ai perdus, je les défierai tous. Dessèche-toi, jardin, et sers de cimetière à tous ceux qui habitent cette maison, puisque l'âme inconquise de Cade s'est envolée.

IDEN. — Est-ce Cade que j'ai tué, ce monstrueux traître? Épée, je te consacrerai pour cet exploit, et je te ferai suspendre au-dessus de ma tombe quand je serai mort. Jamais ce sang ne sera essuyé de ta pointe; mais tu le porteras comme l'habit d'un hérant, comme le blason de l'honneur conquis par ton maître.

CADE. — Adieu, Iden; enorgueillis-toi de ta victoire. Dis au Kent de ma part qu'il a perdu son meilleur homme, et exhorte tous les gens à être lâches; car moi qui n'ai jamais craint personne, je suis vaincu par la famine, non par la valeur. (*Il meurt.*)

IDEN. — A quel degré tu me fais outrage, que Dieu en soit juge. Meurs, misérable damné, malédiction de celle qui te porta! et de même que j'ai envoyé ton corps à la mort par mon épée, je souhaiterais de pouvoir envoyer ton âme à l'enfer. Je vais te traîner par les pieds, tête contre terre, dans un fumier qui sera ta tombe, et là je couperai ta monstrueuse tête que je porterai au roi comme trophée, en laissant ton tronc en pâture aux corbeaux. (*Il sort traînant le corps de Cade.*)

IDEN. Est-ce Cade que j'ai tué, ce monstrueux traître? (Acte IV, sc. x.)

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Kent. — La campagne entre Dartford et Blackeath.

Le camp du ROI *d'un côté; de l'autre entre* YORK *avec sa suite, tambours battants et drapeaux déployés; ses troupes sont à quelque distance.*

YORK — C'est ainsi que York vient d'Irlande pour réclamer son droit et arracher la couronne à la tête du faible Henri. Sonnez à pleines volées, cloches; brûlez clairs et brillants, feux de joie, pour fêter le roi légitime de la grande Angleterre. Ah, *sancta majestas!* qui ne t'achèterait cher? Que ceux-là obéissent qui ne savent pas commander; cette main-ci ne fut faite que pour s'appuyer sur l'or: je ne puis donner à mes paroles leur légitime réalisation, à moins que cette main n'agite une épée ou un sceptre. Aura-t-elle un sceptre? — Ai-je une âme? — Oui, elle aura un sceptre, sur lequel je rétablirai les fleurs de lis de France.

Entre BUCKINGHAM.

YORK. — Qui vient ici? Buckingham qui vient me troubler? Le roi l'a envoyé, à coup sûr: il me faut dissimuler.

BUCKINGHAM. — York, si tes intentions sont

droites, je te présente mes meilleures salutations.

York. — Humphroy de Buckingham, j'accepte tes salutations. Viens-tu comme messager, ou viens-tu de toi-même?

Buckingham. — Je viens comme messager de Henri, notre redouté Suzerain, pour connaître la raison de ces armements en pleine paix; pour savoir pourquoi, étant un sujet tout comme moi, tu te permets, contre ton serment et la loyale obéissance que tu as jurée, de lever sans sa permission une si grande armée, et pourquoi tu oses amener tes forces si près de la cour.

York, *à part.* — Je puis à peine parler tant ma colère est grande. Oh! j'arracherais des rochers et je me battrais avec des cailloux, tant ces expressions abjectes m'irritent! Comme Ajax, fils de Télamon, que ne puis-je en ce moment faire passer ma fureur sur des bœufs et des moutons! Je suis beaucoup mieux né que le roi; je suis plus roi que lui, plus royal dans mes pensées; mais il me faut maintenir le beau temps encore un peu, jusqu'à ce que Henri soit plus faible et que je sois plus fort. (*A haute voix.*) Buckingham, je t'en prie, pardonne-moi, de t'avoir fait attendre ma réponse; mon âme est troublée par une profonde mélancolie. La raison pour laquelle j'ai conduit ici cette armée, est d'éloigner du roi l'orgueilleux Somerset, qui est séditieux envers Sa Grâce et envers l'état.

Buckingham. — C'est une trop grande présomption de ta part; mais si ta levée d'armes n'est pas à autre fin, le roi a déjà cédé à ta demande; le duc de Somerset est à la Tour.

York. — Sur ton honneur, est-ce qu'il est prisonnier?

Buckingham. — Sur mon honneur, il est prisonnier.

York. — En ce cas, Buckingham, je licentie mes troupes Soldats, je vous remercie tous; dispersez-vous : venez me retrouver demain au champ de Saint-Georges, vous aurez votre solde et tout ce que vous pouvez désirer. Que mon souverain, le vertueux Henri, commande à l'aîné de mes fils, et à tous mes fils, parbleu; je les lui enverrai comme otages de ma féauté et de mon affection, avec autant de plaisir que j'en ai à vivre. Terres et biens, cheval et armure, tout ce que j'ai est à sa disposition pourvu que Somerset meure.

Buckingham. — York, je te fais compliment de cette soumission déférente : nous allons nous rendre ensemble à la tente de Son Altesse.

Entre LE ROI HENRI *avec sa suite.*

Le roi Henri. — Buckingham, York n'a donc pas de mauvaises intentions contre nous, puisqu'il marche ainsi bras dessus bras dessous avec toi?

York. — York se présente devant Votre Altesse en toute soumission et humilité.

Le roi Henri. — Alors que signifient ces forces que tu amènes?

York. — Ces forces avaient pour but de déplanter d'ici Somerset, et de combattre ce monstrueux rebelle, Cade, qui, je l'ai appris depuis, a été défait.

Entre IDEN *avec la tête de* CADE.

Iden. — Si un homme aussi peu façonné et d'aussi humble condition que moi peut paraître en présence d'un roi, j'oserai présenter à Votre Grâce la tête de Cade, que j'ai tué en combat.

Le roi Henri. — La tête de Cade! Grand-Dieu, comme tu es juste! O laisse-moi voir son visage maintenant qu'il est mort, lui qui de son vivant me donna de si terribles inquiétudes. Dis-moi, mon ami, es-tu l'homme qui l'a tué?

Iden. — Oui, n'en déplaise à Votre Majesté.

Le roi Henri. — Comment t'appelles-tu, et quelle est ta condition?

Iden. — Alexandre Iden, voilà mon nom; un pauvre *esquire* du Kent qui aime son roi.

Buckingham. — Sous votre plaisir, Monseigneur, il ne serait pas mal à propos qu'il fût créé chevalier pour son bon service.

Le roi Henri. — Iden, agenouille-toi. (*Iden s'agenouille.*) Relève toi chevalier. Nous te donnons pour récompense mille marcs, et nous voulons que désormais tu fasses partie de notre suite.

Iden. — Puisse Iden vivre assez pour reconnaître une telle générosité, et ne vivre qu'autant qu'il sera fidèle à son Suzerain! (*Il se lève.*)

Le roi Henri. — Vois, Buckingham! Somerset vient avec la reine. Va, avertis la reine de le cacher au duc.

Entrent LA REINE MARGUERITE *et* SOMERSET.

La reine Marguerite. — Y eût-il cent mille York, il ne cachera pas sa tête, mais il restera résolûment et l'affrontera en face.

York. — Qu'est-ce donc? Somerset est en h-

berté? En ce cas, York, déchaîne tes pensées longtemps emprisonnées, et que ta parole soit à la hauteur de ton cœur. Endurerai-je la vue de Somerset? Roi déloyal! pourquoi as-tu brisé promesse avec moi, sachant à quel point je souffre peu les insultes? T'appellerai je roi? non, tu n'es pas roi, tu n'es pas fait pour gouverner et régir des multitudes, toi qui n'oses pas, qui ne peux pas arrêter un traître. La couronne ne convient pas à ta tête; ta main est faite pour tenir un bâton de pèlerin, et non pour honorer un sceptre imposant et royal. C'est mon front, dont la sérénité et la colère peuvent, comme la lance d'Achille, tuer et guérir tour à tour, que doit ceindre cette couronne d'or. Voici une main qui peut tenir un sceptre, et aussi lancer des décrets qu'elle saura faire exécuter. Cède la place; par le ciel, tu ne gouverneras pas plus longtemps celui que le ciel créa pour te gouverner.

Somerset. — O monstrueux traître! Je t'arrête, York, comme coupable de trahison capitale envers le roi et la couronne : obéis, traître audacieux; agenouille-toi pour obtenir grâce.

York. — Tu voudrais que je m'agenouillasse? laisse moi d'abord apprendre de ceux-ci s'ils supporteraient que je courbasse le genou devant un homme. Maraud, va me chercher mes fils pour qu'ils soient ma caution. (*Sort un assistant.*) Je sais qu'avant de me laisser aller en prison, ils engageront leurs épées pour mon affranchissement.

La reine Marguerite. — Appelez ici Clifford; ordonnez-lui de venir sur le champ, pour dire si les enfants bâtards d'York seront une garantie pour leur traître père. (*Sort Buckingham.*)

York. — O Napolitaine souillée de sang, proscrite de Naples, fléau sanglant de l'Angleterre! les fils d'York, tes supérieurs par la naissance, seront la garantie de leur père; et malheur à ceux qui refuseront mes garçons pour ma garantie! Voyez, les voici, et je vous réponds que leur caution sera bonne.

La reine Marguerite. — Et voici venir Clifford pour refuser leur caution.

Entrent d'un côté ÉDOUARD *et* RICHARD PLANTAGENET *avec des troupes; de l'autre* le vieux CLIFFORD *et* le jeune CLIFFORD *également avec des troupes.*

Clifford, *s'agenouillant.* — Santé et bonheur à Monseigneur le roi!

York. — Je te remercie, Clifford : dis, quelles nouvelles m'apportes tu? Voyons, ne nous effraye pas avec tes regards irrités : nous sommes ton souverain, Clifford; agenouille-toi de nouveau : nous te pardonnons pour t'être ainsi mépris.

Clifford. — Voici mon roi, York : je ne me suis point mépris; mais c'est toi qui te méprends beaucoup en pensant que je me suis mépris. Qu'on l'emmène à Bedlam; est-ce que cet homme est devenu fou?

Le roi Henri. — Oui, Clifford; une humeur folle et ambitieuse le pousse à s'élever contre son roi.

Clifford. — C'est un traître; qu'on le conduise à la Tour et qu'on lui tranche sa factieuse caboche.

La reine Marguerite. — Il est arrêté, mais il ne veut pas obéir; ses fils, dit-il, donneront garantie pour lui.

York. — Ne la donnerez-vous pas, mes fils?

Édouard. — Oui, mon noble père, si nos paroles peuvent suffire.

Richard. — Et si nos paroles ne peuvent y suffire, nos épées y suffiront.

Clifford. — Qu'est-ce? quelle race de traîtres avons-nous là?

York. — Regarde-toi dans un miroir et appelle ainsi ton image; je suis ton roi et tu es un traître au cœur déloyal. Appelez ici au poteau mes deux braves ours, afin que par le seul cliquetis de leurs chaînes, ils puissent effrayer ces chiens cruels en arrêt; ordonnez à Salisbury et à Warwick de venir à moi.

Tambours. Entrent WARWICK *et* SALISBURY *avec leurs forces.*

Clifford. — Sont-ce là tes ours? Nous harcèlerons tes ours à mort, et nous garrotterons leur gardien dans leurs chaînes, si tu oses les mener à l'arène du combat.

Richard. — J'ai vu souvent un dogue ardent et présomptueux se retourner et mordre, parce qu'on lui faisait obstacle; mais dès qu'il avait senti la cruelle patte de l'ours, il serrait sa queue entre ses jambes et criait : et c'est là la figure même que vous allez faire, si vous essayez de vous mesurer avec Lord Warwick.

Clifford. — Hors d'ici, amas de mauvaises passions! masse ignoble et difforme! être aussi contrefait de manières que de corps!

York. — Allons, nous allons vous échauffer tout à l'heure de la belle façon.

Clifford. — Prenez garde de vous brûler à votre propre feu.

Le roi Henri. — Eh quoi, Warwick, est-ce que ton genou a désappris à se plier? Honte à tes cheveux blancs, vieux Salisbury, guide trompeur et fou de ton fils au cerveau malade! Comment! vas-tu à ton lit de mort jouer le ruffian et chercher le malheur avec tes lunettes? Oh! où est la foi? où est la loyauté? si elles sont bannies des têtes blanches, où trouveront-elles un refuge sur la terre? Vas-tu donc aller creuser une tombe pour déterrer la guerre, et souiller par le sang ta vieillesse honorable? N'as-tu pas d'expérience, malgré ton âge? et si tu en as, pourquoi lui fais-tu violence? Fi donc! courbe par obéissance devant moi, ton genou que le grand âge fait courber vers la tombe.

Salisbury. — Monseigneur, j'ai débattu en moi-même les titres de ce duc très-renommé, et, en conscience, je tiens Sa Grâce pour le légitime héritier du trône royal d'Angleterre.

Le roi Henri. — Ne m'as-tu pas juré allégeance?

Salisbury. — Oui.

Le roi Henri. — Peux-tu te dégager avec le ciel de ton serment?

Salisbury. — C'est un grand péché de jurer un péché; mais c'en est un plus grand de tenir un serment mauvais. Est-il quelqu'un qui puisse être tenu par un serment aussi solennel qu'il soit d'accomplir un acte de meurtre, de voler un homme, de forcer la chasteté sans tache d'une vierge, de frustrer l'orphelin de son héritage, d'arracher à la veuve ses droits établis par la coutume, sans avoir d'autres raisons pour commettre de tels actes que l'obligation d'un serment solennel?

La reine Marguerite. — Un traître subtil n'a pas besoin de sophiste.

Le roi Henri. — Appelez Buckingham et ordonnez-lui de s'armer.

York. — Appelle Buckingham et tous les amis que tu as; je suis résolu à mourir ou à régner.

Clifford. — Je te garantis la première de ces alternatives, si par hasard les rêves disent vrai.

Warwick. — Tu ferais mieux d'aller au lit et d'y rêver de nouveau, afin de te préserver contre la tempête du champ de bataille.

Clifford. — Je suis résolu à une plus grande tempête qu'aucune de celles que tu peux soulever aujourd'hui, et ton casque l'apprendra bien, si je puis te reconnaître aux insignes de ta maison.

Warwick. — Par le blason de mon père, le cimier du vieux Nevil, l'ours rampant attaché au poteau noueux, je porterai haut mon panache aujourd'hui, — comme le cèdre qui, gardant ses feuilles en dépit de toutes les tempêtes, s'élève au sommet d'une montagne, — afin de t'effrayer rien que par sa vue seule.

Clifford. — Et de ton casque, moi, j'arracherai ton ours et je le foulerai aux pieds avec un plein mépris en dépit du gardien qui protége l'ours.

Le jeune Clifford. — Et maintenant, aux armes, mon père victorieux, afin d'éteindre la rébellion et ses complices.

Richard. — Fi donc! par charité pour vous-même, craignez de prononcer des paroles de haine; car vous souperez ce soir avec Jésus-Christ.

Le jeune Clifford. — Être ignoble, marqué de la colère divine, c'est plus que tu n'en pourrais dire de toi-même.

Richard. — Si vous ne soupez pas au ciel, vous souperez sûrement en enfer. (*Ils sortent de divers côtés.*)

SCÈNE II.

Saint-Albans.

Alarmes; escarmouches. Entre WARWICK.

Warwick. — Clifford de Cumberland, c'est Warwick qui t'appelle! Si tu ne te caches pas de l'ours, à cette heure où la trompette sonne l'alarme avec fureur et où les cris des mourants remplissent l'air vide, viens, dis-je, Clifford, et combats avec moi! Orgueilleux Lord des contrées du nord, Clifford de Cumberland, Warwick s'est enroué en t'appelant au combat.

Entre YORK.

Warwick. — Qu'est-ce donc, mon noble Lord? Comment, vous voilà à pied?

York. — Ce Clifford à la main meurtrière a tué mon cheval, mais je lui ai rendu la pareille, et j'ai fait de l'excellente bête qu'il aimait tant une charogne bonne à être la proie des vautours et des corbeaux.

Entre CLIFFORD.

Warwick. — L'heure de l'un de nous, ou notre heure à tous deux, est maintenant venue.

York. — Arrête, Warwick, cherche quelque

WARWICK. Battez, tambours, sonnez, trompettes; marchons tous sur Londres, et puissent nous échoir de nombreuses journées comme celle-là! (Acte V, sc. III.)

autre gibier, car je veux moi-même chasser à mort ce daim-là.

Warwick. — Alors, vas-y vaillamment, York; c'est pour une couronne que tu combats. Clifford, aussi vrai que j'espère triompher aujourd'hui, je suis désolé dans l'âme de te quitter sans te combattre. (*Il sort.*)

Clifford. — Que vois-tu en moi, York? Pourquoi t'arrêtes-tu?

York. — Je serais vraiment amoureux de ta bravoure, si tu n'étais pas mon ennemi au point où tu l'es.

Clifford. — Et de mon côté, je ne refuserais ni la louange ni l'estime à ta vaillance, si tu n'en faisais pas un usage si déloyal et si ignoble.

York. — Eh bien! qu'elle me défende maintenant contre ton épée, comme elle est le champion de la justice et du droit légitime!

Clifford. — Mon âme et mon corps à ce combat!

York. — Un redoutable enjeu! En garde immédiatement. (*Ils combattent et Clifford tombe.*)

Clifford. — *La fin couronne les œuvres.* (*Il meurt.*)

York. — Ainsi la guerre t'aura conquis la paix, car te voilà bien paisible. Paix soit à son âme, si c'est ta volonté, ô ciel! (*Il sort.*)

Entre le jeune CLIFFORD.

Le jeune Clifford. — Honte et confusion! la déroute est complète; la frayeur engendre le désordre, et le désordre blesse là où il faudrait qu'il protégeât. O guerre, fille de l'enfer, dont les cieux irrités ont fait leur ministre, jette dans les cœurs gelés de crainte de notre parti les charbons ardents de la vengeance! Que nul soldat ne fuie : celui qui est vraiment soldat, n'a pas d'amour de soi; et celui qui s'aime n'a pas essentiellement, mais n'a que par accident la vertu de la vaillance. (*Il aperçoit le corps de son père.*) Oh! puisse ce vil monde périr! Puissent les flammes du dernier jugement envoyées avant leur temps unir ensemble le ciel et la terre! Que la trompette des mondes sonne l'ouragan de son appel, et étouffe tout le vacarme de nos querelles particulières et tous nos petits bruits. Eh quoi, mon cher père, étais-tu donc destiné à perdre ta jeunesse dans la paix et à revêtir la livrée argentée de la vieillesse prudente, pour mourir ainsi dans une bataille soulevée pour une mauvaise cause, à l'âge vénérable où l'on garde son fauteuil? A cette vue, mon cœur s'est changé en pierre, et tant qu'il vivra, il sera de pierre. Les gens d'York n'épargnent pas nos vieillards; je n'épargnerai pas davantage leurs enfants : les larmes des vierges feront sur mon cœur l'effet de la rosée sur la flamme, et la beauté, qui souvent fait fléchir les tyrans, sera pour le feu de ma colère huile et étoupes. Désormais je ne veux avoir rien de commun avec la pitié : que je rencontre un enfant de la maison d'York, et je le couperai en autant de menus morceaux que la sauvage Médée coupa le jeune Absyrtus : je chercherai mon renom dans la cruauté. Viens, ruine nouvelle de la vieille maison de Clifford (*il enlève le corps*). Comme Énée emporta le vieil Anchise, ainsi je t'emporte sur mes épaules viriles; mais Énée emportait un fardeau vivant, tandis que rien n'est pesant comme mon douloureux fardeau à moi. (*Il sort.*)

Entrent en combattant RICHARD PLANTAGENET *et* SOMERSET; SOMERSET *est tué.*

Richard. — C'est bon, repose ici. Somerset aura rendu fameuse la sorcière, en venant mourir sous une misérable enseigne de cabaret : *Au château de Saint-Albans.* Épée, garde ton tranchant; cœur, garde ta colère : les prêtres prient pour les ennemis, mais les princes les tuent. (*Il sort.*)

Alarmes, escarmouches. Entrent LE ROI HENRI, LA REINE MARGUERITE, *et autres, faisant retraite.*

La reine Marguerite. — Fuyons, Monseigneur! vous êtes trop lent; au nom de la honte, fuyons!

Le roi Henri. — Pouvons-nous fuir les volontés du ciel? restons, ma bonne Marguerite.

La reine Marguerite. — De quelle pâte êtes-vous donc fait? Vous ne voulez ni combattre, ni fuir : c'est maintenant force d'âme, sagesse et prudence à nous de céder devant l'ennemi, et de nous mettre de notre mieux en sûreté puisque nous ne pouvons rien faire de mieux que fuir. (*Alarme dans le lointain.*) Si vous êtes pris, nous aurons vu alors le fond de notre fortune; tandis que si nous échappons, comme nous le pouvons, pourvu que votre négligence n'y mette pas obstacle, nous atteindrons Londres où vous êtes aimé, et où cette brèche faite aujourd'hui à notre fortune pourra être aisément réparée.

Rentre LE JEUNE CLIFFORD.

LE JEUNE CLIFFORD. — Si mon cœur n'était tout dévoué aux vengeances futures, j'aimerais mieux proférer des blasphèmes que de vous conseiller de fuir : mais il vous faut fuir : un irréparable découragement règne dans les cœurs de tous ceux de notre parti. Fuyez pour votre sûreté ! et nous, nous vivrons pour voir le jour où ils nous rendront leur victoire d'aujourd'hui. Fuyez, Monseigneur, fuyez ! (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

La campagne près de Saint-Albans.

Alarmes. Retraite. Fanfares. Entrent, tambours battants et drapeaux déployés, YORK, RICHARD PLANTAGENET, WARWICK *et leurs soldats.*

YORK. — Qui peut me donner des nouvelles de Salisbury, ce vieux lion, qui dans l'entraînement du combat oublie les blessures de l'âge et tous les outrages du temps, mais qui semblable à un brave dans toute la fleur de la jeunesse, rajeunit à la vue du danger? Cette heureuse journée ne mérite pas ce nom d'heureuse, et nous n'avons pas gagné un seul pouce de terrain, si nous avons perdu Salisbury.

RICHARD. — Mon noble père, trois fois je l'ai aidé à monter à cheval, trois fois je l'ai couvert, et trois fois je l'ai conduit hors du champ de bataille, en lui conseillant de ne plus prendre part à la lutte : mais toujours là où était le danger, toujours je le rencontrais; comme une riche tapisserie dans une pauvre maison, ainsi se montrait son âme dans son vieux et faible corps. Mais voyez, le voici qui vient, avec toute la noblesse qui le distingue.

Entre SALISBURY.

SALISBURY. — Par mon épée, tu as bien combattu aujourd'hui; et par la messe, ainsi avons-nous tous fait. Je vous remercie, Richard : Dieu sait combien il me reste encore à vivre, et il lui a plu, que trois fois aujourd'hui vous m'ayez défendu contre une mort imminente. Bien, Lords, ne croyons pas posséder ce que nous avons conquis; ce n'est pas assez d'avoir mis aujourd'hui en fuite nos ennemis, car ce sont des adversaires qui peuvent aisément réparer leurs pertes.

YORK. — Je sais qu'il importe à notre sûreté de les poursuivre; car, à ce que j'apprends, le roi s'est enfui à Londres, pour y convoquer sans délai la cour du Parlement. Poursuivons-le, avant que les mandats de convocation soient lancés. Que dit Lord Warwick? courrons-nous derrière eux?

WARWICK. — Derrière eux! non, devant eux si nous pouvons. Par ma main, Lords, c'est une glorieuse journée : la bataille de Saint-Albans, gagnée par le fameux York, sera immortelle dans tous les siècles à venir. Battez, tambours, sonnez, trompettes; marchons tous sur Londres, et puissent nous échoir de nombreuses journées comme celle-là ! (*Ils sortent.*)

LE ROI HENRI VI
3e Partie

PERSONNAGES DU DRAME.

LE ROI HENRI VI.
ÉDOUARD, PRINCE DE GALLES, son fils.
LOUIS XI, ROI DE FRANCE.
LE DUC DE SOMERSET,
LE DUC D'EXETER,
LE COMTE D'OXFORD,
LE COMTE DE NORTHUMBERLAND,
LE COMTE DE WESTMORELAND,
LORD CLIFFORD,
} LORDS du parti du ROI HENRI.
RICHARD PLANTAGENET, DUC D'YORK.
ÉDOUARD, COMTE DES MARCHES, par la suite le ROI EDOUARD IV,
GEORGES, par la suite DUC DE CLARENCE,
RICHARD, par la suite DUC DE GLOCESTER,
EDMOND, COMTE DE RUTLAND,
} fils du DUC D'YORK.
LE DUC DE NORFOLK,
LE MARQUIS DE MONTAGUE,
LE COMTE DE WARWICK,
LE COMTE DE PEMBROKE,
LORD HASTINGS,
LORD STAFFORD,
} LORDS du parti du DUC D'YORK.
SIR JOHN MORTIMER,
SIR HUGH MORTIMER,
} oncles du DUC D'YORK.
HENRI, COMTE DE RICHMOND, jeune homme, par la suite le ROI HENRI VII.
LORD RIVERS, frère de LADY GREY.
SIR WILLIAM STANLEY, par la suite COMTE DE DERBY.
SIR JOHN MONTGOMMERY.
SIR JOHN SOMERVILLE.
LE PRÉCEPTEUR DE RUTLAND.
LE MAIRE D'YORK.
LE LIEUTENANT DE LA TOUR.
UN NOBLE.
DEUX GARDES-CHASSE.
UN CHASSEUR.
UN PÈRE qui a tué son fils.
UN FILS qui a tué son père.

LA REINE MARGUERITE.
LADY GREY, par la suite femme d'ÉDOUARD IV.
BONNE, sœur de la reine de France.

SOLDATS et autres gens des suites du roi Henri et du roi Édouard, MESSAGERS, VEILLEURS DE NUIT, etc.

SCÈNE. — L'Angleterre, et pendant une partie du troisième acte la France.

LE

ROI HENRI VI.

(TROISIÈME PARTIE.)

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Londres. — La salle du parlement.

Bruit de tambours. Un certain nombre de soldats du parti d'York font invasion dans la salle. Entrent alors LE DUC D'YORK, ÉDOUARD, RICHARD, NORFOLK, MONTAGUE, WARWICK, *et autres, avec des roses blanches à leurs chapeaux.*

WARWICK. — Je me demande comment le Roi a pu échapper de nos mains.

YORK. — Pendant que nous poursuivions les cavaliers du nord, il s'est dérobé furtivement en abandonnant ses hommes : sur quoi le puissant Lord de Northumberland, dont les oreilles guerrières n'ont jamais pu supporter le son de la retraite, a relevé le courage chancelant de l'armée; et alors lui-même, Lord Clifford et Lord Stafford, tous de front, ont chargé notre principal corps de bataille, et y ayant pénétré, ont été tués par les épées de simples soldats.

ÉDOUARD. — Le père de Lord Stafford, le duc de Buckingham, est tué ou dangereusement blessé; j'ai fendu sa visière d'un coup porté droit : c'est très-vrai, père, regardez son sang. (*Il montre son épée sanglante.*)

MONTAGUE. — Et frère, voici le sang du comte de Wiltshire que j'ai rencontré lorsque les armées se joignaient. (*Il montre son épée à York.*)

RICHARD. — Parle pour moi, toi, et dis-leur ce que j'ai fait. (*Il jette à terre la tête du duc de Somerset.*)

YORK. — Richard est celui de tous mes fils qui a le mieux travaillé. — Mais est-ce que Votre Grâce est mort, Milord de Somerset?

NORFOLK. — Puisse toute la ligne de Jean de Gand avoir un sort pareil!

RICHARD. — J'espère bien secouer ainsi la tête du roi Henri.

WARWICK. — Et moi pareillement. Victorieux prince d'York, je jure par le ciel que ces yeux ne se fermeront pas avant de te voir assis sur le trône que la maison de Lancastre usurpe maintenant. Nous voilà dans le palais du roi timide, et voici le trône royal : prends-en possession; car il est à toi et non aux héritiers du roi Henri.

YORK. — Prête-moi ton aide, alors, mon cher Warwick, et je vais m'y asseoir; car nous ne sommes entrés ici que par la force.

NORFOLK. — Nous vous prêterons tous aide; que celui qui fuira meure.

YORK. — Merci, gentil Norfolk. — Restez avec

moi, Milords; et vous, soldats, restez aussi, et passez cette nuit près de moi.

Warwick. — Et lorsque le roi viendra, ne lui faites aucune violence, à moins qu'il ne cherche à vous chasser par la force. (*Les soldats se retirent.*)

York. — La Reine aujourd'hui doit tenir ici son Parlement, mais elle soupçonne peu que nous ferons partie de son conseil : conquérons ici notre droit par la parole ou par la force.

Richard. — Armés comme nous le sommes, restons ici dans ce palais.

Warwick. — Ce Parlement sera nommé le Parlement sanglant, à moins que Plantagenet, duc d'York, ne soit roi, et que Henri le poltron, dont la couardise nous a fait passer en proverbes parmi nos ennemis, ne soit déposé.

York. — Donc, ne me quittez pas, Lords; soyez résolus : j'ai la volonté ferme de prendre possession de mon droit.

Warwick. — Ni le roi, ni le plus chaud de ses partisans, le plus fier de ceux qui tiennent pour Lancastre, n'oseront battre une aile, si Warwick agite ses clochettes. Je planterai Plantagenet, le déracine qui osera : sois résolu, Richard; réclame la couronne d'Angleterre. (*Warwick conduit York au trône; ce dernier s'y assied.*)

Fanfares. Entrent LE ROI HENRI, CLIFFORD, NORTHUMBERLAND, WESTMORELAND, EXETER *et autres, avec des roses rouges à leurs chapeaux.*

Le roi Henri. — Milords, voyez où l'audacieux rebelle est assis, sur le trône même de l'État! Sans doute qu'il entend, secondé par le pouvoir de Warwick, ce pair déloyal, aspirer à la couronne et régner comme roi. Comte de Northumberland, il a tué ton père; il a tué le tien aussi, Lord Clifford; et tous deux vous avez juré de vous venger sur lui, ses fils, ses favoris, et ses amis.

Northumberland. — Et si je ne le fais pas, cieux, que votre vengeance tombe sur moi!

Clifford. — C'est dans cet espoir que Clifford porte en deuil son armure.

Westmoreland. — Quoi! allons-nous souffrir cela? Précipitons-le du trône : mon cœur brûle de colère; je ne puis tolérer cela.

Le roi Henri. — Sois patient, gentil comte de Westmoreland.

Clifford. — La patience est bonne pour les poltrons tels que lui; il n'aurait pas osé s'asseoir sur ce trône, si votre père avait vécu. Mon gracieux Lord, assaillons ici, dans le Parlement, la famille d'York.

Northumberland. — Tu as bien parlé, cousin; c'est ce qu'il faut faire.

Le roi Henri. — Ah! ne savez-vous pas que la cité les favorise, et qu'ils ont des bandes de soldats à leur disposition?

Exeter. — Mais lorsque le duc sera tué, ils s'enfuiront bien vite.

Le roi Henri. — Loin du cœur de Henri la pensée de transformer en boucherie la Chambre du Parlement! Cousin d'Exeter, les froncements de sourcils, les paroles et les menaces seront la guerre que Henri se propose de faire. (*Il s'avance vers le duc.*) Factieux duc d'York, descends de mon trône et agenouille-toi à mes pieds pour demander grâce et merci; je suis ton Souverain.

York. — Et moi le tien.

Exeter. — Par pudeur, descends; il t'a fait duc d'York.

York. — C'était mon héritage, comme l'était déjà le comté.

Exeter. — Ton père fut traître à la couronne.

Warwick. — Exeter, c'est toi qui es un traître en suivant cet usurpateur d'Henri.

Clifford. — Qui suivrait-il, si ce n'est son roi légitime?

Warwick. — C'est vrai, Clifford; et ce roi, c'est Richard, duc d'York.

Le roi Henri. — Dois-je me tenir debout tandis que tu seras assis sur mon trône?

York. — Il en doit être et il en sera ainsi : résigne-toi.

Warwick. — Sois duc de Lancastre, et que lui soit roi.

Westmoreland. — Il est à la fois roi et duc de Lancastre, et cela Lord de Westmoreland le soutiendra.

Warwick. — Et Warwick le niera. Vous oubliez que nous vous avons chassés du champ de bataille, que nous avons tué vos pères, et qu'étendards déployés, nous avons marché à travers la cité jusqu'aux portes du palais.

Northumberland. — Oui, Warwick, je m'en souviens à ma grande douleur; et par l'âme de mon père, toi et ta maison, vous vous en repentirez.

Westmoreland. — Plantagenet, toi, tes fils, tes

RICHARD. Parle pour moi, toi, et dis-leur ce que j'ai fait. (Acte I, sc. I.)

parents, tes amis, vous me remettrez plus d'existences qu'il n'y eut de gouttes de sang dans les veines de mon père.

CLIFFORD. — Ne reviens pas là-dessus davantage, Warwick, si tu ne veux pas qu'en place de paroles, je t'envoie un messager qui vengera sa mort avant que je sorte d'ici.

WARWICK. — Pauvre Clifford! comme je méprise ses impuissantes menaces!

YORK. — Voulez-vous que nous vous montrions nos titres à la couronne? sinon, nos épées plaideront pour eux sur le champ de bataille.

LE ROI HENRI. — Quel titre as-tu à la couronne, traître? ton père était, comme toi, duc d'York; ton grand-père, Roger Mortimer, était comte des Marches: je suis le fils de Henri le cinquième, qui fit courber la tête au Dauphin et à la France, et qui s'empara de leurs villes et de leurs provinces.

WARWICK. — Ne parle pas de la France, puisque tu l'as perdue tout entière.

LE ROI HENRI. — C'est le Lord protecteur qui l'a perdue et non pas moi : lorsque je fus couronné, je n'avais que neuf mois.

RICHARD. — Vous êtes d'un âge assez avancé maintenant, et il me semble cependant que vous perdez encore. Mon père, arrachez la couronne de la tête de l'usurpateur.

ÉDOUARD. — Faites cela, mon cher père; placez-la sur votre tête.

MONTAGUE, *à York*. — Mon bon frère, si tu m'aimes et si tu honores les armes, terminons cette querelle par le combat, et ne restons pas à chicaner ainsi.

RICHARD. — Faites retentir tambours et trompettes, et le roi s'enfuira.

YORK. — Paix, mes fils!

Le roi Henri. — Paix, toi-même! et donne au roi Henri permission de parler.

Warwick. — Plantagenet parlera le premier : Lords, écoutez-le, et soyez silencieux et attentifs aussi, car celui-là qui l'interrompra mourra.

Le roi Henri. — Penses-tu que je vais abandonner le trône royal où se sont assis mon grand-père et mon père? Non, auparavant la guerre dépeuplera mon royaume, et ces drapeaux, si souvent portés en France, et déployés maintenant en Angleterre à la grande douleur de notre cœur, nous serviront de linceul. — Pourquoi semblez-vous abattus, Lords? Mon titre est bon et vaut mieux que le sien.

Warwick. — Prouve cela, Henri, et tu seras roi.

Le roi Henri. — Henri le quatrième prit la couronne par conquête.

York. — Il la prit par rébellion contre son roi.

Le roi Henri, *à part.* — Je ne sais que dire; mon titre est faible. (*Haut.*) Dis-moi, un roi ne peut-il pas adopter un héritier?

York. — Quoi, en ce cas?

Le roi Henri. — S'il le peut, je suis alors roi légitime : car Richard, sous les yeux de nombreux Lords, résigna la couronne à Henri le quatrième, dont mon père fut l'héritier, comme je suis le sien.

York. — Il s'éleva contre Richard, son souverain, et il lui fit résigner sa couronne par force.

Warwick. — Et supposez, Milords, que cette résignation eût été faite sans contrainte : aurait-elle pu, selon votre opinion, changer l'ordre de succession à la couronne?

Exeter. — Non, car il ne pouvait résigner sa couronne qu'au plus proche héritier, qui avait seul droit de succéder et de régner.

Le roi Henri. — Es-tu contre nous, duc d'Exeter?

Exeter. — C'est lui qui a le bon droit, veuillez me pardonner.

York. — Pourquoi chuchotez-vous, Milords, et ne répondez-vous pas?

Exeter. — Ma conscience me dit qu'il est le roi légitime.

Le roi Henri, *à part.* — Tous vont se révolter contre moi et passer de son côté.

Northumberland. — Plantagenet, malgré tous les droits que tu exposes, ne crois pas que Henri va être ainsi déposé.

Warwick. — Il sera déposé en dépit de tous.

Northumberland. — Tu te trompes : ce n'est pas le pouvoir que tu possèdes dans les comtés du sud, dans l'Essex, le Norfolk, le Suffolk et le Kent, ce pouvoir qui te rend à ce point présomptueux et orgueilleux, qui peut élever le duc, en dépit de moi.

Clifford. — Roi Henri, que ton titre soit légitime ou non, Lord Clifford jure de combattre pour ta défense : puisse cette terre s'entr'ouvrir et m'engloutir vivant, le jour où je m'agenouillerai devant celui qui a tué mon père!

Le roi Henri. — O Clifford, comme tes paroles font revivre mon cœur!

York. — Henri de Lancastre, résigne ta couronne. — Que murmurez-vous, ou que conspirez-vous, Lords?

Warwick. — Faites droit à ce prince, le duc d'York, ou bien je vais remplir la chambre de gens armés, et écrire son titre avec le sang de l'usurpateur sur le trône royal où le duc est maintenant assis. (*Il frappe du pied et des soldats entrent.*)

Le roi Henri. — Milord de Warwick, écoutez un mot seulement : laissez-moi régner ma vie durant.

York. — Confirme mes droits à la couronne, à moi et à mes héritiers, et tu régneras en paix tant que tu vivras.

Le roi Henri. — J'y consens : Richard Plantagenet, possède le royaume après mon décès.

Clifford. — Quel tort ne faites-vous pas au prince, votre fils!

Warwick. — Quel bien ne fait-il pas à l'Angleterre et à lui-même!

Westmoreland. — Vil, timide Henri, si prompt à désespérer!

Clifford. — Quel outrage tu t'es fait et quel outrage tu nous fais!

Westmorland. — Je ne puis rester pour entendre ces conditions.

Northumberland. — Ni moi.

Clifford. — Venez, cousin; allons apprendre ces nouvelles à la reine.

Westmoreland. — Adieu, roi dégénéré, roi au lâche cœur, dont le sang refroidi n'obéit pas à la moindre étincelle d'honneur!

Northumberland. — Sois une proie pour la

maison d'York, et meurs dans les fers pour cet acte sans virilité !

CLIFFORD. — Puisses-tu être vaincu dans une guerre terrible, ou vivre dans la paix, abandonné et méprisé ! (*Sortent Northumberland, Clifford et Westmoreland.*)

WARWICK. — Tourne-toi de ce côté, Henri, et ne fais pas attention à eux.

EXETER. — Ils cherchent à se venger, et par conséquent ils ne céderont pas.

LE ROI HENRI. — Ah, Exeter !

WARWICK. — Pourquoi soupirez-vous, Monseigneur ?

LE ROI HENRI. — Ce n'est pas pour moi, Lord Warwick, mais pour mon fils que je vais déshériter contre la nature. Mais qu'il en soit ce qu'il pourra ! (*A York.*) Je te cède ici pour toujours la couronne, à toi et à tes descendants, à condition que tu prêteras le serment de faire cesser cette guerre civile, et pendant que je vivrai, de m'honorer comme ton roi et ton souverain, et de ne jamais chercher à me renverser par trahison, ou par rébellion armée, pour régner toi-même.

YORK. — Je prête volontiers ce serment et je le tiendrai. (*Il descend du trône.*)

WARWICK. — Longtemps vive le roi Henri ! Plantagenet, embrasse-le.

LE ROI HENRI. — Et puissiez-vous longtemps vivre, toi et tes fils audacieux !

YORK. — Maintenant York et Lancastre sont réconciliés.

EXETER. — Maudit soit celui qui cherchera à les rendre ennemis ! (*Fanfare. Les Lords s'avancent.*)

YORK. — Adieu, mon gracieux Lord ; je vais me rendre à mon château.

WARWICK. — Moi, je garderai Londres avec mes soldats.

NORFOLK. — Moi, je retourne dans le Norfolk avec mes hommes.

MONTAGUE. — Et moi à la mer, d'où je suis venu. (*Sortent York et ses fils, Warwick, Norfolk, Montague, soldats et gens de la suite des Lords.*)

LE ROI HENRI. — Et moi, je m'en retourne à la cour, avec le chagrin et la douleur.

EXETER. — Voici venir la reine dont les regards trahissent la colère : je vais me dérober. (*Il fait un mouvement pour partir.*)

LE ROI HENRI. — Exeter, j'en vais faire autant. (*Il fait un mouvement pour partir.*)

Entrent LA REINE MARGUERITE *et* LE PRINCE DE GALLES.

LA REINE MARGUERITE. — Non, ne me fuis pas ; je te suivrai.

LE ROI HENRI. — Sois patiente, ma gentille reine, et je resterai.

LA REINE MARGUERITE. — Qui pourrait être patiente dans de telles extrémités ? Ah misérable homme ! que je voudrais être morte vierge, et ne t'avoir jamais vu, et ne t'avoir jamais donné de fils, puisqu'il m'a fallu connaître que tu étais capable de te montrer un père aussi dénaturé ! A-t-il mérité de perdre ainsi les droits de sa naissance ? Si tu avais eu seulement pour lui la moitié de mon amour, si tu avais ressenti les souffrances que j'ai ressenties pour lui un certain jour, si tu l'avais nourri, comme je l'ai nourri de mon sang, tu aurais laissé ici le plus précieux du sang de ton cœur, avant de faire ton héritier de ce sauvage duc et de déshériter ton fils unique.

LE PRINCE ÉDOUARD. — Père, vous ne pouvez pas me déshériter : si vous êtes roi, pourquoi ne vous succéderais-je pas ?

LE ROI HENRI. — Pardonne-moi, Marguerite ; pardonne-moi, mon doux fils ; le comte de Warwick et le duc m'y ont forcé.

LA REINE MARGUERITE. — Ils t'y ont forcé ! tu es roi et tu te laisses forcer ? j'ai honte de t'entendre parler. Ah misérable timoré ! tu t'es ruiné toi-même, tu as ruiné ton fils et moi, et tu as cédé à la maison d'York un tel terrain que tu ne régneras que par sa permission. Les substituer à la couronne, lui et ses héritiers, qu'est-ce sinon construire ton sépulcre et t'y glisser doucement bien avant ton heure ? Warwick est chancelier et gouverneur de Calais ; l'énergique Falconbridge commande le détroit, le duc est créé protecteur du royaume, et cependant tu crois être en sûreté ? c'est la sûreté que trouve le tremblant agneau lorsqu'il est environné des loups Si j'avais été là, moi qui suis une faible femme, les soldats m'auraient fait sauter sur leurs piques avant que j'eusse consenti à cet acte. Mais tu as fait passer ta vie avant ton honneur, et puisque tu as fait ce choix, je me sépare de ta table, Henri, et de ton lit, jusqu'à ce que soit rappelé cet acte du Parlement par lequel mon fils est déshérité. Les Lords des comtés du nord qui ont abjuré tes couleurs, suivront les miennes s'il les voient une fois déployées, et elles seront dé-

ployées à ta plus humiliante honte et à la complète ruine de la maison d'York. Je te laisse sur ces paroles. Viens, mon fils, partons; notre armée est prête; viens, nous allons la rejoindre.

Le roi Henri. — Arrête, gentille Marguerite, et écoute-moi parler.

La reine Marguerite. — Tu n'as déjà que trop parlé; va-t'en.

Le roi Henri. — Mon gentil fils Édouard, veux-tu rester avec moi?

La reine Marguerite. — Oui, pour être assassiné par ses ennemis.

Le prince Édouard. — Lorsque je reviendrai victorieux du champ de bataille, je verrai Votre Grâce : jusque-là je suivrai ma mère.

La reine Marguerite. — Viens, mon fils, partons! nous ne pouvons nous retarder ainsi. (*Sortent la reine Marguerite et le prince de Galles.*)

Le roi Henri. — Pauvre Reine! Comme son amour pour moi et son fils l'ont fait éclater en termes de rage! Puisse-t-elle tirer vengeance de ce duc haïssable dont l'âme hautaine, ailée d'ambition, veut me ravir ma couronne, et comme un aigle à jeun, se gorger de ma chair et de celle de mon fils! La défection de ces trois Lords tourmente mon cœur : je vais leur écrire et leur adresser de belles prières; venez, cousin, vous serez mon messager.

Exeter. — Et je l'espère, je parviendrai à les réconcilier tous. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Un appartement dans le château de Sandal, près de Wakefield, dans le Yorkshire.

Entrent ÉDOUARD, RICHARD *et* MONTAGUE.

Richard. — Frère, quoique je sois le plus jeune, cédez-moi la parole.

Édouard. — Non, je puis mieux faire l'orateur.

Montague. — Mais j'ai des raisons solides et convaincantes.

Entre YORK.

York. — Eh bien, qu'est-ce donc, mes fils et mon frère? vous voilà en dispute! quelle est votre querelle? comment a-t-elle commencé?

Édouard. — Ce n'est pas une querelle, mais un léger différend.

York. — Sur quel sujet?

Richard. — Sur un sujet qui concerne Votre Grâce et nous, — la couronne d'Angleterre qui vous appartient, père.

York. — Qui m'appartient, enfant? non, pas avant la mort du roi Henri.

Richard. — Votre droit ne dépend pas de sa vie ou de sa mort.

Édouard. — Vous êtes maintenant héritier de la couronne, prenez-en donc possession maintenant : en donnant à la maison de Lancastre permission de respirer, la couronne vous échappera à la fin, mon père.

York. — J'ai prêté serment de le laisser tranquillement régner.

Édouard. — Mais pour un royaume, on peut briser tout serment : je briserais mille serments pour régner une année.

Richard.—Non; Dieu défende que Votre Grâce soit parjure.

York. — Je le serai, si je réclame mon droit par guerre ouverte.

Richard. — Je prouverai le contraire, si vous voulez m'écouter.

York. — Tu ne le peux pas, mon fils; c'est impossible.

Richard. — Un serment n'est d'aucune importance, s'il n'est prêté devant un véritable et légal magistrat, ayant autorité sur celui qui jure : Henri n'avait aucune autorité, au contraire il usurpait sa place; donc, puisque c'est lui qui vous a fait prêter serment, ce serment est vain et frivole, Milord : par conséquent, aux armes! Songez seulement, père, quelle douce chose cela est que de porter une couronne dont le cercle contient un Élysée plein de tout ce que les poëtes ont pu imaginer de bonheur et de joie. Pourquoi tardons-nous ainsi? je n'aurai pas de repos jusqu'à ce que la rose blanche que je porte soit teinte dans le tiède sang du cœur de Henri lui-même.

York. — Assez, Richard; je serai roi ou je mourrai. Frère, tu vas aller à Londres immédiatement et tu aiguiseras pour cette entreprise la résolution de Warwick. Toi, Richard, tu iras trouver le duc de Norfolk et tu l'informeras en particulier de notre projet. Vous, Édouard, vous vous rendrez auprès de Milord Cobham, au signal duquel les hommes du Kent se soulèveront volontiers : je compte sur eux, car ce sont des soldats rusés, courtois, francs du collier, et pleins de courage. Pendant que vous serez ainsi employés, il ne me restera qu'à chercher le prétexte de me soulever,

Le roi Henri. Pardonne-moi, Marguerite; pardonne-moi, mon doux fils; le comte de Warwick et le duc m'y ont forcé.

La reine Marguerite. Ils t'y ont forcé! tu es roi et tu te laisses forcer?

(Acte I, sc. I.)

sans que le roi, ni aucune personne de la maison de Lancastre, aient vent de mon intention.

Entre UN MESSAGER.

YORK. — Mais arrêtez; quelles nouvelles nous arrivent? — Pourquoi viens-tu en telle hâte?

LE MESSAGER. — La reine avec tous les Lords et comtes du nord se dispose à vous assiéger dans votre château: elle s'approche avec vingt mille hommes; il vous faut donc fortifier votre manoir, Milord.

YORK. — Oui, avec mon épée. Comment! crois-tu que nous les craignons? — Édouard et Richard, vous resterez avec moi; mon frère Montague partira en poste pour Londres; que le noble Warwick, Cobham, et les autres que nous avons laissés comme protecteurs du roi, prennent de solides mesures pour se fortifier et ne se fient plus à l'innocent Henri et à ses serments.

MONTAGUE. — Je pars, frère; je les persuaderai, soyez sans crainte : et sur ces paroles je prends très-humblement congé. (*Il sort.*)

Entrent SIR JOHN *et* SIR HUGH MORTIMER.

YORK. — Sir John et Sir Hugh Mortimer, mes oncles! Vous êtes venus à Sandal à un heureux moment; l'armée de la reine a l'intention de nous assiéger.

SIR JOHN. — Elle n'aura pas à prendre cette peine; nous irons à sa rencontre en rase campagne.

YORK. — Comment! avec cinq mille hommes?

RICHARD. — Oui, père, et avec cinq cents même, s'il le faut. Une femme pour général! qu'avons-nous à craindre? (*On entend une marche dans le lointain.*)

ÉDOUARD. — J'entends leurs tambours : mettons nos hommes en ordre, et puis sortons, et offrons-leur immédiatement la bataille.

YORK. — Cinq mille hommes contre vingt mille! Quoique la disproportion soit grande, je ne doute pas de la victoire, mon oncle. J'ai gagné plus d'une bataille en France, alors que j'avais un ennemi dix fois plus fort que mes troupes : pourquoi n'aurais-je pas aujourd'hui le même succès? (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Plaines près du château de Sandal.

Alarmes, escarmouches. Entrent RUTLAND *et son* PRÉCEPTEUR.

RUTLAND. — Ah! où fuirai-je pour échapper à leurs mains? Ah, maître! voyez le sanguinaire Clifford qui vient!

Entrent CLIFFORD *et des soldats.*

CLIFFORD. — Arrière, chapelain! ta prêtrise te sauve la vie. Quant au marmot de ce duc maudit, de ce père qui tua mon père, il mourra.

LE PRÉCEPTEUR. — Et moi, Milord, je lui tiendrai compagnie.

CLIFFORD. — Soldats, qu'on l'entraîne!

LE PRÉCEPTEUR. — Ah! Clifford, n'assassine pas cet enfant innocent, de crainte d'être haï à la fois de Dieu et des hommes! (*Il sort, entraîné par les soldats.*)

CLIFFORD. — Comment donc! est-il mort déjà, ou est-ce la crainte qui lui fait fermer les yeux? je vais les ouvrir.

RUTLAND. — C'est ainsi que le lion en arrêt regarde le malheureux qui tremble sous ses griffes meurtrières : c'est ainsi qu'il marche, insultant à sa proie, ainsi qu'il s'avance pour déchirer ses membres. — Ah, noble Clifford, tue-moi avec ton épée, et non avec ces regards menaçants et cruels! Mon bon Clifford, écoute-moi avant de me faire mourir : je suis un trop petit objet pour ta colère; venge-toi sur des hommes et laisse-moi vivre.

CLIFFORD. — Tu parles en vain, pauvre enfant; le sang de mon père a bouché le passage par où tes paroles pourraient entrer.

RUTLAND. — Alors que le sang de mon père le rouvre : c'est un homme, mesure-toi avec lui, Clifford.

CLIFFORD. — Si je tenais ici tes frères, leurs vies et la tienne ne seraient pas une vengeance suffisante pour moi. Non, quand bien même j'ouvrirais les tombeaux de tes ancêtres, et que je suspendrais à des chaînes leurs cercueils pourris, cela n'apaiserait pas ma colère et ne soulagerait pas mon cœur. Quand je vois une personne de la maison d'York, c'est comme si une furie tourmentait mon âme, et je vivrai en enfer, tant que je n'aurai pas déraciné leur race maudite et que j'en aurai laissé un vivant. Par conséquent.... (*Il lève la main.*)

RUTLAND. — Oh! laisse-moi prier avant de recevoir la mort! C'est toi que je prie; bon Clifford, aie pitié de moi!

CLIFFORD. — J'aurai la pitié que pourra te donner la pointe de ma rapière.

RUTLAND. — Je ne t'ai jamais fait de mal : pourquoi veux-tu m'assassiner?

CLIFFORD. — Ton père m'en a fait.

RUTLAND. — Mais c'était avant que je fusse né. Tu as un fils; prends pitié de moi, à sa considération, de crainte, — car Dieu est juste, — qu'il ne soit misérablement tué comme moi par vengeance de ma mort. Ah! laisse-moi vivre en prison toute mon existence, et lorsque je te donnerai occasion d'offense, tue-moi alors, car maintenant tu n'as aucun motif pour le faire.

CLIFFORD. — Aucun motif! ton père a tué mon père; meurs donc. (*Il le poignarde.*)

RUTLAND. — *Di faciant, laudis summa sit ista tuæ!* (*Il meurt.*)

CLIFFORD. — Plantagenet! j'arrive, Plantagenet! Le sang de ton fils, collé à ma lame, rouillera mon épée, jusqu'à ce que ton sang caillé par-dessus le sien, me force à les essuyer tous les deux (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

Une autre partie des plaines près du château de Sandal.

Alarmes. Entre YORK.

YORK. — L'armée de la Reine a conquis le champ de bataille: mes deux oncles sont morts en me secourant; et devant l'ardent ennemi, tous mes hommes tournent le dos et fuient comme des vaisseaux en face du vent, ou des moutons poursuivis par des loups affamés. Mes fils, Dieu sait ce qu'ils sont devenus! mais ce que je sais bien, c'est qu'ils se sont comportés comme des hommes nés pour s'illustrer par leur vie ou leur mort. Trois fois Richard m'a ouvert un passage, et trois fois il m'a crié : « Courage, père! emportons le combat! » et trois fois aussi, Édouard est venu à mes côtés avec son glaive teint jusqu'à la garde du sang de ceux qu'il avait combattus : et alors que les plus intrépides guerriers se retiraient, Richard a crié : « Chargez et ne cédez pas un pouce de terre! » et il a crié encore : « Une couronne ou bien une glorieuse tombe! Un sceptre ou bien un sépulcre en terre! » Là-dessus, nous avons encore chargé : mais en vain, hélas! il nous a fallu reculer encore. C'est ainsi que j'ai vu souvent un cygne nager contre le courant avec un labeur inutile, et dépenser sa force contre les vagues plus fortes que lui. (*Courte alarme.*) Ah écoutez! les maudits vainqueurs nous poursuivent, et je suis affaibli et ne puis fuir leur fureur : mais quand je serais robuste, je ne l'éviterais pas, leur fureur: les heures dont se composait ma vie sont épuisées : ici il faut que je reste, et ici je dois mourir.

Entrent LA REINE MARGUERITE, CLIFFORD, NORTHUMBERLAND *et des soldats.*

YORK. — Viens, sanguinaire Clifford, viens, féroce Northumberland! J'invite votre fureur implacable à plus de rage encore; je suis votre cible et j'attends vos coups.

NORTHUMBERLAND. — Rends-toi à notre merci, orgueilleux Plantagenet.

CLIFFORD. — Oui, à la même merci que son bras sans pitié paya strictement et d'un seul coup à mon père. Maintenant Phaéton est tombé de son char et a trouvé son soir dans son plein midi.

YORK. — Mes cendres, comme le Phénix, engendreront un oiseau qui me vengera de vous tous : dans cette espérance je tourne mes yeux vers le ciel, méprisant toutes les tortures que vous pouvez m'infliger. Pourquoi n'approchez-vous pas? Comment! vous êtes une foule et vous avez peur?

CLIFFORD. — C'est ainsi que combattent les lâches quand il leur est impossible de fuir; c'est ainsi que les colombes donnent du bec contre les talons meurtriers du faucon; c'est ainsi que les voleurs désespérés, ne comptant plus sur leur vie, lancent leurs invectives contre les officiers de justice.

YORK. — O Clifford, rappelle-toi seulement une fois qui tu es, et repasse dans ta pensée ma condition première; si cette pensée peut te ramener à la pudeur, contemple mon visage, et puis mords-toi la langue pour avoir taxé de couardise celui dont le sourcil froncé t'a fait pâlir et fuir jusqu'à ce jour.

CLIFFORD. — Je ne veux pas lutter avec toi de paroles, mais je veux échanger des coups avec toi, quatre pour un. (*Il dégaîne.*)

LA REINE MARGUERITE. — Arrête, vaillant Clifford! Pour mille causes, je désire prolonger un peu la vie du traître. — La colère le rend sourd : parle-lui, toi, Northumberland.

NORTHUMBERLAND.—Arrête, Clifford! ne lui fais pas l'honneur de te piquer le doigt, quand bien même tu devrais en échange lui percer le cœur. Lorsqu'un chien grogne, quelle valeur y a-t-il à fourrer sa main entre ses dents, quand on peut le chasser avec le pied? C'est le privilége de la guerre de conférer tous droits et ce n'est pas faire brèche à la valeur que de se mettre alors

dix contre un. (*Ils posent la main sur York qui se débat.*)

Clifford. — Oui, oui, ainsi se débat le coq de bruyère pris au piége.

Northumberland. — Ainsi se débat le lapin dans le lacet. (*York est fait prisonnier.*)

York. — Ainsi triomphent les voleurs sur la proie qu'ils ont conquise; ainsi cèdent les honnêtes gens vaincus par les larrons.

Northumberland.—Qu'est-ce que Votre Grâce veut qu'on fasse de lui maintenant?

La reine Marguerite. — Braves guerriers, Clifford et Northumberland, faites-le tenir debout sur cette taupinière, lui qui cherchait à atteindre les montagnes avec ses bras levés, et qui cependant n'a fait qu'en couper l'ombre avec sa main. Quoi! est-ce donc vous qui avez voulu être roi d'Angleterre? Était-ce vous qui avez fait dans notre Parlement une telle scène de tumulte et qui y avez prêché sur votre illustre naissance? Où est maintenant pour venir à votre secours la bande de vos fils? où sont le folâtre Édouard, et le vigoureux Georges, et ce vaillant prodige parmi les bossus, Dicky, votre garçon, qui de sa voix grondeuse avait coutume d'encourager son papa à la révolte? où est aussi, avec les autres, votre bien-aimé Rutland? Regarde, York; j'ai teint ce mouchoir dans le sang que le vaillant Clifford, de la pointe de sa rapière, a fait jaillir du sein de l'enfant: si tes yeux ont envie de pleurer sa mort, je te donne ce mouchoir pour essuyer tes joues. Hélas! pauvre York; si je ne te haïssais mortellement, je me lamenterais sur ton misérable état. Je t'en prie, pleure pour m'amuser, York. Comment, la fierté de ton cœur a desséché à ce point tes entrailles, que tu ne peux verser une larme sur la mort de Rutland? Pourquoi te montres-tu patient, l'ami? tu devrais être pris de folie, et moi, c'est pour te rendre fou que je te raille ainsi. Bats du pied la terre, agite-toi, délire, afin que je puisse chanter et danser. Tu voudrais, je le vois, recevoir un salaire pour m'amuser : York ne peut parler, à moins qu'il ne porte une couronne. Une couronne pour York! Lords, courbez-vous devant lui! Tenez-lui les mains, pendant que je vais lui poser sa couronne. (*Elle lui pose une couronne de papier sur la tête.*) Et oui, ma foi, Monsieur, il a l'air maintenant d'un roi! Oui, c'est là celui qui s'était assis sur le trône du roi Henri, c'est là celui qui était son héritier adoptif. Mais comment se fait-il que le grand Plantagenet ait été couronné si vite, et qu'il ait brisé son serment solennel? Si je me rappelle bien, vous ne deviez pas être roi avant que notre roi Henri eût échangé la poignée de main avec la mort. Et vous voulez embellir votre tête de l'auréole d'Henri, dérober le diadème à son front, pendant qu'il est vivant, contre votre serment sacré? Oh, c'est là une faute par trop, par trop impardonnable! enlevez-lui sa couronne, et avec sa couronne la tête; et pendant que nous nous reposons, employons notre temps à le mettre à mort.

Clifford.—Cet office m'appartient, en vertu de la mort de mon père.

La reine Marguerite. — Arrête, cependant; écoutons un peu les oraisons qu'il a à faire.

York. — Louve de France, mais pire que les loups de France, dont la langue distille plus de poisons que la dent de la vipère, combien il est malséant à ton sexe de triompher à la manière d'une gourgandine amazone, sur les malheurs de ceux qu'enchaîne la fortune! N'était que ton visage, marqué du sceau de l'impudence par l'habitude des actions criminelles, ne peut pas plus changer qu'un masque, j'essaierais de te faire rougir, reine orgueilleuse : te dire d'où tu es venue, de qui tu sors, serait une assez grande injure pour te remplir de honte, si tu n'étais pas incapable de honte. Ton père porte le simulacre de la royauté de Naples, des deux Siciles et de Jérusalem; cependant il n'est pas aussi riche qu'un fermier anglais. Est-ce que c'est ce pauvre monarque qui t'a appris à insulter? cela ne t'est pas utile, et ne te sied pas non plus, reine orgueilleuse, à moins que ce ne soit pour vérifier cet adage : « les mendiants une fois à cheval, poussent à mort leur monture. » Ce qui rend souvent les femmes orgueilleuses, c'est la beauté; mais Dieu sait si ta part a été petite à cet égard : c'est la vertu qui les fait surtout admirer, et c'est son contraire qui étonne en toi. C'est la contrainte personnelle qui les fait paraître divines; mais l'absence de toute contrainte chez toi te rend abominable : tu es aussi opposée à tout ce qui est bon, que les antipodes nous sont opposés, ou que le sud est opposé au septentrion. O cœur de tigre, enveloppé dans une peau de femme! Comment est-il possible que tu portes encore un visage de femme, après avoir teint ce mouchoir du sang chaud de l'enfant, et invité le père à s'en servir pour s'essuyer les yeux? Les femmes sont douces, tendres, compatissantes, souples; toi, tu es cruelle, implacable, dure comme la pierre, féroce sans remords. Tu m'as ordonné d'être fu-

La reine Marguerite. Tranchez-lui la tête, et placez-la au-dessus des portes d'York, afin qu'York puisse contempler d'en haut la ville d'York.

(Acte I, sc. iv.)

rieux? eh bien, ton souhait est exaucé maintenant : tu voulais me voir pleurer? eh bien, ton désir est satisfait maintenant : car un vent furieux souffle des averses incessantes, et lorsque sa rage s'abat, la pluie commence. Ces larmes sont les obsèques de mon doux Rutland, et chacune d'elles crie vengeance pour sa mort, contre toi, cruel Clifford, et contre toi, déloyale Française.

NORTHUMBERLAND. — Je veux bien être maudit, si sa douleur ne m'émeut pas à ce point que j'ai peine à retenir mes larmes de mes yeux.

YORK. — Des cannibales affamés n'auraient pas osé toucher à un visage comme le sien, n'auraient pas osé le tacher de sang : mais vous êtes plus inhumains, plus inexorables, — oh! dix fois plus, — que les tigres d'Hyrcanie. Contemple, reine impitoyable, les larmes d'un père malheureux : tu as trempé ce mouchoir dans le sang de mon doux enfant, et je lave ce sang avec mes larmes. Garde ce mouchoir, et tires-en vanité (*il lui rend le mouchoir*), et si tu racontes véridiquement cette triste histoire, sur mon âme, tes auditeurs verseront des larmes; oui, mes ennemis eux-mêmes répandront des larmes abondantes, et diront : Hélas, cela fut un acte épouvantable! Allons, reprends ta couronne, et avec la couronne, ma malédiction (*il lui rend la couronne de papier*), et puisses-tu, dans le malheur, trouver la même pitié que celle qui m'est offerte par ta main trop cruelle! Clifford au cœur de pierre, enlève-moi de ce monde; que mon âme aille au ciel, que mon sang retombe sur vos têtes!

NORTHUMBERLAND. — Il aurait été le meurtrier de toute ma famille, que je ne pourrais, au prix même de ma vie, m'empêcher de pleurer avec lui, en voyant comment le chagrin étouffe intérieurement son âme.

LA REINE MARGUERITE. — Comment, vous voilà prêt à pleurer, Milord Northumberland? Pense seulement au mal qu'il nous a fait à tous, et cette pensée séchera bien vite tes larmes qui débordent.

CLIFFORD. — Voici pour tenir mon serment, voici pour la mort de mon père. (*Il le poignarde.*)

LA REINE MARGUERITE. — Et voilà pour faire droit à notre roi au doux cœur. (*Elle le poignarde.*)

YORK. — Ouvre la porte de ta clémence, ô Dieu de miséricorde! Mon âme s'envole par ces blessures pour aller te trouver. (*Il meurt.*)

LA REINE MARGUERITE. — Tranchez-lui la tête, et placez-la au-dessus des portes d'York, afin qu'York puisse contempler d'en haut la ville d'York. (*Fanfares. Ils sortent.*)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une plaine près de la croix de Mortimer dans le Herefordshire.

Tambours. Entrent ÉDOUARD *et* RICHARD *avec leurs troupes.*

EDOUARD. — Je me demande comment le prince, notre père, aura fait pour s'échapper, ou même s'il aura pu ou non échapper à la poursuite de Clifford et de Northumberland. S'il avait été pris, nous en aurions reçu la nouvelle; s'il avait été tué, nous en aurions reçu la nouvelle; s'il s'était échappé, il me semble que nous aurions appris la bonne nouvelle de son heureuse fuite. Comment se trouve mon frère? pourquoi est-il si triste?

RICHARD. — Je ne puis être joyeux, jusqu'à ce que je sache ce qu'est devenu notre très-vaillant père. Je l'ai vu dans la bataille errer çà et là, et j'ai remarqué comment il cherchait à rencontrer Clifford seul. En le voyant se battre au plus épais des rangs, il me semblait voir un lion dans un troupeau de veaux, ou bien un ours qui, entouré de chiens, en mord quelques-uns, les fait crier, et tient ainsi les autres à distance, aboyant après lui. C'est ainsi que notre père s'est comporté avec ses ennemis; c'est ainsi que ses ennemis ont fui mon vaillant père : il me semble

qu'être son fils est le plus beau des priviléges. Voyez, comme le matin ouvre ses portes d'or et prend congé du glorieux soleil! comme il ressemble bien à la jeunesse dans son printemps, orné qu'il est comme un jeune homme qui caracole auprès de sa bien-aimée!

Édouard. — Mes yeux sont-ils éblouis, ou vois-je réellement trois soleils?

Richard. — Trois glorieux soleils, chacun d'eux un soleil parfait, non pas coupés par les traînées de nuage, mais brillant séparément dans un ciel pâle et clair. Voyez, voyez! ils se réunissent, s'embrassent, et paraissent se baiser comme s'ils se juraient une alliance inviolable : maintenant ils ne forment plus qu'un seul flambeau, une seule lumière, un seul soleil! Le ciel veut par là figurer quelque événement.

Édouard. — C'est merveilleusement étrange; on n'a jamais entendu parler de rien de pareil. Je pense que ce prodige nous appelle au champ de bataille, afin que nous, les fils du brave Plantagenet, dont chacun brille isolément déjà par ses exploits, nous unissions nos lumières ensemble et que nous éclairions la terre de notre splendeur, comme il éclaire l'univers de la sienne. Quelque chose que cela présage, je veux porter désormais trois beaux soleils brillants sur mon écu.

Richard. — Non, portez plutôt trois lunes : permettez-moi de vous dire cela, vous aimez mieux les femelles que les mâles.

Entre un messager.

Richard. — Mais qui es-tu, toi dont les sombres regards racontent d'avance une histoire terrible que ta langue retient encore?

Le messager. — Ah! je suis un homme qui étais au nombre des spectateurs atterrés, alors que le noble duc d'York, votre royal père et mon bon Seigneur, a été mis à mort!

Édouard. — Oh! ne parle pas davantage! car j'en ai trop entendu.

Richard. — Dis comment il est mort, car, moi, je veux tout entendre.

Le messager. — Il était environné de nombreux ennemis, et il leur faisait face dans l'attitude du héros, espoir de Troie, contre les Grecs qui voulaient entrer à Troie. Mais Hercule lui-même devrait céder à la supériorité du nombre, et des coups répétés, bien que frappés avec une petite hache, couperont et feront tomber le chêne le plus robuste. Votre père fut abattu par les bras de nombreux ennemis, mais il a été mis à mort par les seules mains violentes de l'impitoyable Clifford et de la reine. Celle-ci a couronné le gracieux duc par une moquerie sans égale; elle lui a ri au visage, et lorsqu'il a pleuré de douleur, l'implacable reine lui a donné, pour essuyer ses joues, un mouchoir trempé dans le sang innocent du doux jeune Rutland, assassiné par le barbare Clifford : puis après bien des mépris, après bien des insultes indignes, ils ont coupé sa tête, et ils l'ont posée sur les murs d'York; c'est là qu'elle reste, offrant le plus triste spectacle que j'aie jamais vu.

Édouard. — Cher duc d'York, soutien qui nous appuyais, maintenant que te voilà parti, nous sommes sans bâton, sans étai! O Clifford, furieux Clifford, tu as tué la fleur de la chevalerie de l'Europe, et tu l'auras vaincu traîtreusement, car tous deux face à face, c'est lui qui t'aurait vaincu! Maintenant le palais de mon âme est devenu une prison : ah! que ne peut-elle en sortir, afin que mon corps puisse goûter le repos dans la terre! car jamais plus désormais, je ne connaîtrai la joie! jamais, oh jamais plus, je ne saurai ce qu'est la joie!

Richard. — Je ne puis pleurer, car toute l'eau de mon corps suffit à peine pour éteindre la fournaise brûlante de mon cœur : pas davantage ma langue ne peut débarrasser mon cœur de son lourd fardeau, car le même souffle qui me servirait à exhaler mes paroles, avive les charbons qui embrasent tout mon sein et me brûlent de flammes que les larmes éteindraient. Pleurer c'est diminuer l'énergie de la douleur : que les enfants donc aient recours aux larmes; pour moi le combat et la vengeance! Richard, je porte ton nom; je vengerai ta mort, ou je mourrai glorieusement en essayant de la venger.

Édouard. — Ce vaillant duc t'a laissé son nom; c'est à moi qu'il laisse son duché et sa place.

Richard. — Allons, si tu es l'oiseau de cet aigle princier, montre ta descendance en regardant le soleil : au lieu de place et de duché, dis trône et royaume; dis que c'est là ce qui t'appartient, ou bien tu ne sors pas de lui.

Marche. Entrent WARWICK *et* MONTAGUE *avec leurs forces.*

Warwick. — Eh bien, mes beaux Lords, comment allez-vous? qu'y a-t-il? quelles nouvelles?

Richard. — Grand Lord de Warwick, s'il fallait raconter nos tristes nouvelles, et nous donner

un coup de poignard par chaque mot prononcé, jusqu'à la fin de notre récit, la douleur des paroles serait encore plus grande que celle des blessures. O vaillant Lord, York est assassiné!

Édouard. — O Warwick! Warwick! ce Plantagenet qui t'aimait à l'égal du salut de son âme, a été mis à mort par le cruel Lord Clifford.

Warwick. — Il y a dix jours, j'ai noyé ces nouvelles dans les larmes, et aujourd'hui, pour ajouter encore à vos douleurs, je viens vous apprendre ce qui s'est passé depuis. Après la sanglante mêlée de Wakefield, où votre brave père rendit son dernier souffle, on m'apporta la nouvelle de votre défaite et de sa mort, avec toute la diligence dont des courriers sont capables. Moi qui étais à Londres gardien du roi, je rassemblai alors mes soldats, je réunis de nouvelles bandes d'amis, et lorsque je me crus suffisamment en force, emmenant avec moi le roi comme gage de ma sécurité, je marchai vers Saint-Albans pour intercepter la reine; car j'avais été averti par mes espions qu'elle venait avec l'intention bien arrêtée de déchirer notre dernier décret du Parlement touchant le serment du roi Henri et votre succession. Pour abréger, nous nous sommes rencontrés à Saint-Albans; nos armées en sont venues aux mains et ont vaillamment combattu des deux côtés; mais si ce fut l'attitude froide du roi Henri qui contemplait avec tendresse sa reine guerrière, qui éteignit chez mes soldats toute ardeur, si ce fut la nouvelle de son précédent succès, ou si ce fut une crainte extraordinaire de la dureté de Clifford, qui fait tonner à l'oreille de ses prisonniers les mots de sang et de mort, je ne puis en juger: mais pour conclure avec vérité, les armes de l'ennemi s'abattaient et se relevaient comme l'éclair, et nos soldats, pareils à des hiboux à l'aile paresseuse, ou à des batteurs qui agitent leurs fléaux avec indolence, combattaient mollement comme s'ils frappaient leurs amis. J'essayai de relever leur courage en leur parlant de la justice de notre cause, en leur promettant une haute paye et de grandes récompenses : mais tout cela en vain; ils n'avaient pas de cœur au combat, et leurs dispositions ne nous permettant plus d'espérer la victoire, nous prîmes la fuite: le roi alla retrouver la reine, et Lord Georges votre frère, Norfolk, et moi, nous sommes venus en hâte, en grande hâte pour vous rejoindre; car nous avons appris que vous étiez ici, dans les Marches, levant une autre armée pour continuer la lutte.

Édouard. — Où est le duc de Norfolk, gentil Warwick? et depuis quand Georges est il venu de Bourgogne en Angleterre?

Warwick. — Le duc est avec ses soldats à quelques six milles d'ici; et quant à votre frère, il a été récemment envoyé ici par votre bonne tante, la duchesse de Bourgogne, avec un renfort de soldats, bien nécessaire dans cette guerre.

Richard. — Les forces étaient sans doute bien inégales lorsque le vaillant Warwick a fui : je l'ai souvent entendu louer pour l'ardeur de ses poursuites, mais jamais je n'avais jusqu'à ce jour entendu parler du scandale de sa retraite.

Warwick. — Et tu n'entendras pas non plus parler d'un tel scandale aujourd'hui, Richard; car tu reconnaîtras que cette robuste main droite est capable d'arracher le diadème de la tête du faible Henri, et d'enlever à son poing le sceptre auguste, fût-il aussi fameux et aussi hardi dans la guerre, qu'il est renommé pour sa douceur, son esprit de paix et sa piété.

Richard. — Je le sais fort bien, Lord Warwick; ne me blâme pas : c'est l'amour que je porte à ta gloire qui me fait parler. Mais que pouvons-nous faire en ce moment critique? Allons-nous dépouiller nos cottes de maille, revêtir nos corps de lugubres robes noires, et compter nos *Ave Maria* sur nos chapelets? Ou bien allons-nous faire nos dévotions sur les heaumes de nos ennemis avec des armes vengeresses? Si vous êtes pour ce dernier parti, dites oui, et marchons, Lords.

Warwick. — Mais, c'est pour cela même que Warwick est venu vous chercher : c'est pour cela qu'est venu mon frère Montague. Suivez-moi, Lords. L'orgueilleuse et insolente reine, assistée de Clifford, du hautain Northumberland, et de beaucoup d'autres fiers oiseaux de même plumage, ont pétri à leur gré le roi pliant comme cire. Il avait consenti par serment à votre succession, et son serment est enregistré au Parlement; mais maintenant toute la bande s'en est allée à Londres pour annuler son serment, et en même temps frapper de nullité tout ce qu'il pourrait faire contre la maison de Lancastre. Leur force est, je crois, de trente mille hommes; maintenant si, avec l'aide de Norfolk et le mien, avec tous les partisans que tu peux recruter parmi les affectionnés Gallois, brave comte des Marches, nous arrivons à réunir une force de

RICHARD. C'est vous qui avez tué le jeune Rutland, n'est-ce pas?
CLIFFORD. Oui, et le vieux York, et je ne suis pas encore satisfait. (Acte II, sc. II.)

vingt-cinq mille hommes, alors, *Via!* nous marcherons droit sur Londres; et une fois encore nous enfourcherons nos chevaux, et une fois encore nous crierons : *chargez!* en face de nos ennemis! mais jamais plus on ne nous verra tourner le dos et fuir.

RICHARD. — Oui, c'est bien incontestablement le grand Warwick que j'entends parler maintenant : que jamais celui-là ne vive pour voir un beau jour, qui criera : *retraite*, alors que Warwick lui avait ordonné de rester.

ÉDOUARD. — Lord Warwick, je m'appuierai sur ton épaule, et si tu tombes (que Dieu éloigne cette heure-là!), puisse Édouard tomber en même temps, malheur qu'il plaise au ciel d'écarter!

WARWICK. — O toi qui n'es pas plus longtemps comte des Marches, mais duc d'York, le degré qui vient ensuite est le trône d'Angleterre : roi d'Angleterre tu seras proclamé dans chaque bourg où nous passerons, et celui qui ne lancera pas son bonnet en l'air de joie, payera sa faute de sa tête. Roi Édouard, vaillant Richard, Montague, ne nous attardons pas plus longtemps à rêver de renommée, mais faisons sonner les trompettes et mettons-nous à notre tâche.

RICHARD. — Alors, Clifford, ton cœur fût-il aussi dur que l'acier — et tes actes ont montré qu'il était de pierre — je viens pour le percer ou pour te donner le mien.

ÉDOUARD. — Alors, battez, tambours; Dieu et saint Georges soient avec nous!

Entre UN MESSAGER.

WARWICK. — Qu'est-ce? quelles nouvelles?

LE MESSAGER. — Le duc de Norfolk vous envoie dire par moi que la reine s'avance avec une ar-

mée puissante ; et il sollicite votre compagnie pour prendre rapidement conseil.

Warwick. — Parbleu, cela tombe à merveille : braves guerriers, partons. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Devant York.

Fanfares. Entrent LE ROI HENRI, LA REINE MARGUERITE, LE PRINCE DE GALLES, CLIFFORD, NORTHUMBERLAND, *avec leurs forces.*

La reine Marguerite. — Souhaitez la bienvenue, Monseigneur, à cette brave ville d'York. Là-bas est la tête de cet archi-ennemi qui cherchait à ceindre votre couronne : est-ce que cette vue ne réjouit pas votre cœur, Monseigneur?

Le roi Henri. — Oui, comme les rochers réjouissent celui qui craint le naufrage : contempler ce spectacle déchire mon âme. Retenez votre vengeance, bon Dieu ! ce ne fut pas ma faute, et ce n'est pas de mon consentement que j'ai violé mon serment.

Clifford. — Mon gracieux Souverain, il faut mettre de côté cette trop grande mansuétude et cette nuisible pitié. A qui les lions adressent-ils leurs regards de tendresse? ce n'est pas à la bête qui voulait usurper leur tanière. Quelle est la main que lèche l'ours des forêts? ce n'est pas celle qui dépouille son petit sous ses yeux. Quel est celui qui échappe au dard mortel du serpent aux aguets? ce n'est pas celui qui pose son pied sur sa queue. Le plus petit reptile se redressera, si on le foule aux pieds, et les colombes elles-mêmes frapperont du bec pour défendre leur couvée. L'ambitieux York aspirait à ta couronne, et toi tu souriais, tandis qu'il fronçait le sourcil de courroux : n'étant qu'un duc, il voulait faire son fils roi, et comme un bon père élever sa progéniture en dignité : toi, qui es un roi, et qui es assez heureux pour posséder un excellent fils, tu as consenti à le déshériter, ce qui t'a fait passer pour un père très-dénaturé. Les créatures sans raison nourrissent leurs petits; et quoique la face humaine apparaisse terrible à leurs yeux, s'il s'agit de protéger leurs bien-aimés, qui ne les a vues, dans leur sollicitude maternelle, exposant leur vie pour la défense de leur couvée, entrer en guerre contre celui qui grimpait jusqu'à leur nid, fût-ce avec la seule arme de ces ailes qu'elles avaient maintes fois employées pour leurs fuites timides ? Par pudeur, mon Suzerain, prenez-les pour exemple ! Ne serait-ce pas pitié que cet excellent enfant perdît les droits de sa naissance par la faute de son père, et que longtemps après il pût dire à son fils : « Ce que mon arrière-grand-père et mon grand-père avaient acquis, l'insouciance de mon père le donna follement? » Oh ! quelle honte ce serait là ! Regarde cet enfant, et que sa face virile qui promet une heureuse fortune, donne à ton cœur qui mollit l'énergie de conserver ce qui est à toi, et de lui laisser ce qui est à toi.

Le roi Henri. — Clifford a parfaitement joué l'orateur, et il a mis en avant des arguments de grande force. Mais, dis-moi, Clifford, est-ce que tu n'as jamais entendu dire que les choses mal acquises prospéraient toujours mal? Le fils a-t-il toujours eu à se réjouir que son père fût damné pour avoir thésaurisé? Je laisserai après moi à mon fils mes actions vertueuses, et plût au ciel que mon père ne m'eût pas laissé davantage, car tout le reste est tenu à un tel prix que sa conservation coûte mille fois plus de soucis que sa possession ne rend de joie. Ah, cousin York ! je voudrais que tes meilleurs amis sussent combien cela m'afflige que ta tête soit ici !

La reine Marguerite. — Monseigneur, rappelez tout votre courage : vos ennemis sont proches, et ces dispositions à l'attendrissement attiédissent vos partisans. Vous avez promis de faire chevalier notre fils courageux : dégainez votre épée et frappez-l'en immédiatement sur l'épaule. Édouard, agenouille-toi.

Le roi Henri. — Édouard Plantagenet, relève-toi chevalier, et retiens cette leçon : tire toujours ton épée pour le bon droit.

Le prince Édouard.—Mon gracieux père, avec votre royale permission, je la tirerai comme héritier présomptif de la couronne, et je m'en servirai jusqu'à la mort dans cette querelle.

Clifford.— Parbleu! c'est parler comme un vrai prince.

Entre un messager.

Le messager. — Tenez-vous prêts, royaux commandants; car Warwick, appuyé du duc d'York, s'avance avec une armée de trente mille hommes. A mesure qu'ils marchent, il proclame dans chaque ville le duc comme roi, et beaucoup viennent le rejoindre. Faites vos préparatifs de combat, car ils sont tout proches.

CLIFFORD. — Je voudrais que Votre Altesse quittât le champ de bataille; la reine réussit mieux lorsque vous êtes absent.

LA REINE MARGUERITE.—Oui, mon bon Seigneur, laissez-nous à notre fortune.

LE ROI HENRI. — Mais votre fortune est aussi la mienne; par conséquent je resterai.

NORTHUMBERLAND. — Que ce soit alors avec la résolution de combattre.

LE PRINCE ÉDOUARD. — Mon royal père, donnez joie à ces nobles Lords, et rendez cœur à ceux qui combattent pour votre défense : dégainez votre épée, mon bon père, et criez : *Saint Georges!*

Marche. Entrent ÉDOUARD, GEORGES, RICHARD, WARWICK, NORFOLK, MONTAGUE *et leurs troupes.*

ÉDOUARD. — Eh bien, parjure Henri, te voilà! veux-tu t'agenouiller pour demander grâce, et placer ton diadème sur ma tête, ou bien veux-tu t'en remettre à la fortune mortelle du champ de bataille?

LA REINE MARGUERITE. — Va-t'en gourmander tes mignons, enfant orgueilleux et insolent! te convient-il de te servir de termes aussi hardis devant ton Souverain et ton roi légitime?

ÉDOUARD. — Je suis son roi, et il devrait courber le genou; je suis de son consentement héritier adoptif : depuis lors, il a brisé son serment, car à ce que j'apprends, vous qui êtes le vrai roi, quoique ce soit lui qui porte la couronne, vous l'avez forcé, par un nouvel acte du Parlement, à annuler mon droit et à me substituer son fils.

CLIFFORD. — Et avec raison : qui peut succéder au père, si ce n'est le fils?

RICHARD. — Êtes-vous ici, boucher? — Oh! je ne puis parler!

CLIFFORD. — Oui, contrefait; je suis ici pour te répondre, à toi, ou au plus fier de ton parti.

RICHARD. — C'est vous qui avez tué le jeune Rutland, n'est-ce pas?

CLIFFORD. — Oui, et le vieux York, et je ne suis pas encore satisfait.

RICHARD. — Au nom de Dieu, Lords, donnez le signal de la bataille.

WARWICK. — Que réponds-tu, Henri? Veux-tu céder la couronne?

LA REINE MARGUERITE. — Eh bien, qu'est-ce à dire, Warwick à la trop longue langue? vous osez parler? La dernière fois que nous nous sommes rencontrés à Saint-Albans, vos jambes vous ont rendu de meilleurs services que vos mains.

WARWICK. — C'était alors mon tour de fuir, aujourd'hui c'est le tien.

CLIFFORD. — Vous en aviez dit autant avant la bataille et cependant vous avez fui.

WARWICK. — Ce n'est pas votre valeur, Clifford, qui m'entraîna hors du champ de bataille.

NORTHUMBERLAND. — Non, et ce ne fut pas non plus votre énergie qui vous fit tenir bon.

RICHARD. — Northumberland, je te tiens en grande estime; — terminons ce pourparler, car je puis à peine me retenir de satisfaire la haine dont mon cœur est plein, sur ce Clifford, ce cruel tueur d'enfants.

CLIFFORD. — J'ai tué ton père; est-ce que tu l'appelles un enfant?

RICHARD. — Oui, tu l'as tué comme un traître lâche et poltron, comme tu as tué notre tendre frère Rutland : mais avant le coucher du soleil, je t'aurai fait maudire cette action.

LE ROI HENRI. — Finissez cette guerre de mots, Milords, et écoutez-moi parler.

LA REINE MARGUERITE. — Défiez-les alors, ou sinon tenez vos lèvres closes.

LE ROI HENRI. — Je t'en prie, n'essaye pas de fixer les limites à ma parole : je suis roi, et j'ai le privilége de parler.

CLIFFORD.— Mon Suzerain, la blessure d'où est sortie cette présente réunion ne peut être guérie par des paroles; en conséquence, gardez le silence.

RICHARD.— Dégaine alors ton épée, bourreau : par celui qui nous créa tous, je suis convaincu que la virilité de Clifford est tout entière dans sa langue.

ÉDOUARD. — Dis, Henri, aurai-je ou non mon droit? Mille hommes ont déjeuné aujourd'hui qui ne dîneront pas, à moins que tu ne cèdes la couronne.

WARWICK. — Si tu refuses, que le sang retombe sur ta tête; car York a revêtu son armure pour se faire justice.

LE PRINCE ÉDOUARD. — Si ce que dit Warwick est juste, alors il n'y a pas d'injustice, tout est juste.

RICHARD. — Quel que soit celui qui t'engendra, c'est bien ta mère qui est ici : car je m'en aperçois, tu as bien la langue de ta mère.

LA REINE MARGUERITE. — Mais toi, tu ne res-

sembles ni à ton père ni à ta mère; mais tu es un réprouvé odieux et contrefait, marqué par la destinée pour être évité comme les crapauds venimeux et les lézards à la morsure terrible.

Richard. — Fer de Naples, recouvert d'or anglais, dont le père porte le titre de roi, absolument comme un canal serait appelé mer, oses-tu, sachant quelle est ton extraction, permettre à ta langue de dévoiler ton cœur bassement né?

Édouard. — Une coiffe de paille qui obligerait cette impudente mégère à se connaître vaudrait un prix de mille couronnes. Quoique ton époux puisse passer pour Ménélas, Hélène de Troie était plus belle que toi, et jamais le frère d'Agamemnon ne fut outragé par cette femme déloyale, comme ce roi l'est par toi. Son père porta la victoire jusqu'au cœur de la France, en dompta le roi, força le Dauphin à se courber. Si lui s'était marié selon son rang, il aurait pu conserver cette gloire jusqu'à ce jour; mais lorsqu'il fit entrer une mendiante dans son lit et honora ton pauvre père de son mariage, ce jour de soleil engendra pour lui une tempête qui balaya de France les victoires de son père, et souleva dans son pays la sédition contre sa couronne. En effet, quelle cause a engendré ce tumulte, si ce n'est ton orgueil? Si tu avais été douce, nos titres auraient tranquillement sommeillé, et par pitié pour le bon roi, nous aurions différé nos prétentions jusqu'à une autre époque.

Georges. —Mais lorsque nous vîmes que notre soleil faisait ton printemps, et que ce printemps ne nous portait pas de moisson, nous appliquâmes la hache à tes racines usurpatrices, et quoique son tranchant soit revenu contre nous plus d'une fois, sache cependant que puisque nous avons commencé à frapper, nous ne discontinuerons pas avant de t'avoir abattu, ou bien nous arroserons ta croissance de nos sangs fumants.

Édouard. — Et sur cette résolution, je te défie, ne voulant pas prolonger plus longtemps cette conférence, puisque tu refuses au bon roi la permission de parler. Sonnez, trompettes! que nos étendards sanglants se déploient! Ou bien la victoire, ou bien une tombe.

La reine Marguerite. — Arrête, Édouard....

Édouard.—Non, femme de dissensions, nous ne resterons pas davantage; ces paroles coûteront aujourd'hui la vie à dix mille hommes. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Un champ de bataille entre Towton et Saxton dans le Yorkshire.

Alarmes. Escarmouches. Entre WARWICK.

Warwick. — Épuisé du combat comme les coureurs de leur course, je vais m'étendre un peu ici pour respirer, car les coups que j'ai reçus et que j'ai rendus en grand nombre, ont dérobé leur force à mes membres robustes, et malgré tout, je suis obligé de me reposer un instant.

Entre ÉDOUARD *en courant.*

Édouard. — Souris, ciel béni! ou bien frappe, mort maudite! car ce monde me regarde de travers, et le soleil d'Édouard est recouvert d'un nuage.

Warwick. — Qu'est-ce donc, Monseigneur? qu'est-ce qui arrive? où en sont vos espérances?

Entre GEORGES.

Georges. — Notre chance est perdue, notre espoir s'est changé en triste désespoir; nos rangs sont brisés et la ruine nous poursuit : quel conseil donnez-vous? où fuirons-nous?

Édouard. — Inutile est la fuite, ils nous suivent avec des ailes; et nous sommes faibles et ne pouvons éviter la poursuite.

Entre RICHARD.

Richard. — Ah Warwick! pourquoi t'es-tu retiré? la terre altérée a bu le sang de ton frère, percé par la pointe d'acier de la lance de Clifford, et dans les souffrances de l'agonie, il a crié ces paroles pareilles à un glas funèbre que l'on entend au loin : « Warwick, venge-moi! frère, venge ma mort! » et avec ces paroles le noble gentilhomme a rendu l'âme sous le ventre de leurs coursiers qui trempaient leurs fanons dans son sang fumant.

Warwick. — Eh bien, alors, que la terre se soûle de notre sang! je tuerai mon cheval, car je ne veux pas fuir. Pourquoi restons-nous là, comme des femmes au faible cœur, à déplorer nos pertes, tandis que les ennemis font rage, et à regarder, comme si cette tragédie était jouée pour rire par des acteurs qui contreferaient des personnages réels? Ici, à genoux, je jure devant le Dieu du ciel, de ne jamais me reposer, de ne jamais me tenir en paix, jusqu'à ce que la mort ait fermé mes

Le père. Mais voyons : — est-ce là le visage de notre adversaire? Oh non, non, non, c'est mon fils unique!
(Acte II, sc. v.)

yeux, ou que la fortune m'ait donné vengeance avec bonne mesure !

Édouard. — O Warwick, je courbe mon genou devant toi, et j'enchaîne dans ce serment mon âme à la tienne ! O toi qui élèves et abats les rois, grand Dieu, avant que mes genoux se relèvent de la froide surface de la terre, je lève vers toi mes mains, mes yeux, mon cœur, en te conjurant, si telle est ta volonté, de donner ce corps comme une proie à mes ennemis, mais d'ouvrir cependant les portes de bronze de ton ciel, et de livrer un doux passage à mon âme pécheresse! Maintenant, Lords, prenons congé mutuellement jusqu'à notre prochaine réunion, où qu'elle se fasse, au ciel ou en enfer.

Richard. — Frère, donne-moi ta main, et toi, genlit Warwick, laisse-moi t'étreindre dans mes bras fatigués : moi qui ne pleurai jamais, je me fonds maintenant de douleur, de ce que l'hiver de la défaite ait pu ainsi couper court au printemps de notre fortune.

Warwick. — Partons, partons! Une fois encore, adieu, mes chers Lords.

Georges. — Allons cependant tous ensemble retrouver nos troupes, et donnons permission de fuir à ceux qui ne voudront pas rester; appelons ceux qui tiendront avec nous, nos colonnes, et promettons leur, si nous triomphons, les récompenses que les vainqueurs portent aux jeux olympiques. Cela pourra replanter le courage dans leurs cœurs ébranlés; car il y a encore espérance de vie et de victoire. Ne tardons pas davantage, partons d'ici immédiatement.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Une autre partie du champ de bataille.

Escarmouches. Entrent RICHARD *et* CLIFFORD.

RICHARD. — Maintenant, Clifford, je suis parvenu à te rencontrer seul : suppose que ce bras est pour le duc d'York, et celui-là pour Rutland. tous deux sont voués à leur vengeance, fusses-tu entouré d'un mur d'airain.

CLIFFORD. — Maintenant, je suis seul avec toi, Richard : voici la main qui a poignardé ton père York, et voilà la main qui a tué ton frère Rutland, et ici bat le cœur qui triomphe de leur mort, et qui encourage les mains qui ont tué ton père et ton frère à t'en faire autant. Là-dessus, en garde ! (*Ils combattent. Warwick entre ; Clifford s'enfuit.*)

RICHARD.— Parbleu, Warwick, traque quelque autre gibier ; pour moi je vais donner à ce loup une chasse à mort. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Une autre partie du champ de bataille.

Alarme. Entre LE ROI HENRI.

LE ROI HENRI. — Cette bataille ressemble à la guerre qui se passe au matin, lorsque les ténèbres mourantes luttent avec la lumière grandissante, à cette heure, que le berger, soufflant sur ses ongles, ne peut appeler ni jour parfait, ni parfaite nuit. Tantôt, l'action se porte ici, comme une mer puissante forcée par le flux de combattre avec le vent ; tantôt, elle se porte là, comme cette même mer que la furie du vent forcerait à se retirer : quelquefois le flot l'emporte, d'autrefois c'est le vent : maintenant c'est ce parti-ci qui a l'avantage, maintenant c'est celui-là ; tous deux luttent pour la victoire, poitrines contre poitrines, sans qu'aucun des deux soit vainqueur ou vaincu : tel est l'égal équilibre de cette guerre cruelle. Je vais m'asseoir ici sur ce tertre. Que la victoire soit à qui Dieu voudra ! car ma reine Marguerite, et Clifford aussi, m'ont chassé du combat en me grondant, et en jurant tous deux qu'ils avaient plus de chances lorsque je n'étais pas avec eux. Que je voudrais être mort ! Ah ! si le bon Dieu voulait que cela fût ! car qu'y a-t-il dans ce monde, si ce n'est la douleur et le deuil ? O Dieu ! il me semble qu'on serait heureux de mener la vie d'un simple berger ; de s'asseoir sur la colline, comme j'y suis assis maintenant, de tracer des cadrans avec précision, ligne par ligne, de regarder comment courent les minutes, puis de compter combien il en faut pour compléter une heure, en combien d'heures s'achève le jour, en combien de jours l'année arrive à son terme, combien d'années un homme mortel peut vivre : puis, cela une fois connu, de diviser ainsi le temps : j'ai tant d'heures à garder mon troupeau ; j'ai tant d'heures pour prendre mon repos ; j'ai tant d'heures à donner à la contemplation ; j'ai tant d'heures à donner à mes récréations ; il y a tant de jours que mes brebis sont allées au bélier ; dans tant de semaines les pauvres innocentes mettront bas ; dans tant d'années je couperai leur toison : ainsi les minutes, les heures, les jours, les mois et les années, iraient vers la fin qui leur fut assignée et mèneraient une tête blanche à une tombe paisible. Ah ! quelle vie serait celle-là ! comme elle serait douce ! comme elle serait aimable ! Est-ce que le buisson d'aubépine ne donne pas aux bergers qui surveillent leurs sots moutons une ombre plus douce que le dais aux riches broderies n'en donne aux rois qui craignent la trahison de leurs sujets ? Oh oui, plus douce, mille fois plus douce ! Et pour conclure : combien les simples fromages du berger, le breuvage froid et léger qu'il tire de sa bouteille de cuir, le sommeil qu'il a coutume de goûter sous l'ombre fraîche d'un arbre, toutes choses dont il jouit avec douceur et sécurité, l'emportent sur les délicatesses qui entourent un prince, sur les mets beaux à voir dans leurs plats d'or, sur le lit somptueux où il repose son corps, lorsque l'inquiétude, la méfiance, et la trahison l'enveloppent.

Alarme. Entre UN FILS *qui a tué son père, en portant son cadavre.*

LE FILS. — C'est un mauvais vent, celui qui souffle sans profiter à personne. Cet homme, que j'ai tué dans un combat corps à corps, est peut-être muni d'une provision d'écus, et moi qui par heureuse aventure suis à même de les lui enlever, il se peut qu'avant la nuit je sois obligé de les céder avec ma vie à quelque autre, comme cet homme mort me les cède. — Quel est cet homme ? Oh ! Dieu, c'est la figure de mon père que j'ai tué sans le connaître dans cec ombat. Oh ! quels temps malheureux que ceux qui engendrent de tels événements ! La presse du roi m'a conduit de Lon-

dres ici ; mon père, qui était un homme du comte de Warwick, pressé par son maître, a marché pour le parti d'York ; et moi qui ai reçu de lui ma vie, avec les mains qu'il m'avait données, je l'ai privé de la vie. Pardonnez-moi, mon Dieu, je ne savais pas ce que je faisais ! et pardonne-moi, mon père, car je ne t'ai pas reconnu ! mes pleurs vont laver tes blessures saignantes ; plus une parole jusqu'à ce qu'elles aient coulé jusqu'à la dernière.

Le roi Henri. — O lamentable spectacle ! ô jours sanglants ! Tandis que les lions se disputent et se battent pour la possession de leurs antres, les pauvres agneaux innocents pâtissent de leur inimitié. Pleure, malheureux homme, je te donnerai larme pour larme ; que nos cœurs et nos yeux, semblables à la guerre civile, soient obscurcis par le nuage des larmes, et éclatent sous la charge trop forte de la douleur.

Entre un père *qui a tué son fils, en traînant le corps.*

Le père. — Toi qui m'as si vigoureusement résisté, donne-moi ton or, si tu as de l'or ; car je l'ai acheté au prix de cent coups. — Mais voyons : — est-ce là le visage de notre adversaire ? Oh non, non, non, c'est mon fils unique ! O mon enfant, s'il te reste un peu de vie, lève sur moi ton œil ! Vois, vois, quelles ondées de larmes soulevées par le vent de la tempête de mon cœur tombent sur tes blessures qui tuent mes yeux et mon cœur ! O Dieu, ayez pitié de ce siècle misérable ! Quels événements cruels, sanguinaires, anarchiques, quelles méprises contre nature, cette querelle meurtrière engendre chaque jour ! O mon enfant, ton père te donna la vie trop tôt, et il s'est aperçu trop tard qu'il te privait de la vie !

Le roi Henri. — Malheur sur malheur ! Douleur qui excède la douleur ordinaire ! Oh ! si ma mort pouvait mettre fin à ces accidents lamentables ! Oh ! pitié, pitié, ciel clément, pitié ! Sur son visage sont la rose rouge et la rose blanche, fatales couleurs de nos maisons en lutte : son sang pourpre ressemble bien à l'une, ses pâles joues présentent bien l'image de l'autre : se flétrisse une de vous, et que l'autre fleurisse ! si vous luttez, des milliers d'existences doivent se flétrir.

Le fils. — Comme ma mère va m'accabler de reproches pour la mort de mon père, m'accabler sans pouvoir jamais s'apaiser !

Le père. — Quelles mers de larmes va répandre ma femme sur la mort de son fils, sans pouvoir jamais s'apaiser !

Le roi Henri. — Comme la patrie pour ces douloureux événements va maudire son roi, sans en être soulagée !

Le fils. — Jamais fils regretta-t-il autant la mort d'un père ?

Le père. — Jamais père pleura-t-il autant un fils ?

Le roi Henri. — Jamais roi fut-il autant affligé des douleurs de ses sujets ? Grand est votre chagrin, le mien l'est dix fois davantage.

Le fils. — Je vais t'emporter d'ici en un endroit où je pourrai pleurer à mon aise. (*Il sort avec le corps.*)

Le père. — Ces bras seront ton linceul, et mon cœur, mon doux enfant, sera ton sépulcre, car ton visage ne s'effacera jamais de mon cœur ; les soupirs de ma poitrine seront ton glas de mort, et ton père se montrera aussi prodigue de rites funèbres pour toi seul, son unique enfant, que Priam le fut pour tous ses vaillants fils. Je vais t'emporter d'ici : combatte qui voudra, car j'ai tué celui dont la vie m'était sacrée. (*Il sort avec le corps.*)

Le roi Henri. — Hommes au cœur triste, accablés par la douleur, ici est assis un roi plus à plaindre que vous ne l'êtes.

Alarmes. Escarmouches. Entrent LA REINE MARGUERITE, LE PRINCE DE GALLES *et* EXETER.

Le prince Édouard. — Fuyez, mon père, fuyez ! car tous vos amis sont en fuite, et Warwick fait rage comme un taureau furieux : fuyons ! car la mort nous donne la chasse.

La reine Marguerite. — Montez à cheval, Monseigneur ; à Berwick, en toute hâte : Édouard et Richard, comme un couple de lévriers qui tiennent l'œil sur le lièvre timide qui s'enfuit, sont à nos talons, les yeux féroces et étincelants de colère, l'acier sanglant dans leurs mains crispées de colère : par conséquent, fuyons.

Exeter. — Fuyez, car la vengeance accourt avec eux ; ne vous attardez pas à demander des explications, faites hâte ; ou bien suivez-moi, je passe devant.

Le roi Henri. — Allons, prends-moi avec toi, mon bien cher Exeter : ce n'est pas que je crai-

gne de rester, mais je me fais un bonheur d'aller où le veut la reine. En avant! partons! (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

Une autre partie du champ de bataille.

Alarme prolongée. Entre CLIFFORD *blessé.*

Clifford. — Voici que finit mon flambeau, oui, voici qu'il finit, ce flambeau qui, tant qu'il dura, donna sa lumière au roi Henri. O Lancastre, je crains ton renversement plus que je ne crains la séparation de mon corps et de mon âme! Mon affection et la crainte que j'inspirais t'attachaient beaucoup de partisans; mais maintenant que je tombe, ton parti aux pièces grossièrement soudées va se fondre, et affaiblissant Henri, il ira fortifier York l'arrogant sans droits. Le commun peuple s'attroupe comme le font les mouches en été, et où volent les mouches sinon vers le soleil? et qui brille maintenant sinon les ennemis de Henri? O Phœbus, si tu n'avais jamais consenti à laisser Phaéton diriger tes coursiers de feu, ton char de flamme n'aurait jamais brûlé la terre! et toi, Henri, si tu avais gouverné comme les rois doivent le faire, ou comme ton père et ton grand-père l'avaient fait, sans céder de terrain à la maison d'York, ils ne se seraient jamais rassemblés comme des mouches en été; moi, et dix mille autres dans ce malheureux royaume, nous n'aurions pas laissé de veuves pour pleurer nos morts, et tu serais resté paisiblement assis sur ton trône en cette journée-ci. En effet, qu'est-ce qui favorise les mauvaises herbes sinon la douceur de l'air? et qu'est-ce qui enhardit les voleurs sinon une trop grande mansuétude? Inutiles sont les plaintes, et sans remède mes blessures; je ne puis fuir d'aucun côté et je n'ai pas de force pour m'enfuir; l'ennemi est sans merci et n'aura pas pitié; car je n'ai mérité de leur part aucune pitié. L'air a pénétré dans mes blessures mortelles, et une trop grande effusion de sang me fait évanouir. Venez, York et Richard, Warwick et les autres, j'ai percé les cœurs de vos pères, percez ma poitrine. (*Il s'évanouit.*)

Alarme et retraite. Entrent ÉDOUARD, GEORGES, RICHARD, MONTAGUE, WARWICK *et des soldats.*

Édouard. — Respirons, maintenant, Lords : une heureuse fortune nous invite à nous reposer, et adoucit par des regards de paix le visage irrité de la guerre. Un détachement poursuit la reine à l'âme sanguinaire qui a conduit le calme Henri tout roi qu'il est, comme une voile gonflée par une brise turbulente pousse de force un gros navire à fendre les vagues. Mais, pensez-vous, Lords, que Clifford se soit enfui avec eux?

Warwick. — Non, il est impossible qu'il puisse échapper; car quoique je dise ces paroles en sa présence, votre frère Richard l'a rendu bon pour la tombe, et en quelque lieu qu'il soit, à coup sûr, il est mort. (*Clifford gémit et meurt.*)

Édouard. — Quel est celui dont l'âme prend ce déchirant congé?

Richard. — C'est un gémissement sinistre, comme l'adieu de la vie au moment où la mort la saisit.

Édouard. — Voyez quel il est, et qu'il soit ami ou ennemi, maintenant que la bataille est finie, traitez-le avec humanité.

Richard. — Révoque cette sentence de clémence, car c'est Clifford, qui, non content de mutiler la branche en coupant le jeune Rutland lorsqu'il commençait à pousser ses feuilles, a frappé de son couteau meurtrier la racine d'où ce tendre rejeton avait doucement jailli, je veux dire le duc d'York, notre royal père.

Warwick. — Faites enlever des portes d'York, la tête, la tête de votre père que Clifford y avait posée, et que la sienne y prenne sa place : il faut rendre outrage pour outrage.

Édouard. — Apportez ici ce fatal oiseau de malheur de notre maison, qui ne chantait rien que mort pour nous et les nôtres : maintenant la mort arrêtera ses cris sinistres et menaçants, et sa langue aux prophéties de malheur ne parlera plus. (*Des soldats enlèvent le corps.*)

Warwick. — Je crois qu'il a perdu toute connaissance. Réponds, Clifford, sais-tu qui te parle? La mort aux noires ténèbres obscurcit les rayons de sa vie; et il ne nous voit pas, et n'entend pas ce que nous disons.

Richard. — Oh, s'il le pouvait! et peut-être qu'il le peut : peut-être dissimule-t-il par politique, pour éviter des invectives amères comme celles dont il accabla notre père au moment de sa mort.

Georges. — Si tu le crois, tourmente-le par des paroles insultantes.

Richard. — Clifford, demande merci et n'obtiens pas de grâce!

WARWICK. Clifford, invente des excuses pour tes crimes!

GEORGES. Pendant que nous inventerons de cruelles tortures pour tes crimes.

RICHARD. Tu aimas York, et je suis le fils d'York.

(Acte II, sc. VI.)

Édouard. — Clifford, repens-toi dans une pénitence inutile!

Warwick. — Clifford, invente des excuses pour tes crimes!

Georges. — Pendant que nous inventerons de cruelles tortures pour tes crimes.

Richard. — Tu aimas York, et je suis le fils d'York.

Édouard. — Tu as eu pitié de Rutland, j'aurai pitié de toi.

Georges. — Où est le capitaine Marguerite pour vous défendre maintenant?

Warwick. — Ils se moquent de toi, Clifford! jure comme c'était ta coutume.

Richard. — Comment! pas un juron! En ce cas le monde va bien mal, puisque Clifford n'a pas un juron au service de ses amis. Je reconnais à cela qu'il est mort; et sur mon âme, si cette main droite pouvait lui acheter deux heures de vie, et me permettre ainsi de le railler à toute outrance, cette autre main la couperait, et avec le sang qui en jaillirait j'étoufferais le scélérat dont les sangs d'York et du jeune Rutland n'ont pu étancher la soif inextinguible.

Warwick. — Oui, mais il est mort : coupez la tête du traître, et élevez-la à la place où est fixée celle de votre père. Et maintenant marchons triomphalement sur Londres pour t'y faire couronner roi souverain d'Angleterre. De là, Warwick traversera la mer pour se rendre en France, et demandera Madame Bonne pour en faire ta reine. Tu seras ainsi solidement assis sur les deux pays, et une fois que tu auras la France pour amie, tu ne craindras plus l'ennemi dispersé qui cherche à se relever; car bien que leur aiguillon ne puisse plus guère blesser, attends-toi à les entendre bourdonner pour importuner tes oreilles. J'assisterai d'abord à ton couronnement, et puis, s'il plaît à mon Seigneur, je traverserai la mer pour me rendre en Bretagne et arranger ce mariage.

Édouard. — Qu'il en soit comme il te plaira, mon cher Warwick, car j'appuie mon trône à ton épaule, et jamais je n'exécuterai aucune chose, sans avoir d'abord obtenu tes conseils et ton consentement. Richard, je te créerai duc de Glocester, et toi, Georges, duc de Clarence; toi, Warwick, tu feras et déferas à ton gré, comme nous-même.

Richard. — Fais-moi duc de Clarence, et fais Georges duc de Glocester; car le duché de Glocester est trop fatal.

Warwick. — Ta, ta, c'est une remarque puérile · Richard, sois duc de Glocester. Maintenant, à Londres, pour prendre possession de ces honneurs! (*Ils sortent.*)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une chasse dans le nord de l'Angleterre.

Entrent deux gardes-chasse *avec des arbalètes à la main.*

Premier garde-chasse. — Nous allons nous blottir dans cet épais fourré, car les daims vont venir tout à l'heure dans cette clairière; nous prendrons notre poste d'observation sous ce couvert, et nous pourrons abattre ainsi le plus beau de tous les daims.

Second garde-chasse. — Je me tiendrai au-dessus de la colline, en sorte que nous pourrons tirer tous deux.

Premier garde-chasse. — Cela ne se peut pas, le bruit de ton arbalète fera fuir le troupeau, et alors mon coup est perdu. Tenons nous ici, et visons le plus beau : pour que le temps ne nous paraisse pas long, je te raconterai ce qui m'arriva un jour à cette même place où nous nous proposons maintenant de nous tenir.

Second garde-chasse. — Voici venir un homme; attendons qu'il ait passé.

Entre LE ROI HENRI *déguisé, avec un livre de prières.*

Le roi Henri. — Je me suis échappé d'Écosse, par pur amour, pour saluer ma patrie de mes regards désireux de la revoir. Non, Harry, Harry, cette terre n'est pas tienne; ta place est remplie, ton sceptre t'a été arraché, le baume dont tu avais été oint a été essuyé de ta tête; nul genou courbé ne t'appellera maintenant César; nuls humbles solliciteurs ne s'empresseront pour te parler de leurs droits; non, pas un homme ne viendra chercher redressement auprès de toi, car comment pourrais-je les aider, moi qui ne peux pas m'aider moi-même.

Premier garde-chasse. — Parbleu, voici un daim dont la peau vaut les gages d'un garde-chasse, car c'est le *quondam* roi : saisissons-le.

Le roi Henri. — Résignons-nous à ces amères infortunes, car les sages disent que c'est le plus sage parti.

Second garde-chasse. — Pourquoi tardons-nous? mettons les mains sur lui.

Premier garde-chasse. — Attends quelques minutes; écoutons encore un peu.

Le roi Henri. — Ma reine et mon fils sont allés en France demander du secours, et à ce que j'apprends, Warwick, le grand chef, y est allé aussi pour demander la sœur du roi de France, comme femme d'Édouard · si cette nouvelle est vraie, vos peines sont bien perdues, ma pauvre reine et mon pauvre fils; car Warwick est un orateur insinuant, et Louis est un prince qu'on gagne trop facilement avec des paroles émouvantes. Mais à ce compte, Marguerite, il est vrai, pourrait le gagner, car c'est une femme très à plaindre : ses soupirs battront en brèche sa poitrine ; ses pleurs pénétreraient un cœur de marbre, le tigre s'adoucirait lorsqu'elle se lamente, et Néron se sentirait saisi de remords en entendant ses plaintes, en voyant la pluie de ses larmes. Oui, mais elle est venue pour demander; Warwick pour donner : elle, du côté gauche, implore des secours pour Henri; lui, du côté droit, demande une femme pour Édouard. Elle pleure, et dit que son Henri est déposé; lui sourit, et dit que son Édouard est installé; si bien, qu'elle, la pauvre malheureuse, ne peut plus parler à force de douleur, tandis que Warwick décline son titre, atténue l'injustice, produit des arguments d'une grande force, et pour conclusion l'emporte sur elle, et obtient du roi la promesse de sa sœur, et tout ce qui sera capable de fortifier et de soutenir le trône du roi Édouard. O Marguerite! c'est ainsi que les choses se passeront, et toi, pauvre âme, de même que tu seras venue seule, tu seras alors abandonnée.

Second garde-chasse. — Qui es-tu, dis-moi, toi qui parles des rois et des reines?

Le roi Henri. — Plus grand que je ne parais, et moins grand que je ne suis né : mais en tout cas je suis un homme, car je ne pourrais être moins; les hommes parlent des rois, pourquoi ne parlerais-je pas d'eux, moi aussi?

Second garde-chasse. — Oui, mais tu parles comme si tu étais un roi.

Le roi Henri. — Je suis en effet un roi, en esprit, et c'est assez.

Second garde-chasse. — Mais si tu es un roi, où est ta couronne?

Le roi Henri. — Ma couronne est dans mon cœur, non sur ma tête; elle n'est pas ornée de diamants et de pierres de l'Inde, elle n'est pas faite pour être vue; ma couronne s'appelle contentement, couronne dont les rois jouissent rarement.

Second garde-chasse. — Bon, si vous êtes un roi couronné de contentement, vous, votre couronne et votre contentement, vous devez être contents de venir avec nous; car nous vous croyons le roi qu'a déposé le roi Édouard, et comme nous sommes sous serment ses très-fidèles sujets, nous vous arrêtons comme son ennemi.

Le roi Henri. — Mais n'avez-vous encore jamais violé de serment juré?

Second garde-chasse. — Non, jamais un serment pareil, et nous ne voulons pas commencer aujourd'hui.

Le roi Henri. — Où demeuriez-vous, lorsque j'étais roi d'Angleterre?

Second garde-chasse. — Ici, dans ce pays, où nous résidons maintenant.

Le roi Henri. — Je fus sacré roi à neuf mois, mon père et mon grand-père étaient rois, et vous aviez juré d'être pour moi des sujets fidèles; dites-moi donc si vous n'avez pas violé vos serments?

Premier garde-chasse. — Non, car nous n'avons eu à être vos sujets que le temps où vous avez été roi.

Le roi Henri. — Comment! suis-je mort? est-ce que je n'ai plus le souffle de la vie? Ah, hommes simples, vous ne savez pas ce que vous jurez!

Voyez, je souffle cette plume loin de mon visage, et l'air me la renvoie; elle obéit à mon haleine lorsque je souffle; elle cède à un autre vent lorsqu'il souffle, toujours commandée par la brise la plus forte; telle est l'image de votre légèreté, hommes vulgaires. Mais ne violez pas vos serments; car ma douce intercession ne cherchera pas à vous rendre coupables de ce péché. Allons où vous voudrez, le roi consent à être commandé; soyez des rois, vous; commandez et j'obéirai.

Premier garde-chasse. — Nous sommes les fidèles sujets du roi, du roi Édouard.

Le roi Henri. — Vous redeviendriez aussi de fidèles sujets pour Henri, s'il était assis sur le trône comme le roi Édouard.

Premier garde-chasse. — Nous vous sommons, au nom de Dieu et du roi, de venir avec nous devant les officiers.

Le roi Henri. — Au nom de Dieu, ouvrez la marche; que le nom de votre roi soit obéi; ce que Dieu voudra, que votre roi l'accomplisse, et moi je céderai humblement à ce qu'il voudra. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Londres — Un appartement dans le palais.

Entrent LE ROI ÉDOUARD, GLOCESTER, CLARENCE, *et* LADY GREY.

Le roi Édouard. —Frère de Glocester, le mari de cette dame, Sir John Grey, fut tué à la bataille de Saint-Albans, et ses terres furent alors saisies par le vainqueur : elle demande aujourd'hui à rentrer en possession de ces terres, et nous ne pouvons avec justice repousser sa requête, puisque le digne gentilhomme a perdu la vie dans la querelle de la maison d'York.

Glocester. — Votre Altesse fera bien de lui accorder sa requête; ce serait un déshonneur que de la refuser.

Le roi Édouard. — En effet, ce ne serait pas moins que le déshonneur; cependant j'attendrai encore un peu.

Glocester, *à part à Clarence.* — Oui dà, en est-il ainsi? Je vois que la Dame aura une chose à accorder, avant que le roi lui accorde son humble requête.

Clarence, *à part à Glocester.* — Il connaît le gibier : comme il observe bien le vent!

Glocester, *à part à Clarence.* — Silence!

Le roi Edouard. — Veuve, nous examinerons votre requête; venez à un autre moment pour connaître notre décision.

Lady Grey. — Très-gracieux Seigneur, je ne puis attendre : plairait-il à Votre Altesse de me donner une réponse maintenant : quel que soit votre bon plaisir, je m'y soumettrai.

Glocester, *à part.* — Oui dà, veuve? en ce cas, je vous garantis toutes vos terres, si vous pouvez faire votre plaisir du sien. Combattez plus serré, ou sur ma foi, vous allez attraper un coup.

Clarence, *à part à Glocester.* — Je ne crains pas pour elle, à moins qu'elle ne tombe.

Glocester. — Dieu le défende! en ce cas il aurait sur elle l'avantage de la position.

Le roi Édouard. — Combien as-tu d'enfants, veuve, dis-moi?

Clarence, *à part à Glocester.* — Je crois qu'il a l'intention de lui demander un enfant.

Glocester, *à part à Clarence.* — Parbleu, je veux être fouetté, s'il ne lui en donnait pas plutôt deux.

Lady Grey. — Trois, mon très-gracieux Seigneur.

Glocester. — Vous en aurez quatre, si vous voulez vous laisser diriger par lui.

Le roi Édouard. — Ce serait pitié qu'ils perdissent les biens de leur père.

Lady grey. — Ayez pitié alors, redouté Seigneur, et accordez-moi ma demande.

Le roi Édouard. — Lords, laissez-nous seuls en liberté; je veux mettre à l'épreuve l'esprit de cette veuve.

Glocester, *à part.*— Oui, donnez-vous du bon temps en liberté, car vous garderez cette liberté, jusqu'au jour seulement où la jeunesse vous demandera la liberté de s'en aller et vous laissera en liberté avec vos béquilles. (*Glocester et Clarence se tiennent à l'écart.*)

Le roi Édouard. — Dites-moi maintenant, Madame, vous aimez vos enfants?

Lady Grey. — Oui, aussi tendrement que moi-même.

Le roi Édouard. — Et ne feriez-vous pas beaucoup pour les rendre heureux?

Lady Grey. — Pour les rendre heureux, je supporterais tout malheur.

Le roi Édouard. — Eh bien alors, acquérez les terres de votre mari pour les rendre heureux.

Lady Grey. — C'est pour cela que je suis venue auprès de Votre Majesté.

tions en reproduisant ici une lettre que M. Guizot nous a fait l'honneur de nous adresser :

« Vous avez entendu dire, messieurs, que, depuis plusieurs années, je me donne le paternel plaisir de raconter l'histoire de France à mes petits-enfants, et vous me demandez si je n'ai pas dessein de publier ces études de famille sur la grande vie de notre patrie. Telle n'avait pas été d'abord ma pensée; c'était de mes petits-enfants, et d'eux seuls, que je me préoccupais. J'avais à cœur de leur faire vraiment comprendre notre histoire et de les y intéresser en satisfaisant à la fois leur intelligence et leur imagination, en la leur montrant à la fois claire et vivante. Toute histoire, celle de la France surtout, est un vaste et long drame où les événements s'enchaînent selon des lois déterminées, et dont les acteurs jouent des rôles qu'ils n'ont pas reçus tout faits ni appris par cœur, et qui sont les résultats, non-seulement de leur situation native, mais de leur propre pensée et de leur propre volonté. Il y a, dans l'histoire des peuples, deux séries de causes à la fois essentiellement diverses et intimement unies; les causes naturelles, qui président au cours général des événements, et les causes libres, qui viennent y prendre place. Les hommes ne font pas toute l'histoire : elle a des lois qui lui viennent de plus haut; mais les hommes sont, dans l'histoire, des êtres actifs et libres qui y produisent des résultats et y exercent une influence dont ils sont responsables. Les causes fatales et les causes libres, les lois déterminées des événements et les actes spontanés de la liberté humaine, c'est à l'histoire tout entière. C'est dans la reproduction fidèle de ces deux éléments que consistent la vérité et la moralité de ces récits.

« Je n'ai jamais été plus frappé de ce double caractère de l'histoire qu'en la racontant à mes petits-enfants. Quand j'ai commencé avec eux ces leçons, ils y prenaient d'avance un vif intérêt, et ils m'écoutaient avec un bon vouloir sérieux; mais quand ils ne saisissaient pas bien le lien prolongé des événements, ou quand les personnages historiques ne devenaient pas, pour eux, des êtres réels et libres, dignes de sympathie ou de réprobation, quand le drame ne se développait pas devant eux clair et animé, je voyais leur attention inquiète ou languissante; ils avaient besoin à la fois de lumière et de vie; ils voulaient être éclairés et émus, instruits et amusés

« En même temps que la difficulté de satisfaire à ce double désir se faisait vivement sentir à moi, j'y découvrais plus de moyens et plus de chances de succès que je ne l'avais prévu d'abord pour faire comprendre à mes jeunes auditeurs l'histoire de France dans sa complication et sa grandeur. Quand Corneille a dit :

.... aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années,

il a dit vrai pour l'intelligence comme pour la valeur. Quand une fois ils sont bien éveillés et donnent vraiment leur attention, les jeunes esprits sont plus sérieux et plus capables qu'on ne le croit de tout comprendre. Pour bien expliquer à mes petits-enfants le lien des événements et l'influence des personnages historiques, j'ai été conduit quelquefois à des considérations très-grandes et à des études de caractères assez approfondies. J'ai presque toujours été, en pareil cas, non-seulement bien compris, mais vivement goûté. J'en ai fait l'épreuve dans le tableau du règne et le portrait du caractère de Charlemagne; les deux grands desseins de ce grand homme, qui a réussi dans l'un et échoué dans l'autre, ont été, de la part de mes jeunes auditeurs, l'objet d'une attention très-soutenue et d'une compréhension très-nette. Les jeunes esprits ont plus de portée qu'on n'est enclin à le présumer, et peut-être les hommes feraient-ils bien quelquefois d'être aussi sérieux dans leur vie que les enfants le sont dans leurs études.

« Pour atteindre le but que je me proposais, j'ai toujours pris soin de rattacher mes récits ou mes réflexions aux grands événements ou aux grands personnages de l'histoire. Quand on veut étudier et décrire scientifiquement un pays, on le parcourt dans toutes ses parties et en tout sens; on visite les plaines comme les montagnes, les villages comme les cités, les recoins obscurs comme les lieux célèbres; ainsi procèdent un géologue, un botaniste, un archéologue, un statisticien, un érudit. Mais quand on veut surtout connaître les principaux traits d'une contrée, ses contours fixes, ses formes générales, ses aspects spéciaux, ses grands chemins, on monte sur les hauteurs; on se place aux points d'où l'on saisit le mieux l'ensemble et la physionomie du pays. Ainsi il faut procéder dans l'histoire, quand on ne veut ni la réduire au squelette d'un abrégé ni l'étendre aux longues dimensions d'un travail d'érudition.

Les grands événements et les grands hommes sont les points fixes et les sommets de l'histoire; c'est de là qu'on peut la considérer dans son ensemble et la suivre dans ses grandes voies. En la racontant à mes petits-enfants, je me suis quelquefois attardé dans quelque anecdote particulière où je trouvais le moyen de mettre en vive lumière l'esprit dominant du temps ou les mœurs caractéristiques des populations; mais, sauf ces rares exceptions, c'est toujours dans les grands faits et les grands personnages historiques que je me suis établi pour en faire, dans mes récits, ce qu'ils ont été dans la réalité, le centre et le foyer de la vie de la France.

« Je n'avais pris d'abord, en donnant ces leçons, que de courtes notes de dates et de noms propres. Quand on m'a donné lieu de croire qu'elles pouvaient avoir pour d'autres enfants que les miens, et même, m'a-t-on dit, pour d'autres que des enfants, quelque utilité et quelque intérêt, j'ai entrepris de les rédiger telles que je les avais développées à mes jeunes auditeurs. Je vous enverrai, messieurs, quelques portions de ce travail, et si, en effet, il vous paraît opportun d'étendre le cercle auquel il a été d'abord destiné, je vous confierai très-volontiers le soin de sa publication.

« Recevez, messieurs, l'assurance de mes sentiments les plus distingués,

GUIZOT.

« Val-Richer, décembre 1870. »

Quel admirable enseignement pour la jeunesse que « *la grande vie de notre patrie* » racontée dans cette langue claire, ferme et imagée, avec cette sûreté de méthode, cette justesse d'appréciation, cette attention scrupuleuse à ne rien laisser qui ne puisse être facilement compris!

Ce sont là des qualités précieuses pour les lecteurs de tout âge; aussi l'auteur prévoit-il que ses leçons auront quelque utilité « *même pour d'autres que pour des enfants.* » Les femmes, les gens du monde, les érudits eux-mêmes tiendront à lire un livre où ils retrouveront, au milieu d'un récit exact et vivant, la science profonde et la hauteur de vues de l'historien de *la Civilisation en Europe et en France*, de l'homme d'État auquel, durant bien des années, nul dans notre pays n'a contesté le premier rang.

Nous nous sommes donc empressés d'accepter l'honneur d'éditer une œuvre utile à des lecteurs si divers et appelée à répandre tant d'idées justes et fécondes, et nous tiendrons à ce qu'elle soit publiée avec tout le soin qu'elle mérite.

CONDITIONS

ET MODE DE PUBLICATION.

L'Histoire de France racontée à mes petits-enfants formera trois volumes grand in-8, imprimés par M. Raçon, dont le goût et l'habileté sont bien connus, et illustrés de plus de cent gravures d'après de magnifiques dessins dans lesquels M. A. de Neuville a montré sous un nouvel aspect son talent aussi correct que dramatique. Ces gravures représenteront des scènes et des personnages historiques, des portraits, des costumes, des monuments; les éléments en seront puisés aux meilleures sources.

Les trois volumes se composeront de 80 à 100 livraisons; chaque livraison, illustrée d'au moins une grande gravure, contient 16 pages et est protégée par une couverture.

Le prix de la livraison est de 50 centimes.

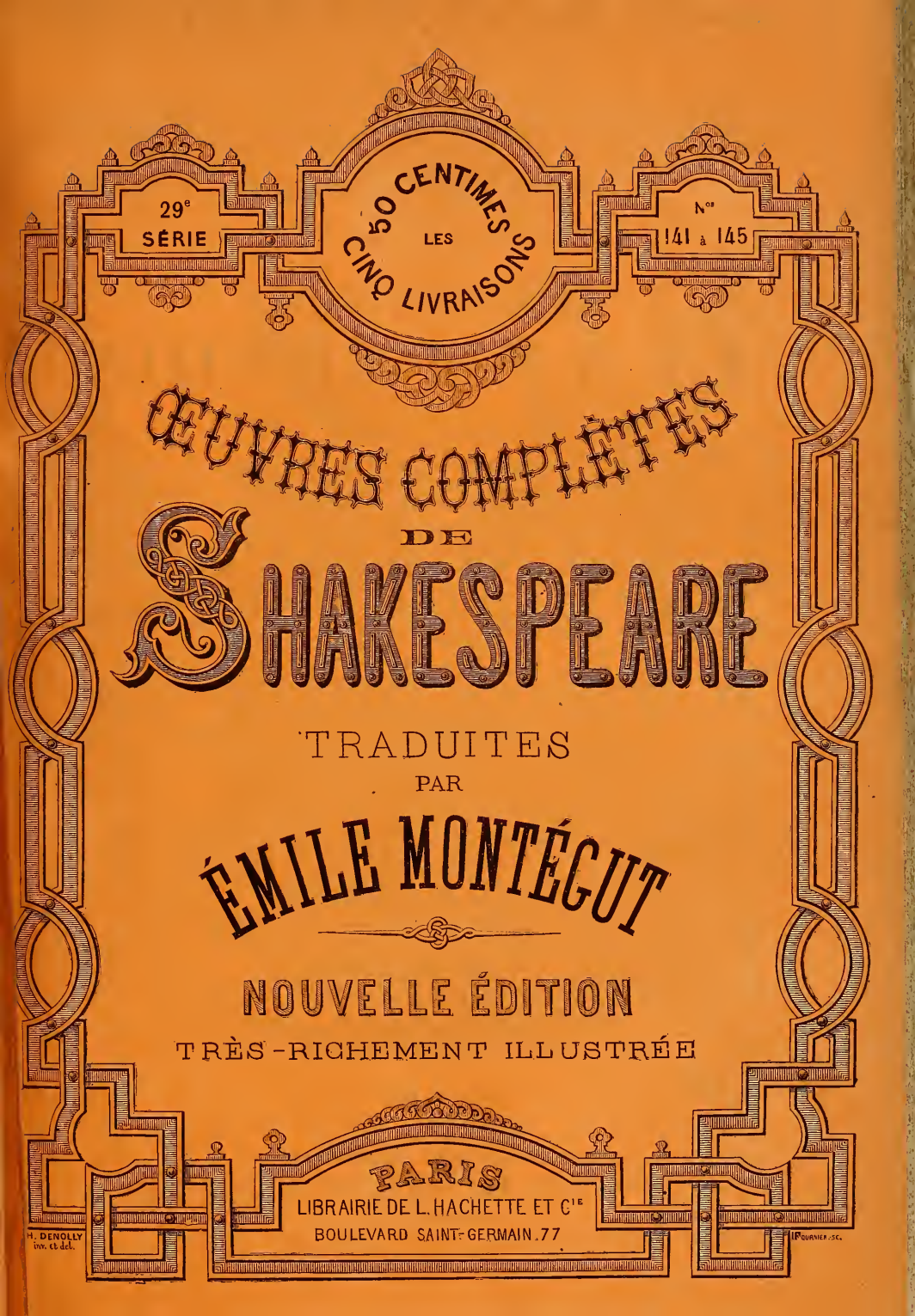
Il paraît une livraison par semaine.

Les tomes I et II sont en vente.

Chaque volume se vend séparément, broché, 18 fr. — Richement relié, avec fers spéciaux, dos en maroquin, plats en toile, tranches dorées, 25 fr.

HACHETTE ET Cie

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.


29e SÉRIE
50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS
Nos 141 à 145
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SHAKESPEARE
TRADUITES
PAR
ÉMILE MONTÉGUT
NOUVELLE ÉDITION
TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE
PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77
H. DENOLLY inv. et del.
FOURNIER sc.

NOUVELLES PUBLICATIONS

POUR LES

ÉTRENNES DE 1869

PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

ÉDITIONS DE GRAND LUXE

LE PURGATOIRE ET LE PARADIS

DE

DANTE ALIGHIERI

CONTENANT LA TRADUCTION FRANÇAISE DE P. A. FIORENTINO, LE TEXTE ITALIEN ET 60 GRANDES COMPOSITIONS DE GUSTAVE DORÉ

Un magnifique volume in-folio, cartonné richement, 100 fr. — La reliure dos en maroquin, plats en toile, tranches dorées, se paye en sus, 20

LE PURGATOIRE ET LE PARADIS

AVEC LE TEXTE ITALIEN ET SANS LA TRADUCTION FRANÇAISE

ET LES 60 GRANDES COMPOSITIONS DE GUSTAVE DORÉ

Un volume in-folio, cartonné, 100 fr. — Relié *comme ci dessus*, 120 fr.

Il a été tiré CENT EXEMPLAIRES numérotés de ces deux éditions sur papier spécial et en deux volumes contenant : le premier LE PURGATOIRE, et le second LE PARADIS.

Prix de chaque volume cartonné richement, 100 fr. — Relié, 120 fr.

Cette publication fait suite à *l'Enfer* et complète la *Divine comédie* illustrée par GUSTAVE DORÉ.

VIVIANE—GENIÈVRE

DEUX POËMES D'ALFRED TENNYSON

AVEC 17 GRAVURES SUR ACIER D'APRÈS LES DESSINS DE GUSTAVE DORÉ

Chaque poëme forme un magnifique volume in-folio, richement cartonné, 25 fr.—Ces poëmes font suite à *Elaine*.

Format in-4

VOYAGE

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUI

DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE

PAR PAUL MARCOY

ILLUSTRÉ D'ENVIRON 400 GRAVURES SUR BOIS PAR RIOU

Et accompagné de 20 cartes

Deux magnifiques volumes : brochés, 50 fr. — La reliure, dos en maroquin, tranches dorées, se paye en sus, 12 fr.

LADY GREY. Non, en ce cas, Monseigneur, ma sollicitation est finie
(Acte III, sc. II.)

Le roi Édouard. — Je vais vous dire comment ces terres peuvent être acquises.

Lady Grey. — En le faisant, vous m'enchaînerez au service de Votre Majesté.

Le roi Édouard. — Quel service me rendrez-vous, si je les leur donne?

Lady Grey. — N'importe lequel de ceux que je puis vous rendre qu'il vous plaira de me commander.

Le roi Édouard. — Mais vous opposerez des exceptions à ma générosité.

Lady Grey. — Non, mon gracieux Seigneur, à moins que je ne puisse faire ce que vous me demanderez.

Le roi Édouard. — Oui, mais tu peux faire ce que j'ai l'intention de te demander.

Lady Grey. — En ce cas je ferai ce que Votre Grâce me commandera.

Glocester, *à part à Clarence.* — Il la travaille dur, et à force de pluie le marbre s'use.

Clarence, *à part à Glocester.* — Elle est rouge comme le feu : parbleu, sa cire ne peut manquer de fondre bientôt.

Lady Grey. — Pourquoi Monseigneur s'arrête-t-il? n'apprendrai-je pas ce que je dois faire?

Le roi Édouard. — C'est une tâche aisée ; il ne s'agit que d'aimer un roi.

Lady Grey. — C'est une tâche accomplie déjà, car je suis une sujette.

Le roi Édouard. — Eh bien alors, je te rends volontiers les terres de ton mari.

Lady Grey. — Je prends mon congé avec mille et mille remerciements.

Glocester, *à part.* — Le marché est fait; elle le scelle par une révérence.

Le roi Édouard. — Mais arrête; ce sont les fruits de l'amour dont j'entends parler.

Lady Grey. — Ce sont aussi les fruits de l'amour dont j'entends parler, mon affectionné Souverain.

Le roi Édouard. — Oui, mais dans un autre sens, je le crains. Quel genre d'amour crois-tu que je sollicite si vivement?

Lady Grey. — Mon amour jusqu'à la mort, mes humbles remerciements, mes prières, ce genre d'amour que sollicite la vertu, et qu'accorde la vertu.

Le roi Édouard. — Non, sur ma foi, ce n'est pas ce genre d'amour que j'entends.

Lady Grey. — Alors votre pensée n'est pas celle que je vous prêtais.

Le roi Édouard. — Mais maintenant il vous est facile de découvrir en partie ma pensée.

Lady Grey. — Mon âme n'accordera jamais la chose à laquelle il me semble que Votre Altesse aspire, si je la devine bien.

Le roi Édouard. — Pour te parler nettement, j'aspire à coucher avec toi.

Lady Grey. — Pour vous parler nettement, j'aimerais mieux coucher en prison.

Le roi Édouard. — En ce cas, tu n'auras pas les terres de ton mari.

Lady Grey. — Eh bien alors, mon honneur sera mon douaire, car je ne les achèterai pas à ce prix.

Le roi Édouard. — Vous faites par là un très-grand tort à vos enfants.

Lady Grey. — Par là, Votre Altesse fait tort à la fois à eux et à moi. Mais, puissant Seigneur, vos dispositions joyeuses s'accordent mal avec le sérieux de ma requête; qu'il vous plaise de me congédier par un oui ou un non.

Le roi Édouard. — Oui, si tu dis oui à ma requête; non, si tu dis non à ma demande.

Lady Grey. — Non, en ce cas, Monseigneur, ma sollicitation est finie.

Glocester, *à part à Clarence.* — La veuve ne l'aime pas, elle fronce le sourcil.

Clarence, *à part à Glocester.* — C'est le galant le plus gauche de toute la chrétienté.

Le roi Édouard, *à part.* — Ses regards prouvent qu'elle est pleine de pudeur; ses paroles montrent que son esprit est incomparable; toutes ses perfections réclament la souveraineté : d'une manière ou d'une autre, elle est faite pour un roi; et elle sera ma maîtresse ou mon épouse. (*Haut.*) Que dirais-tu si le roi Édouard te prenait pour sa reine?

Lady Grey. — Il vaut mieux dire cela que le faire, mon gracieux Seigneur. Je suis une sujette, bonne à servir de but à vos plaisanteries, mais je suis très-indigne d'être une souveraine.

Le roi Édouard. — Douce veuve, je te le jure par mon pouvoir, je n'en dis pas plus que mon âme n'en désire ; et ce que je désire, c'est de jouir de ton amour.

Lady Grey. — Et c'est plus que je ne peux en accorder : je sais que je suis trop basse pour être votre épouse, et cependant je suis de trop bon lieu pour être votre concubine.

Le roi Édouard. — Vous chicanez, veuve ; j'entends dire ma reine.

Lady Grey. — Cela affligerait Votre Grâce d'entendre mes fils vous appeler père.

Le roi Édouard. — Pas plus que d'entendre mes filles t'appeler mère. Tu es une veuve et tu as des enfants, et par Notre-Dame, moi qui suis un garçon, j'en ai quelques-uns de mon côté. Parbleu! c'est une heureuse chose que d'être le père de nombreux fils. Ne me réponds pas davantage, car tu seras ma reine.

Glocester, *à part à Clarence.* — Le révérend père a maintenant donné son absolution.

Clarence, *à part à Glocester.* — Lorsqu'il a commencé à confesser, il était d'avance décidé à absoudre.

Le roi Édouard. — Frères, vous vous demandez ce que nous avons pu nous dire.

Glocester. — La veuve n'aime pas cela, car elle a l'air fort triste.

Le roi Édouard. — Cela vous semblerait étrange si je la mariais?

Clarence. — A qui, Monseigneur?

Le roi Édouard. — Parbleu, Clarence, à moi-même.

Glocester. — Ce serait le sujet d'un étonnement long au moins de dix jours.

Clarence. — C'est-à-dire un jour de plus que ne dure un étonnement.

Glocester. — Avec justice, car le sujet d'étonnement serait grand!

Le roi Édouard. — Bien, plaisantez, mes frères : je puis vous annoncer à tous deux que sa requête pour les biens de son mari lui est accordée.

Entre un noble.

Le noble. — Mon gracieux Seigneur, Henri, votre ennemi est pris, et il a été conduit en prisonnier aux portes de votre palais.

Le roi Édouard. — Voyez à le faire conduire à la Tour : nous, mes frères, allons trouver l'homme qui l'a pris, afin de savoir les circonstances de sa capture. Veuve, venez avec nous : Lords, traitez-la avec honneur. (*Sortent le roi Édouard, Lady Grey, Clarence et le noble.*)

Glocester. — Oui, Édouard traitera les femmes *avec honneur.* Plût au ciel qu'il fût épuisé, os, moelle et tout, afin que de ses reins il ne pût sortir aucune branche donnant des espérances pour me frustrer des jours heureux auxquels j'aspire! Et cependant entre les désirs de mon âme et moi, il y a, — outre le titre du robuste Édouard qu'il faudrait enterrer, — Clarence, Henri, son jeune fils Édouard, et toute leur postérité imprévue qui viendra prendre leur place, avant que je puisse me placer moi-même! Voilà une perspective qui refroidit fort mes desseins! Quoi donc alors, tout ce que je puis, c'est de rêver de souveraineté, comme un homme placé sur un promontoire qui, épiant de loin un rivage qu'il voudrait fouler, souhaiterait que son pied fût au niveau de son œil, gronderait la mer qui le sépare de ce rivage, et dirait qu'il veut la mettre à sec pour s'ouvrir son chemin : c'est de cette manière que je convoite la couronne dont je suis si éloigné, c'est ainsi que je gronde les obstacles qui m'en séparent, c'est ainsi que je dis que je me débarrasserai de ces obstacles en me flattant d'une chose impossible. Mes yeux ont la vue trop longue, mon cœur porte trop loin, si ma main et ma puissance ne peuvent pas les égaler. En ce cas, disons qu'il n'y a pas de royaume pour Richard; mais quels autres plaisirs le monde peut-il lui fournir? Je chercherai mon paradis sur le sein d'une Dame, je parerai mon corps de gais ornements, j'ensorcellerai les douces Dames par mes paroles et par mes regards. O pensée misérable, et plus difficile à réaliser que la conquête de vingt couronnes d'or! Parbleu, l'amour m'a renié dans le sein même de ma mère, et pour que je n'eusse rien à démêler avec ses douces lois, il corrompit la fragile nature par quelque présent, pour qu'elle raccourcit mon bras comme un buisson desséché, pour qu'elle élevât sur mon dos une envieuse montagne où la difformité pût s'asseoir pour railler ma personne physique, pour qu'elle fît mes jambes de longueur inégale, pour qu'elle fît de moi dans chaque partie de mon être un chaos difforme, ou un ourson non léché qui ne porte pas l'empreinte de sa mère. Est-ce que je suis, dans ces conditions-là, un homme fait pour être aimé! Oh! quelle faute monstrueuse ce serait que de caresser une telle pensée! Eh bien! puisque cette terre ne me fournit pas d'autre joie que de commander, de contrarier, de dominer ceux qui sont plus beaux que moi, je chercherai mon paradis dans ce rêve d'une couronne, et tant que je vivrai, je considérerai ce monde comme un enfer, jusqu'à ce que cette tête qui est portée par ce corps mal formé soit ceinte d'une glorieuse couronne. Et cependant je ne sais comment prendre possession de la couronne, car de nombreuses existences s'interposent entre moi et l'accomplissement de mes désirs : et je suis comme un homme

perdu dans un bois épineux, qui arrache les épines et qui est déchiré par les épines, qui cherche un chemin et s'égare loin de la véritable route, et ne sachant plus comment retrouver l'espace découvert, lutte en désespéré pour le découvrir. C'est ainsi que je me tourmente pour saisir la couronne d'Angleterre, et je me débarrasserai de ce tourment, ou bien je m'ouvrirai passage avec une hache sanglante. Parbleu, je puis sourire et assassiner tout en souriant; je puis protester que je suis heureux de ce qui désole mon cœur, je puis mouiller mes joues de larmes hypocrites et arranger mon visage selon toutes les circonstances. Je noierai plus de marins que la Sirène, je tuerai plus de spectateurs que le basilic; je jouerai l'orateur aussi bien que Nestor, je tromperai plus finement qu'Ulysse, et je prendrai une autre Troie, comme un Sinon : je suis capable de donner des couleurs au caméléon, de lutter de métamorphoses avec Protée, de renvoyer à l'école le sanguinaire Machiavel. Je puis faire cela, et je ne pourrais pas conquérir une couronne ? Bah! je la saisirai, fût-elle encore plus loin. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

France. — Un appartement dans le palais du roi.

Fanfares. Entrent LE ROI LOUIS XI *et* MADAME BONNE *avec leurs suites.* LE ROI *s'assied sur son trône. Entrent ensuite* LA REINE MARGUERITE, LE PRINCE ÉDOUARD, *et* LE COMTE D'OXFORD.

Le roi Louis, *se levant.* — Belle reine d'Angleterre, noble Marguerite, assieds-toi avec nous; il convient mal à ton rang et à ta naissance que tu sois debout, tandis que Louis est assis.

La reine Marguerite. — Non, puissant roi de France; maintenant Marguerite doit replier ses voiles et apprendre à servir tandis que les rois commandent. Je fus, cela est vrai, la reine de la grande Albion dans mes heureux jours précédents; mais maintenant le malheur a foulé mon titre aux pieds et m'a renversée avec déshonneur sur la terre, où je dois m'asseoir selon ma fortune, en conformant ma conduite à mon humble siége.

Le roi Louis. — Mais, dis-nous donc, belle reine, d'où sort ce profond désespoir ?

La reine Marguerite. — D'une cause qui remplit mes yeux de larmes et qui paralyse ma langue, tandis que mon cœur est noyé dans les soucis.

Le roi Louis. — Quelle que soit cette cause, reste égale à toi-même, et assieds-toi à nos côtés. (*Elle s'assied à côté de lui.*) Ne cède pas ton cou au joug de la fortune, mais que ton indomptable esprit chevauche triomphalement au-dessus de tout malheur possible. Sois franche, reine Marguerite, et dis-nous tes chagrins; ils seront soulagés si la France peut te prêter aide.

La reine Marguerite. — Ces gracieuses paroles font revivre mes pensées défaillantes et donnent à mes chagrins à la langue nouée liberté de s'exprimer. Ainsi donc, qu'il soit maintenant connu du noble Louis, que Henri, seul possesseur de mon amour, est de roi devenu proscrit, et qu'il est forcé de vivre délaissé de tous en Écosse, tandis que l'orgueilleux et ambitieux Édouard, duc d'York, usurpe le titre royal et le trône du souverain légitimement consacré d'Angleterre. Voilà la cause pour laquelle moi, la pauvre Marguerite, je suis venue avec mon fils que voici, le prince Édouard, l'héritier de Henri, pour solliciter ta juste et légitime assistance. Si tu nous manques, tout notre espoir s'évanouit : l'Écosse a bonne volonté de nous aider, mais elle ne peut nous aider; notre peuple et nos pairs ont fait à la fois défection, notre trésor est saisi, nos soldats sont en fuite, et nous-mêmes, comme tu le vois, nous sommes en piteux état.

Le roi Louis. — Illustre reine, calme la tempête par ta patience, tandis que nous méditerons un moyen d'y mettre fin.

La reine Marguerite. — Plus nous tardons, plus les forces de notre ennemi s'accroissent.

Le roi Louis. — Plus je tarderai, mieux je te viendrai en aide.

La reine Marguerite. — Oh oui, mais l'impatience accompagne le chagrin profond! et voyez, voici venir l'auteur de mes chagrins.

Entre WARWICK *avec sa suite.*

Le roi Louis. — Quel est-il celui qui entre si audacieusement en notre présence?

La reine Marguerite. — Notre comte de Warwick, le plus grand ami d'Édouard.

Le roi Louis. — Sois le bienvenu, brave Warwick! quelles nouvelles apportes-tu en France? (*Il descend de son trône ; la reine Marguerite se lève.*)

La reine Marguerite. — Oui, voilà qu'une nouvelle tempête commence à s'élever, car c'est là celui qui commande à la fois aux vents et à la marée.

Le roi Louis. Maintenant, Warwick, dis-moi, en toute sincérité de conscience, Édouard est-il votre Souverain légitime?
(Acte III, sc. III.)

Warwick. — Je viens en toute amitié et en toute sincère affection, de la part de mon Seigneur et Souverain, ton ami dévoué, le noble Édouard, roi d'Albion, d'abord pour présenter ses compliments à ta royale personne, ensuite pour solliciter de toi une ligue d'amitié, et enfin pour confirmer cette amitié par un nœud nuptial, s'il te plaît d'accorder cette vertueuse Madame Bonne, ta jolie sœur, au roi d'Angleterre en légitime mariage.

La reine Marguerite. — Si cela va plus loin, les espérances de Henri sont perdues.

Warwick, *à Bonne.* — Et gracieuse Madame, je suis chargé pour le compte du roi, avec votre permission et votre faveur, de baiser humblement votre main et de vous exprimer de vive voix la passion profonde de mon Souverain; car ta renommée, qui a pénétré par ses oreilles attentives, a placé dans son cœur l'image de ta beauté et de ta vertu.

La reine Marguerite. — Roi Louis, et vous, Madame Bonne, écoutez-moi parler avant de répondre à Warwick. Le principe de sa demande ne sort pas chez Édouard d'un amour honnête et bien intentionné, mais d'une fourberie engendrée par la nécessité; car comment les tyrans peuvent-ils gouverner chez eux en sécurité, s'ils n'achètent de grandes alliances à l'étranger? Pour prouver qu'il est un tyran, il suffit de cette raison que Henri vit encore; mais fût-il mort, il reste encore le prince Édouard que voilà, fils du roi Henri. Prends donc bien garde, Louis, de ne pas attirer sur toi le danger et le déshonneur par cette ligue et ce mariage; car bien que les usurpateurs puissent gouverner un temps, cependant les cieux sont justes et le temps détruit les injustices.

Warwick. — Injurieuse Marguerite!

Le prince Édouard. — Et pourquoi ne pas dire reine?

Warwick. — Parce que ton père Henri fut un usurpateur, et que tu n'es pas plus un prince qu'elle n'est reine.

Oxford. — Alors, Warwick, annule le grand Jean de Gand qui subjugua la plus grande partie de l'Espagne, et après Jean de Gand, Henri le quatrième dont la sagesse fut un miroir pour les plus sages, et après ce sage prince, Henri le cinquième qui, par sa vaillance, conquit toute la France : c'est de tous ces princes que notre Henri descend en ligne directe.

Warwick. — Oxford, comment se fait-il que dans ce discours doucereux, vous ne nous disiez pas comment Henri le sixième a perdu tout ce que Henri le cinquième avait acquis? Il me semble que ces pairs de France ici présents doivent sourire à vos paroles. Pour le reste, vous récapitulez un arbre généalogique qui a soixante-deux ans de date, un temps insignifiant pour prescrire des droits au trône.

Oxford. — Eh quoi, Warwick, tu oses parler contre ton Suzerain, auquel tu as obéi trente-six ans, et pas une rougeur ne dénonce ta trahison?

Warwick. — Oxford, qui de tout temps a défendu le droit, peut-il aujourd'hui protéger le mensonge avec un arbre généalogique? Fi donc! laisse là Henri et appelle Édouard ton roi.

Oxford. — L'appeler mon roi, lui dont l'outrageante sentence conduisit à la mort mon frère aîné, Lord Aubrey de Vere, et plus encore, mon père, alors dans le déclin de ses mûres années, et lorsque la nature le conduisait elle-même aux portes du trépas? Non, Warwick, non; tant que la vie soulèvera ce bras-ci, ce bras défendra la maison de Lancastre.

Warwick. — Et moi la maison d'York.

Le roi Louis. — Reine Marguerite, prince Édouard, et vous, Oxford, veuillez à notre requête vous éloigner, tandis que je vais plus amplement conférer avec Warwick.

La reine Marguerite, *à part.* — Les cieux veuillent que les paroles de Warwick ne l'ensorcèlent pas! (*Elle se retire avec le prince Édouard et Oxford.*)

Le roi Louis. — Maintenant, Warwick, dis-moi en toute sincérité de conscience, Édouard est-il votre Souverain légitime? car il me répugnerait de m'allier à celui qui n'a pas été légalement choisi.

Warwick. — J'engage pour sa légitimité mon crédit et mon honneur.

Le roi Louis. — Mais est-il vu d'un bon œil par le peuple?

Warwick. — Il est aussi favorablement vu que Henri était vu à regret.

Le roi Louis. — Eh bien, pour continuer, — toute dissimulation à part, — dis-nous en toute vérité quelle est la mesure de son amour pour notre sœur Bonne.

Warwick. — Son affection est telle, semble-t-il, qu'il convient à un monarque comme lui. Moi-même, je l'ai souvent entendu dire et jurer que cet amour était une plante éternelle, dont la racine était fixée dans le terrain de la vertu, et dont les feuilles et les fruits étaient conservés par le soleil de la beauté, un amour à l'épreuve de toute haine, mais non pourtant du dédain, si Madame Bonne ne récompense pas sa peine.

Le roi Louis. — Maintenant, ma sœur, faites-nous connaître votre sérieuse résolution.

Bonne. — Mon acceptation ou mon refus seront dictés par votre acceptation ou votre refus. (*A Warwick.*) Je confesse cependant qu'avant ce jour-ci, lorsque j'entendais célébrer les mérites de votre roi, mon oreille a souvent sollicité mon cœur à la tentation du désir.

Le roi Louis. — Eh bien, Warwick, voici ce qui en est; notre sœur sera l'épouse d'Édouard, et nous allons immédiatement rédiger des articles fixant le douaire que votre roi donne pour contrebalancer son douaire à elle. Approchez, reine Marguerite, et soyez témoin que Bonne sera l'épouse du roi d'Angleterre.

Le prince Édouard. — D'Édouard, mais non du roi d'Angleterre.

La reine Marguerite. — Trompeur de Warwick! c'était ton plan de rendre inutile ma requête par cette alliance; avant ton arrivée, Louis était l'ami de Henri.

Le roi Louis. — Et il lui est encore ami ainsi qu'à Marguerite : mais si votre titre à la couronne est faible, comme il paraît l'être, à en juger par l'heureux succès d'Édouard, ce n'est que raison à moi, de suspendre l'assistance que je vous avais récemment promise : cependant vous recevrez de ma part tous les tendres soins que votre position réclame et que la mienne peut vous donner.

Warwick. — Henri vit maintenant à l'aise en Ecosse, où, ne possédant rien, il ne peut plus rien perdre; et quant à vous-même, notre *quondam*

reine, vous avez un père capable de subvenir à vos besoins, et vous feriez mieux de l'importuner que le roi de France.

La reine Marguerite. — Paix, impudent, effronté Warwick! paix, orgueilleux faiseur et défaiseur de rois! Je ne partirai pas d'ici avant d'avoir, par mes paroles et mes larmes, les unes et les autres pleines de vérité, montré au roi Louis la ruse de ton ambassade et la fausseté de l'amour de ton maître; car vous êtes tous deux des oiseaux de même plumage. (*Le cor retentit à l'extérieur.*)

Le roi Louis. — Warwick, c'est quelque courrier pour nous ou pour toi.

Entre un messager.

Le messager. — Milord ambassadeur, voici des lettres pour vous, envoyées par votre frère le marquis de Montague. Celles-là sont pour Votre Majesté de la part de notre roi. (*A Marguerite.*) Et ces autres envoyées je ne sais par qui sont pour vous, Madame. (*Ils lisent tous leurs lettres.*)

Oxford. — Je suis charmé que notre belle reine et maîtresse sourie en lisant ses nouvelles, tandis que Warwick fronce le sourcil à la lecture des siennes.

Le prince Édouard. — Voyez comme Louis frappe du pied; on dirait qu'il est piqué : j'espère que tout va pour le mieux.

Le roi Louis. — Warwick, quelles sont vos nouvelles? et les vôtres, belle reine?

La reine Marguerite. — Les miennes sont telles qu'elles remplissent mon cœur de joies inespérées.

Warwick. — Les miennes sont douloureuses à l'excès et faites pour décourager.

Le roi Louis. — Comment! est-ce que votre roi a épousé Lady Grey? Et maintenant pour amender son mensonge et le vôtre, il m'envoie une lettre pour m'engager à la patience? Est-ce là l'alliance qu'il cherche avec la France? ose-t-il être assez présomptueux pour nous mépriser de cette façon?

La reine Marguerite. — J'avais prévenu de tout cela Votre Majesté; cela montre l'amour d'Édouard et l'honnêteté de Warwick.

Warwick. — Roi Louis, je proteste ici à la face du ciel et sur mes espérances du bonheur céleste, que je n'ai rien à voir dans cette mauvaise action d'Édouard. Il n'est plus mon Roi, car il me déshonore; mais il se déshonore surtout lui-même, s'il pouvait voir sa honte. Aurai-je donc oublié que c'est grâce à la maison d'York que mon père trouva un trépas prématuré? aurai-je donc laissé passer l'outrage fait à ma nièce? l'aurai-je ceint de la couronne royale? aurai-je expulsé Henri des droits de sa naissance, pour être récompensé à la fin par un affront? Honte sur lui! car ce que je mérite, c'est l'honneur : et afin de réparer l'honneur que j'ai perdu pour lui, je renonce ici à lui et je reviens à Henri. Ma noble reine, oublions nos précédentes querelles, et désormais je suis ton fidèle serviteur; je vengerai l'outrage qu'il fait à Madame Bonne et je rétablirai Henri dans son premier état.

La reine Marguerite. — Warwick, ces paroles ont changé ma haine en amour : je pardonne et j'oublie tout à fait les vieilles fautes, et je me réjouis que tu sois devenu l'ami du roi Henri.

Warwick. — Tellement son ami, oui, son ami sincère, que si le Roi Louis veut bien nous fournir quelques bandes, en très-petit nombre, de soldats choisis, je me fais fort de les débarquer sur notre côte, et de renverser par la guerre le tyran de son trône. Ce n'est pas sa nouvelle épousée qui lui donnera secours, et quant à Clarence, ainsi que mes lettres m'en informent, il est très-probablement sur le point de se détacher de lui, pour s'être marié par caprice plutôt que par honneur ou par considération de la puissance et de la sécurité de notre pays.

Bonne. — Mon cher frère, comment Bonne pourrait-elle mieux être vengée que par l'appui que tu prêteras à cette reine malheureuse?

La reine Marguerite. — Prince illustre, comment le pauvre Henri pourra-t-il vivre, si tu ne l'arraches pas à l'odieux désespoir?

Bonne. — Mon grief et celui de cette reine d'Angleterre n'en font qu'un.

Warwick. — Et le mien se joint au vôtre, belle Madame Bonne.

Le roi Louis. — Et le mien se joint au tien, au sien et à celui de Marguerite; c'est pourquoi je suis fermement résolu à vous prêter assistance.

La reine Marguerite. — Laissez-moi vous donner à tous à la fois d'humbles remerciements.

Le roi Louis. — Ainsi donc, messager d'Angleterre, retourne-t'en en toute hâte, et dis au menteur Édouard, ton roi supposé, que Louis de France lui envoie des masques pour le divertir lui et sa nouvelle fiancée : tu vois ce qui s'est passé; va en effrayer ton roi.

Bonne. — Dis-lui que dans l'espérance qu'il sera bientôt veuf, je porterai en son honneur la guirlande de saule.

La reine Marguerite. — Dis-lui que j'ai mis de côté mes robes de deuil et que je suis prête à revêtir une armure.

Warwick. — Dis-lui de ma part qu'il m'a fait outrage, et qu'en retour je le découronnerai avant qu'il soit longtemps. Voici ta récompense; pars. (*Sort le messager.*)

Le roi Louis — Warwick, toi et Oxford, vous passerez la mer à la tête de cinq mille hommes et vous offrirez la bataille au menteur Édouard, et aussitôt que l'occasion le permettra, cette noble reine et le prince vous suivront avec un nouveau renfort. Cependant, avant de partir, délivre-moi d'un doute : quelle garantie avons-nous de ta ferme loyauté?

Warwick. — Ce qui assurera ma loyauté constante, le voici : c'est que si notre reine et ce jeune prince y consentent, je suis prêt à unir ma fille aînée, qui est ma suprême joie, au prince par les liens bénis du mariage.

La reine Marguerite. — Oui, j'y consens, et je vous remercie pour cette proposition. Mon fils Édouard, elle est belle et vertueuse; par conséquent n'hésite pas, donne ta main à Warwick, et avec ta main, ta promesse irrévocable d'épouser seulement la fille de Warwick.

Le prince Édouard. — Oui, je l'accepte, car elle le mérite, et ici pour engager ma parole, je vous donne ma main. (*Il donne la main à Warwick.*)

Le roi Louis. — Pourquoi tardons-nous maintenant? Ces soldats vont être levés, et toi, Seigneur de Bourbon, notre grand amiral, tu les transporteras sur notre flotte royale. Je suis impatient de voir Édouard tomber sous la mauvaise chance de la guerre pour s'être joué d'une Dame de France par une moquerie de mariage. (*Tous sortent sauf Warwick.*)

Warwick. — Je vins ici comme ambassadeur d'Édouard, mais je m'en retourne son ennemi mortel et juré : le message qu'il m'avait confié portait sur une affaire de mariage, mais une guerre terrible sera la réponse qu'obtiendra sa demande. N'avait-il donc personne d'autre que moi pour en faire son jouet? en ce cas, il n'y aura que moi pour tourner sa plaisanterie en chagrin. Je fus le chef qui l'élevai à la couronne, et je serai le chef qui le renversera : ce n'est pas que je plaigne la misère de Henri, mais je cherche à me venger de la moquerie d'Édouard.

(*Il sort.*)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Londres. — Un appartement dans le palais.

Entrent GLOCESTER, CLARENCE, SOMERSET, MONTAGUE *et autres.*

Glocester. — Dites-moi maintenant, mon frère Clarence, que pensez-vous de ce récent mariage avec Lady Grey? Notre frère n'a-t-il pas fait un digne choix?

Clarence. — Hélas! vous le savez, il y a bien loin d'ici en France; comment aurait-il eu la patience d'attendre le retour de Warwick?

Somerset. — Milords, cessez cette conversation; voici venir le roi.

Glocester. — Et sa fiancée si bien choisie.

Clarence. — J'ai l'intention de lui dire clairement ce que j'en pense.

Fanfares. Entrent LE ROI ÉDOUARD *avec sa suite*, LADY GREY *avec les insignes royaux*, PEMBROKE, STAFFORD, HASTINGS *et autres.*

Le roi Édouard. — Eh bien, mon frère Clarence, est-ce que vous ne goûtez pas notre choix,

Clarence. Alors, voici mon opinion, c'est que le roi Louis devient votre ennemi, parce que vous vous êtes moqué de lui par la proposition d'un mariage avec Madame Bonne. (Acte IV, sc. I.)

que vous restez pensif, comme si vous étiez à demi mécontent?

Clarence. — Je le goûte autant que Louis de France, ou le comte de Warwick, qui sont si faibles de courage et de jugement qu'ils ne s'offenseront pas de notre injure.

Le roi Édouard.— Supposez qu'ils s'offensent sans motifs, ils ne sont que Louis et Warwick; moi, je suis Édouard, votre roi et celui de Warwick, et je veux faire ma volonté.

Glocester.—Et vous ferez votre volonté, puisque vous êtes notre roi; cependant les mariages hâtés tournent rarement à bien.

Le roi Édouard. — Oui-dà, frère Richard, êtes-vous offensé aussi?

Glocester.— Moi, non : non, à Dieu ne plaise que je désire voir séparés ceux que Dieu a unis; certes, ce serait pitié de séparer ceux qui sont si bien accouplés ensemble.

Le roi Édouard. —Mettez de côté vos mépris et vos mécontentements, et dites-nous pour quelles raisons Lady Grey ne serait pas devenue ma femme et la reine d'Angleterre : et vous, Somerset et Montague, dites librement aussi ce que vous pensez?

Clarence.—Alors, voici mon opinion, c'est que le roi Louis devient votre ennemi, parce que vous vous êtes moqué de lui par la proposition d'un mariage avec Madame Bonne.

Glocester.—Et Warwick, pour avoir accompli ce dont vous l'aviez chargé, se trouve déshonoré par ce nouveau mariage.

Le roi Édouard. — Quoi cependant, si Louis et Warwick sont tous deux apaisés, par l'explication que je leur inventerai.

Montague.—Cependant une alliance de ce genre avec la France aurait plus fortifié notre état contre les tempêtes étrangères que tout mariage conclu dans notre pays.

Hastings. — Comment! Montague ne sait-il pas que l'Angleterre est en sécurité par elle-même, si elle est loyale à elle-même?

Montague.— Mais elle serait encore davantage en sécurité si elle était appuyée à la France.

Hastings. — Il vaut mieux se servir de la France que se fier à la France. Appuyons-nous sur Dieu, et sur les mers qu'il nous a données comme un rempart inexpugnable; c'est avec ces secours seuls qu'il faut nous défendre; en eux et en nous-mêmes se trouve notre sûreté.

Clarence. — Pour ce seul discours, Lord Hastings mérite bien d'avoir l'héritière de Lord Hungerford.

Le roi Édouard.—Oui, qu'y voyez-vous à dire? ma volonté la lui a donnée, et pour cette fois ma volonté fera loi.

Glocester. — Et cependant il me semble que Votre Grâce n'a pas bien fait de donner l'héritière et la fille de Lord Scales au frère de votre aimable fiancée; elle aurait beaucoup mieux convenu à Clarence ou à moi; mais votre amour fraternel est enterré aujourd'hui sous l'amour que vous portez à votre fiancée.

Clarence. — Sans cela, vous n'auriez pas accordé l'héritière de lord Bonville au fils de votre nouvelle épousée, en laissant vos frères se pourvoir comme ils pourront.

Le roi Édouard. — Hélas! pauvre Clarence, est-ce pour une femme que tu es si mécontent? je t'en trouverai une.

Clarence. — En choisissant pour vous-même, vous avez montré votre jugement; or, comme il est léger, vous me donnerez la permission de me servir d'intermédiaire à moi-même, et à cette fin, j'ai l'intention de vous quitter sous peu.

Le roi Édouard. — Reste ou pars, Édouard sera roi, et ne sera pas lié à la volonté d'un frère.

La reine Élisabeth. — Milords, vous me rendrez tous cette justice et vous devrez reconnaître qu'avant qu'il plût à Sa Majesté de m'élever jusqu'au titre de reine, je n'étais pas d'ignoble descendance; de plus humbles que moi ont eu pareille fortune. Mais de même que ce titre honore moi et les miens, ainsi vos mécontentements, à vous à qui j'aurais voulu plaire, assombrissent mes joies par la crainte et le chagrin qu'ils m'inspirent.

Le roi Édouard. — Mon amour, cesse de caresser leur mauvaise humeur : quelle crainte, ou quel chagrin peut t'assaillir, aussi longtemps qu'Édouard sera ton ami constant, et le légitime souverain à qui ils doivent obéissance? et ils m'obéiront certes, et ils t'aimeront aussi, à moins qu'ils ne recherchent ma haine, et s'ils la recherchent, je saurai encore te tenir en sécurité, et ils sentiront la vengeance de ma colère.

Glocester, *à part.* — J'entends; cependant je n'en dis pas beaucoup, mais j'en pense plus que je n'en dis.

Entre un messager.

Le roi Édouard. — Eh bien, messager, quelles lettres ou quelles nouvelles de France?

Le messager. — Nulles lettres, mon Souverain lige, quelques paroles seulement, et telles que, sans votre pardon spécial, je n'oserai pas les prononcer.

Le roi Édouard. — Va, nous te pardonnons : par conséquent rapporte-moi en substance leurs paroles aussi exactement que tu as pu les comprendre. Quelle réponse fait le roi Louis à nos lettres?

Le messager. — A mon départ, il a prononcé ces propres paroles : « Va dire au menteur Édouard, ton roi supposé, que Louis de France est en train de lui envoyer des masques pour les divertir, lui et sa nouvelle épousée. »

Le roi Édouard. — Louis est-il donc si brave? je crois qu'il me prend pour Henri. Mais qu'a dit Madame Bonne de mon mariage?

Le messager. — Voici quelles ont été ses paroles exprimées avec un tranquille dédain : « Dites-lui que dans l'espoir qu'il sera bientôt veuf, je porterai à sa considération la guirlande de saule. »

Le roi Édouard. — Je ne puis la blâmer, elle ne pouvait guères dire moins ; elle a été offensée. Mais qu'a dit la reine de Henri? car j'ai appris qu'elle était alors présente.

Le messager. — « Rapporte-lui, a-t-elle dit, que j'ai quitté mes robes de deuil et que je suis prête à revêtir une armure. »

Le roi Édouard. — Sans doute, elle a l'intention de jouer l'Amazone. Mais qu'a répondu Warwick à ces insultes?

Le messager. — Plus irrité contre Votre Majesté que tous les autres, il m'a chargé de vous porter ces paroles : « Dis-lui de ma part qu'il m'a fait outrage, et que pour cela je le découronnerai avant qu'il soit longtemps. »

Le roi Édouard. — Ah! le traître a osé prononcer de si orgueilleuses paroles? C'est bien, je vais m'armer, puisque je suis ainsi averti : ils auront la guerre, et payeront leur présomption. Mais, dis-moi, est-ce que Warwick est ami avec Marguerite?

Le messager. — Oui, mon gracieux Souverain, ils sont tellement liés par l'amitié que le jeune prince Édouard épouse la fille de Warwick.

Clarence. — L'aînée sans doute ; Clarence aura la cadette. Maintenant, frère roi, adieu, et tenez-vous ferme sur votre trône, car je m'en vais de ce pas trouver l'autre fille de Warwick ; si je n'ai pas de royaume, je ne veux pas au moins me marier au-dessous de moi-même. Suivez-moi, vous qui m'aimez et qui aimez Warwick. (*Il sort et Somerset le suit.*)

Glocester, *à part.* — Je ne te suivrai pas, moi : mes pensées ont un tout autre but; ce n'est pas pour l'amour d'Édouard que je reste, mais pour l'amour de la couronne.

Le roi Édouard. — Clarence et Somerset sont allés rejoindre Warwick! Je suis armé contre ce qui peut m'arriver de pire : néanmoins la diligence est nécessaire dans cette situation extrême. Pembroke et Stafford, allez en notre nom lever des hommes et faites les préparatifs d'une guerre; ils sont déjà, ou ils seront bientôt débarqués : je vais moi-même vous suivre en personne immédiatement. (*Sortent Pembroke et Stafford.*) Avant que je ne parte, cependant, Hastings et Montague, délivrez-moi d'un doute. Vous deux, plus que tous les autres, vous êtes rapprochés de Warwick par le sang et les alliances : dites-moi si vous aimez Warwick plus que moi? S'il en est ainsi, allez tous les deux le rejoindre ; je vous aime mieux pour ennemis que pour amis douteux ; mais si vous avez l'intention de me rester fidèlement soumis, donnez-moi par quelque serment d'amitié, l'assurance que je n'aurai jamais à vous tenir en suspicion.

Montague. — Que Dieu protége Montague, comme il vous prouvera sa fidélité!

Hastings. — Que Dieu protége Hastings, comme il a l'intention de soutenir la cause du roi Édouard!

Le roi Édouard. — Et vous, mon frère Richard, tiendrez-vous avec nous?

Glocester. — Oui, en dépit de tous ceux qui s'élèveront contre vous.

Le roi Édouard. — Eh bien, alors, je suis sûr de la victoire. Maintenant partons d'ici, et ne perdons pas une heure jusqu'à ce que nous ayons rencontré Warwick et ses troupes étrangères. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Une plaine dans le Warwickshire.

Entrent WARWICK *et* OXFORD *avec des troupes françaises et autres.*

Warwick. — Croyez-moi, Milord, tout va bien jusqu'à présent; les gens des communes se rendent par masses autour de nous. Mais voyez, voici venir Somerset et Clarence!

Entrent CLARENCE *et* SOMERSET.

WARWICK. — Parlez sur-le-champ, Milords, sommes-nous tous amis?

CLARENCE. — N'en doutez pas, Milord.

WARWICK. — En ce cas, gentil Clarence, soyez le bienvenu auprès de Warwick, et soyez le bienvenu, vous aussi, Somerset : je tiens pour couardise de garder de la défiance lorsqu'un noble cœur offre une main ouverte comme garantie de son amitié; sans cela, je croirais que Clarence, le frère d'Édouard, n'est qu'un feint partisan de nos projets : mais sois le bienvenu, mon doux Clarence; ma fille t'appartiendra. Maintenant qu'avons-nous à faire, sinon, pendant que ton frère est campé sans penser à rien, que ses soldats rôdent dans les villes à proximité du camp et qu'il n'est protégé que par une faible garde, de le surprendre et de le saisir à notre plaisir, à la faveur de la nuit? Nos espions ont découvert que cette aventure était très-facile. De même qu'Ulysse et le robuste Diomède se glissèrent avec silence et audace dans les tentes de Rhésus, et en enlevèrent les coursiers fées de Thrace; ainsi nous, bien couverts par le noir manteau de la nuit, nous pouvons à l'improviste battre la garde d'Édouard et nous emparer de lui; je ne dis pas le tuer, car ma seule intention est de le surprendre. Vous qui consentez à me suivre dans cette entreprise, acclamez le nom de Henri comme celui de votre chef. (*Tous crient* HENRI!) Maintenant, mettons-nous en route en silence. Dieu et saint Georges pour Warwick et ses amis! (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Le camp d'Édouard, près de Warwick.

Entrent DES SENTINELLES *qui gardent la tente du roi.*

PREMIÈRE SENTINELLE. — Venez, mes maîtres, que chacun prenne son poste : le roi est là à côté, et s'est endormi.

SECONDE SENTINELLE. — Comment, il n'est pas allé au lit?

PREMIÈRE SENTINELLE. — Parbleu non, car il a fait le vœu solennel de ne pas se coucher et de ne pas goûter son repos d'une manière naturelle, jusqu'à ce que lui ou Warwick soient entièrement détruits.

SECONDE SENTINELLE. — En ce cas, ce jour sera sans doute demain, si Warwick est aussi près qu'on le rapporte.

TROISIÈME SENTINELLE. — Mais dis-moi, je te prie, quel est le noble qui est resté avec le roi sous sa tente?

PREMIÈRE SENTINELLE. — C'est Lord Hastings, le plus grand ami du roi.

TROISIÈME SENTINELLE. — Oh! en est il ainsi? Mais pourquoi le roi commande-t-il que ses principaux partisans logent dans les villes des environs, tandis que lui-même reste dans cette froide campagne?

SECONDE SENTINELLE. — Il y a plus d'honneur à cela, parce qu'il y a plus de danger.

TROISIÈME SENTINELLE. — Fort bien, mais donnez-moi l'honneur avec la sécurité; j'aime mieux cela que l'honneur avec le danger. Si Warwick savait dans quelle situation il se trouve, il n'est pas douteux qu'il le réveillerait.

PREMIÈRE SENTINELLE. — A moins que nos hallebardes ne lui fermassent le passage.

SECONDE SENTINELLE. — Oui, car autrement pourquoi garderions-nous sa tente royale, si ce n'est pour le protéger contre les tentatives nocturnes de ses ennemis?

Entrent WARWICK, CLARENCE, OXFORD, SOMERSET *et leurs forces.*

WARWICK. — Voici sa tente, et voyez, voici sa garde. Courage, mes maîtres! succès maintenant, ou jamais! Suivez-moi seulement, et Édouard est à nous.

PREMIÈRE SENTINELLE. — Qui va là?

SECONDE SENTINELLE. — Halte, ou tu es mort!

(WARWICK, *et les autres, crient tous,* WARWICK, WARWICK! *et se jettent sur les sentinelles qui s'enfuient en criant* AUX ARMES! AUX ARMES! WARWICK, *et les autres, les poursuivent. — Ensuite au bruit du tambour et des trompettes,* WARWICK, *et les autres, rentrent, apportant* LE ROI ÉDOUARD *en robe de chambre, et assis sur un fauteuil. On aperçoit* GLOCESTER *et* HASTINGS *qui s'enfuient.*

SOMERSET. — Quels sont ceux qui s'enfuient?

WARWICK. — Richard et Hastings : laissez-les fuir; voici le duc.

LE ROI ÉDOUARD. — Le duc! Qu'est-ce à dire, Warwick! la dernière fois que nous nous sommes séparés, tu m'as appelé roi!

WARWICK. — Oui, mais les choses ont changé.

Le chasseur. De ce côté, Milord, car c'est par là que se trouve le gibier.
Le roi Édouard. Non, de ce côté, l'ami : vois où se trouvent les garde-chasses. (Acte IV, sc. v.)

Lorsque vous m'avez outragé dans mon ambassade, je vous ai dégradé de votre royauté, et je viens maintenant pour vous créer duc d'York. Hélas! comment pourriez-vous gouverner un royaume, vous qui ne savez pas agir avec vos ambassadeurs, qui ne savez pas vous contenter d'une seule femme, qui ne savez pas agir fraternellement avec vos frères, qui ne savez pas vous appliquer au bonheur de votre peuple, qui ne savez pas vous protéger contre vos ennemis?

Le roi Édouard. — Oui-dà, mon frère de Clarence, es-tu ici, toi aussi? Je vois bien maintenant qu'Édouard doit tomber. Cependant, Warwick, en dépit de toute mauvaise chance, en dépit de toi et de tous tes complices, Édouard se comportera toujours comme un roi : quoique la malice de la fortune renverse mon trône, mon âme est plus grande que la circonférence de sa roue.

Warwick. — Eh bien, qu'Édouard soit d'âme le roi d'Angleterre; mais c'est Henri qui portera maintenant la couronne d'Angleterre et qui sera le vrai roi; toi, tu n'es que l'ombre d'un roi. Milord de Somerset, veillez à ce que le duc Édouard soit, sur mes ordres formels, conduit à mon frère, l'archevêque d'York. Lorsque j'aurai combattu Pembroke et ses compagnons, j'irai vous rejoindre, et je vous rapporterai la réponse que lui envoient Louis et Madame Bonne. Maintenant, adieu pour quelque temps, mon bon duc d'York.

Le roi Édouard. — Les hommes doivent nécessairement céder à ce qu'impose la destinée : il est inutile de vouloir résister à la fois au vent et à la marée. (*Il sort sous garde; Somerset l'accompagne.*)

Oxford. — Que nous reste-t-il à faire, Milords, sinon de marcher maintenant sur Londres avec nos soldats?

Warwick. — Oui, c'est la première chose que nous ayons à faire, afin de délivrer le roi Henri de sa prison, et de l'asseoir sur le trône royal. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Londres. — Un appartement dans le palais.

Entrent LA REINE ÉLISABETH *et* RIVERS.

Rivers. — Madame, qu'est-ce donc qui a produit en vous ce changement subit?

La reine Élisabeth. — Eh quoi, mon frère Rivers, en êtes-vous encore à apprendre le malheur qui est arrivé au roi Édouard?

Rivers. — Qu'est-ce? la perte de quelque bataille rangée contre Warwick?

La reine Élisabeth. — Non, mais la perte de sa personne royale elle-même.

Rivers. — Alors, mon Souverain est tué.

La reine Élisabeth. — Oui, presque tué, car il est fait prisonnier, soit qu'il ait été trahi par la fourberie de ses gardes, soit qu'il ait été surpris à l'improviste par ses ennemis : et autant que j'ai pu comprendre, il a été remis entre les mains de l'archevêque d'York, le frère du cruel Warwick, et par conséquent notre ennemi.

Rivers. — Ces nouvelles, je le confesse, sont extrêmement douloureuses : supportez-les cependant de votre mieux, gracieuse Madame : Warwick qui a maintenant l'avantage peut le perdre.

La reine Élisabeth. — Jusqu'à ce jour-là, un bel espoir doit empêcher ma vie de s'éteindre. Je me défends du désespoir autant que je le puis, par amour du rejeton d'Édouard que je porte dans mon sein : c'est lui qui me fait tenir en bride ma douleur, et supporter avec douceur la croix de mon infortune ; oui, oui, c'est pour lui que je retiens plus d'une larme, et que j'étouffe à leur naissance les soupirs qui sucent le sang, de crainte de flétrir par mes soupirs, ou de noyer sous mes larmes, le fruit du roi Édouard, le légitime héritier de la couronne d'Angleterre.

Rivers. — Mais, Madame, qu'est-ce que Warwick est devenu?

La reine Élisabeth. — Je suis informée qu'il marche sur Londres pour replacer la couronne sur la tête de Henri : devinez le reste ; les amis d'Édouard devront tomber. Mais pour prévenir la violence du tyran, — car il n'y a pas à se fier à qui a violé une fois sa parole, — je vais me réfugier dans le sanctuaire pour sauver au moins l'héritier des droits d'Édouard : là je vivrai assurée contre la force et la fraude. Par conséquent venez, fuyons pendant que nous pouvons fuir : si Warwick nous prend, nous sommes sûrs de mourir. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Un parc près de Middleham Castle, dans le Yorkshire.

Entrent GLOCESTER, HASTINGS, SIR WILLIAM STANLEY *et autres.*

Glocester. — Maintenant, Milord Hastings, et vous, Sir William Stanley, cessez de vous étonner que je vous aie conduits dans le plus épais fourré de ce bois. Voici le cas : vous savez que notre roi, mon frère, est prisonnier de l'évêque, qui le traite avec grande déférence et lui laisse grande liberté. Souvent, suivi seulement d'une faible garde, il vient se divertir ici en chassant. Je l'ai averti par des moyens secrets que si, sous prétexte de son divertissement accoutumé, il se rend à cet endroit à peu près à cette heure-ci, il y trouvera ses amis, avec des hommes et des chevaux, pour le délivrer de sa captivité!

Entrent LE ROI ÉDOUARD *et* un chasseur.

Le chasseur. — De ce côté, Milord, car c'est par là que se trouve le gibier.

Le roi Édouard. — Non, de ce côté, l'ami : vois où se trouvent les garde-chasses. — Eh bien, mon frère de Glocester, Lord Hastings et les autres, est-ce que vous vous tenez embusqués ici pour voler le daim de l'évêque?

Glocester. — Frère, le moment et les circonstances demandent promptitude; votre cheval est tout prêt au coin du parc.

Le roi Édouard. — Mais où irons-nous alors?

Hastings. — A Lynn, Monseigneur, et de là embarquez-vous pour les Flandres.

Glocester. — Bien conseillé, je vous assure, car c'était là ma pensée.

Le roi Edouard. — Stanley, je récompenserai ton dévouement.

Glocester. — Mais pourquoi tardons-nous? Ce n'est pas l'heure de parler.

Le roi Edouard. — Chasseur, que dis-tu? Veux-tu venir avec moi?

Le chasseur. — Mieux vaut agir ainsi, que de rester et d'être pendu.

Glocester. — Eh bien, alors, en route! ne nous amusons pas davantage.

Le roi Édouard. — Adieu, évêque; prends tes précautions contre la colère de Warwick, et prie que je puisse reprendre possession de la couronne. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

Un appartement dans la Tour.

Entrent LE ROI HENRI, CLARENCE, WARWICK, SOMERSET, le jeune RICHMOND, OXFORD, MONTAGUE, le lieutenant de la tour, *et des gens de leur suite.*

Le roi Henri. — Monsieur le lieutenant, maintenant que Dieu et mes amis ont renversé Édouard du trône royal, changé ma captivité en liberté, mes craintes en espérances, mes chagrins en joies, maintenant que nous voilà affranchi, quels honoraires vous sont dus?

Le lieutenant de la tour. — Les sujets ne peuvent rien réclamer de leurs Souverains; mais si ma faible prière peut être agréée, je solliciterai mon pardon de Votre Majesté.

Le roi Henri. — Pourquoi, lieutenant? pour m'avoir bien traité? Certes, tu peux être sûr que je récompenserai ta bonté, car elle a fait de mon emprisonnement un plaisir, oui, ce même plaisir que ressentent les oiseaux en cage, lorsqu'après bien des rêveries tristes, les notes de leur harmonie prisonnière leur font oublier la perte de leur liberté. Mais Warwick, c'est toi après Dieu, qui m'as délivré, et je vous remercie surtout, Dieu et toi; il a été l'auteur, et toi l'instrument. C'est pourquoi, afin de pouvoir conjurer la rigueur de la fortune, et de vivre humblement là où la fortune ne pourra me blesser, et aussi afin que le peuple de cet heureux pays ne soit pas puni pour mes mauvaises étoiles, — Warwick, quoique ma tête porte encore la couronne, je résigne ici mon gouvernement entre tes mains, car tu es heureux dans toutes tes entreprises.

Warwick. — Votre Grâce a toujours été renommée pour ses vertus, et maintenant vous paraîtrez aussi sage que vertueux, en reconnaissant et en évitant la malice de la fortune; car peu d'hommes savent se gouverner sagement selon leurs étoiles: cependant laissez-moi blâmer Votre Grâce sur ce seul point, le choix qu'elle fait de moi, lorsque Clarence est ici présent.

Clarence. — Non, Warwick, tu es digne du commandement, toi à qui les cieux, au jour de ta nativité, firent présent d'une branche d'olivier et d'une couronne de laurier, parce que tu étais destiné à être également heureux dans la paix et dans la guerre, et par conséquent je te cède librement la place.

Warwick. — Et moi je choisis le seul Clarence pour protecteur.

Le roi Henri. — Warwick et Clarence, donnez moi tous deux vos mains: joignez vos mains et avec vos mains vos cœurs, afin que nulle dissension ne trouble le gouvernement. Je vous fais tous deux protecteurs de ce pays, tandis que moi je mènerai une vie privée, et que je passerai mes derniers jours dans la dévotion, à la honte du péché et à la louange de mon Créateur.

Warwick. — Que répond Clarence à la volonté de son souverain?

Clarence. — Qu'il consent, si Warwick donne son consentement; car je m'appuie sur ta fortune.

Warwick. — Eh bien alors, j'y consens, quoique avec répugnance: nous serons accouplés ensemble, comme une ombre double du corps de Henri, et nous tiendrons sa place; j'entends que nous porterons le poids du gouvernement, tandis qu'il jouira de sa dignité et de son repos. Clarence, il est maintenant plus que nécessaire qu'Édouard soit sans délai déclaré traître, et que toutes ses terres et tous ses biens soient confisqués.

Clarence. — Et puis quoi encore? et que sa succession soit réglée.

Warwick. — Oui, et Clarence ne manquera pas d'y prendre sa part.

Le roi Henri. — Mais, laissez-moi vous recommander (car ordonner je ne le puis plus), comme la première et la plus importante de toutes vos affaires, d'envoyer chercher votre reine Marguerite et mon fils Édouard, pour qu'ils reviennent de France en toute hâte; car jusqu'à ce que je les voie ici, la joie que me fait éprouver ma liberté sera à demi éclipsée par l'ombre de mes craintes.

Clarence. — Cela sera fait, sans aucun retard, mon Souverain.

Le roi Henri. — Milord de Somerset, quel est ce jeune homme dont vous semblez prendre un si tendre soin?

Somerset. — Mon Suzerain, c'est le jeune Henri, comte de Richmond.

Le roi Henri. — Venez ici, espérance de l'Angleterre. (*Il pose sa main sur sa tête.*) Si les puissances secrètes suggèrent la vérité à mes pensées divinatrices, ce gentil garçon sera la bénédiction de notre pays. Ses regards sont pleins d'une majesté paisible; sa tête a été formée par la nature pour porter une couronne, sa main pour tenir un sceptre, et lui-même est venu en bon temps pour remplir un trône royal. Faites grand cas de lui, Milords, car c'est là celui qui peut vous soulager plus que vous n'avez été blessés par moi.

Entre un messager.

Warwick. — Quelles nouvelles, mon ami?

Le messager. — La nouvelle qu'Édouard s'est échappé des mains de votre frère, et, à ce que j'ai appris, s'est enfui en Bourgogne.

Warwick. — Désagréable nouvelle! Mais comment s'est-il échappé?

Le messager. — Il a été enlevé par Richard duc de Glocester et le Lord Hastings, qui l'ont attendu dans une embuscade secrète au coin de la forêt, et qui l'ont arraché aux chasseurs de l'évêque; car la chasse était son exercice journalier.

Warwick. — Mon frère a été trop insouciant de sa charge. Mais partons d'ici, mon Souverain, pour chercher un remède aux maux qui peuvent nous advenir. (*Sortent le roi Henri, Warwick, Clarence, le lieutenant de la Tour et les gens de leur suite.*)

Somerset. — Milord, je n'aime pas cette fuite d'Édouard, car sans doute la Bourgogne lui prêtera secours, et nous aurons de nouvelles guerres avant qu'il soit longtemps. Autant les prédictions que Henri prononçait tout à l'heure ont réjoui mon cœur d'espérance à cause de ce jeune Richmond, autant mon cœur est agité d'inquiétudes pour les accidents qui pourraient lui arriver dans ces conflits, à son dommage et au nôtre : c'est pourquoi, Lord Oxford, afin de prévenir le pire, nous l'enverrons sans délai en Bretagne, jusqu'à ce que les tempêtes des discordes civiles soient passées.

Oxford. — Oui, car si Édouard reprend possession de la couronne, il est probable que Richmond périra avec les autres.

Somerset. — C'est ce qui arriverait : il ira donc en Bretagne. Ainsi venez, allons en hâte tout préparer pour son départ. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

Devant York.

Fanfares. Entrent LE ROI EDOUARD, GLOCESTER, HASTINGS *et leurs forces.*

Le roi Édouard. — C'est ainsi, mon frère Richard, Lord Hastings et vous tous, qu'aujourd'hui la fortune nous fait réparation, et dit qu'une fois encore j'échangerai ma situation éclipsée contre la couronne royale d'Henri. Nous venons de repasser les mers avec autant de bonheur que nous les avions passées d'abord, et nous amenons de Bourgogne les secours désirés. Maintenant que du port de Ravenspurg nous voici venus devant les portes d'York, que nous reste-t-il à faire, sinon d'y entrer comme dans notre duché?

Glocester. — Les portes étroitement fermées! Frère, je n'aime pas cela; car bien des gens qui ont trébuché au seuil, ont été avertis par là que le danger se cachait dans la maison.

Le roi Édouard. — Bah, mon homme! les présages ne doivent pas nous effrayer aujourd'hui : il nous faut entrer dans la ville par douceur ou violence, car c'est ici que nos amis viendront nous rejoindre.

Hastings. — Mon Suzerain, je vais frapper une fois encore pour les sommer d'ouvrir.

Entrent sur les remparts, le maire d'York *et ses* aldermen.

Le maire d'York. — Milords, nous étions avertis de votre arrivée, et nous avons fermé les portes pour notre propre sécurité; car maintenant nous devons allégeance à Henri.

Le roi Édouard. — Mais, Monsieur le maire, si Henri est votre roi, Édouard est encore au moins le duc d'York.

Le maire d'York. — C'est vrai, mon bon Lord, je reconnais que vous n'êtes pas moins.

Le roi Édouard. — Certes, et je ne réclame rien que mon duché, me trouvant satisfait de cela seul.

Glocester, *à part.* — Mais lorsque le renard aura seulement passé le nez, il trouvera bientôt les moyens de faire passer le corps tout entier.

Hastings. — Eh bien, Monsieur le maire, pourquoi restez-vous incertain? Ouvrez les portes; nous sommes les amis du roi Henri.

Le maire d'York. — Dites-vous vrai? En ce cas

WARWICK. Où est le courrier qui est venu de la part du vaillant Oxford? A quelle distance ton Seigneur est-il d'ici, mon honnête garçon? (Acte V, sc. I.)

les portes vont être ouvertes. (*Il se retire des remparts avec les aldermen.*)

GLOCESTER. — Un sage et vaillant capitaine, et vite persuadé!

HASTINGS. — Le bon vieillard serait heureux que tout se passât bien, sans y être mêlé en aucune façon; mais une fois entrés, je ne doute pas que nous ne lui fassions bien vite entendre raison à lui et à tous ses frères.

Entrent LE MAIRE *et* LES ALDERMEN *au pied des remparts.*

LE ROI ÉDOUARD. — C'est cela, Monsieur le maire : ces portes ne doivent être fermées que pendant la nuit ou en temps de guerre : voyons, ne crains rien, l'ami, mais donne-moi les clés (*Il prend les clés*), car Édouard défendra la ville, et toi, et tous ces amis qui daignent me suivre.

Bruit de tambours. Entrent MONTGOMMERY *et des troupes.*

GLOCESTER. — Frère, c'est Sir John Montgommery, notre fidèle ami, si je ne me trompe.

LE ROI ÉDOUARD. — Soyez le bienvenu, Sir John! mais pourquoi venez-vous en armes?

MONTGOMMERY. — Pour aider le roi Édouard dans ses jours de tempête, comme doit le faire tout fidèle sujet.

LE ROI ÉDOUARD. — Merci, mon bon Montgommery; mais nous oublions aujourd'hui nos droits à la couronne, et nous réclamons seulement notre duché, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous envoyer le reste.

MONTGOMMERY. — En ce cas, portez vous bien, car je m'en vais d'ici; j'étais venu pour servir un roi et non pas un duc. Tambours, battez,

et mettons-nous en marche. (*Une marche commence.*)

Le roi Édouard. — Non, arrêtez un instant, Sir John, et nous débattrons par quels moyens nous pouvons recouvrer la couronne avec succès.

Montgommery. — Que parlez-vous de débattre? En deux mots, si vous ne vous proclamez pas ici notre roi, je vous abandonne à votre fortune, et je pars pour ramener ces hommes qui étaient venus vous secourir. Pourquoi combattrions-nous, si vous ne prétendez à aucun titre?

Glocester. — Parbleu, mon frère, pourquoi êtes-vous là à épiloguer?

Le roi Édouard. — Lorsque nous serons devenus plus forts, nous réclamerons nos droits : jusque-là c'est sagesse de cacher nos desseins.

Hastings. — Arrière la logique scrupuleuse! Ce sont les armes qui doivent parler maintenant.

Glocester. — Et ce sont les âmes hardies qui décrochent le plus vite les couronnes. Mon frère, nous allons vous proclamer immédiatement, et le bruit qui s'en répandra vous amènera de nombreux amis.

Le roi Édouard. — Alors qu'il en soit selon votre volonté; car c'est mon droit, et Henri ne fait qu'usurper le diadème.

Montgommery. — Oui, à cette heure c'est vraiment mon Souverain qui parle, et maintenant je serai le champion d'Édouard.

Hastings. — Sonnez, trompettes; Édouard sera proclamé ici. Avance, soldat, compagnon d'armes, fais cette proclamation. (*Il lui donne un papier. Fanfares.*)

Le soldat, *lisant.* — « Édouard IV, par la grâce de Dieu, roi d'Angleterre et de France, et Seigneur d'Irlande, etc., etc. »

Montgommery. — Et quiconque nie le droit du roi Édouard, je le provoque en combat singulier avec ceci. (*Il jette à terre son gantelet.*)

Tous. — Longtemps vive Édouard le quatrième!

Le roi Édouard. — Merci, brave Montgommery, et merci à vous tous : si la fortune me favorise, je récompenserai cette affection. Maintenant, reposons-nous cette nuit dans York, et lorsque le soleil du matin fera surgir son char au-dessus de la frontière de cet horizon, nous marcherons contre Warwick et ses compagnons, car je sais parfaitement que Henri n'est pas un soldat. O téméraire Clarence, comme il te sied mal de flatter Henri et d'abandonner ton frère! cependant, nous vous tiendrons tête de notre mieux, à toi et à Warwick. Venez, braves soldats : ne doutez pas de la victoire, et une fois la victoire obtenue, comptez sur une large paie. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

Londres. — Un appartement dans le palais.

Fanfares. Entrent LE ROI HENRI, WARWICK, CLARENCE, MONTAGUE, EXETER, *et* OXFORD.

Warwick. — Lords, que conseillez-vous? Édouard parti de Belgique, avec un corps d'agiles Allemands et de solides Hollandais, a passé en sûreté le détroit; il marche droit sur Londres avec ses troupes, et une multitude changeante s'attroupe autour de lui.

Oxford. — Levons des hommes, et faisons-lui rebrousser chemin encore une fois.

Clarence. — Un incendie à sa naissance est bien vite étouffé, tandis que si on le laisse grandir, des rivières ne suffiraient pas à l'éteindre.

Warwick. — J'ai dans le Warwickshire des amis d'un dévouement à toute épreuve, qui, bien qu'ils ne soient pas mutins dans la paix, sont cependant intrépides dans la guerre; je m'en vais les rassembler : toi, mon fils Clarence, tu iras remuer le Suffolk, le Norfolk et le Kent pour inviter les gentilshommes et les chevaliers à se joindre à nous : toi, mon frère Montague, tu trouveras dans les comtés de Buckingham, de Northampton, de Leicester, des gens tout disposés à écouter ce que tu leur commanderas; et toi, brave Oxford, si étonnamment aimé, tu soulèveras tes amis dans l'Oxfordshire. Mon Souverain, pareil à son île ceinte par l'Océan, ou à la modeste Diane environnée de ses nymphes, restera dans Londres avec les dévoués citoyens de la ville, jusqu'à ce que nous revenions vers lui. Mes nobles Lords, prenez congé et ne perdez pas de temps à répondre. Adieu, mon Souverain.

Le roi Henri. — Adieu, mon Hector, véritable espoir de ma Troie.

Clarence. — En signe de fidélité, je baise la main de Votre Altesse.

Le roi Henri. — Clarence, à la belle âme, sois heureux!

Montague. — Courage, Monseigneur; et là-dessus je prends congé de vous.

Oxford, *baisant la main de Henri.* — C'est ainsi que je scelle ma fidélité et que je vous dis adieu

Le roi Henri. — Mon doux Oxford, mon dévoué Montague, et vous tous ensemble, une fois encore, heureux adieu.

Warwick. — Adieu, mes chers Lords : retrouvons-nous à Coventry. (*Sortent Warwick, Clarence, Oxford, et Montague.*)

Le roi Henri. — Je vais me reposer quelque temps, ici, dans le palais. Cousin d'Exeter, que pense Votre Seigneurie? Il me semble que les forces qu'Édouard a mises sur pied ne devraient pas être en état de se mesurer avec les miennes?

Exeter. — Ce qui est à craindre, c'est qu'il ne séduise les autres.

Le roi Henri. — Ce n'est pas ma crainte : mes bienfaits sont renommés. Je n'ai pas fermé mes oreilles à leurs demandes, je n'ai pas différé leurs requêtes par de lents délais; ma pitié a été un baume pour guérir leurs blessures, ma douceur a su apaiser la tempête de leurs douleurs, ma clémence a séché leurs larmes; je n'ai pas été désireux de leur fortune, je ne les ai pas beaucoup écrasés de lourds subsides, je n'ai pas recherché la vengeance, quoiqu'ils eussent beaucoup erré : pourquoi donc aimeraient-ils mieux Édouard que moi? Non, Exeter, le bien engendre le bien, et si le lion caresse l'agneau, l'agneau ne cessera jamais de le suivre. (*On entend au dehors l'acclamation de* Lancastre! Lancastre!)

Exeter. — Écoutez, écoutez, Monseigneur! quelles sont ces acclamations?

Entrent LE ROI ÉDOUARD, GLOCESTER *et des* soldats.

Le roi Édouard. — Saisissez-vous de cet effronté de Henri, emmenez-le d'ici et proclamez-nous une fois encore roi d'Angleterre! Vous êtes la fontaine d'où découlent de petits ruisseaux : mais j'arrête ta source, mon Océan va absorber tous tes ruisseaux et il n'en montera que plus haut, grâce à leurs ondes. Emmenez-le à la Tour; ne le laissez pas parler. (*Des soldats sortent avec le roi Henri.*) Et maintenant, Lords, dirigeons notre course vers Coventry, où, pour l'heure, se trouve l'arrogant Warwick. Le soleil est brillant et chaud, et si nous tardons, un froid et piquant mars d'hiver viendra détruire les espérances de nos foins.

Glocester. — En route avant que ses forces se réunissent, et surprenons à l'improviste ce traître devenu si puissant. Braves guerriers, marchons tout droit sur Coventry. (*Ils sortent.*)

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Coventry

Entrent sur les remparts, WARWICK, le maire de Coventry, deux messagers, *et autres.*

Warwick. — Où est le courrier qui est venu de la part du vaillant Oxford? A quelle distance ton Seigneur est-il d'ici, mon honnête garçon?

Premier messager. — Il est à cette heure à Dunsmore, en route pour se rendre ici.

Warwick. — A quelle distance est notre frère Montague? Où est le courrier qui est venu de la part de Montague?

Second messager. — Il est à cette heure à Daintry avec une troupe imposante.

Entre SIR JOHN SOMERVILLE.

Warwick. — Eh bien! Somerville, que dit mon affectionné fils? A quelle proximité supposes-tu que Clarence soit maintenant?

Somerville. — Je l'ai laissé à Southam avec ses forces, et je l'attends d'ici à deux heures. (*On entend des tambours.*)

Warwick. — Alors Clarence est proche : j'entends ses tambours.

Somerville. — Ce ne sont pas les siens, Milord; Southam est de ce côté : le tambour que Votre Honneur entend vient du côté de Warwick.

Warwick. — Qui cela peut-il être? Peut-être des amis imprévus.

Somerville. — Ils sont tout près, et vous le saurez bientôt.

Marche. Fanfares. Entrent LE ROI ÉDOUARD, GLOCESTER *et leurs troupes.*

Le roi Édouard. — Dirigez-vous vers les remparts, trompette, et demandez un pourparler.

Glocester. — Voyez comme le morose Warwick couvre d'hommes les remparts!

Warwick. — O guignon inattendu! Est-ce que le gai Édouard est venu? Où dormaient nos espions, ou comment les a-t-on corrompus, pour que nous n'ayons pas appris la nouvelle de son arrivée?

Le roi Édouard. — Eh bien! Warwick, veux-tu ouvrir les portes de la ville, t'exprimer en termes d'obéissance, et courber humblement ton genou? Appelle Édouard roi, demande-lui pardon, et il te pardonnera ces outrages.

Warwick. — Mais, de ton côté, ne vaudrait-il pas mieux retirer tes troupes d'ici, reconnaître celui qui t'éleva et qui te renversa, appeler Warwick ton patron, et te repentir? en ce faisant, tu resteras toujours duc d'York.

Glocester. — J'aurais pensé qu'au moins il aurait dit — roi; peut-être aussi a-t-il fait cette plaisanterie contre sa volonté?

Warwick. — Est-ce qu'un duché n'est pas un beau cadeau, Messire?

Glocester. — Oui, sur ma foi, quand il est donné par un pauvre comte : je te servirai pour ce beau cadeau.

Warwick. — C'est moi qui donnai le royaume à ton frère.

Le roi Édouard. — En ce cas, il est à moi, ne serait-ce que comme don de Warwick.

Warwick. — Tu n'es pas un Atlas qui puisse porter un si grand poids : aussi, avorton que tu es, Warwick reprend son cadeau. Henri est mon roi, et Warwick est son sujet.

Le roi Édouard. — Mais le roi de Warwick est le prisonnier d'Édouard : brave Warwick, réponds seulement à ceci : qu'est-ce que le corps lorsque la tête est coupée?

Glocester. — Hélas! pourquoi Warwick n'a-t-il pas eu plus de prévoyance! mais tandis qu'il cherchait à voler le simple dix, le roi a été dextrement enlevé du jeu! Vous avez laissé le pauvre Henri au palais de l'évêque, et il y a dix à parier contre un que vous le retrouverez à la Tour.

Le roi Édouard. — La chose est ainsi en effet; cependant vous êtes encore Warwick.

Glocester. — Allons, Warwick, saisis ce moment favorable; agenouille-toi, agenouille-toi. Eh bien! te décideras-tu? bats le fer maintenant, ou bien il refroidira.

Warwick. — J'aimerais mieux couper cette main d'un seul coup et avec l'autre te la lancer au visage, que de porter si bas mon pavillon en te cédant.

Le roi Édouard. — Navigue comme tu pourras, aie pour amis vents et marée; cette main solidement serrée sur ta chevelure noire comme charbon, pendant que ta tête nouvellement coupée sera chaude encore, écrira dans la poussière cette sentence avec ton sang : « Warwick qui changeait avec le vent ne peut plus changer maintenant. »

Entre OXFORD *avec troupes, tambours et drapeaux.*

Warwick. — O les joyeuses couleurs! Voyez Oxford qui vient de ce côté!

Oxford. — Oxford, Oxford pour Lancastre! (*Il entre avec ses troupes dans la ville.*)

Glocester. — Les portes sont ouvertes, entrons aussi.

Le roi Édouard. — Mais en faisant cela, d'autres ennemis pourraient tomber sur nos derrières. Restons donc ici en bon ordre, car, sans aucun doute, ils vont sortir et nous offrir la bataille : sinon, la ville ne pouvant résister longtemps, nous y aurons bientôt déniché les traîtres.

Entre MONTAGUE *avec troupes, tambours et drapeaux.*

Montague. — Montague, Montague pour Lancastre! (*Il entre avec ses troupes dans la ville.*)

Glocester. — Toi et ton frère vous payerez tous deux cette trahison du sang le plus précieux que contiennent vos corps.

Le roi Édouard. — Plus rude elle est à rem-

Clarence. Et voilà pour m'avoir jeté le reproche de parjure.
La reine Marguerite. Oh, tuez-moi aussi!
Glocester. Oui, parbleu! et c'est ce qui va être fait. (Acte V, sc. v.)

porter, plus grande est la victoire : mon âme me présage heureux succès et triomphe.

Entre SOMERSET *avec troupes, tambours et drapeaux.*

Somerset. — Somerset, Somerset pour Lancastre! (*Il entre avec ses troupes dans la ville.*)

Glocester. — Deux de ton nom, tous deux ducs de Somerset, ont perdu leur vie par la maison d'York, et tu feras le troisième, si cette épée tient ses promesses.

Entre CLARENCE *avec troupes, tambours et drapeaux.*

Warwick. — Voyez de ce côté, Georges de Clarence qui balaie la route avec une force suffisante pour offrir la bataille à son frère; Clarence, chez qui le zèle loyal du droit l'emporte sur la nature et l'amour fraternel. (*Clarence et Glocester chuchottent.*) Viens, Clarence, viens; tu viendras si Warwick t'appelle.

Clarence. — Mon père de Warwick, savez-vous ce que cela veut dire? (*Il enlève la rose rouge de son chapeau.*) Regarde, je te jette ici mon infamie! je ne veux pas ruiner la maison de mon père qui donna son sang pour en cimenter les pierres, et élever Lancastre à sa place. Peux-tu croire, Warwick, que Clarence soit assez atroce, assez absurde, assez dénaturé pour diriger les armes fatales de la guerre contre son frère et son roi légitime? Peut-être m'objecteras-tu mon serment sacré: tenir ce serment serait une plus grande impiété que celle que commit Jephté lorsqu'il sacrifia sa fille. Je suis tellement affligé de la faute que j'ai commise, que pour bien mériter de mon frère, je me proclame ton mortel ennemi, avec la résolution, partout où je te rencontrerai, — et je te rencontrerai si tu sors dans la campagne, — de te châtier pour m'avoir si odieusement induit en trahison. Et maintenant, Warwick au cœur hautain, je te défie, et je tourne vers mon frère mes joues rouges de honte. Pardonne-moi, Édouard, je te ferai réparation, et toi, Richard, ne regarde pas mes fautes avec colère; car désormais je ne serai plus inconstant.

Le roi Édouard. — Sois encore davantage le bienvenu, sois dix fois plus aimé que si tu n'avais jamais mérité notre haine.

Glocester. — Sois le bienvenu, bon Clarence; c'est là agir en frère.

Warwick. — Ah fieffé traître! parjure et inique!

Le roi Édouard. — Eh bien, Warwick, veux-tu sortir de la ville et combattre? Ou bien va-t-il falloir faire pleuvoir sur tes oreilles les pierres de ces remparts?

Warwick. — Hélas, je ne suis pas ici fortifié pour la défense! je vais me diriger sur Barnet immédiatement, et là je t'offrirai la bataille, Édouard, si tu oses l'accepter.

Le roi Édouard. — Oui, Warwick, Édouard osera l'accepter, et il ouvre la route. Lords, au champ de bataille! saint Georges et victoire! (*Marche. Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Un champ de bataille près de Barnet.

Alarmes et escarmouches. Entre LE ROI ÉDOUARD *apportant* WARWICK *blessé.*

Le roi Édouard. — Là, gis ici; meurs, et que meure avec toi notre crainte, car Warwick était un croquemitaine qui nous effrayait tous. Maintenant, Montague, cache-toi bien, car je te cherche, afin que les os de Warwick jouissent de ta compagnie. (*Il sort.*)

Warwick. — Ah! y a-t-il quelqu'un tout près? qu'il s'approche de moi, ami ou ennemi, et qu'il me dise qui est vainqueur, d'York ou de Warwick? Pourquoi est-ce que je demande cela? mon corps mutilé répond à cette question; mon sang, ma faiblesse, mon cœur malade me disent qu'il me faut céder mon corps à la terre, et par ma mort, la victoire à mon ennemi. Ainsi cède le cèdre au tranchant de la hache, le cèdre dont les rameaux abritaient l'aigle royal, sous l'ombre duquel dormait le lion rampant, dont la cime dépassait celle de l'arbre élevé de Jupiter et protégeait les bas arbrisseaux contre les morsures du vent d'hiver. Ces yeux qui sont à cette heure recouverts par le voile noir de la mort, ont été aussi perçants que le soleil de midi pour pénétrer les secrètes trahisons du monde: ces rides de mon front, où coule maintenant le sang, furent souvent comparées aux sépulcres royaux; car qui vivait roi dont je ne pusse creuser la tombe? Qui osait sourire lorsque Warwick fronçait le sourcil? Hélas! voilà maintenant ma gloire barbouillée de boue et de sang! Les parcs, les promenades, les manoirs que je possédais m'abandonnent à cette heure, et

de toutes mes terres, tout ce qui me reste, c'est ce qu'il en faut pour mesurer la longueur de mon corps! Ah! que sont la pompe, le commandement, l'autorité, sinon terre et cendre? Vivons comme nous pourrons, il faudra toujours mourir.

Entrent OXFORD *et* SOMERSET.

Somerset. — Ah Warwick, Warwick! Si tu étais dans le même état que nous, nous pourrions nous relever de toutes nos pertes! la reine a mené de France une force considérable : nous venons d'en apprendre la nouvelle à l'instant. Ah! que ne peux-tu fuir!

Warwick. — En ce cas, je ne fuirais pas. Ah Montague, doux frère, si tu es là, prends-moi la main, et retiens quelques instants mon âme avec tes lèvres! Tu ne m'aimes pas; car frère, si tu m'aimais, tes larmes auraient lavé ce sang froid et congelé qui colle mes lèvres et m'empêche de parler. Viens promptement, Montague, ou je suis mort.

Somerset. — Ah Warwick! Montague a rendu son dernier souffle, et jusqu'au suprême soupir, il a appelé Warwick, en disant : « Recommandez-moi à mon vaillant frère. » Il aurait voulu en dire davantage, et il en a dit en effet davantage, mais ses paroles rendaient le son du canon dans un souterrain et ne pouvaient plus être distinguées : à la fin cependant, j'ai pu surprendre ces mots exhalés avec un gémissement : « Oh adieu, Warwick! »

Warwick. — Doux repos à son âme! Fuyez, Lords, et sauvez-vous vous-mêmes; car Warwick vous dit adieu, jusqu'au revoir dans le ciel. (*Il meurt.*)

Oxford. — Partons, partons; marchons à la rencontre de la grande armée de la reine! (*Ils sortent emportant le corps de Warwick.*)

SCÈNE III.

Une autre partie du champ de bataille.

Fanfares. Entre LE ROI ÉDOUARD *en triomphe, avec* CLARENCE, GLOCESTER *et autres.*

Le roi Édouard. — C'est ainsi que notre fortune s'est à ce point relevée, et que nous voilà parés des lauriers de la victoire. Mais au sein de la brillante lumière de cette journée, j'aperçois un nuage noir, menaçant, et dont il faut se défier, un nuage qui rencontrera notre glorieux soleil, avant que celui-ci atteigne à l'occident son lit de repos. J'entends par là, Milords, que les forces levées en France par la reine ont débarqué sur nos côtes, et d'après ce qu'on m'apprend, marchent pour nous combattre.

Clarence. — Une petite brise dispersera bientôt ce nuage et le renverra à la source d'où il est venu : les seuls rayons de ton soleil suffiront pour sécher ces vapeurs; car tous les nuages n'engendrent pas une tempête.

Glocestfr. — Les forces de la reine sont évaluées à trente mille hommes, et Somerset et Oxford se sont enfuis pour aller la rejoindre. Si elle a le temps de souffler, tenez pour bien assuré que sa faction sera bientôt aussi forte que la nôtre.

Le roi Édouard. — Nous sommes avertis par nos amis dévoués, que les ennemis dirigent leur course vers Tewkesbury. Puisque nous avons l'avantage sur ce champ de bataille de Barnet, nous allons marcher tout droit sur Tewkesbury, car l'énergie de la volonté débarrasse le chemin de tout obstacle, et à mesure que nous marcherons, notre force s'accroîtra dans tous les comtés que nous traverserons. Battez les tambours, criez *Courage!* et en avant! (*Fanfares. Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Les plaines près de Tewkesbury.

Marche. Entrent LA REINE MARGUERITE, LE PRINCE ÉDOUARD, SOMERSET, OXFORD, *et des soldats.*

La reine Marguerite. — Grands Lords, les hommes sages ne s'attardent jamais à déplorer leurs pertes, mais ils cherchent d'un cœur joyeux à réparer les coups de la mauvaise fortune. Qu'importe que le vent ait renversé par-dessus bord notre grand mât, que notre câble soit brisé, que notre ancre protectrice soit perdue, et que la moitié de nos soldats soient engloutis sous les flots? Notre pilote vit encore : et en ce cas, est-il convenable qu'il abandonne le gouvernail, que pareil à un enfant timide, ses yeux en pleurs ajoutent de l'eau à la mer, et qu'il augmente la force de celui qui en a déjà trop, tandis que le vaisseau qu'il aurait pu sauver par son courage et son industrie ira se briser sur le rocher au milieu de ses lamentations? Ah! quelle honte! ah! quelle faute ce serait là! Accordons que Warwick était notre

ancre, eh bien, qu'importe? Accordons que Montague était notre grand mât, qu'importe encore? que nos amis qui ont été massacrés étaient nos cordages, qu'importe toujours? Est-ce qu'Oxford que voici n'est pas une autre ancre? Est-ce que Somerset n'est pas un autre robuste grand mât? Est-ce que nos amis de France ne sont pas nos voiles et nos cordages? et quoique nous y soyons inhabiles, ne pouvons-nous pour une fois, Édouard et moi, nous charger de l'office du pilote expérimenté? Nous ne quitterons pas le gouvernail pour aller nous asseoir et pleurer; mais nous continuerons notre course, quand bien même le vent brutal dirait non, et nous protégerons notre vaisseau contre les écueils et les rochers qui nous menacent du naufrage. Il vaut autant gronder les vagues que leur adresser de bonnes paroles. Et qu'est-ce qu'Édouard, sinon une mer impitoyable? Qu'est-ce que Clarence, sinon un banc de sable décevant? Qu'est-ce que Richard, sinon un rocher fatal et difforme? Tous ceux-là sont ennemis de notre pauvre barque. Dites que vous pouvez nager; hélas! ce ne sera que pour un temps: que vous pouvez marcher sur le sable; mais vous enfoncerez bien vite : que vous pouvez éviter le rocher; la marée viendra vous balayer, ou bien vous mourrez de faim, et voilà une triple mort. Je vous parle ainsi, Lords, pour vous faire comprendre que, dans le cas où quelqu'un de vous voudrait fuir nos rangs, il n'y a pas plus à attendre de merci de ces trois frères que des vagues impitoyables, des bancs de sable, et des rochers. Courage donc alors! ce serait une faiblesse enfantine que de déplorer ou de craindre ce qu'on ne peut éviter.

Le prince Édouard. — Il me semble qu'une femme de ce vaillant esprit serait capable de faire entrer la magnanimité dans le cœur d'un lâche, s'il entendait ces paroles, et de le faire combattre nu un homme en armes. Si je parle de la sorte, ce n'est pas que je doute de personne ici; car si je soupçonnais qu'il y eût dans nos rangs un timide, il obtiendrait permission de se retirer incontinent, de crainte que dans notre péril il n'infectât quelque autre, et ne lui donnât la même âme que la sienne S'il en est un de ce genre ici, ce qu'à Dieu ne plaise! qu'il parte avant que nous ayons besoin de son appui.

Oxford. — Des femmes et des enfants auraient un si haut courage, et des guerriers faibliraient? mais ce serait une honte éternelle! O brave jeune prince! Ton fameux grand-père revit en toi : puisses-tu longtemps vivre pour représenter son visage et renouveler sa gloire!

Somerset. — Et que celui qui ne voudra pas combattre pour une telle espérance, retourne se coucher chez lui, et soit moqué et montré au doigt comme le hibou pendant le jour, s'il ose se relever.

La reine Marguerite. — Merci, noble Somerset; merci, mon cher Oxford.

Le prince Édouard. — Acceptez les remerciements de celui qui ne peut encore donner autre chose.

Entre un messager.

Le messager. — Lords, préparez-vous, car Édouard est proche et tout prêt à combattre ; ainsi, prenez vos dispositions.

Oxford. — Je me doutais de la chose : le but de sa tactique, en faisant si grande diligence, est de nous surprendre sans préparatifs.

Somerset. — Mais il s'est trompé en cela; nous sommes prêts.

La reine Marguerite. — Notre cœur se réjouit en voyant votre intrépidité.

Oxford. — Rangeons-nous ici en bataille ; nous ne bougerons pas d'ici.

Fanfares et marche. Entrent à distance LE ROI ÉDOUARD, CLARENCE, GLOCESTER *et leurs forces.*

Le roi Édouard. — Braves compagnons, voici là-bas le bois épineux qu'avec l'assistance du ciel et votre vaillance, nous aurons déraciné avant ce soir. Je n'ai pas besoin de jeter de nouvelle huile sur votre feu, car je sais fort bien que vous pétillez d'impatience de les consumer : donnez le signal du combat, et en avant, Milords!

La reine Marguerite. — Lords, chevaliers, gentilshommes, mes larmes me refusent la permission de prononcer ce que j'avais à vous dire, car vous le voyez, à chaque mot que je prononce, je bois l'eau de mes yeux. Par conséquent, je n'ajouterai que ceci : Henri, votre Souverain, est prisonnier de l'ennemi; son trône est usurpé, son royaume est transformé en boucherie, ses sujets sont massacrés, ses statuts lacérés, son trésor est dépensé, et là-bas se tient le loup qui fait tous ces ravages. Vous combattez pour la justice; au nom de Dieu, Lords, montrez-vous vaillants et donnez le signal du combat. (*Les deux armées se retirent.*)

GLOCESTER. Bonjour, Monseigneur. Comment! si acharné à la lecture?
LE ROI HENRI. Oui, mon bon Seigneur. (Acte V, se. VI.)

SCÈNE V.

Une autre partie des plaines.

Alarmes, combats, puis retraite. Entrent LE ROI ÉDOUARD, CLARENCE, GLOCESTER, *et leurs troupes, avec* LA REINE MARGUERITE, OXFORD *et* SOMERSET, *prisonniers.*

LE ROI ÉDOUARD. — Voici donc la fin de ces querelles tumultueuses. Emmenez tout droit Oxford au château de Ham: quant à Somerset, qu'on tranche sa coupable tête. Allez, emmenez les d'ici; je ne veux pas les entendre parler.

OXFORD. — Pour ce qui est de moi, je ne t'importunerai pas de mes paroles.

SOMERSET. — Ni moi, mais je me résigne avec patience à ma mauvaise fortune. (*Sortent Oxford et Somerset sous escorte.*)

LA REINE MARGUERITE. — C'est ainsi que nous nous séparons tristement dans ce monde de misères, pour nous retrouver au sein de la joie dans l'heureuse Jérusalem.

LE ROI ÉDOUARD. — A-t-on fait la proclamation pour annoncer que quiconque découvrira Édouard obtiendra une haute récompense, et que lui aura la vie sauve?

GLOCESTER. — Oui, et voyez, voici venir le jeune Édouard!

Entrent DES SOLDATS *avec* LE PRINCE ÉDOUARD.

LE ROI ÉDOUARD. — Faites avancer le brave, que nous l'entendions parler. Eh quoi! une si jeune épine peut-elle déjà commencer à piquer? Édouard, quelle satisfaction peux-tu me donner pour avoir pris les armes, pour avoir soulevé

mes sujets, et pour tous les ennuis que tu m'as causés?

Le prince Édouard. — Parle comme un sujet, orgueilleux et ambitieux York! Suppose que je suis à cette heure la voix de mon père; abandonne le siége que tu occupes ici, agenouille-toi là devant moi, tandis que je vais te répéter cette même proposition, à laquelle, traître, tu voudrais me faire répondre.

La reine Marguerite. — Ah! si ton père avait été aussi résolu!

Glocester. — En ce cas, tu te serais contentée de porter tes jupons, et tu n'aurais pas volé les culottes de Lancastre.

Le prince Édouard. — Qu'Ésope se contente de faire des fables dans les veillées d'hiver; ses énigmes cyniques ne conviennent pas à ce lieu-ci.

Glocester. — Par le ciel, marmouset, je te châtierai pour cette parole.

La reine Marguerite. — Oui, tu naquis pour le châtiment des hommes.

Glocester. — Au nom du ciel, emmenez d'ici cette insulteuse captive.

Le prince Édouard.—Non, emmenez plutôt ce difforme insulteur.

Le roi Édouard. — Paix, enfant mutin, ou je vais ensorceler votre langue.

Clarence. — Enfant mal appris, tu es trop insolent.

Le prince Édouard. — Je connais mon devoir, et vous êtes tous en dehors du vôtre. Lascif Édouard, et toi Georges le parjure, et toi Dick le difforme, je vous dis à tous que je suis votre supérieur, traîtres que vous êtes, et que tu usurpes, toi, le droit de mon père et le mien.

Le roi Édouard. — Reçois ceci, portrait vivant de la railleuse ici présente. (*Il le poignarde.*)

Glocester.—Tu t'agites? reçois cela pour finir ton agonie. (*Il le poignarde.*)

Clarence. — Et voilà pour m'avoir jeté le reproche de parjure. (*Il le poignarde.*)

La reine Marguerite. — Oh, tuez-moi aussi!

Glocester. — Oui, parbleu! et c'est ce qui va être fait.

Le roi Édouard. — Arrête, Richard, arrête; car nous en avons trop fait.

Glocester. — Pourquoi la laisser vivre pour remplir le monde de ses clameurs?

Le roi Édouard. — Comment! est-ce qu'elle s'évanouit? employez des moyens pour la faire revenir à elle.

Glocester. — Clarence, excusez-moi auprès du roi mon frère; je vais à Londres pour des affaires sérieuses : avant que vous n'y arriviez, soyez sûrs que vous apprendrez des nouvelles.

Clarence. — Quelles? quelles?

Glocester. — La Tour! la Tour! (*Il sort.*)

La reine Marguerite. — O Ned, mon doux Ned! parle à ta mère, enfant! Est-ce que tu ne peux pas parler? Ah traîtres! meurtriers! Ceux qui poignardèrent César ne répandirent pas de sang, ne commirent pas de crime, ne furent pas dignes de blâme, si on compare à leur action cet odieux forfait. César était un homme, celui-ci relativement était un enfant, et les hommes n'assouvissent jamais leur colère sur un enfant. Qu'y a-t-il de pis qu'un meurtrier, afin que je le nomme? Non, non, mon cœur va se briser, si je parle; et je parlerai, pour qu'il puisse se briser. Bouchers et scélérats! cannibales sanguinaires! quelle douce plante vous avez moissonnée dans sa fleur! Vous n'avez pas d'enfants, bouchers! Si vous en aviez, leur souvenir vous aiguillonnerait de remords : mais si vous avez jamais chance d'avoir un enfant, puissiez-vous le voir ainsi fauché dans sa jeunesse, comme vous, bourreaux, vous avez fauché ce doux jeune prince!

Le roi Édouard. — Qu'on l'emmène! allez, emportez-la d'ici par force.

La reine Marguerite. — Non, ne m'emportez pas d'ici, tuez-moi ici; dégaîne ton épée, je te pardonnerai ma mort. Quoi! tu ne veux pas? alors, Clarence, fais-le, toi.

Clarence. — Par le ciel, je ne te donnerai pas une telle satisfaction.

La reine Marguerite. — Fais cela, mon bon Clarence; mon bon Clarence, fais cela.

Clarence. — Ne m'as-tu pas entendu jurer que je ne voulais pas le faire?

La reine Marguerite. — Oui, mais tu avais coutume de te parjurer : c'était péché autrefois, mais aujourd'hui ce serait charité. Quoi! tu ne veux pas? où est ce boucher du diable, Richard aux traits hideux? Richard, où es-tu? tu n'es pas ici sans doute, car le meurtre est ta manière de faire l'aumône et tu n'as jamais repoussé les pétitionnaires qui demandaient du sang.

Le roi Édouard.—Emmenez-la! dis-je; je vous l'ordonne, emportez-la d'ici.

La reine Marguerite. — Qu'il vous en arrive

à vous et aux vôtres, comme à ce prince! (*Elle sort entraînée.*)

Le roi Édouard. — Où est allé Richard?

Clarence. — A Londres en toute hâte, et à ce que je devine, pour faire un souper sanglant à la Tour.

Le roi Édouard. — Il est soudain, quand une chose vient à lui traverser l'esprit. Maintenant partons d'ici : licenciez les gens des communes en leur donnant paie et remerciements, et en route pour Londres. Allons voir en quel état de santé est notre gentille reine; j'espère qu'à l'heure qu'il est, elle a un fils de moi. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

Londres. — Un appartement à la Tour.

LE ROI HENRI *est assis, un livre à la main;* LE LIEUTENANT *de la Tour lui tient compagnie. Entre* GLOCESTER.

Glocester. — Bonjour, Monseigneur. Comment! si acharné à la lecture?

Le roi Henri. — Oui, mon bon Seigneur : Monseigneur, devrais-je dire plutôt; c'est péché de flatter, *bon* n'était rien autre qu'une flatterie : dire bon Glocester ou bon diable, ce serait la même chose; cette épithète serait aussi mal placée dans un cas que dans l'autre; par conséquent, ne disons pas bon Seigneur.

Glocester. — Maraud, laisse-nous seuls : nous avons besoin de causer. (*Sort le lieutenant.*)

Le roi Henri. — C'est ainsi que le berger négligent fuit devant le loup; c'est ainsi que le mouton inoffensif cède d'abord sa toison, et puis sa gorge au couteau du boucher. Quelle scène de mort Roscius a-t-il à jouer maintenant?

Glocester. — Le soupçon hante toujours l'âme coupable; le voleur redoute un sergent derrière chaque buisson.

Le roi Henri. — Quand l'oiseau a été englué sur un buisson, ses ailes tremblantes se défient de tout buisson; et moi, père malheureux d'un doux oiseau, j'ai maintenant devant les yeux le fatal objet où mon pauvre oiselet fut englué, pris et tué.

Glocester. — Pardi, ce fut un fou bien téméraire, ce Crétois qui enseigna à son fils les fonctions de l'oiseau; et cependant, malgré toutes ses ailes, le pauvre fou se noya.

Le roi Henri. — Je suis Dédale; mon pauvre enfant est Icare; ton père qui mit obstacle à notre libre carrière fut Minos; le soleil qui fondit les ailes de mon doux enfant, c'est ton frère Édouard; et toi, tu es la mer dont le gouffre envieux a dévoré la vie de mon fils. Oh! tue-moi avec ton épée, non avec tes paroles! mon cœur peut plus aisément souffrir la pointe de ton poignard que mes oreilles ne peuvent souffrir cette tragique histoire. Mais pourquoi viens-tu? est-ce pour ma vie?

Glocester. — Penses-tu que je sois un bourreau?

Le roi Henri. — Ce dont je suis sûr, c'est que tu es un persécuteur : mais si tuer des enfants, c'est faire office de bourreau, eh bien alors, tu es un bourreau.

Glocester. — J'ai tué ton fils pour sa présomption.

Le roi Henri. — Si tu avais été tué la première fois que tu as été présomptueux, tu n'aurais pas vécu pour tuer mon fils. Et voici ce que je prophétise, c'est que des milliers d'êtres vivants qui ne ressentent pas à cette heure le plus petit des tressaillements de ma crainte, c'est que bien des vieillards et des veuves par leurs soupirs, bien des orphelins par leurs larmes, bien des hommes pour le sort de leurs fils, bien des femmes pour le sort de leurs maris, bien des enfants sans père pour la mort prématurée de leurs parents, maudiront l'heure où tu naquis. Le hibou criait à ta naissance, signe de malheur; la chouette gémissait, prédisant des temps mauvais; les chiens hurlaient, et une tempête affreuse secouait les arbres; le corbeau croassait au sommet de la cheminée, et les pies bavillardes chantaient en désaccord sinistre. Ta mère ressentit plus que la souffrance d'une mère, et cependant elle enfanta moins que l'espérance d'une mère; c'est-à-dire une boule indigeste et difforme, bien différente du fruit qu'on pouvait attendre d'un arbre si beau. Tu avais des dents dans la bouche lorsque tu naquis, pour signifier que tu venais pour mordre le monde, et si ce que l'on m'a dit encore est vrai, tu vins....

Glocester. — Je ne veux pas en écouter davantage; meurs, prophète, au beau milieu de ton discours! (*Il le poignarde.*) C'est pour cela, entre autres choses, que j'ai été envoyé au monde.

Le roi Henri. — Oui, et pour beaucoup d'autres massacres après celui-là. Oh! que Dieu me pardonne mes péchés et te pardonne! (*Il meurt.*)

Glocester. — Quoi donc! le sang audacieux de Lancastre retombe-t-il à terre? j'aurais pensé qu'il jaillirait en haut. Voyez comme mon épée pleure la mort de ce pauvre roi! Oh! puissent de telles larmes de pourpre être toujours tirées de ceux qui souhaiteront la chute de notre maison! S'il te reste encore une étincelle de vie, descends, descends en enfer, et dis que c'est moi qui t'y ai envoyé, moi qui n'ai ni pitié, ni amour, ni crainte. (*Il le poignarde de nouveau.*) C'est parfaitement exact ce que disait de moi Henri, car j'ai souvent entendu ma mère raconter que j'étais venu au monde, les jambes les premières: croyez-vous, en effet, que je n'avais pas raison de faire hâte, afin de poursuivre la ruine de ceux qui usurpaient notre droit? L'accoucheuse resta confondue, et les femmes crièrent : « O Jésus nous bénisse, il est né avec des dents! » ce qui était vrai, et ce qui signifiait clairement que je grognerais, que je mordrais, que je ferais le personnage d'un dogue. Eh bien! puisque les cieux ont ainsi façonné mon corps, que l'enfer déforme mon âme pour la mettre en harmonie avec son enveloppe. Je n'ai pas de frère, je ne ressemble à aucun frère, et ce mot *amour* que les barbes grises appellent divin peut résider chez les hommes qui se ressemblent les uns les autres, mais non chez moi, je suis seul avec moi-même. Prends garde, Clarence; tu me sépares de la lumière, mais je t'arrangerai un jour ténébreux, à toi; car je répandrai sourdement des prophéties d'un tel genre qu'Édouard craindra pour sa vie, et comme il voudra se délivrer de ses craintes, je serai la cause de ta mort. Le roi Henri, et le prince son fils, ne sont plus : c'est à ton tour, Clarence, et puis aux autres, car je me regarderai comme en mauvaise situation jusqu'à ce que je sois le premier de tous. Je vais jeter ton corps dans une autre chambre; le jour de ta mort, Henri, est pour moi un jour de triomphe. (*Il sort emportant le corps.*)

SCÈNE VII.

Londres. — Un appartement dans le palais.

Fanfares. LE ROI ÉDOUARD *assis sur son trône. A ses côtés* LA REINE ÉLISABETH *avec* LE PRINCE *enfant porté par une nourrice;* CLARENCE, GLOCESTER, HASTINGS, *et autres, l'entourent.*

Le roi Édouard. —Une fois encore, nous nous asseyons sur le trône royal d'Angleterre acheté pour la seconde fois par le sang des ennemis. Que de vaillants adversaires n'avons-nous pas fauchés dans tout l'épanouissement de leur orgueil, comme on fauche le blé d'automne! Trois ducs de Somerset, trois fois renommés comme des champions redoutables et d'une valeur indiscutable, deux Clifford, le père et le fils, et deux Northumberland; deux hommes plus braves que ces derniers n'éperonnèrent jamais leur coursier au signal de la trompette : avec eux, les deux braves ours, Warwick et Montague, qui tenaient dans leurs chaînes le lion royal, et faisaient trembler la forêt lorsqu'ils rugissaient. C'est ainsi que nous avons balayé loin de notre trône tout sujet de crainte, et que nous nous sommes donné la sécurité pour marchepied. Venez ici, Bess, et laissez-moi baiser mon enfant. Jeune Ned, c'est pour toi que tes oncles et moi-même nous avons veillé sous nos armures durant les nuits d'hiver, marché à pied sous les brûlantes chaleurs de l'été; tout cela pour que tu puisses jouir en paix de la couronne, et recueillir la moisson de nos labeurs.

Glocester, *à part.* — Si vos yeux étaient fermés pour toujours, je saurais bien flétrir sa moisson sur pied, car on ne se doute pas encore dans le monde de ce que je suis. C'est pour soulever que cette épaule a été formée si épaisse, et elle soulèvera certains poids, ou je me romprai les reins. Ouvre les voies, ma tête, et ce bras exécutera.

Le roi Édouard. — Clarence et Glocester, aimez ma bien-aimée reine, et embrassez votre royal neveu, mes deux frères.

Clarence.—Je scelle sur les lèvres de ce doux enfant la fidélité que je dois à Votre Majesté.

Le roi Édouard. — Merci, noble Clarence, merci, mon digne frère.

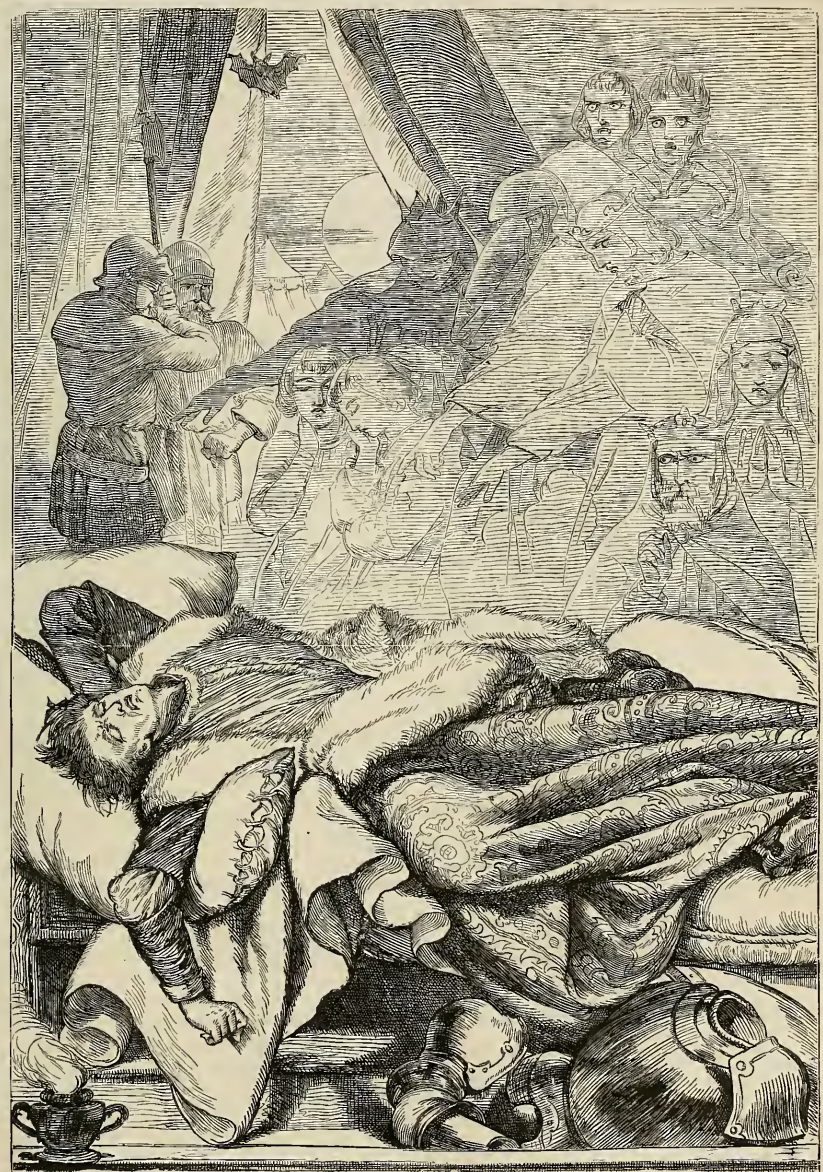
Glocester. — Et moi, pour témoigner de l'amour que je porte à l'arbre d'où tu es sorti, je donne à son fruit cet affectueux baiser. (*A part.*) Pour dire la vérité, c'est ainsi que Judas baisa son maître, et qu'il cria : *tout bien soit avec vous!* lorsqu'en pensée il disait : *tout mal soit avec vous!*

Le roi Edouard. — Maintenant je suis assis sur mon trône, comme le désirait mon âme, en possession de la paix de ma patrie et de l'affection de mes frères.

Clarence. — Qu'est-ce que Votre Grâce veut qu'on fasse de Marguerite? René, son père, a en-

gagé au roi de France les Siciles et Jérusalem, et il envoie le produit de cette cession pour la rançon de sa fille.

Le roi Édouard. — Qu'on la fasse partir et qu'on la transporte en France. Et maintenant que nous reste-t-il à faire, sinon à passer le temps en somptueux triomphes, en gaies représentations de comédies, en plaisirs qui conviennent à une cour? Résonnez, tambours et trompettes! adieu, amer souci! car aujourd'hui, je l'espère, commence pour nous une ère de joie qui ne finira plus. (*Ils sortent.*)



LE ROI RICHARD III

PERSONNAGES DU DRAME.

LE ROI ÉDOUARD IV.
ÉDOUARD, PRINCE DE GALLES, par la suite LE ROI ÉDOUARD V, } fils du ROI ÉDOUARD IV.
RICHARD, DUC D'YORK, }
GEORGES, DUC DE CLARENCE, } frères du ROI ÉDOUARD IV.
RICHARD, DUC DE GLOCESTER, par la suite LE ROI RICHARD III, }
UN JEUNE FILS DE CLARENCE.
HENRI, COMTE DE RICHMOND, par la suite LE ROI HENRI VII.
LE CARDINAL BOURCHIER, ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY.
THOMAS ROTHERAM, ARCHEVÊQUE D'YORK.
JOHN MORTON, ÉVÊQUE D'ÉLY.
LE DUC DE BUCKINGHAM.
LE DUC DE NORFOLK.
LE COMTE DE SURREY, fils du DUC DE NORFOLK.
LE COMTE DE RIVERS, frère de LA REINE ÉLISABETH.
LE MARQUIS DE DORSET, } fils de LA REINE ÉLISABETH.
LORD GREY, }
LE COMTE D'OXFORD.
LORD HASTINGS.
LORD LOVEL.
LORD STANLEY, par la suite COMTE DE DERBY.
SIR THOMAS VAUGHAN.
SIR RICHARD RATCLIFF.
SIR WILLIAM CATESBY.
SIR JAMES TYRREL.
SIR JAMES BLOUNT.
SIR WILLIAM HERBERT.
SIR WILLIAM BRANDON.
SIR ROBERT BRAKENBURY, LIEUTENANT DE LA TOUR.
CHRISTOPHER URSWICK, PRÊTRE.
UN AUTRE PRÊTRE.
LE LORD MAIRE DE LONDRES.
LE SHÉRIFF DU WILTSHIRE.

ÉLISABETH, femme du ROI ÉDOUARD IV.
MARGUERITE, veuve du ROI HENRI VI.
LA DUCHESSE D'YORK, mère du ROI ÉDOUARD IV, de CLARENCE et de GLOCESTER.
LADY ANNE, veuve d'ÉDOUARD, PRINCE DE GALLES, fils du ROI HENRI VI, par la suite mariée au DUC DE GLOCESTER.
LADY MARGUERITE PLANTAGENET, jeune fille de CLARENCE.

LORDS *et autres comparses :* DEUX GENTILSHOMMES, UN POURSUIVANT D'ARMES, UN CLERC, CITOYENS, MEURTRIERS, MESSAGERS, SOLDATS, FANTÔMES, etc., etc.

SCÈNE. — Angleterre.

LE

ROI RICHARD III.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Londres. — Une rue

Entre GLOCESTER.

Glocester. — Maintenant l'hiver de notre disgrâce s'est fondu en un radieux été sous le soleil d'York, et tous les nuages qui s'étaient abaissés sur notre maison sont engloutis dans le sein profond de l'Océan. Maintenant nos fronts sont ceints de couronnes de victoire, nos armes ébréchées sont suspendues en trophées, nos sinistres alertes se sont changées en joyeuses réunions, et nos marches lugubres en airs de danse voluptueux. Le dieu de la guerre au visage sévère a déplissé son front ridé, et maintenant, au lieu de monter des coursiers caparaçonnés pour effrayer les âmes de timides ennemis, il cabriole d'un pied leste dans une chambre de dame, au son délicieux d'un luth lascif. Mais moi, qui ne suis pas formé pour les gais badinages, ni pour me regarder avec une complaisance flattense dans un amoureux miroir; moi, si grossièrement façonné, qui manque de la majesté de l'amour pour faire la roue devant une nymphe à la démarche folâtre; moi que la fourbe nature a frustré des harmonieuses proportions du corps, et filouté de la beauté du visage; moi qu'elle a envoyé, avant le temps voulu, dans ce monde des vivants, difforme, incomplet, fait à peine à moitié, si contrefait, si laid à voir, que les chiens aboient après moi, lorsque je passe en boitant près d'eux, je n'ai à ma disposition aucun plaisir pour passer mes heures durant cette période de paix langoureuse aux chansons aimables, à moins que je n'épie mon ombre se mouvant au soleil, ou que je ne fasse des commentaires sur ma propre difformité. Puisque donc je ne puis être amant pour prendre ma part de ces jours de délices, je suis décidé à être un scélérat et à détester les frivoles plaisirs des jours où nous sommes. J'ai ourdi des complots, et semé des insinuations dangereuses, par d'absurdes prophéties, des libelles, des rêves, afin d'engendrer une haine mortelle entre mon frère Clarence et le roi : et si le roi Édouard est aussi franc et loyal, que je suis moi, subtil, faux et traître, aujourd'hui, Clarence sera étroitement encagé à propos d'une prophétie qui dit que G sera le meurtrier des héritiers d'Édouard. Plongez au fond de mon âme, mes pensées! voici Clarence qui vient.

Entrent CLARENCE *sous garde, et* BRAKENBURY.

Glocester. — Bonjour, mon frère : que signifie cette garde armée qui escorte Votre Grâce?

Clarence. — Sa Majesté, ayant souci de la sûreté de ma personne, a désigné cette escorte pour me conduire à la Tour.

Glocester. — Pour quelle cause?

Clarence. — Parce que mon nom est Georges.

Glocester. — Hélas! Monseigneur, ce n'est en

rien votre faute : ce sont vos parrains qu'il devrait faire arrêter pour cela : peut-être Sa Majesté a-t-elle quelque intention de vous faire rebaptiser à la Tour. Mais quelle en est la raison, Clarence? puis-je la connaître?

Clarence. — Certainement, Richard, lorsque je la connaîtrai moi-même; car je déclare que j'en suis ignorant encore. Mais autant que je sache, il prête l'oreille à des prophéties et à des rêves; il efface des *Croix de Dieu* la lettre G, et dit qu'un sorcier lui a prédit que sa postérité serait déshéritée par G; or comme mon nom de Georges commence par un G, il s'est mis dans la tête que je suis cet homme-là. Voilà les raisons qui, avec d'autres enfantillages tout aussi sérieux, ont poussé Son Altesse à me faire emprisonner.

Glocester. — Parbleu, voilà ce qui arrive, lorsque les hommes sont gouvernés par les femmes : ce n'est pas le roi qui vous envoie à la Tour, c'est Milady Grey, sa femme, Clarence, c'est elle qui l'excite à cette mesure excessive. N'était-ce pas elle, en compagnie de cet homme si honorable, Anthony Woodville, son frère, qui lui a fait envoyer Lord Hastings à la Tour, d'où il a été élargi aujourd'hui même? Nous ne sommes pas en sûreté, Clarence; nous ne sommes pas en sûreté.

Clarence. — Par le ciel, je crois que personne n'est en sûreté, si ce n'est les parents de la reine, et les messagers de nuit qui font service de courriers entre le roi et Mistress Shore. N'avez-vous pas appris quel rôle d'humble suppliant Lord Hastings a joué auprès d'elle pour obtenir sa délivrance?

Glocester. — Milord le chambellan a reconquis sa liberté en suppliant humblement Sa Divinité. Je vous dirai, que dans mon opinion, si nous voulons nous garder en faveur auprès du roi, notre plus sûr moyen est d'être ses hommes et de porter sa livrée : la jalouse veuve surannée et Mistress Shore, depuis que le roi les a bombardées grandes dames, sont de puissantes commères dans cette monarchie.

Brakenbury. — Je conjure Vos Grâces de me pardonner; Sa Majesté m'a strictement ordonné d'empêcher que personne, de n'importe quel rang, eût une conférence particulière avec votre frère.

Glocester. — Fort bien; mais s'il plaît à Votre Honneur, Brakenbury, vous pouvez prendre part à tout ce que nous disons : nous ne parlons pas de trahisons, l'ami : nous disons que le roi est sage et vertueux, que sa noble reine est d'un bon âge, belle, et exempte de jalousie; nous disons que la femme de Shore a un jôli pied, une lèvre de cerise, un œil appétissant, une langue singulièrement agréable, et que les parents de la reine ont été faits nobles : qu'en dites-vous, Monsieur? pouvez-vous nier tout cela?

Brakenbury. — Je n'ai rien à faire avec tout cela, Milord.

Glocester. — Rien à faire avec Mistress Shore! je te le dis, camarade, celui qui fait quelque chose avec elle, un seul excepté, fera bien de le faire secrètement, et quand il n'y aura personne.

Brakenbury. — Quel est celui que vous exceptez, Milord?

Glocester. — Son mari, maraud : voudrais-tu me trahir?

Brakenbury. — Je conjure Votre Grâce de me pardonner, et de vouloir bien ensuite mettre fin à votre conférence avec le noble duc.

Clarence. — Nous connaissons ta charge, Brakenbury, et nous t'obéirons.

Glocester. — Nous sommes les valets de la reine et nous devons obéir. Adieu, frère : je vais aller trouver le roi, et en quelque chose que vous veuilliez m'employer, fallût-il appeler sœur, la veuve, femme du roi Édouard, je m'en chargerai pour vous affranchir. En attendant, cette profonde disgrâce d'un frère me touche plus profondément que vous ne pouvez l'imaginer.

Clarence. — Je sais que cela ne plaît à aucun de nous deux.

Glocester. — Bon, votre emprisonnement ne sera pas long; je vous délivrerai, ou j'irai prendre votre place. En attendant, ayez patience.

Clarence. — Il le faut bien, par force. Adieu. (*Sortent Clarence, Brakenbury, et la garde*).

Glocester. — Va, foule le chemin par lequel tu ne reviendras pas, simple, naïf Clarence! je t'aime tant que je veux envoyer sous peu ton âme en paradis, si le ciel consent à recevoir ce présent de nos mains. Mais qui vient ici? Hastings, le nouveau libéré!

Entre HASTINGS.

Hastings. — Bonne heure de ce jour-ci à mon gracieux Lord!

Glocester. — Je rends son souhait à mon bon

Lord le chambellan : vous êtes le très-bien venu en cet air libre. Comment Votre Seigneurie a-t-elle supporté la prison?

Hastings. — Avec patience, mon noble Lord, comme le doivent faire les prisonniers : mais je vivrai, Milord, pour donner des remerciements à ceux qui furent la cause de mon emprisonnement.

Glocester. — Sans doute, sans doute, et Clarence aussi; car ceux qui étaient vos ennemis sont les siens, et ont réussi contre lui aussi bien que contre vous.

Hastings. — C'est bien grande pitié que les aigles soient mis en mue, tandis que les milans et les buzards cherchent leur proie en liberté.

Glocester. — Quelles nouvelles du dehors?

Hastings. — Il n'y a du dehors aucunes nouvelles aussi mauvaises que celle que voici de l'intérieur; le roi est maladif, faible, mélancolique, et ses médecins craignent extrêmement pour lui.

Glocester. — Par saint Paul, ce sont en effet de mauvaises nouvelles. Oh! il a trop longtemps suivi un mauvais régime, et a trop consumé, en ce faisant, sa royale personne. C'est vraiment douloureux à penser. Comment donc! est-il au lit?

Hastings. — Oui.

Glocester. — Précédez-moi, je vais vous suivre. (*Sort Hastings.*) Il ne pourra vivre, j'espère; mais il ne faut pas qu'il meure avant que Clarence ait été envoyé en poste au ciel. Je m'en vais, pour presser sa haine contre Clarence, l'aiguillonner de mensonges bien affilés et qui aient pour pointe des arguments d'importance; et si je n'échoue pas dans mon profond complot, Clarence n'a pas un autre jour à vivre. Cela fait, que Dieu reçoive le roi Édouard au sein de sa miséricorde, et me laisse le monde pour y prendre mes ébats! Alors j'épouserai la fille cadette de Warwick : qu'est-ce que cela fait que j'aie tué son mari et son père? le meilleur moyen de faire réparation à la fillette est de devenir son mari et son père; ce que je ferai, non tant par amour que pour un autre projet secret que je pourrai exécuter en l'épousant. Mais voilà que je vais au marché avant mon cheval : Clarence respire encore; Édouard vit et règne encore; c'est lorsqu'ils seront partis, que je devrai compter mes gains. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

Londres. — Une autre rue.

Entre le convoi du ROI HENRI; *son cadavre est porté sur un cercueil découvert, des* GENTILSHOMMES *armés de hallebardes l'entourent pour le garder;* LADY ANNE *les suit.*

Anne. — Déposez, déposez votre fardeau d'honneur, — si l'honneur peut être enseveli dans un cercueil, — tandis que je vais un moment déplorer religieusement la fin prématurée du vertueux Lancastre. Pauvre forme glacée d'un saint roi! pâles cendres de la maison de Lancastre! reste sanglant de cette race royale! qu'il me soit permis de prier ton fantôme d'écouter les lamentations de la pauvre Anne, femme de ton Édouard, de ton fils massacré, assassiné par la même main qui te fit ces blessures! Hélas! dans ces ouvertures par où s'échappa ta vie, je verse le baume sans vertu de mes pauvres yeux. Oh! maudite soit la main qui fit ces ouvertures fatales! maudit soit le cœur qui eut le cœur de faire cela! maudit soit le sang qui répandit ce sang hors de ce corps! Puisse tomber sur cet odieux misérable, qui nous rend misérables par ta mort, un mal plus terrible que je n'en pourrais souhaiter aux serpents, aux araignées, aux crapauds, ou à toute autre chose rampante et venimeuse qui ait vie! S'il a jamais un enfant, qu'il soit avorté, monstrueux, qu'il vienne au monde avant terme, que son aspect hideux et contraire à la nature épouvante sa mère pleine d'espérance, et qu'il hérite de la perversité de son père! S'il a jamais une femme, qu'il la rende aussi misérable par sa mort, que je le suis par celle de mon jeune Seigneur et par la tienne! Allons, dirigeons-nous maintenant vers Chertsey avec le saint fardeau que vous avez pris à Saint-Paul, pour être enterré là-bas; et lorsque vous serez fatigués de le porter, reposez-vous, pendant que je gémirai sur le cadavre du roi Henri. (*Les porteurs enlèvent le cercueil et s'avancent.*)

Entre GLOCESTER.

Glocester. — Arrêtez, vous qui portez ce cercueil, et déposez-le à terre.

Anne. — Quel noir magicien fait surgir ce démon pour arrêter dans leur exécution les actes d'une pieuse charité?

PREMIER GENTILHOMME. Milord, reculez vous, et laissez passer le cercueil.
GLOCESTER. Chien mal appris! arrête quand je le commande. (Acte I, sc. II.)

GLOCESTER. — Coquins, déposez ce cadavre, ou par saint Paul, je ferai un cadavre de celui qui me désobéira!

PREMIER GENTILHOMME. — Milord, reculez-vous, et laissez passer le cercueil.

GLOCESTER. — Chien mal appris! arrête quand je le commande, et veuille élever ta hallebarde un peu plus haut que ma poitrine, ou par saint Paul, je vais te jeter à mes pieds, et te fouler pour ton audace, mendiant. (*Les porteurs déposent le cercueil.*)

ANNE. — Quoi! vous tremblez? est-ce que vous avez tous peur? Hélas! je ne vous blâme pas, car vous êtes mortels, et des yeux mortels ne peuvent supporter le diable. Arrière, épouvantable ministre de l'enfer! tu n'avais pouvoir que sur son corps mortel, mais tu n'as pas pouvoir sur son âme; en conséquence, éloigne-toi.

GLOCESTER. — Douce sainte, par charité, ne sois pas si méchante.

ANNE. — Odieux démon, pour l'amour de Dieu, pars et ne nous trouble pas; car tu as établi ton enfer sur cette heureuse terre que tu as remplie de cris de malédictions et d'exclamations désespérées. Si tu prends plaisir à contempler tes hideux forfaits, regarde cet échantillon suprême de tes crimes. O gentilshommes, voyez, voyez! les blessures de Henri défunt ouvrent leurs lèvres congelées et saignent à nouveau! Rougis, rougis, boule de chair odieusement difforme, car c'est ta présence qui fait jaillir ce sang de ces veines froides et vides où le sang ne circule plus. Ton crime inhumain et contre nature, provoque cet écoulement si contraire à la nature! O Dieu qui fis ce sang, venge sa mort! O terre qui bois ce sang, venge sa mort! Ciel, frappe à mort ce meurtrier

RIVERS. Prenez patience, Madame; il n'est pas douteux que Sa Majesté ne recouvre bientôt sa santé habituelle. (Acte I, sc. III.)

de ton tonnerre! ou bien, ouvre-toi toute grande, ô terre, et dévore-le vivant, comme tu bois le sang de ce bon roi assassiné par ce bras dirigé par l'enfer!

Glocester. — Madame, vous ne connaissez pas les lois de cette charité qui rend le bien pour le mal, les bénédictions pour les malédictions.

Anne. — Scélérat, tu ne connais ni la loi de Dieu ni celle de l'homme; il n'est pas de bête si cruelle qui ne connaisse quelque instinct de pitié.

Glocester. — Je n'en connais aucun, aussi ne suis-je pas une bête.

Anne. — O quel miracle de voir les diables dire la vérité!

Glocester. — C'est un plus grand miracle de voir des anges dans une telle colère. Accordez-moi, femme divinement parfaite, la permission de vous donner la raison qui me justifie de ces crimes supposés.

Anne. — Accorde-moi, peste parfaite d'homme, la permission de maudire ta personne maudite pour la raison de tes crimes bien connus.

Glocester. — O toi qui es plus belle qu'aucune parole ne peut l'exprimer, aie la patience de me donner le loisir de m'excuser.

Anne. — O toi qui es plus hideux que le cœur ne peut le supposer, la seule excuse acceptable que tu puisses offrir, c'est de te pendre.

Glocester. — Je m'accuserais moi-même par un tel acte de désespoir.

Anne. — Et dans ce désespoir tu trouverais ton excuse, car ainsi tu tirerais digne vengeance de toi-même pour avoir commis sur d'autres d'indignes meurtres.

Glocester. — Dites, si je ne les avais pas tués?

Anne. — Dis, s'ils n'étaient pas morts? mais morts ils sont, et par le fait de ta main, esclave du diable.

Glocester. — Je n'ai pas tué votre mari.

Anne. — Eh bien alors, il est vivant.

Glocester. — Non, il est mort, tué par la main d'Édouard.

Anne. — Tu mens par ton infâme gorge; la reine Marguerite a vu ton glaive meurtrier fumer de son sang; et ce glaive, tu le dirigeais déjà contre sa poitrine à elle, si tes frères n'en avaient pas détourné la pointe.

Glocester. — J'avais été provoqué par sa langue calomniatrice qui jetait sur mes innocentes épaules la responsabilité de leur faute.

Anne. — Tu fus provoqué par ton âme sanguinaire qui n'a jamais rêvé que boucheries: n'as-tu pas tué ce roi?

Glocester. — Je vous l'accorde.

Anne. — Tu me l'accordes, hérisson! En ce cas, Dieu m'accorde de te voir damné pour ce crime! Oh! il était noble, doux, et vertueux!

Glocester. — Il n'en était que mieux fait pour le roi du ciel qui le possède maintenant.

Anne. — Il est au ciel, où tu n'iras jamais.

Glocester. — Qu'il me remercie de l'avoir aidé à s'y rendre, car il était plus fait pour ce séjour que pour la terre.

Anne. — Mais toi, tu n'es fait pour d'autre place que l'enfer.

Glocester. — Pardon, pour une autre place encore, si vous voulez bien me permettre de la nommer.

Anne. — Quelque prison?

Glocester. — Votre chambre à coucher.

Anne. — Que l'insomnie habite la chambre où tu couches!

Glocester. — Elle y habitera, Madame, jusqu'à ce que j'y couche avec vous.

Anne. — Je l'espère bien.

Glocester. — J'en suis sûr. Mais, gentille Dame Anne, laissons là cette joute trop vive de nos deux esprits, et entamons une conversation plus modérée. Celui qui a causé les morts prématurées de ces Plantagenets, Édouard et Henri, n'est-il pas, dites-moi, aussi blâmable que celui qui les a exécutées?

Anne. — Tu fus à la fois, et la cause, et le très-maudit effet.

Glocester. — De cet effet la cause fut votre beauté, votre beauté qui me hantait durant mon sommeil, et qui m'aurait poussé à tuer l'univers entier, si cela avait dû me permettre de vivre une heure sur votre doux sein.

Anne. — Si je le croyais, je te le déclare, homicide, ces ongles arracheraient ma beauté de mes joues.

Glocester. — Mes yeux à moi ne pourraient pas supporter la destruction de cette beauté. Je ne vous permettrais pas d'attenter à elle, si j'étais alors présent: de même que l'univers est réjoui par le soleil, ainsi moi je suis réjoui par votre beauté; c'est ma lumière, ma vie.

Anne. — Qu'une nuit noire couvre ta lumière, et que la mort obscurcisse ta vie!

Glocester. — Ne te maudis pas toi-même,

douce créature; car tu es ma lumière et ma vie.

Anne. — Je le voudrais pour me venger de toi.

Glocester. — Voilà une guerre bien contre nature que de chercher à te venger de qui t'aime.

Anne. — C'est une guerre juste et raisonnable que de chercher à me venger de celui qui tua mon époux.

Glocester. — Celui qui te priva de ton époux, Dame, fit cela pour t'en procurer un meilleur.

Anne. — Un meilleur que lui ne respire pas en ce monde.

Glocester. — Il vit celui qui t'aime plus que lui ne l'aurait pu.

Anne. — Nomme-le.

Glocester. — Plantagenet.

Anne. — Eh bien, c'était lui.

Glocester. — C'est quelqu'un du même nom, mais d'une nature plus haute.

Anne. — Où est-il?

Glocester. — Ici! (*Elle crache sur lui.*) Pourquoi, craches-tu sur moi?

Anne. — Que je voudrais que cela fût pour toi un poison mortel!

Glocester. — Jamais poison ne jaillit d'une si belle bouche.

Anne. — Jamais poison ne tomba sur un plus hideux crapaud. Hors de ma vue! tu empoisonnes mes yeux.

Glocester. — Tes yeux, douce Dame, ont empoisonné les miens.

Anne. — Je voudrais qu'ils fussent des basilics pour te frapper à mort!

Glocester. — Je voudrais qu'ils le fussent pour que je pusse mourir d'un seul coup, car maintenant ils me tuent à petit feu. Tes yeux ont tiré des miens des larmes amères, et voilé honteusement leurs orbites sous une averse de pleurs puérils: non, jamais ces yeux n'avaient versé une larme d'attendrissement, ni alors que pleuraient mon père York et Édouard en apprenant les lamentables gémissements qu'avait exhalés Rutland, lorsque Clifford au noir visage brandissait sur lui son épée; ni alors que ton valeureux père fit le triste récit de la mort de mon père, en s'arrêtant vingt fois pour soupirer et pleurer comme un enfant, si bien que tous les assistants avaient leurs joues mouillées, comme des arbres trempés par la pluie; à ce triste moment, mes yeux virils dédaignèrent de laisser tomber une humble larme, et ce que ces douleurs ne purent alors en arracher, ta beauté l'a obtenu, et elle les a rendus aveugles à force de pleurer. Je n'ai jamais supplié ni ami, ni ennemi; ma langue ne sut jamais apprendre les mots doux et caressants; mais aujourd'hui que ta beauté est le bien que je me propose, mon cœur orgueilleux supplie et invite ma langue à parler. (*Elle le regarde avec mépris.*) N'enseigne pas le mépris à de telles lèvres, car elles furent faites pour les baisers, Dame, et non pour le dédain. Si ton cœur affamé de vengeance ne peut pardonner, eh bien, je te présente cette épée à la pointe aiguë; s'il te plaît de l'enfoncer dans cette poitrine loyale et d'en chasser l'âme qui t'adorait, je la présente nue à ton coup mortel, et j'implore humblement la mort à genoux. (*Il découvre sa poitrine.*) Allons, n'hésite pas, car j'ai tué le roi Henri (*elle fait un mouvement pour le frapper*); mais c'était ta beauté qui m'y avait poussé. Allons, dépêche-toi; ce fut moi qui poignardai le jeune Édouard (*elle fait un mouvement pour le frapper*); mais ce fut ta face céleste qui poussa ma main. (*Elle laisse tomber l'épée.*) Relève cette épée, ou permets-moi de me relever.

Anne. — Relève-toi, fourbe; bien que je souhaite ta mort, je ne veux pas être ton bourreau.

Glocester. — Alors, ordonnez-moi de me tuer moi-même; j'obéirai.

Anne. — Je te l'ai déjà ordonné.

Glocester. — Mais alors, c'était dans ta colère: dis-le encore, et sur ce mot, cette main qui pour ton amour tua ton amour, pour ton amour tuera un bien plus véritable amour: tu auras été le principe de leur mort à tous deux.

Anne. — Je voudrais connaître ton cœur.

Glocester. — Ma voix vous présente son image.

Anne. — Je crains que tous deux ne soient faux.

Glocester. — En ce cas, jamais homme ne fut vrai.

Anne. — Bon, bon, rengainez votre épée.

Glocester. — Dites-moi alors que ma paix est faite.

Anne. — Tu le sauras plus tard.

Glocester. — Mais, vivrai-je dans l'espérance?

Anne. — Tous les hommes vivent ainsi, j'espère.

Glocester. — Accordez-moi de porter cet anneau.

Anne. — Prendre n'est pas donner. (*Elle prend l'anneau.*)

Glocester. — Vois, ainsi que mon anneau entoure ton doigt, ainsi ton sein enchâsse mon pauvre cœur; porte-les tous deux, car tous deux sont à toi, et si ton pauvre serviteur dévoué peut seulement obtenir de ta gracieuse personne une faveur, tu confirmeras pour toujours son bonheur.

Anne. — Quelle est cette faveur?

Glocester. — Qu'il vous plaise de laisser ces tristes cérémonies aux soins de celui qui a plus que vous le devoir de faire fonction de pleureur à ces funérailles, et de vous rendre immédiatement à Crosby-Place : après que j'aurai enterré solennellement ce noble roi au monastère de Chertsey, et mouillé son tombeau des larmes de mon repentir, j'irai vous faire visite en toute affectueuse diligence. Pour diverses raisons qui vous sont inconnues, je vous conjure de m'octroyer cette faveur.

Anne. — De tout mon cœur, et je suis extrêmement joyeuse de vous voir devenu si repentant. Tressel et Berkley, venez avec moi.

Glocester. — Dites-moi adieu.

Anne. — C'est plus que vous ne méritez; mais puisque vous m'apprenez comment je pourrais vous flatter, eh bien, imaginez que je vous ai dit adieu déjà. (*Sortent Lady Anne, Tressel et Berkley.*)

Glocester. — Messieurs, enlevez le corps.

Un gentilhomme. — Nous allons à Chertsey, noble Lord?

Glocester. — Non, à White Friars; attendez-y mon arrivée. (*Sortent les personnes du cortége avec le corps.*) Jamais femme fut-elle courtisée de cette façon? Jamais femme fut-elle conquise de cette façon? Je l'aurai, mais je ne la garderai pas longtemps. Comment! moi qui ai tué son mari et son père, l'enlever au moment où son cœur brûlait de la plus extrême haine, où sa bouche était pleine de malédictions, où ses yeux étaient pleins de larmes, alors qu'elle avait à ses côtés le témoignage sanglant qui justifiait sa haine! Elle a contre moi Dieu, sa conscience, et tous ces obstacles; moi, je n'ai d'autres amis pour appuyer ma requête que le diable lui-même et mes regards hypocrites, et cependant je la conquiers! C'est gagner la partie contre le monde entier avec rien! Ah! a-t-elle oublié déjà ce brave prince, Édouard, son Seigneur, que je tuai il y a trois mois à Tewkesbury dans un accès de colère? Le vaste monde ne pourrait montrer un autre exemplaire d'un plus doux et plus aimable gentilhomme, plus prodigalement doué par la nature; c'était un prince jeune, vaillant, sage, et incontestablement fait pour régner, et cependant elle abaisse ses yeux sur moi qui ai cueilli ce doux prince dans la fleur de son printemps, et qui l'ai condamnée à la triste couche d'une veuve; sur moi, dont le tout n'égale pas la moitié d'Édouard; sur moi, qui boite et suis mal bâti. Je parie mon duché contre le denier d'un mendiant que je me suis trompé jusques à aujourd'hui sur ma personne : sur ma vie, je parie qu'elle trouve, quoique je ne puisse en faire autant, que je suis un homme merveilleusement beau. Je m'en vais faire la dépense d'un miroir, et convoquer une assemblée d'une vingtaine ou deux de tailleurs, afin d'étudier les modes qui pourront orner mon corps : puisque me voilà parvenu à être en faveur avec moi-même, je veux faire quelques frais pour me maintenir mes bonnes grâces. Mais je vais d'abord accompagner ce camarade à son tombeau, et puis je reviendrai gémir auprès de mon amour. Brille, ô beau soleil, jusqu'à ce que j'aie acheté un miroir, afin que je puisse voir mon ombre quand elle passe. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

Londres. — Un appartement dans le palais

Entrent LA REINE ÉLISABETH, RIVERS *et* GREY.

Rivers. — Prenez patience, Madame; il n'est pas douteux que Sa Majesté ne recouvre bientôt sa santé habituelle.

Grey. — Par cela même que vous prenez sa maladie avec inquiétude, son état empire; ainsi au nom de Dieu, conservez bonne espérance, et égayez Sa Grâce par des propos vifs et enjoués.

La reine Élisabeth. — S'il mourait, que m'arriverait-il?

Grey. — Pas d'autre malheur que la perte d'un tel Seigneur.

La reine Élisabeth. — La perte d'un tel Seigneur enferme tous les malheurs.

Grey. — Les cieux vous ont accordé la bénédiction d'un aimable fils, pour vous consoler quand il ne sera plus.

NOUVELLES PUBLICATIONS

POUR LES

ÉTRENNES DE 1869

SUITE

Format in-4

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DE VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

Les neuf premières années sont en vente. Elles contiennent 4500 gravures

D'APRÈS

. ANASTASI, BAYARD, DE BAR, BELLEL, DE BÉRARD, BERTALL, BIDA, BLANCHARD, BOULANGER, CASTELLI, CATENACCI, CHASSEVENT, CLERGET COUVERCHEL, DAUBIGNY, GUSTAVE DORÉ, G. FATH, FÉROGIO, FEYEN, E. FLANDRIN, FOULQUIER, FRANÇAIS, FROLICH, KARL GIRARDET, GRANDSIRE, GUIAUD, HADAMARD, D'HENRIEY, PAUL HUET, JANET-LANGE, LANCELOT, LANÇON, JULES LAURENS, LAVIEILLE, METTAIS, DE MOLLINS, MORIN, MOYNET, NAVLET, NEUVILLE, J. NOEL, PELCOCQ, PROUST, RAPINE, RIOU, RONDÉ, ROUARGUE, RUDHART, SABATIER, SAGLIO, SAINT-BLAISE, STAHL, STROOBANT, THÉROND, VALENTIN, VERESCHAGUINE, VILLEVIEILLE, WORMS, YAN' D'ARGENT, ETC.

ET COMPRENNENT

Les voyages de KANE à la mer Polaire, de MAC CLINTOCK dans les déserts glacés où a péri Franklin, de BARTH au lac Tchad et à boucou, de M. Henri DUVEYRIER au pays des Meni-Mezab, de M. KRAFFT dans la Tripolitaine, de nos officiers au Sénégal, au Bembouck, ıdrar, de M. GUILLAUME LEJEAN dans l'Afrique orientale et dans la province de Cachemir, de M. DE ROCHAS au détroit de Magellan, de GUINNARD en Patagonie, de M. PROUST au mont Athos, de M. BIDA à Jérusalem, de M. DE KHANIKOFF à la cité sainte de Méched, Ime IDA PFEIFFER à Madagascar, de MM. EUGÈNE FLANDIN et du commandant DU HOUSSET en Perse, de M. BIARD au Brésil, de VIGNEAUX au Mexique, de M. CHARNAY au Yucatan et à Madagascar, de M. SIMONIN en Californie, à la Réunion, à Londres, aux mines Cornouailles et dans le Far-West américain, de PAUL MARCOY à travers l'Amérique du Sud, de M. VICTOR DURUY en Allemagne, de MARC MONNIER dans l'Italie méridionale, de MM. GUSTAVE DORÉ et DAVILLIER en Espagne, du capitaine BURTON chez les Mormons, I. RENAN en Syrie (par M. LOCKROY), du docteur REPIN au Dahomey, d'ATKINSON dans les steppes de l'Asie centrale, du commandant DONNIEU à Ouargla, de M. MOUHOT dans les royaumes de Siam, du Cambodje et de Laos, de sir BALDWIN dans l'Afrique australe, du aine SPEKE aux sources du Nil, de M. de MOLLINS à Java, de M. CRAPELET à Tunis, de M. et de Mme DE BOURBOULON de Shang-haï à ou, de M. FERDINAND DE HOCHSTETTER à la Nouvelle-Zélande, de M. CHARLES MARTINS au Spitzberg, de M. ARMINIUS VAMBÉRY dans e centrale, de M GRIFFON DU BELLAY au Gabon, de M. FERDINAND DE LANOYE aux volcans de la France, de MM. DAVID et CHARLES NGSTONE sur les rives du Zambèse, de M. LANCELOT dans les Provinces Danubiennes, de M. DE BLOCQUEVILLE chez les Turcomans, apitaine BOUYER dans la Guyane française, de M. ÉLISÉE RECLUS dans la Sicile, de M. AIMÉ HUMBERT au Japon, de M. TRÉMAUX au an oriental, de MM. SCHLAGENTWEIT dans la haute Asie, de M. GARNIER à la Nouvelle-Calédonie, du vicomte MILTON de l'Atlantique Pacifique (Amérique du Nord), de M. MAGE dans le Soudan oriental, du Dr HAYES à la mer libre du pôle, de M. FRANCIS WEY à Rome, . J. de NOUGARÈT en Islande, etc., etc.

Prix de chaque année, brochée en un ou deux volumes, 25 francs

eliure en percaline se paye en sus :	
n un volume	2 fr.
n deux volumes	3 »
emi-reliure chagrin, tranches dorées :	
n un volume	8 fr.
En deux volumes	8 fr.
La demi-reliure chagrin, tranches rouges semées d'or :	
En un volume	7 »
En deux volumes	12 »

LES PETITS HOMMES

PAR L'AUTEUR DE LA COMÉDIE ENFANTINE (Louis Ratisbonne)

UN BEL ALBUM ILLUSTRÉ DE 32 VIGNETTES SUR BOIS

PAR DE BEAUMONT

Broché, 5 fr. — Cartonné, 6 fr. — Relié, dos en maroquin, tranches dorées, 8 fr.

MONSIEUR HURLUBERLU

ET SES DÉPLORABLES AVENTURES

TEXTE ET DESSINS PAR BERTALL, album colorié et cartonné, 4 fr.

POLICHINELLE, PAR TRIM

Album illustré par JUNGT, colorié et cartonné, 3 fr.

NOUVELLES PUBLICATIONS

POUR LES

ÉTRENNES DE 1869

SUITE ET FIN

Format in-8 jésus et cavalier

LA TERRE

DEUXIÈME ET DERNIÈRE PARTIE

L'OCÉAN, L'ATMOSPHÈRE, LA VIE

PAR ÉLISÉE RECLUS

Un magnifique volume in-8 jésus, contenant environ 30 cartes. — Broché, 15 fr. — Relié dos en chagrin, plats en toile, tranches dorées

LA MER LIBRE DU PÔLE

Voyage de découvertes dans les mers Arctiques

EXÉCUTÉ EN 1860 ET 1861 PAR LE DOCTEUR J. J. HAYES

Traduit de l'anglais et accompagné de notes complémentaires par F. DE LANOYE

Un volume in-8 cavalier, illustré de 70 gravures sur bois et accompagné de 3 cartes. — Broché, 10 fr. — Relié, dos en chagrin, plats en toile, tranches dorées, 14 fr.

VOYAGE DANS LE SOUDAN OCCIDENTAL

(SÉNÉGAMBIE ET NIGER) EN **1863-1866**

Par E. MAGE, lieutenant de vaisseau, officier de la Légion d'honneur

Un volume illustré de 60 gravures sur bois, d'après les dessins de l'auteur, par E. BAYARD, A. DE NEUVILLE ET TOURNOIS, et accor de 6 cartes et de 2 plans. — Broché, 10 fr. — Relié, dos en chagrin, plats en toile, tranches dorées, 14 fr.

LE PARIS DES ENFANTS

TEXTE ET DESSINS PAR G. FATH

Un volume in-8 cavalier illustré de 60 gravures sur bois. — Broché, 5 fr. — Relié, dos en chagrin, plats en toile, tranches dorées, 9

Format in-8 raisin

LES MAMMIFÈRES

PAR LOUIS FIGUIER

Un volume illustré de 276 vignettes dessinées par MESNEL, DE PENNE, LALAISSE, ROCOURT, BAYARD et DE NEUVILLE Broché, 10 fr. — Relié, dos en chagrin, plats en toile, tranches dorées, 14 fr.

Format in-18 raisin

BIBLIOTHÈQUE DES MERVEILLES

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. ÉDOUARD CHARTON

A 2 Fr. le volume. — La reliure en percaline bleue, tranches rouges, se paye en sus 1 fr.

BAILLE (J.). *Les Merveilles de l'électricité.* 1 vol. illustré de 71 vignettes, par Jahandier.
BOCQUILLON (Henri). *La Vie des plantes.* 1 vol. illustré de 60 vignettes, par Faguet, etc.
DEPPING (G.). *Les Merveilles de la force et de l'adresse.* 1 vol. illustré de 80 vignettes, par E. Renjat et Rapine.
LE PILEUR (D. A.). *Les Merveilles du corps humain.* 1 vol. illustré de 45 gravures, par Léveillé.
SIMONIN (L.). *Les Merveilles du monde souterrain.* 1 vol. con ar 18 gravures et 9 cartes.
SONREL. *Le Fond de la mer.* 1 vol. illustré de 90 vignette pa Mesnel, Yan' Dargent et Férat.
VIARDOT (L.). *Les Merveilles de la peinture.* Première sé 1 vol. illustré de 15 vignettes, par N. Paquier.

BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

POUR LES ENFANTS ET POUR LES ADOLESCENTS

A 2 Fr. le volume. — La reliure en percaline rouge se paye en sus, tranches jaspées, 75 c.; tranches dorées, 1 fr.

Ouvrages divers

CARRAUD (Mme Z.). *Les Goûters de la grand'mère.* 1 vol. illustré de 17 vignettes par E. Bayard.
GOURAUD (Mlle Julie). *L'enfant du Guide.* 1 vol. illustré de 25 vignettes, par E. Bayard.
MARCEL (Mme Jeanne). *Le Bon frère.* 1 vol. illustré de 20 vignettes, par E. Bayard.
PLUTARQUE. *Les Romains illustres,* édition abrégée, par A. Feillet, sur la traduction de M. Talbot. 1 vol. illustré de 50 vignettes.
SCHMID (Le chanoine Ch. Von). 190 *Contes pour les enfants,* traduits de l'allemand par André Van Hassel et illustrés de 29 gravures sur bois par Bertall.
SÉGUR (Mme la comtesse de). *Diloy le Chemineau.* 1 vol. illustré de 80 vignettes par H. Castelli.
WITT (Mme S. de). *Enfants et parents;* petits tableaux de famille. 1 vol. illustré de 20 vignettes, par A. de Neuville.

LES VOYAGEURS CONTEMPORAINS

Abrégés par F. BELIN DE LAUNAY, à l'usage de la jeunesse

BAINES (Thomas). *Voyages dans le sud-ouest de l'Afrique.* v contenant une carte et 22 gravures.
BALDWIN. *Du Natal au Zambèze,* 1851-1865. *Récits de chasses* ra de Mme Henriette Loreau. 1 vol. illustré de gravures sur boi
LIVINGSTONE (David et Charles). *Voyages dans l'Afrique au* al 1 vol. illustré de gravures sur bois.
MOUHOT (Charles). *Voyage dans le royaume de Siam, le Ca et le Laos,* illustré de 26 gravures sur bois.
PFEIFFER (Mme Ida). *Voyages autour du monde,* illustrés de vures sur bois.
PERRON D'ARC. *Aventures en Australie, neuf mois chez les nooks.* 1 vol. illustré de gravures sur bois, par Lix.

4190 — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

30e SÉRIE

50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS

Nos 146 à 150

ŒUVRES COMPLÈTES DE SHAKESPEARE

TRADUITES PAR

ÉMILE MONTÉGUT

NOUVELLE ÉDITION

TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77

ENOLLY et del.

J. POURNIER sc.

OUVRAGES DE M. TAINE

Histoire de la Littérature anglaise, 2e édition. 4 vol. in-18 jésus. . . . . 14 »

Les Écrivains anglais contemporains. In-8° 7 50

Voyage aux Pyrénées, édition illustrée de 350 vignettes par G. Doré, et tirée sur papier teinté. Grand in-8°.. . . . . 10 »

Voyage aux Pyrénées. In-18 jésus. 3 50

La Fontaine et ses fables, 4e édition. In-18 jésus. 3 50

Essai sur Tite-Live, 2e édition. In-18 jésus. . 3 50

Les Philosophes français au XIXe siècle, 2e édition. In-18 jésus. 3 50

Essais de critique et d'histoire, 2e édition. In-18 jésus. . . . . .

Nouveaux Essais de critique et d'histoire, 2e édition. In-18 jésus. . . . . .

Voyage en Italie, 2 volumes in-8° brochés :

I. *Naples et Rome*. . . . . .

II. *Florence et Venise*. . . . . .

Chaque volume se vend séparément.

Vie et opinions de M. Frédéric-Thomas Graindorge, 3e édition. 1 volume in-18, br. .

EXTRAITS DES COMPTES RENDUS PUBLIÉS SUR CES OUVRAGES

M. Henri Taine, l'éminent auteur de l'histoire de la littérature anglaise, vient de réunir en un volume que publie la librairie Hachette, la partie de son voyage en Italie qui a paru dans la *Revue des Deux-Mondes* jusqu'à la fin de Décembre. Ce volume nous parle donc de Naples et de Rome, avec un humour, un charme singuliers, et l'intérêt de cette lecture est absolu. Il y a sur la société romaine des pages adorables et finement observées. Le tout est écrit de ce style sobre dans sa construction et un peu voyant daos sa forme, mais fort séduisant au résumé. C'est un grand succès que cette publication.

J. LE SIRE.

(*International*, du 5 février 1866.)

M. Taine vient de recueillir en un beau volume publié par les soins de la maison Hachette la série si remarquée et si remarquable des articles publiés par lui sur l'Italie dans la *Revue des Deux-Mondes*. Ce volume, qui n'est que la première partie d'un grand tout, est intitulé : *Rome et Naples*, et sera complété par un second tome, aujourd'hui en cours de publication dans le même recueil, et qui s'appellera: *Florence et Venise*.

M. Taine est certainement un des esprits les plus logiques, et par cela même des plus puissants de ce temps-ci. Ses études, si belles et si profondes sur la littérature anglaise, et ses essais d'histoire et de philosophie, nous ont révélé la portée de son vigoureux esprit. Nous retrouvons les mêmes qualités, à un degré non moins élevé, dans le beau livre sur l'Italie, qui, s'il faut le dire en toute vérité, ne ressemble à aucun des ouvrages inspirés par le même sujet.

Bien que dans son *voyage aux Pyrénées* M. Taine nous ait déjà prouvé tout ce que l'on pouvait attendre de son talent descriptif, il s'est bien gardé d'en abuser dans ce livre, où pourtant tout semblait devoir être prétexte à tentation. Il est vraiment impossible de moins décrire. Mais, par un trait rapide, vif et juste, M. Taine n'en excelle pas moins à faire passer de son âme dans la vôtre l'idée qu'il veut que vous ayez des choses. Esprit singulièrement analytique, inaccessible au parti pris, et sur lequel l'enthousiasme n'a point barre, M. Taine applique aux monuments les procédés de dissection, si j'ose ainsi parler, qui lui ont déjà si bien réussi avec les systèmes philosophiques et littéraires. Accoutumé à suivre l'enchaînement des idées et à passer de l'une à l'autre, la vue d'un temple, d'une église, d'un tombeau devient pour lui l'occasion d'une exploration lointaine à travers les siècles écoulés et les civilisations disparues. Nous en revenons avec lui l'esprit tout plein de connaissances nouvelles, et les yeux éblouis de perspectives inattendues. Je ne prendrai point sur moi d'affirmer qu'en plus d'une occasion il ne lui arrivera point de blesser des traditions respectables et des idées et des convictions depuis longtemps arrêtées dans les âmes; tout ce que je sais, c'est que, ami ou ennemi, il vous forcera à penser pour votre compte et à discuter avec lui. Est-il beaucoup de livres dont vous puissiez en dire autant?

L. ÉNAULT.

(*Revue illustrée*, du 11 février 1866.)

Personne n'était mieux préparé que M. Taine à remplir les con d'un pareil programme. L'antiquité n'a pas de secrets pour lui ; a mémoires du temps, surtout avec ceux de Cellini et de Vasari, il e dans le palais des Borgia ; il connaît, comme un contemporain, les les rixes sanglantes, le luxe effréné, les goûts voluptueux, la féro petits princes italiens du seizième siècle; il a sur l'art, sur les littér des théories puissamment originales ; il aime passionnément la na les magnifiques peintures qu'il nous a rapportées de son voya Pyrénées ont habitué son pinceau aux aspects sévères, aux paysages coliques. Le voilà donc prêt à nous parler de l'Italie. Mais il y a là choses à voir !

Comment mettre un peu d'ordre dans ce chaos ? Quelle méthode Aucune, M. Taine préfère aller au hasard ; il cherchera des impr et, quand il sera impressionné, il le dira ; en un mot, il fera ce que de gens savent faire: il voyagera. « Prends ceci, dit-il à un ami envoyant son livre, comme un journal auquel il manque des pages plus tout personnel. Quand une chose me plaira, je ne prétends pas te plaise, encore moins qu'elle plaise aux autres. Le ciel nous prése législateurs en matière de beauté, de plaisir et d'émotion!... Ce que sent lui est propre et particulier comme sa nature; ce que j'épr dépendra de ce que je suis. » Tant pis si, dans les musées, il oublie chef-d'œuvre célèbre ! Il ne se charge pas d'écrire un catalogue. Il un plaisir, une satisfaction d'artiste. Ses promenades auront touj l'imprévu. De plus, à chaque instant, il aura des distractions. Au V par exemple, il quitte le Laocoon pour jeter un regard sur la vil campagne. Nous étions avec des statues en plein art grec, et nous v milieu d'un paysage ! Cette façon de voyager pourra déplaire à beauc gens, qui aiment à suivre une idée comme en suit un cordeau. Ils sont libres de choisir un autre compagnon de route. Et, en cela, ils très-prudents ; car M. Taine leur jouerait plus d'un mauvais tour. I du Colisée, il les arrêterait pour leur faire partager son émotion; p à coup, il leur échapperait pour rêver aux « habitudes d'artiste e bourreaux des empereurs romains. ». . . . . Nous savons maintenant a nous voyageons : nous sommes avec un poète et un artiste érudits. To nous ne pouvons pas anticiper sur les plaisirs du lecteur; nous nous à regret, obligés de résister aux sollicitations de la fantaisie et imposer des limites.

Gaston LA VALLEY.

(*Revue de l'Instruction publique*, du 8 mars 1866)

. . . . . M. Taine aussi est un des plus grands producteurs et mateurs d'idées qui soit aujourd'hui; nul n'est plus propre à expri s'assimiler le suc des choses, et son intelligence avide et com rigide et souple à la fois, également propre aux opérations de la lo aux voluptés de la sensation, me représente une sorte de chimè

Brakenbury. Il n'est pas étonnant, Milord, que ce rêve vous ait effrayé; il me semble que je tremble moi-même, en vous l'entendant raconter.

Clarence. O Brakenbury, j'ai commis dans l'intérêt d'Édouard ces actes qui portent témoignage contre mon âme, et vois comme il m'en récompense! (Acte I, sc. IV.)

La reine Élisabeth. — Ah! il est jeune, et sa minorité est confiée à la garde de Richard de Glocester, un homme qui n'aime, ni moi, ni aucun de vous.

Rivers. — Est-ce qu'il est décidé qu'il sera protecteur?

La reine Élisabeth. — La chose est arrêtée, sinon encore décidée; mais elle le sera si le roi continue à aller plus mal.

Grey. — Voici venir les Lords de Buckingham et de Stanley.

Entrent BUCKINGHAM *et* STANLEY.

Buckingham. — Bonjour à votre royale grâce!

Stanley. — Dieu fasse Votre Majesté joyeuse comme autrefois!

La reine Élisabeth. — La Comtesse de Richmond, mon bon Lord de Stanley, dirait difficilement *Amen* à votre bonne prière; cependant, Stanley, quoiqu'elle soit votre femme et qu'elle ne m'aime pas, soyez assuré, mon bon Lord, que je ne vous hais pas pour son orgueilleuse arrogance.

Stanley. — Je vous conjure de ne pas croire aux audacieuses calomnies de ses hypocrites accusateurs; et si elle est accusée sur des rapports fidèles, veuillez pardonner sa faute qui provient, je le crois, des égarements d'un état maladif et non d'une malice déterminée.

La reine Élisabeth. — Avez-vous vu le roi aujourd'hui, Milord de Stanley?

Stanley. — A l'instant même nous venons de rendre visite à Sa Majesté, le duc de Buckingham et moi.

La reine Élisabeth. — Y a-t-il apparence que son état s'améliore, Milords?

Buckingham. — Bon espoir, Madame; Sa Majesté parle avec gaieté.

La reine Élisabeth. — Dieu lui donne la santé! Avez-vous conféré avec lui?

Buckingham. — Oui, Madame, il désire réconcilier vos frères avec le duc de Glocester, ainsi qu'avec Milord le chambellan, et il nous envoie pour les mander en sa royale présence.

La reine Élisabeth. — Plût à Dieu que tout marchât bien! mais cela ne sera jamais; je crains que notre bonheur ne soit à son zénith.

Entrent GLOCESTER, HASTINGS *et* DORSET.

Glocester. — On me fait outrage, et je ne le souffrirai pas: quels sont-ils, ceux qui se plaignent au roi que je les regarde de travers, et que je ne les aime pas? Par Saint Paul, ils n'aiment que bien légèrement Sa Grâce ceux qui remplissent ses oreilles de pareilles rumeurs faites pour semer la zizanie. Parce que je ne sais pas flatter et dire de beaux mots, sourire à la face des gens, adoucir ma franchise, tromper et duper, faire des saluts à la française et des singeries de politesse, il faut qu'on me tienne pour un ennemi rancuneux? Un homme tout simple et qui ne pense pas à mal, ne peut-il donc plus vivre, sans que sa bonhomie sans détours soit calomniée par de souples et insinuants Arlequins en habits de soie?

Grey. — A qui s'adresse Votre Grâce parmi les personnes ici réunies?

Glocester. — A toi, qui n'as ni honnêteté, ni grâce. Quand donc t'ai-je fait outrage? Quand donc t'ai-je fait tort? (*s'adressant à d'autres Lords*) ou à toi? — ou à toi? — ou à n'importe qui de votre faction? Malédiction sur vous tous! Sa royale Grâce — que Dieu protége mieux que vous ne le souhaitez! — ne peut respirer tranquillement une minute, sans que vous veniez l'importuner d'indignes plaintes.

La reine Élisabeth. — Vous vous méprenez, frère de Glocester: le roi, de son propre mouvement, et sans y être provoqué par aucun solliciteur, s'étant aperçu sans doute de la haine que vous nourrissez au fond du cœur contre mes enfants, mes frères et moi, haine qui se trahit par votre conduite extérieure, envoie chercher Grey, afin de se rendre compte des motifs de votre mauvais vouloir et y mettre fin.

Glocester. — Je ne sais que penser; le monde est devenu si mauvais que les roitelets font proie là ou les aigles n'osent pas percher. Depuis que tout Pierrot est devenu un gentilhomme, il est plus d'un gentilhomme qui est devenu un Pierrot.

La reine Élisabeth. — Allons, allons, nous comprenons votre pensée, frère Glocester; vous enviez mon élévation et celle de mes parents: Dieu permette que nous n'ayons jamais besoin de vous!

Glocester. — En attendant, Dieu permet que nous, nous ayons besoin de vous: notre frère est emprisonné grâces à vos manéges; je suis moi-même disgracié, et la noblesse est tenue en mépris, tandis que chaque jour de grandes ordonnances sont rendues pour anoblir des gens qui, il y a deux jours, valaient à peine un écu noble.

La reine Élisabeth. — Par celui qui me tira du bonheur modeste dont je jouissais pour m'élever à cette hauteur environnée de soucis, je n'ai

jamais irrité Sa Majesté contre le duc de Clarence, mais j'ai plaidé en sa faveur comme un ardent avocat. Milord, vous me faites une honteuse injure, en jetant sur moi de si vils soupçons.

Glocester. — Et vous nierez aussi, sans doute, que vous ayez été la cause du récent emprisonnement de Lord Hastings.

Rivers. — Elle peut le nier, Milord; car....

Glocester. — *Elle peut*, Lord Rivers! parbleu, qui ne le sait pas? elle peut faire bien plus que nier tout cela, Monsieur: elle peut vous aider à obtenir de grandes dignités, et puis nier que sa main vous a aidé à les atteindre, et mettre ces honneurs simplement sur le compte de votre grand mérite. Que ne peut-elle pas! *elle peut*, oui, pardieu, elle peut....

Rivers. — Qu'est-ce *qu'elle peut, pardieu?*

Glocester. — *Ce qu'elle peut, pardieu!* elle peut par *l'aide de Dieu* épouser un roi, un célibataire, et un beau garçon par-dessus le marché. Je pense que votre grand-mère avait fait un pire mariage.

La reine Élisabeth. — Milord de Glocester, j'ai trop longtemps supporté vos invectives impolies et vos sarcasmes amers: par le ciel, j'informerai Sa Majesté des grossières insultes que j'ai souvent supportées. J'aimerais mieux être une servante de campagne qu'une grande reine, à la condition d'être ainsi harcelée, méprisée, insultée; être reine d'Angleterre me donne peu de joie.

Entre par derrière LA REINE MARGUERITE.

La reine Marguerite, *à part.* — Et amoindrissez encore ce peu de joie, je vous en conjure, ô mon Dieu! Ta dignité, ta puissance, ton trône me sont dus.

Glocester. — Comment! vous me menacez de parler au roi? Parlez-lui et ne m'épargnez pas. Sachez bien que ce que j'ai dit, je l'avouerai en présence du roi. Je m'expose hardiment à me faire envoyer à la Tour. Il est temps de parler, mes services sont tout à fait mis en oubli.

La reine Marguerite, *à part.* — A bas, démon! Je ne me les rappelle que trop bien, tes services: tu as tué mon époux Henri, à la Tour, et mon pauvre fils Édouard, à Tewkesbury.

Glocester. — Avant que vous fussiez reine, oui, et que votre époux aussi fût roi, j'étais un des principaux limonniers qui faisaient avancer ses grandes affaires, j'étais le sarcleur de ses orgueilleux ennemis, le libéral rémunérateur de ses amis; pour donner à son sang la qualité royale, j'ai versé le mien propre.

La reine Marguerite, *à part.* — Oui, et un sang beaucoup meilleur que le sien ou le tien.

Glocester. — Pendant tout ce temps-là, vous et votre mari Grey, vous étiez des factieux du parti de la maison de Lancastre, et vous aussi, Rivers. Est-ce que votre époux ne fut pas tué à Saint-Albans, dans l'armée de Marguerite? Laissez-moi vous rappeler, si vous l'avez oublié, ce que vous étiez auparavant et ce que vous êtes, et en même temps ce que j'ai été et ce que je suis.

La reine Marguerite, *à part.* — Un scélérat meurtrier, et tu l'es encore.

Glocester. — Le pauvre Clarence abandonna son père Warwick; oui, et il se parjura lui-même, puisse Jésus le pardonner!...

La reine Marguerite, *à part.* — Puisse Dieu le châtier!

Glocester. — Pour combattre dans les rangs d'Édouard, afin de lui conquérir la couronne, et pour récompense, il est mis en cage, le pauvre Lord! Plût au Ciel que mon cœur fût de pierre comme celui d'Édouard, ou que le cœur d'Édouard fût doux et compatissant comme le mien: je suis trop sottement sensible pour ce monde.

La reine Marguerite, *à part.* — Fuis en enfer par pudeur, et quitte ce monde, cacodémon! c'est là qu'est ton royaume.

Rivers. — Milord de Glocester, dans ces jours d'orage pendant lesquels nous étions vos ennemis, à ce que vous prétendez, nous avons suivi notre Seigneur, notre roi légitime, comme nous vous suivrions, si vous deviez être notre roi.

Glocester. — Si je devais l'être! j'aimerais mieux être un colporteur: loin de mon cœur soit la pensée d'une chose pareille!

La reine Élisabeth. — Par la supposition du peu de joie dont vous jouiriez si vous étiez roi de ce pays, vous pouvez comprendre, Milord, le peu de joie que je goûte à en être la reine.

La reine Marguerite, *à part.* — D'aussi peu de joie que vous jouit la reine véritable; car c'est moi qui suis la reine, et je suis entièrement sans joie. Je ne puis garder ma patience plus longtemps. (*Elle s'avance.*) Écoutez-moi, pirates en querelle, qui vous disputez dans le partage de ce que vous m'avez pillé! Lequel de vous ne tremble pas, en jetant sur moi ses yeux? si ce n'est pas en qualité de sujets que vous vous inclinez devant

moi, votre reine, c'est en qualité de rebelles que vous tremblez devant celle que vous avez déposée? Ah, noble scélérat, ne t'en vas pas!

Glocester. — Odieuse sorcière ridée, que viens-tu faire sous mes yeux?

La reine Marguerite. — Rien que te présenter l'image de tes crimes, et cette image je te la présenterai avant de te laisser partir.

Glocester. — N'as-tu pas été bannie sous peine de mort?

La reine Marguerite. — Oui, mais je trouve dans le bannissement plus de souffrance que la mort ne peut m'en donner si je reste. Tu me dois toi un mari et un fils, toi un royaume, et tous vous me devez obéissance; la douleur que je possède vous appartient de droit, et tous les plaisirs que vous usurpez sont miens.

Glocester. — La malédiction que lança sur toi mon noble père, lorsque tu ceignis d'une couronne de papier son front belliqueux, que tu tiras par tes mépris des fleuves de ses yeux, et que pour les sécher tu donnas au duc un torchon trempé dans le sang innocent du gentil Rutland, cette malédiction prononcée contre toi dans l'amertume de son âme est tombée sur toi; c'est par Dieu et non par nous que ton action sanguinaire a été châtiée.

La reine Élisabeth. — C'est ainsi que Dieu est juste et fait droit à l'innocent.

Hastings. — Oh! le meurtre de cet enfant fut l'acte le plus odieux et le plus impitoyable dont on ait jamais entendu parler.

Rivers. — Les tyrans eux-mêmes pleurèrent quand on le raconta.

Dorset. — Il n'est personne qui n'ait prédit vengeance pour ce crime.

Buckingham. — Northumberland qui était présent pleura devant ce spectacle.

La reine Marguerite. — Comment! vous étiez tous à vous montrer les dents avant mon arrivée, prêts à vous sauter les uns les autres à la gorge, et voilà que maintenant vous êtes tous d'accord pour tourner votre haine contre moi? La terrible malédiction d'York a-telle donc été tant entendue au ciel, que la mort de Henri, celle de mon aimable Édouard, la perte de leur royaume, mon douloureux bannissement, ne soient pas une compensation suffisante pour ce chétif bambin? Les malédictions peuvent-elles percer les nuages et entrer au ciel? en ce cas, ouvrez-vous, épais nuages, devant mes vives malédictions! Que votre roi meure, par les excès, sinon par la guerre, comme le nôtre est mort par le meurtre pour lui permettre d'être roi! Puisse ton Édouard, aujourd'hui prince de Galles, en expiation de mon Édouard, qui fut prince de Galles, mourir prématurément dans sa jeunesse par le fait de la même violence! Toi qui es une reine, puisses-tu, pour me venger, moi qui fus une reine, survivre à ta gloire comme survit à la sienne ma misérable personne! Puisses-tu longtemps vivre pour gémir sur la perte de tes enfants, et en voir une autre comme je te vois, ornée de tes dignités, comme tu es maintenant investie des miennes! Que tes heureux jours expirent longtemps avant ta mort, et puisses-tu, après bien des longues heures de douleur, mourir n'étant plus ni mère, ni épouse, ni reine d'Angleterre! Rivers et Dorset, vous étiez présents, et toi aussi, Lord Hastings, lorsque mon fils fut assassiné par des poignards altérés de sang : je prie Dieu qu'aucun de vous ne vive son âge naturel, mais que vous soyez fauchés par quelque accident imprévu!

Glocester. — Cesse tes conjurations, odieuse sorcière flétrie!

La reine Marguerite. — Cesser avant de t'avoir maudit! arrête, chien, car tu m'entendras Si le ciel garde en réserve quelque douloureux fléau, plus terrible que ceux que je puis souhaiter voir tomber sur toi, qu'il le conserve jusqu'à ce que tes crimes soient au comble, et qu'il lance alors son indignation sur ta tête, ô perturbateur de la paix de ce pauvre monde! Que le ver de la conscience ronge pour toujours ton âme! Prends tes amis pour des traîtres tant que tu vivras, et prends des traîtres achevés pour tes amis les plus dévoués! Puisse le sommeil ne fermer jamais tes yeux de meurtrier, à moins que ce ne soit pendant les heures où un rêve plein de tortures t'effrayera par tout un enfer de diables hideux, être stigmatisé par les mauvais esprits, avorton, pourceau dévastateur! Toi qui à l'heure de ta naissance fus marqué comme l'esclave de la nature et le fils de l'enfer! calomnie vivante pour le ventre de ta mère! rejeton abhorré des reins de ton père! loque d'homme! détesté....

Glocester. — Marguerite.

La reine Marguerite. — Richard!

Glocester. — Eh?

La reine Marguerite. — Je ne t'appelle pas.

Glocester. — Je te demande pardon alors, car je croyais que c'était moi que tu appelais de tous ces noms amers.

La reine Marguerite. — Oui, c'était bien ce

CLARENCE. Au nom de Dieu, qui es-tu?
PREMIER MEURTRIER. Un homme, comme toi. (Acte I, sc. IV.)

que je faisais, mais je ne demandais pas de réponse. Oh! laisse-moi achever ma malédiction!

GLOCESTER. — Je l'ai achevée, et elle se termine par.... Marguerite.

LA REINE ÉLISABETH. — C'est ainsi que vous avez lancé vos imprécations contre vous-même.

LA REINE MARGUERITE. — Pauvre reine en peinture, vain écho de ma fortune! pourquoi jettes-tu du sucre sur cette araignée au dos énorme dont la toile mortelle t'enveloppe? Insensée, insensée, tu aiguises un couteau pour t'égorger. Le jour viendra où tu souhaiteras mon aide pour t'aider à maudire ce crapaud venimeux et bossu.

HASTINGS. — Fausse prophétesse, cesse tes malédictions frénétiques, de crainte que tu ne nous fasses sortir à ton dam de notre patience.

LA REINE MARGUERITE. — Triple honte sur vous tous! vous m'avez tous fait sortir de ma patience, à moi.

RIVERS. — Si on vous servait selon vos mérites, vous apprendriez votre devoir.

LA REINE MARGUERITE. — Si on me servait selon mes mérites, vous tous vous me rendriez obéissance, vous m'apprendriez à être votre reine, et vous apprendriez à être mes sujets : oh! servez-moi selon mes mérites, enseignez-vous ce devoir!

DORSET. — Ne disputez pas avec elle, elle est lunatique.

LA REINE MARGUERITE. — Paix, Monsieur le marquis! vous êtes malavisé : votre monnaie de noblesse tout récemment sortie du moule est à peine en circulation. Oh! si votre noblesse encore si jeune avait assez d'expérience pour juger ce que c'est que de perdre sa noblesse et d'être mi-

sérable! Ceux qui sont au faîte sont en butte à bien des tempêtes qui les ébranlent, et s'ils tombent, ils se brisent en pièces.

Glocester. — Bon conseil, parbleu; retenez-le, retenez-le, marquis.

Dorset. — Il vous touche autant que moi, Milord.

Glocester. — Oui, et beaucoup plus encore: mais je suis né si haut, que notre aire bâtie au sommet du cèdre, se joue du vent, et méprise le soleil.

La reine Marguerite. — Et jette une ombre sur le soleil; — hélas! hélas! — témoin mon soleil à moi, qui est maintenant sous l'ombre de la mort, et dont les nuages de ta colère ont enveloppé la radieuse et incomparable lumière de ténèbres éternelles. Vous avez bâti votre aire dans la nôtre: ô Dieu qui vois cela, ne le permets pas, et que ce qui fut conquis par le sang, soit perdu de même!

Buckingham. — Paix, paix, par honte, sinon par charité.

La reine Marguerite. — Ne me demande ni charité, ni honte; car vous avez agi avec moi sans charité, et vous avez honteusement massacré mes espérances. Ma charité, c'est l'outrage; vivre est ma honte; et c'est cette honte qui entretient à jamais la rage de ma douleur!

Buckingham. — Cessez, cessez.

La reine Marguerite. — O royal Buckingham! je veux baiser ta main en signe d'alliance et d'amitié avec toi. Que le bonheur vous accompagne, toi et ta noble maison! Tes vêtements ne sont pas tachés de notre sang, et tu ne rentres pas dans le cercle de ma malédiction?

Buckingham. — Non, ni personne ici; car les malédictions ne dépassent jamais les lèvres de ceux qui les exhalent.

La reine Marguerite. — Je veux croire cependant qu'elles montent au ciel, et qu'elles y réveillent la paix de Dieu doucement endormie. O Buckingham, prends garde à ce chien là-bas! vrai, il mord quand il caresse, et quand il mord, sa dent venimeuse fait des plaies mortelles: n'aie pas affaire à lui, prends garde à lui; le crime, la mort et l'enfer ont mis leur marque sur lui, et tous leurs ministres l'accompagnent.

Glocester. — Que dit-elle, Milord de Buckingham?

Buckingham. — Rien à quoi je puisse faire attention, mon gracieux Lord.

La reine Marguerite. — Quoi! me méprises-tu pour mon bon conseil, et flattes-tu le démon contre lequel je te mets en garde? Oh! rappelle-toi mes paroles, le jour ù il brisera ton cœur de douleur, et dis alors: la pauvre Marguerite était une prophétesse! puisse chacun de vous vivre soumis à sa haine, lui à la vôtre, et tous à celle de Dieu! (*Elle sort.*)

Hastings. — Mes cheveux se dressaient sur ma tête en écoutant ses malédictions.

Rivers. — Et les miens aussi: je me demande pourquoi elle est en liberté.

Glocester. — Je ne puis la blâmer; par la sainte mère de Dieu, elle a souffert trop de maux, et pour ma part, je me repens de ceux que je lui ai infligés.

La reine Élisabeth. — Je ne lui ai fait aucun mal, à ma connaissance.

Glocester. — Cependant vous profitez de tout le mal qu'elle a souffert. Je fus alors trop chaud en voulant faire du bien à quelqu'un, il est trop tard maintenant pour y penser à froid. Quant à Clarence, il est bien payé; on l'a mis à l'étable pour qu'il engraisse comme récompense de ses peines; Dieu pardonne à ceux qui en sont la cause!

Rivers. — C'est une conclusion chrétienne et vertueuse que de prier pour ceux qui nous ont fait du mal.

Glocester, *à part.* — Ainsi fais-je toujours, sachant bien ce que je fais; car si j'avais maudit tout à l'heure, je me serais maudit moi-même.

Entre CATESBY.

Catesby. — Madame, Sa Majesté vous demande, ainsi que Votre Grâce, et vous, mes nobles Lords.

La reine Élisabeth. — Nous y allons, Catesby. Lords, voulez-vous venir avec moi?

Rivers. — Nous suivons Votre Grâce, Madame. (*Tous sortent, hormis Glocester.*)

Glocester. — C'est moi qui fais le mal, et c'est moi qui commence à crier le premier. Je mets à la charge d'autrui la responsabilité des méfaits que j'ai secrètement tramés. C'est moi-même qui ai mis Clarence à l'ombre, et je gémis sur son sort devant ces naïves dupes, c'est-à-dire Stanley, Hastings et Buckingham, et je leur dis que c'est la reine et ses alliés qui excitent le roi contre le duc mon frère Ils le croient maintenant, et ils m'excitent à me venger sur Rivers, Vaughan et Grey; mais alors je soupire, et je leur dis avec une citation de l'Écriture, que nous devons rendre le bien pour le mal: et c'est ainsi que je revets la nudité de ma scélératesse de vieilles loques de phrases

volées aux livres saints, et que je parais un saint, alors que je remplis davantage le personnage du diable. Mais doucement! voici venir mes exécuteurs.

Entrent DEUX MEURTRIERS.

GLOCESTER. — Eh bien! mes braves, mes robustes, mes résolus camarades, vous disposez-vous à aller dépêcher cette affaire?

PREMIER MEURTRIER. — Nous sommes prêts, Milord, et nous venons chercher le laisser-passer qui nous permettra de pénétrer là où il est.

GLOCESTER. — Bien pensé; je l'ai là sur moi. (*Il leur donne le laisser-passer.*) Lorsque vous aurez fini, rendez-vous à Crosby Place. Mais, Messieurs, soyez prompts dans l'exécution, soyez de pierre: ne l'écoutez pas vous supplier, car Clarence est éloquent, et peut-être pourra-t-il toucher vos cœurs de pitié, si vous lui prêtez attention.

PREMIER MEURTRIER. — Bah, bah! Milord, nous ne nous arrêterons pas à bavarder; les parleurs sont mauvais faiseurs : soyez bien sûr que nous partons pour nous servir de nos mains et non de nos langues.

GLOCESTER. — Vos yeux laissent tomber des pierres meulières, lorsque les yeux des sots laissent tomber des larmes : je vous aime, mes enfants; — à votre affaire, tout droit; allez, allez, dépêchez-vous.

PREMIER MEURTRIER. — Nous y allons, mon noble Lord. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Londres. — Un appartement à la Tour.

Entrent CLARENCE *et* BRAKENBURY.

BRAKENBURY. — Pourquoi Votre Grâce paraît-elle aujourd'hui si triste?

CLARENCE.— Oh! j'ai passé une misérable nuit, si pleine de rêves effrayants, d'affreuses visions, qu'aussi vrai que je suis un fidèle chrétien, je ne voudrais pas en passer une autre pareille, quand même elle devrait m'acheter un monde d'heureux jours, tant elle a été remplie de sinistre terreur!

BRAKENBURY. — Quel était votre rêve? Dites-le-moi, je vous en prie, Monseigneur.

CLARENCE. — Il m'a semblé que je m'étais évadé de la Tour, et que je m'étais embarqué pour passer en Bourgogne, ayant en ma compagnie mon frère Glocester qui m'invitait à sortir de ma cabine pour me promener sous les écoutilles : de cet endroit nous regardâmes du côté de l'Angleterre, et nous rappelâmes mutuellement à notre mémoire mille circonstances tragiques qui nous étaient arrivées pendant les guerres d'York et de Lancastre. Comme nous nous promenions sur le périlleux plancher des écoutilles, il me sembla que Glocester trébuchait, et qu'en tombant, il me précipitait, moi qui avais pensé à lui porter secours, par-dessus bord, au milieu des vagues houleuses de la mer! O Seigneur, Seigneur! quelle souffrance il m'a semblé que c'était de se noyer! Quel terrible bruit d'eau dans mes oreilles! Quelles visions de hideuse mort sous mes yeux! Il m'a semblé que je voyais des milliers de naufrages terribles, des milliers d'hommes que rongeaient les poissons, des lingots d'or, de grandes ancres, des monceaux de perles, des pierres inestimables, des joyaux sans prix, tout cela épars au fond de la mer. Quelques-unes de ces choses se trouvaient dans des crânes de morts; dans ces orbites où habitaient autrefois les yeux, s'étaient logées, comme par mépris des yeux, des pierres à reflets brillants, qui semblaient lancer des regards amoureux au lit boueux du gouffre, et se moquer des ossements de mort épars à côté.

BRAKENBURY. — Comment! à ce moment de la mort, vous avez eu assez de loisir pour contempler ces secrets du gouffre?

CLARENCE. — Il m'a semblé que j'avais ce loisir, et j'ai souvent fait effort pour rendre le souffle; mais toujours le flot envieux arrêtait mon âme, l'empêchait d'aller trouver l'air vide, vaste et fluide, et l'étouffait dans ma poitrine haletante qui se brisait presque sous l'effort qu'elle faisait pour la vomir dans la mer.

BRAKENBURY. — Cette cruelle agonie ne vous a-t-elle pas réveillé?

CLARENCE. — Non, non, mon rêve s'est prolongé jusque par delà la mort. Oh! c'est alors que commença la tempête pour mon âme! Il me sembla que je passais le fleuve mélancolique en compagnie de ce nocher grognon dont parlent les poëtes, et que j'abordais au royaume de l'éternelle nuit. Le premier qui souhaita en ces lieux la bienvenue à mon âme étrangère fut mon puissant beau-père, le fameux Warwick, qui cria tout haut : « Quel châtiment destiné au parjure cette noire monarchie tient-elle en réserve pour le fourbe Clarence? » Là-dessus, il s'évanouit, et

alors s'avança, en tournant autour de moi, une ombre pareille à un ange avec une chevelure brillante et souillée de sang, et elle cria tout haut : « Clarence est venu, le faux, l'inconstant, le parjure Clarence, qui m'assassina sur le champ de bataille près de Tewkesbury ; saisissez-le, furies, livrez-le à vos tourments ! » Là-dessus, il m'a semblé qu'une légion de diables épouvantables m'environnait, et qu'ils hurlaient à mes oreilles avec des cris si hideux, que le bruit a suffi pour m'éveiller tout tremblant, et que dans les instants qui ont suivi mon réveil, je ne pouvais pas me figurer que je n'étais pas réellement en enfer ; si terrible avait été l'impression que m'avait laissée mon rêve.

Brakenbury. — Il n'est pas étonnant, Milord, que ce rêve vous ait effrayé ; il me semble que je tremble moi-même, en vous l'entendant raconter.

Clarence. — O Brakenbury, j'ai commis dans l'intérêt d'Édouard ces actes qui portent témoignage contre mon âme, et vois comme il m'en récompense ! O Dieu ! si mes prières parties du plus profond de mon cœur ne peuvent parvenir à t'apaiser, et si tu veux tirer vengeance de mes crimes, épuise ta colère sur moi seul : oh ! épargne ma femme innocente et mes pauvres enfants ! Je t'en prie, mon doux gardien, reste près de moi ; mon âme est appesantie, et je dormirais volontiers.

Brakenbury. — Je resterai, Milord : Dieu donne à Votre Grâce un bon repos ! (*Clarence s'endort.*) La douleur intervertit les divisions du temps et les heures du repos, fait de la nuit le jour, et du plein midi la nuit. Pour prix de leurs gloires, les princes n'ont que leurs titres, un honneur tout à la surface pour des fatigues morales profondes, et souvent ils ressentent pour des chimères d'imagination un monde de soucis et d'inquiétudes, si bien qu'entre leurs titres et l'obscurité du nom, il n'y a de différence qu'une renommée superficielle.

Entrent les deux meurtriers.

Premier meurtrier. — Holà ! y a-t-il quelqu'un ici ?

Brakenbury. — Que veux-tu, l'ami ? et comment es-tu venu ici ?

Premier meurtrier. — Je voudrais parler à Clarence, et je suis venu ici sur mes jambes.

Brakenbury. — Quoi ! si bref ?

Second meurtrier. — Cela vaut mieux que d'être ennuyeux, Monsieur. Faites-lui voir notre commission, et ne parlez pas davantage. (*Ils remettent un papier à Brakenbury.*)

Brakenbury. — On m'ordonne par ce papier de remettre entre vos mains le noble duc de Clarence. Je ne veux pas élever de discussion sur l'intention que cela implique, parce que je veux être innocent de son exécution. Le duc est ici endormi, voici les clefs : je vais aller trouver le roi, et signifier à Sa Grâce que je vous ai résigné ma charge.

Premier meurtrier. — Faites cela, Monsieur ; c'est une précaution sage. Portez-vous bien. (*Sort Brakenbury.*)

Second meurtrier. — Quoi ! allons-nous l'assassiner dans son sommeil ?

Premier meurtrier. — Non, il dirait que ç'a été fait lâchement, quand il se réveillerait.

Second meurtrier. — Quand il se réveillerait ! mais, imbécile, il ne se réveillera jamais avant le grand jour du jugement.

Premier meurtrier. — Eh bien ! mais il dira alors que nous l'avons assassiné endormi.

Second meurtrier. — Ce mot de jugement a fait naître en moi une manière de remords.

Premier meurtrier. — Comment ! Est-ce que tu as peur ?

Second meurtrier. — Je n'ai pas peur de le tuer, puisque j'ai une commission pour cela ; mais j'ai peur d'être damné pour l'avoir tué, et contre la damnation aucune commission ne peut nous défendre.

Premier meurtrier. — Je croyais que tu étais résolu ?

Second meurtrier. — Je le suis, à le laisser vivre.

Premier meurtrier. — Je vais aller retrouver le duc de Glocester et lui dire cela.

Second meurtrier. — Non, je t'en prie, attends un peu ; j'espère que mon accès de religion va se passer : ces accès-là n'ont pas l'habitude de tenir chez moi plus de temps qu'il n'en faut pour compter jusqu'à vingt.

Premier meurtrier. — Comment te trouves-tu maintenant ?

Second meurtrier. — Sur ma foi, j'ai encore en moi certain reste de conscience.

Premier meurtrier. — Rappelle-toi notre récompense, lorsque l'action sera faite.

Second meurtrier. — Baste ! il mourra, j'avais oublié la récompense.

STANLEY, *s'agenouillant*. Une faveur, mon souverain, pour prix de mes services!
LE ROI ÉDOUARD. Paix, je t'en prie, mon âme est pleine de douleur.
STANLEY. Je ne me relèverai que si Votre Altesse m'accorde cette faveur. (Acte II, sc. I.)

PREMIER MEURTRIER. — Où est ta conscience, maintenant?

SECOND MEURTRIER. — Dans la bourse du duc de Glocester.

PREMIER MEURTRIER. — En sorte que lorsqu'il ouvre sa bourse pour nous donner notre récompense, ta conscience décampe.

SECOND MEURTRIER. — Peu importe; qu'elle s'en aille où elle voudra; elle ne trouvera pas grand monde, elle ne trouvera même personne pour l'héberger.

PREMIER MEURTRIER. — Mais si elle te revient?

SECOND MEURTRIER. — Je n'aurai pas affaire à elle, c'est une dangereuse chose, elle fait d'un homme un lâche. Un homme ne peut voler sans qu'elle l'accuse; un homme ne peut jurer sans qu'elle le réprimande; un homme ne peut coucher avec la femme de son voisin sans qu'elle le dévoile : c'est un esprit pudibond et rougissant qui se mutine dans le cœur d'un homme. Elle vous accable d'obstacles: elle m'a fait rendre une fois une bourse d'or que j'avais trouvée par hasard; elle réduit à la mendicité quiconque l'héberge; elle est chassée de toutes les villes et cités comme une personne dangereuse; et tout homme qui veut bien vivre, met tous ses efforts à se confier à lui-même et à vivre sans elle.

PREMIER MEURTRIER. — Mordieu! elle est tout à l'heure à mon côté qui me persuade de ne pas tuer le duc.

SECOND MEURTRIER. — Mets-moi ce diable-là sous clef dans ton âme, et ne le crois pas; il ne veut s'insinuer en toi que pour t'arracher des soupirs.

PREMIER MEURTRIER. — Je suis solidement charpenté, il ne peut me vaincre.

SECOND MEURTRIER. — Voilà qui est parlé comme

un brave garçon qui respecte sa réputation. Allons, nous mettons-nous à la besogne?

Premier meurtrier. — Frappe-le sur la caboche avec la poignée de ton épée, et puis jetons-le dans le tonneau de Malvoisie qui est dans la chambre voisine.

Second meurtrier. — Oh! excellente idée! et nous ferons de lui une rôtie.

Premier meurtrier. — Doucement! il s'éveille. Frapperai-je?

Second meurtrier. — Frappe!

Premier meurtrier. — Non, nous allons nous expliquer avec lui.

Clarence, *s'éveillant*. — Où es-tu, gardien? donne-moi une coupe de vin.

Premier meurtrier. — Vous aurez assez de vin tout à l'heure, Milord.

Clarence. — Au nom de Dieu, qui es-tu?

Premier meurtrier. — Un homme comme vous.

Clarence. — Mais non pas royal comme moi.

Premier meurtrier. — De même que vous n'êtes pas loyal comme nous.

Clarence. — Ta voix est comme un tonnerre, mais tes regards sont humbles.

Premier meurtrier. — C'est que ma voix est à cette heure celle du roi, tandis que mes regards sont à moi.

Clarence. — Comme tes paroles sont obscures, et comme elles sont sinistres! vos yeux me menacent : pourquoi êtes-vous pâles? qui vous a envoyés ici? dans quel but êtes-vous venus ici?

Les deux meurtriers. — Pour, pour, pour....

Clarence. — Pour m'assassiner?

Les deux meurtriers. — Oui, oui.

Clarence. — Vous avez à peine le cœur de me le dire, vous ne pouvez donc avoir le cœur de le faire. En quoi vous ai-je offensés, mes amis?

Premier meurtrier. — Ce n'est pas nous que vous avez offensés, c'est le roi.

Clarence. — Je serai réconcilié avec lui.

Second meurtrier. — Jamais, Milord; en conséquence, préparez-vous à mourir.

Clarence. — Avez-vous donc été choisis entre des milliers d'hommes pour tuer l'innocent? Quelle est mon offense? où est le témoignage qui m'accuse? quel est le jury légal qui a rendu son verdict en face du juge au front sévère? et qui donc a prononcé la cruelle sentence de mort contre le pauvre Clarence? Avant que je sois convaincu de crime par la procédure de la loi, me menacer de mort est chose très-illégale. Je vous enjoins, sur l'espérance que vous avez d'être rachetés par le sang précieux du Christ répandu pour nos péchés, de partir et de ne pas porter les mains sur moi; l'acte que vous entreprenez est damnable.

Premier meurtrier. — C'est par ordre que nous faisons ce que nous allons exécuter.

Second meurtrier. — Et celui qui l'a commandé est le roi.

Clarence. — Vassal en proie à l'erreur! le grand Roi des rois t'ordonne, dans la table de sa loi, de ne pas commettre de meurtre; veux-tu donc mépriser son édit pour exécuter celui d'un homme? Prends garde; car il tient la vengeance dans sa main, pour la lancer sur les têtes de ceux qui violent sa loi.

Second meurtrier. — Et c'est cette vengeance même qu'il lance sur toi, pour parjure et pour meurtre : tu avais prêté le serment sacré de combattre pour la cause de la maison de Lancastre.

Premier meurtrier. — Et comme un traître au nom de Dieu, tu as violé ce vœu, et de ta lame traîtresse tu as percé les entrailles du fils de ton Souverain.

Second meurtrier. — Que tu avais juré d'aimer et de défendre.

Premier meurtrier. — Comment peux-tu nous rappeler à l'observation de la redoutable loi de Dieu, alors que tu l'as violée à un tel degré?

Clarence. — Hélas! pour qui donc ai-je commis cet acte détestable? c'est pour Édouard, mon frère, c'est pour ses intérêts; ce n'est pas pour cela qu'il vous envoie m'assassiner, car il est aussi coupable que moi de ce crime. Si Dieu veut se venger de cet acte, sachez bien qu'il peut le faire ouvertement; n'enlevez pas sa vengeance à son bras puissant; il n'a pas besoin de moyens indirects et illégitimes pour détruire ceux qui l'ont offensé.

Premier meurtrier. — Qui donc t'avait pris alors pour ministre sanguinaire, lorsque le jeune et brave Plantagenet, ce prince adolescent qui grandissait avec tant de vaillance, fut frappé à mort par toi?

Clarence. — L'amour de mon frère, le diable, et ma colère.

Premier meurtrier. — L'amour de ton frère, notre obéissance, et tes crimes, nous amènent ici maintenant pour t'égorger.

Clarence. — Si vous aimez mon frère, ne me

haïssez pas; je suis son frère et je l'aime beaucoup. Si vous avez été corrompus par un salaire, retournez-vous-en, et je vous enverrai à mon frère Glocester qui vous récompensera mieux pour m'avoir laissé la vie, qu'Édouard pour recevoir de vous la nouvelle de ma mort.

SECOND MEURTRIER. — Vous vous trompez, votre frère Glocester vous hait.

CLARENCE. — Oh! non, il m'aime, et il me tient pour cher : allez le trouver de ma part.

LES DEUX MEURTRIERS. — Oui, c'est ce que nous ferons.

CLARENCE. — Dites-lui que lorsque notre royal père York bénit ses trois fils de son bras victorieux, et nous commanda sur son âme de nous aimer l'un l'autre, il pensait peu à cette rupture d'amitié : dites à Glocester de s'en souvenir, et il pleurera.

PREMIER MEURTRIER. — Oui, des pierres meulières, comme il nous a recommandé de le faire.

CLARENCE. — Oh! ne le calomniez pas, car il est bon.

PREMIER MEURTRIER. — Oui, comme la neige envers la moisson. Allons, vous vous trompez vous-même; c'est lui qui nous envoie pour vous tuer.

CLARENCE. — Cela ne se peut; car il a pleuré sur mon malheur, il m'a serré entre ses bras, et il a juré avec des sanglots qu'il travaillerait de toutes ses forces à ma délivrance.

PREMIER MEURTRIER. — Pardi, c'est ce qu'il fait, quand il vous délivre de l'esclavage de cette terre pour vous donner les joies du ciel.

SECOND MEURTRIER. — Faites votre paix avec Dieu, car il vous faut mourir, Milord.

CLARENCE. — Quoi! vos âmes possèdent assez de religion pour me conseiller de faire ma paix avec Dieu, et vous êtes assez aveugles envers vos âmes pour entrer en guerre avec Dieu en m'assassinant! Oh! Messieurs, considérez que ceux qui vous ont poussés à commettre cet acte, vous haïront pour l'avoir commis.

SECOND MEURTRIER. — Que ferons-nous?

CLARENCE. — Vous vous laisserez attendrir et vous sauverez vos âmes.

PREMIER MEURTRIER. — Se laisser attendrir! c'est d'un lâche et d'une femme.

CLARENCE. — Mais ne pas se laisser attendrir est d'une bête, d'un sauvage et d'un diable. Lequel de vous deux, s'il était un fils de prince privé de sa liberté, comme je le suis maintenant, et si deux meurtriers comme vous, venaient le trouver, ne supplierait pas pour sa vie? Mon ami, je surprends quelque pitié dans tes regards; ô, si ton œil ne ment pas, prends mon parti et supplie pour moi, comme vous supplieriez pour vous-mêmes si vous étiez dans ma détresse : quel mendiant n'aurait pas pitié d'un prince qui mendie la pitié?

SECOND MEURTRIER. — Regardez derrière vous, Milord.

PREMIER MEURTRIER, *l'assassinant.* — Attrape cela, et cela! et si tout cela ne suffit pas, je vais te noyer dans la tonne de malvoisie qui est là dedans. (*Il sort en emportant le corps.*)

SECOND MEURTRIER. — Un acte sanguinaire et précipitamment dépêché! Je voudrais bien pouvoir me laver les mains comme Pilate de ce très-lamentable et coupable meurtre.

Rentre LE PREMIER MEURTRIER.

PREMIER MEURTRIER. — Eh bien! à quoi penses-tu donc, que tu ne m'aides pas? Par le ciel, le duc saura combien tu as eu peu de zèle.

SECOND MEURTRIER. — Je voudrais qu'il pût savoir que j'ai sauvé son frère! Prends la récompense pour toi, et dis-lui ce que je dis; car je suis aux regrets que le duc soit assassiné. (*Il sort.*)

PREMIER MEURTRIER. — Non pas moi; va donc, lâche que tu es. Maintenant il faut que je cache son corps dans quelque trou, jusqu'à ce que le duc donne des ordres pour ses funérailles : lorsque j'aurai ma récompense, je partirai; car le bruit de cette affaire va se répandre, et je ne dois pas rester ici. (*Il sort.*)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Londres. — Un appartement dans le palais.

Entrent LE ROI ÉDOUARD, *malade et soutenu*, LA REINE ÉLISABETH, DORSET, RIVERS, HASTINGS, BUCKINGHAM, GREY, *et autres*.

Le roi Édouard. — Eh bien, c'est cela : allons, j'ai bien travaillé aujourd'hui. Vous, pairs, continuez cette ligue d'union ; j'attends chaque jour que mon rédempteur m'envoie une ambassade pour me racheter d'ici ; et maintenant mon âme partira plus en paix pour le ciel, puisque j'ai mis la paix entre mes amis sur la terre. Rivers, et vous Hastings, donnez-vous la main ; ne conservez pas de haine cachée, jurez-vous affection.

Rivers. — Par le ciel, mon âme est purgée de tout levain de haine, et je scelle avec ma main la sincérité de l'amitié de mon cœur.

Hastings. — Puissé-je avoir autant de bonheur, que je suis sincère en faisant le même serment!

Le roi Édouard. — Prenez garde de ne pas jouer devant votre roi, de crainte que celui qui est le suprême Roi des rois ne confonde votre fausseté cachée, et ne vous détruise l'un par l'autre.

Hastings. — Puissé-je prospérer, autant qu'est parfaite l'amitié que je jure!

Rivers. — Et moi, autant qu'il est vrai que j'aime Hastings de tout mon cœur!

Le roi Édouard. — Madame, vous n'êtes pas exemptée de cette réconciliation, ni vous, mon fils Dorset, ni vous, Buckingham ; vous avez tous comploté les uns contre les autres. Femme, aimez Lord Hastings, donnez-lui votre main à baiser, et ce que vous faites, faites-le sans feinte aucune.

La reine Élisabeth. — La voici, Hastings ; je ne veux plus me rappeler notre ancienne haine ; je le jure par mon bonheur et celui des miens!

Le roi Édouard. — Dorset, embrassez-le ; Hastings, aimez le Lord marquis.

Dorset. — Je jure que de mon côté ce pacte d'amitié sera inviolable.

Hastings. — Je le jure aussi. (*Il embrasse Dorset.*)

Le roi Édouard. — Maintenant, royal Buckingham, scelle cette réconciliation en embrassant les alliés de ma femme ; rendez-moi heureux par votre cordiale entente.

Buckingham, *à la reine*. — S'il arrive à Buckingham de tourner sa haine contre Votre Grâce, s'il lui arrive de ne pas aimer votre personne et celles des vôtres en toute loyale affection, que Dieu m'en punisse par la haine de ceux dont j'attendrai le plus d'amour! Lorsque j'aurai le plus besoin d'employer un ami, et quand je serai le plus assuré qu'il m'est ami, puisse-t-il se montrer faux, pervers, traître, et plein de fourberie! Voilà ce que je demande au ciel pour moi, lorsque mon amour pour vous et les vôtres se refroidira. (*Il embrasse Rivers et les autres.*)

Le roi Édouard. — Ton serment est pour mon cœur malade un agréable cordial, royal Buckingham. Il ne manque maintenant que notre frère Glocester pour achever cette bienheureuse réconciliation.

Buckingham. — Et voici le noble duc qui vient tout juste à point.

Entre GLOCESTER.

Glocester. — Bonjour à mon Souverain roi et à la reine ; et vous, princes et pairs, que cette heure vous soit heureuse!

Le roi Édouard. — Heureuse comme nous l'ont été les heures précédentes de ce jour-ci, en vérité. Glocester, nous avons accompli des actes de charité ; nous avons changé la guerre en paix, et la haine en loyale affection, entre ces pairs qui ne cessaient de se poursuivre d'une colère toujours croissante.

Glocester. — Un heureux travail, mon très-souverain Seigneur. Parmi cette princière assemblée, si quelqu'un, par suite de faux rapports, ou de suppositions erronées, me tient pour ennemi ; si follement, ou par colère, j'ai commis quelque chose qui ne puisse être supporté

La Reine Élisabeth. Oh! qui pourrait m'empêcher de gémir et de pleurer, de gronder ma fortune, et de me torturer moi-même? (Acte II, sc. II.)

par tel ou tel ici présent, je désire me réconcilier et faire avec lui pacte d'amitié. C'est la mort pour moi que d'être en inimitié avec quelqu'un; je hais cela, et je désire l'affection de tous les honnêtes gens. De vous d'abord, Madame, je sollicite une paix sincère que j'achèterai par mes loyaux services; — je vous demande la paix à vous, mon noble cousin Buckingham, si jamais quelque mésintelligence s'est glissée entre nous deux; — je vous la demande à vous, Lord Rivers, et à vous, Dorset, qui si souvent avez jeté sur moi des regards de colère que je ne méritais pas; — je vous la demande à vous, Lord Woodville, et à vous, Lord Scales, — et à vous tous vraiment, ducs, comtes, Lords, gentilshommes. Je ne connais pas d'Anglais vivant pour lequel mon âme ait plus de haine que n'en a l'enfant qui est né la nuit dernière : je remercie mon Dieu pour mon humilité.

La reine Élisabeth. — Ce jour-ci sera désormais pour nous tous un jour de fête dans l'avenir : ô que je voudrais que Dieu consentît à mettre fin à toutes les querelles! Mon souverain Seigneur, je supplie Votre Altesse de reprendre en faveur notre frère Clarence.

Glocester. — Comment, Madame, vous ai-je donc offert mon amitié pour être ainsi raillé en cette royale présence? Qui ne sait pas que le noble duc est mort? (*Tous tressaillent.*) Vous lui faites outrage en vous moquant de son cadavre.

Le roi Édouard. — Qui ne sait pas qu'il est mort! et qui sait donc qu'il l'est?

La reine Élisabeth. — O ciel qui vois tout, quel monde est-ce là!

Buckingham. — Est-ce que j'ai le visage aussi pâle que les autres, Lord Dorset?

Dorset. — Oui, mon bon Lord, et il n'est personne en cette assemblée dont les joues n'aient perdu leur rougeur.

Le roi Édouard. — Clarence est-il mort? l'ordre avait été révoqué.

Glocester. — Oui, mais lui, le pauvre homme, est mort de votre premier ordre, et celui-là fut porté par un Mercure ailé, tandis que le contre-ordre a été porté par quelque cul-de-jatte qui a marché trop lentement pour le voir enterrer. Dieu fasse que certains qui sont moins nobles et moins loyaux, moins proches par le sang quoique plus proches des pensées du sang, et qui échappent encore au soupçon, ne méritent pas mieux le châtiment que ne le méritait le malheureux Clarence!

Entre STANLEY.

Stanley, *s'agenouillant.* — Une faveur, mon souverain, pour prix de mes services!

Le roi Édouard. — Paix, je t'en prie, mon âme est pleine de douleur.

Stanley. — Je ne me relèverai que si Votre Altesse m'accorde cette faveur.

Le roi Édouard. — Alors dis tout de suite ce que tu demandes.

Stanley. — Grâce, mon Souverain, pour la vie d'un de mes serviteurs qui a tué aujourd'hui un gentilhomme querelleur, qui faisait récemment partie de la maison du duc de Norfolk.

Le roi Édouard. — Quoi, j'aurais une langue pour condamner mon frère à mort, et cette langue accorderait le pardon à un manant? Mon frère n'avait tué personne, sa faute était toute en pensée, et cependant sa punition a été la cruelle mort. Qui m'a supplié pour lui? Qui, lors de ma colère, s'est agenouillé à mes pieds et m'a rappelé à la réflexion? Qui m'a parlé de la fraternité du sang? Qui m'a parlé de l'amour fraternel? Qui m'a rappelé comment le pauvre être avait déserté le puissant Warwick et combattu pour moi? Qui m'a rappelé que sur le champ de bataille de Tewkesbury, alors qu'Oxford me tenait sous lui, il me délivra, et me dit : « Cher frère, vis, et sois roi? » Qui m'a rappelé que lorsque nous couchions tous deux en pleine campagne, presque gelés à mort, il m'enveloppait dans ses propres vêtements, et exposait sa personne légèrement vêtue à la nuit glaciale? La brutale colère avait arraché criminellement de mon souvenir tous ces services, et pas un seul de vous n'eut la bonne pensée de me les remettre en mémoire. Mais lorsque vos cochers ou vos valets de chambre ont commis un meurtre dans l'ivresse, et détruit la précieuse image de notre cher rédempteur, vous tombez aussitôt à genoux en criant pardon, pardon! et moi il faut que j'aie l'injustice de vous l'accorder : mais pour mon frère, personne n'a voulu parler, et moi-même, ingrat que je suis, je ne me suis pas parlé pour lui, la pauvre âme! Les plus fiers de vous tous lui ont été redevables de bienfaits durant sa vie, et cependant aucun de vous n'a voulu parler pour sa vie. O Dieu, je crains que ta justice ne s'appesantisse pour ce malheur sur moi et sur vous, sur les miens et les vôtres! Venez, Hastings, aidez-moi à rejoindre ma chambre. Ah! pauvre Clarence! (*Sor-*

tent le roi, la reine, Hastings, Rivers, Dorset et Grey.)

Glocester. — Voilà le fruit de la précipitation! — N'avez-vous pas remarqué comme les coupables parents de la reine ont pâli quand ils ont entendu la nouvelle de la mort de Clarence? Oh! ils n'avaient cessé de la solliciter auprès du roi! Dieu vengera cela. Venez, Lords; voulez-vous que nous allions consoler Édouard par notre compagnie?

Buckingham. — Nous suivons Votre Grâce. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Un appartement dans le palais.

Entre LA DUCHESSE D'YORK, *avec* UN FILS *et* UNE FILLE DE CLARENCE.

Le fils de Clarence. — Bonne grand'mère, dites-nous, est-ce que notre père est mort?

La duchesse d'York. — Non, enfant.

La fille de Clarence. — Pourquoi pleurez-vous si souvent alors, et frappez-vous votre poitrine en criant : « Ô Clarence, mon malheureux fils! »

Le fils de Clarence. — Pourquoi nous regardez-vous en secouant votre tête, et nous appelez-vous orphelins, malheureux, parias, si notre noble père est vivant?

La duchesse d'York. — Mes gentils petits-fils, vous vous trompez beaucoup; je gémis sur la maladie du roi que je redoute de perdre, et non sur la mort de votre père; ce serait chagrin perdu que de gémir sur quelqu'un qui est perdu.

Le fils de Clarence. — Alors vous avouez qu'il est mort, ma grand'mère. Le roi, mon oncle, est à blâmer pour cela : Dieu vengera cet acte, et je l'importunerai chaque jour de mes prières toutes adressées à cette fin.

La fille de Clarence. — Et moi aussi.

La duchesse d'York. — Paix, enfants, paix! le roi vous aime bien : naïfs innocents qui ne pouvez comprendre, vous ne sauriez deviner qui a causé la mort de votre père.

Le fils de Clarence. — Nous le pouvons, grand'mère; car mon bon oncle Glocester m'a dit que le roi, poussé par la reine, avait inventé des accusations pour l'emprisonner : et en me disant cela, mon oncle a pleuré, s'est ému pour moi, et m'a tendrement baisé sur la joue; il m'a recommandé de m'appuyer sur lui comme sur mon père, et m'a dit qu'il m'aimerait aussi tendrement que son propre enfant.

La duchesse d'York. — Ah! faut-il que la fourberie se déguise sous une forme si noble, et cache la profondeur du vice sous un masque de vertu! Il est mon fils, oui, et par conséquent il est ma honte; cependant ce n'est point à mes mamelles qu'il a puisé cette fourberie.

Le fils de Clarence. — Pensez-vous que mon oncle dissimule, grand'maman?

La duchesse d'York. — Oui, enfant.

Le fils de Clarence. — Je ne puis le croire. — Écoutez! Quel est ce bruit?

Entre LA REINE ÉLISABETH *en proie à l'égarement, la chevelure en désordre;* RIVERS *et* DORSET *la suivent.*

La reine Élisabeth. — Oh! qui pourrait m'empêcher de gémir et de pleurer, de gronder ma fortune, et de me torturer moi-même? Je veux me joindre au noir désespoir contre mon âme, et devenir à moi-même une ennemie.

La duchesse d'York. — Quel est le but de cette scène de violente frénésie?

La reine Élisabeth. — D'amener un acte de violence tragique. Édouard, mon Seigneur, ton fils, notre roi, est mort. Pourquoi les branches croissent-elles lorsque la racine est morte? Pourquoi les feuilles ne se flétrissent-elles pas lorsque la séve leur manque? Si vous voulez vivre, gémissons; si vous voulez mourir, mourons vite, afin que nos âmes au vol rapide puissent rattraper celle du roi, et que comme d'obéissantes sujettes, nous puissions le suivre à son nouveau royaume où la nuit ne finit jamais.

La duchesse d'York. — Ah! j'ai autant de droits à ton chagrin que j'avais de titres sur ton noble époux! J'ai gémi sur la mort d'un digne époux, et j'ai vécu en contemplant ses images : mais maintenant deux des miroirs de sa précieuse ressemblance ont été brisés en pièces par la malignité de la mort, et pour consolation je n'ai qu'un faux miroir qui me navre lorsque je contemple en lui ma honte. Tu es veuve; cependant tu es mère, et il te reste la consolation de tes enfants : mais la mort a arraché mon époux de mes bras, et a enlevé deux béquilles à mes faibles mains, Clarence et Édouard. Oh! que j'ai cause, moi dont la douleur est le double de la tienne, de dominer tes sanglots par les miens, et d'étouffer tes cris sous les miens!

Le fils de Clarence. — Ah! tante, vous n'avez

pas pleuré sur la mort de notre père! Comment pourrions-nous aider votre douleur par nos larmes de parents?

La fille de Clarence. — Vous n'avez pas gémi sur notre douleur d'orphelins, que votre douleur de veuve reste aussi sans être pleurée!

La reine Élisabeth. — Ne m'aidez pas à gémir, je n'ai pas à craindre d'être stérile en lamentations. Puissent toutes les sources de larmes envoyer leurs eaux à mes yeux, afin que gouvernée par une lune humide je sois capable de verser des pleurs assez abondants pour noyer le monde! Hélas! mon époux, mon cher Seigneur Édouard!

Les enfants de Clarence. — Hélas! notre père, notre cher Seigneur Clarence!

La duchesse d'York. — Hélas! mes deux, mes deux fils, Édouard et Clarence!

La reine Élisabeth. — Quel autre appui avais-je qu'Édouard? et il n'est plus.

Les enfants de Clarence. — Quel autre appui avions-nous que Clarence? et il n'est plus.

La duchesse d'York. — Quels autres appuis avais-je qu'eux deux? et ils ne sont plus.

La reine Élisabeth. — Jamais veuve fit-elle une perte si cruelle!

Les enfants de Clarence. — Jamais orphelins firent-ils une perte si cruelle!

La duchesse d'York. — Jamais mère fit-elle une perte si cruelle! Hélas! je suis la mère de toutes ces douleurs! chacun d'eux n'a que la sienne, moi j'ai toutes les leurs. Elle pleure pour un Édouard que je pleure aussi, et je pleure pour un Clarence qu'elle ne pleure pas : ces enfants pleurent pour un Clarence que je pleure aussi, et je pleure pour un Édouard qu'ils ne pleurent pas. Hélas! vous trois, versez toutes vos larmes sur moi trois fois malheureuse! je suis la nourrice de votre douleur, et je veux l'allaiter de mes lamentations.

Dorset. — Courage, ma chère mère : il ne plaît pas à Dieu que vous preniez ses actes avec ingratitude : selon les lois ordinaires du monde, c'est une chose tenue pour ingratitude que de mettre une mauvaise volonté opiniâtre à rembourser une dette qui fut prêtée obligeamment par une main généreuse; combien plus, d'être ainsi opposée au ciel, lorsqu'il requiert la dette royale qu'il vous a prêtée.

Rivers. — Madame, pensez comme une mère vigilante au jeune prince, votre fils : envoyez-le chercher immédiatement; faites-le couronner; en lui vit votre consolation : ensevelissez le désespoir de votre douleur dans la tombe de l'Édouard qui est mort, et plantez vos joies sur le trône de l'Édouard qui est vivant.

Entrent GLOCESTER, BUCKINGHAM, STANLEY, HASTINGS, RATCLIFF *et autres.*

Glocester. — Ma sœur, prenez courage : tous tant que nous sommes, nous avons sujet de gémir sur l'extinction de notre brillante étoile; mais nul de nous ne peut réparer notre malheur en le déplorant. Madame ma mère, je vous demande pardon, je ne voyais pas Votre Grâce; humblement à genoux, j'implore votre bénédiction.

La duchesse d'York. — Dieu te bénisse, et mette dans ton cœur la douceur, l'amour, la charité, l'obéissance, et la loyauté!

Glocester. — Amen! et puisse-t-il me faire mourir vieillard et vertueux! (*A part.*) C'est là la conclusion finale de toute bénédiction maternelle : je m'étonne que Sa Grâce l'ait oubliée.

Buckingham. — Princes assombris, Pairs aux cœurs déchirés de chagrin, qui portez ce mutuel et pesant fardeau de douleur, cherchez joie maintenant dans l'amour les uns des autres : quoique nous ayons perdu notre moisson royale, nous avons pour compensation la moisson de son fils. Il vous faut noblement conserver, entretenir, et caresser cette réconciliation de vos cœurs naguère gonflés de ressentiments, mais tout récemment apaisés et réunis dans un lien d'amitié. Il me semblerait bon que le jeune prince fût amené avec une faible escorte de Ludlow, ici à Londres, pour y être couronné roi.

Rivers. — Pourquoi avec une petite escorte, Milord de Buckingham?

Buckingham. — Parbleu, Milord, de crainte qu'en appelant une trop grande multitude, le mal tout fraîchement guéri de la haine ne vienne à se rouvrir, ce qui serait d'autant plus dangereux que le roi est plus jeune et l'État sans direction : lorsque tout cheval est maître de ses rênes et peut diriger sa course comme il lui plaît, il est bon, selon mon opinion, d'éviter le mal possible, autant que le mal évident.

Glocester. — J'ai l'espérance que le roi a fait la paix entre nous tous : pour ce qui est de moi, ma réconciliation est ferme et sincère.

Rivers. — Il en est ainsi de moi, et je le crois, de nous tous; mais comme cette réconciliation est encore toute fraîche, il ne faut l'exposer à aucune possibilité de rupture, ce qui pourrait ar-

Le prince de Galles. De tous les édifices, la Tour est celui que j'aime le moins. N'est-ce pas Jules César qui a bâti cet édifice, Milord?

Buckingham. C'est lui, mon gracieux Seigneur, qui a commencé cet édifice. (Acte III, sc. I.)

river, si on appelait une trop grande compagnie; je dis donc avec le noble Buckingham, qu'il est bon que peu de personnes aillent chercher le prince.

Hastings. — Je suis du même avis.

Glocester. — Soit, alors : allons décider quels seront ceux qui partiront immédiatement pour Ludlow. Madame, et vous ma mère, voulez-vous venir pour donner vos avis en cette importante affaire?

La reine Élisabeth, *et* la duchesse d'York, *ensemble.* — De tout notre cœur. (*Tous sortent, hors Glocester et Buckingham.*)

Buckingham. — Milord, quels que soient ceux qui seront envoyés chercher le prince, au nom de Dieu, ne restons pas ici nous deux; car en chemin, comme préface au projet dont nous parlions récemment, je trouverai une occasion de séparer du prince les orgueilleux parents de la reine.

Glocester. — Mon autre moi-même, mon conseil entier à toi tout seul, mon oracle, mon prophète! — Cher cousin, je suivrai ta direction comme un enfant. A Ludlow donc, car nous ne resterons pas en arrière. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Londres. — Une rue.

Entrent deux citoyens *en se rencontrant.*

Premier citoyen. — Bien le bonjour, voisin; où allez-vous si vite?

Second citoyen. — Je le sais à peine moi-même, je vous le déclare : avez-vous appris les nouvelles que l'on se raconte?

Premier citoyen. — Que le roi est mort, oui.

Second citoyen. — Mauvaises nouvelles, par Notre-Dame; rarement le successeur vaut celui qu'il remplace. Je crains, je crains que cet événement ne nous vaille un état de choses plein d'orages.

Entre un troisième citoyen.

Troisième citoyen. — Voisins, Dieu vous assiste!

Premier citoyen. — Je vous donne le bonjour, Monsieur.

Troisième citoyen. — La nouvelle de la mort du bon roi Édouard se confirme-t-elle?

Second citoyen. — Oui, Monsieur, elle n'est que trop vraie : Dieu nous assiste en cette circonstance!

Troisième citoyen. — Alors, mes maîtres, attendons-nous à voir un temps de troubles.

Premier citoyen. — Non, non; par la bonne grâce de Dieu son fils régnera.

Troisième citoyen. — Malheur au pays qui est gouverné par un enfant!

Second citoyen. — J'espère qu'il gouvernera bien pendant sa minorité par un conseil, ensuite lorsqu'il aura atteint sa pleine majorité, par lui-même; nul doute que jusqu'alors, et alors, nous ne soyons bien gouvernés.

Premier citoyen. — Telle était la situation lorsque Henri le sixième fut couronné à Paris à l'âge de neuf mois seulement.

Troisième citoyen. — La situation était-elle la même? Non, non, mes bons amis, Dieu le sait, car alors ce pays était riche en conseillers politiques illustres et graves, et le roi avait pour protéger Sa Grâce de vertueux oncles.

Premier citoyen. — Eh bien! mais celui-ci en a aussi, à la fois par son père et par sa mère.

Troisième citoyen. — Mieux vaudrait que ces oncles fussent tous du côté de son père, ou qu'il n'en eût aucun de ce côté-là; car leur rivalité, pour savoir qui sera le plus près du trône, nous touchera tous de trop près, si Dieu n'y met bon ordre. Oh! le duc de Glocester est extrêmement dangereux, et quant aux fils et aux frères de la reine, ils sont hautains et orgueilleux : s'ils pouvaient être gouvernés au lieu de gouverner, ce pays malade pourrait vivre en santé comme autrefois.

Premier citoyen. — Allons, allons, nous voyons les choses trop en noir; tout ira bien.

Troisième citoyen. — Lorsque le ciel est nuageux, les gens sages prennent leurs manteaux; lorsque les grandes feuilles tombent, c'est que l'hiver est proche; lorsque le soleil se couche, qui ne s'attend pas à la nuit? Les tempêtes hors de saison font redouter une disette. Il se peut que tout aille bien; mais si Dieu le veut ainsi, c'est plus que nous n'en méritons, ou que je n'en espère.

Second citoyen. — Il est bien vrai que tous les cœurs sont pleins de craintes : on ne peut s'entretenir avec presque aucune personne qui ne paraisse triste et remplie de terreurs.

Troisième citoyen. — C'est toujours ainsi lorsqu'un changement se prépare : les esprits des hommes pressentent par instinct de divination le

danger qui s'approche, absolument comme nous voyons les vagues se gonfler avant une violente tempête. Mais laissons cela à la volonté de Dieu. — Où allez-vous?

SECOND CITOYEN. — Eh! pardi, nous étions mandés devant les juges.

TROISIÈME CITOYEN. — Et moi aussi, je vais vous tenir compagnie. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Un appartement dans le palais.

Entrent L'ARCHEVÊQUE D'YORK, *le jeune* DUC D'YORK, LA REINE ÉLISABETH, *et* LA DUCHESSE D'YORK.

L'ARCHEVÊQUE D'YORK. — J'apprends qu'ils ont couché la nuit dernière à Northampton; ils seront ce soir à Stony Stratford: demain, ou après-demain, ils seront ici.

LA DUCHESSE D'YORK. — J'aspire de tout mon cœur à voir le prince : j'espère qu'il a beaucoup grandi depuis la dernière fois que je l'ai vu?

LA REINE ÉLISABETH. — Mais non, à ce qu'on m'apprend : on dit que mon fils d'York l'a presque attrapé dans sa croissance.

LE DUC D'YORK. — Oui, mère, mais je voudrais bien que cela ne fût pas.

LA DUCHESSE D'YORK. — Pourquoi, mon jeune petit-fils? Il est bon de grandir.

LE DUC D'YORK. — Grand'mère, un soir, comme nous étions à souper, mon oncle Rivers disait que je grandissais beaucoup plus vite que mon frère : « Oui, répondit mon oncle de Glocester, les petites herbes ont la grâce, les grandes herbes poussent à vue d'œil; » et depuis ce temps, il me semble que je ne voudrais pas grandir si vite, puisque les douces fleurs pousseut si lentement et que les herbes font telle diligence.

LA DUCHESSE D'YORK. — En bonne foi, en bonne foi, cette parole n'était guère à sa place chez celui qui te l'appliquait; car lorsqu'il était jeune il était l'être le plus chétif qu'on pût voir, et il fut si long à grandir, il y mit tant de temps, que si c'était une loi, il devrait être gracieux.

L'ARCHEVÊQUE D'YORK. — Et il est hors de doute qu'il ne le soit, gracieuse Madame.

LA DUCHESSE D'YORK. — J'espère qu'il l'est; mais cependant les mères ont permission de douter.

LE DUC D'YORK. — Maintenant, sur ma foi, si j'y avais pensé, j'aurais lancé à Sa Grâce, mon oncle, un lardon qui aurait bien mieux touché sa croissance qu'il n'avait, lui, touché la mienne.

LA DUCHESSE D'YORK. — Qu'est-ce, mon gentil York? je t'en prie, apprends-le-moi.

LE DUC D'YORK. — Pardi, on dit que mon oncle a grandi si vite, qu'il pouvait mâcher une croûte quand il n'était vieux que de deux heures : il m'a fallu deux ans, à moi, avant d'avoir une dent. Grand'mère, cela aurait été une plaisanterie mordante.

LA DUCHESSE D'YORK. — Qui t'a raconté cela, gentil York, je t'en prie?

LE DUC D'YORK. — Sa nourrice, grand'mère.

LA DUCHESSE D'YORK. — Sa nourrice! Comment donc, elle était morte avant ta naissance.

LE DUC D'YORK. — Si ce n'était pas elle, je ne puis dire qui me l'a dit.

LA REINE ÉLISABETH. — Quel enfant imprudent! — allez, vous êtes trop malin.

L'ARCHEVÊQUE D'YORK. — Bonne Madame, ne soyez pas courroucée contre l'enfant.

LA REINE ÉLISABETH. — Les murs ont des oreilles.

L'ARCHEVÊQUE D'YORK. — Voici venir un messager.

Entre UN MESSAGER.

L'ARCHEVÊQUE D'YORK. — Quelles nouvelles?

LE MESSAGER. — De telles nouvelles, Milord, qu'il m'en coûte de les rapporter.

LA REINE ÉLISABETH. — Comment va le prince?

LE MESSAGER. — Bien, Madame, en bonne santé.

LA DUCHESSE D'YORK. — Quelles sont tes nouvelles alors?

LE MESSAGER. — Lord Rivers et Lord Grey sont envoyés prisonniers à Pomfret, et avec eux Sir Thomas Vaughan.

LA DUCHESSE D'YORK. — Qui les a fait arrêter?

LE MESSAGER. — Les puissants ducs de Glocester et de Buckingham.

LA REINE ÉLISABETH. — Pour quelle offense?

LE MESSAGER. — Je vous ai dit absolument tout ce que je sais; comment et pourquoi ces nobles ont été arrêtés, cela m'est tout à fait inconnu, ma gracieuse Dame.

LA REINE ÉLISABETH. — Hélas! je vois la ruine de notre maison! Le tigre s'est maintenant saisi du daim timide; l'insultante tyrannie commence à ébranler le trône qu'un innocent ne peut faire res-

pecter. Salut destruction, sang, massacre! je vois la fin de tout comme sur une carte.

La duchesse d'York. — Jours maudits d'inquiétudes et de querelles, combien de vous mes yeux n'ont-ils pas vus! Mon époux perdit la vie pour atteindre la couronne; mes fils ballottés du faîte à l'abîme, m'ont fait passer bien souvent des larmes aux joies, et des joies aux larmes, selon leurs chances heureuses ou malheureuses : et maintenant que tout est fini, et que les guerres civiles sont entièrement apaisées, voici que les vainqueurs se font la guerre à eux-mêmes; le frère s'élève contre le frère, le sang contre le sang, chacun contre son égal. O violence absurde et frénétique, cesse tes fureurs maudites, ou permets-moi de mourir, afin que je ne contemple plus la mort!

La reine Élisabeth. — Viens, viens, mon garçon, nous allons nous réfugier dans le sanctuaire. Adieu, Madame.

La duchesse d'York. — Attendez, j'irai avec vous.

La reine Élisabeth. — Vous n'avez pour cela aucun motif.

L'archevêque d'York, *à la reine.* — Allez, ma gracieuse Dame, et apportez-y votre trésor et vos effets précieux. Pour ma part, je résignerai entre les mains de Votre Grâce le sceau que je garde, et puisse la protection divine s'étendre sur moi avec autant de sollicitude que j'en aurai à prendre soin de vous et des vôtres! Venez, je vais vous conduire au sanctuaire.

(*Ils sortent.*)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Londres. — Une rue.

Les trompettes sonnent. Entrent LE PRINCE DE GALLES, GLOCESTER, BUCKINGHAM, CATESBY, LE CARDINAL BOURCHIER, *et autres.*

Buckingham. — Soyez le bienvenu dans Londres, votre chambre royale, doux prince.

Glocester. — Soyez le bienvenu, cher neveu, souverain de mon âme : ce voyage fatigant vous a rendu mélancolique.

Le prince de Galles. — Non, mon oncle; mais les contrariétés que nous avons éprouvées en chemin m'ont rendu ce voyage ennuyeux, fatigant, et pénible; j'aurais besoin d'un plus grand nombre d'oncles pour me souhaiter ici la bienvenue.

Glocester. — Doux prince, la vertu sans tache de votre jeunesse n'a pas encore plongé dans la dissimulation du monde; tout ce que vous distinguez d'un homme, c'est son aspect extérieur, et Dieu sait que cet extérieur correspond rarement, et même ne correspond jamais au cœur. Ces oncles que vous demandez étaient dangereux; Votre Grâce ne faisait attention qu'à leurs paroles sucrées, mais n'apercevait pas le poison de leurs cœurs : Dieu vous garde d'eux, et de tels faux amis!

Le prince de Galles. — Dieu me garde des faux amis! mais ils ne l'étaient pas

Glocester. — Monseigneur, le maire de Londres vient vous féliciter.

Entre LE LORD MAIRE *avec sa suite.*

Le lord maire. — Dieu donne à Votre Grâce santé et heureux jours!

Le prince de Galles. — Je vous remercie, mon bon Lord, je vous remercie tous. (*Sortent le maire et autres.*) J'aurais cru que ma mère et mon frère York seraient venus depuis longtemps à notre rencontre sur la route : fi, quel colimaçon est Hastings, qui n'arrive pas pour nous dire s'ils viendront ou non!

Buckingham. — Et voici venir, au moment demandé, le Lord tout en sueur.

GLOCESTER. Eh bien, que vos yeux soient témoins de leur méchanceté; regardez comme je suis ensorcelé; contemplez mon bras desséché comme un arbrisseau sans sève. (Acte III, sc. IV.)

Entre HASTINGS.

LE PRINCE DE GALLES. — Soyez le bienvenu, Milord. Eh bien, notre mère viendra-t-elle?

HASTINGS. — La reine votre mère et votre frère York se sont retirés dans le sanctuaire : pour quel motif? Dieu le sait, mais non pas moi. Le jeune prince aurait bien voulu venir avec moi à la rencontre de Votre Grâce, mais il en a été empêché par la défense de sa mère.

BUCKINGHAM. — Fi, quelle conduite sournoise et malveillante est celle de la reine! Lord cardinal, Votre Grâce voudrait-elle persuader la reine d'envoyer le duc d'York, sur-le-champ, à son royal frère? Si elle refuse.... — allez avec lui, Lord Hastings, et arrachez de force le prince à ses bras jaloux.

LE CARDINAL BOURCHIER. — Milord de Buckingham, si ma faible éloquence peut conquérir le duc d'York sur sa mère, attendez-le bientôt : mais si elle reste sourde aux instances respectueuses, le Dieu du ciel défende que nous essayions de violer les priviléges sacrés du sanctuaire béni! Pour tout ce royaume, je ne voudrais pas me rendre coupable d'un si grand péché.

BUCKINGHAM. — Vous êtes trop déraisonnablement obstiné, Milord, trop ami du cérémonial, trop attaché à la tradition : pesez vos scrupules dans la balance plus sommaire de cette époque-ci, et vous verrez que vous ne violez pas le sanctuaire en vous emparant de lui. Le bénéfice du sanctuaire est toujours accordé à ceux dont les faits et gestes ont mérité cette place, et à ceux qui ont l'esprit de réclamer cette place : ce prince ne l'a ni méritée, ni réclamée, et en conséquence, dans mon opinion, il ne doit pas y rester : ainsi en re-

tirant de ces lieux quelqu'un qui n'en est pas, vous ne violez ni privilége, ni charte. J'ai souvent entendu parler d'hommes réfugiés dans le sanctuaire, mais jamais jusqu'à présent d'enfants réfugiés dans le sanctuaire.

Le cardinal Bourchier. — Milord, vous dirigerez ma conduite pour cette fois. Allons, Lord Hastings, voulez-vous venir avec moi?

Hastings. — Je suis prêt, Milord.

Le prince de Galles. — Mes bons Lords, faites aussi grande diligence que vous pourrez. (*Sortent le cardinal et Hastings.*) Dites, oncle Glocester, si notre frère vient, où séjournerons-nous jusqu'à notre couronnement?

Glocester. — Où il plaira le mieux à votre royale personne. Si j'osais vous conseiller, Votre Majesté se reposerait un jour ou deux à la Tour : puis où il vous plaira, et à l'endroit que vous croirez le plus favorable à votre santé et à vos plaisirs.

Le prince de Galles. — De tous les édifices, la Tour est celui que j'aime le moins. N'est-ce pas Jules César qui a bâti cet édifice, Milord?

Buckingham. — C'est lui, mon gracieux Seigneur, qui a commencé cet édifice, qui depuis a été successivement continué à différents siècles.

Le prince de Galles. — Est-ce un témoignage historique qui affirme qu'il l'a bâti, ou bien est-ce une tradition qui a passé de siècle en siècle?

Buckingham. — C'est un témoignage historique, mon gracieux Seigneur.

Le prince de Galles. — Mais, dites-moi, Milord, quand bien même elle ne serait pas écrite, il me semble que la vérité pourrait se perpétuer d'âge en âge, racontée par une génération à une autre, jusqu'au jour général du jugement.

Glocester, *à part.* — Quand les jeunes enfants sont si sages, ils ne vivent pas longtemps, dit-on.

Le prince de Galles. — Que dites-vous, mon oncle?

Glocester. — Je dis que la renommée vit longtemps sans le secours de *caractères.* (*A part.*) C'est ainsi que comme l'allégorie du vice Iniquité, je sous-entends deux pensées dans un seul mot.

Le prince de Galles. — Ce Jules César fut un fameux homme; en même temps que sa valeur enrichissait son esprit, son esprit s'employait à rendre sa valeur immortelle. La mort ne peut faire la conquête d'un tel conquérant ; car maintenant il vit dans la gloire, s'il ne vit plus dans le monde. Je vais vous dire quelque chose, mon cousin Buckingham.

Buckingham. — Quoi, mon gracieux Seigneur?

Le prince de Galles. — Si je vis jusqu'à âge d'homme, je reconquerrai nos anciens droits sur la France, ou bien je mourrai comme un soldat après avoir vécu comme un roi.

Glocester, *à part.* — Les étés qui doivent être courts ont d'ordinaire un printemps précoce.

Buckingham. — Voici venir très à propos le duc d'York.

Entrent LE DUC D'YORK, HASTINGS, *et* LE CARDINAL BOURCHIER.

Le prince de Galles. — Richard d'York! comment se porte notre affectionné frère?

Le duc d'York. — Bien, mon redouté Seigneur; car c'est ainsi que je dois vous appeler à présent.

Le prince de Galles. — Oui, frère, à notre chagrin, comme au vôtre; il est mort trop tôt celui qui aurait dû garder ce titre qui par sa mort a perdu tant de sa majesté.

Glocester. — Comment se porte notre neveu, le noble Lord d'York?

Le duc d'York. — Je vous remercie, mon aimable oncle. O Milord, vous disiez que les mauvaises herbes poussent vite : le prince mon frère m'a dépassé de beaucoup.

Glocester. — C'est vrai, Milord.

Le duc d'York. — Il est donc une mauvaise herbe?

Glocester. — Oh! mon beau neveu, je ne dois pas dire cela.

Le duc d'York. — Alors il vous est beaucoup plus obligé que moi.

Glocester. — Il peut me commander comme mon Souverain; mais vous avez pouvoir sur moi comme parent.

Le duc d'York. — Je vous en prie, mon oncle, donnez-moi ce poignard.

Glocester. — Mon poignard, petit neveu, de tout mon cœur.

Le prince de Galles. — Vous mendiez, mon frère?

Le duc d'York. — Oui, auprès de mon charitable oncle, qui, je le sais, aime à donner; et comme la chose que je demande est une bagatelle, cela ne lui fera aucune peine de me la donner.

Glocester. — Je puis donner à mon neveu un plus grand cadeau que celui-là.

Le duc d'York. — Un plus grand cadeau! oh, c'est l'épée que vous voulez y joindre?

Glocester. — Oui, mon gentil neveu, si elle était assez légère.

Le duc d'York. — Oh, en ce cas, je vois que vous ne voulez faire que des cadeaux légers; dans les choses de plus de poids, vous répondriez non au mendiant.

Glocester. — Elle est trop pesante pour que Votre Grâce puisse la porter.

Le duc d'York. — Fût-elle plus pesante, je la prendrais pour chose légère.

Glocester. — Comment, mon petit Lord, vous voudriez avoir mon arme?

Le duc d'York. — Je la voudrais, afin de pouvoir vous rendre en remercîment l'épithète que vous me donnez.

Glocester. — Laquelle?

Le duc d'York. — Petit.

Le prince de Galles. — Milord d'York est toujours taquin dans ses paroles : mon oncle, Votre Grâce sait comment elle doit le supporter.

Le duc d'York. — Vous voulez dire me porter et non me supporter : oncle, mon frère se moque et de vous et de moi; parce que je suis petit comme un singe, il pense que vous devriez me porter sur vos épaules.

Buckingham, *à part*. — Avec quel esprit mordant et retors à la fois il raisonne! Pour mitiger les sarcasmes qu'il adresse à son oncle, il se raille lui-même finement et gentiment. Si jeune et si rusé! cela est merveilleux.

Glocester. — Monseigneur, vous plairait-il de passer devant? Moi, et mon bon cousin Buckingham, nous allons nous rendre auprès de votre mère, pour la prier de vous rejoindre à la Tour et de vous y souhaiter la bienvenue.

Le duc d'York. — Comment est-ce que vous allez à la Tour, Monseigneur?

Le prince de Galles. — Milord protecteur insiste pour qu'il en soit ainsi.

Le duc d'York. — Je ne dormirai pas tranquille à la Tour.

Glocester. — Comment! qu'est-ce qui vous y ferait peur?

Le duc d'York. — Le fantôme irrité de mon oncle Clarence, parbleu : ma grand'mère m'a dit qu'il y avait été assassiné.

Le prince de Galles. — Je ne crains pas les oncles morts.

Glocester. — Et vous n'en craignez aucun de vivant, j'espère.

Le prince de Galles. — S'ils vivent, j'espère que je n'ai pas à les craindre. Mais venez, Milord; c'est avec un cœur pesant qu'en pensant à eux je me dirige vers la Tour. (*Fanfares. Sortent le prince de Galles, le duc d'York, Hastings, le cardinal Bourchier, et autres.*)

Buckingham. — Ne croyez-vous pas, Milord, que ce petit babillard d'York avait été excité par sa subtile mère à vous railler et à vous mépriser injurieusement comme il l'a fait.

Glocester. — Sans doute, sans doute : oh! c'est un enfant très-fin; il est hardi, vif, ingénieux, prompt à comprendre, intelligent; c'est tout le portrait de sa mère, de la tête aux pieds.

Buckingham. — Bon, laissons-les pour l'instant tranquilles. — Viens ici, Catesby. Tu t'es engagé par serment à exécuter aussi scrupuleusement ce que nous aurons décidé, qu'à tenir soigneusement secret ce que nous t'aurons confié. Tu as appris pendant le voyage les raisons qui nous font agir. Qu'en penses-tu? N'est-ce pas chose aisée que de rallier William Lord Hastings à notre projet pour installer ce noble duc sur le trône royal de cette île fameuse?

Catesby. — Il aime tant le prince par suite de l'amour qu'il portait à son père, qu'il est impossible de l'engager à rien entreprendre contre lui.

Buckingham. — Que penses-tu, en ce cas, de Stanley? Ne se rangera-t-il pas à notre projet?

Catesby. — Il agira en tout comme Hastings.

Buckingham. — Bon; en ce cas, je me borne à te recommander ceci : va, mon gentil Catesby, et sonde Lord Hastings de très-loin, pour savoir comment il prendrait notre projet que tu présenteras comme une chose possible; convoque-le pour demain, à la Tour, afin qu'il assiste au couronnement. Si tu le trouves disposé à nous seconder, encourage-le, et dis-lui tous nos projets; s'il est de plomb et de glace, froid, résistant, sois comme lui; puis brise l'entretien et viens nous donner avis de ses dispositions : car demain nous tiendrons des conseils séparés où tu auras toi-même un grand rôle.

Glocester. — Recommande-moi à Lord William; dis-lui, Catesby, que l'ancienne clique de ses dangereux adversaires doit laisser demain son sang au château de Pomfret, et dis à Milord, que

sur ces bonnes nouvelles, la joie lui fasse donner un doux baiser de plus à Mistress Shore.

Buckingham. — Mon bon Catesby, va, mène à fond cette affaire.

Catesby.— Mes bons Lords, je vais l'exécuter avec toute la sagacité dont je suis capable.

Glocester. — Saurons-nous de vos nouvelles avant l'heure du sommeil, Catesby?

Catesby. Oui, Milord.

Glocester. — Tu nous trouveras tous les deux à Crosby-Place. (*Sort Catesby.*)

Buckingham. — Maintenant, Milord, que ferons-nous, si nous nous apercevons que Lord Hastings ne veut pas prendre part à nos complots?

Glocester. — Nous lui couperons la tête, ami; voilà ce que nous ferons: et, lorsque je serai roi, pense à me réclamer le comté de Hereford et tous les biens meubles dont le roi mon frère détenait la possession.

Buckingham. — Je réclamerai de Votre Grâce l'exécution de cette promesse.

Glocester. — Et crois bien qu'elle sera exécutée avec un affectueux empressement. En attendant, viens, allons souper, pour qu'ensuite nous puissions digérer nos complots en bonne et due forme. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Devant la maison de Lord Hastings.

Entre un messager.

Le messager. — Milord! Milord!

Hastings, *de l'intérieur.* — Qui frappe?

Le messager. — Quelqu'un de la part du Lord Stanley.

Hastings, *de l'intérieur.* — Quelle heure est-il?

Le messager. — Sur le coup de quatre heures.

Entre HASTINGS.

Hastings. — Milord Stanley ne peut donc pas dormir pendant ces ennuyeuses nuits?

Le messager. — Il y paraît par ce que j'ai à vous dire. D'abord il se recommande à votre noble personne.

Hastings. — Et puis?

Le messager. — Et puis, il donne avis à Votre Seigneurie que cette nuit il a rêvé que le sanglier lui avait arraché son casque : en outre, il dit qu'il doit y avoir deux conseils tenus, et que ce qui sera décidé dans l'un pourrait bien vous faire pleurer dans l'autre, vous et lui. En conséquence il m'envoie connaître le bon plaisir de Votre Seigneurie, pour savoir si vous voulez monter immédiatement à cheval avec celui et vous diriger sur le Nord en toute diligence, pour éviter le danger que son âme pressent.

Hastings. — Va, camarade, retourne auprès de ton Seigneur; dis-lui de ne pas prendre crainte de ces conseils séparés; Son Honneur et moi-même, faisons partie de l'un, et mon bon ami Catesby fait partie de l'autre; il ne s'y peut donc rien passer qui nous touche, dont je ne sois sûr de recevoir avis. Dis-lui que ses craintes sont frivoles et sans cause, et quant à ses rêves, je m'étonne qu'il soit assez simple pour se fier aux fantasmagories moqueuses des sommeils agités: fuir le sanglier avant que le sanglier nous poursuive, ce serait exciter le sanglier à nous suivre et à nous donner la chasse, alors qu'il n'avait aucune intention pareille. Va, dis à ton maître de se lever et de venir me trouver; nous nous rendrons ensemble à la Tour, où il verra que le sanglier nous traitera avec bienveillance.

Le messager. — Je pars, Milord, et je lui rapporterai ce que vous me dites. (*Il sort.*)

Entre CATESBY.

Catesby. — Mille bonjours à mon noble Lord!

Hastings. — Bonjour, Catesby; vous êtes levé de bonne heure. Quelles nouvelles, quelles nouvelles, dans cet état trébuchant?

Catesby. — C'est, en effet, un monde sans équilibre, Milord, et il ne se tiendra jamais droit, je le crains, jusqu'à ce que Richard porte la guirlande du royaume.

Hastings. — Comment! jusqu'à ce qu'il porte la guirlande! Est-ce que tu entends par là la couronne?

Catesby. — Oui, mon bon Lord.

Hastings. — Cette couronne de ma personne tombera de mes épaules avant que je voie la couronne si odieusement mal placée. Mais supposes-tu qu'il y aspire?

Catesby. — Oui, sur ma vie; et il espère vous trouver ardent à prendre son parti pour l'aider dans ce projet: là-dessus, il vous envoie cette bonne nouvelle, qu'aujourd'hui même, vos ennemis, les parents de la reine, doivent mourir à Pomfret.

Hastings. — Vraiment, voilà des nouvelles qui me feront peu pleurer, car ils ont toujours été mes

LOVEL. Allons, allons, dépêchons; il est inutile de récriminer.
HASTINGS. O sanguinaire Richard! Malheureuse Angleterre! je te prédis les temps les plus terribles qu'ait jamais vus siècle tragique.

(Acte III, sc. IV.)

adversaires; mais quant à donner ma voix à Richard pour exclure les héritiers en ligne directe de mon maître, Dieu sait que je ne le ferais pas en face de la mort.

Catesby. — Dieu garde Votre Seigneurie dans ces gracieuses dispositions!

Hastings. — Mais je rirai encore dans un an, en pensant que j'aurai vécu pour contempler la fin tragique de ceux qui m'avaient attiré la haine de mon maître. Je te l'annonce, Catesby, avant que je sois plus vieux d'une quinzaine, j'en aurai fait emballer certains qui ne s'en doutent pas encore.

Catesby. — C'est une chose odieuse que de mourir, lorsqu'on n'y est pas préparé et qu'on ne s'y attend pas, mon gracieux Lord.

Hastings.— Oh! c'est monstrueux, monstrueux! et c'est là ce qui arrive à Rivers, Vaughan et Grey; et c'est là ce qui arrivera à certains autres qui se croient autant en sécurité que toi et moi, qui comme tu le sais, sommes chers au royal Richard et à Buckingham.

Catesby. — Les deux princes tiennent grand compte de vous; (*à part*) car ils *comptent* bien que sa tête fera grande figure sur le pont.

Hastings. — Je sais qu'ils tiennent compte de moi, et je l'ai bien mérité.

Entre STANLEY.

Hastings. — Eh bien, eh bien! où est votre épieu pour la chasse au sanglier, l'ami? Vous craignez le sanglier, et vous allez ainsi sans armes.

Stanley. — Bonjour, Milord; bonjour, Catesby: — vous pouvez plaisanter, mais par le saint crucifix, je n'aime pas ces conseils séparés, moi.

Hastings. — Milord, j'ai pour ma vie autant d'amour que vous pour la vôtre, et jamais de mes jours, je le déclare, elle ne me fut aussi précieuse que maintenant. Croyez-vous que si je ne savais pas que nous sommes en sécurité, je serais aussi triomphant que je le suis?

Stanley. — Les Lords qui sont à Pomfret étaient joyeux lorsqu'ils partirent de Londres et se croyaient en sûreté, et ils n'avaient vraiment aucun sujet d'être en défiance; cependant vous voyez comme leur fortune s'est vite assombrie. Je me méfie de ce coup de poignard si soudain de la haine: plaise à Dieu, dis-je, qu'il soit démontré que j'ai été couard sans nécessité! Eh bien, allons-nous à la Tour, le jour s'avance?

Hastings. — Allons, allons, je pars avec vous. Ne savez-vous la nouvelle, Milord? les Lords dont vous parliez seront décapités aujourd'hui.

Stanley. — Leur honnêteté leur méritait de conserver leurs têtes, beaucoup mieux que quelques-uns de ceux qui les ont accusés ne méritent de porter leurs chapeaux. Mais venez, Milord, partons.

Entre UN POURSUIVANT D'ARMES.

Hastings. — Passez devant, je veux parler à ce brave garçon. (*Sortent Stanley et Catesby.*) Eh bien, maraud, comment te trouves-tu de l'existence?

Le poursuivant d'armes. — D'autant mieux qu'il plaît à Votre Seigneurie de me faire l'honneur de me le demander.

Hastings. — Je te le dis, ami, cela va beaucoup mieux aujourd'hui pour moi que cela n'allait la dernière fois que nous nous sommes rencontrés: à cette époque je me rendais prisonnier à la Tour par suite des insinuations des parents de la reine; mais voilà qu'aujourd'hui, — je te le dis, garde cela pour toi, — ces ennemis sont mis à mort, et que je suis, moi, dans une meilleure situation qu'auparavant.

Le poursuivant d'armes. — Dieu vous y maintienne au grand contentement de Votre Honneur!

Hastings. — Grand merci, mon garçon: tiens, bois cela à ma santé. (*Il lui jette sa bourse.*)

Le poursuivant d'armes. — Je remercie Votre Honneur. (*Il sort.*)

Entre UN PRÊTRE.

Le prêtre. — Heureuse rencontre, Milord; je suis heureux de voir Votre Honneur.

Hastings. — Je vous remercie de tout mon cœur, mon bon Messire John. Je suis votre débiteur pour votre dernier ministère; venez ce prochain dimanche, je m'acquitterai envers vous.

Entre BUCKINGHAM.

Buckingham.— Comment! en conversation avec un prêtre, Lord chambellan? Ce sont vos amis de Pomfret qui ont besoin du prêtre; Votre Honneur n'a que faire d'un confesseur pour le moment.

Hastings. — Sur ma bonne foi, lorsque j'ai rencontré ce saint homme, les gens dont vous parlez me sont venus dans l'esprit. Eh bien, est-ce que vous vous rendez à la Tour, Milord?

Buckingham. — Oui, Milord; mais je ne puis

y rester longtemps : j'en reviendrai avant Votre Seigneurie.

HASTINGS. — Certes, cela est probable, car j'y resterai pour dîner.

BUCKINGHAM, *à part.* — Et pour souper aussi, sans que tu t'en doutes. Allons, venez-vous?

HASTINGS. — Je suis aux ordres de Votre Seigneurie. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Pomfret. — Devant le château.

Entre RATCLIFF *avec une garde, conduisant au supplice* RIVERS, GREY, *et* VAUGHAN.

RATCLIFF. — Allons, faites avancer les prisonniers.

RIVERS. — Sir Richard Ratcliff, laisse-moi te dire qu'aujourd'hui tu vas contempler un sujet mourant pour la vérité, le devoir, et la loyauté.

GREY. — Dieu protége le prince contre toute votre clique! vous êtes une bande de damnés buveurs de sang.

VAUGHAN. — Vous vivrez pour crier plus tard malheur sur tout ceci.

RATCLIFF. — Dépêchons, vous avez atteint le terme de vos existences.

RIVERS. — O Pomfret! Pomfret! Prison sanglante, fatale, et de sinistre augure pour les nobles pairs! entre la coupable enceinte de tes murailles, Richard le deuxième fut mis à mort, et pour ajouter encore plus d'horreur à ton séjour lugubre, nous te donnons à boire notre sang innocent.

GREY. — Elle est tombée sur nos têtes la malédiction que Marguerite lança sur Hastings, sur vous et sur moi, lorsqu'elle nous reprocha d'être restés passifs alors que Richard poignardait son fils.

RIVERS. — Elle maudit alors Richard, puis elle maudit Buckingham, puis elle maudit Hastings : — ô Dieu, souviens-toi d'exaucer la prière qu'elle t'adressa contre eux, comme tu exauces maintenant celle qu'elle t'adressa contre nous! Et pour ce qui est de ma sœur et des princes ses fils, tiens-toi pour satisfait, bon Dieu, de notre sang loyal qui, comme tu le sais, va être injustement versé!

RATCLIFF. — Allons, allons, dépêchons, l'heure de votre mort est arrivée.

RIVERS. — Allons, Grey, — allons, Vaughan, — embrassons-nous tous et prenons congé les uns des autres jusqu'à notre rencontre dans le ciel. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Londres. — Un appartement dans la Tour.

BUCKINGHAM, STANLEY, HASTINGS, L'ÉVÊQUE D'ÉLY, CATESBY, LOVEL, *et autres, sont autour d'une table; les officiers du conseil les assistent.*

HASTINGS. — Maintenant, nobles pairs, l'objet de notre réunion est d'arrêter les mesures pour le couronnement. Dites, au nom de Dieu, à quel jour fixez-vous cette solennité?

BUCKINGHAM. — Toutes choses sont-elles prêtes pour ce jour solennel?

STANLEY. — Tout est prêt, il ne reste plus qu'à fixer le jour.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY. — En ce cas, il me semble que demain serait un heureux jour.

BUCKINGHAM. — Qui connaît là-dessus l'opinion de Milord protecteur? Lequel d'entre vous est assez dans la confidence du noble duc pour cela?

L'ÉVÊQUE D'ÉLY. — Nous aurions cru que Votre Grâce était celui qui devait le mieux connaître son avis.

BUCKINGHAM. — Qui? moi, Milord? nous connaissons réciproquement nos visages; mais pour ce qui est de nos cœurs, il ne connaît pas plus le mien que je ne connais le vôtre, et je ne connais pas plus le sien que vous, Milord, ne connaissez le mien. Lord Hastings, vous êtes très-intimes, lui et vous.

HASTINGS. — Je sais qu'il m'aime bien, j'en remercie Sa Grâce; mais pour ce qui est de cette affaire du couronnement, je ne l'ai pas sondé, et il ne m'a ouvert en aucune façon ses gracieuses intentions : mais vous, mes honorables Lords, vous pouvez fixer le jour; et moi je donnerai mon vote pour le compte du duc, acte qu'il prendra en bonne part, je le présume.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY. — Voici venir fort à propos le duc lui-même.

Entre GLOCESTER.

GLOCESTER. — Mes nobles Lords et cousins, bonjour à vous tous. J'ai dormi bien tard; mais j'espère que mon absence n'aura fait négliger aucune des affaires d'importance qui auraient pu être conclues par ma présence.

BUCKINGHAM. — Si vous n'étiez arrivé au moment de votre tour de rôle, Milord, William Lord Hastings aurait joué votre personnage, je veux

dire aurait décidé pour vous dans l'affaire du couronnement du roi.

Glocester. — Personne ne pourrait mieux oser cela que Lord Hastings; sa Seigneurie me connaît bien et m'aime beaucoup. Milord d'Ély, la dernière fois que j'étais à Holborn, j'ai vu de belles fraises dans votre jardin; je vous prie d'en envoyer chercher quelques-unes.

L'évêque d'Ély. — Certes, Milord, de tout mon cœur. (*Il sort.*)

Glocester. — Cousin de Buckingham, un mot. (*Il le prend à part.*) Catesby a sondé Hastings relativement à notre affaire, et il a trouvé le scrupuleux gentilhomme si récalcitrant, qu'il a déclaré qu'il perdrait la tête avant de consentir à laisser le fils de son maître, — c'est ainsi qu'il s'est exprimé respectueusement, — perdre le trône royal d'Angleterre.

Buckingham. — Retirez-vous un instant; je vais aller avec vous. (*Sortent Buckingham et Glocester.*)

Stanley. — Nous n'avons pas encore fixé ce jour solennel. Demain est trop proche, à mon avis; car je n'ai pas pris aussi bien mes mesures que je les aurais prises si le jour avait été repoussé plus loin.

Rentre L'ÉVÊQUE D'ÉLY.

L'évêque d'Ély. — Où est Milord, le duc de Glocester? J'ai envoyé chercher les fraises qu'il demande.

Hastings. — Sa Grâce n'est ce matin que gaieté et affabilité : il a quelque pensée qui lui sourit, lorsqu'il souhaite le bonjour avec tant d'entrain. Je crois qu'il ne fut jamais dans la chrétienté homme pouvant moins cacher son amour ou sa haine; car par sa physionomie vous découvrez sur-le-champ son cœur.

Stanley. — Et qu'apercevez-vous de son cœur sur son visage, en jugeant d'après l'humeur qu'il a montrée ce matin?

Hastings. — Pardi, qu'il n'en veut à personne ici; car si cela était, ses regards l'auraient montré.

Stanley. — Bon, prions Dieu qu'il n'en veuille en effet à personne; voilà ce que je dis.

Rentrent GLOCESTER *et* BUCKINGHAM.

Glocester. — Je vous en prie, vous tous, dites-moi ce qu'ils méritent ceux qui conspirent ma mort au moyen des complots diaboliques d'une damnée sorcellerie, et qui ont soumis mon corps à leurs sortilèges d'enfer?

Hastings. — Le tendre amour que je porte à Votre Grâce, Milord, me rend assez hardi pour oser condamner les offenseurs en votre présence princière : quels qu'ils soient, je dis, Milord, qu'ils ont mérité la mort.

Glocester. — Eh bien, que vos yeux soient témoins du mal qu'ont fait les coupables : regardez, comme je suis ensorcelé; contemplez mon bras desséché comme un arbrisseau sans séve : c'est la femme d'Édouard, cette monstrueuse sorcière, associée à cette catin, la putain Shore, qui par leurs sorcelleries m'ont ainsi marqué.

Hastings. — Si elles ont commis cet acte, mon noble Lord....

Glocester. — *Si!..* protecteur de cette maudite catin, vas-tu venir me donner des *si?* Tu es un traître! Qu'on lui tranche la tête! je jure par saint Paul que je ne dînerai pas avant qu'on ne me l'ait présentée! Lovel et Ratcliff, veillez à l'exécution de cet ordre. Que ceux d'entre les autres qui m'aiment, se lèvent et me suivent. (*Tous sortent, excepté Hastings, Lovel et Ratcliff.*)

Hastings. — Malheur, malheur à l'Angleterre! mais pour moi pas une plainte, car si je n'avais pas été si follement confiant, j'aurais évité cela. Stanley avait rêvé que le sanglier lui enlevait son heaume, et moi j'ai ri de cela et j'ai dédaigné de fuir. Trois fois aujourd'hui mon cheval d'apparat a trébuché, et il a sursauté quand il a vu la Tour, comme s'il avait eu répugnance à me conduire à cette maison de carnage. Oh! j'aurais besoin maintenant du prêtre qui me parlait tout à l'heure : je me repens maintenant, lorsque j'ai parlé au poursuivant d'armes, de m'être trop hâté de triompher de mes ennemis, en lui disant comment ils étaient aujourd'hui sanguinairement exécutés à Pomfret, tandis que moi j'étais en sécurité au sein des grâces et des faveurs. O Marguerite, Marguerite! maintenant ta pesante malédiction est tombée sur la malheureuse tête du pauvre Hastings.

Ratcliff. — Allons, Milord, dépêchons; le duc voudrait dîner : faites une courte confession; il lui tarde de voir votre tête.

Hastings. — O faveur passagère des hommes mortels que nous pourchassons pourtant plus que celle de Dieu! celui qui bâtit son espoir sur le néant de vos sourires, vit pareil à un matelot ivre au sommet d'un mât, toujours prêt à la moindre secousse à tomber dans les fatales profondeurs du gouffre.

Le lord maire. Regardez en haut Sa Grâce qui se présente entre deux ecclésiastiques.
Buckingham. Deux béquilles de vertu pour un prince chrétien, propres à le prévenir contre les chutes de la vanité.
(Acte III, sc. VII.)

Lovel. — Allons, allons, dépêchons; il est inutile de récriminer.

Hastings. — O sanguinaire Richard! Malheureuse Angleterre! je te prédis les temps les plus terribles qu'ait jamais vus siècle tragique. Allons, conduisez-moi au billot; portez-lui ma tête : il en est qui sourient de moi et qui sous peu seront morts. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Londres. — Les remparts de la Tour.

Entrent GLOCESTER *et* BUCKINGHAM, *avec des armures rouillées et dans un accoutrement d'un étonnant désordre.*

Glocester. — Voyons, cousin, es-tu capable à volonté de trembler, de changer de couleur, d'assassiner tes mots quand tu les auras prononcés à moitié, puis de reprendre parole, puis de t'arrêter encore, comme si tu étais en délire et fou de terreur?

Buckingham. — Bah! je puis jouer en tragédien consommé; parler en regardant derrière moi, tourner les yeux de côté et d'autre, trembler et tressaillir au bruit d'une paille, sous prétexte de graves soupçons : les regards d'effroi comme les sourires affectés sont à mon service, et les uns et les autres sont prêts en tout temps à faire leur office pour aider mes stratagèmes. Mais Catesby est-il venu?

Glocester. — Il vient, et vois, il amène avec lui le maire.

Entrent LE LORD MAIRE *et* CATESBY.

Buckingham. — Laissez-moi l'entretenir seul. — Lord maire....

Glocester. — Regardez ici au pont-levis!

Buckingham. — La raison pour laquelle nous vous avons envoyé chercher....

Glocester. — Catesby, veillez aux remparts.

Buckingham. — Écoutez! j'entends un tambour.

Glocester. — Retourne la tête, défends-toi, ce sont des ennemis!

Buckingham. — Dieu et notre innocence nous protégent!

Glocester. — Rassure-toi, ce sont des amis, Ratcliff et Lovel.

Entrent LOVEL *et* RATCLIFF *avec la tête d'*HASTINGS.

Lovel. — Voici la tête de cet ignoble traître, de ce dangereux Hastings qu'on ne soupçonnait pas.

Glocester. — J'aimais tant cet homme, que force m'est de pleurer. Je l'avais pris pour la créature la plus naïve et la plus inoffensive qui respirât sur terre chrétienne; j'avais fait de lui le registre sur lequel mon âme écrivait l'histoire de toutes ses pensées secrètes. Si finement il savait recouvrir son vice du masque de la vertu, que, sauf sa faute connue et patente, je veux dire ses relations avec la femme de Shore, il vivait à l'abri de tout soupçon.

Buckingham. — Oui, oui, c'était bien le traître le plus hermétiquement caché qui ait jamais vécu. Auriez-vous imaginé, vous serait il possible de croire, — si l'heureuse fortune qui nous a préservés ne nous avait pas permis de vivre pour vous le raconter, — que ce traître subtil avait comploté de nous assassiner aujourd'hui, moi et mon bon Lord de Glocester, dans la chambre du conseil?

Le lord maire. — Avait-il fait cela?

Glocester. — Comment! pensez-vous donc que nous sommes des Turcs ou des infidèles, et que nous aurions ainsi procédé précipitamment, contre toutes les formes de la loi, à la mort du scélérat, si l'extrême péril de la situation, la paix de l'Angleterre, et la sécurité de nos personnes, ne nous avaient forcés à cette exécution?

Le lord maire. — Bénédiction sur vous en ce cas! il a mérité sa mort; et vos deux bonnes Grâces ont bien fait d'agir ainsi, afin d'avertir les fourbes et les traîtres de se garder d'entreprises semblables. Je n'ai jamais attendu mieux de lui depuis le jour où il est tombé dans les filets de de Mistress Shore.

Glocester. — Cependant nous ne voulions pas qu'il fût mis à mort avant que votre Seigneurie fût venue pour voir sa fin, résolution que l'empressement dévoué de nos amis ici présents a prévenue un peu contre notre intention. En effet, Milord, nous aurions désiré que vous pussiez entendre le traître parler et confesser avec honte le plan et le but de ses trahisons, afin que vous eussiez le moyen de rapporter ses paroles aux citoyens qui peut-être nous jugeront mal à son sujet et gémiront sur sa mort.

Le lord maire. — Mais, mon bon Lord, les paroles de Votre Grâce me suffiront pour cela, aussi bien que si je l'avais vu et entendu parler; et ne doutez pas, mes deux très-nobles princes, que je n'informe nos fidèles citoyens de la justice avec laquelle vous avez procédé en cette affaire.

Glocester. — C'est à cette fin que nous aurions désiré voir ici Votre Seigneurie, pour éviter les censures du monde médisant.

Buckingham. — Mais puisque vous êtes venu trop tard contre nos intentions, vous pourrez témoigner que vous avez appris quelles elles étaient, et là-dessus, mon bon Lord maire, nous vous disons adieu. (*Sort le Lord maire.*)

Glocester. — Courez, courez après lui, cousin Buckingham. Le Lord maire se dirige vers Guildhall en toute hâte; allez-y, et dès que vous trouverez une minute favorable, insinuez la bâtardise des enfants d'Édouard. Racontez-leur comment Édouard fit mettre à mort un citoyen, simplement pour avoir dit qu'il ferait son fils héritier de la couronne; entendant par là sa maison, qui portant en effet l'enseigne de la couronne, était appelée de ce nom. Insistez en outre sur son odieuse luxure et le bestial appétit de sa capricieuse sensualité qui se portaient sans choix ni retenue sur leurs servantes, leurs filles, leurs femmes, partout où son œil insatiable et son cœur sauvage lui disaient de faire proie. S'il en est besoin, conduisez votre discours encore plus près de ma personne: dites-leur que lorsque ma mère était enceinte de cet effréné d'Édouard, le prince mon père, le noble York, était occupé à ses guerres de France, et que par un calcul exact du temps, il avait découvert que l'enfant n'avait pas été engendré de lui; ce qui apparaissait bien par ses traits qui n'avaient rien de ceux du noble duc mon père : touchez cependant ce sujet avec ménagements, comme de très-loin; car vous le savez, Milord, ma mère vit encore.

Buckingham. — N'en doutez pas, Milord, je

ferai mon office d'orateur, tout comme si le riche honoraire pour lequel je plaiderai devait me revenir.

GLOCESTER. — Si vous réussissez, conduisez-les au château de Baynard, où vous me trouverez bien entouré de révérends Pères et de savants évêques.

BUCKINGHAM. — Je pars, et vers trois ou quatre heures, attendez les nouvelles qui vous viendront de Guildhall. (*Il sort.*)

GLOCESTER. — Va, Lovel, en toute diligence auprès du docteur Shaw; toi (*à Catesby*), va trouver le frère Penker; donnez-leur avis à tous deux d'avoir à me rejoindre d'ici à une heure au château de Baynard. (*Sortent Lovel, Ratcliff et Catesby.*) Maintenant je vais rentrer afin de prendre quelques mesures particulières pour cacher à tous les yeux les marmots de Clarence, et pour avertir que nulle personne d'aucune sorte ne doit, en aucun temps, avoir accès auprès des princes. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

Londres. — Une rue.

Entre UN GREFFIER.

LE GREFFIER. — Voici l'acte d'accusation du bon Lord Hastings, copié d'une belle écriture, bien nette, afin qu'il soit lu aujourd'hui à Saint-Paul. Remarquez un peu comme tout cela est bien d'accord : j'ai mis onze heures à copier cet acte que Catesby m'a porté hier soir, il avait fallu un temps au moins aussi long pour rédiger l'original, et cependant il y a cinq heures Hastings vivait en parfaite liberté et sécurité, sans être accusé, sans subir d'interrogatoire. Voilà un bien joli monde! Parbleu, qui serait assez bête pour ne pas apercevoir en tout cela une fourberie palpable? Et qui serait assez aveugle pour dire qu'il la voit? Mauvais est le monde, et tout doit nécessairement tourner bien mal, lorsqu'il faut se contenter de voir un jeu si pervers par les yeux de la pensée. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

Londres. — La cour du château de Baynard.

Entrent en se rencontrant GLOCESTER *et* BUCKINGHAM.

GLOCESTER. — Eh bien, eh bien, quelles nouvelles? que disent les citoyens?

BUCKINGHAM. — Ma foi, par la sainte mère de notre Seigneur, les citoyens sont muets et ne disent pas un mot.

GLOCESTER. — Avez-vous touché la bâtardise des enfants d'Édouard?

BUCKINGHAM. — Oui, ainsi que son contrat avec Lady Lucy, et son contrat par député en France : j'ai parlé de l'insatiable appétit de ses désirs, de ses violences sur les femmes de la cité, de sa tyrannie pour des riens, de sa propre bâtardise, démontrée par le fait qu'il avait été engendré lorsque votre père était en France, et par sa complète différence de visage d'avec le duc. Cela m'a fourni une transition pour parler de vos traits à vous, et pour avancer que pour la forme comme pour la noblesse d'esprit vous étiez la véritable image de votre père; alors j'ai parlé amplement de vos victoires en Écosse, de votre discipline dans la guerre, de votre sagesse dans la paix, de votre générosité, de votre vertu, de votre belle humilité; enfin je n'ai en vérité laissé, sans le toucher ou sans le manier adroitement, aucun argument qui pût servir votre projet, et lorsque ma harangue a touché à sa fin, j'ai demandé à ceux qui aimaient le bien de leur pays de crier avec moi : « Dieu protége Richard, le roi souverain d'Angleterre! »

GLOCESTER. — Et ont-ils crié?

BUCKINGHAM. — Non, Dieu m'assiste, ils n'ont pas dit un mot; mais ils sont devenus pâles comme la mort et se sont regardés les uns les autres, immobiles comme des statues muettes ou des pierres inanimées. Quand j'ai vu cela, je leur en ai fait reproche, et j'ai demandé au maire ce que signifiait ce silence de mauvaise volonté : il m'a donné pour réponse que les sujets avaient habitude de n'être harangués que par le *recorder*. Alors on a pressé le *recorder* de recommencer mon récit : « Voici ce qu'a dit le duc, voici ce que le duc a insinué, » a-t-il dit, mais il n'a rien dit comme venant de lui-même. Lorsqu'il a eu fini, quelques gens à moi, au bout de la salle, ont jeté leurs chapeaux en l'air, et une dizaine de voix ont crié : « Dieu protége le roi Richard! » Alors prenant avantage de ces quelques voix : « Merci, ai-je dit, gentils citoyens et amis, ces applaudissements unanimes, ces hourrahs joyeux prouvent votre sagesse et votre affection pour Richard : » là-dessus j'ai levé la séance et je suis parti.

GLOCESTER. — Quels blocs muets que ces gens-là! comment, ils n'ont pas voulu parler?

Est-ce que le maire et ses confrères ne viendront pas?

Buckingham. — Le maire est ici tout proche. Faites semblant d'avoir quelques scrupules; ayez l'air de ne parler que parce que vous y êtes violemment sollicité par moi, et ayez soin d'avoir un livre de prières à la main, mon bon Lord, et de vous présenter entre deux ecclésiastiques; car sur ce thème de religion, je ferai de dévotes variations : et ne cédez pas facilement à nos instances; jouez le rôle de la pucelle, répondez toujours non, et prenez ce qu'on vous offrira.

Glocester. — Je sors, et si tu sais aussi bien insister pour me faire dire oui, que je saurai répondre non à tes instances, je ne doute pas que nous n'amenions la chose à une heureuse issue.

Buckingham. — Sortez, sortez, montez tout en haut, sous les plombs; le Lord maire frappe. (*Sort Glocester.*)

Entrent LE LORD MAIRE, LES ALDERMEN *et des citoyens.*

Buckingham. — Soyez le bienvenu, Milord : je suis là à faire pied de grue; je crois bien qu'on ne pourra pas parler au duc.

Entre CATESBY, *venant de l'intérieur du château.*

Buckingham. — Eh bien! Catesby, que répond votre maître à ma requête?

Catesby. — Il supplie Votre Grâce, mon noble Lord, de venir le voir demain ou le jour d'après : il est là dedans avec deux très-révérends pères, enfoui dans de pieuses méditations, et il ne voudrait être troublé dans ses dévots exercices par aucune requête ayant trait aux choses de ce monde.

Buckingham. — Retourne auprès du gracieux duc, mon bon Catesby, dis-lui que moi, le maire et les aldermen, nous sommes venus pour avoir avec Sa Grâce une courte conférence sur des projets pressants, concernant une matière de grande importance, et qui n'intéresse pas moins que le bien général de la nation.

Catesby. — Je vais sur-le-champ lui rapporter vos paroles textuelles. (*Il sort.*)

Buckingham. — Ah, ah! Milord, ce prince n'est pas un Édouard! Il n'est pas à s'étaler sur un moelleux lit de repos, mais il est à genoux, plongé dans la méditation; il n'est pas à badiner entre deux courtisanes, mais à méditer entre deux profonds théologiens; il n'est pas à dormir pour engraisser son corps paresseux, mais à prier pour enrichir son âme vigilante : heureuse serait l'Angleterre, si ce vertueux prince prenait sur sa gracieuse personne la souveraineté de ce pays! mais je le crains bien, rien ne pourra l'y décider.

Le lord maire. — Morbleu, Dieu défende que Sa Grâce nous dise non!

Buckingham. — Je crains que ce ne soit là sa réponse. Voici Catesby qui revient.

Rentre CATESBY.

Buckingham. — Eh bien! Catesby, que dit Sa Grâce?

Catesby. — Il se demande avec étonnement à quelle fin vous avez assemblé de telles troupes de citoyens pour les mener vers lui : comme sa Grâce n'avait pas été instruite de ce mouvement, le duc craint, Milord, que vous n'ayez aucune bonne intention à son égard.

Buckingham. — Je suis affligé que mon noble cousin me soupçonne de ne pas lui vouloir du bien : par le ciel, c'est par sincère affection que nous sommes venus le trouver; rentre une fois encore, et rapporte mes paroles à Sa Grâce. (*Sort Catesby.*) Lorsque les hommes saints et dévotement religieux sont à dire leurs chapelets, il est bien difficile de les en tirer, tant il y a de douceurs dans la contemplation pieuse.

GLOCESTER *se présente entre* deux évêques *à une galerie supérieure. Rentre* CATESBY.

Le lord maire. — Regardez en haut Sa Grâce qui se présente entre deux ecclésiastiques!

Buckingham. — Deux béquilles de vertu pour un prince chrétien, propres à le prévenir contre les chutes de la vanité : voyez, il tient à la main un livre de prières; ce sont là les vrais insignes auxquels on reconnaît un saint homme. Illustre Plantagenet, très-gracieux prince, prête à nos requêtes une oreille favorable, et pardonne-nous d'avoir interrompu les dévotions de ton zèle très-chrétien.

Glocester. — Milord, il n'est pas besoin d'une telle apologie; c'est moi plutôt qui vous conjure de me pardonner, moi qui dans mon ardeur pour le service de Dieu, voulais différer la visite de mes amis. Mais, laissons cela; quel est le bon plaisir de votre Grâce?

Buckingham. — Celui même de Dieu, j'en ai

BUCKINGHAM. Votre Grâce peut agir selon son bon plaisir.
LE ROI RICHARD. Ta, ta, tu es tout de glace, ta sensibilité gèle : dis, me donnes-tu ton consentement pour qu'ils meurent? (Acte IV, sc. II)

l'espérance, et celui de tous les bons citoyens dans cette île laissée sans gouvernement.

Glocester. — Je soupçonne que j'aurai commis quelque offense qui paraît choquante aux yeux de la cité, et que vous venez pour réprimander mon ignorance.

Buckingham. — Vous en avez commis une, Milord : puisse-t-il plaire à votre Grâce d'amender votre faute sur nos instances!

Glocester. — Certes, je le ferai; sans cela, pourquoi respirerais-je sur une terre chrétienne?

Buckingham. — Sachez donc que votre faute c'est d'abandonner le siége suprême, le trône de majesté, les fonctions royales de vos ancêtres, la gloire traditionnelle de votre maison royale, à la corruption d'une souche bâtarde : tandis que vous sommeillez dans la douceur de vos pensées (sommeil dont nous venons vous secouer pour le bien de la patrie), cette noble île cherche ses véritables membres, contemple sa face défigurée par des cicatrices d'infamie, son trône royal greffé d'ignobles branches, et se sent presque poussée dans le gouffre dévorant du ténébreux oubli et du complet effacement. Pour la retirer de cet état, nous venons, du plus profond de notre cœur, solliciter votre gracieuse personne de prendre la charge et le gouvernement royal de notre pays, non plus à titre de protecteur, de lieutenant, de substitut, non plus à titre d'intendant secondaire pour le profit d'un autre, mais à titre d'héritier légitime du sang royal, par droit de naissance, comme votre empire et votre bien. C'est pour amener Votre Grâce à exaucer cette juste requête, que je suis venu ici, en compagnie de ces citoyens, vos très-honorables et très-affectionnés amis, et poussé par leur véhémente instigation.

Glocester. — Je ne saurais dire ce qui convient le mieux à ma condition ou à vos offres, de partir en silence, ou de répondre amèrement pour vous réprimander. Si je ne réponds pas, peut-être penserez-vous que, l'ambition me nouant la langue, je consens, puisque je ne dis rien, à porter ce joug doré de la souveraineté que vous voulez follement m'imposer ici; et d'un autre côté, si je vous réprimande pour cette requête qui part d'un sentiment si dévoué envers ma personne, j'aurai rebuté mes amis. En conséquence, je parlerai pour éviter le premier inconvénient; et puisque je me décide à parler, afin de ne pas encourir le second reproche, voici la réponse définitive que je vous donnerai. Votre affection mérite mes remercîments; mais ma valeur est si petite qu'elle veut échapper à vos hautes instances. Et d'abord, quand bien même tous les obstacles seraient détruits et que je pourrais marcher par un sentier tout uni vers la couronne, comme vers la propriété légitime et la succession échue de mon droit de naissance, telle est cependant ma pauvreté d'esprit, si nombreuses et si considérables sont mes imperfections, que moi, — barque incapable de soutenir la puissante mer, — j'aimerais mieux me dérober à ma grandeur, que de disparaître enfoui sous ma grandeur et étouffé dans les vapeurs de ma gloire. Mais Dieu soit loué, il n'est pas besoin de moi, — et s'il en était besoin, je serais bien insuffisant pour vous venir en aide; — l'arbre royal nous a laissé un fruit royal, qui mûri par le cours du temps, occupera dignement le siége de la majesté, et dont le règne, je l'espère, nous donnera le bonheur. C'est sur lui que je dépose tout ce que vous voudriez déposer sur moi, le droit et la fortune de ses heureuses étoiles, et Dieu défende que je veuille les lui enlever!

Buckingham. — Milord, cette réponse prouve beaucoup de conscience chez Votre Grâce; mais toutes circonstances bien considérées, ces scrupules sont excessifs et frivoles. Vous dites qu'Édouard est le fils de votre frère; nous disons de même, mais il n'est pas le fils de la femme d'Édouard : car son père fut d'abord fiancé à Lady Lucy, — votre mère vit pour témoigner de son engagement, — et puis il fut fiancé par substitut, à Bonne, sœur du roi de France. Ces deux fiancées mises de côté, une pauvre pétitionnaire, une mère affolée pour les intérêts de ses nombreux enfants, une veuve en détresse dont la beauté pâlissait et qui était dans l'automne même de ses beaux jours, fit conquête et proie de son œil capricieux, et le séduisit jusqu'à le faire descendre du sommet élevé de sa dignité à une basse alliance et à une bigamie abhorrée : d'elle, il eut par ce mariage illégitime cet Édouard que notre politesse appelle le prince. Je pourrais récriminer bien plus amèrement encore, si par respect pour certaines personnes vivantes, je n'étais pas tenu de mettre un frein à ma langue. Ainsi donc, mon bon Lord, acceptez pour votre propre personne royale le bénéfice de la dignité qui vous est ici offerte : si ce n'est pas pour faire notre bonheur et celui du pays, que ce soit au moins pour retirer votre noble race de la corruption engendrée par les abus du temps, et la faire rentrer

dans la ligne de la légitimité et de la véritable descendance.

Le lord maire. — Faites cela, mon bon Lord; vos concitoyens vous en supplient.

Buckingham. — Ne repoussez pas, puissant Lord, ce dévouement qui vient à vous.

Catesby. — O remplissez-les de joie, exaucez leur légitime requête!

Glocester. — Hélas! Pourquoi voulez-vous entasser sur moi ces soucis? Je ne suis pas fait pour la puissance et la majesté; je vous en conjure, ne m'en veuillez pas, si je ne peux ni ne veux vous céder.

Buckingham. — Si vous refusez, ayant par amour et dévouement répugnance à déposer cet enfant, le fils de votre frère, — car nous connaissons bien votre tendresse de cœur, et cette bonté aimable, sensible, presque féminine, que vous avez montrée à notre connaissance à tous vos parents, comme aux gens de toute condition d'ailleurs,— sachez-le bien, soit que notre requête soit acceptée de vous, soit qu'elle ne le soit pas, le fils de votre frère ne sera pourtant jamais notre roi, mais nous installerons quelque autre personne sur le trône, à la disgrâce et à la chute de votre maison. C'est sur cette résolution que nous vous laissons; venez, citoyens : nous ne supplierons pas davantage. (*Sortent Buckingham et les citoyens.*)

Catesby. — Rappelez-les, mon doux prince, acceptez leur requête; si vous les refusez, tout le pays en gémira.

Glocester. — Vous voulez donc me jeter de force dans un monde de soucis! Rappelez-les; je ne suis pas de pierre, mais je suis pénétrable à vos affectueuses sollicitations, bien qu'elles blessent ma conscience et mon âme. (*Sort Catesby.*)

Rentre BUCKINGHAM *avec les citoyens.*

Glocester. — Cousin de Buckingham, et vous hommes sages et graves, puisque vous voulez attacher la fortune sur mes épaules, pour me faire porter son poids, que je le veuille ou non, j'aurai la patience d'endurer ce fardeau; mais si le noir scandale et le reproche à l'odieux aspect sont les conséquences de l'acte que vous m'imposez, votre contrainte suffira pour m'acquitter de toutes les taches d'impureté et de toutes les salissures qu'il entraînera, car Dieu sait, et vous pouvez en partie voir, combien je suis loin de désirer cette charge.

Le lord maire. — Dieu bénisse Votre Grâce! nous le voyons, et nous le dirons.

Glocester. — En le disant, vous ne direz que la vérité.

Buckingham. — Eh bien, alors je vous salue de ce titre royal : longtemps vive le roi Richard, le digne roi d'Angleterre!

Tous. — Amen.

Buckingham. — Vous plairait-il d'être couronné demain?

Glocester. — Quand il vous plaira, puisque telle est votre volonté.

Buckingham. — Demain donc nous ferons cortége à Votre Grâce; et maintenant nous prenons notre congé, tous remplis de joie.

Glocester, *aux évêques.* — Allons, retournons à notre pieux travail. — Adieu, mon cousin; adieu, mes chers amis. (*Ils sortent.*)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Londres. — Devant la Tour.

Entrent d'un côté LA REINE ÉLISABETH, LA DUCHESSE D'YORK *et* LE MARQUIS DE DORSET; *de l'autre*, ANNE, DUCHESSE DE GLOCESTER, *conduisant* LADY MARGUERITE PLANTAGENET, *la plus jeune fille de* CLARENCE.

La duchesse d'York — Qui vient ici à notre rencontre? Ma petite-fille Plantagenet, conduite par sa bonne tante de Glocester? Sur ma vie, elle est en train de se rendre à la Tour, par pur mouvement de cœur, pour complimenter les jeunes princes. Vous êtes la bien rencontrée, ma fille.

Anne. — Que Dieu fasse pour vos deux Grâces ce jour tout de joie et de bonheur!

La reine Élisabeth. — Je vous en souhaite autant, ma bonne sœur. Où allez-vous?

Anne. — Pas plus loin que la Tour, et si je ne me trompe, pour le même acte d'affection que vous, c'est à-dire pour y féliciter les jeunes princes.

La reine Élisabeth. — Merci, ma bonne sœur: nous allons entrer toutes ensemble. Ah, voici fort à propos venir le lieutenant.

Entre BRAKENBURY.

La reine Élisabeth. — Monsieur le lieutenant, avec votre permission, comment vont le prince et mon jeune fils d'York, je vous prie?

Brakenbury. — Très-bien, chère Madame: ayez la patience de permettre que je ne vous le laisse pas visiter; le roi l'a strictement défendu.

La reine Élisabeth. — *Le roi?* Quel est ce roi?

Brakenbury. — Je veux parler du Seigneur protecteur.

La reine Élisabeth. — Le Seigneur le protége contre ce titre royal! Est-ce qu'il a mis des barrières entre leur amour et moi? Je suis leur mère; qui pourrait me séparer d'eux?

La duchesse d'York. — Je suis la mère de leur père, et je veux les voir.

Anne. — Je suis leur tante par la loi, leur mère par l'affection; ainsi mène-moi près d'eux; je prends la responsabilité de ta faute, et je te dispense de ton devoir, à mes risques et périls.

Brakenbury. — Non, Madame, non, je ne puis accorder cela: je suis engagé par serment, et par conséquent pardonnez-moi. (*Il sort.*)

Entre STANLEY.

Stanley. — Si je ne vous avais rencontrées que dans une heure d'ici, Mesdames, j'aurais salué Votre Grâce d'York comme la respectable mère de deux belles reines qu'elle aurait eues en même temps sous les yeux. Venez, Madame, il faut vous rendre immédiatement à Westminster pour y être couronnée épouse royale de Richard.

La reine Élisabeth. — Oh! coupez les lacets de mon corset, afin que mon cœur qui étouffe ait liberté de battre, ou bien je vais m'évanouir sous ces nouvelles qui me tuent.

Dorset. — Courage, Madame: comment se trouve Votre Grâce?

La reine Élisabeth. — O Dorset, ne perds pas de temps à me parler, tire toi d'ici; la mort et la destruction te suivent aux talons; le nom de ta mère est fatal à ses enfants: si tu veux échapper à la mort, traverse les mers, et va vivre avec Richmond, loin de l'atteinte de l'enfer. Vas, fuis, fuis loin de cette maison de meurtre, de peur d'accroître le nombre des morts; et laisse-moi mourir, esclave soumise à la malédiction de Marguerite, n'étant plus ni mère, ni épouse, ni reine reconnue d'Angleterre.

Stanley. Votre conseil est plein de sage sollicitude, Madame. (*A Dorset.*) Profitez rapidement de l'avantage des heures, je vous donnerai des lettres pour mon fils, afin qu'il vienne vous rejoindre en route. Ne vous attardez pas à des délais sans sagesse.

La duchesse d'York. — O vent sinistre du malheur qui nous disperse ainsi! O mon ventre man-

La reine Marguerite, *s'avançant.* Si l'ancien chagrin est le plus respectable, accordez au mien le bénéfice de la priorité.
(Acte IV, sc. IV.)

dit, véritable berceau de mort ! tu as pondu au monde un basilic dont l'œil est meurtrier pour celui qui ne peut l'éviter.

Stanley. — Venez, Madame, venez, on m'a envoyé vous chercher en toute hâte.

Anne. — Et moi, j'y vais en toute répugnance. Oh ! plût à Dieu que le cercle de métal d'or qui doit entourer mon front fût de l'acier chauffé à blanc qui me brûlât jusqu'au cerveau ! Plaise à à Dieu que je sois ointe avec un poison mortel, et que je meure avant que les hommes puissent crier : Dieu sauve la reine !

La reine Élisabeth. — Hélas ! pauvre âme, je n'envie pas ta gloire ; pour complaire à ma tristesse, je ne désire pas te voir malheureuse.

Anne. — Non ! et pourquoi pas ? Quand celui qui est maintenant mon époux, m'aborda comme je suivais le cercueil de Henri, alors que ses mains étaient à peine lavées du sang de cet ange, mon premier époux, et de celui de ce saint dont je suivais en pleurant le convoi, voici quel fut mon souhait, en regardant Richard en face : « Sois maudit, lui dis-je, pour m'avoir faite, moi si jeune, une si vieille veuve ; lorsque tu te marieras, que le chagrin hante ton lit, et que ton épouse (s'il est une femme assez folle pour t'épouser) soit aussi misérable par ta vie, que tu m'as faite misérable par la mort de mon cher Seigneur ! » Las ! avant que j'eusse pu répéter cette malédiction, oui, en aussi peu de temps que cela, mon cœur de femme fut grossièrement captivé par ses paroles de miel, et je tombai sous le coup de la propre malédiction de mon âme, malédiction qui depuis a refusé le repos à mes yeux ; car dans son lit, jamais la bienfaisante rosée du sommeil n'a pu tomber une heure sur moi,

sans que les rêves effrayants qui le tourmentent ne m'aient réveillée. D'ailleurs, il me hait à cause de mon père Warwick, et sans doute sous peu il se débarrassera de moi.

La reine Élisabeth. — Hélas! pauvre âme! je compatis à tes plaintes.

Anne. — Pas plus que je ne compatis aux vôtres du plus profond de mon âme.

La reine Élisabeth. — Adieu, malheureuse qui vas souhaiter la bienvenue à la gloire!

Anne. — Adieu, pauvre âme qui prends congé d'elle!

La duchesse d'York, *à Dorset.* — Rends-toi auprès de Richmond, et que la bonne fortune te conduise! (*A Anne.*) Toi, rends-toi auprès de Richard, et que les bons anges t'accompagnent! (*A la reine Élisabeth.*) Toi, rends-toi au sanctuaire, et que les bonnes pensées te tiennent compagnie! Moi, je vais me rendre à ma tombe, où puissent la paix et le repos se coucher avec moi. J'ai connu quatre-vingts années d'étonnants chagrins, et j'ai vu chacune de mes heures de joie faire naufrage dans une semaine de douleurs.

La reine Élisabeth. — Arrêtez encore; jetez avec moi un dernier regard sur la Tour. Vieilles pierres, ayez pitié de ces tendres enfantelets que l'envie a renfermés entre vos murailles! Dur berceau pour de si petits et de si gentils êtres, rude et brutale nourrice, toi qui pour de jeunes princes es une compagne si vieille et si morose, traite bien mes enfants! c'est ainsi que le chagrin affolé dit adieu à tes vieilles pierres. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Londres. — Une chambre de conseil dans le palais.

Fanfares. RICHARD, *couronné;* BUCKINGHAM, CATESBY, un page *et autres.*

Le roi Richard. — Tenez-vous tous à l'écart. — Cousin de Buckingham?

Buckingham. — Mon gracieux Souverain!

Le roi Richard. — Donne-moi ta main. (*Il monte sur son trône.*) C'est à cette hauteur-ci que par ton conseil et ton assistance le roi Richard s'est assis. Mais ces dignités, est-ce pour un jour seulement que nous les porterons, ou bien devront-elles durer et nous donner joie et bonheur?

Buckingham. — Elles existent, et puissent-elles durer à jamais!

Le roi Richard. — Ah, Buckingham, maintenant je fais office de pierre de touche, pour éprouver si tu es de l'or pur. Le jeune Édouard vit; — devine maintenant ce que je voudrais dire.

Buckingham. — Dites, mon affectionné Seigneur.

Le roi Richard. — Parbleu, Buckingham, je dis que je voudrais être roi.

Buckingham. — Mais, c'est ce que vous êtes, mon trois fois illustre Souverain.

Le roi Richard. — Ah, suis-je roi? peut-être bien.... mais, Édouard vit.

Buckingham. — C'est vrai, noble prince.

Le roi Richard. — Oh! la triste conséquence qui sort de ta réponse! — faut-il qu'Édouard vive encore, « *c'est vrai, noble prince!* » Cousin, tu n'avais pas coutume d'être si lourd d'intelligence: dois-je parler clairement? Je voudrais que ces bâtards fussent morts, et je voudrais que la chose fût exécutée sans délai. Que dis-tu, maintenant? parle vite, sois bref.

Buckingham. — Votre Grâce peut agir selon son bon plaisir.

Le roi Richard. — Ta, ta, tu es tout de glace, ta sensibilité gèle: dis, me donnes-tu ton consentement pour qu'ils meurent?

Buckingham. — Accordez-moi quelques minutes, le temps de respirer un peu, cher Seigneur, avant que je vous donne une réponse positive: je vais vous faire connaître sans délais ma résolution. (*Il sort.*)

Catesby, *à un autre assistant.* — Le roi est en colère; voyez, il mord sa lèvre.

Le roi Richard, *descendant de son trône.* — Je vais m'adresser à des brutes à âme de bronze et à des enfants à cervelle légère; ceux qui m'examinent avec des yeux scrupuleux ne sont pas mon fait: l'audacieux Buckingham devient circonspect. Enfant!

Un page. — Monseigneur?

Le roi Richard. — Ne connais-tu pas quelqu'un que la corruption de l'or pourrait engager à commettre secrètement une besogne de meurtre?

Le page. — Je connais un gentilhomme mécontent dont les humbles moyens ne sont pas en rapport avec son orgueil: l'or vaudrait auprès de lui vingt orateurs, et le pousserait incontestablement à entreprendre quelque chose que ce fût.

Le roi Richard. — Quel est son nom?

Le page. — Son nom, Monseigneur, est Tyrrel.

Le roi Richard. — Je connais en partie cet homme; va, mande-le ici, enfant. (*Sort le page.*) Le sagace Buckingham aux résolutions méditées ne sera plus mon conseiller intime. Comment! il a tenu bon avec moi si longtemps sans se fatiguer, et il s'arrête maintenant pour souffler ?

Entre STANLEY.

Le roi Richard. — Eh bien, Lord Stanley, quelles nouvelles?

Stanley. — Sachez, mon affectionné Seigneur, que le marquis de Dorset, à ce que j'apprends, s'est enfui auprès de Richmond, dans le pays où ce dernier réside.

Le roi Richard. — Viens ici, Catesby. Répands la rumeur que ma femme, Anne, est très-gravement malade : je prendrai des mesures pour qu'elle reste étroitement enfermée. Cherche-moi quelque pauvre et mince gentilhomme auquel je puisse marier sans délai la fille de Clarence : quant au garçon, il est idiot, et je ne le crains pas. Eh bien, voilà que tu restes à rêver! Je te le répète, répands le bruit qu'Anne ma femme est malade et près de sa fin : fais cela tout de suite; car il m'importe beaucoup d'arrêter les espérances de tous ceux qui pourraient me nuire. (*Sort Catesby.*) Il faut que je sois marié à la fille de mon frère, sans cela ma royauté repose sur un verre bien fragile. Assassiner ses frères, et puis l'épouser! moyen peu certain de succès! mais je suis si avant dans le sang, qu'il faut que le crime pousse le crime. La pitié aux larmes faciles n'habite pas ces yeux-ci.

Rentre LE PAGE *avec* TYRREL.

Le roi Richard. — Ton nom est Tyrrel?

Tyrrel, *s'agenouillant.* — James Tyrrel et votre très-obéissant sujet.

Le roi Richard. — Es-tu vraiment mon obéissant sujet?

Tyrrel. — Mettez-moi à l'épreuve, mon gracieux Seigneur.

Le roi Richard. — Oserais-tu tuer un de mes amis?

Tyrrel. — Si cela vous fait plaisir; mais j'aimerais mieux tuer deux de vos ennemis.

Le roi Richard. — Eh bien, en ce cas, tu le peux; ce sont deux profonds adversaires, deux ennemis de mon repos, deux perturbateurs de mon doux sommeil, dont je voudrais te voir me débarrasser : Tyrrel, je veux parler de ces bâtards qui sont à la Tour.

Tyrrel. — Fournissez-moi les moyens d'arriver auprès d'eux, et je vous aurai bientôt débarrassé de la crainte qu'ils vous inspirent.

Le roi Richard. — Tu me chantes une douce musique : écoute, viens ici, Tyrrel; va, avec ce signe de laisser-passer. Lève-toi et prête-moi l'oreille. (*Il lui chuchote à l'oreille.*) Il n'y a que cela à faire; viens me dire que cela est fait, et je t'aimerai, et je te pousserai.

Tyrrel. — Je m'en vais dépêcher la chose sur-le-champ. (*Il sort.*)

Rentre BUCKINGHAM.

Buckingham. — Monseigneur, j'ai pesé en mon âme la dernière proposition sur laquelle vous m'avez sondé.

Le roi Richard. — Bon, laissons cela dormir. Dorset s'est enfui auprès de Richmond.

Buckingham. — Je sais cette nouvelle, Monseigneur.

Le roi Richard. — Stanley, Richmond est le fils de votre femme : bon, pensez-y.

Buckingham. — Monseigneur, je vous réclame ce don, mon dû par promesse, ce don pour lequel vous m'avez engagé votre honneur et votre foi; le comté de Hereford et les biens meubles dont vous m'avez promis la possession.

Le roi Richard. — Stanley, veillez sur votre femme; si elle fait passer des lettres à Richmond, vous en répondrez.

Buckingham. — Que répond votre royale Altesse à ma juste requête?

Le roi Richard. — Je me rappelle que Henri le sixième prophétisa que Richmond serait roi, lorsque Richmond était un petit bambin morose. Un roi! peut-être.... peut-être....

Buckingham. — Monseigneur....

Le roi Richard. — Comment s'est-il fait que le prophète, à ce moment, ne m'ait pas annoncé à moi qui étais alors présent, que je le tuerais?

Buckingham. — Monseigneur, votre promesse du comté....

Le roi Richard. — Richmond! la dernière fois que j'étais à Exeter, le maire par courtoisie me montra le château et l'appela Rougemont : à ce nom je tressaillis, car un barde d'Irlande m'a dit autrefois que je ne vivrais longtemps après que j'aurais vu Richmond.

Buckingham. — Monseigneur....

Le roi Richard. — Oui, quelle heure est-il?

Buckingham. — Je suis bien hardi d'oser rappeler ainsi à Votre Grâce ce que vous m'avez promis.

Le roi Richard. — Bon; mais quelle heure est-il?

Buckingham. — Sur le coup de dix heures.

Le roi Richard. — Eh bien, laisse frapper.

Buckingham. — Pourquoi me dites-vous, laisse frapper?

Le roi Richard. — Parce que, comme un Jacquemart d'horloge, tu as tenu le coup en suspens entre ta demande et ma réflexion. Je ne suis pas en veine de donner aujourd'hui.

Buckingham. — Alors, dites-moi si, oui ou non, vous tiendrez votre parole?

Le roi Richard. — Tu m'ennuies, je ne suis pas en veine de donner aujourd'hui. (*Sortent le roi Richard et sa suite.*)

Buckingham. — Ah, c'est ainsi! Il paye mes grands services d'un tel mépris! Est ce pour cela que je l'ai fait roi? Oh! souvenons-nous d'Hastings, et partons pour Brecknock pendant que ma tête qui branle tient encore sur mes épaules. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

Un autre appartement dans le palais.

Entre TYRREL.

Tyrrel. — L'acte de tyrannie et de sang est accompli; c'est le forfait le plus noir, le plus archi-sanguinaire, le plus fait pour émouvoir la compassion dont ce pays ait été encore coupable. Dighton et Forrest que j'avais subornés pour exécuter la besogne de cette impitoyable boucherie, tout fieffés scélérats, tout chiens sanguinaires qu'ils étaient, se fondant de tendresse et de douce compassion, ont pleuré comme deux enfants en faisant le triste récit de leur mort. « Las, c'est ainsi, a dit Dighton, qu'étaient couchés les deux gentils enfants. — C'est ainsi, ainsi, a dit Forrest, qu'ils étaient enlacés dans leurs bras innocents et blancs comme albâtre. Leurs lèvres étaient comme quatre roses sur une même tige qui s'embrassaient les unes les autres dans la beauté de leur été : un livre de prières se trouvait sous leur oreiller, ce qui à un certain moment, ajoutait Forrest, m'a presque fait changer de résolution; mais, oh, le diable....» Ici le scélérat s'est arrêté, et alors Dighton a repris: « Nous avons étouffé le plus doux et le plus ravissant ouvrage que la nature ait jamais fait depuis sa première création. » Puis tous deux sont partis, si pleins de remords, si bourrelés par leur conscience, qu'ils ne pouvaient plus parler, et alors je les ai laissés pour venir porter ces nouvelles au roi sanguinaire. Le voici qui vient.

Entre LE ROI RICHARD.

Tyrrel. — Bonne santé à mon souverain Seigneur!

Le roi Richard. — Cher Tyrrel, me portes-tu des nouvelles capables de me rendre heureux?

Tyrrel. — Si votre bonheur tient à l'exécution des ordres que vous m'aviez donnés, soyez heureux, car ils sont exécutés.

Le roi Richard. — Mais les as-tu vus morts?

Tyrrel. — Oui, Monseigneur.

Le roi Richard. — Et ensevelis, gentil Tyrrel?

Tyrrel. — Le chapelain de la Tour les a fait ensevelir; mais où, et comment, je ne le sais pas, pour dire la vérité.

Le roi Richard. — Viens me retrouver tout de suite après souper, Tyrrel, et alors tu me feras le récit de leur mort. En attendant, pense au service que je pourrais te rendre, et ton désir sera pleinement satisfait. Adieu, jusqu'à ce moment.

Tyrrel. — Je prends humblement congé. (*Il sort.*)

Le roi Richard. — J'ai mis étroitement sous clef le fils de Clarence; j'ai marié pauvrement sa fille; les fils d'Édouard sommeillent dans le sein d'Abraham, et Anne ma femme a souhaité la bonne nuit au monde. Maintenant, comme je sais que ce Richmond de Bretagne aspire à la main de la jeune Elisabeth, la fille de mon frère, et que par cette alliance il dirige orgueilleusement ses yeux vers la couronne, je vais attaquer la jeune fille en amant joyeux et sûr de réussir.

Entre CATESBY.

Catesby. — Monseigneur!

Le roi Richard. — De quelle nature sont les nouvelles que tu m'apportes pour entrer ici si brusquement : bonnes ou mauvaises?

Catesby. — Mauvaises, Monseigneur : Morton s'est enfui auprès de Richmond, et Buckingham, secondé par les valeureux Gallois, est en campagne, et ses forces ne cessent de s'accroître.

Le roi Richard. — Ely et Richmond m'inquiè-

elle composée de toutes les méthodes du savant et de toutes les splendeurs l'artiste. Partout où il a appliqué sa force, en philosophie et en histoire téraire, en érudition et en esthétique, ce talent, si merveilleusement rtillé, a creusé les faits et déblayé les idées avec une vigueur surprenante; ais nulle part il ne s'est montré plus puissant que dans ce dernier et rapide ivrage. Le duc de Savoie disait que « l'Italie est un artichaut qu'il faut anger feuille à feuille. » M. Taine la découpe aussi feuille à feuille, mais peut dire qu'il l'a dévorée en un seul repas.

Il y a de la conquête dans ce voyage commencé le 15 janvier, terminé 10 avril, et qui, en trois mois, fouille et décrit, pénètre et raconte, remue explore en tous sens, la plus riche et la plus profonde contrée de l'Europe. est comme une campagne d'Italie intellectuelle, où le voyageur, armé de us les instruments de luxe et de précision que la science et l'art peuvent urnir, s'empare d'un pays sous tous ses aspects, dans son présent et dans n passé, dans ses villes et dans ses musées, dans ses monuments et ns son climat. A ce degré de portée et de promptitude, l'observation l'analyse rivalisent avec les nouveaux engins de la guerre. Servi par des mmes tels que M. Taine, l'esprit moderne, on peut le dire, a, lui aussi, s canons rayés et ses fusils à aiguille.

Ouvrons ce livre et parcourons-le rapidement, en y suivant moins le yage que le voyageur, plus attentif à l'artiste qu'aux scènes et qu'aux bleaux qu'il retrace. — Et d'abord, le paysage est incomparable. M. Taine, ns son *voyage aux Pyrénées*, dans de nombreuses pages de ses autres res, s'était déjà montré, en ce genre, peintre de premier ordre. Il sent la ture à la façon de Goëthe, comme un grand être vivant dont l'immobilité parente recèle une activité éternelle. Il en admire autant les forces cachées ie les formes visibles, et cette seconde vue, ajoutée aux regards qu'il jette r les choses, double l'éclat de leurs perceptions. Ses descriptions nettes contours coupées à grands angles, colorées des mille teintes de la saison de l'heure, sont d'une largeur admirable: telle page fait à l'esprit l'effet l'une fenêtre brusquement ouverte sur un vaste espace, produirait aux ux. Mais ce qui les élève au-dessus des paysages purement littéraires, est l'espèce d'horreur sacrée qu'elles respirent, et le sentiment de la rennité des choses opposée à la brièveté de l'homme, dont elles sont mplies. Un Spinosa pittoresque, on pourrait définir ainsi M. Taine peignant nature. La grandeur élémentaire des eaux, du ciel, de la végétation, des ontagnes domine toujours, dans ses tableaux, le souvenir historique ou ythologique. . . . . .

. . . . . Sienne et Pise, Pérouse et Assise sont fermement gravées, haut relief et à vives arêtes. Mais c'est Venise qui est le chef-d'œuvre M. Taine, comme elle est aussi celui de l'Italie. Il la sent avec tendresse, la peint avec volupté. Les autres villes ont des admirateurs; Venise seule les amoureux, et le charme magique et féminin qu'elle exerce n'a jamais plus vivement rendu. L'atmosphère rose qui la baigne, le miroitement ses lagunes, les teintes de pierres précieuses dont chaque heure du jour ête ses coupoles, les ravissements de ses perspectives, les féeries de son hitecture, la joie suave et rêveuse qu'on y respire avec l'air; tous les chantements de cette ville unique sur la terre revivent dans le chapitre, plutôt dans le poëme descriptif que M. Taine lui a consacré. Canaletto, iant une plume au lieu d'un pinceau, l'aurait senti et écrit ainsi.

Aussi nettement qu'il accuse la physionomie physique et locale des villes talie, M. Taine reproduit leur personnalité historique. Comme l'enchan r, entré dans son cercle, ouvre ce livre qui fait venir les Esprits, l'écri n, arrivant dans une ville, feuillette ses vieux poëtes et ses vieilles roniques, et il en fait surgir les ombres tragiques qui agitèrent son passé. s aperçus saisissants, les vues originales, les éclairs tirés de la nuit des cles abondent dans ces évocations palpitantes. C'est ainsi que de l'histoire Venise, tracée à grands traits, il tire l'idée d'une colonie grecque pour ivant, sous des formes neuves, la vie antique dans l'Europe moderne; et à l'aide des mémoires de Gozzi et de Casanova, il remet en scène la médie à grand spectacle et la troupe carnavalesque de sa décadence. Les res rues de Florence, avec leurs palais taillés en forteresses, lui présentent décor vivant de ses guerres civiles. Quelques textes confrontés à quelques bleaux lui suffisent pour recomposer la Rome pompeuse et violente de la naissance. — Questionnées de près, par cet esprit pénétrant, les images rlent et les pierres témoignent. Avec les ruines de Pompéï, il reconstruit cité antique. Les thermes de Caracalla lui racontent la fainéantise officielle la plèbe romaine entretenue par les Césars. Les mornes effigies des saïques de Ravenne l'introduisent dans le sépulcre blanchi du Bas-pire byzantin. La villa Albani lui sert de bordure pour encadrer le plus tableau de la vie cardinalice au dix-septième siècle. . . . . .

. . . . . Ce voyage d'Italie aura pas seulement produit un livre éclatant, plein de faits, débordant dées, où circulent la sève qui féconde et la flamme qui réchauffe les choses passé; il aura encore exercé la plus vive influence sur le grand esprit qui us l'a donné. En l'initiant à l'art, l'Italie lui a ouvert des perspectives ntes nouvelles; elle a étendu le champ d'études et de connaissances qu'il nue si vigoureusement depuis six années. Son intelligence déjà si forte l'antiquité s'en est accrue et nourrie encore; le trésor de formes et mages qu'il dépense à revêtir ses théories et à orner son système s'est rveilleusement enrichi. Son talent y a reçu ce baptême du soleil, dont génie de Goëthe est resté marqué. De tels voyages sont à la fois des quêtes et des découvertes. Ils agrandissent le domaine de l'artiste qui les treprend, et ils révèlent sous un autre aspect, le pays qu'il a parcouru, l'éclairant du jour nouveau qu'y jette son esprit.....

DE SAINT-VICTOR.

(*La Presse*, du 23 avril 1867.)

. . . . C'est, tout compte fait, un grand livre et qui, ne dût-il atteindre 'un quart de son objet, avance la question et ne laissera pas les choses, rès ce qu'elles étaient auparavant. La tentative est la plus hardie qu'on encore faite dans cet ordre d'histoire littéraire, et l'on ne saurait s'étonner elle ait soulevé tant d'objections et de résistances chez des esprits prévenus accoutumés à des manières de voir antérieures. On ne déloge pas en ir les vieux procédés ni les routines.

. . . . Certes quoiqu'en disent ceux qui se contenteraient volontiers de at vague antérieur, M. Taine aura fait avancer grandement l'analyse téraire, et celui qui, après lui étudiera un grand écrivain étranger, ne s'y endra plus désormais de la même manière ni aussi à son aise qu'il l'aurait t à la veille de son livre.

. . . . . L'histoire de la littérature anglaise est un livre qui se tient d'un bout à l'autre · il a été conçu, construit, exécuté d'ensemble; les premiers et les derniers chapitres se répondent. Cette barbarie, cette demi-civilisation saxonne, croisée d'habileté et de finesse normande, le tout enfermé, tassé dans son île, travaillé, trituré pétri et mûri durant des siècles, selon ce que l'auteur nous a si bien fait voir, se retrouve dans la conclusion, à l'état de la plus forte, de la plus solide, de la plus sensée, de la mieux tenue, de la mieux pondérée, de la plus positive et de la plus poétique des nations libres. Tous les grands monuments littéraires, toutes les œuvres significatives qui témoignent des diverses étapes et des progrès de cette civilisation, ont été interrogés et décrits dans l'intervalle, depuis le premier chantre barbare et déjà biblique, le joueur de harpe Cœdmond jusqu'à lord Byron..... Partout d'un bout à l'autre dans tout ce livre de M. Taine respire le sentiment de ce qu'il y a là-bas de robuste, de solide, de gaillard, de gai, de succulent, de loyal et d'honnête jusqu'à la violence et l'excès de la force..... Son livre dans sa composition a l'avantage de mettre surtout en lumière les parties les plus difficiles et les plus ardues, les hautes époques antérieures de la littérature anglaise: la Renaissance y est admirablement traitée..... Il aime en effet la force jusque dans la grâce; il ne haït pas la surabondance et l'excès. Il pourra étonner les Anglais eux-mêmes par cette vivacité d'impression qui se confie résolument en sa propre lecture. M. Taine a tout le courage de ses jugements. Il n'élude rien il ne se soucie de rien que de son objet. Il se porte à l'auteur qu'il lit, directement, avec toute sa vigueur d'esprit et y puise une impression nette et ferme, de première main, de première vue (*facie ad faciem*); il en tire une conclusion qui jaillit de source, qui bouillonne et déborde. Cela le mène en certains cas à dépasser les jugements convenus, à en briser de consacrés ou à en introduire de neufs, au risque de surprendre et de heurter; peu lui importe! Il va son droit chemin et ne prend pas garde. Il abaisse ou il élève selon ce qu'il a senti: il méprisera Butler pour son Hudbras si vanté; il exaltera Bunyan le fanatique pour son voyage du Pélerin. Quand je dis qu'il l'exalte je vais trop loin: il le décrit lui et son œuvre, mais il les décrit de telle sorte que sa parole rend le tableau à vous en faire venir l'impression au vif et sur la peau.

. . . . . Le plus beau et le plus compliqué génie poétique de l'Angleterre, Milton, est apprécié et développé par M. Taine comme, à ma connaissance, il ne l'avait pas été encore: il n'apparait qu'à son moment et après un tableau caractérisé de la renaissance chrétienne, de ce puritanisme dont il est la fleur suave et douce et la couronne sublime, bien qu'un peu bizarre. Sa complexité morale, son unité, les contradictions qu'il assemble et qu'il coordonne en lui, sa stabilité d'âme et de génie; tout cela est peint, analysé, reproduit en plus de cent pages qui sont des plus belles par la pensée comme par le ton et tout à fait à la hauteur de leur objet.

SAINTE-BEUVE.

(*Nouveaux Lundis.*)

Voici la seconde édition du grand ouvrage de Taine sur la littérature de l'Angleterre. Je ne m'étonnerais pas que ce fût la troisième.

L'auteur contemple les choses, le monde, la vie et les lettres exactement du même point de vue que nos contemporains. Il ne les flatte pas. Il pense naturellement comme eux et c'est une incomparable flatterie. Il a toutes les flatteries que nous aimons aujourd'hui et peut-être en a-t-il l'excès; la vigueur de l'analyse, la splendeur du coloris, l'autorité, l'esprit scientifique. Il saisit les problèmes qu'un sujet renferme, les aborde tous résolument et les discute avec une superbe éloquence. Il comprend les infiniment petits et ne se rebute pas plus qu'un naturaliste exact des détails les plus rebutants. Il trace les grands horizons et comprend les masses qu'il divise et suppute comme un géomètre. Enfin poëte savant et peintre, il met sa poésie et sa palette au service de sa conscience.

Je ne puis m'empêcher de le regarder comme le premier et le plus énergique des jeunes et nouveaux écrivains. Son talent est hors de doute. C'est sa méthode seule que l'on peut contester ou discuter.

Est-ce bien une histoire de la littérature anglaise qu'il a écrite? Non. C'est plus et mieux.

Tout ce qui tient au sol, au ciel et au climat, à la civilisation et à ses influences, à la culture morale et intellectuelle du pays; les essences premières; les causes secondes; les fusions et les annexions; les développements du langage; les évolutions des mœurs; les phases politiques et sociales; la genèse de chaque écrivain; l'algèbre de chaque style; l'anatomie de chaque création; l'analyse géométrique des plans et des niveaux; la topographie des routes et des sillons suivis par la pensée; les nuances climatériques; la nosologie même; le bulletin des maladies et des fautes de goût; la constatation officielle et statistique des races, des milieux, des teintes, des demi-teintes, des nuances, des demi-nuances, l'auteur a voulu tout noter. Dans cette tentative hardie qui confond l'histoire naturelle avec l'histoire de l'esprit; dans ce tableau physiologique et anatomique de la société anglaise, considérée comme créatrice intellectuelle, on ne peut méconnaître l'œuvre d'une forte plume et d'un puissant esprit. C'est dommage que l'entreprise elle-même soit si vaste, si multiple, si profonde et tellement contraire à la nature des choses, que le plus ferme génie, armé des ressources d'une érudition infatigable et d'un style merveilleux, eût dû en se chargeant d'une telle tâche laisser quelques traits à désirer.

. . . . . M. Taine a deux qualités contraires ou qui semblent se repousser; le sens scientifique d'une part; et d'une autre le génie de l'artiste. La proéminence de ces deux facultés et leur valeur presqu'égale lui permettent d'user tour à tour de l'une et de l'autre. Si le compas lui fait défaut, il prend le pinceau. Si la vive couleur, la touche audacieuse, l'empâtement de ses toiles le fatiguent il ressaisit le compas, et mesure. S'aperçoit-il que le nombre, l'anatomie, la chimie, l'expérimentation, l'observation mathématique ne lui découvrent pas tous les mystères, il se rejette sur ses belles peintures.

Il s'en occupe quelque temps; puis il revient à ses instruments de précision; il les sème de perles, les incruste d'or et de nacre; ses cornues sont de vermeil et ses compas de diamant. Tout cela compose un ensemble extraordinaire, un peu lourd, éclatant, solide, singulier, plein d'érudition, un peu neuve et de poésie un peu crue, mais d'un attrait et d'une puissance rares. Il arrive aussi parfois que le jeune maître échappe un moment à ces deux partis pris, à sa double méthode, j'allais dire à ses deux maîtresses. C'est alors qu'il faut le voir et qu'il est charmant. Après avoir bien nettoyé ses pinceaux, régularisé son aéromètre, examiné son flint-glass, mis son chevalet en bon ordre, disposé sa lumière électrique et préparé sa palette, il lui prend une bonne envie de liberté franche et de pensée indépendante.

Et le voici donc, oublieux de système, quittant la caverne, jetant de côté le bonnet de Rembrandt et l'attirail de l'alchimiste, qui dégagé de ses fourrures et de ses lunettes, se met à respirer à pleins poumons, la brise vivifiante de la poésie et de l'idéal.

Ce sont les bons moments, les inspirations et les vives indépendances. C'est alors qu'il analyse Cowper, le poète anglais, avec une grâce infinie.

Philarète CHASLES.

(*Journal des Débats*, du 27 avril 1867.)

Il y a des natures heureuses qui défient toutes les méditations; M. Taine est de celles-là. On ne croirait pas s'il ne l'avouait lui-même qu'il est sorti des thermes de M. Cousin. Il lui a suffi de se secouer en sortant; mais il a gardé rancune du danger qu'il avait couru et il a écrit *Les philosophes français du dix-neuvième siècle*, livre impitoyable et charmant, plein de cruauté et de grâce et où l'esprit français ressuscite en se vengeant. On le lit avec ravissement, on le relit plus lentement avec l'enivrement de la justice satisfaite. C'est une exécution propre, élégante et définitive. Ou plutôt ce n'est pas une exécution, c'est une dissection. L'éclectisme est devant M. Taine comme un cadavre revêtu de somptueuses draperies. Il reconnaît que les draperies sont fort belles et disposées avec goût, mais il les écarte et fait fonctionner son scalpel avec prestesse et précision. Nous assistons à une leçon d'anatomie et une discussion lucide nous fait saisir les causes qui malgré tant de circonstances favorables ont hâté la mort du sujet. L'auditoire voit avec stupéfaction des organes atrophiés, d'autres hypertrophiés, des vices dans le cerveau, une constitution hybride et impossible. La démonstration est complète et tout le monde comprend désormais que si l'éclectisme a vécu, si même il a coulé des jours longs et heureux il n'était pourtant pas né viable dans la véritable acception du mot.

Qu'on ne s'y trompe pas; M. Taine pour être sans pitié, n'est pas sans justice et il sait louer comme il critique, en homme qui s'y entend. Il admire avant de la faire crouler la superbe architecture des périodes de M. Cousin. Ce qui le fâche uniquement, c'est que ces belles demeures ne soient habitées que par des sophismes et des équivoques, qu'il faut bien déloger. Ce sont ces monstres qu'il pourchasse et qu'il exécute; mais personne n'a parlé en meilleurs termes des éminentes facultés oratoires et du grand style de M. Cousin.

NEFFTZER.

(*Presse.*)

M. Taine a marqué et circonscrit les diverses époques de la littérature anglaise avec une originalité et une précision singulières; il a analysé les ouvrages des grands écrivains anglais avec pénétration; il a établi les résultats de ses recherches avec une plénitude et une vigueur de pensée qui dénotent une science aussi minutieuse que complète et une admiration aussi sincère que rare pour tout ce qu'il y a de noble dans cette littérature. . .

. . . . . .

Comme composition historique, cette histoire a peu d'égales de nos jours. Comme galerie de peintures, elle rivalise avec l'incomparable ouvrage de Macaulay. Comme exposition de vues philosophiques, elle fait plus qu'égaler les profondes investigations de feu M. Buckle . . . . . Aucune autre histoire de la littérature anglaise n'approche de celle-ci pour l'étendue et l'énergie de la pensée, pour l'éclat du style, et la fidélité de l'exposition.

(*Westminster Review.*)

Le résultat des observations de M. Taine est une esquisse de l'Angleterre qui, en tenant compte de ses proportions, est certainement l'une des meilleures qui aient jamais été écrites par un étranger.

(*Saturday Review.*)

A côté des volumes de M. Taine, il faudrait dire quelque chose des articles déjà nombreux qu'il a publiés et qui tous portent son cachet. Il excelle, quel que soit le sujet, et qu'il s'agisse de Shakespeare, de Saint-Simon, de Fléchier, de Bunyan, de Thackeray, etc., à situer (je l'ai dit) le personnage dans son époque et dans son milieu, à établir les rapports exacts de l'un à l'autre, à l'y enserrer comme dans un réseau, à rapprocher, à faire saillir coup sur coup, dans des phrases fermes et courtes qui tombent dru comme grêle, les traits et les signes visibles du talent personnel, de la faculté principale dominante qu'il poursuit et qu'il veut démontrer. Donnez-lui un auteur quelconque par ses écrits; il y applique son mode d'analyse. Sa tête est comme un creuset; il sait tirer des choses ce qu'il cherche, pour peu qu'il y en ait des éléments : il les concentre. Chaque sujet de l'histoire littéraire, traité de la sorte et soumis à cette espèce de réactifs, chaque nom célèbre d'écrivain, remis en question, retourné et comme refondu dans ce moule, va devenir nouveau. Les traductions qu'il insère chemin faisant dans son texte, quand il s'agit d'un auteur de l'antiquité ou d'un écrivain moderne appartenant à une littérature étrangère, sont des modèles d'exactitude et d'art. Chacun de ses articles est composé et se tient; il fait un ensemble. Si l'impression qui en reste est celle de la force, la qualité qui jusqu'ici lui a le plus manqué est la douceur, la grâce. Un des derniers articles qu'il a écrit et qui a pour sujet ou pour prétexte la *Princesse de Clèves* de Mme de La Fayette, montre pourtant qu'il sait toucher, quand il le veut, ces cordes délicates, et qu'il a en lui tous les tons; que le savant chez lui, ne domine pas trop le littérateur; c'est là le seul conseil général qu'on doive lui donn Il est d'une nation où, tôt ou tard, les gens de talent, s'ils veulent produ tout leur effet et toute leur action utile, doivent se résoudre à plaire.

SAINTE-BEUVE.

(*Moniteur.*)

Voici le plus vaste et le plus complet travail qui ait encore paru par nous sur ce fertile et amusant sujet de la littérature anglaise. Il semble q la matière devrait être épuisée, et cependant la riche mine a été encore peine explorée.

Le livre de M. Taine est le résultat d'une *lune de miel littéraire*; j'insi sur ce mot et sur l'idée qu'il exprime. C'est un livre d'amoureux qui n'a p eu encore le temps d'être lassé de son amour, de critique heureux de possession de son sujet. Le joyeux étonnement que l'auteur a éprouvé en trouvant en face d'œuvres presque inconnues, son orgueil en voyant que œuvres muettes pour tant d'autres étaient pour lui éloquentes, ont pa dans son livre et en ont fait l'âme et l'esprit. Je ne sais pas si les lunes miel les plus ardentes font plus tard les heureux mariages, mais j'incliner volontiers à penser qu'elles font les meilleurs livres d'histoire littéraire et critique. Il y a dans les vivacités de la première admiration, dans les tr saillements de l'imagination devant une œuvre qu'elle aperçoit pour la p mière fois, dans les étonnements de la première rencontre, une certitude une vérité que rien ne remplace.

De tous les phares lumineux de cette riche littérature, M. Taine n'e pas oublié un seul; chacun s'allume à sa juste place, à son vrai moment brille avec la lumière qui lui est propre. L'auteur ne s'est pas trompé u seule fois sur la valeur des écrivains qu'il avait à juger, pas plus que sur rang qu'il devait leur assigner. J'entends adresser de divers côtés à la c tique de M. Taine des reproches plus ou moins fondés, mais il en est qu'on ne lui adressera certainement pas, celui de manquer de décision et fermeté. Il semble que rien ne soit plus facile que de montrer de la décis dans les jugements qu'on porte sur les œuvres littéraires, et cependant mérite est tellement rare qu'on peut le donner comme la marque d'un es supérieur. M. Taine trouve pour chaque auteur la juste louange, et inve l'image qui peut le mieux le représenter aux yeux du lecteur. Pour quiconc a lu les écrivains dont parle M. Taine, il y a dans son livre des métaphor des images et des comparaisons qui équivalent à des traits de génie.

MONTÉGUT.

(*Moniteur*, 1864.)

Toutes les qualités de M. Taine ont enfin trouvé le coup de soleil q leur fallait et se sont dilatées.

L'homme est venu avec toutes ses puissances. Il y a même plus d homme, en cette *Histoire de la littérature anglaise*, depuis les premi poëmes saxons jusqu'au *Don Juan* de lord Byron.

Comptez ceux que je vais nommer! D'abord il y a le critique sagace chaud. Réunion très-rare dans un critique, que la sagacité dans la chale la pénétration dans l'enthousiasme! Puis il y a le biographe, prodigie sement renseigné, qui ne sait pas seulement avec le détail le plus sava le plus piquant et quelquefois le plus charmant, la vie des hommes don parle, mais qui *sait la vie* pour son propre compte, chose si nécessai quand il s'agit de raconter celle des autres! Enfin, dans cette critique cette histoire, si remuantes et si fouillantes, qui touchent à tout et rep duisent tout autour des hommes et des œuvres qu'elles jugent, il y a le p sagiste . . . . . .

Cette *Histoire de la littérature anglaise* que j'ai plus que personne droit de louer, — car j'ai dit assez de mal de la philosophie et de la méth de M. Taine pour être cru sur son talent, — cette histoire où l'auteu montré qu'il entendait des choses anglaises autant qu'un anglais lui-mêm sera, je n'en doute point, très-remarquée et très-comptée en Angleter Certes, j'y connais, dans ce pays profond, de solides et grandes études critique et d'histoire, mais je n'y connais pas sur l'ensemble de cette supe littérature, la plus belle peut-être qu'aient vue les hommes, un livre au travaillé, aussi creusé et en même temps aussi vivant que celui-ci ! La co pétence de l'auteur y éclate à chaque page.

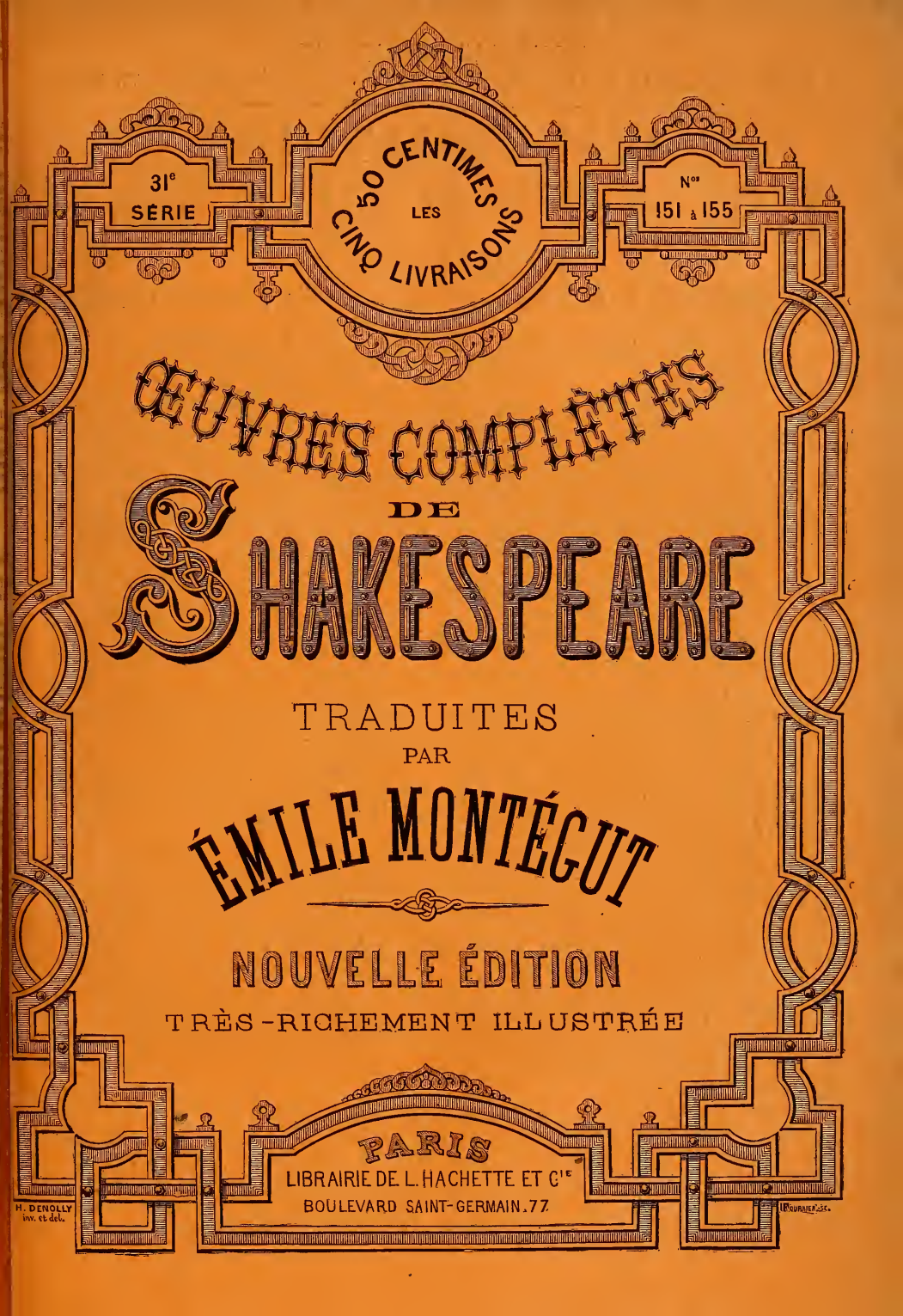
Cette déduction faite, M. Taine n'a donc plus pour ancêtres que MM. Guiz Sainte-Beuve, Chasles et Michelet. Seulement le fils, en bien des poi l'emporte sur les pères. Il a plus de sensibilité frémissante que M. Guiz plus de largeur et d'horizon que M. Sainte-Beuve; plus d'aperçus nets et bon sens que M. Chasles; et plus de fixité dans la vue et d'assise d l'esprit que cette mouche de feu qui vole, M. Michelet! et je ne crois po d'ailleurs qu'aucun d'entre eux, pas même le dernier, pût écrire avec qualités et même avec ses défauts cette *Histoire de la littérature angla* si, par impossible, il s'agissait de la recommencer!

Il y a en effet dans cette histoire une force de jeunesse, une fraîcheur tête, une exubérance, une espèce de bouillonnement de sentiments et pensées qu'on n'est pas accoutumé à rencontrer dans un livre de critiqu de biographie. Quoique faite comme une éclatante mosaïque, de morce rapportés, qu'on a pu même distraire les uns des autres et publier se cette histoire n'en a pas moins son unité qui est la trame de l'esprit angl sous l'éblouissante broderie de ses grands hommes et de leurs chefs-d'œuv Mais elle ne l'aurait pas que chaque étude spéciale de cette galerie his rique empêcherait qu'on s'en aperçût et qu'on en regrettât l'absence, t l'intérêt de chacune de ces hautes études isolées est, en soi, tout puissant suffisant pour que l'imagination soit satisfaite.

BARBEY D'AUREVILLY.

(*Le Pays.*)

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.



31e SÉRIE

50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS

Nos 151 à 155

ŒUVRES COMPLÈTES DE SHAKESPEARE

TRADUITES PAR

ÉMILE MONTÉGUT

NOUVELLE ÉDITION

TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77

H. DENOLLY inv. et del.

F. FOURNIER sc.

NOUVELLE PUBLICATION

DE LA LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77, PARIS

LE PURGATOIRE ET LE PARADIS

DE DANTE ALIGHIERI

TRADUITS PAR P. A. FIORENTINO ET ILLUSTRÉS PAR GUSTAVE DORÉ

DEUX ÉDITIONS DU PURGATOIRE ET DU PARADIS
ONT PARU SIMULTANÉMENT.

I

UNE ÉDITION

CONTENANT

LA TRADUCTION FRANÇAISE DE P. A. FIORENTINO

LE TEXTE ITALIEN

ET 60 GRANDES COMPOSITIONS DE GUSTAVE DORÉ

Un magnifique volume in-folio, cartonné richement, 100 fr.
La reliure, dos en maroquin, plats en toile, tranches dorées, se paye en sus, 20 fr.

II

UNE ÉDITION

AVEC

LE TEXTE ITALIEN SEUL

ET

LES 60 GRANDES COMPOSITIONS DE GUSTAVE DORÉ

Un magnifique volume in-folio, cartonné richement, 100 fr.
La reliure, dos en maroquin, plats en toile, tranches dorées, se paye en sus, 20 fr.

Il a été tiré **cent exemplaires** numérotés de ces deux éditions sur papier spécial et en deux volumes contenant : le premier **le Purgatoire**, et le second **le Paradis**.

Prix de chaque édition cartonnée richement, 100 fr. — Relié, 120 fr.

PUBLICATION PRÉCÉDENTE

L'ENFER

CONTENANT

LA TRADUCTION FRANÇAISE DE P. A. FIORENTINO, LE TEXTE ITALIEN

ET 60 GRANDES COMPOSITIONS DE GUSTAVE DORÉ, GRAVÉES SUR BOIS

Un magnifique volume in-folio, cartonné richement, 100 fr.
La reliure dos en maroquin, plats en toile, tranches dorées, se paye en sus, 20 fr.

C'est l'illustration de l'ENFER du Dante qui a mis le sceau à la réputation de Gustave Doré; cette publication a servi de point de départ à la brillante carrière qu'il a fournie depuis cette époque. Il n'a pas voulu laisser inachevée son œuvre de prédilection. Son illustration de la *Divine Comédie* est complète maintenant; on trouvera ci-après quelques extraits des comptes rendus que la *Presse* a consacrés à cette nouvelle édition du *Purgatoire* et du *Paradis*.

Voici la seconde partie de *Dante* illustré par Gustave Doré, comprenant le *Purgatoire* et le *Paradis*. Ainsi complète, cette édition de la *Divine Comédie* est monumentale et digne du nom inscrit sur son frontispice. Son format convient au poème qu'elle renferme : l'in-folio majestueux sied à l'épopée. Le caractère a cette netteté éclatante qui est la beauté visible des textes. C'est un de ces livres qui décorent à la fois la collection de l'amateur et le cabinet du lettré.

Soixante grands dessins de Gustave Doré remplissent ce second volume. De la première partie du poème aux deux autres, l'artiste avait à changer son style, comme le poète a changé le sien. Au seul point de vue pittoresque, quel contraste déjà du *Purgatoire* à l'*Enfer!* On passe des horreurs du monde souterrain à la zone tempérée des limbes; on revoit des prairies, des bois, le soleil : les sites reprennent avec la forme terrestre une perspective sur le ciel. Les personnages de l'*Inferno* se détachent avec un relief terrible, sur les ténèbres rougies par les flammes. C'est de la chair à fourches, à serpents et à poix bouillante. Le corps du damné, au lieu de décroître par la mort, semble s'être épaissi et exagéré, comme pour offrir plus de prise aux tortures de son châtiment. Tout au contraire, les âmes du *Purgatoire* apparaissent presque allégées de leur corps. Sans sexe, sans ombre, sans substance, ces frêles figurines n'ont conservé des organes de l'être que juste ce qu'il faut pour souffrir et chanter.

Il faut louer M. Gustave Doré d'avoir senti ce contraste et de l'avoir souvent exprimé avec une délicate poésie. Ce qu'il a compris surtout, c'est la douceur voilée des paysages à demi célestes où Dante a placé les âmes repenties : bois sacrés, bosquets élyséens, groupes d'Ombres qu'on entrevoit, assises et mains jointes, derrière un rideau de brume argentée, vols d'Anges rasant la crête des gouffres ou glissant à la surface de la mer, femmes divines cueillant de longues fleurs mystiques dans le jardin de l'Eden. — Le *Paradis* échappe aux reproductions de l'art par sa spiritualité et son infini. Ce n'est, du premier chant au dernier, qu'un immense effet de lumière. Les formes s'y noient dans un éther enflammé. — Comment modeler l'impalpable? Comment dessiner l'invisible? Aussi l'illustration se fait-elle rare à cette fin du poème. L'artiste a su pourtant refléter dans quelques compositions d'un aspect grandiose les rayonnantes visions du poète. Il faut citer, entre autres, un Crucifix aérien porté et enveloppé par les anges... l'Ascension du Christ montant au ciel, les pieds et les mains encore cloués à la croix. — Mais l'important travail que Gustave Doré vient de terminer sur le *Dante* mérite mieux qu'une simple mention : nous y reviendrons prochainement et tout à loisir.

(Liberté *du 14 décembre* 1868. — Paul de Saint-Victor.)

En 1861, la maison Hachette publiait l'*Enfer* de Dante, et nous n'avons pas oublié l'effet que produisit l'apparition de cette œuvre splendide; admirable monument de gravure et de typographie, l'*Enfer* prenait une place unique et incontestée. Après les sentimentalités de Tony Johannot, les goguenardises philosophiques de Grandville, après les sanglantes critiques de Gavarni, formulées d'un crayon léger et insouciant, l'art reparaissait sous une forme nouvelle, énergique, violente, tenant à la fois du romantisme et de l'âpreté de l'École espagnole. Les tortionnaires de Ribeira avaient trouvé leurs rivaux, les sites sauvages et dévastés de Salvator Rosa leurs pendants.

Aujourd'hui, Gustave Doré nous donne le Purgatoire et le Pa-

La duchesse d'York. Emporte donc avec toi ma très-pesante malédiction, et puisse-t-elle, au jour de la bataille, t'accabler plus encore que l'armure complète que tu portes!
(Acte IV, sc. IV.)

tent beaucoup plus que Buckingham et ses forces témérairement levées. Allons, j'ai appris par expérience que les commentaires timides sont les lourds auxiliaires de la pesante lenteur, et que la lenteur sert de guide à l'indigence impuissante aux pas de tortue. Donc, promptitude au vol de flamme, sois mes ailes; sois le Mercure de Jupiter et le héraut d'un roi! Allons rassembler des hommes : c'est mon bouclier qui me servira de conseil; nous devons nous dépêcher, puisque des traîtres viennent nous braver en armes. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Devant le palais.

Entre LA REINE MARGUERITE.

La reine Marguerite. — Bon, maintenant leur prospérité commence à se fondre et à tomber dans l'abîme de putréfaction de la mort. Je me suis glissée furtivement dans ces parages, pour contempler la décroissance de mes ennemis. Je suis témoin d'un terrible prologue, et je m'en retournerai en France, en emportant l'espoir que les scènes qui vont suivre seront aussi cruelles, aussi sinistres, aussi tragiques. Retire-toi, misérable Marguerite; qui vient ici? (*Elle se retire à l'écart.*)

Entrent LA REINE ÉLISABETH *et* LA DUCHESSE D'YORK.

La reine Élisabeth. — O mes pauvres princes! ô mes tendres enfants! Fleurs encore en bouton! bourgeons qui venaient d'apparaître! si vos gentilles âmes volent encore dans l'air, et si vous n'êtes pas fixés dans la demeure éternelle que vous ont assignée les décrets du ciel, suspendez-vous au-dessus de moi avec vos ailes aériennes, et écoutez les lamentations de votre mère!

La reine Marguerite, *à part.* — Suspendez-vous au-dessus d'elle! dites-lui que c'est une juste loi de talion qui a couvert des ombres de la vieille nuit l'aurore de votre matin.

La duchesse d'York. — Tant de malheurs ont brisé ma voix, que ma bouche, fatiguée de gémir, est fermée et muette. Édouard Plantagenet, pourquoi es-tu mort?

La reine Marguerite, *à part.* — Un Plantagenet compense un Plantagenet, un Édouard paye la dette de mort d'un Édouard.

La reine Élisabeth. — As-tu bien pu, ô Dieu, retirer ta main de ces doux agneaux, et les jeter dans le ventre du loup? Quand donc as-tu sommeillé jamais, lorsqu'il s'est accompli un acte pareil?

La reine Marguerite, *à part.* — Quand il sommeillait? lorsque moururent le pieux Harry et mon doux fils.

La duchesse d'York. — O existence morte, vue aveugle, pauvre fantôme vivant d'une mortelle, spectacle de douleurs, opprobre du monde, propriété de la tombe que la vie usurpe, résumé et chronique vivante de jours lamentables, repose ta personne sans repos sur ce sol légitime de l'Angleterre, illégitimement soûlé de sang innocent! (*Elle s'assied à terre.*)

La reine Élisabeth. — Oh! si tu voulais m'ouvrir une tombe, aussi promptement que tu peux m'offrir un triste siége, j'y cacherais mes os et je ne les reposerais pas ici! Oh! qui a plus de raisons de pleurer que moi? (*Elle s'assied à terre à côté de la duchesse d'York.*)

La reine Marguerite, *s'avançant.* — Si les anciennes douleurs sont les plus respectables, donnez aux miennes le bénéfice de la priorité, et laissez mes chagrins exhaler les premiers leur colère. Si la douleur admet la société, répétez vos malheurs en contemplant les miens. (*Elle s'assied à terre avec elles.*) J'eus un Édouard, jusqu'à ce qu'un Richard l'eût tué; j'eus un Henri, jusqu'à ce qu'un Richard l'eût tué : tu as eu un Édouard jusqu'à ce qu'un Richard l'ait tué; tu as eu un Richard, jusqu'à ce qu'un Richard l'ait tué.

La duchesse d'York. — J'avais un Richard aussi, et tu le tuas; j'avais un Rutland aussi, et tu aidas à le tuer.

La reine Marguerite. — Tu avais un Clarence aussi, et Richard l'a tué. Du chenil de ton ventre s'est échappé un chien d'enfer qui nous chasse tous à mort. Ce chien qui eut des dents avant d'avoir des yeux, afin de déchirer les tendres agneaux et de laper leur jeune sang, cet odieux destructeur des œuvres de Dieu, ce parfait modèle des tyrans de la terre qui règne sur des créatures aux yeux gonflés de larmes, c'est ton ventre qui l'a lâché pour nous donner la chasse jusqu'à nos tombeaux. O Dieu juste, intègre, et vrai dans tes actes, comme je te remercie de me montrer ce mâtin vorace faisant proie de la postérité de sa mère, et faisant de sa mère l'égale en douleurs d'autres malheureuses.

La duchesse d'York. — Épouse de Harry, oh! ne triomphe pas de mes malheurs! Dieu m'est témoin que j'ai pleuré sur les tiens.

La reine Marguerite. — Supportez-moi; je suis affamée de vengeance, et je m'en rassasie maintenant en vous contemplant. Il est mort ton Édouard qui poignarda mon Édouard, et ton autre Édouard est mort aussi pour compenser mon Édouard; le jeune York est simplement par-dessus le marché, parce que les deux premiers ne peuvent à eux deux parfaire la grosse somme de ma perte. Il est mort ton Clarence qui tua mon Édouard, et les spectateurs de cette scène tragique, l'adultère Hastings, Rivers, Vaughan, Grey, ils ont été prématurément étouffés dans leurs sombres tombeaux. Richard vit encore, noir affilié de l'enfer, épargné seulement parce qu'il est son agent d'affaires pour lui acheter des âmes et les lui envoyer; mais prochaine, prochaine, s'avance sa fin lamentable et qui ne sera pas lamentée : la terre s'entr'ouvre, l'enfer brûle, les démons hurlent, les saints prient pour qu'il soit sans délai enlevé de ce monde. Abrégez la somme de ses jours, ô bon Dieu, je vous en prie, afin que je puisse vivre assez pour dire : le chien est mort!

La reine Élisabeth. — Oh! tu me prophétisas naguère que le jour viendrait où je te souhaiterais pour m'aider à maudire cette énorme araignée, cet odieux crapaud au dos bossu.

La reine Marguerite. — Je t'appelai alors vain écho de ma fortune; je t'appelai alors pauvre ombre, reine en peinture, la simple représentation de ce que je fus, le prologue heureux d'une tragédie sinistre, une femme élevée au faîte pour être précipitée dans l'abîme; une mère que le ciel raillait en lui donnant deux beaux enfants; un rêve de ce que tu étais; un souffle, une bulle d'air, un simulacre de dignité, un drapeau en évidence fait pour être le but de tous les coups dangereux; une reine pour rire qui n'était là que pour tenir la scène. Où est ton époux maintenant? Où sont tes frères? Où sont tes deux fils? En quelle chose trouves-tu joie? Qui te sollicite, s'agenouille et crie : *Dieu sauve la reine?* Où sont les pairs respectueux qui te flattaient? Où sont les multitudes attroupées qui te suivaient? Dis adieu à tout cela, et vois ce que tu es maintenant. Au lieu d'être une heureuse épouse, tu es une veuve très-malheureuse; au lieu d'être une mère joyeuse, tu es une femme qui pleure le nom de mère; au lieu d'être une personne sollicitée, tu es une humble solliciteuse; au lieu d'être une reine, tu es une misérable esclave couronnée de douleurs: toi qui me méprisais, tu es maintenant méprisée de moi; toi qui étais redoutée de tous, tu redoutes maintenant quelqu'un; toi qui commandais à tous, tu n'es obéie de personne: voilà comment la justice a tourné sa roue et t'a livrée en proie au temps, en te laissant la pensée de ce que tu fus, pour te torturer davantage par la pensée de ce que tu es. Tu usurpas ma place, ne dois-tu pas en conséquence usurper aussi une juste part de mes douleurs? Maintenant ton cou orgueilleux porte la moitié de mon joug pesant, et moi, retirant de dessous ce joug ma tête fatiguée, je t'en laisse le fardeau à toi toute seule. Adieu, épouse d'York, adieu reine de triste aventure; ces malheurs d'Angleterre me feront sourire en France.

La reine Élisabeth. — O toi qui es si habile aux malédictions, arrête un peu, et enseigne-moi à maudire mes ennemis.

La reine Marguerite. — Redoute de dormir la nuit et jeûne le jour; compare ton bonheur mort avec ton malheur vivant; pense que tes enfants étaient plus beaux qu'ils n'étaient, et que celui qui les tua est plus odieux encore qu'il n'est : enchérir sur ta perte te fera paraître pire celui qui cause tes maux; en retournant tout cela dans ton cœur, tu apprendras à maudire.

La reine Élisabeth. — Mes paroles manquent de tranchant; oh! aiguise-les avec les tiennes!

La reine Marguerite. — Tes malheurs les rendront aiguës et perçantes comme les miennes. (*Elle sort.*)

La duchesse d'York. — Pourquoi le malheur abonderait-il en paroles?

La reine Élisabeth. — Oh! laissez-leur toute liberté à ces avocats faits de vent des douleurs de leur client, à ces héritières faites d'air de joies mortes sans rien léguer, à ces pauvres créateurs du malheur faits d'un vain souffle! Les paroles soulagent le cœur, quoiqu'elles ne puissent nous donner aucune autre assistance.

La duchesse d'York. — S'il en est ainsi, alors ne retiens plus ta langue; viens avec moi, et étouffons sous le souffle des paroles amères mon fils damné qui a étouffé tes deux suaves fils. (*Bruit de tambour.*) J'entends son tambour : sois abondante en imprécations.

Entrent au pas militaire LE ROI RICHARD *et sa suite.*

Le roi Richard. — Qui m'arrête dans ma marche pressée?

La duchesse d'York. — Celle qui en t'étranglant dans son ventre maudit, aurait dû arrêter tous les massacres que tu as commis, misérable!

La reine Élisabeth. — Oses-tu cacher sous une couronne d'or ce front où, si la justice était la justice, devrait être gravé l'assassinat du prince possesseur de cette couronne, et la mort cruelle de mes pauvres fils et de mes frères? Dis-moi, manant, scélérat, où sont mes enfants?

La duchesse d'York. — Crapaud, crapaud! où est ton frère Clarence, et le petit Ned Plantagenet son fils?

La reine Élisabeth. — Où sont les braves River, Vaughan et Grey?

La duchesse d'York. — Où est le bon Hastings?

Le roi Richard. — Une fanfare, trompettes! battez l'alarme, tambours! ne permettez pas que les cieux entendent ces commères insulter l'oint du Seigneur : battez, dis-je! (*Bruit de trompettes et de tambours.*) Soyez modérées, et parlez-moi en termes convenables, ou c'est ainsi qu'avec les voix bruyantes de la guerre je vais étouffer vos exclamations.

La duchesse d'York. — Es-tu mon fils?

Le roi Richard. — Oui, j'en remercie Dieu, mon père, et vous.

La duchesse d'York. — Alors écoute patiemment mon impatience.

Le roi Richard. — Madame, je tiens quelque peu de votre caractère qui ne peut supporter l'accent du reproche.

La duchesse d'York. — Oh! laisse-moi parler!

Le roi Richard. — Parlez, mais je n'écouterai pas.

La duchesse d'York. — Je serai douce et modérée dans mes paroles.

Le roi Richard. — Et brève aussi, ma bonne mère, car je suis pressé.

La duchesse d'York. — Quoi! tu es si pressé? Dieu sait que moi je t'ai attendu dans la douleur, la souffrance et l'agonie.

Le roi Richard. — Et ne suis-je pas venu à la fin pour vous consoler?

La duchesse d'York. — Non, par le saint crucifix! tu sais parfaitement que tu es venu sur la terre pour faire de la terre mon enfer. Ta naissance fut pour moi une terrible souffrance; ton enfance fut hargneuse et méchante; tes années d'éducation effrayantes, sauvages, désespérées, furieuses; le printemps de ta jeunesse audacieux, effronté, aventureux; ton âge mûr, orgueilleux, subtil, perfide et sanguinaire. Pourrais-tu me nommer une heure où j'aie tiré honneur de ta compagnie?

Le roi Richard. — Ma foi, aucune, si ce n'est l'heure de l'appétit qui appela Votre Grâce pour rompre son jeûne, certain jour que vous étiez avec moi. Mais si je suis si désagréable à vos yeux, laissez-moi marcher en avant, afin que je ne vous offense pas, Madame. Battez le tambour.

La duchesse d'York. — Écoute-moi parler, je t'en prie.

Le roi Richard. — Vous parlez trop amèrement.

La duchesse d'York. — Écoute un seul mot, car je ne parlerai jamais plus en ce monde.

Le roi Richard. — Allons, allons, vous êtes trop amère.

La duchesse d'York. — Ou bien tu mourras, par la juste sentence de Dieu, avant de revenir vainqueur de cette guerre; ou bien, moi, je succomberai sous la douleur et l'extrême vieillesse, et je ne verrai plus jamais ton visage. Emporte donc avec toi ma très-pesante malédiction, et puisse-t-elle, au jour de la bataille, t'accabler plus encore que l'armure complète que tu portes! Mes prières combattent du côté de tes adversaires, et là aussi les petites âmes des enfants d'Édouard stimulent de leurs chuchotements les courages de tes ennemis, et leur promettent succès et victoire. Sanguinaire tu es, et sanguinaire sera ta fin; l'opprobre est le serviteur de ta vie, et il accompagnera ta mort. (*Elle sort.*)

La reine Élisabeth. — Quoique j'aie plus grande cause, j'ai moins grande force qu'elle pour maudire, et je me contente de répondre *Amen* à ses paroles. (*Elle fait un mouvement pour partir.*)

Le roi Richard. — Arrêtez, Madame; j'ai besoin de vous dire un mot.

La reine Élisabeth. — Je n'ai plus de fils du sang royal que tu puisses assassiner : quant à mes filles, Richard, ce seront des nonnes consacrées à la prière, et non des reines consacrées aux pleurs; par conséquent, dispense-toi de viser à leur vie.

Le roi Richard. Ratcliff, approche ici; va-t'en en poste à Salisbury; lorsque tu y arriveras.... (*A Catesby.*) Stupide, oublieux coquin, pourquoi restes-tu là, et ne te rends-tu pas auprès du duc? (Acte IV, sc. IV.)

Le roi Richard. — Vous avez une fille nommée Élisabeth, vertueuse et belle, royale et gracieuse.

La reine Élisabeth. — Est-ce qu'elle doit mourir pour cela? Oh! laisse-la vivre, et je corromprai ses mœurs, je tacherai sa beauté, je jetterai sur elle le voile de l'infamie, je me calomnierai moi-même en me donnant comme infidèle au lit d'Édouard : pour qu'elle puisse vivre, protégée contre le massacre sanglant, je déclarerai qu'elle ne fut pas la fille d'Édouard!

Le roi Richard. — Ne calomniez pas sa naissance, elle est de sang royal.

La reine Élisabeth. — Pour sauver sa vie, je déclarerai que non.

Le roi Richard. — C'est sa naissance qui fait surtout la grande sécurité de sa vie.

La reine Élisabeth. — Et c'est cependant grâce à cette grande sécurité, que ses frères sont morts.

Le roi Richard. — Las! à leurs naissances les bonnes étoiles étaient ennemies.

La reine Élisabeth. — Non; mais c'étaient les mauvais parents qui étaient contraires à leur vie.

Le roi Richard. — Implacable est la sentence de la destinée.

La reine Élisabeth. — C'est vrai, lorsque c'est le crime implacable qui fait la destinée. Mes enfants étaient réservés à une mort plus belle, si la grâce divine t'avait donné la bénédiction d'une vie plus belle.

Le roi Richard. — Vous parlez comme si j'avais tué mes neveux.

La reine Élisabeth. — Neveux, oui vraiment, et volés par leur oncle de leur bonheur, de leur royaume, de leur famille, de leur liberté, et de leur vie. Quelles que soient les mains qui ont percé leurs tendres cœurs, ce fut ta tête qui sournoi-

sement les dirigea : incontestablement, le couteau du meurtrier était sans pointe et sans tranchant, jusqu'à ce qu'il fût aiguisé sur ton dur cœur de pierre, pour chercher sa proie dans les entrailles de mes agneaux. N'était qu'une continuelle habitude de la douleur émousse le courage de la sauvage douleur, ma langue n'aurait pas plus tôt eu nommé mes enfants à tes oreilles, que mes ongles auraient jeté l'ancre dans tes yeux, et que moi, dans cette baie de mort où je me trouve, pareille à une pauvre barque, privée de voiles et de cordages, je me serais brisée en pièces contre ton cœur de rocher.

Le roi Richard. — Madame, puissé-je réussir dans mon entreprise, et l'emporter sur les périlleux hasards des guerres sanglantes, comme il est vrai que je médite de vous faire plus de bien à vous et aux vôtres, que jamais je ne vous ai fait de mal à vous et aux vôtres !

La reine Élisabeth. — Est-il un bien que recouvre la face du ciel, qu'on puisse découvrir pour me faire du bien?

Le roi Richard. — L'élévation de vos enfants, noble Dame.

La reine Élisabeth. — Leur élévation à quelque échafaud, où ils perdront leurs têtes?

Le roi Richard. — Non, mais à la dignité et au sommet de l'honneur, à l'expression suprême et royale de la gloire sur cette terre.

La reine Élisabeth. — Caresse mes chagrins, en me révélant cette chose-là; dis-moi quel pouvoir, quelle dignité, quel honneur tu peux donner à quelqu'un de mes enfants?

Le roi Richard. — Absolument tout ce que j'ai; oui, moi-même, et tout ce que j'ai, voilà ce que je puis donner à un de tes enfants; ainsi, noie dans le Léthé de ton âme courroucée le triste souvenir de ces torts que tu supposes que je t'ai faits.

La reine Élisabeth. — Sois bref, de crainte que l'expression de ta bienveillance dure plus longtemps que ta bienveillance même.

Le roi Richard. — Alors, sache que de toute mon âme j'aime ta fille.

La reine Élisabeth. — La mère de ma fille le croit de toute son âme.

Le roi Richard. — Que croyez-vous?

La reine Élisabeth. — Que tu aimes ma fille de toute ton âme; c'est avec un tel amour, que ton âme a aimé ses frères; et moi, je t'en remercie par tout l'amour de mon cœur

Le roi Richard. — Ne te presse pas tant d'embrouiller ce que je veux dire; je veux dire que j'aime ta fille de toute mon âme, et que j'ai l'intention de la faire reine d'Angleterre.

La reine Élisabeth. — Bon; en ce cas, qui as-tu l'intention de lui donner pour roi?

Le roi Richard. — Celui-là même qui la fera reine; quel autre lui donnerais-je?

La reine Élisabeth. — Comment! toi?

Le roi Richard. — Moi, moi-même; qu'en pensez-vous, Madame?

La reine Élisabeth. — Comment pourrais-tu lui faire la cour?

Le roi Richard. — Cela, j'aurais à l'apprendre de vous, comme de la personne qui est le mieux au fait de son caractère.

La reine Élisabeth. — Et consens-tu à apprendre cela de moi?

Le roi Richard. — De tout mon cœur, Madame.

La reine Élisabeth. — Envoie-lui, par l'homme qui tua ses frères, une paire de cœurs saignants; grave dessus *Édouard et York;* il se peut qu'en recevant ce cadeau elle pleure : alors présente lui un mouchoir, — comme fit autrefois Marguerite pour ton père, quand elle lui présenta le mouchoir trempé dans le sang de Rutland, — en lui disant que ce mouchoir avait étanché la séve pourprée du corps de son doux frère, et ordonne-lui d'essuyer avec ce mouchoir ses yeux en pleurs. Si cette séduction ne suffit pas pour la décider à t'aimer, envoie-lui une lettre contenant le récit de tes nobles actes; dis-lui que c'est toi qui as tué son oncle Clarence, son oncle Rivers, et qui, pour l'amour d'elle, as fait partir en poste pour l'autre monde sa bonne tante Anne.

Le roi Richard. — Vous vous moquez de moi, Madame? ce n'est pas le moyen de conquérir votre fille.

La reine Élisabeth. — Il n'y a pas d'autre moyen; à moins cependant que tu ne puisses revêtir une autre forme, et n'être plus le Richard qui a commis tout cela.

Le roi Richard. — Supposons que j'aie fait tout cela pour l'amour d'elle?

La reine Élisabeth. — Certes elle ne peut en ce cas manquer de te haïr pour avoir acheté son amour par de si sanglantes dépouilles.

Le roi Richard. — Considérez que ce qui est fait ne peut maintenant être changé : quelquefois les hommes commettent avec irréflexion des actes

dont les heures qui suivent leur donnent loisir de se repentir. Si j'ai pris le royaume à vos fils, pour réparer cette faute, je le donnerai à votre fille. Si j'ai tué la postérité sortie de vos entrailles, je veux, pour la ressusciter, engendrer la mienne par votre propre sang, au moyen de votre fille. Le nom de grand'mère est à peine moins doux au cœur que le tendre nom de mère. Les petits-fils ne sont que des fils d'un seul degré plus bas, ils sont de votre âme, de votre propre sang, ils vous causent les mêmes peines, sauf la souffrance de cette nuit de gémissements qu'endurera celle pour laquelle vous avez subi la même douleur. Vos enfants furent un tourment pour votre jeunesse, mais les miens seront une consolation pour votre vieillesse. La perte que vous avez faite n'est que celle d'un fils qui était roi, et c'est grâce à cette perte que votre fille deviendra reine. Je ne puis vous faire toutes les réparations que je voudrais, acceptez par conséquent tout ce que je puis vous offrir d'affection. Dorset, votre fils, qui, rempli de terreur, est allé fouler de ses pas mécontents le sol étranger, cette belle alliance le ramènera promptement dans la patrie pour y jouir de hauts emplois et d'une grande dignité. Le roi qui appellera femme, votre charmante fille, appellera familièrement ton Dorset, frère; vous serez encore mère d'un roi, et toutes les ruines des jours de malheur seront réparées par les doubles richesses de la satisfaction. Bah! nous avons encore bien des beaux jours à voir : les gouttes liquides de ces larmes que vous avez versées reparaîtront transformées en perles orientales, et vous seront payées avec usure par l'intérêt deux fois décuple du bonheur. Va donc, ma mère, va trouver ta fille; que votre expérience apprenne la hardiesse à ses années timides; préparez ses oreilles à entendre les propos d'un amoureux; allumez dans son tendre cœur la flamme ambitieuse de la rayonnante souveraineté; révélez à la princesse la douceur des heures silencieuses du bonheur conjugal; et lorsque mon bras aura châtié ce chétif rebelle, le stupide Buckingham, je reviendrai ceint de couronnes triomphales, et je conduirai au lit d'un conquérant, ta fille à qui je ferai hommage de ma conquête, et elle sera la seule conquérante, le César de César.

La reine Élisabeth. — Comment vaudra-t-il mieux lui dire cela? Lui dirai-je que le frère de son père voudrait être son mari? ou bien, dirai-je, son oncle? ou bien, celui qui tua ses frères et ses oncles? Par quel titre que Dieu, la loi, mon honneur, et ses sentiments puissent faire paraître agréable à ses tendres années, te désignerai-je en lui portant tes propositions?

Le roi Richard. — Faites-lui sentir que la paix de la belle Angleterre dépend de cette alliance?

La reine Élisabeth. — Une paix qu'elle achètera par une guerre éternellement grondante.

Le roi Richard. — Dites-lui que le roi qui pourrait commander implore.

La reine Élisabeth. — Implore ce que le Roi des rois lui défend à elle de donner.

Le roi Richard. — Dites-lui qu'elle sera une haute et puissante reine.

La reine Élisabeth. — Pour pleurer à cause de ce titre, comme sa mère.

Le roi Richard. — Dites-lui que je l'aimerai toujours.

La reine Élisabeth. — Mais combien de temps durera ce toujours?

Le roi Richard. — Cet amour conservera sa douce force jusqu'à la fin de sa belle existence.

La reine Élisabeth. — Mais combien de temps sera-t-il accordé beau jeu à sa douce existence.

Le roi Richard. — Aussi longtemps que la prolongeront le ciel et la nature.

La reine Élisabeth. — Aussi longtemps qu'il plaira à l'enfer et à Richard.

Le roi Richard.— Dites-lui que moi, son Souverain, je suis le sujet de son amour.

La reine Élisabeth. — Mais elle, votre sujette, abhorre une telle souveraineté.

Le roi Richard. — Soyez éloquente auprès d'elle, en plaidant pour moi.

La reine Élisabeth. — Un honnête rapport, simplement fait, est ce qui convient le mieux.

Le roi Richard. — Alors, portez-lui en termes simples mon message amoureux.

La reine Élisabeth. — Simple et déshonnête, c'est un style trop discordant.

Le roi Richard. —Madame, vos répliques sont trop superficielles et trop vives.

La reine Élisabeth. — Oh! non, mes répliques ne sont que trop profondes et trop éteintes; dans leurs tombes profondes dorment éteints mes pauvres enfants.

Le roi Richard. — Ne jouez pas sur cette corde, Madame, cela est du passé.

La reine Élisabeth. — J'y jouerai toujours, jusqu'à ce que les cordes de mon cœur se brisent.

Le roi Richard. — Maintenant par mon *Georges*, ma *Jarretière* et ma couronne....

La reine Élisabeth. — L'une est profanée, l'autre déshonorée, et la troisième usurpée.

Le roi Richard. — Je jure....

La reine Élisabeth. — Ne jure par rien, car ce ne serait pas un serment. Ton *Georges* profané a perdu son honneur sacré; ta *Jarretière* tachée a mis en gage sa vertu chevaleresque; ta couronne usurpée a disgracié sa gloire royale. Si tu veux faire un serment auquel on puisse croire, jure par quelque chose que tu n'aies pas déshonoré.

Le roi Richard. Eh bien, par le monde....

La reine Élisabeth. — Il est plein de tes crimes odieux.

Le roi Richard. — Par la mort de mon père....

La reine Élisabeth. — Ta vie a déshonoré cette mort.

Le roi Richard. — Alors, par moi-même....

La reine Élisabeth. — Tu t'es avili toi-même.

Le roi Richard. — Eh bien alors, par Dieu....

La reine Élisabeth. — C'est Dieu que tu as le plus outragé. Si tu avais craint de violer un serment envers lui, la concorde que le roi ton frère avait établie n'aurait pas été rompue et mon frère n'aurait pas été tué. Si tu avais craint de violer un serment envers lui, la couronne qui entoure maintenant ta tête aurait orné le jeune front de mon enfant, et les deux princes, tendres compagnons d'un lit de poussière, les princes que ta foi violée a donnés en proie aux vers, respireraient en ces lieux. Par quelle chose peux-tu jurer maintenant?

Le roi Richard. — Par le temps à venir.

La reine Élisabeth. — Tu l'as outragé d'avance dans le temps passé; car j'ai moi-même bien des larmes à verser encore dans l'avenir pour les crimes dont tu as souillé le passé. Ils vivent, les enfants dont tu as tué les parents, jeunes gens laissés sans direction, et destinés à gémir dans leur vieillesse sur ce malheur: ils vivent, les parents dont tu as massacré les enfants, vieilles plantes stériles, dont la vieillesse se passe à gémir sur ce malheur. Ne jure donc pas par le temps à venir, car tu en as abusé avant d'en user, par l'abus de tes crimes passés.

Le roi Richard. Puissé-je prospérer dans ma périlleuse entreprise contre mes ennemis en armes, autant que je désire me repentir! puissé-je me perdre moi-même! puissent le ciel et la fortune me refuser les heures prospères! que le jour me refuse sa lumière, que la nuit me refuse son repos, que les planètes de bonne aventure soient toutes opposées à mes desseins, si ce n'est pas avec l'amour d'un cœur pur, une dévotion sans tache, et de saintes pensées que j'aspire à la belle princesse, ta fille! D'elle, dépendent mon bonheur et le tien; sans elle, la mort, la désolation, la ruine, la décadence vont tomber sur moi et sur toi, sur elle, sur ce pays, et sur bien des âmes chrétiennes. Ces malheurs ne peuvent être évités que par cette alliance, ils ne seront évités que par cette alliance. Ainsi, ma bonne mère (car je dois vous donner ce nom), soyez auprès d'elle l'avocat de mon amour; que votre plaidoyer roule sur ce que je serai, non sur ce que j'ai été; sur ce que je mériterai, non sur ce que j'ai mérité; insistez sur la nécessité de la situation, et ne vous montrez pas follement opposée à de grands desseins.

La reine Élisabeth. — Serai-je ainsi tentée par le diable?

Le roi Richard. — Oui, si le diable vous tente pour votre bien.

La reine Élisabeth. — Oublierai-je ce que je suis, pour redevenir ce que j'étais?

Le roi Richard. — Oui, si le souvenir de ce que vous étiez vous blesse.

La reine Élisabeth. — Mais tu as tué mes enfants?

Le roi Richard. — Mais je leur donnerai pour sépulture le sein de votre fille, et dans ce nid de parfums, ils renaîtront d'eux-mêmes pour votre consolation.

La reine Élisabeth. — Irai-je gagner ma fille à tes désirs?

Le roi Richard. — Oui, et soyez par ce fait une heureuse mère.

La reine Élisabeth. — J'y vais. Écrivez-moi sous peu, et vous apprendrez par moi ses dispositions.

Le roi Richard. — Portez-lui le baiser de mon sincère amour, et adieu. (*Il l'embrasse. Elle sort.*) Sotte, qui se laisse fléchir! Femme futile et changeante!

Entre RATCLIFF; CATESBY *le suit.*

Le roi Richard. — Eh bien, quelles nouvelles?

Ratcliff. — Mon gracieux Souverain, une flotte puissante se dirige vers la côte de l'ouest: sur le rivage, une foule d'un dévouement médiocre et de dispositions douteuses, s'attroupe sans armes,

Buckingham. C'est aujourd'hui le jour des morts, mes amis, n'est-ce pas?
Le shériff. Oui, Milord.
Buckingham. Eh bien, alors, le jour des morts est le jour de la condamnation de mon corps. (Acte V, sc. I.)

et n'a guère mine de vouloir les repousser : on croit que Richmond est l'amiral de cette flotte; ils restent là à se balancer, n'attendant que Buckingham pour venir les recevoir sur le rivage.

Le roi Richard. — Que quelque alerte ami coure en poste auprès du duc de Norfolk : — toi-même, Ratcliff, ou bien Catesby; où est-il?

Catesby. — Ici, mon bon Seigneur.

Le roi Richard. — Catesby, cours auprès du duc.

Catesby. — J'y cours, Monseigneur, avec toute la diligence possible.

Le roi Richard. — Ratcliff, approche ici; va-t'en en poste à Salisbury : lorsque tu y arriveras.... — (*à Catesby*) stupide, oublieux coquin, pourquoi restes-tu là, et ne te rends-tu pas auprès du duc?

Catesby. — Mon puissant Suzerain, qu'il plaise d'abord à Votre Altesse de me dire ce que je lui transmettrai de la part de Votre Grâce.

Le roi Richard. — Ah! c'est juste, mon bon Catesby; dis-lui de lever immédiatement les plus grandes forces qu'il pourra, et de venir sur-le-champ me rejoindre à Salisbury.

Catesby. — J'y vais. (*Il sort.*)

Ratcliff. — S'il vous plaît, qu'est-ce que je ferai à Salisbury?

Le roi Richard. — Parbleu, que voudrais-tu y faire avant mon arrivée?

Ratcliff. — Votre Altesse me disait que je devais la précéder en toute hâte.

Entre STANLEY.

Le roi Richard. — J'ai changé d'avis. — Stanley, quelles nouvelles apportez-vous?

Stanley. — Aucune, mon Suzerain, qui soit assez bonne pour plaire à votre oreille, ni aucune qui soit assez mauvaise pour que je ne puisse pas la rapporter.

Le roi Richard. — Jour de Dieu, voilà une énigme! ni bonnes ni mauvaises! Quel besoin as-tu de prendre les choses de dix lieues, quand tu peux les dire tout directement? Une fois encore, quelles nouvelles?

Stanley. — Richmond est sur les mers.

Le roi Richard. — Qu'il s'y enfonce, et que de la sorte les mers soient sur lui ! Fuyard au foie blanc! Que fait-il là?

Stanley. — Je ne le sais, puissant Souverain, que par supposition.

Le roi Richard. — Eh bien, qu'est-ce que tu supposes?

Stanley. — Qu'excité par Buckingham, Dorset, et Morton, il vient en Angleterre pour y réclamer la couronne.

Le roi Richard. — Est-ce que le trône est vide? Est-ce que l'épée n'a pas de main qui la tienne? Est-ce que le roi est mort? Est-ce que le royaume est sans maître? Quel autre héritier d'York y a-t-il de vivant, que nous? et qui est roi d'Angleterre, si ce n'est l'héritier du grand York? Alors, dis-moi, que fait-il sur mer?

Stanley. — Si ce n'est pas pour ce que j'ai dit, je ne puis le deviner, mon Suzerain.

Le roi Richard. — Tu ne peux deviner pourquoi le Gallois vient ici, si ce n'est pas pour être votre Suzerain? Tu te révolteras, et tu iras le rejoindre, j'en ai peur.

Stanley. — Non, mon puissant Suzerain; par conséquent, ne vous méfiez pas de moi.

Le roi Richard. — En ce cas, où sont tes forces pour le repousser? où sont tes tenanciers et tes compagnons? Ne sont-ils pas maintenant sur la côte de l'ouest, occupés à faire débarquer en sécurité les rebelles de leurs vaisseaux?

Stanley. — Non, mon bon Seigneur; mes amis sont dans le nord.

Le roi Richard. — Voilà de froids amis pour moi : que font-ils dans le nord, lorsqu'ils devraient servir leur Souverain dans l'ouest?

Stanley. — Ils n'ont pas reçu d'ordres, puissant roi ; s'il plaît à Votre Majesté de m'en donner permission, j'irai rassembler mes amis et je rejoindrai Votre Grâce au lieu et au jour qu'il plaira à Votre Majesté de m'indiquer.

Le roi Richard. — Oui, oui, tu voudrais partir pour aller te joindre à Richmond; mais je ne me fierai pas à toi.

Stanley. — Très-puissant Souverain, vous n'avez aucune raison de tenir mon affection pour douteuse; je n'ai jamais été, et je ne serai jamais déloyal.

Le roi Richard. — Allez donc, et assemblez vos hommes : mais laissez derrière vous votre fils, Georges Stanley : faites en sorte que votre cœur tienne ferme, ou bien l'assurance que votre fils a de garder sa tête est faible.

Stanley. — Agissez avec lui selon que vous me trouverez loyal avec vous. (*Il sort.*)

Entre un messager.

Le messager. — Mon gracieux Souverain, dans le Devonshire, ainsi que j'en suis bien informé par des amis, Sir Edward Courtney, et son frère aîné, le hautain prélat, l'évêque d'Exeter, sont en armes à cette heure avec beaucoup d'autres confédérés.

Entre un second messager.

Second messager. — Mon Suzerain, dans le Kent, les Guildfords sont en armes, et à chaque heure leur force s'accroît des nouveaux alliés qui viennent les rejoindre.

Entre un troisième messager.

Troisième messager. — Monseigneur, l'armée du puissant Buckingham....

Le roi Richard. — Arrière, hiboux! rien que des chants de mort? (*Il le frappe.*) Attrape cela toi, et garde-le, jusqu'à ce que tu m'apportes de meilleures nouvelles.

Troisième messager. — La nouvelle que j'avais à apprendre à Votre Majesté, est que par suite d'une crue subite des eaux et d'un grand déluge, l'armée de Buckingham s'est débandée et disséminée; lui-même, il s'est enfui seul, et il erre, personne ne sait où.

Le roi Richard. — Je te demande pardon : voici ma bourse pour guérir le coup que je t'ai donné. Quelque ami bien avisé a-t-il fait proclamer une récompense pour celui qui arrêterait le traître?

Troisième messager. — Une proclamation de ce genre a été faite, Monseigneur.

Entre un quatrième messager.

Quatrième messager. — Sir Thomas Lovel et

le Lord Marquis de Dorset sont, dit-on, en armes dans le Yorkshire, mon Suzerain. Mais j'apporte à Votre Altesse la consolante nouvelle que la flotte de Bretagne a été dispersée par la tempête. Richmond avait envoyé un bateau, dans le Dorsetshire, pour demander aux gens qui étaient sur la côte, s'ils étaient ou non ses auxiliaires; ils lui répondirent qu'ils venaient de la part de Buckingham pour se joindre à son parti; lui, se défiant d'eux, a levé les voiles et s'en est retourné en Bretagne.

Le roi Richard. — Marchons, marchons, puisque nous sommes sous les armes, sinon pour combattre des ennemis étrangers, au moins pour écraser ces rebelles de l'intérieur.

Rentre CATESBY.

Catesby. — Mon Suzerain, le duc de Buckingham est pris : voici les meilleures nouvelles; une plus mauvaise nouvelle, c'est que le comte de Richmond a débarqué à Milford avec une puissante armée, mais elle a besoin d'être confirmée.

Le roi Richard. — En route pour Salisbury! Pendant que nous sommes ici à parler, une royale bataille peut être gagnée et perdue; que quelqu'un prenne des mesures pour que Buckingham soit conduit à Salisbury, et que les autres marchent avec moi. (*Fanfares. Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Un appartement dans la maison de Lord Stanley.

Entrent STANLEY *et* messire CHRISTOPHE URSWICK.

Stanley. — Messire Christophe, dites ceci à Richmond de ma part : mon fils Georges Stanley, est retenu en otage dans la bauge de ce très-sanguinaire sanglier; si je me révolte, la tête de Georges tombe, et la crainte de ce malheur m'empêche de lui porter ma présente assistance. Ainsi, pars; recommande-moi à ton maître : dis-lui en outre que la reine a donné de tout cœur son consentement pour qu'il épousât sa fille Élisabeth. Mais, dis-moi, où est maintenant le royal Richmond?

Urswick. — A Pembroke, ou à Harford West, dans le pays de Galles.

Stanley. — Quels hommes de renom se groupent autour de lui?

Urswick. — Sir Walter Herbert, un soldat renommé; sir Gilbert Talbot, Sir William Stanley, Oxford, le redouté Pembroke, Sir James Blunt, et Rice ap Thomas, avec une troupe vaillante; ainsi que beaucoup d'autres de grand nom et de grande valeur : ils dirigent leurs forces sur Londres, à moins qu'on ne leur livre bataille en route.

Stanley. — Bon, rends-toi auprès de ton maître; je baise sa main : ma lettre l'informera de mes résolutions. Adieu. (*Ils sortent.*)

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Salisbury. — Une place publique.

Entrent LE SHÉRIFF *et* des gardes, *avec* BUCKINGHAM, *conduit au supplice.*

Buckingham. — Le roi Richard ne me laissera-t-il pas lui parler?

Le shériff. — Non, mon bon Lord; par conséquent ayez patience.

Buckingham. — Hastings, enfants d'Édouard, Grey et Rivers, saint roi Henri, ainsi que ton fils Édouard au beau visage, Vaughan, et vous tous qui êtes tombés par le fait d'une injustice odieusement perverse agissant en secret, si vos âmes moroses et chagrines contemplent l'heure présente à travers les nuages, vengez-vous en vous raillant de ma perte! C'est aujourd'hui le jour des morts, mes amis, n'est-ce pas?

Le shériff. — Oui, Milord.

Buckingham. — Eh bien, alors, le jour des morts est le jour de la condamnation de mon

corps. C'est en ce même jour, qu'au temps du roi Édouard, je souhaitai que la condamnation pût tomber sur moi, lorsque je serais reconnu coupable de déloyauté envers les enfants ou les alliés de sa femme : c'est le jour où je demandai à tomber victime de la déloyauté de celui en qui j'aurais le plus de confiance ; ce jour, ce jour des morts présente à mon âme épouvantée le terme assigné d'avance à mes forfaits. Ce tout-puissant, avec lequel j'ai joué, a détourné sur ma tête ma prière hypocrite, et m'a donné pour tout de bon ce que je demandais par plaisanterie. C'est ainsi qu'il force les épées des scélérats à tourner leurs propres pointes contre les cœurs de leurs maîtres. C'est ainsi que la malédiction de Marguerite tombe de tout son poids sur mon cou : « Lorsque, avait-elle dit, il brisera ton cœur de douleur, rappelle-toi que Marguerite fut une prophétesse. » Allons, Messieurs, conduisez-moi au bloc d'infamie ; l'injustice ne récolte que l'injustice, l'opprobre est le payement de l'opprobre. (*Ils sortent*.)

SCÈNE II.

Une plaine près de Tamworth.

Entrent, avec tambours et drapeaux, RICHMOND, OXFORD, SIR JAMES BLUNT, SIR WALTER HERBERT *et autres, et leurs troupes, en marche.*

Richmond. — Compagnons d'armes et très-affectionnés amis broyés sous le joug de la tyrannie, c'est ainsi que sans obstacle nous avons marché jusqu'au cœur du pays ; et ici nous recevons de notre beau père Stanley quelques lignes pleines de bel espoir et d'encouragement. Le sanglier usurpateur, scélérat et sanguinaire, qui a ravagé vos moissons d'été et vos vignes fertiles, qui fait son auge dans vos entrailles ouvertes et boit votre sang chaud comme de l'eau de vaisselle, cet immonde pourceau est maintenant dans le centre de cette île, près de la ville de Leicester, à ce que nous apprenons. De Tamworth à Leicester il n'y a qu'un jour de marche. Au nom du ciel, allons en avant avec joie, mes courageux amis, pour récolter la moisson de la paix perpétuelle, par cette unique sanglante épreuve de la guerre cruelle !

Oxford. — La conscience de tout homme vaut mille épées pour combattre contre ce sanglant homicide.

Herbert. — Je ne doute pas que ses amis ne se tournent de notre côté.

Blunt. — Il n'a d'autres amis que ceux que lui donne la crainte, et ceux-là, dans son plus pressant péril, s'enfuiront près de nous.

Richmond. — Tout cela est à notre avantage. Ainsi, marchons, au nom du ciel : l'espérance légitime est rapide et vole avec les ailes de l'hirondelle ; l'espérance fait des rois des dieux, et des hommes de basse sorte des rois. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Le champ de Bosworth.

Entrent LE ROI RICHARD *et ses forces*, LE DUC DE NORFOLK, LE COMTE DE SURREY, *et autres.*

Le roi Richard. — Dressons nos tentes ici même, dans ce champ de Bosworth. Milord de Surrey, pourquoi avez-vous l'air si triste ?

Surrey. — Mon cœur est dix fois plus joyeux que mon visage.

Le roi Richard. — Milord de Norfolk !

Norfolk. — Me voici, très-gracieux Suzerain.

Le roi Richard. — Norfolk, nous allons avoir des coups, eh, n'est-ce pas ?

Norfolk. — Nous allons à la fois en donner et en recevoir, mon très-affectionné Seigneur.

Le roi Richard. — Allons, dressez ma tente ! je dormirai ici cette nuit. (*Les soldats dressent la tente du roi.*) Mais où dormirai-je demain ? Bah ! peu importe ! Quelqu'un a-t-il compté le nombre des traîtres ?

Norfolk. — Six ou sept mille hommes composent le plus haut chiffre de leurs forces.

Le roi Richard. — Eh bien, notre armée est trois fois plus forte : en outre, le nom de roi est une tour fortifiée qui manque à la faction adverse. — Dressez ma tente ici ! — Venez, nobles gentilshommes : allons reconnaître les avantages du terrain ; appelez quelques hommes de solide expérience : ne négligeons aucune mesure, ne faisons aucun retard ; car, demain, Milords, sera une chaude journée. (*Ils sortent.*)

Entrent de l'autre côté de la plaine, RICHMOND, SIR WILLIAM BRANDON, OXFORD, *et autres* Lords. *Quelques soldats dressent la tente de* Richmond.

Richmond. — Le soleil fatigué s'est couché

RATCLIFF. Monseigneur!
LE ROI RICHARD. Qui est là?
RATCLIFF. Ratcliff, Monseigneur; c'est moi. Le coq matinal du village a par deux fois envoyé son salut à l'aube.
(Acte V, sc. III.)

dans l'or, et par les traces brillantes de son char enflammé, nous donne présage d'une belle journée pour demain. Sir William Brandon, vous porterez mon étendard. — Placez sous ma tente de l'encre et du papier. Je m'en vais dresser le plan et les dispositions de notre combat, assigner sa charge à chaque chef, et diviser en justes fractions notre petite armée. Milord d'Oxford, — vous, Sir William Brandon, — et vous, Sir Walter Herbert, restez avec moi. Le comte de Pembroke est resté avec son régiment : mon bon capitaine Blunt, portez au comte mes souhaits de bonne nuit, et priez-le de venir sous ma tente à la deuxième heure du matin. Faites encore pour moi une autre chose, mon bon capitaine : où Lord Stanley a-t-il établi ses quartiers, savez-vous?

Blunt. — A moins que je ne me sois beaucoup mépris sur ses couleurs, et je suis bien sûr que je ne l'ai pas fait, son régiment se trouve à un demi-mille au moins, au sud de la puissante armée du roi.

Richmond. — Si cela est possible sans péril, mon aimable Blunt, trouve quelque bon moyen de lui parler, et remets-lui de ma part ce billet très-pressé.

Blunt. — Sur ma vie, Milord, je vais essayer, et maintenant Dieu vous donne un bon repos cette nuit!

Richmond. — Bonne nuit, mon bon capitaine Blunt. Venez, gentilshommes; allons tenir conseil sur nos affaires de demain : entrons dans ma tente; l'air est perçant et froid. (*Ils se retirent sous la tente.*)

Entre sous sa tente LE ROI RICHARD, *avec* NORFOLK, RATCLIFF *et* CATESBY.

Le roi Richard. — Quelle heure est-il?

Catesby. — L'heure du souper, Monseigneur; il est neuf heures.

Le roi Richard. — Je ne souperai pas ce soir. Donnez-moi de l'encre et du papier. Eh bien, ma visière est-elle plus aisée à mettre qu'elle ne l'était, et toutes les pièces de mon armure sont-elles sous ma tente?

Catesby. — Oui, mon Suzerain, et toutes choses sont prêtes.

Le roi Richard. — Mon bon Norfolk, rends-toi à ton poste; fais soigneuse garde, choisis des sentinelles sûres.

Norfolk. — J'y vais, Monseigneur.

Le roi Richard. — Sois levé demain avec l'alouette, gentil Norfolk.

Norfolk. — Je vous le promets, Monseigneur. (*Il sort.*)

Le roi Richard. — Ratcliff!

Ratcliff. — Monseigneur?

Le roi Richard. — Envoie un poursuivant d'armes au régiment de Stanley; ordonne-lui de conduire ici ses forces avant le lever du soleil, s'il ne veut pas que son fils Georges tombe dans la cave obscure de la nuit éternelle. — Remplissez-moi une coupe de vin. — Donnez-moi un sablier. — Qu'on selle le cheval blanc *Surrey*, pour le combat de demain. Prenez soin que les manches de mes lances soient solides et ne soient pas trop pesants. Ratcliff....

Ratcliff. — Monseigneur?

Le roi Richard. — As-tu vu le mélancolique Lord Northumberland?

Ratcliff. — Thomas, comte de Surrey, et lui, environ vers l'heure d'entre chien et loup, parcouraient l'armée de régiment en régiment, en encourageant les soldats.

Le roi Richard. — Bon, je suis satisfait. Donne moi une coupe de vin. Je ne me sens pas cette vivacité d'esprit, ni cette gaieté d'âme qui m'étaient habituelles. — Pose cela ici. — L'encre et le papier sont-ils prêts?

Ratcliff. — Oui, Monseigneur.

Le roi Richard. — Commande à ma garde de veiller soigneusement; laisse-moi. Ratcliff, viens sous ma tente vers le milieu de la nuit, pour m'aider à m'armer. Laisse-moi, dis-je. (*Sortent Ratcliff et Catesby. Le roi Richard se retire sous sa tente.*)

La tente de RICHMOND *s'ouvre et le montre entouré de ses officiers. Entre* STANLEY.

Stanley. — Que la fortune et la victoire s'abattent sur ton heaume!

Richmond. — Que tout le soulagement que peut donner la sombre nuit soit ton lot, mon noble beau-père! Dis-moi, comment se porte notre affectionnée mère?

Stanley. — Je suis chargé de tenir, pour te bénir, la place de ta mère qui prie continuellement pour le bonheur de Richmond. Mais assez là-dessus. Les heures du silence commencent à toucher à leur terme, et les ténèbres éclaircies se dissipent à l'Orient. Bref, — car c'est le conseil d'être brefs que nous donne la situation présente, — prépare ta

bataille pour les premières heures du matin, et remets ta fortune à l'arbitrage des coups sanglants et de la guerre au regard mortel. Moi, aussi adroitement que je pourrai (car je ne puis faire tout ce que je veux), je prendrai les meilleures mesures en ma disposition pour faire défection et pour te venir en aide dans ce douteux choc d'armes : mais je ne dois pas montrer trop d'ardeur pour ton parti ; car si j'étais vu, j'aurais à craindre que ton frère, le tendre Georges, ne fût exécuté sous les yeux de son père. Adieu, le peu de temps que nous avons à nous et les circonstances qui nous menacent coupent court aux formules et aux souhaits de l'affection, et à l'ample échange de ces doux entretiens qu'aimeraient à prolonger des parents si longtemps séparés. O Dieu ! accordez-nous le loisir de nous livrer à ces rites de l'affection ! Une fois encore, adieu : sois vaillant et triomphe.

RICHMOND. — Mes bons Lords, conduisez-le à son régiment. Je vais essayer, malgré mon agitation d'esprit, de faire un somme ; de peur qu'un sommeil de plomb ne me tire en bas ce matin, au moment où je devrais m'envoler sur les ailes de la victoire. Une fois encore, bonne nuit, chers Lords et gentilshommes. (*Sortent les officiers avec Stanley.*) O toi, dont je me considère comme le capitaine, jette sur mes soldats le regard de ta grâce ! mets entre leurs mains les armes écrasantes de ta colère, afin que d'un coup accablant ils puissent broyer les heaumes de nos adversaires usurpateurs ! Fais de nous les ministres de ta vengeance, afin que nous puissions te louer dans ta victoire ! Je remets entre tes mains mon âme inquiète, avant de laisser tomber les rideaux de mes yeux : oh ! défends-moi toujours, soit que je dorme, soit que je veille. (*Il s'endort.*)

LE FANTÔME *du* PRINCE ÉDOUARD, *fils de* HENRI VI, *se lève entre les deux tentes.*

LE FANTÔME, *au roi Richard.* — Que demain je pèse sur ton âme ! Rappelle-toi comment tu m'as assassiné à Tewkesbury, dans le printemps de ma jeunesse : désespère donc et meurs ! — (*A Richmond.*) Sois joyeux, Richmond ; car les âmes outragées des princes assassinés combattent en ta faveur. Richmond, la postérité du roi Henri t'encourage.

LE FANTÔME *du* ROI HENRI VI *se lève.*

LE FANTÔME, *au roi Richard.* — Lorsque j'étais un mortel, mon corps sacré fut par toi criblé de coups meurtriers ; rappelle-toi de la Tour et de moi ; désespère et meurs ! Henri le sixième t'ordonne de désespérer et de mourir ! — (*A Richmond.*) Sois vainqueur, toi qui es vertueux et saint ! Henri qui prophétisa que tu serais roi, t'encourage au sein de ton sommeil : vis et prospère !

LE FANTÔME *de* CLARENCE *se lève.*

LE FANTÔME, *au roi Richard.* — Que je pèse demain sur ton âme ! moi qui fus étouffé sous les malsaines vapeurs du vin ; moi, pauvre Clarence, livré à la mort par tes trames ! Pense à moi demain dans la bataille, et laisse tomber ton épée émoussée : désespère et meurs ! — (*A Richmond.*) C'est pour toi, rejeton de la maison de Lancastre, que prient les héritiers outragés d'York ; que les bons anges protégent ton combat ! Vis et prospère !

LES FANTÔMES *de* RIVERS, *de* GREY *et de* VAUGHAN *se lèvent.*

LE FANTÔME DE RIVERS, *au roi Richard.* — Que demain je pèse sur ton âme, moi, Rivers, qui mourus à Pomfret ! Désespère et meurs !

LE FANTÔME DE GREY, *au roi Richard.* — Pense à Grey, et que ton âme désespère !

LE FANTÔME DE VAUGHAN, *au roi Richard.* — Pense à Vaughan, et dans l'effroi de tes crimes laisse tomber ta lance ! désespère et meurs !

TOUS TROIS ENSEMBLE, *à Richmond.* — Réveille-toi, et songe que le souvenir des crimes commis contre nous vit dans le cœur de Richard et le renversera ! Réveille-toi, et remporte la victoire !

LE FANTÔME *d'*HASTINGS *se lève.*

LE FANTÔME, *au roi Richard.* — Sanguinaire et criminel, réveille-toi avec la pensée du crime et finis tes jours dans une bataille sanglante ! Pense à Lord Hastings : désespère et meurs ! — (*A Richmond.*) Ame paisible et sans remords, réveille-toi, réveille-toi ! Arme-toi, combats, et triomphe pour le bonheur de la belle Angleterre !

LES FANTÔMES DES DEUX PRINCES *se lèvent.*

LES FANTÔMES, *au roi Richard.* — Pense à tes neveux étouffés dans la Tour : puissions-nous être dans ton cœur comme du plomb, Richard, et te faire tomber dans la ruine, la honte et la mort ! Les âmes de tes neveux t'ordonnent de désespérer et de mourir ! — (*A Richmond.*) Sommeille,

Richmond, sommeille dans la paix et réveille-toi dans la joie; que les bons anges te préservent des blessures du sanglier! Vis, et engendre une heureuse race de rois! les malheureux fils d'Édouard t'invitent à prospérer!

LE FANTÔME *de* LA REINE ANNE *se lève.*

LE FANTÔME, *au roi Richard.* — Richard, ta femme, cette malheureuse Anne qui fut ta femme, et qui ne sommeilla jamais tranquillement une heure auprès de toi, remplit maintenant ton sommeil de trouble : demain, dans la bataille, pense à moi et laisse tomber ton épée émoussée : désespère et meurs! — (*A Richmond.*) Mais toi, âme paisible, sommeille d'un sommeil paisible; rêve de succès et d'heureuse victoire ; l'épouse de ton adversaire prie pour toi!

LE FANTÔME *de* BUCKINGHAM *se lève.*

LE FANTÔME, *au roi Richard.* — C'est moi qui le premier t'aidai à prendre la couronne, et je fus le dernier à sentir ta tyrannie. Oh! dans la bataille, songe à Buckingham, et meurs de terreur devant la pensée de tes crimes! Rêve, rêve d'actes sanguinaires et de mort; perds courage et désespère, et rends l'âme en désespérant! — (*A Richmond.*) Je mourus pour avoir espéré en toi, avant de pouvoir te prêter mon aide; mais sois d'un d'un cœur joyeux et ne te laisse pas aller à l'inquiétude : Dieu et les bons anges combattent du côté de Richmond, et Richard va tomber, alors que son orgueil est au faîte! (*Les fantômes s'évanouissent. Le roi Richard s'éveille en sursaut.*)

LE ROI RICHARD. — Donnez-moi un autre cheval! — Pansez mes blessures! — Ayez pitié, Jésus! — Doucement, je rêvais seulement. O lâche conscience, comme tu me tourmentes! — Les flambeaux brûlent bleus. Nous sommes maintenant au plein milieu de la nuit. De froides gouttes de sueurs, arrachées par l'effroi, perlent sur ma chair tremblante. Eh bien! est-ce que j'ai peur de moi? il n'y a personne d'autre ici que moi. Richard aime Richard, et je suis bien là, moi avec moi. Y a-t-il un meurtrier ici? Non, oui; je suis ici : alors fuyons. Fuir de moi-même? et pour quelle grande raison? De peur de me venger. Quoi! me venger de moi sur moi? hélas! je m'aime moi-même. Et pourquoi me venger? pour un peu de bien que je me suis fait à moi-même? Oh non, hélas! je me hais plutôt moi-même pour les actions odieuses commises par moi-même! Je suis un scélérat : cependant, non, je mens, je n'en suis pas un. Sot, parle bien de toi-même : — sot, ne te flatte pas. Ma conscience parle mille langues diverses, et chacune de ses langues me fait un récit différent, et chacun de ces récits me condamne comme un scélérat. Le parjure, le parjure au plus haut degré, le meurtre, le meurtre sous la forme la plus cruelle, tous les crimes différents commis sous toutes les formes, s'entassent devant le tribunal, criant tous : Coupable! coupable! Je dois désespérer : il n'y a pas une créature qui m'aime; et si je meurs, pas une âme n'aura pitié de moi : et pourquoi auraient-ils pitié, puisque moi, je ne trouve en moi-même aucune pitié pour moi-même. Il m'a semblé que les âmes de tous ceux que j'avais assassinés s'approchaient de ma tente, et que chacun lançait sur la tête de Richard la menace de sa vengeance pour demain.

Entre RATCLIFF.

RATCLIFF. — Monseigneur....

LE ROI RICHARD. — Qui est là?

RATCLIFF. — Ratcliff, Monseigneur; c'est moi. Le coq matinal du village a par deux fois envoyé son salut à l'aube; vos amis sont levés et bouclent leurs armures.

LE ROI RICHARD. — O Ratcliff, j'ai rêvé un terrible rêve! Qu'en penses-tu? nos amis se montreront-ils tous fidèles?

RATCLIFF. — Sans aucun doute, Monseigneur.

LE ROI RICHARD. — O Ratcliff, je crains, je crains ...

RATCLIFF. — Voyons, mon bon Seigneur, n'ayez pas peur des ombres.

LE ROI RICHARD. — Par l'apôtre Paul, des ombres, cette nuit, ont jeté plus de terreur dans l'âme de Richard, que ne peuvent lui en faire connaître les corps vivants des dix mille soldats armés en guerre conduits par l'étourdi Richmond. Le jour est encore loin de paraître. Allons, viens avec moi; je vais sous nos tentes jouer le rôle d'écouteur aux portes, pour savoir s'il en est quelqu'un qui ait envie de me faire défection. (*Ils sortent.*)

Entrent OXFORD *et autres dans la tente de* RICHMOND.

LES LORDS. — Bonjour, Richmond!

RICHMOND, *s'éveillant.* — Je vous demande pardon, Milords et vigilants gentilshommes, de vous avoir laissé surprendre ici un dormeur paresseux.

STANLEY. Courageux Richmond, tu t'es dignement comporté. Vois, j'ai enlevé des tempes inanimées de ce sanguinaire misérable, ce royal diadème si longtemps usurpé, pour en orner ton front. Porte-le, possède-le, et rehausse-le.

(Acte V, sc. v.)

Les Lords. — Comment avez-vous sommeillé, Milord?

Richmond. — Depuis votre départ, Milords, j'ai goûté le plus doux sommeil, j'ai fait les rêves de plus heureux augure qui aient jamais traversé une tête assoupie. Il me semblait que les âmes de ceux dont Richard assassina les corps, s'approchaient de ma tente et criaient victoire. Je vous l'assure, mon cœur se sent tout en train au souvenir d'un si beau rêve. Le matin est-il bien avancé, Lords?

Les Lords. — Il est sur le coup de quatre heures.

Richmond. — Eh bien, alors, il est temps de nous armer et de donner les ordres. (*Il s'avance vers ses troupes.*) Affectionnés compatriotes, le temps qui nous presse et nous éperonne me défend d'en dire plus que je ne vous en ai déjà dit : cependant, tenez ceci en mémoire : Dieu et notre bonne cause combattent de notre côté; les prières des saints pieux et des âmes outragées s'élèvent devant nous comme de hauts remparts; Richard excepté, ceux que nous allons combattre aimeraient que la victoire fût à nous plutôt qu'à celui qu'ils suivent. En effet, quel est celui qu'ils suivent? C'est vraiment un tyran sanguinaire et un homicide, gentilshommes; c'est un homme élevé par le sang, affermi par le sang; un homme qui se créa des instruments pour acquérir ce qu'il possède, et qui massacra ceux qui lui avaient servi d'instruments; un diamant faux et de bas prix rendu précieux par la monture du trône d'Angleterre, dans lequel il est assis illégitimement; un homme, enfin, qui a toujours été l'ennemi de Dieu. Si donc, vous combattez contre l'ennemi de Dieu, Dieu, dans sa justice, vous protégera comme ses soldats; si vous répandez vos sueurs pour renverser un tyran, vous sommeillerez en paix, une fois le tyran tué; si vous combattez contre les ennemis de votre pays, la grasse prospérité de votre pays vous payera le salaire de vos peines; si vous combattez pour sauvegarder vos femmes, vos femmes souhaiteront aux vainqueurs la bienvenue à leurs foyers; si vous affranchissez vos enfants de l'épée, les enfants de vos enfants vous en récompenseront dans votre vieillesse. Ainsi donc, au nom de Dieu et de tous les droits que j'ai nommés, avancez vos étendards et tirez vos épées d'un cœur joyeux. Pour ce qui est de moi, la seule rançon que je payerai pour mon entreprise hardie sera mon froid cadavre étendu sur la froide surface de la terre; mais si je réussis, le moindre de vous aura sa part de mon succès. Résonnez, tambours et trompettes, crânement et joyeusement! Dieu et saint Georges! Richmond et victoire! (*Ils sortent.*)

Rentrent de l'autre côté LE ROI RICHARD *et ses troupes*, RATCLIFF, *et des gens de la suite.*

Leroi Richard. — Que disait Northumberland touchant Richmond?

Ratcliff. — Qu'il n'avait jamais été élevé dans les armes.

Le roi Richard. — Il disait la vérité ; et qu'a dit Surrey, alors?

Ratcliff. — Il a souri et a répondu, « tant mieux pour nos projets. »

Le roi Richard. — Il était dans le vrai ; c'est l'exacte vérité, ma foi. (*L'horloge sonne.*) Comptez l'heure. — Donnez-moi un calendrier. — Qui a vu le soleil aujourd'hui?

Ratcliff. — Ce n'est pas moi, Monseigneur.

Le roi Richard. — En ce cas il dédaigne de briller, car d'après le calendrier, il aurait dû embellir l'orient depuis une heure. Ce sera un jour ténébreux pour quelqu'un. Ratcliff!

Ratcliff. — Monseigneur?

Le roi Richard. — On ne verra pas le soleil d'aujourd'hui; le ciel abaisse sur notre armée un front nuageux et courroucé. Que je voudrais que ces larmes de rosée fussent séchées! Il ne brillera pas d'aujourd'hui! Eh bien, en quoi cela me fait-il plus qu'à Richmond? Est-ce que le même ciel qui me regarde avec courroux ne le regarde pas avec tristesse?

Entre NORFOLK.

Norfolk. — Aux armes, aux armes, Monseigneur : l'ennemi nous brave dans la plaine.

Le roi Richard. — Allons, alerte, alerte; — caparaçonnez mon cheval; — appelez Lord Stanley, ordonnez-lui de faire avancer ses troupes : — je vais conduire mes soldats en avant dans la plaine, et voici comment ma bataille sera ordonnée. Mon avant-garde, composée également de cavalerie et d'infanterie, se déploiera tout entière en longueur; nos archers seront placés au centre : John, duc de Norfolk, et Thomas, comte de Surrey, auront le commandement de cette infanterie et de cette cavalerie. Eux ainsi placés, nous les suivrons avec le principal corps d'armée dont la force sera appuyée sur ses ailes par notre meilleure cavalerie. Espérons dans ces mesures, et que saint Georges nous assiste! Qu'en penses-tu, Norfolk?

NORFOLK. — Ce sont d'excellentes mesures, belliqueux Suzerain. Voici ce que j'ai trouvé sous ma tente ce matin. (*Il lui remet un papier.*)

LE ROI RICHARD, *lisant.* — « Jockey de Norfolk, ne sois pas trop hardi, car Dickon ton maître est acheté et vendu. » C'est une chose imaginée par l'ennemi. — Allons, gentilshommes, que chacun soit à son poste : ne permettons pas à des rêves babillards d'effrayer nos âmes; la conscience n'est qu'un mot dont se servent les lâches, et qui fut inventée à l'origine pour tenir les forts en respect; que nos bras puissants soient notre conscience, que nos épées soient notre loi. Marchons, engageons courageusement le combat, et jetons-nous hardiment dans la mêlée ; allons ensemble, sinon au ciel, au moins en enfer, la main dans la main. Que vous dirai-je de plus que ce que je vous ai déjà dit? Rappelez-vous quels sont les gens avec lesquels vous avez à lutter; — une troupe de vagabonds, de gredins, de fugitifs, l'écume de la Bretagne, vils paysans laquais, que leur contrée, pleine jusqu'à la gorge, vomit au dehors pour chercher des aventures désespérées et trouver une destruction certaine. Vous dormiez en repos, ils viennent vous porter l'inquiétude; vous avez des terres et le bonheur de posséder de belles femmes, ils veulent rogner les unes, augmenter les autres. Et qui les conduit, sinon un chétif garçon longtemps entretenu en Bretagne aux frais de notre mère, un blanc-bec qui n'a jamais dans sa vie senti même le froid de la neige au-dessus de ses souliers? Faisons repasser la mer à coups de fouet à ces aventuriers; chassons d'ici ces déguenillés outrecuidants de France, ces mendiants affamés qui sont fatigués de leur vie, et qui se seraient pendus de misère, les pauvres rats, s'ils n'avaient pas mis leur espérance dans ce fol exploit. Si nous devons être vaincus, que ce soit par des hommes, et non pas par ces bâtards de Bretagne, que dans leur propre pays nos pères ont battus, nargués et rossés, et que de tradition ils ont fait héritiers de la honte. Quoi! ces hommes jouiraient de nos terres? coucheraient avec nos femmes? enlèveraient nos filles? (*Bruit de tambour dans le lointain.*) Écoutez! j'entends leurs tambours. Au combat, gentilshommes d'Angleterre! au combat, hardis *yeomen!* Tirez, archers, tirez vos flèches à la tête! éperonnez dur vos chevaux fougueux, et chevauchez dans le sang! épouvantez le ciel par les éclats de vos lances brisées!

Entre UN MESSAGER.

LE ROI RICHARD. — Que dit Lord Stanley? Va-t-il faire avancer ses troupes?

LE MESSAGER. — Monseigneur, il refuse de venir.

LE ROI RICHARD. — A bas la tête de son fils Georges!

NORFOLK. — Milord, l'ennemi a passé le marais : que Georges Stanley meure après la bataille.

LE ROI RICHARD. — Je sens dans ma poitrine mille cœurs puissants : faites avancer nos étendards! tombons sur nos ennemis! que notre ancien cri de combat, le beau saint Georges, nous inspire une ardeur de dragons enflammés! Sus à eux! la victoire s'abat sur nos heaumes.

SCÈNE IV.

Une autre partie du champ de bataille.

Alarmes; combats. Entre NORFOLK *avec ses troupes;* CATESBY *vient à lui.*

CATESBY. — A la rescousse, Milord de Norfolk! à la rescousse! à la rescousse! Le roi accomplit plus de merveilles qu'il n'appartient à un homme, et se jette hardiment au-devant de tout péril; son cheval est tué, et il combat à pied, cherchant Richmond jusque dans les dents de la mort. A la rescousse, noble Lord, ou la journée est perdue!

Alarme. Entre LE ROI RICHARD.

LE ROI RICHARD. — Un cheval! un cheval! mon royaume pour un cheval!

CATESBY. — Retirez-vous, Monseigneur, je vous trouverai un cheval.

LE ROI RICHARD. — Esclave, j'ai joué ma vie sur le hasard, je courrai la chance des dés! Je pense qu'il y a six Richmond sur le champ de bataille; j'ai tué cinq individus aujourd'hui les prenant pour lui. Un cheval! un cheval! mon royaume pour un cheval! (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Une autre partie du champ de bataille.

Alarmes. Entrent de côtés opposés LE ROI RICHARD *et* RICHMOND; *ils engagent le combat et sortent en combattant. Retraite et fanfares. Puis rentrent* RICHMOND, STANLEY *portant la couronne, et divers autres* LORDS *avec des troupes.*

RICHMOND. — Dieu et vos armes soient loués,

victorieux amis; la journée est à nous, le chien sanguinaire est mort!

STANLEY. — Courageux Richmond, tu t'es dignement comporté. Vois, j'ai enlevé des tempes inanimées de ce sanguinaire misérable, ce royal diadème si longtemps usurpé, pour en orner ton front. Porte-le, possède-le, et rehausse-le.

RICHMOND. — Grand Dieu du ciel, prononcez *Amen* sur tout cela! Mais dites-moi, le jeune Georges Stanley est-il vivant?

STANLEY. — Il est vivant, Monseigneur, et en sûreté dans la ville de Leicester, où, si cela vous plaît, nous pouvons maintenant nous retirer.

RICHMOND. — Quels sont les hommes de nom qui ont été tués des deux côtés?

STANLEY. — John, duc de Norfolk, Walter Lord Ferrers, Sir Robert Brakenbury, et Sir William Brandon.

RICHMOND. — Qu'on fasse enterrer leurs corps comme il convient à leurs naissances. Proclamez le pardon pour tous les soldats en fuite qui reviendront nous faire leur soumission; et puis, ainsi que nous en avons fait le serment, nous unirons la rose blanche et la rose rouge. Puisse le ciel, qui si longtemps a regardé leur haine avec courroux, sourire à cette heureuse union! Où est le traître qui m'entendant ne voudrait pas dire, *Amen?* L'Angleterre a été longtemps folle et s'est mutilée elle-même : le frère aveuglément a répandu le sang du frère, le père dans l'accès de sa fureur a massacré son propre fils, le fils pressé par la contrainte a été le meurtrier de son père, divisés qu'ils étaient entre eux par les divisions cruelles qui divisaient York et Lancastre. Oh! qu'aujourd'hui Richmond et Élisabeth, héritiers légitimes des deux maisons royales, s'unissent par le consentement béni de Dieu, et que leurs héritiers (si telle est ta volonté, mon Dieu!) enrichissent les temps à venir d'une paix au doux visage, d'une souriante abondance, et de beaux jours prospères! Gracieux Seigneur, émousse l'épée des traîtres qui voudraient ramener ces jours sanglants, et faire pleurer à la pauvre Angleterre des fleuves de sang! Ne permets pas de vivre pour jouir de la prospérité nouvelle de ce pays, à ceux qui voudraient par la trahison blesser la paix de ce beau royaume! Maintenant les blessures civiles ont cessé de saigner, la paix ressuscite, et que Dieu dise *Amen* pour qu'elle puisse longtemps vivre en ce pays! (*Ils sortent.*)

LE ROI
HENRI VIII

PERSONNAGES DU DRAME.

LE ROI HENRI VIII.
Le cardinal WOLSEY.
Le cardinal CAMPEIUS.
CAPUCIUS, ambassadeur de l'empereur Charles-Quint.
CRANMER, archevêque de Canterbury.
Le duc de NORFOLK.
Le duc de BUCKINGHAM.
Le duc de SUFFOLK.
Le comte de SURREY.
Le LORD CHAMBELLAN.
Le LORD CHANCELIER.
GARDINER, secrétaire du Roi, par la suite évêque de Winchester.
L'évêque de LINCOLN.
LORD ABERGAVENNY.
LORD SANDS.
SIR HENRI GUILDFORD.
SIR THOMAS LOVELL.
SIR ANTHONY DENNY.
SIR NICHOLAS VAUX.
Secrétaires de Wolsey.
CROMWELL, serviteur de Wolsey, par la suite secrétaire du roi.

GRIFFITH, maître des cérémonies de la reine Catherine.
Un gentilhomme de la maison du roi.
Un gentilhomme de la maison de la reine.
Trois Messieurs.
Le docteur BUTTS, médecin du Roi.
Le roi d'armes.
L'intendant du duc de Buckingham.
BRANDON.
Un sergent d'armes.
Le concierge de la chambre du Conseil.
Un portier et son valet.
Un page de Gardiner.
Un crieur.

LA REINE CATHERINE, femme du roi Henri, par la suite divorcée.
ANNE BOLEYN, sa dame d'honneur, par la suite reine.
Une vieille dame, amie d'Anne Boleyn.
PATIENCE, femme de chambre de la reine Catherine.

Divers Lords et Ladies, figurant dans les mascarades; Femmes de la suite de la reine; Esprits qui apparaissent à la reine; Greffiers, Officiers, Gardes et *autres comparses*.

Scène. — Londres et Westminster; une fois à Kimbolton.

LE

ROI HENRI VIII.

PROLOGUE.

Je ne viens plus pour vous faire rire; ce sont des choses de physionomie grave et sérieuse, tristes, élevées, pathétiques, pleines de grandeur et de douleur, ce sont de nobles scènes aptes à solliciter les yeux aux pleurs, que nous vous présentons aujourd'hui. Les spectateurs capables de compassion peuvent, s'ils en sentent l'envie, laisser ici tomber une larme; le sujet le mérite. Ceux qui donnent leur argent dans l'espoir de voir des choses qu'ils puissent croire, pourront trouver ici la vérité. Quant à ceux qui viennent pour voir seulement une scène ou deux, et accorder là-dessus que la pièce peut passer, je m'engage à leur en donner abondamment pour leur shilling dans l'espace de deux courtes heures, s'ils veulent être tranquilles et de bon vouloir. Il n'y aura de trompés que ceux qui viennent pour écouter une pièce gaie et équivoque, un cliquetis de boucliers, ou pour voir un compère en longue robe bariolée, galonnée de jaune : car sachez, aimables auditeurs, qu'associer la réalité que nous avons choisie avec des scènes de bouffonnerie et de combat, serait d'abord manquer à notre propre conception et à l'intention arrêtée que nous avons de représenter seulement des choses vraies, et ensuite nous retirer la sympathie de tout homme intelligent. Ainsi donc, au nom de la bienveillance, au nom de la réputation que vous avez acquise d'être le premier et le meilleur auditoire de la ville, soyez aussi sérieux que nous le désirons : pensez que vous voyez les personnages même de notre noble histoire, tels qu'ils furent de leur vivant; pensez que vous les voyez puissants, et suivis de la foule énorme et bouillante d'empressement de milliers d'amis; puis, considérez comme, en un instant, cette grandeur rejoint l'infortune! Après cela si vous avez le cœur d'être gais, je dirai qu'un homme est capable de pleurer le jour de son mariage.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Londres. — Une antichambre dans le palais.

Entrent d'un côté LE DUC DE NORFOLK; *de l'autre* LE DUC DE BUCKINGHAM *et* LE LORD ABERGAVENNY.

BUCKINGHAM. — Bonjour et heureuse rencontre. Comment vous êtes-vous porté depuis que nous nous sommes vus en France pour la dernière fois?

NORFOLK. — Je remercie Votre Grâce, en bonne santé, et en admiration sans cesse renaissante de ce que j'ai vu en France.

BUCKINGHAM. — Une malencontreuse indisposition me retenait prisonnier dans ma chambre, lorsque ces soleils de gloire, ces deux lumières d'entre les hommes, se sont rencontrés dans la vallée d'Ardres.

NORFOLK. — Entre Guynes et Ardres : j'étais alors présent, je les vis se saluer à cheval; je les vis, lorsqu'ils eurent mis pied à terre, s'étreindre dans leurs embrassements si étroitement qu'on aurait dit qu'ils ne faisaient qu'un ; s'ils n'avaient fait qu'un, en effet, où sont les quatre monarques qui pris ensemble auraient pu représenter le poids d'un tel roi?

BUCKINGHAM. — Pendant tout le temps, je fus prisonnier dans ma chambre.

NORFOLK. — Alors vous avez perdu le spectacle de la gloire terrestre : les hommes pouvaient dire que jusqu'alors la pompe avait vécu à l'état de célibat, mais qu'elle s'était mariée ce jour-là à quelqu'un de supérieur à elle-même. Chaque jour nouveau surpassait le jour précédent, jusqu'à ce que le dernier vint dominer toutes les merveilles précédentes. Aujourd'hui les Français, tout clinquant et tout or, comme des Dieux païens, éclipsaient les Anglais, et le lendemain ces derniers transformaient la Grande-Bretagne en une Inde : chacun des hommes qui était présent, brillait comme une mine. Leurs petits nains de pages étaient tout dorés, comme des chérubins ; les Dames, elles aussi, qui n'étaient pas habituées à travailler, suaient presque de porter les richesses qui les recouvraient, si bien que l'incarnat qui résultait de leur fatigue leur faisait comme un fard : aujourd'hui cette mascarade était déclarée incomparable, et la soirée suivante la faisait paraître chose tout à fait sotte et pauvre. Chacun des deux rois, tous deux égaux en éclat, était tantôt le plus, tantôt le moins splendide, selon qu'il était ou n'était pas présent; celui qu'on voyait, était celui qui attirait la louange; et lorsqu'ils étaient tous deux présents, les spectateurs disaient qu'ils n'en voyaient qu'un; et personne n'aurait osé décider quel était le supérieur. Lorsque ces soleils, car c'est ainsi qu'on les nommait, eurent par leurs hérauts provoqué aux armes les nobles courages, ceux-là accomplirent des exploits au-dessus de toute imagination; si bien que les anciennes histoires fabuleuses devinrent tellement probables, qu'elles gagnèrent crédit au point de faire croire aux exploits de Bevis.

BUCKINGHAM. — Oh! vous allez loin.

NORFOLK. — Aussi vrai que je tiens à la considération et que j'aime à décorer l'honneur de probité, le meilleur narrateur ferait perdre à chacun de ses épisodes quelque chose de cette vie que la réalité du spectacle pouvait seule exprimer. Tout était royal; rien ne détruisait l'harmonie de ce spectacle; l'ordre mettait chaque chose en relief, et chaque office remplissait sa fonction dans toute sa plénitude.

BUCKINGHAM. — Quel était l'ordonnateur? je veux dire, qui avait mis ensemble le corps et les membres de cette grande fête, selon votre supposition?

NORFOLK. — Quelqu'un certes qui ne paraît pas novice dans de telles affaires.

BUCKINGHAM. — Qui ça, je vous prie, Milord?

NORFOLK. — Tout cela fut ordonné par l'excellente sagacité du très-révérend cardinal d'York.

BUCKINGHAM. — Le diable l'emporte! il faut qu'il fourre ses doigts ambitieux dans le plat de tout le monde. Qu'avait-il à faire dans ces vanités

WOLSEY. C'est l'intendant du duc de Buckingham, eh? où est son interrogatoire?
PREMIER SECRÉTAIRE. Le voici, s'il vous plaît. (Acte I, sc. I.)

d'hommes de guerre? Je m'étonne qu'une telle boule de graisse ait pouvoir d'absorber les rayons du bienfaisant soleil dans la masse de sa personne, et de l'enlever à la terre.

NORFOLK. — Assurément, Milord, il y a en lui une étoffe qui le rend capable de telles choses; car il n'est pas appuyé sur l'ancienneté de la race, dont la tradition d'honneur trace leur route aux successeurs; il n'a pas été appelé pour de hauts services rendus à la couronne; il n'est pas allié non plus à des auxiliaires éminents; mais comme l'araignée, tirant sa toile de sa propre substance, il nous fait voir que c'est par la force de son propre mérite qu'il ouvre son chemin; il tient du ciel le don qui lui a conquis la première place après le roi.

ABERGAVENNY. — Je ne puis dire ce que le ciel lui a donné, — je laisse à des yeux plus graves que les miens à le découvrir, — mais je puis voir son orgueil qui perce à travers toutes les parties de son individu : d'où l'a-t-il pris? si ce n'est pas de l'enfer, le diable est un avare, ou bien c'est qu'ayant tout donné déjà, il recommence dans la personne du cardinal un nouvel enfer.

BUCKINGHAM. — Pourquoi diable, dans ce voyage de France, a-t-il pris sur lui, sans consulter le roi, de désigner les personnes qui devaient accompagner le souverain? Il a dressé la liste de tous les gentilshommes chargés de cet office, gentilshommes auxquels pour la plupart il avait l'intention d'imposer une aussi lourde charge qu'un petit honneur; et il faut que sa lettre fasse marcher celui à qui elle est adressée, sans ordres aucuns de l'honorable conseil.

ABERGAVENNY. — Je connais plusieurs de mes parents, trois au moins, qui pour cette affaire ont tellement ébréché leurs fortunes qu'ils ne retrouveront jamais leur première opulence.

BUCKINGHAM. — Oh, il en est beaucoup qui se sont cassé les reins en mettant sur leurs dos des manoirs entiers pour ce grand voyage. Et qu'a produit cette vanité, sinon à engager des négociations qui ont de bien pauvres conséquences.

NORFOLK. — Je le dis avec regret, la paix entre nous et les Français ne vaut pas le prix auquel elle a été conclue.

BUCKINGHAM. — Il ne fut pas un homme qui n'eût une heure d'inspiration après l'horrible tempête qui suivit, pas un homme qui de lui-même, sans avoir besoin de consulter, n'émît la prophétie que cette tempête, en déchirant la robe de cette paix, présageait que la paix elle-même serait soudainement rompue.

NORFOLK. — Ce qui commence déjà à se réaliser; car la France a violé le traité et a mis sous séquestre les marchandises de nos négociants à Bordeaux.

ABERGAVENNY. — Est-ce pour cela que l'ambassadeur n'obtient pas audience?

NORFOLK. — Oui, parbleu, c'est pour cela.

ABERGAVENNY. — Un beau titre de paix, et acheté à un taux par trop élevé!

BUCKINGHAM. — Eh bien, toute cette affaire est l'œuvre de notre révérend cardinal.

NORFOLK. — Plaise à Votre Grâce, la cour a remarqué l'antipathie particulière qui existe entre vous et le cardinal. Je vous conseille (et ce conseil sort d'un cœur qui vous souhaite abondamment honneur et sécurité) de penser à la puissance du cardinal quand vous penserez à sa malice, et de faire en outre attention qu'il trouvera dans sa puissance un ministre propre à exécuter tout ce que demandera sa vigoureuse haine. Vous connaissez sa nature, vous savez qu'il est vindicatif, et moi je sais que son épée a un tranchant aigu: elle est longue, et on peut dire qu'elle atteint loin; et là où elle n'atteint pas, il la lance Serrez mes conseils sous clef dans votre cœur, vous vous en trouverez bien. Tenez, voici venir le rocher que je vous avertis d'éviter.

Entrent LE CARDINAL WOLSEY, *la bourse portée devant lui, quelques-uns de* SES GARDES, *et* DEUX SECRÉTAIRES *avec des papiers.* LE CARDINAL *en passant fixe son œil sur* BUCKINGHAM, *et celui-ci lui rend son regard, tous deux avec une expression d'entier dédain.*

WOLSEY. — Et l'intendant du duc de Buckingham, eh? où est son interrogatoire?

PREMIER SECRÉTAIRE. — Le voici, s'il vous plaît.

WOLSEY. — Est-il prêt en personne?

PREMIER SECRÉTAIRE. — Oui, plaise à Votre Grâce.

WOLSEY. — Bon, nous en saurons davantage en ce cas, et Buckingham abaissera ce regard altier. (*Sortent Wolsey et sa suite.*)

BUCKINGHAM. — Ce chien de boucher a la bouche venimeuse, et moi je n'ai pas le pouvoir de le museler; par conséquent il vaut mieux ne pas le réveiller dans son sommeil. Le bouquin d'un mendiant l'emporte sur le sang d'un noble.

NORFOLK. — Comment, est-ce que vous êtes échauffé? Implorez de Dieu un peu de froideur: c'est le seul remède que réclame votre indisposition.

BUCKINGHAM. — J'ai lu dans ses regards un projet contre moi; son œil m'a méprisé comme l'objet dont il a horreur: en cet instant, il me joue quelque tour; il s'est rendu auprès du roi; je vais le rejoindre et le défier.

NORFOLK. — Arrêtez, Milord, et permettez à votre raison de discuter avec votre colère l'action que vous allez faire: pour escalader des collines escarpées, il faut d'abord marcher à petits pas: la colère est pareille à un cheval d'une fougue extrême, qui, lorsqu'on lui laisse pleine liberté, se fatigue par sa propre ardeur. Il n'est pas un homme en Angleterre qui pût me conseiller aussi bien que vous; soyez donc pour vous-même ce que vous seriez pour votre ami.

BUCKINGHAM. — J'irai trouver le roi, et j'abattrai avec la parole d'un homme d'honneur l'insolence de ce garçon d'Ipswich, ou bien je proclamerai qu'il n'y a plus de différence entre les personnes.

NORFOLK. — Laissez-vous conseiller; ne chauffez pas si fortement une fournaise pour votre ennemi qu'elle vous brûle vous-même: nous pouvons dépasser, par une rapidité violente, l'objet après lequel nous courons, et le perdre en le dépassant. Ne savez-vous pas que le feu qui fait monter le liquide jusqu'à le faire déborder, le répand au moment où il semble l'augmenter? Laissez-vous conseiller: je vous dis encore qu'il n'est pas d'âme en Angleterre plus capable de vous diriger que vous-même, si vous voulez éteindre, ou seulement modérer, le feu de la passion avec la séve de la raison.

BUCKINGHAM. — Milord, je vous suis reconnais-

sant, et je me conduirai d'après votre recommandation : mais j'ai la preuve, je sais de source aussi claire que sont claires les fontaines en juillet, alors que nous distinguons chaque grain de sable, que ce garçon orgueilleux comme les monts, — et si je le nomme ainsi, ce n'est pas par fiel, mais par sincère indignation, — est corrompu et traître.

NORFOLK. — Ne dites pas traître.

BUCKINGHAM. — Je le dirai au roi, et je soutiendrai mon affirmation aussi ferme qu'un roc. Écoutez bien. Ce pieux renard, ou bien ce loup, ou tous les deux, — car il est aussi vorace qu'il est subtil, et aussi porté au mal que puissant pour l'accomplir, sa nature et sa charge faisant réciproquement échange d'infection, — a suggéré au roi notre maître, à cette seule fin d'étaler sa pompe en France aussi bien qu'en Angleterre, sous le prétexte de ce dernier coûteux traité, cette entrevue dans laquelle se sont engloutis tant de trésors et qui s'est brisée comme un verre quand on veut le rincer.

NORFOLK. — En vérité, c'est ce qui est arrivé.

BUCKINGHAM. — Je vous en prie, Monsieur, donnez-moi la permission de continuer. Ce rusé cardinal a rédigé les articles du traité comme il lui a plu, et ils ont été ratifiés, dès qu'il a crié : *que cela soit*, quoique ce fût aussi utile que de donner une béquille à un mort : mais notre comte cardinal a fait cela, et cela est bien, car c'est le digne Wolsey, l'homme qui ne se trompe jamais, qui a fait cela. Maintenant, voici ce qui en résulte (conséquences que je regarde comme une manière de progéniture de la vieille dame trahison) : Charles, l'empereur, sous prétexte de voir la reine sa tante (car c'était là le prétexte qu'il a mis en avant, mais son but était de chuchoter avec Wolsey), est venu ici nous faire visite : il craignait que l'entrevue entre France et Angleterre, par suite du bon accord qui devait en résulter, ne lui portât quelque préjudice; car cette alliance laissait entrevoir des dangers qui le menaçaient : il s'est donc entretenu en particulier avec le cardinal, et autant que je puis le supposer, — et j'ai bonne raison de le supposer, car j'en suis sûr, — l'empereur a payé avant de promettre, en sorte que sa requête lui a été accordée avant d'être exposée; mais lorsque la route a été ainsi ouverte par un pavage d'or, l'empereur a émis le désir qu'il modifiât la conduite du roi, et qu'il rompît la paix dont nous venons de parler. Il faut donc que le roi sache — et il le saura bientôt par moi — que le cardinal vend et achète son honneur comme il lui plaît et pour son propre avantage à lui, le cardinal.

NORFOLK. — Je suis chagrin d'apprendre cela sur son compte, et je souhaiterais qu'il fût tant soit peu mal jugé en cette affaire.

BUCKINGHAM. — Non, pas d'une syllabe; je le peins sous la forme même sous laquelle il devra paraître pour se justifier.

Entre BRANDON; UN SERGENT D'ARMES *le précède avec deux ou trois hommes de la* GARDE.

BRANDON. — A votre office, sergent; faites votre devoir.

LE SERGENT D'ARMES. — Au nom de notre très-puissant Souverain, le roi, je vous arrête comme coupable de haute trahison, Milord, duc de Buckingham, et comte de Hereford, de Stafford et de Northampton.

BUCKINGHAM. — Eh bien, Milord, le filet est tombé sur moi! je périrai sous les stratagèmes et les machinations.

BRANDON. — Je suis chagriné de vous voir privé de votre liberté, et d'être employé en cette affaire-ci; c'est le bon plaisir de Son Altesse que vous soyez conduit à la Tour.

BUCKINGHAM. — Il ne me servirait à rien de plaider mon innocence, car je suis teint de telle façon, que mes parties les plus blanches paraissent noires. La volonté du ciel soit faite en cela comme en toutes choses! J'obéis. Milord Abergavenny, portez-vous bien!

BRANDON. — Non, il devra vous tenir compagnie. (*A Abergavenny.*) C'est la volonté du roi que vous soyez conduit à la Tour, jusqu'à ce que vous connaissiez ses décisions ultérieures.

ABERGAVENNY. — Je dis comme disait le duc, que la volonté du ciel soit faite, et que le bon plaisir du roi soit par moi obéi!

BRANDON. — Voici un ordre du roi pour arrêter Lord Montacute, et les personnes du confesseur du duc, John de la Car, et de son chancelier, un certain Gilbert Peck....

BUCKINGHAM. — Bon, bon; voilà les membres du complot; — il n'y en a pas d'autres, j'espère?

BRANDON. — Un moine des Chartreux.

BUCKINGHAM. — Oh! Nicolas Hopkins?

BRANDON. — Lui-même.

BUCKINGHAM. — Mon intendant est traître; le tout-puissant Cardinal lui a montré de l'or : ma vie est déjà mesurée. Je suis l'ombre du pauvre

Buckingham, et la forme de cette ombre allonge en cet instant son nuage pour obscurcir mon brillant soleil. Milord, adieu. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Londres. — La chambre du Conseil.

Fanfares de cors. — *Entrent* LE ROI HENRI, LE CARDINAL WOLSEY, LES LORDS DU CONSEIL, SIR THOMAS LOVELL, *des* OFFICIERS *et des* GENS *de la suite.* LE ROI *entre en s'appuyant sur l'épaule du* CARDINAL.

LE ROI HENRI. — Ma vie elle-même, et ce qu'elle a de plus cher, vous remercient pour cette grande vigilance; j'étais sous le coup d'une conspiration prête à éclater, et je vous remercie de l'avoir étouffée. Qu'on appelle devant nous ce Monsieur appartenant à Buckingham; je veux l'entendre en personne justifier ses aveux, et il fera de point en point un nouveau récit des trahisons de son maître.

LE ROI *s'assied sur son trône.* LES LORDS DU CONSEIL *prennent leurs sièges respectifs.* LE CARDINAL *se place à droite aux pieds du* ROI.

On entend au dehors des cris de « Place à la Reine! » *Entre* LA REINE CATHERINE, *introduite par les ducs* DE NORFOLK *et* DE SUFFOLK : *elle s'agenouille.* LE ROI *se lève de son trône, la fait lever, l'embrasse, et la place à côté de lui.*

LA REINE CATHERINE. — Non, nous devons rester plus longtemps agenouillée; je suis une solliciteuse.

LE ROI HENRI. — Levez-vous et prenez place auprès de nous : il est inutile de nous énoncer la moitié de votre requête, puisque vous avez la moitié de notre pouvoir ; l'autre moitié vous est accordée avant de la demander : énoncez votre désir et qu'il soit satisfait.

LA REINE CATHERINE. — Merci à Votre Majesté. Ma pétition a pour objet de vous inviter à vous aimer vous-même, en sorte que cet amour vous aide à ne pas négliger l'honneur de votre personne et la dignité de vos fonctions.

LE ROI HENRI. — Continuez, ma reine.

LA REINE CATHERINE. — Je suis sollicitée par des gens qui ne sont point en nombre médiocre, et qui sont de bonne condition ceux-là, de vous informer que vos sujets sont en proie à de cruelles souffrances : on leur a envoyé des commissions qui ont altéré le cœur de leur fidélité, et bien que ce soit contre vous, mon bon Lord cardinal, que tombent le plus amèrement les reproches, comme étant l'auteur de ces exactions, cependant le roi, notre maître (dont le ciel protége l'honneur de toute souillure!), n'échappe pas à la vivacité irrévérencieuse de leur langage, langage qui dépasse les frontières de la loyauté, et qui apparaît presque comme celui de la rébellion ouverte.

NORFOLK. — Il n'apparaît pas *presque*, il est tout à fait le langage de la rébellion; car dès que ces taxes eurent été imposées, tous les drapiers, ne pouvant occuper plus longtemps leurs hommes, ont congédié les fileurs, les cardeurs, les fouleurs, les tisseurs, lesquels, incapables d'un autre métier, poussés par la faim et le défaut d'autres ressources, fous de colère et affrontant en face leur situation, se sont tous soulevés, et le désespoir combat dans leurs rangs.

LE ROI HENRI. — *Des taxes!* pourquoi? et lesquelles? Milord Cardinal, vous qui êtes blâmé avec nous pour ces taxes, en avez-vous connaissance?

WOLSEY. — Avec votre bon plaisir, Sire, je n'en ai connaissance que pour une partie, celle qui regarde l'État; je ne suis que le premier en ligne sur ce chemin, où d'autres marchent avec moi.

LA REINE CATHERINE. — Non, Milord, vous n'en savez pas plus que les autres; mais c'est vous qui ordonnez les choses qui sont connues de tout le monde, choses qui ne sont rien moins que salutaires pour ceux qui voudraient bien ne pas les connaître et qui sont forcés de faire connaissance avec elles. Ces exactions, dont mon Souverain désire être informé, sont odieuses à entendre, et le dos qui les porte doit succomber sous le fardeau. On dit qu'elles ont été imaginées par vous; si cela n'est pas, vous êtes en butte vraiment à de trop durs reproches.

LE ROI HENRI. — Encore *exactions!* Quelle en est la nature? de quel genre est cette exaction, dites-nous-le?

LA REINE CATHERINE. — Je suis beaucoup trop audacieuse en éprouvant ainsi votre patience; mais je suis enhardie par le pardon que vous m'avez promis. Les griefs des sujets viennent de commissions qui leur demandent sans retard la

La reine Catherine. Non, nous devons rester plus longtemps agenouillée; je suis une solliciteuse.

Le roi Henri. Levez-vous et prenez place auprès de nous. (Acte I, sc. II.)

sixième partie de leur revenu; on donne pour prétexte de cette taxe vos guerres de France : voilà ce qui enhardit leurs langues. Leurs bouches crachent leurs respects, et dans leurs cœurs refroidis, la fidélité se gèle : au lieu de prières, ils usent maintenant des malédictions, et il est arrivé que leur docile obéissance est devenue une esclave aux ordres de leur irritation. Je voudrais que Votre Altesse donnât à cet état de choses une prompte considération, car il n'y a pas d'affaire plus pressante.

Le roi Henri. — Par ma vie, c'est contre notre plaisir.

Wolsey. — Pour ce qui est de moi, je ne suis dans cette affaire que pour ma seule voix, et elle n'est sortie de mes lèvres qu'après et avec approbation des juges les plus éclairés. Si je suis mal représenté par les bouches d'ignorants qui ne connaissent ni mes facultés, ni ma personne, et qui néanmoins se font les chroniqueurs de mes actes, permettez-moi de dire que c'est la destinée de mes fonctions, que ce sont les épines sur lesquelles la vertu doit marcher. Nous ne devons pas reculer devant nos actions nécessaires, dans la crainte d'avoir à nous mesurer avec des censeurs méchants, lesquels, comme des poissons de proie, suivent toujours les vaisseaux nouvellement appareillés, mais n'obtiennent d'autre bénéfice que leur vaine attente. Ce que nous faisons de mieux nous est souvent refusé comme nôtre, par des esprits malades et quelquefois faibles; et, le plus souvent, ce que nous faisons de pire, étant capable d'être saisi par des intelligences plus grossières, est acclamé comme notre meilleur acte. Si nous devions rester immobiles, de crainte que nos mouvements ne soient raillés ou censurés, il nous faudrait prendre racine là où nous sommes assis, ou siéger comme de simples statues d'hommes d'état.

Le roi Henri. — Les choses qui sont bien faites et avec prudence, sont au-dessus de la crainte ; les choses qui sont faites sans précédent, sont toujours à craindre dans leurs résultats. Aviez-vous un précédent pour cette commission? Aucun, je le crois. Nous ne pouvons pas priver nos sujets de nos lois pour les faire dépendre de notre simple volonté. Le sixième du revenu! c'est une terrible contribution. Nous prenons de chaque arbre, l'écorce, les branches et une partie du bois; nous avons beau lui laisser la racine, l'air boira la séve de l'arbre ainsi mutilé. Envoyez à chacun des comtés où cette commission a été contestée des lettres de notre part, contenant un libre pardon pour tous ceux qui ont nié la légitimité de cette mesure : je vous en prie, faites-y attention; je remets la chose à vos soins.

Wolsey, *à son secrétaire*. — Un mot. Écrivez à chaque comté des lettres de grâce et de pardon du roi. Les communes irritées pensent mal de moi; répandez le bruit que c'est par notre intercession qu'ont été obtenus cette révocation et ce pardon : je vous donnerai tout à l'heure de plus amples instructions pour cette affaire. (*Sort le secrétaire.*)

Entre l'intendant de BUCKINGHAM.

La reine Catherine. — Je suis fâchée que le duc de Buckingham ait encouru votre déplaisir.

Le roi Henri. — Beaucoup en sont affligés. Le gentilhomme est instruit, et c'est un très-rare orateur; personne n'est plus obligé que lui envers la nature, et son éducation est telle qu'il peut éclairer et instruire de grands maîtres, sans chercher de secours ailleurs qu'en lui-même. Voyez, cependant : lorsque ces si nobles avantages viennent à mal tourner par suite de la corruption de l'âme, ils se présentent sous des formes vicieuses mille fois plus hideuses qu'ils ne furent jamais beaux. Cet homme si accompli, qu'on rangeait parmi les merveilles, cet homme que nous écoutions parler avec un tel ravissement, que lorsqu'il avait parlé une heure, nous pensions que cette heure était une minute, — cet homme, Madame, a transformé en habitudes monstrueuses les grâces qui étaient siennes autrefois, si bien qu'il est maintenant aussi noir que s'il avait été teint de suie en enfer. Restez ici auprès de nous; vous entendrez de la bouche de cet homme (c'était son homme de confiance) des choses à rendre triste tout homme d'honneur. Ordonnez-lui de répéter les intrigues dont il a déjà fait le récit, intrigues que nous ne saurions assez ressentir, que nous ne saurions assez entendre.

Wolsey. — Avancez, et rapportez courageusement, tout ce que, comme un sujet vigilant, vous avez recueilli sur le compte du duc de Buckingham.

Le roi Henri. — Parlez en toute liberté.

L'intendant. — En premier lieu, c'était chez lui une habitude qui revenait chaque jour comme une maladie, de dire en conversation, que si le roi mourait sans postérité, il s'arrangerait pour

que le sceptre lui revînt : ces paroles, je les lui ai entendu dire à son gendre, Lord Abergavenny, devant lequel il a juré avec menaces de se venger du cardinal.

Wolsey. — Qu'il plaise à Votre Altesse de remarquer ses dangereux sentiments sur ce point. Parce que ses désirs ne sont pas satisfaits, c'est à Votre Altesse que son ressentiment s'en prend surtout, et il va par-dessus votre tête, atteindre vos amis.

La reine Catherine. — Mon savant Lord cardinal, interprétez les choses avec charité.

Le roi Henri. — Continue : sur quels fondements faisait-il reposer ses titres à la couronne dans le cas où nous mourrions sans postérité? Lui as-tu jamais entendu dire quelque chose sur ce point?

L'intendant. — Il avait été conduit à cette pensée par une vaine prophétie de Nicolas Hopkins.

Le roi Henri. — Quel était cet Hopkins?

L'intendant. — Sire, un moine chartreux, son confesseur, qui le nourrissait à chaque minute de rêves de souveraineté.

Le roi Henri. — Comment sais-tu cela?

L'intendant. — Peu de temps avant le départ de Votre Altesse pour la France, le duc étant à la Rose dans la paroisse de Saint-Laurent Poultney, me demanda ce qui se disait parmi les habitants de Londres, touchant le voyage de France : je lui répondis qu'on craignait que les Français ne se montrassent perfides, pour le malheur du roi. Sur cela, le duc me répliqua que cette crainte existait en effet, et qu'il redoutait que cela ne prouvât la vérité de certaines paroles, exprimées par un saint moine : « souvent, me dit-il, il m'a envoyé demander permission d'entretenir, à une heure dont on conviendrait, mon chapelain, John de la Car, pour lui révéler des choses de quelque importance, et après que mon chapelain eut juré solennellement sous le sceau de la confession de ne révéler à d'autre personne vivante que moi ce qu'il avait appris, voici ce qui me fut transmis avec la grave assurance d'un homme sûr de son fait : « Dites au duc que ni le roi, ni les héritiers du roi ne prospéreront : invitez-le à s'assurer l'affection de l'opinion : le duc gouvernera l'Angleterre. »

La reine Catherine. — Si je vous connais bien, vous étiez l'intendant du duc, et vous avez perdu votre charge sur la plainte des tenanciers; prenez bien garde de ne pas accuser par rancune une noble personne et de damner ainsi votre âme qui est de substance plus noble encore! je vous le dis, prenez garde; oui, je vous y engage cordialement.

Le roi Henri. — Ne l'interrompez pas. Continue.

L'intendant. — Sur mon âme, je ne dirai que la vérité. Je répondis au duc, mon maître, que le moine pouvait être trompé par les illusions du diable, et qu'il était dangereux pour lui, le duc, de ruminer de telles pensées avec une insistance d'où finirait par sortir quelque projet qu'il croirait possible et qu'il voudrait alors exécuter ; il me répondit : « Bah ! il ne peut m'en arriver aucun mal; » et il ajouta en outre que si le roi était mort dans sa dernière maladie, les têtes du cardinal et de Sir Thomas Lovell seraient tombées.

Le roi Henri. — Ah vraiment! il est aussi rancunier que cela? Ah! ah! il y a de la malice dans cet homme. Ne peux-tu pas en dire plus long?

L'intendant. — Je le puis, mon Suzerain.

Le roi Henri. — Poursuis.

L'intendant. — Étant à Greenwich, après que Votre Altesse eut blâmé le duc à propos de Sir William Blomer....

Le roi Henri. — Je me rappelle de ce jour-là; Blomer était engagé à mon service et le duc le retint au sien. Mais continue; que s'ensuivit-il?

L'intendant. — « Si, me dit-il, j'avais été mis à la Tour pour cette affaire, comme j'ai cru que j'allais y être mis, j'aurais exécuté ce que mon père médita d'exécuter contre l'usurpateur Richard : lorsque ce dernier était à Salisbury, mon père lui fit demander d'être admis en sa présence, et si sa demande lui avait été accordée, au moment où il aurait fait semblant de lui rendre ses devoirs, il lui aurait enfoncé son poignard dans le corps. »

Le roi Henri. — Quel traître gigantesque!

Wolsey. — Eh bien, Madame, Son Altesse peut-elle vivre en liberté, si cet homme vit hors de prison?

La reine Catherine. — Dieu porte remède à tout cela!

Le roi Henri. — Tu as encore quelque chose à dire? qu'est-ce que c'est?

L'intendant. — Après qu'il eut parlé du duc son père et du poignard, il ouvrit les bras, et une main sur son poignard, l'autre étendue

sur sa poitrine, levant les yeux au ciel, il lâcha un terrible serment dont le sens était que s'il était maltraité, il dépasserait son père, autant qu'un acte exécuté dépasse un acte irrésolu.

Le roi Henri. — Désormais son projet de nous enfoncer son poignard dans le corps a pris fin. Il est accusé, qu'on lui fasse immédiatement son procès; si la loi peut lui faire grâce, qu'il l'obtienne; sinon, qu'il n'en attende aucune de nous : il est traître de la tête aux pieds, depuis le moment où il se lève jusqu'à celui où il se couche! (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Londres. — Un appartement dans le palais.

Entrent LE LORD CHAMBELLAN *et* LORD SANDS.

Le Lord Chambellan. — Est-il possible que les modes de France fassent faire par leurs sortilèges de telles extravagances aux gens?

Sands. — Les modes nouvelles peuvent être aussi ridicules que possible, aussi indignes de l'homme que possible, elles n'en seront pas moins suivies.

Le Lord Chambellan. — Autant que je puisse voir, tout le profit que nos Anglais ont retiré de ce dernier voyage, consiste dans une grimace ou deux; mais ce sont de bien belles grimaces; lorsqu'ils les font, vous jureriez sans sourciller que leurs nez ont été conseillers de Pépin ou de Clotaire, tant ils les portent avec majesté.

Sands. — Ils ont tous de nouvelles jambes, et des jambes boiteuses : celui qui ne les aurait jamais vus marcher auparavant, jurerait que les éparvins et le tremblement des jarrets sévissent parmi eux.

Le Lord Chambellan. — Mordieu! Milord, leurs habits sont taillés sur un patron si païen, qu'il faut qu'ils aient usé leur patron chrétien.

Entre SIR THOMAS LOVELL.

Le Lord Chambellan. — Eh bien, comment allez-vous? quelles nouvelles, Sir Thomas Lovell?

Lovell. — Ma foi, Monseigneur, je n'en connais d'autre que la nouvelle proclamation qui est affichée sur la porte de la cour.

Le Lord Chambellan. — De quoi parle-t-elle?

Lovell. — De réformer nos galants cosmopolites qui remplissent la cour de querelles, de bavardages et de tailleurs.

Le Lord Chambellan. — J'en suis heureux; je prierais volontiers nos *Messieurs* de vouloir bien croire qu'un courtisan anglais peut être avisé, et n'avoir pourtant jamais vu le Louvre.

Lovell. — Il leur est enjoint (car tels sont les termes de l'ordonnance) ou bien de laisser ces restes de plumets de fou qu'ils ont pris en France, avec toutes sortes d'autres honorables absurdités, telles que les combats et les feux d'artifice, — inventions étrangères par lesquelles ils insultent des gens qui valent mieux qu'eux, — d'abjurer absolument la religion qu'ils ont dans le jeu de paume, les grands bas, les culottes courtes et bouffantes et autres modes de voyageurs, et de se présenter comme d'honnêtes gens, ou bien de retourner dans la compagnie de leurs anciens camarades de divertissements; là, ils pourront, je pense, *cum privilegio*, brûler le dernier bout de leur sottise et se faire moquer d'eux.

Sands. — Il est temps de leur donner médecine, leurs maladies sont devenues si contagieuses!

Le Lord Chambellan. — Comme nos Dames vont ressentir la perte de ces jolies frivolités!

Lovell. — Oui, parbleu, il y aura vraiment des regrets, Milords : les rusés drôles avaient inventé des moyens infaillibles pour conquérir les Dames; une chanson et un violon de France sont sans pareils.

Sands. — Le diable les conduise au son du violon! je suis heureux qu'ils partent, car à coup sûr, il n'y a pas espoir de les convertir : maintenant, un honnête Lord campagnard, tel que moi, depuis longtemps exclu de la scène, pourra entonner sa chanson et se faire écouter une heure, et par notre Dame, chanter en mesure, encore.

Le Lord Chambellan. — Bien dit, Lord Sands; votre dent d'étalon n'est pas encore tombée.

Sands. — Non, Milord, et elle ne tombera pas tant qu'il me restera un chicot.

Le Lord Chambellan. — Où alliez-vous, Sir Thomas?

Lovell. — Chez le cardinal : Votre Seigneurie est aussi un de ses hôtes?

Le Lord Chambellan. — Oh, c'est vrai; cette nuit, il donne un souper, un grand souper, à une nombreuse réunion de Lords et de Ladies; là se trouvera la fleur du royaume, je vous l'assure.

Sir Henri Guildford. Mesdames, un salut général de Sa Grâce vous souhaite à toutes la bienvenue.
(Acte I, sc. iv.)

Lovell. — Cet ecclésiastique porte vraiment en lui une âme généreuse; sa main est aussi fertile que la terre qui nous nourrit; ses rosées tombent en tous lieux.

Le Lord Chambellan. — Incontestablement il est noble; celui qui a parlé autrement de lui, avait vraiment une bouche de calomniateur.

Sands. — Il peut faire ce qu'il fait, Milord, il est fourni pour cela; l'économie serait en lui chose pire que l'hérésie: les hommes de sa position devraient toujours être très-généreux; ils sont placés là pour donner l'exemple.

Le Lord Chambellan. — C'est vrai, c'est pour cela qu'ils sont placés; mais aujourd'hui, il n'en est pas qui donnent moins que les grands. Ma barque m'attend; Votre Seigneurie viendra avec moi. Venez, mon bon Sir Thomas, sinon nous allons être en retard, ce que je ne voudrais pas, car on a parlé de me faire ce soir commissaire de la fête avec Sir Henri Guildford.

Sands. — Je suis aux ordres de Votre Seigneurie. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

La chambre de la présence à York-Place.

Hautbois. Une petite table sous un dais pour LE CARDINAL; *une grande table pour les convives. Entrent d'un côté* ANNE BOLEYN *et divers Lords, Ladies et gentilshommes; de l'autre,* SIR HENRI GUILDFORD.

Guildford. — Mesdames, un salut général de Sa Grâce vous souhaite à toutes la bienvenue: il consacre cette nuit aux aimables plaisirs et à vos personnes; il espère que nulle de vous, dans ce

noble essaim, n'apporte avec elle un souci; il voudrait que toutes, vous fussiez aussi joyeuses que la bonne compagnie, le bon vin, et la bonne réception, peuvent rendre joyeuses d'honnêtes personnes.

Entrent LE LORD CHAMBELLAN, LORD SANDS, *et* SIR THOMAS LOVELL.

GUILDFORD. — Oh, Milord, vous êtes en retard: pour moi, la seule pensée de cette belle réunion m'a mis des ailes aux épaules.

LE LORD CHAMBELLAN. — Vous êtes jeune, Sir Harry Guildford.

SANDS. — Sir Thomas Lovell, si le cardinal avait seulement la moitié de mes pensées laïques, quelques-unes de ces Dames trouveraient avant de se reposer une surprise de banquet qui leur plairait mieux que tout le reste : sur ma vie, c'est une charmante réunion de belles personnes.

LOVELL. — Oh pourquoi Votre Seigneurie n'est-elle pas le confesseur d'une ou de deux de ces Dames!

SANDS. — Je voudrais l'être; elles trouveraient auprès de moi des pénitences aisées à supporter.

LOVELL. — Aisées, comment cela?

SANDS. — Aussi aisées que pourrait le permettre un lit de plumes.

LE LORD CHAMBELLAN. — Charmantes Dames, vous plairait-il de vous asseoir? Sir Harry, donnez les places de ce côté-ci; je me charge de celui-là: Sa Grâce va venir. — Voyons, nous ne devons pas geler; deux Dames à côté l'une de l'autre font une froide température : Milord Sands, vous êtes homme à les tenir éveillées; je vous en prie, asseyez-vous entre ces dames.

SANDS. — Sur ma foi, je remercie Votre Seigneurie. Avec votre permission, charmantes Dames. (*Il s'assied entre Anne Boleyn et une autre dame.*) S'il m'arrive de parler sur un ton tant soit peu déluré, pardonnez-moi; je tiens cela de mon père.

ANNE BOLEYN. — Est-ce qu'il était fou, Monsieur?

SANDS. — Oh très-fou, extrêmement fou, surtout en amour· mais il n'aurait mordu personne; juste comme je le fais maintenant, il vous aurait donné vingt baisers sans reprendre haleine. (*Il l'embrasse.*)

LE LORD CHAMBELLAN. — Bien dit, Milord. — Ah, maintenant vous voilà tous bien placés. — Messieurs, ce sera votre faute, si ces belles Dames s'en vont la mine mécontente.

SANDS. — Pour ce qui est de moi, comptez que j'ai un petit remède pour prévenir ce fâcheux accident.

Hautbois. Entre LE CARDINAL WOLSEY *avec sa suite. Il s'assied sous le dais.*

WOLSEY. — Vous êtes les bienvenus, mes aimables hôtes : celle de ces nobles Dames, ou celui de ces Messieurs qui n'est pas d'humeur joyeuse, ne m'est pas une personne amie. Pour vous confirmer ma bienvenue, je bois à votre santé à tous. (*Il boit.*)

SANDS. — Votre Grâce est fort noble; qu'on me donne une coupe de taille à contenir mes remercîments et qu'on m'épargne la peine de trop parler.

WOLSEY. — Milord Sands, je vous suis très-obligé : amusez vos voisines. Mesdames, vous n'êtes pas gaies; — Messieurs, à qui en est la faute?

SANDS. — Il faut d'abord que le vin rouge circule dans leurs belles joues, Milord; alors nous allons les voir parler à nous empêcher de placer un mot.

ANNE. — Vous êtes un joueur de bonne humeur, Milord Sands.

SANDS. — Oui, si je trouve à faire ma partie. Je bois à votre grâce de femme, et je vous prie de me faire raison, Madame, car c'est pour une telle chose...

ANNE BOLEYN. — Que vous ne pouvez pas me la montrer.

SANDS. — Quand je disais à Votre Grâce qu'elles ne tarderaient pas à parler. (*Tambours et trompettes. Détonations d'armes à feu à l'extérieur.*)

WOLSEY. — Qu'est-ce qu'il y a?

LE LORD CHAMBELLAN. — Que quelques-uns de vous aillent un peu voir dehors ce qui se passe. (*Sort un valet.*)

WOLSEY. — Qu'est-ce que ces fanfares guerrières, et quel est leur but? Allons, Mesdames, ne craignez rien : vous êtes protégées par toutes les lois de la guerre.

Rentre LE VALET.

LE LORD CHAMBELLAN. — Eh bien, qu'est-ce? qu'y a-t-il?

LE VALET. — Une noble troupe d'étrangers, — c'est ce dont ils ont l'air, — ont quitté leur bar-

que et viennent de descendre à terre; et ils se rendent ici, comme puissants ambassadeurs de princes étrangers.

WOLSEY. — Mon bon Lord Chambellan, allez leur souhaiter la bienvenue; vous pouvez parler le français; et je vous en prie, recevez-les noblement et conduisez-les en notre présence, où ce paradis plein de beautés brillera à leurs yeux de tout son éclat. — Que quelques-uns d'entre vous l'accompagnent. (*Sort le Lord Chambellan, avec une suite. Tous se lèvent et on emporte les tables.*) Voilà que notre banquet est interrompu, mais nous réparerons cela. Bonne digestion à vous tous, et une fois encore je verse sur vous une pluie de bienvenues. Soyez tous les bienvenus!

Hautbois. Entrent LE ROI ET AUTRES, *en habits de bergers, conduits par* LE LORD CHAMBELLAN. *Ils passent directement devant le* CARDINAL, *et le saluent gracieusement.*

WOLSEY. — Une noble compagnie! Quel est leur bon plaisir?

LE LORD CHAMBELLAN. — Comme ils ne parlent pas anglais, ils nous ont prié de dire à Votre Grâce, que la rumeur leur ayant parlé de la si noble et si belle assemblée qui est ici réunie ce soir, ils n'ont pu faire autrement, par suite du grand respect qu'ils ont pour la beauté, que de laisser leurs troupeaux; ils sollicitent la permission de contempler ces dames, et sous votre aimable direction de passer avec elles une heure de bon temps.

WOLSEY. — Dites-leur, Milord Chambellan, qu'ils ont fait à ma pauvre maison un honneur pour lequel je leur rends mille remercîments, et que je les prie de prendre leurs plaisirs.

Les gentilshommes choisissent les Dames pour la danse. LE ROI *choisit* ANNE BOLEYN.

LE ROI HENRI. — C'est la plus belle main que j'aie jamais touchée! O beauté, jusqu'à ce jour je ne t'avais jamais connue. (*Musique. Danse.*)

WOLSEY. — Milord!

LE LORD CHAMBELLAN. — Votre Grâce?

WOLSEY. — Je vous prie, dites-leur de ma part, qu'il doit y en avoir parmi eux un dont la personne est plus digne de ce siége que moi-même; si je connaissais celui-là, je serais prêt à lui céder ce siége en lui présentant toutes mes affections et tous mes devoirs.

LE LORD CHAMBELLAN. — Je vais le leur dire, Milord. (*Il chuchote avec les masques, puis revient.*)

WOLSEY. — Que disent-ils?

LE LORD CHAMBELLAN. — Ils confessent tous qu'il en est un pareil à celui dont vous parlez; ils voudraient que Votre Grâce le découvrît, et alors il prendra ce siége.

WOLSEY. — Voyons, alors. (*Il descend de son siége.*) Avec votre indulgente permission, Messieurs; — voilà celui que mon choix désigne comme roi.

LE ROI HENRI, *se démasquant.* — Vous l'avez découvert, cardinal. Vous tenez ici une belle assemblée; vous faites bien les choses, Milord. Vous êtes ecclésiastique; sans cela, je vous dirais, cardinal, que je vous jugerais méchamment.

WOLSEY. — Je suis joyeux que Votre Grâce soit devenue de si plaisante humeur.

LE ROI HENRI. — Milord Chambellan, avance ici, je t'en prie. Quelle est cette belle dame qui est là?

LE LORD CHAMBELLAN. — Plaise à Votre Grâce, c'est la fille de Sir Thomas Boleyn, le vicomte de Rochford, une des Dames de Son Altesse la reine.

LE ROI HENRI. — Par le ciel, c'est une créature délicieuse. — Mon cher cœur, j'ai été bien impoli en vous quittant sans vous embrasser. — Une santé, Messieurs! allons, à la ronde.

WOLSEY. — Sir Thomas Lovell, le banquet est-il prêt dans la chambre privée?

LOVELL. — Oui, Milord.

WOLSEY. — Votre Grâce s'est un peu échauffée en dansant, je le crains.

LE ROI HENRI. — Beaucoup trop, je le crains.

WOLSEY. — Dans l'appartement voisin, il y a un air plus frais, Monseigneur.

LE ROI HENRI. — Que chacun de vous conduise sa Dame. Mon aimable compagne, je ne dois pas vous quitter encore. Allons, soyons gais: mon bon Lord cardinal, j'ai une demi-douzaine de santés à porter à ces belles Dames, et un tour de danse à faire avec elles, puis nous rêverons à qui est le plus favorisé. Allons, que la musique donne le signal. (*Fanfares de trompettes. Ils sortent.*)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Londres. — Une rue.

Entrent, en se rencontrant, DEUX MESSIEURS.

PREMIER MONSIEUR. — Où allez-vous si vite?

SECOND MONSIEUR. — Oh! Dieu vous garde! J'allais de ce pas à l'hôtel de ville pour apprendre ce qui va advenir du grand duc de Buckingham.

PREMIER MONSIEUR. — Je vais vous épargner cette peine, Monsieur. Tout est fini, sauf la cérémonie de reconduire le prisonnier.

SECOND MONSIEUR. — Vous étiez là?

PREMIER MONSIEUR. — Oui vraiment, j'y étais.

SECOND MONSIEUR. — Dites-moi, je vous prie, ce qui est arrivé.

PREMIER MONSIEUR. — Vous pouvez le deviner aisément.

SECOND MONSIEUR. — A-t-il été reconnu coupable?

PREMIER MONSIEUR. — Oui, vraiment, il l'est, et condamné en conséquence.

SECOND MONSIEUR. — Je suis fâché de cela.

PREMIER MONSIEUR. — Bien d'autres le sont.

SECOND MONSIEUR. — Mais, je vous en prie, comment cela s'est-il passé?

PREMIER MONSIEUR. — Je vais vous le dire. Le puissant duc est venu à la barre, et là il a plaidé sa non culpabilité en face de l'accusation, et a produit des arguments très-solides, afin de se mettre à l'abri de la loi. L'avocat du roi, au contraire, a insisté sur les interrogatoires, les preuves, les confessions des divers témoins que le duc a désiré voir interroger *vivâ voce*, en face. Là-dessus, ont comparu contre lui son intendant, Sir Gilbert Peck son chancelier, et John Car son confesseur, avec ce moine diabolique, Hopkins, qui a fait tout le mal.

SECOND MONSIEUR. — Celui qui le nourrissait de ces prophéties?

PREMIER MONSIEUR. — Lui-même. Tous l'ont fortement accusé; il a bien fait tous ses efforts pour se débarrasser de leurs témoignages, mais cela ne lui a pas été possible; sur cette évidence, ses pairs l'ont déclaré coupable de haute trahison. Il a parlé beaucoup, et avec talent, pour sauver sa vie; mais tout ce qu'il disait était écouté avec compassion, ou aussi vite oublié que prononcé.

SECOND MONSIEUR. — Après tout cela, comment s'est-il comporté?

PREMIER MONSIEUR. — Lorsqu'il a été ramené devant la barre pour entendre son glas, c'est-à-dire entendre prononcer son jugement, il a été saisi d'une telle angoisse, qu'il suait extrêmement, et il prononça quelques mots en colère, mal et rapidement; mais il est bientôt revenu à lui-même, et pendant tout le reste du temps il s'est modéré et a montré une très-noble patience.

SECOND MONSIEUR. — Je ne pense pas qu'il craigne la mort.

PREMIER MONSIEUR. — A coup sûr, il ne la craint pas; il ne fut jamais si pusillanime que cela, mais il peut bien un peu gémir sur la cause de sa mort.

SECOND MONSIEUR. — Certainement, le cardinal est au fond de tout cela.

PREMIER MONSIEUR. — C'est probable, selon toutes conjectures; d'abord il y a la révocation de Kildare, qui était député du roi en Irlande; une fois destitué, le comte de Surrey a été envoyé en toute hâte en Irlande, de peur qu'il n'assistât son père.

SECOND MONSIEUR. — Ce tour de politique a été d'une malice profonde.

PREMIER MONSIEUR. — A son retour, il n'est pas douteux qu'il ne veuille le rendre. On a remarqué comme un fait général, que dès que le roi favorise quelqu'un, le cardinal trouve immédiatement un emploi à ce quelqu'un, et cela à bonne distance de la cour.

SECOND MONSIEUR. — Tous les gens des communes le haïssent à mort, et, sur ma conscience, le souhaitent à dix pieds sous terre : ils aiment le duc et en raffolent autant qu'ils haïssent le cardinal; ils l'appellent le généreux Buckingham, le miroir de toute courtoisie.

PREMIER MONSIEUR. — Restez ici, Monsieur, et voyez le noble infortuné dont vous parlez.

Le roi Henri. Une santé, Messieurs! Allons, à la ronde.

(Acte I, sc. IV.)

Entre BUCKINGHAM, *revenant de son procès, précédé par des huissiers à verges; la hache est tournée vers lui du côté du tranchant; des hallebardiers à chacun de ses côtés : avec lui entrent* SIR THOMAS LOVELL, SIR NICHOLAS VAUX, SIR WILLIAM SANDS, *avec des gens du commun peuple.*

Second monsieur. — Approchons-nous et contemplons-le.

Buckingham. — O vous tous, bonnes gens, vous qui êtes venus jusqu'ici par compassion pour moi, écoutez mes paroles, puis retournez-vous-en chez vous et oubliez-moi. J'ai reçu aujourd'hui le jugement d'un traître, et c'est sous ce nom que je dois mourir; cependant le ciel m'en soit témoin, si je suis déloyal, que ma conscience, si j'en ai une, m'entraîne dans la damnation au moment même où la hache tombera! Je n'ai point de colère contre la loi à cause de ma mort; elle n'a prononcé que justice, étant données les charges alléguées; seulement je souhaiterais que ceux qui ont cherché ma mort fussent plus chrétiens : mais qu'ils soient ce qu'ils voudront, je leur pardonne de tout cœur. Cependant qu'ils prennent garde à ne pas se glorifier dans le mal, et à ne pas élever leur fortune criminelle sur les tombes des hommes puissants; car alors mon sang innocent pourrait crier contre eux. Je n'espère plus vivre jamais dans ce monde, et je ne solliciterai pas, quoique le roi ait pouvoir d'accorder plus de pardons que je n'aurais pu oser commettre de fautes. Et vous, rares amis qui m'aimiez et qui êtes assez hardis pour pleurer sur Buckingham, vous ses nobles amis et ses compagnons, vous quitter est pour lui bien amer, et cela seulement est la mort; venez avec moi comme de bons anges assister à ma fin, et lorsque l'acier tombant sur moi accomplira le long divorce qui doit me séparer de vous, unissez vos prières en une douce vapeur de sacrifice et enlevez mon âme au ciel. Conduisez-moi, au nom de Dieu.

Lovell. — Je supplie Votre Grâce, par charité, si jamais votre cœur a caché quelque animosité contre moi, de me pardonner à cette heure franchement.

Buckingham. — Sir Thomas Lovell, je vous pardonne aussi franchement que je voudrais être pardonné : je pardonne à tout le monde. Quel que soit le nombre des offenses commises contre moi, il ne peut être assez grand pour que je ne puisse me mettre en paix avec elles : nul noir ressentiment ne s'inscrira sur mon tombeau. Recommandez-moi à Sa Grâce : s'il parle de Buckingham, dites-lui que vous l'avez rencontré à demi dans le ciel déjà. Mes vœux et mes prières sont encore au roi, et tant que mon âme ne m'aura pas abandonné, elle criera bénédiction sur lui : puisse-t-il vivre plus longtemps que je n'ai de temps pour compter le nombre des années que je lui souhaite! Puisse son gouvernement être toujours aimé et dirigé vers le bien de ses sujets, et lorsque la vieillesse le conduira à sa fin, que la vertu et lui remplissent un même monument!

Lovell. — Je dois conduire Votre Grâce au bord du fleuve; puis je remettrai ma charge à Sir Nicholas Vaux, qui doit vous mener à votre fin.

Vaux. — Préparez tout ici, voici le duc qui vient : tenez la barque prête et décorée de tout l'appareil qui convient à la grandeur de sa personne.

Buckingham. — Oh, Sir Nicholas, ne vous inquiétez pas de cela; ma condition n'est maintenant pour moi qu'une dérision. Lorsque je vins ici, j'étais Lord grand connétable et duc de Buckingham; maintenant, je ne suis que le pauvre Édouard Bohun : cependant je suis plus riche que mes vils accusateurs qui ne surent jamais ce que signifiait la vérité; je la scelle maintenant de mon sang, et ce sang les fera gémir un jour. Mon noble père, Henri de Buckingham, qui le premier leva la tête contre l'usurpateur Richard, dans sa détresse ayant cherché asile auprès de son serviteur Bannister, fut trahi par ce misérable et périt sans jugement : la paix de Dieu soit avec lui! Henri le Septième, succédant à la couronne, fut touché d'une pitié sincère pour le malheur de mon père; alors, comme un très-royal prince, il me rétablit dans mes honneurs, et le relevant de ses ruines, fit noble encore une fois mon nom. Aujourd'hui, son fils, Henri le Huitième, d'un seul coup m'a enlevé pour jamais du monde moi et tout ce qui me rendait heureux; vie, honneur, nom et tout. J'ai eu mon jugement, et il faut que je le dise noblement rendu, ce qui me fait un peu plus heureux que mon infortuné père; cependant nos mauvaises fortunes ont eu cela de commun, que tous deux nous sommes tombés par nos serviteurs, par les hommes que nous aimions le plus; domesticité bien dénaturée et bien infidèle! Le ciel a un but en toutes choses : cependant vous qui m'écoutez, recevez ceci comme

certain de la bouche d'un mourant; lorsque vous serez prodigue de votre affection et de vos confidences, tâchez de les bien placer, car lorsque ceux que vous faites vos amis et à qui vous donnez vos cœurs, aperçoivent le moindre ébranlement dans votre fortune, ils se retirent de vous comme l'eau et vous ne les retrouvez jamais que là où ils ont le pouvoir de vous noyer. O vous tous, bonnes gens, priez pour moi! Il faut maintenant que je vous quitte; la dernière heure de ma longue vie pénible est arrivée. Adieu, et lorsque vous voudrez raconter quelque chose de triste, dites comment j'ai péri. J'ai terminé, et que Dieu me pardonne! (*Sortent Buckingham et sa suite.*)

Premier monsieur. — Oh, c'est un spectacle qui arrache la pitié! Monsieur, je le crains, un tel fait appellera de trop nombreuses malédictions sur les têtes de ses auteurs.

Second monsieur. — Si le duc est innocent, cela produira de grands désastres; et cependant, je puis vous donner avis d'un malheur menaçant qui, s'il arrive, sera plus grand que celui-là.

Premier monsieur. — Les bons anges l'éloignent de nous! Quel peut être ce malheur? vous ne doutez pas de ma loyauté, Monsieur?

Second monsieur. — Ce secret est si important, qu'il demande une loyauté robuste pour le tenir caché.

Premier monsieur. — Confiez-le-moi; je ne suis pas grand parleur.

Second monsieur. — J'ai confiance; vous le saurez donc, Monsieur. N'avez-vous pas entendu dans ces derniers jours courir un murmure de séparation entre le roi et Catherine?

Premier monsieur. — Oui, mais ce bruit était sans fondement; car lorsque le roi l'eut appris, tout en colère, il envoya commander au Lord maire d'arrêter cette rumeur et de faire taire les langues qui avaient osé la répandre.

Second monsieur. — Mais cette calomnie, Monsieur, se trouve maintenant une vérité; car voilà qu'elle reparaît plus grande, et tenez pour certain que le roi tentera la chose. Soit le cardinal, soit quelqu'un de son entourage, a, par malice contre la bonne reine, fait naître dans l'esprit du roi un scrupule qui la perdra : comme confirmation, je vous dirai en outre que le cardinal Campeius est arrivé tout récemment, et tous pensent pour cette affaire.

Premier monsieur. — C'est le fait du cardinal; et il a lancé cette affaire tout simplement pour se venger de l'empereur, qui n'a pas voulu lui accorder sur sa demande l'archevêché de Tolède.

Second monsieur. — Je crois que vous avez touché juste : mais n'est-il pas cruel qu'elle doive pâtir pour cela? Le cardinal veut que sa volonté soit faite, et elle devra tomber.

Premier monsieur. — C'est lamentable. Nous sommes ici trop en public pour discourir de cela; allons y penser plus en particulier. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Londres. — Une antichambre dans le palais.

Entre LE LORD CHAMBELLAN, *lisant une lettre.*

Le Lord Chambellan, *lisant.* — « Milord, j'avais, avec tout le soin possible, veillé à ce que les chevaux qu'avait fait demander Votre Seigneurie, fussent bien choisis, bien équipés et bien montés. Ils étaient jeunes, bien faits et de la meilleure race du Nord. Au moment où ils étaient prêts à partir pour Londres, un homme de Milord le cardinal, muni d'une commission et d'un plein pouvoir, me les a enlevés, en me donnant cette raison, que si son maître ne devait pas être servi avant le roi, il devait être servi avant un sujet, ce qui nous a fermé la bouche, Milord. » Je crains que ce ne soit en effet ce qu'il veut; bon, qu'il les prenne : il prendra tout, je crois.

Entrent LES DUCS DE NORFOLK *et* DE SUFFOLK.

Norfolk. — Heureusement rencontré, Milord chambellan.

Le Lord Chambellan. — Bonjour à vos deux Grâces.

Suffolk. — Que fait le roi?

Le Lord Chambellan. — Je l'ai laissé seul, plein de troubles et de tristes pensées.

Norfolk. — Quelle en est la cause?

Le Lord Chambellan. — Il semble que son mariage avec la femme de son frère a hanté de trop près sa conscience.

Suffolk. — Non, c'est sa conscience qui a hanté de trop près une autre Dame.

Norfolk. — C'est cela même; c'est le fait du cardinal, du cardinal roi : ce prêtre aveugle, pareil au fils aîné de la Fortune, tourne la roue des choses comme il lui plaît. Le roi le connaîtra un jour.

Suffolk. — Prions Dieu qu'il le connaisse! sans cela, lui-même ne se connaîtra jamais.

Norfolk. — Comme il agit pieusement dans toutes ses affaires! et avec quel zèle! Voilà que maintenant il a rompu l'alliance entre nous et l'empereur, le grand neveu de la reine; il fouille dans l'âme du roi, et il en tire doutes, alarmes, tortures de conscience, craintes, désespoirs, et tout cela au sujet de son mariage, et puis pour rendre le roi à la sérénité, il conseille un divorce; il lui conseille l'abandon de celle qui a été pendue pendant vingt ans à son cou comme un joyau, et qui cependant n'a jamais perdu son lustre, de celle qui l'aime avec cette affection parfaite que les anges ont pour les hommes vertueux, de celle qui bénira encore le roi, lorsque le coup le plus dur de la fortune tombera sur elle : n'est-ce pas là une conduite pieuse?

Le Lord Chambellan. — Le ciel me garde d'un pareil conseiller! Ce n'est que trop vrai; ces nouvelles sont répandues partout; toute bouche les raconte, et tout cœur loyal en génit : tous ceux qui osent regarder dans ces affaires, en voient le vrai but, la sœur du roi de France. Le ciel ouvrira un jour les yeux du roi qui sont si longtemps restés fermés à l'endroit de cet effronté méchant homme.

Suffolk. — Et il nous délivrera de son esclavage.

Norfolk. — Nous avons grandement besoin de prier de tout cœur pour notre délivrance, ou bien cet homme impérieux nous réduira tous de la condition de princes à celle de pages : toutes nos dignités à tous sont là en tas devant lui, et ce tas il peut le faire monter aussi haut qu'il lui plaît.

Suffolk. — Pour moi, Milords, je ne l'aime, ni ne le crains, voilà mon *credo*. Comme j'ai été fait sans lui, je me tiendrai debout, s'il plaît au roi; ses bénédictions et ses malédictions me touchent également, ce sont des souffles de vent auquel je ne crois pas. Je le connaissais autrefois et je le connais maintenant; aussi, je le laisse à celui qui lui a donné cet orgueil, le pape.

Norfolk. — Entrons, et au moyen de quelque autre affaire, tirons le roi de ces tristes pensées qui pèsent trop sur lui : Milord, voulez-vous nous tenir compagnie?

Le Lord Chambellan. — Excusez-moi; le roi m'a envoyé autre part : en outre, vous verrez que c'est un moment mal choisi pour l'interrompre. Bonne santé à Vos Seigneuries.

Norfolk. — Merci, mon bon Lord chambellan.

Sort LE LORD CHAMBELLAN. NORFOLK *ouvre une portière, et on aperçoit* LE ROI *assis et lisant d'un air pensif.*

Suffolk. — Comme il a l'air triste! à coup sûr il est très-affligé.

Le roi Henri. — Qui est là, eh?

Norfolk. — Prions Dieu qu'il ne soit pas en colère.

Le roi Henri. — Qui est là, dis-je? Comment osez-vous vous jeter au travers de mes méditations particulières? Qui suis-je donc, par hasard?

Norfolk. — Un gracieux roi qui pardonne toutes les offenses commises sans mauvaise intention : l'infraction que nous avons faite à notre respect a pour cause les affaires de l'État, affaires qui nous amènent pour connaître votre royal plaisir.

Le roi Henri. — Vous êtes trop hardis : allez, je vous apprendrai à mieux connaître votre temps : est-ce l'heure des affaires temporelles, hein?

Entrent WOLSEY *et* CAMPEIUS.

Le roi Henri. — Qui est là? mon bon Lord Cardinal? O mon Wolsey, toi qui apaises ma conscience blessée, tu es un médecin vraiment digne d'un roi. (*A Campeius.*) Vous êtes le bienvenu dans notre royaume, très-révérend et très-érudit Messire : disposez de lui et de nous. (*A Wolsey.*) Mon bon Lord, ayez grand soin que je ne passe pas pour un bavard.

Wolsey. — Sire, cela ne se peut. Je désirerais que Votre Grâce consentît à nous entretenir en particulier, seulement une heure.

Le roi Henri, *à Norfolk et à Suffolk.* — Nous sommes occupés; allez.

Norfolk, *à part à Suffolk.* — Ce prêtre n'a pas du tout d'orgueil!

Suffolk, *à part à Norfolk.* — Ce n'est pas la peine d'en parler. Je ne voudrais pas en avoir autant pour la place qu'il occupe : mais cela ne peut continuer.

Norfolk, *à part à Suffolk.* — Si cela continue, je me déciderai à lui porter une botte.

Suffolk, *à part à Norfolk.* — Et moi une autre. (*Sortent Norfolk et Suffolk.*)

Wolsey. — Votre Grâce a donné un exemple de sagesse, au-dessus de tous ceux qui ont été

radis de l'Alighieri. L'œuvre est complète. La critique peut s'exercer sur un tout.....

Résumons donc, au point de vue de l'art, nos idées et nos impressions. Comme typographie, le Purgatoire et le Paradis sont dignes de l'Enfer, leur aîné.

Quant au dessin, Gustave Doré est en quelque sorte supérieur à lui-même. Des obscurités de l'Enfer, le dessinateur est passé au clair-obscur du Purgatoire, puis aux splendeurs lumineuses du Paradis. Ascension graduée vers la lumière. Du gouffre au rayonnement d'en haut. Les planches du Purgatoire présentent toutes cette teinte crépusculaire que marquent les premières tentatives, l'essor hors de l'ombre. Les hautes montagnes, les crevasses, les gouffres ne se perdent plus dans la nuit, ou bien ne sont plus éclairés seulement par les rouges reflets du feu infernal. C'est un rayon d'en haut qui colore ces cimes abruptes, c'est une lueur lunaire, c'est la réverbération d'un soleil prochain.

Même progrès dans l'attitude des personnages : ce ne sont plus les damnés sans espoir. Les victimes du Purgatoire souffrent encore, mais dans la torsion de leurs membres, dans les convulsions de la douleur, il n'y a plus cette effroyable négation de l'avenir, cette désespérance si bien rendue dans l'Enfer et qui se comprend mieux encore en feuilletant le *Purgatoire*. On devine des éclaircies dans les âmes comme dans les choses. L'aurore est partout.

Sur l'effroyable tableau des Orgueils vaincus, sur Briarée dont le glaive a transpercé la poitrine, sur Nemrod affolé, sur Arachné « déjà à demi araignée, » tombe un rayon de pâle soleil. Autour des envieux, dont les paupières sont cousues par des fils de fer, règne la lueur promise : ils sont immobiles, mais à la façon de ceux qui attendent. Car si les damnés n'ont que le présent immuable et se renouvelant sans cesse, ceux-là se souviennent du passé et songent à l'avenir. L'avenir, c'est le rayon que le dessinateur poète a jeté sur ses compositions.

Dans les planches du Paradis, la lumière brille, éclate, flamboie. C'est un tourbillon de clarté, une explosion de splendeurs.

« Je vis bien plus de mille splendeurs qui accouraient vers nous, » dit le poète.

De la première à la dernière composition du Paradis, c'est une habile gradation. Des ombres indécises de la nuit sort l'Aurore, pâle d'abord, puis blanchâtre, puis pure et nette, puis le soleil fulgurant et étincelant, l'infinie lumière. Tout corps rayonne, toute chose éclaire. Béatrice s'abîme dans l'éternel foyer, et à sa suite Dante. Le Christ flamboie sur la croix, et le poète ne trouve pas de comparaison pour la décrire. Dante s'abîme devant cet embrasement de charité. L'espace blanc s'étend au-delà des regards, et des formes transparentes le traversent sans que leurs ailes ne s'agitent. C'est un glissement de silhouettes incorporelles, un tournoiement de cercles « étincelant comme le fer qui sort bouillant du feu. »

Admirable est la planche du chant XXXI, soleil resplendissant dont les rayons sont des anges.

Au résumé, admirable est l'œuvre entière du dessinateur, science de crayon, maniement de lumière, oppositions habiles, absence de monotonie, tout est réuni dans cette œuvre qui, au point de vue purement esthétique, est magistrale.

(**Gaulois** *du* 13 *décembre* 1868. — Jules Lermina.)

En tête de ces beaux livres est le second volume de *Dante*, illustré par Gustave Doré. Il contient le *Purgatoire* et le *Paradis*, et complète ainsi la *Divine Comédie*. Dans les planches du *Purgatoire* on retrouve le fougueux et dramatique dessinateur de l'*Enfer*, avec sa science des grands effets, ses procédés originaux, son art de dompter le bois pour lui faire exprimer tour à tour ou les plus délicieux effets de lumière : rayons de lune argentant le fond des bois, aurores brillant à travers un brouillard diamanté, crépuscules sereins s'endormant sur des eaux profondes : ou les plus formidables horreurs : perspectives creusées dans d'infinies ténèbres, lueurs sinistres rampant aux flancs de rocs décharnés, vagues et muettes solitudes hantées par des fantômes terrifiants. Le *Paradis* offrait des difficultés inouïes d'interprétation. Qu'on ne s'y trompe pas en effet, le poème du Florentin est une œuvre théologique et scolastique peuplée d'abstractions et d'entités; l'ample manteau de la poésie y recouvre les eccéités et les quiddités du docteur subtil. Un artiste vulgaire aurait pris le parti de matérialiser ces visions, de faire de Béatrice une belle madone et de ces innombrables dignitaires des hiérarchies célestes des anges bien mis et bien corrects, cravatés d'ailes, coiffés de nimbes et irréprochables dans leur dandysme paradisiaque. L'imagerie religieuse moderne n'a pas d'autres procédés. M. Doré a audacieusement voulu conserver aux scènes et aux personnages de *Dante* leur transcendante mysticité. Il a essayé d'enfermer l'impalpable dans des contours visibles et de projeter, sur un fond de nuages, le rayonnement des phalanges de Jéhovah. C'est beaucoup d'y avoir réussi quelquefois et de n'avoir pas toujours été vaincu dans cette excursion hors des voies du possible. Les plus riches bibliothèques pourront donc posséder, complète et revêtue de toutes les splendeurs de l'illustration et de la typographie, la trilogie du poète qui résume le moyen âge.

(**Tribune** *du* 13 *décembre* 1868. — L. Asséline.)

En nous donnant, il y a cinq ans, l'*Enfer*, M. Gustave Doré avait pris un engagement que les applaudissements par lesquels ce début fut accueilli lui faisaient un devoir de tenir, celui de commenter de la même façon les deux autres parties de la trilogie dantesque. Cet engagement, l'intrépide artiste s'en est acquitté plus tôt qu'on n'eût pu l'espérer, malgré les miracles de rapidité auxquels nous a habitués son crayon : le *Purgatoire* et le *Paradis* viennent, en effet, de paraître.

Cette grande entreprise de l'illustration de Dante ne serait pas ce que nous aimons à la proclamer, une grande œuvre, qu'elle mériterait les applaudissements de tous les esprits élevés, rien que par la pensée qui l'a inspirée. N'est-ce pas, en effet, par ce temps de matérialisme grossier où le sensualisme déborde dans l'art, quelque chose de bien remarquable et de bien digne d'éloge, que cet effort d'un jeune et vigoureux talent autour du plus spiritualiste des poètes ! Aimer Dante est déjà un mérite; qu'est-ce donc que chercher à le faire comprendre et goûter ? Lors même que M. Gustave Doré n'y eût point réussi, il faudrait lui savoir gré de l'avoir si résolûment tenté. Mais nous n'en sommes pas réduits, avec lui, à louer l'intention : ses dessins de l'*Enfer* ont conquis tous les suffrages, et nous ne croyons pas que ceux du *Purgatoire* en obtiennent moins. Ils ne leur sont point inférieurs, en effet; peut-être même leur sont-ils supérieurs au point de vue du sentiment chrétien. Du moins est-il certain que le sujet était d'une nature plus difficile. Les souffrances de cette région intermédiaire n'ont pas le caractère irrévocable, et partant terrible, de l'autre; les individus condamnés à séjourner pour un temps plus ou moins long dans ce pénitencier des âmes, n'ont pas la physionomie titanesque des réprouvés du Tartare chrétien. L'élément pittoresque, dans le *Purgatoire*, est donc moindre que dans l'*Enfer*, ou plutôt est moins facile à saisir. Quelle différence, en effet, entre la douleur qui espère et celle qui n'attend pas d'adoucissement! M. Gustave Doré a bien compris cette nuance et l'a bien rendue. Dans l'*Enfer*, ses figures étaient sinistres, elles ne sont que mélancoliques dans le *Purgatoire;* là l'atmosphère était écrasante, ici elle n'est que lourde. Le poids que la haine centuplait là-bas, l'amour ici l'allége.

.....

Il ne nous appartient pas d'apprécier ce travail d'artiste au point de vue particulier de l'art, de louer ou de critiquer ce qui est l'affaire du crayon; notre compétence ne s'étend pas sur ce terrain. Nous ne croyons point toutefois nous compromettre en proclamant que, tout inégal qu'il peut paraître dans cette illustration de Dante, jamais M. Gustave Doré n'a donné de preuve plus grande de son talent. Quant à l'exécution de ce second volume, elle ne pouvait naturellement pas rester au-dessous du premier, dont nous avons dit ici — et il n'y a que justice à le répéter — que c'est l'un des plus beaux spécimens de l'art typographique de notre temps.

(**Correspondant** *du* 25 *décembre* 1868. — P. Douhaire.)

.....

Après dix ans d'études et de travaux, parfois interrompus, jamais quittés, Gustave Doré a pu mettre la deuxième main à cette grandiose illustration de *Dante*, qui restera comme son plus beau et son plus durable monument.

Tout le monde connaît le Ier volume consacré à l'*Enfer*. On sait ce que l'artiste-poète y dépensa de fougue, de véhémence, d'âpreté, d'énergie. Il y a des pages où cette main si habile semble s'être mise au service d'un cerveau visionnaire. Au milieu de ces tortures éternelles, si ingénieusement diversifiées, l'esprit subit parfois une sorte d'hallucination. On se croit enfermé soi-même dans les cercles inextricables, si bien décrits par le chantre infernal.

Une impression plus heureuse nous attend, et doucement nous envahit, à mesure que nous tournons les feuillets du nouveau et splendide volume, consacré au *Purgatoire* et au *Paradis*.

Le crayon de Doré est coloriste comme un pinceau; il se joue dans la lumière; il éclate, il rayonne, il flamboie. Et voyez par quelles gradations habiles, presque insensibles, à force d'être ménagées, nous allons de la première page, où une aube encore pâle se lève sur les patients du Purgatoire, jusqu'à cette finale apothéose qui nous montre les élus, perdus, éblouis dans les béatitudes de la lumière éternelle.

A quelle distance sommes-nous ici des vieux maîtres de la gravure sur bois! Elle est vraiment incommensurable. Ce sont d'autres procédés, ou, pour mieux dire, c'est un autre monde. La personnalité du graveur s'efface, ou, pour mieux dire, disparaît devant celle du dessinateur. Le caractère, le trait, le nerf, le style, pour tout dire en un mot, de l'ancienne gravure sur bois n'existent plus. On remplace tout cela par la puissance, la fidélité et la profusion des effets pittoresques, et les vieux maîtres, s'ils revenaient au jour, seraient encore plus étonnés que nous de tout ce qu'on leur ferait voir.

(**Nain Jaune.** — Louis Enault.)

On sait la fortune qu'obtint le premier volume de ce *Dante*. L'*Enfer* a été signalé comme l'œuvre la plus énergique, la plus curieuse, la plus poétique du dessinateur déjà fameux. Le second volume, qui vient de paraître et qui nous donne le *Purgatoire* et le *Paradis*, a toutes les qualités et les ressources si variées qui s'accusaient dans l'*Enfer*. La diversité des moyens est même plus grande ici, car à côté des planches où se marquent les traits durs et les scènes violentes, nous avons bon nombre de scènes délicates, de tableaux charmants, où sont répandues les teintes vaporeuses du Paradis.

Nous n'entrons pas dans le détail de ces dessins d'une ligne si ferme et d'un relief si coloré. Transcrire à la plume ces gravures sur bois, ce serait une tâche laborieuse, et que nous ne pourrions jamais remplir convenablement. Nous nous bornons à dire à tous ceux qui aiment les grandes pensées traduites avec grandeur : M. Gustave Doré n'est pas de ces traducteurs qui trahis-

sent, il a suivi son modèle avec audace, avec force, avec bonheur. Tout s'accorde en cette édition, et elle a été faite amoureusement : une poésie merveilleuse s'y trouve accompagnée de tous les ornements qu'ont pu fournir l'art du dessinateur et celui de l'imprimeur.

.....

(**Indépendance belge** *du* 23 *décembre* 1868.— Gustave Frédérix.)

C'est à une irrésistible impulsion que cédait, en 1861, M. Gustave Doré, abordant résolûment alors l'interprétation pittoresque du premier des trois Cantiques. Aujourd'hui la trilogie est complétée par la publication des deux derniers, réunis en un volume in-folio, une merveille d'exécution typographique réalisée par la librairie Hachette.

.....

Après avoir inscrit en tête de l'œuvre la sombre et pensive image du Florentin exilé, M. Gustave Doré pénètre avec lui dans cette forêt obscure où s'ouvre l'immortel poème, il traverse sans hésitation le groupe symbolique de la panthère, du lion et de la louve, pour aller à la rencontre de Virgile et bientôt de Béatrice, tous les deux couronnés, l'un du laurier latin, l'autre de l'auréole des bienheureux.

Sans frayeur, il passe le seuil où toute espérance doit être laissée, franchit l'Achéron maudit et entre dans les limbes où soupirent les hommes purs : Orphée, Homère, Socrate, Platon, Ovide et tant d'autres qui moururent justes, avant la date bénie de l'avénement du Christ...

M. Gustave Doré a suivi le poète dans ce long pèlerinage avec une audace de talent, de verve, d'invention, d'imagination à laquelle il nous a maintenant tellement accoutumés qu'on commence, après l'avoir beaucoup admirée, à ne plus lui en savoir gré. Ce retour d'opinion est souverainement injuste et ne durera pas.

(**Constitutionnel** *du* 16 *décembre* 1868. — Ernest Chesneau.)

.....

Plus des deux tiers des dessins de M. G. Doré sont consacrés au *Purgatoire*. Cela se comprend : dans le *Paradis*, ce ne sont que globes de feu, sphères étoilées, processions infinies, cercles étincelants, degrés éblouissants, clartés qui montent et descendent en chantant des cantiques. Les passages les plus beaux même, tel que ce chant si fameux où Dante, sous la forme d'un aigle, représente l'empire romain et résume son histoire, sont des allégories à peu près intraduisibles au crayon.

Deux mots dans le *Purgatoire* sont plus capables d'inspirer l'artiste que tous ces éblouissements : *son la Pia*. Mais M. G. Doré a une réputation d'audace heureuse. Etant donné le tercet suivant : « Sous la forme d'une rose blanche se montrait à nous « la sainte milice que le Christ a épousée avec son sang, » M. Doré a figuré cette rose blanche. Il n'a pas reculé même devant « bien plus de mille splendeurs qui accouraient vers « nous. »

De ces données étranges son crayon a tiré des effets merveilleux.

.....

(**Siècle** *du* 22 *décembre* 1868. — Charles Durier.)

L'édition à laquelle M. Gustave Doré attache son nom est splendide. Il suffira de dire qu'elle appartient à la maison Hachette, et l'on saura que rien n'a été épargné de ce qui pouvait en rehausser l'éclat, soit comme beauté de papier, soit comme luxe de typographie. Quant à l'artiste, ses amis le retrouveront dans le *Purgatoire* et le *Paradis* tel qu'il s'est montré dans l'*Enfer*. Ces mots disent tout.

(**Illustration** *du* 28 *novembre* 1868. — Georges Bell.)

La nouvelle édition du *Purgatoire* et du *Paradis* est, à proprement parler, un chef-d'œuvre. Il ne nous coûte pas d'avouer que Gustave Doré n'a jamais rien produit de plus achevé.

.....

(**Monde** *du* 24 *décembre* 1868. — Léon Gautier.)

.....

Soixante grands dessins illustrent cet in-folio. Tout cela produit l'effet d'un prestigieux musée qui défile sous les yeux du lecteur, et l'oblige à penser, chose assez peu commune pour une œuvre d'art au temps où nous vivons. En comparant ce second tome au premier, on voit bien vite quelle prodigieuse flexibilité il y a dans le talent de Gustave Doré. Un théologien tout chargé de science et le plus délié des critiques n'eussent pas mieux saisi la différence qu'il y a dans les trois formes du poème terrible d'Alighieri.

Comment donner, le crayon à la main, une idée sensible du Purgatoire ? L'artiste l'a nettement entrevu, ce pays des limbes, où la race d'Adam se dépouille de son enveloppe charnelle pour se préparer à faire un jour son entrée dans les sphères célestes, au plus haut de l'Empyrée, où le Père des mondes siége depuis le commencement des âges, sur un trône de diamant. Il a multiplié pour ceux qui se purifient, les ombres, les clairs-obscurs et les demi-paysages. On a bien encore un peu la chair de poule en feuilletant ces belles compositions, mais ce n'est plus l'épouvante froide qu'on a éprouvée en parcourant l'*Enfer*.

Le *Paradis* est, comme on l'imagine bien, toute une superposition de splendeurs. Gustave Doré y a mis des nuées d'anges, de toutes les formes et de tous les grades. Il en a créé à lui tout seul plus que tous les maîtres de l'École espagnole.

.....

Passez en revue les dessins de Gustave Doré si vous voulez avoir une idée réelle et souriante des anges.

(**Journal des Journaux** *du* 20 *décembre* 1868. — Ph. Audebrand.)

Je crois que M. Doré a trouvé le seul moyen d'illustrer les maîtres de la littératuae. Pour traduire exactement leur pensée, il faudrait être l'égal de tous et de chacun, tandis qu'en mettant dans un paysage grandiose des scènes et des personnages à peine indiqués, il donne par à peu près des impressions qui ne sont point indignes des grandes œuvres qu'elles accompagnent.

Parmi les planches du Purgatoire et du Paradis, il y en a d'absolument très-belles; un tournoiement d'âmes, dans les sphères célestes, produit positivement un effet paradisiaque.

(**Figaro** *du* 8 *décembre* 1868. — F. Magnard.)

Tout le monde connaît les magnifiques illustrations de l'*Enfer* de Dante par Gustave Doré. Jamais les grandes scènes infernales conçues par le génie du poète gibelin n'ont été rendues par le crayon du peintre sous une forme plus énergique et plus saisissante. L'imagination de Doré a complété et dépassé souvent celle de Dante. Tous ces damnés qui se tordent dans le supplice éternel, tous ces monstres étranges et fantastiques qui peuplent les sombres régions, donnent bien une effrayante idée du séjour terrible à l'entrée duquel l'auteur de la *Divine Comédie* a écrit : *Lasciate ogni speranza*.

Aujourd'hui, Gustave Doré achève cette immense trilogie où s'étagent les degrés de l'éternité. Le *Purgatoire* et le *Paradis* viennent compléter la publication de l'*Enfer*.

Le sujet se prêtait moins peut-être à ces effets dramatiques si puissants dans le premier acte du voyage de Dante à travers les mondes d'outre-tombe. Il est plus facile de concevoir et de peindre les épouvantables châtiments des âmes déchues que les vagues aspirations des exilés du purgatoire et les radieuses jouissances des élus du paradis.

Le nouveau volume illustré par Gustave Doré a cependant triomphé de cette difficulté. Les formes sont aériennes; la lumière les inonde et les rend transparentes; les tons et les contours s'effacent dans de molles clartés et dans de lumineux brouillards. Il y a dans le *Paradis* des tourbillons d'anges et des rayonnements de saints à éblouir la pensée. Toute l'œuvre est d'une inspiration soutenue que rien ne lasse, et certes c'était un grand problème à résoudre que celui de mettre de la variété dans l'inévitable monotonie des scènes célestes et mystérieuses que l'âme de Dante entrevoit dans les hauteurs des cieux.

L'édition est digne de l'œuvre. Rien, en effet, n'est splendide comme ces deux volumes, qui sont un admirable monumen élevé en l'honneur de Dante.

.....

(**France** *du* 28 *décembre* 1868. — Émile Martin.)

Dans le *Purgatoire*, M. Doré a montré de nouveau toutes les qualités qui ont fait le succès de l'*Enfer*. On y trouve cette inspiration de Michel-Ange qui lui est familière. Dans le *Paradis* M. Doré est moins heureux. La difficulté, à la vérité, était plus grande. La nouvelle œuvre de cet artiste n'en reste pas moins digne de l'attention de quiconque s'intéresse aux choses de l'art

(**Avenir national** *du* 28 *décembre* 1868. — Desonnaz.)

Les lettrés connaissaient seuls, il y a quelques années, la *Divine Comédie* de Dante. Un jeune peintre et dessinateur, doué l'imagination est comme une source inépuisable d'inspiration poétiques, M. Gustave Doré, entreprit d'interpréter l'œuvre du grand Florentin. Il commença par l'*Enfer*, et la critique impartiale put constater que l'artiste s'était élevé à la hauteur de son sujet.

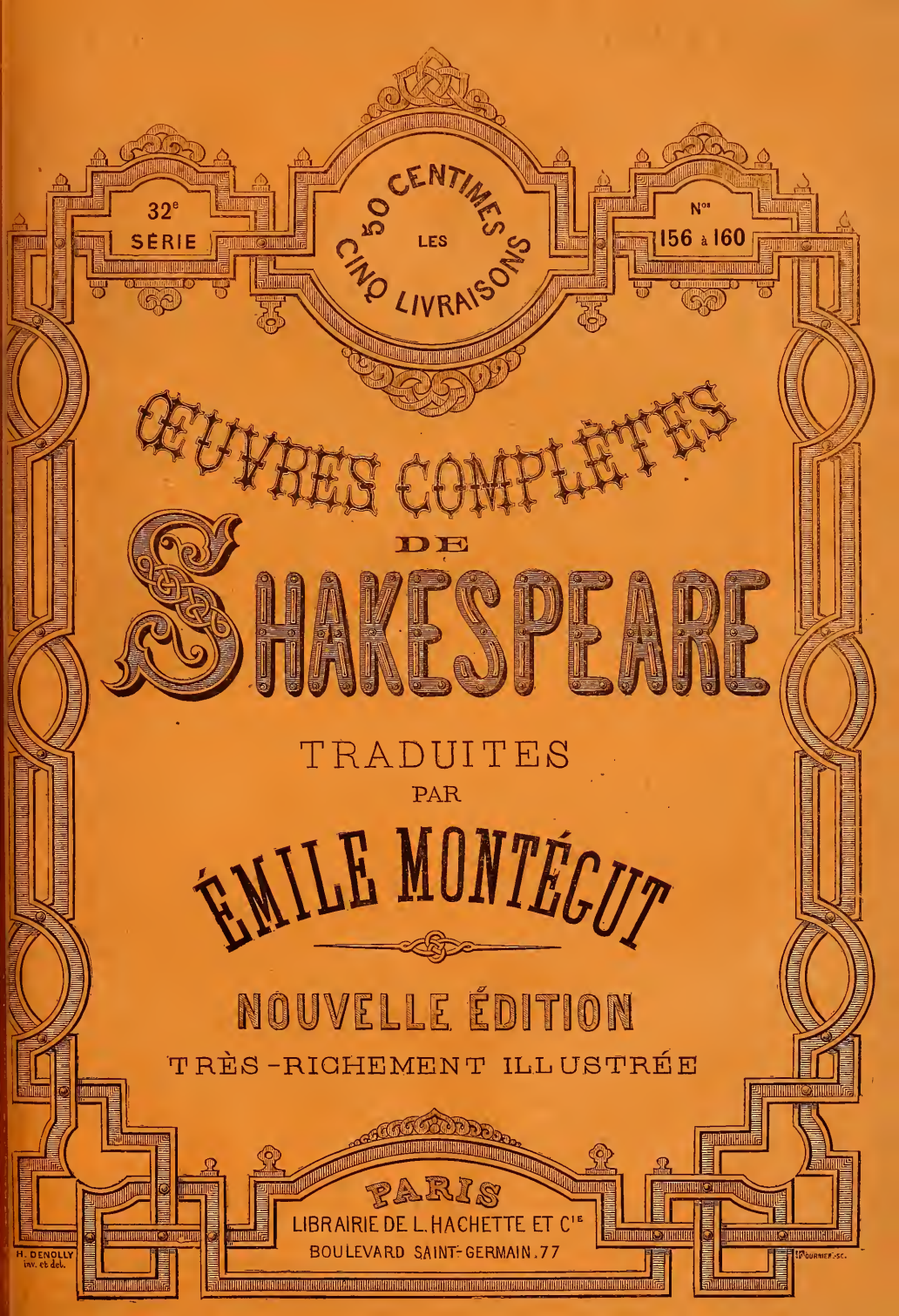
Sûr de lui, M. G. Doré, sorti des *Cercles de la mort* où il était descendu en compagnie de Dante et de Virgile, a voulu gravir ensuite les échelons qui mènent au *Purgatoire* et au *Paradis* Dans ce nouveau voyage, il a montré toute la souplesse de son talent et toute la variété de son crayon. Scènes terribles, suaves paysages et tableaux mystérieusement grandioses, il a mis de tout cela dans le *Purgatoire*. L'horreur est moins profonde et moins intense que dans l'*Enfer*. Du purgatoire, du moins, l'espérance, *speranza*, n'est point bannie. Son regard illumine déjà de lueurs vagues, mais attendries, les scènes d'une désolation qui ne sent plus peser sur elle l'éternité. Les visions les plus étranges et les plus poétiques y sont traduites avec toute la fantaisie du rêve.

Le *Paradis* complète ce magnifique travail où l'artiste avait à lutter contre l'impossible. Ce que le cerveau du poète conçoit ce que son imagination devine ou crée elle-même, en franchissant de son aile toute-puissante les bornes du réel, ces visions mystiques et surnaturelles planant dans l'infini, au milieu d'irradiations éblouissantes, tout cela atteste, en même temps que la force créatrice du génie humain, toute sa faiblesse en face de ce monde lumineux qu'il invente, qu'il affirme, qu'il prétend décrire et représenter.

Rendons justice à M. Gustave Doré, il a donné des corps à toutes ces créations angéliques; il a, reprenant la sublime inconséquence du poète, fait apparaître l'invisible, en lui donnant des traits saisissables, en donnant au divin la forme humaine. Pouvait-il faire autrement et mieux ? Non, la puissance de l'homme a des limites qu'elle ne peut franchir.

(**Nain Jaune** *du* 27 *décembre* 1868. — Charles Woinez.)

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, Paris.



32e SÉRIE

50 CENTIMES LES CINQ LIVRAISONS

Nos 156 à 160

ŒUVRES COMPLÈTES DE SHAKESPEARE

TRADUITES PAR

ÉMILE MONTÉGUT

NOUVELLE ÉDITION

TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉE

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77

H. DENOLLY inv. et del.

J. FOURNIER sc.

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET CIE, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77, A PARIS

NOUVELLE ÉDITION

PUBLIÉE PAR LIVRAISONS DE SEIZE PAGES ET AU PRIX DE **50** CENTIMES LA LIVRAISON

DE L'INGÉNIEUX HIDALGO

DON QUICHOTTE

DE LA MANCHE

PAR MIGUEL DE CERVANTES SAAVEDRA, TRADUIT ET ANNOTÉ PAR LOUIS VIARDOT

AVEC 370 COMPOSITIONS DE GUSTAVE DORÉ

(114 GRANDES COMPOSITIONS TIRÉES A PART, ET 256 TÊTES DE PAGES ET CULS-DE-LAMPE)

GRAVÉES SUR BOIS PAR H. PISAN

L'ouvrage complet formera 78 à 80 livraisons, ou 2 volumes in-4°, et coûtera 40 francs environ, au lieu de 160

IL PARAIT DEUX LIVRAISONS PAR SEMAINE

. . . . Mais il est temps de revenir à l'édition destinée dans quelques jours à satisfaire certainement bien des convoitises et à exciter l'envie chez un bien grand nombre. Comme je l'ai dit, la traduction de M. Viardot a été adoptée sans modification : en tête est une étude soigneusement composée sur la vie si curieuse, si accidentée de Michel Cervantès de Saavedra; les notes ont été toutes rejetées à la fin du volume, ce qui a permis de donner une véritable perfection et une régularité parfaite à l'impression.

Des gravures accompagnent chaque tête et chaque fin de chapitre; mais, quoique on y retrouve l'esprit, la verve, l'humour de notre brillant dessinateur, c'est dans ces grandes compositions qui illustrent cet ouvrage qu'il faut rechercher le talent, je veux dire le génie de Gustave Doré. Ce mot seul convient en effet à l'infatigable créateur qui, après avoir si magnifiquement renouvelé *l'Enfer* du Dante et *l'Atala* de Chateaubriand, fait preuve aujourd'hui d'une nouvelle force d'imagination, d'une nouvelle verve créatrice, et surpasse tout ce qu'il a produit jusqu'à présent, en rejetant du même coup bien loin derrière lui tous ceux qui ont essayé de commenter avec leurs crayons la lamentable odyssée de l'incomparable Don Quichotte. . . .

. . . . Comme artiste, Gustave Doré a exécuté dans ces planches des tours de force : il a su tirer de ses *bois* des effets que la peinture semblait avarement se réserver; son crayon a reproduit des brouillards, des orages, des coups de lumière qui causent un aussi grand effet que s'ils étaient rendus par les pinceaux les plus habilement maniés. . . . . .

. . . . Dans tous les cas, Cervantès n'a plus le droit de se plaindre de l'ingratitude des hommes; et il va devoir à Gustave Doré une nouvelle vogue, une renaissance, dont il était certes digne, r dont les anciens auteurs ont rarement la fortune d'être récompen

Ed. de BARTHÉLEMY.

(*Le Nord*, du 30 décembre 1863.)

. . . . Il serait injuste de ne pas accorder une mention spéciale *Don Quichotte* illustré par M. Doré, que la maison Hachette v d'éditer. C'est la plus magnifique publication de notre temps, di du célèbre roman qui a fourni si aisément tant de charmantes et l lesques fantaisies au fantaisiste crayon de Gustave Doré. Quichotte est un type profondément vrai, car il reste éternellen vrai et il amuse toujours. C'est un personnage réel, qui résume les traits de son époque et du milieu où il a vécu; mais aussi, con le remarque un critique récent dont les appréciations nous plai singulièrement, c'est un type, et à ce titre Don Quichotte n'app tient pas seulement au seizième ou au dix-septième siècle, ni Manche exclusivement ou à l'Espagne. Il est de tous les temps e tous les pays.

Ed. de BARTHÉLEMY.

(*Gazette du Midi*, du 30 décembre 1864.)

. . . . A mesure que M. Gustave Doré nous prodigue les créat de sa verve féconde (il y a dans *Don Quichotte* cent vingt gra compositions et deux cent cinquante-sept gravures dans le texte suis plus frappé de la réunion en lui de deux dons qui sem s'exclure : une originalité puissante et une merveilleuse facilité d similation. Tout d'abord on reconnaît dans vingt endroits du *Quichotte* l'artiste qui a dessiné (j'allais dire qui a peint) les som

Le roi Henri. Qui est là, eh?
Norfolk. Prions Dieu qu'il ne soit pas en colère. (Acte II, sc. II.)

donnés par les princes, en remettant volontairement vos scrupules à la décision de la chrétienneté. Qui maintenant pourrait être irrité? quelle calomnie pourrait vous atteindre? L'Espagnol, qui est lié à la reine par le sang et l'affection, doit avouer aujourd'hui, s'il a quelque franchise, que le débat est loyal et noble. Tous les clercs — les clercs instruits, j'entends, — dans les royaumes chrétiens, sont appelés à donner librement leurs avis; Rome, l'éducatrice de l'opinion, invitée par votre noble personne, nous a envoyé un interprète universel, cet homme vertueux, ce prêtre juste et instruit, le cardinal Campeius, que je présente une fois encore à Votre Altesse.

Le roi Henri. — Et une fois encore, je lui souhaite la bienvenue dans mes bras, et je remercie le saint conclave pour son affection; il m'a député précisément l'homme que j'aurais souhaité.

Campeius. — Votre Grâce doit nécessairement conquérir tous les cœurs des étrangers; elle est si noble! Je remets ma commission entre les mains de Votre Altesse; — et en vertu de cette commission (ainsi l'ordonne la cour de Rome), vous Milord cardinal d'York, vous m'êtes adjoint à moi le serviteur de cette cour, pour le jugement impartial de cette affaire.

Le roi Henri. — Deux hommes égaux en mérite. La reine sera informée sur-le-champ du sujet qui vous conduit ici. Où est Gardiner?

Wolsey. — Je sais que Votre Majesté l'a toujours aimée d'un si tendre cœur qu'elle ne lui refusera pas ce qu'une femme de moindre condition pourrait demander au nom de la loi, c'est-à-dire des clercs qui puissent librement plaider pour elle.

Le roi Henri. — Oui, et elle aura les meilleurs

de tous, et ma faveur ira à celui qui s'acquittera le mieux de sa tâche; Dieu défende qu'il en soit autrement. Cardinal, appelle, je t'en prie, Gardiner, mon nouveau secrétaire; j'ai trouvé en lui un garçon capable. (*Sort Wolsey.*)

WOLSEY *rentre bientôt avec* GARDINER.

Wolsey, *à part à Gardiner.* — Donnez-moi votre main : je vous souhaite grande joie et grande faveur; vous êtes au roi maintenant.

Gardiner, *à part à Wolsey.* — Mais pour être commandé à jamais par Votre Grâce dont la main m'a élevé.

Le roi Henri. — Venez ici, Gardiner. (*Ils conversent à part.*)

Campeius. — Milord d'York, n'était-ce pas un certain docteur Pace qui occupait auparavant la place de cet homme?

Wolsey. — Oui, c'était lui.

Campeius. — N'était-il pas regardé comme un homme instruit?

Wolsey. — Oui, assurément.

Campeius. — Croyez-moi, il court à son sujet une fâcheuse opinion qui vous atteint vous-même, Lord Cardinal.

Wolsey. — Comment, moi-même?

Campeius. — On ne se gêne pas pour dire que vous lui portiez envie, et que craignant qu'il ne s'élevât, à cause de ses grandes vertus, vous le teniez perpétuellement à l'étranger, ce qui lui causa un tel chagrin qu'il en devint fou et mourut.

Wolsey. — La paix du ciel soit avec lui! ce vœu suffit aux devoirs d'un chrétien; quant aux vivants qui murmurent, il y a pour eux des lieux de correction. C'était un sot, car il voulait être vertueux à toute force; ce bon garçon-ci, quand je lui commande, exécute mes ordres : je n'en veux pas d'une autre espèce si près de moi. Apprenez ceci, frère; nous ne sommes pas faits pour être contrecarrés par des gens de basse sorte.

Le roi Henri. — Remettez ceci avec respect à la reine. (*Sort Gardiner.*) Le lieu le plus convenable que je puisse trouver pour un tel concours de savants est Black-Friars; c'est là que vous vous assemblerez pour cette lourde affaire. Mon Wolsey, ayez soin que la salle soit préparée. Oh, Monseigneur, cela n'est-il pas fait pour affliger un homme sensible, d'être obligé de quitter une si douce compagne? Mais la conscience, la conscience! oh, quelle faculté susceptible! aussi faut-il que je quitte la reine. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Londres. — Une antichambre dans les appartements de la reine.

Entrent ANNE BOLEYN *et* UNE VIEILLE DAME.

Anne Boleyn. — Ce n'est pas pour cela non plus, mais voici ce qui va au cœur : — dire que Son Altesse a vécu si longtemps avec elle; dire qu'elle est une si bonne Dame que jamais aucune langue n'a pu proférer sur elle une médisance, — sur ma vie, elle n'a jamais su ce que c'était que faire le mal, — dire qu'il y a tant de voyages solaires qu'elle est sur le trône, toujours grandissante en majesté et en pompe, sur le trône qu'il est mille fois plus amer de quitter qu'il n'est doux d'abord d'y monter, et que maintenant, après tant d'années, il lui donne congé! oh! c'est une pitié qui serait capable d'émouvoir un monstre.

La vieille dame. — Les cœurs de la trempe la plus dure se fondent et gémissent sur son sort.

Anne Boleyn. — Ô volonté de Dieu! il vaudrait mieux qu'elle n'eût jamais connu la pompe; quoique la pompe soit passagère, si cette mégère, la Fortune, vient à la séparer de celui qui en est revêtu, c'est une souffrance comparable à celle qui sépare l'âme du corps.

La vieille dame. — Hélas! pauvre Dame! la voilà redevenue étrangère.

Anne Boleyn. — Elle n'en doit inspirer que plus de pitié. Vraiment, il vaut mieux, je le jure, être bassement né et vivre content parmi d'humbles humains, qu'être perché sur des cimes si brillantes et si douloureuses, et porter un chagrin doré.

La vieille dame. — Notre contentement est notre meilleur bien.

Anne Boleyn. — Sur ma foi et ma virginité, je ne voudrais pas être reine.

La vieille dame. — Mordieu, moi je voudrais l'être, et j'aventurerais mon pucelage pour cela; et ainsi feriez-vous, malgré vos airs d'hypocrisie: vous qui avez tant des plus beaux dons de la femme, vous avez aussi un cœur de femme, et un cœur de femme a toujours chéri l'éminence, la richesse, la souveraineté, qui, pour dire la vérité, sont des biens; et quoique vous fassiez la petite bouche, la douce peau de chevreau de votre

conscience, s'il vous plaisait de l'élargir un peu, les accepterait parfaitement.

Anne Boleyn. — Non, sur ma bonne foi.

La vieille dame. — Si, sur ma bonne foi, et ma bonne foi. — Vous ne voudriez pas être reine?

Anne Boleyn. — Non, pour toutes les richesses qui sont sous le ciel.

La vieille dame. — C'est étrange; une pièce de trois pence bosselée serait suffisante pour acheter mon consentement à être reine, toute vieille que je suis : mais dites-moi, je vous en prie, que penseriez-vous d'être duchesse? Avez-vous des épaules à porter le fardeau de ce titre?

Anne Boleyn. — Non, en vérité.

La vieille dame. — Alors vous êtes de tempérament faible. Retranchons-en un peu : je ne voudrais pas être un jeune comte et me trouver sur votre chemin, pour plus que je n'oserais dire : si vos reins ne peuvent accepter ce fardeau-ci, ils sont incapables d'engendrer jamais un enfant.

Anne Boleyn. — Comme vous bavardez! Je vous jure encore que je ne voudrais pas être reine pour le monde entier.

La vieille dame. — Sur ma foi, pour la petite Angleterre, vous risqueriez la balle, et moi-même je la risquerais pour le simple comté de Carnarvon, quand ce serait la seule dépendance de la couronne. Là, qui vient ici?

Entre LE LORD CHAMBELLAN.

Le Lord Chambellan. — Bonjour, Mesdames. Qu'en coûterait-il pour savoir le secret de votre conférence?

Anne Boleyn. — Pas même la peine de le demander, mon bon Lord; notre secret ne vaut pas votre question. Nous étions à nous apitoyer sur les chagrins de notre maîtresse.

Le Lord Chambellan. — C'était une honnête occupation, et digne de femmes vertueuses : il y a lieu d'espérer que tout tournera bien.

Anne Boleyn. — *Amen!* c'est la prière que j'adresse à Dieu.

Le Lord Chambellan. — Vous portez un noble cœur, aussi les bénédictions du ciel tombent-elles sur les créatures comme vous. Pour que vous sachiez bien, belle Dame, que je parle sincèrement et qu'on a pris note en haut lieu de vos nombreuses vertus, Sa Majesté le roi vous fait transmettre par moi la bonne opinion qu'il a de vous, et prétend vous honorer par un titre qui n'est pas moindre que celui de marquise de Pembroke; à ce titre il ajoute de sa libéralité un revenu annuel de mille livres.

Anne Boleyn. — Je ne sais quel genre d'obéissance je puis montrer; tout ce que j'ai et plus encore n'est rien : mes prières ne sont que des paroles auxquelles manque l'autorité de la piété, et mes vœux n'équivalent qu'à de vains souffles d'air, et cependant, vœux et prières, sont tout ce que je puis rendre. J'en conjure Votre Seigneurie, veuillez transmettre à Son Altesse les remercîments et l'obéissance de sa servante confuse, et lui dire que je prie pour sa santé et sa couronne.

Le Lord Chambellan. — Madame, je ne manquerai pas de confirmer la bonne opinion que le roi a de vous. (*A part.*) Je l'ai bien observée; la beauté et l'honneur sont en elle mêlés de telle sorte que ces dons ont pris le roi : et qui sait maintenant si de cette Dame il ne doit pas sortir une perle qui revêtira de splendeur toute cette île? — Je vais aller trouver le roi, et je lui dirai que je vous ai parlé.

Anne Boleyn. — Mon honoré Lord! (*Sort le Lord Chambellan.*)

La vieille dame. — Eh bien, voilà ce que c'est: voyez, voyez un peu! j'ai passé seize ans à mendier dans cette cour, je suis encore une mendiante de cour, et je n'ai jamais pu trouver le joint entre trop tôt et trop tard, pour obtenir n'importe quelle somme; tandis que vous, — voyez la destinée! — qui êtes ici un poisson tout fraichement arrivé, — oh, fi, fi, fi, de cette fortune qui tombe sur vous malgré vous! — on vous remplit la bouche avant que vous l'ayez ouverte.

Anne Boleyn. — Cela me paraît étrange.

La vieille dame. — Quel goût cela a-t-il? Est-ce amer? je parie quarante *pence* que non. Il y avait une fois une Dame (c'est une vieille histoire) qui n'aurait pas voulu être reine pour tout le limon de l'Égypte : avez-vous entendu cette histoire?

Anne Boleyn. — Allons, vous plaisantez.

La vieille dame. — Avec votre aventure, je pourrais monter plus haut que l'alouette. Marquise de Pembroke! mille livres par an par pure estime! pas d'autre obligation! sur ma vie, cela promet beaucoup d'autres milles; l'escorte de l'honneur est plus nombreuse que ses avant-coureurs. Maintenant, je sais que votre dos peut porter un titre de duchesse; dites, ne vous sentez-vous pas plus forte qu'auparavant?

ANNE BOLEYN. — Ma bonne Dame, veuillez vous égayer avec vos propres fantaisies et me laisser tranquille sur ce sujet-ci. Je veux bien ne pas exister, si cette faveur me réjouit le moins du monde; je tressaille en pensant à ce qui va suivre. La reine est dans la désolation, et nous sommes oublieuses avec notre longue absence. Je vous en prie, ne lui révélez pas ce que vous avez entendu ici.

LA VIEILLE DAME. — Pour qui me prenez-vous? (*Elles sortent.*)

SCÈNE IV.

Une salle dans Black-Friars.

Fanfares de trompettes et de cors. Entrent DEUX HUISSIERS A VERGE *avec de courtes baguettes d'argent; après eux* DEUX SCRIBES *en habits de docteurs; puis* L'ARCHEVÊQUE DE CANTERBURY *seul; après lui* LES ÉVÊQUES DE LINCOLN, D'ÉLY, DE ROCHESTER *et de* SAINT-ASAPH; *après eux, à courte distance, marche* UN GENTILHOMME *portant la bourse, avec le grand sceau et un chapeau de cardinal; puis* DEUX PRÊTRES *portant chacun une croix d'argent; puis* UN GENTILHOMME HUISSIER, *tête nue, accompagné par* UN SERGENT D'ARMES *portant une masse en argent; puis* DEUX GENTILSHOMMES *portant les grandes colonnes en argent; après eux, côte à côte, entrent les* DEUX CARDINAUX, WOLSEY *et* CAMPEIUS; *puis* DEUX NOBLES *avec l'épée et la masse. Puis entrent* LE ROI, LA REINE, *et leurs suites.* LE ROI *prend place sous le dais royal;* LES DEUX CARDINAUX *s'asseyent au-dessous de lui comme juges.* LA REINE *prend place à quelque distance du* ROI. LES ÉVÊQUES *se rangent de chaque côté de la cour en forme de consistoire* : LES SCRIBES *se placent entre eux.* LES LORDS *s'asseoient près des* ÉVÊQUES. L'HUISSIER CRIEUR *et les autres assistants se rangent sur le théâtre conformément à leur condition.*

WOLSEY. — Qu'on ordonne le silence pendant la lecture de notre commission de Rome.

LE ROI HENRI. — Quel besoin en est-il? elle a déjà été lue publiquement, et de tous côtés son autorité a été reconnue; vous pouvez donc nous épargner ce temps.

WOLSEY. — Qu'il en soit ainsi! — Passez outre.

UN SCRIBE. — Dites, « Henri, roi d'Angleterre, avancez dans la cour. »

L'HUISSIER CRIEUR. — Henri, roi d'Angleterre, avancez dans la cour.

LE ROI HENRI. — Présent!

LE SCRIBE. — Dites, « Catherine, reine d'Angleterre, avancez dans la cour. »

L'HUISSIER CRIEUR. — Catherine, reine d'Angleterre, avancez dans la cour.

LA REINE *ne fait pas de réponse, se lève de son siége, traverse la cour, vient au* ROI *et s'agenouille à ses pieds, puis elle parle.*

LA REINE CATHERINE. — Sire, je désire que vous me fassiez droit et justice, et que vous m'accordiez votre pitié, car je suis une très-pauvre femme, et une étrangère née hors de vos domaines; je n'ai ici aucun juge impartial, et aucune assurance d'amitié et de justice. Hélas, Sire! en quoi vous ai-je offensé? quelle cause de déplaisir vous a donnée ma conduite pour me mettre ainsi de côté et me retirer votre bonne grâce? Le ciel m'est témoin que j'ai toujours été pour vous une loyale et humble épouse, que je me suis en tous temps conformée à votre volonté, que j'ai toujours été dans la crainte d'allumer votre déplaisir, et que j'ai réglé mon humeur sur votre physionomie selon que je la voyais joyeuse ou triste. Y a-t-il eu une heure où j'aie contredit votre désir et où je n'en aie pas fait le mien? Où est celui de vos amis que je ne me sois pas efforcée d'aimer, même quand je savais qu'il était mon ennemi? Auquel de mes amis ai-je continué ma faveur, lorsque je savais qu'il s'était attiré votre courroux? auquel, dans ce cas, n'ai-je pas notifié que je lui retirais mon affection? Sire, rappelez-vous que j'ai été pour vous une femme, humblement obéissante, depuis plus de vingt ans, que j'ai été bénie par vous de nombreux enfants : si, pendant le cours et les péripéties de ce laps de temps, vous pouvez alléguer et prouver quelque chose contre mon honneur, ma fidélité conjugale, mon affection et mon respect pour votre personne sacrée, congédiez-moi, au nom de Dieu, et que le mépris le plus infamant me ferme la porte et me livre au genre de justice le plus sévère. Qu'il vous plaise de vous rappeler, Sire, que le roi, votre père, était réputé un prince très-prudent, d'un excellent esprit et d'un jugement incomparable : Ferdinand, roi d'Espagne, mon père, était tenu pour un des plus sages princes qui y eût régné depuis bien des années : il n'est pas douteux qu'ils assemblèrent dans chacun de leurs royaumes un sage conseil, qui, après avoir débattu cette affaire, con-

La reine Catherine. Je ne veux pas rester plus longtemps, ni faire jamais plus pour cette affaire acte de présence dans aucune de leurs cours.

(Acte II, sc. IV.)

sidéra notre mariage comme légitime : c'est pour quoi je vous conjure humblement de m'épargner, Sire, jusqu'à ce que je puisse être conseillée par mes amis d'Espagne, dont j'implore les avis; sinon, au nom de Dieu, que votre bon plaisir soit accompli!

Wolsey. — Vous avez ici, Madame, — et appelés par votre choix, — ces révérends personnages, hommes d'une intégrité et d'une science singulières, la fleur même du royaume; ils sont assemblés pour plaider votre cause : il est donc inutile, autant pour votre propre repos que pour apaiser les tourments de conscience du roi, que vous demandiez à la cour de différer son jugement.

Campeius. — Sa Grâce a bien et justement parlé : par conséquent, Madame, il est bon que cette session royale procède, et que sans délai ses membres produisent et fassent entendre leurs arguments.

La reine Catherine. — Lord Cardinal, — c'est à vous que je parle.

Wolsey. — Quel est votre bon plaisir, Madame?

La reine Catherine. — Messire, les larmes me suffoquent, mais comme je me rappelle que je suis une reine, ou que j'ai rêvé que je l'étais, et que je suis certainement la fille d'un roi, je changerai en étincelles de feu les gouttes de mes pleurs.

Wolsey. — Soyez patiente.

La reine Catherine. — Je serai patiente lorsque vous serez humble; mais non, je le serai plus tôt, car Dieu me punirait. Je crois, sur la foi de puissantes circonstances, que vous êtes mon ennemi, et je vous récuse pour mon juge, car c'est vous qui avez soufflé, entre mon Seigneur et moi, ce charbon que puisse éteindre la rosée de Dieu! C'est pourquoi, je le répète, je vous abhorre absolument, et je vous refuse de toute mon âme pour mon juge, vous que je tiens (je vous le dis encore) pour mon très-malicieux ennemi, et que je ne crois pas le moins du monde un ami de la vérité.

Wolsey. — Je déclare que vous ne parlez pas comme vous-même, vous qui, jusqu'à ce jour, avez appuyé votre jugement sur la charité, et montré dans vos actes les effets d'un noble caractère et d'une sagesse supérieure aux facultés de la femme. Madame, vous me faites injure, je n'ai pas de mauvais vouloir contre vous, je ne médite d'injustice ni contre vous, ni contre personne; toutes les mesures que j'ai prises jusqu'ici, toutes celles que je prendrai encore, sont autorisées par une commission du consistoire, oui, du consistoire entier de Rome. Vous m'accusez d'avoir soufflé ce charbon; je le nie : le roi est présent; s'il lui est connu que je donne un démenti à ma conduite, avec quelle facilité et quelle justice ne peut-il pas frapper ma fausseté! oui, il le peut aussi facilement que vous avez frappé ma véracité. S'il sait que je suis exempt de ce dont vous m'accusez, il sait que je ne suis pas exempt du tort que vous pouvez me faire. C'est donc en lui qu'est le remède à la blessure que vous me faites, et ce remède consiste à vous délivrer de telles pensées, et avant que Son Altesse ouvre la bouche pour m'administrer ce remède, je vous conjure, gracieuse Madame, de changer votre opinion et de ne plus parler ainsi.

La reine Catherine. — Milord, Milord, je suis une simple femme, beaucoup trop faible pour lutter avec votre habileté. Vous êtes de bouche humble et doux; vous signez votre place et votre profession par l'apparence parfaite de la douceur et de l'humilité; mais votre cœur est bourré d'arrogance, d'orgueil et de malice Grâce à la fortune et aux faveurs de Son Altesse, vous avez légèrement franchi les degrés inférieurs de l'échelle, et maintenant vous êtes monté à une hauteur où les pouvoirs politiques sont vos serviteurs : les ordres que vous donnez, domestiques dociles, exécutent votre volonté exactement de la manière qu'il vous plaît. Je dois vous le dire, vous avez plus d'égard à l'éclat de votre personne qu'à votre haute profession spirituelle; c'est pourquoi, je le répète encore, je vous refuse pour mon juge, et j'en appelle au pape, ici, devant tous, afin de porter ma cause entière devant Sa Sainteté et d'être jugée par lui. (*Elle s'incline devant le roi et se dispose à partir.*)

Campeius. — La reine est obstinée, rebelle à la justice, prompte à l'accuser, et dédaigne d'être jugée par elle : ce n'est pas bien. La voici qui part.

Le roi Henri. — Rappelez-la.

L'huissier crieur. — Catherine, reine d'Angleterre, avancez dans la cour.

Griffith. — Madame, on vous rappelle.

La reine Catherine. — Qu'avez-vous besoin d'y faire attention? Je vous en prie, suivez votre chemin, et lorsque ce sera vous qu'on rappellera, revenez. Dieu m'assiste! ils me font sortir des

bornes de la patience, vraiment! Je vous en prie, marchons : je ne veux pas rester plus longtemps, ni faire jamais plus pour cette affaire acte de présence dans aucune de leurs cours. (*Sortent la reine, Griffith, et les autres personnes de sa suite.*)

Le roi Henri. — Va, Catherine, s'il est un homme au monde qui déclare posséder une meilleure épouse, qu'il ne soit cru en rien pour avoir menti à ce point. Tu es, toi, toi seule, la reine des reines terrestres, comme le proclameraient, si elles pouvaient parler, tes rares qualités, ton aimable noblesse, ta douceur de sainte, ta rectitude conjugale, ton obéissance fière, et tes vertus pieuses et souveraines. Elle est noblement née et s'est comportée envers moi comme il convient à sa vraie noblesse.

Wolsey. — Très-gracieux Sire, je supplie Votre Altesse de la plus humble manière, qu'il vous plaise de déclarer, en face de tous ces auditeurs, (car là où j'ai été attaqué et lié, là je dois être délié, quoique ce ne soit pas le lieu et l'heure où je puisse obtenir pleine réparation), si jamais j'ai pris envers Votre Altesse l'initiative de cette affaire, si j'ai jamais fait naître dans votre esprit quelque scrupule qui pût vous amener à vous interroger sur ce sujet, et si j'ai jamais, autrement que pour remercier Dieu d'une telle reine, prononcé le plus petit mot qui pût porter préjudice à sa présente condition ou faire tort à sa vertueuse personne?

Le roi Henri. — Milord Cardinal, je vous excuse; oui, sur mon honneur, je vous absous pleinement de ce reproche. Je n'ai pas à vous apprendre que vous avez beaucoup d'ennemis, lesquels ne savent pas pourquoi ils le sont, mais qui, semblables aux chiens de village, aboient lorsque leurs camarades aboient : c'est par quelques-uns de ces gens-là que la reine est excitée à la colère. Vous êtes excusé : mais voulez-vous être plus pleinement justifié? Eh bien, vous avez toujours désiré que cette affaire sommeillât; vous n'avez jamais désiré qu'elle fût soulevée : au contraire, vous avez souvent, très-souvent, mis obstacle aux pas qu'elle faisait : sur mon honneur, je porte témoignage sur ce point à mon bon Lord Cardinal, et je le justifie pleinement. Maintenant, pour ce qui me décida à cette affaire, je vais vous le déclarer franchement, en réclamant un peu de temps et votre attention : ainsi suivez bien l'enchaînement. Voici comment cela naquit : — faites attention : — ma conscience s'émut pour la première fois, sentit pour la première fois un aiguillon de scrupule, en écoutant certains discours tenus par l'évêque de Bayonne, alors ambassadeur de France, qui avait été envoyé ici pour discuter un projet de mariage entre le duc d'Orléans et notre fille Marie : dans le cours de cette affaire, avant de prendre une décision, il (l'évêque j'entends) demanda un répit afin de conseiller au roi son maître de bien s'assurer si notre fille pouvait être tenue pour légitime, étant issue de notre mariage avec la reine douairière, précédemment femme de notre frère. Ce répit ébranla ma conscience jusque dans ses fondements, me pénétra avec une force à me briser, et fit trembler la région de mon cœur; ce qui ouvrit à ce scrupule une route si large qu'une multitude d'autres considérations de diverse nature y passèrent avec lui. En premier lieu, il me sembla que le ciel ne me souriait pas, car il paraissait commander à la nature que le ventre de mon épouse, si elle concevait un enfant mâle, ne fît pas plus pour lui office de vie que le tombeau ne fait pour les morts; en effet, sa postérité mâle ou mourait aussitôt après conception, ou peu de temps après qu'elle avait vu la lumière : alors j'en vins à penser que cela était une condamnation qui pesait sur moi, que mon royaume, digne du plus bel héritier du monde, n'obtiendrait pas de moi une telle joie. Il s'ensuivit que je pesais les dangers qui menaçaient mon royaume par cette absence de postérité, et ceci me causa bien des angoisses gémissantes. Ainsi ballotté sur cette mer orageuse de ma conscience, je fis voiles vers ce remède pour lequel nous sommes présentement assemblés; c'est-à-dire que je pris la résolution de purger ma conscience que je sentais alors fort malade, et que je ne trouve pas encore suffisamment guérie par l'avis de tous les révérends pères et de tous les docteurs savants du royaume. C'est avec vous que je commençai d'abord en particulier, Milord de Lincoln; vous vous rappelez sous quelle oppression je suffoquais, lorsque je m'ouvris à vous pour la première fois.

L'évêque de Lincoln. — Fort bien, mon Suzerain.

Le roi Henri. — J'ai parlé longuement; qu'il vous plaise de raconter vous-même la direction que vous me conseillâtes.

L'évêque de Lincoln. — Plaise à Votre Altesse, cette question me troubla tellement à cause de son extrême importance et de ses redoutables conséquences, que je remis au doute le soin de décider à la place du conseil le plus franc que j'au-

rais pu donner, et que j'engageai Votre Altesse à prendre la résolution qu'elle est en voie de suivre.

Le roi Henri. — Je m'ouvris alors à vous, Milord de Canterbury, et je vous demandai la permission de convoquer la présente assemblée; je n'ai omis de consulter aucun révérend personnage de cette cour, mais j'ai procédé par le consentement particulier de chacun de vous, signé et scellé par vous. Ainsi, procédons, car ce n'est aucun déplaisir contre la personne de ma bonne reine, mais les pointes aiguës et tranchantes des raisons déclarées par moi qui me poussent à cette conduite. Prouvez seulement que notre mariage est légitime, et sur ma vie et ma dignité royale, nous serons heureux de continuer le cours de notre vie mortelle avec notre reine Catherine, avec celle qui doit prendre le pas sur la créature la plus parfaite qui soit tenue pour une merveille de ce monde.

Campeius. — Plaise à Votre Altesse, la reine étant absente, il est de toute convenance que nous ajournions la cour jusqu'à un jour prochain : dans cet intervalle, il sera bon d'insister vivement auprès de la reine, pour qu'elle renonce à l'appel qu'elle projette auprès de Sa Sainteté. (*Ils se lèvent pour partir.*)

Le roi Henri, *à part.* — Je m'aperçois que ces cardinaux plaisantent avec moi : j'abhorre ces lenteurs dilatoires et ces ruses de Rome. Cranmer, mon serviteur savant et bien-aimé, reviens, je t'en prie! avec toi je sais que reviendra mon appui. (*Haut.*) Congédiez l'assemblée : retirez-vous, je vous le permets. (*Ils sortent dans l'ordre où ils sont entrés.*)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Londres. — Le palais de Bridewell. Une chambre dans les appartements de la reine.

LA REINE CATHERINE *et quelques-unes de ses femmes sont occupées à travailler.*

La reine Catherine. — Prends ton luth, ma fille; mon âme devient triste à force de trouble : chante et disperse ces troubles, si tu peux ; laisse-là ton ouvrage.

CHANT.

Avec son luth, Orphée, quand il jouait,
Faisait s'incliner les arbres
Et les sommets glacés des montagnes;
Aux accords de sa musique, plantes et fleurs
Naissaient sans cesse, comme si le soleil et les ondées
Avaient créé un éternel printemps.
Toutes les choses qui l'entendaient jouer,
Toutes, jusqu'aux vagues de la mer,
Penchaient la tête et restaient en silence.
Dans la douce musique est un tel pouvoir,
Que le souci meurtrier et les chagrins du cœur,
En l'entendant, s'endorment, ou meurent.

Entre un gentilhomme.

La reine Catherine. — Qu'y a-t-il?

Le gentilhomme. — Plaise à Votre Grâce, les deux grands cardinaux attendent dans la salle des audiences.

La reine Catherine. — Veulent-ils me parler?

Le gentilhomme. — C'est ce qu'ils m'ont prié de vous dire, Madame.

La reine Catherine. — Priez Leurs Grâces de venir. (*Sort le gentilhomme.*) Quelle affaire peuvent-ils avoir avec moi, pauvre femme déchue de la faveur. Je n'aime pas leur visite, maintenant que j'y réfléchis. Ils devraient être des hommes vertueux, et leurs affaires pieuses comme leurs fonctions; mais tous les capuchons ne font pas les moines.

La reine Catherine. Prends ton luth, ma fille : mon âme devient triste à force de trouble.

(Acte III, sc. I.)

Entrent WOLSEY *et* CAMPEIUS.

Wolsey. — Paix à Votre Altesse!

La reine Catherine. — Vos Grâces me surprennent ici presque à l'état de ménagère; je voudrais l'être tout à fait, au risque de ce qui peut m'arriver de pire. Quels sont vos bons plaisirs, Révérends Seigneurs?

Wolsey. — S'il vous plaît, noble Madame, de vous retirer dans vos appartements particuliers, nous vous expliquerons pleinement la cause de notre visite.

La reine Catherine. — Expliquez-la ici; sur ma conscience, je n'ai rien fait encore qui demande le secret : plût à Dieu que toutes les autres femmes pussent faire cette déclaration avec une âme aussi libre que la mienne! Messeigneurs, je n'ai point souci (et en cela je suis plus heureuse que d'autres) que mes actions soient jugées par toute langue, vues par tout œil, attaquées par l'envie et la basse opinion, tant je suis sûre de la rectitude de ma vie. Si votre affaire consiste à me scruter et à examiner ma conduite d'épouse, procédez hardiment; la vérité aime qu'on agisse ouvertement.

Wolsey. — *Tanta est ergà te mentis integritas, regina serenissima.*

La reine Catherine. — Oh! mon bon Lord, pas de latin; je ne suis pas assez paresseuse pour n'avoir pas appris, depuis que je suis venue, la langue du pays dans lequel j'ai vécu : une langue étrangère donne à ma cause une couleur plus étrange, une teinte de soupçon. Je vous en prie, parlez en anglais : il y a ici quelques personnes qui, si vous dites la vérité, vous remercieront pour l'amour de leur pauvre maîtresse; croyez-moi, elle a été bien outragée : Lord Cardinal, le péché

le plus volontaire que j'aie jamais commis peut recevoir l'absolution en anglais.

Wolsey. — Noble Dame, je suis chagrin de ce que mon intégrité et mon ardeur à servir Sa Majesté et vous, fassent naître de si graves soupçons, alors que la bonne foi seule agit. Nous ne venons pas en accusateurs tacher cet honneur que toute bouche bénit, ni vous apporter aucun chagrin, — vous n'en avez que trop, bonne Dame : — nous venons pour savoir à quelles dispositions s'est arrêtée votre âme dans ce grave différend qui s'est élevé entre vous et le roi, et pour vous faire connaître, comme des hommes francs et honnêtes, nos opinions exactes et ce qui peut porter secours à votre cause.

Campeius. — Très-honorée Madame, Milord d'York, par un libre mouvement de sa noble nature, mouvement né du zèle et de l'obéissance qu'il a toujours portés à Votre Grâce, oubliant, comme un homme de bien, votre récente et trop excessive censure contre sa personne et sa sincérité, vous offre, ainsi que moi, en signe de paix, ses services et ses conseils.

La reine Catherine, *à part.* — Pour me trahir. (*Haut.*) — Messeigneurs, je vous remercie tous deux pour vos bons vouloirs. Vous parlez comme d'honnêtes gens, et je prie Dieu que vous vous montriez tels : mais, en vérité, je ne sais pas comment, avec mon faible esprit, je puis donner à deux hommes de votre gravité et de votre science, une réponse immédiate sur un point de cette importance qui touche de si près à mon honneur, et de plus près encore à ma vie, je le crains. J'étais à travailler avec mes femmes, et Dieu le sait, peu préparée à recevoir des hommes tels que vous et à entendre de telles affaires. Au nom de la royauté que j'ai possédée, car je sens le dernier tressaillement de ma grandeur, je supplie vos deux Grâces de laisser à ma cause temps et réflexion. Hélas! je suis une femme, sans amis, sans espérances!

Wolsey. — Madame, vous méconnaissez l'amour du roi par ces craintes; vos amis et vos motifs d'espérer sont en nombre infini.

La reine Catherine. — Avec peu de profit pour moi en Angleterre. Pouvez-vous penser, Messeigneurs, qu'il y ait un Anglais qui osât me donner conseil? Pensez-vous qu'en supposant qu'il en fût un assez imprudent pour être honnête, celui-là pourrait être ouvertement mon ami malgré le bon plaisir du roi, et continuer à vivre son sujet? Non, non, en bonne foi, mes vrais amis, ceux qui peuvent peser équitablement mes afflictions, ceux auxquels ma confiance peut s'attacher, ne vivent pas ici ; ils sont, comme toutes mes autres consolations, loin d'ici, dans ma patrie natale, Messeigneurs.

Campeius. — Je désirerais que Votre Grâce oubliât ses chagrins et acceptât mes conseils.

La reine Catherine. — Voyons, Messire.

Campeius. — Placez votre cause sous la protection du roi; il vous aime et il est plein de générosité : c'est le parti qui vaudra le mieux pour vous et votre cause; car si l'arrêt de la loi vous donne tort, vous vous séparerez de lui disgrâciée.

Wolsey. — Il vous donne un vrai conseil.

La reine Catherine. — Vous me conseillez ce que vous me souhaitez tous deux, ma ruine. Est-ce là votre conseil chrétien? honte sur vous. Le ciel est encore au-dessus de tous, et là siége un juge qu'aucun roi ne peut corrompre.

Campeius. — Votre colère vous trompe à notre égard.

La reine Catherine. — Votre honte n'en est que plus grande. Je vous croyais deux hommes saints, sur mon âme, deux révérendes vertus cardinales, mais je crains que vous ne soyez deux péchés cardinaux, deux cœurs creux : amendez-les, par pudeur, Messeigneurs! Est-ce là la consolation, le cordial que vous apportiez à une malheureuse Dame, à une femme sans appui au milieu de vous, méprisée, montrée au doigt? Je ne vous souhaiterai pas la moitié de mes misères; j'ai plus de charité que cela : mais dites au moins que je vous ai avertis, et prenez garde au nom du ciel, prenez garde qu'un jour le fardeau entier de mes chagrins ne tombe sur vous.

Wolsey. — Madame, ces paroles sont pur égarement; vous tournez en mal ce que nous vous proposons pour le bien.

La reine Catherine. — Et vous, vous me tournez en rien : malheur à vous et à tous les hypocrites qui vous ressemblent! Si vous aviez quelque justice, quelque pitié, si vous étiez ecclésiastiques autrement que d'habit, me proposeriez-vous de remettre ma cause si malade entre les mains de celui qui me hait? Hélas! il m'a déjà bannie de son lit, et de son amour il m'en a bannie, il y a trop longtemps! Je suis vieille, Messeigneurs, et tous les rapports intimes que j'entretiens maintenant avec lui consistent dans ma seule obéissance. Que peut-il m'arriver qui dépasse cette

misère? toutes vos intrigues peuvent-elles me faire une malédiction qui dépasse celle-là?

Campeius. — Vos craintes voient trop les choses en pire.

La reine Catherine. — Ai-je donc vécu si longtemps (laissez-moi parler pour moi-même, puisque la vertu ne trouve pas d'amis) son épouse, une épouse loyale, une femme qui ne fut jamais (j'ose le dire sans vaine gloire) entachée d'aucun soupçon; ai-je donc toujours concentré sur le roi la plénitude de mes affections, l'ai-je donc le plus aimé après le ciel, lui ai-je obéi, l'ai-je adoré avec une superstitieuse tendresse, pour être ainsi récompensée? Ce n'est pas bien, Messeigneurs. Amenez-moi une femme constante à son mari, une femme qui n'ait jamais rêvé une joie au delà de son plaisir, et à cette femme, lorsqu'elle aura montré toute la vertu possible, j'ajouterai encore un mérite, une grande patience.

Wolsey. — Madame, vous vous éloignez du bien que nous cherchions à atteindre.

La reine Catherine. — Milord, je n'ose pas me rendre assez coupable pour céder volontairement ce noble titre que votre maître me donna en m'épousant : rien que la mort ne me divorcera jamais de mes dignités.

Wolsey. — Je vous en prie, écoutez-moi.

La reine Catherine. — Plût à Dieu que je n'eusse jamais foulé ce sol anglais, ni goûté aux flatteries qui y croissent? Vous avez des faces d'anges, mais le ciel connaît vos cœurs. Qu'adviendra-t-il maintenant de moi, malheureuse Dame! Je suis la plus malheureuse femme vivante. (*A ses femmes.*) Hélas! pauvres filles, où sont maintenant vos fortunes! me voilà naufragée dans un royaume où je ne trouve ni pitié, ni amis, ni espérance, où nul parent ne pleure sur moi, où un tombeau m'est à peine accordé : comme le lys qui était autrefois souverain de la prairie et y fleurissait, je vais laisser tomber ma tête et mourir.

Wolsey. — Si Votre Grâce pouvait être amenée à comprendre que notre but est honnête, vous vous sentiriez plus rassurée. Pour quelle cause, bonne Dame, voudrions-nous vous faire tort? Hélas! mais nos situations, la nature de notre profession s'opposent à pareille chose : nous sommes faits pour chercher à guérir de tels chagrins et non pour les semer. Au nom de la vertu, considérez ce que vous faites, considérez à quel point vous pouvez vous blesser par cette conduite, considérez qu'elle peut vous aliéner complétement le roi. Les cœurs des princes haïsent l'obéissance, tant ils l'aiment; mais devant les âmes opiniâtres, ils se gonflent et deviennent aussi terribles que les tempêtes. Je sais que vous avez un noble et beau caractère, une âme aussi unie qu'une mer calme; croyez-nous, je vous prie, quand nous nous déclarons partisans de la paix, vos amis et vos serviteurs.

Campeius. — Madame, vous découvrirez qu'il en est ainsi. Vous faites outrage à vos vertus par ces craintes dignes de femmes pusillanimes; un noble esprit, comme celui qui a été mis en vous, rejette toujours hors de lui, comme de la fausse monnaie, de tels doutes. Le roi vous aime; prenez garde de ne pas vous l'aliéner; quant à nous, s'il vous plaît de vous confier à nous dans votre affaire, nous sommes prêts à employer pour votre service nos soins les plus diligents.

La reine Catherine. — Faites ce que vous voudrez, Messeigneurs, et pardonnez-moi, je vous en prie, si je me suis conduite impoliment; vous savez que je suis une femme qui manque d'esprit pour faire une réponse convenable à des personnes telles que vous. Je vous prie, servez-moi auprès de Sa Majesté : il a encore mon cœur et aura mes prières tant que je vivrai. Allons, mes révérends pères, accordez-moi vos conseils; elle supplie maintenant, celle qui pensait peu, lorsqu'elle posa le pied ici, qu'il lui faudrait acheter ses dignités si cher. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Londres. — Une antichambre des appartements du roi dans le palais.

Entrent LE DUC DE NORFOLK, LE DUC DE SUFFOLK, LE COMTE DE SURREY *et* LE LORD CHAMBELLAN.

Norfolk. — Si vous voulez maintenant unir vos griefs et les pousser avec constance, le cardinal ne pourra résister à leur choc; si vous négligez l'occasion que vous offre ce moment-ci, je ne puis vous promettre que de nouvelles disgrâces ne viendront pas ajouter leur poids à celles que vous portez déjà.

Surrey. — Je suis joyeux de la plus petite occasion qui m'est offerte de me rappeler du duc, mon beau-père, afin de me venger du Cardinal.

Suffolk. — Quel est celui des pairs qui ait eu

la chance d'échapper à son mépris, ou qui n'ait pas eu au moins à souffrir singulièrement de son indifférence? Quand a-t-il respecté dans une autre personne que lui-même la marque de la noblesse?

Le Lord Chambellan. — Milords, vous parlez bien à vos aises : ce qu'il mérite de votre part et de la mienne, je le sais; mais quant à ce que nous pouvons faire contre lui, quoique le moment actuel nous soit propice, je le redoute beaucoup. Si vous ne pouvez lui fermer l'accès auprès du roi, ne tentez jamais rien contre lui, car sa langue a sur le roi une puissance de sortilége.

Norfolk. — Oh! n'ayez pas peur de lui; sous ce rapport, son sortilége est désormais sans force : le roi a découvert contre lui des faits qui gâtent à jamais le miel de son langage. Non, il est noyé sous son déplaisir, de manière à ne surnager jamais.

Surrey.— Milord, entendre des nouvelles semblables une fois par heure, ferait mon bonheur.

Norfolk. — Croyez-moi, cela est vrai; ses menées en sens contraires dans l'affaire du divorce ont toutes été mises au grand jour, de sorte qu'il apparaît aujourd hui comme je souhaiterais qu'apparût mon ennemi.

Surrey. — Comment ses menées ont-elles été mises en lumière?

Suffolk. — D'une manière fort étrange.

Surrey. — Oh! comment, comment?

Suffolk. — Les lettres du cardinal au pape se sont trompées de route, et elles sont tombées sous les yeux du roi : dans ces lettres, on a lu les prières que le cardinal adressait à Sa Sainteté pour suspendre le jugement du divorce, car « si le divorce avait lieu, je m'aperçois, disait le cardinal, que le roi s'est épris d'affection pour une créature de la reine, Lady Anne Boleyn. »

Surrey. — Le roi a lu cela?

Suffolk. — Vous pouvez m'en croire.

Surrey. — Cela aura-t-il des résultats?

Le Lord Chambellan. — Par ce fait le roi a vu combien il le suit de près et fait étroit son chemin. Mais sur ce point toutes ses manigances coulent bas, car il apporte le remède après la mort du patient; le roi a déjà épousé la belle Dame.

Surrey. — Plût à Dieu que cela fût!

Suffolk. — Alors soyez heureux par le souhait que vous formez, Milord! car je vous le déclare, il est exaucé.

Surrey. — Puisse toute ma joie accompagner la conjonction de ces deux astres!

Suffolk. — Je joins mon *Amen* à ce vœu.

Norfolk. — Et tout le monde en fait autant.

Suffolk. — Il y a des ordres donnés pour son couronnement; mais, parbleu, cet événement est encore bien jeune, et il est bon qu'il ne soit pas raconté à toutes les oreilles. Mais Milord, c'est une noble créature, accomplie comme esprit et beauté : je me figure que d'elle sortira pour ce pays quelque bénédiction dont il conservera la mémoire.

Surrey. — Mais le roi digérera-t il cette lettre du cardinal? Le Seigneur veuille que non!

Norfolk. — *Amen*, mordieu!

Suffolk. — Non, non, il y a d'autres guêpes qui bourdonnent autour de son nez qui lui feront sentir plus vite cet aiguillon-ci. Le cardinal Campeius s'est évadé pour Rome; il n'a pas pris de congé, il a laissé l'affaire du roi en suspens, et il est parti en poste, comme agent de notre cardinal, pour seconder tout son complot. Je vous assure que le roi a crié *ah!* en apprenant la chose.

Le Lord Chambellan. — Dieu veuille l'irriter davantage, et lui faire crier *ah!* encore plus fort!

Norfolk. — Mais, Milord, quand Cranmer revient-il?

Suffolk. — Il est revenu, et toujours dans les mêmes opinions, qui, jointes à celles de tous les fameux colléges de la chrétienté presque entière, ont tranquillisé le roi à l'endroit de son divorce. Sous peu, je le crois, son second mariage sera rendu public, et le couronnement se fera. Catherine ne sera plus appelée reine, mais princesse douairière et veuve du prince Arthur.

Norfolk. — Ce Cranmer est un digne garçon et a pris beaucoup de peine dans l'affaire du roi.

Suffolk. — Oui, et en récompense nous le verrons archevêque.

Norfolk. — C'est ce qu'on me dit.

Suffolk. — C'est la vérité même. Le cardinal! (*Ils se tiennent à l'écart.*)

Entrent WOLSEY *et* CROMWELL.

Norfolk. — Observez, observez, il est rêveur.

Wolsey. — Le paquet, Cromwell, l'avez-vous remis au roi?

Le roi Henri. Quels amas de richesses il a accumulés pour son lot!
(Acte III, sc. II.)

Cromwell. — En mains propres, dans sa chambre à coucher.

Wolsey. — A-t-il regardé le contenu de ces papiers?

Cromwell. — Il les a décachetés immédiatement : le premier sur lequel il a jeté les yeux, il l'a lu avec une sérieuse attention; il y avait de la préoccupation sur sa physionomie. Il vous fait ordonner de l'attendre ici ce matin.

Wolsey. — Tardera-t-il à sortir?

Cromwell. — Je crois qu'il ne tardera pas.

Wolsey. — Laissez-moi un instant. (*Sort Cromwell.*) Ce sera la duchesse d'Alençon, sœur du roi de France : c'est elle qu'il épousera. Anne Boleyn! Non, je ne veux pas d'Anne Boleyn pour lui : il s'agit de quelque chose de plus que d'un beau visage. Boleyn! non, nous ne voulons pas de Boleyn. J'espère recevoir bientôt des nouvelles de Rome. — Marquise de Pembroke!

Norfolk. — Il est mécontent.

Suffolk. — Peut-être sait-il que le roi aiguise sa colère contre lui.

Surrey. — Et fais qu'elle soit tranchante, ô mon Dieu, pour accomplir ta justice!

Wolsey. — Une des femmes de la récente reine, la fille d'un chevalier, devenir la maîtresse de sa maîtresse, la reine de la reine! C'est une chandelle qui n'éclaire pas; aussi dois-je la moucher, et ce faisant l'éteindre. Elle est vertueuse et bien méritante, je le sais; mais qu'est-ce que cela me fait? Je la connais aussi pour une luthérienne effrénée, et il ne serait pas salutaire à notre cause qu'elle reposât sur le sein du roi, déjà si difficile à gouverner. En outre, il a surgi un hérétique, un archi-hérétique, Cranmer, qui s'est faufilé dans la faveur du roi et qui est son oracle. (*Il reste à l'écart à méditer.*)

Norfolk. — Quelque chose le tracasse.

Surrey. — Je voudrais que ce fût quelque chose qui brisât la corde, la maîtresse corde de son cœur!

Suffolk. — Le roi! le roi!

Entrent LE ROI, *lisant un papier, et* LOVELL.

Le roi Henri. — Quels amas de richesses il a accumulés pour son lot! et quelles dépenses semblent s'écouler à chaque heure de ses mains! Comment, au nom du lucre, est-il arrivé à entasser tout cela? — Eh bien, Milords, avez-vous vu le cardinal?

Norfolk, *s'avançant.* — Monseigneur, nous étions ici à l'observer : son cerveau semble avoir reçu quelque étrange commotion : il mord sa lèvre et tressaille, s'arrête soudainement, regarde à terre, puis pose son doigt sur sa tempe; puis subitement il se met à marcher à grands pas, s'arrête encore, frappe sa poitrine avec force, et puis tourne ses yeux vers la lune : nous l'avons observé prenant les plus étranges attitudes.

Le roi Henri. — Cela peut bien être; il y a dans son cerveau une rébellion. Ce matin, il m'a envoyé à lire certains papiers d'État que je lui avais demandés, et que croyez-vous que j'aie trouvé dans le paquet, mis là par mégarde? Un inventaire, ma foi, un inventaire des diverses pièces de son argenterie, de son trésor, de ses riches étoffes, des ornements de sa maison, inventaire, qui s'élève, d'après mon calcul, à un chiffre si haut qu'il dépasse la fortune d'un sujet.

Norfolk. — C'est la volonté du ciel : quelque esprit aura placé ce papier dans le paquet pour permettre à vos yeux de le connaître.

Le roi Henri. — Si nous pensions que sa contemplation fût dirigée plus haut que la terre, et fixée sur les choses spirituelles, nous le laisserions plongé dans ses rêveries; mais je crains que ses pensées ne s'adressent aux choses sublunaires et ne vaillent pas la peine de ses sérieuses méditations. (*Il prend son siége et chuchote à l'oreille de Lovell qui se dirige alors vers Wolsey.*)

Wolsey. — Le ciel me pardonne! Que Dieu bénisse à jamais Votre Altesse!

Le roi Henri. — Mon bon Lord, vous êtes plein de richesse céleste et vous portez dans votre âme l'inventaire de vos meilleurs trésors; vous étiez tout à l'heure en train d'en faire le compte: c'est à peine si vous avez le temps de dérober quelques minutes à vos occupations spirituelles pour donner audience à vos intérêts terrestres : assurément, je vous crois, sur ce point, un mauvais économe, et je suis heureux de vous avoir en cela pour compagnon.

Wolsey. — Sire, j'ai temps pour mes fonctions sacrées, temps pour penser à la part des affaires que je porte dans l'État; puis la nature réclame ses heures de repos, et moi, son fils débile, comme tous mes autres frères mortels, je suis forcé de lui obéir.

Le roi Henri. — C'est bien dit.

Wolsey. — Et puisse Votre Majesté, comme je m'efforcerai de lui en donner cause, accoupler

toujours ensemble mon bien faire avec mon bien dire !

Le roi Henri. — C'est bien dit encore : bien dire est une manière de bien faire ; et cependant les paroles ne sont pas des actes. Mon père vous aimait ; il le disait, et par ses actes en votre faveur il couronna ses paroles. Depuis mon avénement, je vous ai tenu tout près de mon cœur ; non-seulement je vous ai employé dans les affaires qui pouvaient vous rapporter de grands profits, mais j'ai épargné sur mes biens actuels, pour étendre sur vous ma libéralité.

Wolsey, *à part*. — Qu'est-ce que cela peut signifier ?

Surrey, *à part, aux autres Lords*. — Dieu fasse grandir cette querelle !

Le roi Henri. — Ne vous ai-je pas fait le premier personnage de l'État ? Dites-moi, je vous prie, si vous n'avez pas trouvé par expérience que ce que je vous dis maintenant est vrai ; et si vous êtes contraint d'avouer qu'il en est ainsi, dites-nous encore, si vous nous êtes obligé, oui ou non. Que répondez-vous ?

Wolsey. — Mon Souverain, je confesse que les grâces que chaque jour vous avez fait pleuvoir sur moi, ont été au delà de ce que je pouvais vous rendre en efforts assidus ; cela aurait dépassé la force humaine. Mes efforts sont toujours restés au-dessous de mes désirs, mais au moins toutes mes facultés se sont employées à combler la distance. Je n'ai jamais eu de but personnel qui ne tendît au bien de votre personne très-sacrée et au profit de l'État. Pour les grandes faveurs que vous avez entassées sur moi, indigne que je suis, je ne puis que vous rendre les remercîments d'un respectueux sujet, les prières que j'adresse au ciel pour vous, et ma fidélité qui fut toujours grandissante, et ne cessera de grandir jusqu'à ce que la mort, cet hiver de la vie, y mette fin.

Le roi Henri. — Bien répondu. C'est en cela que se montre un sujet loyal et obéissant ; l'honneur d'un tel sentiment en est la récompense, comme l'ignominie du sentiment contraire en est la punition. Il me semble que si ma main s'est ouverte pour laisser tomber sur vous ses largesses, que si mon cœur a laissé découler son affection, et ma puissance fait pleuvoir les honneurs sur vous plus que sur tout autre sujet, votre main, votre cœur, votre cerveau, et chacune des facultés de votre personne, devraient, en dehors de votre obligation de fidélité, m'appartenir, à moi, votre ami, plus qu'à tout autre, par le fait d'un amour tout particulier.

Wolsey. — Je déclare que j'ai toujours travaillé pour le bien de Votre Altesse plus que pour le mien propre ; c'est ce que j'ai été, ce que je suis et ce que je serai, quand bien même tous vos sujets vous refuseraient leur obéissance et chasseraient de leur âme ce sentiment ; oui, quand bien même les périls abonderaient aussi nombreux que la pensée peut l'imaginer et apparaîtraient sous des formes plus horribles encore qu'elle ne peut l'imaginer, mon obéissance, pareille à un roc battu du flot grondant, briserait les assauts de cette marée furieuse et vous resterait inébranlable.

Le roi Henri. — C'est noblement parlé. Soyez avertis, Lords, qu'il a un cœur loyal, car vous le lui avez vu ouvrir. — Lisez ce papier (*il lui remet des papiers*), et puis celui là ; et ensuite allez déjeuner avec ce que vous aurez d'appétit. (Le roi *sort en fronçant le sourcil devant* le cardinal Wolsey ; les nobles *le suivent en souriant et en chuchotant*.)

Wolsey. — Qu'est-ce que cela peut signifier ? quelle est cette colère subite ? comment me la suis-je attirée ? il est parti en fronçant le sourcil devant moi, comme si la ruine jaillissait de ses yeux : c'est ainsi que le lion irrité regarde le chasseur audacieux qui l'a outragé, et part, sans lui rien faire d'autre. Lisons ce papier, qui, je le crains, contient l'explication de sa colère. C'est bien cela ; ce papier m'a perdu : c'est le compte de la masse des richesses que j'avais amassées pour mes fins particulières ; c'est-à-dire pour gagner la papauté et payer mes amis à Rome. Oh ! négligence dans laquelle un sot seul aurait dû tomber ! quel diable pervers m'a fait mettre ce gros secret dans le paquet que j'envoyais au roi ? N'y a-t-il pas moyen de réparer cela ? N'ai-je pas quelque expédient nouveau pour lui retirer cela de la cervelle ? Je sais que cela l'agitera profondément ; cependant je connais un moyen qui, s'il prend bien, me fera revenir sur l'eau en dépit de la fortune. Qu'est-ce que cela maintenant : « *Au pape !* » sur ma vie, c'est la lettre que j'ai écrite à Sa Sainteté, avec tout l'exposé de l'affaire. Ah ! bien, alors, bonsoir ! j'ai touché le point extrême de ma grandeur, et de ce plein midi de ma gloire, je cours en toute hâte vers mon coucher : je m'évanouirai comme un resplendissant jet de lumière

s'évanouit au soir, et personne ne me verra plus.

Entrent LES DUCS DE NORFOLK *et* DE SUFFOLK, LE COMTE DE SURREY *et* LE LORD CHAMBELLAN.

NORFOLK. — Apprenez le bon plaisir du roi, cardinal : il vous ordonne de remettre immédiatement le grand sceau entre nos mains, et de vous renfermer à Asher-house dans les domaines de Milord de Winchester, jusqu'à ce que vous receviez les nouveaux ordres de Son Altesse.

WOLSEY. — Arrêtez, où est votre commission, Lords? de simples paroles ne peuvent avoir une si grande autorité.

SUFFOLK. — Qui donc ose contredire nos paroles alors qu'elles sont l'expression même du vouloir du roi?

WOLSEY. — Jusqu'à ce qu'on me montre autre chose qu'un vouloir et des paroles pour l'exécuter, — j'entends par ce vouloir votre volonté de nuire, — sachez, Lords officieux, que j'ose et que je dois me refuser à obéir. Maintenant je comprends de quel grossier métal vous êtes faits, c'est l'envie. Avec quelle ardeur vous guettez mes disgrâces, comme si elles devaient vous engraisser! Comme vous vous montrez complaisants et charmés devant tout ce qui peut amener ma ruine! Poursuivez vos envieux projets, hommes de malice; c'est un chrétien qui vous y autorise, et sans aucun doute, ils trouveront en temps utile leur juste récompense. Ce sceau que vous réclamez avec tant de violence, c'est le roi, mon maître et le vôtre, qui me le donna de sa propre main; il m'ordonna de le posséder ma vie durant, avec la place et les honneurs y appartenant, et pour confirmer sa bonté, il me le remit par lettres patentes : qui le prendra maintenant?

SURREY. — Le roi, qui le donna.

WOLSEY. — Il faut alors que ce soit lui en personne.

SURREY. — Prêtre, tu es un traître orgueilleux.

WOLSEY. — Lord orgueilleux, tu mens! il n'y a pas deux fois vingt-quatre heures que Surrey aurait mieux aimé se brûler la langue que de parler ainsi.

SURREY. — Ton ambition, péché en robe écarlate, déroba à ce pays qui en gémissait, mon beau-père, le noble Buckingham : les têtes de tous tes frères les cardinaux, toi y compris avec tous tes meilleurs talents, ne valaient pas un cheveu de la sienne. Maudite soit votre politique! Vous m'envoyâtes comme lieutenant en Irlande, loin de celui auquel je ne pouvais plus porter secours, loin du roi, loin de tous ceux qui auraient pu obtenir grâce pour la faute dont tu le gratifias, tandis que votre grande bonté, par pitié sainte, lui donnait l'absolution avec la hache.

WOLSEY. — Je réponds que cela est très-faux, ainsi que tout ce que peut m'imputer ce Lord babillard. Le duc obtint de la loi ce qu'il méritait; à quel point je fus innocent de toute malice personnelle dans le fait de sa mort, son noble jury et son odieux procès peuvent en témoigner. Si j'aimais à beaucoup parler, je vous dirais, Lords, que vous avez aussi peu d'honnêteté que d'honneur, vous qui, sous prétexte de loyauté et de fidélité envers le roi, mon toujours souverain maître, osez faire échec à un homme plus sûr que ne peuvent l'être Surrey et tous ceux qui aiment ses folies.

SURREY. — Sur mon âme, votre longue robe vous protége, prêtre; sans cela tu sentirais dans ta chair entrer mon épée. Milords, est-ce que vous pouvez entendre patiemment cette arrogance? et de la part d'un tel individu? Si nous sommes capables d'être assez soumis pour nous laisser mettre le mors par un mannequin écarlate, adieu la noblesse! Que Sa Grâce marche devant et nous effraye de sa robe rouge comme des alouettes, alors!

WOLSEY. — Toute vertu est poison pour ton estomac.

SURREY. — Oui, cardinal, cette vertu qui vous a fait réunir en bloc par extorsion toute la richesse du royaume entre vos mains, la vertu contenue dans les lettres interceptées que vous avez écrites au pape contre le roi : votre vertu, puisque vous m'y provoquez, va être mise dans tout son jour. — Milord de Norfolk, vous qui êtes vraiment noble, vous qui respectez le bien commun de tous, la condition de notre noblesse méprisée, les intérêts de nos enfants, qui, si cet homme vit, seront à peine gentilshommes, produisez le grand total de ses péchés, le recueil des articles de toute sa vie. — Je vais vous faire tressaillir, plus que ne vous fait tressaillir la cloche de l'ordination, lorsque la brune fillette repose caressante entre vos bras, Lord cardinal.

WOLSEY. — A quel point il me semble que je pourrais verser le mépris sur cet homme, si la charité ne me le défendait pas!

Le roi Henri. Lisez ce papier, et puis celui-là, et ensuite allez déjeuner avec ce que vous aurez d'appétit.

(Acte III, sc. II.)

Norfolk. — Ces articles, Milord, sont entre les mains du roi ; mais nous en savons assez pour dire qu'ils sont odieux.

Wolsey. — D'autant plus belle et plus sans tache paraîtra mon innocence, lorsque le roi connaîtra ma sincérité.

Surrey. — Cela ne peut vous sauver : j'en remercie ma mémoire, je me rappelle encore quelques-uns de ces articles, et ils seront produits. Maintenant si vous pouvez rougir et vous déclarer coupable, cardinal, vous montrerez un peu d'honnêteté.

Wolsey. — Parlez, Monsieur; j'affronte vos pires accusations : si je rougis, c'est de voir un noble manquer de politesse.

Surrey. — J'aime mieux manquer de politesse, que si ma tête me manquait. Et maintenant, tenez-vous bien! D'abord, à l'insu du roi, et sans son consentement, vous avez travaillé à vous faire nommer légat, et par ce pouvoir, vous avez mutilé la juridiction de tous les évêques.

Norfolk. — Puis dans toutes les lettres que vous écriviez à Rome et aux princes étrangers, vous placiez toujours cette formule : *Ego et Rex meus*, formule par laquelle vous représentiez le roi comme votre serviteur.

Suffolk. — Puis à l'insu et du roi, et du conseil, lorsque vous êtes allé en ambassade auprès de l'empereur, vous avez osé emporter le grand sceau dans les Flandres.

Surrey. — *Item*, sans la volonté du roi et la permission de l'État, vous avez envoyé à Grégoire de Cassalis pleine commission pour conclure une ligue entre Son Altesse et Ferrare.

Suffolk. — Puis, par pure ambition, vous avez fait frapper sur la monnaie du roi l'image de votre chapeau de cardinal.

Surrey. — Puis, vous avez donné des sommes innombrables (acquises comment, je laisse à votre conscience le soin de le savoir) pour soudoyer Rome et préparer les voies à l'obtention de vos dignités, et cela simplement à la ruine du royaume entier. Il y a bien d'autres choses, mais comme elles viennent de vous et qu'elles sont odieuses, je n'en salirai pas ma bouche.

Le Lord chambellan. — Oh, Milord, ne poussez pas trop fort un homme qui tombe! c'est vertu : ses fautes tombent sous le coup des lois ; qu'il en soit puni par les lois et non par vous. Mon cœur saigne de le voir si petit, lui qui était si grand.

Surrey. — Je lui pardonne.

Suffolk. — Lord cardinal, voici les volontés ultérieures du roi : comme tous les actes que vous avez faits récemment dans ce royaume, en vertu de votre pouvoir de légat, tombent sous le coup de l'ordonnance de *præmunire*, que par conséquent cette ordonnance peut être invoquée contre vous, j'ai charge de vous annoncer que tous vos biens, terres, châteaux et autres possessions sont confisqués, et que vous êtes hors de la protection du roi.

Norfolk. — Et là-dessus, nous vous laissons à vos méditations sur la manière de mener à l'avenir une vie meilleure. Quant à votre refus obstiné de nous rendre le grand sceau, le roi le connaîtra, et vous en remerciera sans nul doute. Ainsi portez-vous bien, mon bon petit Lord cardinal. (*Tous sortent, excepté Wolsey.*)

Wolsey. — Adieu aussi au petit bien que vous me portez. Et adieu, long adieu à toute ma grandeur! Telle est la condition de l'homme : aujourd'hui, il pousse les tendres feuilles de ses espérances; demain il fleurit et porte en épaisses grappes ses honneurs éblouissants; le troisième jour vient une gelée, une gelée meurtrière, et au moment où le riche honnête homme croit le plus sûrement que sa grandeur va mûrir, cette gelée dessèche ses racines, et alors il tombe comme je le fais. Pareil aux petits garçons étourdis qui nagent au moyen de vessies, je me suis aventuré depuis bien de nombreuses années sur une mer de gloire, mais je suis allé plus loin que là où je pouvais tenir pied; mon orgueil trop gonflé a éclaté sous moi à la fin et me laisse maintenant, vieux et fatigué du service, à la merci d'un courant brutal qui doit pour toujours m'engloutir. Vaine pompe, gloire de ce monde, je vous hais : je sens que mon cœur vient de s'ouvrir nouvellement à la vérité. Oh! combien misérable est le pauvre homme qui s'attache aux faveurs des princes! Entre ce sourire auquel nous aspirons, entre ce doux regard des princes et leur disgrâce, il y a plus de souffrances et de craintes que n'en donnent les guerres et les femmes; et lorsqu'un tel homme tombe, il tombe comme Lucifer, pour ne plus espérer jamais.

Entre CROMWELL, *tout égaré.*

Wolsey. — Eh bien! qu'y a-t-il, Cromwell?

Cromwell. — Je n'ai pas la force de le dire, Milord.

Wolsey. — Quoi, te voilà surpris de ma mau-

vaise fortune? Est-ce que ton intelligence peut s'étonner qu'un homme puissant connaisse le déclin? Ah! si tu pleures, c'est que je suis bien tombé vraiment.

CROMWELL. — Comment se trouve Votre Grâce?

WOLSEY. — Bien, vraiment; je n'ai jamais été aussi réellement heureux, mon bon Cromwell. Je me connais maintenant moi-même, et je sens au dedans de moi une paix supérieure à toutes les dignités de la terre, une tranquille et calme conscience. Le roi m'a guéri, j'en remercie humblement Sa Grâce. De mes épaules, ces colonnes ruinées, il a par pitié enlevé un poids qui suffirait à enfoncer un navire, le poids de trop grands honneurs. O Cromwell, c'est là un fardeau, c'est là un fardeau trop lourd pour un homme qui aspire au ciel!

CROMWELL. — Je suis heureux que Votre Grâce ait su tirer de son malheur ce légitime profit.

WOLSEY. — J'espère que j'ai su l'en tirer : je suis capable maintenant, me semble-t-il, tant je me sens de force d'âme, d'endurer plus de misères et de plus grandes que mes ennemis au faible cœur ne peuvent oser m'en infliger. Quelles nouvelles circulent?

CROMWELL. — La plus importante et la pire est votre déplaisir avec le roi.

WOLSEY. — Dieu le bénisse!

CROMWELL. — La suivante est que Sir Thomas More est choisi pour Lord chancelier à votre place.

WOLSEY. — C'est une élévation un peu soudaine; mais c'est un homme instruit. Puisse-t-il longtemps jouir de la faveur de Son Altesse, et rendre la justice par amour de la vérité et pour le bien de sa conscience, afin que lorsqu'il aura terminé sa course et qu'il s'endormira dans les félicités, ses os puissent reposer dans une tombe que les orphelins arroseront de leurs larmes! Quoi encore?

CROMWELL. — Que Cranmer est de retour le très-bienvenu, et qu'il est installé Lord archevêque de Cantorbéry.

WOLSEY. — C'est une nouvelle en effet.

CROMWELL. — La dernière, c'est que Lady Anne, que le roi a depuis longtemps épousée en secret, a été vue aujourd'hui allant ouvertement à la chapelle comme reine; et tout ce dont on parle maintenant, c'est de son prochain couronnement

WOLSEY. — C'est le poids qui m'a renversé. O Cromwell, le roi m'a tourné les talons; toute ma gloire est pour toujours perdue par le fait de cette seule femme : nul soleil n'annoncera plus mes dignités et ne dorera plus de ses rayons les nobles groupes qui attendaient mes sourires. Va, retire-toi de moi, Cromwell; je suis un pauvre homme tombé, indigne maintenant d'être ton seigneur et maître : rapproche-toi du roi (ce soleil-là puisse-t-il ne se coucher jamais!); je lui ai dit quelle est ta fidélité et à quel point tu la pousses : il te fera avancer. Quelque léger souvenir de moi l'empêchera (je connais sa noble nature) de laisser périr en même temps que moi les espérances de ton service : mon bon Cromwell, ne le néglige pas, sers tes intérêts auprès de lui, et pourvois à ta propre sûreté pour l'avenir.

CROMWELL. — O Milord, dois-je donc vous laisser? me faut-il donc absolument abandonner un maître si bon, si noble et si loyal? Soyez témoins, vous tous qui n'avez pas des cœurs de fer, du chagrin qu'éprouve Cromwell en quittant son Seigneur. Mes services seront au roi, mais toujours et toujours, mes prières seront à vous.

WOLSEY. — Cromwell, en recevant les coups de tous mes malheurs, je n'ai pas songé à verser une larme; mais ton honnête véracité vient de me forcer à jouer le rôle d'une femme. Séchons nos yeux, et écoute-moi bien, Cromwell; et lorsque je serai oublié, — comme je le serai, — et que je dormirai sous un marbre sourd et froid, et qu'il ne sera plus fait mention de moi, dis que je t'enseignai, dis que ce Wolsey qui marcha jadis dans un chemin de gloire et qui sonda toutes les profondeurs et tous les hauts fonds de la dignité, te découvrit, au sein même de son naufrage, une voie par où tu t'élevas, un chemin droit et sûr, quoique ce chemin ton maître l'eût perdu. Médite bien ma chute et la cause de ma ruine. Cromwell, je t'en conjure, rejette l'ambition : c'est par ce péché que tombèrent les anges; comment, alors, l'homme qui est l'image de son créateur peut-il espérer vaincre par ce péché? Aime-toi en dernière ligne, chéris les cœurs qui te haïssent; les gains de la corruption ne dépassent pas ceux de l'honnêteté. Porte toujours dans ta main droite la douce paix, afin d'imposer silence aux langues envieuses. Sois juste et ne redoute rien : que tous les desseins que tu te proposeras aient pour fin le bien de ton pays, Dieu et la vérité; alors, ô Cromwell, si tu tombes, tu tomberas martyr béni! Sers le roi; et main-

tenant je t'en prie, conduis-moi dans mes appartements : là, tu feras l'inventaire de tout ce que je possède jusqu'au dernier *penny;* tout cela est au roi ; ma robe et ma foi sincère envers le ciel sont tout ce que j'ose à présent dire à moi. O Cromwell, Cromwell ! si j'avais seulement servi mon Dieu avec la moitié du zèle que j'ai mis à servir mon roi, il ne m'aurait pas dans ma vieillesse exposé tout nu à la rage de mes ennemis.

CROMWELL. — Mon bon Seigneur, prenez patience.

WOLSEY. — C'est aussi ce que je fais. Adieu à mes espérances de la cour ! mes espérances s'adressent au ciel. (*Ils sortent.*)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une rue dans Westminster.

Entrent en se rencontrant DEUX MESSIEURS.

PREMIER MONSIEUR. — Vous êtes le bien rencontré encore une fois.

SECOND MONSIEUR. — Et vous aussi.

PREMIER MONSIEUR. — Vous venez vous poster ici pour voir Lady Anne revenir de son couronnement?

SECOND MONSIEUR. — C'est justement mon intention. La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, le duc de Buckingham revenait de son jugement.

PREMIER MONSIEUR. — C'est très-vrai : mais ce jour-là était un jour de deuil; celui-ci est un jour de joie générale.

SECOND MONSIEUR. — Parfaitement : les citoyens, j'en suis sûr, ont manifesté amplement leurs sentiments monarchiques : que leurs droits soient respectés, et ils sont toujours empressés de célébrer des jours comme celui-ci par des spectacles, des fêtes et autres marques de respect.

PREMIER MONSIEUR. — Jamais on ne vit de démonstrations plus grandes, et jamais, je vous l'assure, on n'en vit de mieux reçues, Monsieur.

SECOND MONSIEUR. — Puis-je être assez hardi pour vous demander ce que contient ce papier que vous tenez à la main?

PREMIER MONSIEUR. — Oui ; c'est la liste de ceux qui réclament aujourd'hui leurs offices au couronnement par le droit de la coutume. Le duc de Suffolk est le premier et réclame le droit d'être grand maître de la maison du roi ; puis le comte de Norfolk réclame le droit d'être comte-maréchal ; vous pouvez lire les noms des autres.

SECOND MONSIEUR. — Je vous remercie, Monsieur; si je n'avais pas connu ces coutumes, je serais très-redevable à votre papier. Mais, je vous en prie, qu'est-il advenu de Catherine, la princesse douairière ? comment va son affaire ?

PREMIER MONSIEUR. — Cela, je puis vous l'apprendre encore. L'archevêque de Canterbury, accompagné d'autres savants et révérends personnages de son ordre, a récemment tenu une cour à Dunstable, à six milles d'Ampthill, où se trouvait la princesse ; à cette cour elle fut souvent citée par eux, mais ne comparut pas : et pour être bref, s'autorisant de ce refus de comparaître et des scrupules récents du roi, ces hommes savants ont d une voix unanime prononcé le divorce, et déclaré de nul effet l'ancien mariage; depuis lors elle s'est retirée à Kimbolton, où elle est maintenant malade.

SECOND MONSIEUR. — Hélas ! la bonne Dame ! (*Fanfares de trompettes.*) Les trompettes sonnent : rangeons-nous, la reine arrive.

ORDRE DU CORTÉGE.

Vives fanfares de trompettes; après quoi, entrent

1° DEUX JUGES.

2° LE LORD CHANCELIER, *précédé de la bourse et de la masse.*

LE CARDINAL WOLSEY. Ah! si tu pleures, c'est que je suis bien tombé vraiment.

(Acte III, sc. II.)

3° DES CHORISTES, *chantant. Musique.*

4° LE MAIRE DE LONDRES, *portant la masse. Puis* LE ROI D'ARMES DE LA JARRETIÈRE, *dans sa cotte d'armes, portant sur sa tête une couronne de cuivre doré.*

5° LE MARQUIS DE DORSET, *portant un sceptre d'or et sur sa tête une demi-couronne d'or. Avec lui le* COMTE DE SURREY, *une couronne de comte sur la tête, portant la verge d'argent avec la colombe. Colliers aux anneaux en forme d'*S.

6° LE DUC DE SUFFOLK, *dans sa robe d'état, sa couronne en tête et portant une longue verge blanche comme grand maître de la maison du roi. Avec lui le* DUC DE NORFOLK, *couronne en tête, portant la verge de maréchal. Colliers aux anneaux en forme d'*S.

7° *Un dais porté par* QUATRE BARONS DES CINQ PORTS; *sous ce dais,* LA REINE, *en grand costume royal, la chevelure richement ornée de perles, le front ceint de la couronne. A chacun de ses côtés,* LES ÉVÊQUES DE LONDRES ET DE WINCHESTER.

8° *La vieille* DUCHESSE DE NORFOLK, *avec une couronne d'or mêlée de fleurs, portant la queue de* LA REINE.

9° *Un certain nombre de* DAMES *ou de* COMTESSES, *avec de simples cercles d'or sans fleurs.*

SECOND MONSIEUR. — Un cortége royal, je vous en réponds. Ceux-là, je les connais; — quel est celui qui porte le sceptre?

PREMIER MONSIEUR. — Le marquis de Dorset. et celui-là avec la verge, c'est le comte de Surrey

SECOND MONSIEUR. — Un brave et courageux gentilhomme. Celui-ci doit être le duc de Suffolk?

PREMIER MONSIEUR. — C'est lui-même, le grand maître de la maison du roi.

Second monsieur. — Et celui-là, Milord de Norfolk?

Premier monsieur. — Oui.

Second monsieur, *regardant la reine.* — Le ciel te bénisse! tu as la plus belle figure que j'aie jamais vue. Monsieur, c'est un ange, aussi vrai que j'ai une âme : notre roi possède dans ses bras toutes les Indes; oui, il possède des Indes plus riches et plus belles que les autres, lorsqu'il embrasse cette Dame : je ne puis blâmer sa conscience.

Premier monsieur. — Ceux qui portent le dais d'honneur au-dessus de sa tête, sont quatre barons des cinq ports.

Second monsieur. — Ces hommes sont heureux, et ainsi sont tous ceux qui peuvent l'approcher. Je suppose que celle qui porte la queue est cette vieille noble Dame, la duchesse de Norfolk.

Premier monsieur. — C'est elle, et toutes les autres sont des comtesses.

Second monsieur. — Leurs couronnes le disent. Ce sont des étoiles en vérité, et quelquefois des étoiles filantes.

Premier monsieur. — Oh chut! ne parlons pas de cela. (*Sort la procession avec une grande fanfare de trompettes.*)

Entre un troisième monsieur.

Premier monsieur. — Dieu soit avec vous, Monsieur! Où étiez-vous fourré?

Troisième monsieur. — Dans l'abbaye, parmi la foule qui était si pressée, qu'on n'aurait pas pu y faire entrer un doigt : je suis suffoqué, rien que de la chaleur de leur joie.

Second monsieur. — Vous avez vu la cérémonie?

Troisième monsieur. — Oui.

Premier monsieur. — Comment était-ce?

Troisième monsieur. — Bien digne d'être vu.

Second monsieur. — Mon bon Monsieur, racontez-nous la chose.

Troisième monsieur. — Je vais vous la raconter de mon mieux. Le noble flot des Lords et des Dames, ayant amené la reine à une place préparée dans le chœur, s'est reculé à quelque distance d'elle; alors Sa Grâce s'est assise sur un riche trône, où elle est restée quelque temps, une demi-heure ou approchant, exposant la beauté de sa personne aux regards du peuple. Croyez-moi, Monsieur, c'est la plus belle femme qui ait jamais partagé la couche d'un homme; lorsque le peuple l'a eu pleinement vue, il s'est élevé un bruit pareil à celui que font sur mer les voiles pendant une rude tempête, un bruit aussi fort et composé de sons aussi divers : chapeaux, manteaux, et pourpoints aussi, je crois, ont volé en l'air, et si leurs visages avaient pu se détacher, ils les auraient perdus aujourd'hui. Je n'ai jamais vu une telle joie. Des femmes enceintes, qui n'avaient pas à attendre leur délivrance plus d'une demi-semaine, allaient comme les béliers dans les anciennes guerres, fendaient la foule et faisaient reculer tout le monde devant elles. Personne n'aurait pu dire *c'est ma femme*, dans cette foule, tant tous étaient singulièrement collés en un seul tas.

Second monsieur. — Mais qu'est-ce qui s'est passé ensuite?

Troisième monsieur. — A la fin Sa Grâce s'est levée, et d'un pas modeste elle s'est dirigée vers l'autel; là, elle s'est agenouillée, et comme une sainte, levant ses beaux yeux au ciel, elle a prié dévotement. Puis elle s'est levée et s'est inclinée devant le peuple; puis, par les soins de l'archevêque de Canterbury, toutes les choses qui servent à faire une reine lui ont été données, telles que le saint chrême, la couronne d'Édouard le Confesseur, la verge, la colombe de paix : tout cela, et autres emblèmes pareils ont été déposés noblement sur elle : cela fait, le chœur avec la musique la plus choisie du royaume, a entonné le *Te Deum.* Là-dessus elle est partie, et s'en est retournée avec le même pompeux cortége, à York-place, où la fête se tient.

Premier monsieur. — Monsieur, on ne doit plus appeler ce séjour York-place, c'est un nom supprimé depuis la chute du cardinal. Ce palais appartient maintenant au roi et s'appelle Whitehall.

Troisième monsieur. — Je le sais, mais le changement est de si fraîche date que le vieux nom tient encore dans ma mémoire.

Second monsieur. — Quels étaient les deux révérends évêques qui se tenaient aux deux côtés de la reine?

Troisième monsieur. — Stokesly et Gardiner; l'un évêque de Winchester, récemment tiré de la place de secrétaire du roi pour être élevé à ce poste, l'autre évêque de Londres.

Second monsieur. — On dit que celui de Winchester n'est pas un bien grand ami de l'archevêque, le vertueux Cranmer.

Troisième monsieur. — Tout le pays sait cela : toutefois la division n'est pas bien grande encore, et lorsqu'elle se déclarera, Cranmer trouvera un ami qui ne l'abandonnera pas.

Second monsieur. — Qui est cet ami, je vous prie?

Troisième monsieur. — Thomas Cromwell, un homme très-estimé du roi, et vraiment un digne ami. Le roi l'a déjà fait maître des joyaux de la couronne, et membre du conseil privé.

Second monsieur. — Il ira plus loin.

Troisième monsieur. — Oui, sans aucun doute. Allons, Messieurs, vous allez venir avec moi au palais où je me rends, et là vous serez mes hôtes : j'y ai quelque influence. En route, je vous en dirai davantage.

Les deux messieurs. — Vous pouvez nous commander, Monsieur. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Kimbolton.

Entre LA REINE DOUAIRIÈRE CATHERINE, *malade; elle est conduite par* GRIFFITH *et* PATIENCE, *une de ses femmes.*

Griffith. — Comment va Votre Grâce?

La reine Catherine. — O Griffith, malade à la mort! mes jambes, comme des branches surchargées, ploient vers la terre, désireuses de déposer leur fardeau. Avancez un fauteuil : là, maintenant je ressens, me semble-t-il, un peu de soulagement. Ne m'as-tu pas dit, Griffith, pendant que tu me conduisais, que ce célèbre fils de la Fortune, le cardinal Wolsey, était mort?

Griffith. — Oui, Madame; mais je crois que Votre Grâce, par suite des souffrances qu'elle endurait, n'y a pas prêté attention.

La reine Catherine. — Raconte-moi, je t'en prie, mon bon Griffith, comment il est mort. S'il est bien mort, il m'a précédé heureusement pour me servir d'exemple.

Griffith. — Le bruit public affirme qu'il a fait une bonne fin, Madame. Lorsque le puissant comte de Northumberland l'eut arrêté à York et voulut l'emmener pour être interrogé sur les graves accusations qui l'avaient atteint, il tomba soudainement malade, et devint si faible, qu'il ne pouvait pas se tenir sur sa mule.

La reine Catherine. — Hélas! le pauvre homme!

Griffith. — A la fin, il arriva à Leicester en voyageant à petites journées, et logea à l'abbaye, où le révérend abbé avec tout son couvent lui fit une réception honorable, et il lui dit ces mots : « O père abbé, un vieillard brisé par les tempêtes politiques est venu rêposer parmi vous ses os fatigués; donnez-lui un peu de terre par charité! » Puis il se mit au lit, où la maladie continua à le miner avec acharnement, et trois jours après, vers huit heures du soir, heure qu'il avait désignée lui-même comme devant être la dernière de sa vie, plein de repentir, après des méditations, des larmes et des lamentations continuelles, il rendit au monde ses dignités, au ciel la partie spirituelle de lui-même, et s'endormit en paix.

La reine Catherine. — Et puisse-t-il reposer au sein de cette paix! Puissent ses fautes peser doucement sur lui! Cependant, Griffith, permets-moi d'en dire librement ce que j'en pense, sans manquer toutefois aux devoirs de la charité. C'était un homme d'une avidité sans bornes, se mettant toujours sur la même ligne que les princes; par les mesures qu'il a suggérées il a mis des liens à tout le royaume; la simonie était franc jeu pour lui; sa propre opinion était sa loi; il vous mentait en face, et il fut toujours double dans ses paroles et dans ses actes : il ne se montra jamais compatissant que là où il méditait la ruine : ses promesses étaient, ce qu'il était alors, très-grandes, mais leur exécution était ce qu'il est maintenant, néant. Ses mœurs furent mauvaises, et il donna au clergé un mauvais exemple.

Griffith. — Noble Madame, nous écrivons sur le bronze les vices des hommes, et sur l'eau leurs vertus. Votre Altesse me permettra-t-elle maintenant de lui dire ce qu'il eut de bon?

La reine Catherine. — Certes, mon bon Griffith, autrement ce serait injustice de ma part.

Griffith. — Quoique d'une humble souche, il est incontestable que dès le berceau, la nature destina ce cardinal à de grands honneurs. C'était un lettré, et un lettré sérieux et accompli; il était d'une extrême prudence, éloquent et persuasif; aigre et hautain pour qui ne l'aimait pas, il était pour ceux qui recherchaient sa faveur doux comme les beaux jours, et quoiqu'il fût insatiable pour recevoir (ce qui était un péché), il était cependant, Madame, vraiment princier pour accorder. Soyez à jamais ses témoins, vous temples jumeaux de la science élevés par lui, Ipswich et Oxford! Un des deux est tombé avec lui, ne vou-

lant pas survivre au bienfaiteur qui l'avait élevé; l'autre, quoique inachevé, est si fameux déjà cependant, si excellent dans les arts, et d'un progrès si continu que la chrétienté parlera toujours de son mérite. Sa chute lui fut une occasion de grand bonheur, car alors, et seulement alors, il se connut lui-même, et comprit le bonheur d'être petit : et enfin, plus grand honneur pour sa vieillesse que tous ceux que l'homme pouvait lui donner, il est mort en craignant Dieu.

La reine Catherine. — Après ma mort, je ne souhaite d'autre héraut, d'autre historien des actions de ma vie, pour préserver mon honneur de la corruption, qu'un aussi honnête chroniqueur, que Griffith. Avec ta véracité et ton impartialité religieuses, tu m'as fait honorer dans ses cendres, celui que j'ai haï le plus lorsqu'il vivait. La paix soit avec lui! Patience, reste encore auprès de moi; place-moi plus bas; je n'ai plus bien longtemps à t'importuner. Mon bon Griffith, prie les musiciens de me chanter cette mélodie triste, que je nommais mon glas, tandis que je méditerai sur cette harmonie du ciel que je vais aller bientôt entendre. (*Musique triste et solennelle.*)

Griffith. — Elle est endormie : ma bonne fille, ne faisons pas de bruit de crainte de l'éveiller : doucement, ma gentille Patience.

(LA VISION. *Entrent solennellement, à la file l'un de l'autre, six personnages vêtus de robes blanches, portant sur leurs têtes des couronnes de laurier, et sur leurs visages des masques d'or, et dans leurs mains des branches de laurier ou des palmes. D'abord ils saluent la reine, puis ils dansent à certaines figures de la danse, les deux premiers élèvent une guirlande au-dessus de sa tête, pendant que les quatre autres font des révérences respectueuses; puis les deux qui tenaient la guirlande la remettent aux deux suivants, qui répètent les mêmes figures en tenant la guirlande au-dessus de sa tête : cela fait, ils passent la guirlande aux deux derniers qui observent le même ordre; alors, comme si c'était par inspiration, la reine donne dans son sommeil des signes de joie et lève ses mains au ciel; et ainsi toujours dansant, ils s'évanouissent, emportant la guirlande. La musique continue.*

La reine Catherine. — Esprits de paix, où êtes-vous? Êtes-vous tous partis, et m'abandonnez-vous à ma misère?

Griffith. — Nous sommes là, Madame.

La reine Catherine. — Ce n'est pas vous que j'appelle : n'avez-vous vu personne entrer, depuis que je me suis endormie?

Griffith. — Personne, Madame.

La reine Catherine. — Non? vous n'avez pas vu à l'instant même une troupe d'êtres bienheureux dont les visages brillants jetaient mille rayons sur moi, comme le soleil? Ils m'ont promis un bonheur éternel, et m'ont apporté des couronnes que je ne me sens pas encore digne de porter, Griffith : mais j'en deviendrai digne assurément.

Griffith. — Je suis très-joyeux, Madame, que de tels heureux rêves remplissent votre imagination.

La reine Catherine. — Ordonne à la musique de cesser; elle me fatigue et me devient déplaisante. (*La musique cesse.*)

Patience, *à part à Griffith.* — Remarquez-vous l'altération qu'a tout à coup subie Sa Grâce? comme ses traits se sont allongés; comme elle est pâle, et comme le froid de la terre l'a saisie? Voyez ses yeux!

Griffith, *à part à Patience.* — Elle s'en va, ma fille : prions, prions.

Patience, *à part à Griffith.* — Le ciel la console!

Entre un messager.

Le messager. — Plaise à Votre Grâce....

La reine Catherine. — Vous êtes un gars impertinent : est ce là tout le respect que nous méritons?

Griffith. — Vous êtes à blâmer, sachant qu'elle ne veut pas renoncer à l'étiquette accoutumée, de vous conduire avec ce sans façon-là. Allons, agenouillez vous.

Le messager. — J'implore humblement le pardon de Votre Altesse; c'est l'empressement où je suis qui m'a fait manquer au respect. Il y a ici un gentilhomme, envoyé par le roi, qui veut vous voir.

La reine Catherine. — Introduisez-le, Griffith : mais quant à ce garçon, qu'il ne se présente plus devant mes yeux. (*Sortent Griffith et le messager.*)

Rentre GRIFFITH *avec* CAPUCIUS.

La reine Catherine. — Si je ne me trompe, vous êtes le seigneur ambassadeur de mon royal neveu l'empereur, et votre nom est Capucius.

Capucius. — Précisément, Madame, — votre serviteur.

GRIFFETH. Elle est endormie : ma bonne fille, restons assis tranquillement, de peur de l'éveiller.

(Acte IV, sc. II.)

La reine Catherine. — Oh! Monseigneur, les temps et les titres ont singulièrement changé pour moi depuis que vous m'avez vue pour la première fois. Mais, je vous en prie, que me voulez-vous?

Capucius. — Noble Dame, je viens d'abord présenter mes devoirs à Votre Grâce, puis je viens vous rendre cette visite de la part du roi, qui s'afflige beaucoup de votre état de faiblesse, vous envoie par moi ses compliments royaux, et vous supplie de tout cœur d'avoir bon courage.

La reine Catherine. — Oh, mon bon Seigneur, cette consolation vient trop tard; c'est comme un pardon après l'exécution. Ce noble remède administré à temps m'eût guérie, mais maintenant aucune consolation n'a d'effet sur moi, sauf la prière. Comment va Son Altesse?

Capucius. — Le roi est en bonne santé, Madame.

La reine Catherine. — Le ciel l'y maintienne toujours! et puisse t-il toujours prospérer, lorsque j'habiterai avec les vers et que mon pauvre nom sera banni du royaume! Patience, cette lettre que je vous ai fait écrire, a-t elle été déjà envoyée?

Patience. — Non, Madame. (*Elle lui remet la lettre.*)

La reine Catherine. — Seigneur, je vous supplie très-humblement de remettre cette lettre à Monseigneur le roi.

Capucius. — Très-volontiers, Madame.

La reine Catherine. — Dans cette lettre, j'ai recommandé à ses bontés, cette image de nos chastes amours, sa jeune fille : puissent les bénédictions du ciel tomber sur elle en rosées abondantes! Je le conjure de lui donner une vertueuse éducation, — elle est jeune, d'une nature noble et modeste, et j'espère qu'elle grandira en mérites, — et de l'aimer un peu en considération de sa mère qui l'aima lui, le ciel sait avec quelle tendresse. Ma suivante prière est que Sa noble Grâce prenne quelque pitié de mes malheureuses femmes qui si longtemps m'ont suivie fidèlement dans la bonne comme dans la mauvaise fortune : il n'en est aucune, j'ose le déclarer (et à cette heure je ne voudrais pas mentir), qui pour la vertu et la vraie beauté de l'âme, pour l'honnêteté et la décence de la conduite, ne mérite un excellent époux, voire un noble, et à coup sûr ils seront heureux, ceux qui les posséderont. Ma dernière prière concerne mes serviteurs; ils sont les plus pauvres, mais leur pauvreté n'a jamais pu les éloigner de moi; — qu'on leur paye dûment leurs gages, et quelque chose en plus pour qu'ils se souviennent de moi : s'il eût plu au ciel de me donner une plus longue vie et des ressources plus grandes, nous ne nous serions pas ainsi séparés. C'est là tout le contenu de la lettre, et, mon bon Seigneur, je vous en prie, par l'amour que vous portez à ce qui vous est le plus cher au monde, si vous souhaitez la paix chrétienne aux âmes qui ont fui cette terre, soyez l'ami de ces pauvres gens, et insistez auprès du roi pour qu'il me fasse cette dernière justice.

Capucius. — Par le ciel, je le ferai, ou puisse-je perdre la forme d'un homme!

La reine Catherine. — Je vous remercie, honnête Seigneur. Rappelez-moi à Son Altesse en toute humilité : dites-lui que celle qui l'a si longtemps importuné est maintenant en train de passer hors de ce monde; dites-lui que je l'ai béni dans la mort, car je vais mourir. Mes yeux s'obscurcissent. Adieu, Monseigneur. — Adieu, Griffith. — Patience, vous ne devez pas me quitter encore : il faut que je me mette au lit; appelez d'autres femmes. — Lorsque je serai morte, ma bonne fille, veille à ce que je sois traitée avec honneur; parsème mon corps de fleurs virginales, afin que le monde sache que je fus jusqu'au tombeau une chaste épouse : fais-moi embaumer, puis dépose-moi dans mon cercueil; et quoique j'aie perdu le titre de reine, fais-moi enterrer comme une reine, et la fille d'un roi. Je n'en peux plus.

(*Ils sortent soutenant Catherine.*)

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Londres. — Une galerie dans le palais.

Entre GARDINER, ÉVÊQUE DE WINCHESTER; UN PAGE, *portant une torche, le précède.*

GARDINER. — Il est une heure, n'est-ce pas, mon enfant?

LE PAGE. — Elle a sonné.

GARDINER. — Ces heures devraient être employées pour les exigences de notre vie, et non pour nos plaisirs; c'est un temps fait pour réparer notre nature par un sommeil fortifiant, et il ne nous conviendrait pas de gaspiller ces heures.

Entre SIR THOMAS LOVELL.

GARDINER. — Bonne nuit, Sir Thomas! où allez-vous si tard?

LOVELL. — Venez-vous d'auprès du roi, Milord?

GARDINER. — Oui, Sir Thomas, et je l'ai laissé à jouer à *primero* avec le duc de Suffolk.

LOVELL. — Il faut que j'aille aussi le trouver avant d'aller au lit. Je vais prendre mon congé.

GARDINER. — Pas encore, Sir Thomas Lovell. Qu'y a-t il donc? Vous semblez singulièrement pressé : si la chose peut se dire sans grand inconvénient, découvrez à votre ami un coin de l'affaire qui vous occupe si tard : les affaires qui rôdent à minuit, comme on dit que le font les esprits, sont de nature plus singulière que celles qui veulent être dépêchées en plein jour.

LOVELL. — Milord, je vous aime, et j'oserais confier à votre oreille un secret beaucoup plus délicat que l'affaire qui m'occupe en ce moment-ci. La reine est en travail d'enfant, et dit-on en grand péril; on craint qu'elle ne meure en accouchant.

GARDINER. — Quant au fruit qu'elle est en train de mettre au monde, je prie de tout mon cœur pour qu'il obtienne bon temps et longue vie; mais quant à l'arbre, Sir Thomas, plût au ciel qu'il fût déjà tombé.

LOVELL. — Il me semble que je pourrais crier *Amen*, et cependant ma conscience me dit qu'elle est une bonne créature, l'aimable Dame, et qu'elle mérite nos meilleurs souhaits.

GARDINER. — Mais, Monsieur, Monsieur.... Écoutez-moi, Sir Thomas : vous êtes un gentilhomme du parti auquel j'appartiens; je vous connais pour sage, religieux; permettez-moi de vous le dire, cela n'ira jamais bien, cela n'ira jamais bien, Sir Thomas, soyez-en sûr, jusqu'à ce que Cranmer, Cromwell, ses deux mains, et elle-même, sommeillent dans leurs tombeaux.

LOVELL. — Vous parlez là, Messire, des deux hommes les plus en vue du royaume. Pour ce qui est de Cromwell, outre sa charge de maître des joyaux, il vient d'être fait maître des rôles et secrétaire du roi; en outre, Messire, il est sur la voie d'autres bénéfices encore qui ne demandent qu'à se laisser saisir par lui et dont avec le temps il héritera : quant à l'archevêque, il est la main et la langue du roi, et qui oserait dire une syllabe contre lui?

GARDINER. — Pardon, pardon, Sir Thomas, il en est qui ont cette audace, et je me suis moi-même hasardé à exprimer mon opinion sur son compte : et aujourd'hui même vraiment, — Monsieur, je puis vous dire ce que je pense, — j'ai averti les Lords du conseil qu'il est (et je sais qu'il est ce que j'ai dit, et ils le savent aussi), un archi-hérétique, une peste qui infecte le pays : émus de mes paroles, ils s'en sont ouverts au roi, qui a écouté nos plaintes si favorablement, par un effet de sa grâce souveraine et de sa loyale sollicitude, et par prévoyance des cruels malheurs que nos raisons lui ont fait entrevoir, qu'il a décidé que l'archevêque serait mandé demain matin au conseil. C'est une mauvaise herbe, Sir Thomas, et il nous faut la déraciner. Mais je vous détourne trop longtemps de vos affaires : bonne nuit, Sir Thomas.

LOVELL. — Mille fois bonne nuit, Milord; je suis votre serviteur. (*Sortent Gardiner et le page.*)

Comme LOVELL *allait sortir, entrent* LE ROI *et* LE DUC DE SUFFOLK.

Le roi Henri. — Charles, je ne veux plus jouer de cette nuit; je ne suis pas du tout au jeu, vous êtes un adversaire trop dur pour moi.

Suffolk. — Sire, je ne vous avais jamais gagné avant ce soir.

Le roi Henri. — Rarement en effet, Charles, et vous ne me gagnerez jamais quand j'aurai mon esprit au jeu. — Eh bien, Lovell, quelles nouvelles de la reine?

Lovell. — Je n'ai pu rapporter personnellement ce dont vous m'aviez chargé, mais j'ai fait transmettre le message par sa femme de chambre, et elle m'a fait rapporter avec ses très-humbles remercîments l'expression du désir que Votre Altesse prie de tout cœur pour elle.

Le roi Henri. — Que dis-tu, eh? prier pour elle? Comment, est-elle en douleur d'enfantement?

Lovell. — C'est ce que m'a dit sa femme de chambre, en ajoutant que sa souffrance était telle, que chacune de ses douleurs était une mort.

Le roi Henri. — Hélas! la bonne Dame!

Suffolk. — Dieu la délivre de son fardeau, et que ses couches qu'il lui plaise de faire faciles donnent à Votre Altesse la joie d'un héritier!

Le roi Henri. — Il est minuit, Charles; va te mettre au lit, je t'en prie, et dans tes prières, rappelle-toi la situation de ma pauvre reine. Laisse-moi seul, car j'ai besoin de penser à des choses qui ne supporteraient pas la compagnie.

Suffolk. — Je souhaite à Votre Altesse une nuit paisible, et je me rappellerai ma bonne maîtresse dans mes prières.

Le roi Henri. — Charles, bonne nuit. (*Sort Suffolk.*)

Entre SIR ANTHONY DENNY.

Le roi Henri. — Eh bien, Monsieur, qu'y a-t-il encore?

Denny. — Sire, je vous ai amené Milord l'Archevêque, comme vous me l'aviez ordonné.

Le roi Henri — Ah! Canterbury?

Denny. — Oui, mon bon Seigneur.

Le roi Henri. — C'est vrai : où est-il, Denny?

Denny. — Il attend le bon plaisir de Votre Altesse.

Le roi Henri. — Amenez-nous-le. (*Sort Denny.*)

Lovell, *à part.* — C'est l'affaire dont parlait l'évêque; je suis venu ici au bon moment.

Rentre DENNY *avec* CRANMER.

Le roi Henri. — Videz la galerie. (*Lovell fait mine de rester.*) Ah! — J'ai dit. — Partez. — Eh bien! (*Sortent Lovell et Denny.*)

Cranmer, *à part.* — J'ai peur : pourquoi fronce-t-il ainsi le sourcil? C'est sa physionomie des jours terribles. Tout ne va pas bien.

Le roi Henri. — Eh bien, Milord, vous désirez savoir pourquoi je vous ai envoyé chercher?

Cranmer, *s'agenouillant.* — C'est mon devoir d'attendre le bon plaisir de Votre Altesse.

Le roi Henri. — Levez-vous, je vous en prie, mon bon et gracieux Lord de Canterbury. Venez, nous allons vous et moi faire quelques tours ensemble; j'ai des nouvelles à vous dire : venez, venez, donnez-moi votre main. Ah, mon bon Seigneur, je gémis de ce que je vais dire, et je suis triste d'avoir à répéter ce qui va suivre : j'ai récemment, à mon très-grand déplaisir, entendu de nombreuses et graves plaintes contre vous; graves, c'est bien ce que je dis, Milord, et ces plaintes étant pesées, nous ont fait décider nous et notre conseil que vous comparaîtriez ce matin devant nous; or comme je sais que vous ne pourrez pas assez complétement vous disculper, vous devrez vous armer de patience et vous résigner à faire résidence dans notre Tour jusqu'à plus ample jugement de ces charges auxquelles vous devrez répondre. Comme vous êtes un de nos membres du conseil, il est nécessaire que nous procédions ainsi, sans cela pas un témoin ne voudrait comparaître contre vous.

Cranmer. — Je remercie humblement Votre Altesse, et je suis très-heureux de cette bonne occasion qui permettra de vanner à fond ma personne, et de séparer mon bon grain de ma paille : car je sais que personne n'est plus en butte aux langues calomniatrices que moi, pauvre homme.

Le roi Henri. — Relève-toi, mon bon Canterbury : la conviction de ta loyauté et de ton intégrité est profondément enracinée dans notre cœur, à nous ton ami. Donne-moi ta main; relève-toi. Marchons un peu, je t'en prie. Par notre Dame! quelle espèce d'homme êtes-vous donc? Je croyais que vous m'auriez supplié de prendre quelques peines pour vous confronter avec vos accusateurs et pour vous entendre en vous épargnant l'emprisonnement.

Cranmer. — Très-redouté Suzerain, le terrain solide sur lequel je m'appuie, est ma sincérité et

Le roi Henri. Eh bien, Milord, vous désirez savoir pourquoi je vous ai envoyé chercher?
Cranmer, *s'agenouillant.* C'est mon devoir d'attendre le bon plaisir de Votre Altesse.

(Acte V, sc. I.)

mon honnêteté; si ce terrain se trouve faux, je triompherai de moi-même avec mes ennemis, car je n'ai plus souci de ma personne, si je découvre que ces vertus manquent en moi. Je ne crains rien de ce qui peut être dit contre moi.

Le roi Henri. — Ne savez-vous pas dans quelle position vous vous trouvez dans le monde, contre le monde entier? Vos ennemis sont nombreux et ne sont pas de petits personnages; leurs manœuvres doivent être redoutables en proportion de leur puissance, et le verdict d'une cause n'est pas toujours rendu conformément à la justice et à la vérité de cette cause. Avec quelle facilité, des âmes corrompues ne peuvent-elles pas se procurer des drôles aussi corrompus que leurs patrons, pour témoigner contre vous? ces choses-là se sont vues. Vous avez des adversaires puissants, et d'une malice égale à leur puissance. Vous figurez-vous que sur ce point des faux témoins, vous aurez meilleure chance que ne l'eut pendant qu'il vivait sur cette misérable terre, votre Maître, celui dont vous êtes le ministre? Allez, allez; vous prenez un précipice pour un trou qu'on peut sauter sans danger, et vous caressez votre propre ruine.

Cranmer. — Que Dieu et Votre Majesté protégent mon innocence, ou je vais tomber dans la trappe qui est préparée pour moi!

Le roi Henri. — Ayez bon courage; ils ne prévaudront pas plus que nous ne céderons. Gardez votre fermeté, et ce matin ayez soin de vous présenter devant eux : s'il leur arrive, après vous avoir accusé, de vous faire arrêter, ne manquez pas de leur résister par les meilleures raisons et avec toute la véhémence que la circonstance pourra vous inspirer : si les prières ne peuvent

vous sauver, remettez-leur cet anneau, et en leur présence même faites appel à notre personne. Voyez! l'excellent homme pleure! il est honnête, sur mon honneur! Sainte mère de Dieu! je jure qu'il est honnête, et qu'il n'est pas dans mon royaume une meilleure âme. Partez, et faites comme je vous ai dit. (*Sort Cranmer*). Ses larmes ont étranglé ses paroles.

Entre UNE VIEILLE DAME.

UN GENTILHOMME, *de l'extérieur.* — Revenez; à quoi pensez-vous donc?

LA VIEILLE DAME. — Je n'ai pas à revenir; mon audace est respect, vu les nouvelles que j'apporte. — Que les bons anges descendent sur votre tête royale, et ombragent votre personne sous leurs ailes bénies!

LE ROI HENRI. — Je devine ton message dans tes yeux. La reine a-t-elle accouché? dis oui, et que c'est d'un garçon.

LA VIEILLE DAME. — Oui, oui, mon Suzerain, et d'un gentil garçon : le Dieu du ciel la protége maintenant et à jamais! c'est une fille qui promet des garçons pour plus tard. Sire, votre reine désire que vous alliez la voir, et que vous fassiez connaissance avec cette nouvelle venue : elle vous ressemble comme une cerise à une cerise.

LE ROI HENRI. — Lovell.

Rentre LOVELL.

LOVELL. — Sire?

LE ROI HENRI. — Donnez-lui cent marcs. Je vais aller voir la reine. (*Il sort.*)

LA VIEILLE DAME. — Cent marcs! par cette lumière, j'en veux davantage. C'est une gratification bonne pour un valet ordinaire. J'en aurai davantage, ou je lui en ferai honte. Est-ce pour si peu que je lui ai dit que la petite lui ressemblait? J'en aurai davantage, ou je démentirai mes paroles, et je vais tâcher d'enlever la chose pendant que le fer est chaud. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Un vestibule devant la chambre du conseil.

Entre CRANMER; *des* VALETS *et* LE GARDIEN DE LA PORTE *le suivent.*

CRANMER. — J'espère que je ne suis pas en retard, et cependant le gentilhomme qui m'a été envoyé par le conseil m'a prié de faire grande hâte. Tout fermé! que signifie cela? — Holà! qui est de service ici? — Vous me connaissez, certainement?

LE GARDIEN DE LA PORTE. — Oui, Milord, mais cependant je ne puis vous laisser entrer.

CRANMER. — Pourquoi?

LE GARDIEN DE LA PORTE. — Votre Grâce doit attendre jusqu'à ce qu'on l'appelle.

Entre LE DOCTEUR BUTTS.

CRANMER. — C'est bien.

BUTTS, *à part.* — C'est quelque méchant tour. Je suis heureux d'être venu par ici si opportunément. Le roi va savoir la chose immédiatement. (*Il sort.*)

CRANMER, *à part.* — C'est Butts, le médecin du roi; de quel air sérieux il m'a regardé, quand il a passé! plaise au ciel que ce regard ne prophétise pas ma disgrâce! A coup sûr, c'est une chose arrangée par quelques personnes qui me haïssent, — Dieu change leurs cœurs! je n'ai jamais mérité leur malice — pour avilir mon honneur : sans cela ils auraient honte de me faire attendre à la porte, parmi les gens de service, les valets et les laquais, moi un de leurs confrères du conseil. Mais que leur volonté soit faite! j'attendrai avec patience.

LE ROI *et* BUTTS *apparaissent à une fenêtre au-dessus de la scène.*

BUTTS. — Je vais montrer à Votre Altesse le plus étrange spectacle....

LE ROI HENRI. Quel spectacle, Butts?

BUTTS. — Je pense que Votre Altesse a vu ce spectacle fort souvent.

LE ROI HENRI. — Corbleu, où est donc ce spectacle?

BUTTS. — Ici, Monseigneur : voyez la haute promotion de sa grâce de Canterbury qui tient son rang à la porte parmi des huissiers, des pages et des valets de pied.

LE ROI HENRI. — Ah! mais c'est lui vraiment : est-ce là le respect qu'ils se rendent mutuellement? il est bon qu'il y en ait encore un au-dessus d'eux. J'aurais pensé qu'ils auraient eu entre eux assez de déférence, de bonnes manières tout au moins, pour ne pas souffrir qu'un homme de sa situation, qui est si près dans notre faveur, fût le pied de grue en attendant le bon plaisir de leurs seigneuries, et cela à la porte encore, comme un courrier de poste avec des paquets. Par sainte

Marie, Butts, c'est une polissonnerie : laissons-les faire et tirons le rideau ; nous en saurons davantage tout à l'heure. (*Ils sortent.*)

LA CHAMBRE DU CONSEIL.

Entrent LE LORD CHANCELIER, LE DUC DE SUFFOLK, LE DUC DE NORFOLK, LE COMTE DE SURREY, LE LORD CHAMBELLAN, GARDINER *et* CROMWELL. LE CHANCELIER *se place au haut bout de la table, à main gauche; un siége est laissé vide au-dessus de lui comme pour* L'ARCHEVÊQUE DE CANTERBURY. *Les autres prennent place selon leur rang sur chacun des côtés.* CROMWELL *est au bas bout de la table comme secrétaire.*

LE LORD CHANCELIER. — Énoncez l'affaire qui doit nous occuper, Monsieur le secrétaire : pourquoi sommes-nous réunis en conseil?

CROMWELL. — Plaise à Vos Honneurs, la principale affaire concerne Sa Grâce de Canterbury.

GARDINER. — En a-t-il été informé?

CROMWELL. — Oui.

NORFOLK. — Qui est ici?

LE GARDIEN DE LA PORTE. — Là dehors, mes nobles Lords?

GARDINER. — Oui.

LE GARDIEN DE LA PORTE. — Milord l'archevêque, et il attend depuis une demi-heure pour connaître vos bons plaisirs.

LE LORD CHANCELIER. — Introduisez-le.

LE GARDIEN DE LA PORTE. — Votre Grâce peut entrer maintenant.

CRANMER *s'approche de la table du conseil.*

LE LORD CHAMBELLAN. — Mon bon Lord archevêque, je suis vraiment affligé de présider ici à cette heure, et de voir que ce siége est vide : mais nous sommes tous des hommes, fragiles par nature et faibles par la chair; peu d'entre nous sont des anges : par suite de cette fragilité et de cette courte sagesse, vous qui seriez le mieux fait pour nous enseigner, vous avez erré vous-même, et beaucoup, contre le roi d'abord, et contre ses lois ensuite, en remplissant par vos enseignements et vos chapelains le royaume entier (car telles sont les informations qu'on nous donne) de nouvelles opinions hétérodoxes et dangereuses qui sont des hérésies, et qui peuvent faire grand mal si elles ne sont pas réformées.

GARDINER. — Et cette réformation doit être exécutée sans délai, mes nobles Lords; car ceux qui domptent les chevaux sauvages, ne les mènent pas à la bride pour les rendre dociles, mais serrent énergiquement leurs bouches avec des mors, et les éperonnent jusqu'à ce qu'ils obéissent au manége. Si nous souffrons, — par mollesse et puérile pitié pour l'honneur d'un seul homme, — que cette maladie contagieuse s'étende, adieu à tout remède. Et puis que s'ensuivra-t-il? commotions, tumultes, corruption générale de l'État tout entier, comme tout récemment nos voisins de la haute Allemagne en ont fait chèrement l'expérience, spectacle lamentable dont le souvenir est encore tout frais dans nos mémoires.

CRANMER. — Mes bons Lords, jusqu'à présent, dans tout le cours de ma vie et de mes fonctions, je me suis donné pour tâche, — et cette tâche je l'ai poursuivie avec une attention peu médiocre, — de diriger mes enseignements et mon autorité dans une route unique et vers un but sûr : mon dessein fut toujours de bien faire, et il n'existe à cette heure personne — je parle, Milords, du cœur le plus sincère — qui déteste plus que moi, au fond de sa conscience personnelle, qui combatte plus que moi, dans l'administration propre à sa charge, les perturbateurs de la paix publique. Plaise au ciel que le roi ne trouve jamais un cœur plus désobéissant sous ce rapport! Les hommes qui se nourrissent d'envie et de perverse malice osent mordre les meilleurs. Je conjure Vos Seignéuries, dans ce cas de justice, de mettre en face de moi mes accusateurs quels qu'ils soient, et de leur permettre d'articuler librement leurs accusations contre ma personne.

SUFFOLK. — Vraiment, Milord, cela ne se peut : vous êtes un des membres du conseil, et grâce à cette qualité personne n'oserait vous accuser.

GARDINER. — Milord, comme nous avons des affaires de plus grande importance, nous serons brefs avec vous. C'est le bon plaisir de Son Altesse, et c'est notre consentement, que pour meilleur jugement, vous soyez enfermé à la Tour en sortant d'ici : alors, comme vous serez redevenu un simple particulier, vous verrez combien oseront vous accuser hardiment; il s'en trouvera plus, je le crains, que vous n'en pourrez réfuter.

CRANMER. — Ah, mon bon Lord de Winchester, je vous remercie ! Vous fûtes toujours mon bon ami; si votre volonté s'exécute, je trouverai à la

fois en vous un juge et un témoin, vous êtes si miséricordieux. Je vois votre but, vous cherchez ma ruine : Milord, l'amour et la douceur conviennent mieux que l'ambition à un homme d'église : ramenez les âmes qui s'égarent par la modération, et n'en repoussez aucune. Que je parviendrai à me justifier, quelle que soit la charge que vous imposiez à ma patience, j'en fais aussi peu de doute que vous vous faites peu de conscience de commettre chaque jour l'injustice. Je pourrais en dire davantage, mais le respect que j'ai pour vos fonctions me commande la modération.

Gardiner. — Milord, Milord, vous êtes un sectaire, voilà la pure vérité; vos belles couleurs découvrent aux gens qui savent vous comprendre, de vains mots et de la faiblesse.

Cromwell. — Milord de Winchester, avec votre permission vous êtes un peu trop dur : des hommes aussi nobles, quelques fautes qu'ils aient commises, devraient trouver respect en considération de ce qu'ils ont été : c'est une cruauté d'écraser un homme qui tombe.

Gardiner. — Mon bon Monsieur le secrétaire, j'en demande bien pardon à Votre Honneur; de tous les membres de ce conseil, c'est à vous qu'il convient le moins de parler ainsi.

Cromwell. — Pourquoi, Milord?

Gardiner. — Est-ce que je ne vous connais pas pour un protecteur de cette nouvelle secte? Vous n'êtes pas sûr.

Cromwell. — Je ne suis pas sûr?

Gardiner. — Vous n'êtes pas sûr, vous dis-je.

Cromwell. — Plût au ciel que vous eussiez la moitié de mon honnêteté! Vous vous attireriez alors les prières des hommes et non leurs craintes.

Gardiner. — Je me rappellerai ce langage effronté.

Cromwell. — Faites, et rappelez-vous en même temps votre vie effrontée.

Le Lord chancelier. — C'en est trop; cessez, par pudeur, Milords.

Gardiner. — J'ai fini.

Cromwell. — Et moi aussi.

Le Lord chancelier. — Revenons à vous, Milord; il est, je crois, arrêté à votre égard, d'une voix unanime, que vous devez être conduit à la Tour, pour y rester jusqu'à ce que le bon plaisir ultérieur du roi nous soit connu. Êtes-vous tous de cet avis, Milords?

Tous. — Oui.

Cranmer. — Il n'y a pas d'autre moyen plus charitable? Faut-il que je sois nécessairement conduit à la Tour, Milords?

Gardiner. — Que pouvez-vous attendre d'autre? vous êtes étonnamment importun. Que quelques personnes de la garde avancent ici.

Entrent des gardes.

Cranmer. — Est-ce pour moi? dois-je sortir comme un traître?

Gardiner. — Emparez-vous de lui, et voyez à l'enfermer sûrement à la Tour.

Cranmer. — Arrêtez, Milords; j'ai encore quelques mots à vous dire. Regardez, Milords; par la vertu de cet anneau, je retire ma cause des griffes d'hommes cruels, et je la remets à un très noble juge, au roi mon maître.

Le Lord chancelier. — C'est l'anneau du roi.

Surrey. — Ce n'est pas une contrefaçon.

Suffolk. — C'est le véritable anneau, par le ciel! je vous avais dit à tous, lorsque nous avons commencé à rouler cette dangereuse pierre, qu'elle tomberait sur nous-mêmes.

Norfolk. — Pensez-vous, Milords, que le roi pourrait souffrir que le petit doigt seulement de cet homme fût blessé?

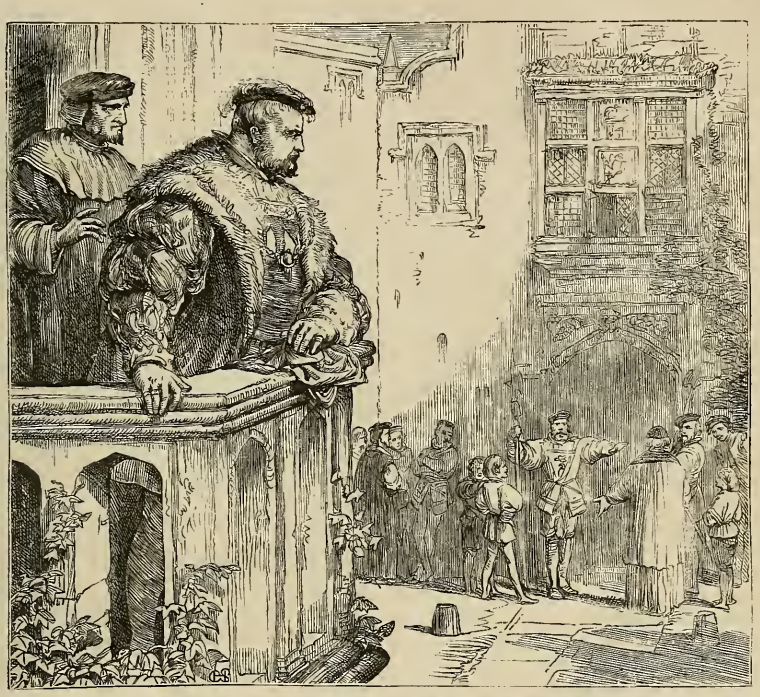
Le Lord chancelier. — C'est maintenant trop certain : de quel prix ne lui est pas sa vie! Je voudrais bien être hors de cette affaire en tout honneur.

Cromwell. — Mon âme me disait qu'en cherchant des rapports et des informations contre cet homme, dont le diable seul et ses disciples envient l'honnêteté, vous souffliez le feu qui vous brûlerait; maintenant tirez-vous-en!

Entre LE ROI. *Il regarde les membres du conseil en fronçant le sourcil, puis prend son siége.*

Gardiner. — Souverain redouté, combien ne devons-nous pas remercier chaque jour le ciel qui nous a donné un tel prince; un prince non-seulement bon et sage, mais très-religieux; un prince qui en toute obéissance fait de l'Église le principal soin de sa gloire, et qui, pour donner plus de force à ce devoir sacré, vient, par l'effet d'un rare respect, porter son jugement royal dans la cause qui s'est élevée entre l'Église et ce grand offenseur.

Le roi Henri. — Vous excellâtes toujours dans les compliments improvisés, évêque de Winchester. Mais sachez que je ne viens pas ici pour recevoir en face de telles flatteries : elles sont trop



Le roi Henri. Ah! c'est bien lui, vraiment; est-ce là le respect qu'ils se rendent mutuellement? il est bon qu'il y en ait encore un au-dessus d'eux.

(Acte V, sc. II.)

minces et d'étoffe trop faible pour cacher des offenses. Moi, vous ne pouvez m'atteindre, et alors vous jouez l'épagneul et vous croyez me séduire en agitant votre langue; mais pour quelque homme que vous me preniez, je suis sûr, moi, que tu as une cruelle et sanguinaire nature. (*A Cranmer.*) Homme vertueux, assieds-toi. Maintenant que le plus hautain, que le plus audacieux dirige seulement son doigt sur toi : par tout ce qui est saint, il vaudrait mieux pour lui crever de faim, que penser seulement que cette place ne te convient pas.

Surrey. — Plaise à Votre Grâce....

Le roi Henri. — Non, Monsieur, il ne me plaît pas. J'aurais cru que j'avais dans mon conseil des hommes de quelque jugement et de quelque sagesse; mais je n'en découvre aucun de tel. Était-il décent, Milords, de laisser cet homme, cet homme vertueux (peu d'entre vous méritent ce titre), cet honnête homme, attendre comme un valet de pied pouilleux à la porte de la chambre? un homme aussi grand que vous l'êtes vous-mêmes? Fi! quelle honte cela était! Est-ce que ma commission vous autorisait à vous oublier à ce point? Je vous avais donné pouvoir de le juger comme un membre du Conseil, et non comme un laquais; il y a quelques-uns de vous, je le vois, qui plus par malice que par intégrité, ne demanderaient pas mieux que de le juger avec la dernière rigueur; mais cela vous ne le ferez jamais, tant que je vivrai.

Le Lord chancelier. — Mon très-redouté Souverain, s'il plaît à Votre Grâce, je vous demande la permission de nous excuser tous par la raison que voici. La décision prise relativement à son emprisonnement avait plutôt pour principe — s'il

y a de la bonne foi parmi les hommes — les nécessités de son jugement et le désir de lui donner le moyen de se justifier publiquement, que le mauvais vouloir. J'en suis sûr pour ce qui est de moi.

Le roi Henri.—Bon, bon, Milords, respectez-le. Rouvrez-lui vos rangs et traitez-le bien, il en est digne. Pour ce qui me concerne à son égard, j'oserai m'avancer jusqu'à dire que si un prince peut être redevable à un sujet, je lui suis redevable pour son affection et ses services. Ne me causez plus d'ennuis, et embrassez-le tous : soyez-lui amis, par pudeur, Milords ! Milord de Canterbury, j'ai à vous adresser une demande que vous ne pouvez me refuser; je viens d'avoir une belle petite fille qui attend encore le baptême; il faut que vous soyez son parrain et que vous répondiez pour elle.

Cranmer. — Le plus grand monarque actuellement vivant pourrait se glorifier d'un tel honneur : comment puis-je le mériter, moi qui ne suis qu'un de vos humbles et pauvres sujets?

Le roi Henri. — Allons, allons, Milord, vous voudriez épargner votre cadeau de cuillers. Vous aurez deux nobles compagnes en cette occasion; la vieille duchesse de Norfolk et Lady marquise de Dorset : ces compagnes vous plaisent-elles? Encore un fois, Milord de Winchester, je vous y engage, embrassez et aimez cet homme.

Gardiner. — Je le fais très-sincèrement et avec une affection fraternelle.

Cranmer. — Et que le ciel me soit témoin à quel point cette assurance m'est chère.

Le roi Henri. — Homme vertueux, ces larmes de joie montrent la sincérité de ton cœur. Je vois qu'elle est vraie l'opinion qui dit de toi : « Faites un mauvais tour à Milord de Canterbury et il sera votre ami pour toujours. » Allons, Milords, nous perdons le temps : il me tarde que cette jeune enfant soit faite chrétienne. Restez unis, Milords, comme je viens de vous rendre unis; j'y gagnerai plus de force et vous y gagnerez plus d'honneur. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

La cour du palais.

Bruit et tumulte en dehors de la scène. Entrent le portier *et* son valet.

Le portier. — Vous allez finir votre tapage tout à l'heure, eh! polissons, prenez-vous la cour du palais pour le Jardin de Paris? grossiers manants, cessez vos beuglements.

Une voix, *de l'extérieur*. — Mon bon Monsieur le portier, j'appartiens aux cuisines.

Le portier. — Appartenez aux potences et allez vous faire pendre, coquin! Est-ce que c'est un lieu où il soit convenable de beugler? Allez me chercher une douzaine de gourdins de pommier sauvage, et de solides encore; ceux-ci ne sont pour eux que des verges. Je vais vous caresser vos têtes, moi. Vous voulez voir des baptêmes, eh? Est-ce que vous vous attendez à des gâteaux et à de l'ale ici, grossiers polissons?

Le valet. — Je vous en prie, Monsieur, soyez patient; à moins de les balayer hors de la porte avec des canons, il est tout aussi impossible de les disperser, qu'il le serait de les forcer à dormir un matin du premier Mai, ce qui au grand jamais ne se pourra : il vaudrait autant pour nous essayer d'ébranler Saint-Paul que de les faire bouger.

Le portier. — Eh, va te faire pendre ! comment sont-ils entrés?

Le valet. — Hélas, je ne sais pas; comment la marée monte-t-elle? J'ai frappé aussi solidement qu'un solide gourdin de quatre pieds peut frapper, et vous en voyez les pauvres restes qui vous disent que je n'ai pas été avare dans la distribution des coups.

Le portier. — Vous n'avez rien fait, Monsieur.

Le valet. — Je ne suis pas Samson, ni Sir Guy, ni Colbrandt, pour les faucher devant moi : mais si j'en ai épargné un seul ayant une tête qu'on pût frapper, jeune ou vieux, homme ou femme, cocu ou faiseur de cocu, je veux bien ne plus voir une tranche de bœuf de ma vie, et je ne voudrais pas être privé de bœuf pour une vache, Dieu la bénisse!

Une voix, *de l'extérieur*. — Entendez-vous, Monsieur le portier?

Le portier. — Je suis à vous à la minute, mon bon maître pantin. — Tenez la porte bien close, maraud.

Le valet. — Comment voulez-vous que je fasse?

Le portier. Comment je veux que vous fassiez? les assommer par douzaines. Est-ce que c'est ici Moorfields pour qu'on s'y attroupe? ou bien est-il venu à la cour quelque Indien au membre gigantesque pour que les femmes nous assiégent ainsi? Bénédiction, quel grouillement de fornication nous

avons à la porte! sur ma conscience de chrétien, ce baptême en produira mille; père, parrain et tout ensemble, se trouveront ici.

Le valet. — Les cuillers n'en seront que plus grosses, Monsieur. Voici un camarade qui est presque contre la porte; à en juger par sa figure, il devrait être un brasier, car sur ma conscience, vingt des jours caniculaires règnent dans son nez; tous ceux qui sont au-dessous de lui sont sous la ligne, ils n'ont pas besoin d'autre punition : j'ai trois fois frappé sur la tête cet obus enflammé, et trois fois son nez a éclaté contre moi; il se tient là comme un canon à mortier pour nous foudroyer. Il y avait auprès de lui la femme d'un mercier, qui a peu d'esprit, et qui s'est moquée de moi, jusqu'à ce que son bonnet à écuelle lui soit tombé de la tête pour la punir d'allumer une telle combustion dans l'état. J'ai oublié une fois le susdit météore, et j'ai touché la femme qui s'est mise à crier *aux bâtons!* Sur quoi j'ai pu voir de loin quarante porteurs de gourdins, la fine fleur du Strand où elle a ses quartiers, qui volaient à son secours. Ils sont tombés sur moi, j'ai tenu bon solidement; puis ils en sont tous venus aux coups de manches à balai avec moi; je résistais encore, lorsque soudainement par derrière une bande de garçons a fait invasion et a lancé une telle grêle de pierres, que je n'ai pas été fâché de retirer mon honneur en dedans et de les laisser maîtres du terrain : je crois que le diable était parmi eux, pour sûr.

Le portier. — Ce sont ces gamins qui mugissent au théâtre et qui se battent pour des trognons de pommes, si bien qu'il n'y a pas d'auditoire, — sauf s'il est composé des gens de la Tribulation de Tower Hill, ou des habitants des limbes de Lime-House, leurs chers frères, — qui soit capable de supporter leur vacarme. J'en ai déjà envoyé quelques-uns *in limbo patrum*, et ils se disposent à danser pendant ces trois jours, outre le déjeuner au pied levé qui leur sera servi par les deux fouetteurs de la prison.

Entre LE LORD CHAMBELLAN.

Le Lord chambellan. — Merci de moi, quelle multitude il y a ici! et ils continuent à affluer; ils viennent de tous les quartiers, comme si nous tenions ici une foire! Où sont donc ces portiers, ces drôles négligents? — Vous avez fait une belle affaire, camarades. Voilà une jolie canaille qui s'est introduite ici : est-ce que ces gens sont vos bons amis des faubourgs? Nous aurons, ma foi, grand espace pour laisser passer les Dames, lorsqu'elles reviendront du baptême.

Le portier. — Plaise à Votre Honneur, nous ne sommes que des hommes, et nous avons fait tout ce que des hommes en même nombre que nous peuvent faire sans être mis en pièces. Une armée ne pourrait pas les maîtriser.

Le Lord chambellan. — Sur ma vie, si le roi me blâme pour cela, je le ferai payer à vos talons à tous tant que vous êtes, et je vous imposerai de rondes amendes sur vos têtes pour votre négligence : vous êtes des drôles indolents, et vous êtes là à vider des bouteilles, lorsque vous devriez faire votre service. Écoutez! les trompettes sonnent; ils reviennent déjà du baptême : allez, fendez la presse, et ouvrez un chemin pour laisser passer librement le cortége, ou je vous trouverai une prison où vous irez vous divertir les deux prochains mois.

Le portier. — Faites place pour la princesse.

Le valet. — Vous là-bas, grand compère, reculez-vous, ou je vous casse la tête.

Le portier. — Vous l'homme à l'habit de camelot, sautez hors de la barrière, ou je vais vous flanquer par-dessus la palissade. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Le palais.

Entrent les trompettes en sonnant leurs fanfares; puis les deux aldermen, LE LORD MAIRE, le héraut de la jarretière, CRANMER, LE DUC DE NORFOLK *avec son bâton de maréchal*, LE DUC DE SUFFOLK, deux nobles *portant de grandes coupes à pied pour recevoir les cadeaux du baptême; puis* quatre nobles *portant un dais sous lequel est placée* LA DUCHESSE DE NORFOLK, *marraine, portant l'enfant habillée d'un riche manteau,* une dame *tenant la queue de la robe de* la duchesse; *puis* LA MARQUISE DE DORSET, *la seconde marraine, et des* dames. *Le cortége traverse une fois le théâtre, et* le héraut de la jarretière *parle ainsi :*

Le héraut de la jarretière. — Ciel, du sein de ton infinie bonté, envoie une vie prospère, longue, et toujours heureuse, à la haute et puissante princesse d'Angleterre, Élisabeth!

Fanfares. Entrent LE ROI *et sa suite.*

CRANMER, *s'agenouillant.* — Mes nobles compagnes et moi-même, nous prions ainsi pour votre Royale Grâce et pour la bonne reine : puissent par le fait de cette très-gracieuse princesse, pleuvoir sur vous, à chaque heure, toutes les consolations, toutes les joies que le ciel accorda jamais à des parents heureux!

LE ROI HENRI. — Je vous remercie, mon bon Lord archevêque : quel est son nom?

CRANMER. — Élisabeth.

LE ROI HENRI. — Relevez-vous, Milord. (*Le roi embrasse l'enfant.*) Reçois ma bénédiction avec ce baiser : que Dieu, entre les mains de qui je remets ta vie, te protége!

CRANMER. — *Amen.*

LE ROI HENRI. — Mes nobles commères, vous avez été trop prodigues : je vous remercie de tout mon cœur, et ainsi fera cette Dame-ci, quand elle saura assez d'anglais pour cela.

CRANMER. — Permettez-moi de parler, Sire, car le ciel m'ordonne de le faire à cette heure, et que nul ne prenne pour des flatteries les paroles que je vais dire, car on verra plus tard qu'elles sont l'expression de la vérité. Cette royale enfant, — puisse le ciel étendre toujours sur elle sa protection! — quoique dans son berceau, promet cependant dès cette heure à ce royaume mille et mille bénédictions que le temps amènera à maturité. Elle sera (mais peu de ceux qui vivent aujourd'hui pourront contempler ses vertus) un modèle pour tous les princes de son époque et pour tous ceux qui viendront après elle : la reine de Saba ne fut jamais plus désireuse de sagesse et de belle vertu que ne le sera cette âme pure : toutes les grâces princières qui façonnent une créature d'aussi haut rang que celle-là, en même temps que toutes les vertus qui sont l'apanage des bons, seront toujours doublées en elle; la vérité sera sa nourrice, les saintes et divines pensées, ses perpétuelles conseillères : elle sera aimée et redoutée : les siens la béniront; ses ennemis trembleront comme un champ de blé foulé et baisseront leurs têtes de douleurs. Le bien de tous croîtra avec elle : sous son règne, chaque homme assis sous sa propre vigne mangera en sûreté ce qu'il plantera, et chantera à tous ses voisins les joyeuses chansons de la paix. Dieu sera véritablement connu; ceux qui entoureront cette reine apprendront d'elle les vraies voies qui mènent aux dignités, et réclameront leurs grandeurs au nom de ces voies et non au nom de leur sang. Et cette paix ne s'endormira pas avec elle dans le tombeau : mais de même que lorsque meurt cet oiseau merveilleux, le virginal phénix, un nouvel héritier aussi grand et aussi admirable que lui-même se recrée de ses cendres; ainsi, lorsque le ciel la rappellera de cette terre de ténèbres, elle laissera sa bénédiction à un prince qui, des cendres sacrées de sa majesté, se lèvera comme une étoile aussi grande en renommée qu'elle-même, et brillera du même éclat fixe. La paix, l'abondance, l'amour, la vérité, la terreur, qui étaient les serviteurs de cette enfant privilégiée, deviendront alors ceux de son successeur qu'ils enlaceront comme une vigne : partout où brillera le radieux soleil du ciel, brilleront aussi son honneur et la grandeur de son nom, créant de nouvelles nations : il fleurira, et comme un cèdre des montagnes, étendra ses branches sur toutes les plaines autour de lui : les enfants de nos enfants verront cela et béniront le ciel.

LE ROI HENRI. — Tu racontes des merveilles.

CRANMER. — Elle deviendra, pour le bonheur de l'Angleterre, une princesse âgée; elle verra bien des jours, mais pas un de ses jours ne se passera sans être couronné par quelque action. Plût au ciel que je n'en pusse prévoir davantage! mais il faudra qu'elle meure, qu'elle meure, — c'est la volonté des saints, — vierge encore! Elle descendra dans la terre comme un lis immaculé, et le monde entier pleurera sur elle.

LE ROI HENRI. — O Lord archevêque, tu viens de faire de moi un nouvel homme! Jamais, avant cette heureuse enfant, je n'ai rien possédé : ton oracle consolateur m'a tellement plu que lorsque je serai dans le ciel, je désirerai contempler ce que fait cette enfant, et louer pour elle mon créateur. — Je vous remercie tous. — Je vous suis fort redevable, mon bon Lord maire, ainsi qu'à vos bons confrères : votre présence m'a fait beaucoup d'honneur, et je vous en témoignerai ma reconnaissance. Ouvrez la marche, Lords : nous devons tous aller voir la reine, afin qu'elle vous remercie; elle serait malade sans cela. Qu'aujourd'hui personne ne pense qu'il a affaire dans sa maison; car tous resteront : cette petite créature fera de ce jour un jour de fête. (*Ils sortent.*)

Le roi Henri. Reçois ma bénédiction avec ce baiser : que Dieu, entre les mains de qui je remets ta vie, te protége!

(Acte V, sc. IV.)

ÉPILOGUE.

Il y a dix à parier contre un que ce drame n'aura pu plaire à tous ceux qui sont ici : quelques-uns viennent pour prendre leurs aises, et dormir un acte ou deux ; mais ceux-ci, nous le craignons, auront été effrayés par nos trompettes, aussi est-il clair qu'ils diront que ce drame n'est rien du tout. D'autres viennent pour entendre malmener autant que possible la ville entière et crier : *cela est mordant!* c'est ce que nous n'avons pas fait non plus; en sorte, je le crains, que tout le bien que nous pouvons espérer entendre dire aujourd'hui de cette pièce, viendra seulement de l'interprétation indulgente des femmes vertueuses; car nous leur en avons présenté une qui fut telle : si elles sourient, et disent que cela peut passer, je sais qu'en un instant les meilleurs des hommes seront pour nous; car ce serait une bien mauvaise chance, s'ils résistaient lorsque leurs Dames leur ordonnent d'applaudir.

FIN DU TOME DEUXIEME.

TABLE DES MATIÈRES.

Le roi Jean 1
Le roi Richard II 49
Le roi Henri IV (*Première partie*) 101
Le roi Henri IV (*Deuxième partie*) 157
Le roi Henri V. 217
Le roi Henri VI (*Première partie*) 277
Le roi Henri VI (*Deuxième partie*). 329
Le roi Henri VI (*Troisième partie*) 389
Le roi Richard III 447
Le roi Henri VIII 517

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

8127 — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

s de *l'Enfer* et les joyeuses scènes des *Contes* de Perrault. Et ndant, à voir comment il raconte avec son crayon l'histoire de Quichotte, on croirait qu'il n'en a jamais lu, jamais connu d'autre. a vécu dans l'intimité de Don Quichotte et de Sancho ; il ne s'est nt laissé distraire de l'admiration par le rire, il a reconnu le rand sens » du bon hidalgo, et il nous le représente *con amore*. une sympathie profonde. Il aurait pu nous le montrer plus que, et un artiste moins éminent n'aurait pas su résister à cette cation. Il nous l'a montré plus aimable et plus vrai. . . . . .

. . . . J'ai bien envie de citer quelques-unes de ces compositions, is j'ai peur d'être entraîné à les citer toutes. Je vous parlerais en de cette vision fantastique au milieu de la campagne (première rtie, chap. II), de la veillée des armes au clair de lune (chap. III), is voici une scène toute différente qui vaut bien ces deux-là : Don ichotte, étendu à terre, la tête appuyée sur Rossinante, et, au lieu de sa disgrâce, invoquant sa dame : « O ma dame, où es-tu, e mon mal te touche si peu ? » (chap. V). Puis c'est le fameux mbat contre les moulins à vent (chap. VII). Mais je m'aperçois que n'en laisse presque point passer sans les signaler. Je cours à la fin premier volume et je rencontre (chap. L, p. 416) un paysage où rtiste nous fait voir (je me sers de ce mot-là, n'en trouvant pas autres) ce qui ne se voit pas : la transparence de l'air.

Je me défie particulièrement du second volume : c'est ici que le arme de parler de ce qui m'a charmé pourrait m'entraîner loin.

. . . . . .

A. de SAINT-ALBIN.

(*Gazette de France*, du 24 décembre 1863.)

M. Gustave Doré vient de donner aux amateurs de la belle littérature une interprétation magistrale et, à certains égards, nouvelle roman de Cervantès.

Je viens de relire Don Quichotte dans l'agréable traduction de Viardot. Je l'ai relu surtout dans le commentaire vivant et pittoresque des trois ou quatre cents dessins qui l'accompagnent. Je suis rti de cette lecture, ou plutôt de cette *vision*, émerveillé. Décidément, ceux qui se montraient les détracteurs acharnés d'une jeune lébrité et qui en annonçaient la prochaine décadence, avaient bien rt. Ceux-là mêmes se trompaient qui, sincères amis du talent de Doré, s'effrayaient de cette prodigalité inouïe de son crayon. Ni magination de M. Doré n'est épuisée, ni son cerveau forcé, comme ulaient nous le faire croire quelques ennemis trop ingénieux. cune trace de fatigue ne se montre dans cette dernière œuvre, mme le craignaient quelques discrets amis. Au contraire, on voit onder dans ce dernier travail les signes les moins équivoques ne fécondité d'imagination renouvelée, transformée dans son application à une merveilleuse matière, tout un rajeunissement de rve et de talent qui rassurera tout à fait les uns, qui confondra autres. . . .

. . . . D'autres diront mieux que nous par où excelle la partie chnique de cette œuvre : jusqu'à quel point M. Doré connaît les ssources du *bois;* les nouveaux procédés qu'il a trouvés pour obtenir s effets qu'avant lui la peinture seule pouvait reproduire ; les difficultés particulières de ces compositions dont le premier aspect nous sit, non par le détail, mais par la couleur; cette prodigieuse antité de dessins à la plume qui varient les aspects, et dans lesels se montrent tant de sûreté de main, de hardiesse et de facilité xécution, une sorte de *furia francese.*

On ne manquera pas d'associer au succès de M. Doré le nom de Pisan, un maître aussi dans son art, qui seul pouvait donner à ces nches ces tons fins et délicats, la grâce et la liberté de l'eau forte, précision du burin. Il y en a quelques-unes même où le graveur st montré inventeur : ce sont celles qui, dessinées au lavis par Doré, et ne présentant guère que des effets de couleur, n'offraient graveur aucun trait qu'il dût suivre, mais seulement des tons, nuances, qu'il devait reproduire à l'aide de *tailles* dont la forme et la direction lui étaient abandonnées. Reproduire ainsi, c'est presque créer . . . . . .

. . . Dans cette multitude de compositions, nous en signalerons quelques-unes dont l'effet est immédiat, irrésistible, prestigieux, précisément parce qu'il nous semble être celui que le poëte a cherché à produire dans les esprits avec les moyens tout immatériels dont il disposait. . . . . .

. . . . Au fond de presque tous les paysages (300 au moins sur 330) se dessine devant nous, de profil ou de face, en pleine stature ou en raccourci, dans toutes les attitudes de la vie ou de la mort (le pauvre chevalier nous étant montré à terre, renversé, roué de coups, mourant, aussi souvent que debout et dans sa gloire), au milieu des plus grands honneurs et des plus cuisantes humiliations de sa militante carrière, la nuit, dans des rêves étoilés ou dans des infortunes qui rendraient le héros burlesque, si la candeur pouvait jamais l'être, le jour, dans des chevauchées splendides et dans d'effroyables déconfitures, le haut et maigre corps, collé à sa lance, du grand hidalgo. Partout il apparaît semblable à lui-même dans les plus étranges extrémités où le pousse le caprice du poëte. Quand il ne se dresse pas devant nous, au moins aperçoit-on quelque part, sur quelque roche isolée, sa silhouette héroïque armée pour le combat, ou parfois désarmée, mais toujours mâle et fièrement drapée dans son idée. . . . . .

Voilà le Don Quichotte que M. Doré a compris et qu'il s'est efforcé de rendre à nos yeux. Nous lui savons un gré infini de cette interprétation. Remarquez bien que dans tous ces paysages, au fond desquels se dessine ou se profile le héros, vous le trouverez toujours bizarre et gauche, souvent exténué, anéanti, effroyablement anguleux et d'un aspect bien misérable, vous ne le trouverez pas complétement ridicule. Il se relève toujours par quelque endroit. Même dans ses plus rudes disgrâces, la conviction virile de son rôle et la bonté impriment à sa figure un cachet d'ineffable noblesse. . . . . .

CARO.

(*France*, du 15 décembre 1863.)

Il semblerait, qu'après avoir produit une œuvre comme les illustrations du *Dante* et *d'Atala*, *les Contes de Perrault*, l'artiste dût se reposer et préparer la lente élucubration d'une nouvelle tâche plus considérable que la première ; mais l'homme auquel on doit les illustrations de *l'OEuvre de Rabelais*, *la Légende du Juif-Errant*, *les Contes drolatiques de Balzac*, *le Voyage aux Pyrénées*, *le Voyage en Espagne de M. Davillier* — et brochant sur tout cela des débauches de verve comique, comme *le Capitaine Castagnette*, de M. L'Épine, et *le Baron de Münchausen*, de Gautier fils, — ce maître ne se repose qu'en changeant de travail, les contrastes l'excitent ou l'inspirent; il s'est inféodé au moyen âge, il a peint des corselets, des dames, des pages, des assauts, des tournois, des châteaux, des ponts-levis, des truands, des ribauds, la cour des miracles tout entière ; il va peindre les solitudes des forêts vierges, raconter les douleurs de Chactas, faire passer dans son œuvre le souffle gracieux qui inspirait Chateaubriand ; il suspendra aux guirlandes d'apios d'un érable à fleur rouge le corps de la jeune Indienne, et demain, il fera se heurter en un choc homérique des cavaliers bardés de fer.

Le génie de Gustave Doré c'est l'intuition; il devine les mondes disparus, il reconstruit les palais emportés par les tourmentes, il s'incarne dans une époque, il vit de sa vie ; il pouvait se dispenser d'aller en Espagne pour illustrer les aventures de l'ingénieux hidalgo Don Quichotte, mais il a voulu parcourir les plaines de la Manche et visiter les lieux où Cervantès a placé la scène de son roman héroïcomique.

Gustave Doré en commentant, le crayon à la main, l'œuvre immortelle du manchot de Lépante, à construit un monument; le chef-d'œuvre est de bronze, il durera autant que le monde, mais le jeune artiste lui a donné une jeunesse éternelle. Il existe en Espagne une édition connue des bibliophiles français, et entreprise par ordre du

roi Charles III, le fondateur de l'ordre royal et distingué du Mérite civil et militaire. Cette édition est désormais dépassée.

Le papier, le caractère, l'impression sont à la hauteur de l'œuvre; quant à l'interprétation par la gravure, elle mérite autant nos éloges que l'œuvre de M. Gustave Doré. M. Pisan est un grand artiste, et et cette homogénéité de travail lui fait le plus grand honneur.

Ceux qui savent comment compose Gustave Doré rendent justice à son habile interprète; l'effet est *écrit*, le sentiment d'une justesse inouïe, mais il faut fixer l'impalpable, et M. Pisan, seul jusqu'aujourd'hui, est parvenu à satisfaire les exigences de l'artiste qui vient d'ajouter encore à son immense réputation.

Le *Don Quichotte*, en deux magnifiques volumes, contient cent quatorze grandes compositions tirées à part avec un soin merveilleux, et deux cent cinquante-six vignettes et culs-de-lampe qui ont toute la liberté et la franche allure des croquis du jeune maître.

Ch. YRIARTE.

(*Figaro*, du 27 décembre 1863.)

. . . . Que l'éminent dessinateur ait réussi aussi complétement qu'on pouvait le souhaiter, c'est ce qu'un simple coup d'œil jeté sur les illustrations du *Don Quichotte* suffit à mettre en évidence; c'est ce que nous ne tenterons pas de développer ici. Mais nous voudrions montrer par un exemple choisi entre mille jusqu'à quelle profondeur le nouvel interprète est descendu dans la pensée du grand écrivain.

Que l'ami lecteur consente donc à regarder les diverses physionomies que Gustave Doré prête à Don Quichotte et à son compagnon dans les deux parties du roman qu'il avait à nous représenter. Evidemment dans le second volume, au premier coup d'œil, ce sont les mêmes lignes de visage que dans le commencement; ce sont bien les mêmes hommes, si l'on veut, mais ce ne sont plus à coup sûr les mêmes portraits. Il y a je ne sais quoi de bouffon et de grotesque dans les premières images qui va disparaissant graduellement, et qui finit par faire place à des physionomies tout à fait sympathiques, tout à fait attrayantes; bientôt il n'y a plus trace de charge; au lieu de chercher le grotesque, le dessinateur a voulu évidemment que toute la beauté dont chacun de ces deux faciès était susceptible, fût en relief, et elle y est : et les bonnes gens sont tout étonnés de trouver à Don Quichotte une si noble tête, et à Sancho une si bonne et si sincère figure. Ainsi, lecteur, ne soyez point surpris. Dites-vous seulement que Gustave Doré a lu mieux que vous et moi dans la pensée du grand écrivain qui l'inspirait. Vous et moi nous pensions que l'auteur n'a songé qu'à nous faire rire le plus souvent possible aux dépens de ses deux acteurs : vous et moi nous nous trompions. Cervantès a fait comme Molière dans *l'Alceste :* il a aimé ses héros, il est devenu eux, il leur a donné de son âme, de son cœur, de sa haute, douce et lumineuse raison; et voilà comment ce pauvre chevalier si raillé, si conspué, si bâtonné, si berné dans le premier tome, devient le respecté, le spirituel, le bienveillant, le sensé personnage que Gustave Doré nous fait voir dans le second, et pour lequel il trouve une physionomie où l'on peut lire tout cela. L'artiste, tout comme Cervantès, s'est pris de cordiale sympathie, de fraternelle et tendre affection pour ces deux braves gens dont tout d'abord il voulait rire et faire rire, parce qu'il ne voyait d'eux que leurs petits travers extérieurs et qu'il n'avait pas regardé ce fonds si riche en bons instincts, en dévouements toujours tout prêts, en tendresses qui ne demandent qu'à rayonner. . . . . .

. . . . Mais revenons au nouveau Don Quichotte. Ainsi, grâce à l'éminent illustrateur, la pensée de Cervantès devient plus nette, plus claire, plus bienfaisante encore : nous comprenons en regardant ces beaux dessins les émotions qui remplissaient l'âme du pauvre g homme méconnu, du glorieux soldat réformé. . . . . .

. . . . Je ne témoignerai aux éminents éditeurs qu'une cra qu'un scrupule qui sera encore une preuve d'estime. Comment, a une pareille et si splendide publication, eux-mêmes tout d'ab comment M. Gustave Doré ensuite, feront-ils pour ne pas décl comment feront-ils même pour se tenir à la hauteur où les une œuvre telle que *Don Quichotte?* Mais à quoi bon s'en inqu si longtemps à l'avance? L'an prochain, nous verrons bien ce q ventera cette double association du talent et du dévouement int gent aux lettres et au public. S'ils réussissent moins bien cette année, nous reviendrons à Don Quichotte et à Sancho, si tefois il en reste encore quelques exemplaires. Car cette année, i a fils de bonne mère, comme eût dit Rabelais, qui ne soit reux de joindre ces deux volumes à son Dante. . . . . .

COLINCAMP.

(*Courrier du Nord*, du 30 décembre 1864.)

S'il me fallait, disait Joseph Droz, détruire tous les livres d bibliothèque et n'en garder qu'un seul, je conserverais *le Vicai Wakefield*. — A chacun son goût. En pareil cas, je demanderais g pour *Don Quichotte*. . . . . .

Je sais gré à Gustave Doré d'avoir pris parti pour Don Quic contre Sancho. Il a poétisé autant qu'il l'a pu le chevalier, il a veli l'épais Sancho sous une couche de graisse. Quel contraste le profil noblement émacié du maître et l'apoplectique visage valet! Ce ne sont pas les paysages splendides, les scènes tu tueuses, les foules largement remuées, les sierras pittoresques j'admire dans ce chef-d'œuvre d'un grand artiste, c'est l'intellig profonde avec laquelle il a compris le poëte et le courage qu'il a à prendre parti contre le fait pour la chimère.

(*Diogène*, du 2 janvier 1864.)

S'il existe un ouvrage qui devait tenter la verve du puissant sinateur humoristique, à qui nous devons déjà les illustration *Rabelais*, c'était bien le chef-d'œuvre de Michel Cervantès. M. est un poëte qui imagine le crayon à la main. Et Cervantès est aussi, un poëte malgré la forme et le but pratique de son œuvre poëte par la faculté imaginative, par le grandiose des concepti par le puissant relief typique des caractères. Si l'on donne spéci ment ce nom de poëte aux créateurs, à ceux qui savent inca leurs pensées dans une forme vivante, qui mieux que Cervant mérité ce nom? Ses personnages ne se détachent-ils pas dans l'i gination du lecteur comme en ronde bosse, avec des traits si ac tués qu'on varierait bien peu, si chacun avait la faculté de les dess comme il les voit sur la façon de les rendre.

C'était là une difficulté de plus pour le dessinateur qui ava lutter de précision et de relief avec le texte. Or personne ne réunis les qualités pour une telle lutte comme M. Doré : force, souple habileté, fécondité extraordinaire d'imagination, facilité du cra passant alternativement du comique au sérieux, du gracieux au tesque, de la fine raillerie aux scènes de tréteaux, et, avec tout c cette bonhomie, cette naïveté, ce naturel qui font que l'œuvre Cervantès, tout en étant une œuvre de l'imagination la plus exu rante, demeure pourtant d'un réalisme saisissant.

(*Nouvelliste vaudois*, du 17 août 1864.)

14082. — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

SHELF No.

BOSTON PUBLIC LIBRARY.

Central Department, Boylston Street.

One volume allowed at a time, and obtained only by card; to be kept 14 days without fine; to be renewed only before incurring the fine; to be reclaimed by messenger after 21 days, who will collect 20 cents, beside fine of 2 cents a day, including Sundays and holidays; not to be lent out of the borrower's household, and not to be kept by transfers more than one month; to be returned at this Hall.

Borrowers finding this book mutilated or unwarrantably defaced, are expected to report it; and also any undue delay in the delivery of books.

***No claim can be established because of the failure of any notice, to or from the Library, through the mail.

The record below must not be made or altered by borrower.